
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

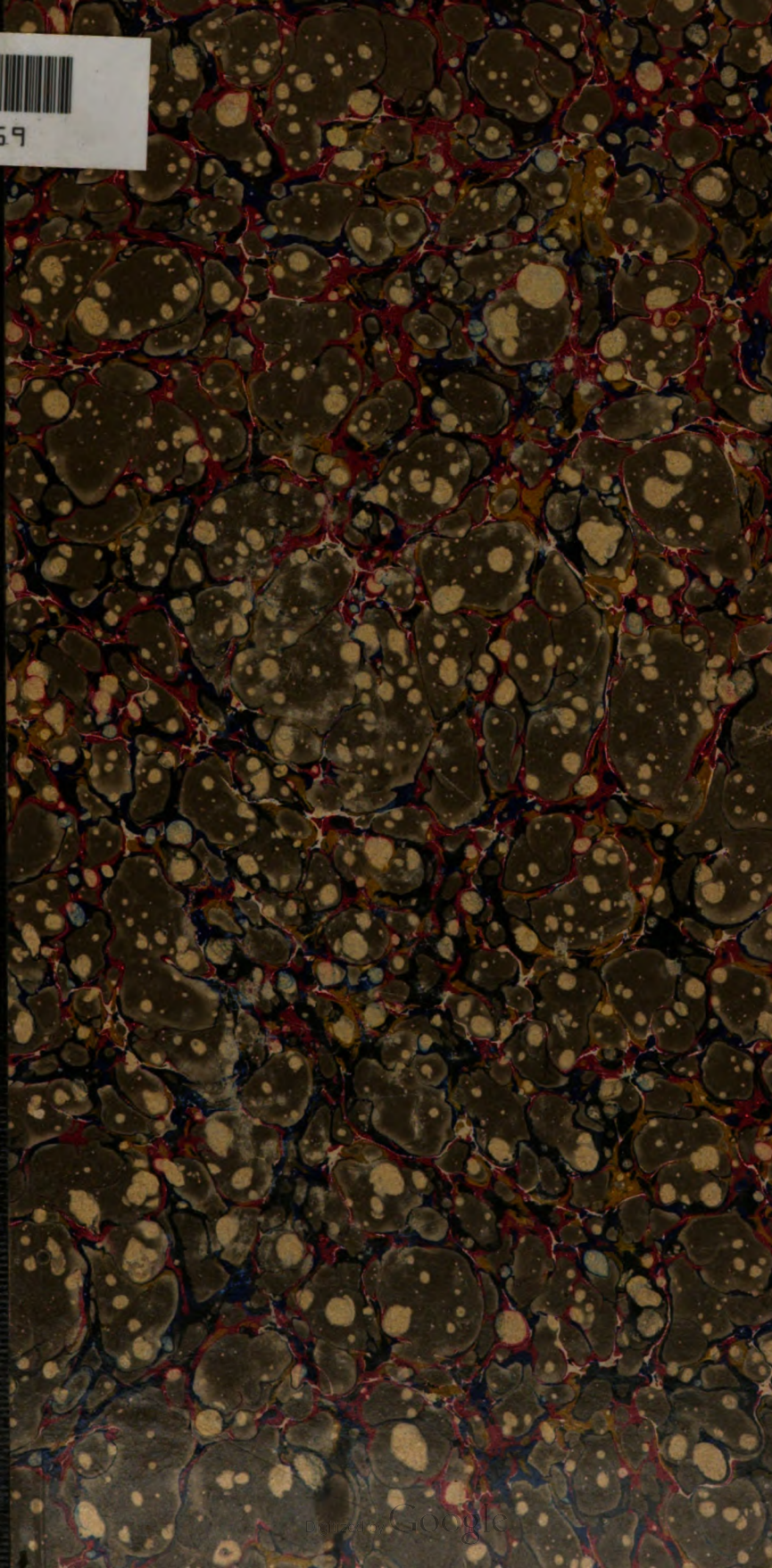
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



QB 202 459



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Received *Oct 1*, 189*4*

Accessions No. *56330* . Class No.

aihelu

20

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXVI.)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

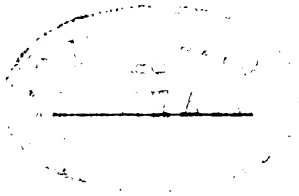
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. CHUQUET

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXVI



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

—
1893

Z1007
T14
Ser. 2
v. 36

ANNÉE 1893

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
<i>Abélard</i> et l'origine des universités	54
Administration judiciaire des Pharaons	401
Afrique (combat et conquête en).	184
Agenais (deux livres de raison de l').	457
Agenais (hommes célèbres de l'), lettres inédites	489
<i>Albert d'Aix</i>	158
Aleph (la lettre)	153
<i>Alexandre</i> et Napoléon.	209
ALLAIN, L'œuvre scolaire de la Révolution (A. Gazier)	458
Allemagne (colonisation intérieure de l')	432
Allemagne (les voies romaines de l').	442
Alsaciennes (Annales des Universités)	117
Amérique et Europe, constitutions	462
Amérique (les Juifs et la découverte de l').	452
Amérique (le nom d').	508
ANCONA (d'), Manuel de la littérature italienne, III (Charles Dejob.).	318
Angélique (la mère).	510
Angevins (les artistes).	305
Angleterre (l') devant ses alliés.	208
Anne (sainte) à la fin du moyen âge.	172
Antisémitisme (l') et les Juifs.	133
ARAGON (d'), Nassau-Siegen (A. C.).	490
<i>Aratos</i>	72
Arbre sacré (l')	132
<i>Armorique</i> et Bretagne, Répertoire général de bibliographie bretonne.	348

	pages
ARNOULD, Anecdotes inédites sur Mainbebe (A. Delboulle) . .	141
<i>Arrêts</i> du Conseil de Genève	377
Aryens et Sémites.	97
Aspe (l'église de la vallée d')	179
AULARD, Notes historiques du conventionnel Delbrel (A.-C.) .	399
— Recueil des actes du comité, V.	
— Les Jacobins IV.	
— Mémoires de Chaumette.	
— Études et leçons sur la Révolution française (A. Chuquet).	360
<i>Autographes</i> de Colomb.	452
<i>Avesta</i> (travaux sur l').	145
BAENTSCH, La loi de Sainteté (A. Loisy)	328
BALTZER, Organisation militaire de Danzig (Ch. Pfister). . .	189
BARRIÈRE-FLAVY, La baronnie de Calmont (T. de L.)	174
<i>Basiliques</i> et mosaïques chrétiennes	273
Basse-Bretagne (la légende de la mort en)	243
Bayonne (la marine militaire de).	461
BAZIN, Vienne, Lyon, Nîmes (W).	478
BEAUCOURT (de). Captivité de Louis XVI. (A. C.).	362
Beauvais, Mémoires (Baguenier-Desormeaux).	89
BECKER, Jean Lemaire. (P. N.)	359
Belgique (bibliographie de l'histoire de).	64
BELOCH, Histoire grecque. Études d'histoire antique (Am. Hauvette).	438
Bénédictins de Saint-Maur (les).	200
<i>Ben-Hur</i> , traduit par AUTIER.	501
BENOIST et GËLZER, Nouveau dictionnaire latin-français (Frédéric Plessis).	219
<i>Bérengère</i> (la maison de la reine).	383
BERGER-LEVRAULT, Annales des Universités alsaciennes (T. de L.)	117
BERLUC-PERUSSIS, Le protestantisme à Forcalquier (T. de L.).	160
<i>Bernegger</i>	159
BERNHARD, La Thériaque (My).	102
Bharadvaja (le manuel de).	437
Bigarré, Mémoires (H. Baguenier-Desormeaux).	315
BLUEMNER, Lescouleurs épithètes des poètes latins (Paul Lejay).	171
BOCKENHEIMER, La reconquête de Mayence (A. Ch.).	284
BËSWILLWALD et CAGNAT, Timgad (Aug. Audollent)	374
Boislisle, Mémoires de Saint Simon, IX	152
BOISSONNADE, Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille (H. Hauser)	414
BONNASSIEUX, Les grandes compagnies de Commerce (B. Auerbach).	7
<i>Bonstetten</i> , Lettres p. BUCHI (Ch. Pfister)	225

TABLE DES MATIÈRES

vii
pages
450

Boos, Sources de l'histoire de Worms, III (R.).	450
BORGEAUD, Les constitutions en Amérique et en Europe (Ch. Seignobos).	462
Bosi (la légende de).	505
Bouddhique (anthologie).	185
BOURCIEZ, Le gascon à Bordeaux (A. Ducamin).	105
BOURDEAU, La Conquête du monde végétal (Ch. J.).	367
Bourré (Jean).	276
BOUTROUX, Algérie et Tunisie (J. Toutain).	104
— Mission en Portugal (J. Toutain).	477
BRANDT, La Passion et la résurrection dans les quatre Évangiles (A. Loisy).	215
BRÉAL, De l'enseignement des langues vivantes (A. Chuquet).	32
BREMER, Phonétique allemande (V. H.).	331
BRETSCHNEIDER, Botanique chinoise (Henri Cordier).	41
BRICARD, Jean Bourré (H. Baguenier-Désormeaux).	276
Brives (célébrités de la ville de).	175
BROC (de), Adélaïde de Kerjean (Frantz Funck-Brentano).	114
BRUGMANN, Grammaire comparée des langues indo-européennes (V. H.).	50
BRUNN, Histoire de l'art grec (Salomon Reinach).	98
BUCHI, Lettres d'Albert de Bonstetten.	225
BUDÉ, Jacob Vernet (T. de L.).	35
BUENGER, Bernegger (R.).	159
BURGAUD et BAZERIES, Le masque de fer (F. D.-C.).	512
CADIEB, L'église de la vallée d'Aspe (R.).	179
CAGNAT, Lambèse (Aug. Audollent).	374
— L'année épigraphique, 1892 (Paul Guiraud).	172
— Timgad.	374
Calmont (la baronnie de).	174
<i>Campagne</i> (la) de 1800.	424
<i>Captivité</i> de Louis XVI.	362
CARRIÈRE, Nouvelles sources de Moïse de Khoren (A. Meillet).	213
CARTIER, Arrêts du Conseil de Genève (Émile Picot).	377
CASTANIER, La Provence préhistorique (M. R. de la Blanchère).	290
<i>Catalogue</i> des monnaies chinoises du British Museum.	41
CATERGIAN, Le symbole de la foi (A. Meillet).	97
<i>Catherine de Westphalie</i> (Correspondance inédite de la reine).	400
Catherine II.	85
Catinat et l'invasion du Dauphiné.	279
Champ des Martyrs (le), ses fusillades.	305
Chanson de Roland, p. G. PARIS (T. de L.).	81
Chaptal, Souvenirs (M. Zimmermann).	88
CHARLES, Le livre d'Hénoch (A. Loisy).	328
Charles Frédéric de Bade (Correspondance de), II.	309

	pages
<i>Charlotte-Amélie</i> de la Trémoille, par MOSEN.	281
Chaumette (Mémoires de).	360
CHAVANNES, La sculpture sur pierre en Chine (Henri Cordier)	41
CHÉLARD, Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche (A. Ch.).	36
CHEVALIER, Poésie liturgique du moyen âge (T. de L.)	252
Chinois (classiques) trad. par LÉGGÉ (Henri Cordier).	41
Cicéron (les lettres de).	406
Cid (histoire amoureuse du).	339
CLAUSSE, Basiliques et mosaïques chrétiennes (M. R. de la Blanchère).	273
CLÉMENT-SIMON, Célébrités de la ville de Brives (T. de L.). . .	175
Coligny, par MARCKS (R.).	177
COLLAR, Énéide, VII.	443
<i>Cologne</i> (artistes de).	383
Colomb (autographes de).	452
Colonisation intérieure dans l'est de l'Allemagne.	432
Compagnies de commerce (les grandes).	7
COMPAYRÉ, Abélard et l'origine des universités (Jacques Par- mentier).	54
COMTE, Les stances libres dans Molière (E.).	418
<i>Conquête</i> (la) du monde végétal.	367
Constitutions (les) en Amérique et en Europe.	462
Conviction morale et religieuse (la).	331
Coptes (Manuscripts).	165
<i>Cornélius Nepos</i> , p. FUEGNER (L.).	443
<i>Correspondance</i> de Charles Frédéric de Bade, II (A. Ch.). . .	309
<i>Correspondance</i> des deux Muller, p. HAUG (A. Ch.).	422
COTTIN, L'Angleterre devant ses alliés (F. D. C.).	208
COUDERC, Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Roche- chouart (Clermont-Ganneau).	21
COUVREUR, Dictionnaire chinois-latin (Henri Cordier).	41
— Le Phédon	121
Cracovie (Mémoires et travaux des professeurs de).	504
Critique et art (études de).	341
CRINN, Manuscripts coptes (G. Maspero).	165
CSEHALMI-HECHT-JIREN, Le romantisme français et le théâtre hongrois (J. Kont.).	142
Cunaxa (bataille de).	269
DALL, La mère Angélique (A. Gazier).	510
Dallington, La France en 1598, trad. par EMERIQUE (T. de L.).	111
<i>Dalmatie</i> (la), de 1797 à 1815.	425
DALMEYDA, Traduction des imimes d'Hérondas	75
Daniel (la vision de).	97
Danzig (organisation militaire de).	189

TABLE DES MATIÈRES

IX
pages

DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, Recueil des inscriptions juridiques grecques (Paul Guiraud).	217
DARMESTER, Les prophéties d'Israël, Les prophètes (Maurice Vernes).	489
Dauphiné (l'invasion du) et Catinat.	279
DEECKE, Grammaire latine (V. Henry).	102
<i>De imperio Pompei</i>	222
DEJOB, L'instruction publique en France et en Italie (A. Gazier).	431
Delbrel, Notes historiques.	399
<i>Descartes</i>	57
DESCHANEL, Lamartine (Charles de Pomairols).	384
DESJARDINS, Géographie de la Gaule romaine, IV (R. Cagnat).	6
<i>Dialectes</i> d'Égine et d'Amorgos.	439
Dialectes grecs (les), Mémoires publiés par le Sylloge de Constantinople (My).	181
<i>Dictionnaire</i> de la France et de ses colonies.	383
<i>Dictionnaire</i> latin-français.	219
<i>Dix-huit Fructidor</i> (le).	362
<i>Documents</i> publiés par la Société de l'histoire de Normandie, II (A. Delboulle).	302
<i>Dorotea</i> (la), trad. par DUMAINE.	175
DOUBLET, Musées d'Algérie.	246
DOUMIC, De Scribe à Ibsen (Félix Hémon).	341
<i>Dramaturgie</i> de Lessing.	420
DU CASSE, Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie (A. C.).	400
DUCÉRÉ, La marine militaire de Bayonne (T. de L.).	461
DUFAYARD, Lesdiguières (F.-D. C.).	453
DUNZELMANN, Les voies romaines de l'Allemagne (J. Tautain).	442
DUPUY, Les hussards (C.).	318
Duval (Alexandre).	37
<i>Ebers (le papyrus)</i>	69
ECKART, Figures de la Terreur (A. Chuquet).	308
<i>École centrale</i> (l') de la Haute-Vienne.	399
Égyptienne (Manuel de la langue).	166
EMERIQUE, Trad. de Dallington, la France en 1598.	111
<i>Énéide</i> , VII, p. COLLAR.	443
<i>En Terre Sainte</i>	405
ERDMANNSDÖRFFER, Correspondance de Charles Frédéric de Bade, II (A. Ch.).	309
Espagne (guerre d').	363
Éthiopiennes (chroniques).	151
<i>Études italiennes</i> de philologie classique (P. L.).	130
<i>Études politiques</i> de l'Académie de Philadelphie (Ch. Seignobos).	234

	pages
Euripide (le genre judiciaire chez).	373
Exercices grecs, p. SCHENKL	501
Eysses (l'abbaye d').	143
FEIS (De). Cunaxa (M. R. de la Blanchère).	269
<i>Femme</i> (la).	466
FICHET (Guillaume).	451
Figaro (les origines de)..	85
FINOT et FOUCART, La défense nationale dans le Nord.	282
Florence (les deux premiers siècles de).	226
Fondation (la) de la France du iv au vr ^e siècle	411
Forcalquier (le protestantisme à).	160
Formose (l'île).	41
FOUCART et FINOT, La défense nationale dans le Nord (A. Chuquet).	282
FOUILLÉE, Descartes (Félix Heimon).	57
France et Italie (l'instruction publique en).	431
France (la) et ses colonies.	262
FRICK, Petites chroniques (Paul Lejay).	51
FUEGNER, Cornelius Nepos (L.).	443
<i>Gambis</i>	18
GAUCKLER, Musées d'Algérie.	246
GEFFCKEN, L'idée de la mort chez les Grecs (My).	216
Genève (Conseil de), ses arrêts.	377
GEORG, Grammaire hongroise (J. Kont.).	289
GIGAS, Lettre des Bénédictins de Saint-Maur (T. de L.).	200
GOBLET D'ALVIELLA, L'arbre sacré (J. Toutain).	132
GOEIJ (De), Savonarole (P.).	369
GOUMY, les Latins, (Émile Thomas).	169
<i>Grammaire</i> de l'ancien français.	250
Grandet (Mémoires de).	454
GRAU, Le texte d'Ovide (Paul Lejay).	129
GRÉARD, Nos adieux à la vieille Sorbonne (Salomon Reinach).	91
GRUCKER, La Dramaturgie de Lessing (A. Ch.).	420
GUENTHER, La campagne de 1800 (A. C.).	424
Guerre d'Espagne (Souvenirs de la).	363
Guillotine (la).	365
GUMPLOVICZ, La lutte des races (Paul Guiraud).	163
<i>Habitations</i> du Nord.	383
HAMY, La fondation du Muséum (A. Ch.).	421
HANOTAUX, Richelieu, I (Louis Farges).	335
HARRISSE, Autographe de Colomb (H. Léonardon).	452
HAUG, Correspondance des deux Müller (A. Ch.).	422
HAUSSOULLIER, Recueil des inscriptions juridiques grecques.	217
Haute-Vienne (Notice sur l'École centrale de la).	399
HAVRET, L'île de Tsong-Ming (Henri Cordier).	41

TABLE DES MATIÈRES

	XI pages
HEIM, Incantations magiques (R. Cagnat)	441
<i>Hellas</i> , IV (My).	29
Hemacanda (le lexique de).	473
Hénoch (le livre d').	328
<i>Hérondas</i>	245, 502
— Les Mimes trad. DALMEYDA (Am. Hauvette).	72
HIRZEL, Cours de littérature, par Wieland	419
<i>Histoire amoureuse</i> du Cid.	369
<i>Histoire générale</i> du Languedoc, XV (R. Cagnat)	405
<i>Histoire grecque</i> , Études d'histoire antique.	438
HOLDEN, le Démosthène de Plutarque (Em. Baudat).	355
HOLLAENDER, Une légende strabourgeoise (C. P.).	106
HOLTZMANN, le Nouveau Testament (A. L.).	269
Homère et la Bible.	187
Hongrois (la vie populaire des).	358
Hongrois (le théâtre) et le romantisme français.	142
HOONACKER (van) Néhémie, Zorobabel (Maurice Vernes)	482
HORNING, Le champ de bataille de Wœrth (C.)	367
HOUSSAYE, 1815 (A. Ch.).	313
Hussards (les).	318
<i>Hybrides latins</i> (les).	504
Ibsen (de Scribe à).	341
Ile-et-Vilaine (les commissions militaires d').	18
<i>Ile-et-Vilaine</i> (Les Prussiens dans l').	429
IMBAULT-HUART, L'Ile Formose (Henri Cordier).	41
<i>Incantations magiques</i>	441
Inde (la religion naturelle de l').	465
<i>Indo-européennes</i> (les coutumes).	353
<i>Inscriptions latines</i>	444
Instruction publique (l') en France et en Italie.	431
<i>Israël</i> (L'histoire du peuple d').	489
<i>Israël</i> (Prophéties et prophètes d').	489
Italie (l') sous la domination autrichienne.	233
JACKSON, Grammaire zende (A. Meillet).	1
<i>Jacob Vernet</i>	35
JACQUELOT DU BOISROUVRAY, La retraite de Vinoy (Ch.).	317
JANNET, Capital et finance (P. G.).	19
JARRY, La voie de fait et l'alliance franco-milanaise (F. de L.)	140
Jean de la Chapelle, sa chronique.	66
Jeanne d'Arc en Berry.	304
JENY et LANERY d'ARC, Jeanne d'Arc en Berry (T. de L.). . . .	304
JIRIZCEK, La légende de Bosi (A. C.).	505
JOANNE, Dictionnaire de la France et de ses colonies (Henri de Curzon).	383
Job	328

	pages
JOHNSTON, Le Saint-Esprit de saint Basile (Paul Lejay)	482
Juifs (les) et la découverte de l'Amérique.	452
JUSSERAND, Langland (A. Chuquet).	157
KALENKIAR, La vision de Daniel. (A. Meillet).	97
KARACSONYI, La bulle de Sylvestre, II (J. Kont).	157
Kerjean (Adélaïde de)	114
KERVILER, Répertoire général de bibliographie bretonne. Ar- morique et Bretagne (T. de L.).	348
KLEIN, Raimond d'Aguilers (Ch. Pfister).	80
KOBERT, Études pharmacologiques (Ch. J.).	350
KOESTLIN, La conviction morale et religieuse (A. B.).	331
Kotzebue.	513
KRAUSS, Manuel de théologie (A. L.).	213
KRUMBACHER, Les légendes de Theodosios (Paul Lejay)	481
KUGLER, Albert d'Aix (Ch. Pfister)	158
LA BLANCHÈRE (de), Doublet, Gauckler, Musées d'Algérie (Aug. Audollent).	246
LA BORDERIE (de), Alexandre Duval (T. de L.).	37
LACOUR-GAYET, Études historiques (Ch. Pfister).	179
Lamartine	384
LAMBERT, Le nom d'Amérique (H. L.).	508
Lambèse	374
LANÉRY D'ARC, Jeanne d'Arc en Berry (T. de L.).	304
Langland.	157
<i>Languedoc</i> (histoire générale du), XV.. . . .	405
LANTENAY (de), L'abbaye d'Eysses (T. de L.).	143
LAPAILLE, Travaux sur la langue française (Ch. J.).	287
LARROUMET, Études de critique et d'art (Félix Hémon)	341
Latin et le grec (le)	327
Latines (Inscriptions)	444
LE BLANT, Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siè- cles de notre ère (Paul Lejay)	297
LE BRAZ, La légende de la mort en Basse-Bretagne (V. H.). .	243
LECOY DE LA MARCHE, La fondation de la France du iv ^e au vi ^e siècle (Ch. Pfister)	411
LEES, Le genre judiciaire chez Euripide. (P. Decharme). . . .	373
<i>Légion</i> et phalange	442
LEHMANN, Des lettres de Cicéron (Paul Lejay)	406
Lemaire (Jean)	359
LEMAS, Les commissions militaires d'Ile-et-Vilaine (A. Ch.). .	18
LEMONNIER, L'art français au temps de Richelieu et de Maza- rin (Raoul Rosières).	258
LENOTRE, La guillotine (A. C.).	365
LENTHÉRIC, Le Rhône (B. Auerbach)	266
<i>Lepsius</i> (Index de).	401

LEROY-BEAULIEU (A.). Les Juifs et l'antisémitisme (Eugène d'Eichthal).	133
<i>Lesage</i>	57
Lesdiguières	453
Lessing (La Dramaturgie de)	420
— Œuvres, VIII, p. MUNCKER. (A. Ch.)	304
LETOURNEAU, Mémoires de Grandet (H. Baguenier-Désormeaux).	454
<i>Lettres inédites</i> de quelques hommes célèbres de l'Agenais . .	489
LEVASSEUR, La France et ses colonies (B. Auerbach)	262
<i>Lexique</i> (le) de Hemacanda.	473
LINTILHAC, Lesage (Félix Hémon)	57
LIPPERT, Gui de Bazoches, — Louis de Bavière, — Marguerite de Saxe (Ch. Pfister)	173
Littérature contemporaine (essais de)	341
Littérature (cours de), par Wieland.	419
Liturgique (poésie) du moyen âge	252
<i>Livres de raison</i> de l'Agenais	457
LODS, Gambs et Rabaut-Pomier. (C.)	18
Lope de Vega, La Dorotea, trad. par DUMAINE (H. Léonardon) .	175
LORET, Manuel de la langue égyptienne (G. Maspero).	165
Lucanie (la)	326
LUZIO et RÉGNIER, Mantoue et Urbin (P. de Nolhac)	356
LYALL (sir Alfred), La religion naturelle dans l'Inde (Sylvain Lévy).	465
Lydie (la).	122
<i>Lyon</i> , Nîmes, Vienne.	478
MAASS, Aratos (My)	72
MADONA, Les Juifs et la découverte de l'Amérique (H. L.) . .	452
<i>Malade imaginaire</i> (le)	207
Malherbe (anecdotes inédites sur).	141
Mantoue et Urbin	356
<i>Manuel</i> de Bharadvaja p. SIEG. (Sylvain Lévi)	437
<i>Manuel</i> de la religion d'Israël.	244
MARCHOT, Phonologie d'un patois wallon : — Du vocalisme français (E. Bourciez).	263
MARCKS, Coligny (R)	177
MARKHAM, Colomb et Toscanelli (B. A. V.)	190
MARQUARD, Vie privée des Romains, II, trad. par V. HENRY (R. Cagnat).	356
<i>Masque de fer</i> (le).	512
MASSARANI, La femme (Charles Dejob).	467
<i>Mathématiciens et mathématiques</i>	39
Mathilde (la comtesse)	275

	Pages
Mayence (la reconquête de)	284
MAZZONI, Manuscrits italiens (A. Jeanroy)	107
MEJBORG, Habitations du Nord (Henri de Curzon)	383
Mélon de Sardes	331
Mémoires et travaux des professeurs de Cracovie (P. L.)	504
MENDELSSOHN, Lettres de Cicéron (P. Lejay)	406
MENORVAL (de), Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours, II (Marius Barroux)	108
MERLO, Artistes de Cologne (Henri de Curzon)	383
Mervault, Saint-Martin-de-Ré et la Rochelle, p. MUSSET (T. de L.)	230
MILLET, Rabelais (Félix Hémon)	57
MILLS, Travaux sur l'Avesta (James Darmesteter)	145
Mirabeau-Tonneau	12
Mission en Portugal	477
Modestes observations sur l'art de versifier	495
Moïse de Khoren, Ses nouvelles sources	213
Molière, Le malade imaginaire, p. Pautigny (A.)	207
— (les stances libres dans)	418
— Œuvres, XI (A. G.)	512
Moltke et Mühlbach	365
MOMMSEN, Petites Chroniques.. . . .	129
Mongols (l'invasion des)	445
MOOREN, Binterius et Mooren (H. P.)	505
MORAWSKI, Les rhéteurs latins (Émile Thomas)	155
MORILLOT, Le roman en France (Félix Hémon)	508
MOSEN, Charlotte-Amélie de la Trémoille (Ch. J.)	280
Mostellaria (Le) de Plaute, p. SCHOELL.	503
Moulin, Mémoires.	89
Mühlbach et Moltke.	365
Müller (Georges et Jean de).	422
MUNCKER, Œuvres de Lessing, VIII (A. Ch.)	304
Muséum (La fondation du).	421
Napoléon et Alexandre	209
Nassau-Siegen, par d'ARAGON	490
Navarre (Histoire de sa réunion à la Castille)	414
Néhémie.	489
NENCINI, Un proverbe grec (My)	478
NEUMANN, Anthologie bouddhique (L. Feer)	185
Ney.	76
Nîmes, Vienne, Lyon	478
Nord (Défense nationale du)	282
Notes critiques sur l'histoire de M. Thiers (A. Ch.)	285
NOURRISSON, La Bibliothèque des Ptolémées (My)	154
Nouveau Testament (Le).	269

TABLE DES MATIÈRES

xv
pages
38

NYROP, L'Espagne moderne (J. Sarrailh)	38
OMONT, Nointel à Antiparos.	
— Catalogue de Bernard II.	
— Journal de Jourdain (T. de L.)	380
Origène, Les philocalia	480
ORTVAY, Histoire de la ville de Presbourg (J. Kont).	182
OVERBECK, Histoire de la sculpture grecque, I (Henri Lechat).	125
OVERMANN, La comtesse Mathilde (Ch. Pfister)	275
OVIDE (le texte d')	129
Papyrus (Documents grecs des).	169
Paris (Histoire de), II.	108
PASOLINI, Catherine Sforza (Charles Dejob)	197
Pasquier, Mémoires, I (A. Ch.).	311
— Mémoires, II (A. Chuquet).	492
Passion (la) et la résurrection dans les quatre Évangiles	215
PASSY, Traité de la prononciation française.	
— Les sons français (E. Bourciez).	231
Paul le jeune (saint), Sa vie (A. Delboulle).	301
PELLISSIER, Essais de littérature contemporaine (Félix Hémon).	341
PERREAU, Catinat et l'invasion du Dauphiné (A. C.)	279
PERRUCHON, Vie de Lalibala et Chroniques éthiopiennes (Rubens Duval).	151
PETERS, Combat et conquête en Afrique (A. B.)	184
Petites chroniques, p. MOMMSEN (R. C.)	129
Phalange et légion	442
Pharaons (L'administration judiciaire des).	401
Pharmacologiques (Études).	350
Phédon, p. Couvreur (My)	121
PHILIPPE, Guillaume Fichet (Émile Picot)	451
Philocalia (les), d'Origène	480
Phonétique allemande.	331
Phonologie d'un patois wallon.	263
PICARD, Sémites et Aryens (S. R.)	97
PICOT, Catalogue de la Bibliothèque de James de Rothschild, III (T. de L.).	319
PIERRE, Le dix-huit Fructidor (A. C.).	362
PIRENNE, Bibliographie de l'histoire de Belgique (A. Chuquet).	64
PISANI, La Dalmatie de 1797 à 1815 (A. Chuquet).	425
PLANCHENAULT, Les artistes angevins (H. Baguenier-Désormeaux).	305
Plaute, <i>Mostellaria</i> , p. GOETZ et SCHOELL (P. Lejay)	503
Plutarque, Démosthène p. HOLDEN (Émile Baudat).	355
POR, Louis de Hongrie et Jean Gouge (J. Kont)	224
PORTAIS, Sœur Pelletier (H. Baguenier Désormeaux).	305
Prarond, Chronique de Jean de la Chapelle (T. de L.)	66

	pages
<i>Presbourg</i> (Histoire de la ville de)	182
PREUDHOMME, Édition du <i>De Imperio Pompei</i> (Émile Thomas)	222
Provence (la) préhistorique	290
<i>Proverbe</i> (un) grec.	478
<i>Prussiens</i> (les) dans l'Ile-et-Vilaine.	429
Ptolémées (la Bibliothèque des)	154
QUERUAU-LAMÉRIE, <i>Fusillades du Champ des Martyrs</i> (H. Baguenier-Désormeaux)	305
RABANY, <i>Kotzebue</i> (A. Chuquet)	513
Rabaut-Pomier.	18
Rabelais.	57
Races (la lutte des).	163
RADET, <i>La Lydie</i> (Salomon Reinach).	122
Raimond d'Aguilers	80
RÉBIÈRE, <i>Mathématiques et Mathématiciens</i> (C.).	39
REINACH (Jos.), <i>La France et l'Italie devant l'histoire</i> (Charles Dejob).	114
REINACH (Th.), <i>Recueil des inscriptions juridiques grecques</i>	217
RENAN, <i>Histoire du peuple d'Israël</i> , IV (Maurice Vernes)	485
<i>Renart</i> (les sources du Roman de).	506
Révolution (la), son œuvre scolaire.	458
REY, <i>Les cahiers de Saint-Prix</i> (A. Ch.).	14
REYNIER, <i>Thomas Corneille</i> (Ch. Dejob).	10
REYSSIÉ, <i>La jeunesse de Lamartine</i> (Charles de Pomairols).	399
RICHARD, <i>Thierry d'Hireçon</i> (A. Delboulle).	334
Richelieu, I.	335
Richelieu et Mazarin, l'art français.	258
RICHTER, <i>La Bible et Homère</i> (Salomon Reinach).	187
RIOULT DE NEUVILLE, <i>Mémoires de Moulin</i> (H. Baguenier-Désormeaux).	89
ITTER, <i>Didier Rousseau</i> (T. de L.).	281
ROBERT, <i>En Terre-Sainte</i> (C.-C. G.).	405
ROBINSON, <i>Les Philocalia d'Origène</i> (Paul Lejay).	480
Rochechouart (Louis de), <i>Journal de voyage à Jérusalem</i>	21
Romains (Vie privée des)	356
Roman (le) en France.	508
Rose (la).	340
Rothschild (James de), catalogue de sa bibliothèque.	319
Rousseau (Didier).	281
ROY, <i>Charles Sorel</i> (Édouard Droz).	83
RUSHFORTH, <i>Inscriptions latines</i> (R. Cagnat).	444
SACLEUX, <i>Dictionnaire français-sevahili</i> (V. H.).	325
<i>Saint-Esprit</i> (le) de saint Basile.	481
<i>Saint-Martin de Ré</i> et la Rochelle. p. MUSSET	230

TABLE DES MATIÈRES

xvii
pages

Saint-Prix (les cahiers de)	14
<i>Saint Simon</i> et le saint simonisme.	430
Saint Simon, Mémoires, p. BOISLISLE, IX (T. de L.).	162
Sainte Anne à la fin du moyen âge (le culte de)	172
Sainteté (la loi de).	328
SARRAZIN, Mirabeau-Tonneau (A. Chuquet).	12
Savonarole.	369
SCERBO, Le grec et le latin (V. H.).	327
SCHAEFER, Le papyrus Ebers (G. Maspero)	69
SCHAUMKELL, Le culte de sainte Anne à la fin du moyen âge (Ch. Pfister).	172
SCHENKL, Exercices grecs (My).	501
SCHERER (W.), Petits écrits (A. C.).	301
SCHERMAN, Les descentes aux enfers (L. Feer).	4
SCHILER, Wœrth (A. Ch.).	317
SCHLEE, Scholies sur Térence (Paul Lejay)	270
SCHLEGEL, Le pays de Fou-Sang (Henri Cordier)	41
SCHMIDT (A.), Martin et Jean Schott (Émile Picot).	253
SCHMIDT, La correspondance de Cicéron (Paul Lejay).	406
SCHNEIDER, Légion et phalange (J. Toutain)	442
SCHOELL, la <i>Mostellaria</i> de Plaute.	503
<i>Scholies</i> sur Térence.	270
Schott (Jean).	253
SCHWAN, Grammaire de l'ancien français (E. Bourciez)	250
SCHWARZ, Omar, fils d'Abi Rebia (Barbier de Meynard)	70
Sculpture grecque (histoire de la).	125
SERING, La colonisation intérieure dans l'est de l'Allemagne (Bertrand-Auerbach).	432
SETHE, La lettre aleph (G. Maspero).	153
SETTI, Les mimes d'Héronidas (My).	245
Sforza (Catherine))	197
SICA et PFISTER, Catalogue des Jésuites en Chine (Henri Cor- dier).	41
SIECK, Histoire amoureuse du ciel (Sylvain Lévi).	369
SIEG, Le Manuel de Bharadvaja (Sylvain Lévi).	437
SIEGFRIED, Job (A. Loisy).	328
SMEND, Manuel de la religion d'Israël (A. Loisy).	244
<i>Société de l'histoire de Normandie</i> (documents publiés par la), II.	302
Sœur Pelletier.	305
<i>Sorel</i> (Charles)	83
<i>Souvenirs</i> de la guerre d'Espagne (A. Ch.).	363
SPIEGELBERG, L'administration judiciaire des Pharaons (G. Mas- pero).	401
<i>Stances libres</i> (les) dans Molière.	418

	pages
STEIN, Charles de Berry.	
— L'affaire de Villemaréchal.	
— Mélanges historiques (T. de L.).	278
STRAKOSCH-GRASSMANN, L'invasion des Mongols (L. Feer) . . .	445
Strasbourgeoise (une légende)	106
SUDRE, Les sources du roman de Renart (A. Jeanroy). . . .	506
<i>Sylloge</i> de Constantinople (les dialectes grecs, mémoires publiés par le)	181
Sylvestre II (la bulle de)	157
TAMIZEY DE LARROQUE, Deux livres de raison de l'Agenais (H. Pirenne).	457
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais (A.-C.)	489
TARDE, Les transformations du droit (Paul Guiraud).	210
Terreur (la) et ses personnages.	308
TERRIEN DE LA COUPERIE, Catalogue des monnaies chinoises du British-Museum (Henri Cordier)	41
Théodosios (les légendes de).	481
Thierry d'Hireçon	334
Thiers, Notes critiques sur son histoire.	285
Thomas (Corneille).	10
THOMAS, Méliton de Sardes (A. L.).	331
THUMB, Les dialectes d'Égine et d'Amorgos (Hubert Pernot). .	439
TIFFONET, Notice sur l'École centrale de la Haute-Vienne (A. C.).	399
TISSEUR, Modestes observations sur l'art de versifier (A. Jeanroy)	495
TIVARONI, L'Italie sous la domination autrichienne (Ch. Dejob)	233
Tocqueville, Souvenirs (F. D. C.).	260
TOLDO, Figaro et ses origines (Charles Dejob)	85
Toscanelli et Colomb	190
TRIGER, La maison de la reine Bérengère (Henri de Curzon) .	383
TROPEA, La Lucanie (Salomon Reinach).	326
Tsong-Ming (l'Ile).	41
Tunisie et Algérie.	104
VANDAL, Napoléon et Alexandre (F. D. C.).	309
Vases grecs et étrusques du British-Museum (Catalogue des).	354
VERGARA, La rose (Ch. J.).	340
Vienne, Lyon, Nîmes	478
VIGNOLS, Les Prussiens dans l'Ile-et-Vilaine (A. Ch.).	429
VILLARI, Les deux premiers siècles de l'histoire de Florence (F.-M. Perrens).	226
Vinoy (la retraite de).	317
Virgile, Énéide, VII, p. COLLAR (L.).	443
Voie de fait (la).	140
Voies romaines de l'Allemagne	442

TABLE DES MATIÈRES

XIX

pages

WAGNER, Moltke et Mühlbach (A. C.)	305
WALDECK, Grammaire latine (L.)	443
WALISZEWSKI, Catherine II (F. d. C.)	85
WALLACE, Ben-Hur traduit par AUTIER (C.-C. G.)	501
WALTERS, Catalogue des vases grecs et étrusques du British Museum (Salomon Reinach)	354
WARSCHAUER, Saint Simon et le saint simonisme (Eugène d'Eichthal)	430
WELSCHINGER, Ney (A. Chuquet)	16
WETZ, De l'histoire littéraire (Ch. J.)	333
WIEDEMANN, Index de Lepsius (G. Maspero)	401
Wieland, Cours de littérature, p. HIRZEL (A. C.)	419
WILCKEN, KRIBS, VIERCK, Documents grecs des papyrus (H. G.)	169
WILMANN, Grammaire allemande, I (V. Henry)	76
WINIERNITZ, Les coutumes indo-européennes (Sylvain Lévi)	353
WITKOWSKI, Les hybrides latins (P. L.)	504
WLASSAK, Les lois de la procédure romaine (Edouard Cuq)	31
WLISLOCKI, La vie populaire des Hongrois (J. Kont)	358
Woerth (la bataille de)	317
Woerth (le champ de bataille de)	367
Worms (Sources de l'histoire de)	450
WRIGHT, Héronidas (My)	502
ZACHARIAE, Le Lexique de Hemacandra (A. Barth)	476
Zende (Grammaire)	1
ZIELINSKI, Conjectures sur les discours de Cicéron (Émile Thomas)	224
ZIEMER-GILLHAUSEN, Grammaire latine (L.)	444
Zorobabel	482

LÉTTRES ET COMMUNICATIONS

Lettre de M. CLERMONT-GANNEAU, Le reniement de saint Pierre et la portière Ballia	212
Lettre de M. Deloume	296
Lettre de M. Psichari	469

CHRONIQUE

Académie de Bordeaux (l'), ses concours pour l'année 1893	94
BEAUDOIN DE COURTENAY, Leçons de phonétique latine	436
BELOW (de) et A. SCHMOLLER	20
BUDENZ, Les modes et temps dans les langues ougriennes	120
Bulletin de la Societa dantesca italiana	370
CARDUCCI, Odes barbares	370
CASTELLANI, Deux lettres tirées du manuscrit Dupuy 663 et écrites à Pinelli	240

	pages
CHUQUET (A.) Hoche et la lutte pour l'Alsace	470
<i>Dictionnaire des antiquités grecques et romaines</i> , XVIII ^e fascicule.	268
GERBAIX SONNAZ (de), Le comte de Savoie.	370
Grèce (nouvelles de).	436
GRISEBACH, Les manuscrits de Schopenhauer.	435
<i>Harvard studies</i> , in classical philology.	352
Havet (Julien).	184
HEIMWEH, L'Alsace-Lorraine et la paix, la dépêche d'Ems . .	470
HENRY (V.), Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand	400
JANKO, La population hongroise de Kalotaszeg.	119
KRUSCH, Rapport sur les bibliothèques de Paris et du nord de la France.	268
KUUN (Geyza), Les origines du peuple magyar, I.	95
Kürschner (collection), vol. 192, 199 et 200	268
LAURENT, Variétés ardennaises.	434
MOHRENHOLTZ, Appréciation de la <i>Revue critique</i>	436
Mekhitaristes (les publications des).	67
<i>Minerva</i> , III.	500
MINZES, La vente des biens nationaux en Seine-et-Oise	515
MENCINI, Divers passages de Térence	352
NIGRA, Reproduction d'un ms. de Catulla ; — Édition de deux légendes de Callimaque.	120
OVARY, L'origine des Anjou magyars.	120
PAGART d'HERMANSART, Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer en 1625	351
PELISSIER, Relations de Louis de Gonzague avec Ludovic Sforza.	94
PROU, Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale	515
REBELLIAU, Ed. du chap. XIV de la Bruyère et des sermons de Bossuet sur l'honneur du monde et l'ambition	470
REITER, Les longues à trois et à quatre temps chez Euripide .	435
<i>Revue hebdomadaire</i> des cours et conférences	435
RUGGIERO (de), Dictionnaire épigraphique	67
<i>Schweizerisches Idiotikon</i>	352
<i>Société d'histoire littéraire de la France</i>	469
<i>Société néophilologique</i> d'Helsingfors.	324
SZARVAS et SIMONYI, Dictionnaire historique de la langue hongroise	120
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de Ramond	118
— Pour Peiresc, s. v. p.	516
— Un notaire d'autrefois, M ^e Baboulène	516
VANDER HAEGHEN, Le liber floridus	95

TABLE DES MATIÈRES

	XXI pages
WENDHEIM, Lyriques et épiques de la période classique de la littérature allemande	435
ZIELINSKI, Verrina	352
ZINGERLE, Tite-Live, XXXVI-XXXVIII	95
Zrinyi (bibliothèque de).	519

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 7 juillet au 12 juillet, et par M. Léon Dorez du 21 juillet au 15 décembre 1893.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.
Annales de l'Est.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreuussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 3 juillet —

1898

Sommaire : 362. JACKSON, Grammaire zende. — 363. SCHERMAN, Les descentes aux enfers. — 364. DESJARDINS, Géographie de la Gaule romaine, IV. — 365. BONNASIEUX, Les grandes compagnies de commerce. — 366. REYNIER, Thomas Corneille. — 367. SARRAZIN, Mirabeau-Tonneau. — 368. REV, Les cahiers de Saint-Prix. — 369. WELSCHINGER, Ney. — 370. LEMAS, Les commissions militaires d'Ile-et-Vilaine. — 371-372. LODS, Gambs et Rabaut-Pomier. — 373. JANNET, Capital et finance. — Chronique. — Académie des inscriptions.

362. — JACKSON. *An Avesta grammar*, part I, phonology, inflection, word-formation. In-8, XLVIII-273 p. Boston, 1892.

M. Jackson, en écrivant cette nouvelle grammaire de la langue zende, a voulu donner le moyen de prendre rapidement connaissance des résultats acquis ; le principal mérite de l'ouvrage est d'être au courant : l'étudiant y trouvera des solutions en général exactes des difficultés ; le linguiste y puisera aisément des formes authentiques ; l'exposition est sobre ; l'impression claire. Le livre n'est pas original ; il est utile et rendra de bons services. Il importe d'autant plus d'en signaler les défauts.

L'introduction est la réimpression d'un article d'encyclopédie. On y relèvera l'aveu que nous avons beaucoup à prendre dans la traduction pehlvie ; sous la plume d'un élève de Geldner, il est précieux et témoigne de l'influence profonde exercée par les travaux de M. Darmesteter ; si l'on ajoute à la traduction pehlvie tout l'ensemble de la tradition, la justesse de l'idée devient incontestable, comme il est aisé de le voir à la seule lecture de la nouvelle traduction de l'Avesta, maintenant achevée. M. J. ne s'exprime pas toujours d'une manière assez précise dans cette introduction : on lit p. xxxi : « the gâthâ dialect is more archaic, standing in the relation of the Vedic to the classical Sanskrit, or the Homeric Greek to the Attic. » Par malheur, on n'est pas encore arrivé à définir la nature précise de ces deux rapports, et rien ne prouve qu'ils soient identiques l'un à l'autre. — Au § 51, il n'y avait pas lieu de mentionner l'arménien ; si l'auteur tenait à en parler, il n'aurait pas dû ignorer que l'arménien n'est pas plus un dialecte iranien que ne l'est le slave ; il y a plus de quinze ans que Hübschmann l'a prouvé, et personne ne le conteste aujourd'hui.

La phonétique est traitée en 60 pages, tandis que la morphologie en occupe plus de 180. L'auteur ne paraît pas très à l'aise dans ce sujet et y commet de petites erreurs. La lettre dont il est question au § 81 est la

notation non d'une spirante dentale, mais du *t* implosif; le *t* du sanskrit — et sans doute celui de l'indo-européen — est implosif dans les mêmes conditions; la variante *ḍ* dans le mot *atkem* est donc une faute, comme le montrent les autres cas où *t* apparaît devant *k* et devant *p*; de même *p* n'est pas spirant devant *t*. — Le traitement caractéristique de *-avy-*, identique à celui du letto-slave et du germanique, et opposé à celui du sanskrit, de l'arménien et du grec, est mis au § 62 sur le même plan que le traitement pan-indo-européen de *-avn-*. — Au § 97 on apprend sans explication que, à skr. *çv-* répond *zd. sp-*: il n'eût pas été inutile de dire que *sv-* a passé d'abord à *sf-*, assourdissement très naturel; et qu'on retrouve dans *pṛv-*, remplacé par *f*; *sf-* devient *sp-*, comme dans *sparat* = skr. *sphurat*; cf. *ṛb-* de *ṛv-*. — Il importe peu au lecteur de savoir que le sanskrit et le zend ne sont pas toujours d'accord dans l'emploi de *k* et *c* (§ 76); mais il est fort intéressant de constater que, en sanskrit, l'analogie a beaucoup changé à la répartition ancienne de *k* et *c*, et que l'iranien a, dans la plupart des cas, conservé les formes phonétiques. — M. J. fait abus du signe =; il n'a sa place que, dans les cas où, en tenant compte de toutes les lois phonétiques, les deux mots rapprochés sont identiques lettre à lettre. On ne peut écrire avec sûreté: *zd. uṛ = skr. ud*, car *uṛ* sort de **udṛ* et est égal à v. h. a. *ur-*, russe *voṛ-* (cf. v. h. a. *ûṛ = russe vy*). Surtout il faut éviter de dire que, à la fin des mots, *zd. -ô = skr. -as*; en fait *zd. -ô = skr. -o*; seulement on trouve déjà opérée dans l'Avesta une généralisation qui dans l'Inde n'apparaît qu'en prākṛit, y compris, il est vrai, celui des plus anciennes inscriptions; le traitement *-ô* n'a phonétiquement sa place en indo-iranien que devant une consonne sonore initiale du mot suivant, tandis que *-as* est la forme employée devant consonne sourde, et *-aṣ* celle employée devant voyelle, à en juger du moins par le traitement des chuintantes finales. M. J. l'aurait sans doute vu lui-même s'il n'avait rejeté la question du sandhi extérieur à la fin du volume: en effet, des mots tels que *duṛh-ita-* = skr. *dur-ita-*, et *yûṛh-em*, en face de *yûsh* (le skr. *yûyam* au lieu de **yûram* d'après *vayam*) montrent que la chuintante finale est sonore devant voyelle initiale d'un mot suivant. Ce *-aṣ* final existait sans doute encore au moment de la composition des hymnes védiques; mais, lorsque le texte a été fixé, le *-ṣ* avait disparu de l'Inde; de là viennent les hiatus apparents du texte védique. — M. J. ne sait ni formuler les lois phonétiques brièvement, ni en montrer la constance en expliquant les exceptions par l'analogie; par exemple, le traitement de *as-* intérieur peut se résumer ainsi: *as-* devient *ah-* devant *i* et *u*, *anh-* devant *a*; l'analogie a introduit la nasale, ou l'a écartée dans un assez grand nombre de cas; les longues explications de M. J. à ce sujet ne peuvent qu'embrouiller la question. En ce qui concerne le traitement général de *s*, M. J. n'a pas vu la loi: *s-* devient *h* au commencement de la syllabe mais subsiste dans les autres cas; si l'*s* d'un groupe

asya- devient *h*, c'est que ce groupe était en indo-iranien *-assya-* (prâkr. *-assa-*), qui se réduit en iranien à *-a-sya-* ; au contraire *-aska-* subsiste parce qu'il était *-askka-*, (prâkr. *-akkha-*), d'où iran. *-as-ka*. — Enfin M. J. ne tient pas assez compte du fait que la plus grande partie de l'Avesta a été composée et l'ensemble du texte définitivement fixé à une date où la langue dans laquelle il est écrit était depuis longtemps une langue morte ; la phonétique de l'Avesta est moins celle d'une langue que celle d'un texte, et il est au moins très probable que ce texte renferme des particularités résultant de la prononciation des prêtres qui l'employaient à un usage religieux : le slavon employé par les popes russes n'est pas celui du *Zographensis*. Les modifications les plus récentes ont pu n'être pas poursuivies avec la même conséquence que les autres ; de là, sans doute, les contradictions de la phonétique de l'Avesta. D'ailleurs, il y a chances pour que le texte ait d'abord été écrit avec l'alphabet pehlvi ; le double traitement de *hy-* (§ 230) paraît être purement paléographique ; de même, la distinction des deux chuintantes résulte d'une modification dans la forme d'une lettre (leur emploi est défini d'une manière très inexacte au § 9) ; un certain nombre d'î et û s'expliquent sans doute par de simples *matres lectionis* mal comprises ; et de fausses vocalisations comme celle de *daibitîm* (*Yasna*, 45, 1) semblent bien indiquer que le vocalisme de l'Avesta est, comme celui de la Bible, postérieur à son consonnantisme. Ceci posé, il devient impossible d'affirmer que les phénomènes d'*umlaut*, qui seuls distinguent profondément le vocalisme zend de celui du sanskrit existaient déjà au moment de la composition des plus anciens textes.

La morphologie est plus réussie, malgré des omissions ; on ne trouvera, par exemple, aucune remarque sur la curieuse déclinaison de *napat-*, — et malgré des fautes résultant d'une phonétique inexacte, — au § 123 les désinences du génitif duel du sanskrit et du zend sont tenues pour identiques. Mais l'auteur montre trop souvent qu'il est peu familier avec les théories linguistiques : il voit dans skr. *amṛta*, non le suffixe *-ta-*, mais *-a-*, et *ratha-* lui fournit un exemple du suffixe *-tha-* ! Les faits ne sont pas toujours exposés dans l'ordre historique : au § 222, on ne saisit pas tout d'abord que l'ablatif en *-t* était propre aux thèmes en *-a-* et qu'il a été analogiquement étendu aux autres dans les textes plus récents. Au § 678 le « seems » de « the intransitive passive force seems to lie in the *ya-* element » étonnera ceux qui connaissent le type χαίρω : ἐχάρην ; il n'y a, en effet, nul doute que le suffixe *-ye-* n'ait par lui-même

1. La même règle s'applique sans doute au grec ; dans les groupes tels que *-ααα-* *-αααα-*, la première syllabe se termine par l'implosion de l'occlusive, et la seconde commence non par α, mais par l'explosion de α, π. On pourrait retrouver cette loi en arménien, en tenant compte de quelques particularités de la coupe des syllabes. La question est plus compliquée en slave.



la valeur intransitive, et les désinences moyennes n'ont pour rôle que de bien marquer la différence là où une confusion est possible, comme dans $\delta\epsilon\acute{\iota}\rho\omega$: $\delta\epsilon\acute{\iota}\rho\omicron\mu\alpha\iota$; il est vrai que cet usage a entraîné une valeur passive du moyen par analogie dans $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega$: $\phi\acute{\epsilon}\rho\omicron\mu\alpha\iota$; mais cela ne conclut pas contre la valeur intransitive de *-ye-* dans de nombreux cas. — Toutes les distinctions nécessaires ne sont pas faites ; la déclinaison des thèmes en *-an-* et en *-van-* n'est pas distinguée de celle des thèmes en *-man-* ; or, les premiers n'ont jamais le nominatif neutre en *-a*, les seconds l'ont toujours en *-ma* ou en *-mā* (skr. *karmā*, cf. v. sl. *imē*), jamais en *-mar* ; les premiers ont régulièrement les formes faibles aux cas faibles, les seconds ont presque toujours les formes fortes aux génitif, datif, etc. — Les thèmes en *-in-* se déclinent donc non comme ceux en *-an-*, mais comme ceux en *-man-*, dont ils constituent d'ailleurs une simple imitation. — Enfin, on regrettera de voir mises sur le même plan dans les paradigmes des formes attestées une fois et celles qu'on rencontre à chaque page. Sans doute, il serait vain de vouloir faire un relevé complet analogue à celui de Lanman pour la déclinaison védique avant l'achèvement de l'édition de Geldner. Mais il eût été bon d'indiquer d'une manière générale combien de fois apparaît chaque forme et quel est le degré de certitude de l'interprétation qu'elle suppose. Le lecteur, s'il n'est pas prévenu, peut s'imaginer que toutes les formes citées sont également sûres : un philologue, tel que M. Jackson, avait peut-être le devoir de ne pas l'exposer à cette erreur.

Malgré ces inconvénients, le livre de M. Jackson peut être considéré comme un instrument de travail commode. L'illusion de l'auteur a été de croire qu'il suffisait pour écrire la grammaire d'une langue de la bien connaître pratiquement et qu'on pouvait se passer de connaissances linguistiques sérieuses. Il convient de ne pas la lui reprocher trop durement. L'Amérique n'est peut-être pas le pays où l'on en trouverait les exemples les plus fameux.

A. MEILLET.

363. — *Materialien zur Geschichte der Indischen Vedischen Literatur* von LUCIAN SCHERMAN. Leipzig. A. Twiet-Meyer, 1892. pp. v-161. 1a-8.

Je ne sais si le titre de ce volume sera clair pour tout le monde ; il s'agit des descentes aux Enfers dont la *Divine Comédie* est dans les littératures modernes, pour ne pas dire dans toutes les littératures, le plus parfait modèle, en un mot de la description des lieux de supplices et du séjour de félicité qui attendent l'homme après la mort, les enfers occupant de beaucoup la plus large place. Ce travail se divise en trois sec-

1. Et inversement certaines formes transitives d'après des formes moyennes, ainsi $\pi\epsilon\acute{\iota}\theta\omega$ d'après $\pi\epsilon\acute{\iota}\theta\omicron\mu\alpha\iota$ (cf. de Saussure, dans *Mém. soc. ling.*, VII, p. 84, n.).

tions, consacrées, la première, à la tradition brahmanique (p. 5-54), — la deuxième, à la tradition bouddhique (p. 55-121), — la troisième, aux origines védiques de Yama, le dieu des morts (p. 122-161). Ces trois chapitres sont fort nourris : l'auteur y cite, analyse, discute un grand nombre d'épisodes ; il signale divers rapprochements avec les traditions religieuses de races plus ou moins différentes des Aryens de l'Inde. Des notes nombreuses, souvent fort longues, mises au bas des pages, traitent des questions qui touchent plus ou moins au sujet et semblent quelquefois s'en éloigner notablement, comme, par exemple, la cause de la disparition du bouddhisme dans l'Inde.

Quelques lecteurs reprocheront peut-être à l'auteur d'avoir été trop chiche de détails, malgré l'abondance de ceux qu'il donne. Ainsi la note de la page 46 énumère un bon nombre de documents qu'il eût peut-être mieux valu présenter d'une façon moins sommaire. L'auteur, il est vrai, annonce au début qu'il ne s'est pas astreint à entrer dans tous les détails ; il serait alors fondé à prétendre qu'il s'est maintenu dans son programme. Mais ce programme n'aurait-il pas dû être plus large, surtout quand le livre se donne comme un recueil de « matériaux » ?

Les notes si longues et si nombreuses ne sont pas sans causer quelque fatigue. Ici encore l'auteur est allé au-devant de l'objection : c'est, dit-il, pour ne pas donner à son travail une longueur démesurée qu'il a rejeté dans les notes les détails secondaires. Mais une partie de ces notes, au moins, aurait sans doute pu être avantageusement incorporée dans le texte ; et il ne paraît pas que les dimensions de l'ouvrage eussent été modifiées d'une manière bien notable.

Enfin il est hors de doute que beaucoup de lecteurs se plaindront du manque absolu de titres, de table de matières, d'index ; les trois sections ou chapitres ont pour tout intitulé les chiffres I, II, III. C'est par trop maigre. Rien ne renseigne, à première vue, le lecteur sur le contenu du volume ; rien ne lui permet de trouver, parmi tant de « matériaux » ou de documents, celui dont il peut avoir besoin ; il faut non seulement qu'il lise le livre entièrement, ce que l'auteur a bien le droit de désirer, mais qu'il se fasse lui-même son index, ce dont l'auteur aurait dû le dispenser.

Avons-nous là ce qu'on peut appeler un recueil de « matériaux » et de matériaux d'une « histoire de la littérature » ? J'en doute. M. Schirman a traité son sujet, comme il l'a entendu, choisissant les détails qui lui ont paru le plus caractéristiques ; il a fait preuve d'une vaste lecture et d'une profonde connaissance de la matière. Mais il a lui-même le sentiment de n'avoir fait qu'un essai, et il attend un livre plus complet, dont le public sera redevable soit à lui, soit à une « plume plus expérimentée. » — Il paraît avoir adopté ce sujet et être mieux préparé que personne pour le traiter. Pourquoi ne serait-il pas la « kundige Feder » qui nous donnerait le travail complet et définitif sur les Narakas, le Pâtâla et le Svarga de l'Inde ?

L. FEER.

364. — ERN. DESJARDINS. *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, tome IV. Paris, 1893. In-8, 294 p. avec 13 planches et 17 figures, chez Hachette.

Ceci est une œuvre de piété posthume. Ern. Desjardins se proposait de compléter son grand ouvrage sur la géographie de la Gaule par un quatrième et dernier volume, où seraient étudiées dans le plus grand détail les routiers antiques et la topographie gauloise : c'eût été le couronnement de l'œuvre poursuivie, pendant une grande partie de son existence, par notre regretté maître. La mort ne l'a pas entendu ainsi : il a été enlevé aux siens et à la science au moment où il imprimait la quinzième feuille de ce dernier volume. Sa famille n'a pas voulu que le travail commencé restât inédit, ni qu'il fût complété au-delà des limites où D. lui-même avait pu surveiller les additions — les deux derniers chapitres qu'il avait confiés à l'érudition de M. Longnon ayant été approuvés par lui. Elle s'est donc décidée à nous donner l'œuvre de D. dans l'état où elle l'a trouvée dans ses papiers, à sa mort. Elle y a pourtant ajouté une table de matières très détaillée, très complète, qui est due à Madame veuve Desjardins. Cet index rendra les plus grands services à ceux qui auront à s'occuper de la géographie et de l'histoire de la Gaule romaine : grâce à Mme D., il sera aisé maintenant aux travailleurs de s'y reconnaître au milieu de tous les précieux renseignements contenus dans les quatre volumes du travail.

Tel qu'il est, le volume contient une étude sur tous les routiers romains de la Gaule (gobelets de Vicarello, milliaire d'Autun, milliaire de Troyes, itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, itinéraire d'Antonin, table de Peutinger) et un essai de classement chronologique des bornes milliaires gauloises ; le tout accompagné de nombreux fac-similés et de dessins habilement exécutés par l'auteur. Des deux chapitres supplémentaires rédigés par M. Longnon, le premier traite de la Cosmographie du Ravennate, le second renferme des conseils sur la méthode à suivre pour la recherche des voies romaines en France. Somme toute, le livre est consacré presque exclusivement à l'examen des sources qui éclairent la topographie de la Gaule romaine ; c'est seulement la préface de ce que devait être le quatrième volume de l'œuvre générale.

Nous y retrouvons toutes les qualités qui ont fait aimer D. de ses lecteurs et de ses élèves : la variété de l'érudition, le charme de l'exposition, et une extrême clarté dans la disposition des matières traitées. Le chapitre consacré à la table de Peutinger est, à cet égard, un modèle ; on y trouve tout à sa place ; bibliographie, historique du document, identification de localités antiques (dans un grand tableau d'ensemble). Je signalerai aussi le chapitre relatif à la classification des bornes milliaires de la Gaule. Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet ; jusqu'à nouvel ordre, ce que M. D. en a dit peut le remplacer. A côté de tant de bonnes choses, il serait aisé de signaler quelques imperfections, surtout des omissions ; mais on n'oubliera pas que le livre est imprimé de-

puis huit ans et qu'à une époque où les travailleurs et les chercheurs sont nombreux, l'apport d'une période de huit années est considérable. Il me semblerait inutile, injuste même, de m'étendre davantage sur les critiques. Il suffira que je termine cet article en saluant encore une fois le nom de Desjardins avec une respectueuse affection, et en lui souhaitant, comme on le fait à la fin de ces épitaphes qu'il m'a appris à déchiffrer, le repos et la paix, loin de toutes nos querelles scientifiques. *Sit tibi terra levis!*

R. CAGNAT.

365 — P. BONNASSIEUX. **Les grandes Compagnies de commerce.** Etude pour servir à l'histoire de la colonisation. (Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques). Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1892. iv-662 p.

Les grandes Compagnies de colonisation, dont le rôle grandit singulièrement de nos jours, semblent un legs de l'ancien régime ; au moins le principe de l'institution a-t-il survécu ; peu de doctrines économiques ont connu pareille fortune. Aussi l'ouvrage de M. Bonnassieux dépasse la portée d'une simple étude historique. Il offre, pour apprécier les entreprises actuelles, de copieux termes de comparaison. Peut-être l'auteur aimerait-il qu'on y cherchât plus, des exemples et des leçons ; c'est pourquoi il s'est autorisé de son enquête pour porter son regard et son jugement sur « les nouvelles Compagnies de commerce et de colonisation fondées ou à fonder sur le modèle des anciennes grandes Compagnies ». Nous doutons fort pour notre part qu'un actionnaire d'une de ces Compagnies fondées ou à fonder sorte rassuré de la lecture du volume de M. Bonnassieux. Car, en vérité, l'histoire des anciennes Compagnies n'est point encourageante. Toutes, ou presque toutes, ont sombré, après une ère d'activité plus ou moins longue et féconde, après la jouissance de dividendes plus ou moins fictifs. En aucun pays elles n'échappèrent à ce mauvais sort.

Parmi les causes multiples de cette universelle déconfiture, M. B. démêle avec sagacité la plus délétère, le vice organique : c'est le privilège, c'est-à-dire le monopole du commerce, de l'exploitation, de la colonisation. Cette sécurité contre la concurrence, à l'abri d'une charte complaisante, amortit toutes les énergies que la liberté eût stimulées. M. B. rappelle fort justement, il est vrai, que cette concession du privilège, outre qu'elle se justifiait par certaines circonstances politiques et géographiques, fut généralement en honneur aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ; on pourrait dire sans paradoxe qu'en matière commerciale, le privilège fut alors le droit commun. On ressentit un peu tard les maux qu'engendrait la stricte obéissance de ce dogme économique ; on le tourna d'abord par le procédé des « permissions » ; on ne l'abrogea qu'à la dernière extrémité.

M. B. discerne aussi les causes plus locales des insuccès. Il a

	pages
CHUQUET (A.) Hoche et la lutte pour l'Alsace	470
<i>Dictionnaire</i> des antiquités grecques et romaines, XVIII ^e fascicule.	268
GERBAIX SONNAZ (de), Le comte de Savoie.	370
Grèce (nouvelles de).	436
GRISEBACH, Les manuscrits de Schopenhauer.	435
<i>Harvard studies</i> , in classical philology.	352
Havet (Julien).	184
HEIMWEH, L'Alsace-Lorraine et la paix, la dépêche d'Ems . .	470
HENRY (V.), Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand	400
JANKO, La population hongroise de Kalotaszeg.	119
KRUSCH, Rapport sur les bibliothèques de Paris et du nord de la France.	268
KUUN (Geyza), Les origines du peuple magyar, I.	95
Kürschner (collection), vol. 192, 199 et 200	268
LAURENT, Variétés ardennaises.	434
MOHRENHOLTZ, Appréciation de la <i>Revue critique</i>	436
Mekhitaristes (les publications des).	67
<i>Minerva</i> , III.	500
MINZES, La vente des biens nationaux en Seine-et-Oise	515
MENCINI, Divers passages de Térence	352
NIGRA, Reproduction d'un ms. de Catulla ; — Édition de deux légendes de Callimaque.	120
OVARY, L'origine des Anjou magyars.	120
PAGART d'HERMANSART, Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer en 1625	351
PELISSIER, Relations de Louis de Gonzague avec Ludovic Sforza.	94
PROU, Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale	515
REBELLIAU, Ed. du chap. XIV de la Bruyère et des sermons de Bossuet sur l'honneur du monde et l'ambition	470
REITER, Les longues à trois et à quatre temps chez Euripide .	435
<i>Revue hebdomadaire</i> des cours et conférences	435
RUGGIERO (de), Dictionnaire épigraphique	67
<i>Schweizerisches Idiotikon</i>	352
<i>Société d'histoire littéraire de la France</i>	469
<i>Société néophilologique</i> d'Helsingfors.	324
SZARVAS et SIMONYI, Dictionnaire historique de la langue hongroise	120
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de Ramond	118
— Pour Peiresc, s. v. p.	516
— Un notaire d'autrefois, M ^e Baboulène	516
VANDER HAEGHEN, Le liber floridus	95

TABLE DES MATIÈRES

XXI
pages

WENDHEIM, Lyriques et épiques de la période classique de la littérature allemande	435
ZIELINSKI, Verrina	352
ZINGERLE, Tite-Live, XXXVI-XXXVIII	95
Zrinyi (bibliothèque de).	519

SOCIÉTÉS SAVANTES

Académie des inscriptions et belles-lettres (bulletin rédigé par M. Julien Havet, du 7 juillet au 12 juillet, et par M. Léon Dorez du 21 juillet au 15 décembre 1893.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École des sciences libres et politiques.
Annales de l'Est.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue des études grecques.
Revue historique
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Theologische Literaturzeitung.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27

— 3 juillet —

1898

Sommaire : 362. JACKSON, Grammaire zende. — 363. SCHERMAN, Les descentes aux enfers. — 364. DESJARDINS, Géographie de la Gaule romaine, IV. — 365. BONNASIEUX, Les grandes compagnies de commerce. — 366. REYNIER, Thomas Corneille. — 367. SARRAZIN, Mirabeau-Tonneau. — 368. REY, Les cahiers de Saint-Prix. — 369. WELSCHINGER, Ney. — 370. LEMAS, Les commissions militaires d'Ile-et-Vilaine. — 371-372. Lods, Gambis et Rabaut-Pomier. — 373. JANNET, Capital et finance. — Chronique. — Académie des inscriptions.

362. — JACKSON. *An Avesta grammar*, part I, phonology, inflection, word-formation. In-8, XLVIII-273 p. Boston, 1892.

M. Jackson, en écrivant cette nouvelle grammaire de la langue zende, a voulu donner le moyen de prendre rapidement connaissance des résultats acquis ; le principal mérite de l'ouvrage est d'être au courant : l'étudiant y trouvera des solutions en général exactes des difficultés ; le linguiste y puisera aisément des formes authentiques ; l'exposition est sobre ; l'impression claire. Le livre n'est pas original ; il est utile et rendra de bons services. Il importe d'autant plus d'en signaler les défauts.

L'introduction est la réimpression d'un article d'encyclopédie. On y relèvera l'aveu que nous avons beaucoup à prendre dans la traduction pehlvie ; sous la plume d'un élève de Geldner, il est précieux et témoigne de l'influence profonde exercée par les travaux de M. Darmesteter ; si l'on ajoute à la traduction pehlvie tout l'ensemble de la tradition, la justesse de l'idée devient incontestable, comme il est aisé de le voir à la seule lecture de la nouvelle traduction de l'Avesta, maintenant achevée. M. J. ne s'exprime pas toujours d'une manière assez précise dans cette introduction : on lit p. xxxi : « the gâthâ dialect is more archaic, standing in the relation of the Vedic to the classical Sanskrit, or the Homeric Greek to the Attic. » Par malheur, on n'est pas encore arrivé à définir la nature précise de ces deux rapports, et rien ne prouve qu'ils soient identiques l'un à l'autre. — Au § 51, il n'y avait pas lieu de mentionner l'arménien ; si l'auteur tenait à en parler, il n'aurait pas dû ignorer que l'arménien n'est pas plus un dialecte iranien que ne l'est le slave ; il y a plus de quinze ans que Hübschmann l'a prouvé, et personne ne le conteste aujourd'hui.

La phonétique est traitée en 60 pages, tandis que la morphologie en occupe plus de 180. L'auteur ne paraît pas très à l'aise dans ce sujet et y commet de petites erreurs. La lettre dont il est question au § 81 est la

Nouvelle série XXXVI.

27

notation non d'une spirante dentale, mais du *t* implusif; le *t* du sanskrit — et sans doute celui de l'indo-européen — est implusif dans les mêmes conditions; la variante *ḍ* dans le mot *atkem* est donc une faute, comme le montrent les autres cas où *t* apparaît devant *k* et devant *p*; de même *p* n'est pas spirant devant *t*. — Le traitement caractéristique de *-ay-*, identique à celui du letto-slave et du germanique, et opposé à celui du sanskrit, de l'arménien et du grec, est mis au § 62 sur le même plan que le traitement pan-indo-européen de *-ayn-*. — Au § 97 on apprend sans explication que, à skr. *çv-* répond *zd.* *sp-*: il n'eût pas été inutile de dire que *sv-* a passé d'abord à *sf-*, assourdissement très naturel; et qu'on retrouve dans *pυ-*, remplacé par *f*; *sf-* devient *sp-*, comme dans *sparat* = skr. *sphurat*; cf. *ṛb-* de *ṛv-*. — Il importe peu au lecteur de savoir que le sanskrit et le zend ne sont pas toujours d'accord dans l'emploi de *k* et *c* (§ 76); mais il est fort intéressant de constater que, en sanskrit, l'analogie a beaucoup changé à la répartition ancienne de *k* et *c*, et que l'iranien *a*, dans la plupart des cas, conservé les formes phonétiques. — M. J. fait abus du signe =; il n'a sa place que, dans les cas où, en tenant compte de toutes les lois phonétiques, les deux mots rapprochés sont identiques lettre à lettre. On ne peut écrire avec sûreté: *zd.* *uṛ* = skr. *ud*, car *uṛ* sort de **udṛ* et est égal à v. h. a. *ur-*, russe *voṛ-* (cf. v. h. a. *ûṛ* = russe *vy*). Surtout il faut éviter de dire que, à la fin des mots, *zd.* *-ô* = skr. *-as*; en fait *zd.* *-ô* = skr. *-o*; seulement on trouve déjà opérée dans l'Avesta une généralisation qui dans l'Inde n'apparaît qu'en prākrit, y compris, il est vrai, celui des plus anciennes inscriptions; le traitement *-ô* n'a phonétiquement sa place en indo-iranien que devant une consonne sonore initiale du mot suivant, tandis que *-as* est la forme employée devant consonne sourde, et *-aṣ* celle employée devant voyelle, à en juger du moins par le traitement des chuintantes finales. M. J. l'aurait sans doute vu lui-même s'il n'avait rejeté la question du sandhi extérieur à la fin du volume: en effet, des mots tels que *duṛh-ita-* = skr. *dur-ita-*, et *yûṛh-em*, en face de *yûsh* (le skr. *yûyam* au lieu de **yûram* d'après *vayam*) montrent que la chuintante finale est sonore devant voyelle initiale d'un mot suivant. Ce *-aṣ* final existait sans doute encore au moment de la composition des hymnes védiques; mais, lorsque le texte a été fixé, le *-ṣ* avait disparu de l'Inde; de là viennent les hiatus apparents du texte védique. — M. J. ne sait ni formuler les lois phonétiques brièvement, ni en montrer la constance en expliquant les exceptions par l'analogie; par exemple, le traitement de *as-* intérieur peut se résumer ainsi: *as-* devient *ah-* devant *i* et *u*, *anh-* devant *a*; l'analogie a introduit la nasale, ou l'a écartée dans un assez grand nombre de cas; les longues explications de M. J. à ce sujet ne peuvent qu'embrouiller la question. En ce qui concerne le traitement général de *s*, M. J. n'a pas vu la loi: *s-* devient *h* au commencement de la syllabe mais subsiste dans les autres cas; si l'*s* d'un groupe

asya- devient *h*, c'est que ce groupe était en indo-iranien *-assya-* (prâkr. *-assa-*), qui se réduit en iranien à *-a-sya-* ; au contraire *-aska-* subsiste parce qu'il était *-askka-*, (prâkr. *-akkha-*), d'où iran. *-as-ka*. — Enfin M. J. ne tient pas assez compte du fait que la plus grande partie de l'Avesta a été composée et l'ensemble du texte définitivement fixé à une date où la langue dans laquelle il est écrit était depuis longtemps une langue morte ; la phonétique de l'Avesta est moins celle d'une langue que celle d'un texte, et il est au moins très probable que ce texte renferme des particularités résultant de la prononciation des prêtres qui l'employaient à un usage religieux : le slavon employé par les papes russes n'est pas celui du *Zographensis*. Les modifications les plus récentes ont pu n'être pas poursuivies avec la même conséquence que les autres ; de là, sans doute, les contradictions de la phonétique de l'Avesta. D'ailleurs, il y a chances pour que le texte ait d'abord été écrit avec l'alphabet pehlvi ; le double traitement de *hy-* (§ 230) paraît être purement paléographique ; de même, la distinction des deux chuintantes résulte d'une modification dans la forme d'une lettre (leur emploi est défini d'une manière très inexacte au § 9) ; un certain nombre d'î et û s'expliquent sans doute par de simples *matres lectionis* mal comprises ; et de fausses vocalisations comme celle de *daibitîm* (*Yasna*, 45, 1) semblent bien indiquer que le vocalisme de l'Avesta est, comme celui de la Bible, postérieur à son consonnantisme. Ceci posé, il devient impossible d'affirmer que les phénomènes d'*umlaut*, qui seuls distinguent profondément le vocalisme zend de celui du sanskrit existaient déjà au moment de la composition des plus anciens textes.

La morphologie est plus réussie, malgré des omissions ; on ne trouvera, par exemple, aucune remarque sur la curieuse déclinaison de *napat-*, — et malgré des fautes résultant d'une phonétique inexacte, — au § 123 les désinences du génitif duel du sanskrit et du zend sont tenues pour identiques. Mais l'auteur montre trop souvent qu'il est peu familier avec les théories linguistiques : il voit dans skr. *amṛta*, non le suffixe *-ta-*, mais *-a-*, et *ratha-* lui fournit un exemple du suffixe *-tha-* ! Les faits ne sont pas toujours exposés dans l'ordre historique : au § 222, on ne saisit pas tout d'abord que l'ablatif en *-t* était propre aux thèmes en *-a-* et qu'il a été analogiquement étendu aux autres dans les textes plus récents. Au § 678 le « seems » de « the intransitive passive force seems to lie in the *ya-* element » étonnera ceux qui connaissent le type *χαλπω* : *ἐχάρην* ; il n'y a, en effet, nul doute que le suffixe *-ye-* n'ait parlui-même

1. La même règle s'applique sans doute au grec ; dans les groupes tels que *-ααα-* *-ππα-*, la première syllabe se termine par l'implosion de l'occlusive, et la seconde commence non par *σ*, mais par l'explosion de *κ*, *π*. On pourrait retrouver cette loi en arménien, en tenant compte de quelques particularités de la coupe des syllabes. La question est plus compliquée en slave.



la valeur intransitive, et les désinences moyennes n'ont pour rôle que de bien marquer la différence là où une confusion est possible, comme dans $\delta\epsilon\iota\rho\omega$: $\delta\epsilon\iota\rho\mu\alpha\iota$; il est vrai que cet usage a entraîné une valeur passive du moyen par analogie dans $\phi\acute{\epsilon}\rho\omega$: $\phi\acute{\epsilon}\rho\mu\alpha\iota$; mais cela ne conclut pas contre la valeur intransitive de *-ye-* dans de nombreux cas. — Toutes les distinctions nécessaires ne sont pas faites ; la déclinaison des thèmes en *-an-* et en *-van-* n'est pas distinguée de celle des thèmes en *-man-* ; or, les premiers n'ont jamais le nominatif neutre en *-a*, les seconds l'ont toujours en *-ma* ou en *-mā* (skr. *karmā*, cf. v. sl. *imē*), jamais en *-mar* ; les premiers ont régulièrement les formes faibles aux cas faibles, les seconds ont presque toujours les formes fortes aux génitif, datif, etc. — Les thèmes en *-in-* se déclinent donc non comme ceux en *-an-*, mais comme ceux en *-man-*, dont ils constituent d'ailleurs une simple imitation. — Enfin, on regrettera de voir mises sur le même plan dans les paradigmes des formes attestées une fois et celles qu'on rencontre à chaque page. Sans doute, il serait vain de vouloir faire un relevé complet analogue à celui de Lanman pour la déclinaison védique avant l'achèvement de l'édition de Geldner. Mais il eût été bon d'indiquer d'une manière générale combien de fois apparaît chaque forme et quel est le degré de certitude de l'interprétation qu'elle suppose. Le lecteur, s'il n'est pas prévenu, peut s'imaginer que toutes les formes citées sont également sûres : un philologue, tel que M. Jackson, avait peut-être le devoir de ne pas l'exposer à cette erreur.

Malgré ces inconvénients, le livre de M. Jackson peut être considéré comme un instrument de travail commode. L'illusion de l'auteur a été de croire qu'il suffisait pour écrire la grammaire d'une langue de la bien connaître pratiquement et qu'on pouvait se passer de connaissances linguistiques sérieuses. Il convient de ne pas la lui reprocher trop durement. L'Amérique n'est peut-être pas le pays où l'on en trouverait les exemples les plus fameux.

A. MEILLET.

363. — **Materialien zur Geschichte der Indischen Vedischen Literatur** von Lucian SCHERMAN. Leipzig. A. Twiet-Meyer, 1892. pp. v-161. In-8.

Je ne sais si le titre de ce volume sera clair pour tout le monde ; il s'agit des descentes aux Enfers dont la *Divine Comédie* est dans les littératures modernes, pour ne pas dire dans toutes les littératures, le plus parfait modèle, en un mot de la description des lieux de supplices et du séjour de félicité qui attendent l'homme après la mort, les enfers occupant de beaucoup la plus large place. Ce travail se divise en trois sec-

1. Et inversement certaines formes transitives d'après des formes moyennes, ainsi $\pi\epsilon\iota\theta\omega$ d'après $\pi\epsilon\iota\theta\mu\alpha\iota$ (cf. de Saussure, dans *Mém. soc. ling.*, VII, p. 84, n.).

tions, consacrées, la première, à la tradition brahmanique (p. 5-54), — la deuxième, à la tradition bouddhique (p. 55-121), — la troisième, aux origines védiques de Yama, le dieu des morts (p. 122-161). Ces trois chapitres sont fort nourris : l'auteur y cite, analyse, discute un grand nombre d'épisodes ; il signale divers rapprochements avec les traditions religieuses de races plus ou moins différentes des Aryens de l'Inde. Des notes nombreuses, souvent fort longues, mises au bas des pages, traitent des questions qui touchent plus ou moins au sujet et semblent quelquefois s'en éloigner notablement, comme, par exemple, la cause de la disparition du bouddhisme dans l'Inde.

Quelques lecteurs reprocheront peut-être à l'auteur d'avoir été trop chiche de détails, malgré l'abondance de ceux qu'il donne. Ainsi la note de la page 46 énumère un bon nombre de documents qu'il eût peut-être mieux valu présenter d'une façon moins sommaire. L'auteur, il est vrai, annonce au début qu'il ne s'est pas astreint à entrer dans tous les détails ; il serait alors fondé à prétendre qu'il s'est maintenu dans son programme. Mais ce programme n'aurait-il pas dû être plus large, surtout quand le livre se donne comme un recueil de « matériaux » ?

Les notes si longues et si nombreuses ne sont pas sans causer quelque fatigue. Ici encore l'auteur est allé au-devant de l'objection : c'est, dit-il, pour ne pas donner à son travail une longueur démesurée qu'il a rejeté dans les notes les détails secondaires. Mais une partie de ces notes, au moins, aurait sans doute pu être avantageusement incorporée dans le texte ; et il ne paraît pas que les dimensions de l'ouvrage eussent été modifiées d'une manière bien notable.

Enfin il est hors de doute que beaucoup de lecteurs se plaindront du manque absolu de titres, de table de matières, d'index ; les trois sections ou chapitres ont pour tout intitulé les chiffres I, II, III. C'est par trop maigre. Rien ne renseigne, à première vue, le lecteur sur le contenu du volume ; rien ne lui permet de trouver, parmi tant de « matériaux » ou de documents, celui dont il peut avoir besoin ; il faut non seulement qu'il lise le livre entièrement, ce que l'auteur a bien le droit de désirer, mais qu'il se fasse lui-même son index, ce dont l'auteur aurait dû le dispenser.

Avons-nous là ce qu'on peut appeler un recueil de « matériaux » et de matériaux d'une « histoire de la littérature » ? J'en doute. M. Schirman a traité son sujet, comme il l'a entendu, choisissant les détails qui lui ont paru le plus caractéristiques ; il a fait preuve d'une vaste lecture et d'une profonde connaissance de la matière. Mais il a lui-même le sentiment de n'avoir fait qu'un essai, et il attend un livre plus complet, dont le public sera redevable soit à lui, soit à une « plume plus expérimentée. » — Il paraît avoir adopté ce sujet et être mieux préparé que personne pour le traiter. Pourquoi ne serait-il pas la « kundige Feder » qui nous donnerait le travail complet et définitif sur les Narakas, le Pâtala et le Svarga de l'Inde ?

L. FEER.

364. — Ern. DESJARDINS. *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, tome IV. Paris, 1893. In-8, 294 p. avec 13 planches et 17 figures, chez Hachette.

Ceci est une œuvre de piété posthume. Ern. Desjardins se proposait de compléter son grand ouvrage sur la géographie de la Gaule par un quatrième et dernier volume, où seraient étudiées dans le plus grand détail les routiers antiques et la topographie gauloise : c'eût été le couronnement de l'œuvre poursuivie, pendant une grande partie de son existence, par notre regretté maître. La mort ne l'a pas entendu ainsi : il a été enlevé aux siens et à la science au moment où il imprimait la quinzième feuille de ce dernier volume. Sa famille n'a pas voulu que le travail commencé restât inédit, ni qu'il fût complété au-delà des limites où D. lui-même avait pu surveiller les additions — les deux derniers chapitres qu'il avait confiés à l'érudition de M. Longnon ayant été approuvés par lui. Elle s'est donc décidée à nous donner l'œuvre de D. dans l'état où elle l'a trouvée dans ses papiers, à sa mort. Elle y a pourtant ajouté une table de matières très détaillée, très complète, qui est due à Madame veuve Desjardins. Cet index rendra les plus grands services à ceux qui auront à s'occuper de la géographie et de l'histoire de la Gaule romaine ; grâce à Mme D., il sera aisé maintenant aux travailleurs de s'y reconnaître au milieu de tous les précieux renseignements contenus dans les quatre volumes du travail.

Tel qu'il est, le volume contient une étude sur tous les routiers romains de la Gaule (gobelets de Vicarello, milliaire d'Autun, milliaire de Troyes, itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, itinéraire d'Antonin, table de Peutinger) et un essai de classement chronologique des bornes milliaires gauloises ; le tout accompagné de nombreux fac-similés et de dessins habilement exécutés par l'auteur. Des deux chapitres supplémentaires rédigés par M. Longnon, le premier traite de la Cosmographie du Ravennate, le second renferme des conseils sur la méthode à suivre pour la recherche des voies romaines en France. Somme toute, le livre est consacré presque exclusivement à l'examen des sources qui éclairent la topographie de la Gaule romaine ; c'est seulement la préface de ce que devait être le quatrième volume de l'œuvre générale.

Nous y retrouvons toutes les qualités qui ont fait aimer D. de ses lecteurs et de ses élèves : la variété de l'érudition, le charme de l'exposition, et une extrême clarté dans la disposition des matières traitées. Le chapitre consacré à la table de Peutinger est, à cet égard, un modèle ; on y trouve tout à sa place ; bibliographie, historique du document, identification de localités antiques (dans un grand tableau d'ensemble). Je signalerai aussi le chapitre relatif à la classification des bornes milliaires de la Gaule. Il y aurait tout un livre à faire sur ce sujet ; jusqu'à nouvel ordre, ce que M. D. en a dit peut le remplacer. A côté de tant de bonnes choses, il serait aisé de signaler quelques imperfections, surtout des omissions ; mais on n'oubliera pas que le livre est imprimé de-

puis huit ans et qu'à une époque où les travailleurs et les chercheurs sont nombreux, l'apport d'une période de huit années est considérable. Il me semblerait inutile, injuste même, de m'étendre davantage sur les critiques. Il suffira que je termine cet article en saluant encore une fois le nom de Desjardins avec une respectueuse affection, et en lui souhaitant, comme on le fait à la fin de ces épitaphes qu'il m'a appris à déchiffrer, le repos et la paix, loin de toutes nos querelles scientifiques. *Sit tibi terra levis!*

R. CAGNAT.

365 — P. BONNASSIEUX. **Les grandes Compagnies de commerce.** Etude pour servir à l'histoire de la colonisation. (Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques). Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1892. iv-662 p.

Les grandes Compagnies de colonisation, dont le rôle grandit singulièrement de nos jours, semblent un legs de l'ancien régime ; au moins le principe de l'institution a-t-il survécu ; peu de doctrines économiques ont connu pareille fortune. Aussi l'ouvrage de M. Bonnassieux dépasse la portée d'une simple étude historique. Il offre, pour apprécier les entreprises actuelles, de copieux termes de comparaison. Peut-être l'auteur aimerait-il qu'on y cherchât plus, des exemples et des leçons ; c'est pourquoi il s'est autorisé de son enquête pour porter son regard et son jugement sur « les nouvelles Compagnies de commerce et de colonisation fondées ou à fonder sur le modèle des anciennes grandes Compagnies ». Nous doutons fort pour notre part qu'un actionnaire d'une de ces Compagnies fondées ou à fonder sorte rassuré de la lecture du volume de M. Bonnassieux. Car, en vérité, l'histoire des anciennes Compagnies n'est point encourageante. Toutes, ou presque toutes, ont sombré, après une ère d'activité plus ou moins longue et féconde, après la jouissance de dividendes plus ou moins fictifs. En aucun pays elles n'échappèrent à ce mauvais sort.

Parmi les causes multiples de cette universelle déconfiture, M. B. démêle avec sagacité la plus délétère, le vice organique : c'est le privilège, c'est-à-dire le monopole du commerce, de l'exploitation, de la colonisation. Cette sécurité contre la concurrence, à l'abri d'une charte complaisante, amortit toutes les énergies que la liberté eût stimulées. M. B. rappelle fort justement, il est vrai, que cette concession du privilège, outre qu'elle se justifiait par certaines circonstances politiques et géographiques, fut généralement en honneur aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ; on pourrait dire sans paradoxe qu'en matière commerciale, le privilège fut alors le droit commun. On ressentit un peu tard les maux qu'engendrait la stricte obéissance de ce dogme économique ; on le tourna d'abord par le procédé des « permissions » ; on ne l'abrogea qu'à la dernière extrémité.

M. B. discerne aussi les causes plus locales des insuccès. Il a

groupé les Compagnies par pays, et sous la rubrique nationale il établit des divisions toutes géographiques : Europe et Levant, Afrique, Asie, Amérique. Cette ordonnance est des plus raisonnables. Mais peut-être le tableau eût été plus animé, si l'auteur avait montré, déployant leurs effort, et menant la lutte sur un même théâtre, le Levant ou l'Inde par exemple, les Compagnies de divers pavillons. M. B. confesse d'ailleurs dans sa Préface que la composition lui a donné quelque peine (p. II). Quoi qu'il en soit, la revue est complète : toutes les compagnies que l'Europe vit éclore ont leur mention et jusqu'aux mort-nées. Nous ne voulons noter ici que certains traits essentiels et typiques.

La Hollande ouvre la série, à titre de doyen et de modèle des États à commerce d'outre-mer. Les Compagnies hollandaises sont des œuvres nationales, patriotiques, étant alimentées par les capitaux de la nation elle-même. Les pouvoirs publics se bornent à octroyer et garantir les privilèges. Leurs établissements sont des comptoirs, qui n'appelèrent point d'abord de colons hollandais ou autres; leur empire, dont Batavia devint la capitale en 1619¹, resta purement commercial. Cependant la Compagnie des Indes Orientales, de toutes les Compagnies néerlandaises la plus florissante et la plus durable, déchut. C'est qu'elle abusa de son monopole, provoqua une hausse factice des denrées, se commit aux mains des politiciens et périt sous l'impopularité. Quant aux autres, elles eurent des destinées diverses mais éphémères. Signalons, à cause de sa singularité, celle du Levant qui sans posséder de flotte ni se livrer au trafic, contrôlait et surveillait le commerce de ses nationaux dans la Méditerranée en entretenant des consuls et en distribuant les *bakschisch* : cette surveillance morale lui était payée à raison de 2 o/o de la valeur du fret de retour.

Les Compagnies anglaises sont formées aussi et soutenues par la nation. Avec la force d'expansion de la race anglo-saxonne elles s'attaquent à toutes les parties exploitables du globe. Elles paraissent avoir réussi souvent (M. B. nedit pas la fin de nombre d'entre elles), surtout quand elles se sont bornées au négoce, comme la Compagnie de la baie d'Hudson, qui se prolonge jusqu'en 1870. Les plus ambitieuses, celles qui se transformèrent en puissances territoriales, périclitèrent : ainsi la Compagnie des Indes Orientales, la plus illustre, qui, au lendemain de ses conquêtes, déclina et dut solliciter les subsides du trésor anglais (1792). Du coup elle tomba sous le contrôle de l'Etat. Même aventure était arrivée à la Compagnie d'Afrique (p. 95). Voilà un fait que M. B. ne relève pas avec assez d'insistance : cette absorption totale des Compagnies, privées et libres à l'origine, par le gouvernement. Cette évolution, comme le montre M. Deschamps (*Hist. de la question coloniale*, p. 146), avait été consommée en France par Colbert, mais en vertu d'un programme systématique.

1. M. B. accorde les dates divergentes de la fondation de Batavia, p. 50.

C'est là, en effet, la caractéristique des Compagnies françaises : institutions officielles, elles ne fonctionnent, ne vivent que par la grâce et les libéralités du souverain, et aussi par les souscriptions peu spontanées des officiers et grands Corps de l'État, tandis que les commerçants se débrouillent. La Compagnie des Indes de 1664 fut lancée de la sorte. La plupart des Compagnies aspirent, semble-t-il, à se placer sous la tutelle gouvernementale : celle des Indes supplie le roi de la débarrasser de ses comptoirs d'Afrique. Celle de Guinée, de 1684, est composée « de ceux de nos sujets que nous choisirons à cet effet ». Même sous la tutelle gouvernementale, la plupart des Compagnies furent loin de prospérer : les plus beaux bénéfices proviennent de l'introduction de « pièces d'Inde » dans les colonies, autrement dit de la traite. Sur ce trafic, M. B. reproduit de curieux détails.

Les renseignements curieux ou inédits n'abondent pas dans le volume de M. B. qui s'en tient volontiers, un peu par nécessité quand il s'agit des Compagnies étrangères, aux sources de seconde main. Toutefois, il a consulté aussi les Archives nationales et celles de la Marine et y a fait quelques trouvailles excellentes : en première ligne, un mémoire de Dupleix, ignoré des plus récents historiographes (p. 296), de même tout le chapitre consacré à la Compagnie de l'*Assiente* est tiré de documents vierges, sur quoi M. B. appelle itérativement l'attention du lecteur (notes, p. 402, 405, 406). Ces découvertes ne suffisent pas à l'ambition de M. B. qui est très haute, parce qu'elle prétend grouper dans un cadre unique et confronter les diverses manifestations d'un phénomène économique et social.

Ses appréciations sur les Compagnies françaises, qu'il a étudiées de plus près, n'ont rien d'original ; elles ont été formulées par ses nombreux devanciers qui ont traité le sujet. L'on s'étonnera que le catalogue, ou plutôt le nécrologue de ces Compagnies, ne lui ait pas suggéré une réflexion bien naturelle : c'est qu'en dépit des mécomptes, des banqueroutes plus ou moins éclatantes, le goût des entreprises en France ne meurt pas. A peine une Compagnie s'est-elle effondrée qu'une autre se fonde sur ses ruines. Les intéressés espéraient-ils se tirer mieux d'affaires grâce au privilège et au concours financier du gouvernement ? Cela est douteux, car ils voyaient la vanité de cet appui. Il faut donc croire à la vitalité, dans l'ancienne France, de l'esprit d'initiative. Ce fait console du résultat navrant où aboutissent tant d'efforts. Une autre consolation pour notre amour propre national, c'est que, à peu d'exceptions près, les grandes Compagnies de l'étranger essuyèrent les mêmes déboires, les mêmes infortunes, si elles ne souffrirent pas des mêmes vices que les nôtres. C'est donc que le système était par lui-même défectueux.

Ce système, on s'ingénie aujourd'hui à le restaurer. Nul n'est plus qualifié que M. B. pour donner ici son avis. Après avoir dressé le bilan moral des grandes Compagnies d'autrefois, il prononce qu'elles ont

exercé sur le commerce de leur pays et sur le commerce du monde une influence plus nuisible qu'avantageuse. Les nouvelles Compagnies à charte sont-elles capables de rendre quelques services? M. B. estime que sur les territoires inorganisés, leur œuvre sera plus efficace et moins coûteuse à la métropole que celle de l'État. La conclusion de M. Bonnassieux laissera le lecteur perplexe, l'expérience de la *Royal Niger Company*, de la *South Africa Company* ne l'a ni séduit ni convaincu; le projet soumis à cette heure au Parlement français ne l'enthousiasme pas. « Si les grandes Compagnies de commerce, dit-il en terminant, sont réellement intéressantes et vraiment dignes d'attention, c'est, en somme, au point de vue historique ¹. »

B. AUERBACH.

366. — REYNIER (Gustave). *Thomas Corneille, sa vie et son théâtre*. Paris, Hachette, 1892. In-8 de 386 p.

C'est bien à tort que l'on a reproché à nos classiques d'avoir assujéti leur siècle à la tyrannie du bon sens et qu'on s'est choqué de l'impeccable raison de leurs contemporains. La génération de Boileau a fort librement porté son joug; c'est le xviii^e siècle qui s'y est asservi; car, en matière de tragédie, les innovations de Voltaire ne sont rien auprès des fantaisies qu'on étalait au théâtre sous les yeux mêmes de Racine et aux applaudissements de ses admirateurs. Cette vérité qui d'ailleurs n'est point nouvelle pour le lecteur instruit vient de recevoir une confirmation utile et décisive de M. Reynier, qui prouve, par l'exemple du propre frère, de l'élève du grand Corneille que le romanesque, la préciosité, la bouffonnerie restèrent jusqu'à la fin du siècle en possession de plaire. Le *Timocrate* de Th. Corneille a dû aux invraisemblances sentimentales sur lesquelles il repose le plus grand succès qui ait alors été remporté: durant près de six mois, il a fait salle comble.

Prouver par les succès d'un auteur la persistance du mauvais goût dans son siècle, c'est prouver aussi qu'on ne veut pas le louer par delà son mérite. En effet, tout en accordant de justes éloges à la clairvoyante modestie de Th. Corneille, à sa tendre et inaltérable déférence pour son aîné, à la loyauté de ses rapports avec ceux de ses confrères qu'il avait quelques motifs de ne pas aimer, M. R. avoue que son héros a toujours

1. Relevons, p. 45, deux notes au moins inutiles: « ensemble » expliqué par « simultanément »; *Jacob van Neck* traduit par *Jean de Neck*; — p. 94, M. B. cite « un écrivain autorisé du siècle dernier », cet écrivain c'est « le traducteur et éditeur du *Négociant anglais* ». La référence est insuffisante; — p. 98, « nous l'aurons fait connaître (l'organisation de la Compagnie d'Afrique), quand nous aurons dit qu'elle était analogue à celle de la Compagnie des Indes Orientales. » Or, il n'a pas encore été traité de cette Compagnie; — p. 173, deuxième alinéa, le texte laisse croire que Colbert vivait encore en 1685.

plus travaillé pour la vogue et même (en père de famille dévoué qu'il était) pour l'argent que pour la gloire. Il le montre s'insinuant dans les cercles, inspirant l'éloge de ses ouvrages, aussi habile à se faire valoir qu'incapable de dénigrer ses rivaux, à l'affût de toutes les variations de la mode, de toutes les circonstances qui, exploitées à propos, pouvaient à elles seules soutenir un ouvrage, cultivant la tragédie romanesque au temps du *Grand Cyrus*¹, la tragédie cornélienne lorsque son frère lui cède la place, la tragédie simple quand Racine l'invente, tirant une comédie de l'affaire des poisons pendant qu'on juge la Voisin. Le besoin de vivre achève de tuer son originalité² : de là, sa collaboration de vingt ans au *Mercure Galant* pour lequel sans doute il ne rédigea pas seul les trois cents volumes parus durant cette période, mais qui l'occupa beaucoup³, de là son *Dictionnaire des termes d'arts et de sciences* qui ne vaut pas celui de Furetière, de là son *Dictionnaire universel géographique et historique* en trois gros volumes in-folio, et bien d'autres travaux sans valeur.

Il était pourtant né avec un talent véritable que M. R. met très bien en lumière. C'est aller trop loin à la vérité que d'estimer *digne d'un dramaturge de génie* la scène où Laodice, dans la pièce de ce nom, donne à entendre à Oronte qu'elle aime, sans savoir qu'il est son fils, qu'elle a, pour garder le pouvoir, tué cinq de ses enfants, essayé de faire périr le sixième et qu'elle va tâcher d'achever son œuvre : jamais reine ne fera une pareille confidence à un prince qu'elle veut épouser ; mais M. R. n'a pas tort de dire que Racine a pu se souvenir de cette situation dans *Britannicus*. La *Mort d'Annibal* présente des morceaux vraiment cornéliens ; Élisabeth, dans le *Comte d'Essex*, est vraie, touchante, et M. R. lui fait même tort quand il la compare à la Marie Tudor de V. Hugo que dégradent et l'indignité de l'homme qu'elle aime et le cynisme avec lequel elle s'abandonne à son amour. Les pièces à spectacle de Th. Corneille ont pu réellement contribuer, comme le dit M. Reynier, à la forme donnée par Racine à ses deux tragédies sacrées. On lira surtout avec plaisir l'analyse du *Géolier de soi-même*, de la *Devineresse*, des *Dames Vengées*, du remaniement de *Don Juan* ; outre des scènes amusantes habilement détachées, on y verra de judicieuses remarques sur les efforts heureux que le frère de Corneille tentait pour trouver, sinon

1. On trouvera, p. 193-194, la liste des pièces espagnoles qu'il a imitées et, p. 197-198, un joli passage sur les beautés de style dont il s'est privé pour ramener à la règle des unités des sujets qui ne la comportaient pas.

2. M. Reynier n'explique pas nettement toutefois comment le mariage d'une fille mit dans la gêne un homme dont il a décrit l'aisance aux p. 6-7 et qui avait gagné beaucoup d'argent.

3. Ce chapitre de M. Reynier est fort curieux, quoiqu'il n'ait qu'effleuré la matière ; il devrait y revenir : le peu qu'il dit des relations du *Mercure* et du public, des cadeaux offerts par les amateurs qui veulent faire insérer leurs productions, des procédés employés pour entretenir la fidélité des souscripteurs éveille la curiosité sans la satisfaire suffisamment.

mieux, du moins autre chose que ses devanciers; M. R. n'exagère nullement quand il affirme que telle page des *Dames Vengées* pourrait être signée de Marivaux, telle autre de Beaumarchais; et il faut regretter avec lui qu'on ait perdu cette comédie de l'*Usurier* où l'on voyait les personnes de qualité aux prises avec les prêteurs d'argent.

La justesse d'esprit dont témoigne cet ouvrage nous engage à soumettre à l'auteur une observation qui porte sur quelques phrases éparses de son livre, mais qui n'en tire pas moins à conséquence. Tant de personnes travaillent aujourd'hui en conscience à ruiner la morale publique que les autres doivent surveiller leur langage. En plusieurs endroits, M. Reynier, voulant dépeindre l'effet des passions sur des gens de cœur, dit qu'elles les rendent *lâches* devant la personne aimée; c'est *faibles* qu'il voulait dire; car le propre des honnêtes gens est de se distinguer, dans leurs passions mêmes, de ceux qui ne le sont pas. Ailleurs, il dit que Molière a donné à Don Juan de la grandeur dans sa catastrophe et qu'il l'a peint sous des traits séduisants; or Molière a prêté à Don Juan du courage, de l'esprit, de la grâce, mais il n'a certainement pas voulu que le charme du séducteur opérât sur nous; une bravoure qui consiste, quand le danger devient trop pressant, à forcer Sganarelle à revêtir les habits de son maître, une charité qui consiste à donner à un pauvre l'argent de M. Dimanche après le lui avoir fait gagner par d'insultantes mortifications, ne nous imposent pas. Quoi que Molière pensât sur la religion, il lui a suffi d'observer le monde pour savoir qu'un Lovelace de profession porte au fond du cœur, non pas l'amour de l'humanité, mais le plus profond mépris pour l'humanité.

M. Reynier a retrouvé de nombreux papiers de famille de Th. Corneille et le curieux traité qu'il passa avec Doneau de Vizé pour la rédaction du *Mercur*; on les trouvera aux pièces justificatives avec une bibliographie.

Charles DEJOB.

367. — Joseph SARRAZIN. *Mirabeau-Tonneau*, ein Condottiere aus der Revolutionszeit. Leipzig, Renger, 1893. In-8, 85 p.

La première partie de ce travail sur Mirabeau-Tonneau est insuffisante. M. Sarrazin ne dit rien ou presque rien des faits et gestes du vicomte pendant la Constituante. Il raconte l'épisode de Perpignan; mais il aurait pu insister, analyser le compte rendu, rédigé par le vicomte, des événements des 7-11 juin 1790. — Mirabeau-Tonneau y déclare qu'il « portera partout courage et fidélité à son dieu, à son roi et à son devoir », — analyser les *Nouvelles pièces justificatives* relatives à l'insurrection du régiment de Touraine et présentées au public quelques jours plus tard par le vicomte, analyser le *Détail des horreurs commises à Perpignan par le vicomte de Mirabeau* (on le traite d'aristocrate encroûté qui a l'espoir insensé d'amener et de diriger une contre-

révolution, on l'accuse d'avoir fait « l'action la plus abominable du monde » et le voue à la « rigueur des lois »), analyser la *Nouvelle conspiration du vicomte de Mirabeau*, où on le qualifie d'assassin et regrette qu'il n'ait pas été pendu par le peuple, analyser la *Lettre de l'abbé Maury au vicomte de Mirabeau à son régiment* où l'abbé raconte à son « cher colonel » que la guerre civile commence à s'allumer et l'engage à répandre l'alarme sur son passage, analyser un autre factum du temps, la *Véritable réponse du vicomte de Mirabeau à l'abbé Maury*. M. S. cite en note (p. 77) un « seltenes Schriftchen », le *Voyage national de Mirabeau cadet* ; il pouvait ne pas l'avoir à sa disposition, mais il en trouvera une spirituelle appréciation dans le premier volume du grand et si remarquable travail de M. Aulard sur les orateurs de la Révolution. Ce *Voyage national* est de Mirabeau-Tonneau qui a su y prendre un ton gai et persifleur. Mais il existe encore d'autres brochures du vicomte. Dans sa *Dénonciation de quelques extraits* du journal de Camille Desmoulins, Mirabeau cadet dénonce le « criminel usage » que Camille, ce « libelliste effréné », fait de sa plume et il déplore qu'on « calomnie les intentions du meilleur des rois et celles d'un peuple fidèle quoique égaré ». Dans ses *Réflexions sur les déclamations des prêtres prêcheurs de la propagande jacobite et monarchiste* il déclare que « le plus scélérat fait la loi en France », qu'« on paie plus d'impôts qu'avant la Révolution », que « l'abus de la féodalité n'existait plus en France depuis Richelieu », que les princes de l'Europe doivent se prémunir contre les dangers d'une doctrine qui les traite d'esclaves et prêche contre eux et la religion une « croisade incendiaire ». Dans l'*Hommage* qu'il rendit à la mémoire du comte de Rully, son ami, colonel du régiment du Maine, assassiné le 19 avril 1790 par le peuple de Bastia, il s'écrie : « Heureux Rully, tu ne seras pas le témoin du prolongement des maux de la patrie, du désordre et de l'anarchie auxquels elle est en proie. » Dans la *Lanterne magique nationale*, il représente en quarante-cinq tableaux ou changements les plus curieuses scènes de la Révolution et fait passer devant nous les principaux personnages, Necker, M^{me} de Staël enceinte elle ne sait de qui, le grand comte de Mirabeau à la figure soignée, à l'air content de lui-même, s'éloignant « selon son usage » de l'ennemi qu'il faut combattre et habitant un palais magnifique, après avoir vécu dans les prisons et les hôtels garnis — tant le métier de député est lucratif ! — le duc d'Orléans ou Philippe le bourgeois qui, comme toujours, est en mauvaise compagnie, l'évêque d'Autun qui ne marche pas droit — bien que M^{me} de Staël travaille à le redresser — et qui se conduira de même ; Lafayette, cette parodie d'un connétable et ce héros de l'autre monde ; Bailly ou le roi Sylvain ; Danton, ce Thersite dont la figure aplatie, menaçante et repoussante, fait si peu d'honneur à la nature. — Mais la seconde partie du travail est très soignée et renferme beaucoup de détails curieux. M. Sarrazin nous montre Mirabeau-Tonneau devenu chef de la légion noire dans le pays de Bade et nous raconte,

d'après les archives badoises, comment le fougueux émigré racola ses soldats, les habilla, les disciplina. Il nous retrace ses allées et venues, ses pérégrinations en l'année 1792, ses tentatives sur l'Alsace, les excès de toute sorte que commettaient ses bandes, l'épouvante qu'elles inspiraient aux populations, le cri d'effroi que Rippenheim et Mahlberg poussent à leur approche. Il nous apprend enfin que le pauvre vicomte mourut à Fribourg en Brisgau le 15 septembre 1792, d'une attaque d'apoplexie — et non, comme on l'a dit, dans un duel — et qu'il fut enterré dans le cimetière des soldats ; mais on ne sait plus où sont ses ossements ; le cimetière a été bouleversé ; seule, une simple pierre funéraire, avec une courte inscription allemande, rappelle dans l'« alter Friedhof », ou vieux cimetière, le souvenir de Mirabeau-Tonneau ¹.

A. CHUQUET.

368. — Auguste REY. *Notes sur mon village*. Les cahiers de Saint-Prix et de la subdélégation d'Enghien en 1789. Paris, Champion, 1892. In-8, 354 p.

C'est l'histoire du village de Saint-Prix pendant la Révolution que M. Rey nous raconte, avec beaucoup de savoir et de goût, dans ce volume. Il nous décrit d'abord la subdélégation d'Enghien dont Saint-Prix était une des trente-sept paroisses, puis en vient au *cahier* de Saint-Prix qui appartient à ce qu'on peut nommer le genre énumératif et qu'il compare aux autres cahiers de la contrée, le commentant article par article, l'éclairant soit par le contrôle avec les doléances du voisinage, soit par d'autres documents peu connus ou inédits, trouvant finalement, comme il dit, les raisons et les souvenirs que les paysans devaient ruminer dans leurs délibérations et qui donnent à leurs petites phrases un sens complet et des dessous profonds (p. 34). Saint-Prix demande, par exemple, dans l'article 11 de son cahier, qu'il ne soit plus payé par tous les propriétaires de fonds qu'un seul impôt ; M. R. nous montre, à ce propos, tout ce que payait, pour la taille réelle et la taille personnelle, le plus imposé du village, le fermier, épicier-boulangier et plâtrier Morisset ; la cote de Morisset « broussaille où l'on ne se fraie pas un chemin sans efforts », était de plus de 560 livres ; il prouve, par des chiffres clairement alignés, que l'homme de Saint-Prix, le laboureur de l'île de France, payait deux fois et trois quarts la contribution directe de ses arrière-neveux. Saint-Prix demande

1. Le volume, très élégant et fort joliment imprimé, contient deux gravures, l'une qui représente la pierre funéraire, l'autre, Mirabeau et son état-major (d'après une aquarelle du temps). M. Sarrazin trouvera dans les *Souvenirs d'un sexagénaire* d'Arnault (I 405) un couplet sur le vicomte : l'auteur de la chanson suppose que Mirabeau-Tonneau refuse de suivre les émigrés en Champagne parce qu'il aime mieux demeurer où il est, en pays de Cocagne,

L'horreur de l'eau, l'amour du vin
Le retiendront aux bords du Rhin.

(art. 111) la destruction entière du gibier et des pigeons ; c'est que, à cause du voisinage des grandes forêts et *capitaineries*, les paysans ne pouvaient enclorre les terres de haies, y faire des fossés, laisser des échalas dans les vignes après la vendange, couper les orges avant la Saint-Jean, travailler dans les champs où les perdrix font leur ponte, faire paître le bétail dans les endroits qui servent de retraite au gibier, etc. Saint-Prix demande qu'on vide les magasins de blé, qu'on approvisionne les marchés, qu'on n'exporte hors du royaume que le superflu : c'est que le pain coûte quatre sous la livre, c'est qu'on ne sait pas faciliter les transports et les diriger où les appelle la cherté, c'est qu'on hait le monopole et craint l'accaparement. Saint-Prix demande l'abolition des dîmes et champarts : c'est que partout, à Drancy, à Bessancourt, la dîme n'a plus pour objet le culte, l'éducation, la charité ; elle est levée par des bénéficiers qui ne font aucun bien, ne répandent aucune aumône. Saint-Prix demande la suppression de plusieurs couvents et abbayes qui jouissent de biens immenses : c'est que les moines entassent les richesses, qu'ils sont avares, et, comme on dit à Jagny, que tant de biens absolument perdus pour l'État devraient appartenir à l'État et acquitter toutes ses dettes, c'est que dans les abbayes de Maubuisson et de Saint-Denis il y avait, suivant le mot de l'organiste Gautier, bien des brebis galeuses. Saint-Prix demande la suppression des droits d'échange, de franc-fief et de voirie : c'est, pour parler seulement de ce dernier droit, que les chemins étaient la possession des seigneurs et le prolongement de leurs vergers (p. 125). Saint-Prix demande l'abolition de la féodalité, le remboursement du cens et des rentes seigneuriales : c'est que les fiefs étaient en nombre infini et d'ailleurs incertains, enchevêtrés ; que Saint-Prix était comme enserré dans les mailles du réseau féodal ; que le cens grevait une infinité de biens ; que les lods et ventes se payaient à un taux élevé et que ce droit faisait double emploi avec les droits d'enregistrement payés au trésor royal. Nous ne pouvons analyser ainsi tout le volume ni reprendre l'un après l'autre, comme l'a fait M. Rey, les vingt-deux articles du cahier de Saint-Prix ; mais on comprend la méthode de l'auteur et l'utilité de son œuvre, le profit qu'en aurait tiré un Tocqueville ou un Taine, la bonne place qui lui revient parmi les livres qui traitent de l'ancien régime. Très ingénieusement et savamment, l'auteur montre que les petites phrases du cahier, d'allure gauche et rustique, recèlent tous les problèmes de l'époque, et le commentaire copieux dont il accompagne ce texte un peu sec, nous apporte un grand nombre de faits curieux et de comparaisons instructives entre le présent et le passé. Mais M. R. est toujours juste. Il comprend et il expose les souffrances des campagnes ; toutefois, il montre que les économistes et les sociétés d'agriculture avaient avivé le sentiment des iniquités sociales, que les choses s'étaient fort améliorées sous Louis XVI, que de grands progrès avaient été accomplis, qu'on a tort

de citer le bûcheron de la Fontaine, les animaux à face humaine de la Bruyère, l'hôpital de mourants décrit par Fénelon, et tout ce que disent Massillon et d'Argenson, et les séditions excitées par la famine et l'écrasement qu'aurait produit la constante aggravation des impôts. Il y avait du mieux sous Louis XVI, et si un cri de désolation retentit dans les cahiers, il est inspiré non seulement par le mal dont le pays souffrait depuis longtemps, mais encore et surtout par une ruine récente, réparable, où il n'y avait pas de la faute des hommes, par les ravages inouïs de la grêle et de la gelée de 1788. M. Rey prouve qu'il y avait alors une quantité de petites propriétés rurales, et qu'à Saint-Prix, la forêt mise à part, les cultivateurs possédaient la moitié de la superficie restante. La terre, en effet, passait en leurs mains par l'effet de l'accensement et par l'épargne. Le paysan calculait, se privait volontairement, amassait péniblement, lentement, les sous et les écus dans son bas de laine (cf. l'exemple de la famille Hautemulle, p. 154); il s'était fait une méthode de vivre à bas prix, et finalement il gagnait; en peu de temps, il acheta la plus large part des biens nationaux.

A. CH.

369. — Henri WELSCHINGER. *Le maréchal Ney, 1813*. Portraits d'après Gérard. Paris, Plon, 1893. In-8. 427 p. 8 fr.

Le Maréchal Ney de M. Welschinger est, comme son duc d'Enghien, un peu trop long. L'ouvrage qui ne traite que de l'année 1815, comprend quatre cents pages. Combien en faudrait-il à l'auteur pour écrire la biographie entière du maréchal? Mais le livre est très soigneusement composé et il se lit avec grand intérêt. On remarquera tout d'abord le passage (p. 371) où M. W. prouve que le texte authentique de la proclamation de Lons-le-Saulnier remise à Mermet devient contre le maréchal une preuve évidente, les pages consacrées à l'arrestation de Ney, au placet de sa femme (p. 125-129) et à son premier interrogatoire. On sait que le maréchal fut, dès le début, traduit devant un conseil de guerre formé de maréchaux et de généraux, mais que Moncey refusa, dans une lettre superbe, dont M. W. cite les principaux passages, de présider le conseil (p. 143-145) et que Ney déclina la compétence de ce tribunal. M. W. juge très bien que les avocats (Delacroix-Frainville et Dupin) eurent tort de déclarer le conseil de guerre incompetent; il fallait, au contraire, l'accepter hardiment; il eût condamné le maréchal dont la défection était notoire, mais il eût signé un recours en grâce, et le roi aurait difficilement refusé une atténuation de peine, comme le bannissement perpétuel; en tout cas, et lors même que le conseil de guerre eût refusé de signer le recours en grâce, « l'opprobre universel l'aurait flétri, et la gloire de Ney y eut gagné » (p. 160). Le maréchal fut donc traduit devant la chambre des pairs. Il avait une chance

de salut, une seule, l'article 12 de la convention du 3 juillet qui portait qu'aucun individu ne pourrait être poursuivi à cause de sa conduite politique. Mais les passions étaient déchaînées, et M. W. nous apporte sur la fièvre de haine et de vengeance qui régnait à cette époque, les plus instructifs renseignements : « faute de ne pouvoir se venger sur Napoléon, on s'en prenait à son premier lieutenant » (p. 196), et le procureur-général Bellart affirmait que l'affaire était devenue celle de la France et de l'Europe entière. M. W. a retracé d'une façon très saisissante les débats du procès ; il insiste notamment sur la séance du 4 décembre où Bourmont fit une déposition si passionnée (« il me charge, disait Ney, afin de rendre sa conduite plus pure ») et sur celle du 5, où le président, le chancelier Dambray, invoqua son pouvoir discrétionnaire pour empêcher toute question au sujet de l'article 12 qui proclamait une amnistie plénière. Mais la séance du 6, la séance de la dernière plaidoirie et du jugement, — séance, a écrit le duc de Broglie, qui fait époque dans ma vie, — fut la plus dramatique ; « dans l'histoire parlementaire, dans l'histoire judiciaire, après les grands procès de la Révolution, il en est peu de plus émouvantes ». Malgré Lanjuinais, la Chambre des pairs décida qu'elle ne permettrait pas la lecture de l'article 12 et de la convention militaire du 3 juillet ; alors Dupin déclara qu'il pouvait invoquer le traité du 20 novembre 1815 et que Ney, dont Sarrelouis était la patrie, n'était plus Français ; mais le maréchal, se levant, s'écria qu'il était Français, qu'il mourrait Français, qu'il priait ses avocats de s'arrêter, qu'il aimait mieux n'être pas défendu que d'avoir un simulacre de défense. La Chambre se forma en comité secret. Cinq pairs s'abstinrent de voter et firent appel à la clémence royale (Nicolai, Aligre, Brigode, Sainte-Suzanne, Choiseul-Stainville) ; *dix-sept* voulurent la peine de la déportation (Colaud, Cholet, Porcher de Richebourg, Malleville, Lenoir-Laroche, Chasseloup-Laubat, Lemerrier, Lanjuinais, Herwyn, Broglie, Fontanes, Curial, Lally-Tollendal, Montmorency, Berthollet, Klein, Gouvion) ; *cent trente-neuf* votèrent la peine capitale sans recours, et parmi eux les cinq maréchaux Marmont, Pérignon, Serurier, Kellermann et Victor ; l'amiral Gantheaume ; les généraux Dupont, Compans, Beurnonville, Maison, Dessoles, Monnier, Lespinasse, Beaumont, Canclaux, Demont, Soulès, Lauriston, Laval-Montmorency et Latour-Maubourg. « Triste époque, conclut M. Welschinger, triste procès ! L'impatience des juges, l'âpreté fougueuse du procureur-général, l'abus fait par le chancelier de son pouvoir discrétionnaire, l'interdiction de plaider à fond les moyens importants, tout cela est fait pour surprendre et pour attrister. La clémence s'imposait. Mais la notion du juste et de l'injuste avait disparu. Le maréchal devenait la victime expiatoire. »

A. CH.

370. — Th. LEMAS. **Les commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine, 1793-94.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8.

M. Th. Lemas étudie en détail dans ce petit volume les actes des trois commissions militaires qui furent établies dans l'Ille-et-Vilaine en 1793 et en 1794 : 1° la commission Frey créée par Pocholle à Rennes ; 2° la commission O' Brien créée par Jeanbon Saint-André à Saint-Malo ; 3° la commission Brutus Magnier créée par Prieur, Bourbotte et Turreau à Antrain. Ces trois commissions ont reçu le nom de leur premier président. La commission Frey ou commission Vaugeois (Vaugeois succéda bientôt à Frey) a condamné à mort le girondin Bougon-Longrais, l'ami de Charlotte Corday qu'il désirait venger (p. 27), et le prince de Talmond qui mourut courageusement sur l'échafaud dressé à Laval, dans la cour d'honneur de son château (p. 38). La commission O' Brien a surtout condamné des Vendéens ou *brigands* pris les armes à la main. La commission Brutus Magnier, la plus importante et la plus sanglante, a déjà été étudiée par M. de la Grimaudière ; ses jugements sont souvent précédés de considérations morales et philosophiques écrites dans le style emphatique de l'époque ; elle a surtout condamné des gens du district de Fougères. Le travail de M. Lemas, composé d'après les documents des archives départementales d'Ille-et-Vilaine, est très exact et plein de détails. Il se termine par une note sur Vaugeois, où l'on oublie de dire que ce prêtre défroqué avait été un des commissaires envoyés en Belgique (cf. *Jemappes*, 233) et de mentionner les détails que nous donnent sur ce personnage les *Mémoires* de Brissot.

A. C.

371. — Armand Lods. **Le pasteur Rabaut-Pomier.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8, 24 p.

372. — Id. **L'Église luthérienne de Paris pendant la Révolution et le chapelain Gamba.** Paris, Fischbacher, 1893. In-8.

La première de ces brochures, — qui toutes deux témoignent d'un grand soin et de recherches étendues —, renferme de curieux détails sur Rabaut-Pomier qui mérite une place d'honneur parmi les derniers pasteurs du Désert, mais dont le nom a été éclipsé par celui de son frère Rabaut de Saint-Étienne. M. Lods retrace les débuts de Rabaut-Pomier et prouve que le jeune pasteur a eu le premier l'idée de l'inoculation ; dans des tournées à travers le Languedoc, Rabaut avait interrogé les paysans et constaté que la petite vérole ou *picote* n'offrait aucun danger pour les vaches et que les bergers qui les soignaient, échappaient complètement à la maladie ou n'avaient qu'une affection bénigne ; il communiqua ses observations au docteur Pugh et à un notable de Bristol, James Ireland, qui les transmirent en Angleterre. Élu à la Convention par le département du Gard, Rabaut ne joua dans l'assemblée qu'un

rôle effacé ; il fut arrêté avec les signataires des protestations des 6 et 19 juin, remis en liberté, admis au conseil des anciens, puis devint chef de bureau à la trésorerie générale, sous-préfet du Vigan et, enfin, en 1803, pasteur de l'Église réformée de Paris. M. Lods ne nous cache pas que son héros fit un éloge dithyrambique de Napoléon et de Louis XVIII ; mais, malgré son apologie des alliés qui venaient « procurer à la France une liberté établie sur un gouvernement sagement balancé », Rabaut fut poursuivi comme régicide et dut se réfugier à Clèves ; grâce à Boissy d'Anglas, il revint à Paris en 1818 et y mourut le 16 mars 1820.

M. Lods nous fait mieux connaître, par des documents puisés dans nos archives, la vie du chapelain de l'ambassade de Suède, Charles Christian Gambs. Il était né à Strasbourg le 6 septembre 1759 ; il entretenait une correspondance avec Frédérique Brion, la bien-aimée de Goethe ; il rendit, sous la Révolution, de grands services aux persécutés et cacha Narbonne pendant quatre jours sous l'autel de la chapelle. Resté seul à l'ambassade, après le départ de Staël, il devint le représentant de la Suède et il adressait chaque jour des rapports à son gouvernement. Un grand nombre de ses lettres furent saisies et M. Lods en reproduit les passages les plus importants ; mais lorsque la Suède entra dans la quatrième coalition, Gambs quitta la France, sur l'ordre de son roi. Il fut pasteur à Brême et y resta, bien qu'on l'eût nommé premier pasteur de Paris. Il revint en France, à la chute de l'Empire, et exerça son ministère à l'église Sainte-Aurélié de Strasbourg. Il est mort dans sa ville natale le 12 septembre 1822.

C.

373. — Claudio JANNET. *Le Capital, la Spéculation et la Finance au XIX^e siècle*. Paris, Plon, 1892. In-8 de 607 p.

Excellent ouvrage, dont la lecture est sinon fort attrayante, du moins fort instructive. L'auteur paraît bien informé de toutes les questions qu'il traite, et il les expose avec une clarté suffisante ; je lui reprocherai seulement d'employer souvent, dans un ouvrage destiné au grand public, des termes techniques qu'il néglige de définir. Sur les spéculations industrielles et commerciales, sur les opérations de bourse, sur la Haute-Banque et les sociétés de crédit, sur les moyens de plus en plus variés que l'on a aujourd'hui de gagner ou de perdre de l'argent, on trouvera ici une foule de renseignements très précis, empruntés aux pays étrangers comme à la France, et, dans l'ensemble, parfaitement exacts. M. Jannet n'est pas de ces gens dont l'optimisme béat et intéressé s'extasie devant les merveilles qu'accomplit dans notre siècle l'amour de l'or. Il blâme certaines pratiques des financiers contemporains, et, quelle que soit sa sévérité à leur égard, j'estime, surtout après les abominables révélations d'un procès récent, qu'il est encore trop indulgent pour elles. Ses jugements sont en général sages et modérés, dégagés de toute idée préconçue

et de tout esprit de système. Il n'écrit pas pour établir une thèse déterminée, mais pour faire connaître ce qui existe, et de temps en temps il jette un rapide coup d'œil sur le passé pour indiquer les antécédents de l'état économique actuel. P. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — Deux fascicules de la *Nouvelle bibliothèque populaire* à dix centimes de l'éditeur H. Gautier sont consacrés aux œuvres latines de Pétrarque; ce sont le n° 314 *Lettres inédites* (sic) et le n° 348 *Africa*, traduction Victor Develay. Le n° 332 est un choix de *Colloques* d'Érasme. C'est la première fois, croyons-nous, que la littérature de l'humanisme est présentée à un public populaire.

ALLEMAGNE. — M. G. de BELOW et M. SCHMOLLER ne partagent pas les mêmes opinions sur la puissance qui, au moyen âge, fixait les poids et mesures. D'après le premier, cette puissance était la commune; cette thèse est niée par le second qui cite de très nombreux cas où les tribunaux ecclésiastiques se sont occupés de pareils réglemens. Les deux écrivains, dont l'un (Schmoller) est un érudit de très grand mérite, dont l'autre (M. de Below) est un brillant théoricien, ont engagé à ce sujet une violente polémique, dont nous devons déplorer le ton. M. de Below nous adresse la dernière brochure qu'il a écrite à ce propos : *Die Verwahrung des Maß = und Gewichtswesens im Mittelalter*. Munster 1893, 32 pages, in-8°. Schmoller avait envoyé de Below apprendre la politesse à Moscou; celui-ci envoie à son tour celui-là au Kamtschatka. Souhaitons que de pareils procédés de controverse ne s'introduisent pas en France.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juin 1893.

M. Gallut, ingénieur des ponts et chaussées, à Bizerte (Tunisie), adresse à l'Académie le calque d'une inscription qui se lit sur une petite plaque de bronze, trouvée, le 13 juin 1893, dans les travaux de dragage du canal de Bizerte. Ce texte est ainsi conçu :

TESSERA· PAGI·
MINERVI·
M· GRATTIVS
M· F· PAP·

M A G · P A G I
D · S · P · D

Le prix Volney (linguistique) est décerné à M. l'abbé Rousselot, pour son ouvrage intitulé : *les Modifications phonétiques du langage* (Paris, 1892, gr. in-8°).

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du prix biennal (20,000 fr.).

Cinq tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour	3 ^e tour	4 ^e tour	5 ^e tour
Votants.....	43	43	42	42	42
Majorité absolue.....	22	22	22	22	22
M. James Darmesteter...	17	19	20	19	18
M. de Sarzec.....	16	17	16	17	18
Bulletins blancs marqués d'une croix.....	10	6	6	6	6
M. Dieulafoy.....	»	1	»	»	»

L'Académie décide que le vote sera continué dans la prochaine séance.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28

— 10 juillet —

1893

Sommaire : 375. COUDERC, Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart. — 376. L'Hellas, IV. — 377. WLASSAK, Les lois de la procédure romaine. — 378. BRÉAL, De l'enseignement des langues vivantes. — 379. BUDÉ, Jacob Vernet. — 380. CHÉLARD, Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche. — 381. DE LA BORDERIE, Alexandre Duval. — 382. NYROP, L'Espagne moderne. — 383. REBIÈRE, Mathématiques et mathématiciens. — Chronique. — Académie des inscriptions.

375. — **Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes (1461)**, publié, avec une notice sur sa vie, par Camille COUDERC. Paris, Leroux, 1893. In-8, 107 p.

Dénicher sur les quais de la bonne ville de Paris, en l'an de grâce 1890, dans une de ces boîtes de bouquinistes où, depuis longtemps, hélas ! les bibliophiles ne trouvent plus guère que des rossignols, dénicher là un manuscrit du ^{xv}e siècle contenant une relation, complètement inconnue jusqu'ici — et fort intéressante, comme on va le voir — d'un voyage en Terre-Sainte accompli en 1461 par un prélat français, voilà vraiment ce qui peut s'appeler une bonne fortune. Cette *rara avis*, dont nous devons la découverte à M. Couderc, ne pouvait tomber en meilleures mains. Après avoir généreusement offert sa trouvaille au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale¹, dont il est un des plus distingués fonctionnaires, M. C. vient de publier cette relation, en la faisant précéder d'une notice où il établit avec une remarquable sagacité, servie par la plus riche érudition, que l'auteur de cette relation est Louis de Rochechouart, élu évêque de Saintes en 1460 et mort en 1495 ou 1496, dans des conditions assez misérables, après d'interminables démêlés, d'abord, avec son propre chapitre, puis avec son neveu, Pierre de Rochechouart, qui, à la suite de manœuvres frauduleuses, avait réussi à usurper le siège épiscopal de son oncle.

La relation de Rochechouart, écrite en latin, est accompagnée, dans le manuscrit, de deux traités d'intérêt secondaire, dont il est inutile de parler ici : des chroniques abrégées d'histoire générale, en français, et le *Flagellum maleficorum*, de Pierre Mamoris, curé de Poitiers, qui était l'ami personnel du prélat et à qui celui-ci avait adressé, en quelque sorte dédié, son récit de voyage. Le texte est une copie faite, à ce qu'il semble, sur le manuscrit de l'auteur, très peu de temps après sa rédaction.

1. Le manuscrit y a été inscrit sous le n° 497 des nouvelles acquisitions latines.
Nouvelle série XXXVI.

tion ¹. C'est probablement aux inadvertances du copiste, un prêtre nommé Jean de Champgillon, que sont imputables certaines fautes, dont la plupart ont été heureusement corrigées par le savant éditeur, mais dont quelques-unes, assez graves, ont cependant échappé à sa perspicacité.

La relation de Rochechouart dénote un esprit cultivé et, ce qui vaut mieux encore pour nous, très observateur. Préparé à son pèlerinage par de sérieuses lectures, il décrit avec beaucoup d'exactitude les lieux qu'il visite, les monuments qu'il voit, les mœurs et les coutumes des populations orientales au milieu desquelles il voyage. Son récit est plein de menues remarques recueillies avec cette curiosité du détail qui est si goûtée de nos jours. A l'occasion, le pieux pèlerin fait preuve de jugement, et même d'un certain sens critique dont l'indépendance ne laisse pas d'étonner un peu à pareille époque. Son guide principal, il nous le dit lui-même, c'est Bède, dont il a avec lui un exemplaire; certes il fait grand usage — et l'on s'en aperçoit — pour toute la partie traditionnelle, de ce vénérable précurseur des Baedeker futurs, ainsi que de Jacques de Vitry, dont il a lu, ou relu sur place, l'histoire, dans un manuscrit conservé dans le couvent franciscain du Mont Sion. Mais il sait aussi voir par ses yeux, et c'est là ce qui pour nous fait la valeur de ces notes de voyage, fidèlement transcrites, où l'histoire, et même l'archéologie de la Terre-Sainte peuvent trouver certains éléments d'information inattendus. Ce sont ces renseignements, que M. C. nous livre à l'état brut, sans commentaires ou avec des commentaires parfois insuffisants, que je voudrais essayer de dégager.

Après s'être embarqué à Venise, le 25 mai 1461, au lendemain de son élection, sur un dromon ou une gallée, appartenant à Andrea Contarini ², l'évêque de Saintes débarqua à Jaffa, le 26 juin, après une traversée assez mouvementée. Il nous fait un petit tableau animé du débarquement, des formalités vexatoires auxquelles les autorités arabes soumettent la pieuse caravane, des marchands qui viennent lui apporter à bord les fruits du pays, etc... Il note même, tant bien que mal, les noms des divers indigènes auxquels elle a affaire, drogmans ou moukres (*Abdecalde* = 'Abd el-Kâder; *Machomet* = Mohammed; *Aplasis* = 'Abd el-Azîz). Il relève avec beaucoup de précision l'orientation réelle de la côte de Jaffa et signale les vastes cavernes qui s'étendent sous les ruines de la ville et qu'il considère comme d'anciennes carrières. Dans le trajet de Jaffa à Ramlé, il parle du village de *Iasur* (= Yâzoûr), où s'élevait autrefois, dit-il, une belle église en l'honneur de sainte Marie. Le

1. La relation avait été rédigée en 1462, c'est-à-dire immédiatement après le retour de l'auteur, et la copie a été exécutée en 1478.

2. Ce capitaine vénitien faisait métier de transporter les pèlerins en Terre-Sainte. Je retrouve son nom dans l'état des frais de voyage transmis par le doge Jean Mocenigo au duc Albert de Saxe qui fit le pèlerinage quinze ans plus tard (1476).— (Cf. Rœhrich, *Deutsche Pilgerreisen*, p. 169; cf. p. 49-)

renseignement a son prix, parce qu'à cette époque la tradition franque pouvait avoir encore conservé un souvenir exact remontant au temps de la domination des Croisés. J'ai constaté moi-même, autrefois, à Yâzoûr, l'existence des restes d'un vieil édifice d'aspect médiéval, sur le caractère duquel j'étais demeuré hésitant. Il est probable que ces restes sont ceux de l'église mentionnée par Rochechouart, et il ne serait pas impossible que cette église, avec son vocable, fût cette introuvable *Sainte-Marie des Trois Ombres* qui, d'après certains documents des Croisades, appartenait au diocèse de Lydda.

De Ramlé¹ à Jérusalem, Rochechouart dit avoir passé successivement par *Bethumbe*, *Emaus* ou *Emaux*, et *Ramatha*. Il serait intéressant, à divers égards, de déterminer l'identité de ces points et, par suite, l'itinéraire suivi par notre pèlerin. Le premier nom, *Bethumbe*, est énigmatique. Il faut y voir le résultat d'une mauvaise lecture du copiste²; je n'hésite pas à le corriger en *Bethnube*, et à y reconnaître le village actuel de *Beit-Noûbé*, le *Betenubilum* des Croisés. Il en résulte que l'*Emaus*, situé entre Beit-Noûbé et Jérusalem, ne peut être que *Koubeïbé*, où la tradition monastique, soutenue aujourd'hui encore avec tant d'ardeur par les Franciscains, avait déjà transporté le souvenir de l'Emmaüs évangélique. Rochechouart signale à Emmaüs-Koubeïbé une église ruinée, édifiée sur l'emplacement présumé de la maison de Cleophas; c'est parfaitement exact; ce sont les ruines d'une jolie église des Croisés, dont j'ai relevé le plan, en 1874, avec M. Lecomte du Noüy. Ici se place une phrase, en apparence incompréhensible, que la correction adoptée par M. C. ne rend pas plus claire, au contraire : *solum apparent reliquie ecclesie jamdicte exscise <et civitas> in odium Machabeorum*; les mots entre crochets, qui sont dans le manuscrit, ont été supprimés par M. C. dans son texte; le sens obtenu ainsi serait donc : «... les ruines de cette église détruite en haine des Macchabées ». Il faut avouer que cette façon de dire serait bien bizarre. J'estime qu'il faut conserver intégralement tous les mots du manuscrit et corriger tout bonnement la fausse lecture *in odium* en *modin*³. De cette façon, l'on restitue *Modin*, (*Modim*, *Modiim*) la fameuse ville des Macchabées : *et civitas Modin Machabeorum*. Nous savons par ailleurs que, d'assez bonne heure, la tradition chrétienne avait associé étroitement l'Emmaüs évangélique au souvenir des Macchabées; quand Emmaüs fut arbitrairement localisée à Koubeïbé, ce souvenir y fut également transporté. Nous voyons, par le témoignage des pèlerins, contemporains, ou à peu près, de Rochechouart, que Modin était montrée précisément dans ces parages, ce qui

1. Le manuscrit parle du *pater Guardianus* franciscain du couvent de Ramlé; M. C. corrige à tort *pater* en *frater*; c'était bien, et c'est encore le titre porté par le supérieur.

2. La faute n'est pas imputable à l'éditeur, le manuscrit, comme j'ai pu m'en assurer, portant clairement la leçon incriminée.

3. Le manuscrit, que j'ai vérifié, porte *in odiû*, qu'il est facile de ramener à *modin*.

confirme pleinement la correction que je propose. Quant à la prétendue *Ramatha*, c'est sans aucun doute le village actuel de *Neby Chamouïl* (le Montjoye des Croisés), comme le prouve surabondamment la remarque de Rochechouart : « vocatur a Sarracenis locus iste *Sanctus Samuel* ». Rochechouart exprime le regret de n'avoir pu savoir le nom de la porte par laquelle il est entré à Jérusalem. Ce simple trait indique bien avec quel soin il s'informait de tout ce qu'il rencontrait sur sa route. Il est facile de suppléer à cette lacune de ses notes ; étant donné l'itinéraire suivi, tel que je viens de le déterminer, cette porte ne pouvait être que la porte dite de Damas (*Bâb-el-'Amoud*).

Aussitôt entrée à Jérusalem, la caravane est conduite sans débrider à l'église du Saint-Sépulcre, où elle ne peut pénétrer ce jour-là. Rochechouart en décrit avec beaucoup d'exactitude la façade extérieure, y compris le grand clocher qui la flanque à gauche¹, et les sujets figurés sur les deux beaux bas-reliefs de l'époque des Croisés, surmontant la double porte d'entrée.

Il parcourt ensuite la série des sanctuaires que la tradition montrait alors en divers points de Jérusalem, ou de ses environs immédiats. Il ne paraît pas toujours accepter comme paroles d'Évangile les dires du bon frère Laurent de Sicile, — le frère Liévin de ce temps-là — qui sert de guide à la caravane. Il trouve la maison de Pilate médiocre comme construction, et il ajoute avec une assez fine bonhomie : « Satis bene nescio si fuerit sic antiquis temporibus; tamen satis bona est pro uno iudice. » Il fait aussi quelques réserves sur la maison d'Hérode, avec son appareil blanc et noir dans le goût arabe : « Quicquid sit, pulcherrima est ». Il est frappé de l'extrême dévotion que les Musulmans ont pour l'église du Tombeau de la Vierge, ce qui est parfaitement juste de nos jours encore. Il considère la grotte où Jésus pria comme une ancienne carrière. Le vieux mur où Malchus fut acculé par Saint-Pierre peut être contemporain de la Passion, « aut potissimum de ecclesia que alias fuit ibi edificata ».

L'explication du nom de la colline Viri Galilæi (*Galilea*) est assez plaisante : « Quia omnes indulgencie que erant in Galilea illuc translate

1. Comme on le sait, ce clocher est de construction médiévale. On y voyait encore au xvii^e siècle une inscription qui en faisait connaître le constructeur : *Jordanes*, (ou *Jordanis*) *me fecit*, et qui n'a pas été retrouvée depuis. Elle est donnée par F. von Troilo, en 1666-1668, et par Legrenzi en 1673. A ces témoignages, les seuls cités par Tobler (*Golgotha*, p. 393, note), j'ajouterai celui du P. Morone da Maleo à qui revient en réalité l'honneur de cette découverte, faite par lui plusieurs années avant 1669, date de la publication à Florence de son ouvrage rarissime, *Terra Santa nuovamente illustrata* (I, p. 105). Le passage est d'autant plus intéressant, que l'auteur y signale, en outre, l'existence de signes lapidaires latins, ou marques de tâcherons, sur les pierres de la construction. Le P. Morone rappelle à ce propos qu'il en a également relevés dans l'appareil de l'église du Tombeau de la Vierge (cf. *op.-c.*, p. 209). Seulement, il fait erreur lorsqu'il dit qu'il n'en existe pas dans l'appareil de l'église même du Saint-Sépulcre; j'en ai, au contraire, découvert un certain nombre.

sunt, ut parcat labori peregrinorum. » C'est ce qu'on pourrait appeler la Galilée chez soi.

La tradition relative à l'emplacement du *Pater noster* est mise en doute par le Frère Laurent lui-même ; voilà de quoi faire tressaillir dans sa tombe la pauvre princesse de La Tour d'Auvergne, qui a voulu reposer dans le sanctuaire construit par elle à grands frais.

Le « locus Bethleem » près du Temple, où Jacob eut la vision de l'échelle, doit être certainement corrigé en locus *Bethel*. Il s'agit de la *Koubbet es-Sakhra*, le *Templum Domini* des Croisés, qui visaient sûrement dans ce nom celui de *Beth-El* = « maison » ou « temple de Dieu », ainsi que la légende qui s'y rattache : ... « ædificavit... Salomon in area Domino templum, id est Bethel, » dit en 1165 Jean de Würzburg, tout en protestant en même temps contre l'authenticité de cette tradition, malgré l'inscription médiévale en vers qui la relatait et dont il nous a conservé la copie ¹.

Dans le couvent du Cénacle sur le Mont Sion, dont les Franciscains allaient être dépossédés au siècle suivant par les Musulmans, Rochechouart signale des peintures, probablement des fresques ²; elles existent peut-être encore sous l'épais badigeon dont les Musulmans ont revêtu les parois. Ce qui me le ferait croire, c'est que j'y ai recueilli, en 1881, deux feuilles de papier, collées sur la muraille et masquées par la couche d'enduit, où sont peints les armoiries et les noms de deux pèlerins allemands, dont l'un, Kuntz Geuder de Noremberg, a eu soin d'ajouter la date de son pèlerinage : 1474 (treize ans après le passage de Rochechouart). Les Musulmans avaient déjà préludé à leur spoliation définitive en détruisant, cinq ans avant l'arrivée de Rochechouart, une belle chapelle élevée aux frais de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en dehors de l'église, et placée sous l'invocation du Saint-Esprit. Jusqu'ici, nous savions seulement que Philippe le Bon avait envoyé au Cénacle de riches offrandes, entr'autres de merveilleuses tapisseries où étaient représentées diverses scènes de la vie et de la Passion de Jésus-Christ ³.

La description de l'église du Saint-Sépulcre offre un intérêt tout particulier. Rochechouart examine tout avec le plus grand soin ; il se réfère même à un plan dressé par un certain architecte qui était son compagnon de pèlerinage (comperegrinus). Ce plan qu'il avait fait reproduire dans son manuscrit original, « ut si quis poterit intelligere intelligat », est malheureusement perdu. Un détail qui montre bien avec quelle

1. « Hic Jacob scalam vidit, construxit et aram. » Jean de Würzburg ajoute : « Quod vero ibidem in lapide eodem Jacob depingitur caput posuisse, quando dormiens vidit scalam... salva templi reverentia, non verum est. » Et il indique très exactement l'emplacement de la véritable Bethel auprès de la *Mahumeria major* (= El-Bfré), c'est-à-dire à *Beitîn*.

2. Je ne crois pas qu'il s'agisse de mosaïques ; autrement, Rochechouart n'eût pas manqué d'ajouter, selon son habitude, « more ecclesie Venetorum ».

3. Félix Fabri, qui, quelques années plus tard, a vu ces tapisseries, dit, dans son *Evagatorium*, qu'elles faisaient l'admiration des Musulmans eux-mêmes.

conscience ce prélat vraiment doué pour l'archéologie a procédé à son étude : « feci ego cum candela accensa summam indaginem quo possim cognoscere quid sibi vellent picture » ; il s'agit de mosaïques très abîmées et très enfumées, décorant les parois de la chapelle du Calvaire et représentant des scènes religieuses, accompagnées d'inscriptions latines médiévales, dont notre pèlerin déchiffre çà et là quelques mots ¹. Le Saint-Sépulcre lui-même lui suggère de judicieuses observations matérielles et des comparaisons avec les sépulcres juifs vus par lui aux environs de la ville Sainte. — Sa description des tombeaux des rois francs de Jérusalem mérite d'être comparée à celle de Quaresmius, à laquelle elle sert de contrôle et qui lui est postérieure de plus d'un siècle et demi : — Rochechouart voit, derrière le chœur de la chapelle grecque, à main droite, quatre ou six de ces tombeaux, sans inscriptions ; celui de Godefroy de Bouillon, sous le Calvaire, à main droite ; celui de son frère Baudouin, à l'opposé, avec des épitaphes qu'il transcrit consciencieusement. Ses transcriptions s'écartent sur quelques points de celles de Quaresmius ².

1. C'est David, disant : « Cornua in manibus ejus, et ante faciem ejus ibit mors » ; c'est Daniel, avec cette légende : « Occidetur Christus etc... » J. de Würzburg omet ces détails dans sa description, d'ailleurs si précieuse. L'exactitude en est confirmée par Quaresmius. Mais il n'est pas indifférent d'avoir un témoignage de plus de l'existence de ces mosaïques détruites par un vandalisme intéressé.

2. *De Billon*, au lieu de *Bullon* ; *cujus anima cum Christo requiescat*, au lieu de *regnet* ; *Balduinus* au lieu de *Baldewinus* ; *parvo* au lieu de *modico*.

Il est à noter que Rochechouart ne parle pas de l'autre épitaphe de Godefroy de Bouillon, longue inscription en vers latins rimés qui paraît avoir été gravée également sur sa pierre tombale. Diverses relations du xii^e siècle nous en ont conservé le texte assez fidèlement, et M. de Vogüé (*Les Églises de la Terre Sainte*, p. 196) incline à croire que c'était l'inscription originale ; mutilée lors des profanations commises par les Kharizmiens en 1244, elle aurait pu être, suppose-t-il, remplacée au xiii^e siècle par la courte épitaphe en prose, la seule que tous les voyageurs (y compris notre Rochechouart) ont copiée du xiv^e au xix^e siècle. Je ferai remarquer, à ce propos que la copie du manuscrit cité par M. de Vogüé est incomplète ; il y manque trois vers, un au commencement et deux à la fin, qu'on retrouve dans celle reproduite, je ne sais d'après quelle source, par Reinerius Reineccius, cité par Du Cange (*Familles d'Outre-mer*, p. 8). De plus, il se pourrait fort bien que les deux épitaphes fussent contemporaines et eussent été gravées *en même temps* sur les deux faces de la dalle prismatique, en dos d'âne, faisant baldaquin au-dessus du tombeau de Godefroy de Bouillon. C'est du moins ce que me porte à penser un document très intéressant qui nous est tout récemment connu, l'*Itinerarium breve terræ Sanctæ* du père franciscain Du Clou (d'origine limousine, de Compreignac, Haute-Vienne), publié pour la première fois à Florence, en 1891, d'après le manuscrit original de la fin du xvii^e siècle. A la p. 60, le P. Du Clou, transcrit l'épitaphe en vers intégralement (douze vers au lieu de neuf), avec quelques fautes de lecture indiquant que la transcription est faite *de visu* ; il dit expressément qu'elle était gravée, *en vieux caractères latins*, d'un côté (*characteribus priscis latinis sepulchro incisum, ex una parte*) ; tandis que l'autre, qu'il transcrit également, était gravée sur l'autre côté (*ex alia parte legitur*). Ce témoignage explique, il me semble, comment la grande inscription en vers a presque toujours échappé à l'attention des pèlerins : elle devait être sur la face du bloc en bâtière qui, tournée du côté du mur de la chapelle (face sud), était le moins

Où il devient tout à fait instructif pour nous, c'est quand il décrit la basilique de Bethléem, beaucoup mieux conservée alors qu'elle ne l'était à l'époque de Quaresmius. Il remarque que l'absidiole de la crypte de la Nativité est décorée de belles mosaïques peu visibles bien qu'intactes¹. Il nous donne la copie complète de la très importante inscription latine en mosaïques qui ornait le chœur de la basilique. Cette inscription, qui est un véritable document historique, se compose de huit hexamètres léonins, distribués en quatre longues lignes, de façon à correspondre aux quatre lignes de l'inscription grecque qui en est le pendant symétrique et qui nous apprend que les superbes mosaïques, dont il subsiste encore de remarquables morceaux, ont été exécutées par la main du peintre mosaïste Ephraïm, en 1169, sous le règne de l'empereur Manuel Comnène, dans les jours du roi Amaury et de l'évêque de Bethléem Raoul. Nous ne connaissions de l'inscription latine que quelques fragments informes copiés par Quaresmius, et sur lesquels M. de Vogüé, avait proposé autrefois des conjectures qui doivent être sensiblement modifiées. Je la reproduis ici, en mettant en italiques les parties copiées par Quaresmius (qui correspondent aux fins de lignes) et en indiquant la distribution, de deux vers par ligne :

- ligne 1 { Rex Almaricus² custos³ inimicus,
 { Largus, honestatis comes, hostis et impietatis⁴ ;
 — 2 { Justicie cultor, pietatis, criminis ultor,
 { Quintus regnabat, et Grecis imperitabat⁵
 — 3 { Emmanuelque, dator largus, pius imperitator,
 { Presul vivebat hic, ecclesiamque regebat⁵
 — 4 { Pontificis dictus Radulphus, honore benignus,
 { Cum manus his *Effran*⁶ fertur fecisse tu autem.

La copie de Rochechouart est précieuse, puisque seule elle nous fait

en vue; tandis que l'autre, au contraire, s'offrait aux regards. Il résulte donc de là que l'épithaphe en vers existait encore au xvii^e siècle, et il n'y a aucune raison pour admettre qu'elle n'a pas existé jusqu'au moment où les sépulcres des rois francs de Jérusalem ont disparu à la suite du grand incendie de 1808. D'après des informations confidentielles que j'ai recueillies à Jérusalem, il y a quelque vingt-cinq ans, ces sépulcres n'ont pas été détruits, comme on le croit, et quelques négociations adroitement menées permettraient peut-être de les rendre au jour, avec les inscriptions originales qui y étaient gravées.

1. J'en ai retrouvé des vestiges en 1871, avec le mot *hominibus* en lettres médiévales, appartenant évidemment à la phrase célèbre [*pax*] *hominibus* [*bonæ voluntatis*], qui devait courir tout autour de l'absidiole recouvrant l'autel de la Nativité.

2. Sic.

3. Un blanc. Il doit manquer un mot, évidemment un substantif au datif pluriel, régi par *inimicus*, et formant un spondée ou un anapeste.

4. Les lettres que j'ai mises en majuscules à la fin des vers 2, 4, 6 (fins des lignes 1, 2, 3) existent encore en original et sont reproduites dans la copie de l'inscription grecque donnée par M. de Vogüé (*Églises de la Terre Sainte*, p. 93).

5. Quaresmius : *docebat*.

6. Quaresmius : *Efrem*; qui paraît meilleur, ne fût-ce que pour la rime; la lecture *Effran* est peut-être imputable non à Rochechouart, mais au copiste qui a pu facilement faire un *a* de l'*e* combiné avec le premier jambage du *m*.

connaître dans son entier ce texte que l'on pouvait croire à jamais perdu. Elle contient assurément quelques fautes qui s'expliquent par la difficulté que notre docte prélat devait éprouver à déchiffrer les lettres liées ou les abréviations, sans parler des mutilations; ces fautes de lecture pourraient être corrigées, je crois, par un homme du métier qui se donnerait la peine de rétablir le texte dans son aspect paléographique du ^{xiii} siècle. L'on voit, en tout cas, que l'inscription se composait de huit vers écrits sur quatre lignes, et non de dix, écrits sur cinq lignes comme le supposait M. de Vogüé ¹. Le *tu autem*, qui termine le huitième et dernier vers, ne saurait être, ainsi qu'il l'admettait, le commencement d'une nouvelle phrase; il nous marque certainement la fin de l'inscription. Ces deux mots, ainsi lus indépendamment par Rochechouart et Quaresmius, paraissent singuliers au premier abord; ce qu'on attend là, c'est un mot à l'accusatif, régime de *fecisse*, et exprimant l'achèvement de l'œuvre exécutée par le maître mosaïste byzantin. Mes savants confrères M. l'abbé Duchesne et M. G. Paris y ont reconnu très ingénieusement une formule empruntée aux usages liturgiques, le début du verset du Psalmiste: *tu autem, Domine, misere* etc., employé couramment pour marquer la fin des lectures à l'office divin; de sorte que *fecisse tu autem*, « avoir fait le *tu autem* » équivalait sensiblement à « avoir mené à bonne fin ».

Beth Golie est probablement *Beit Djâlâ*, près de Bethléem; l'interprétation de *Golie* par *Goliath* (la maison de Goliath) et la localisation du combat de David et de Goliath est à noter, pour la déviation progressive de la légende.

Rochechouart remarque en chemin l'aqueduc antique qui va de Bethléem à Jérusalem; il soutient à tort que l'eau devait couler de Jérusalem à Bethléem, et, malgré qu'il en dise, son guide, le frère Laurent, mieux informé, a raison contre lui en soutenant l'opinion contraire ². L'église de Saint-Cyprien, sur le Mont du Mauvais Conseil, apparaît dans les documents plus anciens comme une église de saint Procope; peut-être est-ce ce premier nom qui se cache sous celui défiguré que nous a conservé Moudjîr ed-dîn et que j'ai discuté autrefois ici-même ³. Le grand sépulcre de Acheldamach est bien décrit; et il est intéressant d'apprendre qu'il était à cette époque réservé aux pèlerins arméniens. Rochechouart reconnaît que le Sépulcre de Lazare qu'on lui montre dans l'église de Béthanie, est un monument de construction latine. L'état du pays, alors

1. Ce qui correspond bien à la disposition de l'inscription grecque, pendant de celle-ci, qui est en réalité de quatre lignes et non de cinq, les quelques lettres numériques de l'indiction, rejetées en dehors, ne pouvant pas compter pour une ligne véritable.

2. Le frère Laurent est parfaitement renseigné, lorsqu'il dit que cet aqueduc, partant des grandes vasques d'Ortâs, aboutit au Harâm de Jérusalem.

3. *Revue critique*, 29 avril 1876, p. 295-296. — Poloner (éd. Tobler p. 246), en 1422, l'appelle aussi église de Saint-Cyprien.

troublé par la guerre civile, ne permit pas à Rochechouart de faire l'excursion du Jourdain et de la mer Morte. Notre pèlerin se borne à transcrire quelques renseignements recueillis de la bouche des moines. Deux détails curieux à signaler : l'industrie de l'incubation artificielle des poulets : à Jéricho, que l'on vend « au cercle », et l'emploi du bitume de la mer Morte pour préserver les vignes des limaces et des fourmis ².

Les « *fructus qui venduntur peregrinis pro patrenostis* » doivent être les jolies graines ou baies, de couleur gris perle, qu'on appelle vulgairement en arabe « *larmes de Job* » et dont l'on fait encore aujourd'hui des chapelets. Notre auteur observe le phénomène de la source intermittente de Siloé.

Je ne devine pas ce qui peut se cacher sous la leçon bizarre *Hesbeofel* ou « *portam Vallis* », qui serait le nom donné par les Sarrasins à la porte de Saint-Étienne ³.

A la fin, *kanarvam* est évidemment pour *karvanam*, « caravane » ; plus haut, le *Machademus*, prince des Maronites, doit être l'arabe *mokaddem*, « chef », et les religieux musulmans appelés *raranduli* sont peut-être les *kalander* (en corrigeant graphiquement *caranduli*, qui, lui-même, serait phonétiquement pour *calanduri*).

L'on voit, par ces quelques remarques, que la relation de Rochechouart sort de la catégorie des relations banales dont la littérature palestinienne est encombrée ; elle mérite une attention spéciale et, n'eût-elle d'autre intérêt que celui de nous faire connaître la grande inscription médiévale de la Basilique de Bethléem, que nous devrions encore féliciter M. Couderc de l'avoir découverte et lui être reconnaissants de nous l'avoir fait connaître.

CLERMONT-GANNEAU

376. — 'ΕΛΛΑΣ, περιόδιον τοῦ ἐν Ἀμστελδάμῃ Φιλελληνικοῦ Συλλόγου, t. IV. Leyde, Brill, 1892, viii-308 p.

Le quatrième volume de l'Hellas, « organe de la Société philhellénique d'Amsterdam », contient toute espèce de choses ; la question de la prononciation est toujours le cheval de bataille de M. Muller (V. la

1. La correction *ponuntur* pour *ponunt* (ovà in fimo) ne me paraît pas nécessaire. La tournure est la même que dans la phrase suivante : *habent enim circulum unum latum, et quot possunt includere dant pro vili precio*.

2. Cet emploi du bitume de la mer Morte comme insecticide était connu dans l'antiquité ; les anciens auteurs arabes en parlent également. A ce propos, Rochechouart rappelle à son ami Mamoris qu'il a lui-même employé un procédé analogue inspiré par Palladius, en se servant d'un mélange de graisse et de cendre.

3. Les noms arabes sont *Bāb Sitti Meryem* et *Bāb el-Asbāl*. Antérieurement au ^{xv} siècle la porte de Saint-Étienne était au *Bāb el-'Amod* (Porte de Damas). Aucun de ces noms arabes ne correspond à la transcription de Rochechouart.

Revue du 30 mai 1892). Dans le premier article, il invoque, entre autres arguments, $\pi\theta-\pi\epsilon\{\theta\omega-\pi\acute{\epsilon}\pi\omicron\iota\theta\alpha$ (p. 4), pour prouver quoi ? Je ne le vois guère. Serait-ce l'identité de son $\iota-\epsilon\iota-\omicron\iota$? Les partisans de la prononciation érasmiennne (non que je sois un de ceux-là) ne peuvent pas demander mieux en leur faveur. Dans une suite de trois articles (p. 96, 145, 227), M. Papadimitrakopoulos veut nous démontrer qu'Aristophane prononçait, ou à peu près, comme les Hellènes d'aujourd'hui. M. Blass est toujours sa bête noire ; mais comment discuter des arguments de ce genre (p. 102) : « Les hommes, poussés par la nature elle-même, prolongent ou grossissent le son de leur voix pour marquer la force ou la durée de leurs souhaits, ou encore la grandeur de l'admiration dont leur âme est remplie. C'est ainsi que les Allemands, lorsqu'ils disent « es ist wunderbar », accentuent le son de la syllabe *wun*, bien que dans leur langue les voyelles suivies de deux consonnes forment toujours « une syllabe brève » Cela prouve, paraît-il, que dans $\epsilon\upsilon\chi\alpha\iota\omicron\varsigma$ un ϵ s'est allongé, ou grossi, en α ! Pourquoi d'ailleurs M. Pap. n'écrit-il pas en grec, au lieu de s'escrimer à parler un français peu correct et parfois inintelligible ? — M. Muller a écrit un article sur la $\pi\omicron\lambda\iota\tau\epsilon\acute{\iota}\alpha$ Ἀθηναίων ; c'est peut-être, dit-il, une mystification ; mais il fait ses réserves, et cet article, fort intéressant d'ailleurs, n'est qu'une introduction. Attendons le reste. Le même M. M. n'est pas content des critiques adressées à sa *Grammaire historique* : que ne l'a-t-il mieux faite ? Il ne manque pas, au contraire, de réimprimer tout au long les articles consacrés par les journaux grecs au voyage qu'il fit récemment en Grèce, et qui sont élogieux comme il convient à une presse courtoise et hospitalière. — Je ne puis ni ne veux citer tout : je mentionnerai encore un article de M. Jaspar sur les antiquités de Pergame (*fin*), où il est question de l'hiatus dans les inscriptions et de la critique de Polybe (Conclusion, dans Polybe, pas de règle ferme relativement à l'hiatus), et une discussion de M. Boltz sur $\kappa\omicron\upsilon\rho\chi\alpha$. Mais pourquoi dit-il que Legrand seul a ce mot dans son *Nouv. Dict. grec-mod. français* ? Je le trouve dans de simples lexiques sans prétention, le *Handwörterbuch* de Kind (1876) et le $\Lambda\epsilon\acute{\xi}\iota\kappa\omicron\nu\epsilon\lambda\lambda\eta\nu\sigma\gamma\alpha\lambda\lambda.$ de Vlachos (1871). — Le reste est à peu près dépourvu de caractère scientifique : des poésies grecques, avec traduction en allemand ; des listes d'abonnés ; des lettres ; des communications officielles, etc., que les membres d'Amérique ont trouvé tenir beaucoup trop de place (p. 305). Et de fait, on y voit un avis de lettre de change, un faire-part, les brevets de chevalier de l'ordre du Sauveur accordés au président et au secrétaire de la société philhellénique, le libellé d'un télégramme de condoléance adressé au prince Constantin, avec la réponse, etc., etc. — Un dernier mot : La bibliographie des dialectes néo-grecs (p. 9 sv.) est, dira l'auteur, une simple « esquisse ». Mais à quoi peut-elle servir ? Faudrait-il en chercher le complément dans chaque volume de l'Hellas ? Je ne suis pas sûr que M. Muller ait vu de près tous les ouvrages qu'il cite : les uns en effet sont accompagnés du nombre des pages, d'autres non,

et parmi ceux-ci quelques-uns sont cités inexactement. L'ouvrage de Petalas sur la langue de Théra n'est pas de 1879, mais de 1876. Le livre de Talbert est donné avec un titre incorrect, accompagné de la mention *sic*! Ce *sic* doit être appliqué à M. Muller lui-même, car c'est lui qui cite incorrectement. Enfin, p. 121, la *Rédaction* dit que la *Βαβυλωνία* parut en 1840; si la rédaction avait pris la peine de lire la préface de Vyzandios, elle eût vu que cette date est celle de la seconde édition; la première est de 1836.

MY

377. — MORIZ WLASSAK. *Römische Prozessgesetze*. Ein Beitrag zur Geschichte des Formularverfahrens. Zweite Abteilung. Leipzig, Duncker und Humblot. 1 vol. in-8, 387 p. — *Subcisiva*. Wien. A. Hoeider, 1892. In-8, 31 p.

Le livre de M. Wlassak tient plus qu'il ne promet. On pourrait croire, à ne consulter que son titre, qu'il traite uniquement de questions techniques de procédure et qu'il est sans intérêt pour l'histoire générale de Rome. Rien ne serait moins exact. L'explication de quelques paragraphes de Gaius (IV, 103 à 109) a fourni à l'auteur l'occasion d'étudier des problèmes tels que ceux de la personnalité ou de la territorialité des lois, de l'origine et du caractère du *jus gentium*, de déterminer la portée respective des lois civiles et criminelles et des sénatus-consultes, de présenter d'utiles observations sur les décuries judiciaires, les centumvirs et les récupérateurs. Le livre de M. W. n'est donc rien moins qu'une œuvre dogmatique. L'auteur est même d'avis que la théorie de la procédure, telle qu'on la trouve dans les manuels, est à refaire sur de nouvelles bases (p. 363). Les jurisconsultes classiques ne paraissent pas avoir pris la peine de coordonner les règles de la procédure, comme ils l'ont fait pour celles du droit privé. Il y a donc ici une difficulté de plus à vaincre. C'est pour en préparer la solution que M. W. a commencé par écrire l'histoire des lois sur la procédure.

La *Revue* a rendu compte, en son temps, de la première partie de ce travail (t. XXVI, p. 85; 30 juillet 1888). La publication de la deuxième partie a été précédée par une importante étude sur la *Litiscontestatio* dans la procédure formulaire¹, où M. W. a fait la critique de la théorie présentée par Keller en 1827 et qui, aujourd'hui encore, est enseignée par la plupart des romanistes. Le volume que nous annonçons, et qui a été complété par les *Subcisiva* (p. 25 et suiv.), rectifie (p. 356, 284) certaines des propositions contenues dans la première partie, et précise, en la développant, la manière de voir soutenue par l'auteur.

Le mot *judicium* s'applique uniquement à la procédure formulaire et désigne, dans un sens étroit, la procédure devant le juge; dans un sens

1. Wlassak, *Die Litiskontestation im Formularprocess*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1889, in-8, 87 p.

large, l'ensemble de la procédure, celle-là même qui a lieu devant le magistrat (p. 12). La procédure formulaire n'a pas été créée par la loi *Æbutia* : elle était antérieurement usitée dans les procès où les plaideurs (ou l'un deux) étaient pérégrins (p. 52). A cette époque, il n'y avait que des *judicia imperio continentia* (p. 58). Depuis la loi *Æbutia*, il y eut des *judicia legitima*, concurremment avec les actions de la loi.

Le système présenté par M. W. est assurément bien construit, et sur plusieurs points nous avons exprimé ailleurs¹ des idées analogues à celles de l'auteur. Mais sur d'autres points, malgré les raisons qu'il fait valoir, M. W. ne s'étonnera pas que quelques esprits hésitent à admettre que la loi *Æbutia* n'ait supprimé aucune action de la loi alors que Gaius parle de *legis actiones per legem Æbutiam... sublatae*; — qu'il y ait des *legitima judicia* hors de Rome et du premier mille, alors que Gaius affirme le contraire; — que les *recuperatoria judicia* puissent, dans certains cas, être *legitima*, alors que Gaius ne fait aucune distinction; — qu'il y ait eu deux lois (*Juliae*) *judiciorum privatorum*, alors que les textes juridiques et épigraphiques ne parlent que d'une seule loi de ce genre, la seconde loi Julia d'Auguste étant relative aux *judicia publica*. Ce défaut de précision que l'on devrait imputer à Gaius serait d'autant plus surprenant que, d'après M. Wlassak (p. 224), Gaius ne fut pas, comme on l'admet communément avec MM. Mommsen et Kuntze, un juriste provincial: c'est à Rome qu'il aurait professé et qu'il aurait composé ses ouvrages.

Malgré ces réserves, que de nouvelles découvertes viendront peut-être atténuer ou faire disparaître, il est juste de constater qu'il y a un progrès notable entre la première et la deuxième partie de cet ouvrage. Nous ne doutons pas que ce progrès ne s'affirme encore dans la nouvelle étude que l'auteur nous promet (p. 356) sur la procédure légitime (*Legal-process*).

Édouard Cuq.

378. — Michel BRÉAL. *De l'enseignement des langues vivantes*. Conférences faites aux étudiants en lettres de la Sorbonne. Paris, Hachette. In-8, 147 p.

Nous avons craint, nous l'avouons, que M. Bréal, qui n'est pas un homme du métier, ne vint donner à nos professeurs de langues vivantes des conseils qui les fâchent, qui les heurtent dans leurs convictions ou les dérangent dans leurs habitudes. Et, à vrai dire, il serait impossible d'exécuter dans nos lycées les réformes que M. B. recommande. Il cite l'exemple de Schliemann; mais tous nos élèves n'ont pas la mémoire de Schliemann — qui n'était pas « naturellement faible » (p. 62) — et l'on ne doit pas oublier que le *dernier fini* manquait à ce polyglotte.

1. Édouard Cuq, *Les institutions juridiques des Romains envisagées dans leurs rapports avec l'état social*, 1891, p. 462, 484.

Schliemann consacrait une heure tous les jours à la lecture, écrivait des résumés sur les objets qui l'intéressaient, les faisait corriger par un maître, les apprenait par cœur et les récitait le lendemain du jour où ils avaient été corrigés : toutes choses impossibles dans nos classes où les élèves sont en trop grand nombre et ne consacrent que trois heures par semaine aux langues vivantes. D'ailleurs, M. B. confesse qu'il écrit pour un collège « idéal » où il y a peu d'élèves, où tous sont de même force, où l'ordonnance générale des classes n'est pas dérangée par le cours d'allemand ou d'anglais. A ce compte, on acceptera, on lira avec autant de profit que de plaisir toutes les réflexions, revêtues — est-il besoin de le dire ? — d'une forme insinuante, charmante de tout point. M. B. expose que l'allemand et l'anglais ne doivent pas être enseignés comme les langues mortes, et que la marche indiquée par la nature est de passer de la langue parlée à la langue écrite. Il distingue trois périodes dans l'enseignement d'une langue vivante : dans la première dominera la prononciation ; dans la seconde, la grammaire, le vocabulaire ; dans la troisième, la littérature. Il donne une foule d'indications utiles sur la prononciation, sur les *phrases types* « idiomatiques » autant que possible, que le maître devra d'abord graver dans la mémoire des élèves, et qui fournissent des modèles de construction et donnent, pour ainsi dire, le moule, sur les listes de mots. Il montre ingénieusement quel secours on tire de la lecture, et surtout de la lecture de la langue courante, du parler quotidien, du « colloquial language » qui ne diffère pas de la langue littéraire, de la grande et belle langue des écrivains aussi profondément qu'on le croit (cf. p. 87-92, les exemples empruntés au théâtre de Schiller). Les conférences où M. B. a traité de la traduction ne sont pas moins intéressantes et suggestives ; M. B. y examine les difficultés particulières des langues modernes comparées aux langues anciennes ; il met les maîtres en garde contre la hardiesse de la pensée allemande ou anglaise, les engage à être prudents ; il fait voir, par de jolies citations, comment, dans la langue allemande, en beaucoup de cas, la préposition est devenue l'essentiel et le verbe l'accessoire. D'excellentes observations terminent le volume. M. B. désire avec beaucoup de raison que nos professeurs ne remontent pas trop haut dans le passé, qu'ils s'attachent surtout à éclairer la langue moderne, à expliquer la partie intellectuelle des mots et non la partie matérielle, à faire entrer dans la tête des élèves l'idée avec le son. Il s'élève justement contre certaines questions d'examen qui lancent le candidat dans la voie de l'érudition et s'afflige en voyant des jeunes filles et des femmes peiner sur la phonétique de Hartmann d'Aue (p. 125) « il n'est rien que, sous la pression des examens, on ne puisse obtenir des candidats ; encore faut-il leur demander un travail utile ». Il voudrait — et il n'a pas tort — que nos professeurs d'allemand aient une teinture de langue anglaise, et réciproquement. Mais il proteste avec un grand bon sens contre la faveur que notre enseignement secondaire a faite à l'allemand ; il demande que

l'option soit laissée entre les deux langues germaniques et qu'une place soit laissée aux langues sœurs de la nôtre, à l'espagnol, à l'italien — sans oublier le russe auquel s'entrouvre déjà la porte de nos lycées. — Nous lui reprocherons d'avoir fait du Mecklenbourgeois Schliemann un hollandais, et de croire que *Wassernoth* désigne à la fois la disette et la surabondance d'eau (p. 72) : les Allemands disent *Wassernoth* pour manque d'eau et *Wassersnoth* pour inondation¹. Tout ce qu'il dit, nos professeurs le savent, le répètent, ou en ont conscience. Mais tout cela est dit avec tant de grâce, de finesse, d'esprit, de judicieuse clarté ! Tout cela est si nettement, si agréablement ordonné ! Ajoutez y cette collection d'exemples choisis avec autant de goût que de savoir, ces *hints* sur la langue et la poésie de l'Allemagne, surtout ces remarques sur les tours caractéristiques et les locutions originales qui jaillissent à tout moment du fond même de la vie (p. 90), sur les difficultés de la nouvelle éducation littéraire, sur les ressources d'expressions particulières à chaque idiome, sur les petits faits qui constituent le génie d'une langue, sur cet emploi des particules qui fait la principale richesse de l'allemand. M. Bréal n'a pas écrit un livre inutile ; tout professeur qui le lira, en tirera grand profit, et ces entretiens qui, sous leur forme aimable et vive, contiennent tant de choses, contribueront sûrement à développer chez nous l'enseignement des langues vivantes, à le rendre plus sûr de ses méthodes et de son but.

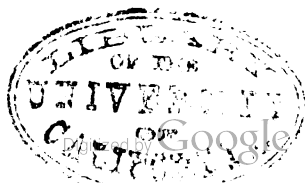
A. CHUQUET.

1. Voici encore d'autres remarques, faites au courant de la lecture : p. 34, il est bon de réciter des vers et mieux de les chanter ; encore faut-il observer qu'une syllabe, *brève* lorsqu'on parle, devient souvent *longue* dans telle ou telle mélodie ; — p. 39, il est bon de lire les écrits qui mettent en scène des paysans et des gens du peuple ; mais, pour bien les lire, il faut d'abord connaître la langue populaire elle-même, et notre auteur a puisé, non dans Dickens, mais dans l'ouvrage de Storm, les petits faits qui renseignent sur la nature de certains sons anglais ; — p. 66, il y aurait un manque de désinence dans *Nicht Kleinmuth zieht don Cesarn*, mais il y a une désinence dans *Cesarn* ; — p. 68, l'exemple *in kaiserlich kœniglichem Dienst*, cité comme exemple en poésie de deux épithètes dont la première ne change pas, est malheureux : on dit aussi en prose *die englischfranzœsische Allianz, die kœniglichpreussische Regierung*, cf. *altfranzœsisch, neugriechisch* ; — p. 69, dans le parler populaire, dit M. Bréal, on supprime souvent la flexion de l'adjectif ; on la supprime très fréquemment dès le moyen âge, soit devant le substantif sans article, soit après l'article indéfini, au nominatif des trois genres et à l'accusatif neutre ; cf. tous les exemples cités par M. B. et qui appartiennent au neutre *Kind, Wetter, Lied, Paris* ; — p. 111, *angetrunken* signifiera « entamé » et non « bu à moitié » (de même qu'on dira aussi *angetrunken* en parlant d'un homme qui commence à être gris) ; — p. 114, « *auskommen*, achever d'arriver, aboutir ; » je dirais plutôt : « achever de sortir, aller jusqu'au bout, venir à bout » ; — p. 144 « la hâte avec laquelle nous voulons arriver aux leçons de littérature », non : nos professeurs ne pensent pas à donner un « enseignement purement littéraire » (cf. p. 22) ; ils ne se soucient que d'enseigner la langue, et leurs leçons de littérature ne seraient pas écoutées des élèves qui n'ont d'autre but que l'examen, le thème et la version du programme.

379. — **Vie de Jacob Vernet, théologien genevois** (1698-1789), par E. DE BUDÉ. Lausanne, Georges Bridel, 1893, in-12 de 309 p.

M. de Budé, à qui nous devons de si bonnes biographies de Jean Diodati, de François Turretini, de J.-A. Turretini, de Bénédicte Pictet, sans parler de la biographie de son illustre aïeul, Guillaume Budé, fondateur du collège de France, ajoute à sa galerie un nouveau portrait non moins fidèle que les précédents. Jacob Vernet, fils d'Isaac Vernet et de Jeanne Richard, né à Genève, le 29 août 1698, d'une famille originaire de Seyne en Provence, fut aussi estimable par son caractère que par ses travaux. M. de B. raconte en un excellent langage cette longue vie qui eut peu d'aventures. Les plus notables de ces aventures furent quelques voyages et deux vives polémiques l'une contre Voltaire, l'autre contre Rousseau. Les deux chapitres où le consciencieux biographe nous montre le pasteur Genevois aux prises successivement avec l'auteur de la *Henriade* et avec l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, sont particulièrement intéressants. C'est encore non sans plaisir qu'on lira les détails recueillis par M. de B. sur le séjour de Vernet à Paris où, à partir de 1720, il fut, pendant neuf années, précepteur dans la famille Harenc et où il vit de près ce doux rêveur que l'on appelait l'abbé de Saint-Pierre, le Courayer, l'abbé de Longuerue, Bignon, Dom Bernard de Montfaucon, Mairan, Fontenelle. L'auteur emprunte à la correspondance de Vernet avec son maître et ami Turretini des passages dignes d'attention sur l'éloge de Newton par Fontenelle, sur l'*Œdipe* de la Mothe, « pièce froide et mauvaise », selon ses ennemis, qui me semblent avoir bien jugé, etc. A des nouvelles littéraires se mêlent des récits anecdotiques, et l'on trouve, par exemple (p. 13-15), la narration très détaillée d'un des plus fâcheux accidents de la vie de Voltaire, ce que Vernet appelle « une grêle de coups de bâton de la part du chevalier de Rohan ». On goûtera beaucoup aussi les pages où M. de B. résume les impressions de voyage de son héros en Italie où il fit la connaissance à Modène de Muratori ; à Bologne de Manfredi ; à Florence du sénateur Buonarrotti, président de l'Académie des antiquaires de Cortone ; à Rome du cardinal de Polignac, « un des ornements de cette ville », et de Montesquieu ; à Venise du « trop célèbre Law, qui, après avoir bouleversé les finances de la France sans réussir à faire sa fortune, méditait au bord de l'Adriatique sur la vanité des choses humaines » et persistait à vanter l'excellence de son système¹. L'examen des ouvrages de Vernet occupe une large place

1. Voir plus loin (p. 49 et suiv.) la relation des voyages de Vernet en Hollande, en Angleterre. J'y relève cette particularité piquante : A Groningue, au moment où Vernet était en quête d'une hôtellerie, le fameux Barbeyrac, traducteur et commentateur de Puffendorf, averti par un Français qui l'avait vu débarquer, s'élance vers lui sans même prendre le temps de quitter sa robe de chambre, et l'oblige à loger dans sa maison. C'était là un hôte empressé s'il en fût jamais. Vernet aperçut à la Haye le prince d'Orange qui ne payait pas de mine, car il était « petit et bossu » (p. 54).



dans le volume (p. 70-128). Nous ne suivrons pas le judicieux critique dans ses analyses et dans ses appréciations; mais il faut signaler comme très curieux le chapitre sur *Vernet éditeur* où M. de Budé nous le montre surveillant et dirigeant à Genève, en 1747, l'impression du manuscrit de *l'Esprit des Lois* que l'auteur lui avait confié et proposant des modifications qui justifiaient le choix fait de lui par Montesquieu. Il y a là (p. 129-140) des indications précieuses pour l'histoire littéraire. Aux citations tirées d'une lettre inédite adressée à Charles Bonnet par Vernet touchant ses rapports avec le magistrat bordelais, est jointe la rectification de diverses erreurs commises, au sujet de l'édition de 1747, par l'éditeur des *Lettres familières de Montesquieu*, l'abbé de Guasco. Toutes seules, les pages relatives au chef-d'œuvre du grand écrivain suffiraient à recommander un volume que distinguent tant de sérieuses qualités.

T. DE L.

380. — **Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche (1797, 1800, 1809)**, d'après des rapports de l'époque, par Raoul CHÉLARD. Paris, Plon, 1893. In-8, 207 p. 3 fr. 50.

M. Chélard a eu l'idée ingénieuse de traduire et de réunir un grand nombre de rapports et de relations des curés ou greffiers des villages par lesquels les armées françaises ont passé en 1797 et en 1800. Il y joint la traduction des Lettres ou *Briefve* d'un officier français écrites en 1800 et parues à Leipzig en 1803, ainsi que des documents tirés des archives de Laybach et relatifs à l'histoire du régime français en Illyrie depuis 1809 jusqu'en 1813. On trouvera dans ce volume quelques lapsus : dès la page 3, l'auteur qualifie Moreau de maréchal; il commet ou laisse dans son texte la même erreur à propos de Junot (p. 265); il écrit Daupolt (p. 121) au lieu de d'Hautpoul et Walter au lieu de Walther (p. 46). Mais le livre renferme un grand nombre d'anecdotes intéressantes; on y lit des témoignages favorables à la conduite des soldats français; on y apprend que Dessoles, six heures après Hohenlinden, lisait *Hermann et Dorothee* et s'écriait : « C'est si simple, si vrai, et si attachant, quoique le sujet n'ait rien d'extraordinaire » (p. 88); on y voit Dessoles et Moreau raffolant de musique et s'enthousiasmant à l'audition de la *Création* de Haydn (p. 57), Lecourbe bibliophile enragé et faisant main basse sur tous les vieux bouquins et incunables qu'il dénêche dans les bibliothèques de Salzbourg (p. 160), Drouet — *mens pulchra in corpore pulchro* — (p. 199) exhortant ses hôtes au courage et leur donnant une sauvegarde jusqu'au dernier jour, un capitaine de grenadiers, du nom de Poussin, « libre comme un républicain, fier comme un Anglais, honnête comme un Allemand », excitant l'admiration des populations de la Salza par sa droiture et sa justice (p. 215). Les dernières pages du volume sur Marmont, Bertrand et Nodier, rédacteur du *Télégraphe*, ne contiennent guère que des faits connus.

A. CH.

381. — **Une illustration rennaise. Alexandre Duval, de l'Académie française, et son théâtre**, par Arthur DE LA BORDERIE, membre de l'Institut. Rennes, H. Caillière, 1893, in-8 de 243.

M. de La Borderie établit d'abord en excellents termes une règle que je voudrais voir observée partout : « C'est un devoir, un devoir étroit pour une ville, pour une province, de conserver, d'honorer le souvenir de ceux de ses enfants qui l'ont eux-mêmes honorée par leurs talents, leurs vertus, leurs exploits ou leurs écrits, en un mot par les grandes qualités, les grandes œuvres de leur cœur ou de leur esprit : car ce sont ceux-là — hommes célèbres, hommes éminents, hommes remarquables — qui ont le plus contribué à donner à leur ville, à leur pays, le renom et l'illustration dont il jouit dans le monde. »

M. de L. B. ajoute qu'il avait eu l'occasion de réclamer en faveur d'une famille que la ville de Rennes laissait dans un oubli très immérité, la famille Duval. Il disait alors en son chaleureux plaidoyer qu'Alexandre Duval, mort en 1842, le seul académicien de notre siècle qui soit né à Rennes, longtemps la gloire et la principale ressource de la Comédie française, et dont le théâtre se recommande par des qualités précieuses (la verve, l'esprit, la gaieté, les ingénieuses péripéties), n'a ni son buste, ni même la moindre plaque sur la voie publique, faisant remarquer, en outre, qu'il n'était pas seul de sa race, qu'Alexandre avait deux autres frères bien doués, Amauri, membre de l'Académie des Inscriptions, qui n'avait guère moins de réputation, comme érudit et comme critique d'art, que son cadet comme auteur dramatique, et Henri, auteur d'ouvrages historiques qui ne sont point sans valeur. Voilà certes, concluait M. de L. B., une famille qui fait honneur à sa ville et dont le nom mérite d'y être conservé. Néanmoins, à Rennes, rien ne le rappelle, et nul, ou peu s'en faut, — par conséquent — ne se le rappelle. Aujourd'hui, continue l'auteur, cette plainte ne serait pas juste : la municipalité rennaise a donné à l'une des rues de la ville le nom d'Alexandre Duval. Ce résultat, auquel M. de L. B. a tant contribué, ne lui a pas suffi : son patriotisme est plus exigeant, car, pour voir son nom inscrit sur une plaque de la voirie urbaine, A. Duval n'est pas plus connu, lui et ses œuvres, de ses concitoyens. La génération actuelle, dit-il encore, a complètement oublié sa vie très mouvementée, son caractère très original. Quant à ses œuvres, dont le recueil ne forme pas moins de neuf volumes in-8°, leur masse imposante suffit à éloigner d'elles les lecteurs, — et c'est à tort : car si tout n'est pas parfait dans le recueil, si plusieurs parties méritent l'oubli où elles sont tombées, on y trouve en revanche bon nombre de pièces recommandables par d'excellentes qualités, très agréables et profitables à lire, et tout à fait dignes de revivre.

M. de L. B. a divisé son esquisse en trois parties : la première concerne l'homme, sa vie, son caractère ; la seconde, ses œuvres de toute nature ; dans la troisième sont réunies des lettres inédites d'Alexandre

Duval et de sa famille (son père et son frère Amauri), auxquelles est mêlée une très jolie lettre de M^{me} Sophie Gay, écrite de Londres, le 10 août 1802, à Henri Duval ¹. Biographe, M. de L. B. est irréprochable : c'est avec une exactitude parfaite qu'il raconte la vie de son héros *si ondoyant et si divers*, lequel fut successivement marin, secrétaire, architecte, dessinateur, graveur, volontaire, prisonnier, auteur dramatique, etc. Tout le récit est fort intéressant et il n'y aura jamais à le retoucher. Comme critique, l'auteur est un peu moins invulnérable : il plaide un peu. J'avoue qu'il plaide bien, qu'il est fort spirituel, fort habile ; mais malgré toute la séduction de son talent, on ne lui accordera pas tout ce qu'il réclame pour son client. Al. Duval est un peu comme le feu-follet dont il est tant question dans les légendes de sa province natale : il a brillé un moment pour s'éteindre à jamais. Les ingénieux efforts de M. de La Borderie ne le ressusciteront pas. On ne relira plus ni en tout, ni même en partie, les neuf formidables volumes des œuvres complètes, mais ce qu'on lira et relira beaucoup, c'est le petit volume qui lui est consacré, volume où, pour reprendre deux épithètes trop complaisamment appliquées plus haut à l'écrivain dramatique, tout est *agréable et profitable*, les anecdotes comme les analyses, les citations comme les appréciations. C'est un miroir fidèle autant qu'étincelant où la vie et les œuvres de l'académicien apparaissent en un très heureux raccourci. Ne plaignons pas Al. Duval. S'il est pour toujours enseveli sous le poids de ses propres œuvres, il revivra à jamais dans la légère et charmante esquisse de son compatriote et *ami* ².

T. DE L.

382. — Cr. NYROP. *La España moderna*. Copenhague, 1892. Paris, Welter. In-8, 232 p.

M. Nyrop a réuni sous ce titre des Extraits d'auteurs espagnols contemporains : Emilio Castelar, Marcelino Menéndez Pelayo, Antonio Cánovas del Castillo, Juan Valera, Ramón de Campoamor, Gaspar Núñez de Arce, Salvador Rueda, P. Luis Coloma, Pedro A. de Alarcón, B. Pérez Galdós, José María de Pereda, Emilia Pardo Bazan, Carlos Frontaura, Fernando Pedrosa, Armando Palacio Valdés, Fernando Araujo.

1. J'en tire un piquant passage sur l'abbé Delille (p. 226) : « L'abbé Delille vient d'épouser son ancienne Dulcinée; on ne l'appelle plus que Jacques Delille; il fait à présent des vers pour un oui, pour un non; il en a fait quatre cents dernièrement pour le fils d'un banquier qu'il connaît à peine. L'enfant a sept ou huit ans; on assure qu'il ne les lira que ses jours de pénitence. »

2. Je m'accuse de n'avoir pas dit que le volume, fort bien imprimé, contient une *bibliographie des œuvres d'Alexandre Duval* et est orné d'un portrait qui est la reproduction d'une médaille frappée en 1834, sur le dessin de Barre.

M. N. n'a pas songé à donner une courte notice sur chacun de ces auteurs. C'est là, croyons-nous, une lacune. Le lecteur, qui n'est pas au courant du mouvement littéraire actuel de l'Espagne, ne sera-t-il pas exposé à croire, en lisant les quelques pages en prose des *Recuerdos de la guerra de Africa* (p. 27), que Núñez de Arce est un historien, tandis que c'est à ses poésies que l'auteur des *Gritos del combate* doit la place élevée qu'il occupe dans la littérature de son pays; le lecteur devinera-t-il que Valdés est un romancier moins apprécié que Alarcón, Galdós ou Pereda?

Il y a d'autres écrivains espagnols contemporains qui mériteraient d'être connus à l'étranger, mais M. Nyrop n'a pas voulu les citer tous. limité qu'il était par son éditeur à un nombre déterminé de pages, Son but semble avoir été d'offrir à ses lecteurs un livre convenablement annoté qui leur facilitât l'étude de la prose espagnole contemporaine (quelques poésies choisies de Campoamor sont les seules qui aient été insérées dans le volume).

Les notes sont rédigées à la fois en français et en danois, avec beaucoup de soin et d'exactitude; nous n'avons à proposer qu'un très petit nombre d'additions ¹ ou de corrections.

En résumé, ce recueil de textes espagnols contemporains est très utile et ceux qui étudient le castillan en France sauront gré au savant romainiste de Copenhague d'en avoir rédigé les notes en français.

J. SAROIHANDY.

383. — A. REBIÈRE. *Mathématiques et mathématiciens*. Paris, Nony, 1893. In-8, 566 p.

C'est la deuxième édition, embellie et augmentée, d'un livre dont nous avons déjà rendu compte et qui était, disions-nous, l'œuvre d'un mathématicien et d'un homme d'esprit. L'ouvrage a grossi du double. L'auteur a mieux groupé et relié les sujets analogues; il a, çà et là, ajouté des notes; il a étendu la partie historique et détaillé, pour faciliter les recherches, la table des matières. Des morceaux choisis sur les principes,

¹ P. 12, l. 11 *usar la*. Inutile de corriger *usar de la*, car *usar* se construit très bien sans préposition. — L. 21 *apurando la colilla* « achevant le bout de sa cigarette. » — P. 32, l. 9-10 *antes de tiempo*, expression obscure (*de antes*?). — P. 35, l. 20 *marquesinas*, qui s'emploie d'ordinaire comme substantif, est ici adjectif. — P. 38, l. 22 *destrozar*. La même expression se trouve déjà p. 35, l. 7. — P. 67, l. 7 *cober-tijo*. Le mot figure déjà p. 64, l. 25. — P. 72, l. 5 *al volver una punta* « à un détour de la route » (*punta* = bout de route). — P. 128, l. 29 *tres golpes de timpano* « capables de briser le tympan » (aigus). — P. 135, l. 7 *asine* = *asi*. — P. 135, l. 14. La forme *manque* est déjà employée p. 134, l. 8. — P. 137, l. 12 *jayo* = *hallo*. — P. 139 l. 3 *te compras una*. Lire *uno*. — P. 167, l. 1 *en mi asuntos*. Lire *en mis asuntos*. — P. 168, l. 10 *despejado* « d'une intelligence vive ». — P. 169, l. 22 *presa*, lire *preso*. — P. 177, l. 9 *suplico*, lire *suplicio*. — L. 11 *turdigas* « lambeaux ». — L. 14 *jamel-gos* « rosses »? — P. 178, 29 *primaverales* « lestes ».

les méthodes, la philosophie, l'enseignement et l'histoire des mathématiques; puis des anecdotes et des détails biographiques et familiers; des paradoxes, des singularités fréquentes, et enfin des problèmes de fantaisie, une note bibliographique, un index composent ce volume de mélanges à la fois instructif et amusant. M. Rebière a su rendre divertissantes, selon le mot de Pascal, ces matières de géométrie qui sont si sérieuses d'elles-mêmes.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Deux fascicules de la *Nouvelle bibliothèque populaire* à dix centimes de l'éditeur H. Gautier sont consacrés aux œuvres latines de Pétrarque; ce sont le n° 314 *Lettres inédites* (sic) et le n° 348 *Africa*, traduction Victor Develay. Le n° 332 est un choix de *Colloques* d'Érasme. C'est la première fois, croyons-nous, que la littérature de l'humanisme est présentée à un public populaire.

ALSACE. — M. André WALTZ a fait tirer à part (à cinquante exemplaires) son étude, parue dans la « Revue d'Alsace » sur les *Dettes et prestations de la ville de Colmar, arrêté de liquidation du 28 novembre 1721*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juin 1893.

M. Senart, président, annonce la mort de M. Rossignol, membre ordinaire de l'Académie, et déclare qu'après le vote sur le prix biennal, la séance sera levée en signe de deuil.

L'Académie reprend la suite du vote sur l'attribution du prix biennal. Cinq premiers tours de scrutin avaient eu lieu à la dernière séance et n'avaient pas donné de résultat définitif. Cinq nouveaux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	6 ^e tour	7 ^e tour	8 ^e tour	9 ^e tour	10 ^e tour
M. Darmesteter.....	20	20	21	22	23
M. de Sarzec.....	18	20	20	17	17
Bulletins blancs ou nuls....	6	4	3	5	4

M. James Darmesteter sera proposé à l'Institut de France, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le prix biennal de 1893.

La séance est levée.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29-30

— 17-24 juillet —

1893

Sommaire : 384. Classiques chinois, trad. par LEGGE. — 385. BRETSCHNEIDER, Botanique chinoise. — 386. TERRIEN DE LA COUPERIE, Catalogue des monnaies chinoises du British Museum. — 387. CHAVANNES, La sculpture sur pierre en Chine. — 388. SCHLEGEL, Le pays de Fou-sang. — 389. IMBAULT-HUART, L'île Formose. 390. HAVRET, L'île de Tsong-Ming. — 391. COUVREUR, Dictionnaire chinois-latin. — 392. SICA et PFISTER, Catalogue des jésuites de Chine. — 393. BRUGMANN, Grammaire comparée des langues indo-européennes, Tables. — 394. FRICK, Petites chroniques. — COMPAYRÉ, Abélard et l'origine des universités. — 396. MILLET. Rabelais. — 396 FOUILLÉE, Descartes. — 398. LINTILHAC, Lesage. — 399. PIRENNE. Bibliographie de l'histoire de Belgique. — 400. PRAROND, Chronique de Jean de la Chapelle. — Chronique. — Académie des inscriptions.

384. — **The Chinese Classics with a Translation**, critical and exegetical Notes, Prolegomena, and copious Indexes by James Legge... in Seven Vol. — Second ed., revised. — Vol. I containing Confucian Analects, the Great Learning, and the Doctrine of the Mean. Oxford, Clarendon Press, 1893, gr. in-8, pp. xv-503.
385. — **Botanicon Sincicum**. Notes on Chinese Botany from native and western Sources. By E. BRETSCHNEIDER. Part. II. The Botany of the Chinese Classics with annotations, appendix and index by Rev. Ernst Faber,... Shanghai, 1892, in-8, pp. ii-468.
386. — **Catalogue of Chinese Coins** from the VIIth cent. B. C., to A. D. 621. including the series in the British Museum. By Terrien DE LACOUPERIE... London : Print. by order of the Trustees... 1892, grand in-8, lxxi-443.
387. — **La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han**, par Edouard CHAVANNES. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. xl-88 et pl.
388. — **Problèmes géographiques**. Les peuples étrangers chez les historiens chinois. — I. **Fou-sang kouo**. Le pays de Fou-sang, par Gustave SCHLEGEL... Leide, E. J. Brill, 1892. In-8, pp. 68.
389. — **L'île Formose**. Histoire et description, par C. IMBAULT-HUART, ouvrage accompagné de dessins, cartes et plan, précédé d'une introduction bibliographique, par Henri CORDIER. Paris, Leroux, 1893, in-4, pp. lxxiv-323.
390. — **Variétés sinologiques n° 1**. L'île de Tsong-ming à l'embouchure du Yang-tse-kiang. Par le P. Henri HAVRET, s. j. Chang-hai, 1892, in-8, pp. 61.
391. — **Dictionarium sinicum et latinum ex radicum ordine dispositum**, selectis variorum scriptorum sententiis firmatum ac illustratum, auctore, P. S. COUVREUR, s. j. — Ho kien fou, ex missione catholica s. j. 1892, in-8 à 2 vol pp. xlv+1, 200.
392. — **Catalogue Patrum ac Fratrum S. J. qui a morte S. Francisci Xaverii ad annum MDCCCXCII Evangelio Christo propagando in Sinis adlaboraverunt**. Chang-hai, ex typ. Miss. Cath., 1892, in-8, pp. 52-58, l. ff. lim.

I. — Il n'y a plus à faire l'éloge de la traduction célèbre des Classiques

Nouvelle série XXXVI.

28

chinois par le Rév. Dr James Legge. Les Classiques chinois se composent, comme on le sait, de cinq livres canoniques de premier ordre ou grands *King* : l'*Y King* ou livre des changements; le *Chou King*, le livre d'histoire, le livre par excellence; le *Chi-King*, le livre de poésie; le *Li-Ki*, le livre des Rites, et le *Tchoun-tsieou*, les Annales du printemps et de l'automne; le *Yo-King*, le livre de la musique, a été perdu. Les livres canoniques du second ordre, ou petits *King*, se composent des *Se chou* (quatre livres), comprenant le *Ta-hio* (Grande Science), le *Tchoung young* (Juste Milieu), le *Lun-yu* (conversations de Confucius) et le *Meng tseu* (livre de Mencius). Puis les deux rituels *I-li* et *Tcheou li*, le *Hiao King*, livre de la piété filiale, les trois anciens commentaires du *Tchoun-tsieou*, enfin le dictionnaire *Eul ya*.

La traduction du Dr L. devait comprendre sept volumes; le premier parut à Hong-Kong en 1861; il fut suivi de quatre autres qui renfermaient les *Se-chou*, le *Chou King*, le *Chi-King* et le *Tchoun-tsieou*. Ces volumes contenaient non seulement la traduction, mais le texte chinois et de nombreux commentaires. Rentré en Europe en 1875, le Dr L. donna dans la collection des *Sacred Books of the East* de Max Müller, le *Chou-King*, des portions du *Chi-King*, le *Hiao King*, enfin l'*Y King* et le *Li Ki*. La tâche était donc à peu près complète; le *Tchéou li* avait été traduit par Biot et l'*I li* l'a été récemment par M^{re} de Harlez. Malheureusement les volumes publiés en Europe par le Dr L. offrent un double désavantage; ils ne renferment pas le texte chinois, et l'orthographe en a été modifiée dans certains cas pour être uniforme avec celle des autres volumes de la collection Max Müller. Ainsi le *K* italique représente le *ch*; le Dr L. n'était pas très grand partisan de la nouvelle orthographe; mais, enfin, il paraît qu'elle était nécessaire à l'unité de l'œuvre. La question de l'orthographe des noms chinois est d'ailleurs fort délicate; sous prétexte de donner la prononciation de Péking (et Péking, quoique capitale de l'Empire, n'est pas au fond la vraie capitale des dix-huit provinces, c'est une capitale de marche, de frontière, la métropole nationale serait plutôt au centre, sur le Kiang, à Nan King), nous avons vu adopter de nos jours les orthographes les plus bizarres, par exemple, l'illustre empereur *K'ien long* ou *Khien long* écrit par des Français *T'çienn long* et par des Anglais *Ch'ien lung*; le fleuve *Kiang* devient *Ch'iang*. Il vaut beaucoup mieux s'en tenir à l'ancienne orthographe avec de légères modifications; ainsi remplacer l'*X* portugais des vieux missionnaires par *ch*.

Quoi qu'il en soit, dans le nouveau volume du Dr Legge, nous ne retrouvons rien des anciens errements de la collection Max Müller. Les premiers volumes de la traduction de Legge parus en Chine sont devenus rares et chers; à près de quatre-vingts ans, l'illustre professeur de chinois à Corpus Christi College, Oxford, commence une nouvelle édition. Le premier volume de cette seconde édition contient la même matière que le premier volume de la première édition, c'est-à-dire le

· *Lun-yu*, le *Ta hio* et le *Tchoung young*. Le texte chinois est le même : il me paraît même reproduit par la stéréotypie, mais de nouveaux commentaires ont été ajoutés et l'œuvre, par suite, est renouvelée. Espérons que le grand sinologue, le premier titulaire du prix Stanislas Julien, pour l'œuvre même dont nous parlons en ce moment, aura la force nécessaire de terminer cette réimpression et surtout pour donner aux volumes publiés en Europe, l'ampleur de ceux qui ont été imprimés en Chine.

II. — Il ne s'agit pas, comme le titre pourrait le faire supposer, d'un ouvrage de botanique pure. Ce n'est pas un livre comme les beaux travaux de M. A. Franchet, du Muséum d'Histoire naturelle, les *Plantae Davidianae* et *Plantae Delavayanae*, dans lesquels sont décrites les plantes récoltées dans l'Empire du Milieu par de laborieux missionnaires, tels que le savant lazariste l'abbé Armand David et l'abbé Delavay, de la Société des Missions étrangères de Paris. C'est en réalité la description des plantes qui se trouvent dans les Classiques chinois et spécialement dans le *Eul ya*. Le *Eul ya* est compté dans les Classiques chinois de second ordre, c'est-à-dire avec les *Se-chou*, les Rituels et le *Hiao King*. C'est un dictionnaire d'expressions employées dans les livres classiques et les ouvrages contemporains, et qui est attribué à Tse-hia, disciple de Confucius, né en 507 avant l'ère chrétienne. Un savant du ^{III}^e siècle de notre ère, Kouo Po, lui a donné sa forme actuelle. Il y a donc dans le travail du Dr Bretschneider non seulement intérêt pour le botaniste, mais aussi pour l'érudit. C'est une étude complémentaire aux Classiques chinois faite au point de vue botanique. Les Anglais, et en particulier les missionnaires protestants, sont très friands de ce genre de livres : je n'ai pas à rappeler ici les différentes Flores et Faunes de la Bible, publiées à différents intervalles : tous les exégètes les connaissent.

Le Dr Br. ajoute à la science d'un médecin-botaniste la connaissance d'une langue qu'il a apprise à la légation de Russie à Péking avec les conseils de son ami — qui fut le nôtre aussi — le chef de la mission ecclésiastique, l'archimandrite Palladius. La première partie de son ouvrage, parue en 1882, donnait des renseignements sur la littérature chinoise, au point de vue médical et botanique, une histoire de la médecine et de la botanique au Japon, des renseignements sur la connaissance de la botanique chez les Coréens, les Mandchous, les Mongols et les Tibétains, ainsi que la détermination scientifique des plantes au point de vue chinois. Dans cette seconde partie, publiée, en février 1892, par la China Branch of the Royal Asiatic Society à Chang-hai, le premier chapitre est consacré aux plantes de l'*Eul ya* et le second aux plantes du *Chi-King*, du *Li-Ki*, du *Chou-King* et du *Tcheou-li*, le tout accompagné de remarques du Dr Ernst Faber dont on connaît les travaux sur Confucius et les philosophes Li-tseu, Tchouang-tseu, etc. Nous avons là les noms en chinois des plantes, avec les caractères et leur transcription latine. C'est de la plus haute

importance. Nous retrouvons dans ce livre, auquel j'appliquerai volontiers l'épithète anglaise de *thorough*, les grandes qualités d'exactitude et d'érudition que le D^r Br. a apportées dans ses *Mediaeval Researches from Eastern Asiatic Sources*, et dans ses Recherches archéologiques sur Péking. Le D^r Bretschneider nous avait déjà donné en 1881 les *Early European Researches into the Flora of China*. Le présent ouvrage aura un troisième volume, qui, m'écrit l'auteur, s'appellera : *Botanical Investigations into the Materia Medica of the Ancient Chinese*. Tout ceci représente une science et un travail énormes.

III. — Il y a longtemps que j'exprime le regret de voir presque tous les efforts de la sinologie se diriger sur la linguistique pure, et les études historiques, spécialement les études d'archéologie et de numismatique absolument sacrifiées. Je ne puis donc que saluer avec joie la publication d'ouvrages comme ceux de M. Terrien de Lacouperie et de M. Chavannes.

M. T. de L. est un travailleur ardent, aux idées ingénieuses, peut-être parfois paradoxales, — j'avoue que, lorsqu'il s'agit de relier l'Assyrie à la Chine, je suis entièrement incompetent — mais il ne reste pas moins un des chercheurs les plus originaux, sinon le plus original, de l'école sinologique actuelle, et il a cet immense mérite d'avoir remué une quantité d'idées nouvelles, et accumulé nombre de renseignements et de matériaux qui peuvent être consultés avec profit. *Mole sua stat.*

On a trop l'habitude de dédaigner les gens « bien renseignés » et d'exalter sous le prétexte de profondeur les érudits avarés de leurs produits intellectuels pour que je ne rende pas justice à la production incessante et variée de M. Terrien de Lacouperie. D'ailleurs, il n'y a rien de fantaisiste dans le superbe volume dont nous avons à parler aujourd'hui. Peu de gens s'occupent, d'une manière scientifique, des monnaies de la Chine; à part quelques mémoires dûs à C.-B. Hillier, A. Wylie, H.-F. Holt, S.-W. Bushell, Vissering, etc., auxquels nous ne manquerons pas d'ajouter les travaux de notre collaborateur et ami, M. Drouin, le seul travail d'ensemble est celui du Baron S. de Chaudoir, publié à Saint-Petersbourg en 1842 (cf. *Bibl. Sinica*, col. 292-94), romantique, il faut bien le reconnaître, comme l'époque à laquelle il a été écrit. Je ne parle naturellement que des livres étrangers, car les Chinois tiennent les ouvrages de numismatique en très grand honneur. Ils occupent une place spéciale dans la troisième partie du système bibliographique des Chinois, dans la neuvième classe qui est consacrée aux différents répertoires scientifiques : on pourra en trouver une description pp. 17 et seq. des *Notes on Chinese Literature*, de A. Wylie.

Comme on peut aisément le croire, il est impossible, en quelques lignes, de donner un juste aperçu d'un ouvrage de cette importance ; aussi ne parlerai-je que des parties de ce livre me paraissant devoir attirer l'attention d'une manière toute spéciale.

Le titre représente d'une façon insuffisante l'étendue de l'ouvrage : ce n'est pas seulement un catalogue des monnaies chinoises du Musée Britannique, depuis le VII^e siècle avant notre ère jusqu'à 621 après J. C., époque de la création du Kaiyouen Toung Pao, monnaie de cuivre de la dynastie des Tang, dont l'usage s'est répandu non seulement dans l'Extrême-Orient, mais dans toute l'Asie centrale; c'est-à-dire depuis la troisième dynastie chinoise, les Tcheou, jusqu'à celle des Tang, mais bien une histoire de la numismatique chinoise depuis les temps les plus anciens jusqu'au VII^e siècle de notre ère.

La description proprement dite des monnaies occupe naturellement la plus grande partie du volume, et elle est accompagnée d'excellentes reproductions. Il y a là la difficulté matérielle de lire des caractères souvent illisibles et de les transcrire de leur forme ancienne dans leur forme actuelle; mais ce qui fait la véritable originalité de l'ouvrage, c'est l'introduction qui ne comprend pas moins de 69 pages et qui certainement est ce que l'on a écrit de plus étendu sur la matière. J'inviterai les spécialistes à étudier particulièrement : 1^o la triple chronologie comparée, pp. VIII et seq., des dates généralement adoptées, des dates données par les *Annales de bambou*, trouvées, dit-on, comme on le sait, en 284 ap. J. C., dans un tombeau des princes de Wei, dans la province du Ho-nan et enfin des dates rectifiées. On concevra l'importance de cette triple chronologie qui présente pour l'éclipse solaire de la cinquième année de Tchoung Kang, troisième successeur de Yu le Grand, celles de 2, 155, 1948 et 1904 ; 2^o les dates approximatives des différentes formes de monnaies : monnaie en forme de couteaux; monnaie en forme de bêche, etc., p. XLIX, les unions monétaires, p. XLVIII, l'article Tsih-Moh, p. LXII, certains passages relatifs à la fabrication des monnaies, la métallurgie, p. XXII, etc.

L'auteur nous avait déjà donné une vue d'ensemble des monnaies de la Chine et du Japon, dans un volume, *Coins and Medals*, publié à Londres en 1885, par Stanley Lane-Poole et réimprimé l'année dernière; mais nous n'avions pas eu jusqu'à présent un volume renfermant tant de documents et de renseignements.

V. — L'ouvrage que M. Chavannes a consacré à l'explication des bas-reliefs des deux dynasties Han, conservés dans la province de Chan toung, se compose de deux chapitres; le premier, plus considérable, décrit les sépultures de la famille Ou, le second, les bas-reliefs du Hiao-t'ang-chan et la pierre du village de Lieou. Une introduction précède les explications et une série de planches donnent le fac-similé des estampages pris sur les monuments. Les sépultures de la famille Ou, qui datent de l'an 147 de notre ère, se trouvent dans le *hien* de Kia siang, dans la province de Chan-toung. Elles ont été découvertes en 1786, dans la période de Kien-long, par un nommé Hoang-I; ces sculptures ont été représentées dans l'ouvrage chinois intitulé *Kin Ché souo*, qui date du commencement de ce siècle. Le Musée Britannique en

renferme un exemplaire ; j'en possède un également, imprimé la première année de Tao Kouang, qui se compose de deux tao, comprenant chacun six peun. Le professeur de chinois au King's College, à Londres, Robert K. Douglas, a, dans le Journal de la Royal Asiatic Society (1878), attiré l'attention sur ces sculptures. Il en reproduisit quelques figures d'après *Kin Ché-souo* qu'il rapprocha de diverses images égyptiennes. En 1881, le D^r S.-W. Bushell, de la Légation d'Angleterre à Péking, présenta, au Congrès des Orientalistes, à Berlin, des estampages qu'il me communiqua : ils ont été malheureusement détruits dans le grand incendie de Westbourne Grove. Le travail de M. C. répare d'ailleurs ce désastre.

En décembre 1886, le lieutenant anglais Dudley A. Mills, des Royal Engineers, de Hong Kong, visitait ces monuments et écrivait (*Chinese Recorder*, XVIII, 3, pp. 117-118) qu'une collection de ces estampages se vendait de quatre à cinq tael. M. Chavannes a eu la double chance d'acheter une de ces collections et de visiter ces curiosités. Nous avons de la sorte un travail extrêmement intéressant, aux points de vue historique et archéologique, qui fait le plus grand honneur au jeune professeur du Collège de France.

Il n'y a eu jusqu'à présent qu'un seul mémoire se rapprochant de celui-ci, — je laisse de côté ce qui est relatif à l'inscription apocryphe de Yu le Grand, — c'est le travail donné, en 1873, au Journal de la Société Asiatique de Chang-haï, par le D^r Bushell sur les *Che Kous* tambours de pierre de la dynastie des Tcheou, conservés dans le temple de Confucius à Péking.

V. — La recherche du pays de *Fou-sang*, indiqué par les géographes chinois, est devenue un problème géographique important, puisqu'il se rattache à celui de la découverte de l'Amérique. Au v^e siècle de notre ère, le pèlerin bouddhiste, Hœi-chin, qui arrivait de ce pays à King-tcheou, capitale des Liang, racontait que le Fou-sang se trouvait à vingt mille lis à l'est du pays de Ta-han, qui était situé à l'est de la Chine et qu'il y poussait beaucoup d'arbres nommés *fou-sang* (lesquels avaient donné leur nom au pays), dont les jeunes pousses ressemblaient à celles du bambou. Au xviii^e siècle, De Guignes crut reconnaître l'Amérique dans ce pays. Ses idées trouvèrent de nombreux partisans parmi lesquels nous citerons Neumann, le chevalier de Paravey, Gustave d'Eichthal, et, en dernier lieu, le marquis d'Hervey-Saint-Denys, MM. Charles G. Leland (Londres, 1875) et enfin Edward P. Vining, dans un énorme in-8, pp. 788 (New-York, 1885) sous le titre de : *An Inglorious Columbus*. D'autre part, cette théorie a été combattue, d'abord à l'époque même de De Guignes par le P. Gaubil, puis par Klaproth et Humboldt. Le problème est double il y a : 1^o la question de savoir si les Chinois sont allés en Amérique ; 2^o si le Fou-sang est l'Amérique. Que les Chinois aient pu connaître l'Amérique avant les voyages des Scandinaves et ceux de Colomb, il n'y a rien là d'absolument impossible —

on voit à chaque instant des jonques qui sont poussées par le grand courant noir (Kouro sivo) de l'archipel japonais sur la côte nord occidentale du Nouveau-Monde. Mais le Fou-sang n'est pas l'Amérique : c'est un des pays énumérés par les Chinois à l'est de leur pays. Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, il faut chercher ce pays, d'une façon générale, dans les îles à l'est de la Chine, au nord des îles Lieou-Kieou et du Japon et, d'une façon particulière, soit dans les Kouriles, soit, comme nous sommes disposés à l'admettre avec le Dr G. Schlegel, dans l'île Sakhalin ou de Krafto, au nord de Yesso. Le Dr Sch. appuie sa théorie non seulement sur des documents chinois et, en particulier, sur le *Pien i tien*, Ma Touan-lin, etc., mais aussi sur l'examen des produits du pays et spécialement sur l'arbre nommé *fou sang* par les auteurs chinois qu'il identifie avec la *Broussonetia papyrifera*.

De tous les arguments du Dr Schlegel j'en prends un qui suffirait à lui seul pour démontrer que le Fou-sang n'est pas l'Amérique, il est tiré de Se-ma Tsien qui marque que le grand courant appelé par les Japonais *Kouro-sivo* et par les Chinois *Mi-lu*, est à l'est du Fou-sang.

VI. — M. C. Imbault-Huart offre l'exemple d'une activité sans pareille et l'on pourra, en lisant l'introduction de son livre, pp. xv-xvii, se rendre compte du nombre et de l'importance de ses publications depuis 1878. M. Imbault-Huart, qui est aujourd'hui consul de France à Canton, avait, à l'époque de l'intervention de l'amiral Courbet sur les côtes de Chine, réuni tous les documents relatifs à la grande île de Formose, dont la pointe septentrionale devait être le théâtre de quelques-uns des combats les plus meurtriers qu'eurent à soutenir nos soldats contre les troupes du Céleste Empire. Ce sont ces documents qui forment la monographie très considérable publiée aujourd'hui sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

On croit généralement que les Chinois n'ont découvert Formose qu'en 1430 ; cela tient à ce que cette grande île, désignée par les Chinois sous le nom de Tai ouan, a été confondue avec les îles Lieou-Kieou. On peut donc rapporter la date de la première visite des Chinois à Tai ouan à 605 ou 606 de notre ère, c'est-à-dire sous la dynastie des Soui. M. H. passe en revue : l'occupation de Formose par les Hollandais depuis 1624 jusqu'à ce qu'ils en aient été chassés en 1662 ; l'histoire de la dynastie du pirate Koxinga jusqu'à la soumission de l'île par les Mandchous en 1683 ; Formose sous la domination chinoise ; l'expédition japonaise de 1874. Une seconde partie renferme la description physique et politique de l'île, l'agriculture, l'industrie et le commerce, les mœurs et les coutumes des habitants, le récit de quelques excursions, et enfin des statistiques. Un grand nombre de plans, de cartes, de gravures, ajoute à l'intérêt d'un texte, pour la rédaction duquel ont été consultés autant les sources chinoises que les livres européens.

On remarquera que ce sont des Français qui ont donné jusqu'à

présent les meilleures monographies géographiques de la Chine et que si M. Huart nous a donné Formose, nous devons le Yun nan à M. Émile Rocher, le Chan toung à M. A.-A. Fauvel, Tsong-ming au P. Havret, etc.

Nous avons donné en tête de l'ouvrage une bibliographie relative à l'île Formose : comme dans toute bibliographie, il y a des erreurs et des omissions. Nous nous apercevons un peu tard que nous avons laissé de côté, par mégarde, deux petits mémoires, l'un de Lepsius, l'autre de Kern (*Handschriften uit het Eiland Formosa*).

VIII. — La monographie du P. Havret offre un intérêt véritable. La formation de l'île de Tsong-ming remonte au commencement du VIII^e siècle. Elle est située à l'embouchure du Kiang, que nous appelons Fleuve Bleu, et est occupée par des émigrants volontaires ; au XIV^e siècle, elle fut visitée par les Japonais. On sait combien est riche la littérature chinoise locale, et dans son travail, le P. Havret, après avoir critiqué quelques erreurs d'Élisée Reclus, donne d'après son expérience, celle de ses confrères et toutes les sources indigènes, un volume qui ne sera, je l'espère, comme celui de M. Schlegel, que le premier d'une importante série.

VIII. — Lorsque les missionnaires arrivèrent en Chine à la fin du XVI^e siècle, et surtout depuis que le père Ricci (mort en 1610) eût créé la mission de Péking, ils se servirent, pour étudier la langue chinoise, de dictionnaires, qui circulaient en manuscrits, d'us principalement, soit à des Dominicains, comme Francisco Diaz, soit à des Franciscains, comme le Frère Basile. Les grands dictionnaires restés manuscrits et d'us à des jésuites, comme les PP. Alexandre de la Charme et d'Incarville, ne furent rédigés qu'au XVIII^e siècle. Le frère Basile est généralement connu sous le nom de Frère Basile de Glemona ; ce mineur observantin se nommait en réalité Basilio Brollo et était originaire de Gemona, dans le Frioul, où il naquit le 25 mars 1648. Il mourut en 1703 dans la province du Chen si, dont il était devenu vicaire apostolique.

Le dictionnaire du frère Basile, appelé *Han-tseu-si y*, dont un grand nombre de copies existent en Chine et dans les bibliothèques d'Europe, est celui dont s'est servi De Guignes, le fils, pour publier, sans indiquer la source à laquelle il puisait, le grand dictionnaire qui parut à l'Imprimerie Nationale en 1813, sous la forme d'un énorme in-folio. Dès 1819, Klaproth critiqua amèrement la publication de De Guignes, et surtout l'absence du nom du frère Basile sur le titre du dictionnaire. Le travail était cependant assez méritoire pour qu'un franciscain réformé, le Frère Jérôme Mangier de Saint-Arsène, réimprimât à Hong Kong, en 1853, le dictionnaire de 1813 sans le français. Cette édition devint rare, grâce à un incendie. Ce dictionnaire du Père Mangier, ou de De Guignes comme l'on voudra, fut publié, corrigé et augmenté sous forme de dictionnaire chinois-latin-français, par les Jésuites, à Ho-Kien sou, en 1877.

Le nouveau dictionnaire du P. Couvreur est certainement une amélioration sur les dictionnaires par ordre de clefs, donnés jusqu'à présent. Non seulement, il donne la prononciation et la définition des caractères rangés sous les deux cent quatorze clefs, mais encore une quantité d'exemples tirés d'un grand nombre d'ouvrages et d'auteurs cités p. xi. Ces exemples sont tirés non seulement des livres classiques, des *King*, mais aussi des histoires dynastiques, et même des *King pao*, que nous désignons généralement sous le nom de Gazette de Péking. Il y a donc là un travail tout à fait important, supérieur même dans son genre à l'ouvrage du même auteur, le dictionnaire français-chinois, paru à Ho Kien fou en 1884, et qui obtint le prix Stanislas Julien.

Ces dictionnaires, ainsi que le dictionnaire syllabique du P. Couvreur de 1890 et le guide de la conversation, français-anglais-chinois, du même auteur, publié dans la même ville en 1886, forment un bon ensemble pour l'étude de la langue chinoise parlée d'une part, et de la langue chinoise écrite de l'autre.

IX. — Le R. P. A. Sica signe la préface dans laquelle est loué le P. A. Pfister qui est pour moi le véritable auteur du *Catalogus*. Le P. Sica, de Naples, est arrivé en Chine dès 1846; il a été de septembre 1856 à décembre 1858, supérieur de la mission du Tché-ly et il a même donné un ouvrage intéressant *Annales Domus Zi-ka-wei* S. J., 1884; mais j'ai vu de mes propres yeux le P. Pfister travailler au *Catalogus* de 1873, base de celui-ci, et depuis cette époque c'est, au modeste bibliothécaire de Zi-Ka-wei (le P. Pfister) que moi, et, je crois aussi, je P. Sommervogel, son ami, nous avons envoyé des notes; je ne comprends donc pas pourquoi on attribue généralement le travail au P. Sica qui ne me paraît avoir été, pour l'édition de 1873, qu'un simple collaborateur: *Un poco piu di luce*. Le P. Pfister avait autographié à Chang-hai, en 1878 (in-4, pp. 10), un *Catalogus Patrum Sinensium qui in Provincia Kiang-nan ab initio ad hoc usque tempus Evangelium propagarunt*, et il avait réuni, en sept volumes in-4°, les notes bibliographiques et biographiques de tous les jésuites à la Chine; ces notes sont, je pense, encore conservées rue de Sèvres et ont par suite échappé à la destruction de certains de ses papiers qu'il avait remis — étant sur le point de mourir — au P. Havret et qui furent brûlés lors de la destruction par les Chinois du grand établissement de Ou-hou, en mai 1891.

Quel que soit l'auteur, ce catalogue a d'ailleurs la plus grande importance; il donne pour chaque missionnaire les dates de la naissance, de l'entrée dans la Compagnie, de l'arrivée dans la mission, de la profession, de la mort, enfin, quand il est connu, le lieu de la sépulture. Il serait à désirer que d'autres ordres, par exemple les Séminaires des Missions étrangères de Paris et de Milan et la congrégation de la Mission (Lazaristes) nous en donnassent autant. Le Catalogue de 1873 renfermait 648 noms de l'ancienne et de la nouvelle mission des Jésuites; le nouveau en contient 456 et 401 soit 857. Je ferai une critique générale au Catalogue sous la

colonne *patria*, au lieu d'indications générales *sinensis*, *lusitanus*, *italus*, *gallus*, etc., j'aurais aimé qu'on précisât la ville, comme on l'a fait pour quelques-uns, par exemple : 3. Ruggieri, Neapolitanus ; 4. Pasio, Bononiensis ; 5. Ricci, Maceratensis ; 11. Cattaneo, Genuensis : sans parler des nouveaux missionnaires dont nous connaissons le berceau, il eut été facile de marquer le lieu de la naissance d'une manière plus précise : des trois Diaz, deux sont nés à Aspalham, et un à Castello Branco ; Semedo (36) est de Nizza, Portugal ; Furtado (41), de Fayal, Açores ; Buglio (73), de Mineo, Sicile ; Fontaney (165), dioc. de Léon, est breton comme Videlou (167), etc. — Les noms ne sont pas toujours exacts ; Fouquet (237), le correspondant de Saint-Simon et du cardinal Gualterio, signait toujours Foucquet ; de même que Amiot n'écrivait jamais Amyot (388), voir sa correspondance à la Bibliothèque de l'Institut ; Langlès et quelques autres adoptèrent cette orthographe fantaisiste. — Et les prénoms : 263. *Jos. Fr. Moyra* de Maillac, signe en réalité *Jos. Mar. An.* de Moyria de Mailla (lire Maillac) ; etc. — Quelques erreurs de dates : Bouvet (163) est mort le 28 non le 29 juin 1730 ; Semedo (36) ne serait-il pas mort le 6 mai au lieu du 18 juillet 1658 ; faut-il lire Goes (23), mort à Chao-tcheou, au lieu de Sou-tchéou, du Kan-sou ? Koffler (84) est-il mort le 12 décembre 1651, ou le 12 décembre 1660 ? Je ne parle pas des erreurs d'impression ; naturellement Fontaney (165) n'est pas mort en 1610 puisqu'il est né en 1643. Il y a des oublis : Prémare (228) n'est pas mort en 1735 ; il est mort à Macao, 17 septembre 1736, etc. ; un P. Jean Girardin, « au pais de la Chine, l'an 1596 ». Cf. Obituaire général, S. J., Tournon, 1589-1619. — Ces remarques montrent avec quelle attention ce Catalogue a été parcouru par nous ; il sera nécessaire que le réviseur du troisième tirage prenne dans la nouvelle édition du P. Sommervogel et dans nos propres publications quelques renseignements tirés d'archives autorisées.

Henri CORDIER.

393. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanschen Sprachen**, von K. BRUGMANN. Indices (Wort-, Sach- und Autorenindex). — Strasbourg, Truebner, 1893. In-8, viij-236 pp. Prix : 6 mk.

Les tables du grand ouvrage de M. Brugmann paraissent plus tôt qu'on n'était en droit de l'espérer, vu l'énorme travail qu'elles ont dû coûter. Elles comprennent : — 1^o un index alphabétique des mots (p. 1-167) de toutes les langues soit anciennes soit modernes de la famille indo-européenne ; — 2^o une table alphabétique des matières de 55 pages, extrêmement détaillée, qui reprend les mêmes sujets sous plusieurs rubriques différentes, et souvent fournit, non pas seulement la référence,

mais même de nombreux exemples des phénomènes visés¹; dans cet index s'en trouve encapsulé un autre, non moins précieux, celui de tous les suffixes dérivatifs et grammaticaux (p. 190-218), faute duquel maint excellent ouvrage de grammaire comparée demeure incommode à consulter; — 3^e enfin une table des noms d'auteurs cités (p. 222-234).

La valeur de ces longs répertoires ne s'appréciera pleinement qu'à l'user. Toutefois, je puis dire dès à présent que j'ai vérifié au hasard deux cent cinquante références et n'en ai trouvé qu'une seule inexacte : c'est v.-ht.-all. *mein* (falschheit) I 138, au lieu de II 138. Pour le surplus je n'ai à signaler que des omissions légères ou des erreurs d'impression : sk. rac. *dagh* devrait renvoyer aussi à II 1001; sk. *dipsati* (II 997) manque, ainsi que lat. *lac* qu'il faut chercher sous *lact*; encore que les graphies *humerus*, *olus* et autres soient fausses, il eût été bon de les indiquer avec renvoi à *umerus*, *holus*, etc.; les mots (sk.) *krmis*, *tamrás*, *sádhás*, (gr.) ὀροβοότης, πανήμαρ, χέρνιψ, (got.) *fraveitan*, *thaúrfts* ne sont pas à leur rang alphabétique (ce dernier est écrit *taúrfts*); lire s. vbb, (sk.) *súvar*, (gr.) Διδόδοτος, θηρεύω, θιγγάνω, Λάβραξ, οὔθαρ, τραγέλαφος, (got.) *tagrjan*; enfin ἄλογος est à supprimer p. 40, col. 1.

Le volume se termine par deux pages d'additions et corrections, au sujet desquelles je dois remercier M. Brugmann de l'accueil confraternel qu'il a fait à mes menues remarques.

V. H.

394. — *Chronica minora*, collegit et emendavit Carolus FRICK. Vol. I, accedunt Hippolyti Romani praeter canonem paschalem fragmenta chronologica. Lipsiae, Teubner, 1893, ccxxvi-635 pp. (Bibl. Teubneriana.)

Ce volume contient les ouvrages suivants : *Liber Generationis*, *Chronicon anni p. Chr. 334*, *Origo humani generis*, *Hilarianus de cursu temporum*, *Chronicon anni p. Chr. 452*, *Excerpta latina Barbari*, *Consularia Rauennatiae*, *Excerptum Sangallense*, *Liber Chronicorum*, *Hippolyti Romani fragmenta chronologica*. Suivent douze indices, ce qui est beaucoup. Bien que le *Corpus* ait donné l'exemple de ces tables multiples, le principe de l'unité d'index qui tend à prévaloir aujourd'hui me paraît bien préférable². Sous cette réserve, ce travail, qui a demandé à M. Frick beaucoup de temps et de peine, rendra les plus grands services.

La préface très développée est fort intéressante. Voici quelques-unes des conclusions qui y sont développées. Presque un quart du *Liber generationis* provient des *Stromates* de Clément d'Alexandrie; une

1. V. notamment les articles : *Angleichung* (deux) — *Casus* — *Composita* — *Entlehnungen* — *Erweiterung* — *Neubildung* — *Volksetymologie*, etc., etc.

2. Pour cet ouvrage, on ne pouvait simplifier plus qu'en donnant deux tables : une table consulaire et une table générale.

autre partie, considérable, a été tirée des ouvrages de saint Hippolyte ; quant à la chronique de cet auteur, c'était un ouvrage de grande étendue, très différent du *Liber generationis*, écrit entre 220 et 234 et fondé en partie sur Jules Africain. L'*Origo humani generis* a été composé entre 234 et 427 et l'auteur s'est servi du *Liber generationis*, bien que M. Mommsen ait affirmé le contraire. Le *Barbarus* de Scaliger est une compilation de sources diverses. Toutes ces affirmations sont accompagnées de comparaisons et de preuves dans lesquelles il serait fort long d'entrer. Je ne retiendrai qu'un point, au sujet des *Excerpta Barbari*.

M. F. a retrouvé dans le détail quelques-unes des sources de cet ouvrage ; je ne sais s'il en a bien reconnu la nature. C'est à vrai dire une compilation de compilations. Il est assez téméraire d'en restituer d'un bout à l'autre l'original grec, car certaines parties de cette compilation paraissent être de provenance occidentale. Je limiterai la discussion à la dernière partie du recueil, qui est introduite par les mots : *ecce quidem manifestauimus ueraciter omnium potestatem regum ; uolumus praecurrere quod ad Romanorum pertinet imperium* (p. 330, 4). M. F. y a vu une liste consulaire et un document ecclésiastique. La liste consulaire devait, je crois, être primitivement disposée en colonnes, qu'un copiste aura copiée comme si elle avait été écrite à longues lignes (cf. surtout 332, 1 sqq.).

Quant à l'autre élément, il paraît être la fusion de plusieurs documents ecclésiastiques. Il y a d'abord à la fin un document alexandrin qui commence avec l'indication de la persécution de Dioclétien, point de départ de l'ère de Dioclétien ou des martyrs, dont l'origine alexandrine est connue. La seule victime de cette persécution qui soit nommée est l'évêque d'Alexandrie, Pierre (p. 354, 15). Le nom de son successeur, Achillas, est omis ; mais le reste des fastes de l'église d'Alexandrie est intact et nous pouvons dresser la liste épiscopale suivante : *Alexander, Athanasius, Petrus, Timotheus, Teofilus archidiaconus et illos sacrilegos exterminauit*¹. Cette dernière indication a son importance ; elle prouve que le document alexandrin a été rédigé aussitôt après la mort de Théophile, ou même de son vivant (car le chiffre des années a pu être rajouté), au lendemain de la querelle des anthropomorphites et des origénistes².

Les mentions relatives à l'histoire ecclésiastique et à la vie du Christ me paraissent, dans ce qui précède, avoir une double origine. M. Frick, qui a restitué, d'après *Barbarus*, le *Chronicon Pascale* et *Eutychius*, un

1. Cp. la liste épiscopale publiée par les Bénédictins dans leur édition de saint Athanase, *P. G.*, CLXXXIV. L'oubli d'Achillas est peut-être volontaire ; c'est l'évêque qui ordonna Arrius.

2. Il faut remarquer qu'à côté de ce document alexandrin et en même temps, le compilateur se sert d'une liste consulaire analogue à celle des *consularia rauennatiae* ; c'est de là que provient la mention de la translation de saint André et de saint Luc à Constantinople, fixée par erreur au 22 juin (au lieu du 3 mars).

Chronicon mundi alexandrinum, source première de ces textes (præf., xc-clxiv), laisse une lacune pour les pages 330 à 354 de son édition de Barbarus, sauf la date de la naissance du Christ, sur laquelle nous allons revenir. C'est qu'ici nous sommes en présence non plus d'un document alexandrin, mais de deux sources différentes. Il y a d'abord un évangile apocryphe. M. F. n'a pas eu de peine à y reconnaître le Protévangile de Jacques. Mais cet ouvrage, du moins en son état actuel, ne nous donne pas le récit de la mort du Christ. Ce récit, Barbarus le présente d'après une source jusqu'ici inconnue; il nous apprend, en autres détails, le nom de l'*ostiaria* qui provoqua le reniement de Pierre : *nomen autem hostiariae Ballia dicebatur, quod interpretatur quaerens* (344, 24). Le crucifiement est ainsi raconté : *eodem anno dominus noster Iesus Christus crucifixus est sub consolatui Rubellionis, VIII kl. Aprilis, quodest Famenoth XXVIII. Milex autem uocabatur Apronianus* ¹. *Illi autem duo angeli qui in sepulchro uocabantur unus Azael, quod est iustus deo, alius autem Caldu, quod est fortis. Iudas autem abiens suspendit se in arbore nomine tramarice*. Ce récit est évidemment fragmentaire; nous n'avons là qu'un recueil d'extraits.

L'autre source de la même partie semble être un calendrier. Voici les principales indications dont le groupement permet, je crois, de restituer ce texte : 25 décembre, naissance et baptême du Christ; 1^{er} janvier : *Magi obtulerunt ei munera et adorauerunt eum* (338, 23); 19 mars : *transfiguratus est in monte* (344, 8) ²; 25 mars : *annuntiauit Elisabeth angelus de Iohanne* (334, 23), *missus est angelus Gabrihel ad Mariam* (336, 10), *quando mysterium agebat cum discipulis suis* (344, 10) ³, *dominus noster crucifixus est* (344, 28); 27 mars : *surrexit d. n. Iesus Christus*; 27 mai, *adductum est capud Iohannis in disco* ⁴; 22 juin, translation de saint André et de saint Luc à Constantinople (v. plus haut); 24 juin, naissance de saint Jean-Baptiste; 29 juin, saint Pierre et saint Paul; 9 octobre, saint Dorothee d'Alexandrie (364, 26) ⁵; 27 octobre, miracle de Cana; 24 novembre, *manifestatum est honorabile lignum crux domini et saluatoris nostri Iesu Christi* (358, 1) ⁶;

1. Ce nom n'a rien de commun avec la domination romaine en Judée; on fait fausse route, quand on cherche dans l'onomastique des apocryphes des souvenirs de l'histoire politique.

2. La fête de la transfiguration, propre aux églises grecques, est fixée au 5 août par le P. Martinov, *Annus graeco slauicus* ap. *Acta SS. Oct. XII*, 384; au 6 août, par les calendriers actuels de l'église grecque (Nilles, *Kalendarium manuale utriusque ecclesiae*, 1879. 235), et à la même époque par les calendriers arméniens (*ib.*).

3. La Cène.

4. Cp. au 25 mai, chez les Slaves : *tertia inuentio S. Iohannis praecursoris* (Martinov, *ib.*, 139).

5. Cette fête provient sans doute de ce que j'ai appelé le document alexandrin; je l'indique à son rang, pour être complet.

6. Je ne sais à quoi se rapporte cette date; il y a une fête de la Croix en Orient au 14 septembre, et, en Occident, au 3 mai.

25 novembre, saint Pierre d'Alexandrie ¹. La mention la plus intéressante est celle de l'adoration des Mages au 1^{er} janvier. S'il est vrai que certains chiffres peuvent inspirer des doutes, l'indication *kalendas Ianuarias* n'est guère de celles qui donnent prise à une erreur. Par suite, l'omission de la fête de l'Épiphanie n'est pas une lacune. Le calendrier est, pour ce point, d'un pays qui fait la fête du 1^{er} janvier, qui ne fait pas celle de l'Épiphanie ; qui, de plus, ne célèbre pas, dans la fête du 1^{er} janvier, la circoncision, mais une espèce de renouvellement de Noël. Ces traits conviennent à l'ancien usage de l'église de Rome ². Dès lors, la date du 25 décembre pour la naissance du Christ n'est pas une date empruntée à des combinaisons de chronographes et d'exégètes. C'est la date de la fête de Noël. Ici encore, nous trouvons un usage romain ³. La Nativité de saint Jean-Baptiste (24 juin) est aussi une fête occidentale qui n'est pas attestée avant le temps de saint Augustin. Enfin, les fêtes fixes de la Passion et de la Résurrection (25 et 27 mars) sont de rite gallican ⁴. D'autre part, celles de l'Annonciation de la Vierge et de la Décolation de saint Jean-Baptiste sont de provenance orientale. On peut expliquer ces contradictions de deux manières : ou bien le calendrier en question est un essai de calendrier universel, une fusion des calendriers d'Orient et d'Occident ; ou bien c'est un document d'époque tardive, rédigé en Occident en un temps où certaines fêtes orientales avaient été déjà adoptées. En tous cas, ce texte est intéressant ; c'est l'exemple d'un de ces livres qui ont à cette époque contribué à répandre en Occident l'influence de l'Orient grec. Malheureusement il subsiste encore bien des obscurités et il est difficile de se prononcer. Je soumets ces réflexions à M. Frick. Il est mieux que personne préparé à résoudre ces problèmes, parce qu'il a contribué, de la manière la plus heureuse, à en diminuer le nombre.

Paul LEJAY.

395. — Gabriel COMPAYRÉ. **Abelard, and the Origin and Early History of Universities** (Series of « *The Great Educators* ». Edited by Nicholas Murray Butler). New-York : Charles Scribner's Sons. 1893.

A l'imitation de plusieurs maisons d'Allemagne, les fils Scribner de

1. Même observation que pour saint Dorothée. Il faut ajouter que la seule notice d'empereur est dans cette partie, celle de César : *qui et bissextum et solis cursum adinuenit ; hic et consolatum unumquemque annum fieri constituit* 330, 15). On sent là les préoccupations du computiste.

2. Duchesne, *Origines du culte*, 262 ; pour tout ce qui suit, voir le même ouvrage à cet endroit.

3. La fête du 25 décembre pénètre à Antioche, vers 375 ; à Alexandrie, vers 430 ; mais on garde en même temps l'Épiphanie. C'est la réunion de la date du 25 décembre et de l'omission de l'Épiphanie qui donne au calendrier son caractère romain.

4. Ces dates sont indiquées par certains pères et certains chronographes ; mais je crois qu'ici, à cause de l'ensemble du texte, ce sont des quantités de fêtes.

New-York publient une collection d'œuvres pédagogiques sous le titre de : *Les grands éducateurs*. Ils en ont confié la direction à M. Nicholas Murray Butler, qui s'est adjoint des écrivains connus par des travaux spéciaux sur l'histoire de la pédagogie. En France, M. Compayré était d'avance désigné pour cette collaboration. Il a fourni le troisième volume de la série. Le premier est *Aristotle, and the Ancient Educational Ideals*; le second, *Alcuin, and the Rise of the Christian Schools*; le quatrième, *Loyola, and the Educational System of the Jesuits*; le cinquième, *Froebel* — tous par des Anglais ou des Américains. M. Butler lui-même prépare le sixième volume, *Horace Mann; or, Public Education in the United States*. D'autres études suivront, sur Bell et Lancaster, Rousseau, Pestalozzi, Herbart, etc. On le voit, le champ à exploiter est vaste, et avec des ouvriers habiles la moisson sera riche.

La contribution de M. Compayré a pour objet l'origine et la première histoire des universités. Après un coup d'œil rapide sur les traces laissées par l'activité littéraire de Charlemagne, l'auteur expose la vie d'Abélard en tant qu'elle tient aux écoles et à l'enseignement. Il fait de l'auditoire qui se groupait autour du fameux professeur, le noyau d'où est sortie l'Université de Paris, et de cette Université, le modèle directement ou indirectement imité par les fondateurs de la plupart des autres universités, ou par ceux plutôt qui leur ont octroyé leurs statuts. Il constate dès lors deux courants dans les études, selon qu'elles se font dans les écoles des congrégations ou des ordres religieux qui recueillent la succession des anciennes écoles claustrales et épiscopales, ou dans les universités qui vont entrer en lutte avec elles. Laissant de côté les établissements du premier genre, il retrace l'histoire de ceux du second. Il fait passer sous nos yeux les privilèges des universités, leur population, leur gouvernement, leur système de collation des grades, leur enseignement des arts, de la théologie, du droit civil et canon, et de la médecine. Pour finir, il établit l'influence politique et sociale des universités par l'esprit de liberté et d'indépendance qui inspirait leur enseignement. L'œuvre a ce caractère de paix et de sérénité qui sied aux travaux scientifiques, et par là elle diffère de telle ou telle de ses sœurs nées au milieu des luttes ardentes engagées autour des intérêts de notre chère éducation nationale ».

M. C. n'a pas la prétention de donner, dans un volume de 300 pages, une histoire complète et approfondie des universités du moyen âge. Il ne se présente pas non plus comme un déterreur de documents inédits. Il a lu et mis à profit les principaux travaux publiés sur la question en France, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Espagne. Il a fortement travaillé les matériaux ainsi recueillis, les a condensés dans un cadre artistement construit, et, dans une langue

1. Discours de M. Compayré à la rentrée des Facultés de Poitiers, 3 novembre 1890.

claire, leur a donné une sorte de vie qui captive l'attention d'un bout à l'autre de son livre. C'est une bonne fortune pour les nombreux millions d'habitants de notre globe qui parlent et lisent l'anglais, d'avoir en leur langue un ouvrage aussi attrayant. Espérons que M. C. ne permettra point que les millions, nombreux aussi, de ceux qui parlent et lisent le français, soient réduits à se passer d'une œuvre née sur le sol de la France. Comme la traduction ne peut manquer d'être faite, nous nous permettons de souligner quelques fautes qui pourraient s'y glisser.

P. 100, note 1, mettez *Platter* pour *Plater*. — P. 307, l. 2, *Entstehung* pour *Entsteheung*. — Même page, l. 12, *Schulen* pour *schulen*. — P. 309, l. 3, *Universitæten* pour *universitæten*. — P. 43, l. 15, pour 1331, donné comme date de la fondation de l'Université de Poitiers, mettez 1431; cette faute n'est qu'une méprise, puisque p. 39 et p. 52 se trouve la date exacte, 1431.

P. 55, est une erreur grave. M. C. dit : « Des hommes qui eurent en leur temps une grande réputation, continuèrent l'enseignement d'Abélard. Dans le nombre fut Gilbert de la Porrée, qui enseigna la théologie. Il fut aussi un hérétique, et fut persécuté à son tour par saint Bernard, qui provoqua sa condamnation par le concile de Rome en 1148. » D'abord, ce n'est pas du concile de Rome qu'il s'agit, mais de celui de Reims. Ensuite, Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, n'était pas un hérétique, bien qu'il fût tombé dans quelques erreurs théologiques. Ce qui fait l'hérésie aux yeux de l'Église, ce n'est pas l'erreur ou l'ignorance de la vérité, c'est l'obstination dans l'erreur ou le refus d'accepter la vérité démontrée. Or, Gilbert de la Porrée, à Reims, reconnut ses erreurs, et promit, à la demande du pape, de les corriger. Voilà pourquoi il ne fut pas condamné comme hérétique. (Voir Pertz. *Monum. Germ. Histor.*, t. XX, p. 522 et suiv., et la thèse de M. Auguste Berthaud : *Gilbert de la Porrée*, p. 263 et suiv.)

Une autre erreur, d'une gravité moindre, il est vrai, se trouve à la page 68. M. C. rapporte le récit de Montalembert sur l'origine de l'Université de Cambridge. L'auteur des *Moines d'Occident* raconte, d'après Pierre de Blois, que quatre moines normands, transplantés de Saint-Évroul à Croyland, avec l'abbé Joffride, antérieurement professeur à Orléans, s'avisèrent d'ouvrir un cours public dans un grenier, qu'ils louèrent à la porte de la ville de Cambridge; que, ce grenier ni d'autres édifices plus vastes ne pouvant bientôt contenir la foule d'hommes et de femmes accourue pour les entendre, les moines de Croyland imaginèrent d'organiser l'enseignement donné par les professeurs sur le modèle des exercices monastiques de la communauté; que l'un était chargé d'expliquer Priscien, l'autre Aristote, un troisième Cicéron et Quintilien, un quatrième les Saintes Écritures; et que tel fut le commencement de l'Université de Cambridge, *faible ruisseau devenu bientôt un grand fleuve, qui féconda toute l'Angleterre*.

M. Bass Mullinger, dans sa savante et exacte histoire de l'Université

de Cambridge, t. I, p. 66, prouve que le récit de Pierre de Blois n'est qu'une fable, et il conclut ainsi : « Nous sommes, par conséquent, forcés d'abandonner, comme une scène imaginaire, l'agréable tableau qui représente les moines envoyés par l'abbé de Croyland à Cambridge, expliquant, au commencement du XII^e siècle, dans d'humbles granges, à des auditeurs enthousiastes, les pages de Priscien, d'Aristote et de Quintilien. » M. Compayré cite souvent Bass Mullinger; il est étonnant que ce passage lui ait échappé.

A part ces deux erreurs et les quelques inadvertances que nous avons signalées, *Abelard, and the Origin and Early History of Universities* est une œuvre exacte, et peut, pour le sujet qui y est traité, servir de livre de référence.

Jacques PARMENTIER.

Les grands écrivains français. Paris, Hachette.

396. — **Rabelais**, par René MILLET, 208 p.

397. — **Descartes**, par Alfred FOUILLÉE, 207 p.

398. — **Lesage**, par Eugène LINTILHAC, 207 p.

Nous sommes bien en retard avec la collection Hachette, dite des Grands Écrivains; mais elle est de celles qui peuvent attendre. Il ne faut pas la confondre avec la grande collection Régnier, qui se poursuit avec une trop sage lenteur, et, je le crains bien, ne sera jamais complète. Pour la petite collection des Grands Écrivains, que M. Jusserand dirige avec tant d'intelligence et de sens pratique à la fois, elle n'est pas tout à fait telle qu'on nous l'avait annoncée : plus d'un auteur en renom, qui figurait sur le programme primitif, s'est dérobé; mais ce n'est pas aujourd'hui qu'il conviendrait de se plaindre : un *Descartes* de M. Fouillée, voilà de quoi contenter les plus difficiles. Il se présente à nous flanqué du *Rabelais* de M. Millet, un diplomate qui est un lettré délicat, et du *Lesage* de M. Lintilhac, un érudit d'avenir. J'y ajouterais le *Chateaubriand* de M. de Lescure, si la mort récente de l'auteur ne m'empêchait de juger avec une pleine liberté ce livre d'un vieillard qui se sentait mourir; et le *J.-J. Rousseau* de M. Chuquet, si l'on m'accordait le droit de dire ici tout le bien que j'en pense.

Le *Rabelais* de M. Millet se lit tout d'un trait, avec facilité, avec joie, car il a été conçu dans la joie, et cela se sent à chaque page. Pour juger Rabelais, M. Millet s'est fait rabelaisien, dans le bon sens du mot, car à son auteur il a pris la verve, et il lui a laissé... le reste. C'est de la critique de « haute gresse », aimable et pourtant substantifique, et nouvelle, même après MM. Gebhart et Stapfer. Le pays et l'homme sont vus et peints avec netteté, avec relief : frère Jean, Panurge, Pantagruel se dressent et vivent devant nous, et il semble que, pour nous les mieux faire comprendre, le critique se transforme en eux. C'est qu'il a le don le plus précieux du critique, celui sans lequel tous les autres dons sont,

non pas stériles, mais froids, le don de sympathie. Et cette sympathie n'est point aveuglement; l'impartialité du juge reste entière : il sait reconnaître, par exemple, que telle fantaisie trop prolongée est franchement insipide. Il n'excuse pas, mais il explique l'excès. Ou plutôt Rabelais n'est pas à ses yeux plus excessif que n'est la nature elle-même : « Pour produire la sensation de la vie, il faut rendre l'excès de la vie. Est-ce que la nature choisit? Sa fécondité n'est-elle pas un torrent énorme et troublé qui ne s'arrête jamais (p. 78)? » Avec beaucoup de finesse, il montre et que la bouffonnerie rabelaisienne est très antérieure à Rabelais, et que, d'ailleurs, l'ordure est la rançon d'un idéal trop raffiné; que la bête se réveille en l'homme et regimbe lorsqu'on veut faire de lui un ange; que l'Église, avec son mépris du corps et son horreur du nu, tendait trop les cordes de l'âme, et que Caliban a pris sa revanche.

Très moderne, M. M. le semblera peut-être un peu trop à quelques lecteurs sévères. Ils lui reprocheront, j'en ai peur, une certaine truculence voulue de style; quelques rapprochements un peu forcés comme celui de Rabelais et d'Augier, de Rabelais et de Loti; quelques oppositions inattendues : l'optimisme intelligent de Rabelais, fondé sur la croyance en Dieu, est opposé au système de nos modernes bouddhistes; le Christ de Michel-Ange « à ce jeune homme blond et fade, qui montre aux fidèles de nos jours son cœur ensanglanté ». On ne s'attendait guère à rencontrer le Sacré-Cœur dans une étude sur Rabelais. Mais cela même fait la vie et le charme de ce livre. Je lui reprocherais plutôt d'avoir à peine indiqué certaines questions essentielles, sur lesquelles on a trop disserté, sans doute, mais auxquelles on ne saurait guère échapper quand on aborde un pareil sujet : les idées de Rabelais sur l'éducation physique ou intellectuelle, sur la vie universitaire, sur la littérature même et les auteurs de son temps, sont inséparables de sa doctrine, que M. M. définit fort bien, d'ailleurs, et dont il donne un curieux essai de synthèse. Il y a donc des lacunes dans ce livre brillant. Mais ce que l'auteur touche, il le précise et l'approfondit : par exemple, il explique par la différence des dates la différence de caractères qu'on remarque entre le cinquième livre du *Pantagruel* et les livres précédents; avant le cinquième livre la satire de l'Église est légère et gaie; ici, elle est rude et chagrine. C'est que, dans l'intervalle, les libéraux n'ont cessé de perdre du terrain; que de plus en plus le Saint-Siège se montre sourd à leurs conseils, que l'Angleterre et l'Allemagne se détachent, que le Concile de Trente, en excluant les protestants, les précipite dans l'hérésie. Partant de là, l'auteur montre comment Rabelais devient presque involontairement le père d'une lignée de libres-penseurs et comment l'esprit de son œuvre lui survécut. Cette influence exercée par Rabelais sur notre temps est caractérisée en quelques bonnes pages.

Décrivant le pays de son héros, la plantureuse Touraine, et recherchant dans quelle mesure le milieu agit sur les hommes, M. Millet écrit :

« Le sévère Descartes, fils de ce même sol, et dont la statue morose domine aujourd'hui Tours la sensuelle, protesterait contre cette tyrannie de la matière » (p. 7). Un partisan à outrance de la théorie des milieux lui répondrait : « Ne savez-vous pas que, seul, le hasard d'un voyage a fait naître Descartes à la Haye-Descartes, et qu'il était fils d'un conseiller au Parlement de Bretagne ? » Mais voici que, d'autre part, l'éminent auteur du *Descartes*, M. Fouillée, conteste cette origine bretonne. « Le Breton Abailard, le Breton Descartes », disait Victor Cousin. Le fait est que René Descartes n'avait rien de breton : toute sa famille, de robe et d'épée, était du Poitou et de la Touraine. » Sans attacher trop d'importance aux généralisations brillantes et bruyantes de Cousin (car, pour ne prendre qu'un exemple, le Breton Renan ressemblerait assez peu, je pense, au Breton Descartes), je crois que M. Fouillée fait trop bon marché, sinon de l'origine, au moins de l'éducation bretonne de son philosophe. Joachim Descartes était, en effet, poitevin, comme sa femme Jeanne Brochard, mère de Descartes; mais il épousa en secondes noces une bretonne, Anne Morin, de Nantes, et, loin de passer la plus grande partie de sa vie hors de la Bretagne, comme l'affirme M. Fouillée, il fonda à Rennes une famille bien décidément et définitivement bretonne. L'aîné de cette famille, Pierre Descartes, fut aussi conseiller au Parlement de Bretagne, et la fille de Pierre, Catherine Descartes, née au manoir de Kerléau près d'Elven, fille d'une Bretonne, resta fidèle à la Bretagne : c'est à cette « illustre Cartésie » que M^l de Scudéry écrit familièrement. On sait comme M^{me} de Sévigné fut surprise de rencontrer en Bretagne tant de gens qui portaient le nom du « père » de sa fille. En tout cas, Descartes n'est pas Tourangeau, ou ne l'est que par accident. Dans quelle mesure l'air de la Bretagne agit-il sur l'enfant pendant ses huit premières années ? je ne sais. « Sa forte personnalité, sa sincérité hautaine, que seule tempérerait sa prudence, son indocilité aux opinions d'autrui, son assurance en soi-même, tenaient, non à sa prétendue origine bretonne, mais simplement à la conscience de son génie » (p. 26). Je ne demande pas mieux que de le croire ; mais comment faire pour être sûr de ces choses-là ? En des questions aussi délicates, toute affirmation absolue paraît dangereuse, car on ne saurait prouver mathématiquement ni que l'influence du milieu ait été toute puissante, ni qu'elle ait été tout à fait nulle.

Le beau livre de M. F. s'ouvre par une introduction de vingt-quatre pages : *l'Homme*. En donnant le titre d'Introduction à ce court chapitre, l'auteur a voulu, sans doute, marquer son dessein d'écarter ou d'expédier rapidement toute la partie biographique et psychologique pour se consacrer tout entier à l'étude de la doctrine. Le public mondain auquel s'adresse la collection trouvera, je le crains, le livre un peu austère. Ce n'est pas ici qu'on s'en plaindra. Toutefois, même au point de vue de l'intelligibilité de la doctrine, ce préambule n'est-il pas trop écourté ? M. F. y regrette, dans un mouvement éloquent, que les longs travaux

soient réservés aujourd'hui « pour la Révolution de 1789 et pour Napoléon », et il se propose de montrer que Descartes a fait, lui aussi, une révolution, avant-courrière de l'autre. Mais Mirabeau, Danton, Napoléon, sont des révolutionnaires, pour ainsi dire, dramatiques, qui passionnent le gros public ; on ne se passionne point du premier coup pour la philosophie cartésienne : il y faut un certain effort d'intelligence et de volonté. Et pourtant elle est grande, cette révolution d'où la pensée moderne est sortie armée de toutes pièces ; elle est émouvante, cette vie du grand philosophe « né Français et mort en Suède ». Mais comment cet homme a fait cette révolution, j'aurai plus de peine à le comprendre si de prime abord on m'élève au système sans me faire passer auparavant, pour ainsi dire, par l'esprit où ce système s'est lentement élaboré. Notez que cet esprit, d'une si belle unité, est moins simple au fond qu'il ne peut le paraître. Comme l'auteur l'établit fort bien, un des traits caractéristiques du génie de Descartes c'est qu'il a le souci des applications autant que des spéculations : ce savant a les yeux ouverts sur la nature entière ; ce métaphysicien conseille à la princesse Élisabeth de faire comme lui, de se laisser vivre, de ne point s'absorber trop longtemps ni trop exclusivement dans les pensées métaphysiques. « Avis aux philosophes et au commun des mortels », ajoute M. Fouillée (p. 17). C'est fort bien dit ; mais, puisqu'il avait ces idées très saines sur la philosophie dans ses rapports avec la vie, j'aimerais à savoir mieux comment il a vécu : car enfin j'ignore ce que c'est que la princesse Élisabeth et ce que c'est aussi que ce correspondant de Descartes, si différent de lui, Balzac, en général ce que sont tous les correspondants et tous les amis de Descartes. Cette connaissance ne serait point indifférente, ce semble : on résoudrait par là bien des contradictions apparentes. Nous dire, en passant, que ce héros de la raison est doué d'une imagination ardente, qu'il est poète, musicien, amoureux, que le solitaire méditatif de Neubourg et d'Amsterdam est aussi le père désespéré de Francine, ce n'est qu'éveiller notre curiosité. Dans ce grand esprit, dont l'admiration pour Balzac se donne libre carrière dans une lettre célèbre, j'entrevois un coin de bel esprit, mais je ne fais que l'entrevoir.

Volontairement, M. Fouillée s'est privé du plaisir de ramener à l'unité ces éléments assez divers d'une des physionomies morales que nous croyons le mieux connaître et que nous connaissons le moins, car l'œuvre nous cache trop souvent l'homme : sens de la vie et goût des chimères, froide hardiesse de la pensée et enthousiasme presque mystique ou prudence presque normande, visions, pèlerinages, aventures, retraite sereine, que sais-je ? Mais quoi, il n'a presque pas parlé non plus de Descartes écrivain, et apparemment ce n'est pas par oubli. Il reste deux livres de philosophie pure, le *Système du monde selon Descartes et selon la science contemporaine* et l'*idéalisme cartésien* ; un troisième livre consacré à la *Psychologie et la morale de Descartes* ; un quatrième, et dernier, qui précise l'*Influence de Descartes dans la littérature et*

dans la philosophie. L'ensemble est lumineux autant que solide. On pense bien que je ne me hasarderai pas à suivre M. F. sur ce terrain. Je crois que l'exposé de la réforme cartésienne des sciences appellerait quelques réserves ; qu'on y prête trop généreusement peut-être à Descartes les idées de nos savants modernes. Mais c'est sans réserve que j'admire la hauteur et la fermeté d'intelligence avec laquelle l'auteur, dissipant bien des erreurs et des préjugés, restitue à la psychologie cartésienne son véritable caractère et prouve que Descartes peut être considéré comme le fondateur de la psychologie physiologique de notre époque, ou bien définit la morale de Descartes, non moins nouvelle, non moins féconde en résultats, car elle se sépare complètement de la théologie révélée. J'observe que plusieurs fois M. Fouillée se heurte aux affirmations de M. Brunetière : c'est contre lui qu'il défend la morale de Descartes, c'est contre lui qu'il établit, dans un dernier chapitre, excellent de tout point, que l'influence de Descartes sur son temps, exagérée par Cousin, Nisard et M. Krantz, est plus étendue et plus profonde que M. Brunetière ne veut la faire. Cette influence, il ne la grossit pas comme les uns, il ne la diminue pas comme l'autre ; il la mesure et l'explique, en philosophe impartial.

L'ethnologie est une belle science : grâce à elle, Descartes est entêté, âprement personnel, parce qu'il est Breton ; si Alain-René Lesage, de Sarzeau n'est rien de tout cela, est-ce aussi parce qu'il est Breton et Breton Bretonnant ? Pourquoi pas ? On juge trop la Bretagne d'après les Abailard et les Lamennais. C'est que ceux qui la jugent sont de Paris, ou du Midi, ou d'Auvergne, ce qui revient à peu près au même. La race auvergnate, nous apprend M. Lintilhac, est « tenace et grimpante ». Elle serait donc faite à la fois pour comprendre le tempérament breton, si persévérant, et le tempérament méridional, si entreprenant. M. Lintilhac lui-même en est un exemplaire assez vivant et complet : il avait grimpé sur la statue de Beaumarchais ; le voici qui grimpe sur la statue toute neuve de Lesage, et, ma foi, il y reste. Je ne plaisante point ; c'est quelque chose d'avoir gravé son nom *ad multos annos* sur un tel piédestal. S'il avait été Breton (mais qu'il fait mieux d'être méridional !) il aurait essayé peut-être de montrer que le milieu breton où Lesage est né, a grandi, n'est pas si « insignifiant » pour l'explication de sa vie et de son œuvre, car je puis lui assurer que beaucoup de ces Bretons, communément assimilés pour la raideur à leurs monuments mégalithiques, ont, comme l'a dit l'un d'entre eux, une manière fine et douce de prendre la vie, une manière discrète, gaie au fond, mais d'une gaieté secrète et voilée. Ce n'est point par l'indépendance que Lesage est le plus vraiment Breton : c'est par la modestie sans platitude, le désintéressement sans pose, l'ironie sans amertume ; c'est aussi, je le crois bien, par cette sorte de fatalisme serein, dont toute la littérature bretonne est imprégnée, qui est fondé sur la connaissance de l'homme, sur la notion indulgente de sa faiblesse, qu'il faut plaindre et non punir. Judas est le personnage

sympathique de tel mystère breton ; le héros de plusieurs des contes publiés par M. Luzel est un voleur, mais un voleur avisé, qui meurt riche, bien marié et estimé de tous. Dans la très bonne analyse que M. L. fait du caractère de Gil Blas, je pourrais relever plus d'un trait aussi celtique au moins que français ou espagnol. Avec tous ses défauts, ce Gil Blas est bon et sensible, incapable d'un acte foncièrement méchant, et, d'un bout à l'autre du roman, comme le lui dit l'hôtesse d'Oviédo, il ne change presque point. En un mot, je ne crois pas qu'il soit exclusivement un héritier des Panurge et des Scapin : s'il manque au fond de sens moral, il n'est pas grossièrement cynique ; il agit moins qu'il n'est « agi » ; il est irresponsable avec intrépidité, avec candeur. Lesage est un philosophe fataliste, qui ne dogmatise pas et n'en persuade que mieux. Et qu'enseigne-t-il sans vouloir enseigner ? qu'il y a, sans doute, des méchants et aussi de bonnes gens ; mais que l'immense troupeau oscille presque inconsciemment du bien au mal, et qu'il faut juger les choses humaines sans parti pris d'inflexible et intolérante vertu.

Ici, je me rapprocherai de la conclusion de M. L. sur la morale de Lesage (p. 186), et pourtant je ne l'écrirais pas comme il l'écrit, car c'est dans la seconde partie de son ouvrage que j'aurais le plus à critiquer ; non pas dans le premier chapitre du second livre (la Langue et l'esprit de Lesage), ni dans le dernier (sa Postérité littéraire) un des plus faciles et animés du volume entier, mais dans les chapitres II et III intitulés : *Sa conception de l'art et de la vie* ; — *Sa morale*. On m'y convie à choisir entre les Werther et les René, d'une part, les Panurge, les Gil Blas et les Figaro de l'autre. Outre que je ne crois pas qu'il suffise pour combattre un pessimisme qui n'est pas tout à fait conventionnel, de nous crier : « Soyons gais ! » je doute que la gaieté de tempérament d'un Rabelais ou d'un Beaumarchais soit celle d'un Lesage : l'éclat de rire et le sourire sont deux. Mais je ne puis exiger de M. L. qu'il voie les choses des mêmes yeux que moi, et, d'ailleurs, sur le fond des choses, il a raison, comme M. Brunetière, dont il se souvient, a raison d'écrire, « Gil Blas prend trop la vie en riant. Comme si ce n'était pas une manière de la prendre, et qui peut-être en vaut bien une autre ! » Passons donc condamnation sur quelques passages de la partie morale, nous n'aurons plus qu'à louer, et nous louerons surtout M. L. d'avoir fait un heureux effort pour ramener à l'unité un sujet assez complexe, car il y a de tout un peu dans l'œuvre de Lesage, et on pourrait lui appliquer le titre d'un des chapitres : « Œuvres mêlées ». Pour le dire en passant, ces Œuvres mêlées, le *Théâtre de la foire*, le *Bachelier de Salamanque*, restent un peu en dehors du plan tracé par M. Lintilhac. Malgré quelques accidents négligeables, ce plan est magistralement conçu et suivi.

Le premier, à notre connaissance, l'auteur démontre que le développement du talent de Lesage comprend trois périodes distinctes, période de tâtonnements, période d'affranchissement graduel, période de pleine

originalité. Dans la première période, Lesage est surtout traducteur ; il ne l'est pas, d'ailleurs, uniquement, puisque, dans la traduction du *Don Quichotte* d'Avellaneda (c'est la première découverte de M. L.), la seconde partie est tout entière de Lesage. Dans la seconde période, le traducteur, enhardi par le succès, se fait imitateur et adaptateur. *Crispin rival de son maître* doit plus à Molière qu'à Hurtado de Mendoza, auteur de *los Empeños del mentir* ; le *Diable boiteux* n'emprunte guère qu'un cadre au *Diablo cojuelo* de Guevara. Enfin, la période de pleine originalité nous offre *Turcaret* et *Gil Blas* ; on pense bien que M. L. s'y arrête avec amour, car ce n'est pas là son moindre mérite ; il aime son sujet, et il le comprend d'autant mieux qu'il l'aime davantage. Point de lyrisme, il admire, et pourtant il se montre plus préoccupé d'expliquer que d'admirer. Toute la partie centrale du livre est d'une grande netteté et d'une grande force de logique : on assiste à l'élargissement progressif d'une œuvre qui devient de plus en plus personnelle et française. Et cette loi de progression n'est pas seulement applicable à l'œuvre générale ; elle se vérifie encore dans chaque œuvre particulière : par exemple, dans le *Diable boiteux*, deux chapitres et demi sur vingt et un sont imités de l'espagnol et c'est dans la première partie qu'on les trouve ; de même, presque toutes les imitations du *Gil Blas* sont dans les quatre premiers livres : « Jusque dans son chef-d'œuvre, il a commencé par suivre la même marche que dans ses imitations précédentes, plus ou moins libres. La modestie naturelle de son esprit l'a toujours tenu très près de ses sources espagnoles au début de ses œuvres ; mais il s'en est écarté ensuite d'une œuvre à l'autre avec une vitesse toujours croissante, comme le progrès même de son talent » (p. 85).

C'est là une vue ingénieuse ; mais il faut aller droit aux deux grosses découvertes qui rendront ce livre nécessaire désormais à ceux qui étudieront Lesage : d'une part, la genèse et la fortune de *Turcaret* éclaircies ; de l'autre, les sources de *Gil Blas* retrouvées. Pour *Turcaret*, nous savons désormais quels pamphlets satiriques et dramatiques, dirigés contre les gens de finance, ont été comme les premières esquisses d'une peinture autrement large et vraie ; surtout l'histoire de *Turcaret* au théâtre est présentée sous un jour nouveau, presque inattendu. Il n'est pas vrai que le pouvoir ait vu cette pièce d'un mauvais œil et ne se soit décidé qu'avec peine à la laisser représenter : tout au contraire, il était de connivence avec l'auteur contre les traitants, sur lesquels il était trop heureux de détourner l'irritation du public. Il n'est pas vrai que le parterre ait méconnu la valeur d'une telle œuvre et que *Turcaret* soit tombé. Ce sont les traitants seuls qui ont essayé d'abord d'en empêcher la représentation, ensuite d'en entraver le succès. Avouons qu'ils avaient leurs raisons pour cela ; mais ils n'ont pas réussi. Pour *Gil Blas*, la découverte de M. L. est plus importante encore et surtout plus surprenante. On peut dire qu'il n'y a plus aujourd'hui d'énigme de *Gil Blas*, plus de mystère. « Posée bruyamment par Voltaire, embrouillée

par une mystification du P. Isla, envenimée par de graves dissertations d'un autre espagnol Llorente, reprise avec insistance pas d'autres critiques espagnols, américains, allemands, cette question de plagiat a été élevée à la hauteur d'un débat international » (p. 79). Il faut lire de très près tout le chapitre IV de la première partie : il est bourré de documents, et il est amusant, car on prend un vif plaisir à voir tomber sous les coups d'une érudition très sûre tant de légendes accumulées, tant d'erreurs traditionnelles et solennelles. La vérité pourtant n'était point, semble-t-il, si malaisée à découvrir, puisque les sources de *Gil Blas* sont françaises et qu'elles sont imprimées. Eh ! sans doute, rien n'était plus simple ; mais personne ne s'en était avisé. On ne rééditera plus l'histoire de ce mystérieux manuscrit espagnol que Lesage aurait détruit après l'avoir pillé. Assurément plus d'un trait venu d'Espagne ou d'Italie n'a pas été dédaigné par Lesage ; mais le *Gil Blas* est si français que, dans ses trois parties, M. L. peut noter les différences d'âge et les changements d'humeur de son écrivain.

A côté de ces services rendus à la critique, que sont quelques détails, sur lesquels on pourrait chicaner M. Lintilhac ! Que de choses il sait ! et comme il a dû souffrir de ne pouvoir dire tout ce qu'il sait ! Le livre a gagné, je crois, à cette contrainte : il est robuste sans excès de santé.

Félix HÉNON.

399. — H. PIRENNE. **Bibliographie de l'histoire de Belgique**. Gand, Engelcke. 1893. In-8, 230 p.

L'Allemagne avait Dahlmann et Waitz ; la France, Gabriel Monod ; la Belgique a maintenant Pirenne. L'auteur de ce volume n'a pas voulu donner une bibliographie complète de l'histoire de son pays ; son but, pédagogique avant tout, a été de composer simplement un essai de répertoire systématique des principales sources et des travaux essentiels d'érudition relatifs à l'histoire belge. Le livre rendra de très grands services ; non seulement il simplifiera la tâche des maîtres qui ne devront plus dicter à leurs auditeurs de longues listes d'ouvrages ; mais il épargnera des tâtonnements inutiles aux étudiants. M. P. adopte la même disposition que ses devanciers de France et d'Allemagne. Il exclut de son répertoire tout ce qui n'a pas directement pour sujet l'histoire de la Belgique, mais il renvoie, à chaque paragraphe, aux paragraphes correspondants de Dahlmann-Waitz et de Monod. Il fait rentrer dans le champ de l'histoire belge tous les pays qui forment aujourd'hui le royaume, mais en y ajoutant pour le moyen âge, l'Artois, les évêchés de Cambrai et d'Utrecht, les comtés de Hollande et de Gueldre. Jusqu'à l'année 1598, jusqu'au moment où, à l'avènement d'Albert et d'Isabelle, se forment deux nationalités distinctes, il cite les travaux qui traitent de l'histoire des Pays-Bas ; après cette date, il n'indique que les ouvrages consacrés aux Pays-Bas catholiques (sauf naturellement pour

les dix-sept années qui s'écoulent de 1814 à 1830). Un très court chapitre a été, tout d'abord, réservé aux temps antérieurs à 843, au traité de Verdun. Puis vient une période qui s'étend jusqu'au commencement du XII^e siècle. Une troisième période comprend les XII^e et XIII^e siècles (Lotharingie jusqu'à la fin du grand interrègne; Flandre jusqu'à l'avènement de Philippe le Bel). La quatrième période commence à la fin du XIII^e siècle et se termine, aussi bien pour la Flandre que pour les principautés lotharingiennes, à l'avènement de la maison de Bourgogne. On ne pourra qu'approuver cette division qui n'a rien d'arbitraire et d'artificiel, qui s'applique à l'histoire de la civilisation comme à l'histoire purement politique, qui s'adapte également aux deux groupes de territoires ; à ceux de la mouvance française et de la mouvance impériale, à gauche et à droite de l'Escaut. Viennent ensuite, et sans nulle difficulté, au point de vue chronologique, cinq périodes : les ducs de Bourgogne; les Pays-Bas, depuis le mariage de Maximilien d'Autriche avec Marie de Bourgogne jusqu'à l'abdication de Charles-Quint; la révolution des Pays-Bas sous Philippe II; les Pays-Bas, de l'avènement des archiducs Albert et Isabelle au traité de Rastadt; les Pays-Bas, du traité de Rastadt à la fondation du royaume des Pays-Bas (gouvernement autrichien; révolutions brabançonne et liégeoise; conquête française); le royaume des Pays-Bas et la révolution belge. Dans chaque chapitre, un paragraphe spécial est donné au pays de Liège qui eut son indépendance politique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. M. P. indique d'abord les sources, puis les travaux des modernes. Il n'accumule pas les détails; il mentionne pour chaque source une seule édition, celle qu'il regarde comme la meilleure, en ayant soin de renvoyer le lecteur pour les sources les plus importantes aux études de critique dont elles ont été l'objet. Quant aux travaux modernes, il ne cite que les principaux, ceux qui sont vraiment scientifiques ou qui contiennent des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Il réserve, comme c'était son devoir, une place très large à l'histoire locale. Tel quel, ce livre sera très utile, et s'il contient inévitablement des omissions et des erreurs de titres ou de dates, elles ne peuvent manquer de disparaître dans les prochaines éditions. Tous les travailleurs s'associeront à nous pour remercier et féliciter M. Pirenne d'avoir entrepris si courageusement et mené à si bonne fin une tâche difficile.

A. CHUQUET.

1. P. 195, lire *vom* Niederrhein et non *von*, et ajouter le titre complet *von Brabant, Flandern, Holland*, etc.; au lieu de citer l'édition de Berlin, mieux valait citer le vol. III de l'édition des œuvres complètes donnée par Gervinus (1843) ou l'édition spéciale en deux volumes publiée par Wilhelm Buchner à Leipzig (Brockhaus, 1868); la traduction française est d'ailleurs fautive, incomplète, et a pour auteur Pougens. Outre les deux études spéciales de Zeissberg, j'aurais également cité les *Quellen* du même, sans oublier les deux premiers volumes de Vivenot; on y trouve de nombreux détails sur les Pays-Bas autrichiens. Pareillement, le travail de Fieffé sur les troupes étrangères au service de France, le livre du général Guillaume (*Hist. des régiments nationaux belges*, Bruxelles, 1855) et le *Voyage* de J.-B.-J. Breton dans *a ci-devant Belgique* (1802) devraient être mentionnés.

400. — *Joannis de Capella cronica abbreviata dominorum et sanctorum abbatum Sancti Richarii nova editio quam summaris annotationibus que illustravit E. PRAROND.* Paris, Alph. Picard, 1893. In-8 de xviii-194 p. Tiré à 100 exemplaires.

Cette réimpression est dédiée par l'éditeur à Jean de la Chapelle « A toi l'humble prêtre d'une petite cure, mais qui aimas l'histoire... Tu fus longtemps presque un oublié et tu demeures, non un grand méconnu, mais un modeste dédaigné à qui reconnaissance est due cependant. » M. Prarond, s'adressant toujours à Jean de la Chapelle avec une spirituelle bonhomie ¹, rappelle que lui-même publia, en 1856, dans le tome VIII des *Mémoires* de la Société d'Abbeville, la chronique des abbés de Saint-Riquier d'après une transcription « scrupuleusement faite sur la mauvaise copie de la collection Dom Grenier. » La nouvelle édition reproduit la copie conservée dans la collection Baluze « non parfaitement sûre toujours, mais meilleure cependant que celle de la collection de Dom Grenier. » Il y a joint « des élucidations, des corrections, des variantes, empruntées à un manuscrit acquis par lui à la vente de la bibliothèque de Bommy ². Dans la préface de 1856, réimprimée (p. ix-xiv), M. P. présentait ainsi son auteur : « Jean de la Chapelle, natif du village de Honneu, curé du même lieu, et notaire apostolique, a composé la *chronique abrégée de l'abbaye de Saint-Riquier*, l'an 1492, par le commandement d'un abbé nommé Eustache le Quieu. Ces simples mots du père Ignace (*Histoire ecclésiastique d'Abbeville*, p. 520), nous apprennent à peu près tout ce qu'il est possible à présent de savoir sur le chroniqueur. » Il analyse très bien l'ouvrage puisé aux sources qui abondaient alors dans l'abbaye et d'autant plus précieux que « beaucoup de ces sources ont été à jamais taries, pour les historiens futurs, par le feu allumé pendant la Révolution sur la place de Saint-Riquier. » Il signale, parmi les faits consignés dans cette chronique, les édifices construits, les étangs creusés, les parcs entourés de murs, au temps de la plus grande splendeur de l'abbaye, les famines affreuses de 1293 et 1437, la bataille de Crécy, où, suivant le compte du chroniqueur, périrent seulement 3800 hommes de l'armée française, dont 1200 chevaliers; le passage de Jeanne d'Arc prisonnière ³, divers événements importants de l'histoire générale, les troubles à Paris, la bataille du pont de Saint-

1. M. P. s'excuse ainsi (p. viii) d'avoir directement interpellé le vieux chroniqueur : « Si de graves gens me reprochent cet entretien familier avec toi, je m'en consolerais. Je ne suis qu'un passant sur le terrain de l'histoire. Un passant a des grâces de liberté. Il peut, tout en restant sévère pour ce qu'il fait, s'accorder des indulgences que se refusent de plus assis. »

2. Cet extrait d'étendue considérable aurait été pris, s'il fallait en croire une note marginale, sur l'original sorti de la propre main de l'auteur. M. P. s'accuse humblement (p. vi) de n'avoir pas conféré ces transcriptions avec celle de la collection Duchesne (Bibl. nat.).

3. « Elle coucha et dormit dans le château de Drugy, où la virent D. Nicolaus Bourdon, prévôt, et D. Johannes Capellani, aumônier, et plusieurs autres religieux. »

Cloud, la bataille d'Azincourt, la trahison qui livre Paris, la guerre qui expulse les Anglais, et M. P. constate encore que la chronique peut suppléer en quelques points pour l'histoire de la ville même de Saint-Riquier, aux registres municipaux incendiés avec les titres de l'abbaye.

M. Prarond a très bien rempli tous ses devoirs d'éditeur. Il a rédigé des sommaires détaillés en tête des chapitres; il a dressé à la fin du volume une table chronologique (succession des abbés); il a mis partout des notes fort utiles, quelques-unes fort curieuses; en un mot il a fait une fois de plus œuvre de bon critique et de bon Abbevilleois.

T. DE L.

CHRONIQUE

ITALIE. — M. DE RUGGIERO vient de faire paraître le 3^e fascicule du 2^e volume de son *Dizionario epigrafico*. Il est à remarquer que M. de Ruggiero, pour activer la publication de son dictionnaire, s'est adjoint des collaborateurs non seulement en Italie mais à l'étranger. C'est ainsi que, dans le présent fascicule, on lit les signatures de MM. KUEBLER et F. CUMONT.

ALLEMAGNE. — Les Mékhitharistes de Vienne publient : *Precatio pro uniursa Ecclesia, ex sacra liturgia S. J. Chrysostomi, quinquaginta linguis exarata ac propriis typis excusa*; 103 pp. in-4°. Les liturgies orientales ont fourni quelques-unes des versions; les autres ont été demandées à des savants, la traduction éthiopienne à M. Guidi, la traduction cambrienne à M. J. Rhys, la traduction hébraïque à M. G. Bickell, etc. La traduction française, due à M. G.-A. Schrumpf, « de l'Université de France », garantie littérale, contient pourtant des inexactitudes : τοῖς βασιλεῦσι ἡμῶν, τῷ στρατῷ καὶ παντὶ τῷ λαῷ est traduit par : « Aux rois chrétiens et à leurs jeunes gens armés »; amen se rend d'ordinaire par « ainsi soit-il ». Mais les Mékhitharistes ont voulu surtout donner des spécimens de leurs impressions; ils sont fort beaux; il n'y aurait qu'à adresser quelques critiques au syriaque jacobite, qui n'est pas très net; leur estranghelo, d'ailleurs bien connu des orientalistes, est au contraire superbe.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1893.

Le Président annonce qu'en raison de la fête nationale, la prochaine séance aura lieu le mercredi 12 juillet.

1. Voici une de ces dernières (p. 35) : « Je négligerai dans l'énumération de La Chapelle les redevances (année 831) en blé, en porcs, en oies, les droits de marché, de tonlieu, les redevances en pains, en tartes, les offrandes ou dons au tombeau de Saint-Riquier, dont le total montait cependant assez haut, et je m'arrêterai à ce seul calcul 2,500 maisons, donnant chacune 12 deniers par an, fournissaient en total chaque année à l'abbaye 30,000 deniers. Les mêmes maisons, servant chacune quatre poulets ou chapons par an, en portaient en total à l'abbaye 10,000. Ces maisons, assujéties à fournir annuellement trente œufs, en remettaient soixante quinze mille. » C'est le cas ou jamais de dire avec le fabuliste :

Dieu prodigue ses biens

A ceux qui font vœu d'être siens.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Senart, président, annonce que la commission du prix Gobert a proposé de décerner le premier prix à MM. Allmer et Dissard, pour leur ouvrage sur les *Inscriptions de Lyon*, et le second prix à M. Lecoy de la Marche, pour son *Histoire des relations de la France avec le royaume de Majorque*. Il est procédé au vote.

Le premier prix est décerné à MM. Allmer et Dissard, par 26 voix, contre 6 données à M. J. Flach et 3 à M. Lecoy de la Marche.

Le second prix est décerné à M. Lecoy de la Marche, par 27 voix, contre 5 données à M. Guilhaume et 2 à M. J. Flach.

M. Longnon, au nom de la commission du prix La Grange, annonce que ce prix est décerné à M. Emile Picot, pour l'édition du *Mistère du Viel Testament*, commencée par feu le baron James de Rothschild et achevée par M. Picot.

L'Académie se forme une seconde fois en comité secret.

La séance publique ayant été reprise pour la troisième fois, M. Homolle présente à l'Académie les reproductions de plusieurs nouvelles sépultures découvertes à Delphes dans le trésor des Athéniens. Il signale les singuliers contrastes de style que l'on constate de métope à métope et même dans les différentes parties d'une même métope. Ce sont là les caractères évidents d'un art de transition. M. Homolle communique aussi des dessins de M. Tournaire, qui reproduisent une série fort intéressante de terres cuites peintes architectoniques.

M. Edmond Le Blant, communique, de la part de M. Helbig, correspondant de l'Académie, une inscription relevée à Rome chez M. Martinetti. Elle est gravée sur une petite plaque de bronze en forme de *titulus*, large de 0^m22 et haute de 0^m12. Les lettres sont incrustées d'argent; à gauche est gravée une palme, à droite une couronne de lauriers. Le texte, qui paraît être du 1^{er} siècle de notre ère, se lit ainsi :

GENIO
CGERVONI
IANVARI
FORTVNATVS DECVR
CERVIVM SER

« Genio Gaii Geruloni Januarii Fortunatus decuriae Gerulorum servus. »

Le secrétaire général de l'Académie des sciences de Cracovie annonce par lettre que la bibliothèque polonaise, 6, quai d'Orléans, à Paris, fondée en 1838, par la Société historique et littéraire polonaise, vient d'être cédée à l'Académie des sciences de Cracovie. Cette Académie y a institué une « station scientifique polonaise » placée sous la direction de M. Joseph Korzeniowski et chargée de servir d'intermédiaire entre les savants français et l'Académie des sciences de Cracovie. Elle s'appliquera, notamment, à mettre les savants français à même de profiter des travaux scientifiques publiés en polonais.

Ouvrages présentés : — par M. Barth : 1^o Vossion (Louis), *Nat-Worship among the Burmese*; 2^o *the Kalyani Inscriptions erected by king Dhammaceti at Pegu in 1476 a. D.*; 3^o *Inscriptions of Pagan, Pinya and Ava, deciphered from the ink-impressions found among the papers of the late Dr Forchhammer government archaeologist, Burma*; — par M. Barbier de Meynard : 1^o HARLEZ (Ch. DE), *le Livre des esprits et des immortels, essais de mythologie chinoise, d'après les textes originaux*; 2^o LE MÊME, *la Poésie chinoise, préceptes et modèles*; — par M. Gaston Paris : DRAGOMANOV, diverses études de folk-lore ruthène, en bulgare; — par M. Homolle : CAVADIAS, *Fouilles d'Épidaure*; — par M. de Barthélemy : 1^o NICAISE (Aug.), *la Sépulture gauloise de Dommartin-Lettée (Marne)* [extrait des *Mémoires de la Société académique de la Marne*]; 2^o BABELON (Ernest), *Mélanges numismatiques*, 2^e série; — par M. Clermont-Ganneau : *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XVIII (contenant le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque d'Alger, rédigé par M. FAGNAN).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31-32

— 31 juillet-7 août —

1893

Sommaire : 401. SCHÆFER, Le papyrus Ebers. — 402. SCHWARZ, Omar, fils d'Abi Rebia. — 403. MAASS, Aratos. — 404. Héronidas, Les Mimes, trad. DALMEYDA. — 405. WILMANN, Grammaire allemande, I. — 406. KLEIN, Raimond d'Aguilers. — 407. Extraits de la chanson de Roland, p. G. PARIS. — 408. ROY, Charles Sorel. — 409. TOLDO, Figaro et ses origines. — 410. WALISZEWSKI, Catherine II. — 411. Souvenirs de Chaptal. — 412. Mémoires de Beauvais. — 413. Mémoires de Michelot Moulin. — 414. GRÉARD, Nos adieux à la vieille Sorbonne. — Chronique. — Académie des inscriptions.

401. — H. SCHÆFER. **Commentationes de Papyro Medicinali Lipsiensi (Papyrus Ebers)**. Berlin, G. Schade, 2892, in-4, 49 p. aut.

M. Schæfer, qui se propose d'étudier en détail le *Papyrus Ebers*, a choisi pour sujet de sa *Dissertation inaugurale* six points qui intéressent la composition et la critique de ce curieux document. Il veut montrer dans le premier que le Papyrus, tel qu'il nous est parvenu, n'a ni titre ni préface. Il prouve, en effet, que le titre attribué à l'ouvrage entier appartient en réalité à la première formule seule ; mais son autre thèse me paraît être aventureuse. Les trois premiers chapitres sont des prières magiques que le malade ou ses gardes doivent répéter en faisant usage des talismans et des potions médicales : comme elles s'appliquent à tous les cas où talismans et potions sont employés, n'est-ce pas là un véritable préambule, commun à tout le livre ? Le deuxième chapitre démontre de façon très convaincante que le *Papyrus Ebers* contient des scholies écrites pour expliquer des livres de médecine plus anciens. M. S. signale les pages xcix, 12-c, 2 et c, 14-cii, 16, les rapproche de la version qui nous en est parvenue du *Papyrus médical de Berlin*, et montre que le *Papyrus Ebers* renferme en plus les explications des mots rares ou trop littéraires qui se trouvaient dans le texte primitif. Sa démonstration ne laisse rien à désirer, et confirme ce que je disais, il y a longtemps déjà, sur ces deux petits traités « d'un style ancien et déjà assez « obscur au temps de la XVIII^e dynastie pour que le scribe ait cru devoir « noter les variantes des différents manuscrits qui lui avaient servi à « faire son édition ». » Dans le paragraphe suivant, M. Schæfer, appliquant ingénieusement les principes qu'il vient d'exposer, montre qu'à la page cii du *Papyrus*, un bourdon a fait tomber un aphorisme médi-

1. *Revue critique*, 1876, t. I, p. 237.

cal complet, sa glose et le début de l'aphorisme suivant. Lorsque le copiste apercevait son erreur, il notait le passage d'une petite croix à l'encre noire ou rouge et remettait en marge les mots omis : Chabas avait signalé l'usage pour le *Papyrus Harris* ¹, et depuis on l'avait retrouvé dans les inscriptions hiéroglyphiques les plus anciennes ², mais personne n'avait songé à le rechercher dans le *Papyrus Ebers*. M. S. en cite divers exemples et corrige d'une façon indubitable plusieurs passages incompréhensibles du texte. Ce sont là les points les plus saillants de ce petit mémoire. M. Schæfer y a déployé beaucoup de sagacité, beaucoup d'esprit critique, et son premier travail nous fait bien augurer de l'étude plus considérable qu'il paraît annoncer sur l'ensemble du *Papyrus Ebers*.

G. MASPERO.

402. — **Umar Ibn Abi Rebia, ein Arabischer Dichter, etc.**, von Paul SCHWARZ. Leipzig, 1893. In-8, 54 p. et 11 p. de texte arabe.

C'est un aimable sujet de thèse que M. Schwarz a choisi pour son examen de doctorat : un poète des premiers âges islamiques, que ses bonnes fortunes et le tour galant de ses vers ont fait surnommer « le maître du *ghazal* (poésie amoureuse) ». Omar fils d'Abi Rebia, c'est son nom, méritait d'être tiré de l'oubli ; sa biographie est un des chapitres les plus curieux du *Livre des Chansons* (Kitab el Aghany) pour l'étude de l'ancienne société musulmane plutôt que comme document historique proprement dit. Car ce poète, issu de la famille de Koreïch où la poésie n'était guère en honneur, demeura toujours étranger aux agitations de son siècle.

Né l'an 13 de l'hégire (644 de J.-C.), le jour même où le Khalife 'Omar tombait sous le poignard d'un assassin, il ne prit aucune part, malgré sa naissance illustre, aux luttes acharnées qui firent passer le pouvoir dans la main des Omeyyades. Peut-être aussi y avait-il du dédain dans cette indifférence. Aux yeux d'un noble Koreïchite, Moawyah et ses successeurs n'étaient que de méprisables usurpateurs. Deux pièces seulement du *diwan* ou recueil complet de ses poésies ont trait à des faits historiques, deux élégies sur la bataille dite du *Djemel* et celle de *Sif-fîn*, et encore la médiocrité du style de ces morceaux inspire-t-elle des doutes sur leur authenticité. La caractéristique du talent d'Omar, M. S. a bien fait d'insister sur ce point, est le chant d'amour : toute proportion gardée de temps et de milieux, c'est l'œuvre d'un *minnesänger*. A la Mecque, sa ville natale, pendant les solennités du pèlerinage et jusque sur le parvis sacré de la Kaabah, ses hommages s'adressent non pas

1. Chabas, le *Papyrus magique Harris*, p. 94.

2. Maspero, *Études égyptiennes*, t. II, p.

à la pierre tombée du ciel, non pas à la Station d'Abraham, mais aux belles dévotes qui se mêlent à la foule pieuse ; et il les choisit parmi les plus nobles comme Fatimah, la fille d'Abd-el-Mélik, commandeur des Croyants.

Le *Livre des Chansons*, dans la longue notice qu'il consacre au poète, est plein d'anecdotes charmantes dont on pourrait composer le tableau le plus vrai, le plus coloré de la vie arabe dans ce siècle de ferveur guerrière et de poésie chevaleresque. On se prend à regretter que M. S. se soit contenté d'une esquisse. Il est juste de reconnaître qu'il a tiré le meilleur parti possible de ce livre merveilleux, véritables archives de l'art et de la civilisation musulmane pendant la plus belle période de leur expansion. Mais, pour une monographie comme celle-ci, tout était à citer : le moindre détail a sa valeur, le moindre fragment de poésie éclaire la tradition ou embellit la légende. Et d'ailleurs un fragment de l'*Aghany* est toujours bon à prendre. N'oublions pas que le style en est classique, qu'il passe à bon droit pour un modèle et que l'édition unique, publiée en Égypte, il y a vingt-cinq ans, est dans bien peu de mains.

J'exprimerai le même regret à l'égard des pièces du divan auxquelles l'éditeur a cru devoir donner la préférence. Qu'il n'ait pas songé à publier les 4,000 vers qu'il renferme, nul ne lui en fera le reproche : il y a dans le genre même une monotonie inévitable. Mais pourquoi avoir choisi les cinq premiers morceaux dans l'ordre où ils se présentaient ? La pièce n° 1, sorte de duo passionné, est fort agréable ; mais il eût été facile de trouver à la suite, dans le recueil, des fragments d'un ton plus varié et qui auraient servi d'éclaircissement à l'abrégé de notice que M. S. a tiré de l'*Aghany*. Il est vrai qu'une thèse de doctorat ne permet pas de longues excursions, pourtant il n'était pas difficile de l'enrichir encore sans en augmenter beaucoup les dimensions. C'est la seule critique que j'adresserai à l'auteur. Sans doute on peut différer d'avis avec lui sur le sens de quelques vers. Était-il possible de faire mieux ? M. S. n'avait à sa disposition que trois copies assez modernes, sans vocalisation, sans gloses ni commentaires. Or des vers arabes du 1^{er} siècle sans commentaires, c'est trop souvent lettre morte, non seulement pour les érudits d'Europe, mais pour les meilleurs lettrés du Caire et du Maroc. Et il en était déjà ainsi, il y a sept ou huit cents ans, au plus beau temps des écoles de Koufah et de Basrah. Félicitons donc M. Schwarz d'avoir abordé ces obstacles avec résolution et de les avoir franchis presque toujours avec succès. Voilà un début excellent et qui permet de fonder sur l'avenir scientifique du jeune orientaliste distingué, élève de M. Socin, les plus solides espérances.

A. BARBIER DE MEYNARD.

403. — E. MAASS. *Aratea* (Philol. Untersuch. herausgegeben von A. Kiessling und U. v. Wilamowitz-Moellendorff, 12tes Heft). Berlin, Weidmann, 1892, 416 p.

Les hellénistes qui s'occupent plus spécialement de la littérature alexandrine seront reconnaissants à M. Maass; dans cet ouvrage, écrit en latin, qui se compose de onze dissertations, il se propose de compléter ce que nous savons d'Aratos, ajoutant des détails nouveaux, rectifiant des opinions erronées, recherchant, dans de laborieuses investigations, tout ce qui peut nous éclairer sur la vie et les œuvres de ce poète si célèbre de son temps, et qui, de nos jours, on l'a déjà fait remarquer, est peut-être moins cultivé qu'il ne le mérite. Toutes ces dissertations sont généralement bien conduites, et aucune n'est dénuée d'intérêt; mais l'auteur n'a pas toujours réussi dans ses démonstrations: il use parfois d'arguments peu solides et pose dans quelques chapitres des conclusions précipitées; en matière littéraire, on se laisse aller, sans y penser, à accommoder des démonstrations à la solution désirée. C'est encore plus fréquent lorsqu'il s'agit de questions de détail, et ce sont de telles questions qui font l'objet du présent volume. Je ne veux pas dire que M. M. va toujours trop loin; bien au contraire, ce n'est que par exception qu'on n'adhérera pas à ses opinions. L'analyse des onze morceaux montrera d'ailleurs à quels chapitres je fais allusion; je regrette seulement de ne pouvoir dire plus longuement tout le bien que je pense de quelques-uns d'entre eux. — Les deux premières dissertations sont une étude intéressante sur le texte d'Aratos et quelques-unes de ses sources. I. *De Achille grammatico Arati interprete*. M. M. montre l'importance du cod. *Vaticanus* 191 pour le texte d'Achille, à qui il convient d'attribuer la première biographie d'Aratos et le fragment *περὶ ἐξηγήσεως*. Achille s'est servi (III^e siècle ap. J.-C.) d'un commentaire sur Aratos où ont puisé plus tard les scolastes d'Aratos et de Germanicus (vers le x^e siècle). — II. *De Arati codice Hipparcheo*. Comparaison du texte d'Hipparque avec le *Marcianus*; très utile pour l'établissement du texte. — III. *De Arati interpretum qui fertur catalogo*. Un des meilleurs morceaux du volume. Il s'agit de catalogues des auteurs qui ont écrit sur le ciel. Dans le titre *οἱ περὶ τοῦ ποιητοῦ συνταξάμενοι* (double liste, *Vatic.* 191) le mot *πόλου* a été justement substitué à *ποιητοῦ* par Wilamowitz, d'après une autre liste (*Vatic.* 381): *οἱ περὶ τοῦ πόλου συντάξαντες*; M. M. se rallie à cette opinion, et recherchant ensuite quel est le sens du mot *πόλος*, il produit de nombreux passages dans lesquels ce terme est employé, montre quelles différentes acceptions il a prises, et conclut que le titre ci-dessus est équivalent à *de cæli scriptoribus*. M. M. complète et dresse le catalogue de ces auteurs à l'aide de trois autres listes, et après avoir comparé d'autres catalogues de même genre, passe en revue tous ces écrivains et nous renseigne sur chacun d'eux (noter ce qui concerne Boethos). Ce sont pour la plupart des stoïciens, et c'est précisément dans leur langue que *πόλος* a le sens de *ciel*. Toute cette dissertation, et spécialement la discussion sur *πόλος* = *οὐρανός*, doit

être signalée à l'attention. — IV. *De Cratete Mallota*. Cratès, un des écrivains mentionnés dans deux des listes précédentes, fait l'objet d'un chapitre spécial, encore très instructif, et qui nous apprend des choses fort intéressantes. Il n'y a aucune preuve, dit M. Maass, que Cratès ait écrit un commentaire sur les *Phénomènes* ; ce qu'on connaît de lui (διορθώσεις, διορθωτικά, ὁμηρικά) a rapport à Homère, et ce sont trois écrits distincts, l'un une édition, l'autre un commentaire (Villoison, Hillscher), le troisième un livre spécial, relatif à la géographie et à l'astronomie homériques. Les ὁμηρικά, divisés en neuf livres, quatre sur l'*Iliade*, cinq sur l'*Odyssée* (remarquable découverte), ont été la source des *Allégories homériques* du Pseudo-Héraclite, de la *Vie d'Homère* du Pseudo-Plutarque, et d'autres compilations. — Dans un « Epimetrum » M. M. défend contre Meineke le titre Τρυχθονία d'un poème géographique de Néoptolème (*de Neoptolemo Pariano*). — Les raisonnements de M. M. sont moins solides dans plusieurs des chapitres suivants, et il m'est impossible de le suivre dans toutes ses conclusions. V. *De Arati scriptis deperditis*. Ἀστροικά est le titre d'une « série » de poèmes, dit M. Maass, au nombre de cinq au moins (d'après Tzetzés, *ad Hes. Opp.* 1) ; mais l'hypothèse d'une suite portant ce titre, fort admissible par elle-même, est loin d'être démontrée ; rien n'est certain quant aux deux premiers ouvrages, ἀστροθεσία et ἀστρολογία, et il est même vraisemblable que le dernier mot ne saurait se rapporter à une composition d'Aratos. La question est plus délicate en ce qui concerne les *Pronostics* ; M. M. pense (p. 217) avoir prouvé (p. 215) que les Διοσημῆαι ne peuvent être la dernière partie des *Phénomènes* ; mais en somme, il s'est borné à dire que la thèse de Grauert est fautive et que Couat n'a pas été plus heureux dans cette discussion. Je ne trouve aucune preuve sérieuse à ce sujet ; si Grauert est dans l'erreur en reconstituant un plan fantaisiste de l'œuvre d'Aratos, il ne s'ensuit pas qu'il se trompe du tout au tout, et M. M. a peut-être le tort de juger inutile de réfuter les raisons invoquées par Couat. Il y a dans les *Phénomènes*, tels que nous les possédons, deux parties très différentes l'une de l'autre, et il est encore à démontrer que la seconde n'a rien à voir avec le titre Διοσημῆαι. Une série Ἰατρικά est plus probable. Quant aux *Hymnes*, il est difficile d'admettre qu'elles fussent une partie des κατὰ λεπτόν, et M. M. a raison de poser un point d'interrogation, bien qu'il semble pencher pour l'affirmative. — VI. *Memoriæ Arateæ et Hesiodæ*. Rapports d'Aratos avec Hésiode ; M. M. montre en outre les imitations d'Aratos dans les écrivains contemporains et postérieurs. Ces rapprochements sont ingénieux ; mais je pense qu'en pareille matière il faut se défier : imitation et rencontre ne sont pas toujours synonymes. — VII. *Eudoxi Cnidii fragmenta ex Hipparcho conlecta*. L'exactitude d'Aratos avait déjà été remarquée par Delambre, *Hist. de l'astronomie ancienne* (Couat, *Poés. alex.*, p. 455). Était-il vraiment observateur ? La question avait été touchée incidemment (p. 236 sv.) à propos d'une lettre supposée d'Aratos. M. M. examine les fragments

de l'ouvrage d'Eudoxe intitulé *ἔνοπτρον* (non *χάτοπτρον*) et de sa réédition sous le titre de *Φαινόμενα*. Aratos, d'après Hipparque, aurait utilisé cette dernière édition, et cette dernière seulement; mais il résulte aussi de ces critiques qu'il a quelquefois mieux et plus exactement décrit. Conclusion : Aratos, contrairement à ce qu'on admet, avait décrit le ciel aussi d'après ses propres observations. Le syllogisme n'est pas exact; on peut aussi bien conclure avec Couat que « Aratos avait peut-être emprunté à d'autres sources les corrections que l'on remarque dans son poème ». — VIII. *De Coo poetarum sodalicio*. Je n'hésite pas à dire, malgré tout l'intérêt que l'on éprouve à la lecture, que c'est le morceau le plus faible de l'ouvrage. M. Maass, au début, continue le sujet du chapitre précédent et revendique pour Aratos la science astronomique. Mais les témoignages invoqués sont loin d'être concluants. Théon dit bien qu'Aratos est plus soigneux et plus précis qu'Eudoxe; mais il le dit contre Hipparque. Si une vie d'Aratos (Achille) dit *παρευδοκιμηθῆναι πάντας ὑπ' Ἀράτου*, et une autre biographie *πάντων λαμπρότερον ὁ Ἀρατος ἔγραψεν*, il faudrait prouver que ces termes n'ont pas une valeur exclusivement littéraire. Il en est de même du passage de Vitruve (IX, 7) et d'autres témoignages. Qu'on note bien que je n'accuse pas ici M. M. d'erreur absolue; je dis seulement qu'il tire de ces textes une conclusion qui ne me paraît pas y être enfermée nécessairement. D'un passage de Méléagre (*Anth. Pal.* IV, 1, v. 49), *ἄστρον ἴδριν Ἀρατον*, on ne peut rien conclure sur la science astronomique d'Aratos, pas plus que de *Ἀράτου... σοφοῦ τὰ μετέωρα* d'Alciphron (*Epist.* I, 3) ¹. Dans la seconde partie de ce chapitre, M. M. admet, sans preuves solides, que les *Phénomènes* furent écrits à Cos et récités devant un petit cercle d'amis. L'ensemble de cette dissertation est plein d'incertitudes et de conclusions dénuées de fondement. Comment admettre, par exemple, que la description d'une plante prouve que l'ouvrage qui la renferme a été composé là où croît cette plante? Croira-t-on que Rhianos faisait partie du petit cénacle de Cos, uniquement parce que M. M. le conclut d'une correction qu'il a faite, correction elle-même fort douteuse? Le mot *σκοπαί* dans une inscription de Cos ne prouve pas que la troisième idylle de Théocrite ait été composée dans cette île, d'abord parce que le sens du mot n'est pas élucidé, ensuite parce que des *θυνησσκοπεῖα* sont témoignés pour l'Étrurie et pour la Libye, et par conséquent n'ont rien d'extraordinaire en Sicile. — Suivent quatre appendices : *de Menecrate Ephesio poeta*, *de Rhiano*, *de Argonauticorum recitatione*, *de picturis Arateis*. — IX. *Epimenidea et Archilochea*. M. M. pense qu'Aratos a pu avoir sous les yeux la *Théogonie* attribuée à Épiménide et les poèmes d'Archiloque. — X. *De Apollonii Canobo*. Il est difficile d'être plus intéressant que M. M. dans ce chapitre : il démontre de la façon

1. Non cité par M. Maass, sans doute parce qu'Alciphron est un écrivain trop postérieur à Aratos.

la plus agréable que le poème choliambique d'Apollonius, *Canobos*, avait pour sujet Canobos, le pilote de Ménélas, son dédain pour Théonoé, fille de Protée, sa mort et son admission parmi les astres. Canope est, en effet, une étoile très brillante qui commence à être visible sous la latitude de Rhodes. — XI. *Anecdota Basileensia et Laurentiana*. C'est un *addendum*. M. Maass a retrouvé, dans des préfaces, en latin barbare, aux *Aratea* de Germanicus (cod. *Basileensis*, VIII^e siècle), le titre d'un ouvrage d'Ératosthène, περὶ κόσμου καὶ ποιότητος (οὐκ αἰδιότητος? ἰδιότητος?) τῶν φαινομένων. D'après ce même ms., il découvre fort heureusement que le Διονύσιος cité dans la vie d'Aratos, de Théon, est Denys le Thrace.

Mr.

404. — Hérondas, *Les Mimes*, traduction française, précédée d'une introduction, par G. DALMEYDA. Paris, Hachette, 1893, vi-142 p. in-18.

Les *mimiambes* d'Hérondas venaient à peine d'être déchiffrés par M. Kenyon sur un papyrus du *British Museum*, que M. Théodore Reinach, toujours au premier rang des travailleurs intrépides, publiait la traduction française des morceaux les plus intelligibles du recueil, et joignait à cette traduction partielle un jugement d'ensemble, qui fait le plus grand honneur à la sûreté de son coup d'œil et de son goût (*Revue des études grecques*, t. IV, 1891, p. 299 et suiv.). Mais il fallait attendre que l'étude du texte fût plus avancée, pour entreprendre la traduction complète de ces petits poèmes. Grâce aux travaux de MM. Bücheler, Weil, Crusius, Blass, Diels, cette tâche n'est plus téméraire aujourd'hui : une lecture attentive du papyrus, aidée par d'habiles conjectures, a permis de corriger les leçons fautives de l'édition *princeps* ; en même temps, de savants commentateurs ont éclairé quelques-unes des parties les plus obscures du sujet.

Est-ce à dire que M. Dalmeйда, en utilisant avec tout le soin possible les ressources accumulées depuis deux ans, ait réussi à nous donner l'œuvre d'Hérondas sous une forme, je ne dis pas définitive, mais parfaitement claire et intelligible pour tous? On n'oserait pas l'affirmer : les mieux conservées de ces petites pièces présentent des lacunes, et les morceaux mêmes dont la lecture n'est pas douteuse soulèvent des difficultés d'interprétation presque insurmontables. A vrai dire, ces *mimiambes* représentent un genre littéraire si original et si nouveau pour nous, qu'ils réclameraient presque un commentaire continu. M. D. a voulu, au contraire, les dégager autant que possible de tout cet échafaudage de notes qui effraie les gens du monde, même lettrés, et il a rejeté à la fin du volume les éclaircissements qu'il a jugés nécessaires. Peut-être sera-t-il permis de trouver que ces notes, dissimulées en appendice, ne sont pas assez développées. Car, pour bien comprendre Hérondas, il faut saisir toutes les intentions, toutes les nuances de sa pensée et de son style : M. D. a fort bien indiqué, dans son introduc-

tion, l'esprit général de ces pièces et le mérite de leur composition ; mais c'est aussi le détail qu'on voudrait entendre, c'est la valeur de chaque mot, la portée de chaque trait. Voilà ce que des notes plus abondantes auraient pu expliquer, ce semble, sans nuire à l'intérêt du volume.

La traduction de M. D., toujours établie sur le meilleur texte, est d'un tour alerte et bien français. L'auteur s'est appliqué visiblement à rendre avant tout le mouvement des idées et l'allure du style ; peut-être la phrase du poète grec perd-elle, à cette méthode, un peu de sa couleur ; mais une traduction plus minutieusement exacte aurait risqué d'être languissante.

Dans son introduction, M. D. commence par rappeler brièvement les faits que la découverte du papyrus de Londres nous apprend sur la vie et l'œuvre d'Hérondas. Ici encore, on pourra trouver ces explications un peu trop sommaires : ainsi la date du règne de Ptolémée III Évergète (la seule que comporte la biographie de notre auteur) eût été bonne à citer (p. 3) ; car elle n'est certainement pas dans la mémoire de tous ceux qui liront ces pages. Que veut dire aussi M. Dalmeyda quand il dit à propos de l'île de Cos, (p. 4) : « *Le Recueil des inscriptions de l'île* nous vient souvent en aide pour l'éclaircissement des passages difficiles » ? Fait-il allusion au recueil récent de MM. Hicks et Paton, ou seulement en général aux documents épigraphiques trouvés dans l'île de Cos ? Les appréciations littéraires qui remplissent le reste de l'introduction ne donnent prise à aucune critique : elles se distinguent par de rares qualités de précision et d'élégance ; nous y avons lu avec plaisir l'analyse des mimes de Théocrite et quelques bonnes pages sur Hipponax. Enfin les petits tableaux d'Hérondas lui-même sont l'objet d'une description spirituelle, qui n'omet aucun trait, mais qui passe avec discrétion sur les points délicats.

AM. HAUVERTE.

405. — **Deutsche Grammatik** (Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch), von W. WILMANN, O. Prof. der Deutschen Sprache und Litteratur an der Universität Bonn. Erste abteilung : Lautlehre — Strasbourg, Truebner, 1803. In-8, xx-332 p. Prix : 6 mk 50.

La *Revue critique*, s'est fait un devoir d'annoncer ce livre dès l'apparition du premier fascicule. Aujourd'hui que le tome 1^{er} est complet en quatre livraisons, le moment est venu d'embrasser d'ensemble le plan suivi par l'auteur dans l'exposition de la phonétique historique de la langue et des dialectes allemands.

Une réserve s'impose à la seule lecture du titre : qu'y vient faire le mot *gotisch*, alors que le teutonique est seul en cause, et que des langues plus voisines de l'allemand que le gothique, l'anglo-saxon, le vieux-saxon et le bas-allemand lui-même, sont rigoureusement exclues de la comparaison ? Un débutant ne courra-t-il pas le risque grave de prendre le

gothique pour un dialecte teuton, ancêtre même du vieux-haut-allemand? M. Wilmanns, en sa préface, nous assure que le danger est imaginaire et que personne en Allemagne ne s'y trompera. A la bonne heure. Je n'en persiste pas moins à croire qu'une formule telle que *mit steter Berücksichtigung des Gotischen* aurait mieux répondu à la réalité des faits et aux exigences d'une méthode irréprochable.

Mais ce n'est là qu'un vice de surface qui n'entache point le fond. Il est bien entendu que le gothique intervient partout, non comme aïeul, mais comme plus ancien témoin du germanisme et prototype de la comparaison linguistique. Rien de plus légitime, et M. W. la conduit avec une sûreté qui séduit autant qu'elle étonne. Car, dans cette même préface, il nous a fait une confidence dont la franchise l'honore : bien que germaniste, il était resté longtemps, nous dit-il, étranger aux études de grammaire indo-européenne, et c'est la lecture de l'ouvrage de Scherer qui les lui a révélées. Scherer a donc conquis, d'autres à sa suite ont formé un élève qui est bientôt devenu un maître excellent. Il y a là de quoi encourager tout à la fois, et les vocations timides, et les linguistes qui craignent d'enseigner dans le vide. Tôt ou tard la bonne semence fructifie. Nos jeunes professeurs de langues vivantes attendent encore le livre élémentaire qui devrait les initier aux procédés et aux résultats de la méthode historique. Me sera-t-il donné de le leur offrir? C'est ce dont la critique jugera dans quelques mois.

En tout cas, s'il me vient des adeptes parmi les spécialistes de l'allemand, c'est au livre de M. W. que je les renverrai pour en apprendre plus long. Car ils y verront se dérouler, mieux que partout ailleurs, la chaîne ininterrompue des phénomènes phonétiques qui ont transformé la langue, depuis les transcriptions frustes — et pourtant si suggestives parfois — des moines qui notèrent ses premiers balbutiements, jusqu'aux plus fines et plus délicates nuances de l'usage actuel. Pour ceux en particulier qui, outre l'allemand littéraire, connaîtront un dialecte local, ou simplement auront le facile courage de lire un petit chef-d'œuvre tel que le *Pfingstmontag* ou les *Alemannische Gedichte*, ce sera un plaisir bien vif et de tous les instants, que d'y retrouver des formes et des sons anciens perdus sans retour par la langue classique et d'y voir s'éclaircir les rapports vocaliques qu'elle-même a obscurcis¹. Peut-être alors se guériront-ils de l'erreur tenace qui sévit encore dans tous les milieux d'enseignement, de ce *πρῶτον ψευδος* qui cherche dans la langue littéraire l'étalon auquel on mesure et le centre d'où l'on fait rayonner les dia-

1. Ainsi l'allemand classique confondra entièrement la voyelle de *taub* (sourd=got. *dauf-s*) et *taube* (colombe=got. *dûbô*), tandis que l'alaman distingue *taup* et *tûp*. A la première cause que je plaidai, je fus fort intrigué d'un *bechmesser* qui figurait au dossier comme pièce à conviction de l'assassinat : la prononciation de mon client me fixa; je ne connaissais pas le v. h. all. *béh* (= *pech*) conservé par l'alsacien.

lectes', tandis qu'elle n'est qu'un patois comme tous les autres, sauf les accidents historiques qui l'ont davantage favorisée.

Mais si je recommande le livre de M. W. à ceux qui ont déjà fait un court apprentissage, je craindrais, je l'avoue, de lui confier les débutants : non qu'il ne les instruisse avec clarté et ne les aide de son mieux ; il me paraît seulement mépriser un peu trop les petits moyens. Quand je lis (p. 14) *fáirzna*, mais (p. 69) *vairthan*, (p. 37) *skáidan*, mais (p. 29) *gaits*, je sais comment je dois prononcer, mais je conviens que cela est pour dérouter qui ignore le gothique. L'auteur s'excuse dans ses errata d'avoir parfois imprimé *v* pour *w*. Voilà qui est bien véniel, puisqu'il n'y a point de doute sur la prononciation. L'omission capricieuse des signes diacritiques offre beaucoup plus d'inconvénients. En poursuivant la lecture on s'aperçoit toutefois que le lapsus a consisté, non à les négliger, mais à les admettre ; car c'est de propos délibéré que M. W. imprime presque partout *ai* et *au* sans distinction pour la voyelle comme pour la diphtongue. Ainsi appliqué le système évidemment peut se justifier : il reproduit fidèlement l'orthographe des manuscrits ; mais je doute que cet avantage en compense les déficiences, et, de même que, l'an dernier, je louais ici M. Wright d'avoir multiplié les accents ², je dois aujourd'hui laisser sur la conscience de M. W. la cruelle méprise des novices qui viendraient à prononcer dans *rauths* et dans *daur* (p. 95) exactement la même voyelle ou la même diphtongue ³.

La première partie de la Phonétique (p. 8-145) traite, en quatre chapitres, de l'histoire des consonnes. — Le chapitre I^{er} est consacré aux équivalents prégermaniques des explosives indo-européennes. Je crois qu'il y aurait eu avantage (p. 10) à ne parler des sourdes aspirées primitives qu'à la suite des sourdes non aspirées ; mais l'interversion est bien légère. — Le chapitre II expose en grand détail la seconde mutation consonnantique, depuis les plus anciens documents jusqu'à nos jours. L'auteur n'omet rien, ni des données sûres, ni des faits qui prêtent à controverse ; il oriente avec tant d'abondance qu'il invite à le discuter. Quelle nuance, par exemple, les Latins ont-ils pensé rendre par leur *ch* initial dans les mots du genre de *Chatti* = *Hessen* (p. 72) ? L'explo-

1. Qui renversera cette idole ? Voyez nos meilleures grammaires grecques : toutes supposent ou laissent supposer que le dorien est une altération de l'attique.

2. *Revue critique*, XXXIII, p. 466.

3. Les conséquences vont plus loin. L'élève, qui *entend* la même voyelle, à l'issue de l'évolution, dans *roth* et *thor*, et qui *voit*, au début de l'évolution, la même voyelle dans *rauths* et *daur*, sera naturellement porté à en induire que le vocalisme de ces deux mots fut de tout temps identique. — La connaissance du v. ht. all. *rót* et *tor*, le préservera-t-elle de l'erreur ? — Soit ; mais alors, encore une fois, à quoi bon le gothique, dont la graphie uniforme n'aura servi qu'à le dérouter ? — La présence d'un *r* ou d'un *h* subséquent l'éclairera, dira-t-on, sur la nature de l'*au* gothique. — C'est donc qu'il en saura, dès ses premiers pas, autant que son guide, et que son attention ne sera jamais en défaut.

sive étant hors de cause, je me représente une spirante gutturale voisine de l'initiale suisse de *chatz*, qui dut fort surprendre les oreilles romaines. — Viennent ensuite les sifflantes, les nasales, les liquides et les semi-voyelles ¹. — Le chapitre IV enfin comprend les accidents postérieurs et, au premier rang, les fameux redoublements de consonnes, dont parfois M. W. paraît s'exagérer la portée : il ne saurait y avoir abandon du redoublement (p. 115) dans *weisz* = goth. *hveit-s*, qui équivaut, non pas au sk. *çvit-na-s* avec racine réduite, mais bien à *çvét-á-s* (racine normale mais faux accent comme le gr. *λευκ-ό-ς* ²).

L'histoire des voyelles (p. 146-305) est précédée d'une introduction sur l'apophonie indo-européenne, qu'on souhaiterait plus détaillée et illustrée d'un plus grand nombre d'exemples, et se divise à son tour en deux parties : voyelles en syllabe accentuée; voyelles en syllabe atone.

A. Ch. I^{er} et II : les concordances vocaliques. On attendrait (p. 161) au moins une allusion à la manière dont *gibu* est revenu à (*ich*) *gebe*. — Ch. III : la métaphonie (*umlaut*). Le phénomène me paraît défini avec une parfaite précision, et ses contradictions apparentes aussi clairement conciliées que possible. — Ch. IV : diphtongaison et l'inverse. — Ch. V : phénomènes vocaliques secondaires. — Ch. VI : allongements et abrégements (en syllabe ouverte ou fermée). De quelle époque est la quantité *títel* (p. 225), que pour ma part je n'ai jamais constatée? Pour *riter* et *ríter* (p. 233), ce n'est pas un seul et même mot par abrégement ou allongement, mais sans doute deux types de dérivation aussi distincts — malgré la modernité du substantif *riit* — que *sänger* et *singer*, *schnitter* et *schneider*, et maints similaires.

B. La formule des brèves primitives en syllabe atone n'est pas heureuse (p. 238) : « im gotischen haben sich von den kurzen vocalen in ursprünglich letzter silbe das *u* erhalten und solche, die durch einen consonanten ausser *s* gedeckt sind ». S'il s'agit d'une consonne autre que l'*s*, on sait qu'elle tombe et ne saurait rien couvrir. Que s'il est question d'un groupe de consonne + *s*, l'exemple *brôthar* (acc. pl.), cité d'après M. Brugmann et d'ailleurs peu sûr, tendrait à prouver que ce groupe n'est pas le seul à couvrir la voyelle. Mais les lois des finales germaniques sont terriblement complexes ³. L'étude des voyelles atones en syllabes de flexion, en suffixes de dérivation et en second terme de mots composés, est un modèle de méthode et une mine d'informations précieuses.

La brièveté relative de la dernière partie (p. 306-332), consacrée à l'accent de mot et de phrase, tient à ce que l'histoire y occupe naturellement moins de place. Elle est surtout actuelle et plus instructive encore

1. P. 87, lig. 3, lire « got. *miǝdô* »; lig. 5, lire « ahd. *iuwér* ».

2. Sauf, bien entendu, la discordance de la dentale, que *çvítas* non plus ne saurait pallier.

3. Le mot *hexe* *hagaǝussa* (p. 288) n'est plus tout à fait une énigme depuis la pénétrante conjecture de M. de Saussure, *Bull. Soc. Ling.*, VII, p. cxvii.

pour les étrangers que pour les nationaux. En somme ce volume nous fait très bien augurer d'une entreprise qui, grâce au système de publication par livraisons, tient son public en haleine et s'achèvera à bref délai. M. Wilmanns a fait œuvre considérable et utile, et les lecteurs ne lui manqueront ni en Allemagne ni, je l'espère, en France. Beaucoup de Français savent assez d'allemand pour le comprendre et pour suivre avec intérêt l'histoire d'une langue qu'il n'est pas inutile de connaître dans son passé si l'on veut l'apprécier suivant ses mérites.

V. HENRY.

406. — CLEMENS KLEIN. *Raimund von Aguilers. Quellenstudie zur Geschichte des ersten Kreuzzuges.* 1 vol. in-8, de 146 pages. Berlin, Siegfried Mittler und Sohn, 1892.

Jusqu'à présent les historiens de la première croisade ont en général admis que Raimond d'Aguilers, le chanoine du Puy qui écrit l'*Historia Francorum qui ceperunt Jherusalem*, était un fanatique, ajoutant créance aux miracles les plus invraisemblables et ayant par suite souvent, de très bonne foi, travesti les faits; ils ont cru aussi, pour la plupart, que son récit est indépendant de tous les autres, notamment de celui des *Gesta Francorum*. M. Klein ne partage point cette double opinion. Selon lui, Raimond, loin d'être un fanatique, dupe de son imagination, est un menteur effronté, qui suscite des miracles par de véritables escamotages. C'est lui qui a placé, dans la fosse creusée en l'église Saint-Pierre d'Antioche, le morceau de fer qui fut pris pour la sainte lance! Raimond est donc un individu sans aucun scrupule : « Nous ne le caractériserons pas un jésuite avant Loyola; car nous ferions tort à Loyola et à ses disciples... C'était un coquin rampant (*ein schleichender Schurke*)... Il appartient à la race des criminels les plus dangereux de tous les temps... Le poison du mensonge qu'il a su présenter en cachette à ses contemporains et à la postérité a troublé pendant huit siècles, jusqu'aux temps présents, le regard de la critique et l'a empêchée de le voir, lui et son temps, sous leur vrai jour. » Et l'auteur conclut que, par cela même que Raimond s'est élevé au-dessus de tous les préjugés, qu'il a été un réaliste indigne (*ein schnæder Realist*), on peut le croire, quand il nous expose purement et simplement les faits; son œuvre constitue ainsi une source de très haute valeur. — Sur le second point, M. K. croit que le récit des *Gesta* et celui de Raimond ont des traits communs; d'après lui, le chevalier normand, auteur du premier ouvrage et le prêtre provençal, écrivant en même temps, se seraient communiqué mutuellement des extraits de leurs livres! Cette hypothèse nous paraît plus ingénieuse qu'admissible; mais enfin il y a dans le livre de M. K. quelques curieuses remarques sur les rapports entre les deux textes et l'historien peut tirer profit de cette deuxième partie. En revanche, nous protestons avec énergie contre le

jugement moral porté par l'auteur [sur] Raimond. Le chapelain du comte de Saint-Gilles écrit quelque part : « Que si jamais, par faveur ou par haine, je disais de personne autre chose que ce j'ai su ou vu, que Dieu me punisse de toutes les plaies de l'enfer. » Et nous ajoutons foi à ces paroles; toute sa chronique a un accent de parfaite sincérité. En dépit de M. Klein, qui aime déclamer, nous continuerons à lui appliquer les épithètes de fanatique, de dupe, si l'on veut : mais nous ne l'appellerons ni menteur ni polisson.

Ch. PFISTER.

407. — **Extraits de la chanson de Roland**, publiés avec une introduction littéraire, des observations grammaticales, des notes et un glossaire complet, par Gaston PARIS, membre de l'Institut. Quatrième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1893, petit in-16 cartonné de xxxiv-160 p.

M. Gaston Paris « revient toujours à ses premières amours ». La *Chanson de Roland*, qui a été une des passions de sa brillante jeunesse, ne cesse de l'attirer et je crois bien pouvoir donner l'assurance que ce sera encore un des cultes de sa vaillante et généreuse vieillesse. Nous gagnons tous à cette fidélité de l'admiration du grand critique pour la plus belle de nos chansons de geste, car, chaque fois qu'il s'en occupe de nouveau, c'est pour perfectionner ses travaux sur l'attrayant sujet. Il a pu, en tête de l'*Avertissement* du petit volume que je viens recommander une fois de plus à l'attention de tous, débutants et arrivés, conscrits et vétérans, indiquer ainsi les améliorations qui le rendent encore plus précieux : « Les *Extraits de la Chanson de Roland* que je publie ici pour la quatrième fois ne reparaissent pas tels que je les avais d'abord donnés. J'ai ajouté un morceau, le dernier, qui contient l'émouvante scène de la mort de la belle Aude et qui donne une idée du style du poème dans un genre différent de celui auquel appartiennent les autres morceaux. Le texte a été revu très soigneusement, et j'ai introduit dans la représentation graphique des phonèmes une importante innovation en distinguant le *d* et le *t* caducs (*d*, *t*), qui sont tombés peu après l'époque de notre poème, et qui, dès cette époque, avaient certainement une valeur toute particulière, du *d* et du *t* ordinaires, qui se sont maintenus jusqu'à nos jours. Les observations grammaticales ont été soumises à une double revision qui, sur plus d'un point, est un vrai remaniement. Le glossaire a reçu aussi quelques perfectionnements, outre l'addition des mots appartenant au morceau qui ne figurait pas dans les premières éditions. Enfin, j'ai ajouté une courte introduction sur l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème lui-même; j'en ai emprunté en partie les éléments à mon *Manuel d'ancien français* (tome II), mais j'y ai joint le résumé d'une étude jadis publiée dans la *Romania* (tome XI), et quelques remarques nouvelles. »

Toutes ces additions, toutes ces améliorations donnent à M. G. P.

le droit d'espérer que, « sous leur forme actuelle, les *Extraits*, mieux encore que par le passé, pourront être un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français ¹. » Je tiens à louer particulièrement, dans l'excellentissime petit livre, les notes où l'auteur a si bien expliqué « tout ce qui pouvait faire difficulté, » et a illustré les textes « par des rapprochements et des renseignements comparatifs » d'un si vif intérêt ². Je tiens à louer surtout la magistrale *Introduction* où il a raconté l'histoire de la légende de Roncevaux et du poème qui en est sorti. Quoique la *Revue critique* n'aime pas les citations, je demande la permission d'emprunter à ce morceau une demi-page qui montrera qu'un des membres les plus savants de l'Académie des Inscriptions pourrait facilement être compté — *si fata aspera rumpas* — parmi les écrivains les plus éloquents de l'Académie française : « La *Chanson de Roland* n'en reste pas moins un imposant monument du génie français, auquel les autres nations ne peuvent rien comparer. Elle nous montre, à plus de mille ans en arrière, le sentiment puissant et élevé d'un patriotisme que l'on croit souvent de date plus récente, et une conscience de l'unité nationale qu'aucun peuple ne possédait alors et qui, en passant de plus en plus des idées dans les faits, a fondé la France moderne, elle y joint comme inspiration profonde le plus pur sentiment du devoir et le culte exalté, excessif même, mais d'autant plus touchant, de l'honneur. Dans sa grandeur simple et un peu sèche, dans sa conception exclusive et presque abstraite de la vie, dans son émotion contenue, mais souvent saisissante, dans son entente déjà remarquable de la mise en scène, elle nous apparaît à la fois comme le premier et le plus purement national des chefs-d'œuvre de l'art français. Elle se dresse à l'entrée de la voie sacrée où s'alignent depuis huit siècles les monuments de notre littérature comme une arche haute et massive, étroite, si l'on veut, mais grandiose, et sous laquelle nous ne pouvons passer sans admiration, sans respect et sans fierté. »

T. DE L.

1. M. G. P. dit (p. III) qu'il s'est efforcé de rendre les observations grammaticales aussi claires que possible, mais qu'elles sont nécessairement fort concises, et qu'il publiera bientôt un tableau plus complet de la langue du moyen âge dans la grammaire qui formera le second tome de son *Manuel d'ancien français*. On n'attendra pas avec moins d'impatience le *Lexique de l'ancien français* qui formera le tome IV et dernier d'une collection chère à tous les médiévistes et à laquelle on pourra justement appliquer le 620^e vers de la *Chanson* traduit ainsi par M. G. P. : « J'aurai fait beaucoup de besogne quand j'aurai terminé. »

2. Indiquons, par exemple, les notes sur *Roland*, sur *Olivier*, sur *Jofroi d'Anjou*, sur le *jeu des échecs*, sur *les douze pairs*, sur *Ganelon*, sur le *cor de Roland*, sur *Durandal* et les autres épées fameuses, sur l'archevêque *Turpin*, sur *Aude*, la « gente soror » d'Olivier, sur le *gant offert à Dieu* par Roland mourant, sur *Saint-Michel in periculo mortis*, sur le port de Cize, etc.

408. — *La vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, par Emile Roy, Paris, Hachette, 1891. In-8, 11-443 p.

La vie et les œuvres de Charles Sorel sont étudiées dans ce livre de M. Roy avec une conscience admirable, et le mérite n'est pas mince; car la vie de cet écrivain était peu ou pas connue, et l'œuvre de ce polygraphe est au plus haut point abondante et diverse. Peut-être eût-il été souhaitable que M. R. condensât la biographie de son auteur dans un chapitre d'ensemble qui nous fît bien connaître tout ce qu'il a trouvé sur l'homme, tandis qu'il a éparpillé au cours du livre entier, touchant les goûts, le caractère et les relations de Sorel, des renseignements qui auraient été plus utiles au début pour l'instruction du lecteur.

Quant à l'étude des œuvres de Sorel, on ne voit pas trop ce qu'on pourrait souhaiter de plus et de mieux que les recherches faites par M. R. et que les résultats où il est arrivé. Comme il est naturel, c'est à Sorel romancier qu'il a plus particulièrement donné son attention; il lui consacre sept chapitres (II-VIII), qui paraissent tous bien près d'épuiser leur sujet particulier, non sans ouvrir des jours sur l'histoire générale de la littérature et de la société françaises dans le même temps. Faute de pouvoir tout analyser, on signalera comme particulièrement important le chapitre V sur le *Berger extravagant*. Nous y voyons tour à tour Sorel jouer avant les maîtres d'emploi le rôle d'un Saint-Sorlin pour combattre la mythologie au nom de la science et de la religion chrétienne, d'un Saint-Sorlin ou d'un Perrault (nous n'osons pas dire d'un François Ogier, qui devait publier un an après la première édition du *Berger extravagant* (1627) cette surprenante préface de *Tyr et Sidon*, pour juger en toute liberté les ouvrages des anciens, d'un Scarron pour composer des pièces burlesques dès 1627, d'un Molière pour critiquer la fabrication de mots nouveaux et le langage affecté de la galanterie contemporaine, d'un Pascal (ce qui plaira moins) pour attaquer la poésie; tout cela étudié dans son milieu et avec une patiente, une sagace, une fructueuse exploration des alentours.

Dans la seconde partie du livre (ch. IX-X), M. R. traite de Sorel écrivain précieux (nous y reviendrons tout à l'heure), dans la troisième, de Sorel polygraphe. Le chapitre XI sur Sorel historien est curieux, sinon approfondi quant aux prédécesseurs français de Sorel. Dans le ch. XII sur Sorel proprement polygraphe, entre autres choses M. R. attribue à Sorel, sur des preuves qui paraissent bien spécieuses, le *Jugement du Cid*, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse. Dans le même chapitre on eût souhaité une étude un peu moins sommaire de la *Bibliothèque française*.

En somme, M. R. n'eût-il traité dans son livre que de son auteur, il eût déjà fait œuvre utile et donné bonne idée de sa recherche consciencieuse et méthodique. Mais il a fait beaucoup plus, et cet ouvrage sur Charles Sorel est une contribution d'une importance extrême à l'histoire

de la comédie de Molière. « Nous savons, écrivait M. Brunetière en 1885 (*Hist. et litt.*, II, p. 100), que Molière avait trente-huit fauteuils, à moins que ce ne soit trente-sept,.... mais nous n'avons point, en attendant, d'histoire des origines de la comédie de Molière. » Le livre de M. R. ne nous fournit pas toute cette histoire (il n'avait pas à le faire) ; mais il nous en donne un chapitre dont quelques indications sommaires feront apprécier la valeur. D'après M. R., Sganarelle et l'Avare empruntent à *Francion* ; Sganarelle, le Misanthrope, le Bourgeois gentilhomme, le Remerciement au roi et les Fâcheux empruntent au *Berger extravagant* ; le Mariage forcé et Pourceaugnac empruntent à *Polyandre*, qui de plus fournit au Tartuffe son exposition et ses principaux personnages. On ne saurait garantir dans un menu détail l'exactitude de tous ces rapprochements ; mais les moins sûrs sont encore très vraisemblables et celui de Pourceaugnac entre autres paraît s'imposer. Il ne faut pas marchander à M. R. l'éloge qui lui est dû. Ce sont de véritables découvertes qu'il a faites là. Ce n'est pas tout : il a daté les Précieuses ridicules ; il en a fait connaître l'origine probable et la genèse ; il en a expliqué le comique ou ce qui devait paraître tel aux contemporains de Molière, en 1659 ; il a étudié en général les jeux des Précieux, le langage des Précieux, et il y a trouvé en maint endroit l'occasion de revenir à Molière pour nous en apprendre des choses nouvelles.

Le livre de M. R., si complet sur Sorel, est donc en outre un répertoire où devra s'informer quiconque dorénavant voudra écrire sur Molière, auteur comique. C'est là son grand, son principal mérite. Il offre encore d'autres instructions, sur l'Astrée, sur la Fontaine imitateur de Sorel, sur la chronologie des pièces de Corneille, de Polyeucte à Rodogune, etc. On entrevoit par cette dernière indication que le tableau déborde en quelques endroits hors du cadre. Mais on prend aisément son parti de ce défaut, *felix culpa* ; si la composition de l'ouvrage y perd, l'enseignement qu'il donne y profite, et en vérité ce n'est pas seulement pour l'histoire de la comédie de Molière qu'il est un répertoire indispensable, mais pour la connaissance de presque toute la première moitié du XVII^e siècle littéraire.

De menues erreurs, qu'on a quelque honte de relever dans cet excellent livre. P. 178, c'est à tort qu'il est dit que Mairet fut de l'Académie ; p. 215, Arnauld d'Andilly, n'étant pas prêtre, n'avait pas de pénitentes ; p. 223, n. 3, ce n'est pas Retz, c'est Noirmoutier qui pensait au siège de Marcellin pendant le siège de Paris ; p. 317, c'est une abréviation trompeuse d'écrire le P. Ogier au lieu du Prieur Ogier ; p. 360, « la nouvelle règle des trois unités » n'était pas nouvelle en France vers 1630, mais seulement renouvelée ; Jean de la Taille l'avait formulée dès 1572 au plus tard ; le regretté Bretinger a omis le texte de Jean de la Taille dans ses *Unités d'Aristote avant le Cid de Corneille* ; et bien que cette omission ait été relevée et réparée par M. Rigal et M. Arnould, plus d'un critique est encore dans l'erreur à ce sujet. — Est-ce juger

bien exactement le style de Lesage que de l'appeler « étincelant » (p. 231) ? Enfin M. Roy a-t-il la conscience bien tranquille au sujet de Furetière, qu'il a traité si durement, et, sauf erreur, avec quelque injustice ?

Edouard Droz.

409. — TOLDO (Pierre). **Figaro et ses origines**. Milan, Dumolard frères, 1893. In-8 de 394 p. 4 fr.

L'auteur n'a sans doute prétendu rien apprendre aux érudits ni aux critiques ; il a seulement voulu rassembler par ordre chronologique tous les ouvrages littéraires, comédies, contes, etc., où l'on peut suivre l'histoire des serviteurs dans leurs rapports avec leurs maîtres ou plutôt observer les divers types que chaque époque reproduit invariablement ; car, contrairement peut-être à la pensée de M. Toldo, ce qui frappe à la lecture de ce livre, c'est que le changement des mœurs et des croyances a bien pu modifier considérablement la condition des personnes, mais n'a pas foncièrement altéré les caractères. Dans l'antiquité, au moyen âge, dans les temps modernes, sous le régime de l'esclavage, pendant la féodalité et à la veille de la Révolution, l'on trouve côte à côte dans les rangs de la domesticité l'homme vertueux et l'homme vicieux, le serviteur dévoué ou résigné et le serviteur révolté ou narquois.

M. Toldo a fait de vastes lectures ; il connaît tout le répertoire ancien et moderne ; il en a consulté tous les commentateurs français, allemands, italiens ; mais les souvenirs de ses lectures l'amènent fréquemment à sortir de son sujet, tantôt pour examiner des personnages qui n'appartiennent pas à la condition qu'il promet d'étudier, tantôt pour toucher à l'histoire générale de la comédie, des auteurs et des acteurs. Quant aux origines particulières de Figaro, il ne s'en occupe que de loin en loin dans les chapitres antérieurs à celui qu'il consacre à Beaumarchais.

Charles DEJOB.

410. — K. WALISZEWSKI. **Le roman d'une impératrice. Catherine II de Russie**, d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents des archives d'État. Paris, Plon, 618 p. gr. in-8.

Le moment est heureux pour parler de la grande Catherine. *Le roman d'une impératrice*, comme M. Waliszewski intitule son livre, en est au moins à sa cinquième édition, et, quoique interdit en Russie, il jouit d'une grande faveur en France. Il répond à une double curiosité, tout actuelle, celle que provoquent à la fois l'intérêt politique et l'intérêt psychologique.

L'ouvrage se divise en deux parties. La première est une biographie de Catherine jusqu'à son avènement ; la seconde, un portrait de la prin-

cesse. La partie biographique s'arrête un peu avant le point où se trouve interrompue une publication russe, due à M. Bilbassoff, consacrée à la même impératrice et dont la continuation est entravée aussi en Russie. Les quatre volumes de l'ouvrage russe (dont deux de documents) vont jusqu'à l'année 1764. Ils sont inférieurs au livre de M. W. pour l'agrément littéraire ; mais ils le dépassent par la richesse et la nouveauté des renseignements ¹.

Bien que M. W. apporte le résultat de ses recherches dans certaines collections de documents inédits, d'origine polonaise, comme les Mémoires de Poniatovski, M. B. a eu en main des matériaux plus considérables pour l'étude de la révolution de 1762 et la mort de Pierre III. L'ouvrage russe, en général un peu diffus, prend un accent dramatique au récit de la captivité et de l'assassinat du petit tsar Ivan de Brunswick, détrôné par Elisabeth, et le sort du pauvre prince excite un intérêt semblable à celui du dauphin. M. W. n'en parle pour ainsi dire pas, et, en outre, il ne donne pas des personnages de l'entourage d'Élisabeth, de Razoumovski et de Bestoujef, l'idée impartiale et complète qui ressort de l'œuvre de M. Bilbassoff.

Mais c'est un mérite de la part de M. W. d'introduire le lecteur français dans le monde russe du xviii^e siècle, qu'il fait mieux connaître et comprendre. En passant, on lui sait gré de donner une tournure conforme à la prononciation française aux noms propres russes que l'on orthographiait jusqu'ici à l'allemande. Ce n'est pas à dire qu'il ne laisse jamais subsister de variations dans la manière d'écrire quelques-uns de ces noms et l'on regrette qu'il n'indique pas suffisamment s'il donne les dates d'après le style russe ou le style grégorien.

Cela n'est qu'affaire de détail. Le cœur de l'ouvrage, c'est la personnalité même de Catherine. Après avoir tracé le portrait physique, M. W. étudie successivement le caractère, le tempérament, l'intelligence, l'esprit, l'instruction, les idées et principes de la femme, puis l'art de gouverner de la souveraine, tant au dedans qu'au dehors de l'empire ; ensuite les goûts intellectuels de l'amie des philosophes, ses œuvres, ses lettres et enfin sa piquante physionomie intime dans son entourage de famille et de favoris. Ce n'est pas l'histoire du règne, on le voit ; c'est un simple portrait de l'impératrice, mais un portrait fouillé, poussé à fond. M. W. promet encore de gros volumes sur elle, notamment sur ses ministres.

Dire que le plan suivi par M. W. ne l'amène pas à se répéter, ce serait invraisemblable. Dans plus d'un chapitre, il revient sur ce qu'il a déjà dit, d'autant plus qu'il applique à son étude une subtilité psychologique, une pénétration de race propre à mettre en défaut ceux qui ne

1. Prof. B. v. Bilbassoff, *Geschichte Katharina II (1729-1764)*, deutsch von Pezold und von P. v. R. Berlin (Cronbach) 1893, 4 B. in-8°.

cultivent pas à ce point le *distinguo* et qui craignent de se perdre dans la minutie?

Le résultat de cette analyse infinitésimale n'est pas toujours nouveau ; il n'est surtout pas favorable à Catherine. Les titres à sensation qu'affecte l'auteur annoncent qu'il s'agit non pas d'une Catherine la Grande, ni de son règne glorieux, mais d'une certaine impératrice et de l'intérêt romanesque de sa personne et de sa destinée. Faut-il voir dans cet amoindrissement l'effet d'une rancune bien légitime de la part d'un noble Polonais pour le conquérant qui asservit sa patrie? Là n'est pas la vraie raison. L'étude minutieuse d'un grand personnage le diminue forcément : il ne faut pas regarder de trop près pour voir en beau. Il est arrivé à M. W. la même aventure qu'au dernier historien de Napoléon ; et ce rapprochement est pour flatter M. W. que l'on peut mettre en pendant avec le modèle dont il s'inspire. L'héroïne, comme le héros, sortent rapetissés de l'enquête. Catherine n'est plus qu'une ambitieuse comédienne, qui, sans grands moyens, doit à un heureux concours de circonstances de remporter d'énormes succès sur la scène de ce monde. Sans parler de ses mœurs, on lui conteste le génie, et même le talent. Sa politique est un jeu de hasard ; sa volonté manquée de suite et son intelligence est nulle.

Le jugement est sévère. Qu'au point de vue littéraire Catherine soit inférieure, d'accord. Mais encore doit-on admirer chez la souveraine du plus vaste empire du monde cette souplesse d'intelligence, cette curiosité universelle qui se meut à l'aise dans les crises les plus aiguës de la politique. On peut se demander aussi pourquoi M. W. met tant de soin à démontrer que les œuvres littéraires de Catherine et ses lettres mêmes ne sont pas rédigées par elle, tandis qu'il accepte sans discussion, comme M. Bilbassoff du reste, l'autorité des scandaleux mémoires de Catherine? Voilà où l'on aimerait à voir s'exercer la sagacité des historiens. Il est incontestable que ces mémoires ont pour but de détourner la sympathie publique de la personne des souverains légitimes passés et futurs de la Russie, de Pierre III d'abord, de Paul Petrowitch ensuite, surtout de Paul, dont l'origine est rendue suspecte. Écrits dans des intentions politiques, ils sont sujets à caution. Quel historien se chargera jamais de les étudier de près, d'en vérifier l'authenticité, d'en rechercher les manuscrits et d'en expliquer la publication.

On ne saurait accepter sans réserve les conclusions de M. W. qui, malgré la mise en œuvre des documents les plus complets, se laisse aller à quelques appréciations légères. Son livre, œuvre d'un homme cultivé et de bonne compagnie, intéresse par le sujet et par l'aimable facilité du style, mais il n'explique pas aussi bien que le fait M. Bilbassoff, les causes de la fortune de la grande Catherine, de cette Allemande devenue Moscovite au point d'incarner le génie de la Russie et d'avoir été seule capable de poursuivre, en les perfectionnant, les plans de Pierre le Grand, un prédécesseur qu'elle a presque fait oublier. L'œuvre

de M. Waliszewski fait saisir une fois de plus le contraste qui existe entre l'enthousiasme des foules, et même des âmes d'élite, qui ont vécu autour des grands hommes, et le dénigrement fatal des historiens les moins systématiques et les mieux intentionnés.

F. D. C.

411. — Comte CHAPTAL. **Mes souvenirs sur Napoléon**, publiés par le vicomte An. Chaptal. Paris, Plon. 413 p. in-8, 7 fr. 50.

Il y a trois parties dans ce livre. Les souvenirs sur Napoléon forment la dernière et la plus volumineuse. L'introduction, très longue, consiste dans la biographie de Chaptal, rédigée moitié par lui-même (1756-1804), moitié par son arrière petit-fils (1804-1832). L'ouvrage est écrit sans prétention, parfois avec négligence. Chaptal n'a point caché du reste que ce fussent là de simples notes destinées à rafraîchir ses souvenirs. Aussi y trouve-t-on des redites et quelque désordre, mais l'intérêt général n'en souffre pas. On lit avec agrément la « *Vie et l'Œuvre de Chaptal* » : il y apparaît avant tout, comme un savant, un industriel, un administrateur, un ami de l'ordre, qui n'aime pas la politique pour elle-même, qui voit dans tous les gouvernements révolutionnaires, même celui de la Convention, une « anarchie », et dont le Consulat semble avoir comblé les désirs. Ces idées le poussent, en 1793, dans l'insurrection fédéraliste du Midi ; s'il n'a pas payé cette imprudence de sa tête, c'est, dit-il, à la chimie qu'il le doit. Employé successivement par les divers gouvernements révolutionnaires, il fut ministre de l'intérieur, de 1799 à 1804 ; et il expose avec complaisance à la fois les bienfaits de son administration et les perfectionnements que lui doit la chimie industrielle.

Si le gouvernement du Consulat obtient les préférences de Chaptal, dans Napoléon lui-même, c'est le premier Consul qu'il admire. Il insiste beaucoup, dans ses souvenirs sur Napoléon, écrits en 1817, sur l'évolution que subirent, du Consulat aux dernières années de l'Empire, le caractère et la santé de Napoléon. Il montre le premier Consul infatigable et curieux, attentif aux avis judicieux, prêt à employer tous les talents. L'Empereur, au contraire, surtout après la campagne de Russie, lui semble « dégénéré ». Physiquement il s'est alourdi et supporte moins la fatigue ; au moral, tous ses défauts se sont aggravés. Il s'isole de plus en plus dans son mépris des hommes et son égoïsme, il ne reconnaît plus ni justice, ni droit. Il pousse à ses dernières limites son système de gouvernement par la crainte et la servilité. Sa défiance naturelle s'accroît : de là un échafaudage de police dont le dernier chapitre du livre fait un bon tableau. Les accès de violence impulsive de l'Empereur, ses instincts destructeurs, son insensibilité naturelle, son manque d'éducation et de culture, ressortent de nombreuses anecdotes, non

moins que son extraordinaire mémoire, sa connaissance des hommes, son génie d'organisateur et sa puissance de combinaison. C'est là une figure de Napoléon qui ne surprendra pas après l'étude de Taine : on sait d'ailleurs que Taine a utilisé les notes encore inédites de Chaptal.

Chaptal fait remarquer la crainte qu'inspirait à Napoléon le peuple, les ouvriers, l'opinion publique en général. « Je crains ces insurrections fondées sur un manque de pain ; je craindrais moins une bataille contre deux cent mille hommes » (p. 285). « Napoléon m'a dit plusieurs fois qu'il craignait les insurrections des peuples » (p. 287). De là dérive son horreur pour la presse et tous les moyens d'information.

Enfin, au point de vue de l'histoire générale, il faut signaler des pages remarquables sur le système de fusion des partis, employé par Napoléon dans son administration. En amalgamant tout, en réunissant les talents dans tous les genres, sans distinction d'opinion ou de caste, il achevait l'œuvre de la Révolution et la ruine de l'ancien régime, à son insu peut-être. C'est là une vue qui se dégage avec pleine lumière de ce livre, qui, à tous les égards, mérite d'être lu.

M. ZIMMERMANN.

412. — **Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, commandant général des armées de la Vendée**, publiés par la comtesse de La Bouère. 1 vol. in-8. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 1893.

413. — **Mémoires de Michelot Moulin, sur la chouannerie normande**, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par M. L. RIOULT DE NEUVILLE. 1 vol. in-8. A. Picard et fils, libraires de la Société, 1893.

Depuis un certain nombre d'années, les guerres de la Vendée ont surexcité l'émulation des travailleurs. Innombrables, pourrait-on dire, sont les brochures, les livres publiés sur ce sujet. Mais, chose digne de remarque, à part les célèbres *Mémoires* de la marquise de la Rochejaquelein et ceux de quelques autres femmes plus ou moins mêlées à ces luttes on ne possédait, jusqu'à ces derniers temps, à peu près aucun ouvrage émanant des officiers royalistes ayant pris part à la guerre. Cela s'explique de reste : les Vendéens n'eurent point le temps d'écrire, pendant qu'ils se battaient, et lorsque plus tard ils eussent pu le faire, ceux qui en auraient été capables avaient, pour la plupart, succombé. D'Elbée avait bien, presque au début du soulèvement, fait choisir par les autres chefs une sorte d'historiographe chargé de recueillir et de raconter les hauts faits des insurgés, mais M. Boutillier de Saint-André, auquel on avait confié ce soin, avait été lui-même guillotiné à Nantes et ses manuscrits détruits.

Parmi les survivants de la guerre civile, quelques-uns, sans doute, cédèrent à ce désir si naturel d'écrire le récit des événements auxquels ils avaient été mêlés. Certains, à la lecture d'ouvrages composés par des adversaires ou par des gens ignorant une partie de ce qui s'était

passé, éprouvèrent le besoin de formuler les rectifications, les réflexions qu'une telle lecture leur suggérait. Telle est l'origine des *Mémoires de Bertrand Poirier de Beauvais*, écrits par leur auteur comme une réponse à ceux du général Turreau. Beauvais, d'abord émigré, n'avait pas tardé à rentrer en France, lorsqu'il se fût rendu compte du peu de fonds qu'il y avait à faire pour les royalistes sur les Princes et leur entourage. La Vendée soulevée, il avait rejoint la *Grande Armée* le 10 juin 1793, à Saumur. D'abord général commandant l'une des divisions de l'artillerie, puis, dans la campagne de 1794, après la mort de Marigny, commandant en chef de toute l'artillerie vendéenne, il a pris part à toute la guerre, sur les deux rives de la Loire, jusqu'aux pacifications de 1795, auxquelles il s'opposa très loyalement, jusqu'à la fin. Obligé, le 2 mai 1795, de se soumettre à la paix acceptée par Stofflet, son général en chef, il quittait aussitôt la France et se retirait à Londres. Là, dès l'année suivante, il rédigeait les *Mémoires* que nous donne aujourd'hui Mme la comtesse de la Bouère ¹. Trop pauvre pour faire imprimer son travail, il s'était borné à en publier deux très courts extraits, tout le reste, c'est-à-dire la presque totalité du volume, est entièrement inédit.

L'ouvrage est écrit sans aucune prétention, sur un ton simple et qui respire la bonne foi. C'est, parmi les livres écrits sur la matière, l'un de ceux qui donnent le mieux une idée d'ensemble des guerres civiles de l'Ouest, de 1793 à 1795. Le style en est parfois incorrect, on y trouvera peut-être quelques répétitions; mais, tels qu'ils sont, ces *Mémoires* sont un précieux document écrit au lendemain de la lutte, par un homme assurément favorable à ceux au milieu desquels il a combattu, mais assez impartial pour rendre à chacun le sien, pour indiquer les fautes et les brillantes actions des uns et des autres, sans s'épargner lui-même.

La Vendée vaincue, les provinces voisines virent à leur tour se former des bandes royalistes qui, sous le nom de *Chouans*, continuèrent la guerre, d'abord contre la République, puis contre Bonaparte. De même que les *Mémoires* de Beauvais nous ont apporté le récit complet des luttes de la première, de même, les *Mémoires de Michelot Moulin* nous donnent l'historique de cette chouannerie normande dont Louis de Frotté fut l'âme. Moulin avait été l'un des premiers à se soulever contre la conscription, à la fin de 1793; il fut le dernier à déposer les armes, lorsqu'après la Restauration, les Bourbons, qu'il avait servis avec tant de désintéressement, lui eurent accordé, non sans peine, le grade de colonel.

Moulin fait le récit de tous les événements auxquels il a été mêlé; ce n'est plus la *Grande Guerre*, comme la faisaient les vendéens; c'est la guerre de ruses, de surprises. Les combattants sont peu nombreux, rela-

1. Belle-fille et héritière du général vendéen de ce nom, l'un des compagnons de Poirier de Beauvais.

tivement; mais ils sont vigoureux, hardis, entreprenants, souvent peu scrupuleux quant aux moyens employés; les coups de mains succèdent aux coups de mains. Il y a encore de belles actions de part et d'autre, mais la lutte, dans les conditions où elle se continue, n'a plus la grandeur qu'elle eut sur la rive gauche de la Loire, ou même dans cette *Tournée de Galerne*¹, si préjudiciable aux insurgés royalistes. Il ne faut donc pas rechercher dans ce livre les larges envolées, les aperçus généraux qu'on trouve dans les *Mémoires* de Beauvais. C'est un récit pour ainsi dire au jour le jour, de tout ce que Moulin a fait ou vu faire; c'est une suite de petits tableaux, si j'ose ainsi m'exprimer, peints avec une grande netteté d'ailleurs, et sans aucune prétention, par un homme mieux que quiconque en situation de connaître ce qu'il rapporte. Un bon nombre de ces tableaux ne manquent ni de beauté ni de grandeur dans leur simplicité même, notamment l'évasion du fort de Joux et la rentrée de Moulin dans son village; d'autres sont une satire bien jolie des allures des émigrés rentrés et soumis à Bonaparte ou des manières de faire de certains autres accourus dans le pays, lorsque tout danger avait disparu, pour y recevoir des récompenses imméritées. Et le vieux Chouan ne peut toujours contenir sa mauvaise humeur, en voyant ces ouvriers, qui sont moins que de la dernière heure, enlever aux vétérans de la lutte les compensations qui leur étaient dues par les Bourbons auxquels ils avaient tout sacrifié.

Les *Mémoires* de Moulin ont été soigneusement édités par M. L. Rioult de Neuville. Peut-être ne serait-il pas téméraire de penser qu'il a — avec grande raison, du reste, — mis quelque peu à contribution, pour ses notes, l'érudition toujours si complaisante de M. de L. Sicotière², dont l'*Imprimatur* se trouve en tête du volume, en sa qualité de commissaire de la Société d'Histoire Contemporaine. Je regretterai seulement que M. de Neuville n'ait pas cru pouvoir mieux distinguer l'une de l'autre les deux versions du texte des *Mémoires* qu'il donne en certains endroits, prenant successivement dans l'un et dans l'autre, et renvoyant en note ce qu'il ne donne pas dans le texte même. Cela en rend parfois la lecture un peu difficile.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

414. — OCT. GRÉARD. *Nos adieux à la vieille Sorbonne*. Gr. in-8, de xv-416 p., avec 6 gravures et 14 plans. Paris, Hachette, 1893.

« Les Facultés ont pris possession de la Sorbonne nouvelle. Dans

1. C'est le nom que, même encore aujourd'hui, les paysans vendéens et angevins de la rive gauche de la Loire, donnent à l'expédition d'Outre-Loire, sous les ordres de La Rochejaquelein; lamentable Odyssée dont les principales étapes furent Laval, Granville, Angers, Le Mans et Savenay.

2. Auteur de: *Louis de Frotté et les Insurrections Normandes*; ouvrage pour lequel les manuscrits de Moulin lui ont été d'un grand secours.

quelques semaines, les locaux où elles siégeaient seront livrés au marteau des démolisseurs. La vieille Sorbonne aura vécu. N'est-ce pas l'heure de lui accorder l'hommage suprême, avant qu'elle ne soit plus qu'un souvenir? »

A cette question que M. Gréard s'est posée, il a répondu par le présent livre, œuvre aimable, d'une lecture très attrayante, mais en même temps érudite, image en raccourci de ce que devrait être, si elle ne l'est pas encore, la nouvelle Sorbonne dont elle salue la naissance. Les pièces justificatives (p. 251-397) renferment une foule de documents inédits qui témoignent de la méthode et des préoccupations scientifiques de l'auteur; ses hautes qualités littéraires se montrent assez dans le reste du volume, dont nous voudrions tenter ici l'analyse sans prétendre mettre en lumière tout ce qu'il renferme de neuf et d'ingénieux.

L'histoire de la Sorbonne se divise en quatre périodes inégales : 1^o du XIII^e siècle à Richelieu; 2^o de Richelieu à la Révolution; 3^o de la Révolution à 1821; 4^o de 1821 à nos jours. M. G. a surtout insisté sur les deux premières, qui sont les moins connues et pour lesquelles les documents inédits sont très abondants. Les plus importants, en dehors des *Sorbonae origines* d'Héméré, sont les registres des procès-verbaux des délibérations, conservés aux Archives et à la Bibliothèque Nationale; bien que les séries n'en soient pas complètes, ils constituent un ensemble imposant qui est, comme l'a dit M. Gréard, « le plus considérable des livres de raison que l'ancienne France nous ait légué ».

On confond souvent, mais à tort, la Sorbonne avec l'Université, surtout avec la Faculté de théologie : elle a toujours eu son existence propre. A l'origine, ce n'est guère qu'un caravansérail pour les pauvres étudiants en théologie, que l'on veut soustraire, en leur assurant un gîte, à la séduction des écoles monacales. La règle du nouveau couvent, fixée par Robert, resta en vigueur pendant six siècles; elle fait honneur au sens pratique du rude Champenois. Le caractère de l'enseignement, fourni par les hôtes ou associés, fut longtemps tout théologique : l'élargissement du cadre des études ne remonte qu'à la fin du XVI^e siècle. Si l'on se demande en quoi la Sorbonne d'alors a contribué au mouvement des esprits et au progrès de la science, il faudra bien répondre qu'elle n'y a été, pour rien. Comme tribunal de censure littéraire, la Sorbonne, même après Richelieu, ne fit pas preuve d'une bien haute intelligence. Tout au plus est-il permis, avec M. G., de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes, d'alléguer que, dans ces jugements souvent ridicules, la vraie coupable a été la Faculté de théologie, d'ajouter que, dans les délibérations communes, les Sorbonistes se montrèrent plus d'une fois hostiles aux conseils intolérants. On n'en conserve pas moins l'impression que la « Vieille Sorbonne », malgré sa riche bibliothèque (circonstance aggravante), n'a jamais été ni un foyer de savoir ni un élément de progrès intellectuel. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elle

laisse entrevoir quelques velléités de transformation; mais c'est le vent du dehors qui y pénètre; elle n'a le mérite d'aucune initiative. Les Sorbonistes ont été de pieux éducateurs, non des savants, et la science n'était intéressée en rien à leur existence. Lors de la suppression de la société, en avril 1792, on lui reprochait son intolérance et son isolement de la vie nationale. Le second grief paraît injuste, M. G. l'a prouvé, mais le premier ne l'est qu'en partie. On aurait dû en alléguer un troisième. « Ce qui a manqué à la Sorbonne, avoue son historien, c'est d'avoir établi elle-même des doctrines et laissé un témoignage irrécusable de son esprit. » Et il ajoute : « Chose singulière qu'une société faite pour l'étude et vivant de l'étude n'ait point parmi ses maîtres suscité un écrivain ou produit une œuvre! » Voilà qui aurait justifié, mieux que d'autres griefs semi-politiques, la mesure révolutionnaire qui mit fin à l'institution hospitalière de Sorbon.

L'édifice de Richelieu, terriblement dévasté, devint, de 1801 à 1821, le refuge des artistes précédemment logés au Louvre; il compta alors des hôtes illustres, comme Pajou, David et Prudhon. M. G. a raconté d'une manière charmante la vie intime de la Sorbonne à cette époque. Mais la liste qu'il a donnée des œuvres qui y ont vu le jour est bien décevante : sauf l'*Histoire de Psyché* et le *Caïn* de Prudhon, il n'y a rien qui ait marqué dans l'histoire de l'art. Il semblerait qu'une sorte de fatalité pesât sur cette maison, où la médiocrité seule pouvait fleurir.

Le 3 janvier 1821, une ordonnance royale supprima le « Musée des arts » et rendit la Sorbonne à l'enseignement en y installant l'Académie de Paris. Le duc de Richelieu, alors président du conseil, obéissait à des souvenirs de famille qui le servaient bien. Mais si la Sorbonne de la Restauration jeta un éclat dont le rayonnement dure encore, ce ne fut ni par la grâce du gouvernement, dont on y applaudissait les adversaires, ni par celle de la Sorbonne elle-même, qui s'illustrait par des talents formés ailleurs. Aucun des professeurs alors célèbres n'avait été élevé dans le vieux séminaire : c'étaient des hommes nouveaux, sans attaches avec son passé. Plus tard encore, les plus célèbres des maîtres en Sorbonne furent des polytechniciens ou des normaliens. Il est difficile d'apprécier, faute de recul, les professeurs qui s'y succédèrent après le gouvernement de juillet : assurément, parmi eux, les hommes d'esprit et même de talent ne manquèrent pas, mais les éloges un peu faciles que leur décerne M. G. feront peut-être sourire d'ici cinquante ans. Et puis, quel mouvement est sorti de là? S'il y a un fait indéniable, c'est que le renouveau des sciences historiques dans notre pays (nous ne pouvons parler que d'elles) est dû d'abord à l'École des Hautes-Études, accessoirement à l'École normale et à l'École des Chartes, que la Sorbonne y eut peu de part ou n'en eut point. Elle s'est transformée, non pas seulement matériellement, mais moralement depuis une dizaine d'années; elle est entrée dans une voie de réformes qui promet d'être féconde; mais à qui doit-elle cela, sinon d'abord à un norma-

lien qui a fréquenté les Universités allemandes? Bonne ou mauvaise, la nouvelle direction prise par la Sorbonne ne se ressent en rien des leçons qu'on y professait il y a trente ou quarante ans. Elle a encore bien moins de commun avec les tendances d'un Riballier. Nous devons un souvenir à la somnolente hôtellerie de Robert Sorbon; M. Gréard s'est acquitté de cette dette avec grâce, en savant et en artiste; mais une fois cette obligation remplie, le mieux que l'on puisse souhaiter à la nouvelle Sorbonne est de ne jamais ressembler à l'ancienne.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux nous communique la liste de ses concours pour l'année 1893 et années suivantes : *Fondation La Grange*. — Un prix de 800 francs au meilleur mémoire sur la langue gasconne, de préférence sur le sujet suivant : « Étude grammaticale de langue gasconne dans un ou plusieurs de ses dialectes. » — Un prix de 1,000 fr. au meilleur livre ou mémoire sur la numismatique des provinces méridionales. — Un prix de 800 fr. au meilleur livre ou mémoire d'archéologie locale, de préférence des monographies de villes, communes ou anciens monuments de la province de Guyenne. — *Fondation Brives-Cazes*. — Un prix de 500 fr. au meilleur travail sur un sujet relatif à l'histoire de la région du Sud-Ouest (ancienne Aquitaine), et plus particulièrement de Bordeaux. — *Prix de la ville de Bordeaux* : Prix d'éloquence. — Un prix de 500 fr. à décerner pour le concours de 1894 au meilleur discours sur ce sujet : « Éloge de l'intendant Dupré de Saint-Maur. » — *Prix de l'Académie* : L'Académie accorde aussi des médailles d'encouragement aux auteurs qui lui adressent des ouvrages d'un mérite réel dans les diverses branches des sciences, des lettres et des arts, quel que soit le sujet traité. Mais elle propose plus particulièrement les sujets suivants : Histoire. — 1° « Faire la biographie du maréchal d'Ornano, maire de Bordeaux sous Henri IV »; 2° « Notice biographique sur un des hommes remarquables qui ont appartenu à cette province »; 3° « Étude sur les serfs questaux dans la province de Guyenne »; 4° Étudier la question de savoir si Molière est venu à Bordeaux, et indiquer ce qu'on sait de positif au sujet du séjour du grand comique dans cette ville »; 5° « Histoire de l'amirauté de Guyenne ». — Beaux-arts. — 1° « Comparer les tendances des écoles française et hollandaise au XVIII^e siècle au point de vue de l'étude de la nature »; 2° « Étudier les origines et les évolutions du paysage contemporain en France »; 3° « Examiner si, d'après des fragments importants conservés au Musée des antiques de Bordeaux, il serait possible de reconstituer un monument romain (arc de triomphe probablement) qui aurait existé dans cette ville. » — L'Académie récompensera, en outre, les meilleurs travaux relatifs à l'histoire des arts (architecture, peinture, sculpture, gravure et musique) dans l'ancienne province de Guyenne. Les envois doivent être adressés au secrétariat de l'Académie, hôtel de l'Athénée, rue des Trois Conils, 53, avant le 1^{er} novembre 1893, pour prendre part au concours dont les prix seront décernés en 1894.

— MM. GEORGEAKIS et LÉON PINEAU ont fait tirer à part leur article sur le *folklore de Lesbos* (Revue des traditions populaires, t. VIII, n° 6).

— Dans une étude sur les *relations de François de Gonzague avec Ludovic Sforza*

et *Louis XII* (tirée des « Annales du Midi »), M. L.-G. PÉLISSIER a complété, grâce à de nouvelles recherches dans les archives de Mantoue, de Milan et de Modène, certains détails de l'histoire si complexe et confuse de la politique du marquis de Mantoue et ajouté quelques indications sur le caractère et les mœurs de ce personnage et de ses contemporains.

ALLEMAGNE. — Une nouvelle livraison, la 6^e et 7^e, de la cinquième édition remaniée et augmentée de l'*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. Fr. KLUGE a paru à la librairie Trübner, de Strasbourg; elle va de *Mutter* à *Specht*.

— Un volume nouveau (n° 3090) de la petite bibliothèque universelle Reclam contient les conférences de K. Henri de STEIN à l'université de Berlin, *Goethe und Schiller Beiträge zur Aesthetik der deutschen Klassiker*.

AUTRICHE. — Dans la collection Tempsky-Freytag (Prague), vient de paraître en *editio major* et *editio minor*, la suite du Tite-Live de ZINGERLE, comprenant les livres XXXVI-XXXVIII. On connaît suffisamment par nos articles et, je le souhaite, aussi par une expérience directe la commodité de ces petits livres et on a pu apprécier la méthode généralement saine et sûre de l'éditeur. Mais pourquoi M. Z. se borne-t-il à renvoyer sans plus au travail qu'il a publié dans les mémoires de l'Académie de Vienne? Se figure-t-il que ce recueil soit pour tout le monde à portée de la main? Il y a dans toutes ces préfaces, surtout pour tout ce qui regarde l'interprétation des signes, des lacunes et un manque de clarté qui heureusement disparaissent dans l'apparat et sont après tout assez facilement réparables.

BELGIQUE. — M. Ferdinand VANDER HAEGHEN, le savant bibliothécaire de l'université de Gand, l'infatigable auteur de la *Bibliotheca belgica*, cherche à recueillir des souscriptions pour la reproduction en phototypie du plus précieux des manuscrits conservés dans le dépôt qui lui est confié, le *Liber floridus* exécuté vers 1125 par Lambert, chanoine de Saint-Omer. La publication serait accompagnée d'une notice de M. Victor Vander Haeghen sur Lambert, sur la compilation dont il est l'auteur et sur les diverses copies que l'on en connaît. Les personnes qui désireraient souscrire éventuellement à cette publication peuvent s'adresser à notre collaborateur, M. Émile Picot, 135, avenue de Wagram, à Paris.

HONGRIE. — Le comte Geyza KUUN, le savant éditeur du Codex Cumanicus de Pétrarque, vient de faire paraître le premier volume d'un ouvrage qui fera partie de toute une série destinée à mettre en lumière les origines et les pérégrinations du peuple magyar jusqu'au moment de la prise en possession de la Hongrie actuelle. Les fêtes du millénaire -1896- seront ainsi rehaussées par plusieurs publications intéressantes. Le savant académicien a étudié dans son ouvrage écrit en très bon latin (*Relationum Hungarorum cum Oriente Gentibusque Orientalis Originis Historia antiquissima*, vol. I. Claudiopoli-Kolosvár en Transylvanie, 233 p.), l'origine et les différentes étapes de cette tribu depuis les montagnes altaïques jusqu'en Hongrie. Toutes les questions relatives aux migrations, à la constitution, à la culture, à la religion et à l'art militaire, sont traitées à l'aide de connaissances linguistiques, ethnographiques et géographiques très solides. Le principal mérite de l'ouvrage est d'avoir mis en œuvre toutes les sources orientales, grecques et latines relatives aux Magyars. Le II^e volume étudiera la vie des Hongrois à Etelkoez, leurs irruptions en Moravie et la guerre avec les Bulgares qui a amené finalement la prise de possession de la contrée où ils se trouvent depuis mille ans.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1893.

M. de Boislisle entretient l'Académie du livre qui fut publié en 1702 sous le titre de *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, et qui est plus connu des bibliophiles sous le nom d'*Histoire métallique de Louis XIV*. Cet ouvrage fut composé, rédigé et imprimé, de 1663 à 1701, par l'Académie des inscriptions et médailles, dite la Petite Académie, qui devint plus tard l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. M. de Boislisle rectifie à ce propos le passage des *Mémoires* du duc de Saint-Simon où est annoncée l'apparition de ce magnifique volume. Il exprime l'espoir que, quelque jour, l'Académie actuelle voudra faire retracer l'histoire de la Petite Académie et des longues années qu'elle consacra à la confection de l'*Histoire métallique*.

M. Müntz continue la lecture de son travail sur les collections d'antiquités formées par les Médicis au xvi^e siècle. Il fait connaître, d'après des documents inédits, les principaux accroissements des musées florentins sous les grands ducs François I^{er} et Ferdinand I^{er}. Il rectifie, d'après des inventaires anciens, l'histoire de certaines statues célèbres : les statues de Gaulois qui se rattachent à l'ex-voto du roi Attale I^{er} de Pergame ont été découvertes en septembre 1514 ; la prétendue Thusnelda de la loge des Lanzi figurait dès 1550 dans la collection Capranica ; le *Sacrifice du taureau*, du musée des Offices, a fait son apparition en 1515 et non en 1569. L'initiative des Médicis du xvi^e siècle n'a pas seulement profité à Florence. La France, en acquérant leur villa du Pincio, à Rome, est devenue propriétaire d'une collection qui, quoique très amoindrie, comprend encore plus de soixante-dix statues, bustes et bas-reliefs. Trois des plus beaux marbres de cette collection sont aujourd'hui à Paris : ce sont trois torses, qui furent choisis il y a une cinquantaine d'années par Ingres, directeur de l'Académie de France à Rome, pour le musée de l'École des beaux-arts ; l'un d'entre eux est la célèbre Minerve contemporaine des sculptures du Parthénon. M. Müntz exprime le vœu qu'un membre de l'École française de Rome consacre une monographie à la villa Médicis et à l'histoire de ses collections, soit anciennes, soit contemporaines.

M. Joseph Halévy communique une étude sur la légende babylonienne du rapt de Proserpine par Pluton. Le mythe du rapt de Perséphoné ou Proserpine avait été considéré jusqu'ici, soit comme exclusivement hellénique, soit comme dérivant du mythe égyptien d'Isis et d'Osiris. M. Halévy en signale l'existence dans une tablette babylonienne du x^e siècle avant notre ère, qui fait partie de la trouvaille d'El-Amarna. Le Pluton ou Hadès babylonien, Nergal, désire épouser la fille d'Anou (Jupiter), Eris-Kigal, c'est-à-dire « Désir d'Hadès » ; sur le refus de celle-ci, il charge Namtar, sorte d'Hermès conducteur des âmes, de l'amener de force à son palais. Eris-Kigal cède aux menaces et consent à devenir l'épouse de Nergal, à condition de partager son autorité. « Je veux, dit-elle, partager la puissance dont tu disposes ; tu seras le Seigneur, je serai la Dame. » Le texte poursuit alors : « Nergal entendit cela, et, au lieu de se fâcher, il l'embrassa et sécha ses larmes. Tout ce que tu désireras depuis ce moment, je te l'accorderai. »

M. Longnon donne lecture d'un travail de M. de Maulde La Clavière, intitulé : *l'Histoire de Marguerite de Valois racontée par elle-même*. On a remarqué depuis longtemps que, dans la 10^e nouvelle de l'*Heptaméron*, la reine de Navarre avait évidemment raconté, sous des noms d'emprunt, sa propre histoire et celle de plusieurs de ses contemporains ; mais on ne s'était pas encore appliqué à découvrir la clé de ces noms fictifs. M. de Maulde s'est attaché à ce travail et est arrivé ainsi à reconstituer l'histoire de la jeunesse de Marguerite. La jeune princesse, dont on a, dit-il, toujours loué la précocité, s'éprit à neuf ans de Gaston de Foix, qui en avait douze. Elle fut contrainte d'épouser le duc d'Alençon, pour qui elle avait une aversion profonde. Elle fut ensuite aimée par Bonnavet, l'homme de son temps le plus célèbre par ses bonnes fortunes, « l'amoureux professionnel de toutes les femmes ». Leur liaison, traversée par mille orages, fut cause du mariage de Bonnavet, puis de sa mort : il se fit tuer à Pavie, dans un moment d'empressement et de désespoir.

Ouvrages présentés : — Par M. le marquis de Vogüé ; *Corpus inscriptionum semiticarum, Inscriptions aramicae*. I, II (fascicule préparé par MM. DE VOGÜÉ et RUBENS DUVAL) ; — Par M. Senart : BARTH (A.), *Bulletin des religions de l'Inde* (extrait de la *Revue de l'histoire des religions*) ; — par l'auteur : LE BLANT (Edmond), *les Persécuteurs et les Martyrs aux premiers siècles de notre ère* ; — par M. d'Arbois de Jubainville : CASTANIER (Prosper), *la Provence préhistorique et proto-historique jusqu'au vi^e siècle avant notre ère*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N^o 33-34

— 14-21 août —

1893

Sommaire : 415. PICARD, Sémites et Aryens. — 416. KALENKIAR, La vision de Daniel. — 417. CAYERGIAN, Le symbole de la foi. — 418. BRUNN, Histoire de l'art grec, I. — 419. BERNHARD, La thériaque. — 420-421. DERCKE, Grammaire latine. — 422. BOUTROUE, Algérie et Tunisie. — 423. BOURCIEZ, Le gascon à Bordeaux. — 424. — HOLLAENDER, Une légende strasbourgeoise. — 425-428. MAZZONI, Manuscrits italiens. — 429. MÉNORVAL, Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours. — 430. DALLINGTON, La France en 1598, trad. par EMERIQUE. — 431. DE BROU, Adelaïde de Kerjean. — 432. J. REINACH, La France et l'Italie devant l'histoire. — 433. BERGER-LEVRAULT. Annales des Universités alsaciennes. — Chronique.

415. — Charles PICARD. *Sémites et Aryens*. In-8, vi-104 p. Paris, Alcan, 1893.

Il y a un antagonisme profond, irréductible, entre l'esprit sémitique et l'esprit aryen. Le dieu des Sémites, celui du judaïsme, de l'islamisme, du christianisme, est vindicatif, cruel, avide de sang ; le dieu des Aryens, qui est celui du bouddhisme, a toutes les vertus qui manquent à son concurrent. Les « générations futures » feront donc bien de choisir le dieu aryen. Telle est la substance du petit livre de M. Ch. Picard. Il est écrit dans un langage singulier : j'y trouve la *crucifixion* (p. 69), la *défloration* des jeunes filles (p. 19, 32). Mais la forme y vaut encore mieux que le fond. Érudition de seconde ou de dixième main, bévues étonnantes, généralisations téméraires, rien n'y manque ; qu'il me suffise de relever ces deux assertions : 1^o Les colonnes du temple de Jérusalem, d'après Hérodote, II, 44, représentaient le *lingam* (p. 29) ; 2^o La croix, combinaison du *phallus* et du *ktéis* (p. 6), n'est elle-même pas autre chose que le *lingam* (p. 93). — Le bouddhisme n'a décidément pas de chance avec ses avocats.

S. R.

416. — P. Gregoris dr KALENKIAR. *Die lebende Vision Daniels*, armenischer Text mit deutscher Uebersetzung, in-8, 42 p. Wien, 1892.

417. — P. Josephi dr CATERGIAN. *De fidel symbolo quo Armenii utuntur observationes*, in-8, 153 p. Viennae, 893.

I. — Les Mékhitaristes de Vienne continuent la tâche si utile qu'ils se sont assignée, d'étudier la littérature arménienne d'une manière scientifique. La brochure du R. P. Kalemkiar fait partie d'un ensemble de travaux sur les apocryphes traduits en arménien : elle a pour objet l'édition et la traduction d'un texte inédit ; l'édition est critique en ce

sens que toutes les variantes des trois manuscrits connus sont relevées, et l'éditeur montre par là un sentiment très juste des besoins actuels de la philologie arménienne. Le travail est consciencieux, mais témoigne de quelque inexpérience. Les manuscrits ne sont pas classés; les très nombreuses fautes communes à B et C et qui ne se trouvent pas dans A obligent à poser une famille B C : cette remarque faite, il n'y avait plus lieu de reproduire certaines fautes grossières propres soit à B seul, soit à C seul; il était surtout inutile de relever les particularités orthographiques dues aux copistes récents qui ont écrit les manuscrits et qui ne nous renseignent pas sur l'archétype. L'apparat critique, un peu touffu, en eût été très heureusement éclairci. — Le choix des variantes n'est pas toujours bon; ainsi, p. 7, dans une énumération de noms propres reproduits de l'original grec sous la forme du génitif, A a *Egiptu* et B C *Egiptos*. l'éditeur a écarté la bonne leçon du meilleur manuscrit et choisi *Egiptos* : Il faudrait aussi éviter les contradictions, et ne pas écrire *Nikomidia* p. 7 et *Nikomédia* p. 9. Ces fautes n'enlèvent pas à l'édition sa valeur, puisque l'auteur met entre les mains du lecteur le moyen de les corriger. Il est à souhaiter que l'exemple du R. P. Kalemkiar soit suivi.

II. — Mon manque de compétence ne me permet pas de critiquer l'ouvrage posthume du R. P. Catergian. Il suffira de le signaler ici aux personnes qui s'intéressent à ces questions.

A. MEILLET,

418. — H. BRUNN. *Griechische Kunstgeschichte*. Erstes Buch. Die Anfänge und die älteste decorative Kunst. Gr. in-8 xiv-185 p., avec 142 gravures dans le texte. Munich, Bruckmann, 1893.

Personne, depuis Winckelmann et Visconti, n'a contribué autant que M. Brunn à éclaircir l'histoire de l'art grec, à en asseoir l'étude sur des fondements solides, à préciser le caractère et les relations des artistes et des écoles. Sa *Künstlergeschichte*, publiée en 1857, et rééditée depuis sans changements, est restée la base de tous les travaux sur ce domaine : les découvertes incessantes de monuments nouveaux en ont bien plus souvent vérifié qu'ébranlé les conclusions. Depuis plus de vingt ans, le professeur de Munich annonçait l'intention d'écrire une histoire générale du développement de l'art en Grèce, mais l'espoir de la voir paraître avait beaucoup diminué dans ces derniers temps. On savait que M. B. célébrait, en 1892, son 70^e anniversaire, qu'il était très occupé par son entreprise des *Denkmaeler* et que sa santé était assez chancelante pour lui conseiller le repos. Et voilà que tout à coup, grâce au concours de son élève dévoué, M. Paul Arndt, il nous donne la première partie de son grand ouvrage, en laissant entendre, dans la préface, que la publication de la suite est assurée. C'est là, dans le monde archéologique, un véritable événement, et le premier devoir de la critique est d'adresser ses

remerciements à M. Brunn. Ceux-mêmes qu'a parfois effrayés la hardiesse de ses hypothèses, ou que ses analyses un peu minutieuses ont agacés, reconnaissent en lui un maître dont ils sont tous, dans une certaine mesure, les élèves et les obligés. Son nouveau travail, qui ne décèle aucune fatigue, qui ne fait double emploi avec aucun ouvrage existant sur la matière, n'ajoutera pas à son renom, mais au long état de ses services. Nous nous proposons d'en indiquer ici la méthode et les conclusions principales, dans le dessein d'engager tous ceux que le sujet intéresse à le lire d'un bout à l'autre. Il faut cependant qu'ils soient avertis : nous leur conseillons une tâche difficile, n'ayant guère encore rencontré de livre écrit avec plus d'obscurité que celui-là.

Ce que l'auteur met au premier plan, c'est l'étude de la filiation des styles. Il ne se préoccupe pas d'ethnographie et d'histoire ; on chercherait vainement à savoir ce qu'il pense de l'origine des Pélasges, des relations de ce peuple avec les Hittites (dont il ne prononce pas le nom), les Lélèges et les Cariens. Il prend les monuments tels qu'il se sont conservés ou tels que les auteurs nous les ont décrits et il cherche à y reconnaître, sous les influences multiples qu'ils reflètent, le développement de la personnalité hellénique dans l'art. Aussi n'en isole-t-il point, pour les décrire séparément, les diverses manifestations : architecture, céramique, travail des métaux, tout marche de front, tout concourt à donner une impression nette des causes agissantes, des progrès réalisés.

Après un chapitre consacré à l'architecture cyclopéenne, où il a particulièrement mis en lumière l'influence de la nature des matériaux, M. B. aborde la civilisation dite mycénienne. A Troie, il n'y a pas encore d'art proprement dit, mais tout au plus une industrie naissante : c'est à Mycènes seulement que l'on peut commencer à parler d'un style. Style rudimentaire, d'ailleurs, et dont les chefs-d'œuvre même, les vases de Vaphio, paraissent surfaits à M. Brunn, peut-être parce qu'il les a connus lorsque son opinion était déjà formée. Trois éléments, suivant lui, doivent concourir à la production d'une œuvre artistique : l'imagination, l'observation et un principe directeur (traduise qui pourra : *die plan-oder schulmaessige Durchbildung des Gedankens und der Form und ihre gegenseitige Durchdringung nach klar verstandenen künstlerischen stylistischen Prinzipien!*). Or, ce dernier élément manque aux vases de Vaphio, comme à tous les produits de l'art mycénien : nous avons là des œuvres analogues à ce que seraient, pour nous, les *Lieder* préhomériques, si l'on pouvait les comparer à l'*Iliade*. La pensée de M. B. est profonde ; est-ce la faute de la langue allemande s'il n'a pas été obligé de l'exprimer plus clairement ? Quant à l'influence égyptienne, il en fait bon marché : elle manque tout à fait dans la glyptique dit insulaire et, là où on croit la reconnaître, comme dans les poignards incrustés de Mycènes, elle n'a pu s'exercer qu'indirectement.

C'est dans les vases du style géométrique et du Dipylon que M. B.

salue la première apparition de ce qu'il appelle « la tendance idéaliste de l'art grec ». D'abord, à cause du choix des sujets, qui trahissent déjà un sentiment poétique, non plus une imitation presque passive de la nature; en second lieu, à cause du caractère systématique de la décoration, du principe mathématique de la « division de l'espace à décorer ». Entre ces vases et ceux de Mycènes, il y a un contraste parfait. Là où le style géométrique a influé sur la céramique mycénienne, nous ne trouvons que des œuvres flasques et sans caractère; en revanche, les artistes du style géométrique ont profité du contact avec l'art mycénien pour donner à leur style une certaine ampleur, et ce contact n'a pas laissé d'être fécond.

L'art de l'époque homérique nous oblige à tourner les yeux vers l'Asie; l'éclat métallique des demeures royales de cette époque rappelle le temple de Jérusalem, les palais de la Mésopotamie. Mais la Grèce a modifié les modèles orientaux comme elle a transformé, pour créer son alphabet, les caractères phéniciens. Le bouclier d'Achille décrit par Homère en est une preuve. M. B. croit à l'existence réelle de cette œuvre et y reconnaît les mêmes principes que dans les vases du style géométrique, principes qui manquent aux chroniques lapidaires de l'Orient sémitique. Les motifs viennent de là, par l'entremise des œuvres textiles, mais la pensée est purement hellénique. Ce sont les situles trouvées dans la région des Alpes, que M. B. considère volontiers comme illyriennes, qui peuvent nous donner l'idée la plus exacte des scènes qui décoraient le bouclier homérique. Il est vrai qu'elles sont de plusieurs siècles plus récentes : mais l'art hellénique primitif n'a-t-il pas pu se *stéréotyper* en Illyrie, comme l'art byzantin se perpétue dans la Russie actuelle ?

Du bouclier d'Homère à celui d'Hésiode il y a un progrès, qui correspond à un développement nouveau de l'art. Les épisodes mythologiques font leur apparition à côté des sujets de la vie réelle. Le bouclier d'Hercule marque ainsi le passage entre le bouclier d'Achille et le coffret de Cypsélos.

En présence d'œuvres de style mixte, comme les boucliers de la grotte idéenne en Crète, où l'on distingue des éléments assyriens et égyptiens, on se hâte trop de faire intervenir la Phénicie. Les bronzes du tombeau Regulini-Galassi à Caere présentent le même caractère : or, c'est à Chypre que l'on en a découvert les prototypes (coupe incisée du Louvre). Chypre n'est pas plus phénicienne qu'elle n'est égyptienne ou assyrienne : c'est un milieu qui a subi des influences étrangères, mais a donné naissance à un style individuel en réagissant sur elles. « L'imitation se borne au dehors, mais un tout autre esprit agit au dedans. » Cet esprit est grec; les Grecs de Chypre ont travaillé pour les Phéniciens, entre les mains desquels était le commerce; ils ont reçu d'eux des commandes, une direction générale, mais le style mixte ne leur a pas été imposé par Tyr ou Sidon : ils l'ont créé. Et le génie de l'hellénisme a eu de bonne

heure assez de force pour réagir sur l'art de l'Orient dont il s'inspirait : ce fut une conséquence de la poussée des Assyriens vers la Phénicie. M. B. n'hésite pas à signaler des influences grecques dans les bas-reliefs du palais septentrional de Koujoundjik (680-659 av. J.-C.), Ici, il poursuit une idée de M. Heuzey plus loin que M. Heuzey ne l'a fait lui-même ; mais trois mots, pour rendre à qui de droit l'idée du « choc en retour », n'auraient certes pas été de trop dans ce chapitre.

A l'époque suivante, le génie grec se fortifie, prend une conscience plus claire de lui-même (bronzes de Crète, d'Olympie, etc.), mais en même temps, et surtout dans la céramique, l'influence de l'Asie se fait jour de nouveau par l'adoption de motifs orientaux plus ou moins assimilés. Cela s'explique non seulement par l'activité des relations commerciales, mais par le fait que les ouvriers grecs mettent alors leur expérience au service des princes anatoliens. Dans la céramique, ces influences s'exercent sur le style du Dipylon, à la fois en Attique et dans les îles : de là les céramiques de Théra, de Mélos, de Rhodes, qui en sont comme le développement. A Rhodes, on distingue en outre l'influence de l'atelier gréco-égyptien de Naucratis, auquel sont dus également les vases apparentés à la coupe d'Arcésilas ; à Corinthe, ce sont les tapis orientaux qui ont servi de modèles et sur lesquels le génie grec a moins efficacement réagi qu'ailleurs.

Ce génie se retrouve, ou plutôt se révèle avec éclat, dans trois œuvres de même famille dont l'étude termine ce fascicule : le vase François, le coffret de Cypsélos et le trône d'Amyclées. C'est la tradition des boucliers d'Homère et d'Hésiode que nous avons là, avec l'avènement définitif des épisodes de la fable à la place des scènes que fournit la réalité. Et ces épisodes ne sont pas juxtaposés au hasard : M. B. reconnaît dans leur choix une pensée philosophique, ou du moins une idée générale, marque caractéristique des œuvres grecques qui les oppose de bonne heure à celles de l'Orient et leur ouvre le chemin de la perfection.

M. Brunn a sévèrement trié ses matériaux : il s'est gardé de confondre l'histoire de l'art avec l'archéologie et l'on doit se rendre compte de ce parti-pris très judicieux avant de lui reprocher des omissions. Sa doctrine se rapproche de celle d'O. Mueller dans l'appréciation des influences orientales : parmi les jeunes savants contemporains, c'est à M. Milchhœfer qu'il paraît devoir le plus. Une discussion détaillée de ses opinions nous ferait dépasser les bornes d'un article et peut-être aussi celles de la réserve que le grand nom de l'auteur doit imposer. Il reste à dire que les gravures, choisies par M. Arndt, sont très satisfaisantes, bien que la plupart soient de vieilles connaissances dont la réduction zincographique a fait tous les frais.

Salomon REINACH.

419. — J. BERNHARD, pharmacien de 1^{re} classe. *La Thériaque*. Etude historique et pharmacologique. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1893, 150 p.

La *Revue* ne s'occupe pas d'ordinaire des sciences médicales ou pharmacologiques; il y a cependant des ouvrages de ce genre qui peuvent avoir, par certains côtés, un intérêt historique et littéraire, et c'est à ce titre que je signale le livre de M. Bernhard. Il contient, en effet, une première partie intitulée *la Thériaque dans l'antiquité*, où l'auteur nous donne, de cet antique électuaire et de ses premiers préparateurs, une histoire détaillée qui n'est pas sans agrément. Il s'attache surtout à bien faire connaître les préparations d'Andromaque et de Galien. La suite nous montre les destinées de la thériaque chez les Arabes, en France, à l'étranger, et termine par deux chapitres sur les vendeurs de thériaque et sur la préparation publique de cette panacée. Je remarque un amusant portrait, en vers, du pharmacien idéal, par le pharmacien Pierre Maginet de Salins (p. 120 suiv.). Dans la forme, j'aurais bien à relever un peu de prétention et quelques phrases alambiquées, mais il ne faut pas oublier que ce petit livre est l'histoire d'une drogue, écrite par un pharmacien.

My.

420. — *Latelnische Schulgrammatik*, von W. DEECKE Dr., Direktor des Gymnasiums zu Muelhausen i. Els. — Berlin, Calvary, 1893. In-8, viij-300 pp. Prix : 2 mk 40.
421. — *Erläuterungen zur Latelnischen Schulgrammatik*, von W. DEECKE Dr. — Berlin, Calvary, 1893. In-8, iv-477 p. Prix : 4 m. 80.

Le plan suivi par l'auteur de cette grammaire latine élémentaire se justifie aisément : — partie de l'élève, contenant les règles indispensables sous une forme courte et claire; — partie du maître, ou éclaircissements de détail, historiques, étymologiques, grammaticaux et autres, préceptes et exemples entre lesquels il pourra faire son choix pour mieux faire comprendre les applications et relever l'intérêt de sa classe. De la première je m'abstiendrai de rien dire, puisqu'elle n'est point destinée à nos lycéens et que chaque pays est juge de sa pédagogie : c'est tout au plus si j'ose m'étonner d'y rencontrer le paradigme *âcer* classé sous la 2^e déclinaison (p. 17). Mais ceux de nos jeunes professeurs qui lisent l'allemand trouveront dans la partie du maître de quoi varier et vivifier leurs leçons, même aujourd'hui que s'est accomplie dans l'Université la parole de l'Écriture : mieux savoir le latin en l'apprenant moins.

La mesure et l'exactitude, ce sont les qualités maîtresses de ces sortes d'ouvrages : l'exactitude, qui éclate ici jusque dans la correction typographique presque parfaite ; la mesure, qui sait éviter de dresser sur

1. Le petit appendice sur la composition et la dérivation est un peu négligé : j'y relève la quantité *calāmitōsus* (p. 449) et la phrase « man sagt *gens, lex, via, aqua*, z. B. *Julia, Aemilia, aber via, aqua Appia* », dont il m'est impossible de pénétrer le sens.

chaque règle ces effrayants échafaudages de sous-exceptions dont chaque échelon cache un piège. Dans la syntaxe de coordination, l'idée de ramener la proposition subordonnée à une ancienne proposition principale me paraît parfois poussée à l'outrance : il suffit de poser le principe, sans le poursuivre à toute rigueur à travers les hypotaxes auxquelles l'analogie a eu plus de part que la saine logique ; mais enfin le principe est incontestable, et c'est le seul qui puisse faire luire un rayon de sens commun sur le fouillis de formules contradictoires où s'est complue jusqu'à présent la grammaire empirique,

Mieux qu'en faisant l'éloge de son livre, je servirai M. Deecke en lui faisant part des scrupules qu'il m'inspire. Si par endroits je le trouve trop conservateur, — par exemple dans le maintien de la traditionnelle cacographie *quum*, ou lorsqu'il transcrit l'étonnante équation *péjerô* = *perjûrô* (p. 21), — j'estime que son ardente conviction ne l'autorisait pas à ranger, sans phrases, l'étrusque parmi les langues italiques. Qu'en dira la momie d'Agram ? Mais je ne sais point d'autre témérité grave. Aulu-Gelle (p. 32) ne contredit pas le témoignage de Nigidius : il se borne à constater que de son temps l'usage avait changé. La formule « *-ed* d'où *-e* » pour la désinence de l'ablatif (p. 35) est inexacte : *-ed* serait resté *-ed*, et *éd* n'eût pu donner que *-é* ; or on n'a ni l'un ni l'autre. Le mot *praepes* n'est pas « *voreilig* » (p. 40), mais un terme technique de la science des augures. Il faut laisser à Varron ses *triônés* « bœufs au dépiquage » (p. 48) : le *septem(s)triô* est « la figure de sept étoiles ». Le sk. *adhamás* (= **ndhmm-os*) = lat. *infimus* fait justice de la bizarre dérivation **in fumo*, qu'au surplus M. D. met sagement en doute (p. 66). *Secundus* n'est pas « *einer der folgen musz* » (p. 68), mais tout uniment « *der folgende* », gr. ἐπόμενος. La forme *istûc* ne vient pas de **istud-c* (p. 73), car d'où viendrait *hûc*, forme aussi régulière, pour un locatif **hoi-c* que *mûnia* et *moenia* coexistent ? Un parfait **e ig-i* n'aurait pu devenir *égî* (p. 90), non plus que *côgô*, *dégô* ne sauraient procéder de **coigô* **déigô* (p. 116), ni même *amem* de **amaim* (p. 94) : en général les lois de la contraction latine sont traitées avec trop de laisser-aller. Il n'y a point de **patus* à la base de *patère* (p. 107), qui est une formation intransitive en *-ê-*, de même ordre que l'aoriste grec τυπῆ-ναι. Le simple vocalisme latin de *pecus* et *paciscor* sépare étymologiquement les deux mots (p. 137). Le sk. **pétitha* (p. 154) n'existe ni comme représentant de **pe-pt-itha* ni à aucun égard qui en légitime la mention dans une grammaire comparée. La quantité *caléfaciô* (p. 162) est d'autant plus déplorable qu'elle sert de prémisse à tout une déduction. En quoi les supins sk. en *-tum* sont « *nur weiblich* » (p. 165), je me perds à le conjectuer : supins, ils ne sont d'aucun genre ; noms d'action, le masculin y domine. *Culîna* = **cocslîna* est dur à digérer (p. 233), non moins que *dîcax* (p. 234), et, si le vois du vase du Quirinal est *vîs* (p. 280), — ce qui ne m'est pas démontré, — en tout cas il n'est point **vois*. La forme *ho-dié* par *o* bref (p. 286) n'est point **hó dié* avec abrè-

gement inexplicable, mais un type de composition asyntactique aussi limpide que *αὐτο-εστέ*. La phonétique ne permet point d'assimiler le rare préfixe *au-* (= sk. *āva* = gr. *ὀ*¹) à la préposition *ab* (p. 299), et la conjonction *at* n'a rien à voir au nom de l'aïeul (p. 308), car *at-avos* est sûrement « le grand-père du père », cf. got. *atta* « père ». *Quos ego...* (p. 315) n'est pas un bon exemple d'ellipse : autre chose est le tour elliptique, autre chose la phrase interrompue. Le latin a mieux que des restes du locatif (p. 328) et ne le cède point de ce chef au grec, puisque son ablatif de 3^e déclinaison n'est presque en entier qu'un locatif ; mais il m'est difficile, en revanche, de suivre l'auteur dans le détail de sa théorie des fonctions locatives de l'infinitif (p. 376) : dans une phrase comme *errāre hūmānum est*, *errāre* n'est et n'a jamais été rien de plus qu'un nominatif neutre. Je ne vois pas comment (*môlēs*) *nâtūra* (p. 389) pourrait signifier « der stoff der *schaffen* will » ; et enfin l'on attendrait (p. 402) la règle de l'emploi éventuel de *necnôn*.

Je n'ai pas la prétention d'avoir tout relevé : ce serait merveille que, dans ces huit cents pages de texte touffu, on ne trouvât pas davantage à élaguer ; mais qu'est-ce au prix de ce qu'on y trouvera à cueillir ? Les étymologies ingénieuses ne se comptent pas² ; tous les faits importants de la langue ont leur place marquée ; toutes les citations sont rigoureusement vérifiées ; pas une particule dont l'auteur ne recherche les aboutissants ; pas une tournure dont il ne donne ou suggère la clef, et l'orientation du lecteur est assurée par un copieux index.

M. Deecke a mis au service de la pédagogie ses rares facultés de travail, ses profondes connaissances en langues italiques et en grammairie comparée et surtout l'expérience de quarante années d'enseignement secondaire. On nous a trop répété que pour bien enseigner les langues, il n'est pas nécessaire d'être linguiste. Nécessaire, non ; mais au moins cela ne nuit pas.

V. HENRY.

422. — A. BOUTROUE. *L'Algérie et la Tunisie à travers les âges*. Paris, Leroux, 1893.

M. Boutroue, qui a été chargé en 1892 d'une mission dans l'Afrique du Nord, a fait, sur ses voyages en Algérie et en Tunisie, deux conférences fort intéressantes, l'une devant la commission centrale de la Société de géographie de Paris, l'autre devant les membres du Club alpin français. Il s'est attaché surtout à montrer quelles avaient été dans le

1. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.

2. Je note en passant : *fās* expliqué par un génitif du type *familiās* (p. 45) ; *frūgī* « rapporté à une locution telle que *servos frūgī* « un esclave à rapport » (p. 50), « de rapport » dirions-nous ; le sens causal de *propter* rapproché de celui de l'allemand *bei* (le processus est encore plus frappant pour l'anglais *by* qui a pris entièrement la valeur de « par », p. 298), etc., etc.

passé les destinées de ce beau pays, et il a sobrement indiqué quel parti la colonisation française pouvait tirer des recherches et des travaux poursuivis par les archéologues et les épigraphistes sur le territoire de l'Afrique romaine. En vulgarisant ainsi, après plusieurs autres, cette vérité encore trop peu connue du grand public, M. BOUTROU a rendu un réel service aux régions si dignes d'intérêt qu'il a parcourues en observateur érudit. Nous nous permettrons seulement de le mettre en garde contre quelques théories qui nous paraissent exagérées, bien qu'elles soient très répandues, et contre certaines inexactitudes de détail, faciles d'ailleurs à éviter ¹.

J. TOUTAIN.

423. — E. BOURCIEZ. *La langue gasconne à Bordeaux*, notice historique (Extrait de la *Monographie* publiée par la municipalité bordelaise). Bordeaux, Gounouilhou, 1892. In-4 de 27 p.

Dans la première partie de cette étude, après avoir énuméré les documents qui nous restent de l'idiome bordelais du moyen âge, M. Bourciez indique les traits essentiels de phonétique et de morphologie par lesquels il se rattache à ceux de la Gascogne, et les nuances par lesquelles il s'en distingue. La seconde nous fait assister aux vicissitudes par lesquelles cet idiome a passé depuis l'époque où il cessa d'être la langue officielle à Bordeaux : employé presque jusqu'au commencement du xvi^e siècle dans les registres des paroisses et les actes notariés, parlé dans toute la classe inférieure jusqu'à la fin du xviii^e siècle, il se laisse peu à peu pénétrer par les formes françaises, perd de plus en plus de terrain, et il n'est plus aujourd'hui qu'un patois dont on peut prévoir la disparition prochaine.

Cette étude consciencieuse et précise témoigne d'une connaissance très approfondie des anciens textes gascons. Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir la même compétence en ce qui concerne les dialectes modernes, dont la variété est infinie et qui ne peuvent être étudiés

1. P. 8-9. Il n'est pas très heureux d'opposer, en ce qui concerne le climat de l'Afrique romaine, le témoignage de Plutarque aux affirmations si précises de Saluste. — P. 10. Il n'y avait pas de province de *Numidie*, au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. — P. 11. Le rapprochement du Tombeau de la Chrétienne et du Mausolée d'Hadrien nous semble très forcé. — P. 16. L'hérésie donatiste est bien antérieure à Justinien; elle date du iv^e siècle, et saint Augustin la combattit. — P. 30. A quoi peuvent servir des affirmations comme celle-ci : « Nous ne pouvons espérer trouver en Algérie la rémunération des capitaux qui y ont été enfouis par la métropole ? » — P. 35. Les plus anciens monuments découverts par le P. Delattre sont loin de remonter, même à *peu près*, à la fondation de Carthage. — P. 38. Après la bataille de Thapsus, César eut encore à lutter contre les Pompéiens, en Espagne; il les défait à Munda. — P. 43. Haïdra n'est pas dans la province de Constantine, mais bien en Tunisie.

que sur place. Aussi ne s'étonnera-t-on point que M. B. ait commis quelques erreurs dans la répartition géographique de certains traits linguistiques. Qu'il nous permette de lui soumettre à ce sujet quelques observations.

Page 12. Ce n'est pas seulement à Bordeaux que *d* provenant de *c* latin entre deux voyelles s'est réduit à *d*. On constate le même fait à Balesta (canton de Boulogne-sur-Gesse, Haute-Garonne) où l'on dit *audet* (*avicellum*), *coudina* (*cocina*), *radin* (*racemum*), *dide* (*dicere*)¹, et dans la vallée de la Pique (canton de Bagnères-de-Luchon). — Page 14. Le changement de *a* final atone en *e* n'est pas non plus particulier à Bordeaux. Il se retrouve pour quelques mots, dans le canton de Nogaro (Gers, par ex. à Lanne-Soubiran) : *countre*, *deute*, et presque dans toute l'étendue du canton de Cazaubon (Gers). De plus dans ces mêmes régions, des formes de conditionnel telles que *canteri*, *legiri*, etc, postulent des formes antérieures en *e* : *canterie*, *legirie*, etc. — Page 15. B. M. semble dire que dans le traitement du *t* final de la 3^e p. sg. du parfait de l'indicatif, le gascon se divise en deux régions : celle où *t* tombe, et celle où il reste. Il n'y a là sans doute qu'un peu d'obscurité dans la rédaction. M. Bourciez sait mieux que personne que les parfaits en *-ec*, *-ic*, *-ouc* sont un des traits spécifiques de la plus grande partie du domaine gascon. — Page 21. Le paradigme ancien d'imparfait *meti* s'est perdu dans le reste de la Gascogne, aussi bien que dans le Comminges; au moins ne l'ai-je rencontré nulle part.

A. DUCAMIN.

424. — Alcuin HOLLAENDER. *Eine Strassburger Legende*. Ein Beitrag zu den Beziehungen Strassburgs zu Frankreich im 16 Jahrhundert. (Forme le xvii^e cahier des Beitrage zur Landes und Volkeskunde von Elsass-Lothringen). Strassburg. Heitz, 1893. 1 brochure in-12 de 28 p.

Il est en général admis, parmi les érudits français que les Mémoires de Vieilleville, attribués à son secrétaire Vincent Carloix et publiés pour la première fois en 1757, n'ont aucune valeur historique. Ainsi M. Ch. Marchand a montré récemment que l'auteur s'est borné à copier le récit du siège de Saint-Jean-d'Angely (1569) dans la Popelinière², remplaçant partout le nom de Biron par celui de Vieilleville; qu'il a de même reproduit littéralement un écrit de 1564 « *Discours au vray de la réduction du Havre* » en 1563, substituant le nom de Vieilleville qui était alors en Provence, à celui des maréchaux réellement présents au siège. M. Hollaender nous prouve, à son tour, dans la présente brochure, que presque tout ce que ces Mémoires nous rapportent sur le séjour de

1. A Balesta cependant *ti* + voyelle se réduit à *ɣ* et non à *d* : *raɣoun* (*rationem*) *ɣasoun* (*sationem*).

2. La première édition de *La vraie et entière Histoire* a paru à Cologne en 1571.

Henri II en Alsace, en 1552, après la prise de Metz, est controuvé. S'appuyant sur un fait réel qu'il a sans doute lu dans les *Annales d'Aquitaine* de Jean Bouchet, l'auteur des Mémoires a tiré le reste de la narration de son imagination, dans le dessein d'opposer à la témérité du connétable de Montmorency la prudence de Vieilleville. Nous nous rallions entièrement aux conclusions de M. Hollaender.

C. P.

425. — G. MAZZONI. *Un libello padovano in rima del secolo XV*. Padoue, 1890, in-8 de 17 p.

426. — Id. *Le rime profane d'un manoscritto del secolo XV*. Padoue, 1891, in-8 de 44 p. ¹.

427. — Id. *Le rime sacre d'un manoscritto del secolo XV*. Padoue, 1892, in-8 de 15 p.

428. — Id. *Spigolature da manoseretti*. Padoue, 1893, in-8 de 90 p. (Extraits des *Atti e Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova*, vol. VI, VII, VIII et IX.

M. G. Mazzoni est doué d'une activité vraiment prodigieuse. Poète délicat, essayiste brillant, il est aussi l'un des érudits qui ont, dans ces dernières années, apporté le plus d'utiles contributions à l'histoire littéraire de l'Italie ¹. Il ne recule même pas devant le labeur pénible et parfois si peu fructueux que présente le déchiffrement des manuscrits, comme le prouvent les quatre plaquettes dont nous venons de transcrire les titres. Les trois premières sont consacrées à la description et à l'analyse d'un important recueil du xv^e siècle, récemment acquis par la Marciana de Venise; ce recueil se compose essentiellement de deux parties, dont l'une contient surtout des pièces profanes et pieuses du Padouan Leonardo Giustiniani et l'autre des poésies de circonstance de Niccolò Cieco de Florence. M. M. ne s'est pas borné à identifier et à munir d'un savant commentaire ceux de ces morceaux qui étaient publiés; il a relevé dans son manuscrit les principales leçons pouvant servir à l'amélioration du texte et imprimé les pièces ou fragments qui ne se trouvaient pas ailleurs. Ce manuscrit contient de plus quelques œuvres d'autres auteurs et un certain nombre de morceaux anonymes, dont deux surtout, écrits en dialecte padouan, nous paraissent mériter d'être signalés à l'attention des linguistes et des historiens de la poésie populaire; M. M. a eu grandement raison de les publier *in extenso* et il n'y avait pas une médiocre difficulté à élucider, comme il l'a fait, la plupart des locutions provinciales et des allusions à de menus faits d'histoire locale dont ces deux pièces fourmillent. La première est un *contrasto* dramatique (de 210 vers), probablement destiné à être représenté au carna-

1. Cf. *Literaturblatt für rom. und germ. Philologie*, 1892, col. 30.

2. Cf. *Revue critique*, 1893, n° 209.

val, entre un mari et sa femme discutant, en termes fort vifs, au sujet de leur fille qui brûle de trouver un époux; l'autre (329 vers) est une *frottola*, munie d'un début narratif à la façon de nos pastourelles, où sont mises en scène deux dames de Padoue, qui après s'être réciproquement reproché leurs faiblesses amoureuses, tombent d'accord pour feindre une conversion qui leur réservera encore d'agréables moments. On reconnaît là deux thèmes fort répandus et qui étaient depuis longtemps populaires, tant en France qu'en Italie : la seconde pièce surtout rappelle d'une façon frappante, dans sa première partie, une ballade bolonnaise de la fin du xiii^e siècle (publiée par Carducci, *Cantilene e ballate*, XXI) et, dans la seconde, une chanson dramatique française un peu antérieure (Bartsch, *Romanzen*, I, 47).

On ne trouvera point de morceaux aussi curieux dans la plus récente des brochures de M. Mazzoni, fort précieuse pourtant pour l'étude de la poésie historique et spirituelle en Italie à la fin du x^e siècle. L'auteur y décrit un manuscrit fort mutilé, appartenant à la Bibliothèque de Pesaro, et qui contient, entre autres choses, un certain nombre de *Lamenti* historiques et de ballades pieuses (ces dernières probablement de sœur Girolama ou de dame Battista de' Malatesti), dont une quinzaine sont ici publiées, la plupart pour la première fois, avec tout le soin dont M. M. est coutumier. Il y a ajouté la description de quelques fragments de manuscrits appartenant à diverses bibliothèques, et où il a déchiffré quelques morceaux intéressants pour l'histoire littéraire du moyen âge, notamment une parodie bachique de l'hymne *Jam lucis orto sidere*, une pièce contre les vilains, et un fragment du roman chevaleresque de *la Tavola rotonda*.

A. JEANROY.

429. — E. DE MÉNORVAL. **Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours.** Deuxième partie : Depuis l'avènement de Charles VI en 1380 jusqu'à la mort de Henri III en 1589. Paris, Didot, petit in-8.

Le tome II de cette histoire de Paris mérite peut-être moins de critiques que le tome I. C'est qu'il embrasse l'histoire d'une période plus facile à traiter que celle des origines; il s'étend de l'avènement de Charles VI à la mort de Henri III et cette histoire de deux siècles commence aujourd'hui à être relativement bien connue. L'auteur, qui fait rentrer dans son sujet tous les événements dont Paris a été le théâtre, risquait donc moins de présenter la partie générale de son récit sous un jour faux. Encore y a-t-il lieu de lui reprocher de n'avoir pas profité de publications telles que les *Études* de P. Paris sur *François I* et le *Paris sous la Ligue* de M. P. Robiquet. L'insuffisance des renvois aux ouvrages consultés est d'ailleurs très regrettable; sans doute quelques ouvrages sont cités, mais tout à fait par exception et par le titre seulement. M. de Ménorval ne peut alléguer qu'il n'a pas voulu tout dire,

puisqu'il n'est pas content de faire le récit du meurtre de Montereau (p. 70), de parler des tombeaux de Saint-Denis (p. 330), d'indiquer la composition de la cour (p. 394 et 468), il trouve encore de la place pour insérer des notes sur la phthisie (p. 20) et la prononciation du nom de Nemours (p. 524), raconter l'anecdote du chien de Montargis (p. 168), donner des renseignements sur le jeu de cartes (p. 177), la farce de Pathelin (p. 182) et les réformes de Charles VII (p. 191) ; il rappelle la découverte des Îles Açores et des Canaries (p. 204), cite intégralement une pièce de vers sur la défense de Mézières (p. 384) et va jusqu'à reproduire toute une partie du texte de l'acte constitutif de la Ligue (p. 485). Le fait qu'il reconnaît parfois avoir fait des digressions (p. 404) ne suffit nullement à l'excuser.

Mais, ce qui est plus grave, c'est que, trop préoccupé de l'histoire générale, l'auteur n'a jamais tiré ses divisions de l'étude des faits ayant un caractère local ; les titres des chapitres sont ceux d'une histoire générale ou politique et il arrive même qu'un chapitre ayant été consacré à la Renaissance, un autre l'est ensuite à la Réforme et commence à une date identique. On ne peut s'étonner de cette conséquence que l'histoire administrative est ici trop négligée. Était-il permis de ne pas analyser l'ordonnance de février 1416 qui a codifié les textes concernant la prévôté des marchands, surtout lorsque, nommée pour la première fois à propos de textes postérieurs, elle est qualifiée de grande ordonnance (p. 194) ? On ne trouve pas notées dans ce livre la confirmation des privilèges de Paris par Louis XII, l'Assemblée des Vingt formée en 1524, la consultation de la ville par le roi en 1527, les diverses ordonnances de François I^{er} relatives à Paris (particulièrement celle de janvier 1520) et les renseignements sur les rapports du roi avec la ville sont incomplets, aussi bien pour les règnes de Henri II et de Charles IX que pour celui de François I^{er}. Pourquoi n'avoir pas insisté sur les élections de Paris et le rôle de ses députés aux États Généraux de 1500, 1560, 1561 ? N'avoir rien dit des Commissions spéciales des 29 août 1572 et 19 décembre 1575, des événements municipaux de 1576 à 1584 ? Les travaux de défense faits à Paris en 1544 et en 1557 sont également passés sous silence, peut-être parce que les renseignements de cette nature ne rentrent pas dans le cadre des deux chapitres intitulés *La Renaissance* et *La Réforme*. Il suffit pour constater la plupart de ces lacunes de comparer au présent ouvrage les deux volumes de M. Robiquet sur les origines de l'histoire municipale de Paris et Paris pendant la Ligue. On voudrait d'autre part, dans un livre dont le caractère est encyclopédique (p. 290), qu'il fût question du rôle que jouait le Parlement vis-à-vis de la ville, comme on souhaiterait aussi, pour ce qui est du tableau des mœurs, que l'histoire du costume, par exemple, se trouvât esquissée à côté des développements donnés à celle des jeux et du théâtre.

Il faut reconnaître que M. M. a eu certaines idées heureuses, mais qui n'ont pas été assez bien appliquées. Il était ainsi intéressant de

dresser avec des détails une liste chronologique des événements, mais pourquoi l'avoir présentée çà et là par fragments qui ne se raccordent pas ou rentrent les uns dans les autres et y avoir noté l'ouverture et la fin du concile de Constance (p. 56 et 70), la naissance à Lyon de Philibert Delorme, la mort de Magellan et celle de Raphaël (p. 290), et non la grande épidémie de 1418 et le banquet offert dans l'Hôtel de Ville à la nouvelle reine en mars 1531? De même l'insertion de listes d'adresses des Parisiens des différentes époques contribue à donner à l'ouvrage quelque originalité; mais, à prendre ces listes simplement pour ce qu'elles sont, des compilations faites d'après les anciennes histoires de Paris, on y remarque des inexactitudes.

Dans le texte proprement dit des erreurs aussi sont à signaler. Je ferai principalement les observations suivantes : il ne fallait pas dire que l'ordonnance Cabochienne a été « rédigée » par les Cabochiens (p. 49); M. M. s'est trop conformé à des opinions traditionnelles en parlant de la sainteté de Samblançay (p. 304) et en représentant François I^{er} comme un malade condamné dès l'année 1530 (p. 306, 323 et 374), tandis que les passages où il s'applique à démontrer que ce roi n'était nullement beau sont par contre un peu trop neufs (p. 300 et 334); il aurait dû pour les origines du Collège de France recourir à l'étude de M. Lefranc parue en 1890 dans la Revue internationale de l'enseignement et qui lui aurait évité quelques fautes; Jamyn n'appartient pas au groupe de la Pléiade (p. 343); c'est trop s'avancer que de ranger Rabelais au nombre des protestants (p. 355 et 389); il convenait de ne pas affirmer que Charpentier a tué Ramus (p. 440); enfin le plan ¹ joint au volume indique à tort comme enfermée dans l'enceinte de Henri II et de Henri III la portion de Paris qui n'a été entièrement comprise que dans celle qui porte le nom de Louis XIII, Henri II et Henri III s'étant contentés de reconstruire une partie de l'enceinte de Charles V; et quant à la « tranchée » de la rive gauche, son tracé paraît indiqué avec une précision excessive, étant donné que les renseignements qu'on possède sont sur ce point assez vagues ².

1. Il semble singulier de trouver noté sur un plan très sommaire l'emplacement de la maison Didot.

2. Je relève encore, ici, ces quelques erreurs moins importantes : p. 16, entrée de la reine Isabeau en date du 20 juin ou du 22 août 1389 et non du 20 août; p. 203, Philippe Bonaventure et non Nicolas de Bonaventure; p. 241, mariage d'Anne de Bretagne en date du 6 décembre 1491 et non du 13; p. 242, Rabelais né vers 1495 et non en 1495; p. 323, Jean Goujon mort avant 1568; p. 436, Goudimel mort à Lyon et non à Paris; on constate par ce qui est dit, p. 460, du collège de Sainte-Barbe que la monographie de J. Quicherat n'a pas été utilisée; p. 464, première élection des juge-consuls en date du 27 janvier 1564 et non du 27 juillet, et il fallait dire que cette juridiction siègea *rue des Juge-Consuls* jusqu'en 1825; p. 464, gigantes et non gigantes; p. 451, Ambroise Paré est signalé comme habitant rue l'Hirondelle et non rue Saint-Augustin; pour Baptiste du Cerceau (p. 542), on admet plutôt qu'il est né entre 1544 et 1547 et mort en 1590.

Les tables ne sont pas davantage à l'abri de la critique. D'abord elles sont insuffisantes. J'aurais préféré une table alphabétique aux sommaires des chapitres qui portent par exemple : « Jeanne d'Arc, l'étonnante fille qui ne sait ni A ni B » (p. 2), et à la table générale où l'on mentionne la bataille de Saint-Aubin du Cormier (p. 554), le déclin de l'art ogival et les grands voyageurs (p. 555) et où l'on abuse du pittoresque dans des phrases telles que celles-ci : « un vrai turc contemple la bataille des hauteurs de Montmartre » (p. 557), une tragédie jouée par des religieuses (p. 560), le président Barrabas-Brisson (p. 468). Les subdivisions des chapitres et celles qui figurent à la table ne se correspondent d'ailleurs pas complètement.

On peut regretter d'autant plus ces défauts que M. de Ménorval, je tiens à le constater, a fait un effort méritoire pour écrire un livre utile et est arrivé à faire partager au lecteur l'intérêt qu'il éprouve pour son sujet ; s'il n'a pas assez composé son ouvrage, s'il ne montre pas assez d'esprit critique, paraissant prendre *la Henriade* pour un document (p. 430) et faisant l'éloge de Voltaire en tant qu'historien (p. 504), s'il s'est laissé entraîner aussi à dire comment, selon lui, il aurait fallu agir dans telle circonstance (p. 363 et 523), il a su faire un récit animé de l'assassinat de Clisson (p. 22), écrire des pages à remarquer sur la réforme (p. 347-357), tracer une peinture vive des supplices et des suppliciés de ce temps (p. 365). Mais M. de Ménorval n'a sans doute pas entendu faire œuvre d'érudition proprement dite et, s'il a voulu simplement faire œuvre de vulgarisation, il se peut qu'il ait suffisamment atteint son but. Cette histoire générale donne sur bien des points plus de renseignements que les ouvrages analogues qui l'avaient précédée.

Marius BARROUX.

430. — *The view of France. Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1800*, par Robert DALLINGTON, secrétaire de l'ambassadeur d'Angleterre auprès de la cour de France. Traduit de l'anglais par E. EMERIQUE, d'après un exemplaire de l'édition imprimé à Londres par Symon Stafford, 1604. Versailles, imprimerie Cerf, 1892. In-8 de 1x-231 p. Tiré à 150 exemplaires numérotés.

M. Emerique, dans la notice qu'il met en tête du très curieux et très rare ouvrage qu'il a si bien traduit et si luxueusement fait imprimer, n'a pu presque rien nous dire de l'auteur : il sait seulement que Robert

1. Pour les détails voici plusieurs exemples de négligence : il est question de la mort de François I^{er} p. 306 et 323 ; p. 22, on lit Roosebeke et p. 23, Rosbecque ; M. de Ménorval, voulant indiquer, sans preuve d'ailleurs, le mois où est mort Rabelais, écrit, p. 297, août et p. 389, avril ; il y a une contradiction entre les notes des p. 362 et 363 sur la date d'origine du nom de protestant. Que dire enfin de cet aveu et de ce procédé : « J'ai cité beaucoup de mémoire et j'ai pu attribuer à l'un de ces sermonnaires ce qui appartient à l'autre. Peu importe » (p. 263) ?

Dallington « a écrit plusieurs autres ouvrages » et qu' « il mourut en 1637 ». On regrette de ne pas mieux connaître l'écrivain qui, à la fin du xvi^e siècle, a donné tant de renseignements sur notre pays et sur nos compatriotes. Le portrait de ces derniers n'est pas toujours flatté et, en bon Anglais, R. Dallington nous témoigne une parfaite malveillance, mais nous devons lui pardonner ses médisances et même ses calomnies en faveur de ses précieuses révélations.

L'auteur commence par traiter de la cosmographie de la France, vantant son climat, la variété et l'abondance de ses produits, ses belles et nombreuses rivières, qui permettent de transporter facilement lesdits produits d'une province à l'autre. Il entremêle ses descriptions de citations prises un peu partout, à César comme à Philippe de Commines (p. 1), à Bodin comme à La Noue (pp. 2, 4), à Justin et au *Cabinet du Roy de France*, pamphlet anonyme dépourvu de toute autorité (p. 6), à Plutarque, à Rabelais, encore à La Noue (qui décidément est son guide préféré, *passim*), à Du Haillan, à Platon, à Sénèque, à Horace, à Virgile, à Du Fail, à Turquet, etc. Citons un peu un homme qui cite tant les autres. Voici un charmant éloge de la fécondité de notre sol (p. 4) : « De même que l'on dit que la Lombardie est le jardin de l'Italie, nous pouvons vraiment dire de la France qu'elle est le jardin de l'Europe. » — Énumérant (p. 5) les spécialités de chaque province, notre hôte d'il y a trois cents ans assure que, dans le Limousin, il y a les meilleurs bœufs ; dans les environs d'Orléans, les meilleurs vins ; en Auvergne, les meilleurs pourceaux ; en Berry, les meilleurs moutons « et, en si grande quantité qu'il est passé en proverbe quand on veut taxer un individu de notable mensonge et qu'il augmente beaucoup un chiffre réel, de dire : *il n'y a tant de moutons en Berry* ». Dallington nous reproche plaisamment (p. 7) de préférer la viande au poisson : « Le Français gourmand ne mange jamais de poisson en dehors des jours maigres et encore parce qu'il y est obligé par les lois. » Il célèbre (p. 9) les bienfaits excessifs de notre sol et de nos eaux et il ajoute cette grosse malice : je ne sais ce que nous pourrions dire qui manque à la France, si ce n'est le bon sens de savoir utiliser tous ces trésors. L'auteur conte quelques anecdotes comme celle-ci (p. 9) : « J'ai entendu quelque pauvre campagnard dire qu'il n'aime pas avoir sa maison trop près d'un homme de loi », et comme cette autre (renouvelée du Pogge) qui nous montre « le bon vieil évêque de Tolède » baptisant poisson, en un jour d'abstinence, un chapon des plus gras et le mangeant, après cela, sans le moindre scrupule de conscience ¹. Signalons rapidement un magnifique éloge de Lyon (p. 10) ²,

1. Voir diverses autres historiettes (pp. 195, 196, 199). Il y a là (p. 195) le vieux mot d'un gentilhomme mourant au prêtre ignorant qui vient à lui avec le viatique : comme à Jérusalem, c'est un âne qui porte notre Sauveur.

2. L'auteur compare bien singulièrement le Rhône et la Saône se réunissant près de Lyon à un prince de Savoie et à une princesse de Bourgogne qui se marièrent

une description fort étendue de Paris, de ses antiquités, de ses remparts, de la Bastille, de Notre-Dame, de l'Hôtel de ville, de l'Hôtel-Dieu, du Palais, de la Bourse des marchandises, de la Chambre des Comptes, du Louvre, des Tuileries, etc. (p. 16-27), le récit des guerres civiles de 1560 à 1594 (p. 41 et suiv.) avec portraits moraux du duc de Guise (p. 43), de Catherine de Médicis (p. 55), de Henri IV (p. 59-69). Ces dernières pages sont incontestablement les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur y relève certains défauts du Béarnais, mais, somme toute, il lui est favorable et il loue à la fin en lui l'homme privé et le roi, rapportant trois de ses bons mots (p. 63-64) et consignant dans sa relation diverses particularités peu ou point connues¹. Signalons encore l'arbre généalogique de la maison de Bourbon (entre les pages 70 et 71), l'énumération détaillée des charges de la cour (p. 77-81), des ordres du Saint-Esprit, de Saint-Michel, de l'Étoile, de la Genette, du Porc-Épic, du Croissant (p. 81-85), l'indication des forces de la France en cavalerie et infanterie (p. 86-91), des officiers de guerre (p. 97-101), de l'état des finances (p. 107-119), des diverses impositions (p. 123-134), des officiers de finance (p. 135-137), des monnaies (p. 138-140), de l'administration et exécution de la justice (p. 140-149), des gouverneurs et lieutenants généraux des provinces et cités (p. 150), etc. Signalons enfin les reproches que l'auteur nous adresse de concevoir follement, de bavarder impudemment, (p. 172), de courir après les nouvelles (p. 173), de manger avec excès (p. 175), d'être frivoles et inconstants (p. 189), d'être grands railleurs, (p. 195), d'être vains et impatient, (p. 196). Quelques-uns de ces reproches étaient sans doute mérités, et, s'ils le sont encore, nous devons nous en corriger le plus possible, mais il est permis de croire que l'Angleterre de 1598 n'était guère mieux partagée que nous et qu'on aurait pu redire à Dallington par allusion surtout aux prouesses gastronomiques de ses compatriotes, le vers fameux qu'il cite lui-même :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?

T. DE L.

dans cette ville, et tout fier d'avoir imaginé ce rapprochement, il ajoute que le Rhône étant un fleuve violent et furieux, représente très bien la nature de l'homme, tandis que la Saône rivière tranquille et douce, symbolise les qualités de la femme.

1. Par exemple, Dallington nous montre (p. 69) le roi, oublieux de sa grandeur, s'occupant lui-même à faire faire place, une baguette à la main, à Orléans, aux comédiens italiens, et, une autre fois, à Paris, arrangeant de ses propres mains, dans la grande chambre, et en présence des otages Espagnols, la chaire sur laquelle il devait s'asseoir pour leur donner audience. N'omettons pas ce mot qui est à joindre aux mots remarquables du premier maréchal de Biron (p. 16) : « C'est de ce côté [le côté sud des remparts de Paris, la partie la plus faible] que, dit-on, lord Willoughby offrit au roi d'entrer en quatre jours, quand il assiégeait la ville ; ce que le Roi ne voulut pas accepter, d'après le conseil du vieux maréchal Biron qui lui dit qu'il n'était pas politique de prendre l'oiseau nu, quand on pouvait l'avoir avec ses plumes ! tout. »

431. — **Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration ; Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau**, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille, par le vicomte de Broc. Paris, Eug. Plon, Nourrit et Cie. In-8 de ix-341 p.

Notre directeur, M. Arthur Chuquet, a jugé l'émigration d'une manière impartiale et juste, en termes que nous approuvons sans restriction (v. la *Première invasion prussienne*, p. 281) et M. de Broc lui-même l'apprécie (p. 41) en historien. Quand on veut peser la valeur morale d'actions accomplies par nos ancêtres il faut toujours avoir soin de les apprécier, non avec les idées de notre époque, mais de se transporter en pensée au temps où ils vivaient. Il est vrai que c'est là une opération difficile, et nous devons savoir gré aux érudits qui nous la facilitent en publiant des documents de la valeur des lettres et du journal d'Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, que nous devons à M. de Broc.

Je ne sache aucun texte qui fasse revivre d'une manière plus saisissante — bien que le style en soit très modéré d'expression — ces terribles événements. La marquise de Falaiseau nous fait pénétrer dans la vie intime des émigrés à Coblenz, à Londres, à Amsterdam, à Hambourg. On y découvre en pleine lumière le tempérament moral de l'ancienne aristocratie française dans les parties qui en étaient demeurées saines. Aussi ce livre contient-il des pages sublimes par la résignation de cette noble femme dans l'adversité, par le maintien de la grandeur d'âme et de la plus fine distinction des manières au fond de la misère la plus noire ; et comme les détails de cette vie héroïque sont exposés avec une simplicité extrême, l'effet qui s'en dégage est plus grand encore.

La fin de l'ouvrage est particulièrement intéressante : elle montre le retour des émigrés et comment une partie de la vieille aristocratie française sut entrer dans la France moderne. M. de Falaiseau accepte, à Tonnerre, une place de receveur principal des droits réunis ; en 1810 l'Empereur le nomme président du collège électoral de Fontainebleau, en janvier 1811 il est élu député. La manière dont s'opéra cette évolution d'une classe sociale s'accommodant aux événements accomplis, exposée par les faits eux-mêmes, est très curieuse à observer.

Les documents que M. de Broc a trouvés dans des archives de familles sont encadrés par lui avec tact et beaucoup d'agrément.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

432. — REINACH (Joseph). **La France et l'Italie devant l'histoire**. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 244 p. 5 fr.

L'objet de cet important ouvrage est de montrer qu'à toutes les époques la France a prétendu traiter l'Italie en personne morale et l'affranchir, tandis que les autres peuples ne visaient qu'à la pressurer, et que nous avons seulement eu le tort de ne jamais terminer notre œuvre : nous avons excité d'ardentes espérances qui, incomplètement satisfaites, se sont

tournées en déceptions, et l'on n'a plus voulu voir qu'un piège dans des bienfaits inachevés.

La thèse est neuve; car d'ordinaire les Français ne font dater que de 1796 leur bonne volonté à l'endroit de l'Italie. Mais je n'hésite pas à dire que la thèse me paraît juste, sauf que je l'appliquerais uniquement aux trois derniers siècles. Attribuer à Charlemagne ou à Charles VIII la pensée de préparer l'indépendance de la péninsule, c'est aller trop loin : au temps de Charlemagne, les plus grands hommes ne savaient guère ce que c'étaient qu'un peuple et son autonomie : ils travaillaient à sauver la civilisation de la grande famille chrétienne, et leurs partages de famille ne tendaient pas à ménager l'indépendance réciproque des nations. Pour Charles VIII, les larmes fort sincères que les supplications des Pisans tirèrent des yeux de ses soldats n'empêchent point qu'il ait simplement entrepris son expédition dans une pensée de conquête. Au contraire, à partir de l'an 1600, les faits donnent pleinement raison à M. Reinach, et sa démonstration est aussi ample que solide. Il faut seulement regretter qu'il passe trop vite sur les bons effets de l'administration napoléonienne en Italie : il marque fortement (p. 222-223) l'efficacité du rapprochement des provinces qui composèrent le premier royaume d'Italie; mais il ne voit pas comment Napoléon I^{er} forma les Italiens à la vie moderne en substituant à un régime aristocratique et routinier jusque dans sa bienveillance, un régime d'égalité et d'intelligente innovation¹. Par contre, on ne peut que louer les pages consacrées à Henri IV, à Richelieu, à nos ministres du XVIII^e siècle.

On trouvera, en effet, aux p. 101-110 une très intéressante étude des projets du premier des Bourbons sur l'Italie. On y verra qu'appelé de tous côtés par les Italiens à intervenir dans leurs affaires, il abjure toute idée de conquête au sud des Alpes et s'emploie à réconcilier entre eux les divers États de la péninsule pour attaquer, de concert avec eux, la maison d'Autriche. Le Piémont, le Montferrat, la Lombardie devaient former un seul État; la Toscane se fût adjoint la Ligurie, Parme et Mantoue; les États pontificaux se fussent agrandis du royaume de Naples; la Savoie et Nice auraient indemnisé la France : l'Italie tout entière n'aurait plus connu que des souverains nationaux. Le Piémont, Venise, la Toscane et le pape avaient déjà souscrit à ces propositions quand le poignard de Ravailiac en supprima l'auteur. Alors Concini et Luynes se rapprochèrent de l'Espagne et de l'Autriche; mais l'opinion publique de France n'en applaudit que davantage Richelieu de faire de la liberté de l'Italie un des principaux objets de sa politique : « Devenus sages à nos dépens, disait le cardinal (p. 121), nous avons trouvé le vrai secret des affaires d'Italie qui est de dépouiller le roi d'Espagne de ce qu'il y tient, mais pour en revêtir des princes et potentats d'Italie, lesquels pour

1. Il ne m'appartient pas de me citer moi-même; mais M. Reinach peut consulter les historiens italiens les plus accrédités, P. Colletta comme M. Cantù.

l'intérêt de leur propre conservation seront tous unis ensemble pour conserver ce qui leur aura été donné ». Ses *Lettres, Instructions et Papiers d'État*, comme l'avait indiqué en les publiant M. Avenel, montrent qu'il a toujours refusé de s'entendre avec les Espagnols aux dépens de l'Italie et qu'il a toujours poussé à une confédération loyale contre l'ennemi commun.

Cette politique suivie par Mazarin, quoique avec moins de décision, fut abandonnée par Louis XIV. Sous Louis XV Chauvelin, ministre des affaires étrangères de 1727 à 1737, se proposa de nouveau de donner l'Italie aux Italiens; mais les rois de Sardaigne avaient dès lors calculé que leur intérêt personnel était de demeurer la seule puissance nationale et populaire de l'Italie et que par suite il valait mieux y maintenir l'Autriche abhorrée, dont ils hériteraient un jour, que de se prêter à l'installation de gouvernements qui, en se faisant aimer, limiteraient par avance leur ambition. Le Piémont fit donc échouer le plan de Chauvelin. Le marquis d'Argenson reprit les mêmes projets avec une générosité et une justesse de vues qui ont tour à tour ravi Botta, Sismondi et M. Cantù : « Ce qu'il faut, disait-il, c'est de concentrer les puissances italiques en elles-mêmes, c'est d'en chasser les étrangers; c'est de montrer exemple de n'y plus prétendre. Si quelques princes étrangers y gouvernent encore, que ces princes deviennent tout à fait italiens, qu'ils ne puissent hériter d'ailleurs. Que s'ils préférèrent d'autres successions qui leur surviendraient, qu'ils abandonnent alors à des successeurs désignés l'État qu'ils posséderaient en Italie, et que cette option, cette incompatibilité soit une des lois fondamentales de toute domination en Italie » (p. 195). Le Piémont fit encore avorter cette tentative, de même que plus tard ce fut son refus, deux fois exprimé, d'accepter la Lombardie conquise sur l'Autriche, qui amena la République française à constituer sous sa dépendance les populations italiennes auxquelles leurs souverains se refusaient à donner l'éducation de la liberté.

Quelques erreurs échappées dans une rédaction rapide ne sont rien ¹; mais il eût été bon en quelques endroits d'adoucir le ton de l'argumentation qui tourne un peu à la polémique et risque, en présentant les jugements sous une forme trop incisive, d'aller contre l'objet que l'auteur s'est proposé.

Charles DEJOB.

1. Il n'est pas exact de dire que le card. Dubois était venu à l'Angleterre (p. 179); le mot attribué (p. 210), à Montaigne, appartient à La Bruyère; si le Gonfalonieri de la p. 227 est bien, comme je le crois, le comte Fed. Confalonieri, il n'était pas Bolonais, mais Lombard. Ce n'est pas l'Italie tout entière (p. 210), mais seulement la haute Italie qui, à la fin du siècle dernier, accueillit avec enthousiasme les Français; au centre et au sud, nous n'avions alors pour nous qu'une petite minorité d'hommes éclairés.

433. — *Annales des professeurs des académies et universités alsaciennes (1523-1871)*, par Oscar BERGER-LEVRAULT. Nancy, imprimerie Berger-Levrault. Grand in-8 de ccxlv-308 p. suivies d'une soixantaine d'autres pages occupées par divers tableaux.

M. Berger-Levrault, à la suite des recherches faites pour reconstituer l'ensemble des publications de son imprimerie, depuis sa fondation en 1681, a été amené à établir en manuscrit le catalogue analytique et bibliographique de toutes les thèses soutenues devant les académies et universités successives de Strasbourg qui font partie de sa belle collection particulière¹ ou qui existent dans les diverses bibliothèques alsaciennes. Il eût voulu trouver, pour faciliter son travail, nous dit-il (p. vii), une liste sérieusement étudiée des professeurs des facultés strasbourgeoises; mais, ayant constaté que cette liste n'a jamais été dressée, il s'est décidé à combler de son mieux cette lacune. Il a fort utilement commencé son étude par un aperçu d'ensemble des différentes institutions consacrées en Alsace, depuis le xvi^e siècle jusqu'en 1872, à l'enseignement *supérieur*, qui fait seul l'objet de ses recherches. L'auteur retrace d'une façon excellente, dans son *introduction*, l'histoire de l'Université de Strasbourg dont il retrouve l'origine dans une association littéraire créée vers 1501 par Jean Wimpheling. Nous voyons défiler devant nous, dans des pages pleines de faits et enrichies de nombreux documents de grande importance², les noms de Martin Bucer, Wolfgang Capiton, Gaspard Hédion, Grégoire Caselius, Jean Sturm, Jean Calvin, François Baudouin, François Hotoman, A. Capnio, E. Tremellius, Jean Sleidan, le latiniste Junius, les Bœcler, Schœpflin, etc.

Si la substantielle *introduction* de M. B.-L. mérite de grands éloges, son travail sur les *Annales des professeurs* en mérite de plus grands encore. Il a fallu des prodiges de patience et de zèle pour recueillir et vérifier tant d'indications qui embrassent près de trois siècles et qui toutes sont d'une parfaite précision³. Dans cette œuvre si longue et si dif-

1. Les *Alsatica* de la bibliothèque de M. B.-L. sont célèbres. Tous les bibliophiles connaissent les six fascicules du catalogue de la magnifique collection successivement publiés par le docte libraire.

2. Tels sont : les lettres patentes du 30 mai 1566, par lesquelles l'empereur Maximilien II élève le Gymnase de Strasbourg au rang d'Académie avec droit de collation des grades (p. xiii-xvi), les lettres patentes du 21 mai 1685, par lesquelles Louis XIV rétablit et maintint les droits, privilèges et immunités de l'Université de Strasbourg (p. xxiv), diverses thèses (p. xxxii-Lii), divers diplômes (p. lvi-Lxxxiii), relatifs aux comtes Palatins, un arrêt du conseil d'État qui supprime (31 mars 1704) les fonctions des comtes palatins (p. lxxxiv), l'acte de fondation du séminaire de Molsheim (en 1607), par Charles, cardinal de Lorraine (p. c-civ), la bulle de Paul V (1612), au sujet de cette fondation (p. cviii-cxi), les statuts de l'Université épiscopale (p. cxiii), l'acte de fondation du séminaire de Strasbourg (2 avril 1683), par le prince-évêque de cette ville, Guillaume Égon de Fürstenberg (p. cxvi-cxx), l'acte de fondation (août 1685), par Louis XIV, d'un collège royal à Strasbourg (p. cxxi), etc.

3. A la suite des notices biographiques (et parfois iconographiques), consacrées par ordre alphabétique aux professeurs anciens et modernes (parmi ces derniers notons

ficile, l'auteur a eu des auxiliaires dévoués, mais sa part personnelle d'efforts est si considérable qu'on ne saurait assez l'admirer. C'est en toute justice que, parlant de l'ardeur et de la persévérance de ses recherches, il a pu dire (p. ccxlv) qu'il a « compulsé avec la plus grande conscience, archives et bibliothèques publiques et particulières, et trappé à toutes les portes » où il avait « quelque espoir de trouver une donnée utile ». Malgré tout, déclare-t-il, les notices présentent encore des lacunes, et il adresse « un chaleureux appel à tous les amis de notre vieille Alsace », pour qu'on l'aide à les faire disparaître. « Mes forces, ajoute-t-il, me permettront-elles de publier par la suite une nouvelle édition de ce Livre d'Or du personnel de l'enseignement supérieur de notre province du xvi^e siècle à nos jours ? Je l'ignore ; mais, quoi qu'il arrive, l'exemplaire destiné à recevoir les rectifications et indications complémentaires qui me parviendront sera scrupuleusement tenu à jour. Il sera ensuite déposé à la bibliothèque universitaire de Nancy et mis à la disposition de celui qui voudra bien se charger d'améliorer et de compléter mon œuvre. » Nous espérons que ce sera M. Berger-Levrault lui-même qui complètera le monument qu'il a élevé avec autant de patriotisme que d'érudition.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAMIZEY DE LARROQUE vient de publier des *Lettres inédites* de Ramond, le peintre des Pyrénées (Toulouse, Privat, 1893, in-8°, 36 p.). Ces lettres — une vingtaine environ — ont été écrites pendant une période de vingt ans (1797-1827), de Bagnères, de Bigorre, de Clermont-Ferrand, de Paris, de Tarbes par Ramond à Boudon de Saint-Amans. On n'y trouvera pas ces qualités de style qui assignent à Ramond un rang élevé parmi les élèves de Jean-Jacques. Mais elles sont simples, sans prétention, sans façon ; elles renferment quelques menus détails qui nous font pénétrer dans l'intimité de Ramond, à son foyer, près de sa femme et de ses enfants ;

Arbogast, Bartholmess, Baum, l'abbé Bautain, Bergmann, Beudant, Chérueil, Daubrée, Duvernoy, Fée, Flourens, Fustel de Coulanges, Janet, Lereboullet, Pasteur, Reuss père et fils, Saint-René-Taillandier, Waddington, etc.), figurent divers tableaux consacrés aux thèses (énumération à partir de 1567) pour la philosophie, la théologie, le droit, la médecine, des tableaux synoptiques des cours (de 1526 à 1792) pour la philosophie, (de 1523 à 1793), pour la théologie, (de 1538 à 1792), pour le droit, (de 1585 à 1792), pour la médecine, etc.

1. Je ne nommerai que deux des collaborateurs, M. Rodolphe Reuss, dont le nom est cher à la *Revue critique*, et le R. P. Carlos Sommervogel, « Strasbourgeois comme moi, et qui vient de mener à bonne fin l'impression des trois premiers volumes d'un immense travail d'une valeur exceptionnelle : *Bibliothèque de la compagnie de Jésus*, qui reproduira en dix gros volumes in-4°, les résultats de trente années de recherches incessantes ». J'aurai bientôt l'honneur de présenter aux lecteurs de la *Revue critique* le tome IV du recueil si justement loué par M. Berger-Levrault.

on entend le premier explorateur — le premier et en mérite et en date — de nos Pyrénées nous parler de ses amis, de ses travaux, et surtout de ses chères montagnes dont il disait « le mal du pays me gagne ». L'éditeur a dédié son recueil à la ville de Strasbourg, la patrie de Ramond. Son commentaire est, comme toujours, très abondant et très intéressant. On lit avec un vif plaisir l'*Avertissement* où M. Tamizey de Larroque nous raconte comment Ramond est un de ses plus vieux amis littéraires. Nous aussi qui connaissons Ramond, non seulement par ses charmantes impressions de voyage dans les Pyrénées, mais par ses années de *Sturm und Drang*, qui avons étudié de près sa période strasbourgeoise et werthérienne, nous nous associons de tout cœur à l'hommage que lui rend l'érudit gontaudais ; nous nous souvenons avec lui des articles de Sainte-Beuve ; nous comprenons que notre collaborateur ait pu quelquefois, en face des grandioses panoramas que décrit Ramond, réciter des passages de l'ouvrage classique sur les Pyrénées ; Ramond, dit très bien M. Tamizey de Larroque, « était presque toujours avec nous, car tout nous rappelait les traces de notre précurseur ; son image flottait sur l'onde immobile des lacs, comme sur les eaux tumultueuses des torrents et des cascades ; elle planait au-dessus des neiges éternelles du Mont-Perdu comme au-dessus des étincelants glaciers de la Maladetta ; mon voyage aux Pyrénées reste le plus beau de tous mes voyages, et je ne cesserai jamais de mêler, dans ma pensée reconnaissante, au nom de mon réel compagnon d'excursion (M. de Chaussenque), le nom du compagnon fictif dont nous ne nous séparions jamais. »

HONGRIE. — La bibliothèque du poète et général Zrinyi (1618-1664), ban de Croatie et arrière-neveu du héros de Szigetvár, chanté par Théodore Koerner, fut transportée, après la mort de son propriétaire, au château des comtes Daun à Vœttau, en Moravie. En 1890 le château et la bibliothèque furent vendus, mais le Musée national de Budapest qui aurait voulu posséder toutes les reliques du premier poète épique hongrois dont la *Zrinyiade* (1651) est le plus beau monument littéraire du XVII^e siècle, arriva trop tard. Le Musée d'Agram s'en était fait acquéreur. Le bibliophile viennois qui a servi d'intermédiaire, vient de publier une intéressante brochure : *Bibliotheca Zrinyiana*. — *Die Bibliothek des Dichters Nicolaus Zrinyi* (mit dem Portrait des Dichters nach E. Widemann. Wien, 1893, xix et 88 p.), où il donne une description exacte de cette riche bibliothèque qui fut une merveille et dont le voyageur hollandais, Jacques Tollius, qui l'avait vue à Csáktornya du vivant du poète, parle avec admiration.

— La Société hongroise de géographie a commencé la publication d'une série de monographies ethnographiques d'un haut intérêt. Les deux premiers volumes viennent de paraître. Ils sont dus au savant secrétaire de la Société M. Jean JANKÓ. Dans le premier volume : *Kalotaszeg magyar népe* (la population hongroise de Kalotaszeg, vii et 223 pages), l'auteur a donné en six chapitres la description ethnographique d'un petit territoire très intéressant de la Transylvanie. La géographie, les monuments, les us et coutumes dans toutes les circonstances de la vie, la poésie populaire, les superstitions, le dialecte, tout est étudié avec un détail qui ne laisse rien à désirer. L'auteur a suivi le même plan pour son second volume : *Torda, Aranyosszék, Torockó magyar (székely) népe* (la population hongroise -székely- de T. A. et T. vii et 294), où il décrit la population de trois districts dont l'origine remonte à l'époque de la disparition des Huns. C'est alors que les débris de ces hordes se sont fixés en Transylvanie où ils ont conservé jusqu'aujourd'hui le nom de Székely-Siculi. De nombreuses cartes géographiques, des reproductions, des monuments, des ustensiles et des types de paysans et de paysannes ornent ces beaux volumes dont nous souhai-

cons la continuation. On aurait ainsi le tableau ethnographique de ce mélange de nationalités qui forment le peuple hongrois.

M. Léopold OVARY, qui consacre ses études à l'époque des Anjou en Hongrie et qui connaît bien les archives d'Italie se rapportant à cette maison, vient de publier dans les Mémoires de l'Académie hongroise une étude sur : *L'Origine des Anjou magyars* (A magyar Anjouk eredete, 42 p.), où il retrace avec beaucoup plus de détails qu'on ne l'a fait jusqu'ici, les origines de cette branche, ses destinées en Italie et en Sicile et ses relations avec la Hongrie avant l'avènement de Charles-Robert sur le trône de la Hongrie (1309).

— Le deuxième fascicule des *Nyelvtudományi Koezlemények* contient un article posthume du grand philologue Budenz, un des fondateurs de la grammaire ougro-altaïque, sur les Modes et les Temps dans les langues ougriennes. On y trouve également des comptes rendus très détaillés sur les travaux linguistiques de quelques savants finnois qui passent ordinairement inaperçus, de même que la traduction de la circulaire de M. E. Bourgeois sur l'orthographe.

— L'Académie hongroise a décerné cette année son grand prix aux auteurs du *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (3 vol. in-4°), qui vient d'être achevé par MM. SZARVAS et SIMONYI. Ce dictionnaire embrasse les matériaux depuis les origines de la littérature hongroise jusque vers 1770. Dix ans de travail préparatoire et le concours de nombreux collaborateurs ont permis à ces deux savants de donner enfin une base solide aux recherches linguistiques du vieux magyar et un complément indispensable à tous les dictionnaires du pays. — L'Académie annonce en même temps la publication d'un *Dictionnaire des dialectes hongrois*, très nombreux dans le pays et dont la rédaction est confiée à M. J. SZINNYEI, qui vient d'être nommé à la place de Budenz à l'Université de Budapest.

ITALIE. — M. le comte NIGRA dont la réputation comme érudit lettré n'est plus à faire (voir l'article de la *Revue* du 21 décembre 1891, sur sa *Chioma di Berenice*) vient de donner, non pas il est vrai au public, mais au petit nombre des admirateurs passionnés de Catulle et des Alexandrins, deux fort belles publications : d'abord une belle reproduction en héliotypie d'un manuscrit de Catulle de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise (cod. Lat. LXXX, cl. XII). L'écriture et la forme extérieure de ce manuscrit est plus fine et plus soignée que dans le Germanensis. Le manuscrit ne paraît pas provenir directement de G quoiqu'il dérive du même archétype et reproduise le plus souvent ses notes marginales et ses variantes. Il est plus rapproché de G que de O. Il a malheureusement beaucoup de fautes particulières, et ne sera pas, je le crains, de grande utilité pour la constitution du texte. Le second ouvrage est une édition de deux hymnes de Callimaque (III et V) à Artémis et sur les bains de Pallas. Elle a paru d'abord dans une revue de philologie de Turin. L'introduction contient une notice sur Callimaque et ses ouvrages ; une revue des manuscrits avec un relevé détaillé des variantes ; revue des éditions, des scolies anciennes, des traductions en latin et en italien. Texte d'après Schneider et Wilamowitz-Möllendorf, avec traduction en italien. Variantes, scolies, notes. Beaucoup de soin et partout une belle forme, ce que les Alexandrins de tous les temps ont toujours regardé comme indispensable. Ont-ils tellement tort ?

SUISSE. — Le XXIV^e fascicule du *Schweizerisches Idiotikon* (Frauenfeld, Huber), vient de paraître ; il va de *Churre* à *Chle*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36

— 28 août-4 septembre —

1893

Sommaire : 434. Phédon, p. COUVREUR. — 435. RADET, La Lydie. — 436. OVERBECK, Histoire de la sculpture grecque. — 437. Petites chroniques, p. MOMMSEN. — 438. GRAU, Le texte d'Ovide. — 439. Études italiennes de philologie classique. — 440. GOBLET D'ALVIELLA, L'arbre sacré. — 441. A. LEROY-BEAULIEU, Les Juifs et l'antisémitisme. — 442. JARRY, La voie de fait et l'alliance franco-milanaise. — 443. ARNOULD, Anecdotes inédites sur Malherbe. — 444. Mlle CSERHAMI-HECHT-LEEN, Le romantisme français et le théâtre hongrois. — 445. LANTENAY, L'abbaye d'Eysses.

434. — Platon, *Phédon*, éd. Paul Couvreur. Hachette, 1893. LII-144 p.

Les petites éditions classiques de la librairie Hachette se composent généralement d'une introduction relative à l'écrivain et à celui de ses ouvrages qui est publié, du texte et d'une annotation au bas des pages. M. Paul Couvreur, élève de l'École normale et de l'École des Hautes Études, vient de donner le *Phédon* dans cette collection; il s'y préparait depuis quelque temps, ayant publié deux articles sur ce sujet dans la *Revue de Philologie*. Le texte est bon; le texte est toujours bon d'ailleurs, quand on est bien guidé et qu'on sait connaître la meilleure édition et mettre à profit les derniers travaux. M. C. donne le texte de Schanz, dont il s'écarte parfois en utilisant les leçons du *Venetus* 184 et du *Marcianus*, avec les citations anciennes, restant ainsi le plus souvent, là où il ne suit pas Schanz, conforme à la vulgate; il a su également se servir du papyrus Flinders Petrie. L'introduction est bonne également, sauf la fin, où je rencontre cette opinion singulière, que l'on ne saurait goûter entièrement le *Phédon* si l'on n'en fait la comparaison avec la *Mort de Socrate* de Lamartine (p. XLIII-XLIV). La partie la moins bonne sont les notes; beaucoup sont insuffisantes, même insignifiantes, et là où il en faudrait, on n'en trouve pas. M. C. croit les élèves de rhétorique beaucoup plus avancés qu'ils ne le sont en fait de grec, et l'on s'aperçoit vite que l'édition est faite par quelqu'un qui n'a pas professé. Mais il ne convient pas de se montrer trop sévère pour une édition de librairie, faite en vue des programmes. On peut d'ailleurs différer d'avis à ce sujet; le mien est que les élèves préfèrent des notes plus substantielles, et que plus les notes leur donnent de secours, plus ils sont encouragés à lire le texte. Or, c'est là ce que doit désirer le pro-

fesseur, et je ne doute pas qu'après seulement deux ans d'enseignement, M. Couvreur, à qui j'adresse mes compliments, ne reconnaisse cette vérité¹.
My.

435. — G. RADET. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (687-546). Paris, Thorin, 1892. In-8, 330 p. et une carte.

Voici un ouvrage volumineux sur une période de l'histoire ancienne qui ne paraît pas, au premier abord, devoir prêter à des développements aussi étendus. Et cependant l'auteur ne s'est pas perdu en digressions oiseuses : on dira seulement qu'il a fait entrer dans son sujet tout ce qui, de près ou de loin, pouvait s'y rattacher. L'unité de l'exposition n'en souffre pas, elle n'est pas rompue par ce qu'on y trouve parfois d'un peu prolixe et si le livre est assez dur à lire, personne ne le déposera sans en avoir grandement tiré profit.

La première partie, le *pays lydien*, est une œuvre toute personnelle. M. Radet a parcouru l'Asie-Mineure à cinq reprises et étudié avec un soin particulier, en 1886, les bassins du Caystre, du Méandre et de l'Hermus. Dans la description qu'il nous donne de la Lydie, l'idée dominante est que cette contrée forme la transition entre le rivage méditerranéen et la région des hauts plateaux. Cette idée reparait souvent, comme un *Leitmotiv*; vraie géographiquement, elle ne l'est pas moins historiquement. Entre le monde grec et le monde oriental, la Lydie a servi de pont, et sur ce pont la civilisation a passé. Je cite un passage qui explique bien cette manière de voir (p. 7) : « Pour les Lydiens, nation continentale, il ne s'agit pas de ruiner les Grecs, mais au contraire de se servir d'eux et d'écouler, avec leur aide, les marchandises que les caravanes apportent des hauts plateaux ; pour les Grecs, nation maritime, il ne s'agit pas d'être sur le pied de guerre avec le royaume de Sardes, mais, au contraire, de recevoir de lui, à la faveur de la paix, les denrées, les objets d'alimentation, les matières industrielles que ne produit pas, en quantité suffisante, leur territoire exigü. » Il y a là, soit dit en passant, un spécimen de la forme un peu encombrante que revêtent parfois, sous la plume de l'auteur, les idées même les plus nettes.

Je vois bien, avec M. R. et grâce à lui, les routes jalonnées de forteresses, les voies fluviales qui conduisent de la Méditerranée aux hauts plateaux : ce que je vois moins, ce sont les marchandises qu'on y transporte. La Lydie elle-même était très riche (p. 42), mais qu'avait-elle donc à chercher, sinon des esclaves, en Lycaonie et en Cappadoce ?

1. P. 56, n. 3, lire *οἷς τε*; p. 57, l. 6, lire *ω*; p. 141, l. 7, lire *εἰσόδω*; p. 142, n. 3, lire 1251 et 1646; p. 143, n. 2, lire *οἷ*. — En outre de, p. 43, note 2; 111. 4; 114, 7 est du français barbare.

Si les textes sont insuffisants à nous le dire, mieux valait l'avouer ou s'en plaindre, que d'insister tant sur les caravanes chargées de produits dont on ne devine pas la nature.

En ethnographie, M. R. est *simpliste* : il ne connaît guère que deux éléments ethniques en Asie, l'un sorti de Thrace, septentrional, l'autre syrien et arrivé par la mer(?). Il me semble avoir commis à cet égard quelques confusions. Ainsi, lorsqu'il nous dit que tous les termes lyd.ens conservés par les lexicographes se ramènent à des racines sancrites, il se montre peu informé des résultats de la philologie moderne : M. Pauli, entre autres, a établi qu'il n'en est rien. Personne n'admettra non plus avec lui que les Héthéens de Boghaz-Keui fussent des Sémites (p. 24) : M. Halévy peut considérer comme des Sémites les Héthéens de la Bible, mais il a garde d'étendre cette désignation aux Cappadociens. Le fonds primitif de la population anatolienne est un élément dont M. R. n'a pas tenu compte; tout son exposé de la question s'en est ressenti.

Avec la deuxième partie (*l'État lydien*), nous entrons sur le terrain historique. Jusqu'à l'avènement des Mermnades, M. R. distingue deux périodes, une marquée par l'invasion des tribus thraces (dynastie des Atyades), une autre par la domination des Syriens de Cappadoce (dynastie des Héraclides). Il émet l'hypothèse ingénieuse que la Sarde des Mermnades s'est appelée *Asia* sous les Atyades, *Hydé* à la période suivante (p. 67); mais il la gâte par une fallacieuse étymologie. Suivant Jean Lydus, *année*, en lydien, se disait *σάρδις*. Si ce témoignage a quelque valeur, le mot *σάρδις* devait signifier quelque chose comme « cercle », et alors on concevrait facilement que le même nom ait été donné à une ville. Or, M. R. suppose que ce terme de *Sardis* fut choisi par le premier des Mermnades « pour perpétuer le souvenir d'une date mémorable » (p. 69)! L'exégèse des noms de lieux ne peut être tolérée que si elle s'appuie sur une analogie quelconque; ici, M. R. n'en peut invoquer aucune.

Après avoir fait effort pour débrouiller les généalogies des Héraclides et des Mermnades, M. R. a reconstitué, au moyen de traits épars, la situation politique et sociale de la Lydie au VIII^e siècle. « La région du Tmole, écrit-il, a beaucoup plus le caractère d'une confédération que d'une féodalité. » Cette vue, qui s'écarte de celle de M. Gelzer, paraît fondée. Mais M. R. a une tendance à trop demander aux textes. Ainsi Nicolas de Damas rapporte dubitativement (ὥς φασί) que, dans un recensement de l'année lydienne, Ardys trouva trente mille cavaliers. M. R. écrit : « Chez un peuple où l'on trouve, rien que pour la cavalerie, un chiffre de trente mille hommes, il ne serait pas impossible que l'*ecclesia* eût été simplement la réunion des gens de guerre. » Ce sont là des fautes vénielles; toute cette partie du livre n'en est pas moins très intéressante. J'y note au passage (p. 101) l'hypothèse plausible d'après laquelle le nom d'Ancyre aurait été primitivement *ἄγγα* (station), transformé par

l'étymologie populaire en ἄγκυρα et redevenu *Angurieh* en turc.

La révolution de 687, qui substitua les Mermnades aux Héraclides, est très obscure. Il est certain que les quatre récits que nous en avons sont pleins de fables. M. R. se montre bien evhémériste dans la manière dont il en tire parti. On croit lire parfois un morceau d'histoire écrit au xvi^e siècle et transcrit dans la langue politique de nos jours. « Candaule est loin d'être un adversaire méprisable : c'est un prince de médiocre volonté, mais de très vive intelligence. A notre avis, on a tort de qualifier sommairement de fable le passage où Hérodote nous le dépeint si fier et si enthousiaste du corps de sa femme qu'il la fait voir nue à Gygès... *Dans cette frénésie d'enchantement qu'inspire à Candaule une forme admirable, il se pourrait qu'à la vanité amoureuse se mêlât quelque sentiment esthétique.* » J'ai cru d'abord que M. R. badinait; mais non, c'est très sérieux, et il développe sa pensée, parlant même du « dilettantisme » de Candaule. Cela me rappelle ce que Désiré Nisard me racontait de Napoléon III, qui, dans l'*Histoire de César*, louait la « parfaite honorabilité » de Lucullus; il fallut les efforts désespérés de Mocquard (« qui avait des lettres », disait Nisard) pour le décider à changer cette expression. M. R. n'admire pas les mythes solaires, et il a peut être raison (p. 136); mais j'avoue encore préférer la « mythification » de contes à la transformation en histoire de contes galants.

Les chapitres concernant Gygès, Alyatte et Crésus renferment de solides études sur l'apparition de la monnaie et les résultats féconds de cette invention. La partie narrative est également fondée sur une analyse très minutieuse des textes. Ici encore, cependant, M. R. me semble parfois trop crédule. Il admet que Solon est venu à Sardes pour demander au philhellène Crésus du secours contre les mécontents d'Athènes; il entrevoit même, vers 570, à Sardes « une sorte de congrès motivé par les agissements des partis révolutionnaires à Lesbos et en Attique ». L'anachronisme de la forme aurait dû mettre M. R. en garde contre celui du fond. On conçoit, étant donnée la méthode de l'auteur, qu'il accepte aussi l'histoire du bûcher de Crésus (p. 255). « Dans Plutarque, comme dans Hérodote, écrit-il, le Mermnade, du haut de son bûcher, invoque par trois fois Solon. » Mais si Plutarque raconte cela, c'est tout comme M. Radet, parce qu'il l'a lu dans Hérodote; et puis, dans le même paragraphe, que viennent faire, à l'appui de la même histoire, des autorités comme Ptolémée Héphestion et le *Grand Étymologique*?

Dans le dernier chapitre, M. R. met surtout en lumière le « caractère mixte » de la civilisation lydienne. « Le rôle des Lydiens s'est borné à recevoir les influences extérieures, à s'assimiler les découvertes des autres, à combiner les éléments aryens et sémitiques. » Cette dernière expression est bien vague et pourrait être laissée au journalisme. Qu'est-ce au juste que « les éléments aryens? » Que savons-nous des « éléments aryens » de la civilisation grecque, par exemple, ou de la civilisation

gauloise ? Ce qui nous paraît le plus. « aryen » en Grèce, l'éclat de l'art, le culte du beau, manque précisément à toutes les autres civilisations dites aryennes. Cette réserve faite, il y a sans doute quelque justesse dans l'expression de M. Radet : « Les Lydiens furent des Phéniciens continentaux. » Et il ajoute qu'ils n'ont été créateurs que sur un seul point : dans le domaine économique. « Pour faciliter leurs transactions, ils inventèrent la monnaie, de la même manière que les Phéniciens, pour faciliter leurs comptes, avaient inventé l'alphabet » (p. 273).

Il y aurait quelques objections à faire aux pages que M. R. consacre à l'histoire de l'art ; ainsi je n'admets pas que des influences lydiennes se constatent dans les quelques vases archaïques découverts à Pitane (p. 191). Mais j'ai hâte d'arriver aux *notes justificatives* (p. 305-325), où l'on retrouve avec plaisir le géographe, le voyageur infatigable, qui, en M. Radet, semble l'emporter sur l'historien. L'auteur a établi, plus d'une fois d'après ses propres découvertes, la synonymie de nombreuses cités lydiennes ; on les trouve indiquées sur l'excellente carte qu'il a fait graver et qui est une édition améliorée de celle de M. Kiepert. Chemin faisant, M. R. attaque vivement M. Ramsay, dont il dénonce l'« humeur chagrine » (p. 312), l'« impertinence » (p. 313), la « science agressive, malveillante et jalouse » (p. 314), puis M. Schuchhardt, qui est encore plus malmené, sa bonne foi étant ouvertement mise en cause (p. 319). Je n'aime pas beaucoup ces façons de parler quand il s'agit de querelles personnelles, n'admettant la « *heilige Grobheit* » que lorsque l'intérêt de la science est en jeu. Cela dit, je reconnais que le cas de M. Schuchhardt n'est pas des meilleurs et que M. Ramsay a eu tort de prendre l'offensive en traitant cavalièrement M. R. (comme beaucoup d'autres) dans son *Historical geography of Asia Minor*.

On ne saurait trop regretter, dans ce bon et savant livre, l'absence de tout index. Il a été présenté comme thèse à la faculté de Paris, qui avait le droit d'en exiger un. Assurément, ce complément de quelques pages serait plus utile au public que les petites débauches de bibliographie facile auxquelles s'est parfois livré M. R. (p. 3, n. 2 ; p. 28, n. 4 ; p. 125, n. 1 ; p. 160, n. 3 ; p. 188, n. 29, etc.). Mais je ne veux pas terminer par une réserve le compte rendu d'un travail très digne d'estime, qui vaudrait certes à M. Radet un χρυσός στέφανος si la ville de Sardes était encore assez riche pour en décerner.

Salomon REINACH.

436. — J. OVERBECK. *Geschichte der griechischen Plastik*. Vierte umgearbeitete und vermehrte Auflage. Erster Halbband. In-8, 302 pages et 76 gravures. Leipzig, Hinrichs, 1892.

M. Overbeck a commencé à publier une 4^e édition de son œuvre principale, dont la 1^{re} édition remonte à 1857 et la 3^e à 1881. La première moitié du premier volume — soit le quart de l'ouvrage total — a

seule paru jusqu'à présent ¹. Aujourd'hui que nous possédons en France, grâce à M. Collignon, une bonne et belle *Histoire de la sculpture grecque*, M. O. aura sans doute chez nous moins de lecteurs que par le passé. Je dois dire que ceux de ses lecteurs qui lui resteront fidèles auront une déception. — Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de juger au fond, comme s'il venait de paraître pour la première fois, l'ouvrage de M. O.; on sait depuis longtemps quels sont les mérites de sa *Geschichte der griechischen Plastik* et quels en sont ses défauts, et en quelle proportion les uns et les autres se mélangent. Il s'agit seulement d'apprécier les « additions et remaniements » qui distinguent cette 4^e édition de la précédente.

J'omets les premiers chapitres qui traitent de l'art à l'époque mycénienne et à l'époque homérique. M. O. y a donné place, comme de juste, aux fameux gobelets d'or de Vaphio, en lesquels il n'est pas disposé à voir des produits de l'industrie locale. Mais, d'ailleurs, ces chapitres ont été très peu modifiés; et puis, aujourd'hui comme hier, ils n'ont toujours qu'un rapport très lointain avec l'objet propre de l'ouvrage qui est l'histoire de la sculpture grecque. M. O. conduit cette histoire, dans le volume actuel, jusqu'au temps de Phidias, c'est-à-dire qu'il parcourt toute la période de l'archaïsme. Aucune période de l'art antique n'a gagné plus que celle-là aux découvertes archéologiques faites en Grèce dans ces douze dernières années. Après les fouilles de Délos, celles de Perdico-Vrysi, jointes à certaines trouvailles isolées, avaient déjà fort augmenté le nombre des monuments de la sculpture primitive et archaïque; puis les fouilles de l'Acropole d'Athènes les ont presque décuplés. Tout l'intérêt du présent volume consiste donc en l'usage que l'auteur a fait de cette masse de documents nouveaux. Or, M. O. en a réduit la portée et la valeur de la manière la plus inattendue et la moins justifiable.

M. Overbeck, en effet, a conservé à peu près intacts le plan et les cadres adoptés par lui autrefois, et il y a fait rentrer de force et tant bien que mal les œuvres, si variées et parfois si imprévues, sorties des fouilles récentes. Il a gardé sans changements les têtes et les queues de ses chapitres (comparer 2^e livre, chap. III : 3^e édition p. 101-103 et 4^e édition p. 136-138; — chap. IV : 3^e éd. p. 103 et suiv. et 4^e éd. p. 138 et suiv.; — chap. V : 3^e éd. p. 126 et suiv. et 4^e éd. p. 162 et suiv.; — etc.), et il en a bourré le milieu avec les monuments nouveaux, comme si leur place à tous y eût été marquée d'avance. De la sorte, les nombreuses découvertes de ces derniers temps semblent n'avoir eu pour résultat que de démontrer l'excellence de l'ancien plan de M. O. et la solidité des cadres fixés jadis par lui. On ne saurait admettre cette prétention. Tous les archéologues, sauf peut-être M. Overbeck, reconnaissent que, depuis les fouilles de l'Acropole d'Athènes, l'histoire de l'art

¹ La seconde moitié du 1^{er} volume nous parvient à l'instant même (1^{er} mai 1893).

avant Phidias est, en très grande partie, sinon tout entière, à *refaire*; et ce n'est pas la refaire que de remanier superficiellement un vieux livre, même en y ajoutant cinquante pages et vingt gravures.

M. O. avait autrefois divisé la période archaïque en deux grandes époques : 1^{re} les origines, jusqu'à l'année 520; 2^o extension et développement de l'art, de 520 à 460. Cette division a toujours été des plus arbitraires, mais aujourd'hui elle est absolument condamnée : M. O. ne la maintient pas moins (p. 138). Pour la première époque, il passe successivement, dans l'étude des œuvres, de Naxos à Samos, à Milet, à Éphèse, à Assos, à Samothrace, puis revient à la *Victoire ailée* de Délos, aux « Apollons » d'Orchomène, de Théra, de Ténéa, etc. Il n'y a là, en dépit de quelques transitions plus ou moins habiles, qu'une simple juxtaposition, et non pas un classement. Or, s'il a fallu se borner pendant longtemps à juxtaposer les œuvres en nombre trop restreint qui nous étaient restées, ces œuvres sont devenues aujourd'hui assez nombreuses pour que l'on doive essayer de les classer, et sans ces classements l'histoire de l'art grec resterait la confusion même. — L'abondance des documents est bien plus grande encore pour la deuxième époque de l'archaïsme; aussi est-ce là surtout qu'éclate la fausseté du plan de M. Overbeck. Tel est ce plan, qu'après nous avoir conduits à l'œuvre d'Anténor (fin du vi^e siècle), puis à celle de Critios et Nésiotès (première moitié du v^e siècle), puis aux frontons d'Égine (même date), M. O. est obligé ensuite de revenir aux vieux groupes en tuf de l'Acropole d'Athènes, lesquels doivent être attribués au vii^e siècle. Il est vrai que M. O. les fait descendre jusque dans la première moitié du vi^e siècle (p. 181 et 185); mais, même si l'on accepte cette date peu acceptable, on sera toujours fort surpris de rencontrer des monuments de la première moitié du vi^e siècle dans un chapitre qui est réservé. — le titre le dit expressément — aux œuvres comprises entre les Olympiades 60 et 80, années 540-460. Dans le même chapitre (p. 188) se trouve aussi la statue du *Moschophore*, laquelle, à en juger par l'inscription de sa base, connue depuis peu, est de la première moitié du vi^e siècle; mais M. Overbeck, avec une tranquille audace, assigne au *Moschophore* la date de 520 environ, afin de pouvoir le maintenir à la place qu'il lui avait donnée autrefois¹. Ces exemples font voir assez clairement quel est le vice principal des « additions et remaniements » annoncés par M. Overbeck. Pour apprécier à leur valeur, mettre à leur vraie place les documents nouveaux qui lui étaient fournis, et pour en tirer tout le parti qu'un historien de l'art grec en doit tirer, il fallait que l'auteur renonçât à l'ancienne ordonnance de son livre, devenue insuffisante ou fausse : M. Overbeck, poussé

1. M. O. dit que l'inscription de la base du *Moschophore* est sûrement du vi^e siècle. Il y a moyen de préciser un peu plus. M. O. a oublié dans sa phrase deux mots; il eût dû écrire : ... sûrement de la *première moitié* du vi^e siècle.

par un respect excessif du passé de son œuvre, a mieux aimé sauver cette ordonnance et y sacrifier tout le reste.

Quant aux gravures qui accompagnent le texte, il est juste de reconnaître qu'elles marquent un progrès très sensible sur celles des éditions précédentes ; le nombre s'en est accru, et la qualité en est meilleure. Il n'y en a aucune pourtant, parmi les bonnes, qui puisse soutenir la comparaison, même de loin, avec les belles planches de l'*Histoire de la sculpture grecque* de M. Collignon ; et il y en a encore trop de mauvaises, qui devraient être supprimées, dussent-elles n'être remplacées par rien du tout (par exemple, la prétendue *Athéna* d'Endoios, p. 190 ; le *Soldat de Marathon*, p. 200 ; les bas reliefs du *tombeau des Harpyes*, p. 227 ; etc.). On est surpris, d'autre part, de n'apercevoir la reproduction ni des torses d'Actium, ni d'*aucun* des « Apollons » du Ptoïon, ni de la statue rapportée de Milet par Rayet, ni de bien d'autres monuments plus intéressants et plus importants certes que l'*Athéna* dite d'Endoios ou le bas-relief de Samothrace.

Je me permettrai une critique encore. En voyant les petites notes serrées qui se pressent à la fin de chacune des parties de l'ouvrage de M. O. (il y en a 319 pour moins de 270 pages de texte), on pourrait croire qu'on y trouvera, sinon une bibliographie complète qui serait tout à fait superflue, du moins toutes les références utiles. Il n'en est pas ainsi, et l'on constate, au contraire, de singuliers oublis. Ainsi M. Overbeck, parlant de la *Nicandra* de Délos, semble ne pas savoir à qui il doit de pouvoir commenter cette vénérable relique de l'art, et il ne cite seulement pas le livre de M. Homolle : *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, où les questions que soulève la *Nicandra* sont cependant traitées non sans compétence. — M. O. a résumé en deux pages (p. 209-210) les fouilles du Ptoïon, sans citer le nom de M. Holleaux et sans mentionner les études que celui-ci a publiées dans le *Bulletin de Corr. hellén.* ; il se contente de renvoyer aux planches du *Bulletin*. Il semble cependant que tout historien de l'art grec doive éprouver quelque reconnaissance pour l'auteur des belles fouilles du Ptoïon, et M. Holleaux méritait bien autant que M. Körte d'être nommé à propos des anciennes sculptures de Béotie. — M. Collignon a publié sur les torses d'Actium et sur d'autres monuments de l'art archaïque des articles qui ont dû attirer l'attention de M. Overbeck ; il n'eût pas été hors de propos de les rappeler. — Etc. Car ce n'est pas tout. Mais il suffit d'avoir indiqué, en passant, quelques-uns des archéologues que M. Overbeck dédaigne.

Henri LECHAT.

437. — *Monumenta Germaniae historica* (Chronica minora, vol. II., fasc. 1) in-4, 239 pages et 2 phototypies. Berlin, Weidmann, 1893, 8 marks.

M. Mommsen continue dans ce volume la publication des chroniques auxquelles il a déjà consacré le tome précédent. Le présent fascicule contient la chronique d'Idace, celle du comte Marcellin, celle de Cassiodore, celle de l'Africain, Victor de Tournai ou Tunnuna, celle de l'Espagnol Jean, abbé de Biclaurum, celle de Marius d'Avenches, et enfin un fragment d'une chronique composée à Caesaraugusta en Espagne, qu'on attribue à l'évêque Maximus.

R. C.

438. — Rud. GRAU. *De Ouidii Metamorphoseon codice Amploniano priore*, Halis Saxonum, 1892. 92 pp. in-8 (diss. in.).

La critique du texte des *Métamorphoses* d'Ovide n'est pas seulement à l'état provisoire, elle est à l'état chaotique. Il y a plusieurs mss. fragmentaires : le fragment de Berne, dont la collation publiée par Ellis ¹, doit être rectifiée d'après un article de Magnus ²; le fragment de Saint-Germain-des-Prés et celui du fonds de Harley, collationnés par Ellis ³; le fragment de Leipzig, collationné par Cl. Hellmuth ⁴; le fragment du musée britannique, connu par l'édition critique d'O. Korn. Cette édition donne en outre connaissance du Marcianus 225, du Laurentianus XXXVI 12, de l'Erfurtanus Amplonianus 1; Riese a publié dans sa seconde édition la collation du Neapolitanus IV F 3. Enfin, on désigne par 5 des mss. mal connus, non pas seulement ceux du xv^e siècle, mais tous les mss. copiés depuis le temps de la grande vogue d'Ovide, depuis le xii^e siècle. Ceux-là sont légion, et c'est dans les vieilles éditions, notamment dans celles d'Heinsius, qu'il faut chercher des leçons excellentes, par exemple la leçon *Aeneaden* (XV, 804), connue au moins depuis Heinsius, qui la cite, d'après un Vossianus et un mss de Bâle ⁵. Mais ce n'est pas tout. L'édition critique de Korn est inexacte; les leçons véritables des mss. ne peuvent être trouvées que si on la compare avec la préface de l'édition Riese pour le Marcianus et le Laurentianus. Quant à l'Erfurtanus, M. Grau nous en donne une collation minutieuse, qui rectifie en bien des points l'apparat de Korn et permet d'appuyer plus sûrement le texte que l'on croit être celui d'Ovide. Nous ne sommes pas au bout de la complication, car les mss. de Paris que j'ai pu collationner fournissent à la chaîne de la tradition des anneaux qui

1. *Anecdota oxoniensia*, V, 1885.

2. *Jahrbücher*, 1892.

3. *Journal of philology*, XV, 241 et *Anecdota*, ib.

4. *Münchener Sitzungsber.*, 1883, I, 226, etc.

5. Heinsius, *Notae in Ovidium*, éd. de 1629. Elzevier, III, p. 431.

lui manquaient. Mais je tenais à signaler le très consciencieux travail de M. Grau. Le texte d'Ovide est un champ à conjectures. Cependant on ferait bien de déployer, pour connaître les sources de la tradition, un peu de l'activité que l'on dépense à tenter des corrections.

Paul LEJAY.

439. — *Studi italiani di Filologia classica*. Vol. I, Firenze, Sansoni, 1893. 512 pp. in-8. Prix : 20 fr.

Ce recueil, imité des *Studia Vindobonensia* et des collections allemandes analogues, contient vingt et une dissertations ou notes relatives surtout à la littérature grecque. Le deuxième volume, annoncé comme sous presse, sera plus particulièrement consacré à la littérature latine; c'est là que paraîtra notamment le travail de M. Sabbadini sur le commentaire de Térence par Donat, travail qui sera d'une portée considérable, s'il est permis d'en juger par les articles préparatoires publiés antérieurement par le même auteur. En attendant, voici le sujet des principaux articles du présent volume des *Studi*.

1° V. PUNTONI, *La nascita di Zeus secondo la Teogonia esiodea*. Le récit de notre texte actuel présenterait, fondues ensemble, deux versions du mythe; M. P. tente de les retrouver. — 2° N. FESTA, *Quaestionum Theognidearum specimen primum* : étude grammaticale et critique. — 3° G. VITELLI, *Tre versi di Euripide*. Corrections à *Antiop.* fr. A, 11; *Or.* 897; *Hipp.* 363. Le même publie une note sur Eurip., *Med.*, 1078, à propos d'une citation dans un manuscrit de Venise; cette citation a $\tau\omicron\lambda\mu\eta\sigma\omega$, mais cette leçon est sans intérêt parce qu'elle provient sans doute d'un de nos manuscrits d'Euripide. On se demande dès lors quelle est l'utilité de cette note. — 4° EN. PICCOLOMINI, *Nuove osservazioni sopra gli Uccelli di Aristofane* : collation du Vat. Urbinas 141; nombreuses observations critiques et explicatives. — 5° FRANCHI DE' CAVALIERI, *La Panoplia di Peitetero e di Euelpide*. Cette longue étude (pp. 485-511), qui a pour point de départ les vers d'Aristophane, *Au.* 356-361, a surtout pour but d'expliquer l'énigmatique $\chi\upsilon\tau\tau\alpha$, qui se retrouve aussi *Eqq.* 1174 sqq.; la conclusion est que dans les *Oiseaux*, les deux $\chi\upsilon\tau\tau\alpha$ sont transformées en boucliers. — 6° FR. BANCALARI, *Sul Trattato greco de uocibus animalium*. Édition d'un morceau attribué à Zénodote, d'après quarante-sept manuscrits, auxquels M. Festa ajoute deux manuscrits de la Laurentienne. Le plus ancien est un Barroccianus 50, du x^e-xi^e siècles; le meilleur, dans l'ensemble, paraît être le Parisien-sis 854, du xiii^e siècle. — 7° ETT. PAIS, *Emendazioni Diodoree*. Discus-

1. Comme ce texte est très court, qu'il peut se retrouver dans d'autres mss. grecs et qu'il donne lieu à des comparaisons intéressantes avec des morceaux latins analogues, je le reproduis d'après M. Bancalari. *Ζηνοδότου Φιλατρῶν ἰδιώματα φώνων τῶν Ζώων.* — Ἐπὶ μὲν ἀνθρώπων τὸ φωνεῖν τὸ βοᾶν τὸ κεκραγέειν τὸ λαλεῖν τὸ λέγειν τὸ ρητέεσθαι καὶ ἄλλα

sion de quatre passages (XI, 26, 7; XII, 29; XX, 26, 3; XXI, fr. 3). — 8° G. VITELLI, *I manoscritti di Palefato*. Ce très long et très important article (139 pp.) donne une description des mss. conservés, une étude sur les mss. décrits ou signalés anciennement et sur l'édition Aldine, une classification des sources, enfin un essai d'édition critique. — 9° Erm. PISTELLI, *Iamblichea*. L'auteur, qui se propose d'éditer le *Protrepticus* donne des renseignements sur les mss. Dans une note sur le quatrième livre de Jamblique, il montre le parti qu'on peut tirer du Florentinus, jusqu'ici mal connu. — 10° N. FESTA explique la lettre 104 de Synesius. — 11° E. ROSTAGNO et N. FESTA, *Indice dei Codici greci Laurenziani non compresi nel Catalogo del Bandini*. Le titre indique l'étendue et la grandeur du service que MM. Rostagno et Festa rendent à la science par la publication de cet index. Il comprend quatre fonds : Couvents supprimés, Saint-Marc, Acquisitions, Ashburnham; et de plus, l'appendice. Outre les descriptions détaillées, nous avons là des renseignements bibliographiques et des tables des auteurs, des copistes, des dates et des anciens propriétaires. Le plus ancien ms. daté est un saint Jean Chrysostome de 943. — 12° G. VITELLI, *Glytaemestra*. M. Vitelli prouve que cette orthographe n'est pas une invention des Latins, comme on l'a répété à la suite de Wilamowitz, qu'elle est attestée, non seulement par le Laurentianus et les vases, mais aussi par des mss. de Philodème, d'Homère, de Lucien, de l'Etymologicum, d'Athénée et de Dion Chrysostome. — 13° Le même publie une lettre d'un anonyme περί βουσιείας; on y trouve des citations des Phéniciennes et du *Septem Sapientum Conuiuium* attribué à Plutarque.

14° L. BLOCH, *Sopra il Filotetto di Accio*. M. Ribbeck a déclaré que dans le *Philoctète* d'Accius ne se révèle pas une imitation bien caractéristique du *Philoctète* de Sophocle. M. Bloch essaie de prouver le contraire. La question ne semble pas comporter de solution décisive; les fragments sont trop maigres et quelques-uns des rapprochements faits

πολλά · 2 ἐπὶ λεόντων βρυχᾶσθαι · 3 ἐπὶ λύκων ὠρύεσθαι · 4 ἐπὶ κυνῶν ὑλακτεῖν · 5 ἐπὶ σκυλάκων βαῦζειν · 6 ἐπὶ προβάτων βληχᾶσθαι · 7 ἐπὶ αἰγῶν μηκᾶσθαι · 8 ἐπὶ βοῶν μυκᾶσθαι · 9 ἐπὶ ἀμνηλῶν μωκᾶσθαι · 10 ἐπὶ χοίρων γρυλλίζειν καὶ γρύζειν · 11 ἐπὶ ἵππων χρεμετίζειν · 12 ἐπὶ θύων βορμᾶσθαι, λέγουσι δὲ καὶ ὀγκᾶσθαι ἀλλὰ σπανίως · 13 ἐπὶ ἄρκτων καὶ παρθάλων ὀγκάζειν · 14 ἐπὶ θρασκῶν καὶ ὄρεων συρίζειν · 15 ἐπὶ ἀετῶν καὶ γεράνων κλάζειν καὶ κλαγγάζειν · 16 ἐπὶ κύκνων ἄδειν · 17 ἐπὶ ἀηδόνων τερετίζειν · 18 ἐπὶ τεττίγων τερετίζειν καὶ ἤχειν · 19 ἐπὶ χελιδόνων ψιθυρίζειν καὶ τιτυθίζειν · 20 ἐπὶ τίγλης κιχλίζειν · <21> ἐπὶ κοτσύφων πιπιίζειν · 22 ἐπὶ κίρκων ἦγουν ἱεράκων κρίζειν · 23 ἐπὶ κορώνης καὶ κοράκων κρώζειν · 24 ἐπὶ κωνόποιον σσηκῶν καὶ μαλισσῶν βομβεῖν · <25> ἐπὶ τρυγόνος τρύζειν · 26 ἐπὶ νυκτερίδος τρίζειν · <27> ἐπὶ ἀμπελῶν τετριγίνειν · <28> ἐπὶ περιστερῶν [λαρυγγίζειν] <γογγυρίζειν> · 29 ἐπὶ γλαυκῶν κοκκαβάζειν · 30 ἐπὶ περδίκων κακκαβάζειν · 31 ἐπὶ χηνῶν παππάζειν · 32 ἐπὶ κοκκύγῳ κοκκίζειν · 33 ἐπὶ ἀλεκτρυόνων ἄδειν κοκκίζειν · 34 ἐπὶ ὀρνίθων τῶν κατ'οἶκον ὠτοκουσῶν κοσκάζειν · <35> ἐπὶ κρουνοῦ κελαρύζειν · <36> ἐπὶ ποταμῶν καὶ ἀνέμων φορεῖν · 37 τράγων γριμυγμὸς καὶ γρυαγμός · 38 πυρὸς βρόμος · 39 ἀνέμων πάταγος · 40 καλᾶμων συριγμός]. Sur les parallèles latins, cf. Suét., éd. Reifferscheid, p. 247; Teuffel, *Rœmi. Litt.*, n. 23, 3; Bachrens, P. L. M., V, 363

par M. B. paraissent contestables. M. B., de plus, ne connaît pas la brochure de M. L. Müller sur Accius et l'édition de Nonius par le même. Cette dernière lacune est en particulier fort regrettable. Quand on raisonne sur des textes si courts la première tâche à accomplir est de les établir soigneusement d'après les mss. A vrai dire, la recherche des sources ne peut être séparée de la critique du texte. Les tentatives de restitution de M. B. ne sont pas fort heureuses (par exemple le fg. XVII R., p. 107, réduit à ce sénnaire *Frygiam esse mitiorem immani Graecia*, cf. Non, p. 515, 17). — 15° E. G. PARODI, *Noterelle di Fonologia latina*. La première de ces notes, qui a une cinquantaine de pages, traite du son traduit dans l'écriture tantôt par *u*, tantôt par *i* (*optumus optimus*). A ce propos, M. Parodi aborde presque toutes les questions que soulève le vocalisme latin. Il y a là un grand étalage de faits et de rapprochements, de bonnes remarques de détail, peu de résultats nets et beaucoup de confusion. Si l'auteur avait condensé son travail, il aurait certainement abouti à des conclusions plus précises et plus évidentes pour le lecteur. M. P., qui connaît bien les travaux allemands, ne paraît pas être très au courant de ceux des linguistes français ¹. La deuxième note sur **bistia* et **ustium* en latin vulgaire, plus courte, est aussi meilleure. Quant à la troisième, dans laquelle M. P. étudie *uo-* et *ue-*, elle eût pu sans inconvénient rester dans ses tiroirs. La déplorable préoccupation de l'accent, qu'il porte partout, lui a ici rendu de mauvais services et il ne s'est pas douté que la question est tranchée depuis longtemps par une note de M. L. Havet ².

Cette analyse du tome premier des *Studi* donne une idée sommaire des services que rendra la collection. La seule critique que l'on pourrait faire, serait de manquer de variété. La littérature grecque domine, comme il semble que dans le deuxième volume dominera la littérature latine. Après ces deux volumes, on doit espérer que l'équilibre sera maintenu plus exactement.

P. L.

440. — Comte GOBLET D'ALVIELLA. *Note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées*. (Extrait des bulletins de l'Académie royale de Belgique, 1892). Bruxelles, 1892.

M. Goblet d'Alviella, dont nous avons, l'an dernier, analysé le remarquable ouvrage sur la Migration des Symboles, a publié une note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées. L'auteur veut établir, par l'étude détaillée et complète de ce cas particulier, qu'une image symbolique, à toutes les époques et

1. M. Parodi cite le *Précis* de M. Henry, mais il semble ignorer les *Mémoires de la Société de linguistique*; sur l'action de *l'*, par exemple, cf. VI, 26.

2. *Mém. Soc. Lingu.*, VI, 43.

chez tous les peuples où elle se rencontre, exprime toujours une idée précise, mais qui a pu se modifier dans une certaine mesure en passant d'un pays dans un autre et d'un siècle au siècle suivant. En général M. Goblet d'Alviella a raison ; nous croyons toutefois qu'il exagère, lorsqu'il parle d'une *formule*, d'une *loi* ; il ne nous paraît pas tenir assez compte de la fantaisie qui joue un si grand rôle dans l'iconographie symbolique, ni de la crédulité un peu mystique avec laquelle la foule accueille toute image qui a une valeur et un sens religieux.

J. TOUTAIN.

441. — *Les Juifs et l'Antisémitisme. — Israël chez les nations*, par Anatole LEROY-BEAULIEU. 1 vol. in-12, 1-441 p. Chez Calmann-Lévy, 1893.

On retrouve dans ce nouveau volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu, appliquées à un sujet difficile, la curiosité et la pénétration d'intelligence, la richesse d'information, l'animation et le brillant de la forme, le désir d'impartialité dans le jugement, l'élévation de sentiments qui caractérisent son beau talent, si souple à suivre, en les rattachant au passé, les principales évolutions de la pensée, de la religion et de la politique contemporaines. Cette fois, comme l'indique la première partie de son titre, c'est l'antisémitisme renaissant dans une trop grande partie de l'Europe, — ce recul sur les idées du XVIII^e siècle et de la Révolution, dont il a cru pouvoir saisir d'autres signes dans des voies différentes ¹, — qui lui sert de point de départ. Sous une forme un peu ondoyante et diffuse qu'explique jusqu'à un certain point le caractère d'articles de revue qui a d'abord été celui des pages réunies dans ce volume, l'auteur nous donne une étude de la question juive dans sa généralité, telle que l'ont créée faits et préjugés. Il réserve pour un second volume l'étude du rôle des Juifs dans la question d'argent (ce qui ne l'empêche pas d'y toucher plus d'une fois dès à présent) — tout en déclarant d'avance que dans sa pensée, cette question, devenue une des questions du siècle, dépasse de beaucoup le problème sémite ².

Telle qu'il l'a abordée, la matière reste vaste et touffue, ardue à la science et à la conscience, difficile à résumer et à condenser. Ceux

1. Voir notamment *La Révolution et le libéralisme*. M. Leroy-Beaulieu qui rappelle avec raison l'origine germanique de l'antisémitisme — mot aussi barbare, a-t-on dit justement, que le sentiment qu'il exprime — aurait dû mieux préciser la date et les circonstances de la naissance du nom et des doctrines et des faits auxquels il s'applique. — V. *Annuaire de la Société des Etudes juives*, 3^e année, p. 116.

2. A ce propos M. Leroy-Beaulieu, en comparant le petit nombre des Juifs à celui des cinq ou six cents millions de chrétiens ou de musulmans au milieu desquels ils sont dispersés, cite des chiffres empreints d'un peu d'incertitude ou de contradiction. Il parle, p. 1, de 7 à 8 millions de Juifs et évalue, p. 5, ce même nombre à 8 millions, à « 9 millions au plus ».

l'étymologie populaire en ἄγκυρα et redevenu *Angurieh* en turc.

La révolution de 687, qui substitua les Mermnades aux Héraclides, est très obscure. Il est certain que les quatre récits que nous en avons sont pleins de fables. M. R. se montre bien evhémériste dans la manière dont il en tire parti. On croit lire parfois un morceau d'histoire écrit au *xvi*^e siècle et transcrit dans la langue politique de nos jours. « Candaule est loin d'être un adversaire méprisable : c'est un prince de médiocre volonté, mais de très vive intelligence. A notre avis, on a tort de qualifier sommairement de fable le passage où Hérodote nous le dépeint si fier et si enthousiaste du corps de sa femme qu'il la fait voir nue à Gygès... *Dans cette frénésie d'enchantement qu'inspire à Candaule une forme admirable, il se pourrait qu'à la vanité amoureuse se mêlât quelque sentiment esthétique.* » J'ai cru d'abord que M. R. badinait; mais non, c'est très sérieux, et il développe sa pensée, parlant même du « dilettantisme » de Candaule. Cela me rappelle ce que Désiré Nisard me racontait de Napoléon III, qui, dans l'*Histoire de César*, louait la « parfaite honorabilité » de Lucullus; il fallut les efforts désespérés de Mocquard (« qui avait des lettres », disait Nisard) pour le décider à changer cette expression. M. R. n'admire pas les mythes solaires, et il a peut être raison (p. 136); mais j'avoue encore préférer la « mythification » de contes à la transformation en histoire de contes galants.

Les chapitres concernant Gygès, Alyatte et Crésus renferment de solides études sur l'apparition de la monnaie et les résultats féconds de cette invention. La partie narrative est également fondée sur une analyse très minutieuse des textes. Ici encore, cependant, M. R. me semble parfois trop crédule. Il admet que Solon est venu à Sardes pour demander au philhellène Crésus du secours contre les mécontents d'Athènes; il entrevoit même, vers 570, à Sardes « une sorte de congrès motivé par les agissements des partis révolutionnaires à Lesbos et en Attique ». L'anachronisme de la forme aurait dû mettre M. R. en garde contre celui du fond. On conçoit, étant donnée la méthode de l'auteur, qu'il accepte aussi l'histoire du bûcher de Crésus (p. 255). « Dans Plutarque, comme dans Hérodote, écrit-il, le Mermnade, du haut de son bûcher, invoque par trois fois Solon. » Mais si Plutarque raconte cela, c'est tout comme M. Radet, parce qu'il l'a lu dans Hérodote; et puis, dans le même paragraphe, que viennent faire, à l'appui de la même histoire, des autorités comme Ptolémée Héphestion et le *Grand Étymologique*?

Dans le dernier chapitre, M. R. met surtout en lumière le « caractère mixte » de la civilisation lydienne. « Le rôle des Lydiens s'est borné à recevoir les influences extérieures, à s'assimiler les découvertes des autres, à combiner les éléments aryens et sémitiques. » Cette dernière expression est bien vague et pourrait être laissée au journalisme. Qu'est-ce au juste que « les éléments aryens? » Que savons-nous des « éléments aryens » de la civilisation grecque, par exemple, ou de la civilisation

gauloise ? Ce qui nous paraît le plus. « aryen » en Grèce, l'éclat de l'art, le culte du beau, manque précisément à toutes les autres civilisations dites aryennes. Cette réserve faite, il y a sans doute quelque justesse dans l'expression de M. Radet : « Les Lydiens furent des Phéniciens continentaux. » Et il ajoute qu'ils n'ont été créateurs que sur un seul point : dans le domaine économique. « Pour faciliter leurs transactions, ils inventèrent la monnaie, de la même manière que les Phéniciens, pour faciliter leurs comptes, avaient inventé l'alphabet » (p. 273).

Il y aurait quelques objections à faire aux pages que M. R. consacre à l'histoire de l'art ; ainsi je n'admets pas que des influences lydiennes se constatent dans les quelques vases archaïques découverts à Pitane (p. 191). Mais j'ai hâte d'arriver aux *notes justificatives* (p. 305-325), où l'on retrouve avec plaisir le géographe, le voyageur infatigable, qui, en M. Radet, semble l'emporter sur l'historien. L'auteur a établi, plus d'une fois d'après ses propres découvertes, la synonymie de nombreuses cités lydiennes ; on les trouve indiquées sur l'excellente carte qu'il a fait graver et qui est une édition améliorée de celle de M. Kiepert. Chemin faisant, M. R. attaque vivement M. Ramsay, dont il dénonce l'« humeur chagrine » (p. 312), l'« impertinence » (p. 313), la « science agressive, malveillante et jalouse » (p. 314), puis M. Schuchhardt, qui est encore plus malmené, sa bonne foi étant ouvertement mise en cause (p. 319). Je n'aime pas beaucoup ces façons de parler quand il s'agit de querelles personnelles, n'admettant la « *heilige Grobheit* » que lorsque l'intérêt de la science est en jeu. Cela dit, je reconnais que le cas de M. Schuchhardt n'est pas des meilleurs et que M. Ramsay a eu tort de prendre l'offensive en traitant cavalièrement M. R. (comme beaucoup d'autres) dans son *Historical geography of Asia Minor*.

On ne saurait trop regretter, dans ce bon et savant livre, l'absence de tout index. Il a été présenté comme thèse à la faculté de Paris, qui avait le droit d'en exiger un. Assurément, ce complément de quelques pages serait plus utile au public que les petites débauches de bibliographie facile auxquelles s'est parfois livré M. R. (p. 3, n. 2 ; p. 28, n. 4 ; p. 125, n. 1 ; p. 160, n. 3 ; p. 188, n. 29, etc.). Mais je ne veux pas terminer par une réserve le compte rendu d'un travail très digne d'estime, qui vaudrait certes à M. Radet un χρυσούς στέφανος si la ville de Sardes était encore assez riche pour en décerner.

Salomon REINACH.

436. — J. OVERBECK. *Geschichte der griechischen Plastik*. Vierte umgearbeitete und vermehrte Auflage. Erster Halbband. In-8, 302 pages et 76 gravures. Leipzig, Hinrichs, 1892.

M. Overbeck a commencé à publier une 4^e édition de son œuvre principale, dont la 1^{re} édition remonte à 1857 et la 3^e à 1881. La première moitié du premier volume — soit le quart de l'ouvrage total — a

seule paru jusqu'à présent ¹. Aujourd'hui que nous possédons en France, grâce à M. Collignon, une bonne et belle *Histoire de la sculpture grecque*, M. O. aura sans doute chez nous moins de lecteurs que par le passé. Je dois dire que ceux de ses lecteurs qui lui resteront fidèles auront une déception. — Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de juger au fond, comme s'il venait de paraître pour la première fois, l'ouvrage de M. O.; on sait depuis longtemps quels sont les mérites de sa *Geschichte der griechischen Plastik* et quels en sont ses défauts, et en quelle proportion les uns et les autres se mélangent. Il s'agit seulement d'apprécier les « additions et remaniements » qui distinguent cette 4^e édition de la précédente.

J'omets les premiers chapitres qui traitent de l'art à l'époque mycénienne et à l'époque homérique. M. O. y a donné place, comme de juste, aux fameux gobelets d'or de Vaphio, en lesquels il n'est pas disposé à voir des produits de l'industrie locale. Mais, d'ailleurs, ces chapitres ont été très peu modifiés; et puis, aujourd'hui comme hier, ils n'ont toujours qu'un rapport très lointain avec l'objet propre de l'ouvrage qui est l'histoire de la sculpture grecque. M. O. conduit cette histoire, dans le volume actuel, jusqu'au temps de Phidias, c'est-à-dire qu'il parcourt toute la période de l'archaïsme. Aucune période de l'art antique n'a gagné plus que celle-là aux découvertes archéologiques faites en Grèce dans ces douze dernières années. Après les fouilles de Délos, celles de Perdico-Vrysi, jointes à certaines trouvailles isolées, avaient déjà fort augmenté le nombre des monuments de la sculpture primitive et archaïque; puis les fouilles de l'Acropole d'Athènes les ont presque décuplés. Tout l'intérêt du présent volume consiste donc en l'usage que l'auteur a fait de cette masse de documents nouveaux. Or, M. O. en a réduit la portée et la valeur de la manière la plus inattendue et la moins justifiable.

M. Overbeck, en effet, a conservé à peu près intacts le plan et les cadres adoptés par lui autrefois, et il y a fait rentrer de force et tant bien que mal les œuvres, si variées et parfois si imprévues, sorties des fouilles récentes. Il a gardé sans changements les têtes et les queues de ses chapitres (comparer 2^e livre, chap. III : 3^e édition p. 101-103 et 4^e édition p. 136-138; — chap. IV : 3^e éd. p. 103 et suiv. et 4^e éd. p. 138 et suiv.; — chap. V : 3^e éd. p. 126 et suiv. et 4^e éd. p. 162 et suiv.; — etc.), et il en a bourré le milieu avec les monuments nouveaux, comme si leur place à tous y eût été marquée d'avance. De la sorte, les nombreuses découvertes de ces derniers temps semblent n'avoir eu pour résultat que de démontrer l'excellence de l'ancien plan de M. O. et la solidité des cadres fixés jadis par lui. On ne saurait admettre cette prétention. Tous les archéologues, sauf peut-être M. Overbeck, reconnaissent que, depuis les fouilles de l'Acropole d'Athènes, l'histoire de l'art

1 La seconde moitié du 1^{er} volume nous parvient à l'instant même (1^{er} mai 1893).

avant Phidias est, en très grande partie, sinon tout entière, à *refaire*; et ce n'est pas la refaire que de remanier superficiellement un vieux livre, même en y ajoutant cinquante pages et vingt gravures.

M. O. avait autrefois divisé la période archaïque en deux grandes époques : 1^{re} les origines, jusqu'à l'année 520; 2^o extension et développement de l'art, de 520 à 460. Cette division a toujours été des plus arbitraires, mais aujourd'hui elle est absolument condamnée : M. O. ne la maintient pas moins (p. 138). Pour la première époque, il passe successivement, dans l'étude des œuvres, de Naxos à Samos, à Milet, à Éphèse, à Assos, à Samothrace, puis revient à la *Victoire ailée* de Délos, aux « Apollons » d'Orchomène, de Théra, de Ténéa, etc. Il n'y a là, en dépit de quelques transitions plus ou moins habiles, qu'une simple juxtaposition, et non pas un classement. Or, s'il a fallu se borner pendant longtemps à juxtaposer les œuvres en nombre trop restreint qui nous étaient restées, ces œuvres sont devenues aujourd'hui assez nombreuses pour que l'on doive essayer de les classer, et sans ces classements l'histoire de l'art grec resterait la confusion même. — L'abondance des documents est bien plus grande encore pour la deuxième époque de l'archaïsme; aussi est-ce là surtout qu'éclate la fausseté du plan de M. Overbeck. Tel est ce plan, qu'après nous avoir conduits à l'œuvre d'Anténor (fin du vi^e siècle), puis à celle de Critios et Nésiotès (première moitié du v^e siècle), puis aux frontons d'Égine (même date), M. O. est obligé ensuite de revenir aux vieux groupes en tuf de l'Acropole d'Athènes, lesquels doivent être attribués au vii^e siècle. Il est vrai que M. O. les fait descendre jusque dans la première moitié du vi^e siècle (p. 181 et 185); mais, même si l'on accepte cette date peu acceptable, on sera toujours fort surpris de rencontrer des monuments de la première moitié du vi^e siècle dans un chapitre qui est réservé — le titre le dit expressément — aux œuvres comprises entre les Olympiades 60 et 80, années 540-460. Dans le même chapitre (p. 188) se trouve aussi la statue du *Moschophore*, laquelle, à en juger par l'inscription de sa base, connue depuis peu, est de la première moitié du vi^e siècle; mais M. Overbeck, avec une tranquille audace, assigne au *Moschophore* la date de 520 environ, afin de pouvoir le maintenir à la place qu'il lui avait donnée autrefois¹. Ces exemples font voir assez clairement quel est le vice principal des « additions et remaniements » annoncés par M. Overbeck. Pour apprécier à leur valeur, mettre à leur vraie place les documents nouveaux qui lui étaient fournis, et pour en tirer tout le parti qu'un historien de l'art grec en doit tirer, il fallait que l'auteur renonçât à l'ancienne ordonnance de son livre, devenue insuffisante ou fausse : M. Overbeck, poussé

1. M. O. dit que l'inscription de la base du *Moschophore* est sûrement du vi^e siècle. Il y a moyen de préciser un peu plus. M. O. a oublié dans sa phrase deux mots; il eût dû écrire : ... sûrement de la *première moitié* du vi^e siècle.

par un respect excessif du passé de son œuvre, a mieux aimé sauver cette ordonnance et y sacrifier tout le reste.

Quant aux gravures qui accompagnent le texte, il est juste de reconnaître qu'elles marquent un progrès très sensible sur celles des éditions précédentes ; le nombre s'en est accru, et la qualité en est meilleure. Il n'y en a aucune pourtant, parmi les bonnes, qui puisse soutenir la comparaison, même de loin, avec les belles planches de l'*Histoire de la sculpture grecque* de M. Collignon ; et il y en a encore trop de mauvaises, qui devraient être supprimées, dussent-elles n'être remplacées par rien du tout (par exemple, la prétendue *Athéna* d'Endoios, p. 190 ; le *Soldat de Marathon*, p. 200 ; les bas reliefs du *tombeau des Harpyes*, p. 227 ; etc.). On est surpris, d'autre part, de n'apercevoir la reproduction ni des torses d'Actium, ni d'*aucun* des « Apollons » du Ptoïon, ni de la statue rapportée de Milet par Rayet, ni de bien d'autres monuments plus intéressants et plus importants certes que l'*Athéna* dite d'Endoios ou le bas-relief de Samothrace.

Je me permettrai une critique encore. En voyant les petites notes serrées qui se pressent à la fin de chacune des parties de l'ouvrage de M. O. (il y en a 319 pour moins de 270 pages de texte), on pourrait croire qu'on y trouvera, sinon une bibliographie complète qui serait tout à fait superflue, du moins toutes les références utiles. Il n'en est pas ainsi, et l'on constate, au contraire, de singuliers oublis. Ainsi M. Overbeck, parlant de la *Nicandra* de Délos, semble ne pas savoir à qui il doit de pouvoir commenter cette vénérable relique de l'art, et il ne cite seulement pas le livre de M. Homolle : *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, où les questions que soulève la *Nicandra* sont cependant traitées non sans compétence. — M. O. a résumé en deux pages (p. 209-210) les fouilles du Ptoïon, sans citer le nom de M. Holleaux et sans mentionner les études que celui-ci a publiées dans le *Bulletin de Corr. hellén.* ; il se contente de renvoyer aux planches du *Bulletin*. Il semble cependant que tout historien de l'art grec doive éprouver quelque reconnaissance pour l'auteur des belles fouilles du Ptoïon, et M. Holleaux méritait bien autant que M. Körte d'être nommé à propos des anciennes sculptures de Béotie. — M. Collignon a publié sur les torses d'Actium et sur d'autres monuments de l'art archaïque des articles qui ont dû attirer l'attention de M. Overbeck ; il n'eût pas été hors de propos de les rappeler. — Etc. Car ce n'est pas tout. Mais il suffit d'avoir indiqué, en passant, quelques-uns des archéologues que M. Overbeck dédaigne.

HENRI LECHAT.

437. — *Monumenta Germaniae historica* (Chronica minora, vol. II., fasc. 1) in-4, 239 pages et 2 phototypies. Berlin, Weidmann, 1893, 8 marks.

M. Mommsen continue dans ce volume la publication des chroniques auxquelles il a déjà consacré le tome précédent. Le présent fascicule contient la chronique d'Idace, celle du comte Marcellin, celle de Casiodore, celle de l'Africain, Victor de Tonnuna ou Tunnuna, celle de l'Espagnol Jean, abbé de Biclaurum, celle de Marius d'Avenches, et enfin un fragment d'une chronique composée à Caesaraugusta en Espagne, qu'on attribue à l'évêque Maximus.

R. C.

438. — Rud. GRAU. *De Ouldii Metamorphoseon codice Amploniano priore*, Halis Saxonum, 1892. 92 pp. in-8 (diss. in.).

La critique du texte des *Métamorphoses* d'Ovide n'est pas seulement à l'état provisoire, elle est à l'état chaotique. Il y a plusieurs mss. fragmentaires : le fragment de Berne, dont la collation publiée par Ellis ¹, doit être rectifiée d'après un article de Magnus ²; le fragment de Saint-Germain-des-Prés et celui du fonds de Harley, collationnés par Ellis ³; le fragment de Leipzig, collationné par Cl. Hellmuth ⁴; le fragment du musée britannique, connu par l'édition critique d'O. Korn. Cette édition donne en outre connaissance du Marcianus 225, du Laurentianus XXXVI 12, de l'Erfurtanus Amplonianus 1; Riese a publié dans sa seconde édition la collation du Neapolitanus IV F 3. Enfin, on désigne par 5 des mss. mal connus, non pas seulement ceux du xv^e siècle, mais tous les mss. copiés depuis le temps de la grande vogue d'Ovide, depuis le xii^e siècle. Ceux-là sont légion, et c'est dans les vieilles éditions, notamment dans celles d'Heinsius, qu'il faut chercher des leçons excellentes, par exemple la leçon *Æneaden* (XV, 804), connue au moins depuis Heinsius, qui la cite, d'après un Vossianus et un mss de Bâle ⁵. Mais ce n'est pas tout. L'édition critique de Korn est inexacte; les leçons véritables des mss. ne peuvent être trouvées que si on la compare avec la préface de l'édition Riese pour le Marcianus et le Laurentianus. Quant à l'Erfurtanus, M. Grau nous en donne une collation minutieuse, qui rectifie en bien des points l'apparat de Korn et permet d'appuyer plus sûrement le texte que l'on croit être celui d'Ovide. Nous ne sommes pas au bout de la complication, car les mss. de Paris que j'ai pu collationner fournissent à la chaîne de la tradition des anneaux qui

1. *Anecdota oxoniensia*, V, 1885.

2. *Jahrbücher*, 1892.

3. *Journal of philology*, XV, 241 et *Anecdota*, ib.

4. *Münchener Sitzungsber.*, 1883, I, 226, etc.

5. Heinsius, *Notae in Ovidium*, éd. de 1629. Elsevier, III, p. 431.

lui manquaient. Mais je tenais à signaler le très consciencieux travail de M. Grau. Le texte d'Ovide est un champ à conjectures. Cependant on ferait bien déployer, pour connaître les sources de la tradition, un peu de l'activité que l'on dépense à tenter des corrections.

Paul LEJAY.

439. — *Studi Italiani di Filologia classica*. Vol. I, Firenze, Sansoni, 1893. 512 pp. in-8. Prix : 20 fr.

Ce recueil, imité des *Studia Vindobonensia* et des collections allemandes analogues, contient vingt et une dissertations ou notes relatives surtout à la littérature grecque. Le deuxième volume, annoncé comme sous presse, sera plus particulièrement consacré à la littérature latine; c'est là que paraîtra notamment le travail de M. Sabbadini sur le commentaire de Térence par Donat, travail qui sera d'une portée considérable, s'il est permis d'en juger par les articles préparatoires publiés antérieurement par le même auteur. En attendant, voici le sujet des principaux articles du présent volume des *Studi*.

1^o V. PUNTONI, *La nascita di Zeus secondo la Teogonia esiodea*. Le récit de notre texte actuel présenterait, fondues ensemble, deux versions du mythe; M. P. tente de les retrouver. — 2^o N. FESTA, *Quaestionum Theognidearum specimen primum* : étude grammaticale et critique. — 3^o G. VITELLI, *Tre versi di Euripide*. Corrections à *Antiop.* fr. A, 11; *Or.* 897; *Hipp.* 363. Le même publie une note sur Eurip., *Med.*, 1078, à propos d'une citation dans un manuscrit de Venise; cette citation a τολμήσω, mais cette leçon est sans intérêt parce qu'elle provient sans doute d'un de nos manuscrits d'Euripide. On se demande dès lors quelle est l'utilité de cette note. — 4^o EN. PICCOLOMINI, *Nuove osservazioni sopra gli Uccelli di Aristofane* : collation du Vat. Urbinas 141; nombreuses observations critiques et explicatives. — 5^o FRANCHI DE' CAVALIERI, *La Panoplia di Peitetero e di Euelpide*. Cette longue étude (pp. 485-511), qui a pour point de départ les vers d'Aristophane, *Au.* 356-361, a surtout pour but d'expliquer l'énigmatique χύτρα, qui se retrouve aussi *Egg.* 1174 sqq.; la conclusion est que dans les *Oiseaux*, les deux χύτρα: sont transformées en boucliers. — 6^o FR. BANCALARI, *Sul Trattato greco de uocibus animalium*. Édition d'un morceau attribué à Zénodote, d'après quarante-sept manuscrits, auxquels M. Festa ajoute deux manuscrits de la Laurentienne. Le plus ancien est un Barrociarius 50, du x^e-xi^e siècles; le meilleur, dans l'ensemble, paraît être le Parisien-sis 854, du xiii^e siècle. — 7^o ETT. PAIS, *Emendazioni Diodoree*. Discus-

1. Comme ce texte est très court, qu'il peut se retrouver dans d'autres mss. grecs et qu'il donne lieu à des comparaisons intéressantes avec des morceaux latins analogues, je le reproduis d'après M. Bancalari. Ζηνοδότου Φιλεταίρου ἰδιώματα φώνων τῶν Ζῴων. — Ἐπὶ μὲν ἀνθρώπων τὸ γινεῖν τὸ βοᾶν τὸ κεκραγέαι τὸ λαλεῖν τὸ λέγειν τὸ φθέγγεσθαι καὶ ἄλλα

sion de quatre passages (XI, 26, 7; XII, 29; XX, 26, 3; XXI, fr. 3). — 8° G. VITELLI, *I manoscritti di Palefato*. Ce très long et très important article (139 pp.) donne une description des mss. conservés, une étude sur les mss. décrits ou signalés anciennement et sur l'édition Aldine, une classification des sources, enfin un essai d'édition critique. — 9° Erm. PISTELLI, *Iamblichea*. L'auteur, qui se propose d'éditer le *Protrepticus* donne des renseignements sur les mss. Dans une note sur le quatrième livre de Jamblique, il montre le parti qu'on peut tirer du Florentinus, jusqu'ici mal connu. — 10° N. FESTA explique la lettre 104 de Synesius. — 11° E. ROSTAGNO et N. FESTA, *Indice dei Codici greci Laurenziani non compressi nel Catalogo del Bandini*. Le titre indique l'étendue et la grandeur du service que MM. Rostagno et Festa rendent à la science par la publication de cet index. Il comprend quatre fonds : Couvents supprimés, Saint-Marc, Acquisitions, Ashburnham; et de plus, l'appendice. Outre les descriptions détaillées, nous avons là des renseignements bibliographiques et des tables des auteurs, des copistes, des dates et des anciens propriétaires. Le plus ancien ms. daté est un saint Jean Chrysostome de 943. — 12° G. VITELLI, *Clytaemestra*. M. Vitelli prouve que cette orthographe n'est pas une invention des Latins, comme on l'a répété à la suite de Wilamowitz, qu'elle est attestée, non seulement par le Laurentianus et les vases, mais aussi par des mss. de Philodème, d'Homère, de Lucien, de l'Etymologicum, d'Athénée et de Dion Chrysostome. — 13° Le même publie une lettre d'un anonyme *περὶ βοσιλείας*; on y trouve des citations des *Phéniciennes* et du *Septem Sapientum Conuiuium* attribué à Plutarque.

14° L. BLOCH, *Sopra il Filotetto di Accio*. M. Ribbeck a déclaré que dans le *Philoctète* d'Accius ne se révèle pas une imitation bien caractéristique du *Philoctète* de Sophocle. M. Bloch essaie de prouver le contraire. La question ne semble pas comporter de solution décisive; les fragments sont trop maigres et quelques-uns des rapprochements faits

πολλά · 2 ἐπὶ λέοντων βρυχᾶσθαι · 3 ἐπὶ λύκων ὠρύεσθαι · 4 ἐπὶ κυνῶν ὕλασθαι · 5 ἐπὶ σκυλάκων βαύζειν · 6 ἐπὶ προβάτων βληχᾶσθαι · 7 ἐπὶ αἰγῶν μηκᾶσθαι · 8 ἐπὶ βοῶν μυκᾶσθαι · 9 ἐπὶ καμήλων μωκᾶσθαι · 10 ἐπὶ χοίρων γρυλλίζειν καὶ γρύζειν · 11 ἐπὶ ἵππων χρεμετίζειν · 12 ἐπὶ ὄνων βρωμᾶσθαι, λέγουσι δὲ καὶ ὀγκᾶσθαι ἄλλὰ σπανίως · 13 ἐπὶ ἀρκτων καὶ παρθάλων ὀγκάζειν · 14 ἐπὶ ὄρακόντων καὶ ὄρων συρίζειν · 15 ἐπὶ αἰετῶν καὶ γεράνων κλάζειν καὶ κλαγγάζειν · 16 ἐπὶ κύκνων ἔδειν · 17 ἐπὶ ἀηδόων τερετίζειν · 18 ἐπὶ τεττίγων τερετίζειν καὶ ἦχτιν · 19 ἐπὶ χελιδόνων ψιθυρίζειν καὶ τιτυβίζειν · 20 ἐπὶ κίχλης κιχλίζειν · <21> ἐπὶ κοτσῶρων πιπίζειν · 22 ἐπὶ κίρκων ἦγουν ἱεράκων κρίζειν · 23 ἐπὶ κορώνης καὶ κοράκων κρώζειν · 24 ἐπὶ κοινῶπων σφηκῶν καὶ μελισσῶν βομβεῖν · <25> ἐπὶ τρυγόνος τρύζειν · 26 ἐπὶ νυκτερίδος τρίζειν · <27> ἐπὶ ἄμαξων τετριγῆναι · <28> ἐπὶ περιστερῶν [λαρυγγίζειν] <γογγρύζειν> · 29 ἐπὶ γλαυκῶν κυκαβάζειν · 30 ἐπὶ περδίκων κακκαβάζειν · 31 ἐπὶ χηνῶν παππάζειν · 32 ἐπὶ κοκκυγῶν κοκκύζειν · 33 ἐπὶ ἁλεκτρυνῶν ἔδειν κοκκύζειν · 34 ἐπὶ ὄρνιθων τῶν κατ'οἶκον ὠστοκουσῶν κακκάζειν · <35> ἐπὶ κρουνοῦ κελαρύζειν · <36> ἐπὶ ποταμῶν καὶ ἀνέμων φορεῖν · [37 τράγων φριμυγμός καὶ φρυγαγμός · 38 πυρὸς βρόμος · 39 ἀνέμων πάταγος · 40 καλάμων συριγμός]. Sur les parallèles latins, cf. Suét., éd. Reifferscheid, p. 247; Teuffel, *Ræmi. Litt.*, n. 23, 3; Bachrens, P. L. M., V, 363

par M. B. paraissent contestables. M. B., de plus, ne connaît pas la brochure de M. L. Müller sur Accius et l'édition de Nonius par le même. Cette dernière lacune est en particulier fort regrettable. Quand on raisonne sur des textes si courts la première tâche à accomplir est de les établir soigneusement d'après les mss. A vrai dire, la recherche des sources ne peut être séparée de la critique du texte. Les tentatives de restitution de M. B. ne sont pas fort heureuses (par exemple le fg. XVII R., p. 107, réduit à ce sénaiire *Frygiam esse mitiorem immani Graecia*, cf. Non, p. 515, 17). — 15° E. G. PARODI, *Noterelle di Fonologia latina*. La première de ces notes, qui a une cinquantaine de pages, traite du son traduit dans l'écriture tantôt par *u*, tantôt par *i* (*optumus optimus*). A ce propos, M. Parodi aborde presque toutes les questions que soulève le vocalisme latin. Il y a là un grand étalage de faits et de rapprochements, de bonnes remarques de détail, peu de résultats nets et beaucoup de confusion. Si l'auteur avait condensé son travail, il aurait certainement abouti à des conclusions plus précises et plus évidentes pour le lecteur. M. P., qui connaît bien les travaux allemands, ne paraît pas être très au courant de ceux des linguistes français ¹. La deuxième note sur **bistia* et **ustium* en latin vulgaire, plus courte, est aussi meilleure. Quant à la troisième, dans laquelle M. P. étudie *uo-* et *ue-*, elle eût pu sans inconvénient rester dans ses tiroirs. La déplorable préoccupation de l'accent, qu'il porte partout, lui a ici rendu de mauvais services et il ne s'est pas douté que la question est tranchée depuis longtemps par une note de M. L. Havet ².

Cette analyse du tome premier des *Studi* donne une idée sommaire des services que rendra la collection. La seule critique que l'on pourrait faire, serait de manquer de variété. La littérature grecque domine, comme il semble que dans le deuxième volume dominera la littérature latine. Après ces deux volumes, on doit espérer que l'équilibre sera maintenu plus exactement.

P. L.

440. — Comte GOBLET D'ALVIELLA. *Note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées*. (Extrait des bulletins de l'Académie royale de Belgique, 1892). Bruxelles, 1892.

M. Goblet d'Alviella, dont nous avons, l'an dernier, analysé le remarquable ouvrage sur la Migration des Symboles, a publié une note complémentaire sur le thème symbolique de l'arbre sacré entre deux créatures affrontées. L'auteur veut établir, par l'étude détaillée et complète de ce cas particulier, qu'une image symbolique, à toutes les époques et

1. M. Parodi cite le *Précis* de M. Henry, mais il semble ignorer les *Mémoires de la Société de linguistique*; sur l'action de l'*l*, par exemple, cf. VI, 26.

2. *Mém. Soc. Lingu.*, VI, 43.

chez tous les peuples où elle se rencontre, exprime toujours une idée précise, mais qui a pu se modifier dans une certaine mesure en passant d'un pays dans un autre et d'un siècle au siècle suivant. En général M. Goblet d'Alviella a raison; nous croyons toutefois qu'il exagère, lorsqu'il parle d'une *formule*, d'une *loi*; il ne nous paraît pas tenir assez compte de la fantaisie qui joue un si grand rôle dans l'iconographie symbolique, ni de la crédulité un peu mystique avec laquelle la foule accueille toute image qui a une valeur et un sens religieux.

J. TOUTAIN.

441. — **Les Juifs et l'Antisémitisme.** — **Israël chez les nations**, par Anatole LEROY-BEAULIEU. 1 vol. in-12, 1-441 p. Chez Calmann-Lévy, 1893.

On retrouve dans ce nouveau volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu, appliquées à un sujet difficile, la curiosité et la pénétration d'intelligence, la richesse d'information, l'animation et le brillant de la forme, le désir d'impartialité dans le jugement, l'élévation de sentiments qui caractérisent son beau talent, si souple à suivre, en les rattachant au passé, les principales évolutions de la pensée, de la religion et de la politique contemporaines. Cette fois, comme l'indique la première partie de son titre, c'est l'antisémitisme renaissant dans une trop grande partie de l'Europe, — ce recul sur les idées du XVIII^e siècle et de la Révolution, dont il a cru pouvoir saisir d'autres signes dans des voies différentes ¹, — qui lui sert de point de départ. Sous une forme un peu ondoyante et diffuse qu'explique jusqu'à un certain point le caractère d'articles de revue qui a d'abord été celui des pages réunies dans ce volume, l'auteur nous donne une étude de la question juive dans sa généralité, telle que l'ont créée faits et préjugés. Il réserve pour un second volume l'étude du rôle des Juifs dans la question d'argent (ce qui ne l'empêche pas d'y toucher plus d'une fois dès à présent) — tout en déclarant d'avance que dans sa pensée, cette question, devenue une des questions du siècle, dépasse de beaucoup le problème sémite ².

Telle qu'il l'a abordée, la matière reste vaste et touffue, ardue à la science et à la conscience, difficile à résumer et à condenser. Ceux

1. Voir notamment *La Révolution et le libéralisme*. M. Leroy-Beaulieu qui rappelle avec raison l'origine germanique de l'antisémitisme — mot aussi barbare, a-t-on dit justement, que le sentiment qu'il exprime — aurait dû mieux préciser la date et les circonstances de la naissance du nom et des doctrines et des faits auxquels il s'applique. — V. *Annuaire de la Société des Etudes juives*, 3^e année, p. 116.

2. A ce propos M. Leroy-Beaulieu, en comparant le petit nombre des Juifs à celui des cinq ou six cents millions de chrétiens ou de musulmans au milieu desquels ils sont dispersés, cite des chiffres empreints d'un peu d'incertitude ou de contradiction. Il parle, p. 1, de 7 à 8 millions de Juifs et évalue, p. 5, ce même nombre à 8 millions, à « 9 millions au plus ».

qui soulèvent cette question soulèvent en réalité, à la fois, comme le dit l'auteur, une question religieuse, une question nationale et une question économique, qu'ils confondent souvent, non sans parti-pris. En outre le sujet se subdivise géographiquement. Il faudrait pour être complet, suivre méthodiquement les Juifs dans chaque pays où la dispersion et l'exil les ont relégués, déterminer les conditions particulières qui ont été le résultat pour eux du milieu, de l'histoire, des circonstances, de l'oppression, par où, comme on l'a dit, mainte nation a les Juifs qu'elle mérite.

Il n'est pas étonnant que, dans une étude aussi complexe, l'auteur ait laissé subsister des lacunes. Une des plus graves à notre sens, bien qu'elle ne soit pas absolue, est une lacune historique. Elle est relative aux racines de l'antisémitisme dans l'antiquité. Une des clefs de l'antisémitisme moderne est là, et il eût été désirable que M. L.-B. recherchant les causes et les sources du préjugé anti-juif, en eût mis les origines plus en lumière. Dans le monde Romain, le premier réquisitoire antisémite résonne dans le *pro Flacco*, « une de ces révélations, a dit E. Havet, qui éclatent par moments au milieu du silence de l'histoire »¹ : le court passage du *pro Flacco* laisse entrevoir comme dans une étincelle la situation si vite prise à Rome par la colonie des Juifs (ou Judaïsants), leur union, leur esprit de clan ou de tribu, leur influence dans les réunions du Forum, leurs rapports étroits avec la mère-patrie, l'irritation provoquée par la religion de cette « nation ennemie », récemment réduite par Pompée « religion, dit Cicéron — (formé de bonne heure à la haine des Juifs par son maître Rhodien) — religion discordante avec la majesté de notre empire, la grandeur de notre nom, les traditions de nos ancêtres » ; — où « l'or juif » apparaît aussi pour la première fois dès le début de la réponse à ceux qui ont accusé le client du célèbre orateur. On sait (M. Leroy-Beaulieu n'y touche qu'en passant) ce qu'après des alternatives de tolérance ou même de privilèges, et de mesures de rigueur, devint, au sortir de la grande guerre, sous la plume de Tacite, de Sénèque, de Martial, de Juvénal, la haine ou le mépris déchaîné sur les Juifs, suite et en partie écho des inimitiés d'Alexandrie et d'Asie-Mineure. Cette haine et ce mépris, malgré des périodes d'accalmie, n'ont plus, depuis, lâché Israël. Le courant s'est formé du double afflux gréco-romain et chrétien, non sans répercussion des anciens ressentiments des uns sur l'inimitié nouvelle des autres.

1. V. E. Havet. *Le Christianisme et ses origines*, t. II, p. 152; Graetz, 2^e vol. de l'*Histoire des Juifs*, traduction française; Hild, *Les Juifs à Rome devant l'opinion et la littérature* (Revue des Etudes juives, 1884-1885).

1. Cicéron dit encore : (*De prov. consul.* V, 10) « Cette nation née pour servir ». Cf. Tite Live XXVIII, 34. « Mos vetustus erat Romanis cum quo nec foedere nec aequis legibus jungeretur amicitia, non prius imperium in eum tanquam pacatum uti, quam omnia divinia humanae dedidisset. »

Le moyen âge a fait fructifier sur ce point l'héritage de Rome et de l'Orient grec. Par un effet de réaction fréquent dans les choses humaines, cette atmosphère d'animadversion a, dans une certaine mesure, déterminé toute l'histoire des Juifs depuis la dispersion. Il y a là un lamentable engrenage de causes et d'effets qu'il faut suivre dès le début, si l'on veut bien le comprendre et le faire comprendre. M. L.-B. n'a pas assez insisté sur les premiers anneaux de la chaîne. Il ne les indique qu'insuffisamment. Ce sont ceux cependant, qui, en un sens, ont déterminé le reste.

M. L. B. prend cette chaîne douloureuse à son extrémité contemporaine. Il part du présent et il étudie les manifestations et les causes des préjugés ou des griefs anti-hébraïques actuels en les divisant pour mieux les analyser : préjugés ou griefs touchant la religion, la race, le caractère, la morale, l'intelligence, les aptitudes professionnelles, le sentiment patriotique, la difficulté à se fondre avec les nations ambiantes qui les ont adoptés. — A chacun de ces sujets il consacre un chapitre étendu. Il voyage à travers l'Europe et l'Asie (qu'il a parcourues personnellement en grande partie), remonte des faits contemporains à l'histoire, pénètre avec une singulière acuité d'esprit dans le détail et comme dans l'intimité des mœurs, des rites et de la littérature juives des différentes époques et des différents pays. Il rapporte de ses lectures ou de ses explorations une récolte abondante de faits qu'il met impartialement sous les yeux du lecteur. Par là, son livre sans être un livre de science, est un livre plein de science, auquel la science fournit constamment comme un solide point d'appui : c'était nécessaire pour répondre à des déclamations qui ont demandé à la science de soi-disant arguments.

Dans cet entrecroisement et comme cette profusion d'idées et de documents, le plan rigoureux fait parfois défaut ; plus d'une fois aussi des points de vue contradictoires apparaissent ; mais ce sont là les conditions du genre que l'auteur a choisi et au milieu desquelles il se meut avec une singulière aisance, qui permettent d'ailleurs à son esprit curieux et avide de vérité d'envisager toutes les parties d'un sujet sans le réduire à une unité qui pourrait être considérée comme un artifice d'exposition.

Si on cherche bien d'ailleurs, cette unité se retrouve dans les principales conclusions de l'auteur, sous les disparates d'une pensée désireuse de faire le tour des choses et d'en éclaircir également la face et le revers, qui d'ailleurs se laisse entraîner plus d'une fois par le mouvement des idées un peu loin des voies principales. Ces conclusions sont en général conformes et même identiques dans les termes à celles que Renan a exprimées dans sa célèbre conférence sur « *Israel comme race et comme religion* ». « Israël, écrit M. L.-B., est bien moins le fruit d'une race que l'œuvre de l'histoire... Deux choses surtout ont fait le Juif et lui ont donné sous toutes les latitudes un aspect particulier : l'isolement sécu-

laire et le rituel traditionnel, la séquestration sociale et les pratiques religieuses. Le Juif n'est pas le produit naturel d'un sol ou d'un climat : c'est un produit artificiel, le produit d'une double tradition et d'une double servitude. Il a été élaboré par deux agents opposés : par le confinement auquel nous l'avons soumis, par les observances auxquelles lui-même s'est astreint... ¹ » Qu'il étudie le type, la complexion physique, le caractère, les mœurs, les aptitudes intellectuelles, professionnelles ou artistiques des Israélites, c'est là le jugement fondamental auquel aboutit M. Leroy-Beaulieu. On pourrait dire que son livre est, en grande partie, même dans ses excursions un peu libres, le développement de ce double point de vue dont on ne saurait exagérer la portée sur le terrain social. La formule où il l'a condensé est tout à fait juste. Elle serait encore plus complète si, à côté des facteurs que l'auteur énumère et analyse finement, figuraient avec un relief suffisant la Bible et surtout les prophètes. M. L.-B. n'admet pas facilement l'influence directe de ceux-ci sur le génie hébraïque moderne. La prétention de certains Juifs du XIX^e siècle à l'esprit novateur, la pensée qu'ils émettent qu'il appartient à Israël émancipé de renouer dans le monde moderne la tradition des prophéties, de relier Jérusalem et la Révolution, choque ou déconcerte en lui le fils, resté très attaché, au moins par le cœur, du christianisme. Il y a là dans Israël comme une vanité de survivance et d'initiative de renouvellement qu'il ne peut accepter. C'est après coup, pense-t-il, c'est la révolution une fois faite, que l'idée de l'avoir conçue, et en quelque sorte portée dans ses flancs, est venue à la synagogue. Le Juif d'il y a cent ans n'avait rien de ce qui était nécessaire à une œuvre pareille. Qu'était-il ? Ce qu'est le Juif de Russie ou de Pologne d'aujourd'hui : « Qui ne connaît pas les grandes juiveries contemporaines de l'Est où les fils de Jacob rassemblés par milliers vivent en tribu, *more judaico*, ne connaît pas le Juif. » Comment des gens de cette sorte auraient-ils innové, préparé le monde moderne, aidé à la déchristianisation de l'ancien ? Ils sont ultra-conservateurs. Les nouveautés leur font horreur. Ils sont enfermés dans la tradition la plus étroite, la plus servile de la lettre, dans le ritualisme le plus sévère. Les accuser ou les glorifier d'être des révolutionnaires, c'est n'avoir jamais été en contact avec eux un seul instant. « Loin d'avoir donné l'impulsion au monde nouveau, le judaïsme en a subi le contre-coup. Ici,

1. Cf. Brunetière : « Les différences qu'il y a entre les Juifs et nous ce n'est pas la race qui les y a mises ; c'est nous-mêmes et nos pères. » (*Revue des deux Mondes*, 1^{er} juin 1886.) — Macaulay : Supposez que, pendant un millier d'années, les hommes aux cheveux roux aient partout été soumis à des restrictions et à des vexations analogues à celles imposées aux Juifs, il est évident que les hommes roux de tous les pays se seraient considérés comme compatriotes et comme frères, alors même que de sang différent. — Heine : « On voit dans les contes des princes changés en bêtes qui, le jour venu, reprennent leur forme première. Des sorcières avaient changé Israël en chien, jouet des enfants de la rue, en chien avec des pensées de chien... »

comme en beaucoup de choses, le Juif a été moins initiateur qu'imitateur. Il était si bien lié et garotté par le Talmud et les observations rituelles que, si nous n'avions tranché ses liens ou si nous ne lui avions prêté des ciseaux et des limes pour les couper, il n'aurait peut-être jamais eu la force de les briser. Ne renversons pas les rôles... ce n'est pas le Juif qui a émancipé la pensée chrétienne, c'est la pensée chrétienne qui a émancipé le Juif. »

Le XVIII^e siècle y a eu sa large part : M. L.-B. montre les Juifs lisant la Bible à la lumière de l'Encyclopédie... ils s'aperçurent, dit-il, que les prophètes avaient annoncé ce qu'annonçaient les profanes voyants des gentils. Il y avait accord, au moment où le Juif entra dans notre civilisation, entre les vieux livres de sa littérature sacrée et les espérances les plus hardies de la société nouvelle. Ces espérances hardies, le Juif se trouva tout prêt à les épouser : elles glorifiaient son passé et favorisaient son avenir. Le vieux judaïsme semblait confirmé par la science et rajeuni par la spéculation moderne.

L'explication est exacte, mais à condition d'admettre une survivance de tradition, une transmission latente des anciennes croyances, étouffées, atrophiées en partie par le poids des siècles, mais prêtes à se ranimer au premier souffle de liberté, au moins dans bon nombre de cœurs israélites¹. Ici, comme partout, dirions-nous en empruntant à M. L.-B. ses propres paroles au sujet de la confraternité juive, le passé explique le présent. Le sentiment juif fortifié par des siècles de souffrance se perpétue par une sorte d'atavisme. Il survit jusque chez les Juifs dégagés de la tradition d'Israël et intimement incorporés aux nations modernes. Le Talmud étudié, fouillé pendant des siècles dans ses minuties traditionnelles, a formé l'esprit juif à la logique. Il y a pris ce don de déduction rigoureuse qui, parti d'un point de départ, le fait aller jusqu'au bout du raisonnement, don qui fait la force d'un Spinoza et le péril d'un Karl Marx². En vertu de ce penchant d'esprit, libérés par la Révolution, certains Juifs ont cru voir cette Révolution se réalisant rapidement et complètement dans toutes les conséquences de ses principes : dans cette vision ils ont apporté à la fois la chaleur d'enthousiasme, la poésie des prophètes et l'esprit d'enchaînement des écoles talmudiques ; chez plusieurs les actes ont été conformes à la vision. De ceux-là, quoiqu'en effet ils n'aient pas fait la Révolution, il serait inexact de dire qu'elle n'est pas

1. J. Darmesteter, *Les prophètes d'Israël*, préface et *passim*, et les œuvres de J. Salvador, *passim*.

2. « Le Talmud, c'est, dit A. Darmesteter (*Le Talmud*, p. 12, dans *Reliques scientifiques*), la dialectique sous sa forme la plus sèche et la plus ardue : l'étude journalière du Talmud qui chez les Juifs commençait à dix ans, pour finir avec la vie, a dû être pour l'esprit une rude gymnastique ; grâce à elle il prenait une finesse, une acuité incomparables ; le raisonnement s'habitua à la rigueur, la pensée à la logique. »

autre chose pour eux', que pour beaucoup des chrétiens qu'elle a affranchis politiquement et civilement.

Les pages du livre de M. L.-B. terminées, le lecteur a vu défiler devant ses yeux bien des Juifs différents, celui des prophéties et de l'époque messianique, le docteur de la Thora et celui du Talmud, le Juif des colonies commerçantes anciennes, celui des corps d'artisans d'avant les croisades, celui du ghetto et de la rouelle, celui des juiveries modernes de l'Est, dont un trop grand nombre ne sont qu'un ghetto étendu, le *Sephardim* de l'Europe méridionale, le Juif de notre occident qui l'a affranchi, mais qui oublie parfois la date récente de l'affranchissement, le Juif de nouveau honni de Russie ou d'Allemagne. En même temps il a vu apparaître, tracées par l'auteur en esquisses concises mais brillantes, les figures marquantes du judaïsme moderne, dans les genres les plus opposés, philosophes, hommes d'État, hommes d'industrie, poètes, romanciers, savants, musiciens, phalange si jeune et déjà si extraordinairement compacte, quand on la compare au petit nombre des Juifs émancipés et quand on songe à la courte durée de l'émancipation. Ces figures, M. L.-B. s'est efforcé de les dépouiller de bien des traits factices, fruits du préjugé, de la légende ou du sophisme. Il a recherché en elles l'action de la race, de la culture religieuse traditionnelle, de la persécution, de l'affranchissement enfin et de l'égalité. Cette action est, dans beaucoup de cas difficile à déterminer, non seulement dans ses causes, mais dans ses effets. Sur le type israélite même on n'est pas d'accord. Est-il unique, double, multiple ? autant d'obscurités. L'accord n'est pas mieux fait sur la complexion physique, sur les immunités vis-à-vis de certaines maladies, sur la propension à d'autres, sur la fécondité des mariages, sur la prédominance de tel ou tel tempérament. M. L.-B. sait bien, pour les avoir beaucoup pratiqués, l'incertitude des documents et des statistiques sur ces divers points. Ils varient suivant les milieux et les pays. L'auteur ne leur accorde, tout en les citant, qu'une confiance modérée. Nous ne pouvons l'en blâmer. Relativement à la question de race, il rappelle avec raison tout ce qu'il a fallu abandonner des grandes simplifications d'il y a cinquante ans, des catégoriques et sommaires oppositions d'Aryens à Sémites². En faisant toucher du doigt et par le détail combien la question juive demeure plus complexe dans toutes ses parties sans exception qu'elle n'apparaît à l'observation superficielle de l'antisémite simpliste et brutal, le livre de M. L.-B., destiné à un public nombreux, rend un important service à la cause de la justice et de la modération.

1. M. L. B. indique qu'il insistera en son 2^e volume sur la part qu'ont eue les Juifs dans la fondation de l'école Saint-Simonienne. C'est une page bien intéressante de la question juive au XIX^e siècle.

2. Cf. Renan : *Le judaïsme comme race et comme religion*, — et J. Darmesteter : *Race et tradition*, dans les *Prophètes d'Israël*.

Dans la variété de judaïsmes que l'auteur étudie et fait revivre, le lecteur voit d'elle-même se ranger à sa juste place cette aptitude soi-disant exclusive des fils d'Israël, source contre eux de tant d'envie, colorée de bien des prétextes, l'aptitude aux affaires et aux profits d'argent. Incontestable dans des conditions sociales ou légales déterminées qui l'ont rendue à la fois inévitable et odieuse, elle apparaît surtout comme une forme spéciale, appropriée aux circonstances extérieures, d'une faculté générale de combinaison, d'une souplesse d'assimilation remarquables chez les Juifs, nées probablement pour une grande part d'une sélection prolongée, affinées en même temps qu'aigries et parfois empoisonnées par une séculaire contrainte. Comment cette faculté qui a été celle d'autres groupes de populations (les *Lombards* par exemple), s'est spécialisée chez les Juifs dans certains pays¹, comment cette spécialisation a pour origine des causes historiques, comment elle s'est développée grâce aux lois canoniques sur l'usure, à l'interdiction des professions usuelles, exagérée et exaspérée grâce à la culture héréditaire, M. L.-B. achèvera, je pense, de l'indiquer dans le second volume qu'il annonce. Il signalera vraisemblablement la part qu'ont eue dans le succès de beaucoup de banques ou de spéculations juives d'Occident, la dispersion même d'Israël à travers l'Europe, les relations étroites maintenues entre ses membres par leur petit nombre en même temps que par la communauté de race ou de religion, l'habitude prise dans l'exil fréquent, des émigrations à l'étranger : toutes conditions favorables aux profits commerciaux ou financiers, mais que la croissance même d'Israël, ses contacts ou sa fusion plus complète avec les pays qui l'absorbent, l'affaiblissement des liens de famille ou de croyance, atténuent chaque jour. L'affranchissement, l'expérience l'a déjà prouvé, élargit et varie singulièrement les aptitudes hébraïques et leur fait vite porter des fruits heureux ou glorieux pour l'ensemble de la civilisation, même s'ils sont parfois mêlés d'excès ou de tendances dangereuses. En signalant ces dernières, M. L.-B., dépouillé d'illusions autant que de désespérance, sait et montre de quel poids le passé pèse longtemps sur le présent ; il n'en dissimule aucun des effets douloureux : en les constatant sans acrimonie comme sans indulgence, il sait aussi et rappelle à tous que le passé renferme les leçons de l'avenir. Elles sont décisives dans le sens de l'élargissement, élargissement de croyances et d'horizon chez les uns², de libéralisme chez les autres. Il est dans

1. Il ne faut pas perdre de vue qu'autant on reproche aux Juifs, dans certaines contrées, leurs richesses, autant dans d'autres, on leur en veut de leur pauvreté qui les pousse par milliers à travailler au rabais. Ainsi, en Amérique, en Angleterre, en Russie même.

2. J'aurais voulu que M. L.-B., au moins dans une note, serrât de plus près la question des synagogues réformées, qu'il indiquât avec précision dans quelle mesure les tentatives de rajeunissement du culte et des pratiques rituelles ont réussi sur les divers points où elles ont eu lieu. Il y aurait là un travail de renseignements et de statistique bien intéressant à faire.

l'ordre logique des choses que ces leçons, ce soit le libéralisme chrétien qui les recueille et les comprenne tout d'abord. Le livre impartial de M. Leroy-Beaulieu aidera à dépouiller les passions qui s'y opposent, du vernis scientifique dont elles cherchent de nos jours à se couvrir, et qui fait leur seule nouveauté.

Eugène d'EICHTHAL.

442. — **La voie de fait et l'alliance franco-milanaise (1386-1395)**, par E. JARRY. Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIII. Paris, 1892. In-8 de 106 p.

Dans un livre qui a été justement loué ici comme ailleurs (*La vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, 1889), M. Jarry s'est occupé avec un brillant succès de l'histoire diplomatique de la France à la fin du xiv^e siècle. La brochure d'aujourd'hui complète le volume précédent. L'auteur a trouvé des documents qui montrent combien le successeur de Charles V eut le désir de mettre fin au schisme par ce qu'on appelait alors la *Voie de fait*, c'est-à-dire par les armes. Il dit avec raison de ces documents qu'ils lui paraissent « éclairer d'un jour nouveau » les projets de la cour de France et « qu'ils méritaient d'être moins négligés par l'histoire ¹. » Il expose très bien les événements et particulièrement les négociations de la période comprise entre 1386 et 1395. En Italie comme en France on aura beaucoup à profiter de ses récits où figurent, autour de Boniface IX, de Clément VII et de Charles VI, tant de personnages marquants des deux côtés des Alpes, Jean Galéas Visconti, le duc de Touraine, Marguerite de Durazzo, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, Pierre de la Trémoille, l'amiral Jean de Vienne, le comte de Savoie, les diplomates Pierre Fresnel et Pierre de Craon, les ministres de Charles VI, Bureau de la Rivière et Jean Le Mercier, le comte Jean III d'Armagnac, le cardinal de Ravenne Bernardon de la Salle, Nicolas Spinelli (le même que Piediluco), le duc d'Orléans, Enguerrand VII de Coucy, Bernardon de Serres, Andriolo d'Arese, etc. En dehors du sujet principal, M. Jarry a traité non moins heureusement quelques points particuliers, notamment (p. 8) une erreur de chronologie de Froissart. Et, à ce propos, puisque le vaillant chercheur semble avoir fait son domaine propre de l'étude du xiv^e siècle et qu'il en connaît déjà l'histoire aussi bien que personne, je me demande pourquoi donc, à côté de l'ancien collaborateur et si digne successeur officiel de Siméon Luce, il n'entreprendrait pas, comme *volontaire*, de compléter sur divers points le beau travail que la mort si déplorable de

1. Voir, aux pièces justificatives, trois traités, un qui est de la fin de 1393 (p. 85), un autre de la fin de 1394, vers le 27 décembre (p. 94), le troisième, de la même date (p. 183), tous extraits des Archives du Nord. Divers autres documents inédits sont reproduits dans les notes mises au bas des pages.

l'éminent érudit laisse inachevé ¹. Comme le proclamait ce dernier en tête du premier volume, la *Chronique* de Froissart est *tout un monde*, et ce ne serait pas trop de plusieurs excellents moissonneurs et glaneurs pour ne rien laisser en ce champ presque infini.

T. DE L.

443. — **Anecdotes inédites sur Malherbe.** Supplément de la *Vie de Malherbe par Racan*, publié avec une introduction et des notes critiques par Louis ARNOULD maître de conférences de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers. In-8, 87 p. Paris, ap. Picard.

Il n'est personne qui ne connaisse les *Mémoires de Racan pour la vie de Malherbe* publiés par tous les éditeurs des deux poètes, d'après un ancien manuscrit de la Bibl. nationale. Il en existait un autre à l'Arsenal que Conrart a copié sur le premier, mais qu'il a augmenté ou complété de trente-quatre anecdotes dont la plupart lui furent probablement racontées par Racan lui-même, quinze ou vingt ans après la mort de son ami, et quelques-unes peut-être par Chapelain, M^{me} des Loges et la marquise de Rambouillet. Ce supplément a fourni à M. Arnould la matière de cette brochure et d'un commentaire qui intéressera sans doute les dévots à Malherbe. L'auteur n'a pas d'autre prétention que d'apporter « sa modeste pierre » au monument du poète, après MM. Brunot et Allais qui ont fourni « les pierres de taille » (p. 27). Ces quelques anecdotes, boutades ou bons mots, comme on voudra les appeler, ne nous apprennent rien de nouveau ni sur la doctrine, ni sur l'esprit et le caractère du trop célèbre réformateur : toutes et tous à peu près nous le montrent plein de confiance en lui-même, vaniteux à l'excès et parfois cynique. Il n'aimait pas Virgile « dans lequel il reprenait beaucoup de choses » ; à tous les vers qu'il avait lus, il préférerait l'*Aminte* du Tasse, et une chanson du Pont-Neuf à toutes les œuvres de Ronsard, où il n'y avait, selon lui, que du *moellon*, c'est-à-dire des chevilles et du remplissage ². Il se vantait d'avoir fait parler le

1. Il me sera permis, je l'espère, de mêler ici aux regrets que nous cause à tous la disparition de l'éminent érudit, mes regrets personnels pour un confrère et ami qui a toujours été pour moi si gracieux et si dévoué.

2. Si l'on était aussi éplucheur que Malherbe le fut à l'égard de Ronsard et de Des Portes, on trouverait aussi beaucoup de *moellon* dans le petit nombre de vers qu'il a faits. Les chevilles, les remplissages, les répétitions y abondent. — « Valeur à nulle autre seconde. — La paix sur la terre et sur l'onde. — Miracles divers... qu'on voit également sur la terre et sur l'onde. — Je vois de tous côtés sur la terre et sur l'onde. — O toi qui d'un clin d'œil sur la terre et sur l'onde, etc. » *Non pareille* est en rime sept ou huit fois avec *vermeille* ou *merveille*. Il abuse de certaines épithètes, comme *tragique*, *incomparable*, *adorable* : « un visage adorable, bel astre vraiment adorable, monarque adorable, ces astres adorables, ses yeux adorables, objet adorable, adorable princesse. » On peut à la rigueur lui passer « preuve incomparable, incomparable guerrier, adresse incomparable, incomparable ouvrage »,

bonhomme David autrement (c'est-à-dire mieux) qu'il n'avait fait, et quand on lui demandait pourquoi il ne composait pas d'élégies : « Parce, disait-il, que je ne croy pas cela nécessaire, faisant bien les odes : car qui sait sauter, sait bien marcher. » Il prétendait aussi que « le jugement lui aurait fait trouver toutes les règles pour composer une bonne tragédie ». Suivent quelques boutades d'une brusquerie amusante. Deux ou trois assez *libertines* contre les moines ont induit quelques protestants à soutenir cette thèse, qu'au fond du cœur Malherbe était resté des leurs. Le poète qui les traitait « d'infidèles cerveaux », et qui félicitait son roi de défaire avec son bras l'hérésie, comme Garasse l'impiété avec son livre de la *Doctrine curieuse*, n'a jamais été ni luthérien, ni calviniste.

A. DELBOULLE.

444. — *A francia romantizmus Korszaka. A magyar drámairodalom toertenetéboel* (Le Romantisme français et son influence sur le théâtre hongrois), par Mlle CSERHALMI-HECHT-IREN. Budapest, 1893, 526 p.

La Hongrie a eu de grands poètes lyriques et épiques, comme Voeroesmarty, Petoeft, Arany, mais le poète dramatique qui pourrait marcher de pair avec ces écrivains est encore à naître. Depuis le commencement de notre siècle les historiens de la littérature ne peuvent guère citer que deux œuvres vraiment originales et nationales à la fois : Bánk-bán, tragédie de Katona (1821) et « La Tragédie de l'Homme » de Madách (1860). Les plus féconds dramaturges, comme Szigligeti (1814-1878) et Csiky (1842-1891) n'ont rien produit d'équivalent. Charles Kisfaludy (1788-1830), le fondateur du drame magyare, était disciple de Kotzebue ; ses successeurs, surtout les nombreux écrivains qui ont alimenté la scène entre 1840 et 1860, se sont tournés vers l'École romantique française. En 1837, le baron J. Eoetvoes traduit « Angelo » de Victor Hugo et l'accompagne d'une Préface qui a eu le même retentissement en Hongrie que celle de « Cromwell » en France. Depuis ce temps notre théâtre domine. L'auteur du travail que nous annonçons a cherché avec beaucoup de patience à démontrer dans quelle mesure les drames de Victor Hugo, de Dumas, de Musset ont influé sur les écrivains comme Szigligeti, Czakó, Kuthy, Jókai, Vahot, Teleki, Charles Hugo. Le culte de Victor Hugo était sans bornes, Dumas fascinait moins les esprits, tandis que l'influence de Musset ne se manifeste que dans les détails.

mais non pas « ton oreille incomparable ». Il a certaines formules d'éloges ou de compliments qui reviennent sans cesse, ex. :

A ce grand cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux.

Grand fils du grand Henri, grand chef-d'œuvre des cieux.

Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux.

Rome le chef-d'œuvre des cieux.

Cet objet un chef-d'œuvre des cieux.

M^{lle} Cserhalmi-Hecht Iren nous trace en dix chapitres l'histoire de cette influence. Elle établit d'abord la différence entre l'École romantique en Allemagne et en France, et démontre que la première n'a laissé aucune trace dans le théâtre hongrois. Par contre, nous y trouvons la peinture des passions et des caractères, la théorie de la couleur locale, les sujets historiques, le mélange du tragique et du comique, en un mot tous les éléments qui caractérisent le drame romantique en France. Le changement effectué sur la scène hongroise était considérable. Justement l'art dramatique venait de trouver en 1837 un asile sûr à Budapest; le directeur Szigligeti prend comme modèle les Français. Puis le drame romantique cède la place aux imitations et traductions des pièces d'Augier, de Dumas fils, de Sardou et de Pailleron. Aujourd'hui les jeunes écrivains font même des emprunts au « Théâtre libre », mais M^{lle} Cserhalmi Hecht Iren n'attend rien de bon de ces essais.

Ce travail témoigne de beaucoup de lectures, d'un véritable don de synthèse; il est certainement un des meilleurs travaux qu'on ait consacré au théâtre hongrois.

J. KONT.

445. — **L'abbaye d'Eysse en Agenais. Notice composée par un bénédictin de Saint-Maur.** Publiée avec notes, compléments et appendices, par Ant. de LANTENAY, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Feret frères, 1893. Grand in-8 de 114 p. Extrait en partie de la *Revue de l'Agenais*. Tiré à cent exemplaires.

Le mémoire présenté au public par un savant ecclésiastique aussi avantagement connu sous son pseudonyme que sous son véritable nom, est tiré d'un manuscrit provenant du monastère de Sainte Croix de Bordeaux, et conservé maintenant aux archives départementales de la Gironde¹. On ignore le nom de l'auteur de ce mémoire, mais c'est sûrement un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à laquelle l'abbaye d'Eysse fut unie en 1631, religieux qui, pendant qu'il le composait, habitait le monastère et avait sous la main ce qui subsistait encore de ses archives. Le consciencieux éditeur établit, dans son *avant-propos*, que la rédaction doit être placée entre l'année 1648 et l'année 1656. Voici comment il justifie la publication d'un texte antérieur aux notices insérées en 1720 dans le tome II du *Gallia Christiana* : « Notre manuscrit expose avec étendue les raisons et autorités qui militent en faveur d'opinions que ces derniers auteurs ont cru devoir rejeter, mais pour lesquelles certains auteurs modernes semblent éprouver une répulsion moins vive : quand on aura lu toutes les pièces du procès, on se décidera pour ou contre avec plus de maturité et de connaissance. Ensuite, et surtout, il y a dans cette notice bien des faits historiques laissés de côté par les écrivains postérieurs, comme n'entrant pas dans le plan de leur ouvrage... » Ce n'est pas seulement parce que le fonds du

1. La copie de Bordeaux a pu être rapprochée d'une copie de Paris qui a moins souffert des injures du temps (Bibl. nationale, n° 12, 669 du fonds latin).

mémoire est en grande partie inconnu qu'on le lira avec intérêt, c'est aussi parce que M. de Lantenay l'a enrichi de compléments, d'appendices et de notes dont l'ensemble est très instructif et très curieux. Le mémoire est divisé en dix chapitres : *fondation, situation, diverses destructions de l'abbaye, prieurés dépendants, cures à présenter, bienfaiteurs, règlements faits et observés, choses remarquables, titre de baronnie*. Le *catalogue des abbés* (n° X) et la *liste des prieurs depuis l'introduction de la réforme de Saint-Maur* (n° XI) ont été l'un continué par l'éditeur, l'autre rédigé tout entier par lui, à l'aide de l'*Histoire inédite de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Martène (manuscrit de la bibliothèque de Solesmes). Sous le n° XII on trouve un *Etat de l'abbaye à l'époque de la Révolution* formé de notes extraites des archives départementales de Lot-et-Garonne et communiquées par M. Tholin, un des plus obligeants archivistes que je connaisse. En appendice, sont reproduites trois pièces inédites du ms. 12, 669 : 1° Lettre de D. Coudray, prieur de l'abbaye d'Eysses, à D. Germain religieux bénédictin à Paris (du 8 juin 1668); 2° Mémoire qui pourra servir de réponse à une partie des points dont le R. P. Dom Michel Germain demande être éclairé par sa lettre du 4 avril 1688 au sujet de l'histoire du monastère d'Eysses; 3° Notice sur Pierre de La Mothe-Vedel (lieutenant-colonel du régiment de Champagne, né à Auvillars en Armagnac, le 15 mars 1600, tué au siège de Villeneuve d'Agen le 29 juin 1652 et enseveli dans l'église de l'abbaye d'Eysse). On sait que La Mothe-Vedel fut le héros de l'affaire de Miradoux et que, assiégé par Condé dans cette bicoque, en mars 1652, il la défendit admirablement. On sait aussi que, menacé par le grand capitaine, d'être pendu, s'il ne la rendait pas, il répondit simplement : *Je m'en f...* On transforma plus tard cette réponse en celle-ci : *Je suis du régiment de Champagne*¹. M. de Lantenay, qui n'est pas moins spirituel qu'érudit, rapproche en ces termes l'exclamation de Miradoux et celle de Waterloo : « Comme tel autre mot à peu près semblable d'un général du premier empire, celui de La Mothe-Vedel a, dans la traduction, gagné en politesse ce qu'il a perdu en énergie »².

T. DE L.

1. M. de L. ne manque pas de citer (p. 70) le récit de l'auteur de l'*Histoire des princes de Condé* (t. VI, 1892, p. 118-119). Mgr. le duc d'Aumale n'a mentionné que la version pompeuse et solennelle, dédaignant même de faire la moindre allusion à la version beaucoup plus vraisemblable qui met dans la bouche du lieutenant-colonel une expression de tout temps si *militaire*. La notice imprimée ici pour la première fois reproduit une lettre de félicitations du cardinal Mazarin au défenseur de Miradoux, écrite de Blois le 18 mars 1652 et qui n'est ni reproduite, ni même indiquée dans le recueil de feu Chéruel. Avis au futur éditeur des tomes suivants.

2. J'allais oublier de signaler l'*Appendice II* (notice sur la fondatrice des Carmes déchaussés d'Agen) et l'*Appendice III* (notice sur la fondation des Visitandines d'Agen, en 1643).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38

— 11-18 septembre —

1893

Sommaire : 446-448. MILLS, Travaux sur l'Avesta. — 449-450. PERRUCHON, Vie de Lalibala et Chroniques éthiopiennes. — 451 SETHÉ, La lettre aleph. — 452. V. NOURRISSON, La bibliothèque des Ptolémées. — 453-454. MORAWSKI, Les rhéteurs latins. — 455. KARACSONYI, La bulle de Sylvestre II. — 456. JUSSEBRAND, Langland. — 457. KUGLER, Albert d'Aix. — 458. BUENGER, Bernegger. — 459. BERLUC-PERUSSIS, Le protestantisme à Forcalquier. — 460. Saint-Simon, Mémoires, p. BOISLISLE, IX. — 461. GUMFLOWICZ, La lutte des races.

446. — **The ancient manuscript of the Yasna**, with its Pahlavi translation (A. D. 1323) generally quoted as J² and now in the possession of the Bodleian library, reproduced in facsimile and edited with an introductory note by L. H. MILLS, D. D. Oxford at the Clarendon Press, 1893.
447. — **The Five Zoroastrian Gâthâs** with the Zand, Pahlavi, Sanskrit and Persian Texts and Translations by L. H. MILLS, D. D. Parts I and 4, pp. xxviii, 1-152, 393-620 in-8. Leipzig, Brockhaus, 1892.
448. — **On the Zend mss. recently** presented to the Bodleian library and on other Zend matters, by L. H. MILLS, D. D., 13 p. in-8, 1893. (Lu au Congrès des Orientalistes de Londres de 1892.)

I. — Il est à présent reconnu à peu près universellement que le plus sûr instrument pour pénétrer le sens des textes zends est la tradition ancienne des Zoroastriens, laquelle se trouve fixée dans les traductions et les commentaires pehlvis composés sous l'époque sassanide ou sur des matériaux remontant à l'époque sassanide. Malheureusement les manuscrits de ces traductions sont rares en Europe: M. Spiegel publia en 1853-1858 le Yasna, le Vispered et le Vendidad pehlvis d'après des manuscrits de Kopenhague et de Paris, et c'est sur son édition qu'a vécu pendant trente ans toute la philologie zende, celle du moins qui reconnaît le droit supérieur de la tradition. Pourtant il suffit de s'être esrimé quelque peu sur le texte de ces traductions pour reconnaître que les manuscrits dont disposait M. Spiegel sont insuffisants: peut-être une revision attentive des manuscrits européens aurait-elle pu corriger l'édition sur plus d'un point, mais non pas d'une façon suffisante pour les nécessités de l'interprétation. Aussi malgré l'immense service que cette édition a rendu à la science, à laquelle elle a fourni son principal matériel, un moment a dû venir où l'on a piétiné sur place et où la recherche s'est trouvée emprisonnée dans un cercle limité; la première condition d'une traduction du Yasna, par exemple, était une édition critique du Yasna pehlvi, dont les éléments faisaient défaut.

Heureusement les explorations de Haug et de West dans les bibliothèques des prêtres Parsis avaient révélé des richesses que l'on ne soup-

çonnait pas. Haug rapporta à Munich quelques vieux manuscrits en original ou en copie et M. West copia tout ce qu'il trouva de vieux textes pehlvis. Enfin, il y a une dizaine d'années, l'édition monumentale de l'Avesta, entreprise par M. Geldner sous les auspices de l'Université de Vienne et de l'East India Office, et à laquelle presque tous les possesseurs de manuscrits Avestéens de l'Inde, avec un patriotisme intelligent qui les honore, prirent à cœur de fournir des matériaux, fit sortir de leurs cachettes un grand nombre de vieux manuscrits zends à traduction pehlvie. Dans le nombre se trouvait le manuscrit le plus ancien connu, appartenant au grand-prêtre de Bombay, le vénérable Jamaspji Minochehriji Jamasp Asana, et qui est daté de l'an 692 de Yazdgird, c'est-à-dire de l'an 1323 de notre ère.

Le Dastur, célèbre par la générosité avec laquelle il prête ses manuscrits les plus précieux à tous ceux qu'il pense capables d'en tirer parti pour la science, prêta ce manuscrit à Geldner pour son édition, puis à M. L.-H. Mills, d'Oxford, qui préparait un grand travail sur les Gâthas. M. M. se rendit compte de la valeur hors ligne de ce manuscrit et c'est à lui que la Bodléienne et la science européenne, si je ne me trompe, en doivent la conquête. On m'a conté — je ne sais si c'est une légende, mais elle mérite d'être vraie — que la Bodléienne avait d'abord offert dix mille francs au Dastur pour son trésor : le Dastur refusa, ne faisant pas commerce de ses livres sacrés et voulant les transmettre à son fils, Firoz, excellent jeune homme d'un grand avenir, au courant de la science européenne et qui promettait à nos recherches un auxiliaire dévoué, modeste et désireux de rendre service ¹. Le pauvre Firoz mourut subitement en 1889 et le vieux prêtre, accablé de douleur, répondit à une nouvelle offre de la Bodléienne que le vieux livre avait perdu pour lui toute valeur depuis que celui qui aurait pu en faire usage n'était plus et qu'en souvenir de son fils il l'offrait à la Bodléienne et à l'Europe. L'Université se montra digne de ce don royal : elle décida que les dix mille francs auxquels elle avait évalué le manuscrit seraient consacrés à le reproduire en fac-similé, de façon à le mettre à la portée des étudiants des divers pays. Le travail fut confié à l'homme qui connaissait le mieux ce manuscrit et l'avait étudié de plus près, M. Mills, et le résultat est un des plus magnifiques spécimens de la collotypie et fait honneur également à celui qui a donné, à ceux qui ont reçu, à l'artiste et à l'éditeur ².

Le manuscrit contient, ou plutôt contenait quand il était complet — les deux premières feuilles sont perdues ainsi que la feuille 150 — 385 feuillets ou 770 pages. La feuille mesure 21 centimètres de large sur 26 de long et compte en moyenne quatorze lignes de textes (de 16 cent.)

1. Il n'a laissé qu'une traduction anglaise de l'excellent mémoire de M. Casartelli sur la philosophie religieuse du Mazdéisme sous les Sassanides (Bombay, 1889).

2. Le volume est tiré à 200 exemplaires et coûte 5 guinées l'exemplaire.

à la page. Le papier est un vieux et fort papier indien ; l'encre est encore noire et parfaitement lisible : ça et là le papier est rongé aux vers : on dit que jadis, dans un moment de crise politique, toute la bibliothèque familiale fut mise à l'abri dans des jarres de terre dont l'humidité ne lui fut pas favorable : c'est à ce moment sans doute que le fameux Shah Namé pehlvi souffrit si outrageusement. Le colophon est conservé et nous apprend que le manuscrit fut achevé par le Hêrpat Mihr Apân Kaî Khûsraï l'an 1323. Or cet Mihr Apân est déjà connu, car c'est de lui que vient le vieux Yasna pehlvi de Copenhague (K⁵) publié par M. Spiegel et achevé le 27^e jour du 10^e mois de la même année de Yazdgird, c'est-à-dire le 9 décembre 1323. La date exacte de J² est *Vahûman birakh Farvardîn yôm shnat-î DCXCII yazdkartîg*, « mois Bahman, jour Farvardîn, 692 de Yazdgird », c'est-à-dire 17 novembre 1323, de sorte qu'il faudrait supposer ou que le manuscrit K⁵ a été écrit en vingt-deux jours, ce qui est difficilement admissible (30 pages à la journée) ou que Mihr Apân a poursuivi les deux copies simultanément. Mais ce colophon présente un trait suspect : les colophons commencent en général par le jour et non par le mois ; d'autre part, le *yôm* qui suit *Farvardîn* est une correction ajoutée entre les lignes. Or, comme le colophon est précédé des mots *yôm cîgûn shnûman yahvûnêt gûft pun yazdân kâmak yahvûnât*, M. West a supposé que le premier *yôm* est le début du colophon, interrompu par une formule de bénédiction que le copiste, se reprenant, a insérée avant le colophon, sans songer à en effacer le début prématuré : quand il s'est aperçu de son erreur, il l'a corrigée de travers en mettant *yôm* où il ne fallait pas, ce qui arrive souvent quand on se corrige. La vraie date sera donc « jour Bahman, mois Farvardîn, 692 », c'est-à-dire 26 janvier 1323, ce qui met près d'un an entre J² et K⁵. J'admets parfaitement la date proposée par M. West et admise par M. Mills ; mais je crois qu'il n'y a qu'une erreur, l'addition de *yôm* après Farvardîn, et que le premier *yôm* est parfaitement légitime. La phrase, en effet, signifie : « Réciter (gûftan) ici la bénédiction du jour (le *Khshnaothra* correspondant du Siroze). Qu'il advienne suivant la volonté de Dieu ! [Jour] Bahman, mois Farvardîn, 692. »

J² est donc le frère aîné de K⁵ de quelques mois : ce qui fait sa valeur toute spéciale, c'est son état de conservation, comparé à K⁵, au moins tel que le donne l'édition imprimée. C'est aussi dans les Gâthas une série de gloses marginales, sorte de sommaire du texte zend, qui, dans la traduction du Yasna, m'ont été souvent très utiles pour retrouver la suite des idées et qui sont certainement anciennes, car elles sont souvent traduites dans Nêryosengh. Une restitution critique de l'original reproduit par J² et K⁵, de l'original que Mihr Apân avait sous les yeux quand il faisait l'une et l'autre copie, car K⁵ n'est point copié sur J², est possible à présent : il faudra seulement procéder auparavant à une revision soigneuse de l'édition imprimée sur son original K⁵.

Mais ces deux manuscrits même, K⁵ et J³, ne suffisent pas à établir un texte correct et complet, et le confrère de Dastur Jamaspji, le savant Dastur Peshotan Bahramji Sanjana, piqué d'une noble émulation par la générosité de son ami, a fourni à la science européenne un nouvel et précieux élément pour la solution du problème, en donnant à la Bodléienne, par l'intermédiaire de M. Mills, un Yasna appartenant à une autre famille et qui est unique. Ce manuscrit est récent, il date de 1780; il a été copié par Dastur Kavasji Sohrabji Mihirji-Rana sur un manuscrit aujourd'hui perdu et qui semble remonter à un original du XI^e siècle. Ce qui fait la valeur propre de ce manuscrit, malgré sa date récente, ce sont : 1^o son indépendance des manuscrits J²-K⁵; 2^o une série d'additions interlinéaires et de corrections qui marquent un sens critique très sûr et supposent l'emploi de bonnes sources par le correcteur; 3^o enfin la présence de nombreuses indications liturgiques, de *nîrangs*, qui permettent de suivre le mouvement du sacrifice et reproduisent, comme je l'ai démontré ailleurs, la liturgie de l'époque sassanide. Ce manuscrit (Pt⁴) possède d'ailleurs, comme J³, les gloses marginales aux Gâthas. Bien que dans ma traduction de l'Avesta je n'aie pas eu en main J² et Pt⁴, j'en possédais toutes les variantes grâce à l'amitié de M. West qui m'avait prêté une collation, admirablement exacte comme toutes celles qu'il prend et qui sont célèbres dans le petit monde des *Zend scholars*, de l'un et de l'autre manuscrit. Je puis dire que, sans le secours de ces deux manuscrits, je n'aurais jamais pu venir à bout de ma tâche et bien que Pt⁴ ne suffise pas toujours à combler les lacunes ou à corriger les inexactitudes de J²-K⁵, pourtant on pourrait, avec le secours de ces trois manuscrits, entreprendre une édition critique du Yasna pehlvi. Il serait désirable pour cela que l'Université d'Oxford fit pour le Yasna de Peshotan ce qu'elle a fait pour celui de Jamaspji. Si le procédé photographique est trop dispendieux, une copie lithographique sera pleinement suffisante, le manuscrit n'est pas assez ancien pour qu'une reproduction en fac-similé soit nécessaire : son importance est toute dans le texte.

M. M. ne s'est pas borné à être l'intermédiaire entre la générosité des Dasturs et la Bodléienne, ni même à surveiller l'exécution du fac-similé photographique de J³. Il a contribué aussi pour sa part à l'édition critique que nous attendons et, d'une façon plus générale, à la solution du problème avestéen. L'histoire scientifique de M. M. est des plus intéressantes et des plus honorables, et je suis heureux à cette occasion de rendre hommage à un des plus laborieux, des plus dévoués et des plus modestes travailleurs sur le champ des études iraniennes.

M. M. était, il y a une vingtaine d'années, recteur de l'église de Saint-Ann, à Brooklyn (États-Unis). Il avait toujours senti dès son jeune âge « une tendance irrésistible aux investigations intérieures », et un jour, tombant sur le livre de Matter, il s'éprit de la philosophie gnostique. Arrivé en Europe en 1872, il poursuivit là ses études sur

le gnosticisme, et en cherchant ses origines, se trouva dirigé vers l'Avesta et se dit qu'il trouverait ce qu'il cherchait dans la partie la plus ancienne et la plus métaphysique de l'Avesta, les Gâthas. Il se mit bravement, à un âge où l'on ne commence plus guère à apprendre des paradigmes, à l'étude du zend, qui l'entraîna nécessairement à celle du pehlvi et du persan d'un côté, du sanscrit et des Védas de l'autre. Il se donna alors, comme objet de sa carrière scientifique, l'étude des Gâthas et entreprit une traduction des textes mystérieux qui fournirait en même temps à l'étudiant l'ensemble des traductions traditionnelles, de sorte qu'en lui donnant ses conclusions, il le mettait en même temps en état de les contrôler, de les modifier. Il se mit à l'œuvre avec une patience et une abnégation admirables. En 1882, il imprimait une traduction de la première Gâtha avec les textes zend, pehlvi, sanscrit et persan et la tira à une douzaine d'épreuves qu'il distribua aux principaux zendistes du continent, recueillant leurs opinions et leur communiquant son propre matériel. C'est aujourd'hui seulement, dix ans plus tard, que paraît ce travail, mais profondément remanié et accompagné d'un large commentaire : jamais ne fut mieux pris à cœur le *nonum prematur in annum*. Dans l'intervalle il avait été chargé par M. Max Müller de faire pour les *Sacred Books of the East* la traduction du *Yasna* et du *Vispèred*, travail qui, tout en le distrayant de son grand œuvre, ne l'en éloignait pas, puisque les Gâthas sont le cœur du *Yasna*, et le forçait au contraire à fixer définitivement ses idées et à aboutir. Enfin, il vient de donner au public la première moitié de l'ouvrage si longtemps attendu et si longtemps remis sur l'établi. Cette première moitié porte, comme je l'ai dit, sur la première Gâtha (*Yasna* xxviii-xxxiv) : le reste paraîtra bientôt. Voici ce qu'elle contient :

1° Le texte zend dans le caractère original et en transcription latine. Cette transcription est rythmique, c'est-à-dire rétablit le mètre : exemple : Gâtûmca [= ° uem°] Ahurâi. Le texte reproduit l'édition Geldner à laquelle il faut se reporter pour les variantes. Néanmoins M. M. ajoute, quand il y a lieu, les variantes de deux manuscrits que M. Geldner n'a pas eus en main ;

2° Une traduction littérale du zend en latin et une traduction littéraire en anglais ;

3° Le texte pehlvi en transcription latine, établi d'après les trois manuscrits déjà mentionnés J², K⁵, Pt⁴, plus un manuscrit de Munich ; et en traduction anglaise. Les gloses sont distinguées de la traduction par des parenthèses ;

4° Le texte sanscrit de Néroyseng établi principalement d'après deux manuscrits du Dastur Jamaspji, dont l'un, le plus ancien connu du genre, peut-être plus ancien que J² même, est de peu postérieur à la date de Néroysengh ; le Dastur en a fait don à la Bodléienne qui doit en publier une reproduction photographique : malheureusement il est

très mutilé et des parties tombent en lambeaux. Le texte sanscrit est traduit en anglais;

5° Une traduction persane tirée d'un manuscrit de Munich. Néryosengh et la traduction persane représentent essentiellement une forme de la traduction pehlvie qui est l'instrument principal. Si l'on avait un texte sûr du pehlvi et si on le comprenait absolument, on pourrait se dispenser de ces deux secours : dans l'état, ils sont loin d'être inutiles, surtout Néryosengh, et de même que la traduction pehlvie sert souvent, comme représentant un ancien manuscrit zend perdu, à la constitution du texte zend, ainsi Néryosengh sert à celle du texte pehlvi, comme représentant un ancien manuscrit pehlvi perdu.

Voilà pour le matériel. Le commentaire donne l'explication et la justification de la traduction définitive, et tout l'ouvrage peut servir de commentaire à la traduction de M. M. dans les *Sacred Books*.

Il est difficile, comme l'on voit, d'être plus complet dans la réunion du matériel direct, et il est impossible d'évaluer à trop haut prix le service rendu par M. Mills aux zendistes — et c'est la majorité — qui n'ont pas eu la bonne chance d'avoir accès à ces précieux manuscrits. Le livre est si complet que je me permettrai un regret : c'est que l'éditeur n'ait point cru devoir reproduire les gloses marginales dont j'ai parlé plus haut et qui, étant aussi anciennes que les plus anciens manuscrits connus, avaient tout droit à être reproduites et justifient ce droit par les instructions qu'elles contiennent. Mais l'ouvrage de M. M. n'est point terminé et probablement il donnera ces gloses en appendice dans une table comparative. Puis il y aurait ingratitude à insister sur cette lacune réparable, quand on songe à la masse de documents, inaccessibles pour la plupart des étudiants, que M. M. a réunis pour eux, sans compter son temps, ses frais, sa peine, et sans reculer devant le relevé le plus minutieux et le plus écœurant de variantes qui soit possible d'imaginer.

Sur le système de traduction adopté par M. M. et ses conclusions historiques, je dirais avec les Anglais qu'il y a nécessairement des points dans la science sur lesquels *one must agree to differ*. M. M. place la composition des Gâthas entre l'an 1000 et l'an 1500 avant le Christ, je la place aux environs de l'ère chrétienne : cela prouve que nous les entendons d'une façon trop différente pour que ce soit ici la place à des discussions de détail : une discussion ne pourrait aboutir que si elle portait sur l'ensemble. Et pourtant il doit y avoir un lien commun très étroit entre nous et sur lequel l'accord s'établira, car M. M. a été conduit à l'étude des Gâthas par le gnosticisme, et l'étude des Gâthas m'a conduit à y voir la première œuvre de gnosticisme, ce qui prouve que l'un et l'autre nous y trouvons et y sentons la présence du même esprit, et j'avouerai que l'instinct qui a poussé M. M. à aller des Gnostiques aux Gâthas est une des raisons qui m'encouragent à penser que la solution que j'ai présentée pourrait bien n'être point fautive. Quoi qu'il

en soit, tous ceux qui s'occupent de l'interprétation des Gâthas rendront hommage à l'immense labeur scientifique de M. Mills : il a fait œuvre utile, et même, après la publication du ms. J², son livre reste un instrument indispensable pour l'étude de la tradition pehlie et sanscrite et par suite pour l'interprétation de l'original. Je connais peu de monuments d'une patience aussi inaltérable et d'une conscience aussi parfaite.

James DARMESTER.

449. — **Vie de Lalibala**, roi d'Éthiopie, texte éthiopien publié d'après un manuscrit du Musée britannique et traduction française avec un résumé de l'histoire des Zagüés et la description des églises monolithes de Lalibala, par J. PERRUCHON. Publication de l'École des lettres d'Alger. Paris, Ernest Leroux, 1862. In-8, XLVI¹ et 164 p.

450. — **Les Chroniques de Yara Zaïob et de Baëda Maryam**, rois d'Éthiopie de 1434 à 1478 (texte éthiopien et traduction), précédés d'une introduction par Jules PERRUCHON, élève diplômé de l'école pratique des Hautes Études. — 93^e fascicule de la Bibliothèque des Hautes Études. Paris, Émile Bouillon, 1893. In-8, XL et 206 p.

M. Jules Perruchon fait honneur à son maître, M. Halévy, qui professe l'enseignement de l'éthiopien à l'École des hautes études. Après avoir publié dans le *Journal asiatique*, 1889, t. XIV, l'*Histoire des guerres* d'Amda Syon qui régna sur l'Éthiopie de 1314 à 1344, il nous fait connaître dans les deux livres énoncés ci-dessus *la Vie* du roi Lalibala qui vivait au commencement du XIII^e siècle et les *Chroniques* des deux rois Zara Yakob et Baëda Maryam qui occupèrent le trône de 1434 à 1478.

La Vie de Lalibala est un pieux roman qui renferme bien peu de vérité. On croit lire une de ces édifiantes compositions écrites dans le style familier aux auteurs ecclésiastiques qui, se livrant au cours de leur imagination, racontent la vie miraculeuse d'un saint prédestiné. C'est qu'en effet Lalibala, auquel on attribue le travail gigantesque des églises monolithes taillées dans le roc au-dessous de la ville qui a pris son nom, fut considéré de bonne heure en Éthiopie comme un saint plutôt que comme un monarque. L'auréole de piété dont la légende l'a entouré n'a éclairé qu'un seul côté du caractère du roi ; l'histoire a reculé devant la légende et le souvenir des faits réels s'est perdu dans l'apothéose.

En dehors de la tradition populaire, l'auteur semble n'avoir eu, comme document écrit, qu'une notice de source étrangère. Il rapporte la mort de Lalibala au 22 Haziran ; or le mois de Haziran est syriaque ; il parle encore d'un *cadi*, mot arabe, qui paraît indiquer que la notice syriaque serait arrivée à l'Éthiopie par une version arabe. Le passage le plus intéressant de cette chronique est celui qui est relatif au travail des églises monolithes de Lalibala ; on saura gré à M. P. d'avoir réuni dans un appendice les descriptions qu'ont données de ces églises les différents voyageurs qui les ont visitées. Cette vie est écrite dans un style

facile et élégant mais prolixe, comme c'est généralement le cas dans ce genre de littérature. Elle n'occupe pas moins de cent trente feuillets ou deux cent soixante pages sur deux colonnes du manuscrit. M. P. en a publié de longs extraits, laissant de côté les passages qui présentaient peu d'intérêt; on ne peut que l'approuver d'avoir fait un choix, d'autant plus que le résumé complet qu'il donne dans l'introduction nous fait connaître le contenu des parties du texte qui n'ont pas été reproduites. Le texte est fidèlement rendu en français dans la traduction qui l'accompagne. Dans la première partie de l'introduction, M. P. a réuni d'abord les informations relatives à la dynastie des Zagués, qui a soulevé plusieurs discussions entre les éthiopiens, et ensuite les faits plus ou moins certains que l'on possède du règne de Lalibala.

Avec les Chroniques de Zara Yakob et de Baéda Maryam nous entrons dans le domaine de l'histoire. Non pas que l'auteur suive une méthode rigoureuse, ce n'est guère dans les habitudes orientales, mais il raconte avec simplicité les événements dont il a gardé la mémoire ou reçu la tradition. Si l'on fait abstraction d'une tendance manifeste au panégyrique, le récit ne laisse guère de doute sur la véracité du chroniqueur, et des faits rapportés se dégage facilement le caractère du monarque. Zara Yakob apparaît comme un roi autocrate, jaloux de son autorité et qui n'admet ni tempérament ni tergiversation; il est cruel dans ses châtiments souvent immérités, mais plein de bravoure et de fougue belliqueuse, comme en témoigne son expédition contre Arwé Badlay ¹. Il est superstitieux comme tous les gens de sa race, mais profondément chrétien; il poursuit avec l'ardeur d'un apôtre la conversion des païens, fonde des églises et des monastères, surveille avec une rigueur peu ordinaire l'observance des rites et des fêtes religieuses et se pose en chef de l'Église éthiopienne; il compose plusieurs ouvrages de théologie pratique.

Son fils Baéda Mariam qui lui succéda en 1468, n'avait pas l'humeur belliqueuse de son père; cependant il réussit, après des efforts répétés, à soumettre la tribu païenne de Dobéa, dont les membres qui échappèrent au massacre reçurent le baptême. Il semble avoir été dirigé dans cette expédition par le métropolitain ou Abouna qui ne voulut le quitter qu'après la conversion des païens.

L'auteur, pour rédiger ces chroniques, possédait au moins deux documents qu'il n'a pas su ou voulu fondre ensemble. Ainsi la coupe en deux parties distinctes est parfaitement visible; la seconde partie, surtout dans la chronique de Zara Yakob, renferme des variantes importantes. Dans son introduction M. P. a fait ressortir ces différences de rédaction en mettant face à face les passages parallèles. Le texte éthiopien, malgré la simplicité du style, est hérissé de difficultés qui proviennent en grande partie de termes techniques, dont notre connaissance insuffisante des usages et institutions des anciens éthiopiens ne nous permet pas toujours de comprendre le sens exact. Cependant M. P. a

réussi à expliquer la plupart des mots obscurs, qu'il a signalés dans les notes jointes à sa traduction. Pour la chronique de Zara Yakob il a trouvé un grand secours dans l'étude de M. Dillmann sur le règne de ce roi, laquelle comprend une traduction allemande du texte éthiopien d'après un manuscrit différent de celui dont M. P. s'est servi.

L'activité scientifique que M. Perruchon a montré dans ses publications qui se sont suivies à des intervalles si rapprochés, ne s'arrêtera certainement pas là. Nous souhaitons vivement qu'elle nous donne bientôt de nouvelles contributions à l'histoire de l'Éthiopie aussi intéressantes et aussi soigneusement étudiées.

Rubens DUVAL.

451. — K. SETHE. *De Aleph prosthetico in lingua Ægyptiaca verbi formis præposito*, Berlin. G. Schade, in-4, 1892, 40 p. aut.

M. Sethe étudie la lettre *Aleph* (la plume) qui se trouve souvent en tête des mots dans les textes de l'Ancien Empire, surtout dans ceux des Pyramides, puis le groupe *A* (la plume et l'homme portant la main à la bouche) qui, dans les textes du Nouvel Empire, remplace la lettre *Aleph* à la même place. Son mémoire est divisé en cinq chapitres, qu'il est assez difficile d'analyser pour la plupart. Ils donnent, en effet, une statistique fort complète, le premier des formes qui ont l'*Aleph* prothétique, le second des formes qui ne l'ont pas, le troisième des formes qui ont le groupe *A*, le quatrième de celles qui ne l'ont pas. Au cinquième seulement M. S. essaie d'expliquer le rôle et la valeur de cet élément adventice. Il commence par en déterminer la vocalisation et par montrer qu'il répondait à un *ë* bref : la *plume* et le *groupe formé de la plume et de l'homme* ne se rencontrent dans l'écriture que pour servir de support à ce son *ë*. Or la voyelle *ë* n'est ici qu'une voyelle auxiliaire, mais dont on ne peut se passer pour faciliter la prononciation d'une double consonne initiale. La plume et ses substituts n'ont donc, à proprement parler, aucune valeur grammaticale ; ils servent simplement à marquer aux yeux la présence du son supplémentaire destiné à rendre possible la prononciation de cette double consonne. Il faut donc prononcer *'er-khof*, *mer-khof*, *hir-khof*, les formes du verbe *rokhof*, *savoir*, que nous avons l'habitude de prononcer *a-rekhof*, *em-rekhof*, *hi-rekhof*, mettant une voyelle entre les deux radicales *r* et *kh*.

La théorie de M. S. est très séduisante et devra être prise en sérieuse considération. On pourra se demander seulement si l'*aleph* en question a toujours eu ce simple rôle mécanique que M. S. lui attribue. Il l'a eu si haut que nous remontons dans les textes, cela n'est pas contes-

1. M. P. explique ce nom par Bête de Badlay, en faisant remarquer que le mot *arwë* signifie bête, animal, mais il signifie aussi serpent, et nous croyons qu'ici il doit être rattaché par une filière quelconque à la dynastie des Arwë ou du Serpent.

table, et M. S. l'a mis hors de doute par le nombre des exemples qu'il a recueillis. Mais on ne doit jamais oublier que l'égyptien, même des plus anciens monuments, n'est pas un idiome primitif : c'est une langue très vieille, très usée par un long service antérieur, et qui avait déjà faussé ou perdu bien des pièces de son mécanisme. Les mots en *aleph* prothétique (par suite aussi les mots en *h*) auraient eu au début une valeur grammaticale, peut-être causative comme celle de *s* ou de *t*, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Il faut constater toutefois avec M. S. qu'ils ne l'ont pas dans l'égyptien tel que nous le connaissons. Je ferai également quelques réserves sur la prononciation *ë* que M. S. prête à l'*aleph* dans cette position. Il montre que cet *aleph* est remplacé parfois par le signe de la bouche *r* ou le remplace, et comme cet *r* a donné *ë* en copte, il en conclut que *aleph* était le support d'un son *ë*. Les faits indiqués par M. S. m'avaient inspiré, il y a longtemps déjà, une opinion un peu différente : je considérais la *bouche* et l'*aleph* comme indiquant deux nuances de vocalisation, la *bouche* répondant à un son *ër*, *ë*, l'*aleph* et ses substituts à un son *ä*, chacun des deux caractérisant un dialecte particulier de l'égyptien. La présence de *ä* dans les formules transcrites en lettres grecques à l'époque des Antonins, et dans le dialecte copte d'Akhmîm, où le copte thébain ou memphitique prend un *ë*, confirmeraient assez heureusement cette interprétation. Je me hâte de dire que ce changement de son ne changerait rien au raisonnement de M. Sethe et laisserait subsister sa théorie tout entière. A cela près, il me semble qu'on peut accepter l'ensemble de son mémoire. La méthode en est excellente, comme on peut l'attendre d'un élève de M. Erman, et le soin minutieux avec lequel la recherche est conduite me fait souhaiter vivement la prompte apparition de l'ouvrage *sur les Formes du Verbe*, dont le présent mémoire n'est qu'un extrait.

G. MASPERO

452. — Victor NOURRISSON. *La Bibliothèque des Ptolémées*. Alexandrie d'Égypte, Penasson, 1893 (Extrait de la *Rivista Egiziana*, 22 p.)

M. Nourrisson, conservateur de la bibliothèque municipale d'Alexandrie, a fait à l'Athenæum de cette ville, le 3 mars 1893, une conférence sur la bibliothèque des Ptolémées. Ses auditeurs ont dû être satisfaits : tout est clairement exposé, bien conduit et présenté en même temps sous une forme agréable et sans prétention, comme il convient d'ailleurs à une simple conférence, dont les discussions trop scientifiques ne feraient qu'affaiblir l'intérêt. Pour le lecteur désireux de connaître les sources, M. Nourrisson ajoute des notes nombreuses et détaillées. Une malheureuse coquille p. 15 fait lire *Regnaud* pour *Regnard*; et « deux siècles et demi entre la mort de Ptolémée Évergète et l'arrivée de César à Alexandrie » (p. 19), c'est bien exagéré '222-47 av. J.-C.), même pour un conférencier.

My.

453. — Casimir von MORAWSKI. *De Rhetoribus latinis observationes*. Cracoviæ sumptibus Academiæ Litterarum. 1892. Ex XVI Tomo dissertationum classis philologicæ. 20 p. in-4.

454. — Du même. *Zur Rhetorik bei den römischen Historikern*. Zeitschrift f. d. öster. Gymn. 1893. II Heft. (Livius. Velleius-Curtius. p. 97 à 103.

Deux articles assez courts où est amorcée une recherche très intéressante qui me paraît devoir être féconde et qui ne peut manquer, ou je me trompe fort, de produire des résultats nouveaux et assez imprévus.

L'auteur est surtout connu par des travaux sur Quintilien. Il revient ici à une étude plus générale qu'il avait abordée autrefois² : quelle a été au juste sur la littérature latine de l'âge d'argent l'influence de l'enseignement et des exercices des rhéteurs ? Cette influence sans doute, on la reconnaît bien en gros ; mais il s'agit (et ceci est autrement difficile) de la caractériser nettement dans les thèmes et par les expressions qu'elle affectionne. C'est ce que commence M. Morawski avec beaucoup de sens et de soin dans son premier mémoire. Il fait la revue des principaux thèmes de l'école : gloire des conquérants et leur chute retentissante (Alexandre, Xerxès, César, Pompée, les Caton, etc.) ; description de l'Océan que tous voudraient franchir pour aller au-delà des limites du monde ; tirades contre le luxe et les richesses ; pleurs sur les ruines (cela nous conduira à travers saint Ambroise jusqu'au livre de Volney) : autant de *flosculi*, nés dans les écoles et qui, partout répandus, dans la poésie comme dans la prose ont été soigneusement repiqués dans toutes les littératures modernes. J'espère que l'auteur complètera son énumération par les thèmes de morale vulgaire qui font suite aux précédents ; brièveté de la vie, mépris de la mort ; lieux communs pour consolations ou sur les bienfaits et l'ingratitude ; énumérations par séries de noms empruntés à la géographie, de noms ou de faits venus de la mythologie, etc. Il importe surtout de signaler certains tours qui servent d'ordinaire à introduire ces lieux communs, ou qui y font allusion et qu'on peut regarder comme autant de points de repère : c'est ou quelque exagération dans l'expression (car tout ici arrive d'emblée au faite (*fastigium*) et prétend aller plus haut) ; ou bien ce sera telle formule d'alternative (*sive... sive...* et chez les rhéteurs grecs, par ex. Sénèque, *Suas*, I, 11, éd. M. p. 527, 9 : *ēte... ēte... ēte...* Il est clair aussi que c'est sous l'influence de l'école que s'est développé chez la plupart des écrivains de l'âge d'argent le goût de la casuistique, de la description, des portraits satiriques, des expressions à double sens, des choses et des expressions scabreuses. Dans toutes les parties du cadre adopté, il importera d'indiquer les textes qui, dans les

1. Outre divers articles, *Quæstiones Quintilianæ*, thèse de Berlin, 1874.

2. Dans les Wiener Studien de 1882. Cf. chez nous une thèse qui est bonne et qui avec des exagérations et quelques erreurs, contient sur le même sujet d'excellentes remarques : Tivier, *De arte declamandi et de Romanis declamatoribus qui priore post J. C. sæculo floruerunt*. Paris, Thorin, 1868.

classiques et notamment dans Cicéron, ont pu servir d'amorce aux développements des rhéteurs ¹. Tout ce mémoire est composé avec beaucoup de clarté et de tact, et écrit dans une langue saine et sobre.

Le second article est un prolongement du premier sur un terrain plus limité : quelle part faut-il faire à la rhétorique dans les livres des historiens, notamment dans Velleius, dans Quinte-Curce, et même dans Tacite et dans Tite-Live ? M. M. montre que ces auteurs ne se sont pas refusé le plaisir de beaucoup d'allusions, même de maintes digressions dont le fond, la forme, le sujet même sont de vraies réminiscences d'école. M. M. profite de l'occasion pour relever les emprunts que se sont faits ces historiens l'un à l'autre. On voit avec quelle conscience a été poursuivie cette étude et tout ce qu'elle contient.

Suivant moi, on trouverait une moisson bien plus ample si en poursuivant l'étude entreprise par M. M. on cherchait les rapports des Pères avec l'école. Ils étaient inévitables, alors que les Pères sont presque tous d'anciens rhéteurs. Ces rapports sont très nombreux et presque continuels. Nous les méconnaissions parce que si on lit assez peu les Pères, on lit encore bien moins les Controverses. Je n'en donnerai qu'un exemple qui me paraît topique. Il est tiré de la fameuse lettre de saint Jérôme à Héliodore, celle que Fabiola avait apprise par cœur et que, quinze ans après, elle pouvait, à Bethléem, réciter à l'auteur étonné (dans Migne, *Ep.* 14, 2, p. 348). Il ne s'agit rien moins que du passage célèbre où, d'après Villemain (p. 335), saint Jérôme n'aurait pas craint de s'écrier avec une sorte de férocité religieuse : « Si ton père se couche sur le seuil de la porte pour te retenir, passe par dessus ton père » (*per calcatum perge patrem*). Villemain se trompait : cette « férocité » est simplement l'application d'un trait fort admiré dans l'école et que nous a conservé Sénèque (*Contr.* I, 8, 15, éd. M. p. 90, 5) : *Ut ad hostem venias, patrem calca*.

Qu'il s'agisse des écrivains sacrés ou profanes, soyons sûr que nous commettons fort souvent des méprises toutes semblables. Maintes allusions des anciens nous échappent et alors même que nous croyons les saisir dans leurs œuvres, notre esprit, formé par une autre culture, voit les choses autrement. C'est seulement par des études comme celles qu'a entreprises M. Morawski que nous avons quelque chance de revenir au vrai point de vue.

Émile THOMAS.

1. Ainsi pour l'Océan, j'aurais voulu voir cité *Verr.* III, 89, 109 : *locus intra Oceanum jam nullus est...* Parmi les tirades sur les maux dont le spectacle a été épargné à tel ou tel par une mort qui, en ce sens, paraît heureuse (p. 15), il n'aurait pas fallu omettre le célèbre début du troisième livre du *De Oratore*.

2. Ainsi p. 101. les emprunts de Quinte-Curce à Valère-Maxime. M. M. annonce un travail spécial sur les nombreux emprunts qu'a faits Valère-Maxime à Velleius.

455. — *Mzent-Estvan Kiraly oklevelei es a Szilveszter-Bulla.* Irta Dr Karacsonyi Iános. (Les diplômes du roi Saint-Étienne et la bulle de Sylvestre, par Jean KARACSONYI). Budapest, 1891. 224 p.

Ce travail très fouillé, tout à fait au courant des méthodes employées par les sciences auxiliaires de l'histoire, s'occupe dans sa première partie des onze diplômes du règne de saint Étienne, et traite dans la seconde partie la célèbre bulle du pape Sylvestre II, pierre angulaire de l'Église catholique en Hongrie. M. Karacsonyi ne s'occupe que de l'authenticité de ces actes. Les résultats de ses recherches sont les suivants : sur les onze diplômes de saint Étienne sept seulement sont authentiques. Ce sont : l'acte de donation au monastère Saint-Pierre de Ravenne pour les pèlerins hongrois ; le diplôme de fondation du couvent de Veszprémvölgy — cet acte est le seul qui soit écrit en grec, les autres sont en latin — ; celui de l'évêché de Pécs — Fünfkirchen —, de l'évêché de Veszprém, de l'abbaye de Pécsvárad ; de celle de Pannonhalma — Martinsberg —, la maison-mère des Bénédictins de Hongrie. Ce dernier diplôme a été déjà étudié dans tous ses détails par M. Fejérpataky ; M. Karacsonyi établit seulement que le post-scriptum en est faux. — Par contre l'acte de donation de Neutra, les deux diplômes de fondation de Zalavár datés de 1019 et de 1024, et celui de l'abbaye de Bakonybél ne sont que des falsifications, assez fréquentes en Hongrie aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles.

La bulle de Sylvestre, telle que nous la lisons aujourd'hui, ne date nullement de 1001, comme on le croyait jusqu'ici ; c'est l'œuvre d'un faussaire faite après 1576. Cependant saint Étienne était en possession d'une bulle du pape lui conférant le titre et les droits d'un roi apostolique, mais elle ne lui fut accordée qu'après 1015 et était toute personnelle.

J. KONT.

456. — *Les Anglais au moyen âge.* L'épopée mystique de William Langland, par J.-J. JUSSERAND. Paris, Hachette, 1893. In-8, 275 p. 3 fr. 50.

Comme il convenait, M. Jusserand nous parle d'abord des *Visions* de Piers Plowman avant de nous parler de l'auteur, ce William Langland, que ne cite aucun document, que ne mentionne aucun contemporain. Il analyse le poème, date aussi bien que possible, d'après les allusions que renferme le texte, les trois visions principales composées à des époques différentes (le texte A aurait été écrit en 1362-1363, le texte B en 1376-1377, le texte C en 1398-1399). Puis, une fois l'œuvre connue, M. J. essaie de nous révéler le poète ; son prénom est William ; son nom, Langland, et non Langley ; la date de sa naissance 1331 ou 1332 ; sa demeure, tantôt Malvern — dont M. J. nous trace un ravissant tableau et nous communique une jolie gravure — tantôt Londres. Grâce à une étude persévérante du poème, M. J. reconstitue la biographie de Langland et discerne les traits de son caractère : Langland a fait des études, mais

il a suivi la fantaisie, *Wit*, plutôt que *Study* ; il a été clerc, chantre ; *Placebo* et *Dirige* ont été son gagne-pain ; il a aussi rédigé des lettres ; il s'est marié. Il nous fournit dans son poème une foule de détails qu'on ne trouve pas ailleurs ; il montre la puissance des communes, définit leur rôle, et il est de cœur avec elles. Il veut que chaque classe remplisse sa fonction ; il fait de Pierre le laboureur, le héros de son épopée ; il flétrit l'avarice et la dureté des hommes de loi ; il trace l'éloge du mariage. Le monde religieux est décrit et jugé dans les *Visions* comme le monde civil : Langland reconnaît l'autorité religieuse du pape, mais proteste contre son immixtion dans les affaires temporelles ; il renvoie les cardinaux « à Avignon, parmi les Juifs » ; il se plaint avec les communes des évêques indignes, nommés par la faveur de *Lady Meed*, des curés qui ne font que boire et chasser, des moines, des nonnes, des pèlerins qui n'ont de saint que l'habit, des faux ermites, des pardonners, des marchands d'indulgences. L'étude de M. J. sur l'art et le langage de Langland est tout aussi pénétrante, aussi détaillée : tout, chez Langland, respire la sincérité ; rien de voulu ; pas de transition ; pas la moindre préoccupation artistique ; une foule de portraits vivants et pleins d'une vigueur réaliste ; une langue nerveuse, éloquente dans sa familiarité ; si Chaucer est un peu cosmopolite, Langland est avant tout un insulaire. M. Jusserand termine son livre en marquant la place de Langland dans la littérature mystique. Des extraits des *Visions*, empruntés à l'édition de Skeat et un glossaire (où l'on trouve quelques mots hors d'usage employés dans les extraits) forment un appendice utile à cet ouvrage, plein de savoir, d'élégance et de goût, l'étude la plus complète et la plus attachante que nous ayons sur William Langland.

A. CHUQUET.

-
457. — B. KUGLER. — *Elne neue handschrift der Chronik Albert's von Aachen* (dans le Verzeichniss der Doktoren der Universität in Tuebingen, 1892-93). Tuebingen, Ambruster, 1893. 1 brochure in-4, 120 pages.

Dans un travail, publié à Stuttgart en 1885, M. Kugler a montré que le récit de la première croisade, composé par Albert d'Aix, ne devait pas être négligé comme source historique, ainsi qu'on en était persuadé depuis le beau livre de von Sybel sur la première croisade. En effet, dit-il, si Albert a accueilli dans son œuvre beaucoup de légendes ridicules, il s'est servi d'une chronique lorraine aujourd'hui perdue et très digne de foi ; en dégageant son texte des emprunts faits aux cycles légendaires, l'on se trouve en présence de cette chronique, tableau fidèle des événements. Les recherches de M. K. ont de nouveau attiré l'attention sur Albert d'Aix, et le docteur Philippi a signalé au professeur de Tübingue un manuscrit jusqu'ici inconnu du chroniqueur. Ce manuscrit, qui appartient au baron von dem Bussche Hünnefeld, a été copié au milieu du XII^e siècle au couvent de Gladbach, à l'ouest de Dusseldorf.

Les leçons qu'il fournit se rapprochent beaucoup de celles du *Vaticanus* 1999, désigné par la lettre D par les éditeurs du *Recueil des historiens des croisades* ; il semble par suite que ceux-ci aient estimé trop peu le codex D. Quoi qu'il en soit, la question de la filiation des manuscrits d'Albert reste encore obscure ; dans la présente brochure, un élève de M. Kugler, M. Henri Günter, s'est borné à relever toutes les différences que le manuscrit de Gladbach présente avec le texte des *Historiens des croisades*.

Ch. PFISTER.

458. — Matthias BERNEGGER, *Ein Bild aus dem geistigen Leben Strassburg's zur Zeit des dreissigjaehrigen Krieges*, von Carl Bünger. Strassburg, K. Trübner, 1893, VII-401 p. in-8. Avec portrait. Prix : 15 fr.

Depuis quelques années l'histoire des sciences et des lettres en Alsace a suscité toute une série de travaux d'un sérieux mérite. A peine les *Annales des professeurs des Universités et Académies de Strasbourg* de M. Oscar Berger-Levrault nous ont-elles fourni le très complet et très utile catalogue biographique des membres des corps chargés de l'enseignement supérieur en Alsace pendant trois siècles et demi, que la monographie de M. Bünger nous raconte en détail la vie de l'un des plus éminents parmi ces professeurs de la vieille Université de Strasbourg. Muthias Bernegger n'est plus sans doute aujourd'hui qu'un inconnu pour le grand public, et il n'est pas bien sûr que les philologues eux-mêmes se rappellent tous, même en Allemagne, le nom de cet infatigable éditeur et commentateur des auteurs classiques. Néanmoins il mérite bien l'honneur qu'on lui fait ici de raconter plus longuement sa vie et d'exposer en détail ses travaux. Car il fut de son vivant l'un des plus célèbres parmi les maîtres de la Haute-École strasbourgeoise, l'un des plus capables aussi, et son activité s'exerça, non sans fruit, dans les carrières les plus diverses. Tour à tour mathématicien, linguiste, historien, polémiste et professeur d'éloquence, il a été le correspondant, l'ami, le traducteur de Kepler et de Galilée ; il s'est mêlé au tumulte des passions de la guerre de Trente Ans, en répondant par sa *Tuba pacis* aux invectives du *Classicum belli sacri* de Gaspard Scioppius ; il a prononcé, par ordre du magistrat de la petite république strasbourgeoise, les panégyriques de Louis XIII et de Gustave-Adolphe ; il a été le maître dévoué, l'ami de J. H. Boecler et de Freinshemius, savants restés plus connus que leur inspirateur et leur modèle en fait de philologie classique. En présence de l'orthodoxie intransigeante des chefs du luthéranisme, des Jean Schmidt, des Dorsche, des Dannhauer, il a été l'un des derniers à défendre, d'une façon bien timide, il est vrai, les principes de la tolérance et de la largeur d'esprit, dans les sphères académiques de l'Alsace.

Il y avait là, on le voit, matière à une biographie intéressante autant

que variée. Mais ce qui constitue surtout le mérite et l'intérêt supérieur du livre de M. Büniger, c'est la manière dont il a su faire de la vie de Bernegger le centre d'un tableau complet de la vie intellectuelle du Strasbourg d'alors. En suivant le digne savant autrichien dans sa carrière scientifique, depuis sa venue en Alsace, comme adolescent, jusqu'à sa mort advenue en 1540, M. B. nous a fourni en même temps des tableaux aussi détaillés qu'exactes des matières d'un intérêt général, tels que l'organisation de l'enseignement secondaire de cette époque, que Bernegger pratiqua, six ans durant, au gymnase, ou l'exposé des méthodes de l'enseignement académique, des courants d'idées, politiques et religieux, qui se manifestaient alors dans les milieux strasbourgeois. Pour retracer ces tableaux, l'auteur n'a eu recours qu'aux sources primordiales; il a surtout exploité les archives du chapitre de Saint-Thomas, où il a étudié tous les documents contemporains, procès-verbaux universitaires, correspondances diverses, règlements scolaires, etc. La publication de M. Alexandre Reifferscheid (*Quellen zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland*, I. Heilbronn, 1889, in-8°), qui mettait récemment au jour la correspondance de Bernegger avec le conseiller palatin Lingelsheim, lui a certainement été d'un grand secours; mais, en somme, c'est bien à ses propres recherches que l'auteur doit l'immense majorité des données qu'il a su si bien mettre en usage. Ajoutons que le volume de M. Bernegger est d'une lecture facile et agréable, grâce à la manière habile dont l'auteur a composé son ouvrage et groupé la matière de ses chapitres. Il n'y a point de répétitions, tout y est à sa place et, pour être solide, l'érudition de l'auteur n'est nulle part fatigante¹.

R.

459. — L. DE BERLUC-PERUSSIS. **Le protestantisme à Forcalquier.** Mémorial inédit d'Antoine Gassaud. Digne, imprimerie Chaspoul, 1892, in-8 de 66 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*. Tiré à 100 exemplaires.

La brochure de M. de Berluc est doublement intéressante, d'abord

1. La rapidité forcée de l'impression a laissé subsister quelques fautes regrettables. P. 193. il faut lire *Æsinger* pour *Osinger*. — P. 355, lire *Henri II* au lieu de *Henri III*. — P. 358, lire *1631* au lieu de *1831*. — P. 378, lire *Fielding* pour *Filding*. En fait d'erreurs de faits, nous n'avons à en relever que quelques-unes fort insignifiantes. P. 193. Josias Glaser n'a jamais été membre des Conseils (*Rathsherr*) avant d'entrer au service de Suède, mais seulement secrétaire du Conseil des XV. — P. 7. et suiv. il semble être dit que Junius a été, comme Sturm, recteur *perpétuel* de l'Académie, tandis qu'il est certain, ne fût-ce que par les statuts de 1604, rédigés dès 1594, que les élections au rectorat ont eu lieu annuellement. — P. 26 et 30. Les *Marcianites* n'étaient point des *internes*, comme les boursiers de S. Guillaume et du couvent des Dominicains, mais ils logeaient chez les bourgeois et touchaient seulement une allocation hebdomadaire en vivres et en argent de la caisse de Saint-Marc.

parce qu'elle contient un livre de raison du ^{xvi}^e siècle (1557-1588), ensuite parce qu'elle est enrichie d'un excellent travail d'annotation. Et non seulement chaque paragraphe du livre de raison est accompagné des éclaircissements de l'éditeur, mais encore le texte est précédé de judicieuses considérations sur le protestantisme à Forcalquier et suivi d'une généalogie détaillée des Gassaud (de la fin du ^{xv}^e siècle jusqu'à nos jours) dressée d'après les registres paroissiaux de Forcalquier et des documents communiqués par la famille.

M. de B. rappelle que les Vaudois du Luberon constituèrent le noyau de la Réforme en Provence, qu'ils étaient venus du Piémont à une époque qui n'a jamais été déterminée ¹; il expose les diverses opinions exprimées, à cet égard, par Th. de Bèze, par Boze, l'historien d'Apt, par César Nostradamus; il se rallie à l'opinion des deux meilleurs historiens de la Provence, Bouche et Papon, qui attribuent l'introduction des Vaudois dans le pays de Forcalquier aux sieurs de Bouliers. Il établit que ce fut tout au commencement du ^{xvi}^e siècle (1503) que les Bouliers transplantèrent sur leurs terres provençales (les deux versants du Luberon) le premier groupe de montagnards hérétiques, leurs vassaux piémontais. Il retrace l'histoire de la colonie valdo-luberonaise, « centre d'où les nouvelles croyances s'irradièrent au midi jusqu'à la mer, et au nord jusqu'à Larche ». Les aperçus de M. de Berluc et les indications qu'il fournit dans son commentaire du livre de raison ne pourront désormais être négligés par aucun historien du protestantisme (2).

Le *Livre de mémoires des affaires de moy Anthoine Gassaud, notaire royal de la ville de Forcalquier*, publié d'après le ms. original conservé par les descendants du chroniqueur, est surtout curieux par le récit des tribulations de cet adepte du protestantisme. Ses quelques pages sont d'autant plus précieuses que, comme le constate le savant éditeur, elles constituent « à peu près le seul document qui nous renseigne sur les péripéties de la lutte religieuse » à Forcalquier, « et qui nous en dévoile toute l'âpreté ». Il ajoute : « C'est un jour bien étroit, mais bien lumineux, ouvert sur la plus noire époque de notre histoire locale. De telles lectures sont un précieux préservatif contre l'esprit de parti. »

T. DE L.

1. M. de B. nous dit (p. 3) que « M. le pasteur E. Arnaud, pourtant si patient et si érudit, a renoncé lui-même à cette recherche. » Voir *Histoire des protestants de Provence, du Comtat venaissin et de la principauté d'Orange* (Paris, 1884, 2 vol. in-8°).

2. Voir surtout (p. 22-23) une note importante, qui résume un grand nombre de pièces inédites (de 1560 à 1566) et qui débute ainsi : « On demeure confondu et navré, en parcourant les *Sentences de la Sénéchaussée*, de voir combien d'infamies furent commises de part et d'autre, sous couleur de religion » Je n'ai pas besoin de dire que M. de B. se montre, dans toutes ses appréciations, aussi loyal et aussi tolérant qu'on peut l'attendre d'un des esprits les plus larges et les plus nobles que je connaisse.

460. — **Les grands écrivains de la France, etc.** Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices, par A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut, et suivie d'un lexique de mots et locutions remarquables. Tome IX, Paris, librairie Hachette, 1892. In-8 de 501 p.

Ce tome IX, consacré aux événements des derniers mois de l'année 1701, s'ouvre « par quelques coups de fusil » que les Impériaux tirèrent sur une vingtaine de soldats près d'Albaredo d'Adige, coups de fusil qui donnèrent le signal de la guerre en Italie, et se ferme sur le récit de la mort de M. de Montespan « trop connu par la funeste beauté de sa femme et par ses nombreux et plus funestes fruits ». Saint-Simon couronne l'histoire de 1701 par une mélancolique réflexion : « Ainsi finit cette année, et tout le bonheur du roi avec elle. » Les trois cent vingt-six pages du texte des *Mémoires* sont complétées par les additions au Journal de Dangeau intitulées ainsi (p. 327-340) : M. de Ségur et l'abbesse de la Joye, le président le Bailleul, M. d'Armenonville fait directeur des finances, M. de Vaudémont et le maréchal de Villeroy en Italie, rôle suspect de M. de Vaudémont, M^{me} d'Epernon la carmélite, les ducs d'Arcos et de Baños, Valenzuela dépouillé de la Grandesse, ses bâtards en Espagne, le duc de Berwick cède la Grandesse à son fils aîné, les sièges et carreaux des dames à la cour d'Espagne, la chapelle du roi en Espagne, voyages de M. de Chevreuse; traitement qu'il reçut chez les princes étrangers; privilège de s'asseoir refusé aux princes du sang; la couverture en Espagne; les Grandesses françaises; monsieur le Duc et le comte de Fiesque; le duc de la Feuillade épouse M^{lle} Chamillart; le bonhomme Bissy et son fils l'évêque de Toul. Nouveau complément du texte dans la seconde partie de l'Appendice (p. 341-458) composée des morceaux suivants : Ségur et l'abbesse de la Joye (extrait des *Lettres de M^{me} Dunoyer*); les Bailleul (fragment inédit de Saint-Simon); les Fleurian d'Armenonville (note de d'Hozier); Lettre de Louville à M. de Torcy (du 29 août 1701, sur la retraite du duc d'Harcourt); le maréchal de Marcin (*alias* Marchin (fragment inédit de Saint-Simon); les frais d'ambassade du duc d'Harcourt (d'après les Papiers du Contrôle général, aux Archives nationales); les généraux de l'armée d'Italie (avec fragments des Lettres de Tessé et chansons); les Saint-Hérem (fragment inédit de Saint-Simon); les débuts de la princesse des Ursins (récit très détaillé, très piquant, entremêlé de curieux documents inédits et qui est la perle des annotations du présent volume); Lettres sur Philippe V et l'Espagne (lettres du P. Daubenton, relation de la cérémonie du 8 mai 1701, nouvelles de la cour d'Espagne, lettre du P. Bertrand, jésuite compagnon du P. Daubenton, lettre de l'abbé Vittement à Chamillart, lettre de la princesse des Ursins à Torcy, lettre du roi d'Espagne au duc de Beauvillier, lettre de la reine d'Espagne); Réception des ducs d'Arcos et de Baños à la cour de France; Réponse des ducs et pairs de France au mémoire du duc d'Arcos (mémoire très probablement rédigé par l'abbé Joachim le

Grand); première rédaction de la digression sur les grands d'Espagne; maladie et mort du roi Jacques II d'Angleterre (lettres du duc de Pesth à l'abbé de la Trappe du 10 septembre et du 9 octobre 1701); Reconnaissance du roi Jacques III d'Angleterre (mémoire historique, tiré des papiers du P. Léonard, aux Archives Nat. avec accompagnement d'une importante lettre de Philippe V à M^{me} de Maintenon récemment publiée dans le catalogue d'autographes de M. Morrison, à Londres); Lettres de la reine d'Angleterre (extraites du volumineux dossier conservé aux Arch. Nat); Traité de l'origine des grands d'Espagne (attribué par M. de Boislile à Jean le Laboureur). On trouve encore, comme dernier complément du texte et du commentaire, des *Additions et corrections* (p. 459-468). Le tome IX, comme tous les tomes antérieurs, contient une table des sommaires qui sont en marge du ms. autographe, une table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés dans les mémoires, enfin la table de l'Appendice.

J'ai souvent dit que je mourrais trop content si le ciel me laissait le temps et la force d'achever la publication des *Lettres de Peiresc* (1). C'est de tout mon cœur que je souhaite à M. de Boislile le bonheur de contempler, avant de quitter le monde où l'on travaille, les trente volumes bien alignés de sa merveilleuse édition des *Mémoires de Saint-Simon*.

T. de L.

461. — GUMFLOWICZ. *La lutte des races*, traduction de M. Ch. Baye; Paris, Guillaumin, 1893. In-8 de 381 p.

M. Gumplowicz, professeur de sciences politiques à l'université de Graz, pense que les historiens ont fait jusqu'ici fausse route, parce qu'ils

(1) A propos de Peiresc M. de B. a oublié, lui qui pourtant n'oublie rien (pas même la mention du drame d'*Hernani*, p. 124), de rapprocher mon héros du sien dans la note 2 de la page 42 sur l'expression : *à se ruoient les bons coups*. Voir l'expression *ruer des coups*, *ruer la bastonade* dans le tome III des *Lettres aux frères Dupuy*, pp. 102, 489. Voir encore, pour compléter la note 3 de la page 230 sur le mot *laver* (question de préséance), une phrase de Peiresc (tome III, p. 555). Une seule de toutes les autres indications de l'éditeur m'a paru insuffisante : c'est celle qu'il donne en ces termes (p. 344, note 1) sur le Juge d'armes Pierre d'Hozier : (+ 1660). Profitant d'une occasion unique, je vais battre M. de B. sur son propre terrain en reproduisant une note où l'époque de la naissance et de la mort du « juge général des armes de France » sont précisées : « Le célèbre généalogiste naquit à Marseille le 10 juillet 1592. La date du jour de son décès a été diversement indiquée. Selon l'auteur du *Dictionnaire historique de la France*, il mourut le 20 novembre 1660; selon la *Gazette* du 4 décembre, ce fut le 30 novembre; enfin, s'il faut en croire des notes manuscrites du P. Bougerel qui m'ont été communiquées par feu le marquis de Clapiers, il aurait passé de vie à trépas le 1^{er} décembre et aurait été enterré dans l'église de Saint-André des Arcs. Jal (*Dict. crit. de biogr. et d'hist.*) déclare qu'il n'a pu trouver l'acte d'inhumation. » (*Les correspondants de Peiresc*, fascicule XIX, *Le P. Mersenne* (sous presse).

se sont exclusivement inspirés soit de la théorie « déiste », soit de la théorie « libéro-rationaliste ». La première de ces théories « se représente l'histoire comme l'œuvre d'une divinité agissant en vue d'un but dont elle a conscience et transforme toutes les grandes questions de l'existence humaine en questions relatives à la volonté et aux desseins de cet être suprême ». La seconde « considère l'histoire et le développement de l'humanité comme l'œuvre de l'esprit humain libre ; c'est dans la raison humaine qu'elle prétend chercher les voies que l'humanité doit suivre, les buts auquel l'humanité doit tendre ». A tout cela il faut substituer la théorie *naturaliste*, « qui conçoit l'humanité comme un élément de la nature, et un élément qui n'est pas libre » (p. 35). Il va sans dire que M. G. se prononce hautement pour cette dernière.

D'après lui, la science de l'histoire est incompatible avec la croyance à la liberté de l'homme. Mais d'autre part « le problème philosophique relatif à la volonté humaine continue d'attendre sa solution » (p. 35). Nous voilà donc dans un grand embarras. Heureusement, il y a moyen de nous tirer d'affaire. Nous n'avons qu'à envisager dans l'histoire, non pas l'individu isolé, mais des éléments *stables*, des éléments qui « toujours suivent des lois inflexibles », c'est-à-dire « les groupes ethniques et sociaux dont se compose l'humanité ». Or, si l'on se place à ce point de vue, il est facile de déterminer dans une formule « d'une certitude presque mathématique » ce que M. Gumplowicz appelle « la pénétration complète de l'énigme du processus naturel de l'histoire humaine », et cette formule, la voici : « Tout élément ethnique ou social puissant cherche à faire servir à ses buts tout élément faible qui se trouve dans son rayon de puissance ou qui y pénètre ». (p. 159). Il paraît que la justesse de cet axiome se vérifie dans toutes les sociétés, et que c'est là l'explication de tout le développement historique des peuples.

J'admire profondément ce ton tranchant et ces appréciations audacieuses, sans oser toutefois m'y associer. Heureux les gens qui ne doutent de rien, et qui d'emblée, par une sorte d'intuition de génie, se mettent en possession de la vérité ! Ils ont la sérénité d'esprit que donne la foi, et ils croient avoir les satisfactions que procure l'âpre poursuite du vrai. Il y a là de quoi faire envie aux modestes travailleurs qui creusent péniblement leur sillon dans le champ de la science.

Paul GUIRAUD.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39-40

— 25 septembre-2 octobre —

1893

Sommaire : 462. CRUM, Manuscrits coptes. — 463. LORET, Manuel de la langue égyptienne. — 464. WILCKEN, KREBS, VIERECK, Documents grecs des papyrus. — 465. GOMY, Les Latins. — 466. BLUEMER, Les couleurs, épithètes des poètes latins. — 467. CAGNAT, L'année épigraphique. — 468. SCHAUMKELL, Le culte de sainte Anne à la fin du moyen âge. — 469-471. LIPPERT, Gui de Basoches ; Louis de Bavière ; Marguerite de Saxe. — 472. BARRIÈRE-FLAVY, La baronnie de Calmont. — 473. Lope de Vega, La Dorotea, trad. par DUMAINE. — 474. CLÉMENT-SIMON, Célébrités de la ville de Brives. — 475. MARCKS, Coligny, I. — 476. CADIER, L'église de la vallée d'Aspe. — 477. LACOUR-GAYET, Études historiques. — 478. Les dialectes grecs, mémoires publiés par le Syllogue de Constantinople. — 479. ORTAY, Histoire de la ville de Presbourg, I. — 480. PETERS, Combat et conquête en Afrique. — Chronique.

462. — W. E. CRUM, *Coptic Manuscripts brought from the Fayyum by W. M. Flinders Petrie, Esq. D. C. L., together with a Papyrus in the Bodleian Library*, edited with Commentaries and Indices by W. E. Crum, M. A. Londres, David Nutt, 1893. in-4, viii-92 p. et 4 pl. en photolithographie.

Ce sont les débuts de M. Crum, et il ne pouvait mieux débiter. La collection de Papyrus coptes rapportée par M. Petrie contient en plus ou moins grand nombre les spécimens des différentes sortes de documents qu'on peut s'attendre à trouver dans l'Égypte chrétienne, quelques fragments de textes bibliques, quelques fragments de textes liturgiques et patristiques, des lettres, des listes de contribuables et des registres de comptes. Le tout est écrit en plusieurs dialectes, certains morceaux en ce dialecte d'Akhmîm que nous avons été, M. Bouriant et moi, les premiers à reconnaître et à signaler, certains en dialecte thébain ou même en dialecte memphitique, le plus grand nombre dans cette sorte de *κοινή διάλεκτος* qui tient un peu de tous les dialectes et qui était en usage, au moins pour la correspondance, dans la Moyenne Égypte, entre Siout et Memphis, durant les premiers siècles de la domination arabe. Aucun des fragments ne présente un intérêt particulier, mais tous contribuent pour une petite part à reconstituer le tableau de cette société chrétienne si peu connue jusqu'à présent. L'Égypte copte nous fait aujourd'hui le même service que l'Égypte grecque nous avait rendu : elle nous montre comment la conquête étrangère se superposa à la civilisation indigène sans d'abord y rien toucher, et comment les vieux peuples orientaux se comportèrent vis-à-vis de leurs nouveaux maîtres et de la religion nouvelle.

Nouvelle série XXXVI

39-40

M. C. s'est tiré fort bien d'une tâche assez ingrate. Ses textes paraissent être correctement copiés, bien que plusieurs d'entre eux soient d'une lecture assez difficile. Il a relevé avec soin les particularités graphiques, les nuances de dialecte et les fantaisies d'orthographe qui distinguent chacun. Peut-être, à l'exemple de ses maîtres allemands, a-t-il poussé trop loin la minutie : on oublie trop aisément dans notre cercle que la plupart de ces documents de vie courante émanent d'ignorants, de gens pressés, d'artisans appartenant à toutes les classes de la société. et l'on note trop souvent comme étant des caractères de dialectes des faits qui ne sont que fautes de langage ou des orthographes d'illettrés. Une lettre de cuisinière française, traitée d'après les principes rigoureux, donnerait des renseignements singuliers sur notre langue. Le commentaire de M. Crum est sobre, mais généralement exact. Je ne sais s'il est bien nécessaire de voir dans le mot *sabet* un nom géographique équivalant au *Safet* de la géographie moderne : *sabet* peut être à l'origine une forme dialectale signifiant *l'orient* et marquant la partie orientale d'un nome ou d'un canton ou un village situé dans cette partie orientale. En résumé, travail consciencieux, utile et qui complète heureusement la série des ouvrages où M. Petrie publie les résultats variés de ses fouilles.

G. MASPERO.

463. — V. LORET. *Manuel de la langue égyptienne, grammaire, tableau des hiéroglyphes, textes et glossaire*. Paris, Leroux, 1889-1892, ix-173 pages. Prix : 20 fr.

Le nombre est très grand des personnes qui, sans songer à devenir égyptologues, désirent connaître le système graphique et les particularités grammaticales de l'égyptien. Il leur faut des livres qui leur fournissent, en peu de pages et à bon marché, une grammaire, un syllabaire, quelques textes sur lesquels exercer leur méthode nouvelle, et un glossaire qui leur facilite l'étude des textes. C'est pour elles que M. Loret a écrit son *Manuel de langue égyptienne*, et elles lui en seront reconnaissantes, mais d'autres auxquelles il songeait moins lui sauront gré de la peine qu'il s'est donnée : les auditeurs de nos cours, pour lesquels nous ne pouvons refaire chaque année l'enseignement primaire de l'égyptien et qui ne savent à qui s'adresser pour commencer. Ce n'est pas que les grammaires manquent, mais les unes supposent déjà la connaissance du système complet chez celui qui les lit, comme la *Chrestomathie* de M. de Rougé ou la *Neuägyptische Grammatik* d'Erman, les autres sont trop compliquées comme la *Grammaire hiéroglyphique* de Brugsch, et la *Grammatica Copto-Geroglifica* de Rossi : la Grammaire de Lepage-Renouf est devenue un peu courte et d'ailleurs nécessite l'achat d'un autre volume de Birch où l'on trouve un choix de textes. M. L. a donc fait œuvre utile à tous en rédigeant

son *Manuel*. Le reproche que je lui adresserai retombe en partie sur son imprimeur : les fascicules divers dont le volume se compose ne se sont pas succédé assez rapidement, et les acheteurs des premiers ont attendu le dernier trop longtemps.

M. L. a eu partout en vue le but pratique, et il a écarté systématiquement de son ouvrage tout le vocabulaire de termes empruntés aux grammaires sémitiques qui tend à s'introduire dans nos études. Je l'approuve pleinement pour plusieurs raisons. En premier lieu, l'emploi de ces termes égare les savants du dehors, qui se laissent aller inconsciemment à les prendre avec la valeur exacte qu'ils ont dans les grammaires auxquelles on les a empruntés, et qui sont entraînés par là à traiter l'égyptien comme une langue sémitique ou munie d'un appareil grammatical analogue à celui des langues sémitiques : or, la question du sémitisme des idiomes égyptiens est encore pendante, pour ne pas dire plus. En second lieu, les égyptologues eux-mêmes en arrivent à être dupes des mots qu'ils manient, et à force d'employer les termes sémitiques, finissent par les prendre dans le sens sémitique complet. Enfin, lorsqu'on a, comme nous, la chance de posséder une langue pour ainsi dire neuve, sur laquelle aucune génération de grammairiens n'a encore passé, et dont on peut établir la grammaire sans avoir à se débattre contre des gloses, des règles et des théories accumulées, je pense qu'on a grand tort d'aller emprunter à d'autres langues la phraséologie qui les gêne et qui nuit souvent aux progrès de la science plus qu'elle ne les sert. M. L. a eu raison d'éliminer toute cette terminologie, qui risque d'égarer les commençants, et de s'en tenir presque partout aux expressions du langage courant. Son exposition, qui y a perdu en apparence scientifique, y a gagné en clarté : on comprend du premier coup ce qu'il a voulu dire, et c'est un grand point pour une science dont les troupes se recrutent, moins dans le personnel des Universités déjà habitué aux études orientales, que chez les gens sans instruction spéciale, artistes ou avocats aussi bien que professeurs ou théologiens de profession. Les nouveau-venus qui auront la patience facile de lire d'un bout à l'autre le *Manuel* de M. Loret, sauront tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour aborder, d'une manière fructueuse, le déchiffrement personnel des textes originaux.

Les faits acquis solidement à la science ont été recueillis et classés avec soin : peut-être M. L. aurait-il dû indiquer en note l'époque à laquelle ils ont été découverts et le nom du savant qui les découvrit. Cela aurait eu le double avantage de rendre à chacun de nos prédécesseurs ou de nos contemporains l'hommage qui lui est dû et de montrer du premier coup-d'œil ce qui appartient en propre à M. Loret. Sa part personnelle est plus considérable qu'on ne pouvait le croire en voyant le petit volume de son ouvrage. Il a semé au courant de la plume plus d'une observation fine et ingénieuse dans l'étude du syllabaire, des formes nominales, du verbe, mais la partie la plus nouvelle

de son œuvre est dans l'analyse des racines et de la syntaxe. Non qu'il n'y ait dans bien des endroits des assertions qui demanderaient à être démontrées tout au long, et même quelques erreurs matérielles. Ainsi, à propos des racines développées par adjonction de *n* finale, M. L. admet, comme je l'ai fait longtemps du reste avec tous les égyptologues, qu'il y a, à côté des formes en *n* simple, *safen*, *tafen*, *hâfen*, des formes en *n* doublée et vocalisée en *ou*, *safennou*, *tafennou*, *hâfennou*. Nous nous sommes tous laissé tromper par la complexité de l'écriture égyptienne, quand nous avons toléré ces lectures et posé cette règle : le *vase* que nous rendons par le second *n*, *nou*, est un syllabique, et comme tel, pris entre son premier élément *n* et son second *ou*, ne doit pas plus compter dans l'orthographe que les syllabiques placés dans la même situation. Les groupes lus *safennou*, *hâfennou* s'écrivent en réalité *safen* + syll. *nou* + *ou*, *hâfn* + syll. *nou* + *ou*, et doivent, par conséquent, être lus *safenou*, *hâfenou*, par *n* seule, de même que le verbe *entendre* écrit *soꜣ* + syll. *soꜣm*, + *mou* ne doit pas se lire *soꜣsoꜣmoumou*, mais *soꜣmou*. L'adjonction de *nou* à cette place n'a probablement pour objet que de guider le lecteur et de lui rappeler que, dans les mots en *n* finale, certaines formes doivent être vocalisées en *ou*, *safenou*, *hafenou*, *tafenou*, tandis que d'autres doivent l'être en *i*, *safeni*, *hafeni*, *tâfeni*, et sont en effet, suivies quand il est nécessaire, du complément en *i* final. Il y aurait beaucoup à revoir, beaucoup à rectifier, dans les notions qui ont cours sur la valeur et l'origine des formes que les mots égyptiens revêtent : j'ajoute que, dans la plupart des cas, les rectifications n'auraient qu'un intérêt théorique et ne changeraient rien ou pas grand chose à l'interprétation des textes. Elles ont un vif intérêt pour le grammairien ou pour le linguiste : elles sont inutiles pour qui veut comprendre ce que les monuments de l'Égypte apportent à l'histoire du pays ou de la civilisation.

Les textes que M. L. a imprimés à la suite de sa grammaire sont bien choisis et bien gradués : j'aurais aimé en voir davantage, et je crois qu'une transcription complète d'un ouvrage entier tel que le *Conte des deux frères* eût été fort utile. Des textes courts ne donnent qu'une idée insuffisante de ce qu'est une langue : il faut que le récit prenne une certaine extension pour que la syntaxe s'y développe à l'aise et qu'on puisse saisir la marche des procédés que cette langue emploie à rendre l'idée. M. Loret a renoncé à codifier la syntaxe des propositions, avec raison je crois, si l'on tient compte des dimensions de son manuel : la publication dans sa petite chrestomathie et l'analyse très sommaire d'un long texte eût suppléé heureusement cette lacune, en montrant agissante à ses lecteurs cette partie de la syntaxe qu'il renonçait à définir. La question de frais l'a sans doute arrêté : c'est d'ailleurs un défaut qu'il pourra corriger dans la seconde édition. J'ai tout lieu d'espérer que cette seconde édition ne se fera pas attendre trop longtemps : le livre a obtenu le succès qu'il mérite non pas en France seulement, mais à l'étranger, et s'épuisera rapidement.

G. MASPERO.

464. — V. WILCKEN, KREBS, P. VIERECK. *Griechische Urkunden*, dans les *Ägyptische Urkunden aus den Königl. Museen zu Berlin*, herausgegeben von der Generalverwaltung, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1892, in-4, fasc. I-III, 96 p.

Le premier fascicule, celui dont M. Wilcken s'est fait l'éditeur, est excellent de tous points ; les deux autres sont moins nets et laissent à désirer. La direction générale des Musées de Berlin a voulu publier à bon marché, et dans un format commode, les nombreux documents grecs qu'elle possède, chacun des éditeurs a autographié la partie qui lui a été consacrée, et, somme toute, le résultat est heureux. Sans doute, les amateurs de paléographie n'y trouveront point leur compte et réclameront des fac-similés : les savants et les historiens seront satisfaits de rencontrer enfin une administration de Musée qui consente à mettre en circulation les monuments qu'elle possède, sans leur faire payer cher le service qu'elle leur rend. Quelques-uns de ces papyrus ont été étudiés déjà par M. Wilcken ou par d'autres : les questions qu'ils soulèvent touchent à toutes sortes de points de droit égyptien ou grec ou à des faits d'administration impériale. Les auteurs ont voulu publier les textes même et ont laissé à leurs lecteurs le soin de les élucider : il suffit ici de signaler leur œuvre et de les remercier de la conscience avec laquelle ils remplissent leur tâche, sauf à l'apprécier en détail, quand ils l'auront achevée.

H. G.

465. — Edouard Goumy. *Les Latins*. Plaute et Térence. Cicéron, Lucrèce, Catulle, César, Salluste, Virgile, Horace. Paris, Hachette, in-12, 1892. 267 p.

En ouvrant ce volume, le lecteur est averti, dès la première page, qu'il s'agit d'un ouvrage posthume ; mais d'aucune manière il n'aurait pu l'ignorer ; les preuves en sont des plus claires et éparses dans tout l'ouvrage. Dans ce livre très beau d'extérieur il faut se résigner à ne pas compter les fautes d'impression de tout genre et subir celles-là même qui agacent le plus parce qu'elles ressemblent de très près à des coq-à-l'âne. Il est clair que l'œil du maître, que la dernière main de l'auteur ont ici par trop manqué.

Alors même que je n'aurais pas eu ce regret à exprimer, j'avoue que la mort seule de M. Goumy m'aurait empêché de dire sans ambages ce que je pense de son livre. Il n'y a, suivant moi, de vraie critique, qu'à l'égard de ceux qui sont là, peuvent lire et répondre. La mort ayant

1. Voici quelques spécimens : g. 38 au bas et passim ou plutôt partout : le *Tri-numus*. — P. 129 au milieu : le *père* de Marrucinus ; lisez *frère*. — P. 158, 4 lignes avant la fin : *désigner* ; lisez *dénigrer*. — P. 192 au milieu : *agriculture* ; lisez *apiculture*. — P. 194, l. 2 ; *déterminées* : lisez *terminées*, etc.

hélas ! ajouté au présent ouvrage ce « je ne sais quoi d'achevé » dont elle scelle toutes les œuvres humaines, prenons-le comme il est, en y relevant surtout ce qu'il contient de bon ou d'agréable. Ses qualités sautent aux yeux ; mais il n'est guère de lecteur, si peu lettré qu'il fût, qui ne sût auparavant quelle était la facilité, la verve, le brillant de l'auteur du *Centenaire* et du journaliste qui signait Édouard Goumy. Il est vrai aussi qu'il ne s'agit pas ici de chroniques, ni de variétés, ni de ces discours politiques où les plus grosses bourdes passent comme lettre à la poste. L'auteur a beau par précaution se faire modeste (p. 26) ; on n'ignore pas quelle était sa situation, et il ne faudrait pas cependant qu'on se figurât à l'étranger que ce livre reflète au vrai l'enseignement qu'on donne dans une de nos grandes écoles, et qu'en France, avec certaine sauce, on fasse passer tous les poissons. Cela dit, les gens du métier m'auront compris, je pense, et voilà, j'imagine, la précaution suffisamment prise ¹.

Je dis aux autres : rectifiez le titre ; lisez : *Les Latins par un journaliste* ; ou encore : *Revendications de notre Rome intangible* (p. 29) *par un latiniste homme du monde* : presque toutes les critiques tomberont. Supposez le sujet ainsi donné, ainsi délimité : il y aurait mauvaise grâce à épiloguer sur des détails ; de plus, le livre est charmant et nous ne devons pas trop rabaisser chez nous ce que beaucoup

1. Pour justifier ce qui précède, il me faut, malgré ma répugnance, indiquer ici tout au moins où auraient été mes coups de crayon ; je ne relève naturellement cette fois que ce qui est imputable à l'auteur. L'article sur Cicéron n'est qu'une série de fusées qui malheureusement, pour la plupart, font long feu ; elles sont agrémentées de jolies choses comme celles-ci : p. 72 ; les Verrines, ces cinq énormes mémoires ; ibid. un membre de l'oligarchie sénatoriale, *Licinius Verrès* ; p. 99 et passim : les *Bornes* des biens et des maux. P. 165 : « l'antiquité n'avait pas à sa disposition de cartes de géographie. » Dans le mot fameux d'Horace sur Virgile, *molle* veut dire : « la sensibilité » (p. 185). Horace (p. 258 au milieu) « est le fils d'un pauvre petit bourgeois de Venouse » ; son père était un *libertinus*, « ce qui veut dire qu'il avait un esclave parmi ses ascendants. » Il y a dans Horace un petit Voltaire, un la Fontaine, un Ronsard Romain (p. 242) ; un petit Boileau (p. 249) ; il y a chez lui la note Lamartinienne (p. 246) ; mânes de Saint Marc et de Patin, n'entendez-vous pas ? Le lecteur d'après cela, doit s'attendre à n'éviter ici ni « l'antithèse » de Catulle et de Lucrèce (p. 132), ni le parallèle de Catulle avec Musset, et par surcroît avec André Chénier (p. 139, etc.). Par contre, « trois vers de Lucrèce sur quatre valent tout juste autant que ceux du jardin des racines grecques » (p. 120) ; mais sans doute par manière de compensation, on trouvera cité ici (p. 116) « un beau vers de Veuil-lot ». Il y a chez Lucrèce un *apôtre*, un *savant* ; un, non deux poètes (p. 117 à 123) ; c'est un saint Paul de l'épicurisme qui est en même temps une manière de Buffon (p. 119). Beaucoup de pages font plaisir ; mais qu'on a de peine à rencontrer ça et là des phrases comme celles-ci : « le jour où une littérature a pris la toge virile » (p. 134) ; « pour donner comme le la de l'opinion » (p. 159). « Les qualités de l'historien se ramènent à quatre chefs distincts dont la réunion constituera l'ensemble des mérites les plus voisins de la perfection. Il faut à l'historien.... il lui faut... il lui faut...., il lui faut enfin..... » — M. G. rappelle « avec quelle hauteur de dédain Mommsen a laissé tomber sur Cicéron son écrasant arrêt : Feuilletonniste ! » (p. 104). D'où vient qu'il n'ait pas craint pour lui-même quelque *Tu quoque* ?

d'étrangers goûtent et nous envient, ces essais spirituels, à la Bersot (il est trop clair que M. Goumy avait voulu prouver qu'il méritait d'être de la maison), causeries familières et brillantes dont le défaut le plus grave est de porter un peu trop, de par la volonté de l'auteur, la marque du jour et dès lors de passer trop vite. Conservons et louons ces fleurs de notre pays. Ceux qui lisent vite, qui veulent que rien ne les arrête et que tout leur plaise trouveront ici leur compte; et plus d'un s'instruira dans ce livre, autant qu'il peut s'instruire, et même avec délices. Si d'autres réclamaient, on leur demanderait de compter ce qu'il leur a fallu d'effort pour feuilleter ces pages jusqu'à la fin de ce livre agréable, de repos sans prétention. Sous peine d'injustice ou d'ingratitude, les voilà forcés, et ils s'y résigneront sans trop de peine, d'apporter eux aussi leur tribut de regrets à la mémoire du maître disparu.

Émile THOMAS.

466. — *Die Farbenbezeichnungen bei den römischen Dichtern* von Hugo BLÜMNER. Berlin, Calvary, 1892, VIII-231 p.

M. Blümner traite en sept chapitres des épithètes dont les poètes latins se servent pour désigner les couleurs : 1° *albus, candidus, niueus, lacteus, eburneus, marmoreus, argenteus*; 2° *ater, niger, piceus*; 3° *canus, pallidus, pullus, furvus, fuscus, ferrugineus*; 4° *flaccus, fulvus, aureus, cereus, luteus, liuidus, croceus*, etc.; 5° *caeruleus, glaucus, liuidus, caesius*, etc.; 6° *ruber, rufus, russus, rutilus, purpureus, puniceus, roseus, flammeus, sanguineus*; 7° *uiridis, uitreus, prasinus*, etc. J'ai donné cette table détaillée pour préciser les limites dans lesquelles la question est traitée. Pour qu'elle le fût entièrement, il aurait fallu étendre les recherches à d'autres catégories grammaticales que l'adjectif. M. B. étudie aussi quelques verbes tirés des épithètes (*nigrescere, pallescere*) ; il eût dû y joindre les substantifs. Cette classe de mots est d'autant plus importante chez les poètes qu'ils l'emploient souvent au lieu de l'épithète à l'aide d'artifices de style, comme l'hendiadys; on voudrait voir traité *aurum* à côté de *aureus*, *argentum* à côté de *argenteus*. Cette recherche aurait eu pour effet de compléter les données recueillies et aussi de mieux montrer les procédés à l'aide desquels les poètes latins introduisent dans leurs œuvres les détails descriptifs. A la classe 3 (*pallidus*, etc.), s'opposent *nitidus* et ses synonymes, que j'ai cherchés en vain (cf. Ov., *Met.*, II, 3, *ebur nitidum*; IX, 689 *aurum nitidum*; etc.). Je n'ai pas trouvé non plus *florus, floreus*. C'est peut-être la faute de l'index, dont le point de départ est le mot allemand.

1. Ainsi Ov., *Met.*, XIV, 395 : *fuluo ceruix praecingitur auro*, en parlant de Picus changé en pic-vert : *auro* rappelle la fibule du prince, mais désigne la couleur des plumes du cou de l'oiseau et reçoit lui-même une épithète de couleur *fuluo*. Toute la poésie des Latins tient dans cette petite phrase.

Cette disposition est d'autant plus inexplicable que M. Blümner ne paraît pas s'être préoccupé du côté philosophique ou psychologique du sujet. Son livre est seulement une étude lexicographique. Dans la mesure où il l'a circonscrite, elle rendra certainement des services à tous ceux qui ont à expliquer des textes latins. Mais le titre promet plus que ne contient la brochure.

Paul LEJAY.

467. — CAGNAT. *L'année épigraphique (1893)*. Paris, Leroux, 1893. Prix : 4 fr.

Le recueil annuel de M. Cagnat comprend cette fois cent quarante-sept numéros. Ce fascicule ne diffère en rien des précédents et il mérite les mêmes éloges. Il s'y trouve un certain nombre de textes fort intéressants. Je signalerai notamment trois diplômes militaires, de Trajan (n° 17), d'Antonin (n° 76) et d'Alexandre Sévère (n° 100), une curieuse supplique (en grec) adressée à Gordien III par les habitants d'un village de Thrace (n° 40), les fragments d'un ou de plusieurs édits du préfet de la ville au IV^e siècle qui privent divers citoyens « du droit de recevoir des distributions gratuites de blé », parce qu'ils ont abandonné la profession qui le leur avait fait concéder (n° 28 et 29), l'inscription d'Aïn-Quassel (avec fac simulé) sur le colonat d'Afrique (n° 90 et 124), enfin l'inscription relative aux jeux séculaires du règne d'Auguste (n° 1) : la partie qui concerne les jeux du règne de Septime Sévère est simplement analysée.

Paul GUIRAUD.

468. — E. SCHAUMKELL. *Der Kultus der heiligen Anna am Ausgange des Mittelalters*. Une brochure in-8 de 92 pages. Freiburg i, B., Mohr, 1893.

Dans cette brochure, M. E. Schaumkell a réuni un très grand nombre de faits, qui montrent qu'au XV^e et au début du XVI^e siècle, le culte de sainte Anne, la mère de la Vierge, était très répandu en Allemagne. Sa légende est racontée dans beaucoup de volumes, ou manuscrits ou imprimés. De nombreuses hymnes célèbrent sa gloire ; des églises sont placées sous son invocation ; des confréries se fondent en son honneur ; ses reliques sont recherchées avec empressement ; le duc Georges le Barbu, de Saxe, crée le grand sanctuaire d'Annaberg, et, chaque année, des masses de pèlerins se pressent à l'église de Sainte-Anne à Dürren. La peinture et la gravure reproduisent l'image de la sainte, soit seule, soit avec Marie et l'enfant Jésus en un groupe qu'on désigne sous le nom de *Selbdritt*. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblé ces faits épars et de les avoir exposés d'une façon très nette ; mais nous ne croyons point qu'il ait épuisé son sujet ni qu'il l'ait approfondi. Pourquoi, dans

ses énumérations, s'en est-il tenu à l'Allemagne et a-t-il omis de nous parler du culte de sainte Anne, en France, à Lyon, par exemple, et surtout dans la Bretagne? Pourquoi n'a-t-il pas recherché à quelle époque la légende de sainte Anne est née, à quelle autre époque a été racontée pour la première fois l'histoire du triple mariage de la sainte : *Anna trinuba et tripara*? Pourquoi enfin sa bibliographie du sujet est-elle si incomplète et ne cite-t-il pas, par exemple, la dissertation de Cuperus dans les Bollandistes, au tome VI de juillet? L'écrit a d'ailleurs les allures d'un ouvrage de polémique plutôt que d'un ouvrage historique. M. Schaumkell veut faire voir à quel point avant Luther le culte des saints était en faveur et combien était nécessaire une réforme, supprimant tous les intermédiaires et mettant l'homme en communion directe avec le Christ. Toutes ces réserves faites, nous reconnaissons que l'ouvrage est intéressant et rendra de grands services à l'historien qui voudrait étudier dans sa formation et ses transformations la légende de sainte Anne.

Ch. PFISTER.

469. — Woldemar LIPPERT. *Zu Guldo von Bazoches und Alberich von Troisfontaines*. (Extrait du *Neues Archiv*.).

470. — Id. *Zur Geschichte Kaiser Ludwigs des Bayern*. (Extrait des *Mittheilungen des Instituts fuer oesterreichische Geschichte*, t. XIII).

471. — Id. *Das Geburtsjahr und der franzoesehe Vermaehlungsplan der Margarete von Sachsen, spaeteren Gemahlin Johann Ciceros*. (Extrait du *Neues archiv fuer Saechsische Geschichte und Altertums-Kunde* t. XIII).

I. — M. Lippert montre qu'Aubry des Trois-Fontaines, en rédigeant sa chronique, qui plus tard sera remaniée par un chanoine de Neuf-Moustier près de Huy, a connu non seulement Gui de Basoches¹, mais encore les *Genealogiæ Fuscianenses*. Il signale un nouveau passage emprunté par lui à la Chronique de Saint-Benigne de Dijon; ce rapprochement avait échappé à l'éditeur d'Albéric, Scheffer-Boichorst.

II. — L'article se compose de trois études sur le règne de Louis de Bavière. Dans l'une, M. Lippert présente quelques remarques sur la diplomatie de ce souverain; dans la seconde, il complète, à l'aide d'une pièce empruntée aux archives de Dresde, l'itinéraire de l'Empereur en 1330; dans la troisième, il examine quelques questions que soulève le projet formé par Louis, pendant l'hiver 1333-1334, de renoncer à la couronne.

III. — Du mariage du duc de Saxe Guillaume avec l'héritière du

1. Le comte Riant devait publier la chronique de Gui de Basoches, retrouvée par lui dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. La mort l'a empêché d'exécuter cette œuvre. Des extraits de cette chronique ont été donnés par Waitz dans les *Monumenta, Scriptores*, t. XXVI.

Luxembourg Anne naquit une fille, Marguerite. D'après des documents trouvés aux archives de Dresde, M. Lippert montre que Charles VII, roi de France, engagea en 1458 des négociations, pour adresser la conclusion d'un mariage entre son second fils Charles de Berry et Marguerite, et pour assurer de la sorte le Luxembourg à un prince de France. Mais les négociations échouèrent; Marguerite épousa l'électeur de Brandebourg Jean-Cicéron; et Guillaume et Anne vendirent le Luxembourg au duc de Bourgogne, Philippe-le-Beau.

Ch. PFISTER.

472. — **La baronnie de Calmont en Languedoc.** Notice historique, par C. BARRIÈRE-FLAVY, correspondant de la Société nationale des antiquaires de France. Toulouse, Edouard Privat, 1893, gr. in-8 de 74 p.

Très bonne monographie, comme on voudrait en voir beaucoup d'aussi soignées. La petite ville de Calmont (canton de Nailloux, Haute-Garonne), doit son origine à un des prieurés les plus importants de Saint-Sernin de Toulouse. Les documents relatifs à l'histoire de cette localité (autrefois Saint-Sernin de Pauliac) sont conservés dans deux dépôts publics, les Archives de la Haute-Garonne et celles des Basses-Pyrénées; on ne retrouve guère dans les Archives communales que des registres de délibérations municipales des ^{xv}^e et ^{xviii}^e siècles. A l'aide des chartes assez nombreuses que l'auteur a consultées, il a pu sûrement reconstituer le passé de la ville de Calmont, dont les seigneurs jouèrent, jusqu'aux dernières années de l'ancien régime, un rôle considérable dans le comté de Foix et le Languedoc ¹. La monographie est divisée en trois chapitres : I. Les origines. Le prieuré de Saint-Sernin de Pauliac. La paroisse de Calmont jusqu'à la Révolution. II. La Seigneurie de Calmont ². III. Organisation communale. Événements locaux des ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Consuls de Calmont (de 1463 à 1712). En ce qui regarde ce dernier chapitre, félicitons l'auteur d'avoir fourni bon nombre de détails sur ce qu'il appelle la vie intime de la localité de Calmont. Nous voyons qu'à la fin du ^{xiv}^e siècle, d'après une évaluation des feux de cette terre faite par ordre de Gaston Phébus, on y comptait 75 feux ³ et que deux moulins à pastel y existaient alors, comme dans toutes les localités du Lauragais, dont cette plante constituait la principale production. Nous voyons encore qu'en 1678 on reconnut que des grattages et surcharges avaient été faits dans le registre

1. M. B.-F. ne s'est pas contenté de recourir aux documents provinciaux : il n'a pas négligé les documents parisiens, notamment les *Mémoires* de Saint-Blancard (Bibl. nat. Fonds fr. vol. 4102).

2. Un des seigneurs de Calmont, Jean de Château-Verdun, fut mêlé aux luttes de la succession de Foix au ^{xv}^e siècle, p. 30-33.

3. A la veille de la Révolution, la population du bourg de Calmont s'élevait à 1,361 habitants.

des tailles par les consuls de l'année précédente et que le chef des fraudeurs, l'ex-consul Casalbon, fut condamné à la mutilation d'un membre, à la restitution des sommes volées, à une amende considérable et au bannissement de la ville. En 1654, la communauté eut fort à souffrir du passage et des extorsions des gens de guerre et des ravages de la peste. Double fléau ! La monographie est couronnée par dix-neuf pièces justificatives, comprises entre les années 1160 et 1697, quelques-unes en langue provençale.

T. DE L.

473. — Lope Félix de Vega Carpio. *La Dorotea*, action en prose, traduite par C.-B. DUMAINE. Paris, Lemerre, 1892. 458 p.

La comédie de Lope de Vega qu'a traduite M. Dumaine n'est sans doute pas une des meilleures de l'auteur. On ne peut même dire que ce soit une pièce de théâtre, tant l'action y est languissante, et sa longueur seule en aurait rendu la représentation impossible. C'est cependant un échantillon curieux du genre dramatique espagnol de la fin du xvi^e siècle; on y trouve à foison les pointes, les subtilités quintessenciées, les allusions pédantes qu'aimaient les contemporains, et, çà et là, intercalées dans le dialogue, des poésies d'un sentiment si raffiné, d'un style si contourné, que le traducteur, si consciencieux qu'il soit, — comme l'est M. Dumaine — doit s'avouer impuissant et se résoudre à n'en donner qu'un calque plus ou moins intelligible. Le plus grand intérêt de cette « action » est d'être, comme on dit aujourd'hui, une pièce vécue. Lope de Vega s'y est mis lui-même en scène et y a raconté un épisode de sa jeunesse, plus piquant qu'édifiant, qui fait même supposer que la morale du temps avait, sur certains sujets, d'étranges complaisances.

M. Dumaine a fait précéder sa traduction, la première de cette pièce, d'une introduction assez substantielle (110 p.) sur la vie et les œuvres de Lope de Vega; ses notes témoignent de patientes recherches pour retrouver la source des innombrables citations, plus ou moins exactes, dont le poète avait émaillé les discours de ses personnages.

H. LÉONARDON.

474. — *Célébrités de la ville de Brive*. Les de Lestang, les Meynard de Lestang, les Polverel, avec portraits et fac-simile. par G. CLÉMENT-SIMON. Paris, H. Champion, 1893. Gr. in-8 de 79 p. (Extrait du tome XIV du Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze).

J'ai eu l'occasion de le dire ici, de le dire ailleurs : M. Clément-Simon est, pour l'activité comme pour le savoir, à la tête des érudits du Limousin. Son nouveau travail, excellent en tous points, s'ajoute avec

honneur à la longue série de ses publications ¹. En voici le début : « Antoine de Lestang, président au parlement de Toulouse, Christophe de Lestang, évêque de Carcassonne, ont leur place parmi les nombreuses illustrations dont s'honore la ville de Brive, mais leur notoriété ne s'arrête pas à la frontière de leur petite patrie, ils ont joué un rôle dans l'histoire générale, Henri IV a dû compter avec eux, conquérir leur amitié et leurs services ; ils méritent mieux que la courte notice que leur consacrent les dictionnaires biographiques. Leur famille est peu connue quoiqu'elle ait marqué pendant un temps en Limousin et en Languedoc et ait fourni à ces deux pays nombre de personnages dignes de mémoire. Étienne de Lestang, père du président et de l'évêque, les Maynard de Lestang, les Polverel leurs neveux, qui leur durent leur élévation, ont droit à un médaillon à côté de leurs portraits. » Portraits et médaillon sont retracés d'une main sûre et délicate. De nombreuses pièces inédites accompagnent les notices biographiques, par exemple, la généalogie des de Lestang (anciennement Guilhen de leur nom patronymique, originaires de Donzenac) ², une lettre d'Antoine de Lestang à Antoine de Noailles, lieutenant du roi en Guyenne ³, une lettre du même au roi Henri IV, que j'ai été bien heureux de pouvoir commu-

1. Voir la liste de ces dix-huit publications (1872-1892) sur la couverture. La dernière en date est l'importante *Histoire du Collège de Tulle de (1567 à 1887)*. M. Clément Simon annonce un ouvrage plus important encore : *Archives historiques de la Corrèze*, recueil de documents inédits, avec notes et commentaires, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Le tome 1^{er} est sous presse.

2. L'auteur dit judicieusement (p. 7) au sujet des erreurs de filiation, des anachronismes, des documents apocryphes de cette généalogie acceptée pourtant comme véridique par le savant Étienne Baluze : « ces généalogies menteuses ne sont point rares. Les archives du Saint-Esprit, de Malte, des chapitres nobles en étaient bourrées. Tous les anoblis s'ingéniaient à prouver qu'ils étaient nobles de race, et la plupart réussissaient, à l'aide de complaisances que le pouvoir ou la fortune rencontrent aisément. La critique historique a pour devoir, même en ces questions d'ordre secondaire lorsqu'elles se présentent sur son chemin, de remettre les choses en leur place. Ces redressements, dont l'occasion est fréquente, ont d'ailleurs une portée générale au point de vue de la connaissance de l'ancienne société. En dehors du travers qu'elles signalent et qui est bien connu, elles montrent que l'accès des dignités et des honneurs n'était pas aussi fermé au tiers-état qu'on a coutume de le prétendre. Le diction populaire : *Bourgeoisie est pépinière de noblesse* était exact, mais la greffe toujours renia le sauvageon ».

3. A propos de la formule finale de cette lettre : A Brive, de votre maison, le 28 septembre, etc., M. C. S. prétend (p. 10) qu'elle était de courtoisie à l'égard des personnages de rang élevé. J'ai vu beaucoup de lettres du XVI^e siècle où la formule s'adressait à des égaux, à des amis. C'était une façon de dire : ma maison est la vôtre, chez moi vous serez chez vous. Un peu plus loin (p. 16) M. C. S. attribue la *biographie toulousaine* à Alexandre du Mège (mieux *Dumège*). Ce dernier a donné au recueil assez de mauvais articles pour en être considéré comme un des principaux auteurs, mais il est juste qu'il partage une aussi fâcheuse paternité avec un écrivain déplorablement fécond, le baron Étienne Léon de la Mothe-Langon. A eux deux, l'historien et le romancier ont fait merveille et on ne sait trop lequel est le plus dangereux à suivre.

niquer à l'auteur, la généalogie des Polverel, etc. Parmi les curiosités, citons le portrait d'Antoine de Lestang d'après un tableau du Musée de Brive, le fac-simile de l'écriture de ce personnage, l'analyse de son recueil d'*Arrêts du Parlement de Toulouse* (où il propose et adopte une nouvelle orthographe et se montre le précurseur de notre école de *fonétistes*), l'analyse de son *Histoire des Gaules* imprimée à Bordeaux par Simon Millanges, en 1628, la reproduction de sa statue que l'on voit encore dans la cathédrale de Toulouse, le portrait de Christophe de Lestang, évêque de Carcassonne (d'après un dessin conservé à la Bibliothèque nationale), les armes de ce commandeur du Saint-Esprit, etc. On pourrait encore mettre au nombre des curiosités de la brochure certaines piquantes rectifications, comme celle de l'erreur commise par tous les biographes du président de Lestang, sans exception, qui, trompés par une mauvaise lecture de son épitaphe, mettent sa mort au 9 décembre 1617 alors qu'il décéda le 9 janvier de cette même année, comme aussi celle de l'erreur commise au sujet de l'influence des jésuites sur l'élévation de Christophe de Lestang, par le *Dictionnaire Larousse*, « dont il faut en passant, ajoute spirituellement l'auteur, redresser les jugements puisqu'on en fait maintenant une autorité quasi législative ».

T. DE L.

475. — Gaspard von COLIGNY. *Sein Leben und das Frankreich seiner Zeit*, von Erich Marcks. Erster Band, erste Haelfte. Stuttgart, Cotta, 1892, vii-423 p. gr. in-8.

Le volume de M. Marcks a paru depuis quelques mois déjà; mais nous attendions, pour parler de l'ouvrage du jeune professeur de Fribourg-en-Brigau, que la seconde moitié au moins du premier volume eût vu le jour, puisqu'elle doit renfermer la critique générale des sources et divers appendices. La publication n'ayant point avancé depuis, nous ne voulons pas attendre plus longtemps pour signaler cette biographie de Coligny, qui est à la fois, et surtout, une histoire de son temps, car elle déborde de toutes parts le cadre étroit d'une existence individuelle. Personne d'ailleurs ne songera à reprocher à l'auteur d'avoir ainsi conçu son sujet, et d'avoir aussi largement esquissé le fond de son tableau. En effet, ce tableau est tracé de main de maître; il y a longtemps qu'il ne nous a été donné de parcourir un ouvrage historique, venu d'Allemagne, avec un intérêt aussi soutenu et d'y rencontrer, à côté d'une valeur scientifique aussi sérieuse, le charme littéraire qui, trop souvent, fait encore défaut aux publications d'outre-Rhin.

L'ouvrage de M. M. sera de dimensions considérables, car le présent demi-volume n'offre guère qu'une introduction à l'histoire de l'activité politique proprement dite de l'amiral. Un premier livre nous raconte la jeunesse de Coligny, ses destinées personnelles et son activité mili-

taire, de 1519 à 1559, jusqu'au moment où la mort inattendue de Henri II le porte au premier plan et lui permet d'employer plus ouvertement au service de sa foi religieuse, lentement mûrie, l'influence de son rang et de ses services. Le second livre n'embrasse que l'histoire d'un peu plus d'une année; il va du 10 juillet 1559 jusqu'à la fin du règne éphémère de François II, qui ouvre, à vrai dire, l'ère des guerres civiles. Mais il est principalement composé de deux longs chapitres (ils ont près de deux cents pages) qui nous fournissent un aperçu supérieurement fait de l'état politique, économique et social de la France au milieu du xvi^e siècle ainsi que de la genèse et des premiers développements du protestantisme huguenot. Ce ne sont ni des résumés secs de travaux antérieurs, ni des amplifications sans valeur sur des faits connus; ils groupent en un tableau bien vivant tout un ensemble de traits caractéristiques, choisis après une étude approfondie des sources. En les parcourant, le lecteur se sent en face d'un écrivain qui non seulement a soigneusement étudié son sujet, mais qui le domine de haut.

Dans le dernier volume paru jusqu'ici, M. M. n'a point encore eu occasion d'ajouter beaucoup aux matériaux recueillis avant lui, dans sa volumineuse publication, par M. le comte Delaborde; mais, d'après sa préface, plus d'une pièce inédite importante viendra se joindre, dans la suite, à ce dossier consciencieusement préparé¹. Ce n'est point être injuste cependant pour la mémoire du respectable écrivain que de rappeler que ses longues et dévouées recherches n'avaient point abouti à nous donner une véritable *Histoire de Coligny*, et que la vie manque trop entièrement à son livre pour qu'il ait pu éveiller chez autrui l'admiration qu'il ressentait lui-même pour son héros. M. Marks avoue d'ailleurs loyalement que, sans l'ouvrage de M. Delaborde, il n'aurait pas pu songer à écrire le sien. Nous souhaitons vivement que la suite de son travail ne se fasse pas trop attendre, qu'il soit continué dans le même esprit d'impartialité critique, avec la même lucidité d'exposition, le même talent de peindre les hommes et les choses, que nous signalons avec plaisir dans le présent volume. Quand il sera terminé, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour le traduire ou le résumer en français; nous n'avons guère jusqu'ici en fait de monographies sur le grand amiral, en dehors des volumes de M. Delaborde, que la consciencieuse étude de M. Jules Teissier, vieille déjà de vingt ans, et l'éloquent panégyrique de M. Bersier, qui s'arrête d'ailleurs aux guerres de religion. Ce n'est pas suffisant pour permettre à qui n'a point étudié les langues étrangères de juger Coligny à sa juste valeur et pour apprécier en connaissance de cause l'homme d'État, le patriote et le capitaine que l'Europe admire

1. M. Delaborde, qui avait si assidument exploité les dépôts publics français et surtout ceux de Paris, n'avait pu cependant entreprendre le même travail pour ceux de l'étranger; il restait beaucoup à faire de ce côté-là.

tandis qu'il est encore trop souvent l'objet de haineuses accusations dans sa propre patrie ¹.

R.

476. — **Histoire de l'Eglise réformée de la vallée d'Aspe**, par Alfred CADIER, pasteur. Paris, Grassart, 1892, xv, 391 p. in-8, avec carte. Prix : 5 fr.

Le volume de M. Cadier se compose de deux parties distinctes. La première nous offre une description détaillée de la vallée d'Aspe, un aperçu, historique et topographique à la fois, de ce petit recoin pittoresque des Pyrénées, une description des mœurs de ses habitants, de leurs coutumes et, si l'on peut dire ainsi, de leur littérature. La seconde renferme une histoire de la Réforme dans le diocèse d'Oloron, le tableau du développement des paroisses huguenotes de la vallée d'Aspe et de leur organisation au ^{xvii}^e siècle, et elle se termine par le récit des tribulations auxquelles furent soumises ces églises depuis la révocation de l'Édit de Nantes, jusqu'à la promulgation de l'édit de tolérance.

Ce n'est pas seulement, on le voit, la petite communauté d'Osse, dont le nom se trouve en tête de l'ouvrage, qui remplit de son passé les pages du présent volume. Les historiens politiques et religieux du Béarn y trouveront un grand nombre de données nouvelles, recueillies aux archives de Pau, dans les actes du Consistoire ou dans de nombreux papiers de famille, par l'auteur. Ministre de cette petite paroisse réformée, isolée dans un étroit vallon, à plus de 60 kilomètres de la communauté protestante la plus voisine et qui a conservé par là même le cachet original des temps passés, M. Cadier a rédigé son ouvrage, non seulement avec une conscience scientifique, qui est de tradition dans sa famille, mais avec un attachement profond à son sujet qui ne laisse pas d'attirer à son tour le lecteur, quelque modeste que soit le cadre où se développe son récit ².

R.

477. — G. LACOUR-GAYET, **Lectures historiques**, rédigées conformément aux programmes de l'enseignement secondaire pour la classe de rhétorique. Histoire des temps modernes. 1610-1789. Un vol. in-12 de 600 p. Paris, Hachette, 1892.

La collection des *Lectures historiques*, entreprise par la maison

1. Une faute d'impression défigurant le sens de la phrase, à signaler p. 293 : « *die flachmende atalistische Folgerung*, pour *laehmende, fatalistische*, etc.

2. Si l'exposition des principaux points de la foi réformée renfermée dans la préface peut s'expliquer par la composition de la liste des souscripteurs, nous regrettons cependant le tour de pure rhétorique donné à certains passages (p. ex. p. 272 : « Pourquoi donc, ô Bossuet..... ») Cette manière d'écrire l'histoire, politique ou religieuse, n'est pas précisément scientifique et n'ajoute rien à l'impression donnée par les faits eux-mêmes au lecteur de l'ouvrage.



Hachette, comprend désormais six volumes; M. Maspero s'est chargé de l'histoire ancienne (Égypte, Assyrie); M. Guiraud a traité en deux tomes l'histoire de la Grèce et l'histoire romaine; M. Ch.-V. Langlois a pris pour sa part l'histoire générale du moyen âge de 395 à 1270; M. Mariéjol nous a conduits de l'avènement de Philippe le Hardi à la mort de Henri IV. Le livre de M. Lacour-Gayet sur les temps modernes, de 1610 à 1789, achève dignement cette belle collection. Ses lectures sont prises aux meilleurs historiens; mais en général M. L.-G. ne s'est pas adressé à un seul écrivain; il a emprunté ses renseignements à plusieurs auteurs, de manière à présenter des tableaux d'ensemble. Sa part personnelle dans la rédaction du livre est par suite assez considérable. Les lectures qu'il a composées de la sorte de pièces et de morceaux sont très variées. Les unes font connaître des grands faits de l'histoire militaire (la bataille de Rocroi d'après le duc d'Aumale; la campagne de Turenne en Alsace d'après Camille Rousset et Roy, la journée de Denain, d'après le marquis de Vogüé). D'autres exposent les caractères de quelques principaux personnages; ainsi M. L.-G. nous refait, avec Macaulay, le portrait de Guillaume d'Orange, avec Paul Janet celui de M^{me} de Maintenon, avec Macaulay et M. Lavisse celui de Frédéric II. Mais il a surtout eu pour but de montrer aux élèves de rhétorique sur quels principes reposait le gouvernement de l'ancienne France (ceci explique ses extraits des Mémoires de Louis XIV et de la Politique tirée de l'Écriture-Sainte, de Bossuet), de leur décrire comment était organisée, au xvii^e et au xviii^e siècle, la société française, quels étaient ses occupations et ses plaisirs, à la cour et à la ville, voire même en province, quels costumes elle portait. Il nous dit aussi comment étaient recrutés, nourris et équipés le soldat et le marin français; il nous fait pénétrer dans l'atelier de l'ouvrier; il nous donne les règlements d'une École primaire sous l'ancien régime et nous conduit successivement dans un collège et à l'Université. L'histoire cesse ainsi d'être une simple nomenclature de faits militaires ou une succession de dates; toute l'ancienne France revit dans ces lectures ¹, et les nombreuses gravures qui ornent le volume et qui sont toutes empruntées à des originaux du xvii^e et du xviii^e siècles soutiennent l'imagination de l'étudiant et lui rendent encore cette résurrection plus facile. Heureux les élèves d'aujourd'hui, qui ont entre leurs mains de semblables livres! Quelles différences entre ces lectures si variées, ornées de si belles gravures et les lectures de Raffy, si monotones, sans la plus petite image, les seules que nous possédions jadis!

Ch. PFISTER.

1. Il serait injuste de ne pas mentionner les passages très intéressants consacrés à l'Angleterre, aux Provinces-Unies, à la Pologne et à la Russie.

478. — 'Ο ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος. Ζωγραφεῖτος ἀγών, ἥτοι μνημαῖα τῆς ἐλλ. ἀρχιούτης ζῶντα ἐν τῷ νῦν ἐλληνικῷ λαῷ. t. I. Constantinople, impr. Palamaris, 1891. 448 p. in-4.

Il y a près de quarante ans, M. Christopoulos, ministre de l'instruction publique en Grèce, voulut faire dresser des sortes de lexiques des termes particuliers aux dialectes du grec moderne; les journaux de l'époque, l'*Ephimérís tôn Philomathôn*, le *Philistôr*, la *Pandôra*, qui avait antérieurement déjà publié certains travaux de cette nature, s'empressèrent d'accueillir les communications faites dans ce sens; depuis, les cercles littéraires prirent une part active au mouvement, et le Syllogue de Constantinople, dès 1873 (séance du 18 août), instituait des prix pour ceux qui lui enverraient les meilleurs travaux sur « les monuments vivants de l'antiquité conservés dans la langue populaire ». On ne saurait croire avec quelle ardeur on répondit à cet appel, de toutes les provinces de la Grèce libre ou esclave; les publications se succédèrent chaque année, et voici maintenant que ce même Syllogue nous donne le premier volume des résultats d'un concours de ce genre, dont les prix sont fondés par un Hellène universellement connu pour son amour des lettres, son patriotisme et sa générosité, S. Exc. Christakis Effendi Zôgraphos. Ce volume se compose de deux parties : l'une comprend sept envois, dont deux anonymes, relatifs à la langue et aux coutumes de l'Épire; l'autre, sept également, qui ont rapport aux usages et aux dialectes des îles, spécialement des Sporades méridionales, Symé, Tilos, Karpathos, et Nisyros. Tout y est intéressant, notamment les recueils de mots, les chants populaires et les contes; mais il y aurait bien des critiques à faire. Je regrette l'absence d'une préface générale ou d'un avertissement quelconque en tête de l'ouvrage; nous aurions pu y être renseignés sur la méthode suivie, tout au moins sur les conseils donnés aux travailleurs, tant pour leur indiquer dans quel sens ils devaient diriger leurs recherches, que pour obtenir une certaine unité dans la transcription des textes. Or cette méthode générale manque, ou semble manquer. Certains lexiques, en particulier ceux de l'Épire, renferment un assez grand nombre de mots usités dans toute la Grèce, qui devraient au moins être notés comme n'étant pas spéciaux au dialecte étudié; des listes de noms propres ou de noms de lieux sont de simples et secs catalogues sans aucun renseignement supplémentaire; des textes sont reproduits avec une orthographe imparfaite, et rien ne nous indique la prononciation locale des signes employés, ce qui serait si important à connaître. Le Syllogue « Korais », dans le programme d'un de ces derniers concours (septembre 1890), insiste à juste titre sur ce point et n'hésite pas à recommander l'emploi des caractères romains *b, g, d, ch, j*, etc., lorsque les caractères grecs sont insuffisants. Il y a d'ailleurs, çà et là, beaucoup de bien. Le lexique de Karpathos, par exemple, dressé par M. Em. Manôlakakis, est bien compris, signale d'un astérisque les termes les plus remar-

quables, et ne contient pas un mot qui ne soit spécial, ou presque spécial, au dialecte de son île ¹. Ailleurs, les chants populaires sont accompagnés de quelques notes, les noms propres sont localisés; dans les contes de Symé, notamment dans le premier, M. Chaviaras a cherché à reproduire exactement la prononciation. Mais ce sont là des exceptions, et, je le répète, l'absence d'une idée directrice se fait sentir partout. Quelle confiance avoir dans un texte, si on le retrouve quelques pages plus loin, j'entends dans le même dialecte, avec une orthographe absolument différente? Et comment reconnaitrons-nous, dans cette diversité, les traits authentiques du dialecte que nous voudrions étudier? Tant qu'il n'y aura pas, à défaut d'une préface générale, des avertissements indiquant la prononciation exacte et une méthode une et invariable de transcription pour chaque dialecte, de pareils recueils seront à peu près dénués d'utilité scientifique. La folklore y trouvera son compte; mais l'étude des langues et celle même du grec moderne ne sauraient en tirer du profit.

My.

-
479. — *Geschichte der Stadt Pressburg*, von Dr Theodor ORTVAY. I. Bd. Von den ältesten Zeiten bis zum Erlöschen des Arpadenhauses. Presbourg, 1832. 392 p. 4°.

Ce beau volume, traduit du hongrois par l'auteur et édité avec de nombreuses illustrations et des fac-similés aux frais de la Caisse d'épargne de Presbourg, est une des meilleures monographies qui existent d'une ville hongroise. Elle peut se placer dignement à côté de l'« Histoire de Budapest » écrite par Salamon, l'éminent historien que la Hongrie vient de perdre. M. Ortway, connu par ses travaux sur la géographie historique de son pays et une bonne histoire de l'École de droit de Presbourg où il enseigne, nous montre dans les onze chapitres dont se compose son livre qu'il a compulsé non seulement les documents conservés dans les archives de Presbourg, mais qu'il a mis à profit les *Monumenta Germ. historica*, les anciennes sources de l'histoire hongroise et les inscriptions. La ville elle-même méritait cette monographie. Sous la dynastie des Arpads, le sort du pays se jouait souvent autour de ses murs et dans ses environs, et lorsque les Habsbourgs devinrent maîtres de la Hongrie, Presbourg devint la capitale du pays. Située à la frontière, non loin de Vienne, les empereurs s'y faisaient couronner et c'est là qu'eurent lieu les grandes diètes du commencement de notre siècle qui préparaient l'avènement de la Hongrie moderne.

M. O. trace d'abord la géographie de la région, puis le tableau de

1. Il est peu probable que la *Revue* aille jusqu'à Karpathos; je saisis néanmoins cette occasion pour remercier M. Em. Manólakakis de son dévouement envers moi, et de la généreuse hospitalité qu'il m'a offerte pendant mon long séjour dans son pays.

Presbourg à l'époque romaine. Il nous conduit ensuite jusqu'à la conquête du pays par les Hongrois au ix^e siècle, et discute assez longuement l'origine du nom de la ville. Il démontre irréfutablement à notre avis qu'il vient du slave *Wratislavia* qu'on trouve dans les Annales d'Aven-tinus (*Ann. Boiorum*, lib. IV, chap. xi, p. 313), dont la traduction allemande appelle la ville : *Vresburg*. Le nom magyar : *Pozsony* reste toujours obscur. Otton de Freysing parle d'un *Castrum Bosan* welches ist Bresburc (Pertz, *Mon. Scriptores*, XX, p. 254). — Le chap. vi traite des antiquités chrétiennes, de la fondation du prieuré et des chanoines de la ville. Ici l'auteur a puisé largement dans le *Codex diplomaticus* de Fejér et dans les *Monum. Eccl. Strigon.* de Knauz ; il nous trace un tableau intéressant de la vie ecclésiastique du xi^e siècle. — Bientôt Presbourg devint le centre des attaques dirigées par les empereurs d'Allemagne, notamment par Henri III, contre l'indépendance de la Hongrie. La bataille de 1052 et l'intervention du pape Léon IX, qui est venu la même année dans le camp allemand, avaient délivré le pays. Mais au xii^e siècle le prétendant Boris appelle de nouveau l'empereur allemand, Henri V, à son secours, et c'est autour de Presbourg qu'eut encore lieu la rencontre. Les Tartares qui dévastèrent tout le pays n'ont pas pu prendre la ville et le château, mais ils ravagèrent le voisinage. Dans la lutte d'Ottokar et de Rodolphe de Habsbourg, Presbourg et ses environs jouent également un grand rôle. Avant la bataille de Marchegg où les Hongrois aidèrent Rodolphe à vaincre le roi de Bohême, la ville fut dévastée (1271) et devint tchèque, jusqu'à ce que le noble Csák l'eût prise d'Apor et qu'il en eût fait une ville magyare. Le roi André III, le dernier des Arpads, lui octroie sa première charte de liberté (1291).

D'autres réminiscences, moins tristes, s'attachent à cette ville. C'est là que Frédéric Barberousse s'arrêta pour enrôler les croisés hongrois ; c'est là que naquit très probablement Élisabeth de Hongrie ; c'est là qu'elle passa son enfance avant d'aller en Thuringe ; c'est là que vint maître Klingsor aus Ungerlant avec la députation chargée d'emmener la jeune princesse.

Comme il arrive souvent aux auteurs des monographies d'une ville, M. Ortway a quelquefois trop élargi le cadre historique. Certes, il y a bien des pages qui n'apprennent rien de nouveau à tous ceux qui ont étudié l'histoire des Hongrois en général ; le chapitre sur la manière de guerroyer des Tartares est un vrai hors-d'œuvre, mais l'ouvrage, malgré ses nombreuses notes, se lit agréablement, le style en est assez clair et précis. Les illustrations, quand elles ne sont que des reproductions d'anciennes estampes, sont bonnes, mais il y en a de pure fantaisie qui sont détestables, ainsi page 8, — Pressburg zu Ende der Tertiärepoche, — et p. 64. Dans l'Appendice nous trouvons les listes complètes des *Obergespane* — préfets, — des prieurs et des chanoines de la ville à l'époque des Arpads¹.

J. KONT.

1. P. 247, lire : *Abt von Cluny* et non *von Clugny*.

480. — Dr Carl PETERS. *Gefechtsweise und Expeditionsführung in Afrika*. Berlin, Walther, 1892. 19 p.

Le Dr Peters, autour duquel les coloniaux allemands firent tant de tapage il y a quelques années, a cru devoir faire profiter de son expérience chèrement acquise les futurs conquistadores africains qui marcheront sur ses traces. Il ne s'adresse qu'aux explorateurs imbus des mêmes principes d'humanité que lui-même, à ceux que « noblesse oblige » (*sic*), c'est-à-dire à ceux qui appartiennent à la race indogermanique. Le docteur n'ose pas écrire : germanique, tout court.

Ses conseils sont au demeurant pratiques. L'Africain n'est point par lui-même un adversaire redoutable. Dépourvu de courage moral et physique, il ne tient pas dans les combats à découvert, en dépit de la surexcitation nerveuse que lui donnent les chants de guerre, les tam-tams et surtout l'eau-de-vie. L'ennemi dangereux, c'est la terre africaine; c'est la brousse avec ses hautes herbes si propices aux embuscades. Il ne faut s'y aventurer qu'après avoir tout brûlé devant soi. Nous n'insisterons pas sur la « théorie » que développe le Dr P. relative à la marche et à la tactique. Nous doutons qu'aucun lecteur de cette *Revue* ait jamais à l'appliquer.

Le Dr Peters préconise l'emploi de troupes indigènes, Soudaniens et Zoulous, dotées d'armes perfectionnées et exercées à l'européenne; autour de ce noyau des bandes irrégulières Somali, Galla, etc., guerroyant à leur façon. Voilà des indications que l'office colonial de Berlin aura sans doute à cœur d'examiner après tant de déboires. Nous prenons la liberté de les recommander à son attention.

A. B.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 19 août est mort Julien HAVET, à l'âge de quarante ans. D'autres apprécieront ses travaux sur le moyen âge et tant d'études et d'articles où il faisait preuve d'un savoir si profond, d'une sagacité si pénétrante et de toutes les qualités d'un esprit ferme, net et précis. Mais la *Revue critique* ne peut oublier son collaborateur assidu. Le nom de Julien Havet a paru durant de longues années presque dans chaque numéro de notre recueil. Julien Havet rédigeait toutes les semaines le compte rendu des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et nos lecteurs savent avec quelle habileté, quelle rigoureuse exactitude il s'acquittait de sa tâche hebdomadaire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41

— 9 octobre —

1893

Sommaire : 481. NEUMANN, Anthologie bouddhique. — 482. RICHTER, La Bible et Homère. — 483. BALTZER, Organisation militaire de Danzig. — 484. MARKHAM, Colomb et Toscanelli. — 485. PASOLINI, Catherine Sforza. — 486. GIGAS, Lettres des Bénédictins. — 487. Molière, Malade imaginaire, p. PAUTIGNY. — 488. COTTIN, L'Angleterre devant ses alliés. — 489. VANDAL, Napoléon et Alexandre. — 490. TARDE, Les transformations du droit. — Lettre de M. Clermont-Ganneau : Le reniement de saint Pierre et la portière Ballia.

481. — *Buddhistische Anthologie*, texte aus dem Pāli Kanon zum ersten Mal übersetzt von Dr Karl Eugen Neumann. Leiden, E.-J Brill 1892, xxviii 236 p. in-8.

Il existe une « Société des Textes pâlis » (*Pāli text Society*), dont le siège est à Londres, et qui, par les efforts réunis d'indianistes d'Allemagne, d'Angleterre, de Danemark, de France, de Russie, etc., accomplit peu à peu la vaste tâche qu'elle s'est imposée; mais elle n'est guère connue en dehors du public restreint et spécial auquel ses publications s'adressent. M. Neumann a eu la louable pensée de mettre jusqu'à un certain point les travaux de cette société à la portée d'un plus grand nombre de personnes par la traduction d'une partie des textes qu'elle édite. Il ne pouvait entreprendre une traduction complète, la tâche serait immense, le succès problématique; mais il est possible et légitime de faire passer dans les langues modernes un certain nombre de textes choisis : et voilà pourquoi M. N. nous donne sous le nom de « Anthologie bouddhique », un volume composé de Sûtras pris dans les cinq grandes collections du Sûtta-Pitaka, savoir : le Majjhima Nikāya (recueil des moyens Sûtras) qu'il met en tête comme le plus ancien; — le Digha Nikāya (recueil de longs Sûtras); l'Anguttara Nikāya (recueil de Sûtras d'énumérations croissantes); Sanyutta-Nikāya (recueil de groupes de Sûtras); Khuddaka-Nikāya (compilation de petits recueils au nombre de quinze d'inégale étendue).

Dans sa préface datée de « Leyde, 104^e anniversaire de la naissance de Schopenhauer », M. N. explique son but qui est de faire connaître le Bouddhisme primitif. Il prouve que, parmi les nombreux travaux publiés sur le Bouddhisme, il en est très peu qui aient ce Bouddhisme primitif pour objet, et que, par conséquent, c'est combler une lacune que de réunir des textes pris dans toutes les parties du canon. Sa passion pour le Bouddhisme primitif conservé dans le texte pâli est si forte, que, dans les cas où il est nécessaire d'employer, sans les traduire, certaines expressions, il les donne sous la forme pâlie, repoussant la forme

sanscrite. Ainsi il ne se sert pas du mot si connu *nirvāna* et dit toujours *nibbāna* (et même *nibbānam*, parce que le mot est neutre et qu'il ne faut pas lui faire subir la plus légère altération). Je ne lui ferai pas de querelle sur ce point d'autant plus qu'il y a là une question que ce n'est pas ici le lieu de discuter. Je hasarderai cependant deux observations; si l'on dit *nibbānam* quand il s'agit du bouddhisme « primitif » (ordinairement appelé méridional), il faudra dire *Nirvānam* quand il s'agit du Bouddhisme septentrional; autrement il y aurait confusion. Mais cela donnerait lieu de croire qu'il s'agit de deux choses distinctes; ce qui n'est pas le cas. De plus, le pâli *nibbānam* ne paraît pas être autre chose que le sanscrit *nirvānam* écrit comme il se prononçait; et, alors, on ne voit pas bien l'importance de cette distinction.

Dans le paragraphe 3 de sa préface, M. N. explique ses vues sur la conception du Bouddhisme comme œuvre d'art et établit un rapprochement entre Gotama et Schopenhauer « qui se donnent la main à travers des milliers d'années ». Dans ce même paragraphe il cite un passage de M. Oldenberg qui met le problème de la douleur à la base de l'enseignement bouddhique et il a l'air de lui faire honneur de cette proposition comme d'une découverte; mais il me semble que cela avait déjà été dit auparavant, notamment par Taine (qui n'était pas orientaliste, et n'a pas fait, que je sache, du Bouddhisme l'objet spécial de ses études) dans un article du *Journal des Débats* de mars 1864, à propos de l'ouvrage de Kœppen.

M. N. entre aussi dans une discussion assez longue afin de justifier la traduction qu'il a adoptée pour certains mots de la terminologie bouddhique particulièrement difficiles, entre autres ceux qu'on appelle les cinq Skandhas; je ne puis pas dire qu'il ait résolu les difficultés, mais je n'hésite pas à déclarer sa traduction fidèle et soignée; on peut avoir en elle toute confiance.

M. N. s'est déjà révélé comme un admirateur du Bouddhisme; et il y a, dans ce volume, un peu d'esprit de propagande; néanmoins l'auteur ne se flatte pas de faire beaucoup de conversions. Il se tiendra pour satisfait si son livre est bien accueilli par « l'oligarchie d'Héraclite ». Ainsi la tentative de réforme la plus démocratique que l'Inde ait jamais vue ne pourrait compter, en Europe, que sur l'approbation d'une oligarchie! Mais quels sont les lecteurs que M. N. désespère de gagner? Est-ce la foule qui rit comme Démocrite (au moins en apparence)? Non. — Ce sont ceux qui lisent la Bible et pour lesquels les Sûtras bouddhiques ne seraient, pense M. Neumann, qu'un soporifique. Je ne vois pas pourquoi quelques-uns de ces lecteurs de la Bible ne s'instruiraient pas du Bouddhisme dans le livre de M. Neumann, sans dormir comme aussi sans partager ses préférences pour Gotama et Schopenhauer. L. FRER.

P. S. — Il y a plus d'un an que M. Neumann m'a adressé son livre par l'intermédiaire de la *Revue critique*; la maladie est la principale cause qui m'a empêché d'en rendre compte plus tôt.

482. — MAX OHNEFALSCH-RICHTER. *Kypros, die Bibel und Homer*. Beiträge zur Cultur-Kunst-und Religionsgeschichte des Orients in Altherthume. 2 vol. in-4, de 535 p. et 216 planches, avec 273 vignettes dans le texte. Berlin, Ascher, 1893. Prix : 180 mark. (Il a paru aussi une édition anglaise.)

L'auteur de ce livre est arrivé à Chypre au mois d'avril 1878, comme photographe et correspondant de journaux. Sa curiosité toujours en éveil le porta bientôt vers l'archéologie : il fit pour le Musée Britannique, puis pour le musée local et des particuliers, enfin pour le Musée de Berlin des fouilles très fructueuses, dont j'ai pu, grâce à ses obligeantes communications, porter les résultats à la connaissance du public français (*Revue archéologique*, 1885-1890). Il écrivit lui-même de nombreux articles à ce sujet et fournit à MM. Duemmler, Oberhummer, Naue et Herrmann la matière de monographies instructives. Revenu en Allemagne après douze ans de travaux divers, où il eut à lutter contre des difficultés souvent décourageantes, M. Richter y trouva enfin des protecteurs et des amis qui lui permirent de faire connaître dans leur ensemble les résultats de ses longues explorations. Encore les deux gros volumes que nous annonçons ne portent-ils pas sur la totalité de ses campagnes : une publication spéciale, pour laquelle l'empereur d'Allemagne vient d'accorder une subvention de 25,000 mark, doit être consacrée plus tard aux fouilles qu'il a dirigées à Tamassos.

On a dit que M. R. avait été le Schliemann de Chypre, *the Cyprus Schliemann*. La comparaison n'est pas exacte. Il y eut surtout cette différence que M. R. ne disposa jamais de grosses sommes, comme l'explorateur de Troie et de Mycènes, et qu'il ne fut pas libre de travailler comme il l'entendait. Fouillant pour le compte d'autrui, le plus souvent pour de simples spéculateurs en antiquités, il a eu d'autant plus de mérite à tenir un compte exact de ses découvertes, à porter des préoccupations scientifiques dans ses recherches, qu'on lui demandait généralement du butin et non des procès-verbaux. A Chypre surtout une tradition fâcheuse s'était établie en matière de fouilles. Si des hommes comme MM. de Vogüé, de Maricourt, Ceccaldi, avaient conduit quelques recherches méthodiques, le plus célèbre des explorateurs de l'île, le général L. di Cesnola, procédait dans un esprit bien différent. On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser du « trésor de Curium » et du « temple d'Aphrodite à Golgos », dont les richesses, lit-on encore dans les manuels, ont été cédées par M. di Cesnola au Musée métropolitain de New-York. Les objets sont authentiques, quoiqu'arbitrairement restaurés, mais le « trésor » n'a jamais existé, non plus que le « temple d'Aphrodite » ; ce sont des mystifications que M. R. n'a pas été le dernier à dénoncer et qu'il poursuivait encore récemment, dans une conférence faite à New-York même, de sarcasmes parfaitement mérités. Ce n'est pas la faute de M. R. si l'archéologie chypriote n'a pas cessé, avec lui, d'être une matière à spéculations commerciales ; mais il a eu le mérite incontestable de profiter d'un état de choses qu'il ne pou-

vait modifier pour faire une très large part à la science dans des recherches qu'elle n'inspirait point.

Quand de jeunes savants anglais se sont décidés à suivre son exemple, ils se sont abstenus d'avoir recours à ses conseils, et, dans leurs publications, ils n'ont rien négligé pour lui être désagréables. M. R. s'en est plaint, avec une amertume qui peut sembler parfois déplacée, mais que nous considérons à bon escient comme légitime. Les auteurs des fouilles récentes, exécutées au nom du *Cyprus exploration fund*, se sont fait peu d'honneur par leur attitude à l'égard d'un devancier dont les découvertes sont autrement importantes que les leurs : cette opinion, qui commence à devenir générale, consolera sans doute M. Richter, dont les titres scientifiques, appuyés sur le présent ouvrage, ne sont pas à la merci d'appréciations malveillantes et intéressées.

On apprend beaucoup, quoique loin de toute bibliothèque, au cours de douze ans de fouilles, mais ce n'est pas là qu'on apprend à « faire un livre », art difficile dont l'éducation universitaire donne seule le secret. Il est à regretter que les savants de profession, amis de M. Richter, n'aient pas pris la peine de lui tracer un plan, de l'éclairer de leurs conseils quand il s'est agi de mettre en œuvre les matériaux si variés recueillis par lui. Ils auraient dû l'avertir qu'un procès-verbal de recherches ne doit pas être entremêlé de théories aventureuses, que si l'hypothèse peut avoir sa part dans une œuvre de ce genre, elle ne doit se produire que lorsque l'exposé des faits positifs est terminé. Nous sommes reconnaissants à M. R. de nous avoir fourni, dans les planches et les dessins de son livre, une énorme quantité de documents très convenablement reproduits ; nous ne lui savons pas moins de gré des notices explicatives, souvent très riches en renseignements précieux, dont il a accompagné ses gravures ; mais nous aurions voulu que les trois chapitres qui précèdent ces notices fussent disposés et composés tout autrement. Nous aurions voulu aussi que les planches ne donnassent que des objets inédits, ou du moins de provenance chypriote, au lieu de s'encombrer d'une foule d'éléments de comparaison qui auraient pu figurer tout au plus dans les vignettes. Si la méthode adoptée par M. R. venait à trouver des imitateurs, c'en serait fait de l'archéologie : toute monographie deviendrait une sorte de *Corpus*, où les plus experts désespéreraient de se reconnaître. Ces réserves faites, je dois concéder que les « planches de comparaison » publiées par M. R. sont souvent fort instructives et que, dans leur exubérante richesse, qui n'exclut pas les répétitions, elles offrent comme un petit trésor d'art oriental, destiné à rendre service aux chercheurs isolés qui aiment à posséder la substance de cinquante volumes en un seul.

A la suite d'une lettre assez incolore de M. Gladstone, M. R. a résumé, dans une trop courte préface, ses vues sur l'ethnographie de Chypre. La plus ancienne civilisation de cette île serait thrako-phrygienne, indogermanique ; la couche sémitique serait postérieure. Le chapitre I^{er}

est une revue des anciens sanctuaires de l'île, que l'auteur décrit d'après ses recherches personnelles. Mais, dès le chapitre II, nous quittons le terrain solide des faits pour l'étude du culte des arbres et du passage de ce culte à celui des images anthropomorphiques. M. R. a montré la ses qualités et ses défauts : il est extrêmement difficile de le suivre, bien que l'on rencontre souvent des comparaisons instructives entre Troie, Chypre, Mycènes, la Phénicie, la Palestine et bien d'autres pays encore. Les survivances du culte des arbres à Chypre ne sont pas la partie la moins curieuse de ce long *excursus* (p. 28-227). Le troisième chapitre traite des divinités et des légendes religieuses, surtout au point de vue de leur représentation plastique. Puis commence, en petits caractères, l'explication des planches, parmi lesquelles il y a une carte archéologique de l'île et de nombreux plans de sanctuaires (p. 349-508). Le reste du volume est consacré à une polémique contre les archéologues anglais et à des index qui ne sont pas irréprochables (p. 509-532). Nous avons déjà dit que le second volume comprend 216 planches, où sont figurés au moins 1,500 sujets.

Nous ne chercherons pas chicane à M. R. sur des inexactitudes de détail : ce serait oublier le caractère de son œuvre, dont la partie durable est le fruit d'expériences sur le terrain, non de recherches à travers les livres. On eût presque voulu qu'il ne connût jamais les livres et l'espèce de griserie que produit le contact d'une bibliothèque sur ceux qui en ont longtemps été privés. Lajard, Rawlinson, Boetticher et *tutti quanti* lui ont fait tort, comme d'autres gros volumes, lus sur le tard, ont mis Schliemann dans l'état d'esprit dont l'illisible *Ilios* est la preuve. A l'avenir, M. Richter voudra bien laisser tout cela de côté, ne point aspirer à écrire une encyclopédie à propos d'une île, et nous dire plutôt ce qu'il a vu que ce qu'il a lu.

Salomon REINACH.

483. — M. BALTZER. *Zur Geschichte des Danziger Kriegswesens im 14 und 15. Jahrhundert.* Brochure in-4° de 33 pages. Danzig, Müller 1892.

Le 7 mai 1893, la ville de Danzig célébrait le centenaire de son annexion définitive au royaume de Prusse. Pour fêter à sa manière cet événement, M. M. Baltzer a recherché quelle était l'organisation militaire de cette cité au xiv^e et au xv^e siècles, à une époque où elle était encore soumise à l'ordre teutonique, et dans les premiers temps qui suivirent sa réunion à la Pologne. Il nous montre que les bourgeois de la ville se réunissaient d'ordinaire en groupe de trois ou quatre pour fournir un guerrier, soit que l'un d'entre eux fit campagne, soit qu'il se fit remplacer par un mercenaire ; il nous donne aussi de curieux détails sur les mercenaires entretenus par la ville même. Il nous décrit avec soin les armes offensives et défensives dont se servaient ces troupes (elles eurent des armes à feu pour la première

fois vers 1380); il nous dit comment s'exerçait le commandement et nous fournit des renseignements sur la manière de camper (*die Wagenburg*), sur la bannière des troupes, sur les trompettes, le service sanitaire, les prisonniers. Tous ces détails sont empruntés aux archives de Dantzig, qui ont été compulsées avec soin; ils complètent les ouvrages généraux sur l'histoire des armées allemandes au moyen âge de M. Jähns et du général Köhler. Nous regrettons seulement que M. Baltzer ne nous ait pas parlé de la flotte urbaine qui, dès cette époque, était très importante; il complètera sans doute cette lacune par une nouvelle étude mise en tête d'un prochain programme de gymnase de Danzig.

Ch. PISTER.

484. — **Colomb et Toscanelli.** The journal of Christopher Columbus (During his First Voyage, 1492-1493), and documents relating to the voyages of John Cabot and Gaspar Corte Real. Translated, with Notes and an Introduction, by Clements R. Markham, C. B. F. R. S., President of the Hakluyt Society. London, Printed for the Hakluyt Society, 1893. In-8 de viii-359 p. et 4 cartes.

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde, la *Hakluyt Society* a consacré un volume de son excellent recueil d'anciens voyages rares ou inédits à cette mémorable entreprise. Ce volume, qui est le quatre-vingt-sixième de la collection, a été préparé avec le plus grand soin. Il renferme une série de documents ayant trait à la première expédition de Colomb, aux voyages de Jean Cabot et à ceux des Corte-Real. L'ensemble est logique, car les efforts de ces voyageurs furent inspirés par le succès du grand Génois, qu'ils complétèrent, en découvrant le continent même. Le livre est précédé d'une introduction assez étendue, où il y aurait à reprendre. Les traductions sont aussi accompagnées de notes qui parfois, on le verra bientôt, auraient pu être puisées à des sources moins douteuses. Le critique s'étonne de voir préconiser et admettre sans contrôle de telles autorités. Mais ce qu'il faut louer dans cet ouvrage, c'est la franchise des citations, d'où qu'elles viennent. M. Markham, l'auteur de cette utile publication, indique l'origine de chacun de ses extraits et de toutes ses notes avec une loyauté que certains savants à la main preste et légère, de l'Espagne et de l'Italie, voire du département de la Côte-d'Or, feraient bien d'imiter.

Le volume ne renferme rien d'inédit. Les textes originaux ont été publiés depuis longtemps soit par Navarrete, soit par M. Harrisse. Nous possédons aussi des traductions de la plupart de ces pièces dans trois ou quatre langues. Le journal de Colomb parut même en anglais ' un an

1. Boston, New-York et Philadelphie, 1827, in-8° (par Samuel Kettell, sur les conseils de Ticknor).

au plus après la première édition du texte espagnol, faite par Navarrete, d'après l'abrégé de Las Casas (l'original complet est perdu, ou égaré, depuis trois siècles), dans sa collection de voyages, imprimée à Madrid en 1825. On ignore généralement que dès 1818, Millin publiait dans ses *Annales* ¹ une traduction fidèle et complète du préambule si curieux de ce journal de bord, sans qu'on sache encore où il a pris son texte. La traduction que M. M. donne à son tour du *Derrotero* est nouvelle, exacte et tout à fait dans le ton voulu. Ce document de premier ordre pour l'histoire de la découverte de l'Amérique occupe les deux tiers du volume et le savant traducteur y a ajouté des notes qui, ainsi que nous venons de le dire, n'ont pas toutes la même valeur. Citons deux ou trois exemples :

M. M. se fie (p. 16) à une déposition faite en janvier 1552 par un vieux matelot nommé Juan de Aragon, qui prétend avoir vu Christophe Colomb mettre à la voile pour son premier voyage cinquante-cinq ans auparavant, et rencontré l'année suivante Martin Alonso Pinzon, revenant de cette entreprise. M. Markham, qui s'appuie ici sur une compilation espagnole dépourvue de tout mérite scientifique, n'a pas pris garde aux deux flagrants anachronismes que recèle ce témoignage, récemment exhumé. Cinquante-cinq années avant 1552 nous reportent à 1497, et tout le monde sait qu'à cette date Colomb s'était embarqué depuis cinq ans, en 1492. Cinquante-quatre ans avant 1552 donnent 1498, et Martin Alonso Pinzon mourut en 1493.

C'est encore à cette source que M. M. (p. 17) puise l'assertion qu'une des caravelles de l'escadre, la *Niña*, avait trois Niño à bord, l'un comme pilote, l'autre en qualité de maître, et le troisième parmi les simples matelots. C'est une erreur. Il n'y eut dans le premier voyage qu'un seul Niño, Per Alonso, lequel n'était pas même sur la *Niña*, mais bien sur la *Santa Maria*, cavaravelle-amirale ². Le vieux matelot, dans son radotage, recueilli soixante ans après les événements, a confondu la première avec la seconde expédition de Colomb (1493-1496), qui comptait dans ses équipages quatre Niño : Cristobal Perez, maître de la *Cardenera* ³, Francisco, pilote de la *Niña* ⁴, Juan, patron de cette dernière caravelle ⁵, propriété, ce semble, de la famille Niño, et Alonso, qu'il ne faut pas confondre avec Per Alonso.

1. *Journal du premier voyage de Christophe Colomb pour découvrir les Indes Occidentales. Traduction du prologue.* Dans les *Annales Encyclopédiques*, Paris, 1818, VI, 105-106.

2. Navarrete, I, 147, 148, III, 571.

3. *Pleitos de Colon*, I, 400.

4. *Probança* du 16 juin 1512. Navarrete, II, 145.

5. *Pleitos de Colon*, I, 421. C'est sur une copie incomplète de la déposition de Morales que M. HARRISSE (*Discovery*, 726) avait cru que Juan Niño fit également partie du premier voyage; mais la déposition originale montre qu'on y fait parler ce dernier seulement par ouï dire.

L'assertion (p. 179) que la lettre espagnole de Colomb, dite « plaquette de l'Ambrosienne », parce que le seul exemplaire connu se trouve dans cette bibliothèque, fut imprimée à Séville, est également prise dans la compilation précitée et se trouve être tout aussi inexacte que les autres emprunts. Le señor Asensio, que M. M. invoque à cet égard, semble croire qu'un seul typographe en Europe a imprimé au x^e siècle en caractères gothiques sur du papier à filigrane maniforme. Or comme la plaquette de l'Ambrosienne ainsi que le *Floreto de San Francisco* sorti des presses de Menardo Ungut et Ladislas Polono, à Séville, sont l'une et l'autre en caractères gothiques, sur papier au filigrane à la main ouverte, l'écrivain andaloux, avec l'esprit critique des savants espagnols de nos jours, a tout de suite tiré de ce fait la conclusion, à ses yeux inéluctable, que la précieuse plaquette fut imprimée à Séville et par ces imprimeurs mêmes. Malheureusement pour cette belle découverte, on connaît plus de cinquante typographes qui à cette époque n'ont pas procédé autrement, et les caractères d'imprimerie ainsi que le filigrane des deux impressions qu'a comparées le señor A. ne se ressemblent pas. Il y a plus, jamais Ungut et Ladislas le Polonais n'ont possédé de fonte rappelant, de loin ou de près, aux yeux de quiconque sait regarder et voir, les types employés dans la lettre espagnole de Colomb ¹.

M. Markham, à qui l'on doit de si consciencieux travaux ², eut dû cependant être sur ses gardes, car c'est au señor Asensio qu'il avait déjà emprunté (de seconde main ³) l'histoire extraordinaire où l'on fait Colomb raconter à Toscanelli en 1491 les événements de 1493, et ce dernier les relater à son tour, alors qu'il était mort depuis 1482, à Vincenzo Dante de Rinaldi ⁴.

Colomb, on ne sait quand au juste, écrivit une lettre à Toscanelli pour obtenir des renseignements touchant la possibilité d'arriver en Chine ou au Japon par la voie occidentale de l'Océan Atlantique. L'astronome florentin lui adressa en réponse la copie d'une sorte de mémoire épistolaire qu'il avait rédigé sur ce sujet et envoyé à Fernam Martins, chapelain du roi de Portugal, le 25 juin 1474. Cette communication était accompagnée d'un billet de Toscanelli à Colomb, dont l'original latin est perdu, mais que Las Casas nous donne en espagnol, d'après une traduction trouvée par lui dans les papiers de l'Amiral, apparem-

1. Qui a imprimé la première lettre de Colomb, dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen*, 1892, III.

2. Voir notamment ses traductions de Gonzales de Clavijo, de Pascual de Andagoya, de Garcilasso de la Vega, et toutes ses belles publications sur l'histoire du Pérou.

3. *Life of Christopher Columbus* by Clements R. Markham, C. B. London, 1892, in-8°, p. 147.

4. *Revue critique*, sept.-oct. 1892, p. 168; Ximenes, *Del vecchio e nuovo gnomone fiorentino*, p. cxvii et cxviii; *Toscanelli*, périodique publié à Florence par M. Uzielli et admirablement documenté, numéro de janvier 1893, p. 35.

ment à Séville, lorsqu'il explora la Bibliothèque Colombine : « La cual yo vide y tuve en mi mano vuelta de latin en romance », dit l'ardent prélat. Mais il omet de donner la date de ce billet, date cependant essentielle pour déterminer l'époque précise de l'arrivée de Colomb en Portugal et quand le hardi marin conçut le projet qui devait l'immortaliser. De là une grande divergence d'opinion entre les historiens, réduits à chercher les principaux éléments de discussion dans la phrase suivante, espagnolisée, de Toscanelli : « Por respuesta de tu carta, te invio el traslado de otra carta que *há dias* yo escribí à un amigo y familiar del Serenissimo Rey de Portugal, *ántes de las guerras de Castilla* '. »

La lettre à laquelle Toscanelli fait allusion est datée : « Florencia 25 iunii 1474 », donc, dit M. M. (p. 4, à la note) la copie en fut envoyée par Toscanelli à Colomb en juillet 1474 : « The date of the letter to Martins being June 24th 1474, that of the letter to Columbus was some days afterwards, in July 1474 ». La raison sur laquelle l'éminent géographe anglais appuie sa conclusion est que *há dias* veut dire : il y a quelques jours : « He fixes the date of his letter to Columbus by the words : *some days ago*. »

D'abord, qu'il nous soit permis de dire que *há dias* signifie, sans contestation possible, non : « il y a quelques jours », mais au contraire : « il y a beaucoup de jours, il y a longtemps ». »

Ensuite, et ce qui prouve le bien fondé de notre objection, c'est que Toscanelli n'eût pu faire allusion en juillet 1474, surtout comme d'une chose passée, à un événement qui ne commença à se produire que dix mois après et dont la durée fut de quatre ans. En effet, « las guerras de Castilla », auxquelles Toscanelli se réfère sont la fameuse guerre de succession, qui éclatât seulement en mai 1475, lorsqu'Alphonse de Portugal envahit l'Estramadure ³. Il est donc évident que Toscanelli écrivit à Colomb après cette guerre ; c'est-à-dire postérieurement au traité de paix entre l'Espagne et le Portugal, signé le 24 septembre 1479.

M. M. a inséré une traduction en anglais de la lettre de Toscanelli à Martins, faite sur l'original latin, qu'il a emprunté de même à l'ouvrage du señor Asensio, mentionné antérieurement ⁴. Ici l'on peut invoquer les circonstances atténuantes, car ce dernier a enjolivé sa publication d'euphémismes très curieux, destinés à produire un effet d'optique fréquent dans la Péninsule. M. M. s'y est laissé prendre, croyant sans doute que c'était une nouveauté dont le mérite revenait à l'écrivain

1. Las Casas, *Historia*, I, 92.

2. « *Dias ha*. Ab que s'explica qu'alguna cosa succebi molts dias abans del temps en que's referex : *Dias ha*. » Dans le dictionnaire de la langue catalane de Labernia, « ab la correspondencia castellana », I, 431. Voir aussi le dictionnaire espagnol de Fernandez, Madrid, 1846, V, 141.

3. Bernaldez, *Reyes Catolicos* caps. xvi-xxxvii.

4. Un historien espagnol de Christophe Colomb, dans la *Revue critique*, septembre-octobre 1892.

sévillan. Nous regrettons d'avoir encore à détromper l'honorable président de la Société de géographie de Londres.

La découverte du véritable caractère de ce document et la publication en son texte original, priment tout ce qu'il a été donné à notre génération de faire connaître touchant l'histoire de la géographie du Nouveau-Monde. Aussi l'apparition de ce texte fut-elle accueillie avec autant de surprise que d'intérêt par les savants de France, d'Allemagne et d'Italie. En Espagne on ne commença à y faire attention que longtemps après et par ricochet, si l'on ose s'exprimer ainsi. Depuis, cette épître latine n'a pas cessé d'être le sujet de dissertations ou de commentaires. On la cite toujours en passant sous silence le nom de celui qui le premier la fit connaître, ou bien en ne lui accordant d'autre mérite que de l'avoir envoyée chez l'imprimeur. Les savants espagnols insinuent même que don José Maria Fernandez y Velasco, alors bibliothécaire de la Colombine et certainement le plus brave homme de la terre, avisant M. Harri-
 risse, qui flânait dans les salles de cette bibliothèque, lui aurait tenu à peu près ce langage : « Noble étranger vous m'intéressez. Tenez, voici un document qui ne peut manquer de vous surprendre et de vous plaire. Ce n'est rien moins que le texte original latin de la lettre de Paolo del Pozzo Toscanelli, si ardemment cherché et en vain depuis trois siècles. Allez et propagez la bonne nouvelle ! » Sur ce, le critique américain, (riche comme Crésus), sans perdre une minute aurait fait imprimer la lettre, et c'est ainsi que le monde savant se trouve aujourd'hui en possession de ce texte désormais fameux : joie jusqu'alors réservée aux seuls Andalous.

Nous avons d'excellentes raisons pour croire que les choses ne se sont point passées précisément de la sorte.

Lorsque M. Harri-
 risse, en 1863, préludait aux travaux historiques destinés à lui procurer tant d'agrément, il pria M. le duc de Montpensier, dont Séville était la résidence, d'obtenir une description détaillée des livres annotés par Christophe Colomb que l'on conservait à la Colombine. Ce prince, aussi obligeant qu'éclairé, transmit la requête à don José Maria Fernandez. Un mois ou deux après, M. Harri-
 risse recevait à New-York un volumineux paquet contenant des photographies d'annotations du grand Génois et un écrit intitulé : *Volumnes que ecstisten en la Biblioteca Colombina con apostillas ó notas autógrafas de D. Cristobal Colom.*

Dans cette liste se trouvait la mention suivante :

« Hay tambien otro volumen en folio cuyo titulo es *Pii II pontificis maximi historia rerum ubique gestarum. Cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit.*

Consta de 105 fojas, está impreso en Venecia por Juan de Colonia en el año 1477. Se conserva en perfecto estado, su impresion y papel es como el anterior, y ambos tienen las margenes de sus fojas enriquecidas con notas autógrafas de D. Cristobal Colom.

En una de las fojas en blanco que se hallan al final de este libro aparece una

bella y perfectamente acabada esfera armilar dibujada por el D. Cristobal Colomb¹. »

Ce précieux volume avait été découvert sur les rayons de la Colombine par le señor Fernandez en 1859, et ce que quatre ans après il jugeait digne de remarque dans les feuillets de garde, se résumait en un dessin de sphère armillaire attribué au grand navigateur génois !

C'était aussi l'étendue des connaissances sur ce sujet partout à Séville. M. Antoine de Latour, membre du cénacle andaloux et esprit très distingué, a écrit dans ses *Études littéraires sur l'Espagne contemporaine*² un chapitre sur les livres ayant appartenu à Christophe Colomb. On y lit le passage suivant :

« Il y a quelques années, on ne connaissait encore que ces deux volumes³ ; mais, piqué au jeu par la découverte de Washington Irving, don José Maria Fernandez se mit en quête à son tour et mit la main sur un troisième volume qui avait pour titre :

« Pii II, pontificis maximi, historia rerum ubique gestarum cum locorum descriptione non finita Asia minor incipit.

« C'était un in-folio bien imprimé, sur beau papier, et par Jean de B [C]ologne, à Venise, en 1477.

« A la fin du volume il y a une demi-sphère où l'on n'a indiqué que quelques-uns des points cardinaux. Ce dessin est à deux teintes et de la main de Christophe Colomb. »

De Toscanelli ou de sa lettre latine, rien du tout, pas plus dans la description de M. de Latour que dans celle de don José. De fait, sept années devaient s'écouler avant qu'il en fut question, n'importe où, et dans les circonstances que nous allons dire.

Ce texte latin, donné par le señor Asensio en l'an de grâce 1892 comme une nouveauté, fut publié et republié vingt années auparavant par M. HARRISSE. D'abord en fac-similé photographique et en transcription le 13 novembre 1871, à Séville. C'est ce texte qu'a imprimé le savant andaloux l'année dernière, et par le plus grand des hasards, sans dire où il l'avait pris. Ensuite, ledit texte, mais avec toutes ses abréviations et accompagné de notes philologiques, fut inséré l'année suivante dans le volume d'*Additamenta* du même M. HARRISSE, publié à Leipzig. Enfin, il parut de nouveau, en 1872, à Paris, avec les abréviations en clair dans son *Fernand Colomb*.

On reconnaîtra que c'était bien faire les choses ; mais M. HARRISSE avait dédaigné de se targuer de ce service rendu aux études historiques. Un Français cependant lui en tint compte. De là une protestation indignée venue de l'Andalousie par le retour du courrier⁴. M. HARRISSE impatienté (ces Américains ont si mauvais caractère !) écrivit alors à don José Maria Fernandez y Velasco, le 3 octobre 1873, la lettre suivante :

1. *Notes on Columbus*, New-York, 1866, 217-218.

2. Paris, 1864, in-12, 328-329.

3. Le ms. du *Libro de las Profecias* et l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly.

4. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, novembre 1874, p. 525-526.

« Permettez-moi de faire appel à votre mémoire et à votre amitié. C'est vous qui, le premier, avez trouvé à la Colombine l'*Historia* de Æneas Sylvius ayant appartenu à Christophe Colomb, et vous avez observé parmi les feuillets manuscrits de ce volume une lettre de « Pablo Físico ». C'est encore vous, qui avec votre obligeance habituelle m'avez mis le livre entre les mains. Ce fait est incontestable et je n'ai pas manqué de le reconnaître. Mais ce que je désire savoir est ceci : Avant mon arrivée à Séville avez-vous jamais dit à quiconque (ou avez-vous jamais dit à moi) que ce « Pablo Físico » était Paolo del Pozzo Toscanelli, et que cette lettre donnait le texte original cherché depuis si longtemps, texte dont nous ne connaissions qu'une mauvaise traduction italienne? Veuillez me répondre le plus tôt possible ¹. »

Il y avait matière à réflexion. Les cosmographes étrangers parlaient beaucoup de cette « heureuse trouvaille », et on doit reconnaître que cela manquait de charme, pour un cénacle d'érudits sévillans, de se voir obligés d'avouer qu'ils avaient eu entre les mains et retourné dans tous les sens pendant douze années un document de cette importance sans se douter jamais de ce que c'était ! Enfin, deux mois et vingt jours après, M. H. recevait de don José la réponse suivante :

« Malade depuis longtemps. Amigo mio, je ne puis vous écrire une lettre aussi longue que je le ferais si je me portais mieux. Pour votre tranquillité, je vous dis aujourd'hui que je connaissais depuis des années le texte latin de la lettre de Toscanelli, mais je ne lui attribuais aucune importance, croyant que l'original était l'italien. C'est vous qui lui avez donné beaucoup d'intérêt et qui nous avez tirés de notre erreur, et il est du devoir des lettrés de vous en être reconnaissants... ² »

Ce billet était accompagné de deux lettres du señor Asensio, qui, malgré ses petits travers d'érudit espagnol, est un fort galant homme. Nous en extrayons les passages suivants :

« Il est certain, il est incontestable que ni Fernandez ni moi même, ni personne n'avons accordé à ce feuillet l'importance que vous lui avez donnée. C'est vous le premier, le seul qui ayez dit : C'est le texte latin tant désiré par les Colombistes ! Et vous fûtes aussi le premier à le publier. »

1. « Paris 3 de Octubre de 1873.

Sr. Dn. J. M. Fernandez y Velasco. Bibliotecario de la Biblioteca Colombina in Sevilla.

Muy Señor mio y Amigo : Permitame V. implorar. su memoria y amistad. V. ha sido el primero que encontró en la Colombina la *Historia* de Æneas Sylvius que habia pertenecido à D. Cristoval Colon, y V. observó entre las hojas manuscritas que pertenecen a este libro, una carta de un « Pablo Físico », y V. tambien fué el que, con su amabilidad acostumbrada, me le puso en las manos. Esto es un hecho incontestable que yo no he dejado de reconocer. Pero, lo que yo quisiera saber es : si antes de mi llegada à Sevilla, habia V. dicho à alguna persona (ó si me ha dicho) que aquel Pablo Físico era *Pablo del Pozzo Toscanelli*; y que esta carta contenia el testo original buscado tanto tiempo, y del qual no conociamos mas que una mala traduccion italiana? Le suplico me responda lo mas pronto posible, y contando siempre con la gratitud de su amigo affmo. Q. B. S. M. Enrique Harrisse. »

2. « M. Henry Harrisse. Enfermo hace dias, amigo mio, no puedo escribir à V. largamente, como lo haré en estando mas aliviado. Para su tranquilidad le digo hoy que yo conocia hace años el testo latino de la carta de Toscanelli, pero no le daba importancia, creyendo que el orijinal era el italiano. V. le ha dado gran interes y nos ha sacado de nuestro error, por lo que le deben estar agradecido los aficionados, Siempre de V. afmo. JOSÉ MARIA FERNANDEZ. Sevilla. Dic^o 23-73. »

«.....J'espère qu'avec la lettre de Fernandez et la mienne vous pourrez réfuter vos détracteurs, car nous confessons loyalement avoir connu le texte latin, mais sans lui donner plus d'importance qu'à l'italien inséré dans les *Historie*, ou à la traduction espagnole que Barcia en a fait. Nous ignorions que le texte latin était inconnu et inédit. C'est vous qui l'avez dit ». »

Rendons donc à César ce qui appartient à César. Ainsi, grâce à Barcia et aux *Historie* (où le nom de Toscanelli n'est pas mentionné une seule fois) don José Maria Fernandez et le señor José Maria Asensio ont eu connaissance de la lettre du célèbre astronome et, en cela bien supérieurs au grand Mariana qui, lui, voyait dans Pablo Fisico « un cierto Marco Polo, Medico Florentin ² », ils ne se sont pas trompés un seul instant sur le véritable auteur du document. On doit croire aussi, en bonne logique, que c'est à leur connaissance approfondie de Barcia et des *Historie* que les deux savants andalous durent également de savoir que l'original de cette épître fameuse était l'italien : « que el original era el italiano ».

Mais, chose bizarre, Barcia et les *Historie* disent précisément le contraire. « Maestro Paolo mandó la risposta in Latino », lisons-nous dans les *Historie* ³. « Traducido de Latin en nuestra Lengua ⁴ », dit Barcia.

Cosas de España!

B. A. V.

485. — PASOLINI (Pier Desiderio). *Caterina Sforza*. Rome, Loescher et Cie. 1893. 3 vol. in-8 de VII-405, 450 et XII-861 p.

Trois gros volumes consacrés à une femme dont la vie se résume dans l'acquisition et la perte d'Imola et de Forlì : il y a là de quoi inquiéter un lecteur français. Mais, sans nier que son biographe eût pu se défendre davantage contre l'amour de son sujet, il faut convenir non seulement qu'il a mis en pleine lumière une figure énergique mais qu'il a éclairé d'un jour nouveau l'histoire morale de son époque. A voir les princes d'Italie à la fin du xv^e siècle si furieusement prodigues

1. «
Certo, indudable que ni Fernandez, ni yo, ni nadie habia dado à aquella hoja la importancia que V. le dió. V. FUE EL PRIMERO, EL UNICO, que dijo : ¡ es el testo latino tan deseado per los colombistas! Y V. ha sido tambien el primero en publicarlo.....
JOSÉ MARIA ASENSIO. OCT. 17-73. »

«
Espero que con la carta de Fernandez y con la mia hará V. enmudecer à sus detractores, pues le confesamos lealmente que conociamos el texto pero no le dabamos mayor importancia que al italiano incerto en las *Historie* ó al español traducido de aquel por Barcia ; no sabiamos que el texto latino era inedito y desconocido ; V. nos lo dijo..... » JOSÉ MARIA ASENSIO » (non datée).

2. Mariana, *Historia general de España*, 1623, II, 506.

3. *Historie*, 1571, f^o 15, verso.

4. Barcia, *Historiadores primitivos de las Indias*, 1749, I, f^o 5, verso.

d'assassinats, on croirait que toute vertu s'est alors réfugiée dans quelque couvent et que l'amour des plaisirs, des arts et des lettres trouvait seul place à côté de l'ambition dans les cœurs des grands personnages. On sait bien qu'il va éclater à Florence une révolution à la fois religieuse et politique et que c'est la régularité des mœurs aussi bien que l'égalité républicaine qui sera défendue contre les Médicis par de véritables puritains ; mais on croit que le peuple est seul à connaître les scrupules, les remords et la vertu de la prière.

Or voici une femme née de la race des fiers condottieri qui règnent à Milan : elle a hérité de leur ambition, et son mariage avec un neveu de Sixte IV lui donne le moyen de l'assouvir. Son époux devient seigneur de deux places qui commandent les routes de la Toscane, de la Vénétie et de Rome : elle est l'âme de sa politique ; elle l'aide à éblouir ses sujets par un luxe destiné à les rassurer contre la crainte de demandes d'argent ; elle joue un rôle dans la comédie sanguinaire par laquelle la feinte révolte d'un affidé supprime un gouverneur dont on veut se débarrasser. On assassine son mari : plutôt que de livrer aux conjurés les châteaux demeurés fidèles, elle expose à leur fureur sa vie d'abord, puis, quand elle s'est réfugiée dans une citadelle, celle des siens. Rétablie dans la possession de ses États par son oncle Ludovic le More, elle venge son mari. Plus tard elle venge, et cette fois avec cruauté, l'assassinat d'un beau capitaine qu'elle a secrètement épousé dans l'intervalle. Elle se défend dans Forlì contre César Borgia avec tant de vaillance que, quand les Français qui, alliés du pape, l'ont prise sur la brèche, apprennent qu'Alexandre VI la retient prisonnière, ils viennent à franc étier le sommer de l'élargir¹. Certes auprès d'une pareille femme qui trouvait tout naturel qu'on se défît adroitement d'un ennemi, les héroïnes de la Fronde paraissent timides ; et aujourd'hui encore dans les Romagnes le peuple ne se rappelle que le sang qu'elle a versé. Pourtant elle est sincèrement pieuse et inviolablement attachée à tout ce qu'elle considère comme son devoir. Elle veille à l'exacte distribution de la justice ; durant les quatre épidémies qui, de son temps, désolent les Romagnes, durant les disettes, sa générosité, sa prévoyance, sa fermeté atténuent les souffrances de ses sujets. Coquette au besoin quand il s'agit de tourner la tête par quelques avances à un serviteur qu'elle veut éloigner, elle est irréprochablement fidèle à ses devoirs d'épouse ; et c'est précisément son amour pour son deuxième mari qui lui a dicté ses plus impitoyables représailles. Sa tendresse maternelle est d'autant plus méritoire qu'elle n'est pas toujours payée de retour ; les enfants de son premier lit ont été les instigateurs du meurtre de son second mari et, pendant sa captivité au château Saint-Ange, ils se sont intéressés bien tardivement à ses malheurs. Son dévouement pour eux ne lui fait au reste rien perdre de

1. V. p. 475 du 2^e vol. le joli passage où M. P. décrit leur enthousiasme pour elle avec une malice qui n'exclut pas la sympathie.

sa clairvoyance et de sa dignité; car elle repousse péremptoirement pour son fils aîné la main de Lucrece Borgia; elle a compris qu'Alexandre VI travaillait pour le Valentino et n'a d'ailleurs pas voulu ratifier l'impudente annulation du mariage de Lucrece avec un Sforza. Enfin sa conscience qui permet trop à ses sentiments d'ambition et de vengeance, ne les absout pas cependant : elle revoit en rêve les petits enfants sur qui elle a puni la perfidie de leurs pères, et une lettre de Savonarole nous apprend qu'elle a imploré de loin pour les troubles de son âme l'austère pitié du fameux dominicain. Résolument avide de puissance, elle est demeurée simple de cœur : quoiqu'elle se plaise dans la société des hommes instruits, elle ne se soucie pas d'attirer auprès d'elle une cour de lettrés, d'inspirer des artistes; c'est une ménagère assidue aux travaux domestiques; le seul écrit qu'elle ait composé est un recueil de recettes médicinales. En un sens, elle appartient moins à la Renaissance qu'au moyen âge.

Le cas est même moins rare qu'on ne pense. M. P. le montre par la vie même des rudes batailleurs dont Caterina est née: Muzio Attendolo, son bisaïeul, si âpre dans son désir de parvenir, ne souffrait dans son camp ni joueurs ni blasphémateurs; il n'admettait chez lui ni incrédules ni bouffons; il entendait la messe chaque jour. Toutes les femmes de cette maison manient au besoin l'épée comme Caterina, mais elles sont toutes dévouées au chef de la famille : c'est pour obtenir la délivrance de Muzio qu'une d'elles se jette l'épée à la main sur les envoyés du roi de Naples qui lui ordonnent de livrer son château et jure de les faire pendre si son frère n'est pas remis en liberté; la femme de Francesco Sforza, Bianca Maria Visconti, qui marche contre des rebelles et les fait rentrer dans le devoir, qui sous les murs de Crémone met les Vénitiens en fuite, est une pieuse chrétienne qui va la nuit nu-pieds prier Dieu, qui élève soigneusement ses enfants et adore son époux.

Ce n'est donc pas seulement parce que Caterina mérita l'admiration de Machiavel, ni parce que son troisième mariage fit d'elle la mère de Giovanni Dalle Bande Nere et l'ancêtre de souverains toscans, français et espagnols, qu'elle fixe l'attention de l'histoire. En approfondissant sa biographie, M. P. a trouvé la preuve des vertus qui, même au moment où l'Italie était surnommée à bon droit la Vénéneuse, subsistaient encore chez une partie de ceux qui la corrompaient ou la faisaient souffrir.

Sur les trois volumes, un est entièrement consacré aux documents qui ont servi à établir la biographie. Pour donner une idée des recherches poursuivies par l'auteur malgré les occupations de la politique (M. Pasolini est sénateur du royaume d'Italie), je dirai que les *Regesti* des papes sous lesquels a vécu Caterina forment deux cent quatre-vingt-treize volumes qu'il a fallu dépouiller. Pour donner une idée de ses découvertes, je dirai que le dernier biographe de la comtesse de Forlì avait trouvé *une* lettre d'elle, et que M. Pasolini en a trouvé

cinq cents. Cet ouvrage qui repose sur des investigations si patientes n'en offre pas moins une lecture des plus attachantes ; les nombreuses illustrations qui le rehaussent n'en sont que le moindre ornement : le talent du narrateur égale la perspicacité de l'historien.

Charles DEJOB.

486. — *Lettres des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur (1682-1700)*, publiées d'après les originaux conservés à la Bibliothèque royale de Copenhague, par Emile GIGAS. Copenhague, Gad ; Paris, Alph. Picard, 1892. In-8 de vii-380 p.

Reproduisons d'abord les premières lignes de la *Préface* qui contiennent d'utiles explications : « Le premier volume de ce recueil (1) contenait une partie de la correspondance d'un grand sceptique de la religion réformée ; celui-ci est composé de lettres d'une association religieuse de naïfs croyants, soumise aux doctrines de l'église de Rome. Mais il y a cela de commun entre les confrères de Mabillon et de Montfaucon et les amis de Pierre Bayle, que les questions de science et les nouvelles de la *république des lettres* forment les principaux sujets de leur commerce épistolaire. C'est la même période littéraire, tant soit peu *alexandrine* par l'érudition dominante, que servent à illustrer les correspondances recueillies dans ces volumes ; et de part et d'autre, dans les lettres du philosophe de Rotterdam et des pasteurs et professeurs calvinistes, comme dans celle des humbles et infatigables bénédictins, on retrouve souvent le même amour, fidèle et désintéressé, de la science, joint à des qualités d'esprit que l'on ne manquera pas de reconnaître pour celles du genre français ».

Après avoir tracé ce parallèle terminé par un si aimable compliment pour nous, M. Gigas dit que les originaux par lui imprimés appartiennent depuis longtemps à la collection épistolaire Bölling (section étrangère), conservée à la Bibliothèque royale de Copenhague ; que ce sont probablement des épaves du grand naufrage qu'eurent à subir les collections de Saint-Germain-des-Prés vers la fin du XVIII^e siècle ; qu'on reconnaît çà et là la main de D. Vincent Thuillier, éditeur des ouvrages posthumes de Mabillon et de Ruinart, dans les notes marginales de quelques lettres que contient, en partie, le premier volume de son édition. Il ajoute que c'est un supplément aux recueils de lettres bénédictines déjà publiées par

1. *Lettres inédites de divers savants de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e*. T. I. *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*. J'ai rendu compte ici de ce tome I et l'éditeur a cité quelques-uns des éloges que j'ai eu alors le plaisir de lui donner, à côté des éloges de critiques tels que M. Gabriel Monod, M. N. Weiss, M. F. Du Rieu, etc. Je suis très fier d'être mentionné en pareille compagnie ; mais je puis redire avec le frère Julien Bellaise à Mabillon (p. 70) : « V. R. a trop d'honnêteté, et assurément cela ne valait pas de me nommer ainsi. »

Valéry, par M. Jadart, etc., qu'il a voulu donner. Ce supplément ne pouvait être ni plus intéressant, ni mieux édité ¹.

J'énumérerai d'abord les documents renfermés dans le volume; je leur emprunterai ensuite quelques curieuses citations; j'examinerai enfin les notes qui sont à la fois d'une grande richesse et d'une grande exactitude.

Les 87 lettres (3 appartiennent au supplément) sont adressées par Michel Bauldry à Fr. Laurens, par A. Le Rouge à D. Luc d'Achery, par Fr. Merlac à D. Claude Chantelou, par A. de Lescale à D. Ignace Philibert, par G. Flambart à D. Robert Quattremaires, par Ant. Adam à D. Claude Martin, par Th. Gale à D. Jean Mabillon (en latin, plusieurs lettres écrites de Londres, la première du 5 juin 1679), par Jean Durand au même, par C. Oudin au même, par F. Ferret à Dom Sylvestre Morel, par D. Ruinart à un destinataire inconnu (de la part de D. J. Mabillon qu'une maladie a tenu quelques jours au lit, par D. Martianay à Mabillon, par V. Obrecht au même (en latin), par E. Bernard au même (en latin), par J. Durand à d'Achery (description en une vingtaine de pages de la solitude de Subiaco, sanctifiée par la pénitence de Saint-Benoît), par J. Bellaise à D. Mabillon, par J. Durand à on ne sait quel personnage, par E. Bigot aux Pères Mabillon et Germain, par Thévenot aux mêmes (plusieurs lettres), par le même à Mabillon seul (plusieurs lettres), par D. Germain et D. Mabillon à D. Placide Porcheron (plusieurs lettres), par les mêmes à D. Ruinart, à un inconnu (plusieurs lettres), par Magliabecchi à Mabillon (plusieurs lettres en italien), par Mabillon à Ruinard (plusieurs lettres), par Martianay au même, par J. Durand à Ch. Bulteau (plusieurs lettres), par Mabillon à Cl. Martin, par Toinard à Mabillon, par D. Estiennot à L. Bulteau, par J. Bellaise à Mabillon, par J. Mill à D. B. de Montfaucon (plusieurs lettres en latin dont la première est datée d'Oxford, 8 juillet 1690), par D. Martianay à D. Estiennot, par ce dernier à Mabillon (plusieurs lettres) par J. Mill. et Basnage de Beauval à D. B. de Montfaucon (en latin), par Nicole à Mabillon, par D. Estiennot à Ruinart, par D. B. de Montfaucon à D. Jean Guillot (plusieurs lettres), par L. Picques à Montfaucon (plusieurs lettres), par ce dernier à D. Estiennot, à Gabriel Groddeck, professeur d'hébreu à Leipzig (en latin), avec réponse du même en la même langue, par Besson à D. Ruinart, par Muratori à Montfaucon (plusieurs lettres en latin), par G. Laparre à Mabillon, par Montfaucon à N. Clément, par C. C. Goetze à Montfaucon, par J. Liron à Ruinart (plusieurs lettres), par Boivin à Montfaucon.

Voici quelques citations qui, à divers points de vue, m'ont paru

1. Je n'y vois qu'une seule mauvaise lecture (p. 236), encore n'est-ce peut-être qu'une faute d'impression : « Je crois que si on était à recommencer sur le bruit qu'on a fait à votre égard, on ne *disoit* rien. » Il faut évidemment lire : « On ne *diroit* rien. »

mériter d'être mises sous les yeux du lecteur : « J'ay cru que vous agreriez une petite découverte que j'ay fait, il y a six à sept jours, à l'occasion de vos analectes. Si elle vous est connue, il n'y aura point grand frais du port d'une lettre, et je vous l'envoie comme je l'ay couché latine, dans un livre que j'appelle *liber de omnia*, qui sert pour soulager ma mémoire, et où il n'y a ny rithme ny raison. » (C. Oudin à Mabillon, p. 32.) — « La cérémonie [de la translation de la relique de Saint-Jean] s'en fit le 16 may [1683]... Dès le samedy M. l'Evêque de Saintes [G. du Plessis de Gasté de la Brunetière] se rendit icy [à Saint-Jean-d'Angély]; il soupa chez nous, mais il coucha en ville, pour y avoir un meilleur lit que les nôtres... Toute la ville s'y trouva. La milice étoit sous les armes... M^{re} dîna au réfectoire avec plusieurs curez. F. Jean Chazal dit une oraison latine pendant le dîner. Il prit pour thème : qui était le plus fort, ou du vin, ou des femmes, ou du Roy, ou de la vérité?... Le R. P. prieur de Saint-Maixent prit pour texte : *Dentem pro dente*.. Je supplie V. R. de montrer cette relation au R. P. Mabillon.. » (Ferret à Morel, p. 35-39) ». — « Mais le plus beau de cette maison [la Vigne d'Este, près de Rome] sont les jardins : ils sont scituez sur la pente de la montagne et coupez par degrez en quatre terrasses où il y a quatre cascades, plusieurs grottes et une infinité d'ouvrages d'eau. On a coupé le roc de la montagne, pour tirer de l'eau de la rivière d'Anio qui est derrière les palais, de sorte que le jardinier n'a qu'à tourner un robinet pour en tirer de l'eau autant qu'il lui en faut... Dieu qui nous vouloit faire éprouver une petite partie de la peine que N. B. P. avait souffert en traversant ces affreuses montagnes [de Tivoli à Subiaco], permit que la pluie nous accompagna presque toujours... j'avoue que, voyant des gens si misérables [au village de Girande], je crus estre dans les montagnes de l'Arabie la plus déserte, et je ne pouvois pas m'imaginer qu'à une seule journée de Rome on pust trouver des marques si sensibles d'une misère extrême. Nous demandâmes où estoit l'hostellerie, car selon la coutume des petites villes d'Italie il n'y a jamais qu'une hostellerie, qui est ordinairement très sale et très mal garnie; celle de Girande l'est au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Je dirois qu'on y entre par la fenestre.. Il n'y a ni lit ni cheminée. Nous fûmes obligés de faire allumer du feu au milieu de la place, et pour comble de misère on ne trouva point d'autre pain pour nous donner qu'un pain fait de bled de Turquie, qui est pesant comme du plomb et qui est si insipide, que je ne pus en avaler un morceau... En vérité N.-S. patriarche ne cherchait pas des lieux délicieux pour sa retraite.. C'est ainsi qu'en a usé le cardinal Fr. Barberin qu'on enterra hier, qui a joui, pendant cinquante-sept ans qu'il a esté cardinal, de près de dix vingt mille escus de biens d'église, qui avoit des pensions sur les plus petits bénéfices et évêchez d'Italie.. Cette ville [Palestine] est encore située sur le penchant d'une montagne à la vue de Rome. Le palais du prince est assez beau, mais la ville ne vaut pas le village de Gonnese. Nous y passâmes

la nuit presque entière sans ozer nous coucher, tant leurs lits sont mal-propres. » (Durand à d'Achery, p. 49 et suiv.) — « J'ai parcouru la préface du *x^e siècle* [*Acta Sanctorum S. Benedicti*, etc.], où il y a de très belles choses. Je ne sçai si le P. Alexandre ne vous fera point un procès sur l'Ave Maria et sur le Rosaire, mais la vérité ne craint rien, surtout quand elle est bien appuyée.. » (Bellaise à Mabillon p. 70.) — « Après deux jours de séjour au mont Cassin, j'en partis avec Messieurs nos compagnons, pour aller à la Cava, qui est un fameux monastère de notre ordre, fondé par Saint-Alfère, moine de Cluny. La scituation de ce monastère a quelque chose de surprenant. La campagne heureuse, quoyque la plus belle et la plus fertile de l'Italie, ne laisse pas d'estre bornée de hautes montagnes des deux côtez. Depuis Capoue jusqu'à Naples ces montagnes s'éloignent beaucoup et laissent une vaste étendue à la campagne, qui est tout plantée de belles rangées de meuriers en droit ligne, qui servent d'appuy aux vignes qui serpentent autour, et fournissent des feuilles pour les vers à soye. Ces belles allées de meuriers et de vignes n'empeschent pas que le reste de la plaine ne soit semé de grains de différents espèces, ou qu'il serve d'agréables prairies, de sorte qu'un mesme terroir produit le bled, le vin, la soie, le foin et toute sorte de légumes, et satisfait agréablement la vue. De Naples à Salernes les montagnes s'approchent peu à peu et enfin, environ quatre milles avant d'arriver à Salernes, les montagnes se joignent, et c'est entre ces montagnes que le monastère de la Sainte Trinité de la Cava est scitué. » (J. Durand à? p. 72.) — « L'affaire des Quiétistes est toujours dans un grand silence. Le pauvre Molinos avec ses compagnons ont plus de temps qu'ils ne veulent pour faire l'oraison de Quiétude. Un de ces jours, estant auprès de St Pierre hors de la ville [à Rome], dans un endroit où l'on tire de la terre pour faire des tuilles, nous vismes une troupe de ces sortes de gens qui estoient assemblez dans une fosse, attendant un de leurs prêtres qui devoit faire la conférence. C'estoit le jour de l'Assomption N.-D. Je m'étonnay qu'aprez ce qui s'est passé, il y eût encore des gens qui pensassent à cette fête. Mais les entestemens, surtout en matière de religion, ne sont pas si aisez à guérir. » (Mabillon à Ruinart, p. 117.) — « L'espérance que j'ay que V. R. aura pitié d'un pauvre diable affligé, depuis un an, des fièvres quartes, qui m'ont fait souvent oublier de moy-même, m'empêche de faire de plus longues prières [pour excuser le retard de ses remerciements], pour avoir plus de tems de vous apprendre une petite nouvelle. Lorsque j'estois encore à nostre monastère de Villemaigne L'argentièrre, un bon païsan de Puyau, qui est un village à une lieue de l'endroit où j'estois, trouva, bêchant la terre dans un bois tout auprès de Purgau, un pot de terre rempli d'environ six cents médailles des Empereurs et Impératrices romains qui ont vescu avant Constantin. Huit jours après la découverte, je me transporté (*sic*) sur le lieu pour voir ces antiques, mais ce fust trop tard, parce qu'on avoit déjà porté tout ce trésor chez M. le Baron de la Bastide, lequel

n'estant guères de nos amis, me faisoit désespérer d'en voir jamais aucune. Néanmoins la fortune voulust qu'aprez en avoir choisi une vingtaine, il rendit tout le reste à la mère du Païsan qui les luy avoit portées. Je trouvé (*sic*) donc moyen de voir toutes ces médailles. [Suit la description des plus remarquables de ces pièces, avec cette piquante observation : « J'en ay une de Nerva que je n'estime pas moins, à cause qu'il est représenté avec un furieux nez, ce que je ne vois point dans aucun de ses portraits. »] (Martianay à Ruinart, p. 119.) — « La brigue a esté grande dans le Conclave pour le cardinal Casanata. Ce cardinal, croyant la partie faite pour luy, et voulant s'en prévaloir, envoyant faire son compliment à M. notre ambassadeur et l'asseurer qu'il accommoderoit les affaires de France avec satisfaction du Roy et du clergé, S. E. ne manqua pas d'y répondre avec civilité. Elle luy fit dire par le P. de la Blandiniere, qu'Elle ne s'opposeroit point à son élévation, mais y contribueroit volontiers. C'estoit un compliment, et le P. la Blandinière, qui avoit cru en tirer avantage, quoyque S. E. n'eust autre dessein que d'amuser et jouer le cardinal, en est resté fort mortifié. Comme on eust proposé ce cardinal pour estre pape à M. le cardinal Fourbin, S. E. fit semblant de l'approuver, disant que c'estoit un bon sujet, et un des plus sçavants du sacré collège; qu'il estimoit beaucoup sa personne, mais, voulant luy donner le change, elle proposa aussi M. le card. d'Estrez (*sic* pour d'Estrées) comme un sujet digne de la papauté, et comme on luy eust dit : *il est françois*, il répliqua : *mais Casanata est espagnol*. Le bruit est extrêmement grand pour Cybo; depuis 3 ou 4 jours on publie partout qu'il sera pape. La brigue des *Zelanti* est grande pour Barbarigo de Padoue¹. On assure cependant que tout le conclave est extrêmement divisé et qu'il durera long-temps sans rien faire... Les satyres paroissent en grand nombre... » (Estiennot à Mabilion, p. 173-175².) — « Les parens de M. de Tillemont ont fait arrêter la lettre qui couroit contre ses mémoires pour l'histoire ecclésiastique, parce qu'elle avoit été imprimée sans privilège ny permission par le sieur Dafity de Romi, c'est-à-dire Faydit de Riom, car c'est son nom. Cet écrit est plein d'injures; il accuse M. de Tillemont de vanité, d'ignorance, d'avoir omis des choses considérables, etc. Il y a quelques gens qui prétendent qu'il y a de l'érudition et quel-

1. On voit plus loin (p. 182) qu'il ne fut pas jugé *papable*, comme étant « trop homme de bien, ce qu'on ne veut point icy. »

2. Toutes ces intrigues font penser au joli mot : *l'Esprit Saint est là en bien mauvaise compagnie*. Le sage bénédictin, qui donne beaucoup d'autres détails piquants sur le conclave dans les lettres suivantes, étoit fort scandalisé de tout ce qu'il entendait dire, et il parle (p. 179) de la joie avec laquelle il retournera « dans la solitude du cloître ». La correspondance d'Estiennot avec Mabilion est à tous égards la plus curieuse du volume. Les anecdotes y ruissellent, et, pour n'en citer qu'une, j'indiquerai le récit (p. 192) de l'aventure d'un conclaviste qui, ayant écouté ce qui se disait dans la cellule du cardinal de Médicis, fut appréhendé au corps par ce prince de l'Eglise qui « l'a bastonné *gagliardamente* ».

ques bonnes remarques. La diversité des sentiments m'a porté à la lire avec plus de soin, et j'y ai trouvé, qu'outre qu'il parle fort mal françois, il fait des bévues presque perpétuelles. » (Montfaucon à Guillot, p. 221.) — « Je fus fort surpris hier, dans l'entretien que j'eus avec vous, de voir les grandes ouvertures que vous aviez pour entrer dans l'ancienne Egypte, et je le fus encore davantage quand on me dit qu'il n'y avoit que quinze jours que vous aviez jetté les yeux pour la première fois sur le psautier que vous me fistes voir. » (Picques à Montfaucon, p. 225.) — « M. le cardinal de Bouillon a fait peindre le modèle d'un mausolée magnifique qu'il veut ériger à Cluny pour toute sa famille. Il a 50 piés de haut, large à proportion. Il l'a fait exposer dans l'église de Saint-Martin des Champs. Il coûtera plus de 200,000 livres. » (Montfaucon à Guillot, p. 232.) — « Le poème de feu M. de Sacy sur le saint Sacrement de l'autel est imprimé in-4°. M. Racine de l'Académie françoise a revu les vers. Il y a au commencement une très belle préface de M. du Fossé. On imprime à Rouen un livre du P. Malebranche de l'Oratoire, intitulé les conversations chrétiennes, dans lesquelles on justifie la vérité de la Religion et de la Morale de J.-C. C'est le P. Lamy qui a eu soin de cette édition, faite avec approbation et privilège (M. de Martignac, jadis précepteur du Marquis de Chanvallon, neveu de M. l'Archevêque, travaille à une traduction françoise de tout l'Ancien et Nouveau-Testament. On craint que ce dessein ne soit au dessus de ses forces. » (Montfaucon à Guillot, p. 236-237.) — « M. l'abbé Renaudot a acheté les mss. orientaux de feu M. d'Herbelot; il y en a plus de 180, qu'il a achetés 1400 livres. » (Montfaucon à Estiennot, p. 250.) — « Nous avons icy [à Rome] le P. Laporte, minime françois, qui a à peu près le même dessein pour Narbonne que l'Abbé Fontanini pour Aquilée. Il veut faire l'histoire de Narbonne en deux parties, dont la première contiendra tout ce que l'on sçait de Narbonne avant le christianisme; il y mettra plus de 2,000 inscriptions, dont la plupart se lisent sur les murailles de la ville, rebâties par François I^{er}. Ce prince y employa tous les vieux monuments, sépulchres, bas reliefs, etc., qu'on y voit encor aujourd'hui. La deuxième partie contiendra l'histoire de Narbonne chrétienne. » (Montfaucon à Clément, p. 299.)

Les notes sont très nombreuses : on en compte, en moyenne, plus d'une dizaine pour chaque lettre, et comme il y a près de cent lettres, c'est un millier d'indications très diverses que l'éditeur nous fournit. Croirait-on que sur ce grand nombre d'indications qui touchent à tout, on en trouve à peine trois ou quatre insuffisantes? Les fils de Claude Dupuy (p. 340) sont incomplètement énumérés : *Jacques* manque à la liste. L'*Abraham Ekellensé* de la p. 93 n'a pas été identifié : c'est le savant maronite Abraham Ecchellensis, professeur d'arabe et de syriaque au Collège de France, auteur d'ouvrages excellents sur les langues, l'histoire et la philosophie de l'Orient. Peiresc (p. 361) n'est pas mort

en 1639, mais bien en 1637¹. La parfaite connaissance des choses de l'érudition, et particulièrement de l'érudition bénédictino-française

1. J'ai prié le savant magistrat déjà loué ici (compte rendu de l'ouvrage du chanoine Didio sur *Mabillon et l'abbé de Rancé*, n° du 27 mars 1893, p. 153, note 1), M. Henri Wilhelm, de me faire connaître son opinion sur le commentaire de M. Gigas, et ce juge si compétent m'a déclaré qu'il trouve le travail à peu près irréprochable. Il me signale seulement quelques *lapsus*, comme celui de la page 337 où, à propos du *Codex Balernensis*, l'éditeur a dit : « Balerna est une petite ville dans le Tessin. » Il s'agit de l'abbaye de Balerne, monastère cistercien du diocèse de Besançon, dans le Jura. M. Wilhelm aurait désiré que certaines notes fussent plus développées, plus complètes, par exemple, à la p. 334, qu'on renvoyât au Rapport de Dantier sur la correspondance inédite des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et à l'histoire de l'abbaye de Munster par Dom Calmet ; aux pages 334 et 335 qu'on citât à propos de Petrus Raynaldaccius, la dissertation de Suarez, évêque de Vaison, *conjectura de libris de Imitatione Christi eorumque auctoribus* (Rome, 1667, in-4°) et celle du P. Papebroch : *Dissertatio an Petrus de corbario [l'antipape] credi possit habere partem in libris de Imitatione Christi (Acta Sanctorum, t. I, 1685)* ; à la p. 337, qu'on citât, à propos du moine arménien Hayton, la notice de Paulin Paris dans *l'Histoire littéraire de la France*, t. XXV, p. 479-507, et un article de Léopold Pannier sur un ms. d'Hayton récemment acquis par la Bibl. nat. dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. XXXV ; à la p. 339 existent deux lacunes : on n'y dit pas que la lettre de D. Ruinart est adressée à un religieux du monastère bénédictin d'Avignon et on n'y dit rien du « R. P. Du Buisson, » lequel n'est autre que Dom Daniel Pierre Du Buisson qui mourut au monastère d'Avignon le 16 septembre 1684 un peu plus d'un mois après que Ruinart eut écrit sa lettre datée du 11 août. Ce qui excuse M. Gigas de n'avoir pas connu Du Buisson, c'est que ce religieux n'a de notice ni dans Le Cerf ni dans Tassin, bien qu'il eût composé *l'Historia monasterii S. Severi* dont le ms. resté inédit sous le n° 12696 du fonds latin de la Bibl. nat. n'a été publié qu'en 1876 en 2 vol. in-8°. Je résume rapidement quelques autres observations critiques de M. Wilhelm : p. 338 : La relation du voyage littéraire de Mabillon et de Germain en Allemagne et en Suisse (1683) a été publiée par le premier de ces doctes voyageurs, sous le titre d'*Iter Germanicum*, au commencement du quatrième volume de ses *Analecta* ; p. 339, sur le monastère du Mont Cassin, il y avait à citer l'histoire de Dom Tosti (en 3 vol. in-8°), le tome I des *Monastères Bénédictins d'Italie* par Dantin et sur le monastère de Cava l'opuscule de l'abbé de Rozan (Naples, 1800) et le volume de l'abbé P. Guillaume (Naples, 1877, in-8°) ; p. 341 : le prétendu *Lupin* n'est autre que le savant P. Augustin Christian Wolff, en latin *Lupus* né à Ypres en 1612 et mort à Louvain en 1681, p. 350 : on aurait pu rappeler, au sujet de la curieuse entrevue incognito du P. Richard Simon et de Dom Martianay, la réconciliation des deux grands batailleurs, attestée par une lettre du dernier, du 13 septembre 1694, dans le recueil des *Lettres inédites de Dom Martianay* publiées par Tamizey de Larroque, p. 31 ; p. 354 : Sainte Magloire était à Paris une des maisons les plus célèbres de l'Oratoire ; p. 231 : le sous prieur de Rouen non identifié par M. Gigas était Dom Guillaume Bessin, auteur des *Réflexions sur le nouveau système du P. Lami*, etc. (Rouen, 1697, in-12) ; p. 350 : pour Prousteau et Desmahis, il fallait citer la plaquette d'Ernest Jovy : *Guillaume Prousteau*, Paris, 1888, in-8° ; pour Dom Guillaume Bonjour, il fallait citer le Rapport de Renan sur sa mission en Italie (*Archives des missions scientifiques*, fascicule VII, p. 373) ; p. 357 : Dom Mathurin Veyssière, connu plus tard, après son abjuration, sous le nom de La Croze, ne s'est jamais appelé *Voyssière* ; p. 367 : à propos de « la grosse Bible manuscrite de saint Aubin, » dont parle Dom Liron, on aurait pu rappeler que cette bible doublement précieuse, car elle est annotée de la main de Mabillon, est conservée à la bibliothèque d'Angers.

que l'on possède à Copenhague, fera joyeusement accueillir la promesse ainsi formulée par M. Gigas (préface, p. vi) : « La deuxième et dernière partie du tome présent, qui sera mise au jour le plus tôt possible, contiendra nos lettres bénédictines écrites dans la première moitié du XVIII^e siècle, avec un supplément composé de quelques lettres récemment trouvées à la bibliothèque et écrites avant 1701, de quelques fragments de lettres retranchées par D. Thuillier, et d'une notice biographique inédite sur D. Bernard de Montfaucon. »

T. DE L.

487. — Molière. **Le malade imaginaire**, nouvelle édition classique revue et publiée avec une introduction et des notes par l'abbé L. PAUTIGNY, agrégé de l'Université. Paris, Poussielgue, 1893, 126 pp. in-18 cartonné.

Cette édition mérite d'être distinguée de la foule des livres classiques. Elle se recommande à l'attention des professeurs par une annotation grammaticale très soignée. Comme elle est destinée aux élèves de l'enseignement moderne, M. Pautigny ne pouvait citer du latin. Mais il a su faire comprendre la langue de Molière à l'aide de rapprochements qui témoignent d'une grande connaissance des auteurs du XVII^e siècle. Le texte adopté par M. P. est celui de 1682. Il pourrait donner lieu à une conjecture. A la fin de la première scène, quand Argan appelle ses gens, il commence par les sonner. Les premiers « drelin, drelin, drelin » paraissent être la notation amusante du jeu de scène, et non une partie du rôle débité par l'acteur, comme M. P. l'imprime avec ses prédécesseurs. Molière, en écrivant, se joue la scène à lui-même. Puis les appels se joignent à la sonnerie. « Toinette! (Drelin, drelin, drelin, drelin)... Chienne! coquine! (Drelin, drelin, drelin)... » Ce n'est qu'à la fin, qu'il crie « Drelin, drelin, drelin », et ce changement est indiqué expressément dans le texte. L'annotation comporterait en outre quelques additions. M. P. signale dans le détail les archaïsmes de Thomas Diafoirus (II, 6). Il eût été utile de remarquer qu'ils lui sont propres, et que Molière fait de ce jeune homme, non seulement un pédant, mais aussi une manière de provincial, en retard d'un demi-siècle. La réplique : *Optime* de M. Diafoirus, est dans la même scène ridicule doublement, parce que ce latin est hors de saison et parce que c'était la façon technique dans les collèges d'exprimer la meilleure note; le compliment de Thomas Diafoirus est donc apprécié par son père comme un bon devoir d'élève. Je sou mets ces observations à M. Pautigny, non pour critiquer son travail, mais pour lui témoigner ma reconnaissance pour la lecture de sa consciencieuse et pratique édition.

A.

488. — Paul COTTIN. *L'Angleterre devant ses alliés (1793-1814)*. Paris (Revue rétrospective), 1893, 100 p. in-8.

On ne reprochera pas à M. Cottin d'atténuer l'importance de la rivalité de la France et de la Grande-Bretagne pendant la période de la Révolution et de l'Empire. Il reconnaît la main de l'Angleterre jusque dans les excès des jacobins d'hier et les méfaits des anarchistes d'aujourd'hui. La présente publication a pour objet de relever toutes les trahisons de la perfide Albion à l'égard de ses alliés, Chouans, Siciliens ou Turcs, surtout de la rendre responsable des horreurs commises pendant la longue lutte de 1793 à 1814, et le but de ce vigoureux réquisitoire est d'ébranler la foi des États de la Triple alliance dans les secours que la Grande-Bretagne pourrait leur donner. On lit avec curiosité cette sorte de pamphlet, ardemment écrit et appuyé sur un certain nombre de publications vieilles ou récentes, et l'on ne peut s'empêcher de s'émouvoir rétrospectivement sur le sort des malheureux soldats français et suisses, que la capitulation de Baylen relégua sur les pontons espagnols.

F. D. C.

489. — VANDAL. *Napoléon et Alexandre (L'alliance russe sous le premier empire)* 1809. Le second mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance. Paris, Plon, 1893. In-8.

Dans son premier volume, M. Vandal a raconté l'éclosion soudaine de l'alliance franco-russe à Tilsitt et son couronnement à Erfurt. Cependant on prévoyait déjà qu'elle ne saurait durer. En se partageant le monde, Napoléon et Alexandre allaient se trouver seuls face à face, se mesurer du regard et se préparer à en venir aux mains. C'était fatal.

Le nouveau livre de M. V. montre cette volte face. L'alliance n'a satisfait ni Napoléon dans ses visées sur l'Occident, ni Alexandre dans ses rêves d'Orient. Du reste, une question vitale doit les brouiller : celle de ce grand duché de Varsovie attaché aux flancs de la Russie de manière à en faire sortir une Pologne reconstituée. La guerre d'Autriche de 1809 propage le mal puisque la Galicie doit se souder au dangereux État. Allié mécontent de Napoléon, Alexandre n'a fait aux frontières autrichiennes que de platoniques démonstrations, suivant le conseil de Talleyrand, qui l'a intéressé au salut de la monarchie de Habsbourg. Ce qui le surprend bien, c'est que de la paix de Vienne résulte le mariage de l'archiduchesse avec Napoléon, à qui la Russie vient de refuser la grande duchesse.

Alexandre s'effraie des suites de ce semblant d'alliance austro-française, d'autant plus qu'il se flatte de contrecarrer Napoléon par une politique identique : l'accord avec la cour de Vienne et même la reconstitution d'un royaume de Pologne, dont il porterait la couronne pour la plus grande

joie de son ami Czartoriski. Puis Napoléon a de telles exigences dans le système du blocus continental qu'il se rend intolérable à l'Europe ; Alexandre hésite à ruiner son peuple en l'appliquant jusqu'au bout et il éprouve une nouvelle surprise, heureuse cette fois, en découvrant un ami dans la personne de Bernadotte, le nouveau prince de Suède. En fermant le volume, qui s'arrête au début de 1811, on voit les deux chimériques alliés dans des rapports tendus : Alexandre rompt le traité de commerce franco-russe, qui date de 1787, tandis que Napoléon dépossède le duc d'Oldenbourg, parent du Tsar.

L'Angleterre aidant, la brouille éclatera. En cette histoire si approfondie, s'il est une critique à adresser à l'auteur, c'est qu'il laisse dans l'ombre cette prodigieuse rivalité anglo-française qui domine toute l'histoire de la Révolution. Une seconde critique porterait sur le genre adopté : l'histoire diplomatique. Il faut un talent semblable à celui de M. de Broglie, le chef de cette école, pour ne pas égarer le lecteur dans le dédale de négociations le plus souvent stériles. M. V. a ce talent, mais je ne conseillerais pas le genre à beaucoup d'écrivains. Heureusement, chez l'historien de l'alliance franco-russe, le style, la narration de quelques épisodes, comme le second mariage de Napoléon déjà paru dans la *Revue historique*, l'esquisse de certaines figures, comme Kourakine et Tchernitchef, sauvent le volume d'une menaçante monotonie.

Les documents consultés sont tirés des ministères des affaires étrangères de Paris, de Vienne et de Pétersbourg, qu'un émule de M. Vandal, M. Tatistchev, a utilisés de son côté. Les mémoires de Talleyrand, surtout pour cette époque, ne donnent rien de nouveau. Mais M. V. a tiré bon parti de ceux de Metternich et de Czartoriski, de la correspondance de J. de Maistre et d'autres publications récentes, comme le livre de M. Vassiltchikof sur les Razoumovski. Peut-être eût-il bien fait de négliger celles qui ne rentrent que dans l'histoire agréable et de recourir encore à d'autres documents : le manuel de M. Green, tout excellent qu'il est, n'est qu'un manuel et ne tient pas lieu de toute la littérature anglaise sur la matière. M. Vandal traite la question économique sans insister assez, à mon avis, sur les souffrances de l'Europe au temps du blocus. Toutefois, en répétant le mot d'un ministre contemporain : « l'hostilité économique est incompatible avec l'amitié politique », l'auteur donne une preuve de plus de son grand sens et de sa haute impartialité. On attendra avec confiance la suite de cette œuvre singulièrement murie et supérieurement rédigée, le volume dernier de cette trilogie dont les trois termes sont Erfurt, Vienne et Moscou ¹.

F. D. C.

1. M. V. ne paraît pas tout à fait au courant de la généalogie d'Holstein, dont les branches occupent, en 1810, les trônes de Danemark, de Suède, de Russie et d'Oldenbourg. Il fait honneur à Genève d'être le berceau de Laharpe. Qu'en dira le canton de Vaud, juste ciel ?

490. — TARDE. *Les transformations du droit*. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 212 pages. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Tarde n'est pas un travail d'érudition. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire une étude personnelle des textes; il s'est contenté de prendre les données que lui fournissaient les ouvrages de seconde main, en particulier ceux de Sumner Maine, de Laveleye, de Fustel de Coulanges, de MM. Dareste, Letourneau, Loria, etc., et il nous expose le résultat des réflexions que lui ont suggérées ces lectures. Il passe successivement en revue le droit criminel, la procédure, le régime des personnes, le régime des biens, les obligations, et il s'efforce de démontrer qu'il n'y a pas une évolution naturelle, et, pour ainsi dire, nécessaire du droit, qu'on fait généralement la part trop belle à la doctrine du transformisme et qu'on ne tient pas un compte suffisant d'une foule de causes accessoires, notamment de l'instinct d'imitation.

Je ne saurais dire tout le plaisir que l'on éprouve à suivre M. Tarde dans sa rapide excursion. Les idées justes, les vues ingénieuses abondent dans son livre. Même sur les questions les plus rebattues, il trouve moyen d'être original, sans jamais chercher le paradoxe. Son talent rappelle, par certains côtés, celui de Sumner Maine. Son style a de la précision, de l'élégance, et, par moments, de la saveur. Son seul tort est de se perdre parfois dans la métaphysique. Il y a page 125 et suiv. de longs développements philosophiques qui obscurcissent et gâtent bien inutilement le chapitre des obligations.

Paul GUIRAUD.

LETTRE DE M. CLERMONT-GANNEAU

LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE ET LA PORTIÈRE BALLIA

Dans un des curieux passages de Barbarus relevés par M. Lejay dans son intéressant article sur les *Chronica minora* édités par M. Frick¹, il est dit que la portière (*hostiaria*), qui provoqua par son indiscrete question le reniement de saint Pierre, s'appelait *Ballia*, « quod interpretatur *querens* ».

Le texte porte *querens*; mais il est clair que c'est une simple forme orthographique de *querens*, et qu'il faut comprendre « celle qui demande », et non « celle qui se plaint ». Quelle est l'origine de ce nom singulier? Si Barbarus n'y avait pas joint cette traduction formelle, on pourrait être tenté de croire que la leçon *Ballia* est tout bonnement née du mot *alia* de saint Mathieu (26 : 71) : « exeunte autem illo januam, vidit eum *alia* et ait... ». Mais cette conjecture n'expliquerait

1. *Revue critique*, 17-24 juillet 1893, p. 53. J'ajouterai à ce propos que Lenain de Tillemont (*Mémoires... Hist. eccl.*, I, p. 114, note) dit : « un ancien auteur donne à cette servante le nom de Ballila. » Est-ce dans notre Barbarus qu'il a puisé ce renseignement dont je n'ai pas réussi à retrouver l'origine?

pas la traduction, et il faut rendre compte de cette traduction. D'ailleurs, Barbarus opérait sur un texte grec et non sur un texte latin, et il est improbable que le document grec fût basé sur une version latine des Évangiles.

Je pense que le texte grec que Barbarus avait sous les yeux portait une leçon BAAAAIA, BAAIA, ou, du moins, des lettres prêtant à cette lecture. La leçon primitive devait être BAAIA (BAA<A>IA)¹, et Baaia est une transcription exacte du participe présent féminin araméen בעיא, *ba'aya*, « quærens », *celle qui demande*. Conclusion : la source de l'évangile apocryphe d'où dérive le texte grec utilisé par Barbarus (que ce soit le proto de Jacques ou tout autre), était vraisemblablement en langue araméenne, et c'est peut-être un mot même du récit qui a donné naissance à ce nom circonstanciel. Les étymologies sémitiques assez exactes, reproduites par Barbarus pour les noms des deux anges du tombeau de Jésus (*Azahel* et *Caldu*), indiquent suffisamment pour cette source des dérivations ou, tout au moins, des infiltrations orientales. Il est à remarquer que c'est seulement dans l'évangile de saint Jean que se retrouvent les deux traits caractéristiques du récit de Barbarus : la servante est une *ostiaria*, une portière (θυρωρός), et ses paroles y sont rapportées sous forme *interrogative*. « N'es-tu pas ? etc.... » D'autres traits moins topiques (par exemple, l'accent galilééen de Pierre, qui le trahit) n'existent, au contraire, que dans les autres évangiles. Je me réserve de revenir plus longuement ailleurs sur les diverses conséquences de ces remarques dont il est facile d'entrevoir la portée.

Je me bornerai à faire encore deux observations sur deux autres passages de Barbarus relatifs à la Passion. Le premier est relatif aux soldats figurant dans la crucifixion. Je crois qu'il vaudrait mieux ponctuer autrement que ne l'a fait M. Frick² et lire : « Milex autem vocabatur Hieremias (id est) Adlas. Crucem custodiens centurio vocabatur Apronianus (alius) », au lieu de : .. *id est Adlas crucem custodiens. Centurio*, etc.³... Adlas—quelque nom plus ou moins estropié—est-il bien, comme paraît le croire M. Frick, l'équivalent (*id est*) de *Hieremias*, nom du soldat ? Dans ce cas l'on s'attendrait à une traduction et non à un équivalent, d'ailleurs énigmatique, de *Hieremias*. Aussi, je me demande si ce ne serait pas, par hasard, le nom d'un *second*

1. Les A et les Λ sont très faciles à confondre dans l'écriture onciale ; il faut se représenter le groupe dans cet état : BAAAAIA.

2. Il est frappant de voir que, précisément dans le récit de Barbarus, la portière ne se sert pas de la forme interrogative, comme dans l'évangile de saint Jean, mais de la forme affirmative comme dans les trois autres. Cela montre bien que l'explication philologique que Barbarus nous a conservée se rapporte à quelque ancienne version assez éloignée de son propre récit.

3. Son texte grec devrait être, bien entendu, modifié en conséquence.

4. Dans l'évangile apocryphe de saint Pierre c'est un *centurion* (*Petrônios*), qui est chargé de *garder*, sinon la croix, du moins le sépulcre. Cf. Matth. 27 : 54.

soldat ; il se peut même que le mot *alius* ¹, mis par l'éditeur entre parenthèse après *Apronianus*, et qui s'explique mal à cette place, doive être reporté plus haut et mis avant *Adlas*, peut-être même substitué à *id est* : *alius Adlas*, « un autre (s'appelait) Adlas » ². La légende mentionne et l'imagerie montre généralement, dans la scène de la crucifixion, deux soldats, celui à la lance et celui à l'éponge, Longinos et Stefaton, dont les origines purement iconologiques sont bien connues, et qui, de ce chef, sont les congénères des deux larrons Dysmas et Gestas, comme je l'ai montré autrefois.

Plus loin Barbarus dit que Judas se pendit à un arbre appelé *tramarice*, mot que M. Frick restitue en *μωρίκη* (*tamaris*). Sans vouloir discuter l'identité de l'arbre, je ferai remarquer que le moine Épiphané (du ix^e siècle), dans sa description de Jérusalem, mentionne à droite du champ du potier (Aceldama), acheté avec l'argent, prix de la trahison de Judas, les *μωρίδες, εἰς οὓς Ἰούδας ἀπήγγαστο*. Le fait est d'autant plus notable que, quand la légende parle d'un arbre, c'est invariablement d'un figuier. J'ajouterai incidemment que le même Épiphané, rappelant le reniement de saint Pierre, dit expressément que l'apôtre avait été *interrogé* par la servante (*ῥρωτήθη*). Il suit peut-être en cela tout simplement les indications découlant de l'évangile de saint Jean ; mais il se peut aussi qu'il ait eu connaissance de la source, ou d'un intermédiaire de la source d'où dérivent les *excerpta* de Barbarus, et où l'interrogation de la portière avait pris une importance telle qu'elle était devenue la caractéristique onomastique de cette comparse de la Passion.

1. A lire, peut-être : *alias*? dans le cas où il s'agirait réellement d'un second nom d'un seul soldat.

2. Tout ce passage a certainement beaucoup souffert ; à l'altération du texte de Barbarus, où il y a un désordre évident, il faut peut-être ajouter celles qu'il avait pu lui-même faire déjà subir au texte grec, plus ou moins lisible, qu'il avait sous les yeux. Entr'autres combinaisons possibles, j'inclinerais vers celle-ci : ... *Hieremias, id est*... (ici une traduction de *Hieremias* omise par Barbarus), (*alius*) *Adlas*. On remarquera que *adlas* implique une forme grecque *ΑΔΛΑC*, qui peut se ramener paléographiquement à *ΑΔΛΑC* ; c'est peut-être tout uniquement le mot grec *ἄλλος* (*adlos* *adlus* = *adlas*), suivi d'un nom omis par Barbarus et pris par lui pour ce nom même : *alius* [*ἄλλος*]. — *Crucem* etc... Le grec se présentait peut-être dans son ensemble à cet état : *Ὁ στρατιώτης ἐκαλεῖτο ἱερμίας, τούτῳστιν [.....], ἄλλος [ὁ.....]. Ὁ ἐκατοντάρχης, ὁ τὸν σταυρὸν τήρῳν, ἐκαλεῖτο Ἀπρωνιανὸς*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 16 octobre —

1893

Sommaire : 491. KRAUSS, Manuel de théologie, II. — 492. CARRIÈRE, Nouvelles sources de Moïse de Khoren. — 493. BRANDT, La Passion et la Résurrection dans les quatre évangiles. — 494. GEFFCKEN, L'idée de la mort chez les Grecs. — 495. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, Recueil des inscriptions juridiques grecques, I, II. — 496. BENOIST et GELZER, Nouveau dictionnaire latin-français. — 497. Cicéron, De imperio Pompei, p. PREUDHOMME. — 498. ZIELINSKI, Conjectures sur les discours de Cicéron. — 499. POR, Louis de Hongrie et Jean Gouge. — 500. Bonstetten, œuvres, p. BUCHI. — 501. VILLARI, Les deux premiers siècles de l'histoire de Florence. — 502. Mervault, Saint-Martin de Ré et la Rochelle, p. MUSSET. — 503. PASSY, Les sons français — 504. BEYER et PASSY, Traité de la prononciation française. — 505. TIVARONI, L'Italie sous la domination autrichienne, II. — 506-516, Études politiques de l'Académie de Philadelphie. — Chronique.

491. — **Lehrbuch der praktischen Theologie**, von Dr Alfred KRAUSS. Zweiter Band. Katechetik. Pastoraltheorie. Freiburg i. B. J. C. B., Mohr, 1893. In-8, x-461 p.

Le second volume de cet ouvrage paraît après la mort de l'auteur, par les soins de M. H. Holtzmann. Par son contenu il échappe encore plus que le premier à la compétence d'une revue scientifique (v. *Revue critique* du 15 décembre 1890). M. Krauss passe très vite sur l'histoire du catéchuménat dans les premiers siècles de l'Église et donne aussi des indications très sommaires sur la littérature catéchétique. Il paraît d'ailleurs fort au courant des travaux publiés dans les différentes Églises protestantes et principalement en Allemagne, sur tous les sujets qu'il traite. Le livre est conçu tout entier dans un esprit sage et relativement large. On trouve dans le traité de pastorale des observations intéressantes sur le rôle social du pasteur, la place de l'enseignement religieux dans l'éducation, l'école confessionnelle et l'école neutre, etc.

A. L.

492. — A. CARRIÈRE. — **Nouvelles sources de Moïse de Khoren**, Vienne, 1893, in-8, viii-56 p.

L'opuscule de M. Carrière est court et ses conclusions essentielles peuvent se résumer en très peu de mots; mais ces mots sont décisifs; ils mettent fin à la légende de la littérature arménienne et permettront d'en commencer l'histoire. On considérerait l'Histoire de Moïse de Khoren comme ayant été écrite entre 460 et 480. Dans un premier chapitre,

Nouvelle série XXXVI.

42

M. C. montre que Moïse a utilisé les *Acta Silvestri*, dont la traduction grecque ne peut être antérieure au commencement du vi^e siècle : la date traditionnelle de Moïse est donc fausse. La traduction arménienne des *Acta Silvestri* précède dans les manuscrits celle de l'histoire ecclésiastique de Socrate ; or Socrate n'a été traduit en arménien qu'en 690 ou 692 et le traducteur en a fortement interpolé le texte ; M. C. montre que Moïse s'est largement servi du texte ainsi interpolé, prouvant par là même que l'auteur de l'Histoire d'Arménie ne peut avoir écrit avant les premières années du viii^e siècle. Moïse est le seul des historiens de l'ancienne Arménie qui ait une chronologie : c'est donc toute la chronologie de l'ancienne littérature arménienne que M. C. vient de renverser.

Cette découverte n'est pas due au hasard ; elle est le résultat d'une étude systématique des sources auxquelles a puisé Moïse et de la manière dont il traitait ses originaux. Dans son ingénieux travail sur *Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales*, M. C. avait déjà montré Moïse inventant des patriarches arméniens sur le modèle des patriarches bibliques et avait indiqué le caractère artificiel de toute son œuvre ¹. Si l'on joint à cette étude l'excellent chapitre que le R. P. Dashian a consacré aux emprunts faits par Moïse au Pseudo-Callisthène arménien (dans son *Étude sur le Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892, en arménien) et la nouvelle publication de M. C., on aura une idée précise de la manière dont le *Père de l'histoire arménienne* entendait la tâche d'historien. Pour n'être pas celle d'un Hérodote arménien, on n'en trouvera pas moins curieuse la physionomie de cet écrivain chrétien et patriote du viii^e (?) siècle qui, utilisant toutes les traductions d'ouvrages grecs qu'il a pu trouver, emprunte ici un détail sur lequel il brode, choisit ailleurs un récit qu'il transporte en Arménie en changeant les noms au besoin, qui fabrique en un mot, au profit des Bagratides ², cette histoire qu'il reprochait aux anciens souverains de son pays de n'avoir pas su conserver, et de qui la supercherie naïve a trompé tout un peuple, heureux de se découvrir un passé oublié, et jusqu'à des historiens modernes qui l'ont cité comme une autorité. — On doit remercier les Mékhitaristes d'avoir fait connaître de la manière la plus étendue, en le publiant à la fois en français et en arménien, un travail dont l'importance ne se mesurera pas seulement à celle de ses conclusions, si graves quelles soient, parce qu'il fournit à la philologie arménienne un modèle excellent d'étude critique en même temps qu'un point d'appui solide pour les travaux à venir.

A. MEILLET.

1. V. en particulier, p. 111.

2. Une origine particulièrement noble est attribuée aux Bagratides par Moïse. V. *Nouvelles sources*, p. 53.

493. — *Die evangelische Geschichte* und der Ursprung des Christenthums auf Grund einer Kritik der Berichte über das Leiden und die Auferstehung Jesu, von Dr W. BRANDT, Leipzig, Reissland, 1893. In-8, 591 p.

Le livre de M. Brandt contient une analyse très soignée des récits de la passion et de la résurrection dans les quatre Évangiles. En critiquant les documents, l'auteur explique à sa manière la formation et le développement des croyances chrétiennes durant l'âge apostolique.

M. B. a une théorie assez simple sur l'origine des Synoptiques : un proto-Marc aurait reçu à Rome la forme sous laquelle nous est parvenu le second Évangile canonique; un autre Évangile primitif aurait existé en hébreu; les Évangiles de Mathieu et de Luc auraient été rédigés d'après ces deux sources. Cette hypothèse, en ce qui regarde le troisième Évangile, paraît très insuffisante. L'Évangile de Luc, pour tout ce qui ne vient pas de Marc et des *λογια*, ne contiendrait que des éléments fictifs, imaginés par son auteur. Mais plusieurs critiques, et tout dernièrement M. Feine (*Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte*, Gotha, 1891), ont déjà reconnu que Luc, pour les parties qui lui sont propres, dépend en général d'un document écrit, distinct de Marc et des *λογια*. Cet évangéliste a combiné, avec plus ou moins de bonheur et d'habileté, les données qu'il avait à sa disposition, mais il ne les a pas créées de toutes pièces.

En général, M. B. est trop disposé à prêter aux évangélistes une grande liberté à l'égard de la tradition orale et à supposer chez les apôtres un parti pris d'invention mythique. Il suit trop souvent Strauss et il arrive comme lui, en partant d'hypothèses fort contestables, à rejeter des faits contre lesquels la critique historique ne peut soulever d'objections sérieuses. L'idéal messianique tiré des anciennes prophéties aurait créé l'Évangile. Mais, la plupart du temps, le rapport des textes prophétiques avec les faits de la vie de Jésus n'est pas étroit et peut sembler même assez arbitraire au critique désintéressé: ce sont les faits qui ont provoqué l'adaptation des passages messianiques de l'Ancien Testament, ce ne sont pas ces passages qui ont provoqué l'invention des faits. Même là où l'ancien texte et le fait paraissent mieux liés ensemble, par exemple dans le trait des bourreaux qui se partagent les vêtements de Jésus, la réalité de l'incident reste, critiquement parlant, plus vraisemblable que la fiction. Les soldats préposés au supplice de Jésus durent se partager ses vêtements, suivant la coutume. L'interprétation messianique du psaume XXII peut très bien avoir été trouvée après coup.

L'idée de fonder la croyance à la résurrection sur des réflexions exégétiques, sans le concours d'aucune circonstance extérieure, est on ne peut plus risquée, même pour la critique la moins suspecte de préoccupations théologiques. Les femmes n'auraient pas trouvé le tombeau vide, le surlendemain de la passion. Pierre, en méditant les Écritures, se serait aperçu que le Christ devait mourir et ressusciter; les apparitions seraient venues ensuite, assez longtemps après la passion, simples visions,

qui auraient pris dans les récits la consistance de faits réels. Il est bien permis de se demander jusqu'à quel point cela explique la foi des apôtres à la résurrection.

Le mérite de M. B. est d'avoir posé beaucoup de questions qui méritent d'être examinées, d'avoir attiré l'attention sur des faits littéraires qui ont leur importance pour l'interprétation du récit évangélique. Son défaut est d'avoir un système appliqué uniformément à tous les détails de ce récit. Ce système retirant à peu près toute valeur historique aux Évangiles, M. B. a refait par conjecture l'histoire évangélique. Mieux valait s'en abstenir; car si les récits évangéliques étaient ce que croit M. Brandt, il n'y resterait pas de quoi faire des hypothèses suffisamment probables touchant le caractère des faits qui y ont donné lieu.

A. LOIST.

494. — J. GEFFCKEN. *Stimmen der Griechen am Grabe*. Hambourg et Leipzig, Léopold Voss, 1893, 50 p.

Ce petit livre est écrit sans prétention, en une langue claire et coulante, et avec une nuance de sentiment qui n'est pas faite pour déplaire. M. Geffcken recherche dans la littérature, et surtout dans les inscriptions funéraires, quelles idées les Grecs se faisaient de la mort, et quelles pensées faisaient naître dans leurs âmes le souvenir et le tombeau de ceux qui ne sont plus. Cruelle et détestée, aux temps préhistoriques, la mort, dans le monde homérique, a déjà perdu de son aspect effrayant; plus tard, le Grec commence à avoir quelque vague pensée d'une réunion possible au-delà de la tombe, et les inscriptions prient le passant d'accorder quelques regrets au défunt. M. G. analyse ensuite les idées qui se développèrent de plus en plus à partir du ^{ve} siècle, et leur expression dans les œuvres des tragiques, dans Euripide surtout, le plus populaire de tous. Mais ce n'est qu'à partir du siècle suivant que la pensée de l'au delà prit une importance spéciale, et les épigrammes alexandrines, les modèles du genre, deviennent plus mélancoliques et plus sentimentales, en même temps qu'elles prennent des formes plus variées; jusqu'à ce qu'enfin la philosophie, déjà même avec Platon, amène dans l'esprit grec une conception nouvelle de la mort et des séparations douloureuses dont elle est cause. Mais qu'on ne s'y trompe pas, conclut M. Geffcken; l'antiquité n'avait pas le cœur dur, et les Grecs ne se consolaient pas plus que nous par la lecture de belles inscriptions et la contemplation de belles sculptures; l'impression esthétique n'empêchait ni la douleur ni la tristesse; « celui qui voyage à travers les inscriptions, qui les considère attentivement, celui-là voit véritablement au fond du cœur d'or des Hellènes ». — Je regrette que M. G. n'ait pas songé à dire quelques mots du mobilier funéraire; si les savants sont encore en désaccord sur la signification exacte des terres cuites et autres objets trouvés dans les nécropoles grecques, il est néanmoins certain que ces offrandes

pieuses ont un rapport direct avec le culte des morts, et qu'elles sont au moins aussi instructives que les épigrammes. — Cet opusculé est dédié à une femme, et le ton assez mélancolique des dernières pages nous ferait volontiers croire que l'auteur a voulu consoler quelque douleur ; mais peut-être aussi n'en est-il rien, et M. Geffcken m'excusera si je lui prête une pensée qu'il n'a pas eue : en commentant les anciens, que de choses ne leur faisons-nous pas dire auxquelles ils n'ont jamais songé !

My.

495. — DARESTE, HAUSSOULLIER et Th. REINACH. **Recueil des inscriptions juridiques grecques.** Texte, traduction et commentaire. Premier et second fascicules. Paris, Leroux, 1891 et 1892, in-8. Prix : 7 fr. 50 le fasc.

M. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach ont eu une excellente idée en nous donnant l'ouvrage que j'annonce. Ce n'est point là en réalité un recueil complet de toutes les inscriptions juridiques, c'est plutôt un choix des plus importantes, au nombre de vingt-huit. Il n'a été fait exception que pour les inscriptions hypothécaires, qui se trouvent toutes groupées sous le numéro VIII. J'ajoute que si les contrats de bail ne sont pas tous reproduits sous le numéro XIII, ils y sont tous énumérés. Il est regrettable que les auteurs n'aient pas pu avoir connaissance du contrat d'Amorgos, tel qu'il a été publié par M. Homolle dans le *B. C. H.* (xvi, p. 276 et suiv.) ; un pareil document méritait certainement de figurer dans leur recueil. J'en dirai autant du contrat de Thisbé, dont nous possédons maintenant un meilleur texte (*Inscriptiones Græciæ Septentrionalis*, p. 747). Ces messieurs ont sans doute pour excuse l'antériorité de leurs travaux ; mais que penser de l'exclusion systématique dont ils ont frappé tous les actes d'affranchissement, alors qu'il leur était si facile d'en reproduire deux ou trois ? Pourquoi surtout ont-ils laissé de côté les testaments ? Celui d'Épictéla ou, mieux encore, celui de Diomédon, aurait à mon sens, remplacé avantageusement les lois funéraires d'Iulie et de Gambréion. Peut-être les réservent-ils sinon pour le troisième fascicule, qui paraît devoir être consacré à la loi de Gortyne, du moins pour quelque ouvrage ultérieur.

Ces légères réserves ne diminuent en rien la valeur de leur recueil. Tout y est à louer, l'exactitude des textes, la clarté et la précision des traductions, la sobriété et la solidité du commentaire. Nous étions habitués à constater ces qualités dans les écrits personnels de M. Dareste, dont plusieurs ont passé intégralement dans le premier fascicule. Il a su les communiquer aussi à ses collaborateurs, et il en est résulté un livre

1. Des notes nombreuses, à la fin du volume, indiquent la plupart des textes relatifs au sujet.

488. — **Paul COTTIN. L'Angleterre devant ses alliés (1793-1814).** Paris (Revue rétrospective), 1893, 100 p. in-8.

On ne reprochera pas à M. Cottin d'atténuer l'importance de la rivalité de la France et de la Grande-Bretagne pendant la période de la Révolution et de l'Empire. Il reconnaît la main de l'Angleterre jusque dans les excès des jacobins d'hier et les méfaits des anarchistes d'aujourd'hui. La présente publication a pour objet de relever toutes les trahisons de la perfide Albion à l'égard de ses alliés, Chouans, Siciliens ou Turcs, surtout de la rendre responsable des horreurs commises pendant la longue lutte de 1793 à 1814, et le but de ce vigoureux réquisitoire est d'ébranler la foi des États de la Triple alliance dans les secours que la Grande-Bretagne pourrait leur donner. On lit avec curiosité cette sorte de pamphlet, ardemment écrit et appuyé sur un certain nombre de publications vieilles ou récentes, et l'on ne peut s'empêcher de s'émouvoir rétrospectivement sur le sort des malheureux soldats français et suisses, que la capitulation de Baylen relégua sur les pontons espagnols.

F. D. C.

489. — **VANDAL. Napoléon et Alexandre (L'alliance russe sous le premier empire) 1809. Le second mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance.** Paris, Plon, 1893. In-8.

Dans son premier volume, M. Vandal a raconté l'éclosion soudaine de l'alliance franco-russe à Tilsitt et son couronnement à Erfurt. Cependant on prévoyait déjà qu'elle ne saurait durer. En se partageant le monde, Napoléon et Alexandre allaient se trouver seuls face à face, se mesurer du regard et se préparer à en venir aux mains. C'était fatal.

Le nouveau livre de M. V. montre cette volte face. L'alliance n'a satisfait ni Napoléon dans ses visées sur l'Occident, ni Alexandre dans ses rêves d'Orient. Du reste, une question vitale doit les brouiller : celle de ce grand duché de Varsovie attaché aux flancs de la Russie de manière à en faire sortir une Pologne reconstituée. La guerre d'Autriche de 1809 propage le mal puisque la Galicie doit se souder au dangereux État. Allié mécontent de Napoléon, Alexandre n'a fait aux frontières autrichiennes que de platoniques démonstrations, suivant le conseil de Talleyrand, qui l'a intéressé au salut de la monarchie de Habsbourg. Ce qui le surprend bien, c'est que de la paix de Vienne résulte le mariage de l'archiduchesse avec Napoléon, à qui la Russie vient de refuser la grande duchesse.

Alexandre s'effraie des suites de ce semblant d'alliance austro-française, d'autant plus qu'il se flatte de contrecarrer Napoléon par une politique identique : l'accord avec la cour de Vienne et même la reconstitution d'un royaume de Pologne, dont il porterait la couronne pour la plus grande

joie de son ami Czartoriski. Puis Napoléon a de telles exigences dans le système du blocus continental qu'il se rend intolérable à l'Europe; Alexandre hésite à ruiner son peuple en l'appliquant jusqu'au bout et il éprouve une nouvelle surprise, heureuse cette fois, en découvrant un ami dans la personne de Bernadotte, le nouveau prince de Suède. En fermant le volume, qui s'arrête au début de 1811, on voit les deux chimériques alliés dans des rapports tendus : Alexandre rompt le traité de commerce franco-russe, qui date de 1787, tandis que Napoléon dépossède le duc d'Oldenbourg, parent du Tsar.

L'Angleterre aidant, la brouille éclatera. En cette histoire si approfondie, s'il est une critique à adresser à l'auteur, c'est qu'il laisse dans l'ombre cette prodigieuse rivalité anglo-française qui domine toute l'histoire de la Révolution. Une seconde critique porterait sur le genre adopté : l'histoire diplomatique. Il faut un talent semblable à celui de M. de Broglie, le chef de cette école, pour ne pas égarer le lecteur dans le dédale de négociations le plus souvent stériles. M. V. a ce talent, mais je ne conseillerais pas le genre à beaucoup d'écrivains. Heureusement, chez l'historien de l'alliance franco-russe, le style, la narration de quelques épisodes, comme le second mariage de Napoléon déjà paru dans la *Revue historique*, l'esquisse de certaines figures, comme Kourakine et Tchernitchef, sauvent le volume d'une menaçante monotonie.

Les documents consultés sont tirés des ministères des affaires étrangères de Paris, de Vienne et de Pétersbourg, qu'un émule de M. Vandal, M. Tatistcheï, a utilisés de son côté. Les mémoires de Talleyrand, surtout pour cette époque, ne donnent rien de nouveau. Mais M. V. a tiré bon parti de ceux de Metternich et de Czartoriski, de la correspondance de J. de Maistre et d'autres publications récentes, comme le livre de M. Vassiltchikof sur les Razoumovski. Peut-être eût-il bien fait de négliger celles qui ne rentrent que dans l'histoire agréable et de recourir encore à d'autres documents : le manuel de M. Green, tout excellent qu'il est, n'est qu'un manuel et ne tient pas lieu de toute la littérature anglaise sur la matière. M. Vandal traite la question économique sans insister assez, à mon avis, sur les souffrances de l'Europe au temps du blocus. Toutefois, en répétant le mot d'un ministre contemporain : « l'hostilité économique est incompatible avec l'amitié politique », l'auteur donne une preuve de plus de son grand sens et de sa haute impartialité. On attendra avec confiance la suite de cette œuvre singulièrement murie et supérieurement rédigée, le volume dernier de cette trilogie dont les trois termes sont Erfurt, Vienne et Moscou ¹.

F. D. C.

1. M. V. ne paraît pas tout à fait au courant de la généalogie d'Holstein, dont les branches occupent, en 1810, les trônes de Danemark, de Suède, de Russie et d'Oldenbourg. Il fait honneur à Genève d'être le berceau de Laharpe. Qu'en dira le canton de Vaud, juste ciel?

490. — TARDE. *Les transformations du droit*. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 212 pages. Prix : 2 fr. 50.

Le livre de M. Tarde n'est pas un travail d'érudition. L'auteur n'a pas eu la prétention de faire une étude personnelle des textes; il s'est contenté de prendre les données que lui fournissaient les ouvrages de seconde main, en particulier ceux de Sumner Maine, de Laveleye, de Fustel de Coulanges, de MM. Dareste, Letourneau, Loria, etc., et il nous expose le résultat des réflexions que lui ont suggérées ces lectures. Il passe successivement en revue le droit criminel, la procédure, le régime des personnes, le régime des biens, les obligations, et il s'efforce de démontrer qu'il n'y a pas une évolution naturelle, et, pour ainsi dire, nécessaire du droit, qu'on fait généralement la part trop belle à la doctrine du transformisme et qu'on ne tient pas un compte suffisant d'une foule de causes accessoires, notamment de l'instinct d'imitation.

Je ne saurais dire tout le plaisir que l'on éprouve à suivre M. Tarde dans sa rapide excursion. Les idées justes, les vues ingénieuses abondent dans son livre. Même sur les questions les plus rebattues, il trouve moyen d'être original, sans jamais chercher le paradoxe. Son talent rappelle, par certains côtés, celui de Sumner Maine. Son style a de la précision, de l'élégance, et, par moments, de la saveur. Son seul tort est de se perdre parfois dans la métaphysique. Il y a page 125 et suiv. de longs développements philosophiques qui obscurcissent et gâtent bien inutilement le chapitre des obligations.

Paul GUIRAUD.

LETTRE DE M. CLERMONT-GANNEAU

LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE ET LA PORTIÈRE BALLIA

Dans un des curieux passages de Barbarus relevés par M. Lejay dans son intéressant article sur les *Chronica minora* édités par M. Frick¹, il est dit que la portière (*hostiaria*), qui provoqua par son indiscrète question le reniement de saint Pierre, s'appelait *Ballia*, « quod interpretatur *querens* ».

Le texte porte *querens*; mais il est clair que c'est une simple forme orthographique de *quærens*, et qu'il faut comprendre « celle qui demande », et non « celle qui se plaint ». Quelle est l'origine de ce nom singulier? Si Barbarus n'y avait pas joint cette traduction formelle, on pourrait être tenté de croire que la leçon *Ballia* est tout bonnement née du mot *alia* de saint Mathieu (26 : 71) : « exeunte autem illo januam, vidit eum *alia* et ait... ». Mais cette conjecture n'expliquerait

1. *Revue critique*, 17-24 juillet 1893, p. 53. J'ajouterai à ce propos que Lenain de Tillemont (*Mémoires... Hist. eccl.*, I, p. 114, note) dit : « un ancien auteur donne à cette servante le nom de Ballila. » Est-ce dans notre Barbarus qu'il a puisé ce renseignement dont je n'ai pas réussi à retrouver l'origine?

pas la traduction, et il faut rendre compte de cette traduction. D'ailleurs, Barbarus opérait sur un texte grec et non sur un texte latin, et il est improbable que le document grec fût basé sur une version latine des Évangiles.

Je pense que le texte grec que Barbarus avait sous les yeux portait une leçon BAAAAIA, BAAIA, ou, du moins, des lettres prêtant à cette lecture. La leçon primitive devait être BAAIA (BAA<A>IA)¹, et Baaia est une transcription exacte du participe présent féminin araméen בעיִיא, *ba'aya*, « quærens », *celle qui demande*. Conclusion : la source de l'évangile apocryphe d'où dérive le texte grec utilisé par Barbarus (que ce soit le proto de Jacques ou tout autre), était vraisemblablement en langue araméenne, et c'est peut-être un mot même du récit qui a donné naissance à ce nom circonstanciel. Les étymologies sémitiques assez exactes, reproduites par Barbarus pour les noms des deux anges du tombeau de Jésus (*Azahel* et *Caldu*), indiquent suffisamment pour cette source des dérivations ou, tout au moins, des infiltrations orientales. Il est à remarquer que c'est seulement dans l'évangile de saint Jean que se retrouvent les deux traits caractéristiques du récit de Barbarus : la servante est une *ostiaria*, une portière (θυρωρός), et ses paroles y sont rapportées sous forme *interrogative*. « N'es-tu pas ? etc.... » D'autres traits moins topiques (par exemple, l'accent galilééen de Pierre, qui le trahit) n'existent, au contraire, que dans les autres évangiles. Je me réserve de revenir plus longuement ailleurs sur les diverses conséquences de ces remarques dont il est facile d'entrevoir la portée.

Je me bornerai à faire encore deux observations sur deux autres passages de Barbarus relatifs à la Passion. Le premier est relatif aux soldats figurant dans la crucifixion. Je crois qu'il vaudrait mieux ponctuer autrement que ne l'a fait M. Frick² et lire : « Mīlex autem vocabatur Hieremias (id est) Adlas. Crucem custodiens centurio vocabatur Apronianus (alius) », au lieu de : .. *id est Adlas crucem custodiens. Centurio*, etc.⁴... Adlas—quelque nom plus ou moins estropié—est-il bien, comme paraît le croire M. Frick, l'équivalent (*id est*) de *Hieremias*, nom du soldat ? Dans ce cas l'on s'attendrait à une traduction et non à un équivalent, d'ailleurs énigmatique, de *Hieremias*. Aussi, je me demande si ce ne serait pas, par hasard, le nom d'un *second*

1. Les A et les Λ sont très faciles à confondre dans l'écriture onciale ; il faut se représenter le groupe dans cet état : BAAAAIA.

2. Il est frappant de voir que, précisément dans le récit de Barbarus, la portière ne se sert pas de la forme interrogative, comme dans l'évangile de saint Jean, mais de la forme affirmative comme dans les trois autres. Cela montre bien que l'explication philologique que Barbarus nous a conservée se rapporte à quelque ancienne version assez éloignée de son propre récit.

3. Son texte grec devrait être, bien entendu, modifié en conséquence.

4. Dans l'évangile apocryphe de saint Pierre c'est un *centurion* (*Petrônios*), qui est chargé de garder, sinon la croix, du moins le sépulcre. Cf. Matth. 27 : 54.

soldat ; il se peut même que le mot *alius* ¹, mis par l'éditeur entre parenthèse après *Apronianus*, et qui s'explique mal à cette place, doive être reporté plus haut et mis avant *Adlas*, peut-être même substitué à *id est* : *alius Adlas*, « un autre (s'appelait) Adlas » ². La légende mentionne et l'imagerie montre généralement, dans la scène de la crucifixion, deux soldats, celui à la lance et celui à l'éponge, Longinos et Stefaton, dont les origines purement iconologiques sont bien connues, et qui, de ce chef, sont les congénères des deux larrons Dysmas et Gestas, comme je l'ai montré autrefois.

Plus loin Barbarus dit que Judas se pendit à un arbre appelé *tramarice*, mot que M. Frick restitue en *μωρίκη* (*tamaris*). Sans vouloir discuter l'identité de l'arbre, je ferai remarquer que le moine Épiphané (du ix^e siècle), dans sa description de Jérusalem, mentionne à droite du champ du potier (Aceldama), acheté avec l'argent, prix de la trahison de Judas, les *μωρίδες, εἰς οὓς Ἰούδας ἀπήγγεστο*. Le fait est d'autant plus notable que, quand la légende parle d'un arbre, c'est invariablement d'un figuier. J'ajouterai incidemment que le même Épiphané, rappelant le reniement de saint Pierre, dit expressément que l'apôtre avait été *interrogé* par la servante (*ῥρωτήθη*). Il suit peut-être en cela tout simplement les indications découlant de l'évangile de saint Jean ; mais il se peut aussi qu'il ait eu connaissance de la source, ou d'un intermédiaire de la source d'où dérivent les *excerpta* de Barbarus, et où l'interrogation de la portière avait pris une importance telle qu'elle était devenue la caractéristique onomastique de cette comparse de la Passion.

1. A lire, peut-être : *alias*? dans le cas où il s'agirait réellement d'un second nom d'un seul soldat.

2. Tout ce passage a certainement beaucoup souffert ; à l'altération du texte de Barbarus, où il y a un désordre évident, il faut peut-être ajouter celles qu'il avait pu lui-même faire déjà subir au texte grec, plus ou moins lisible, qu'il avait sous les yeux. Entr'autres combinaisons possibles, j'inclinerais vers celle-ci : ... *Hieremias, id est*... (ici une traduction de *Hieremias* omise par Barbarus), (*alius*) *Adlas*. On remarquera que *adlas* implique une forme grecque ΔΔΛΑC, qui peut se ramener paléographiquement à ΔΔΔΔC ; c'est peut-être tout uniquement le mot grec ἄλλος (*adlos* *adlus* = *adlas*), suivi d'un nom omis par Barbarus et pris par lui pour ce nom même : *alius* [*ἄλλος*]. — *Crucem* etc... Le grec se présentait peut-être dans son ensemble à cet état : Ὁ στρατιώτης ἐκαλεῖτο Ἱερεμίας, τούτῳστιν [.....], ἄλλος [ὁ ἐ.....]. Ὁ ἑκατοντάρχης, ὁ τὸν σταυρὸν τήρων, ἐκαλεῖτο Ἀπρωνιανὸς.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42

— 16 octobre —

1893

Sommaire : 491. KRAUSS, Manuel de théologie, II. — 492. CARRIÈRE, Nouvelles sources de Moïse de Khoren. — 493. BRANDT, La Passion et la Résurrection dans les quatre évangiles. — 494. GEFFCKEN, L'idée de la mort chez les Grecs. — 495. DARESTE, HAUSSOULLIER, Th. REINACH, Recueil des inscriptions juridiques grecques, I, II. — 496. BENOIST et GELZER, Nouveau dictionnaire latin-français. — 497. Cicéron, De imperio Pompei, p. PREUDHOMME. — 498. ZIELINSKI, Conjectures sur les discours de Cicéron. — 499. POR, Louis de Hongrie et Jean Gouge. — 500. Bonstetten, œuvres, p. BUCHI. — 501. VILLARI, Les deux premiers siècles de l'histoire de Florence. — 502. Mervault, Saint-Martin de Ré et la Rochelle, p. MUSSET. — 503. PASSY, Les sons français — 504. BEYER et PASSY, Traité de la prononciation française. — 505. TIVARONI, L'Italie sous la domination autrichienne, II. — 506-516, Études politiques de l'Académie de Philadelphie. — Chronique.

491. — **Lehrbuch der praktischen Theologie**, von Dr Alfred KRAUSS. Zweiter Band. Katechetik. Pastoraltheorie. Freiburg i. B. J. C. B., Mohr, 1893. In-8, x-461 p.

Le second volume de cet ouvrage paraît après la mort de l'auteur, par les soins de M. H. Holtzmann. Par son contenu il échappe encore plus que le premier à la compétence d'une revue scientifique (v. *Revue critique* du 15 décembre 1890). M. Krauss passe très vite sur l'histoire du catéchuménat dans les premiers siècles de l'Église et donne aussi des indications très sommaires sur la littérature catéchétique. Il paraît d'ailleurs fort au courant des travaux publiés dans les différentes Églises protestantes et principalement en Allemagne, sur tous les sujets qu'il traite. Le livre est conçu tout entier dans un esprit sage et relativement large. On trouve dans le traité de pastorale des observations intéressantes sur le rôle social du pasteur, la place de l'enseignement religieux dans l'éducation, l'école confessionnelle et l'école neutre, etc.

A. L.

492. — **A. CARRIÈRE. — Nouvelles sources de Moïse de Khoren**, Vienne, 1893, in-8, viii-56 p.

L'opuscule de M. Carrière est court et ses conclusions essentielles peuvent se résumer en très peu de mots; mais ces mots sont décisifs; ils mettent fin à la légende de la littérature arménienne et permettent d'en commencer l'histoire. On considérerait l'Histoire de Moïse de Khoren comme ayant été écrite entre 460 et 480. Dans un premier chapitre,

Nouvelle série XXXVI.

42

M. C. montre que Moïse a utilisé les *Acta Silvestri*, dont la traduction grecque ne peut être antérieure au commencement du vi^e siècle : la date traditionnelle de Moïse est donc fausse. La traduction arménienne des *Acta Silvestri* précède dans les manuscrits celle de l'histoire ecclésiastique de Socrate ; or Socrate n'a été traduit en arménien qu'en 690 ou 692 et le traducteur en a fortement interpolé le texte ; M. C. montre que Moïse s'est largement servi du texte ainsi interpolé, prouvant par là même que l'auteur de l'Histoire d'Arménie ne peut avoir écrit avant les premières années du viii^e siècle. Moïse est le seul des historiens de l'ancienne Arménie qui ait une chronologie : c'est donc toute la chronologie de l'ancienne littérature arménienne que M. C. vient de renverser.

Cette découverte n'est pas due au hasard ; elle est le résultat d'une étude systématique des sources auxquelles a puisé Moïse et de la manière dont il traitait ses originaux. Dans son ingénieux travail sur *Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales*, M. C. avait déjà montré Moïse inventant des patriarches arméniens sur le modèle des patriarches bibliques et avait indiqué le caractère artificiel de toute son œuvre ¹. Si l'on joint à cette étude l'excellent chapitre que le R. P. Dashian a consacré aux emprunts faits par Moïse au Pseudo-Callisthène arménien (dans son *Étude sur le Pseudo-Callisthène*, Vienne, 1892, en arménien) et la nouvelle publication de M. C., on aura une idée précise de la manière dont le *Père de l'histoire arménienne* entendait la tâche d'historien. Pour n'être pas celle d'un Hérodote arménien, on n'en trouvera pas moins curieuse la physionomie de cet écrivain chrétien et patriote du viii^e (?) siècle qui, utilisant toutes les traductions d'ouvrages grecs qu'il a pu trouver, emprunte ici un détail sur lequel il brode, choisit ailleurs un récit qu'il transporte en Arménie en changeant les noms au besoin, qui fabrique en un mot, au profit des Bagratides ², cette histoire qu'il reprochait aux anciens souverains de son pays de n'avoir pas su conserver, et de qui la supercherie naïve a trompé tout un peuple, heureux de se découvrir un passé oublié, et jusqu'à des historiens modernes qui l'ont cité comme une autorité. — On doit remercier les Mékhitaristes d'avoir fait connaître de la manière la plus étendue, en le publiant à la fois en français et en arménien, un travail dont l'importance ne se mesurera pas seulement à celle de ses conclusions, si graves quelles soient, parce qu'il fournit à la philologie arménienne un modèle excellent d'étude critique en même temps qu'un point d'appui solide pour les travaux à venir.

A. MEILLET.

1. V. en particulier, p. 111.

2. Une origine particulièrement noble est attribuée aux Bagratides par Moïse. V. *Nouvelles sources*, p. 53.

493. — *Die evangelische Geschichte* und der Ursprung des Christenthums auf Grund einer Kritik der Berichte über das Leiden und die Auferstehung Jesu, von Dr W. BRANDT. Leipzig, Reissland, 1893. In-8, 591 p.

Le livre de M. Brandt contient une analyse très soignée des récits de la passion et de la résurrection dans les quatre Évangiles. En critiquant les documents, l'auteur explique à sa manière la formation et le développement des croyances chrétiennes durant l'âge apostolique.

M. B. a une théorie assez simple sur l'origine des Synoptiques : un proto-Marc aurait reçu à Rome la forme sous laquelle nous est parvenu le second Évangile canonique; un autre Évangile primitif aurait existé en hébreu; les Évangiles de Mathieu et de Luc auraient été rédigés d'après ces deux sources. Cette hypothèse, en ce qui regarde le troisième Évangile, paraît très insuffisante. L'Évangile de Luc, pour tout ce qui ne vient pas de Marc et des *λογια*, ne contiendrait que des éléments fictifs, imaginés par son auteur. Mais plusieurs critiques, et tout dernièrement M. Feine (*Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in Evangelium und Apostelgeschichte*, Gotha, 1891), ont déjà reconnu que Luc, pour les parties qui lui sont propres, dépend en général d'un document écrit, distinct de Marc et des *λογια*. Cet évangéliste a combiné, avec plus ou moins de bonheur et d'habileté, les données qu'il avait à sa disposition, mais il ne les a pas créées de toutes pièces.

En général, M. B. est trop disposé à prêter aux évangélistes une grande liberté à l'égard de la tradition orale et à supposer chez les apôtres un parti pris d'invention mythique. Il suit trop souvent Strauss et il arrive comme lui, en partant d'hypothèses fort contestables, à rejeter des faits contre lesquels la critique historique ne peut soulever d'objections sérieuses. L'idéal messianique tiré des anciennes prophéties aurait créé l'Évangile. Mais, la plupart du temps, le rapport des textes prophétiques avec les faits de la vie de Jésus n'est pas étroit et peut sembler même assez arbitraire au critique désintéressé : ce sont les faits qui ont provoqué l'adaptation des passages messianiques de l'Ancien Testament, ce ne sont pas ces passages qui ont provoqué l'invention des faits. Même là où l'ancien texte et le fait paraissent mieux liés ensemble, par exemple dans le trait des bourreaux qui se partagent les vêtements de Jésus, la réalité de l'incident reste, critiquement parlant, plus vraisemblable que la fiction. Les soldats préposés au supplice de Jésus durent se partager ses vêtements, suivant la coutume. L'interprétation messianique du psaume XXII peut très bien avoir été trouvée après coup.

L'idée de fonder la croyance à la résurrection sur des réflexions exégétiques, sans le concours d'aucune circonstance extérieure, est on ne peut plus risquée, même pour la critique la moins suspecte de préoccupations théologiques. Les femmes n'auraient pas trouvé le tombeau vide, le surlendemain de la passion. Pierre, en méditant les Écritures, se serait aperçu que le Christ devait mourir et ressusciter; les apparitions seraient venues ensuite, assez longtemps après la passion, simples visions,

qui auraient pris dans les récits la consistance de faits réels. Il est bien permis de se demander jusqu'à quel point cela explique la foi des apôtres à la résurrection.

Le mérite de M. B. est d'avoir posé beaucoup de questions qui méritent d'être examinées, d'avoir attiré l'attention sur des faits littéraires qui ont leur importance pour l'interprétation du récit évangélique. Son défaut est d'avoir un système appliqué uniformément à tous les détails de ce récit. Ce système retirant à peu près toute valeur historique aux Évangiles, M. B. a refait par conjecture l'histoire évangélique. Mieux valait s'en abstenir ; car si les récits évangéliques étaient ce que croit M. Brandt, il n'y resterait pas de quoi faire des hypothèses suffisamment probables touchant le caractère des faits qui y ont donné lieu.

A. LOISY.

494. — J. GEFFCKEN. *Stimmen der Griechen am Grabe*. Hambourg et Leipzig, Léopold Voss, 1893, 50 p.

Ce petit livre est écrit sans prétention, en une langue claire et coulante, et avec une nuance de sentiment qui n'est pas faite pour déplaire. M. Geffcken recherche dans la littérature, et surtout dans les inscriptions funéraires, quelles idées les Grecs se faisaient de la mort, et quelles pensées faisaient naître dans leurs âmes le souvenir et le tombeau de ceux qui ne sont plus. Cruelle et détestée, aux temps préhistoriques, la mort, dans le monde homérique, a déjà perdu de son aspect effrayant ; plus tard, le Grec commence à avoir quelque vague pensée d'une réunion possible au-delà de la tombe, et les inscriptions prient le passant d'accorder quelques regrets au défunt. M. G. analyse ensuite les idées qui se développèrent de plus en plus à partir du ^{ve} siècle, et leur expression dans les œuvres des tragiques, dans Euripide surtout, le plus populaire de tous. Mais ce n'est qu'à partir du siècle suivant que la pensée de l'au delà prit une importance spéciale, et les épigrammes alexandrines, les modèles du genre, deviennent plus mélancoliques et plus sentimentales, en même temps qu'elles prennent des formes plus variées ; jusqu'à ce qu'enfin la philosophie, déjà même avec Platon, amène dans l'esprit grec une conception nouvelle de la mort et des séparations douloureuses dont elle est cause. Mais qu'on ne s'y trompe pas, conclut M. Geffcken ; l'antiquité n'avait pas le cœur dur, et les Grecs ne se consolaient pas plus que nous par la lecture de belles inscriptions et la contemplation de belles sculptures ; l'impression esthétique n'empêchait ni la douleur ni la tristesse ; « celui qui voyage à travers les inscriptions, qui les considère attentivement, celui-là voit véritablement au fond du cœur d'or des Hellènes ». — Je regrette que M. G. n'ait pas songé à dire quelques mots du mobilier funéraire ; si les savants sont encore en désaccord sur la signification exacte des terres cuites et autres objets trouvés dans les nécropoles grecques, il est néanmoins certain que ces offrandes

pieuses ont un rapport direct avec le culte des morts, et qu'elles sont au moins aussi instructives que les épigrammes. — Cet opuscule est dédié à une femme, et le ton assez mélancolique des dernières pages nous ferait volontiers croire que l'auteur a voulu consoler quelque douleur ; mais peut-être aussi n'en est-il rien, et M. Geffcken m'excusera si je lui prête une pensée qu'il n'a pas eue : en commentant les anciens, que de choses ne leur faisons-nous pas dire auxquelles ils n'ont jamais songé !

My.

495. — DARESTE, HAUSSOULLIER et Th. REINACH. **Recueil des inscriptions juridiques grecques**. Texte, traduction et commentaire. Premier et second fascicules. Paris, Leroux, 1891 et 1892, in-8. Prix : 7 fr. 50 le fasc.

M. Dareste, Haussoullier et Th. Reinach ont eu une excellente idée en nous donnant l'ouvrage que j'annonce. Ce n'est point là en réalité un recueil complet de toutes les inscriptions juridiques, c'est plutôt un choix des plus importantes, au nombre de vingt-huit. Il n'a été fait exception que pour les inscriptions hypothécaires, qui se trouvent toutes groupées sous le numéro VIII. J'ajoute que si les contrats de bail ne sont pas tous reproduits sous le numéro XIII, ils y sont tous énumérés. Il est regrettable que les auteurs n'aient pas pu avoir connaissance du contrat d'Amorgos, tel qu'il a été publié par M. Homolle dans le *B. C. H.* (xvi, p. 276 et suiv.) ; un pareil document méritait certainement de figurer dans leur recueil. J'en dirai autant du contrat de Thisbé, dont nous possédons maintenant un meilleur texte (*Inscriptiones Græciæ Septentrionalis*, p. 747). Ces messieurs ont sans doute pour excuse l'antériorité de leurs travaux ; mais que penser de l'exclusion systématique dont ils ont frappé tous les actes d'affranchissement, alors qu'il leur était si facile d'en reproduire deux ou trois ? Pourquoi surtout ont-ils laissé de côté les testaments ? Celui d'Épictéla ou, mieux encore, celui de Diomédon, aurait à mon sens, remplacé avantageusement les lois funéraires d'Iulie et de Gambréion. Peut-être les réservent-ils sinon pour le troisième fascicule, qui paraît devoir être consacré à la loi de Gortyne, du moins pour quelque ouvrage ultérieur.

Ces légères réserves ne diminuent en rien la valeur de leur recueil. Tout y est à louer, l'exactitude des textes, la clarté et la précision des traductions, la sobriété et la solidité du commentaire. Nous étions habitués à constater ces qualités dans les écrits personnels de M. Dareste, dont plusieurs ont passé intégralement dans le premier fascicule. Il a su les communiquer aussi à ses collaborateurs, et il en est résulté un livre

1. Des notes nombreuses, à la fin du volume, indiquent la plupart des textes relatifs au sujet.

désormais indispensable pour quiconque voudra étudier le droit grec. Nous avons là une série de monographies à peu près définitives sur les questions suivantes : constitution de dot, vente immobilière, hypothèque, contrat d'entreprise, contrat de louage, contrat de prêt, sans compter celles qui touchent aux institutions publiques.

Un examen très attentif ne m'y a fait découvrir qu'un petit nombre d'erreurs, de lacunes, ou de points douteux.

Je n'insiste pas sur la date que MM. D. H. et R. attribuent à la deuxième loi d'Éphèse (84 av. J.-C.). Le fac-similé de l'inscription oblige de la reporter beaucoup plus haut, et M. Reinach lui-même s'est rallié depuis à l'hypothèse qui la rattache à la guerre de 130-129 contre Aristonikos (*Revue des études grecques*, IV, p. 331). — P. 46, note 1. Il aurait fallu citer le texte d'Achilles Tatius (VIII, 8) qui prouve que le mari n'était pas tenu de rendre la dot, quand sa femme avait été convaincue d'adultère. — P. 55, note 5. Je ne crois pas qu'en Grèce la dot fût vraiment « la propriété de la femme ». Ce n'est pas ici le lieu de développer les raisons de l'opinion contraire. Je me contente de faire observer que le texte même qu'on invoque (C. I. Gr. 4957, l. 25-26), est loin d'être aussi explicite qu'on le dit. Ces mots : τὰς προῖκας ἀλλοτρίας οὔσας καὶ οὐ τῶν εἰληρότων ἀνδρῶν, signifient simplement que les dots n'appartiennent pas aux maris; mais à d'autres personnes, et ces personnes peuvent être les constituantes. — P. 58. La phrase d'Isée, III, 51, n'indique nullement la proportion habituelle entre le montant des dots et le chiffre des fortunes; elle se réfère à un cas tout à fait spécial, et on aurait tort de l'ériger en règle générale. — P. 103. Dans l'inscription de Ténos, l'expression τὸ μετέωρον καὶ ὑπότυπον τῆς οἰκίας, et celle de τὸ μετέωρον οἶκημα ne sont pas bien traduites, à mon avis, par ces mots : « la propriété incertaine et litigieuse d'une maison, le droit éventuel de propriété sur une construction. » Μετέωρον désigne une chose qui est en l'air, et ὑπότυπον une chose apparente, qu'on a devant les yeux. Je me demande dès lors s'il ne s'agit pas dans cet endroit de l'achat d'une maison, abstraction faite de l'emplacement qu'elle occupe. — P. 129. Depuis la découverte de l'ouvrage d'Aristote, il n'est plus douteux que Solon abolit toutes les dettes, au lieu de les réduire par la réforme du système monétaire, comme le prétend Androtion. — P. 122-123. Je ne suis pas convaincu que les δροὶ aient disparu au milieu du II^e siècle av. J.-C.; car il y a dans le *Digeste* (XLIII, 24, 22, 2), une allusion très claire à quelque pratique de ce genre. — P. 153. Il eût été bon de relever ce trait particulier de l'indemnité d'expropriation à Érétrie que le prix du terrain est fixé par la seule autorité de l'État. — P. 187 et suiv. J'aurais quelques objections à présenter contre l'interprétation de divers passages de l'inscription de Naupacte. C'est aller bien loin, par exemple, que d'y voir la trace « d'un système archaïque qui ne connaît point le testament ni l'exhérédation, et où l'idée de la copropriété familiale est restée très vivace. » J'y

vois plutôt l'application pure et simple des principes qui présidaient à l'organisation des clérouquies athéniennes. — P. 191. C'est une conjecture fort arbitraire que de considérer les Percothariens et les Mysachéens comme des périèques. — P. 229. A Héraclée, les terrains d'Athéna sont évidemment loués pour cinq ans. — P. 232. Démosthène mentionne un Athénien qui vendait ses orges dix-huit drachmes le médimne; mais il avoue que ce prix était trois fois plus élevé que le prix ordinaire. Le prix normal était donc de 6 drachmes, soit 11 fr. 20 l'hectolitre. On peut, il est vrai, alléguer que Démosthène exagère pour les besoins de la cause; mais qu'est-ce qui autorise les auteurs du *Recueil* à abaisser le dernier chiffre à 8 et même 6 francs? Le prix de 7 fr. 45 à Lampsaque ne prouve rien; car il s'agit là du prix de la farine d'orge, et non pas du prix de l'orge en grain, et nous ignorons quel était le rapport de l'un à l'autre. — P. 232. Il n'est pas démontré que l'hectare d'orge produisit à Héraclée 15 hectolitres. En Sicile, les terres emblavées donnaient de 16 à 20 hectolitres. — P. 263. On n'explique pas pourquoi il est stipulé dans XIII § 5 que le fermier n'aura le droit de labourer que la moitié du terrain pendant la dernière année du bail. Cela tient à la pratique de l'assolement biennal. — P. 264. Le mot ἀμπελουργός doit avoir dans XIII bis § 4 la même acception que dans Théophraste (*de causis plantarum*, III, 7, 5), et désigner l'individu qui taille la vigne. — Il est exact de dire que pour les contributions il n'y avait pas de règle absolue. Je remarque pourtant que dans les baux temporaires qui nous sont parvenus le fardeau de l'impôt retombe trois fois sur le propriétaire et une fois sur le fermier, tandis que dans les baux emphytéotiques, il est rejeté une fois sur le propriétaire et quatre fois sur le fermier. — Dans XIII ter la clause εἰσφέρειν Εὐκράτην κατὰ τὸ τμήμα καθ' ἑπτά μνᾶς a le sens que voici. L'εἰσφορά due par Eucrate sera calculée sur un capital imposable de 7 mines, et nous savons par Démosthène (xxvii, 9) que le capital imposable était égal au cinquième du capital réel.

Paul GUIRAUD.

496. — **Nouveau dictionnaire latin français**, par Eugène BENOIST, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris, et Henri GOELZER, maître de conférences à l'École normale supérieure; Paris, Garnier frères, cart. xvi-1713

Il serait aussi inutile qu'encombrant de multiplier nos livres classiques, comme on le fait depuis quelques années, si ce n'était pour réaliser un progrès ou combler une lacune. On se doute bien qu'une œuvre signée des noms d'Eugène Benoist et de Henri Gœlzer doit apporter une sérieuse contribution aux études latines et que les auteurs ne l'auraient pas entreprise, s'ils n'avaient su ajouter quelque chose aux travaux de leurs devanciers, soit en profitant des progrès récents et rapides de certaines sciences, comme l'étymologie et la grammaire historique, soit en

apportant des perfectionnements au double point de vue de la méthode et de l'usage pratique. E. B. avait lu et corrigé en manuscrit le trois quarts de la lettre A, la moitié de la lettre C, et à peu près toute la lettre L : M. G. en prévient le lecteur afin de bien établir les responsabilités ; c'est lui qui, après la mort de notre regretté maître, a accepté de poursuivre cette lourde tâche, et sans que l'unité d'exécution pût en souffrir, il y a donné le résultat de ses propres recherches, et ses décisions personnelles. Ajoutons que, dans l'intervalle, a paru une nouvelle édition du dictionnaire de Quicherat et Daveluy par E. Chatelain dont la patience et l'érudition ont fort amélioré et rajeuni ce classique travail. L'utilité du livre de MM. B. et G. n'en demeure pas moins entière : la faveur avec laquelle il a été accueilli tient à une part importante de nouveautés dont voici les principales :

1° Les exemples choisis sont essentiels, c'est-à-dire qu'il n'y en a pas deux où un seul suffit, et que chacun d'eux est mis là, soit pour assigner au sens du mot ou à son rôle dans la phrase une nuance différente, soit pour permettre de suivre son histoire aux différentes époques de la langue latine. Ainsi se trouve rompue la tradition qui faisait trop souvent d'un dictionnaire un recueil de traductions fragmentaires, de phrases toutes faites à l'usage des ignorants ou des paresseux : les bons élèves, en comparant le texte qu'ils doivent mettre en français aux exemples tous significatifs, auront à faire preuve d'intelligence et d'initiative pour reconnaître auquel se reporter, et ne seront cependant privés d'aucune des ressources qu'ils sont en droit de réclamer.

2° Une part considérable a été faite à la grammaire ; une telle innovation s'imposait si l'on tient compte du progrès philologique accompli en ces dernières années. C'est aussi un moyen excellent de fortifier, chez les enfants, les notions grammaticales, parce que, se rattachant pour eux à un texte, à la peine qu'ils ont pris de le comprendre et de le traduire, en un mot dépouillant leur caractère abstrait, elles deviennent bien plus faciles à entendre et surtout à retenir. Les constructions classiques ont été soigneusement distinguées des tours archaïques et des néologismes, et les étudiants qui font des dissertations latines, disons mieux, tous ceux qui peuvent avoir à écrire en latin, apprécieront le secours que leur offre M. G. avec une compétence éprouvée et dans un livre qu'il est facile d'avoir quotidiennement sous la main. Ce n'est donc pas le vocabulaire seul qui trouve son compte au système adopté : la syntaxe, elle aussi, en profite largement ; voy. par exemple, les articles *dum*, *quod* 2, *ut* 2 (l'adverbe et la conjonction sont placés sous des articles différents), *perfero* à la fin, etc ; à noter également, le soin avec lequel sont exactement déterminés le sens et la valeur de liaison de certaines particules qui sont souvent l'objet d'un usage vicieux, *nempe*, *scilicet*, etc.

3° La nomenclature est en progrès ; elle paraît aussi complète que possible, exception faite, bien entendu, pour les mots qui ne sauraient

prendre place dans un livre qu'on doit mettre aux mains des écoliers. Les auteurs ont commencé aux origines même de la langue et ne se sont arrêtés qu'à l'époque de Charlemagne; ils ont, en agissant ainsi, suivi le mouvement d'études qui se manifeste dans les récentes Histoires de la littérature latine et qui donne de plus en plus d'importance à la latinité chrétienne, beaucoup trop laissée dans l'ombre antérieurement.

4° L'étymologie a été l'objet d'un souci sérieux; mais, avec raison, MM. Benoist et Gœlzer sont demeurés sobres sur ce point; ils s'abstiennent toutes les fois qu'il n'y a pas un résultat sûr, acquis définitivement dans la mesure où ce dernier mot peut être employé, c'est-à-dire reconnu sans contestation à l'heure présente. Un philologue, expert en ces matières et qui s'y montre d'une sévérité rigoureuse, M. Ernault¹, reconnaît que le nouveau dictionnaire encourt à cet égard beaucoup moins de reproches que ceux qui l'ont précédé: « Les auteurs, ajoute-t-il, ne font pas la mauvaise économie d'un mot d'explication quand il est nécessaire. » Les critiques de détail que M. Ernault adresse par la suite à MM. B. et G. seront fort utiles à consulter pour les professeurs et les élèves de l'enseignement supérieur; mais il serait injuste d'oublier que ce dictionnaire, bien qu'il doive avoir sa place sur la table d'un philologue, est avant tout conçu dans un but scolaire, et qu'il était important d'y éviter toute surcharge, tout caractère extérieur d'érudition.

5° Quand un mot ou un sens d'un mot, donné dans un dictionnaire en usage en France, a été supprimé, MM. B. et G. ont soin d'indiquer le motif de la suppression: voy. *folium*, à la fin; on s'accorde aujourd'hui à ne plus lire *chartarum folia*, mais *chartarum fila* chez Pline l'ancien, XXXVIII, 103. Lorsque, à la différence de celui-là, les passages qui semblent autoriser un sens particulier, sont, non pas condamnés, mais simplement contestés, M. G. le fait savoir, et de cette manière permet au travailleur, déjà familier avec les auteurs latins, de contrôler et de juger par lui-même, en même temps qu'il avertit l'écolier prudent de s'abstenir, s'il traduit du français en latin (voy. *percursio*, *perexsicco*, *pertundo* à la fin). Ceci m'amène à louer également M. G. d'avoir renvoyé, par une référence en chiffres exacte et précise, aux passages des auteurs cités, chaque fois où que la phrase présente une difficulté réelle, ou que l'interprétation donnée diffère de celle qui est généralement admise; c'est ce qui a lieu à plusieurs reprises dans le seul article sur *seco* (vers la fin). De même encore, s'il s'agit de mots qui ne figurent pas dans les autres dictionnaires, ou du moins dans ceux qui sont en usage chez nous, par exemple *mattiobarbulus* « balle de plomb », *maturasco*, et quelques autres.

Comme dans l'édition Chatelain du dictionnaire Quicherat, et selon une habitude, nouvelle et très sensée, les noms propres ont été fondus dans le corps de l'ouvrage; pour les noms géographiques, on n'a pas

1. Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers, année 1893, n° 2 p. 42.

négligé de faire connaître, quand cela est possible, le nom moderne à côté du nom ancien (voy. *Arae*, *Media*, *Olbia*, *Scamander*, etc.). Je signalerai, en passant, l'omission du nom de Ségeste, le guerrier german, lequel ne se trouve pas davantage chez Georges, mais que n'ont oublié ni Klotz, ni Chatelain; omission d'autant plus curieuse que M. G. est un familier de Tacite.

Voici encore un oubli, singulier au premier abord, mais qui n'étonnera pas ceux qui ont l'habitude des livres et savent que les choses les plus simples sont celles auxquelles parfois on songe le moins : M. G. a négligé de faire connaître, dans la liste explicative des signes et abréviations, la signification qu'il attache au signe *, lequel, dans sa pensée, veut dire qu'un mot est antérieur à l'époque classique ou postérieur à Fronton; un étudiant s'en avisera de suite, mais un écolier sur dix ne devinera pas que ce signe est mis là pour le détourner d'employer le mot dans ses exercices en langue latine. Faut-il ajouter à ces légères critiques quelques autres qui n'ont guère plus de gravité? L'article sur *imperco* est insuffisant pour permettre de comprendre l'expression *imperce tibi*. Dans *vello* et ses composés, au dire de Diomède, la forme *velli* au parfait est préférable à *vulsi*, que M. Goelzer met en première ligne. Sous le mot *quippe*, on eût pu renvoyer à un passage de Plaute (*Amphitr.* 745) où *quippe qui* est construit avec l'indicatif. Dans l'article *perscribo*, le vers d'Horace (*Sat.* I, 4, 54) *Non satis est puris versum perscribere verbis* est compris à faux; il est juste de dire que le véritable sens est rétabli au mot *purus*. Sous le mot *flabrum*, à signaler une erreur : *Macr. Serv.* pour *Lucr. Serv.* Enfin, quand j'aurai dit que, de très loin en très loin, certains articles (comme ceux sur *ago* et sur *do*) gagneraient à être révisés au point de vue de la clarté et de la distribution des exemples, je m'arrêterai dans ces observations de détail auxquelles ne peuvent échapper les livres les plus compétents et les plus consciencieux, surtout ceux qui supposent une telle somme de science et de travail.

Frédéric PLESSIS.

497. — M. TULLII CICERONIS. *De imperio Cn. Pompei* ad Quirites oratio. Texte revu et annoté par L. Prud'homme, professeur à l'athénée royal de Gand. Edition couronnée par la Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 8 avril 1893). Gand, Engelcke, 1893. In-16, 117 p.

498. — Th. ZIELINSKI. *Curæ Tullianæ*. Pars prima. In Tullii Ciceronis orationes a Quinctiana ad Verrinam ultimam animadversiones criticæ. Moscou, Lissner et Romahn, 1893, in-8, 22 p.

J'ai entendu un jour un de nos anciens maîtres, M. Thurot, déclarer dans un cours public, devant des jeunes gens, que les grands dépôts de

1. M. Chatelain décline, *Segestes*, *Segestæ*; Klotz *Segestes*, *Segestis*.

manuscripts avaient été fouillés à fond ; qu'on n'y découvrirait plus rien et que, pour son compte, il regrettait les années qu'il avait perdues à étudier les œuvres des grammairiens du moyen âge. Ce n'était là sans doute qu'une boutade ou tout au plus un de ces accès de découragement dont on ne se défend pas toujours, même à la fin d'une vie bien remplie. Mais prenons garde d'y céder ; ce jour-là, M. Thurot avait tort de toute manière ; il ne faut jamais décourager les autres et paraître tirer l'échelle après soi ; et, d'autre part, il est toujours périlleux de nier d'avance la possibilité d'une trouvaille. La fortune se fait un jeu de démentir toutes les prédictions ; elle dément les prédictions pessimistes tout comme les autres. Y a-t-il le dépôt plus fouillé que les fonds de manuscrits de Londres et de Bruxelles ? Voici cependant qu'on vient d'y retrouver, dans ces derniers temps, de très bons mss. qu'on croyait perdus et dont on quêtait péniblement les leçons, mêlées de toutes sortes d'inexactitudes, à travers les éditions du xvi^e ou du xvii^e siècle. J'ai parlé autrefois¹ du *Coloniensis* de Modius retrouvé par M. Clarke dans un *Harleianus* dont on suit les pérégrinations de siècle en siècle. M. Paul Thomas vient de retrouver dans un ms. de Bruxelles le *Parcensis* de Torrentius. Soyons sûr que dans cette voie il reste encore beaucoup à faire et que les matériaux sont à portée.

Le mérite propre de la présente édition de M. Preud'homme consiste à donner un texte du *De Imperio* fondé sur les données ou du moins soigneusement rapproché de la recension du ms. de Bruxelles identifié par M. Thomas. Quelques bonnes leçons du *Parcensis-Bruxellensis* avaient été relevées par Nohl ; ici elles sont commodément réunies dans l'appendice critique et, quand il faut choisir, M. Preud'homme, on le devine et on l'excuse, a un faible pour ce ms. Quant à l'édition elle-même, on trouverait surtout en France plus d'une critique à lui adresser. Pourquoi ces notes historiques, dans l'ordre des paragraphes, intercalées entre l'introduction et le texte ? Elles ne sont pas à leur place si leur but est de rappeler constamment les faits à l'élève ; d'autre part, elles ne forment pas un tout et contiennent des renvois répétés à l'introduction avec laquelle elles font double emploi. Nous trouverions les notes du bas des pages trop élémentaires, criblées de renvois inutiles à une grammaire belge. Telle page de l'introduction semble prouver peu de critique², telle autre paraît trop chargée, trop dense et parfois confuse. Les fautes d'impression, additions ou rectifications qui disparaîtront sans doute à la prochaine édition, sont bien nombreuses. Enfin et surtout j'ai été étonné de ne voir indiqué nulle part, ne fût-ce que par un mot, le caractère artificiel et les défauts bien connus du *De Imperio*. Mais sur bon nombre de ces griefs je n'oserais

1. Voir la *Revue* du 25 avril 1892.

2. Ainsi, p. v, le livre de M. Deloume est mis de plein pied avec ceux de Mommesen et des autres maîtres.

trop insister ; car M. Preud'homme pourrait bien se défendre fort justement contre moi en invoquant des habitudes qui ne sont pas les nôtres ou des prescriptions officielles que je ne connais pas.

Le second ouvrage est une suite de conjectures sur le premier volume des discours de Cicéron de Müller. Elles visent des difficultés de fond plutôt que de forme. Dans le nombre, il en est certainement qui sont inutiles ou qu'on se refuse à accepter. Mais il en est aussi d'ingénieuses et quelques-unes répondent à des doutes qu'on sentait sans voir nettement quelle était et où était la difficulté. C'est une bonne contribution aux études sur le texte de Cicéron et nous devons souhaiter que cette première partie ait la suite qu'annonce l'auteur.

Émile THOMAS.

499 — Nagy Lajos magyar Király viszonja Giannino di Guccio francia trónkövetelőhöz (Les rapports de Louis le Grand, roi de Hongrie, avec Giannino di Guccio, prétendant au trône de France), par S. PÖR. Budapest, 1892. 31 p.

Lorsqu'en 1844, Monmerqué publia sa « Dissertation historique sur Jean I^{er}, roi de France et de Navarre », il engageait les historiens à chercher dans les Archives de Sienne qui pourraient bien renfermer une reconnaissance des droits prétendus de Jean I^{er} qui se disait fils de Louis X, le Hutin. Dans les « Monuments diplomatiques relatifs à la maison d'Anjou » que l'Académie hongroise édite depuis des années, la question de Jean Gouge (Giannino di Guccio) vient d'être éclairée d'un jour nouveau. Vol. II. p. 528 de ces documents on lit une délibération du Conseil municipal de Sienne en date du 18 octobre 1359. Les conseillers réunis pour élire les douze magistrats déclarent, lorsque le nom de Giannino sort de l'urne, qu'il doit être exempté de cette charge, puisqu'il est digne de porter la couronne de France. La lettre de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, dit le registre, en fait foi. Suit la copie de cette lettre datée de Bude le 15 mai 1358, dans laquelle le grand roi de la maison d'Anjou confirme les droits de Giannino.

M. PÖR, membre de l'Académie hongroise, auteur d'un ouvrage sur Louis-le-Grand, a repris de nouveau cette question qui semble encore obscure à beaucoup d'historiens¹. M. P. dit que le roi Louis n'avait à cette époque aucune raison d'en vouloir au roi de France ; qu'il a examiné dans tous ces détails le pour et le contre, lorsque Giannino est venu en Hongrie (déc. 1357) et que la phrase de sa lettre : « Quoniam refusit in nobis sol, qui prius erat in nubilo, et accensus est ignis mire claritatis, veritatis » est à prendre au sérieux. Le roi de Hongrie lui-même ne

1. Ainsi le « Monatsblatt der Kais. Koen. heraldischen Gesellschaft zu Wien », août-sept. 1892, publie le document en question sous le titre : Falsche Prinzen. Ein französischer Thronprätendent, mais ne sait donner aucun éclaircissement.

pouvait rien faire pour son prétendu cousin — Clémence de Hongrie était la sœur de Charles Robert, père de Louis-le-Grand — car il était occupé ailleurs, mais sa bonne foi ne peut pas être contestée. Il nous semble que M. P. affirme cela à propos d'un mot de Monmerqué qui dit que le roi de Hongrie, mal disposé *peut-être* pour la France, aurait accueilli avec trop de facilité des récits de nature à toucher son cœur (p. 32).

On sait que Jean I^{er}, reconnu également par la charte de Cola Rienzi, quatre jours avant la mort du tribun romain, fut pris en 1361 par le gouverneur de Provence qui le livra au roi de Naples, et qu'il est mort prisonnier dans le château de l'Œuf. Ses descendants qui portaient le lys dans leur blason, sont enterrés dans l'église St. Dominique à Sienne.

M. P^{or} a ajouté à son mémoire le récit de Sigismond Tizio, tiré du manuscrit des « *Historiae Senenses* », où celui-ci raconte la relation de Cola Rienzi sur Giannino, puis la lettre du Frère Antoine à Rienzi (en italien) conservée dans la bibliothèque municipale de Sienne, et qu'on peut comparer avec la charte de Rienzi publiée pour la première fois par Monmerqué dans son Mémoire.

J. KONT.

500. — Albrecht von Bonstetten. *Briefe und ausgewählte Schriften*, herausgegeben von Dr Albert Büchi (forme le tome XIII des *Quellen zur schweizer Geschichte*). 1 vol. in-8, xi-288 pages. Bâle, Adolf Geering, 1893.

Albert de Bonstetten, né entre les années 1441 et 1445, entra de bonne heure au couvent de Notre-Dame d'Einsiedeln, dont il fut nommé doyen en mai 1470. Il conserva cette fonction jusqu'à sa mort, survenue vers l'année 1504. Pendant sa retraite dans le cloître, il entretint des relations épistolaires avec un grand nombre de savants, le chanoine de Zurich Jacques Waldenbourg, le chanoine de Bâle Arnold Truchsess von Wolhusen, l'humaniste allemand Pierre Luder, le Bernois Thüring Fricker, les amis d'Agricola : Jean de Watt, Jean de Thalheim, Barthélemi de Welden, les érudits de la cour du duc de Milan, Jean Marie Sforza : le futur cardinal Ascanio Sforza, Jean-Dominique de Beccaria, Jean de Beccaria, etc. Francesco Filelfo est le plus remarquable de ces correspondants. Quatre-vingt huit lettres qui ont été adressées à Bonstetten par ces divers personnages dans l'intervalle de 1465 à 1480 ont été réunies dans un manuscrit de la Bibliothèque du chapitre de Saint-Gall, n° 719; ce sont elles que publie dans ce volume, avec très grand soin, M. le docteur Albert Büchi. Elles présentent un certain intérêt pour l'histoire de la Renaissance en Suisse; elles fournissent aussi de loin en loin quelque renseignement curieux sur les autres pays. Ainsi une lettre (n° 56) nous apprend que Pierre de Blarru ne fut pas le seul à chanter la victoire éclatante remportée par le duc de Lorraine René II sur Charles le Téméraire sous les murs de Nancy;

cette matière avait tenté un poète de la cour de Sforza, Petrus Siculus.

Treize autres lettres qui sont presque toutes des dédicaces d'ouvrages, adressées par Bonstetten à de grands personnages, le doge de Venise, le roi de France Charles VIII, l'Empereur Maximilien, le duc de Wurtemberg Eberhart le Barbu, etc., ont été ajoutées par l'éditeur en appendice à ce recueil.

M. Albert B. imprime, en suite, trois ouvrages de Bonstetten : 1° *De justitiae ceterarumque virtutum exilio*, jusqu'à présent inédit; c'est sous une forme allégorique une satire des vices de l'époque; 2° un traité historique sur le couvent d'Einsiedeln : *Von der loblichen Stiftung des hochwirdigen Gotzhus Ainsiedeln unser lieben Frowen*. Cet écrit avait déjà été publié à Ulm en 1494, dans un incunable qui est devenu rarissime; 3° *Superioris Germaniae confoederationis descriptio*. Cette description de la Suisse, la plus ancienne que nous possédions, faite peu de temps après que les victoires de Granson et de Morat eurent attiré l'attention de l'Europe sur ce petit pays, est très nette et intéressante. Elle avait déjà été éditée, mais d'après une mauvaise copie, au tome III des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zurich*. M. Büchi en donne une édition définitive, d'après le Cod. lat. 4006 de la Bibliothèque publique de Munich, le cod. lat. 75 de la Bibliotheca Vallicellana à Rome et enfin le cod. lat. 5658 de la Bibliothèque nationale de Paris. Ce dernier manuscrit a été envoyé au roi Louis XI par Bonstetten lui même.

Ch. PFISTER.

501. — *I primi due secoli della Storia di Firenze, Ricerche di Pasquale Villari*. t. I, ix-317 p. Florence, Sansoni, 1893.

Pour apprécier à sa juste valeur l'intérêt et l'importance de ce volume, il faut se reporter à la préface. M. Pasquale Villari reconnaît qu'il a voulu réunir des études publiées dans diverses Revues depuis vingt-cinq ans. Pour plus de précision, il indique, au commencement de chaque chapitre, la date à laquelle ce chapitre a paru sous la forme d'article. De sept articles, en y comprenant l'introduction, quatre sont de 1866 ou 1867, trois de 1890. Les plus anciens sont donc antérieurs au moment où l'attention des érudits a commencé de se porter sur l'histoire primitive de Florence. Auparavant, nous n'avions guères, pour nous renseigner, que le petit volume d'Atto Vannucci, excellent à son heure, mais dépassé depuis, et que notre auteur ne croit pas nécessaire de rappeler.

Les trois chapitres de 1890, postérieurs au contraire à la plupart des grands travaux dont cette période a été l'objet, ajoutent peu à ce que nous savions, et, heureusement, ne le détruisent en rien. D'où résulte que le sous-titre de *Recherches*, justifié pour la date de 1867, ne l'est

plus en 1893. Si les droits de priorité ne peuvent être contestés à M. Villari, on regrette que les articles ou chapitres nouveaux, pour lesquels il ne les saurait prétendre, soient aussi peu pourvus de notes se référant aux plus nouvelles et aux plus estimables recherches de l'érudition.

Est-ce fatigue, conviction d'avoir fait pour le mieux du premier coup ou effet de cette difficulté qu'éprouvent tant d'écrivains à remettre sur le métier leur ouvrage, M. V. s'est dispensé de récrire. Nous avons donc sous les yeux son œuvre de premier jet, et, pour ce qui est des quatre anciens articles, elle nous paraît véritablement admirable, tant l'auteur a su voir clair alors que personne n'y voyait que du feu. Ce qu'il ne savait pas, il le devinait, l'indiquait, l'exposait avec assez de netteté pour que ceux qui sont venus après lui aient pu s'appuyer à lui, non pas aveuglément, puisqu'on ne doit — il le dit lui-même — avoir confiance qu'aux originaux soumis à une critique sévère, mais avec l'espoir, le plus souvent justifié, de ne point faire fausse route en le prenant pour guide. L'histoire, chez lui, est divination.

Notez qu'il écrivait neuf ou dix ans avant que le vénérable Gino Capponi se décidât à publier son *Histoire de Florence*, fruit touchant de ses veilles d'aveugle. Ignorant ce qu'elle contenait, il présentait modestement ce qu'il disait lui-même des origines comme une annonce de la publication promise par le Nestor florentin et une invitation polie à ne pas la différer plus longtemps. Son vœu exaucé, il a dû éprouver une vive satisfaction de se sentir si supérieur, d'où cette parole indulgente que « Capponi ne pouvait faire autrement qu'il a fait », ce qui n'est exact qu'en égard à son état de cécité, puisqu'il traite en douze pages les deux siècles primitifs qui en ont inspiré à M. V. tant d'excellentes. Gino Capponi venait en retard, comme Villemain publiant, sur ses vieux jours, son *Grégoire VII*.

C'est donc surtout parce qu'il a parlé clair le premier, que M. V. a pris, parmi les historiens de Florence, une place d'honneur qui ne lui saurait être ôtée. Il consacre sa gloire en exhumant ses articles de la nécropole des Revues. Il est toujours intéressant à lire par la lucidité de l'exposition et du style; mais sur bien des points particuliers il paraît maintenant en retard, et il ne saurait s'étonner qu'on le constate, puisqu'il a négligé tout travail de refonte. Aucun laïque n'est infaillible, et, parmi les clercs mêmes, il n'y en a guères qu'un qui le soit.

Cette réserve faite, hâtons nous d'ajouter que quiconque est familier avec la langue italienne peut très bien se contenter, pour connaître les origines, de ce qu'on trouve au volume de M. Villari. Ce que j'en dis est surtout vrai des guerres primitives de la commune florentine contre les communes ou hobereaux du voisinage. Si toute étude est intéressante à laquelle on apporte une attention sérieuse, cela ne doit s'entendre que de celui qui fait le travail. Quant aux lecteurs, ils s'impatientent de tant de menus détails, toujours les mêmes, dont est pleine cette partie

des annales florentines. C'est l'ennui de cette période qui explique, sans l'excuser, la tendance des gens du monde à se figurer l'histoire de Florence commençant aux Médicis. Pour eux n'existe point cette période animée de l'esprit démocratique en lutte avec l'esprit aristocratique d'abord, puis avec l'esprit autocratique, période où les belles-lettres et les beaux-arts jettent un si vif éclat, sans qu'on puisse encore, comme sous les Médicis, constater les tristes symptômes de la décadence.

Il convient de parler à part des articles ou chapitres qui portent la date de 1890, car les observations auxquelles ils donnent lieu sont d'autre nature. Ecrits depuis que tant d'études partielles ont renouvelé dans son détail cet important sujet, donnent-ils du nouveau? Le premier est une analyse des dernières recherches faites sur les sources primitives, je veux dire sur celles où l'on suppose qu'ont puisé les plus anciens chroniqueurs connus. Certes, ces sources-là ne sont point à dédaigner; mais on ne saurait leur demander plus de critique qu'à ceux qui en ont fait usage. Les vraies sources seront toujours les manuscrits de l'*Archivio* des Offices, si pauvres, malheureusement, pour les époques primitives. C'est ce qui excuse M. V. de ne s'être pas, dans un travail si récent, mieux affranchi des légendes. Il me semble pourtant qu'il aurait dû s'y essayer. Je lis bien quelques phrases restrictives qui sont les portes de sûreté de sa prudence; mais on aimerait un parti-pris plus décidé. C'est si bon de sentir sous ses pieds un terrain solide!

Dans le second chapitre, sur les origines, non plus de la bourgade comme le précédent, mais de la commune, on ne peut qu'approuver M. Villari, sans lui faire honneur de la découverte, d'avoir montré la commune se formant peu à peu, et non pas sortant, un beau jour, armée de toutes pièces, du cerveau sans doute de Jupiter, sinon de sa cuisse. Oui; tandis qu'à Pise et à Sienne il est sans cesse question des *nobiles*, c'est des *milites* qu'il est question à Florence, citoyens non-nobles, mais ne mettant point ou ne mettant plus la main aux métiers et formant comme une aristocratie bourgeoise. Je voudrais seulement ajouter que cette aristocratie, exclusive par en bas, ne le fut point par en haut, et qu'elle ouvrit volontiers ses rangs à ceux des nobles qui consentaient à vivre dans la ville autrement qu'en ennemis, qui étaient précieux parce qu'ils se montraient entendus au métier des armes, mais qui n'eussent jamais consenti à servir autrement qu'à cheval. Personne n'ignore que *milites* s'entendait uniquement de la cavalerie.

M. V. met en lumière un point curieux: ces fameuses tours qui subissaient des sièges et dont quelques-unes sont encore debout, étaient possédées non seulement par des familles plutôt que par des individus, mais encore par une association de familles, soumise à de certaines règles. Cela résulte des documents. Toutes les obscurités, cependant, ne sont point dissipées; on peut encore batailler. Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisqu'il s'agit d'une constitution en voie de formation! M. V. croit que ces sociétés des tours n'avaient rien de féodal et

le professeur Santini pense le contraire. Les contraires sont-ils inconciliables? Non sans doute. Si les Uberti, dit notre auteur, avaient pu prévaloir, le caractère féodal aurait bientôt pris le dessus. Il y était donc déjà plus qu'en germe, et l'on ne saurait, à mon avis, dire sans exagération que la bonne harmonie régnait entre les sociétés des tours et le peuple. La vérité, c'est qu'il y avait des divisions parmi les grands, et que ceux d'entre eux qui, par haine des autres ou par amour de la domination, se rapprochaient du peuple, devaient faire le sacrifice de ce qui rappelait trop leur origine, d'où la défaite du principe féodal. Mais cela, on le savait.

Autre question où le doute reste permis. M. V. a raison, dans une certaine mesure, de dire que les menus faits qu'on relève vers la fin du ^{xii}^e siècle permettent de supposer que les arts ou métiers florentins n'étaient pas alors à leur début et que leur prospérité était plus ancienne. Pourtant, l'incertitude qu'il constate lui-même dans l'appellation des magistrats qui gouvernent la cité, ne semble-t-elle pas indiquer l'enfance de la vie politique ou municipale, et peut-on concevoir une vie commerciale très florissante dans une ville non soumise encore à des règles de quelque fixité? Comment croire à un développement marqué des arts et métiers dans cette démocratie naissante, alors qu'elle en était réduite, pour se défendre et pour vivre, à solliciter les secours de l'aristocratie et à les acheter par une temporaire soumission?

C'est sur des détails de ce genre qu'un critique exercé, tel qu'est M. Villari, peut se flatter d'apporter quelques arguments nouveaux dans des discussions toujours ouvertes. Faut-il regretter qu'il ne puisse davantage? Nous ne saurions en vérité, car il faudrait considérer comme non avenu le labeur de tant d'érudits pendant ces vingt-cinq dernières années. Réjouissons-nous au contraire, de les voir d'accord avec M. V. sur tant de points particuliers et sur l'ensemble. En ne les contredisant pas, il les confirme : *quum tacet clamat* ; et c'est encore un service qu'il rend à l'histoire florentine, après en avoir planté les premiers jalons.

Aussi bien, des *essais* relativement courts sont-ils le genre où il excelle, comme Macaulay. Napolitain de naissance, Florentin de volonté et d'adoption, il a consacré à l'histoire de Florence sa vie, du moins ce qu'il en peut distraire de l'enseignement, de la politique, de l'administration. Cette histoire, il l'a prise par les deux bouts, menant de pair avec les commencements la fin qui trouve ses plus fermes fondements dans de riches archives. Deux ouvrages considérables, importants, universellement estimés, l'un sur Savonarole, l'autre sur Machiavel, ont consacré sa réputation. Oserai-je dire néanmoins qu'il n'y paraît pas dans tout son lustre? D'une part, sa tendance est trop manifeste à parler de tout à propos de ses héros, au risque de les perdre souvent de vue : c'est la méthode allemande, pour laquelle sont ses préférences, par un effort de sa volonté plus que par un effet de sa nature. D'autre part,

quand il étudie un personnage, il s'attache à lui, il fait de lui son client, il endosse sans y penser la robe de l'avocat ou il monte en chaire (*pulpito* alors plutôt que *cattedra*) pour prononcer une oraison funèbre avec tout l'appareil de la science historique. Au contraire, dans les articles de revues, il a trop peu de place pour y étaler des plaidoyers, sans compter, ce qui est assez ordinaire, qu'il manque de clients, car dans les temps primitifs, enveloppés de ténèbres, où sont les hommes assez importants pour qu'on tire son épingle du jeu en présentant leur défense, quand c'est à peine s'ils sont attaqués? Échappant ainsi aux dangereuses tentations de son talent d'avocat, il fait paraître ses grandes qualités de concentration et de synthèse, il est historien, pas autre chose qu'historien, et c'est ainsi qu'avec quatre vieux articles trop peu renouvelés et trois plus récents où la loyauté l'empêche d'être original hors de propos, il réussit à intéresser tout le monde et à instruire les plus instruits.

F.-T. PERRENS.

502. — Pierre MERVULT. *Saint-Martin de Ité et la Rochelle (1627-1628)*. Introduction et notes par Georges MUSSET. La Rochelle, Noël Texier, imprimeur-éditeur, 1893, petit in-4 de xvi-76 p.

Pierre Mervault est l'auteur d'un ouvrage qui, comme le rappelle tout d'abord M. Musset, a eu le privilège d'être apprécié de son temps et d'avoir conservé sa réputation quasi intacte après deux siècles d'existence¹. Le *Journal des choses plus mémorables qui se sont passées au siège de la Rochelle* aurait pu, ajoute-t-il, « mécontenter amis ou ennemis, si l'écrivain n'y avait été d'une impartialité et d'une droiture d'esprit sans faiblesse comme sans passion, chose difficile à l'heure où la Rochelle saignait encore des blessures que lui attira son héroïque défense. Mervault sut éviter les écueils nombreux au milieu desquels le récit risquait de se perdre et a laissé un livre de bonne foi qui sera toujours consulté avec fruit ». A côté de cette œuvre importante, Mervault écrivit un récit abrégé qui diffère en quelques points de son œuvre². On ne connaissait ce résumé que par une copie de Jaillot. M. Alfred Richard, archiviste de la Vienne, en ayant découvert le manuscrit original et l'ayant cédé à la Bibliothèque de la ville de la Rochelle, le conservateur de cet établissement, étant assuré de l'authenticité de l'opuscule, a voulu le publier et pour deux bonnes raisons : 1^o malgré sa concision, ce petit récit contient une foule de légers détails inédits ; 2^o il présente un résumé fidèle et réfléchi tant du manuscrit primitif de Mervault que des premières éditions du *Journal*, ayant dû servir de cadre à l'édition de

1. M. Musset a donné sur Mervault (p. xiv-xxv) une courte et excellente notice biographique tirée des notes manuscrites de Jourdan (conservées à la Bibliothèque de la Rochelle) et de ses notes personnelles.

2. Les variantes ont été relevées avec beaucoup de soin (p. 69-76).

1671. A ce propos, M. Musset se livre (*Introduction*, p. vi-xi) à une discussion minutieuse des diverses assertions des bibliographes et il établit qu'il y a trois tirages connus : l'un de 1648, l'autre sans lieu ni date, et un troisième de 1671. Il établit encore (p. xii) que le *Récit sommaire* a été rédigé par Mervault, aussitôt le siège, et qu'il a été mis au point dans quelques-unes de ses parties sur des renseignements nouveaux, entre les premières éditions et celle de 1671, qui en reproduit textuellement certains passages. Comme à l'éditeur, c'est la seule conclusion qui me paraisse légitime. Ai-je besoin d'ajouter, en parlant de l'œuvre d'un travailleur aussi estimé, que tout est excellent dans son édition, l'*Introduction*, le *texte*, les *notes*? Insister là dessus, ce serait vouloir apporter des huîtres à la Rochelle. Je me contenterai donc de souhaiter à tous ceux qui possèdent déjà une des éditions du *Journal* d'acquérir un exemplaire du *Récit sommaire*. Je le leur souhaite d'autant plus que l'opuscule de Mervault se présente « sous des formes typographiques recherchées et luxueuses », et que l'habile N. Texier s'est véritablement surpassé en imprimant l'admirable plaquette.

T. DE L.

503. — **Les sons du Français**, leur formation, leur combinaison, leur représentation, par Paul Passy, 3^e éd. Paris, Firmin Didot, 1892; in-8, 143 p.

504. — **Elementarbuch des gesprochenen Französisch** von Franz Beyer und Paul Passy, Coethen, Otto Schulze, 1893; in-8, xiv-218 p.

Le livre bien connu de M. P. Passy sur les *Sons du français* vient d'atteindre sa troisième édition. J'applaudis de grand cœur à ce succès et suis persuadé que ce petit livre, soigneusement revu, amélioré en maint endroit, continuera à rendre de bons services. Sous une forme élémentaire (peut-être pas toujours assez), il donne, en effet, des notions très précises de phonétique générale : d'ailleurs, il a été autrefois ici même¹ apprécié par une plume trop autorisée pour que j'aie besoin d'insister sur la doctrine proprement dite. Reste la question de l'orthographe qu'on avait déjà reproché à M. P. de vouloir modifier, précisément dans un livre classique et destiné à exposer la théorie des sons. Je ne souscris point moi non plus, à cette réforme partielle, timide et, semble-t-il, assez illogique. Sur certains points, à vrai dire, M. P. a cédé : on lui avait reproché d'écrire *fransais*, et il écrit maintenant *français*, comme tout le monde. J'aime mieux cela. Mais il a conservé beaucoup de particularités, et dont on ne voit pas toujours nettement la raison. Pourquoi, par exemple, accentuer les *e* suivis de l'*x*, qui peut bien, il semble, compter pour une consonne double? Je n'aime pas davantage la suppression du trait d'union dans un adjectif comme *miouverte* (lisez *mi-ouverte*), cela semble indiquer une sorte de diphtongue qui n'existe

1. Voir *Revue critique* du 28 octobre 1889.

pas dans la prononciation du mot. Enfin, ce qui me paraît barbare au dernier chef, c'est d'écrire *ils rendaint* (pour *ils rendaient*); qu'on écrive tout de suite *il randè*, et qu'il n'en soit plus question. Mais à quoi rime *rendaint*? C'est là une orthographe qui n'est ni phonétique, ni étymologique, c'est du caprice pur. Comment distinguer le mot ainsi écrit de *maint*, *contraint*, et autres formes semblables que M. P. conserve, je crois? N'est-ce pas ajouter gratuitement une anomalie nouvelle à toutes celles que nous possédons déjà! La conclusion, c'est qu'on fera sagement de s'en tenir à l'orthographe traditionnelle, surtout dans les livres d'éducation, et d'attendre que l'Académie ait pris une décision toutes ces questions en litige: on sait qu'elle y occupe ses loisirs.

En même temps qu'il donnait cette troisième édition de son livre M. P. collaborait avec M. F. Beyer, pour rédiger à l'usage des Allemands un traité élémentaire de la prononciation française. Ce petit livre est fort bien fait. Il comprend trois parties: 1° quarante-deux exercices de lecture, transcrits phonétiquement (p. 1-76); 2° une esquisse grammaticale, où il y a des remarques intéressantes sur la liaison des mots entre eux et la stylistique usuelle (p. 79-169); 3° enfin un petit glossaire (p. 174-218). Les jeunes Allemands (si tant est qu'ils en eussent besoin) auront désormais, pour prononcer le français d'une façon moderne, un guide sûr, ou peut s'en faut. Je fais là une restriction qui n'est pas pour diminuer le mérite du livre, et qui m'entraînerait loin, si je voulais la justifier d'une façon détaillée. Je trouve qu'en général MM. B. et P. érigent trop en règles des abréviations et des absences de liaison qui ne sont encore chez nous que des tendances, parfois assez fortement combattues. Ils écrivent, par exemple, sans hésiter *met'* ou *chamb'* devant des consonnes: il me semble que dans les classes moyennes de la société on prononce encore plus souvent *mettre* et *chambre*. Je n'admets pas à plus forte raison que *queg' jour* (pour *quelque jour*) ait définitivement triomphé. Enfin, je ne voudrais pas écrire *jeuli* comme *fleuri*: cette prononciation de *joli* est tout au plus un parisianisme¹. Il y en aurait bien d'autres à relever dans ce petit livre, où les auteurs semblent s'être préoccupés avant tout de la prononciation du français tel qu'on le parle sur le Boulevard. Il est vrai que c'est de là que vient le mot d'ordre auquel obéit la langue dans son évolution; de sorte que, si MM. Beyer et Passy ne nous donnent pas absolument la prononciation d'aujourd'hui, ils nous ont peut-être donné celle de demain. Il est toujours bon de ne pas retarder sur son époque.

E. BOURCIEZ.

1. Ce qui ne veut pas dire que l'o de *joli* soit un o ouvert identique à celui de *mort*, par exemple; mais les auteurs se restreignant, comme ils devaient le faire dans un livre élémentaire, aux notations essentielles, ne pouvaient rendre la nuance. Entre ô et œ ils ont choisi œ, à tort selon moi.

505. — TIVARONI (Carlo). *L'Italia durante il dominio austriaco*. Tome II. *L'Italia centrale*. Turin-Rome, Roux, 1893 In-16 de 449 p. 3 fr. 50.

En annonçant le premier volume de cet ouvrage, nous avons marqué les qualités et les défauts de la méthode de l'auteur ; nous avons rendu justice à l'étendue de sa science, à la loyauté et à l'impartialité de sa critique, et nous avons exprimé le regret qu'en s'interdisant toute note, tout appendice, il se mît dans l'obligation de charger son récit d'une foule de détails qui en ralentissent la marche et quelquefois même jettent de l'obscurité dans le style. Le deuxième volume nous paraît appeler les mêmes observations. Nous pourrions également répéter que, dans sa crainte d'imposer ses jugements au lecteur, M. Tivaroni l'abandonne trop souvent aux contradictions des témoins dont il recueille les dépositions. Mais, redites pour redites, mieux vaut signaler encore une fois le service rendu par une étude si patiemment, si minutieusement poursuivie et par la masse des documents qu'elle met à la disposition des curieux.

Dans le nombre, mentionnons l'enquête sur la restauration de l'ancien régime en Toscane où la douceur des mœurs balance heureusement les préjugés de la réaction (de 1814 à 1848, la prospérité matérielle y est fort grande ; en 1848, un homme riche peut y vivre pour 5 fr. 60 par jour, un ouvrier pour 0 fr. 84 ; la population est montée depuis 1814 de 1,154,686 habitants à 1,590,091 ; et G. B. Niccolini déclare qu'il donne la palme à Léopold II sur tous les souverains d'Europe) ; les négociations entamées par Consalvi en 1814 pour reconstituer l'intégralité des anciens domaines du pape, sa lutte avec les cardinaux pour simplifier et centraliser l'administration tout en la maintenant entre les mains des ecclésiastiques (un de ses édits fut impunément arraché en plein jour par le doyen du Sacré Collège, p. 125) ; les rapports secrets de la police autrichienne sur les vices du gouvernement pontifical (p. 151-152, 167-170) ; les remarques sur la responsabilité de la France dans le malheureux soulèvement des Romagnes en 1831 (p. 181-182), sur la crainte d'un schisme en Allemagne et des agrandissements éventuels du Piémont qui contribua à la rupture de Pie IX avec la cause nationale (p. 320-321) ; la réfutation de la croyance que les sujets du pape n'ont pas payé de leur personne dans les événements de 1848-1849. (p. 361-3). Pour l'intérêt du récit, les meilleures parties à notre avis sont les pages consacrées aux naïves manifestations de 1848 et à la république romaine, surtout à la courageuse résistance par laquelle elle racheta une anarchie que M. Tivaroni ne dissimule pas.

Le troisième et dernier volume, qui paraîtra bientôt, contiendra, outre l'histoire des Deux-Siciles pendant cette période, une étude complète sur le développement de la pensée nationale de 1815 à 1849, où l'auteur examinera l'influence des néo-guelfes et de la Jeune Italie et esquissera les portraits des principaux personnages du temps. Charles DEJOY.

Publications of the American Academy of political and social science. Philadelphie, s. d. In-8.

- 506. — **A Third Revolution** ; R. P. CHEYNEY, 10 p.
- 507. — **River and harbor bills**, Emory R. JOHNSON, 30 p.
- 508. — **Cabinet government in the United States**. Freeman. SNOW, 13 p.
- 509. — **School Savings banks**, Sara Louisa OBERHOLTZER, 16 p.
- 510. — **Patten's dynamic economics**, J. B. CLARK, 15 p.
- 511. — **The geometrical theory of the determination of prices**, Léon WALRAS, 20 p.
- 512. — **Preventive legislation in relation to crime**, C. H. REEVE, 12 p.
- 513. — **The effect of consumption of wealth on distribution**, W. SMART, 36 p.
- 514. — **The Standard of deferred payments**, E. Alsworth ROSS, 13 p.
- 515. — **Parliamentary procedure**, Jesse MACY, 23 p.
- 516. — **Social work at the Krupp foundries**, S. LINDSAY, 31 p.

L'Académie de Philadelphie continue la publication de ses études sociales et politiques qui, par la fermeté de la méthode, la netteté dans la position des questions, la franchise des solutions, la langue claire, précise, simple et virile, méritent décidément d'être données en modèle à la vieille Europe où nous avons tant de peine à nous débarrasser, dans l'exposition des faits politiques, les Anglais des préjugés sociaux et ecclésiastiques, les Allemands des formes sentimentales et ampoulées, les Français du style oratoire et spirituel.

Quatre de ces études sont de simples travaux de vulgarisation, ou de description scutologique, excellents d'ailleurs par la méthode et la forme : la description des caisses d'épargne scolaire, en France et aux États-Unis, par M^{lle} Oberholtzer, avec une statistique des opérations des caisses des États-Unis en 1891 ; — l'exposition de la théorie de l'économiste américain Patten par M. Clark (cette théorie tient compte du sacrifice de jouissance imposé au travailleur par le temps de travail) ; — l'exposé de la théorie géométrique de la détermination des prix de Walras traduit directement sur deux mémoires de l'auteur ; — la description des établissements de la maison Krupp pour les employés de ses fonderies à Essen (logements, magasins coopératifs, assistance médicale, caisses d'assurance de retraite et d'épargne, écoles primaires et professionnelles), donnée par M. Lindsay d'après les renseignements publiés par la maison Krupp.

Deux publications contiennent des théories originales d'économie politique. M. Smart essaie de remplacer la notion abstraite de *valeur* par la notion réelle d'*utilité*. Ce qui importe, dit-il, ce n'est pas le prix payé pour un travail, mais la somme d'utilité qu'il procure. Le rêve de payer le travailleur avec le produit de son travail est irréalisable à cause des risques que le travailleur ne peut pas courir et des pertes que le progrès de l'industrie fait subir à tout capital fixé. C'est dans une autre direction que M. S. cherche le moyen d'améliorer la condition du travailleur. Il part de l'analyse des effets de la consommation et constate deux catégories de satisfaction des besoins, objets et services : 1^o pour les objets

la production, dans l'ensemble, est dirigée par la volonté des consommateurs, le marchand n'est qu'un intermédiaire, le fabricant qu'un serviteur. C'est donc le consommateur qui est responsable de la direction de l'industrie bien qu'il n'ait pas conscience de l'ordre qu'il donne indirectement à l'ouvrier en achetant l'objet qui lui a plu dans la boutique du marchand. Ainsi il dépend du consommateur de s'assurer que les objets qu'il achète ont été payés récemment à l'ouvrier, il dépend de lui surtout de modifier le cours de la production en donnant à la consommation une direction raisonnable, c'est-à-dire en employant son revenu à des dépenses qui ne soient pas une *destruction* de richesse. (Suit une revue très précise des six principales espèces de consommation qui mène à distinguer la consommation rapide et égoïste (dont le type est le feu d'artifice) de la consommation lente et utile à d'autres individus). — 2° Les services font de l'homme qui les rend un moyen et exigent pour son éducation une dépense de force. Cet homme a pour but « non de produire, mais d'être consommé ». Il s'agit donc de distinguer parmi ces « serviteurs » ceux qui rendent un véritable service social et ceux qui ne sont que des parasites. — La conclusion est qu'il y a des « luxes coupables », non pour la raison morale que ce sont des luxes, mais pour la raison économique qu'il n'y a pas assez de ces luxes pour tout le monde. Il s'agit moins d'accumuler des richesses que d'en disposer raisonnablement, c'est-à-dire de préférer les objets durables et utiles à la société. Ainsi sera réalisée la socialisation de la consommation. Je regrette de ne pouvoir citer les mots heureux dont cette étude abonde, ils font pressentir dans la nouvelle génération des savants américains un esprit à la fois réaliste et généreux, étranger aux vieilles écoles économistes d'Europe.

M. Ross fait la critique de l'argument fondamental des partisans du bimétallisme, que l'abondance de numéraire est nécessaire pour empêcher les débiteurs d'être lésés par la baisse des prix et l'accroissement du pouvoir de l'argent (phénomène constant depuis vingt ans), car il est injuste que le débiteur à long terme doive rendre au créancier une somme qui lui permette d'acquérir plus de valeur que la somme prêtée à l'origine. Il critique également la réponse des monométallistes que le prix du travail n'ayant pas baissé, le débiteur ne rend pas une valeur en travail supérieure à celle qu'il a reçue en prêt. C'est l'opposition des deux théories de la valeur d'usage fondée sur l'utilité de consommation et de la valeur de travail fondée sur les frais de production. Toutes deux sont inexactes. Au point de vue de la production le créancier qui a prêté le capital n'a aucun droit à partager le produit avec le débiteur qui a fait le travail, car il n'est qu'un producteur *passé* et tous les effets utiles sont dus non à lui, mais aux inventeurs, entrepreneurs et ouvriers. Mais au point de vue de la consommation, s'il est vrai que l'utilité directe procurée par un objet donnée reste constante quand même sa valeur d'achat diminue, quelque chose cependant diminue, c'est « l'estime sociale » que procure

l'objet. « En vous prêtant il y a dix ans une voiture à quatre chevaux, je vous ai procuré alors une certaine distinction sociale; en me la rendant aujourd'hui, vous ne me rendez pas la même utilité objective.... car il me faudrait une voiture à six pour jouir de la même distinction sociale. » Cette considération originale mène à conclure que le régime monétaire doit être agencé de façon que la valeur égale qui doit être rendue au créancier soit mesurée non en travail ni en objets de consommation, mais en « utilité objective », c'est-à-dire avec un « léger excédent d'objets »; le numéraire « doit suffire à maintenir les prix de détail très près de leur précédent niveau » l'étalon d'or est un instrument de spoliation au profit des créanciers.

Trois études sont consacrées à la politique.

M. Cheyney cherche dans l'histoire des deux grandes révolutions modernes (Réforme, Révolution française), les caractères généraux des révolutions, pour tâcher de préciser ce que sera « la troisième Révolution » dans laquelle nous entrons, la révolution économique. Ces caractères sont : 1° changement du milieu social; 2° mécontentement du régime établi; 3° renaissance du « principe ¹ de nationalité »; 4° mouvements radicaux extrêmes; 5° lien de causalité entre les deux révolutions. Nous constatons les mêmes faits aujourd'hui, et la Révolution française, en réclamant pour tous le droit de participer à la confection des lois, a remis le pouvoir à une majorité intéressée à une transformation économique. L'analogie des trois périodes est donc complète. Nous sommes dans une de ces périodes de « réorganisation permanente » qu'on appelle révolution. Éclairés à cette lumière, les mouvements désordonnés de notre temps apparaissent comme la « préparation d'un ordre de choses nouveaux ». Ainsi, le patron qui déclare qu'il traitera avec ses ouvriers individuellement mais non avec ses ouvriers unis en corps, pourrait bien être engagé dans une lutte sans espoir contre le mouvement inévitable des ouvriers à agir en groupe. Celui qui se pose sur le terrain de son droit à faire ses affaires sans intervention de ses ouvriers ressemble au souverain despotique de jadis qui déclarait que « le peuple n'a rien à faire dans le gouvernement », et il se pourra bien que « le despotisme économique prenne le même chemin que le despotisme politique ». Cette formule suffirait à faire de cette courte étude un exemple typique de l'esprit hardi et ferme des savants américains.

M. Snow, à propos de l'étude de M. Bradford (dont j'ai rendu compte), examine la question souvent débattue du gouvernement de cabinet. En fait le projet du Sénat en 1881 n'a pas la portée que M. Bradford lui attribuait. Il s'agit de donner aux secrétaires d'État non l'initiative des projets de loi, ce qui les transformerait en un « cabinet irresponsable », mais seulement le droit de prendre part aux séances du Congrès; il ne s'agit que d'abolir les précautions prises par les auteurs de la Constitution

1. *Sentiment* serait plus exact.

de 1787 contre l'influence personnelle des agents exécutifs, très redoutée alors ¹. La Constitution leur a imposé de ne correspondre que par écrit, on leur permettrait de communiquer oralement, ce serait tout. M. S. ne voit pas en quoi cette réforme remédierait au mal du gouvernement américain, « la législation par les commissions ». Le gouvernement du cabinet responsable que semble désirer M. Bradford ne peut être établi que par « un changement radical de la Constitution ». Ce changement est-il désirable? Le Président, que M. Bradford regarde comme le représentant du pays dans son ensemble, ne représente en réalité que le parti vainqueur. Ce n'est pas lui qui peut mettre fin au régime du *caucus* et des *dépouilles*. Le pouvoir excessif du Président de la Chambre et des commissions n'est pas inscrit dans la Constitution et pour le supprimer il suffit à la Chambre de le vouloir. L'essentiel est, non de créer une machine politique qui fonctionne sans frottement, ce qui amènerait probablement le despotisme; mais d'assurer le « gouvernement par le peuple », qui d'ici à longtemps « ne deviendra pas une espèce très ordonnée de gouvernement », en le protégeant contre les deux dangers de malhonnêteté et de corruption. On ne voit pas que le système anglais de gouvernement par le cabinet y réussisse mieux, depuis qu'il a cessé d'être manié par des conservateurs, (whigs ou tories). Même l'alternance du pouvoir entre les deux partis donne une influence excessive aux partis. Cette organisation n'est bonne que pour atteindre un but précis. « L'organisation sans objet spécial, pour des buts généraux, dégénère presque sûrement en organisation pour l'organisation, elle est soutenue par des motifs intéressés et tombe au pouvoir de meneurs égoïstes. Les gens malhonnêtes et sans scrupule ont l'avantage sur les honnêtes gens comme organisateurs politiques. » Aux États-Unis, où le gouvernement ne dépend pas d'une majorité, la corruption, à part le système des dépouilles, est moindre qu'en Europe, et pourrait être supprimée par la réforme du scrutin et du recrutement des fonctions. — M. S. est de tempérament conservateur; il répète, sans les contrôler, les assertions des conservateurs européens sur l'influence abusive des députés en France, sans voir leur rôle comme *défenseurs* des électeurs contre le despotisme des fonctionnaires de carrière. Mais c'est un conservateur démocrate et il juge assez sainement du régime politique américain qu'il connaît pour faire penser qu'il cesserait de parler avec mépris du régime français s'il avait vu fonctionner nos bureaux, avec leur mépris des administrés et leur répugnance à tout progrès.

A propos du livre de Mac Kee *Manual of congressional practice*, tableau de la procédure réelle du Congrès d'après les précédents, M. Macy analyse avec pénétration deux phénomènes politiques que personne en Europe, à ma connaissance, n'a encore signalés. Comment

1. En France, comme aux États-Unis, ainsi que le prouve l'histoire de la Constituante.

agit un corps chargé du gouvernement ? C'est une tendance irrésistible de se représenter l'action d'un gouvernement sur le modèle de l'action d'un individu : le corps souverain paraît un monarque. Dans cette conception Maine définit la démocratie une monarchie retournée. « En fait, il y a, dans tout gouvernement, quelque chose qui non seulement n'est pas individualiste, mais est anti-individualiste. »

Même un tyran a besoin d'agents et leur action personnelle est assez forte pour que « la tyrannie soit une résultante d'actions, de volontés opposées, plutôt que le gouvernement d'un seul. » Ce qui trouble nos idées politiques, c'est l'analogie inexacte tirée des sciences physiques. En politique les phénomènes ne sont pas mécaniques, ils sont surtout psychologiques, « de simples opinions. » La forme du gouvernement dépend de l'état d'esprit du peuple. La démocratie, maintenant, est pour longtemps encore la forme nécessaire que nous ne pouvons nous dispenser d'expérimenter. Or le but d'une assemblée en démocratie est, non d'aider quelques sages à gouverner sagement, mais « d'exprimer les conceptions du peuple en fait de gouvernement » ; elle n'a pas seulement à diriger les finances, les routes, les services spéciaux, elle a une « tâche anti-individualiste », on lui présente des projets individuels, elle doit « adopter un plan de communauté » ; ici cesse l'analogie tirée des actes individuels. Comment s'opère une décision individuelle ? l'individu lui-même l'ignore. Une assemblée, au contraire, suit une procédure de décision qui peut être connue et décrite : on sait quand la mesure est proposée, discutée, et quand la décision est prise ; aucune de ces opérations n'est individuelle, bien que la pensée et le plan soient l'œuvre d'individus. La constitution des États-Unis a été décidée par des hommes qui tous individuellement la trouvaient très imparfaite ; plus tard on a admiré la sagesse des dispositions combattues en ce temps par les plus sages ¹. Il ne suffit donc pas qu'une constitution assure le bon fonctionnement des services pour être une bonne constitution démocratique. L'essentiel est d'assurer la conduite régulière de la discussion et de la décision. Quelle est la procédure réelle par laquelle se forme le programme ? « Tout Américain bien informé sait, quand il entre dans un parti politique et agit pour une mesure, que le moyen d'arriver au but n'est pas clairement établi dans son esprit » ; il lui arrivera même de ne pouvoir préciser si un vote de son député est favorable ou contraire à ses vœux. Dans toute agitation en faveur d'une mesure où sont impliqués des intérêts en conflit et cachés, l'idée même des obstacles qui s'opposent à l'adoption de cette mesure suffit pour faire donner à la demande une formule extrême ou même absurde. C'est ce qu'un membre de la *Farmers alliance* exprimait avec une verve américaine : « Si vous intentiez à une compagnie de chemins de fer un procès en dommages-intérêts, vous demanderiez une somme supérieure à

1. Cette remarque s'appliquerait à la constitution française de 1875.

celle que vous pensez obtenir, n'est-ce pas ? Nous aussi nous faisons de grosses demandes au gouvernement pour attirer l'attention et nous espérons obtenir quelque chose. » Ainsi, en politique, il est rationnel de demander plus qu'on ne veut obtenir. Qu'on compare ce ferme sang-froid américain à l'effarement qu'inspirent aux doctrinaires d'Europe les programmes des parties extrêmes et l'on pourra juger de quel côté de l'Océan est le véritable esprit scientifique.

M. Johnson étudie le régime très critiqué aux États-Unis des subventions d'État en faveur des travaux utiles à la navigation (rivières et ports). Il le compare aux régimes anglais et français, sans s'arrêter aux plaintes banales des adversaires des subventions d'État sur le gaspillage, les abus d'influences électorales, les coalitions d'intérêts locaux, et, tout en montrant que ces subventions sont permises par la Constitution et avantageuses au commerce, qui a besoin d'une concurrence aux lignes ferrées pour maintenir les tarifs de chemins de fer, il constate dans le système américain un vice grave : au lieu de concentrer sur un travail la somme nécessaire pour le terminer, comme en France, le gouvernement fédéral disperse ses fonds entre toutes les entreprises classées par les ingénieurs comme d'intérêt général, sans se préoccuper d'en mener aucune à terme, si bien que les travaux, entrepris tous à la fois, dorment pendant des années et avec eux les capitaux dépensés dans l'entreprise, quand ils ne sont pas entièrement perdus. Cette étude critique très vigoureuse est accompagnée d'une histoire originale de la législation fédérale en matière de travaux de navigation ; M. J. raconte la première subvention de 1822, l'opposition systématique des présidents démocrates, l'expédient des *riders* (clauses annexes) employé de 1854 à 1890, puis les tâtonnements qui ont abouti au grand *bill* de 1890.

M. Reeve ne propose rien moins qu'une révolution dans l'organisation de la vie privée. L'homme a un droit inaliénable reconnu par la constitution « à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur ». Il est troublé dans cette recherche, moins par la difficulté de se procurer la subsistance (car il y a de quoi manger pour tout le monde), que par la présence d'une masse flottante de criminels qu'on voit apparaître seulement à l'occasion des crimes et qui va toujours en augmentant. L'instruction rend le criminel plus dangereux. La justice répressive ne peut rien, le seul remède c'est de supprimer les conditions qui font naître cette masse. Le criminel est un être « affligé d'une obliquité morale de vision ». Il faut : 1° l'empêcher de se reproduire en interdisant le mariage à tout infirme moral (un bureau spécial donnerait l'autorisation de se marier, quiconque sans autorisation « cohabiterait ou mettrait au monde des enfants illégitimes », serait traité comme un criminel et enfermé à vie) ; 2° enlever les enfants aux parents qui les élèveraient dans la mentalité criminelle ; 3° enfermer à vie tout criminel et tout enfant vicieux. Serait-ce une atteinte à la liberté ? Non, car la liberté n'existe que pour celui qui respecte les conditions de l'ordre public, et on ne doit pas plus laisser

dans la société une « machine humaine dangereuse » qu'une « chaudière défectueuse ». Non, car on fait passer un examen au soldat avant de l'autoriser à tuer, et « il est plus important d'être apte à transmettre la vie qu'à savoir comment la détruire », et « il n'y a pas de crime plus odieux que de mettre au monde un enfant incurable ». Comme toute réforme radicale, celle-là rencontrerait opposition, « mais étant *fondée sur la vérité* » elle passerait à la longue dans les mœurs.

C'est aussi sur la *vérité* qu'on se fondait jadis pour emprisonner à vie les hérétiques et pour imposer l'autorisation préalable à quiconque voulait imprimer ses pensées. C'était alors la *vérité* religieuse. Sommes-nous aujourd'hui assez sûrs de notre *vérité scientifique* pour discerner les gens atteints « d'obliquité morale de vision » ? Sommes-nous sûrs que dans la société aucun progrès ne soit accompli par les enfants de parents anormaux et même par des hommes de moralité anormale ? Si M. Reeve en était sûr, c'est qu'il n'aurait pas *l'esprit scientifique*.

Ch. SEIGNOBOS.

CHRONIQUE

ITALIE. — M. C. CASTELLANI, préfet de la Bibliothèque, vient de faire tirer à part du *Nuovo Archivio Veneto*, tome V, part. 2, une *Lettera inedita di Gianvincenzo Pinelli a Pietro Dupuy e di Giuseppe Giusto Scaligero allo stesso Pinelli* (in-8°, 9 pp. Venise. Visentini, 1893). Les deux lettres sont tirées du manuscrit Dupuy 663 et, de l'aveu même de l'éditeur, ont peu d'importance. La première fait cependant connaître mieux Pinelli, « bibliophile et mécène insigne, demeuré ignoré et presque inédit jusqu'à présent ». La seconde est surtout curieuse en ce qu'elle a été écrite le 13 août 1601 à Pinelli mort le 4 août. L'annotation de cette courte brochure éclaire suffisamment les trop rares particularités intéressantes des lettres.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43

— 2 octobre —

1893

Sommaire : 517. LE BRAZ, La légende de la mort en Basse-Bretagne. — 518. SMEND, Manuel de la religion d'Israël. — 519. SETTI, Les Mimes d'Hérodas. — 520. DE LA BLANCHÈRE, DOUBLET, GAUCKLER, Musée d'Algérie. — 521. SCHWAN, Grammaire de l'ancien français. — 522. U. CHEVALIER, Poésie liturgique du moyen âge. — 523. Ch. SCHMIDT, Martin et Jean Schott. — 524. LEMONNIER, L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin. — 525. TOCQUEVILLE, Souvenirs. — 526. LEVASSEUR, La France et ses colonies. — 527-528. MARCHOT, Phonologie d'un patois wallon ; Du vocalisme français. — 529. LENTHÉRIC, Le Rhône. — Chronique.

517. — **La Légende de la Mort en Basse-Bretagne**, croyances, traditions, et usages des Bretons Armoricaïns, par A. LE BRAZ, avec une introduction de L. MARILLIER. Paris, Champion, 1893. In-12, lxx-495 pp.

Si l'on devait à la lettre juger de l'âme bretonne par ce livre qu'elle a inspiré, ce ne serait point assez de dire que le Breton vit sans cesse en face de la mort, que nous dissimule notre frivolité ou notre manque de loisir : il vit au milieu d'elle, *in illa movetur*, et l'air qui le nourrit en est tout imprégné. Les enfants morts sans baptême voltigent le long de sa route ; les âmes du purgatoire fourmillent et bruissent dans les haies épineuses ; les processions de spectres gravissent à pas lents les sentes délaissées ; la grande faucheuse en personne dénonce sa présence par les intersignes qui sèment l'épouvante, ou parfois se fait visible sur son char cahotant dont l'essieu grince dans les ténèbres. Je veux croire pourtant — et par endroits le livre en fait foi — qu'il y eut de tout temps des sceptiques et qu'aux croyants eux-mêmes cette hantise laisse de longs répit ; autrement il faudrait plaindre de grand cœur ces frères que, dans leur vie rude et pauvre, obséderait encore ce perpétuel cauchemar.

Quoi qu'il en soit, le frisson en a passé dans l'œuvre de M. Le Braz : l'accumulation des récits funèbres, la visible conviction des conteurs, la naïveté et souvent la crudité de leur langage scrupuleusement reproduite par le traducteur, la communication enfin qu'il sait établir de ces cerveaux rudimentaires à nos nerfs de civilisés, font de sa *Légende* autre chose et mieux qu'un simple document. Car il en est du folk-lore comme de toute religion : on ne le pénètre qu'en y sympathisant. Jeanne-Marie Corre ou Catherine Carvennec, qui conte, en y croyant, l'histoire du cadavre qui se releva pour jouer aux cartes avec ses veilleurs (p. 115), ou celle du séminariste qui mourut pour avoir contrefait le mort (p. 91), qu'on imagine, s'il se peut, l'horreur sacrée dont elle

s'enivre, elle et ses auditeurs. Aussi le récit est-il un petit drame merveilleusement conduit jusqu'à ce dénouement si émouvant dans sa puissante simplicité : « Il est mort ! » s'écrient les camarades complices du mensonge. Et l'innocent qu'on a joué, de répondre : « Jean Coz ne vous l'avait donc pas dit ? » La muse du peuple a de ces trouvailles, qu'un professionnel lui pourrait envier. « Et que serait-ce si vous entendiez les conteurs ? » observe modestement M. L. Braz. Je regrette donc de ne pouvoir les entendre, et, faute de mieux, je regrette aussi que l'auteur n'ait pas cru devoir, au risque d'allonger un peu un volume déjà fort, publier le texte breton de deux ou trois légendes, — celle-ci de préférence, — au double titre d'exercice grammatical et de type de littérature authentiquement populaire¹.

Parmi les récits recueillis par M. L. B. en Trégor, Goëlo et Quimperrois, très peu sont des contes traditionnels ; M. Marillier en a établi le départ dans sa substantielle et remarquable introduction (p. xv). La plupart sont des légendes d'hier et d'aujourd'hui, dont on nomme les héros, encore vivants, ou morts depuis peu. Malgré l'uniformité du sujet général, elles sont fort variées. Une seule est gaie, d'une grosse gaieté paysanne qui tranche sur le fond de ce bréviaire macabre (p. 311) ; mais il est trop aisé de voir que le mort joyeux qui s'amuse à brimer les vivants a usurpé le rôle attribué sans doute à quelque lutin par un conte plus ancien. Une seule est franchement incohérente (p. 136) : on n'aperçoit aucun lien entre la femme éperdue, le chien noir, le chien blanc et l'homme à l'agonie. Plusieurs poussent le naturalisme jusqu'aux dernières limites du dégoût (p. 69, 161, 201) ; mais ce n'est point là régal de délicats. Ce qui toutefois me paraît dominer dans presque toutes et donner la note du recueil comme de l'âme bretonne, c'est une haute inspiration morale. Entendons-nous : M. M. est parfaitement fondé à constater qu'il est impossible d'induire de ces superstitions aucune moralité spécifique, qu'elles sont donc bien le reflet des terreurs du peuple et non le produit factice des leçons de ses éducateurs. Mais c'est à cause de cela même qu'il est curieux et touchant d'y retrouver cette croyance à une justice immanente, noble illusion d'une élite humaine, aussi étrangère que possible au folk-lore primitif. L'*Ankou* (la Mort) est un être implacable, mais non point démoniaque (p. LII), un bourreau calme qui frappe au nom de Dieu. L'épouvantable exécution à saint Yves de la Vérité (p. 224) est au fond un splendide acte de foi. Négligeant les rites complexes qui l'accompagnent, nous concevons

1. Je ne comprends pas la formule (p. 135) *pe drouk pe fall am euz gréganid* ? « est-ce le bien ou le mal que j'ai fait avec toi ? » puisque *drouk* et *fall* sont à peu près synonymes. Je suppose qu'il faut corriger *pe drouk pe vad...* ? « est-ce le mal ou le bien... ? » *Yannik an Nod* (p. LIV) pour *ann Aod* (rivage) est une faute de breton dont M. L. B. n'est pas responsable (cf. p. 237). La jolie locution *war da bégement* « sur ton trente-et-un, bien mis » (p. 195) n'est point expliquée : il faut savoir que *pégement* est l'équivalent de notre « que ! » admiratif.

sans peine que toute l'efficacité psychologique en réside dans le liard troué qu'on glisse dans la poche de la victime : le malheureux qui le trouve se sait *voué* et ne fait plus que languir. Pourtant il n'aurait rien à redouter, s'il ne se sentait coupable. Le conjurateur a dit : « Je te *voue* un tel : si le droit est pour lui, condamne-moi... » On avouera que ce jugement de Dieu témoigne d'un état d'âme très supérieur à celui qui consacra les ordalies ou le duel judiciaire. Ainsi, sur la monotonie de cet étonnant rituel d'envoutements et de magie noire que l'Inde nous a transmis sous le nom d'Atharva-Véda, se détache un pur joyau de religiosité enfantine, l'hymne à Varuna (IV, 16) . « Tes liens formidables, ô Dieu,... qu'ils enlacent tous celui qui profère le mensonge, que le véridique en soit affranchi. » Et cette douce croyance en un baptême final, administré par saint Jean-Baptiste, qui sauvera avant le jugement dernier les enfants morts au seuil de la vie (p. 270), qu'est-ce autre chose que la protestation de la conscience contre la damnation de l'innocent ? N'est-on pas ici bien près de l'idéal moral de ce catholique ardent qui, ne pouvant se résigner à la félicité éternelle s'il ne la partageait avec Socrate et Giordano Bruno, me disait un jour : « A la fin des siècles Dieu lui-même déliera les péchés de tous ceux qui furent sincères. »

Puis, comme si l'ironie devait partout coudoyer la foi, on cueillera dans le livre de M. L. B. quelques fleurettes de ce genre (p. 121) : « M. Dollo, recteur de Saint-Michel-en-Grève, fut un des prêtres les mieux renseignés sur tout ce qui touche à l'*Anaon*. Il savait en quelles directions s'étaient dispersées les âmes de tous les morts qu'il avait enterrés, sauf deux. » Ce *sauf deux* est évidemment d'un humble croyant ; mais un Mérimée aurait-il inventé mieux ?

En somme, livre excellent, malgré quelques négligences de style ¹ : M. Le Braz est un témoin inappréciable de sincérité et d'accent ; M. Marillier, un guide sobre et sûr dans le dédale des origines ; et, si parfois il lui arrive de trop peser sur quelque perplexité dont le lecteur eût pu s'aviser tout seul ², il ne fait après tout qu'attester, avec l'irré-médiable infirmité du folk-lore, la parfaite loyauté de ses interprètes ³.

V. H.

1. « Donne-moi la corde de l'animal, que j'enferme *celui-ci* dans la cave » (p. 421). Mais ce doit être un bretonisme. Il est plus grave de ne jamais accorder l'adjectif *coi*, qui fait *cois* au pluriel (p. 379) et *coite* au féminin (p. 51).

2. P. 455. « Il semble que la version recueillie dans le Finistère soit une version abrégée et simplifiée ; mais il se peut faire aussi qu'elle soit la version originale » et que l'autre soit développée. *E sempre bene*.

3. P. 29, l. 20, aspergea ; p. 63, l. 21, boîteuse ; p. 313, l. 5, revaudrai ; p. 321, l. 1, eus ; p. 384, l. 7, huche ; p. 440, au bas, benêts.

518. — *Lehrbuch der alttestamentlichen Religionsgeschichte*, von Dr R. SMEND. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1893. In-8, xix-550 p.

Ce manuel est une véritable histoire de la religion israélite depuis les origines jusqu'à l'époque des Machabées. M. Smend distingue trois périodes, sous les titres suivants : la religion d'Israël, la religion des prophètes, la religion de l'ancien judaïsme. Bonne division, quoique le premier titre et le troisième soient peut-être insuffisamment précis. La première période comprend les temps primitifs, depuis Moïse jusqu'à l'apparition d'Élie ; la seconde va d'Élie à Jérémie ; la troisième commence avec la réforme de Josias et s'arrête à la persécution d'Antiochus Épiphane. Les trois parties sont traitées avec beaucoup de soin et une grande abondance de détails. Le développement de la religion israélite au point de vue des croyances, de la vie morale et du culte est analysé fort exactement. Peut-être pourrait-on souhaiter que l'auteur eût de loin, en loin, résumé ses conclusions, placé quelques aperçus généraux, et, après avoir tout exposé par le menu, se fût permis de jeter un coup d'œil sur l'ensemble.

Les opinions de M. S. touchant l'origine des livres de l'Ancien Testament sont, en général, celles de l'école moderne dont Wellhausen est en Allemagne le principal représentant. Mais sa critique ne laisse pas d'être assez prudente et modérée. S'il pense que les récits concernant Moïse sont légendaires, il déclare que la religion nationale d'Israël remonte plus haut que la conquête de Chanaan la sortie d'Égypte, le séjour au désert, la défaite de Sihon l'Amorrhéen sont des faits que la critique n'a aucune raison de contester ; Moïse n'a pas été législateur, mais il a fait de Iahvé le dieu d'Israël ; il a formé la conscience religieuse et nationale de son peuple. Qu'était la religion israélite avant Moïse ? Cela est bien difficile à dire. Toujours est-il que la religion nationale d'Israël n'a pu sortir d'un culte essentiellement polythéiste.

L'histoire du prophétisme est bien présentée, Le monothéisme apparaît pour la première fois dans la prédication d'Amos. Cependant il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer le point précis où le Dieu universel a remplacé le dieu national. M. S. et les critiques oublient trop aisément que nos définitions de la monolâtrie et du monothéisme pourraient bien ne pas encadrer, avec toute l'exactitude désirable des conceptions religieuses qui ne procèdent pas de la réflexion philosophique. La notion de Iahvé, Dieu universel, n'a sans doute pas été créée par les prophètes qui en sont pour nous les plus anciens témoins, et, d'autre part, la notion de Iahvé, dieu national, exerce encore son influence après l'époque assignée à l'apparition du monothéisme.

Dans la troisième partie, les documents étant plus abondants, l'hypothèse a moins de place et les conclusions de l'historien sont plus solides. M. S. expose de la manière la plus satisfaisante l'origine de la Loi, la théologie d'Ézéchiël et du second Isaïe, la conception des rapports de

Iahvé avec Israël et avec les nations, enfin ce qu'il désigne assez obscurément sous le nom d'individualisme juif, à savoir la conception des rapports de Iahvé avec chaque individu, la notion de la piété personnelle, celle de la justice providentielle à l'égard de chaque homme et le développement des croyances eschatologiques (Job), la doctrine de la sagesse chez les croyants absolus (Proverbes) et les indécisions de la spéculation juive au moment où elle est touchée par l'influence grecque (Ecclésiaste).

On conçoit que nous n'insistions pas sur tous les points particuliers où les conclusions de M. Smend pourraient être discutées. Une question assez importante n'a été qu'effleurée, celle des éléments que la religion chaldéenne a pu fournir à la tradition israélite.

A. LOISY.

513. — Giovanni SETTI. I *Mimi di Eroda*, scene greche scoperte in un papiro egizio conservato nel British Museum (con 12 incisioni). Modène. Sarasino, 1893 ; LXV-78 p.

Au moment même où paraissait la traduction française des *Mimes* d'Héronidas par M. Dalmeyda (V. la *Revue*, p. 75), M. Setti en donnait une traduction au public italien. Il fait précéder son travail d'une introduction, comme le traducteur français. A-t-il supposé ses lecteurs moins instruits de ce qui concerne Héronidas, et a-t-il pensé que sa traduction serait lue par ces personnes lettrées que distraient et charment les œuvres des anciens, mais qui aiment en même temps à être complètement renseignées sur l'auteur, sur son époque, sur son genre de talent, même sur le texte et sur les travaux qu'à coûtés son établissement ? Certainement oui ; avec quelques longueurs, et parfois un enthousiasme immodéré, il nous met au courant de tout ce qui touche au papyrus et à sa publication ; nous connaissons les premiers travaux, les éditions, les traductions partielles, les commentaires allemands, français, anglais, italiens ; rien d'essentiel n'est omis ; une brève analyse de chaque mime permet dès l'abord de prendre une idée d'ensemble de l'œuvre du poète ; et s'il y a lieu peut-être de reprocher au traducteur son étonnement (p. LIV) sur l'absence de paysages dans ces petits tableaux (ce serait selon moi contraire au genre même du mime), on ne peut que louer son appréciation sérieuse et spirituelle du talent spécial d'Héronidas et les comparaisons instructives qu'il établit tantôt avec Théocrite, cela va de soi, tantôt avec Lucien, avec Aristophane, avec Plaute, avec d'autres encore. La traduction, faite sur l'édition de Bücheler, s'en écarte dans certains détails, d'après les *Untersuchungen* de Crusius ; l'édition de ce savant n'était pas encore entre les mains de M. Setti. Elle n'est pas parfaite : qui oserait prétendre donner de ce texte, si peu sûr par endroits, et si plein de lacunes, une traduction irréprochable ? Mais elle est très soignée, et à part quelques faux-sens presque inévitables, et quelques paraphrases

peu certaines, d'ailleurs excusées dans les notes, elle donnera une idée suffisante du tour et de la vivacité des vers grecs. La langue italienne se prête merveilleusement, avec sa riche collection de diminutifs, d'augmentatifs, de péjoratifs, à la traduction de scènes de ce genre; p. ex. *Corittuccia* fait d'autant mieux à côté de *Coritto* que le grec distingue *Korittî* et *Korittoî* (vocatifs), et dans le mime V (*la jalouse*), *servuciaccio* n'est pas mal imaginé pour rendre *ἐπτάδουλος*. — Douze gravures d'après les monuments antiques sont intercalées dans le texte et expliquées à la fin du volume; quelques-unes n'ont qu'un rapport éloigné avec le passage qu'elles sont destinées à illustrer, et l'on pourrait parfois demander un peu plus de netteté; mais l'idée de les joindre à la traduction est excellente, et le lecteur en saura gré au traducteur.

My.

520. — **Description de l'Afrique du Nord**, entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie publiés sous la direction de M. R. de la Blanchère. — I. Musée d'Alger, par Georges Doublet, ancien membre de l'École d'Athènes. — II. Musée de Constantine, par Georges Doublet et Paul Gauckler, agrégé d'histoire, — III. Musée d'Oran, par R. de la Blanchère, inspecteur général des bibliothèques, musées et archives (Algérie et Tunisie). 3 vol. in-4, cartonnés, nombreuses planches hors texte. Paris, E. Leroux, 1890-1893.

Pendant bien des années, les archéologues qui étudiaient les ruines de l'Algérie et visitaient ses musées, ont éprouvé une véritable tristesse, en constatant l'abandon où toutes ces richesses scientifiques étaient trop souvent laissées. Dans les villes importantes, à vrai dire, les municipalités avaient fait quelque chose : Alger, Oran, on peut ajouter Constantine, possèdent des locaux, sinon vastes, au moins presque suffisants, pour abriter les statues et les vitrines. Parfois même, une intelligente initiative maintient en état, après les avoir classées, ces collections principales. Il serait injuste de ne pas rappeler les efforts de M. le capitaine Prud'homme à Constantine et de M. le commandant Demaeght à Oran. Mais, dans les centres moins considérables, tout reste à créer; c'est à peine si quelques mesures ont été prises, çà et là, pour préserver les monuments de l'antiquité. Une cour ouverte à tous les vents protège bien mal les sculptures et les inscriptions de Cherchel; le prétendu musée de Bône n'est qu'une cave humide où tout pourrit. C'était encore un bonheur quand les autorités ne donnaient pas l'exemple de la destruction, comme à Tébessa, où le maire, entrepreneur de son état, n'hésitait pas à faire du caillou avec les inscriptions d'Enchir el Ksour; comme à Sétif où l'on voyait, en janvier 1890, un urinoir public installé sur une

1. Ces notes, assez abondantes, sont placées après l'introduction et après chaque pièce; elles donnent un grand nombre de références aux auteurs grecs et expliquent quelquefois certains détails qui manquent un peu de clarté.

dalle avec épitaphe de l'époque chrétienne. J'en ai pris une photographie afin de n'être pas accusé d'exagération. Témoins de cette situation déplorable, nous la signalions tous avec regret dans nos comptes-rendus de mission, sans amertume, quoi qu'on en ait dit, contre les archéologues algériens, mais avec la certitude de remplir un devoir et l'espérance d'être utiles à l'Algérie même et à la science.

Notre espoir est-il en train de se réaliser? On peut le croire aujourd'hui. Les travaux dont les titres sont donnés plus haut semblent indiquer le commencement d'une ère nouvelle.

La publication a été entreprise sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique. Elle débute par un rapport de M. de la Blanchère. L'auteur y signale les erreurs commises, et surtout les causes qui ont empêché jusque-là les trésors de l'Algérie d'être mis en valeur. « Ce qui a fait défaut, ce n'est pas la bonne volonté; il y en a toujours eu une grande somme répartie, au caprice de la fortune, entre quelques administrateurs, quelques officiers, quelques savants, quelques propriétaires gens de goût : ce qui n'existait pas, et ce qui manque encore, c'était l'ensemble, la direction, l'unité de vues, la suite dans l'action..... Qu'a-t-il manqué pendant vingt ans? Là, comme partout, l'impulsion d'en haut, la France apportant la consécration légale, l'expérience scientifique, la direction d'ensemble et assurant l'avenir. »

Ces paroles sont très exactes; et il faut approuver le sens de ce rapport, vif et juste à la fois, où l'éloge et le blâme paraissent assez impartialement répartis, la voie à suivre désormais nettement tracée.

L'esprit de la collection s'y trouve défini en ces termes : « Dans chaque musée, notre premier travail est de nous rendre un compte exact de ce que l'établissement renferme et d'en rendre compte au public. Nous faisons ensuite notre choix, et toutes les pièces importantes, à quelque degré qu'elles le soient, par quelque côté que ce puisse être, sont figurées et sommairement décrites. L'ouvrage est conçu de manière que les planches y tiennent une grande place. » On va voir que le plan adopté, identique pour les trois volumes, répond bien à ce programme.

Après une bibliographie succincte, s'ouvre un premier chapitre consacré à l'étude d'ensemble de chaque musée : *Le Musée d'Alger*, *le Musée de Constantine*, *le Musée d'Oran*. Il contient d'abord des détails sur le bâtiment qui abrite les collections, sur l'ordre qu'on y a établi; puis les diverses séries, inscriptions, sculptures en bosse, bas-reliefs, stèles, mosaïques, poteries, monnaies, etc.... puniques, romaines, égyptiennes même, défilent devant le lecteur. Souvent les auteurs se contentent d'une simple nomenclature; ils insistent parfois davantage, lorsque les objets offrent un intérêt particulier. Autant que possible, on indique la provenance, les vicissitudes, la valeur, en un mot l'état civil des pièces recueillies. Des figures nombreuses ornent cette partie du texte.

La Description des planches forme le second chapitre; c'est un commentaire étendu des types qu'on a jugés dignes d'une reproduction soignée,

à cause de leur importance pour l'archéologie ou de leurs qualités artistiques.

Il y a, semble-t-il, quelques réserves à faire à propos de ce plan, M. de la Blanchère déclare dans son rapport qu'il ne s'agit pas ici de rédiger des catalogues : « un catalogue ne se fait utilement que quand tout est logé, classé et rangé d'une manière définitive, ce qui n'a encore eu lieu nulle part ». J'en demeure d'accord ; cependant, quand on énumère toute une série dans un musée, même peu ordonné, que manque-t-il pour qu'il y ait catalogue, sinon des numéros ? Et les conservateurs des collections algériennes qui s'occuperont dans la suite de dresser l'inventaire de leurs richesses, n'auront guère, en beaucoup d'endroits, qu'à rééditer ce qu'on nous donne aujourd'hui. Aussi bien, n'est-ce pas là ce qui nous paraît surtout à critiquer.

Sans doute on avait de bonnes raisons pour séparer du reste la *Description des planches*. Au moins eût-il été prudent de les signaler. Le lecteur, en effet, devrait être averti, car ce qui le frappe d'abord, c'est l'inconvénient du système suivi. Je n'en citerai que deux exemples.

Le Musée de Constantine possède une charmante Victoire en bronze. Cette pièce de choix a été jadis étudiée par M. Cherbonneau, par moi plus récemment. MM. Doublet et Gauckler (*Musée de Constantine*, p. 40 sq.) l'examinent à leur tour dans leur première partie et discutent les conclusions de leurs devanciers ; plus loin, en expliquant les planches (*ibid.*, p. 98 sq.), ils décrivent la statuette et reprennent la discussion en quelques lignes. Le plan de l'ouvrage les a contraints d'agir ainsi ; mais, en bonne logique, ne doit-on pas, avant d'entamer une controverse, faire connaître l'objet du litige ?

L'autre exemple est plus frappant encore. Les mosaïques de Saint-Leu (Portus Magnus) forment le plus bel ornement du musée d'Oran ; et M. de la Blanchère, s'aidant des travaux antérieurs de MM. Demaeght, Héron de Villefosse et Carl Robert, leur consacre une dizaine de pages dans le premier chapitre (*Musée d'Oran*, p. 40-50). Il en donne l'explication, en étudie la valeur, l'originalité, la technique, la matière, etc. Or le détail des divers tableaux et le groupement des personnages ne seront indiqués que plus loin (*ibid.*, p. 57-71). Ici, plus encore que dans le cas précédent, l'ordre inverse me paraîtrait de beaucoup préférable. Tout n'est pas clair dans l'interprétation de ces scènes. En particulier, celle qui a trait au culte cabirien exige une étude attentive. Partant, le lecteur voudrait savoir au juste de quoi il s'agit, avant d'aborder l'examen des diverses hypothèses. Autrement, on lui ôte le moyen de comprendre la critique qu'on en fait. En un mot, au lieu de la division en deux parties, j'aurais préféré une suite continue d'un bout à l'autre de chaque volume. Les développements nécessaires insérés avec habileté, ne troubleraient pas l'ordre des séries, et la clarté du livre y gagnerait.

A cette remarque générale, j'ajouterai un petit nombre d'observa-

tions particulières. M. Doublet, dans le *Musée d'Alger*, relève, chemin faisant, les erreurs de ses prédécesseurs, entre autres de Berbrugger. Certes Berbrugger s'est fréquemment trompé ; mais ne pourrait-on, ne devrait-on pas marquer ses fautes avec un peu d'indulgence ? Quand on a travaillé comme lui avec dévouement, dans des conditions aussi défavorables, on a bien droit aux circonstances atténuantes. A vrai dire, M. Doublet a reconnu en tête de son livre le zèle du premier conservateur du Musée, et il en donne des preuves (*ibid.*, p. 15, sqq.) — Le Neptune de Cherchel est bien sommairement condamné (*ibid.*, p. 75) ; la tête surtout n'en est pas si ordinaire qu'on veut bien l'affirmer.

Les auteurs du *Musée de Constantine* n'acceptent pas les conclusions auxquelles m'a conduit l'étude de la Victoire de bronze mentionnée plus haut. Ils ne pensent pas (*ibid.*, p. 41) que la statuette ait reposé dans la main du Jupiter d'argent qui ornait le Capitole de Cirta. Les raisons invoquées à l'encontre de mon opinion ne me semblent pas de nature à convaincre, et la *Synopsis*, ou inventaire des richesses de ce Capitole, qui paraît trop peu explicite à MM. Doublet et Gauckler, fournit, à mon sens, des renseignements très suffisamment précis. D'ailleurs, leur conviction reste chancelante ; et, plus bas, (*ibid.*, p. 98) ils reviennent à mon avis lorsqu'ils écrivent : « Il n'est pas impossible qu'elle ait, comme on l'a supposé, reposé sur un globe placé dans la main d'une grande statue, peut-être de Jupiter. » Quoi qu'il faille penser à ce sujet, les fluctuations de cette sorte corroborent les remarques déjà faites sur le plan de l'ouvrage. — Le Bacchus, dessiné à la page 34, et qui est un morceau soigné, méritait les honneurs d'une planche, à plus juste titre que certaines pièces de verrerie romaine de la planche XIV.

Dans son rapport préliminaire, M. de la Blanchère avait rendu à chacun le témoignage favorable qu'il méritait. On désirerait ça et là, dans son *Musée d'Oran*, le même procédé bienveillant. Suffit-il, par exemple, de dire (p. 40) au sujet de l'enlèvement des mosaïques de Saint-Leu : « Grâce aux soins minutieux de ceux qui conduisirent l'opération, elle réussit avec plus de bonheur qu'on ne devait l'espérer » ? Les noms de ces habiles archéologues ou artistes ne seraient pas superflus. Aux notes des pages 32 et 33, entre autres, le *Musée d'Alger*, le *Musée de Constantine* et les *Mélanges de l'École française de Rome* fournissent des données utiles à M. de la Blanchère. A quoi bon taire que MM. Doublet, Gauckler et Toutain sont les auteurs des travaux cités ?

Ces critiques n'ont pas, on le voit, trop de gravité. Il y a beaucoup plus à louer qu'à reprendre dans l'ouvrage. Outre la valeur scientifique qui ne fait pas doute, l'exécution matérielle ne mérite guère que des éloges. L'impression satisfera les plus difficiles. Les planches hors texte, fort aisées à manier, répondent pour la plupart à toutes les exigences. Si l'on trouve quelque chose à redire aux planches XI et XIII du *Musée d'Alger* (sculptures provenant de Carthage et sarcophage chrétien provenant de Dellys), les autres sont bonnes, plusieurs remarquables. Les

héliogravures de M. Dujardin (VII - X et XIV du *Musée d'Alger*, V - X du *Musée de Constantine*) ont un caractère vraiment artistique. Je ne connais guère d'ouvrage d'archéologie, en Italie ou en Allemagne, qui offre des reproductions aussi parfaites.

Le titre général : *Description de l'Afrique du Nord...* etc., et le nom de la Tunisie dans le sous-titre ne se trouvent pas sur les deux premiers volumes. L'entreprise, restreinte aux seuls musées d'Algérie, s'est donc élargie dans la suite. Si nos renseignements sont exacts, les *Collections du Musée Alaoui*, destinées à faire connaître les pièces d'importance que contiennent les salles du Bardo, vont être fondues dans cette publication plus vaste. Les efforts, ainsi concentrés et recevant une seule impulsion, ne peuvent manquer de produire d'excellents résultats. L'unité de vues, réclamée par M. de la Blanchère, va désormais coordonner les forces, jusque-là éparses. L'Afrique s'en trouvera bien. Et tous ceux qui l'ont visitée en des temps moins heureux, et qui conservent d'elle le plus doux souvenir, se réjouiront de voir ses trésors mis en lumière et assurés, pour l'avenir, d'un meilleur destin.

Aug. AUDOLLENT.

521. — *Grammatik des Altfranzoesischen* (Laut-und Formenlehre), par Edouard Schwan, professeur à l'Université d'Iéna, 2^e éd. refondue, Leipzig, Reissland, 1893, gr. in-8, VIII-247 p.

Les succès très mérités de la *Grammaire de l'ancien français* de M. Schwan nous a valu assez rapidement une seconde édition de cet excellent ouvrage. L'auteur a revu son livre avec soin, l'a notablement complété en maint endroit, tout en essayant d'atteindre davantage encore, s'il est possible, à cette précision didactique, qui n'en est pas le moindre mérite. L'ouvrage cependant, dans ses grandes lignes, est resté ce qu'il était déjà lorsqu'il parut pour la première fois : aujourd'hui encore M. S. n'a pas cru devoir aborder la syntaxe de notre ancienne langue ; il s'est résolument borné à l'étude des sons et des formes. Ce n'est pas un reproche que je lui fais ; c'est tout au plus un regret que j'exprime.

Je ne vois guère, pour ma part, de critique générale à adresser à cet ouvrage, où des faits très complexes ont été analysés avec soin, résumés avec une brièveté lucide, classés enfin et coordonnés d'une façon solide. On pourrait peut-être regretter que dans la première partie, surtout au début, l'auteur n'ait pas indiqué l'âge probable des changements phonétiques qu'il expose : je sais bien qu'en pareille matière, on ne peut point se flatter d'atteindre à la certitude absolue, mais je crois d'autre part que, dût-on laisser flotter un peu les dates, il n'est jamais mauvais de fixer les idées sur ce point, à un ou deux siècles près. On pourrait demander aussi, semble-t-il, que, çà et là, les lois relatives à l'effacement de la pénultième latine brève fussent exposées avec un peu plus de rigueur et de méthode. Il va sans dire que, sur plus d'un point de

détail, je ne suis pas de l'avis de M. Schwan ; mais de telles discussions entraînent toujours assez loin, et je dois me contenter ici de signaler seulement quelques-uns des faits qui m'ont paru contestables. Je ne reviendrai pas sur cette théorie personnelle à M. Schwan, assez bizarre et fort peu claire, théorie d'après laquelle la diphtongue *au* aurait produit d'abord en latin vulgaire un son vague, désigné par ω ; il faudrait supposer que cet ω est ensuite redevenu *au* dans une partie du domaine roman, et notamment dans tout le sud de la Gaule. On a reproché déjà à l'auteur cette façon de voir : il croit devoir la maintenir ici, n'insistons pas. Voici quelques menues observations qui se rapportent aux types primitifs admis par M. S. dans le latin vulgaire. Je ne crois plus (§16) qu'on puisse partir de **facre* pour arriver à *faire* ; on aurait abouti à **faigre* (comparez *maigre* = *macrum*) : il semble impossible d'éluder une transformation de *facere* en **fagere*, **fagre*, qui s'est même réduit à **fare* dans une notable portion du domaine roman. Au § 45, *postea* est donné à tort comme l'ancêtre direct de *puis* : il faut sans doute partir de **posteo*, à moins qu'on ne préfère **postius*, qui se rencontre dans des textes bas-latins. Pourquoi, au § 48, tirer notre adjectif *petit* d'un type **petettu* ? La forme gallo-romane primitive semble bien avoir été *pitittu*. Enfin, je m'étonne de trouver, au § 56, *travail* encore dérivé de *trabaculum* : il y a longtemps qu'on a renoncé à cette étymologie de Diez et que la véritable a été indiquée par M. P. Meyer.

Sur les formes verbales primitives, je ne suis pas toujours non plus d'accord avec M. Schwan. Ainsi, au § 451, pour la 3^e personne du singulier du parfait, je n'indiquerais point, même en l'accompagnant d'un signe interrogatif, le type **cantait* : il me paraît plus simple de supposer que le latin vulgaire a eu *cantaut*, sauf au nord de la Gaule, où l'on a dû dire **cantavt*. Le tableau du § 465 est disposé de façon à faire croire au lecteur que la forme *fenisse* est une transformation phonétique de *finiscam*, ce qui ne serait pas soutenable. Enfin, au § 534, *estis* est indiqué comme le type de *estes* : il y a là une difficulté, puisque la persistance de la finale ne s'expliquerait régulièrement que par l'existence antérieure d'une pénultième brève. Mon opinion est qu'à l'indicatif présent de l'auxiliaire il faut, dans la zone française, partir de formes **essitis* et **essimus* (à côté de *sumus*), formes qui se retrouvent d'ailleurs dans le domaine rhétique : ainsi s'expliqueraient, je crois, quelques points (notamment *somes* à côté de *sons*, sous l'influence de **esmes*) qui sont encore obscurs, même après la belle discussion récemment faite à ce sujet par MM. G. Paris et Meyer-Lübke. — Je ne dois pas terminer ce compte rendu de l'ouvrage de M. Schwan sans signaler une innovation heureuse : la table, qui occupe les p. 237 à 243, et où se trouvent indiqués les principaux ouvrages ou articles de revues à consulter sur la phonétique et la morphologie de l'ancien français. Tout tend donc à faire de cette grammaire un guide sûr, et qui sera consulté par tous avec fruit.

E. BOURCIEZ.

522. — *Bibliothèque liturgique*. Tome I^{er}. — **Poésie liturgique du moyen-âge. Rythme et histoire. Hymnaires Italiens**, par le chanoine Ulysse CHEVALIER, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et arts de Lyon. Avec deux planches en phototypie. Paris, A. Picard, Lyon, E. Vitte, 1893, gr. in-8, de 232 p.

Je n'ai pas assez de compétence pour examiner en détail le volume du chanoine U. Chevalier, mais je puis bien dire que j'ai lu peu d'ouvrages aussi intéressants. Dans la note — car ce ne sera pas même un article — dans la note, dis-je, que je viens consacrer à ce travail destiné à faire sensation dans le monde savant, je me contenterai de dire, en courant, que l'auteur, autour du sujet principal, un peu austère, parle, avec une grande sûreté et une grande richesse d'informations, de mille sujets attrayants et qu'il traite souvent d'une façon très piquante : tour à tour défilent devant nous le cardinal Pitra, l'abbé Van Drival, l'anglais Lowth, l'allemand Herder, l'italien Gamurrini, suivis les uns et les autres d'une foule de leurs plus ou moins doctes compatriotes, le sulpicien Lehir, M. Gaston Paris, M. Léon Gautier, M. Louis Havet, M. Léonce Couture, M. Gaston Boissier, M. l'abbé Misser, la *Revue critique*, le *Bulletin critique*, M^{lle} Pellechet, la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, le *Journal des Savants*, M. Noël Valois, dom Guéranger¹, Littré², M. L. Masebiau, M. P. Hochard, qui ne voit dans l'ensemble de l'œuvre de Tacite qu'une immense falsification et qui est le P. Hardouin de notre temps, M. B. Hauréau, le Commandeur de Rossi, Ozanam, l'*Histoire littéraire de la France*, Adalb. Daniel, le rénovateur des études de poésie liturgique au milieu de notre siècle, Mone, le Dr Ébert, dom Chamard, M. Célestin Port, Montalembert, Félix Clément, Pierre Abailard, etc., etc. Si des choses accessoires nous entrons au cœur même du sujet, nous trouvons les renseignements les plus curieux sur l'origine des hymnes attribuées à tort et à travers à tels ou tels auteurs célèbres, par exemple, le *Te Deum* « qui n'est certainement ni de saint Augustin ni de saint Ambroise » (ce dernier appelé par l'abbé C., « le père de la poésie hymnologique en Occident »³), par

1. L'abbé C. s'excuse malicieusement (p. 105, note 2) de prendre si souvent en faute l'auteur des *Institutions liturgiques*.

2. L'autorité de l'éminent philologue est invoquée à l'appui de cette protestation du docte chanoine (p. 43) : « Par une anomalie aussi bizarre qu'inexplicable, le français attribue le genre féminin aux hymnes d'église et réserve le masculin aux hymnes antiques, distinction d'invention récente. » Il faut renvoyer cette protestation à M. O. Gréard qui s'est montré à la fois si judicieux et si conciliant dans sa *Note présentée à la Commission du Dictionnaire de l'Académie française* (Paris, A. Colin 1893).

3. La légende d'après laquelle saint Ambroise et saint Augustin auraient improvisé en tête-à-tête et à tour de rôle les versets du *Te Deum*, sort d'une source impure : la chronique faussement publiée sous le nom de Dace, qui était évêque de Milan en 1630. La clairvoyante et loyale critique de l'abbé C. ne désarmepas devant

exemple encore, le *Pange lingua*, dont la composition a été donnée à Claudien Mamert au préjudice du père réel, Fortunat, évêque de Poitiers, auteur aussi du *Vexilla regis prodeunt*, par exemple enfin (car il faut se borner), le *Dies iræ* qui paraît être incontestablement de Thomas de Celano. Je ne reprocherai à M. l'abbé Chevalier qu'une omission et qu'un jugement téméraire. L'omission, la voici : il n'a rien dit (ni pour, ni contre) de la tradition selon laquelle le roi Robert le Pieux aurait répondu aux tracasseries de la reine Constance par l'hymne débutant par ce jeu de mot vengeur : *Constantia martyrum*¹. Quant au jugement téméraire, il est formulé en ces termes (p. 115) : « M. A. de Coussemaker a publié les chants liturgiques de Thomas à Kempis, l'auteur chaque jour moins contesté de l'*Imitation de Jésus-Christ*. » Thomas à Kempis a transcrit, mais non composé le beau livre. Rien ne ressemble moins à ses propres ouvrages, tous médiocres, que le chef-d'œuvre anonyme dont on lui fait honneur.... en Belgique². Quand même l'opinion qui lui est favorable gagnerait de plus en plus du terrain, celui qui publiait, il y a plus de trente ans, le mémoire intitulé : *Preuves que Thomas à Kempis n'a pas composé l'Imitation*, ne se rendrait pas. Il dirait fièrement du haut de son inébranlable conviction :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

T. DE L.

523. — Répertoire bibliographique strasbourgeois Jusque vers 1830.

II. Martin et Jean Schott, 1481-1499, 1500-1545, par Charles SCHMIDT. Strasbourg, J. H. Ed. Heitz (Heitz et Mündel). 1893. Gr. in-8 de ix pp., 1 f., 68 pp. et 4 pl.

Nous avons annoncé au mois d'avril, n° 15, le vaste *Répertoire* dont M. Charles Schmidt a entrepris la publication. La maladie n'a pas empêché le vénérable professeur alsacien de continuer l'impression de ses notes bibliographiques. Le second fascicule, consacré à Martin

de pieuses erreurs longtemps acceptées : c'est ainsi que (p. 47) il déclare formellement que « les plus généreux efforts ne parviendront pas à rendre authentiques les divers ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite : ils ne sauraient être antérieurs au vi^e siècle. »

1. J'avoue que j'ai toujours fort douté de l'anecdote. J'avoue encore qu'il m'est difficile de croire que Charlemagne soit l'auteur de l'hymne : *Veni Creator Spiritus*. Je voudrais de meilleurs témoins que ceux qui sont allégués (p. 89, note 4).

2. M. C. ne cite qu'un seul écrivain belge : Voir, dit-il, (note 3) « les diverses *Études critiques et bibliographiques* publiées par M. le chanoine Ad. Delvigne dans les *Précis historiques de Bruxelles* et tirées à part de 1877 à 1883 ». La référence est maigre, surtout quand on la compare aux luxuriantes notes bibliographiques des pages 16, 23 à 25, 28 à 30, 33 à 35, 36 à 37, 48 à 49, 57 à 63, etc. La richesse de plusieurs de ces notes donne au lecteur une sorte d'éblouissement. Même en appliquant au chanoine Delvigne le mot : *Vires agminis unus habet*, on voudrait voir citer quelques-uns de ses frères d'armes, surtout parmi les érudits français.

Schott et à son fils, offre, comme le premier, l'intérêt le plus soutenu. On y trouve la description de dix-neuf ouvrages imprimés par Martin Schott (sur ce nombre six manquent au *Repertorium* de Hain) et de cent quarante-cinq ouvrages sortis des presses de Jean Schott. Les notices sont rédigées avec le soin et la conscience que M. S. apporte à tous ses travaux. Nous regrettons seulement que plusieurs de ces notices soient un peu courtes. Sur beaucoup de points l'*Histoire littéraire de l'Alsace* permet de les compléter; mais nous eussions souhaité que les auteurs des vers encomiastiques joints à la plupart des volumes fussent indiqués dans la description et relevés à la Table. Nous devons dire, en effet, que le fascicule consacré aux Schott se termine par une table et que l'index dont nous avons signalé l'absence dans le fascicule consacré à Grüninger, a été distribué au moment même où paraissait notre article.

Voici quelques observations de détail que nous soumettons à M. Schmidt : P. vij. — A propos du procès intenté par Hans Schott à Christian Egenolph, il ne serait pas inutile de renvoyer au mémoire de M. H. Grotefend : *Christian Egenolff, der erste ständige Buchdrucker zu Frankfurt a. M.* (Frankfurt a. M., K. Th. Völcker's Verlag, 1881, in-4). M. Grotefend reproduit (pp. 16-18) les principaux arguments opposés par Egenolff aux réclamations de son confrère, et donne (p. 26) le texte complet de la procuration remise par l'imprimeur francfortois, le 16 novembre 1533, à son avocat, Christoffel von Schwapach, licencié en droit canon et en droit civil.

I. — Impressions de *Martin Schott*.

N° 1. — M. K. Burger vient de reproduire en fac-simile une page du *Plenarium* de 1481 dans ses *Deutsche und italienische Inkunabeln*, pl. 93.

N° 4. — La description prise par M. S. sur l'exemplaire, aujourd'hui détruit, de l'ancienne Bibliothèque de Strasbourg est incomplète; mais deux exemplaires du même volume ont passé en vente à Strasbourg en 1886. Voici la description qu'en donne le catalogue :

[Otto von Passau.] Disz buoch ist genant die vier vnd zwentzig alten... [A la fin :] *Getrucket vn vollendet durch Martin Schotten an donstag nechst vor sant Martins tag Anno dni &c. M. cccc. lxxxiii. iare.* In-fol. goth de 119 ff sans chiffres, réclames ni signature.

Les deux premiers ff. contiennent la table. Le troisième f. est occupé, au r°, par un grand bois représentant le Christ au jugement dernier, entouré des vingt-quatre anciens, et, au v°, par un autre bois qui représente saint Jean et son aigle. Ces figures sont empruntées à une édition que l'on croit avoir été imprimée par *Sebastian Pfister* à Bamberg (voy. le fac-simile publié, d'après cette première édition, par Muther, *Deutsche Bücherillustration der Gothik-und Frührenaissance*, 1884, pl. 2).

Le texte de l'ouvrage remplit 145 ff. — Le dernier f. contient le registre ¹.

N° 5. — M. S. ne cite ce volume que dans la bibliothèque de M. P. S. [Paul Sabatier?], à Paris. Un autre exemplaire est conservé chez M. Huth, à Londres.

N° 9. — Les *Canones Aurelii Augustini* sont un livre assez rare pour qu'il soit utile de les faire connaître avec quelque détail. Au verso du titre est un grand bois qui représente saint Augustin. — Au second f. est une préface de Tilman Limperger, de l'ordre des Augustins, « ad Nicolaum Friess, episcopum Tripolitanum ». — Au troisième f. est un prologue, à la suite duquel commence la vie de saint Augustin, par Ambroise Choriolanus, général de l'ordre des ermites. Ce morceau se termine au f. 7 c. Viennent ensuite des vers à la louange du saint docteur et l'éloge de sa règle. — Au verso du 8° f. est placé un grand bois représentant Augustin et ses disciples. — Au 9° f. commencent les commentaires d'Ambroise Coriolan sur la règle augustine. Aux ff. 113 et 119 sont les figures mentionnées par M. Schmidt. Le f. 119 v° contient une épître d'Olivarius Servius à Guillaume d'Estouteville, évêque d'Ostie.

La souscription mérite d'être reproduite dans son intégrité : *Opus canonum Aurelii Augustini, cum noua ac preclara interpretatione Ambrosii choriolani viri prestantissimi, generalis magistri totius ordinis heremitarum diui Augustini, per spectabiles viros Tilmannum limperger, ordinis heremitarum sancti Augustini fratrem Iacobum jedderer, Iohannem scherrer, artium liberalium professores et sacre theologie bacchalarios formatos, exquisitissime castigatum atque reuisum est. Impressumque*, etc. — Les trois distiques de la fin sont signés F. D. L.

Voy. Plac. Braun, *Notitia historica litteraria de libris ab anno 1480 usque ad annum 1500 impressis, in biblioth. liberi ac imperialis monasterii ad SS. Udalricum et Afram Augustae extantibus*, 1789, in-4, p. 195.

N° 13. — Van Praet (*Catalogue de livres imprimés sur velin qui se trouvent dans des bibliothèques tant publiques que particulières*, II, 241) cite un exemplaire des *Lucubraciunculae* de Pierre Schott, imprimé sur velin. Ce tirage de grand luxe paraît avoir été un fait exceptionnel dans l'œuvre du typographe strasbourgeois.

II. — Impressions de Jean ou Hans Schott.

N° 9. — Les vers encomiastiques joints à la *Margarita philosophica* méritent d'être relevés. Au v° du titre sont onze distiques d'Adam Verner, Temarensis, « suo Gregorio Reisch, generosi comitis de Zolm

1. Trübners Handschriften- und Bucherauction zu Strassburg i. E. am 23. October 1886, n° 124, 125.

alumno », en date de Heidelberg, le 30 décembre 1496. Les trois derniers ff. contiennent dix distiques de Théodore Ulsen, « Phrisius, artium et medicinae doctor, orator poetaque laureatus », datés du gymnase de Fribourg ; treize distiques signés Jacobus Philomusus ; dix distiques d'Ulrich Zasius, enfin une épigramme de frère Paul Volz, « Offoburgius coenobita Schutteranus ». Ces pièces sont suivies d'un avis au lecteur, contenant les fautes à corriger, et de la marque de l'imprimeur. (Librairie Morgand, juillet 1893.)

N° 13. — Peu de lecteurs sans doute connaîtront l'auteur du traité *de Liberorum educatione*. Jacobus comes Purliliarum (M. S. imprime Purlillarum, sans dire si la faute est imputable à Schott). Ce personnage, dont Hain cite trois ouvrages (nos 13604-13608) s'appelait, Jacopo Porzia, comte de Purliliis.

N° 14. — Le *Georgius* du Mantouan, accompagné des explications familières de Josse Bade, fut imprimé la même année par *Mathias Schürer* (Biblioth. de Zürich). Les deux éditions strasbourgeoises sont évidemment copiées l'une sur l'autre.

N° 52. — La *Libertas Germaniae*, dont nous avons vu un exemplaire à la bibliothèque municipale de Haguenau (H. K. 344) est dédiée « magnifico ac nobili D. domino Jacobo Villingner de Schoenberg, potentissimae sacrae Romanorum regiae... majestatis consiliario ac thesaurario ».

Il y aurait lieu de savoir si les autres pièces publiées par Jérôme Gebwiller, lors de l'élection de Charles-Quint et de la bataille de Pavie, ne sortent pas des presses de Jean Schott, par exemple les suivantes :

Quo pacto tot principatus, regna et imperium Austriaci archiduces obtinuerint. Hieronymi Gebvilerei elegiacum Carmen, *S. l. n. d.*, in-fol. obl.

Biblioth. de Troyes, Hist. 9297.

Caroli magni Genealogia. *S. l. n. d.* in-fol. obl. avec dix-sept portraits.

Biblioth. de Troyes, Hist. 4599. Biblioth. de Zürich. Charta genealogiae maternae illustrissimi principis ac domini D. Philippi, regis Castellae Legionis et Granatae, etc. Hieronymo Gebvilero auctore. *S. l. n. d.* in-fol. obl. Biblioth. de Troyes Hist. 8624 Biblioth. de Zürich. In sacrae Csacareae atque catholicae Maiestatis insignem triumphum, quo Franciscum Galliarum regem 23. die Februarii 1525 praelio vicit. *S. l. n. d.*, in-fol. obl.

Biblioth. de Troyes, Hist. 9130. — Biblioth. de Zürich.

Nos 62-63. — Le *Murnarus Leviathan* a été attribué à M. Gnidius ou à M. Rhegius. Que doit-on penser de ces attributions dont M. S. ne parle pas ?

N° 100. — Si nous nous en rapportons aux catalogues de la librairie Rosenthal, l'encadrement du titre doit être de *Hans Wächtlin*.

N° 103^{bis}. — Les bibliographes attribuent aux presses de Jean Schott un opuscule de William Roy intitulé : *A Lytle treatous or dialogue very necessary for all christen mento learne andto know*, in-8 de 52. ff. Ce volume, dédié « to the Noble Estates and others of the town of Calais », doit être de 1527 ou 1528. Il a réimprimé en 1874, d'après l'exemplaire de la Bibliothèque impériale de Vienne, par M. Ad. Wolff. Voy. Hazlitt, *Collections and Notes*, I, 366.

N° 117. — La description du tome I^{er} de l'*Herbarium* présente quelques légères inexactitudes. Il faut lire : *Herba || rum || viuæ Eicones || ad naturæ imitationem, summa cum || diligentia et artificio effigiata, una, etc.*

Dans l'exemplaire que nous avons sous les yeux (Biblioth. nat. Falc. S. 4124), l'épître de Brunnfels au magistrat de Strasbourg occupe le second f. (A 2) et le r^o du troisième. Les *Auctores* sont placés au v^o du troisième f., et les vers de Jean Sapidus, ainsi que les armes de Strasbourg, ne se trouvent qu'au quatrième f.

M. S. ne s'est malheureusement pas reporté à Brunet (I, 1295) en décrivant l'*Herbarium*. Il ne mentionne pas la réimpression du tome I^{er} à la date de 1532 (Biblioth. nat., Te. 142. 23 A.). Il omet l'édition des trois volumes à la date de 1536 (Biblioth. nat. Te. 142. 23 B.), ainsi que les réimpressions de 1537 (Biblioth. de Troyes, Sc. et A. 3214) et de 1539.

D'après Brunet, on rencontre aussi le tome III à la date de 1540. L'édition allemande (*Kreüterbuch*) a été de même réimprimée en 1537. Ces réimpressions ont reçu quelques additions que Brunet fait sommairement connaître.

Nos 131^{bis} et 138^{bis}. — La *Chiromantia* de Jean d'Indagine, que M. Schmidt (n° 120) ne mentionne que sous la date de 1531, a été réimprimée en 1534 (Cat. Lambert, 1884, n° 1048) et en 1539 (Biblioth. d'Amiens, Sc. et Arts, 2493).

N° 143^{bis}. — Ajoutez l'ouvrage suivant, dont nous empruntons la description à Brunet (I, 1295) :

In Dioscoridis Historiam plantarum certissima Adaptatio, cum earumdem iconum nomenclaturis Græcis Latinis et Germanicis *Argento-rati. Io. Schottus ære perennius dedit*, 1543. In-fol. de 372 pp. et 7 ff. d'*Index*.

Ce volume renferme trois cent-quatorze figures, dont deux cent-soixante-douze se rencontrent déjà dans les éditions latines et allemandes de l'*Herbarium*. Les pp. 108-111, 244-292 manquent à tous les exemplaires connus.

Ajoutons en terminant que l'exécution du présent volume est très soignée, et souhaitons bonne chance à M. Heitz pour ses publications bibliographiques.

Émile Picot.

524. — Henry LEMONNIER. *L'art français au temps de Richelieu et de Mazarin*. 1 vol. in-12, 418 pages. Paris, Hachette, 1893.

Un livre comme celui de M. Lemonnier ne peut manquer d'être le bienvenu. L'histoire de l'art, en effet, a été jusqu'ici la partie la plus négligée de nos annales. Alors que le moindre clerc du ^{xv}^e siècle qui a eu la bonne fortune d'oublier dix lignes insignifiantes dans une liasse de manuscrits jouit d'une notice, aussi longue souvent que celle des grands maîtres dans l'*Histoire littéraire de la France*, les trois-quarts de nos artistes attendent toujours deux lignes de biographie et des écoles entières n'ont pas encore trouvé leur historien. Peu de siècles jouissent d'une plus grande réputation artistique que le siècle de Louis XIV, et, cependant, voici le premier livre qui nous permette de considérer scientifiquement l'œuvre de ses architectes, de ses peintres et de ses sculpteurs.

Sa première partie, toute d'introduction, est consacrée à décrire l'état des arts au début du règne de Louis XIII et les diverses influences qui vont déterminer leur évolution. Un premier chapitre l'ouvre par quelques considérations générales, les unes assez contestables sur la nature du Beau, et les autres très judicieuses sur l'antagonisme que les doctrines de la Renaissance avaient imposé entre l'originalité des idées et la convention des formes. Peut-être est-ce beaucoup ensuite que tout un chapitre pour établir ce fait déjà amplement démontré par Buckle, que la période capitale du siècle de Louis XIV s'est accomplie sous Louis XIII ou plus exactement de 1610 à 1660, sous Richelieu et Mazarin. Au contraire, dans le chapitre III, le tableau de l'art français en 1610 semble esquissé d'une façon un peu brève. Quant aux chapitres IV et V, l'un sur les influences artistiques étrangères et l'autre sur les influences historiques nationales, ils ne sauraient suffire à mettre en lumière tous les facteurs du mouvement qui va se poursuivre pendant ces cinquante années. L'auteur, obligé de se hâter, court aux principaux points sans se donner le temps de les approfondir. A propos de l'influence de la peinture flamande, par exemple, il se dispensera de rechercher ce que peuvent devoir Lebrun à Rubens, Philippe de Champaigne à Van Dyck¹ ou Callot à Breughel le Vieux, et ne pensera pas à montrer que les Flamands Philippe de Champaigne², Jacques Fouquières, Plattenberg, Opstal, etc., ont créé chez nous le paysage. De même l'influence allemande lui aurait paru mériter plus que ces simples mots : « Ni nos idées, ni notre art n'empruntèrent rien à l'Allemagne parce qu'en réalité

1. Entre ces deux peintres, par exemple, on ne peut attribuer au hasard diverses identités de poses dans les portraits. On remarquera, dans leurs tableaux religieux bien d'autres ressemblances : dans la *Mater dolorosa* de Philippe de Champaigne, notamment, l'attitude du Christ est la même que dans le *Jésus porté au tombeau* de Van Dyck.

2. Philippe de Champaigne vint en France comme paysagiste.

il n'y avait rien à y prendre » (p. 60), s'il avait eu le loisir de se rappeler les études d'après Holbein et les souvenirs de Lucas de Kranach qui sont dans l'œuvre de Callot ou Claude Lorrain travaillant à Naples dans l'atelier de l'allemand Walsh. Au reste ce n'est pas assez, comme il le fait, que de chercher seulement l'influence des génies étrangers sur nos arts dans celle de leurs écoles artistiques : l'initiation s'opère le plus souvent par des voies indirectes, les rapports sociaux, la littérature, les propagandes religieuses. Que l'Espagne n'a rien pu apprendre à nos peintres par Velasquez, Zurbaran ou Murillo, alors trop récents ou trop peu réputés, cela est de toute évidence ; mais, en compensation, il est indispensable de rechercher si, par ses poètes et ses prédicateurs, quelque chose de son âme n'a point passé dans l'austérité de tel portrait ou dans l'allure héroïque de tel tableau d'histoire. Dans l'examen de nos traditions nationales surtout le mouvement littéraire antérieur et contemporain lui aurait fourni bien des indications précieuses : Vouet, notamment, garde une façon de comprendre la mythologie qu'on ne peut croire sans parenté avec celle de l'école de Ronsard, et, dans quelques-uns de ses tableaux, apparaît une *mignardise* toute française qu'on se souvient avoir vu poindre dans les sonnets de la Pléiade en attendant qu'on la voie plus tard s'épanouir dans les trumeaux de Boucher. Enfin bien d'autres facteurs que l'auteur signale en passant lui-même « la géographie, l'ethnographie, les idées, les faits et les mœurs » (p. 21), réclamaient au moins quelques lignes d'analyse. Mais ce sont là des desiderata plutôt que des critiques. Ce que dit l'auteur est en général précis, ingénieux, savant, et, si nous nous plaignons, c'est seulement de ce qu'il n'en a pas dit davantage.

Après l'état de l'art il nous faut connaître l'état des artistes. C'est à quoi la seconde partie du livre va pourvoir par trois chapitres : *Condition sociale des artistes*, *Les artistes et la maîtrise*, *Fondation de l'académie de peinture et de sculpture*. Peut-être un quatrième chapitre n'eût-il pas été inutile pour nous faire pénétrer aussi dans le monde des *protecteurs*, car il est bien certain que, par leurs goûts particuliers, Richelieu, qui fut le premier grand collectionneur de la France, Mazarin, amateur non moins passionné, tous ces mécènes enfin, Mauroy, Chantelou, Sablet des Noyers, Bordier, Rataban, Bretonvilliers, Fouquet, l'hôtel de Rambouillet lui-même, ont exercé sur les destinées de l'art une action qu'il est indispensable de mesurer. Néanmoins voici à notre avis la partie maîtresse du livre. L'auteur y poursuit avec autant d'habileté que de patience des recherches nouvelles qui lui permettent de reconstituer la vie artistique de ce temps dans tous ses faits caractéristiques. Aucun renseignement désirable n'y manque et l'on sent que tout y est traité méthodiquement et sûrement.

Ce que les artistes étudiés dans la seconde partie ont fait de l'art étudié dans la première, une troisième partie va nous l'apprendre. Brièvement, par l'examen critique des principales œuvres qui se sont alors

produites, M. L. suit le mouvement artistique de ces cinquante années en six chapitres : les *doctrines et les genres*, l'*architecture*, la *peinture décorative*, la *peinture classique*, la *peinture réaliste et religieuse*, et la *sculpture*. Bien que l'architecture soit le seul de ces arts qui possède déjà des histoires détaillées, le chapitre que M. L. lui consacre est, croyons-nous, le plus nouveau par le nombre de renseignements qu'il y a fait entrer et la façon instructive dont il les a répartis. Son rapide examen de la sculpture est aussi digne d'éloges. Quant à la peinture, tant de monographies ont été déjà consacrées à Poussin. Claude Lorrain, Lebrun où Lesueur, qu'il lui restait plutôt à discuter des opinions qu'à découvrir des faits : il s'en est toujours tiré avec une indépendance d'esprit d'autant plus rare que deux cents ans d'enseignement officiel ont, comme on sait, constitué en ces matières une orthodoxie dont il est souvent aussi difficile que dangereux de se dégager. Tout au plus, en tout ceci, signalerions-nous encore un peu trop de hâte occasionnant parfois des oublis ou des disparates : seize lignes à peine sur Claude Lorrain à côté de quatre grandes pages sur La Hire, la gravure étudiée seulement et d'une manière un peu trop superficielle dans Bosse et dans Callot, l'école des paysagistes réduite aux deux noms de Jacques Fouquières (qui d'ailleurs est Flamand) et de Pierre Patel. Une question reste à poser pourtant à l'auteur : pourquoi dans la *liste des principaux artistes français* qui termine son livre fait-il figurer tant de Flamands (Fouquières, Van Mol, Van Opstal, Plattenmontagne, Juste d'Egmont, Bernaërt, Flemaël, et autres)?

En définitive, de nombreux faits nouveaux, savamment recherchés, clairement assemblés, judicieusement appréciés, voilà plus qu'il n'en faut pour rendre important un premier travail sur une région de notre histoire encore inexplorée. Entre quelques grandes notions émergentes d'innombrables et vastes lacunes s'étendaient : M. Lemonnier les a comblées presque toutes, et, s'il en a laissé subsister quelques-unes, le succès avec lequel il vient de s'acquitter de la plus grosse partie de sa tâche lui en rendra l'achèvement facile.

Raoul ROSIÈRES.

525. — Alexis DE TOCQUEVILLE. *Souvenirs*. Paris, Calmann-Lévy, 1893, 427 p. in-8.

Il est rarement donné de lire un livre d'histoire écrit d'une manière aussi exquise que les *Souvenirs* de M. de Tocqueville. C'est un chef-d'œuvre en son genre. Rédigés à bâtons rompus dans les premières heures d'une retraite politique en 1850 et en 1851, ces *Souvenirs* comprennent une période restreinte qui se divise en trois parties : la révolution du 24 février ; la Constituante et les journées de mai et juin 1848 ; le ministère de Tocqueville aux Affaires étrangères de juin à octobre 1849. Ces courtes périodes renferment des événements considérables

et ce sont celles où le brillant publiciste a occupé une situation éminente.

Le livre démontre surabondamment comment la royauté de Louis-Philippe, uniquement favorable aux classes moyennes qui « l'exploitaient », poussa les classes pauvres à la révolte. Les émeutes de 1848, toutes socialistes, suivies de répressions dont le roi fatigué laissa, dès le premier jour, la tâche à d'autres, devaient avoir pour conséquence fatale de substituer, à la fin de l'année même, après un court interrègne de révolution et d'anarchie républicaine, l'héritier des Césars au cadet des Bourbons.

Chacun connaît cette histoire, et les *Souvenirs* (à part quelques détails, comme le baiser de Lamartine donné, quoi qu'on en ait dit, aux femmes de la Halle) n'enrichissent pas l'histoire de révélations nouvelles. Ce qu'on y admire en revanche, c'est le charme de la narration, c'est la variété des images et des pensées spirituelles, c'est la nouveauté des portraits, légèrement tracés, depuis celui de Louis-Philippe jusqu'à celui de Napoléon III. En deux traits de plume, le personnage est esquissé, et ce personnage ayant souvent reparu après le second empire, le portrait reste d'un intérêt actuel. Et quelle sévérité dédaigneuse chez Tocqueville pour tous ces hommes politiques, qu'ils s'appellent Thiers, Dufaure ou Falloux ! Encore ceux-ci ne sont-ils pas traités de « franches bêtes » comme beaucoup d'autres. Le futur empereur est celui qui reçoit le moins de dommage de cette critique acérée et alerte.

Si Tocqueville est à l'occasion un personnage politique, il est surtout un dilettante qui jouit du spectacle des affaires plus qu'il n'y intervient, et ce n'est pas tant le député, ni le ministre, que l'on appréciera en lui, que l'observateur. Son passage aux Affaires étrangères, pendant lequel la crise révolutionnaire l'empêcha de discerner les destinées de l'Allemagne et de l'Italie sans lui ôter les inquiétudes déjà causées à ses illustres prédécesseurs Choiseul et Talleyrand par la grandeur russe, n'eut pour lui qu'un heureux résultat : celui de lui donner cette confiance en soi-même, si rare, hélas ! chez les hommes de pensée. Chez Tocqueville, dédaigneux par la hauteur de l'intelligence, et non par esprit de caste, il y a quelque chose de Saint-Simon. Saint-Simon ne fut-il pas un jour une manière de ministre, dont les *Mémoires* valent mieux que le ministère ? Dans ses *Souvenirs*, Tocqueville se révèle comme un Saint-Simon pittoresque et mordant, mais un Saint-Simon d'Académie parfait de style, et un Saint-Simon de démocratie absolument moderne et passablement celtique..

F. D. C.



526. — E. LEVASSEUR. *La France et ses colonies (géographie et statistique)*. 3 vol. Paris, Delagrave, 1890-92.

« L'alliance de la géographie et de la statistique date de loin, écrit M. Levasseur dans sa Préface. Dès le ^{xvi}^e siècle, des écrivains avaient compris que seule elle pourrait procurer à la science les matériaux d'une description de l'état politique et des ressources des empires, et ils avaient tenté prématurément de sceller cette alliance à une époque où la géographie physique était encore très peu avancée et où la statistique n'existait pour ainsi dire pas. » Si cette alliance est consommée aujourd'hui, l'auteur des lignes qui précèdent n'y aura pas peu contribué. Le présent ouvrage accuse, avec plus d'ampleur que les *Précis* déjà connus de l'infatigable publiciste, la tendance et la méthode auxquelles il a constamment sacrifié. Par la géographie il s'élève à la statistique, *ad augusta per angusta*. Il ne cultive point la géographie pour elle-même : il la prend comme moyen, comme instrument de recherches et non comme fin. Il y aurait donc mauvaise grâce et, en quelque sorte, injustice à critiquer soit quelques-unes des conceptions géographiques de M. Levasseur, soit l'ordonnance des matières, comme, par exemple, la séparation de la géologie d'avec le relief, l'étude des eaux douces avant celle du régime des pluies, etc. Du reste, M. L. a prévenu l'objection, et c'est de parti-pris qu'il adopte le procédé qui lui paraît le plus didactique (I, p. vi). Heureusement que le statisticien chez lui est servi par un sens géographique toujours en éveil : nous citerons pour preuves ses pages sur la distribution de la population d'après l'altitude (I, p. 26), sur la répartition géographique des routes (II, 314); celle des richesses (II, 455), etc. Dans le livre VI^e, qui traite de l'agriculture, l'auteur invoque sans cesse les circonstances géographiques : c'est ainsi qu'il commence à faire à la géologie sa place en distinguant, comme de juste, le terrain agricole du terrain géologique proprement dit. C'est à cette formation superficielle où la végétation exprime à la fois l'influence du sol et celle du climat, que M. L. assigne un rôle caractéristique en géographie ; car, à ses yeux, elle constitue le *pays*. Définition un peu étroite peut-être, mais pour la France d'une exactitude suffisante. Si la classification des industries, telle que la propose M. Levasseur, ne se fonde pas en principe sur la nature physique et s'inspire surtout des besoins humains (ce pourquoi l'auteur ne la donne pas comme « absolument rigoureuse »), elle se ramène forcément à la géographie, puisqu'elle reconnaît les groupes industriels sur la surface du territoire. En somme malgré des écarts, M. L. reste fidèle à l'esprit et au titre de son ouvrage : *géographie et statistique*.

Le tome II, consacré aux colonies, est le dernier venu des trois volumes; il a paru en 1893 : c'est dire qu'il renferme les données les plus neuves et les plus abondantes.

D'ailleurs c'est presque faire injure à M. L. que de louer chez lui la valeur des informations. Mais ce qu'on doit relever comme un mérite

assez rare chez les statisticiens et les économistes, c'est l'art grâce auquel il rend attrayante la lecture de pages hérissées de chiffres et bigarrées de graphiques; chez nombre de ses confrères, chiffres et tableaux reposent souvent du style.

Mais au surplus, les qualités littéraires assurent-elles à une œuvre de statistique mieux qu'un succès d'actualité? La statistique, en dépit de son nom, est la science des variations; et avec le progrès de l'humanité les changements se précipitent et se multiplient. Cette image de la France dans les dernières années du xix^e siècle, que M. L. a tracée avec tant de soin et sans en oublier un trait, ne sera-t-elle pas fausse d'ici peu? M. Levasseur ne juge pas que la statistique soit si vaine et si périssable : « Si les nombres absolus se modifient avec les événements, d'ordinaire le rapport de ces nombres change peu dans l'espace de quelques années; la notion de leur importance relative, qu'il importe surtout de dégager, reste seule, même à une certaine distance de l'époque dont le livre expose la situation. »

B. AUERBACH.

527. — **Phonologie détaillée d'un Patois Wallon**, contribution à l'étude du Wallon moderne, par Paul MARCHOT, Paris, Bouillon, 1892; 1 vol. in-8, xvi-139 p.

528. — **Solution de quelques difficultés de la Phonétique française** (Chapitre du Vocalisme) par Paul MARCHOT, Lausanne, Bridel et Cie, 1893; 1 vol. gr. in-8, de 91 p.

I. — M. P. Marchot est évidemment, parmi les jeunes romanistes, un de ceux qui ont le plus de zèle, et l'ambition très légitime de contribuer pour leur part à l'avancement de la science. Sa *Phonologie détaillée d'un Patois wallon* a eu pour point de départ une courte étude, publiée par lui en 1890 dans la *Revue de Philologie française* de M. Clédât (IV, p. 190-201), et dont un de nos collaborateurs les plus autorisés avait fait ici même un compte rendu favorable¹. L'auteur, comme il le dit dans sa préface, ne s'est pas contenté d'ajouter certains détails à son précédent travail; il l'a remis complètement sur le métier et nous le présente aujourd'hui dans une état de perfection relative. Cette étude, qui a pour objet le parler de Saint-Hubert, petite ville de 3, 000 habitants de la province de Luxembourg, est faite avec beaucoup de soin et de dextérité, à l'aide de matériaux recueillis sur place et avec lesquels l'auteur s'était familiarisé depuis plusieurs années : ce sont là d'excellentes conditions pour faire œuvre utile. Peut-être pourrait-on relever çà et là quelques étymologies qui prêteraient le flanc à la critique ou tout au moins à la discussion : j'aime mieux dire que, dans son ensemble, ce travail me paraît, en effet, une excellente contribution à l'étude du Wallon moderne. Il ne me reste plus qu'à renouveler le vœu déjà

1. Cf. l'article de Ch. J (oret), dans la *Revue Critique* du 2 mars 1891, p. 175.

formulé ici : c'est que l'auteur complète prochainement son étude en nous faisant connaître par le menu la flexion, et notamment la flexion verbale, du parler dont il nous donne aujourd'hui la phonologie et implicitement un vocabulaire suffisant.

II. — Le second ouvrage de M. Marchot, dont j'ai à rendre compte, est assez différent du premier, ou du moins (car il a toujours trait à la phonétique) aborde des questions beaucoup plus générales. Cet opusculé est une dissertation pour le doctorat ès lettres, que le jeune auteur a présentée cette année même à l'Université de Lausanne, et dédiée à l'un de ses maîtres, M. J. Bonnard. Au lieu de choisir pour sujet de sa Dissertation une question unique, M. M. a préféré étudier successivement plusieurs points encore douteux ou controversés de phonétique française. En tant que professeur, j'aurais bien quelques réserves à faire sur cette façon de construire une thèse, mais là n'est pas aujourd'hui la question. Parmi les points abordés, il en est un du reste auquel M. M. attribue justement une importance capitale ; il le traite en premier lieu, et c'est aussi sur celui-là que je voudrais insister un peu. Il s'agit de la fameuse question du suffixe *-arius*, si souvent reprise depuis vingt ans par les romanistes, tournée et retournée dans tous les sens, sans qu'on fût encore arrivé à des résultats vraiment satisfaisants. M. M. prétend aujourd'hui nous apporter la solution définitive de ce qu'il appelle l'« énigme », et, à quelques restrictions près, je ne suis pas loin en somme de partager son avis. Il faut reconnaître tout d'abord que bien des travaux antérieurs ont pu le mettre sur la bonne voie. Depuis quelque temps, surtout depuis la tentative évidemment infructueuse de M. Meyer-Lübke pour expliquer la transformation de *arius* par une série phonétique *-ayru*, *-ëru*, on inclinait, je crois, en général à adopter l'hypothèse d'une substitution pure et simple du suffixe *-eriu*, hypothèse préconisée depuis fort longtemps par M. P. Meyer, et à l'expliquer non pas par la phonétique comme l'avait fait autrefois M. Schuchardt, mais par une action analogique, comme l'avait indiqué M. Groeber. Un premier point était donc acquis : c'est qu'en général dans le domaine roman, sauf en Italie et dans la péninsule des Balkans, *-ariu* avait été supplanté par *-eriu*. D'autre part, des formes comme *sorcerus* et *paner*, dûment constatées dans les Gloses de Reichenau, c'est-à-dire dans le gallo-roman du ^{viii} siècle, fournissaient, un point de repère précieux, et on partait de là, dans les cours de philologie romane, pour expliquer l'évolution ultérieure. En réalité, c'est entre ces deux points, entre la forme **portერიu* (pour *portariu*) et la forme **porteru*, qu'il y avait solution de continuité, et qu'il manquait un anneau à la chaîne. M. M. a-t-il réussi à le trouver ? Je crois que oui. Ce n'est pas, d'après lui, **portერიu* qui est devenu **porteru* : mais un nominatif pluriel **portერიი* (pour *portarii*) doit se réduire, par une contraction bien connue, à **porterî* ; nous sommes ainsi débarrassés de ce *γ* dont la présence était si gênante, et l'action analogique suffit ensuite à expliquer

les formes **porterus*, **porteru*, **porteros*. Cette théorie est très simple, et partant a bien des chances d'être vraie : pour ma part, je ne vois actuellement aucune objection capitale à lui adresser. C'est très simple, mais encore fallait-il le trouver : c'est toujours l'œuf de Colomb, et ici M. M. me paraît avoir eu le mérite de le faire tenir debout. Se produira-t-il des objections ? nous le verrons bien. Les restrictions, dont je parlais plus haut, ne portent donc pas sur le fond de la question, c'est-à-dire sur la transformation française du suffixe. Mais pour suivre l'évolution dans les dialectes, notamment au midi, M. M. ne disposait pas évidemment de matériaux suffisants. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'assimilation avec le nominatif pluriel ne s'est pas produite partout : une forme *-eyr* l'exclut, et cette forme ne se rencontre pas seulement en Auvergne et dans le Quercy, mais aussi ailleurs, notamment au nord-ouest de la Gascogne (*prumey*, *prumeyre*, etc.). Toutefois, M. M. paraît avoir démêlé encore avec sagacité la coexistence des deux types *-ariu* et *-eriu* dans la zone franco-provençale, et c'est une particularité qui rattache cette partie de la France au domaine italien. En revanche je n'aime point beaucoup ce qu'il dit sur l'Italie, et provisoirement, je m'en tiens à l'opinion de M. Meyer-Lübke, qui considère le suffixe *-iere* comme un emprunt fait au français (*Ital. Gramm.* § 487). Enfin, ce qui est dit du domaine espagnol est, d'après moi, complètement erroné. Je ne parle pas de l'étrange inadvertance qui, à la p. 16, faisait attribuer à cette langue un pluriel en *-eri* : l'auteur s'en est tant bien que mal excusé (et il en avait vraiment besoin) dans un erratum : mais cela seul aurait dû l'avertir que précisément, pour cette partie du domaine roman, il ne saurait être question d'une influence du nominatif pluriel. D'ailleurs, on ne voit pas pourquoi une forme primitive **porteru* ne serait pas devenue **portiero* en espagnol, comme *ferit* y devient *hiere* ? Et de plus, comment expliquer *madera* qui représente *materia* ? La vérité, c'est qu'il n'y a aucune distinction à faire entre l'espagnol et le portugais. Dans toute la péninsule ibérique, il faut partir d'une forme *-eyro* (représentant *-eriu* substitué à *-ariu*) : à l'ouest, cette forme s'est conservée intacte ; au centre, par effacement plus ou moins tardif du *y*, elle s'est réduite à *-ero* avec *e* fermé. On sait assez qu'en espagnol c'est précisément le voisinage d'un élément palatal, qui empêche la diphtongaison de l'*o* aussi bien que celle de l'*e*.

En somme, il est peut-être à regretter que, dans sa dissertation, M. M. ne se soit pas borné à retracer l'histoire du suffixe *-arius* : il avait là une matière amplement suffisante, et même pour le domaine français, en cherchant bien, il serait arrivé sans doute à étayer par plus de preuves la solution originale et neuve qu'il propose¹. Je ne veux pas

1. Il ne faudrait pas, par exemple (p. 20), se contenter de citer de troisième main une forme *Rosieres* dans un texte de 890. La citation est faite d'après une note de M. Aubertin, qui l'emprunte lui-même à Génin : tout cela était au moins à vérifier.

dire par là, tant s'en faut, que les autres questions soulevées dans ce petit livre soient dépourvues d'intérêt et que l'auteur n'ait apporté à les traiter de la méthode et de la sagacité. Je ne trouve pas que sa contribution à l'étude de la diphtongue *ue* (provenant de *o* bref latin) soit absolument convaincante. En revanche, je signalerai volontiers qu'il a ordonné d'une façon très ingénieuse les divers témoignages relatifs à la nasalisation de *in*, recueillis autrefois par Thurot dans son grand ouvrage. Je n'ai point le temps d'ailleurs de discuter ici tous ces points, mais je ne terminerai pas sans exprimer un regret, qui porte uniquement sur la forme, ou pour mieux dire sur le ton de l'auteur. Ce ton est en général empreint d'une assurance qui, pour être légitime peut-être, n'en paraît pas moins bien souvent juvénile. A quoi bon, par exemple, proclamer que Thurot « n'était pas un romaniste » ? M. M. triomphe trop facilement et trop volontiers, il me semble, des erreurs de ses devanciers, de ceux qui en somme, au milieu de tâtonnements inévitables, ont créé les bonnes méthodes. Il n'est pas très équitable de citer, pour avoir le plaisir de la réfuter, telle opinion émise il y a quelque vingt ans dans une Revue et depuis longtemps abandonnée par son auteur. Mais ce qui est surtout pénible, c'est de voir à chaque instant prendre à partie des ouvrages posthumes, comme la *Grammaire historique* de A. Darmesteter, qui a été évidemment publiée dans de mauvaises conditions, et n'a rien ajouté au nom de son auteur : ici le respect s'impose. M. Marchot a trop bien débuté dans ces études de philologie romane pour ne pas s'apercevoir très vite que nul n'y saurait prétendre à l'infailibilité.

E. BOURCIEZ

529. — Ch. LENTHÉRIC, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. *Du Saint-Gothard à la mer.* — Le Rhône ; histoire d'un fleuve, vii-557 et 585 p. Paris, Plon et Nourrit, 1892.

On a publié sur les fleuves les plus puissants et les plus nobles de savantes monographies : le Rhône est le premier qui ait trouvé son historien. Nous n'avons garde de dénier ce titre à M. Lenthéric qui, par ses études consacrées à la région provençale, s'était destiné à cette tâche. L'entreprise était digne d'émouvoir la curiosité non seulement de l'archéologue fervent qu'est devenu M. Lenthéric, mais encore de l'ingénieur qu'il est resté.

Comme ingénieur, M. L. a traité avec plénitude et compétence la partie géographique de son sujet en homme à qui sont familiers les problèmes de l'hydrologie. Quoique spécialiste en la matière, M. L. se défend de l'ambition d'émettre des vues originales : il se réduit modestement à l'emploi de vulgarisateur. Aussi nous dispenserons-nous d'analyser cette description physique du Rhône où il a condensé, combiné les observations de ses devanciers, mais en les dépouillant de leur

forme par trop technique, et en les revêtant parfois d'une pénétrante poésie (v. par exemple, p. 161, le morceau sur le paysage glaciaire).

Mais l'histoire du Rhône n'est pas seulement celle qui se révèle dans les phases de son régime, dans les aspects divers de sa vallée; elle se déroule plus animée et plus captivante, au gré de M. Lenthéric, sur les rives du fleuve, dans les villes qui s'y sont groupées, épanouies. C'est l'histoire de ces cités que l'auteur célèbre avec une prédilection et une exubérance qui font tort au héros de son œuvre, au Rhône lui-même. La personnalité du fleuve s'efface dans un cadre singulièrement agrandi.

Cette disproportion entre la partie géographique et la partie archéologique est le défaut capital de l'ouvrage. Et la méthode d'exposition n'est pas impeccable. M. L. déploie une rare érudition. Mais cette érudition a le malheur de ne se localiser point. Elle s'épand et déborde hors du bassin du Rhône; elle embrasse l'univers entier.

Les exemples abondent de cet abus, et dès le premier chapitre. Car, à propos du Rhône primitif, voici des hypothèses sur la constitution du sphéroïde terrestre avec un développement sur les écoles plutoniste et neptuniste. Si M. L. constate qu'à la surface du lac de Genève, « les mesures les plus délicates n'ont pas permis de reconnaître de marées sensibles », pourquoi expose-t-il *ex professo* (I, p. 219) la théorie de la marée, avec chiffres de l'amplitude dans les différentes mers? Il suffisait de comparer — *si parva licet componere magnis* — les seiches aux ras de marée sans narrer comme des faits divers les plus mémorables de ces phénomènes sur tous les points du globe (p. 247). Parlant de l'utilisation des eaux du Rhône à Bellegarde, M. L. se donne le plaisir de décrire les expériences de M. Marcel Desprez entre Paris et Creil, expériences qui ne se rattachent pas immédiatement à l'emploi du câble télédynamique. La fontaine de Vaucluse provoque un long morceau sur les rivières souterraines, et notamment sur les relations occultes du Danube et de l'Aach (II, p. 206).

En matière historique, M. L. n'est pas moins prodigue de ses enseignements : des routes antiques de la vallée du Rhône, il étend sa vue sur le réseau routier du monde connu, de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce, commentant tous les itinéraires parvenus jusqu'à nous. Et si — pour abrégé — nous sautons à la fin du second volume, la légende des Saintes-Maries donne lieu à une exégèse où sont invoquées la trinité bouddhique ou *triratna*, les trinités égyptiennes de Thèbes, de Memphis et d'Abydos, la triade astronomique des Assyriens, les divinités tricéphales des Gaulois (II, 486). C'est faire à cette jolie légende beaucoup d'honneur.

On jugera encore que M. L. sacrifie le présent au passé. Au Rhône moderne, c'est-à-dire économique, n'est attribué qu'un chapitre, très substantiel, il est vrai. Quant aux villes, leur antiquité seule semble intéresser l'auteur qui aime, comme on sait, les villes mortes. La curiosité de M. L. ne dépasse point, en effet, la période gallo-romaine et

ne s'aventure pas volontiers dans le moyen âge ou l'époque actuelle. Ainsi, dans Lyon, M. L. préfère Lugdunum; la description de la ville gallo-romaine fournit cent quarante pages; celle de la ville moderne, huit, et encore sont-elles tirées de Lamartine; sur la ville du moyen âge, à peine quelques lignes. L'auteur a senti, mais sans l'atténuer, ce défaut (I, p. 484). Cette tendance se marque encore dans la reproduction des documents épigraphiques et dans les dissertations qui figurent en appendice.

Néanmoins le géographe et l'archéologue seront reconnaissants, chacun pour des raisons et dans une mesure différentes, à M. Lenthéric d'avoir recueilli à leur intention tant de matériaux épars. Chacun, dans ces deux volumes, ornés de cartes et de plans, reconnaîtra sa part.

B. AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 18^e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Hachette) contient les articles suivants : *Fasti* (Bouché Leclercq); *Fastigium*, *Fatuus*, *Fictor*, *Fistuca* (Saglio); *Fatum*, *Faunus*, *Febris*, *Februus*, *Fecunditas*, *Feralia*, *Feronia*, *Fides* (Hild); *Fiscus* (Saglio et Humbert); *Fautor*, *Fictio*, *Fideicommissum*, *Finium regundorum actio*, *Fiscus frumentarius*, *Fiscus libertatis* (Humbert); *Favissae* (Thédénat); *Fax*, *Fidelia* (Pottier); *Felicitas* (Blanchet); *Fenestra* (Chipiez); *Ferculum*, *Feretrum*, *Ferula*, *Fimbriae*, *Fiscella* (P. Paris); *Ferentarii* (Cagnat); *Feriae*, *Flamen* (Jullian); *Ferrum* (De Launay); *Festiales* (Weiss); *Fibula* (S. Reinach); *Fidicula* (Lafaye); *Fiducia* (Baudry); *Figlinum opus* (Jamot); *Fistula* (Michon); *Flabellum*, *Flagellum* (Fougères).

ALLEMAGNE. — M. KRUSCH publie dans le *Neues Archiv* (1893) un rapport très détaillé de son récent voyage aux bibliothèques de Paris et du nord de la France. On trouve dans cet important travail des renseignements précieux sur un grand nombre de manuscrits, particulièrement sur des mss. de contenu hagiographique. Nous avons lu avec intérêt dans la seconde partie les pages où l'auteur défend contre les critiques de M. Bonnet (*Revue crit.* 1886, p. 148) les principes qu'il a adoptés pour son édition des *Miracula* de Grégoire de Tours.

— La collection Kürschner ou collection d'éditions historiques et critiques de la *Deutsche National-Litteratur* (Stuttgart, Union) s'est tout récemment augmentée de volumes nouveaux. Trois d'entre eux ont trait au moyen âge. L'un (n° 200) renferme la troisième partie des poèmes de Wolfram d'Eschenbach parue dans la collection; c'est l'épisode de Gawan (*Die Gawanepisode*) publié avec notes, par M. PIRKE. L'autre volume (n° 199), dû également à M. Piper, contient la deuxième partie de l'épopée de cour ou *Hæfische Epik*; il est consacré à Hartmann d'Aue et à ses imitateurs; on y trouve des analyses et des extraits des poèmes de Hartmann ainsi que du *Lanzelot* d'Ulrich de Zazichofen, du *Wigalois*, de la *Couronne*, de *Meier Helmbrecht*, du *Wigamur*, du *Titurel*, etc. Le troisième volume (n° 192) a pour titre *Reinke de Vos und satirisch didaktische Dichtung*; il paraît par les soins de M. Eugène WOLFF qui y a mis, outre une introduction soignée et intéressante, des extraits du *Teuerdank*, de Burkard Waldis, d'Erasmus Alberus, du *Froschmeuseler* de Rollenhagen et du *Treuer Eckart* de Ringwaldt ainsi que le texte du *Reinke* de 1498.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44

— 30 octobre —

1893

Sommaire : 530. HOLTZMANN, Nouveau Testament. — 531. DE FEIS, Cunaxa. — 532. SCHLÉE, Scholies sur Tércence. — 533. CLAUSSE, Basiliques et mosaïques chrétiennes. — 534. OVERMANN, La comtesse Mathilde. — 555. BRICARD, Jean Bourré. — 536-538. STEIN, Charles de Berry ; L'affaire de Villemaréchal ; Mélanges historiques. — 539. PERREAU, Catinat et l'invasion du Dauphiné. — 540. MOSEN, Charlotte-Amélie de la Trémoille. — 541. RITTER, Didier Rousseau. — 542. FOUCART et FINOT, La défense nationale dans le Nord, II. — 543. BOCKENHEIMER, La reconquête de Mayence. — 544. Notes critiques sur l'histoire de M. Thiers. — 545-547. LAPAILLE, Travaux sur la langue française. — 548. GEORG, Grammaire hongroise. — 549. CASTANIER, La Provence préhistorique. — Lettre de M. Deloume.

530. — H. J. HOLTZMANN. **Hand-Commentar zum Neuen Testament.** IV Band. Evangelium, Briefe und Offenbarung des Johannes. Zweite Auflage. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr. 1893. In-8, x-364 p.

La première édition de cet important commentaire a été signalée par la *Revue critique* (n° du 14 mars 1892). Celle que nous annonçons aujourd'hui, diffère de la précédente par certaines améliorations et additions de détail. Sommaire et complet au point de vue des informations, exact et concis dans l'interprétation du texte, le commentaire de M. Holtzmann est un excellent livre d'étude et il mérite tout le succès que nous lui voyons.

A. L.

531. — Leop. DE FEIS. **La Battaglia di Cunassa in un Mosaico pompeiano.** Broch. 15 p., 2 pl. Florence, Ducci, 1893.

La mosaïque dont il s'agit est ce chef-d'œuvre de l'art antique, trouvé en 1831 dans la maison du Faune à Pompéi, qu'on désigne généralement en France sous le nom de *Bataille d'Arbelles*, et qui semble plutôt représenter un épisode de la bataille d'Issus. Le R. P. de Feis estime que c'est la bataille de Cunaxa. Sa discussion nous paraît avoir un défaut fondamental. Elle repose uniquement sur une comparaison des textes et du monument, comme si le mosaïste romain du 1^{er} siècle après notre ère s'était occupé de traduire l'un ou l'autre de ces textes ou de fondre leurs éléments. Telle n'est certes pas l'origine de la célèbre mosaïque. Elle reproduit, à n'en point douter, un tableau dans lequel l'artiste avait certainement pris le droit d'éliminer, résumer, transformer même en partie les données d'une histoire, déjà légendaire dans ses détails, pour composer la scène qu'il peignit. Le mosaïste, à son tour, la

traduisant, l'accommoda aux conditions de son art, aux effets décoratifs qu'il voulait produire; on ne peut même lui faire qu'un reproche, c'est de n'avoir pas pris assez de liberté à ce point de vue : la valeur artistique de cette admirable pièce a été exagérée; car, au point de vue mosaïque, elle n'est pas d'un bon parti-pris, elle singe encore trop la peinture; il est vrai que, d'autre part, outre l'intérêt archéologique, historique même, qu'elle présente, elle est vraiment le chef-d'œuvre du métier, par l'habileté presque incroyable de son exécution. Mais, cela étant, n'est-ce pas une méthode de critique périlleuse que de fonder des interprétations sur la couleur de la cidaris que portent les deux grands personnages dont l'un est sur le char et l'autre percé d'un coup de lance, sur les petits favoris du cavalier qui le frappe et l'aspect de maigreur qu'on lui trouve, sur le fait qu'il est nu-tête, et autres détails auxquels certainement ni le peintre auteur du tableau, ni le mosaïste auteur du pavement, ni leurs publics n'attachaient aucune intention? Il ne faut voir, pour interpréter sûrement, que l'ensemble, la signification évidente et la plus simple, de l'épisode représenté, qui n'a pas été composé pour être une page de chronique, une série de portraits. Autrement, aucune œuvre romaine ne pourrait être déterminée : il n'y en a, pour ainsi dire, pas une qui présente l'exactitude que le P. de Feis exigerait. Il ne faut surtout pas, pour des sujets de ce genre, aller chercher en dehors des cycles consacrés, des mines connues pour avoir été exploitées par les poètes et les artistes. Or on ne voit pas que les Dix-Mille aient jamais eu cette fortune. Quand bien même l'analyse du tableau faite par le savant barnabite concorderait plus qu'elle ne concorde avec les descriptions qui nous sont parvenues de la mêlée de Cunaxa, elle n'en concorde pas moins, en gros, avec celles des exploits d'Alexandre : le choix alors n'est pas douteux. Nous persisterons donc à croire que l'épisode figuré est le moment de la bataille d'Issus, si bien décrit jusque dans Quinte-Curce, où Darius, ne pouvant plus rester sur son char que l'attelage affolé et blessé menace de renverser, se fait amener un cheval : l'artiste a dramatisé l'action et justifié la frayeur du roi, en montrant Alexandre tuant un seigneur perse qui faisait à son souverain un rempart de son corps.

M. R. DE LA BLANCHÈRE.

532. — *Scholia Terentiana*, Collegit et disposuit Fridericus SCHLER. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1893 (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum teubneriana), vi-184 pp.

Jusqu'à présent l'on connaissait trois groupes de scolies sur Térence : 1° le commentaire attribué à Donat et dans lequel sont fondus le commentaire authentique du maître de saint Jérôme, le commentaire d'Euanthius et, sans doute aussi, des notes d'origine diverse; la séparation de ces éléments n'a pas encore été tentée avec suite, et nous n'avons même pas de bonne édition critique du texte, conservé malheureusement

ment pour la plus grande partie dans des mss. de la Renaissance; — 2° les scolies du *Bembinus*, ms. écrit en capitale, le seul des mss. de Térence qui remonte à l'antiquité; ces scolies, qui forment deux séries, ont été publiées par Umpfenbach dans l'*Hermes*¹, mais il faut corriger cette première édition d'après les articles de Studemund dans les *Jahrbücher*²; — 3° le commentaire d'Eugraphius, sans valeur. A ces trois groupes de scolies, la publication de M. Schlee en ajoute un quatrième, les scolies de Munich, conservées sous une forme suivie dans le ms. de Munich 14420 (XI^e s.), et partiellement, sous forme d'annotations marginales ou interlinéaires, dans les mss. de Térence *D* (Victorinus, Laur. XXXVIII, 24, IX^e s.), *G* (Decurtatus, Vat. 1640, XI^e s.), *E* (Riccardianus 528, XI^e s.), *C* (Vat. 3868, XI^e s.)³. Il y a enfin un cinquième commentaire: « Breue et scholasticum opus ad demonstrationem ingressus atque progressus et connexionis tam actuum quam scaenarum sex comoediarum Terentii ». M. S. n'en donne que quelques extraits d'après trois des nombreux mss. qui le présentent, surtout d'après le ms. Barberini T VIII, 47, le meilleur de tous, dont M. S. n'indique pas la date. Ce dernier recueil paraît être une œuvre du moyen âge avancé, dans laquelle ont été fondus des renseignements anciens mal compris (voir, p. 171, 25 Sch., une singulière confusion des actes et des acteurs).

Une première critique à adresser à M. Schlee, est de n'avoir pas reproduit les scolies du *Bembinus*. C'était le cas d'en donner une édition définitive et facilement accessible. Cette lacune a peut-être pour cause la préoccupation de ne publier que de l'inédit.

Cet inédit, ce sont les scolies de Munich. M. S. en a fait deux parts : les scolies empruntées à Servius, Priscien, Donat, Eugraphius, Festus, Porphyron, Isidore et autres; et les scolies originales. J'avoue que je ne comprends pas cette distinction. Elle a d'abord un grave inconvénient, c'est d'enlever au recueil sa physionomie propre. M. S. ne paraît pas préoccupé de nous donner une image exacte, une copie diplomatique aussi fidèle que possible de ce commentaire. Or rien n'est plus important pour étudier sa formation. On sait que les ouvrages de ce genre ne se font pas tout d'un coup; il y a lieu d'y distinguer des couches successives. Pour les séparer, une étude préliminaire des différentes mains des copistes est nécessaire; la disposition respective des notes est un guide souvent utile; quantité de renseignements résultent de l'inspection des mss. et ne peuvent être révélés que par l'éditeur. Je n'ai pas vu le ms. de Munich, mais la description en est bien sommaire dans la préface de M. Schlee.

1. II, 337.

2. XCVII, 546; CXXV, 51.

3. Les dates sont celles de M. Schlee; je dois pourtant faire observer que dans un ouvrage fondamental et généralement ignoré, la *Paléographie des classiques latins*, par Em. Chatelain, C est daté du IX^e s., et du X^e s., et le ms. de Paris dont il sera question plus loin, du IX^e.

Quant aux autres mss., ils donneraient lieu évidemment à des distinctions et à des observations qu'on voudrait connaître. Il ne me paraît pas prouvé que les annotations qu'ils présentent remontent toutes à une source commune, représentée par *M* ; il suffit de jeter un coup d'œil sur les pages de l'édition pour constater leur diversité. Quand il s'agit d'explications d'un mot par un synonyme, je crois qu'il ne faut y voir qu'un procédé d'interprétation personnel au maître qui possédait le ms. ou l'un des ancêtres du ms. ; car je concède qu'on a dû souvent copier avec le texte les notes insignifiantes qui le surchargeaient. *M. S.* n'a pas songé que plusieurs de nos mss. classiques présentent la même particularité, sans qu'on puisse songer sérieusement à un commentaire primitif pour chaque auteur. Ces notes sont un expédient pédagogique de l'espèce de nos traductions juxtales. D'autres notes ont plus d'importance et se retrouvent aussi pour la plupart dans *M*. Ce sont d'abord les emprunts, avoués ou non, faits aux grammairiens, et si malencontreusement mis à part par *M. Schlee*, puis, des observations grammaticales, des rapprochements, des notes d'antiquité, des interprétations qui peuvent en partie provenir de sources analogues ou de glossaires spéciaux. Tout cela est d'ailleurs assez maigre et n'offre pas l'intérêt des parties les plus faibles de *Servius* ou de *Donat*. Seule, une portion assez notable, consacrée à des indications scéniques, arrête l'attention et pose un problème. Mais l'idée qu'on doit se faire tout d'abord de ce commentaire, c'est celle d'une compilation. Plusieurs générations de maîtres ont pu y travailler. Il est aussi oiseux de vouloir le dater que d'en éliminer les emprunts.

M. S. a donc séparé là où il n'importait pas ; il a de plus groupé ensemble les notes de tous les mss. et de *M* qu'il aurait fallu séparer. Mais son attention semble avoir été surtout attirée par l'importance critique de *M*. Il est ici plus facile de lui donner raison. On sait que les mss. de *Térence* en dehors du *Bembinus*, se divisent en deux familles, *DG* d'une part, et *CEP* (*B. N.*, lat. 7899) d'autre part. La seconde famille est illustrée de dessins, dont les originaux ont été exécutés dans l'antiquité. Toutes deux portent la signature d'un reviseur, *Calliopius, scholasticus* inconnu qui a fait couler beaucoup d'encre. D'après *M. Schlee*, la famille due à la recension de *Calliopius* est la seconde, représentée par *PC* : *E* est un ms. mixte que *M. S.* rattache à *DG*. Ces conclusions, bien présentées, sont plausibles. Mais où je ne peux suivre *M. Schlee*, c'est dans son raisonnement sur les mss. à images, *PC*. D'après lui, le texte du ms. à images archétype n'existerait plus. Les images auraient été copiées dans les originaux de *PC*, mais le texte de *PC* viendrait d'une autre source, parce que les images ne concordent pas avec les en-tête de scènes : elles ont tantôt plus, tantôt moins de personnages. Ce raisonnement serait concluant, s'il était prouvé que la concordance des images et des en-tête est nécessaire ; mais rien n'est moins sûr. *M. Schlee*, qui admire beaucoup ces peintures, signale,

entre autres mérites, celui qu'elles ont de reproduire le moment critique de chaque scène et de rendre habilement les sentiments de chaque acteur. Voilà qui suppose une étude attentive de la pièce et une connaissance personnelle du sujet. L'artiste n'avait donc nul besoin de chercher un guide dans les en-tête; il a peint chaque scène, comme il se l'imaginait, et probablement aussi d'après les souvenirs emportés de représentations dues au caprice de quelque amateur de vieux théâtre. La question des images est donc sans rapport avec celle des en-tête; elle n'est pas en revanche indépendante de celle des indications de mise en scène contenues dans nos scolies.

Toute cette discussion est au reste secondaire. L'essentiel est de rattacher *M* à une des familles connues. M. S. place ce texte dans la famille *DG*. Cette conclusion est très importante, si l'on songe que ces deux mss. nous sont parvenus incomplets et mutilés et que le texte de *DG* paraît supérieur à celui de *PC*. Le travail de M. S. n'aurait pas d'autre résultat qu'il serait encore un gain précieux pour les études latines. Ce résultat est confirmé par l'aspect de *D* qui a beaucoup de scolies importantes communes avec *M*. Ce ms. *D* présente donc le mieux l'aspect d'une édition explicative de Térence, telle qu'on l'avait établie dans les écoles carolingiennes et irlandaises; *M*, ou plutôt son original, n'est que le recueil des notes de cette édition¹, un peu amplifié par la comparaison de plusieurs exemplaires entre eux. Quelques parties, transmises par une tradition d'école, proviennent de l'enseignement des derniers maîtres romains. Voilà comment on pourrait, je crois, modifier les conclusions de M. Schlee, après une étude des données, moins superficielle que celle que l'on peut tenter ici².

Paul LEJAY.

533. — Gustave CLAUSSE. *Basiliques et Mosaiques chrétiennes, Italie et Sicile*, 2 vol. grand in-8. Paris, Leroux, 1893.

L'ouvrage de M. Clausse ne paraît pas se présenter avec des préten-

1. C'est ce qui résulte des indications mêmes de M. S., p. 13 au bas. Que *M* ne soit qu'une copie, M. S. l'a très bien prouvé à la page précédente.

2. D'autres conclusions accessoires résultent du livre de M. S. Un des avantages de la disposition critiquée plus haut, est de montrer que peut-être les copistes ou les lecteurs des mss. de Térence ne possédaient pas toujours un Donat complet: *C* n'a que *Andr.* I-III, 2, 6; *D*, *Andr.* III, 2, 24. à la fin et *Eun.* (cf. cependant *Ph.*, II, 2, 24): *E*, *Ph.* et *Hec.* Si je ne me laisse pas induire en erreur par le système de renvois de M. S., il peut y avoir dans ce fait une indication précieuse pour la solution de la question du commentaire sur l'*Heautontimorumenos*, que nous n'avons plus. — Cet article était écrit, quand j'ai lu l'étude consacrée à ces scolies par M. Wœlfflin dans le numéro récent de l'*Archiv.* Les conclusions du professeur de Munich ne sont pas très différentes de celles que je viens d'indiquer. M. Wœlfflin a une tendance à reporter ce commentaire à une époque un peu plus ancienne et y verrait l'œuvre du grammairien Pompeius; cette hypothèse ne me paraît guère applicable qu'à une partie des scolies.

tions scientifiques; et, par le fait, il n'est point conçu dans l'esprit, appuyé sur les bases, rédigé avec la méthode, ni pourvu de l'appareil qu'on est habitué à trouver dans les travaux des archéologues. Il ne s'adresse pas, semble-t-il, à ceux-ci : les débutants n'y rencontreraient point les notions sûres, les experts les discussions savantes qu'ils attendent. Par contre, on y voit un nombre considérable de reproductions qui ne peuvent manquer d'intéresser tout le monde, d'être nouvelles pour beaucoup de gens, d'être utiles. Plusieurs de ces planches et de ces dessins sont d'un aspect charmant, et concourent avec la jolie exécution matérielle de l'ouvrage à faire de celui-ci deux fort beaux et agréables volumes. L'étude architectonique et archéologique des basiliques, des monuments sacrés de l'Italie, a conduit M. C. à donner la plus grande place, dans son livre, à la mosaïque. C'est à ce point de vue que nous voulons le considérer, laissant de côté la trop facile critique du reste, qui traite d'un ordre de faits très connu. Nous sommes obligé, ici, de retirer une part de l'éloge que nous venons de faire : les représentations pèchent... par leur rareté. Il n'y en a certainement pas assez, quoiqu'on trouve cinq cents croquis par volume. Deux petits plans de basiliques et une figure du Christ suffisent-ils, par exemple, pour le chapitre de quarante-cinq pages qui étudie les œuvres du ix^e et du x^e siècles à Rome, et qui analyse La Navicella, Saint-Jean et Saint-Paul, Saint-Grégoire-le-Grand, Sainte-Praxède, avec la chapelle de Saint-Zénon, dont — soit dit en passant — le nom n'est pas donné dans le texte, Sainte-Cécile, Saint-Marc, Sainte-Françoise-Romaine? Évidemment ces reproductions se trouvent ailleurs; mais l'étude aussi de ces œuvres est ailleurs; et c'est précisément en dispensant toute une classe de lecteurs de recourir aux grands et beaux ouvrages qu'ils n'ont pas sous la main, que le livre de M. C. peut être utile. M. C. le divise historiquement suivant deux périodes, au moins en ce qui concerne Rome. Il passe d'abord en revue (ch. III à VII) les œuvres antérieures à la fin du x^e siècle, dans lesquelles, depuis le iv^e, l'art se modifie, mais sans qu'il y ait solution absolue de continuité depuis les mosaïques antiques. Puis, constatant la pauvreté de ce xi^e siècle, si troublé, si atroce, il voit le mouvement reprendre vers le xii^e, et il le suit jusqu'à la Renaissance (ch. XVII à XXIII). Dans l'intervalle entre ces deux parties, les chapitres VIII à XVI sont consacrés aux édifices religieux construits et décorés hors de Rome. Ici le classement est topographique, région par région, ville par ville. La suite chronologique n'est cependant pas entièrement brisée, chaque pays ayant eu en quelque sorte son temps. Ainsi Ravenne commence, naturellement. Le chapitre XI, intitulé *Époque de transition*, est consacré aux Byzantins, étudiés d'abord en Orient, et à l'invasion du byzantinisme, — qu'on appellerait mieux, croyons-nous, néobyzantinisme — en Italie. Viennent ensuite la Sicile, puis Venise et la Toscane, où, avec et après Baldovinetti, nous atteignons, dépassons même la Renaissance, limite de l'ouvrage. Cette revue générale des œuvres est faite avec beaucoup de

soin, par un homme qui, soutenu par la masse des travaux antérieurs et sans les refaire par la base, a pourtant visité de près et examiné les monuments, avec un vif amour des arts, et surtout de la mosaïque, si mal connue, si mal comprise de nos jours par le public. Dans cet ordre d'idées, l'ouvrage aurait gagné à être plus technique au point de vue du mosaïste : les procédés d'atelier, les partis pris d'exécution, les moyens d'expression, leurs variations suivant les temps et les écoles, sont l'histoire même de l'art et présentent un grand intérêt. De même le développement du métier, le groupement des diverses œuvres en familles, leur parenté, leur généalogie se perdent un peu dans le livre de M. Cl. : il eût fallu des résumés, au moins un répertoire pour serrer la trame historique de ce long, et d'ailleurs vivant, exposé. Ce que l'auteur aurait pu faire de plus précieux, dans ses voyages à travers le pays et les livres, ç'aurait été un catalogue complet des mosaïques italiennes pendant l'époque chrétienne ; au lieu de reprendre seulement celles qui figurent dans les recueils spéciaux, les grands ouvrages désormais classiques, il aurait signalé même les œuvres moindres, fort précieuses cependant, et rendu ainsi grand service. Il y en a beaucoup, de ces œuvres : j'ai moi-même décrit celles de la cathédrale de Terracine, qui ne sont point à mépriser. L'inventaire complet manque toujours à la science, et M. Clausse avait là une belle occasion de le lui fournir. Dédié à M. Eug. Müntz, l'un des maîtres dans nos études, le livre aurait gagné à passer sous ses yeux avant l'impression, ne fut-ce qu'au point de vue des langues anciennes.

M. R. DE LA BLANCHÈRE.

534. — OVERMANN. *Die Besitzungen der Grossgräfin Mathilde von Tusciem*, nebst Regesten ihrer Urkunden. 1 brochure in-8, 87 p. Berlin, Mayer et Muller, 1893.

M. Overmann recherche, dans cette brochure, quelle était l'étendue des biens de la comtesse Mathilde, la fidèle alliée de Grégoire VII. C'est là une question d'un intérêt général très grand, car on n'ignore pas avec quel acharnement, après la mort de Mathilde, son héritage fut disputé au cours du XII^e et au début du XIII^e siècle par la papauté et par l'empire. M. O. procède par régions ; il prouve, en s'appuyant sur les chartes, que la masse principale des alleus de la comtesse était située dans les comtés de Reggio, de Modène, de Mantoue et de Bologne, qu'elle possédait en outre des biens considérables dans les comtés de Ferrare, de Vérone, de Lucques, qu'elle détenait des domaines moins importants dans ceux de Parme et de Brescia, qu'enfin elle avait très peu de terres dans la Toscane, contrairement à ce que l'on se figure en France. Mathilde avait aussi reçu de sa mère Béatrice, qui avait épousé en secondes noces Geoffroi le Barbu de Lorraine, quelques domaines dans ce duché et sur eux elle fonda, en 1096, l'abbaye de Saint-Pierremont qui n'est point

située près de Nancy, comme l'auteur l'affirme à diverses reprises, mais bien sur le territoire de la commune d'Avril près de Briey, dans l'ancien département de la Moselle¹. Un regeste des diplômes de Mathilde termine cette brochure; il comprend 128 numéros et est fait avec très grand soin. Cette étude de M. Overmann sera indispensable à tous ceux qui s'occuperont de nouveau de la lutte du sacerdoce et de l'Empire, du XI^e au XIII^e siècle.

Ch. PFISTER.

535. — **Un serviteur et compère de Louis XI : Jean Bourré, seigneur du Plessis (1424-1506).** Par M. Georges BRICARD, docteur ès-lettres. Paris, Alph. Picard et fils, 1893. 1 vol. in-8.

La personnalité de Louis XI domine toute la seconde moitié du XV^e siècle. « Par l'originalité de son esprit aussi souple qu'énergique, « aussi délié qu'opiniâtre, par son caractère pratique, ses tendances bourgeoises et par l'élévation de ses vues d'homme d'État; par la vulgarité « de ses manières, l'indignité trop fréquente de ses procédés et par l'incontestable grandeur de son génie politique, ce roi nous surprend, « nous attire et nous repousse tour à tour. » En lui l'homme disparaît devant la seule passion puissante, irrésistible dont il est dévoré : « La passion de l'État, dont il identifie les intérêts avec son intérêt « propre, dont il veut fonder l'unité et constituer la force, en imposant « d'une extrémité à l'autre de son royaume son autorité personnelle. » C'est lui, en effet, le fondateur de l'unité de la Patrie française.

Une des marques particulières de son génie, c'est la justesse avec laquelle il sut discerner les hommes dont il avait besoin pour conduire à bien ses desseins immenses et le dévouement pour sa personne et ses idées qu'il sut inspirer à ceux dont il s'entoura. C'est surtout parmi cette classe intermédiaire appelée alors « gens de moyen estat » que Louis XI choisit ses plus dévoués compères. L'autorité ombrageuse et impatiente du Roi ne lui permettait pas de se livrer à de hauts et puissants personnages, qu'il eût sans cesse suspectés. De préférence, il confia les missions les plus importantes aux serviteurs qu'il savait les plus dociles à suivre ses ordres; ses agents les plus actifs, ses conseillers les plus sûrs, ses ambassadeurs les plus intelligents, il les recruta parmi ses secrétaires. Jean Bourré fut de ceux-là et l'étude très importante que M. Bricard vient de lui consacrer, nous fait enfin connaître une des figures les plus intéressantes de cette période de notre histoire. L'auteur a su trouver dans les dépôts d'Archives et les Bibliothèques de Paris et des départements, quantité de documents, la plu-

1. Les archives de ce couvent sont aujourd'hui à Metz, au *Bezirksarchiv*. Les originaux des nos 34 et 79 du Regeste semblent perdus. Un cartulaire de Saint-Pierre-mont, du XIII^e siècle, se trouve dans le fonds latin de la Bibliothèque nationale.

part inédits, qui lui ont permis de mettre en lumière ce personnage fort mal connu et tant calomnié jusqu'ici, grâce aux accusations haineuses de Thomas Bazin.

Attaché au fils de Charles VII dès avant 1442, Bourré, fils d'un bourgeois de Châteaugontier, suivit son maître exilé en Dauphiné, en 1451, et lui servit d'intendant ou d'administrateur de ses finances. Quand le Dauphin se réfugia en Flandre, sous l'égide du duc de Bourgogne, il l'accompagna encore et ne rentra en France avec lui, qu'après la mort du roi Charles, en 1461.

C'est alors que commence la haute fortune de Bourré, successivement Greffier du Grand Conseil, Maître des Comptes, Général des Finances, Trésorier de France, Gouverneur du Dauphin Charles, fils de Louis XI, etc., etc., il est annobli par le Roi et devient l'un des plus puissants seigneurs de son temps. Mais ce n'est pas seulement dans l'exercice des charges multiples dont je viens de citer quelques-unes, qu'il faut étudier le caractère et la vie du personnage; c'est surtout dans les importantes et continuelles missions politiques ou financières dont il fut chargé pour le bien du pays. Je ne suivrai pas M. B. dans cette étude qui m'entraînerait beaucoup trop loin, et je le regrette, car le travail est intéressant; nous y verrions Bourré apportant au roi un secours puissant dans l'administration du royaume; Louis XI, qui préférait acheter les consciences plutôt que de guerroyer, n'avait jamais d'argent disponible, les revenus de la couronne étaient toujours engagés d'avance. Ce ne fut pas le moindre mérite du seigneur du Plessis que de lui procurer des subsides en engageant personnellement sa parole et ses biens pour répondre des promesses de son maître.

Je ne sais si M. B. ne s'est pas un peu trop pénétré des idées de son héros et s'il n'a pas excusé un peu facilement les actes peu scrupuleux de Louis XI, mais assurément, après avoir lu son livre, on éprouve une estime plus grande pour l'homme qui a su inspirer des dévouements comme celui que Jean Bourré lui prodigua. Ce travail, malgré certaines lacunes, est d'une grande importance pour l'histoire des règnes de Louis XI et de Charles VIII. L'auteur y redresse pièces en mains, pas mal d'erreurs accréditées trop facilement jusqu'ici et son livre est un de ceux que l'on devra désormais consulter lorsqu'on voudra étudier la fin du *xv^e* et le commencement du *xvi^e* siècles. Ajouterai-je en terminant que nous devons savoir doublement gré de cette étude à M. Brizard, qui a, malgré ses absorbantes occupations professionnelles — il est agréé près le tribunal de commerce de Bordeaux — trouvé le temps de préparer et de soutenir avec grand succès une thèse aussi remarquable.

H. BAGUENIER DÉSORMEAUX.

536. — *Recherches iconographiques sur Charles de France, duc de Berry, de Normandie et de Guyenne, frère de Louis XI*, par Henri STEIN. Paris, Plon, 1892, grand in-8 de 12 p.
537. — *Un épisode de la guerre de cent ans dans le Gatinais. L'affaire de Villemaréchal (1360)*, par le même. Paris, A. Picard, 1893, grand in-8 de 32 p.
538. — *Mélanges de bibliographie*, par le même. Paris, librairie Techener, 1893, in-8 de 48 p.

I. — Mémoire excellent et tout nouveau lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, tenue dans l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts, à Paris, le 8 juin 1892. On ne connaît que deux portraits authentiques de Charles de France, l'un signalé par M. Paul Durrieu (*Gazette archéologique*, 1889) et faisant partie du groupe des membres de l'ordre de Saint-Michel (Bibl. nat. F. fr. 19819)¹; l'autre inédit jusqu'à présent, a été dessiné dans une très belle charte originale où le duc de Guyenne reçoit des mains du sénéchal Robert de Balsac les privilèges de la ville d'Agen (Archives municipales, A A 14). M. Stein étudie avec beaucoup de soin et de sagacité les deux portraits reproduits dans sa brochure : il y étudie et reproduit aussi une médaille remarquable (1470) qui représente le frère de Louis XI comme duc de Guyenne. Les intéressants détails donnés par M. Stein sur l'iconographie de Charles de France feront vivement désirer la publication prochaine du travail complet qu'il prépare depuis plusieurs années déjà sur la vie si courte et si agitée du malheureux prince.

II. — M. S. a parfaitement élucidé l'affaire de Villemaréchal racontée dans les *Grandes chroniques de France*, défigurée dans *l'Histoire du Gatinais* par Dom Morin et embrouillée, au point de vue géographique, par divers érudits. D'un texte des *chroniques* non encore utilisé (ms. F. fr. 10143), il résulte formellement qu'il ne faut pas chercher le théâtre de l'événement ailleurs que dans la commune actuelle de Villemaréchal. L'auteur décrit le château de ce nom, aujourd'hui transformé en ferme; il donne le plan de cette forteresse, et aussi le plan de la forteresse des Tournelles, occupée par les Anglais; il nous fait très bien connaître les cinq chevaliers qui cherchèrent là, entourés d'une poignée d'hommes, à arrêter la marche de l'ennemi, « héros méconnus et calomniés », qui s'appelaient Guillaume de Bouville, Jean Braque, Jacques d'Egreville, Guillaume du Plessis, Jean des Barres. M. S. a reproduit les sceaux des défenseurs de Villemaréchal et (en appendice) diverses pièces justificatives inédites relatives à l'événement et aux personnages².

III. — Les *Mélanges de bibliographie*, dont nous possédons seule-

1. M. Durrieu, si compétent en tout ce qui touche à l'histoire de l'art, croit pouvoir attribuer ce portrait au célèbre Jean Fouquet.

2. M. S. se propose de consacrer ultérieurement une notice détaillée à chacune des cinq familles dont les représentants prirent part au hardi coup de main de la fin de mars 1360.

ment encore la première série, contiennent les chapitres suivants tous fort curieux : *Deux enlumineurs parisiens du XIII^e siècle* (Richard, qui vivait en 1249, et Guillaume, qui figure dans une charte de 1266) ¹; *la condamnation de Nicolas Trumeau* (un des premiers typographes établis à Reims) ²; *une saisie de livres protestants en 1570* (procès-verbal détaillé de la saisie faite par l'inquisiteur Demochares et son collègue Faber de Bibles et autres livres suspects qui étaient dans la boutique du relieur Jean Bruneau et dans l'atelier de l'imprimeur Pierre Haultin); *condamnation d'ouvrages par le parlement de Dôle* (il s'agit d'ouvrages français dirigés contre la maison d'Espagne, alors en possession de la Franche-Comté 1572-1585), *Jacques Foillet et Jean Exertier, imprimeurs à Besançon*; *le premier séjour de Jean Jannon à Paris* (détails nouveaux sur un des plus habiles typographes protestants du XVII^e siècle); *Le premier typographe de Laon* (Renesson, introducteur de l'imprimerie à Laon en 1561, et non 1560, comme l'a dit Deschamps); *La papeterie du Marais en 1680*; *Un imprimeur Nantais supposé* ³; *Descentes de police chez Caïn, libraire à Reims, et chez des libraires de Bouillon*; *les filigranes et la fabrication du papier* ⁴, *l'Imprimerie de la Propagande à Rome et le général Bonaparte* ⁵.

T. DE L.

539. — Joseph PERREAU. *Campagne des Alpes. 1692*. Catinat et l'invasion du Dauphiné. Paris, Baudoin, 1892. In-8, 80 p.

Cette étude est détaillée et complète. Après avoir très nettement décrit la région et montré les forces dont le général dispose : infanterie de ligne, milices provinciales, bataillons dauphinois ou *bourras*, M. le capitaine Perreau raconte l'invasion de Victor-Amédée, la prise de Guillestre, la reddition d'Embrun qui ne capitule qu'après dix nuits de tranchée ouverte, l'entrée des alliés à Gap, la conduite de Catinat qui occupe à

1. La charte de 1266, comme la sentence de 1249, est conservée aux Archives nationales : nous en avons ici d'amples extraits. Dans presque tous les chapitres suivants, du reste, on retrouve quelque document inédit soit *in extenso*, soit à l'état de fragment.

2. Article qui complète deux travaux spéciaux de deux excellents bibliographes sur les origines de l'imprimerie à Reims. M. A. Jadart et M. A. Claudin.

3. M. S. prouve que Jacob Courtin n'a jamais existé à Nantes, ni comme imprimeur ni comme libraire, et que, par conséquent, quoi qu'en dise Van der Aa, on ne peut lui attribuer une contrefaçon de l'édition de l'*Eloge de la folie*, d'Erasmus (de Leide, 1715).

4. Avec reproduction d'un avis motivé (du 29 février 1788) sur la fabrication du papier et sur l'utilité des filigranes par Desmarest, membre de l'Académie des sciences et auteur d'un *Art de la papeterie* (Archives Nationales).

5. Lettre à Bonaparte, écrite par Merlin de Douai, ministre de la Justice, le 1^{er} mars 1797, l'invitant, de la part du Directoire exécutif, d'avoir à expédier en France les quinçons et les caractères des langues étrangères possédés par l'imprimerie de la Propagande (Arch. Nat.).

Pallon une position imposante et menace la ligne des communications du duc de Savoie, le soulèvement des montagnards qui prennent les armes à l'exemple de Mlle de La Tour-du-Pin¹, la retraite finale de l'envahisseur qui déguerpit en ravageant tout et en démantelant Embrun et Guillestre. M. Perreau a très bien mis en relief la tactique de Catinat qui sait résister aux ordres de Versailles et répond fièrement à Chamlay et au roi qu'on doit, pour se former une idée juste de la guerre dans ces *pays trop bizarres*, suivre les opérations de près et sur les lieux; il a loué non seulement l'habileté, mais l'activité de ce général en chef qui, suivant le mot d'un correspondant, « monte les montagnes à pied, glissant sur le cul, comme le simple soldat, dans les descentes ». Les dernières pages de ce travail sont aussi intéressantes que les premières : elles prouvent que de la crise de 1692 est sortie l'idée créatrice de Mont-Dauphin et de Fort-Tournoux, les deux boulevards de la frontière des Alpes.

A. C.

540. — Dr. Reinhard Moser. **Das Leben der Prinzessin Charlotte Amélie de la Trémoille, Gräfin van Oldenburg (1682-1732)**. Erzählt von ihr selbst; eingeleitet, übersetzt und erläutert. Mit Bildniss. Oldenburg u. Leipzig. A. Schwartz, 1892, in-8, XV, 400 pages.

Parmi les femmes célèbres du xviii^e siècle, la princesse Charlotte-Amélie de la Trémoille occupe une place à part; issue par son père d'une des familles les plus illustres de France, elle appartenait par sa mère à une famille non moins illustre d'Allemagne, celle de Hesse-Cassel; élevée dans la religion réformée, qui était celle de ses parents, elle vit son père l'abjurer et fut témoin des angoisses que sa mère, zélée protestante, éprouva en cette circonstance douloureuse. C'en était fait désormais de la paix de la famille. Pour amener l'abjuration du jeune de la Trémoille, on l'arracha à sa mère, et celle-ci, craignant le même sort pour sa fille, n'hésita pas à la conduire à la cour de Danemark dont la reine était sa propre nièce.

Charlotte-Amélie fut loin d'être toujours heureuse auprès de sa cousine germaine et son séjour à la cour de Copenhague fut rempli de bien des tristesses; aimée d'abord du frère du roi, auquel elle dut renoncer — elle a eu la délicate réserve de ne pas parler de cette passion dans ses mémoires —, elle vit plus tard le projet de son mariage avec le comte d'Oldenbourg traversé par une violente opposition, et ce mariage, une fois conclu, n'assura son bonheur que pour un temps bien court; il avait eu lieu le 29 mai 1680, le comte expirait cinq mois après, le 27 octobre, et sa veuve allait voir les enfants d'un premier lit disputer

1. Mlle de la Tour-du-Pin qu'on a représenté comme une séduisante amazone, avait en 1692, quarante-sept ans; son grand mérite fut d'armer ses vassaux protestants ou nouveaux convertis; elle-même était une nouvelle convertie.

au fils posthume qu'elle en eut l'héritage paternel. Ce ne fut qu'en 1685 qu'une décision impériale mit fin à cette longue contestation.

Désormais la comtesse d'Oldenbourg, retirée d'abord à Doorwerth, puis à Utrecht, ne vécut que pour l'éducation de ce fils chéri; ce fut pour lui aussi, au milieu des angoisses de son procès, qu'elle entreprit d'écrire ses *Mémoires*, confession sincère d'une âme droite et honnête, dans laquelle on ne trouvera pas sans doute un modèle de style ou de composition, mais qui intéresse par le récit véridique des événements auxquels l'auteur se trouva mêlé. M. Mosen suppose, non sans raison, que le texte original de ces *Mémoires* a été détruit; mais il en existe deux manuscrits également anciens; l'un, qui appartient au duc Louis de la Trémoille, a été publié en 1876, il est vrai avec de nombreuses modifications, par Edouard de Barthélemy; l'autre se trouve depuis 1887 à la Bibliothèque publique d'Oldenbourg. Cette *Vie de la princesse de la Trémoille* — tel en est le titre — qu'une note manuscrite de la belle-fille de l'auteur, la princesse Wilhelmine-Marie de Hesse-Hombourg, donne comme « écrite de sa propre main », l'a en réalité, à part un petit nombre de pages, été par ses secrétaires; mais le manuscrit a été plus tard revu et corrigé par elle. Après avoir appartenu à la comtesse Sophie de Bentinck, il vint en la possession du romancier Ludwig Bechstein, qui en a tiré parti dans le *Comte noir* (1854); retrouvé par un des fils de cet écrivain, il a été traduit en allemand par M. Mosen. Nous préférerions sans doute en avoir le texte français, d'autant plus qu'il est plus complet que le manuscrit de la Trémoille; mais, sous la forme où il la nous donne, la publication de M. Mosen n'en est pas moins la bien venue; le soin qu'il a apporté à sa version de l'original; les notes excellentes dont elle est accompagnée; les introductions substantielles mises en tête de chacun des chapitres dans lesquels elle est divisée; enfin les divers appendices qu'il y a joints: notices sur quelques-uns des personnages dont parle la Princesse — telle que la Grande Mademoiselle, Éléonore d'Olbreuse, Ulrique-Éléonore de Danemark, reine de Suède, — éclaircissements sur différents points de sa vie, fragments de lettres du temps qui la concernent, etc. — rehaussent l'intérêt de cette publication et en font un livre de la plus haute utilité pour la connaissance de la fin du xvii^e siècle.

Ch. J.

541. — **Didier Rousseau. le quartaleul de Jean-Jacques**, par Eugène Ritter. Paris, 1893, gr. in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*.

M. E. Ritter, auquel l'histoire de Jean-Jacques Rousseau doit tant de précieuses additions, s'occupe aujourd'hui de la biographie d'un personnage de cette famille qui était jusqu'à ce jour bien peu connu. Il rappelle qu'à l'époque de la naissance de Jean-Jacques, sa famille, d'ori-

gine française, était établie à Genève depuis cinq générations, que Didier Rousseau, fils d'Antoine Rousseau, libraire, de Paris, avait été reçu habitant de Genève le 24 juin 1550. Les documents officiels nous le montrent, dès son installation, « vendeur de vin ». Il continua ce commerce pendant plusieurs années, comme l'atteste une série d'actes notariés de 1568, de 1571, et on le voit, en 1579, condamné à une amende pour avoir violé quelque règlement en vendant du vin. On ne sait rien des premières années de son séjour à Genève, non plus que des incidents qui avaient amené sa fuite de Paris. Une seule chose est certaine, c'est qu'il était à son aise. L'excellent biographe en trouve la preuve dans ce fait qu'en 1555, « lorsqu'il obtient le droit de bourgeoisie, comme chaque nouveau bourgeois était appelé à payer une somme proportionnée à ses facultés, Didier Rousseau fut taxé à vingt écus. Sur 174 bourgeois reçus en 1554 et 1555, il n'y en eut que quinze qui eurent à payer des sommes plus fortes (25, 30, 40 ou 60 écus) et douze une somme égale. Il était donc en bon rang : sans doute il était venu de Paris avec une bourse bien garnie ». Un acte de 1575 nous le montre acquéreur d'une petite propriété à la campagne. Son testament nous apprend qu'il possédait une maison dans le quartier de la Madeleine. De vendeur de vin à aubergiste il n'y a qu'un pas : ce pas fut franchi et, d'après le registre du Conseil, le vendredi 3 juin 1558, Didier Rousseau fut autorisé à adopter l'enseigne de l'*Espée couronnée*. Il épousa, le 13 novembre 1569, la fille d'un paysan du Faucigny, Marie Miège, qui lui donna cinq enfants. Didier Rousseau mourut dans les derniers mois de 1581. M. Ritter publie en entier son testament daté du 4 août 1578 où, dit-il, quelques détails font sourire, comme la somme allouée à la veuve pour acheter chaque année un cochon.

« Hanc olim veteres vitam coluere Sabini ». »

T. DE L.

542. — **La défense nationale dans le Nord de 1792 à 1802.** Ouvrage publié aux frais du département du Nord, par P. FOUCART et J. FINOT. Tome second. Lille, impr. Lefebvre-Ducrocq, 1893. Gr. in-8, 869 p.

Le second volume de *La défense nationale dans le nord* comprend neuf chapitres. Le chapitre XI, rédigé par M. Foucart, traite de l'armée du Nord qui passe sous le commandement de Houchard et se prépare à débloquer Dunkerque. Le chapitre XII, dû à MM. Terquem et Finot, retrace le siège de Dunkerque; on y trouvera la liste des navires dunkerquois armés en course du 6 février au 29 juin 1793, le Procès-verbal

1. Didier laisse à l'hôpital de Genève 5 florins et même somme au collège de cette ville. L'énumération presque interminable des divers objets (meubles, ustensiles, objets de toilette, etc.) qu'il lègue à sa femme « pour les agréables services qu'il a reçus d'elle », a quelque chose de touchant. Il désigne pour un de ses exécuteurs testamentaires « noble Jean Budé ». C'était le fils du grand helléniste.

du siège « où se reflète, comme dans un miroir fidèle, toute la vie d'une population dont l'ardeur patriotique était surexcitée encore par le danger », l'État des officiers et soldats du 67^e régiment d'infanterie et du 2^e bataillon des Vosges tués ou blessés à Hondschoote ¹, et des lettres des représentants. Le chapitre xiii, dont l'auteur est M. Jennepin, raconte la reddition du Quesnoy, le blocus de Maubeuge et la victoire de Wattignies; on y notera un grand nombre de documents sur les événements dont Maubeuge a été le théâtre depuis le commencement de 1792, et surtout de précieux fragments des Mémoires inédits de Joseph de Montfort. Le chapitre xiv, écrit par M. Foucart, expose une foule de petits faits qu'il est impossible de ranger sous une rubrique précise : les tentatives d'octobre 1793 sur la Flandre maritime, l'organisation d'une armée révolutionnaire, les quartiers d'hiver, la destitution de Jourdan. Le chapitre xv, composé par M. Jennepin, est consacré à la prise de Landrecies bien compensée par la bataille de Fleurus et la conquête de la Belgique; remarquons dans ce chapitre le *Mémoire* de la municipalité de Landrecies et la *Relation* des trois attaques de Charleroi (par Marescot). Le chapitre xvi (M. Foucart) et le chapitre xvii (MM. Foucart et Jennepin) contiennent le récit des actes de l'administration autrichienne dans les pays envahis et de la reprise des quatre places qu'occupaient les Impériaux : Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé; on lit avec intérêt les copieux extraits des registres de la Jointe et de nouveaux passages des *Mémoires* de Montfort. Dans le chapitre xviii, MM. Foucart et Finot rapportent les événements qui eurent lieu dans les villes reconquises : indemnités accordées aux habitants, représailles exercées, poursuites ordonnées contre certaines municipalités, missions de Roger Ducos. Les deux érudits ont encore collaboré aux chapitres xix et xx qui terminent le volume : ils disent le rôle que joua le département du Nord dans l'invasion projetée de la Hollande et dans la lutte contre l'Angleterre, la part qu'il prit aux campagnes de la Révolution et de l'Empire, les fêtes patriotiques qu'il célébra; citons seulement les pages consacrées à la marine dunkerquoise ², aux généraux Sauteur, Despinoy, Vincent, Dugua, Merlin, aux bataillons de volontaires. L'ouvrage a gardé son caractère; c'est plutôt un recueil de documents qu'un livre véritable, et ces documents sont tirés presque tous des archives du Nord — bien que, dans le second volume, MM. Foucart et Finot aient fait des emprunts à M. Wallon et reproduit quelques pièces du ministère de la guerre. Mais, malgré leur allure de chronique, leur désordre (l'arrêté du 20 floréal est reproduit deux fois p. 374 et 386), leurs lacunes et plusieurs erreurs

1. Nous voyons dans cet État combien l'usage des surnoms était encore fréquent dans les troupes de ligne (Fleur d'orange, Cœur de lion, Prêt à boire, La Réjouissance, La Tulipe, La Liberté, La Lune, La Guillotière, Sans regret, La Gloire, La Fortune, La Ramée, La Forge, Sous la croix, Tourangeau).

2. Cf. p. 750-763 la liste des embarcations armées en course du 30 avril 1795 au 2 août 1800 et p. 769-773 celle des prises amenées à Dunkerque et dans d'autres ports.

de détail, ces deux tomes rendront de grands services aux historiens '.

A. CHUQUET.

543. — **Die Wiedereroberung von Mainz durch die Deutschen im Sommer 1793**, von K. G. BOCKENHEIMER. Mainz, Victor von Zabern, 1893. In-8, 116 p.

M. Bockenheimer, l'historien attitré de Mayence, le magistrat érudit qui consacre ses loisirs à l'étude de la ville qu'il habite, vient d'ajouter à tant de précieuses monographies (sur la cathédrale, sur l'université, sur la banlieue de Mayence, sur la domination française, etc., etc.) un nouveau et remarquable travail : « La reconquête de Mayence par les Allemands dans l'été de 1793 ». Il retrace d'abord, dans une introduction, les événements qui précèdent et amènent le siège. Puis il raconte l'investissement de la place, passe en revue les forces des alliés et consacre quelques pages aux pourparlers et entrevues entre Prussiens et Français. Vient enfin, et sous une forme claire, précise, élégante, le récit du siège et du bombardement. M. B. a voulu, dit-il, rapporter

1. Un grand nombre d'erreurs de noms propres laissées dans le texte, ont été corrigées dans l'index ; mais il faut lire encore : p. 1 Schauenburg (*Schaenbwoarg*), p. 14 et 425 l'empereur d'Allemagne (et non d'*Autriche*), *id.* (15, 36, etc.) York (*Yorck*), p. 26 Barthel (*Barthett*), p. 114 Loudon-vert (*London-vert*) — qui manque d'ailleurs à la table —, p. 115 Van Rossem (*Vanrossen*), p. 141 Calès et Massieu (*Lalès et Massien*), p. 190 Saint-Fief, et non *Joseph Fief*, La Saulsaye et non *Lacaulsaye*, 202 Dechaseaux et Machault (*Duchaneaux et Mahault*), p. 247 Chasteller (*Chastiller*), p. 263 Delacroix (*de la Croix*, c'est le représentant), p. 264 Malou-Riga (*Malo-Riga*), p. 266 Jemappes (*Genappe*), p. 307 Guntzbourg ou Günzburg (*Guntzbourg*), p. 308 Harrach (*Arack*), p. 487 Aldenhoven (*Daltenhoven*), p. 343 Varin (*Varrin*), p. 382 Dewinter (*Winter*), p. 502 Froon (*Foon*) p. 569 freien (*reen*), p. 583 Blacquetot (*Blanquetot*) ; p. 705 la Nahe (et non la *Nalse*) et Herxheim (*Ercheim*). Ajoutons à ces rectifications les remarques suivantes : p. 2-3 ce ne sont pas (l'erreur est de Gay de Vernon le fils) les registres d'ordre et de correspondance que Niou et Billaud-Varenne avaient emportés à Paris ; Billaud n'était pas si sot ; il avait emporté les papiers de Gay de Vernon le père, parmi lesquels des projets et mémoires ; — p. 4 les dénominations de maréchal et de lieutenant général avaient disparu bien avant le 12 août ; — p. 13 Beurgard (et non Beauregard) n'avait pas été échangé ; il était sorti de la ville et ne devait pas servir d'un an contre les alliés, mais il viola la capitulation ; — p. 15 on n'a pas promis formellement Dunkerque à l'Angleterre au congrès d'Anvers ; — *id.* le général Alex. Dumas peut-il être nommé l'aïeul des « Trois Mousquetaires ? » ; — p. 54 « les généraux Duhem et Larcques », ces deux noms doivent être erronés ; — p. 90 Jacques Ferrand est né le 14 août (et non le 11 nov.) et il fut colonel en 1793, et non en 1791 ; — p. 154 le Gossuin qui se présente au Quesnoy, est évidemment le conventionnel et non son frère (cf. p. 183) ; — p. 175 Clerfayt n'était pas encore feld-maréchal ; — p. 266 la lettre citée par Meyer est du 12 mars, non du 12 février ; — p. 339 sied-il de nommer Saxe-Teschén le « bourreau de Lille ? » ; — p. 530 Knobelsdorf avait « évacué Saint-Amand »... dès l'année précédente (cf. p. 32) ; — p. 573 Landau ne fut pas « la proie de l'ennemi » ; — p. 729 les chasseurs de Cassel que citent les auteurs n'appartiennent pas, comme ils le croient, aux contingents du Nord ; ce sont les chasseurs formés par Meusnier à Castel ou, comme on disait alors, à Cassel, devant Mayence.

les faits en développant le travail de Klein et en utilisant notre *Mayence* ; mais il ajoute avec raison que les connaisseurs de l'histoire de ce temps-là sauront mesurer l'étendue et la valeur de ses propres recherches. Il n'est en dissentiment avec nous que sur un seul point : sur le témoignage d'un officier saxon qui tient de l'aide-de-camp de Kalkreuth que la lettre de Custine, remise par le capitaine Boos au général d'Oyré, a été fabriquée (*fingirt*) ; M. B. se refuse à croire que cette lettre ait été forgée par les Prussiens et accuse des intrigants français. On remarquera, dans l'étude de M. Bockenheimer, les renseignements qu'il donne sur la situation intérieure de la ville et sur la lutte qui pendant le siège éclata entre la municipalité et l'administration générale provisoire, entre le maire Macké et le fameux Hofmann. Citons également une lettre inédite du conseil municipal à d'Oyré sur la mort de Meusnier : « La ville de Mayence dans sa plus profonde douleur a l'honneur de vous présenter le deuil dont elle vient d'être couverte par la perte du brave et vaillant citoyen général commandant Meusnier. Ulcérée de se voir enlever ce digne et généreux défenseur de sa liberté, elle ne peut être susceptible de soulagement que dans l'espoir et la confiance qu'elle a de le voir remplacé par un autre sujet aussi dévoué à la bonne cause que celui qu'elle pleure (Aubert-Dubayet). Elle lui réserve le monument de sa tendre reconnaissance à une époque plus favorable, où elle prouvera indubitablement que celui à qui il sera voué, emporte ses regrets et son cœur. » Le livre est d'une jolie exécution et renferme une vue du monument hessois de Finthen (élevé à l'endroit où campait le landgrave Louis en 1793), des reproductions de la monnaie obsidionale et deux belles cartes de l'époque ¹.

A. CH.

544. — **Notes critiques sur l'histoire militaire.** M. Thiers. Lille, Taillandier et Gaujac, 1891. In-8, 241 p.

L'auteur anonyme de ce livre donne d'excellents conseils aux historiens ; il leur démontre que la correspondance officielle, — lettres, ordres donnés, réponses aux lettres, comptes rendus d'exécution des ordres —, offre seule de sérieuses garanties de véracité ; il les met en garde contre les *Bulletins* et prouve qu'une histoire des guerres de Napoléon écrite d'après les bulletins de l'armée aurait la même valeur qu'une

1. P. 10, Houchard était au 20 mars, non plus général de brigade, mais général de division ; — p. 20, Schœnfeld avait commandé l'armée, et non *une* armée des patriotes ; — p. 23 et ailleurs (p. 28, 40, 51), Simon était, non pas député à la Convention, mais commissaire du pouvoir exécutif, c'est pourquoi il dépendait de Merlin et de Reubell ; — p. 28, Desaix n'assistait pas au siège de Mayence, M.B. a eu tort de s'en rapporter à Klein ; — p. 31, l'ingénieur dont Gay-Vernon était l'auxiliaire, se nommait Clémencet, et non *Clément* ; — p. 104, l'armée de la Moselle a réussi, quoi qu'en dise l'auteur, à s'emparer d'Arlon ; — p. 113, Ruamps était représentant du peuple près l'armée du Rhin, et non près l'armée de la Moselle.

histoire de la guerre de 1870-1871 rédigée d'après les articles des journaux ; il fait voir qu'on ne peut se fier aux mémoires de Sainte-Hélène et à cette fantastique compilation qui s'intitule *Victoires et conquêtes*. Mais ce qui fait l'intérêt et la valeur du volume, c'est la critique dirigée contre M. Thiers. Notre auteur a plus de mesure, plus de modération que le comte de Martel ; il n'est animé que de l'amour de la vérité ; il n'a d'autre but que de signaler un « état de choses très préjudiciable à notre éducation militaire et qui nuit au commandement en frappant de stérilité l'étude de l'histoire de l'armée » (p.8). Il assure donc, non sans raison, que M. Thiers n'a écrit qu'une épopée, une sorte de roman historique et que l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* fourmille d'erreurs et d'invéraisemblances. Il ne prend que deux exemples : la campagne de Marengo et la bataille d'Austerlitz. Dès le début du récit de la campagne de 1800 en Italie, Thiers expose à l'avance le plan complet des opérations, et ce faisant, le plan même de son propre travail, mais, dit notre auteur, « ce n'est plus de l'histoire, c'est de la littérature pure et simple ». Thiers prête à Bonaparte, dès le mois de mars, de vastes projets qu'il était impossible d'arrêter ; il n'a pas lu ou il a lu très légèrement les textes où l'on saisit sur le vif les hésitations qui devaient fatalement se produire. Et que d'hyperboles ! Le premier consul *tire du néant* l'armée de réserve... qui existait déjà ! Il en cache la formation aux yeux de l'Europe ! Il se prononce à Lausanne pour le passage du Saint-Bernard qu'il avait déjà choisi, avant de quitter Paris ! Tout le monde connaît la page qui commence ainsi : « On se mit en marche entre minuit et deux heures du matin pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. » Avant d'écrire cette belle phrase, Thiers aurait dû s'enquérir du régime des cols dans les Alpes : en mai, les avalanches ne sont plus à craindre ; les neiges sont tassées sur le flanc des montagnes et fondent régulièrement sous l'action de la chaleur du soleil. On croit ordinairement, d'après M. Thiers, que tous les canons furent mis dans des troncs de sapin ; ce procédé ne put et ne pouvait être employé que pour les pièces de petit calibre ; les pièces lourdes furent placées sur des affûts-traîneaux qu'on avait fait construire à Paris et à Auxonne. Qui ne se rappelle l'épisode du fort de Bard, de ce fort qui tout à coup au dire de Thiers, se dresse devant l'armée de réserve et oppose à sa marche un obstacle insurmontable ? Mais, en lisant la correspondance, on voit que Bonaparte et son état-major prévoyaient la résistance de ce *vilain castel* ; on voit que la plus grande partie de l'artillerie (les pièces de 4 et celles de plus gros calibre qu'on peut mettre sur des affûts-traîneaux) passa par le sentier d'Albaredo ; on voit que le reste seulement passa sous le fort. Pareillement, lorsque Thiers raconte la bataille de Marengo, il commet presque autant d'erreurs qu'il fait de phrases ; n'en citons qu'une seule : Desaix aurait marché au canon ; il reçut l'ordre de revenir

sur le champ de bataille. L'auteur du volume que nous analysons, soumet au même examen le récit d'Austerlitz ; suivant lui, — et on ne peut que l'approuver, après l'avoir lu — Thiers a décrit très vaguement les localités et donné à Napoléon une position absurde ; il n'a saisi aucunement les mouvements préliminaires de la bataille ; les dispositions qu'il prête à l'empereur sont absolument en désaccord avec celles qui furent arrêtées le 1^{er} décembre, à huit heures et demie du soir ; l'historien est un « metteur en scène de premier ordre » ; il « raconte toutes les péripéties avec un entrain et une verve endiablés » ; mais son récit est *tout à fait inexact*. Louons encore et félicitons l'auteur anonyme de cet ouvrage : il veut, dit-il, couper court aux légendes, aux histoires anecdotiques qui dénaturent les faits et ne montrent que des héros qui succombent par suite de l'incapacité ou de la trahison des généraux. « Craignons que ce cri malheureux *nous sommes trahis*, cette exclamation qui sort toujours en premier lieu de la bouche des lâches, ne trouve, au moindre revers, un immense écho dans la nation ! »

A. CH.

545. — R. LAPAILLE. *Enseignement de la langue maternelle à l'Ecole primaire en Belgique et en France*. 2^e édition, Bruxelles et Paris, 1891, in-8, 56 p.

546. — Id. *Exercices sur la langue française*, adaptés à la grammaire française destinée à l'enseignement moyen. Liège, A. Bénard, Paris, G. Carré, 1892, in-8, III-247 p.

547. — *Quelques mots sur la réforme de l'orthographe française*. Examen de différents systèmes de simplification orthographique. Liège, Demarteau, in-8, 39 p.

I. — Rien de plus difficile que l'enseignement élémentaire de la langue maternelle et rien de plus rare que les bons livres destinés à le donner ; si la première de ces deux propositions n'a pas besoin de preuves, M. R. Lapaille a montré par de nombreux exemples combien la seconde est malheureusement vraie en Belgique, et il faut ajouter que, jusqu'à ces derniers temps, elle ne l'était guère moins en France. Quelle méthode faut-il suivre dans l'enseignement grammatical ? Quelle doit être la nature des exercices donnés à l'école primaire et où convient-il de les puiser ? Enfin, par quels procédés peut-on préparer les élèves à rédiger et les mettre en état d'exprimer sans peine et clairement leur pensée ? Telles sont les questions principales abordées par l'auteur ; il les a traitées avec une compétence incontestable, et s'il critique beaucoup, c'est qu'il y a beaucoup à critiquer et à réformer dans l'enseignement de la langue et de la grammaire tel qu'on le donne à l'école primaire et souvent aussi au collège.

II. — M. R. Lapaille, après avoir publié il y a trois ou quatre ans une *Grammaire française destinée à l'enseignement moyen*, c'est-à-dire à l'enseignement des collèges, complète son œuvre aujourd'hui par

un recueil d'exercices sur cette grammaire ; suivant pas à pas les différentes règles données dans son manuel, de manière à les confirmer et à les éclaircir, composé d'exemples bien choisis et empruntés à l'histoire nationale ou tirés des meilleurs auteurs, ce recueil me paraît très propre à favoriser et à hâter les progrès des élèves ; aussi ne peut-on douter qu'il ne soit bien accueilli et qu'il rende de véritables services dans l'enseignement.

III. — La réforme orthographique est à l'ordre du jour ; chaque année, pour ne pas dire chaque semaine, depuis quatre ans et plus, voit paraître quelque nouvel écrit sur la question ; M. R. L. a cru devoir l'examiner à son tour ; la formation en Belgique comme en France d'une société qui se propose de simplifier l'orthographe en vue de faciliter aux enfants l'étude de « notre langue » a été l'occasion des *Quelques mots sur la réforme de l'orthographe française* qu'il vient de publier. M. R. L. est conservateur en orthographe ; aussi repousse-t-il les simplifications réclamées, à l'exemple de M. Clédât, par la société belge : la substitution de *s* à *x* au pluriel de tous les noms, celle de *s* ou *z* ou même *x* dans les adjectifs numéraux, *t* mis à la 3^e personne de l'indicatif présent de tous les verbes en *re*, ainsi que la suppression de la consonne qui précède *s* à la 1^{re} et à la 2^e personnes ; enfin l'emploi de *t* et de *l* simple dans la conjugaison des verbes en *eter* et *eler*. M. R. L. est-il donc opposé à toute réforme de notre orthographe ; Nullement ? s'il croit qu'il « n'y faut pas toucher à la légère », il indique quelques modifications qui pourraient légitimement y être apportées ; mais il veut qu'elles soient d'accord avec la dérivation. Il faudrait bien savoir au moins ce qu'il faut entendre par là ; est-ce, par exemple, que l'Académie a toujours été aussi fidèle au vrai principe de la dérivation que paraît le croire M. R. Lapaillle ? Je ne puis à cet égard que le renvoyer à l'excellent article que M. Hatzfeld vient, dans le *Correspondant* du 10 juin, de publier sur « la réforme orthographique » ¹. M. R. L. s'en tient presque aux simplifications proposées autrefois par M. Didot ; écrire par un *c* tous les dérivés en *tiel*, par *ant* tous les adjectifs verbaux, ne mettre qu'un *t* dans les dérivés *eter* et ne donner qu'un seul *n* aux mots terminés par *age* ; c'est à cela à peu près que se bornent les modifications qu'il croit possibles ou légitimes. Tout en condamnant, aussi sévèrement que lui, les fantaisies radicales des réformateurs phonétistes, comme M. Paul Passy, il me semble que l'histoire même de notre idiome et

1. Qu'il me soit permis de relever un lapsus de la page 862 ; à propos des deux vers de Leconte de Lisle

Du cothurne chasseur j'ai resserré les nœuds ;
Je pars et vais revoir l'Araunos sablonneux,

où M. L. Havet propose, ce qui ne rendrait la rime que plus riche, d'écrire *nœus* et *sabloneus*, M. H. remarque que « sablonneux étant au singulier, il faudrait écrire l'Araunos *sabloneu* » ; mais l'*x* n'est point ici le signe du pluriel, il représente le premier *s* de la désinence *osus*.

l'étude des modifications arbitraires, introduites dans l'orthographe par les humanistes du xv^e et du xvi^e siècles, et qui n'ont pas toutes disparu, autorisent d'autres simplifications qui ne porteraient aucune atteinte à la langue et seraient d'accord avec la dérivation et la vraie étymologie.

Ch. J.

548. — **Praktisches Lehrbuch der Ungarischen Sprache** von Ferdinand GÖRG. — Wien, Pest, Leipzig, Hartleben. 182 p.

Les grammaires hongroises à l'usage des étrangers sont assez rares. Les Magyars eux-mêmes n'en écrivent guère, et peu d'étrangers arrivent à posséder cette langue de façon à pouvoir en présenter les règles aux autres. En France nous ne connaissons pas une seule grammaire hongroise qui soit à la hauteur des exigences philologiques de nos jours. Ceux qui veulent s'initier chez nous aux secrets de cette langue ouralo-altaïque sont donc forcés d'avoir recours aux méthodes allemandes. Celle que nous annonçons fait partie de la collection : *Die Kunst der Polyglottie*, qui se compose de trente-deux guides pour les langues les plus répandues, le volapuk y compris. L'auteur y expose assez clairement et brièvement les principales règles de la grammaire, mais on sent qu'il ne possède pas le hongrois à fond. Il s'attache trop aux divisions grammaticales employées pour les langues indo-européennes mais qui ne conviennent nullement au hongrois. La syntaxe, si importante, est complètement escamotée; M. Görg lui consacre *deux* pages. Ce que les linguistes appellent *Vocalharmonie*, loi qui domine toute la conjugaison du verbe et, à défaut d'une déclinaison, la variation des suffixes, est trop écourtée. Les règles du gérondif, si on peut appeler ainsi les formes *várván* et *várva*, sont obscures et quelques exemples nous montrent que l'auteur n'y voit pas clair non plus. Ex. : *a medve halottnak hívén az embert*, l'ours croyant l'homme mort, p. 99. — Il est tout à fait ridicule de parler des quatre cas (nomin. génit. etc.); ils n'existent pas en hongrois; le verbe *avoir* faisant défaut à la langue, les périphrases qui servent à exprimer la possession, de même que les suffixes *-nak*, *-nek*, *-é* doivent être traitées d'une manière plus complète que ne l'a fait M. Görg. — D'autres petites chicanes : *Ezen asztal* (cette table) est moins bon que : *ez az asztal*; *maga* ne s'emploie plus comme forme de politesse, pas même entre amis; le futur simple : *várandok*, *lakandom* (p. 18) n'existe pas dans la langue actuelle qui se sert toujours du futur composé et le plus souvent le remplace par le présent; les formes comme : *pörlekedendem* (ib.) sont de véritables barbarismes et feraient pousser les hauts cris aux rédacteurs du *Nyelvőr*, « ces gardiens fidèles de la langue » qui ont tant fait pour l'épurer. Le verbe factitif n'est pas traité; *hordaja* (son tonneau) ne se dit pas; *magamnak könyve* (mon livre) est inusité; *lakni* ne peut pas s'expliquer par *wohnen* et *bewohnen* dont l'un gouverne *in*, l'autre l'accusatif, tandis qu'en hongrois le verbe demande toujours le suffixe

-*ban*, -*ben* et jamais la forme correspondant à l'accusatif; *lik* (le trou) est populaire, on dit *lyuk*. Des exemples comme : *Der Soldat steht beim Kasten* nous rappellent les Méthodes que les « *Fliegende Blätter* » ont si souvent raillées.

Les quelques morceaux choisis auraient pu être omis et M. G. aurait pu consacrer quelques pages aux idiotismes et aux proverbes dont la langue hongroise foisonne; le petit lexique à la fin du volume est peu utile; il ne peut pas remplacer le dictionnaire absolument indispensable pour qui-conque étudie une langue aussi riche que celle des Magyars. Que surtout M. Görg ne croie pas que son Guide peut remplacer le maître : *für den Selbstunterricht* est une formule dénuée de sens quand il s'agit d'une langue vivante !

J. KONT.

549. — Prosper CASTANIER. *Histoire de la Provence dans l'antiquité*, depuis les temps quaternaires jusqu'au x^e siècle après Jésus-Christ. — I. La Provence préhistorique et protohistorique. — Paris, Marpon et Flammarion; Marseille, H. Aubertin et Cie, 1893. Un vol. in-8, 307 p. et carte.

Ce premier volume de M. Castanier est une promesse; l'ouvrage, embrassant toute l'histoire ancienne de la Provence, doit en avoir six. Cette section I s'arrête au vi^e siècle avant l'ère chrétienne. C'est dire que l'auteur entre dans de grands détails. Il donne, en effet, le relevé de l'indication de toutes les stations de chaque âge découvertes dans le pays, après avoir exposé les caractéristiques de cet âge et les notions générales. Il n'y a rien d'original dans toute cette partie; elle n'est, et ne saurait être, qu'un résumé des travaux antérieurs. Toutefois il est, en pareil cas, nécessaire de choisir entre les théories d'ensemble, entre les synthèses, parfois contradictoires, que les savants ont cru pouvoir établir après l'observation de faits de détail déjà nombreux, mais sur lesquels l'interprétation varie. M. Castanier paraît avoir suivi, sur les points délicats, la doctrine la plus orthodoxe; et, si son livre n'est pas exempt des longueurs et de l'emphase qu'on est accoutumé à trouver dans ces histoires provinciales, du moins y suit-on clairement les phases de la vie préhistorique du pays telles qu'il les conçoit. Il ne se prononce pas, et il a raison, sur la descendance directe de l'homme de Néanderthal et de Canstadt; mais, pour lui, l'homme de Cro-Magnon est l'Ibère vrai; les peuples ibériques historiques sont issus du mélange de ces deux races primitives. La civilisation de la pierre polie arrive avec les Ligures, dont tous les établissements sont indiqués avec grand soin. C'est pendant leur domination, et avant l'apparition d'autres races en Provence, que se créent les colonies et postes des Phéniciens sur le littoral. L'analyse de cette colonisation prêterait peut-être à quelques chicanes de détail. Ici l'auteur commence à toucher les textes,

les auteurs anciens; son volume prochain partira de la fondation de Marseille, et nous l'attendons à cette période définitivement historique.

M.-R. DE LA BLANCHÈRE.

LETTRE DE M. DELOUME.

Toulouse, 8 août 1893.

Je viens de lire, dans l'avant dernier numéro de la *Revue historique*, une note que vous me permettrez de reproduire tout entière, quoique, en réalité, les derniers mots seuls soient nécessaires ici : « M. Deloume a donné, dit la note, une seconde édition corrigée et augmentée de son livre si plein de vues nouvelles et de faits curieux sur les *Manieurs d'argent à Rome* (Paris Thorin, in-8°, xii, 350 p.). De fortes réserves sur le fond de l'ouvrage ont été faites dans un récent article de la *Revue critique*. »

L'article de la *Revue critique* m'avait échappé; je n'en ai connu l'existence que par la mention ci-dessus; c'est ainsi que s'explique le retard de ma communication actuelle.

J'ai cherché et j'ai trouvé, en effet, au numéro du 25 décembre 1892, une page signée X., où le chapitre que j'ai consacré à étudier de près la fortune de Cicéron était fort malmené. Je crois avoir le droit, et même le devoir, de répondre à cette « correction sommaire », à raison de la grande publicité et de l'importance de votre revue où elle figure.

Dans sa préface, dit d'abord l'article, « M. D. appelle lui-même l'attention sur les pages qu'il a consacrées à l'origine de la fortune de Cicéron ». Je reconnais que c'était, peut-être, une grande imprudence; mais M. X. aurait pu voir, et même dire, que je ne devais pas faire autrement. Ces pages nouvelles ne se trouvaient pas dans la première édition que l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques venaient de couronner. C'était un devoir strict d'indiquer dans la préface de la deuxième édition ce qui en était, et de signaler les dernières études qui n'avaient pas été soumises aux deux sections de l'Institut.

Et puis l'article continue, ou plutôt, commence en ces termes: « M. D. prétend que Cicéron a gagné d'innombrables millions dans les opérations des publicains, dans les spéculations sur les fonds publics. La chose est possible en soi... » J'aurais pu m'arrêter là, considérant que j'avais à peu près atteint mon but, à l'égard de M. X., du moins. Il paraissait accepter sans protestations, ce qui est la donnée essentielle et personnelle de mon travail, ce que mon ouvrage a surtout pour objet d'établir en fait: le jeu sur les fonds publics, la bourse avec ses actionnaires, ses spéculateurs, ses ruines, son immense trafic sur les valeurs, fonctionnant comme de nos jours au *Forum* de la République romaine: c'était beaucoup. Malheureusement la phrase ne s'achève pas là... « mais M. D., y est-il dit, n'a réussi à la mettre en lumière, qu'en accumulant les erreurs. »

La vraisemblance de l'ensemble mise en lumière par l'accumulation des erreurs de détail, voilà qui est fait pour surprendre. Grâce à Dieu, M. X. a eu le soin loyal d'énumérer ces prétendues erreurs accumulées. Il en a rapidement exécuté dix, si je compte bien. Il est évidemment impossible de se défendre contre des critiques vagues et indéterminées; quelque fondées qu'elles puissent être, il faut les subir et se taire. Mais cette fois M. X. a précisé, je lui sais un gré infini de m'avoir ainsi donné la possibilité de répondre à ses vives et brusques attaques. Je m'empresse donc d'entreprendre la série de ses indignations, muettes d'abord, mais auxquelles il donne ensuite leur libre cours.

I. — « P. 60, note 1, M. D. dit, à propos de Cicéron, on aurait tort de croire que la valeur du franc fut très différente, chez les Romains, de ce qu'elle est chez nous



aujourd'hui, et il en donne pour preuve l'édit de Dioclétien. » Vous ne dites pas tout, M. X. ! Je réponds d'abord, que pour préciser et rendre incontestable la donnée de fait, la note renvoie aux autorités : Dureau de la Malle, Mommsen, Marquardt. N'étais-ce point assez ? Que pouvait-on faire de mieux ? On ne peut pas tout transcrire. Mais c'est sans doute d'un gros anachronisme que je suis accusé : Cicéron et Dioclétien ; or, la note porte aussi textuellement ces mots très intentionnels : « *Quoique l'édit de Dioclétien soit postérieur à l'époque où nous nous plaçons, c'est là etc.* » On voit que je m'étais mis d'avance à l'abri d'un pareil reproche.

Quant au procédé consistant à établir la valeur de la monnaie par le prix comparé des denrées, j'aime à croire que M. X. ne le discute pas.

Si maintenant, il veut savoir pourquoi j'ai cité spécialement l'édit de Dioclétien, je peux lui dire que j'avais pour cela plusieurs raisons fort respectables, même à son avis, j'en suis sûr. C'est d'abord parce qu'il paraît curieux en soi, de rapporter quelques termes d'un édit d'Empereur romain fixant le prix de la livre de bœuf à 80 c., le litre de vin ordinaire à 80 c., le litre de bière à 40 c., les journées de cultivateurs, d'ouvriers très divers, à 2, 3 ou 5 francs, la valeur de différentes étoffes, chaussures ou vêtements, et de cent autres objets, jusqu'à l'étenne du garçon de bain à 20 c., le tout sous peine de mort. Le document est pour le moins original et mérite d'être indiqué à l'occasion. C'est ensuite parce que cet édit a été commenté et ramené aux évaluations françaises par mon cher maître et prédécesseur, l'éminent auteur de l'*Essai sur les finances romaines*, M. le premier président Humbert. C'est enfin et surtout, parce que ce commentaire figure dans un recueil dont la publicité est assurément trop restreinte, et qu'il me semblait très légitime de signaler l'existence de ce travail. Même scientifiquement, ces motifs sont avouables, et avec ces mots : « Quoique l'édit de Dioclétien soit postérieur à l'époque où nous nous plaçons », quel reproche peut-on me faire ? Où donc est cette première erreur ?

II. — Passons à la seconde : « M. D. affirme p. 64 que Quintus Cicéron conseilla à son frère dans le *de petitione consulatûs*, d'offrir des banquets aux tribus réunies. M. D. n'a rien compris au passage qui a un sens très différent. »

Rien compris ! c'est un peu dur. J'ai traduit les mots latins : « *Ut pompæ plena sit, ut illustris, ut splendida, ut popularis, ut habeat summam speciem et dignitatem* », comme ferait, sans peine, le moindre débutant : « Que ta candidature soit pleine de pompe et illustre et populaire, et qu'elle ait un éclat et une dignité suprêmes. » Comment pouvait-on comprendre autrement ? l'erreur n'est pas là évidemment.

M. X. l'a trouvée, je pense, dans l'interprétation des mots « *Est in conviviis, passim et tributum* » que j'ai traduits ainsi : « Il faut donner des banquets privés et aussi des banquets publics aux tribus réunies. » Après avoir examiné le passage avec soin, j'ai vu qu'au sens propre et ordinaire, *tributum* s'applique au peuple réuni par tribus. *Comitia tributum vocata*. Quintus voulait-il que l'on invitât à la fête chaque tribu successivement réunie, comme on peut réunir une classe dans un collège, ou un régiment dans une armée ; ou bien deux tribus ou plusieurs en même temps ? Dans ces appels à la magnificence de son illustre frère, Quintus ne s'occupait pas, évidemment, de ce détail ; il lui recommandait les repas publics, sans préjudice des repas privés, donnés de côté et d'autre : *passim*. Le grand orateur, du reste, avait dit lui-même dans des circonstances analogues (P. Murena XXXII), « *Ad spectacula tributum data et ad ad prandium vulgo vocati*. » Il s'agissait encore de repas et de spectacles offerts *tributum*. Est-ce une tribu, ou plusieurs qui sont invitées au spectacle et au *prandium* ? Nous n'en savons rien, pas plus que les traducteurs, ni M. X. probablement. Voila pourquoi j'ai adopté des termes assez larges, en vue de rendre, sans rien fixer, un mot qui ne pouvait pas être littéralement traduit. M. X. comprend sans doute différemment. J'ai peut-être mal compris. Mais, rien ! c'est certainement exagéré ; et je persiste dans mon interprétation.

Je voudrais, Monsieur le Directeur, croyez-le bien, pouvoir employer les décisives formules de mon correcteur ; mais puis-je comme lui, me borner à de simples

affirmations pour me défendre utilement contre ses expéditives sentences? Je continue donc de mon mieux, à suivre la liste.

III. — M. X. arrive maintenant aux faits et précise un peu plus. Il me dit « p. 65-66, M. D. imagine qu'en 54 av. J.-C. Cicéron a dépensé du coup six millions pour la construction d'une basilique et qu'il a inopinément acquis douze ou quatorze millions dans le temps qui sépare le mois de février du mois d'octobre. C'est le cas ou jamais de demander d'où vient l'argent; la réponse est ici pourtant bien simple. M. D. ne s'est pas aperçu que la basilique est la basilique Julia, qu'elle a été commencée par César, alors en Gaule, que Cicéron n'a été, en 54, que l'agent de César et qu'il n'a rien tiré de sa poche. »

M. X. est certainement très érudit, mais le fait n'est pas aussi simple qu'il veut bien le dire; et je me suis aperçu de certaines choses que je vais signaler à son attention. Il faut reconnaître d'abord, que je n'ai pas pu me tromper sur le nom de la basilique, puisque je ne l'ai pas nommée. C'est que, M. X. voudra bien le remarquer, il ne s'agissait pas du monument lui-même, mais de l'espace à faire sur le forum à l'entour, ce qui plaisait très personnellement à Atticus et aussi à Cicéron; lui-même nous le dit. Quant à l'origine de l'argent, la question est plus grave. Or, M. X. doit en savoir évidemment bien plus que Cicéron n'en a dit, bien plus surtout qu'Atticus n'a dû en apprendre par la lettre qui lui est adressée. Je trouve, en effet, dans cette lettre, des mots précis qui sont absolument en contradiction avec les affirmations de M. X. « *Me dico et Oppium, dirumparis licet, contempsimus H. S. sexenties. Efficiemus rem gloriosissimam.* » Moi, dis-je, et Oppius, nous avons dépensé soixante millions de sesterces; je te permets d'être écrasé de cette nouvelle; mais nous ferons une chose très glorieuse. » Cicéron accentue donc que c'est bien de lui qu'il s'agit, *me dico*. Et ce qui suit l'indique bien. Comment aurait-il pu penser que son ami, son confident, serait écrasé par la nouvelle d'une dépense qu'il aurait faite avec l'argent d'autrui? *Me dico et Oppium*. C'était 30 millions de sesterces pour chacun évidemment; à moins qu'il ne voulût en faire accroire à Atticus. Mais ceci n'est pas probable; car le fait ne paraît pas très extraordinaire dans la vie de Cicéron. Je remarque, en effet, qu'étant en voie de générosités somptueuses, le grand orateur annonçait qu'il pousserait plus loin les embellissements entrepris. Il songeait, très peu de temps après, à offrir un portique, non plus à Rome, mais à l'Académie d'Athènes, *προπύλαιον*, en témoignage de sa reconnaissance pour cette Académie illustre. Était-ce encore avec l'argent de César qu'il devait faire, au loin, cette nouvelle largesse? M. X. ne le pensera pas, sans doute; et cependant Cicéron a été beaucoup moins explicite sur ce point que dans le cas précédent, où je me suis permis de le croire sur parole. Entre temps il édifiait de splendides villas. Il songea plus tard à construire un temple, comme celui des grandes divinités, « *fanum* », à la mémoire de sa fille tendrement aimée. Il l'entreprit même sur des bases insensées, toujours avec l'argent dont il était prodigue, parce qu'il arrivait souvent à flots, mais avec un argent qui était incontestablement le sien. M. X. ne pense-t-il pas qu'on doive tenir compte de tous ces détails très certains pour démêler la vérité? Tout cela se trouve groupé autour des affirmations de mon livre, en vue de les expliquer et de les soutenir. Il peut vérifier, il y trouvera peut-être quelques autres choses curieuses.

IV. — Ici, un temps d'arrêt, il s'agit d'un reproche d'un autre genre qui m'est adressé en passant, parmi les autres; M. X. entend ne rien omettre dans l'accomplissement de la tâche ingrate qu'il s'est imposée. « P. 67, note 2, dit-il, les références ad Att (XII, 18, 36, 43) sont inexactes. »

Il y a lieu en effet, à un erratum de chiffres. N'en est-il pas ainsi presque toujours, hélas! jusque dans les livres les plus scrupuleusement soignés? Mais, j'espère que M. X. ne sera pas trop sévère pour cette faute, si je lui fais remarquer qu'il l'a commise lui-même une fois, je pourrais dire deux fois, dans son unique page. Je lui propose, pour le moment, l'erratum suivant : — *ligne 35, au lieu de p. 75, lisez p. 85* — pour l'autre cas, nous verrons tout à l'heure.

V. — Reprenons les critiques de fond qui vont affecter des allures de plus en plus animées. « P. 68, l'affaire des jardins que Cicéron voulait acheter en 43 est, dit M. X. présentée sous un faux jour. Il est visible que ces jardins n'étaient pas très chers et que Cicéron n'avait pas de quoi les payer. »

Il n'avait pas de quoi les payer? Est-ce pour cela, demanderai-je à M. X. qu'il recommandait à son mandataire de ne rien redouter pour le montant du prix. *Nec pretia ista hortorum pertimueris?* Voilà une indélicatesse dont je crois que Cicéron était incapable, et une accusation bien fâcheuse mise à sa charge. — Mais comment, d'autre part, semble-t-il si visible à M. X. que ces jardins n'étaient pas chers? Je trouve au contraire, dans la lettre, qu'il s'agissait d'acheter à Rome même, ou tout près du Tibre, les jardins de Drusus. Qui ne sait que ceux qui portèrent le nom de Drusus, furent, depuis les Gracques et jusque sous l'empire, de grands et opulents citoyens? Le prix du jardin dont il s'agit devait avoir de l'importance, car, aux mots rapportés plus haut, il faut joindre ceux-ci qui ne sont pas moins caractéristiques: « *Quant, quanti, bene emitur quod necesse est.* » Il faut se souvenir de quel luxe les riches Romains faisaient à profusion l'étalage dans ces lieux de repos ou de plaisir. Je ne saurais être aussi affirmatif que M. X., mais il me semble, contrairement à son opinion, très probable, que ces jardins de Drusus tant désirés devaient être fort chers. Cicéron pense même que ce qu'il a d'argent, pour le moment, ne suffira pas à les payer; mais il ne craint rien; s'il n'a pas de fonds disponibles, il a du crédit. « *Video etiam a quibus adjuvari possum.* » M. X. aurait dû donner ses raisons, comme j'ai cru pouvoir le faire. en me basant, encore cette fois, sur les paroles de Cicéron lui-même, qui ne se dissimule rien, *quanti, quanti*. J'ajouterai volontiers qu'il est possible que les fonds fussent en baisse en ce moment; mais le beau joueur pouvait espérer de brillants et prompts retours de fortune, il était habitué à ces alternatives incessantes; c'est ce qui lui conservait du crédit et des amis nombreux.

VI. — La critique s'écffauffe par degrés, car voici maintenant un mot énorme, devant lequel elle ne reculera pas : « M. D. évalue à 30 millions la fortune de Cicéron, c'est là une pure fantasmagorie. »

En vérité, je dois déclarer que j'ai été encore plus loin; et M. X. aurait pu le voir; car j'ai présenté ce chiffre de 30 millions comme un minimum, un chiffre fixé pour servir de base à mes calculs, mais sûrement très inférieur à la réalité. Seulement M. X. me fait dire ce que je ne dis pas. Je n'ai pas dit que Cicéron ait eu à un moment donné de sa vie, une fortune de 30 millions; j'ai dit, ce qui est très différent, que durant son existence, cette somme, et même beaucoup plus que cela, était passée par ses mains, avec les soubresauts les plus imprévus; et je crois encore pouvoir le démontrer sans peine.

Assurément je ne peux pas reproduire ici les pages nombreuses que j'ai consacrées à justifier en détail mes appréciations et à les établir sur des bases qui ont généralement paru très solides. Mais enfin que l'on me permette, pour éclairer un tableau emprunté aux documents de l'époque, de rappeler que Cicéron a eu, en même temps, dans les plus beaux quartiers de Rome, cinq ou six maisons; une quinzaine de grandes villas en Italie, quelques historiens des plus autorisés disent vingt; et l'on voit, dit-on, après deux mille années, les ruines indestructibles et somptueuses de l'une d'elles. Quel est le millionnaire de nos jours qui pourrait se permettre un pareil luxe? Et pour embellir toutes ces demeures, il s'adresse aux grands artistes. Il fait venir des objets d'art de Grèce, pour le transport desquels, d'un seul coup, plusieurs vaisseaux sont nécessaires. Encore cette fois il écrit à son mandataire de ne pas compter pour le prix « *Arce fidito.* » Et qu'on ne dise pas qu'il s'agit d'objets sans valeur. Un jour c'est une table de thuya, une seule table de bois, qu'il paye, au rapport de Pline, un million de sesterces : deux cent mille francs, d'après toutes les traductions françaises; Littré, éd. Pisard, dit deux cent dix mille ¹. Il raconte lui-même les détails

1. Des ouvrages plus récents portent un chiffre fort inférieur, mais qui reste encore absolument exorbitant pour le prix d'une table de bois.

de l'hospitalité somptueuse qu'il exerce envers ses puissants amis, Pompée et d'autres. Il voyage comme un prince, à travers l'Italie, accompagné de nombreux esclaves et des licteurs qu'il considère comme indispensables à la dignité de sa situation. Il répand son argent de tous côtés, à moins qu'il ne soit dans les terribles moments de baisse, où il crie tristement misère. Et d'autre part, sa vie politique a dû lui coûter très cher, s'il a suivi surtout, comme c'est certain, les conseils de son frère Quintus.

VII. — Quant à son triomphe, dont M. X. semble me reprocher de tenir compte, Cicéron l'a, non seulement sollicité avec insistance, mais il l'a préparé, il annonce à Atticus qu'il a déjà donné l'ordre à sa femme de fournir l'argent nécessaire. « *Me quidquid possem nummorum ad apparatus sperati triumpho redacturum.* »

Et ici M. X. me permettra de lui faire observer, que ce n'est pas à la page 88, mais à la page 67 qu'il aurait dû se renseigner, et que c'est à la page 67 qu'il aurait dû noter son renvoi ; ou, tout au moins, aux deux pages 67 et 88, pour être complet.

Je reprends, en me demandant ce que devaient coûter ces triomphes, quand on voulait ne pas trop rester en arrière des César, des Pompée, des Lucullus, des autres généraux qui, ne se bornant pas à la simple ovation, mettaient à contributions les ressources du monde entier et consacraient à ces fêtes les millions sans compter. Est-ce donc une quantité négligeable dans l'évaluation du budget d'un illustre Romain, que la prévision, en partie réalisée, de ces immenses folies de l'ambition politique et de l'orgueil ? Vingt-cinq immeubles de la ville ou des champs, et toutes ces prodigalités formidables. n'est-ce rien ?

J'abuserais en entrant dans les détails nombreux sur lesquels prennent corps mes évaluations ; qu'on me permette seulement de dire que je n'en ai présenté ici qu'un résumé très incomplet.

Encore trois reproches de détails ; M. X. a terminé et moi-même aussi, à sa suite.

VIII. — « P. 75, dit-il, M. D. n'explique pas comment Cicéron put faire un bénéfice de 440,000 fr. dans son proconsulat de Cilicie ; ce fut surtout en réalisant son butin de guerre. »

C'est possible, mais dans quelle proportion ? M. X. le sait-il, alors qu'il dit : surtout ! Et que m'importe d'ailleurs ? J'ai voulu établir que Cicéron n'avait pas commis d'exactions dans son proconsulat, comme le faisaient tant d'autres, et j'ai dit, avec lui, qu'il avait eu cet argent légalement « *salvis legibus* ». Il ne m'en fallait pas davantage pour ma thèse, et, je n'aime ni les conjectures inutiles ni les digressions.

IX. — M. X. me reproche encore d'avoir attribué au mot *opes* un sens qu'il n'a pas. « Il suffit, dit-il, pour s'en convaincre, de lire l'ensemble du passage ». Il ne pourra pas du moins suspecter ma bonne foi, puisque, à raison de la difficulté même, j'ai textuellement reproduit le passage tout entier. « Peut-on traduire ici les mots *opes nostræ*, par nos richesses, comme on le fait très fréquemment ? ai-je ajouté. — S'il en était ainsi, il n'y aurait plus aucun doute possible ; mais le reste de la phrase prouve que le mot doit être pris dans un sens plus général. » J'ai fait l'aveu de mes doutes, et j'ai reculé devant une interprétation usuelle qui m'était, cependant, très favorable, j'ai traduit *opes nostræ* par nos ressources, pour ne rien affirmer qui ne fût certain. Que peut-on demander de plus à un traducteur ?

X. — Enfin M. X. a terminé à peu près sa liste, et je n'ai plus qu'une réponse à faire. Il écrit : « P. 75 (lisez 85), M. D. ne croit pas que la somme de 440,000 fr. que Cicéron, au mois de février 48, avait en dépôt chez les Publicains d'Asie, fût la même que celle qu'il avait emportée de Cilicie ; la chose au contraire me paraît indubitable. »

Il y a ici encore une inexactitude matérielle dans le texte de M. X. ; je n'ai pas dit qu'au mois de février 48 Cicéron avait une somme *en dépôt chez les Publicains d'Asie*. Cicéron ne spécifie pas que cette somme soit *en dépôt* ni qu'elle soit *chez les Publicains* comme l'argent rapporté de Cilicie. Il dit qu'il a, en Asie, une somme de deux millions deux cents mille sesterces en cistophores, monnaie asiatique, dont on peut disposer pour payer ses dettes à Rome ; rien de plus.

Je persiste à croire que, malgré la ressemblance des chiffres, le bénéfice du proconsulat déposé chez les publicains d'Éphèse n'est pas la somme qui est disponible deux

ans plus tard, dans un lieu d'Asie non indiqué. Cela n'est pas très important, mais on me fait l'observation, je dois répondre.

Et la raison de mon opinion est bien claire ; c'est que la somme déposée à Éphèse avait été, bientôt après, enlevée tout entière par Pompée de la caisse des publicains. Cicéron lui-même raconte le fait : « *Eam omnem pecuniam Pompeium abstulisse* » et il ajoute, avec sa facilité ordinaire sur les affaires d'argent, qu'il en fait son deuil : « *Quod ego sive æquo animo sive iniquo fero.* » Si l'argent de Cilicie a été emporté par Pompée, dirai-je, à mon tour à M. X., évidemment il n'est plus au lieu du dépôt ; et dès lors, c'est le contraire de ce qu'affirme M. X. qui est indubitable. D'autres sommes très importantes furent, d'ailleurs, dues en Asie à Cicéron, ou à sa *necessaria Cereïlia*, il en parle dans plusieurs lettres de diverses époques et je me suis expliqué à cet égard.

Que devient, encore et enfin, cette dernière certitude de M. X. ? Est-ce donc moi qui me suis trompé ? De quel côté sont les textes à l'appui ? Le lecteur en est juge.

Maintenant, il resterait à se demander comment est venu tout cet argent. Cicéron est arrivé d'Arpinum sans fortune, il n'avait gagné que peu de chose au barreau, presque rien, relativement, comme magistrat ou général d'armée ; tout le monde le reconnaît, c'était un honnête citoyen. — Mais il dit lui-même, quelque part, qu'il y avait de son temps trois moyens de faire honnêtement fortune. Il n'a fait la sienne ni dans un métier, premier moyen, ni dans une profession libérale, deuxième moyen, il faut qu'il ait pris le troisième moyen, le plus chanceux des trois, au moins pour les simples particuliers : « *publicis sumendis* ». Voilà ce que j'ai cru pouvoir démontrer dans la suite du chapitre que j'ai consacré à sa fortune.

Je n'ai mis en tout cela, quoiqu'en puisse penser dans ses derniers mots M. X., aucun parti pris. J'ai cherché partout où j'ai pu, les documents nécessaires à l'appui d'une thèse que je crois très réellement fondée, que les événements contemporains semblent éclairer d'un jour brutal, et pour laquelle je prévoyais, dans ma préface, de « sévères critiques ». M. X. a dépassé, je l'avoue, toutes mes prévisions.

Mais je ne saurais me plaindre de cette occasion qui m'a été donnée de prouver aux lecteurs de votre savante revue, que, si je me trompe, ce n'est pas du moins, sans avoir consciencieusement cherché la raison de mes doutes et plus encore, les motifs de mes affirmations. En France et à l'étranger, parmi ceux qui ont bien voulu s'occuper de mon travail, M. X. a été, je crois, le seul, jusqu'à ce jour, à écrire le contraire. Pourrai-je le convaincre à son tour ?

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir insérer dans l'un de vos prochains numéros cette réponse, trop tardive à mon gré, et comme l'on dit dans notre langage du droit, « ferez justice ». J'aurais voulu, moi aussi, procéder en une page ; mais la pratique des affaires de tous les temps a malheureusement démontré que, quelle que soit la valeur d'une accusation, il est plus court et plus facile de la formuler que de la combattre et d'en détruire les effets.

A. DELOUME.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45

— 6 novembre —

1893

Sommaire : 550. LE BLANT, Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère. — 551. Vie de saint Paul le Jeune. — 552. W. SCHERER. Petits écrits. — 553. Documents publiés par la Société de l'histoire de Normandie. — 554. JENY et LANÉRY D'ARC, Jeanne d'Arc en Berry. — 555. Lessing, Œuvres, VIII p. MUNCKER. — 556. PORTAIS, Sœur Pelletier. — 557. QUERUAU-LAMERIE, Fusillades du Champ des Martyrs. — 558. PLANCHENAUT, Les artistes angevins. — 559. ECKARDT, Figures de la Terreur. — 560. Correspondance de Charles Frédéric de Bade, p. ERDMANNSDORFFER, II. — 561. Pasquier, Mémoires, I. — 562. HOUSSAYE, 1815. — 563. Bigarré, Mémoires. — 564. SCHILER, Wörth. — 565. DE JACQUELOT DU BOISROUVRAY, La retraite de Vinoy. — 566. DUPUY, Les hus-sards. — 567. D'ANCONA, Manuel de la littérature italienne, III. — 568. PICOT, Catalogue de la Bibliothèque de James de Rothschild, III. — Chronique.

550. — **Les persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère**, par Edmond LE BLANT, Paris, Leroux, 1893, iv-372 pp. in-8 illustré.

M. Le Blant a réuni sous ce titre vingt-sept mémoires, plus ou moins anciens, relatifs à la procédure des persécutions de l'Église. Après avoir discuté dans deux chapitres préliminaires l'autorité de certains actes, il prend les chrétiens dans la société païenne et traite des deux obstacles principaux au martyre, du moins aux yeux des anciens, la richesse et la beauté. Viennent ensuite les poursuites : leur base juridique ; les accusations relevées contre les chrétiens, notamment celle de magie ; l'attitude des inculpés, leurs visions ; puis l'audience, l'interrogatoire, les supplices. Ce plan, que M. L. B paraît suivre, mais dont il ne nous fait pas confidence, n'est pas sans subir quelques atteintes ; tantôt un chapitre spécial développe un point déjà sommairement traité dans une étude générale : ainsi le chapitre VII, consacré à l'accusation de magie, n'est qu'une partie détachée du chapitre VI, sur les bases juridiques des poursuites ; tantôt l'ordre suivi ne paraît pas clairement : tel est le cas du chapitre VIII, « les songes et les visions des martyrs », qu'on attendrait plutôt après le chapitre XIV, « les martyrs en prison ». On pourrait signaler d'assez nombreuses redites ; je me contenterai de noter que la partie archéologique du sujet forme un chapitre à part, le XXIV^e, alors qu'il serait plus naturel de distribuer à leurs places, dans tout le volume, les faits et les monuments rassemblés ici. Ces inconvénients sont inhérents à ce mode de publication. Pour les éviter, il eût fallu refondre des mémoires écrits à des époques très différentes. Mais, au moins, le lecteur devrait être averti ; il eût été utile d'indiquer en même temps où

et dans quelle mesure ces articles ont été d'abord livrés à la publicité.

On n'attend pas que je reprenne ici par le menu les textes et les faits accumulés dans ces pages. La compétence exceptionnelle de l'auteur est pour le public un sûr garant de l'exactitude des renseignements mis à sa disposition par la libéralité de M. Le Blant. Je signalerai seulement, parce qu'elle est importante, une question sur laquelle quelques personnes ne seront peut-être pas du même avis que le savant « martyrographe ».

Il s'agit des bases juridiques des poursuites dirigées contre les chrétiens. Voici, à peu près, si je comprends bien, comment raisonne M. Le Blant. Lactance (*Inst. diu.* V, 11) s'exprime ainsi : « Sceleratissimi homicidae contra pios iura impia condiderunt. Nam et constitutiones sacrilegae et disputationes iurisperitorum leguntur iniustae. Domitius, *De officio proconsulis*, libro VII, rescripta principum nefaria collegit, ut doceret quibus poenis affici oporteret eos qui se cultores Dei confiterentur. » Il s'agit ici d'un traité d'Ulpien dont une partie a été fondue dans le Digeste et la *Collatio legum*. Or, « le VII^e livre du *De officio proconsulis* est, avec le VIII^e, celui dont le Digeste contient le plus de textes, et je ne vois guère ce qui manque à ces fragments pour qu'au point de vue de la poursuite des chrétiens, l'œuvre d'Ulpien soit presque complète ». Les textes en question visent la lèse majesté et le sacrilège. « Ces deux crimes étaient ceux des chrétiens. » Tertullien l'affirme : « Sacrilegii et maiestatis rei conuenimur; summa haec causa, immo tota est » (*Apol.*, 10). Les Actes des martyrs prouvent de même que les chrétiens sont pourusivis à cause de ces crimes. Telle me paraît être, dégagée de tous ses accessoires, la pensée de M. Le Blant.

On sait que cette opinion n'est pas celle d'autres savants, MM. Duchesne et de Rossi. Ils croient que les chrétiens étaient poursuivis comme chrétiens. Les preuves sur lesquelles M. L. B. s'appuie sont plutôt en faveur de cette dernière thèse. Le texte de Lactance ne paraît pas laisser de doute. Il s'agit de peines infligées à ceux qui se confessent chrétiens, « eos qui se cultores Dei confitentur ». Dès lors, la première question du magistrat, après les préliminaires, sera : « Es-tu chrétien? » C'est précisément cet état de choses que les Actes présentent; M. L. B. en convient lui-même, dans un autre chapitre, il est vrai (pp. 168 et sq.).

Si, dans le cours de la procédure, le juge invite le fidèle à brûler de l'encens ou à adorer le génie de César, ce n'est pas pour provoquer le flagrant délit; c'est pour prouver de manière authentique la qualité de chrétien de l'accusé. Celui-ci a-t-il le malheur de succomber: on pourra le soumettre à la torture pour en tirer des révélations, mais on ne songera pas à le punir pour lèse-majesté, sacrilège ou magie; et cependant, dans la thèse de M. Le Blant, ces crimes auraient été bien réellement commis, l'abjuration ne serait pas qu'ils n'existent pas, le chrétien même apostat tomberait sous le coup des lois de droit commun. Je sais que parfois, surtout dans les dernières persécutions, l'apostasie

ne mettait pas toujours à l'abri des sévices ; mais ils étaient infligés par des magistrats fanatiques excités par la foule, qui sentaient combien précaire était leur victoire, voulaient prévenir les rechutes ou faire des exemples. Ces faits sont d'ailleurs isolés. Enfin, quand viendra le moment de rédiger la sentence, le motif sera toujours la profession du nom chrétien ; d'autres crimes peuvent y être mentionnés, mais à titre de conséquences. Les sentences, citées par M. L. B. comme preuves de son opinion, sont précisément rédigées dans cette forme : « *Speratum, Narzalem, ... et Secundam, christianos se esse confitentes, et imperatori honorem et dignitatem dare recusantes, capite truncari praecepio. — Pionium, sacrilegae uirum mentis, qui se christianum esse confessus est, ultricibus flammis iubemus incendi, ut et hominibus metum faciat et diis tribuat ultionem* » (*Acta sincera*, pp. 87 et 150 ; cité dans L. B., p. 57, n. 4 et 5). Ces formules mêmes nous aident à mieux comprendre quelle était la base juridique de l'accusation. Il y a deux parties dans ces sentences : 1° le condamné s'est avoué chrétien : c'est là proprement le crime ; 2° il est impie, sacrilège, coupable de lèse-majesté : ce sont les circonstances aggravantes ou révélatrices du crime. Ainsi l'on peut expliquer le mot de Tertullien, qui ne s'en tient pas à la forme juridique, mais va au fond de la question : « On nous poursuit comme chrétiens ; mais pourquoi poursuivre les chrétiens ? comme sacrilèges et coupables de lèse-majesté : voilà au fond à quoi revient l'accusation. » Et ce raisonnement, qui n'est pas ici une discussion de jurisprudence, mais une argumentation logique, sert à Tertullien de transition pour discuter quelques-uns des griefs allégués contre les chrétiens.

Les preuves données par M. L. B. peuvent donc se retourner contre lui. Il est donc plus probable que les chrétiens étaient poursuivis en vertu d'une loi spéciale. Cette loi avait été rangée par Ulpien dans le même livre que les lois concernant la lèse-majesté et le sacrilège, à cause de la connexité des crimes et de l'analogie des peines. Elle a disparu naturellement dans la rédaction des Digestes par les empereurs chrétiens. Il faut ajouter que d'ailleurs l'application a subi plus d'un changement au cours des siècles ; le chapitre consacré par M. L. B. aux « variations survenues dans le système des poursuites dirigées contre les chrétiens » est à cet égard des plus instructifs¹.

Cette question est la seule au sujet de laquelle quelques lecteurs du livre feront leurs réserves. Je n'ai pas besoin de dire qu'on trouve partout l'érudition la plus variée, puisée directement aux sources et appuyée par un ferme bon sens et une intelligence très nette des vieux

1. Je ne discute ici que les faits et textes cités par M. L. B. Il y a d'autre part toute une série de preuves positives développées par M. Duchesne, *Origines chrétiennes*, 109 sqq. ; voir aussi sur le mémoire de M. L. B. « l'appréciation polie, mais défavorable », de M. de Rossi, *Bullet.*, 1867, 29.

âges. En dehors de quelques détails ¹, ce qui choquera le plus sera le nombre assez grand de fautes d'impression, faciles à corriger, mais déplaisantes ².

Le grand mérite de l'ouvrage de M. L. B. est d'être une synthèse, une espèce de manuel. Sans doute les deux grandes histoires écrites par Aubé et par M. Paul Allard donnent sur les faits de cette lutte tout le nécessaire. Mais elles manquent d'introduction, ou de conclusion, d'un travail qui groupe systématiquement les traits généraux. C'est cette lacune que doit combler le livre de M. Le Blant. Il reste maintenant à écrire l'histoire littéraire des persécutions. On a sans doute des renseignements fragmentaires sur l'origine et la valeur de certains actes dans les deux ouvrages que je viens de mentionner et dans un autre livre de M. Le Blant, *Les Actes des martyrs, supplément aux Acta sincera de dom Ruinart* (1882). Mais sur d'autres sources importantes, sur les martyrologes, par exemple, on est réduit à consulter des dissertations traitant un point spécial et dues au P. de Smedt, à M. Duchesne, à M. de Rossi. On doit s'expliquer par là l'insuffisance de certains chapitres de M. Le Blant. Pour juger de la qualité des passions, il se fonde surtout sur le merveilleux qu'il y trouve : ce n'est pas un critère absolu, car il signale lui-même des faits étranges dans les actes les moins suspects. Un des motifs les plus sérieux de défiance qu'inspirent certains récits n'est même pas mentionné. C'est la pénurie et la sécheresse des renseignements dont dispose Damase au sujet des saints romains,

1. P. 52 et souvent : *condere iura* : on peut être sûr que cette fin de vers n'est pas authentique; le texte cité par M. Le Blant, ib., n. 1 est *iura condere*. — P. 81, *ante omnem cibum*, dans le célèbre texte de Tertullien sur l'Eucharistie (*ad ux.*, II, 5), est traduit par « avant chaque repas ». — P. 87 : cf. *Journal of hell. Stud.* XIII n° 1, p. 82. — P. 148 : la croyance que les divinités de l'Olympe se nourrissaient de la fumée des sacrifices est bien plus ancienne que l'époque chrétienne. — P. 168, l'analyse de la lettre de Pline au sujet des chrétiens est un peu superficielle. Il semble que Pline veut seulement dire qu'il ne s'est pas trouvé là quand on a instruit des procès contre les chrétiens. Il eût fallu citer l'édition Hardy et discuter sa théorie sur l'origine des premières persécutions. — P. 180, *catasta* est cité dans d'autres textes ecclésiastiques. — P. 185 sqq., n'y a-t-il pas une confusion entre l'instruction et le procès? — P. 195, le baptême de sang, mentionné ici avec ses références anciennes, eût dû au moins être signalé p. 156. — P. 228, « une seule fois, le mot *appello* se trouve sur la bouche d'un martyr (saint Romain) ». Le cas de saint Paul est pourtant célèbre et méritait d'être discuté. — P. 235, il aurait fallu résumer sur le crucifiement la discussion ancienne qu'il a provoquée, tandis qu'on doit attendre une assertion rapide et incidente à la p. 294; toutes les difficultés ne sont pas résolues. — Le côté philologique de l'érudition de M. L. B. n'est pas toujours à la dernière mode : il cite les *Acta Petri*, etc., dans l'édition Thilo; Minutius Felix, et non Minucius, etc.

2. Dès la p. 1 : *Dom. Ruinart*; p. 64, n. 1 : *de virignib* ; p. 84, n. 6 : *esee* ; p. 91, l. 16 : *monfrât* ; p. 102, n. 6 : *Evang. Nicomedi*, et souvent ; p. 112, n. 2 : *ἔτοιμος σοι εἶμι πρὸς...* ; p. 121, l. 11 du bas : saint *Albiciade* ; p. 144 : « aie pitié de son âge » ; p. 154, l. 13 de la note 9 de la p. précédente : *comprehendos* ; p. 192, n. 2 : *ἡ τις αὐτῆς εἴη καὶ...* ; p. 207, l. 3 du bas : *les répété* ; etc.

en regard de l'abondance des détails qui caractérise les récits du ^{vi}^e siècle. Entre les deux époques, l'imagination a rempli les vides d'une tradition qu'on avait laissé périr. Voilà ce qu'une histoire critique des documents hagiographiques pourrait nous apprendre. Malheureusement le livre qui étudiera l'origine des actes, la formation des martyrologes, la confection des calendriers ; qui groupera par régions les légendes et en déterminera les rapports littéraires ; qui datera les pièces et en séparera les textes anciens qu'on y a parfois insérés ; qui cherchera dans la tradition monumentale et dans les éléments topographiques d'un récit le fond solide sur lequel l'historien peut bâtir : ce livre là n'est pas encore écrit.

Paul LEJAY.

551. — *Vita S. Pauli Junioris* in monte Latro cum Interpretatione latina Jacobi S. I. Ercerptum ex *Analectis Bollandianis*, tom. IX (1892) Bruxellis, Typis Polleunis et Ceuterick, 1892. In-8, 120 p.

En publiant intégralement pour la première fois d'après cinq ou six manuscrits le texte grec de la vie de saint Paul le Jeune, les Bollandistes rendent service non seulement aux études hagiographiques, mais aussi à l'histoire générale. Cette biographie que Allatius a attribuée à Nicéphore Blemmidas, d'autres à Syméon Métaphraste sans preuves suffisantes, est sans doute l'œuvre d'un moine du mont Latros (jadis Latmos), lequel fut contemporain de Paul le Jeune ou des compagnons du saint. Il n'écrit pas sans élégance (le grec a résisté plus que le latin à la corruption), et la vivacité de ses récits, la précision des détails, nous prouve qu'il a sinon vu de ses yeux, du moins appris par des témoins directs les choses qu'il raconte. Le père Delahaye (*Extrait de la revue des questions historiques*, juillet 1893) a raison de dire pourtant que les nombreux miracles ou faits surnaturels dont il parseme son récit seraient difficilement acceptés par la Congrégation des rites : ils ne s'expliquent que par l'état d'âme des premiers chrétiens, et parce qu'ils vivaient et respiraient au milieu de légendes merveilleuses. Les historiens et les géographes tireront parti de cette publication qui révélera aux premiers des faits et des personnages peu connus, aux seconds de précieuses particularités topographiques.

On ignore la date précise de la naissance de saint Paul le Jeune, mais celle de sa mort est exactement mentionnée par le biographe, 15 décembre 965. Il finit ses jours sur le mont Latmos que saint Christodule appelait *δρος ἀθόρυβον*.

A. DELBOULLE.

552. — Wilhelm SCHERER. *Kleine Schriften*. Deux volumes in-8. 780 et 415 p. 15 mark et 8 mark. Berlin, Weidmann, 1893.

On avait déjà deux recueils d'essais et articles de W. Scherer ; le pre-

mier (*Vorträge und Aufsätze* sur l'histoire de la vie intellectuelle en Allemagne et en Autriche) avait été publié par l'auteur même en 1874; le second composé d'études sur Goethe (*Aufsätze über Goethe*) avait paru en 1886 par les soins de M. Erich Schmidt. Mais il restait encore beaucoup de petits écrits, de *kleine* ou *kleinere Schriften* qui méritaient d'être réunis et remis au jour en un troisième recueil. MM. Burdach et Erich Schmidt se sont chargés de ce soin. Le troisième recueil d'articles de Scherer forme deux volumes, dont le premier est édité par M. Burdach, et le second par M. E. Schmidt. On trouvera dans le premier les études sur le moyen âge (*Zur altdeutschen Philologie*) et dans le second les études sur l'époque moderne (*Zur neueren Literatur, Kunst und Zeitgeschichte*). Les deux érudits n'ont pu tout recueillir, non seulement parce qu'ils auraient grossi démesurément leur publication, mais parce qu'ils ne pouvaient insérer, par exemple, tous les articles que Scherer a donnés à l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, sans nuire aux intérêts de l'éditeur de cette *Biographie*. Mais ils n'ont rien omis d'important, rien de ce qui possède encore aujourd'hui une valeur scientifique, de ce qui montre d'une façon frappante le talent et le savoir du regretté professeur. Ils reproduisent même quelques petits articles parus dans la *Deutsche Rundschau* qui témoignent de l'esprit merveilleusement souple de Scherer et qui contiennent des observations neuves, des remarques suggestives. Pareillement ils n'ont pas exclu des articles publiés par des journaux politiques et que certains lecteurs ne liront pas sans plaisir ni profit, comme les articles contre la réforme de l'orthographe ou sur la légende du Wasenstein. On ne peut donner ici la liste des morceaux admis dans le recueil; disons seulement qu'à la fin du premier volume se trouve un index (rédigé par M. W. Ranisch) et qu'à la fin du second, figure une bibliographie complète des œuvres grandes et petites de Scherer, dressée par M. Burdach.

A. C.

553. — **Documents** publiés par la Société de l'histoire de Normandie, 2^e série, 423 p. in-8. Rouen, ap. Lestringant. Prix : 12 fr.

Ce volume contient des articles fort intéressants. Citons d'abord l'opuscule intitulé : *De miraculis quæ in ecclesia fiscanensi contigerunt*, édité d'après une copie de Du Moustier, mais amendé en plusieurs endroits et sagement annoté par l'abbé Sauvage¹. Le récit de ces miracles date des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, et il est dû sans doute aux moines de l'abbaye de Fécamp : l'un d'eux même raconte naïvement comment

1. M. l'abbé Sauvage a été enlevé dans la force de l'âge, il y a quelques mois, par une mort subite. Il avait entrepris de faire l'histoire des grands saints du diocèse de Rouen, et l'on se rappelle peut-être que nous avions rendu compte ici de sa *Vie de saint Mellon*. M. l'abbé Tougard a consacré au savant qui fut son ami une notice intéressante dans la *Normandie littéraire*.

il fut puni de sa voracité en avalant une arête de poisson qui lui resta « *inter angustias inferioris gutturis* », et dont il ne fut débarrassé qu'en invoquant, devant la croix, la miséricorde du médecin tout puissant. Ça et là quelques anecdotes nous renseignent sur les mœurs et les usages de ces temps lointains, sur certaines pratiques pieuses qui, après huit siècles, n'ont pas encore disparu. L'histoire même peut tirer profit de cette publication : on y lit, par exemple, que Guillaume Le Roux en guerre avec son frère Robert Courte-Heuse, duc de Normandie, arma de vrais corsaires, *maris custodes quos illi piratas vocant*, pour surveiller l'embouchure de la Seine.

Le Compte du Clos des Galées de Rouen ¹ pour 1382-1384, jusqu'alors inédit et publié par M. Bréard à qui nous devons le Journal du rude marin honfleurais Jean Doublet, est un document précieux à la fois pour l'histoire de la marine et pour celle de la langue française. Dans la première partie qui contient huit chapitres figurent des paiements pour achat et transport de matériel, ouvrage de charpenterie, de serrurerie, achat d'enseignes et de bannières aux armes de France et aux armes de l'amiral, fabrication de viretons empennés, de gros canons et de plommées, voyages, menus messages et gages d'officiers. La seconde partie est une suite d'inventaires dressés à Rouen, à Harfleur et à Honfleur, qui font mention des navires et approvisionnements réunis dans ces ports. On chercherait inutilement dans le *Glossaire nautique* de Jal et ailleurs les vieux termes alors usités pour signifier la voilure, la mâture, les armes de guerre, les agrès, les manœuvres de toute espèce qui servaient aux galères et aux barges. Je laisse à d'autres plus habiles à trouver le sens précis des mots suivants : *aignen*, *aissat* (uns aissas et une boline), *amant*, *anquil*, *baron*, *barbette*, *boutefore*, sortes de câbles ou de cordages; *caonchois*, *corillon*, *cotevale*, *dronc*, *espec*, *espercine*, *esqueteau*, *esquiembieu*, *esquieu*, *estaminare*, *marcheproie*, *oste*, *orche*, *palmare*, *patesque*, *tambrois*, *wadel*, qui désignent je ne sais quels agrès. D'autres vocables encore en usage dans la marine, *écore*, *écorer*, *écope*, *dallot*, *couet*, *bonnette*, *brusquer*, *bitte*, *accotar*, ont déjà cours à cette époque. Je regrette de ne pas les avoir connus à temps afin d'en faire profiter l'historique du *Dictionnaire général*.

MM. l'abbé Blanquart et Régnier nous donnent ensuite « Le tableau de l'église de messieurs saints Gervais et Prothais de Gisors », description en vers écrite en 1629 par Antoine Dorival, Gisortien. Ce poème de deux mille quatre cents vers était resté jusqu'alors inédit. On s'attend bien que ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais comme le disent les édi-

1. Dans le *Débat des Heralx d'armes de France et d'Angleterre* (p. 30, A. T.), il est dit que « Charles roi de France, le Quint, qui fut moult sage prince, et mit galiotage sus » fit le Clos de Rouen. C'est une erreur qui a été relevée par l'éditeur L. Pannier. C'est à la fin du xiii^e siècle et au commencement du xiv^e qu'appartiennent les premières mentions du Clos des Galées que les Rouennais détruisirent à l'approche des Anglais en 1418.

teurs, il ne faut y regarder que le côté documentaire et pardonner à la forme en faveur du fonds. La description est scrupuleusement exacte et a toute la valeur d'un état de lieux. Cet Ant. Dorival, fils d'un *estaimier*, et peut-être estaimier lui-même, semble avoir été un lecteur assidu de Du Bartas dont il n'a pris que les défauts, c'est-à-dire la diffusion et l'emphase. Évidemment il n'avait jamais entendu parler de Malherbe. La province, en ce temps-là, retardait en littérature, comme en toutes choses, de cinquante ans sur Paris; voilà pourquoi Dorival usé encore de termes comme *extogiter*, *architecteur*, *cartouché*, *coquillé*, *imageur*, *carole*, *bassis*, *canalet*, et de ces composés chers aux poètes de la Pléiade, tels que *porte lumière*, la *mer roule-sable*, le *verre donne-jour*, un *pied corne-ferré*, etc. Ce qui est digne de remarque, c'est que Dorival qui, dit-il, « n'avait jamais hanté les fécondes écoles » emploie avec justesse les mots propres à l'architecture et à la peinture.

Le volume se termine par « Une information faite à Caudebec sur les personnes qui ont favorisé le duc Charles d'Orléans et ses alliés » (1411-1412), et par « quelques documents historiques extraits des Plumitifs de la Cour des comptes, aides et finances de la Normandie », dus aux recherches de M. Ch. de Beaurepaire, l'érudit et infatigable archiviste de la ville de Rouen. Les noms de Bossuet, de Malherbe, de Corneille, qui figurent dans quelques-uns de ces documents suffiront à en montrer tout l'intérêt.

A. DELBOULLE.

554. — *Jeanné d'Arc en Berry et l'ancienne fête dite « de la pucelle » à Bourges, avec des documents et des éclaircissements inédits*, par Lucien JENY, vice-président de la Société historique du Cher, conseiller à la Cour d'appel de Bourges, et P. LARÉMY D'ARC, lauréat de l'Institut, avocat à la Cour d'appel d'Aix. Nouvelle édition, revue, illustrée et notablement augmentée. Paris, librairie Techener; Bourges, tous les libraires. 1893, in-8 de 197 p.

La première édition de *Jeanne d'Arc en Berry* m'avait paru excellente. La nouvelle édition me paraît meilleure encore. J'ai tant de confiance dans le zèle et dans l'habileté des deux auteurs, que je crois pouvoir déclarer que leur prochain troisième édition ne laissera rien à désirer.

T. DE L.

555. — *Gotthold Ephraim Lessings sämtliche Schriften hrg. von Lachmann*, 3^e Aufl. besorgt durch Franz MÜNCKER. Achter Band. Stuttgart, Göschen. 1892. In-8, 377 p. 4 mark 50.

Ce huitième volume de la 3^e édition du Lessing-Lachmann renferme les Lettres sur la littérature contemporaine (*Briefe die neueste Literatur betreffend*), les deux préfaces de la traduction du théâtre de Diderot, la Vie de Sophocle (*Sophokles, von dem Leben des Dichters*)

et un fragment d'une traduction de l'*Ajax* du poète grec (p. 376-377). L'éditeur, M. Muncker, s'est acquitté de sa tâche avec son soin habituel. Il a, par exemple, vérifié toutes les citations que fait Lessing dans les « Lettres sur la littérature contemporaine », et dans la « Vie de Sophocle ». Il ne donne pas le Théâtre de Diderot, tel que Lessing l'a traduit, et n'admet que les deux préfaces ; mais, si l'édition qu'il entreprend, a du succès, il compte publier, dans un ou plusieurs volumes de supplément, les traductions les plus importantes de Lessing.

A. C.

556. — **Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier**, fondatrice du généralat de la Congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers, par M. le chanoine PORTAIS. 2 vol. in-8, avec portraits. Paris, Delhomme et Briquet ; Angers, Germain et Grassin, 1893.

557. — **Les Feuillades du Champ des Martyrs**, Mémoire rédigé en 1816 par M. l'abbé GAUGET, publié et annoté par E. QUERUAU-LAMERIE. 1 vol. in-8. Angers, Germain et Grassin, 1893.

558. — **Les Artistes angevins au Palais des Marchands** (XVII^e-XVIII^e siècles). par Adrien PLANCHENAU, archiviste-paléographe. Brochure in-8. Angers, Lachèse et Cie. 1893.

I. — M. le chanoine Portais vient de publier un important travail sur la vie et les œuvres de la sœur Pelletier, fondatrice du généralat de la congrégation de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur d'Angers. Je n'ai pas à rappeler ici quel secours considérable la société a tiré de l'œuvre du Bon-Pasteur et des Madeleines, au point de vue de la moralisation de certaines classes. Je ne dirai pas non plus quels précieux auxiliaires ces maisons de refuge ont été, jusqu'à ces dernières années, pour l'administration pénitentiaire. Celle-ci, en effet, sur l'heureuse initiative d'un préfet de Maine-et-Loire, M. Gauja, leur a, pendant plus de quarante années, confié la garde des malheureuses fillettes frappées de condamnations pénales et que l'atmosphère de la maison centrale eut définitivement perverties. Il serait difficile de dire le grand nombre de ces pauvres êtres remises dans le droit chemin, grâce à ces œuvres dont la sœur Pelletier fut moins encore la restauratrice, il y a soixante-quinze ou quatre-vingts ans, que la propagatrice infatigable.

Le travail de M. P. est considérable et forme deux forts volumes in-8°. Je ne dissimulerai pas que, simple profane, j'eusse préféré le voir écrit dans un style moins religieux. Mais je dois convenir qu'il répond parfaitement, tel qu'il est, au but de l'auteur, qui est, si je ne me trompe, de poursuivre la béatification de la modeste et sainte femme dont il s'agit. Je suis absolument inapte à étudier ce côté de l'ouvrage de M. Portais ; je n'y essaierai même pas, me contentant de montrer seulement l'intérêt historique qu'il présente.

L'ouvrage débute par une étude savante, bien que très résumée, sur les institutions destinées, jusqu'à la Révolution, à recueillir et à moraliser

les femmes perdues, et sur l'état où ces institutions se trouvèrent, une fois passée la tourmente révolutionnaire (I, p. 1-18). L'auteur entre ensuite immédiatement dans son sujet par le récit de la naissance et des premières années de Rose-Virginie Pelletier, devenue plus tard la sœur Marie de Sainte-Euphrasie. A propos de cette naissance survenue à Noirmoutier (Vendée) le 3 juillet 1799, M. P. fait un examen très approfondi de la situation politique et religieuse du Bas-Poitou, de 1787 à 1800, et les amateurs de l'histoire vendéenne trouveront dans ces pages d'intéressants renseignements puisés presque toujours à bonne source. Il nous donne ensuite de curieux détails complètement ignorés des historiens sur le rétablissement du culte et des congrégations religieuses dans l'Ouest, après la Révolution; il traite habilement l'histoire de l'influence et des agissements des trois évêques d'Angers sous lesquels la sœur Pelletier exerça son ministère : Mgr Montault, le premier évêque d'Angers après le Concordat, Mgr. Paysan et Mgr. Angebault. Ce dernier prélat, moins intelligent que ses deux prédécesseurs, et cédant à un sentiment de vanité peu explicable, ne comprit pas toute l'importance qu'avait pour son diocèse une institution aussi florissante que le Bon-Pasteur d'Angers, et il ne cessa de lui susciter des difficultés. Le second volume de M. Portais a trait, à peu près exclusivement, à la partie religieuse de la vie de la sœur Pelletier, je n'y insisterai donc pas, si ce n'est pour signaler l'excellence pratique et *humaine* des conseils donnés par cette dame à ses religieuses, et qui sont marqués au coin du plus pur bon sens et de la plus grande charité.

II. — C'est aussi l'œuvre d'un prêtre angevin, que vient de publier M. E. Queruau-Lamerie. L'abbé Gruget, nommé curé de la Trinité d'Angers, le 26 avril 1784, dut cesser ses fonctions en 1791, par suite de son refus de prêter le serment constitutionnel. Il n'obéit point aux lois de déportation et resta caché à Angers ou aux environs pendant toute la durée de la Terreur. Ayant repris ses fonctions, il rédigea, en 1816, sur la demande de son évêque, un « *Recueil des faits qui ont eu lieu à l'occasion des victimes massacrés en haine de Dieu et de la Royauté et dont les corps ont été déposés au Champ des Martyrs dans les mois de janvier et de février 1794* ». Le titre est un peu long, mais il a le mérite d'indiquer les intentions de l'auteur. Dans tout l'Ouest, on appelle *Champs des Martyrs* les lieux de sépulture des victimes de nos luttes à la fin du siècle dernier. M. L. a accompagné le texte du curé Gruget de notes et d'appendices fort curieux, dont il a puisé les éléments dans les archives des diverses commissions militaires et tribunaux révolutionnaires qui se sont succédés à Angers et aux environs, et dont les dossiers se trouvent au greffe de la Cour d'Appel de cette ville. On sait qu'à la suite du siège d'Angers (13 et 14 frimaire an II), de nombreux Vendéens avaient été arrêtés dans les environs. Ils furent immédiatement fusillés par ordre des représentants Hentz et Francastel; d'autres, en grand nombre, furent guillotins. Mais, malgré tous

ces moyens expéditifs, les prisons s'encombraient de plus en plus, les maladies épidémiques y faisaient des ravages terribles et menaçaient d'atteindre les habitants de la ville. Il fallait aviser. « La loi condamnait à mort tous ceux qui avaient porté les armes contre la République, or la plupart des prisonniers vendéens reconnaissaient avoir fait partie de l'armée royaliste. Inutile, par conséquent, de les juger régulièrement. Leurs aveux suffisaient à eux seuls pour les condamner. » (p. 72) C'est alors que la commission militaire, sur l'avis des représentants en mission, envoya dans les prisons des commissaires *recenseurs* chargés d'interroger les détenus et de désigner ceux qui devaient être exécutés sans jugement. Un simple signe, la lettre F, placé en marge d'une liste, en face du nom d'un détenu, désignait celui-ci pour la fusillade. Peut-être, même en admettant la théorie des représentants relativement aux vendéens pris les armes à la main, l'application de cette justice expéditive faite à plusieurs centaines de femmes paraîtra-t-elle excessive. Grâce aux importants documents officiels qu'il a consultés, M. Lamerie a pu donner une liste authentique, quoique forcément incomplète, des personnes exécutées à cette époque à Angers. Le lecteur y trouvera des noms intéressants tout l'Ouest et le Nord-Ouest, une partie du Midi, et même certaines autres régions.

III. — M. Adrien Planchenault vient de publier un petit travail très documenté sur *les Artistes Angevins, au Palais des Marchands*, pendant le ^{xviii}^e et le ^{xviii}^e siècles. Les Archives départementales de Maine-et-Loire, si riches en documents précieux, renferment entre autres les papiers de l'ancienne juridiction consulaire d'Angers; c'est-là que le jeune auteur a puisé les principaux éléments de son étude. Les juges-consuls d'Angers étaient puissants; ils s'étaient fait bâtir au ^{xvii}^e siècle un palais connu couramment sous le nom de « Palais des Marchands ». Des sculptures de beau style et des statues ornaient l'extérieur de ce monument. L'intérieur était tapissé de haute-lisse et orné de peintures spécialement commandées par les magistrats. Les patientes recherches de M. Planchenault lui ont permis de retrouver les auteurs de ces œuvres, aujourd'hui presque toutes disparues, et d'ajouter encore quelques noms au livre d'or des *Artistes Angevins* si soigneusement dressé, il y a quelques années, par le distingué M. Port.

Cette petite étude rétrospective d'art local ne manque pas de saveur et, dans une liste fort curieuse dressée par l'auteur, nous trouvons les noms des artistes, leurs œuvres, la date de l'exécution et les prix payés pour chacune d'elles. Ces prix sont à comparer avec ceux du jour. Je ne puis à ce sujet ne pas citer cette pièce relative au peintre Jean Ernou, pour deux toiles peintes en 1679 : « Pour avoir fait le portrait du roi en grand, vestu en son habit de justice et le tout en couleurs fines, 70 livres. — Pour un tableau d'un crucifix mort, très bien recherché, 80 livres. » Il y a, dans cette étude en quelques pages, une série de

documents vraiment intéressants, non seulement pour l'histoire locale, mais encore pour l'histoire de l'art en général aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

559. — Julius ECKARDT. *Figuren und Ansichten der Pariser Schreckenszeit, 1791-1794*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1893. In-8, 449 p.

Le livre contient dix études : Robespierre, Danton, Saint-Just, Fouquier-Tinville, M^{me} Tallien, Joséphine Beauharnais et Delphine de Custine, Marat, Hebert et Chaumette, les étrangers dans le Paris révolutionnaire, Drouet. L'auteur, M. Eckardt, écrit bien et sait mettre en œuvre les renseignements et documents qu'il a puisés dans les œuvres françaises. Son livre intéressera sûrement le public allemand. On remarquera, par exemple, le jugement qu'il porte sur Danton (*der rohe Empiriker*, p. 100) et la comparaison qu'il institue entre Robespierre et le Mirabeau de la populace : « comparé, dit-il à peu près, à la façon froide et hypocrite du grand-prêtre de la Terreur, le cynisme sensuel et rude de Danton rafraîchit et fait du bien » (p. 180). Il a recueilli soigneusement et arrangé fort habilement les documents rassemblés par ses devanciers sur Saint-Just qu'il reconnaît avec raison comme le plus capable des commissaires de la Convention aux armées (p. 241). Mais il ignore les documents publiés naguère par M. Regis et qui prouvent que Saint-Just fut enfermé à Picpus, dans une maison de détention secrète, sur les prières instantes de sa mère, pour avoir volé l'argenterie et les bijoux de la maison paternelle (p. 193). Il prétend que le jeune conventionnel ne posséda jamais la trace d'une émotion « sentimentale » (p. 198). Il répète avec Nodier et tous ses prédécesseurs que le représentant fit fusiller le général *Eisenberg*, qui, de son vrai nom, se nommait Isambert (p. 235) et il croit encore que Nodier a pris des leçons de grec avec Euloge Schneider et que ce jeune garçon de treize ans avait été arrêté comme complice du prêtre allemand (p. 238). Les études sur M^{mes} de Beauharnais et de Custine sont bien superficielles; M. E. dit tout simplement que Delphine a « compté Chateaubriand parmi ses adorateurs les plus zélés et les plus fidèles » (p. 343). L'article sur Marat n'est qu'un feuilletton. Dans les pages consacrées à Hébert, il n'est pas question de ses débuts qui sont aujourd'hui connus, et le lecteur n'a aucune idée du style du *Père Duchesne*. Nous comptons trouver quelques documents curieux dans le chapitre qui traite des « étrangers dans le Paris révolutionnaire » : M. Eckardt n'y parle que de Schlabrendorf (d'après Varnhagen d'Ense et les papiers de Jockmann qu'a publiés Zschokke), de Trenck, de Grace Elliot, et encore très brièvement. Quant à l'étude dont Drouet est l'objet, elle ne renferme rien de nouveau et reproduit tout ce qu'on savait déjà sur la fuite de la famille royale : l'auteur ignore que Drouet guida Napoléon sur le champ de bataille de Valmy (en juillet 1807) et reçut à

cette occasion la croix de la légion d'honneur, qu'après les Cents Jours, il fut successivement garçon d'écurie à Saint-Denis, ouvrier bottier à la légion des Hautes-Alpes, fabricant d'eau-de-vie de sarment à Mâcon ¹.

A. CHUQUET.

560. — **Politische Correspondenz Karl Friedrichs von Baden 1782-1806**, hrsg. von der BADISCHEN Historischen Commission, bearbeitet von B. ERDMANNSDÖRFFER. Zweiter Band 1792-1797. Heidelberg, Winter, 1892. In-8, XLVII et 651 p. 20 mark.

Ce deuxième volume, édité par M. B. Erdmannsdörffer, (le troisième est confié à M. Obser) renferme une foule de documents importants sur l'histoire de la politique badoise dans les années 1792-1797. On y voit d'abord le margrave Charles Frédéric négocier avec la cour de Vienne la conclusion d'un traité de subsides qui mettrait un régiment à la disposition de l'empereur; la négociation échoue. Néanmoins Bade réussit à signer une convention avec l'Angleterre: Meier et Brauer sont hostiles à ce projet; mais Reinhard et le ministre Edelsheim lui sont favorables et désirent que Bade intervienne activement dans la guerre, pour avoir plus

1. P. 17. Robespierre a été élevé au Collège Louis-le-Grand et non à *Saint-Louis*; — p. 111 lire Mouchet et non *Mouchat*; Saint-Huruge et non *Hurugue*; Lazowski et non *Lazuski*; Fournier revenait, non des États-Unis, mais de Saint-Domingue; — p. 115 Mandat et non *Mandat*; Röederer était procureur-syndic et non « président du département »; — p. 164 Lescot et non *Lescant*; — p. 192 Volney et non *Volny*; — p. 194 l'ami de Saint-Just se nommait Thuillier, et non *Thuriot*; — p. 196 Lauraguais et non *Lauranguais*; — p. 235 Isambert (qui nous délivrera de *Eisenberg* ?) fut fusillé (et non « exécuté ») seul (et non avec « ses officiers d'état-major »), pour avoir abandonné le fort Saint-Remy (et non pour avoir été « surpris à Bischwiller »); — p. 239, c'est le 15 décembre, et non le 21 que Schneider fut exposé sur la guillotine; — p. 242-243 la querelle de Saint-Just et des représentants Lacoste et Baudot est confusément rapportée; — p. 243 Saint-Just et Le Bas n'assistaient pas à la bataille du Geisberg qui est du 26, et non du 22 décembre; Landau fut débloqué le 28, et non le 24; Kaiserslautern fut occupé, non pas *kurz zuvor*, mais le 1^{er} janvier 1794; — p. 244 Gateau et non *Gatteau*; — p. 270 Fouquier-Tinville naquit à Hérouel (et non à *Héroul*), et il était fils, non de « pauvres paysans », mais d'un homme qui se disait écuyer et seigneur d'Hérouel; sa première femme était une Saugnier (non *Saugnier*); — p. 280 la Marlière et non *Demarlière*; — p. 299 le premier mari de M^{me} Tallien se nommait le chevalier et non le *marquis* de Fontenay; — p. 306 la lettre de Thérésie à Tallien n'est pas absolument exacte dans les termes; — p. 307 Tallien épousa Thérésie le 6 nivôse, et non le 22 thermidor; — p. 311 M^{me} Tallien eut de 1798 à 1803 (non 1802), cinq, et non trois enfants; — p. 318 Custine n'était pas alors « gouverneur de Toulouse et maréchal de camp »; — p. 366-367 Petion et non *Péthlon*; — p. 416 Malden et non *Mulden*; — 418 Agoult et non *Agout*; — p. 435 l'« inconnu » s'appelait Bayon; — p. 439 Defermon et non *Defermont*; — p. 446 le nom sous lequel Drouet se cachait à Mâcon, était *Mergesse* et non *Merger*; il vivait dans cette ville avec une demoiselle Mencke, de Kreuznach, qu'il avait enlevée à son mari, un nommé Normand; cette femme Normand faisait à Mâcon un petit commerce de pâtisserie; elle revint à Sainte-Menehould après la mort du conventionnel et l'on m'a dit qu'elle vendit longtemps des gâteaux à la porte du collège.

tard sa part de butin, *auch mit zur Theilung zu kommen* ; le 21 septembre 1793 le margrave consent à mettre à la solde de l'Angleterre pour trois années un corps de 754 hommes, pourvu que ce corps ne serve pas sur la flotte et (article secret) en Angleterre, en Irlande et à Gibraltar. Edelsheim s'indigne vainement de ce « pygmée de traité » et refuse d'y apposer sa signature ; les Badois partent pour la Belgique. Puis, les *actes* du volume nous montrent Bade levant des milices et fournissant son contingent à l'armée d'empire que commandait le duc de Saxe-Teschén (à noter en ce point les renseignements biographiques de l'introduction sur le jeune frère et successeur d'Edelsheim). Un curieux épisode, presque ignoré jusqu'ici, et que les « actes » nous révèlent jusque dans le moindre détail, c'est l'essai d'un nouveau *Fürstentum*, d'une « union des princes » destinée à unir les petits souverains de l'Allemagne contre la propagande révolutionnaire. L'idée de cette confédération est due au margrave et au jeune Edelsheim ; mais celui qui fait les plus grands efforts pour la mettre à exécution, est le Palatin Fr.-L. de Botzheim, esprit enthousiaste, un peu bizarre, plein de haine contre la France. Naturellement, cette « union » échoue ; le landgrave de Hesse-Cassel approuve le margrave de Bade et compte obtenir ainsi le chapeau d'électeur ; mais le landgrave de Hesse-Darmstadt, le prince de Dessau, le duc de Weimar se tiennent à l'écart, et Charles-Auguste, tout en reconnaissant qu'il est nécessaire de déployer tous les moyens pour protéger l'ordre, la religion et la vraie liberté et qu'il faut prendre des mesures vigoureuses contre le mal, *gegen das Uebel*, avoue tristement à Charles-Frédéric : « Je ne puis vous cacher qu'une guerre avec la France ne peut avoir de bonnes suites, qu'on devrait faire à l'empereur les représentations les plus pressantes pour conclure la paix le plus tôt possible, que cette paix sera désavantageuse et mauvaise, mais qu'elle sera sûrement le moindre mal à attendre » (p. 244). Cette paix est signée à Bâle d'abord par la Prusse, puis par Hesse-Cassel ; mais Bade hésite encore, et ce n'est qu'après la chute de Düsseldorf et de Mannheim, après les succès de Pichegru et de Jourdan que le margrave négocie secrètement avec la France par l'intermédiaire d'un homme « dont le nom se lit jusqu'au milieu de notre siècle sur toutes les pages importantes de l'histoire badoise », le baron de Reitzenstein qui prend les conseils de Hardenberg et qui croit fermement que le *système autrichien* ruine le margraviat et tend à l'incorporer bientôt à la monarchie de Habsbourg (p. 340). Les victoires de Clerfayt et de Wurmser retardent un instant cette paix séparée ; mais l'année suivante Moreau est vainqueur, le margrave fuit, les Français entrent à Karlsruhe, et, de même que le Wurtemberg, Bade se décide enfin à traiter. Le 22 août 1796, Reitzenstein signe la paix. L'éditeur du volume nous communique les instructions secrètes de l'envoyé badois ; on y remarque cet article, qu'« il faut tâcher d'obtenir le plus possible pour l'arrondissement » du margraviat et n'épargner dans ce dessein « ni peine ni argent » ; Bade s'agrandira

sans doute aux dépens de l'Autriche, mais on doit « se prêter aux circonstances » et « ce serait une duperie fort blâmable que de vouloir faire parade d'une délicatesse tout à fait inutile qui n'empêcherait nullement le partage, mais le rendrait seulement disproportionné et préjudiciable pour notre future existence politique » (p. 450). Outre ces instructions, on nous donne les rapports de Reitzenstein. « La frontière du Rhin, écrit ce jeune diplomate, est irrévocablement décidée pour la République française; ainsi il est d'une nécessité absolue de ne pas me lier les mains par des demi mesures; il nous faudra prendre ce que nous pourrons » (p. 453). Mais Bade trouve à qui parler; on signe ici, disait Sandoz-Rollin, et on ne discute pas. Malgré ses instructions, Reitzenstein se hâte de signer un traité assez désavantageux qu'il juge inévitable : n'y avait-il pas un parti puissant qui désirait remanier le cercle de Souabe, le détacher de l'Allemagne, en former un « système fédératif » dont la maison de Wurtemberg serait le *directeur* (p. 502), et dans ce cas, l'existence de l'état badois ne courait-elle pas de sérieux dangers; le margrave ne serait-il pas, comme MM. de Wurtemberg s'en glorifiaient déjà, dépouillé de la souveraineté (p. 505)? Charles-Frédéric, encouragé par de nouveaux succès des Autrichiens, refuse d'abord de ratifier les conditions acceptées par Reitzenstein; mais finalement, et après de longs délais, de grands attermoiements, il cède et accepte le traité à la fin de décembre 1797. Le volume se termine par la mission du lieutenant-général Geusau à Pétersbourg (pour féliciter le nouvel empereur Paul I^{er}) et par un utile index. On devra savoir le plus grand gré à M. Erdmannsdörffer de cette publication qui, par la précision de son introduction, par la clarté des analyses, par l'exacte et correcte reproduction des textes, ne laisse rien à désirer.

A. CH.

561. — **Histoire de mon temps.** Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par M. le duc d'AUDIFFRET-PASQUIER. Tome premier, 1789-1810. Paris, Plon, 1893. In-8, 536 p. 8 fr.

Sans être aussi importants qu'on l'aurait cru, les *Mémoires* du chancelier Pasquier sont intéressants et renferment des particularités curieuses. Ils nous introduisent tout d'abord dans le monde parlementaire d'avant 1789. Puis ils nous font voir le Paris de 1789, de 1790, de 1791 : le conseiller Pasquier assistait, à côté de M^{lle} Contat, à la prise de la Bastille; il s'est présenté aux Tuileries après le 6 octobre et il a vu le roi résigné et la reine dont « la douleur avait quelque chose de plus ferme et qui laissait percer l'indignation »; il retrace la physiologie de la capitale après la fuite à Varennes; il représente le spectacle qu'offrait à cette époque le Palais Royal, etc. Il vit l'exécution de Louis XVI et il assure qu'une stupeur profonde s'était étendue sur la ville. Réfugié pendant la Terreur à Champigny et ensuite à Montgé

près Juilly, arrêté néanmoins, sauvé par Levasseur, menacé de nouveau d'arrestation, fuyant vers la frontière, appréhendé à Amiens, conduit à Saint-Lazare, mis en liberté, il alla vivre à Croissy, « réduit au strict nécessaire, cultivant son jardin ». Au bout de deux ans, vers le 18 fructidor, il vint habiter la Sarthe et il fournit, à propos de ce séjour, quelques détails sur la chouannerie. Il était à Paris lorsqu'eut lieu l'entreprise de la machine infernale, et il donna asile pendant deux nuits à l'enragé Brulart. On notera les renseignements — qu'il assure tenir de Rovigo — sur la conspiration militaire où étaient entrés Donnadieu, Mounier, Lecourbe, ainsi que sur la conspiration de Georges et la mort du duc d'Enghien ou, comme il dit, le crime de Vincennes. Il fait un grand éloge du Consulat; « si la rapidité des destructions avait été prodigieuse, celle des restaurations ne l'a guère été moins ». Il insiste sur le sacre de Bonaparte : « Les fruits que l'Empereur a recueillis de la consécration papale ont été pour lui d'une valeur infinie et il en a ressenti les bons effets jusqu'à la fin de sa carrière.... à dater de 1805, il a été le légitime souverain de la France, aux yeux de la nation prise dans son ensemble. » Il montre Napoléon « mettant la main sur tout », et, « grâce à cette concentration du pouvoir, la paix revenue au dedans et la gloire au dehors ». Les portraits abondent à cet endroit du volume : Lebrun, doux et égoïste; Cambacérès, qui joint à la netteté du jugement et à la science étendue du jurisconsulte l'amour de la représentation; Fouché, fait pour le ministère de la police qui s'exerce « par les causeries beaucoup plus que par le travail du cabinet »; Talleyrand, courtisan habile, sachant se présenter comme un intermédiaire naturel et commode entre la France ancienne et la France nouvelle, « incapable d'être arrêté par une idée morale » et « manquant de délicatesse dans les sentiments »; Maret, Portalis, Regnault, Defermon, les principaux membres de ce Conseil d'État où « les premiers talents dans tous les genres ont été presque tous appelés ». M. Pasquier appartient bientôt à ce Conseil; maître de requêtes, puis conseiller, le voilà préfet de police et successeur de Dubois; « vous avez été magistrat, lui dit Napoléon, et c'est comme tel que je vous ai choisi ». L'auteur des *Mémoires* parle longuement de son administration et des réformes ou améliorations qu'il introduisit, des complots qu'il découvrit. Mais il ne cesse, tout en retraçant ses propres actes, d'exposer la situation de l'Empire et d'apprécier les grands événements; il indique les motifs qui déterminèrent Napoléon à épouser une archiduchesse d'Autriche; il fait le portrait de Louis Bonaparte et des sœurs de Napoléon, du cardinal Maury; il raconte de quelle vive et violente façon Napoléon apostropha l'abbé d'Astros et quelle sortie il fit au Conseil d'État contre Portalis, confident de l'abbé; il blâme la conduite de l'empereur à l'égard de l'Église : « Napoléon a prétendu défendre et même exagérer les libertés de l'Église gallicane, et il en a été de cette prétention comme de celle d'accroître hors de toute mesure l'étendue de l'Empire; il a fini

par n'être plus en état d'assurer à la France ses anciennes frontières et il nous a livrés presque sans défense à l'esprit ultramontain et aux envahissements du pouvoir pontifical. » Le volume se termine au départ de Napoléon pour la campagne de Russie, l'entreprise, disait-il à M. Pasquier, la plus grande, la plus difficile qu'il eût encore tentée ¹.

A. CH.

562. — Henry HOUSSAYE. 1815. La première Restauration. Le retour de l'île d'Elbe. Les Cent jours. Paris, Perrin, 1893, In-8, 636 p. 7 fr. 50.

Il est inutile d'insister longuement sur un livre qui a eu en quelques mois plusieurs éditions. L'auteur abuse du mot *perturber*, et nous n'aimons guère l'expression *rancune ulcéreuse*; mais le récit se déroule naturellement, de la façon la plus dramatique et la plus vraie, et une foule de petits faits, tirés des archives, viennent l'éclairer, l'animer : M. Houssaye a raison de parler de la *multitude* des documents qu'il a consultés. On remarquera surtout les pages consacrées à la marche de Napoléon et à sa rentrée dans Paris. Mais ce qui peut-être réussit le mieux à l'auteur, c'est le tableau de l'opinion, l'expression des sentiments de la population française, de la bourgeoisie, du peuple, de l'armée. Jamais on n'a mieux montré, d'une manière plus complète et plus saisissante, le mécontentement qu'avaient excité les Bourbons et les dispositions que Napoléon trouva à son retour ou que produisit la nouvelle de son débarquement. On ne lit pas avec moins d'intérêt la dernière partie du volume que M. Houssaye a intitulée Les Cent Jours. Il y a là toutefois un manque d'équilibre. L'auteur nous dit que Napoléon, d'abord si chaleureusement acclamé, voit bientôt s'éteindre l'enthousiasme, s'évanouir la confiance. Sans doute, c'est qu'on réfléchit, c'est qu'on craint que Napoléon ne supprime les libertés publiques, c'est qu'il a contre lui les préfets, les maires, les curés, c'est qu'il ne peut maintenir la paix, c'est qu'il a contre lui l'Europe. Mais pourquoi lisons-nous, quelques pages plus loin, que, même dans la période la plus troublée de ce règne éphémère, la moitié de la France est restée bonapartiste? Ces légères critiques n'atténuent pas la valeur de ce livre si plein de curieux détails et si vivant qui fait voir sous toutes ses faces la France de 1815, qui montre au premier plan Napoléon et Louis XVIII, Talleyrand et Fouché, Ney et Macdonald, mais qui n'oublie pas les ouvriers, les paysans, les soldats, qui peint ainsi les impressions de tous et marque l'action puissante qu'elles exercèrent sur les événements.

A. C.

1. P. 73 lire l'abbé Faucher et non *Fouché*; p. 117, Prévost et non *Prévo*t; p. 125, Camus et non *Le Camus*; p. 143, Lefebvre et non *Lefèvre*; p. 168, 170, 173 Regnier et non *Reynier*; p. 174, Thumery et non *Desmoutier*.

563 — *Mémoires du général Bigarré, aide de camp du roi Joseph, 1778-1813.* 1 vol. in-8. Paris, Ernest Kolb, 1893.

Je ne sais par suite de quelles circonstances le manuscrit autographe des *Mémoires* du général Bigarré se trouve à la Bibliothèque d'Angers. Il y dormait, à peu près oublié, lorsqu'un curieux eut la pensée de le mettre au jour.

Ces mémoires ne modifieront assurément en rien les grandes lignes de l'histoire; mais il faut reconnaître qu'ils sont pleins d'anecdotes intéressantes et qu'ils jettent un jour nouveau sur certains points, notamment sur l'attitude et les agissements de Joseph Bonaparte, roi de Naples, puis d'Espagne. Les menus faits que Bigarré raconte avec une grande franchise et une amusante ingénuité ne sont pas pour nous déplaire. Le style est peu correct, la phraséologie souvent emphatique ou triviale; mais, en dépit de ces reproches, l'honnêteté de ce soldat rude et illettré, son ardent patriotisme, ses enthousiasmes, ses préjugés même me semblent de nature à intéresser. La Chouannerie, Napoléon, Joséphine, la cour de Naples, celle de Madrid, la guerre en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Espagne, tournissent à ce récit une suite d'épisodes auxquels l'auteur mêle ses impressions personnelles, ses jugements sur les hommes et les choses. Mais ce n'est pas tout; Bigarré, comme l'écrivit son éditeur, était « un casse-cœurs et un vert-galant », il rencontrait peu de cruelles, ou du moins il ne s'en vante pas. Ses prouesses amoureuses, il les raconte avec la désinvolture gauloise d'un troupier, et au moins avec autant de complaisance que ses plus beaux exploits militaires. Il enregistre ses conquêtes multiples et les aventures risquées dont il fut le héros, déclarant tout net qu'il pouvait, à la rigueur, être constant, mais qu'il ne lui était pas possible d'être fidèle (p. 299). D'ailleurs il ne fait pas difficulté plus grande d'avouer ses propres infortunes conjugales (p. 282). Sans doute sa femme avait sur la fidélité les mêmes sentiments que lui-même.

Auguste-Julien baron de Bigarré est né le 1^{er} janvier 1775 à Belle-Isle-en-mer où son père était sénéchal. Il était le treizième enfant d'une famille sans fortune. Embarqué à douze ans sur un navire de commerce, il prend part, à seize, à la lutte contre les noirs de Saint-Domingue. A dix-huit ans, il entre comme sous-lieutenant dans le régiment de Normandie avec lequel il fait la guerre aux chouans bretons; menacé lui-même d'arrestation, comme ci-devant, et ayant son père en prison, un frère émigré, « l'obligation, dit-il, dans laquelle nous fûmes de guerroyer dans les environs de Fougères et ceux de Vitré, m'éloigna pendant plusieurs mois du supplice de la guillotine; mais elle ne me pré-serva pas de prendre part à des combats souvent sanglants, livrés par des Français à des Français, pour des opinions et des intérêts qui n'étaient pas toujours les leurs. C'est néanmoins à l'occupation que me

1. J'en ai compté dix-sept ou dix-huit.

« donna cette guerre, que j'ai dû de ne pas m'expatrier ; aussi, si d'un côté il m'a fallu souffrir, comme tant d'autres, pour le triomphe de la liberté ; je n'ai du moins pas à me reprocher d'avoir été mendier l'hospitalité chez les plus cruels ennemis de la France » (p. 41).

Mais il n'en déplore qu'avec plus de force la barbarie de certains officiers patriotes, d'un entre autres, qui prévenait les soldats qu'ils eussent à lui rapporter les oreilles des hommes qu'ils tueraient, leur proposant de leur accorder une récompense » (p. 43) et qui, après une expédition, rentra un jour à Fougères précédé d'une croix d'église à laquelle « étaient pendues quarante paires d'oreilles coupées aux têtes des ennemis qui succombèrent dans cette action (p. 43) ». De telles horreurs engageaient vivement Bigarré à obtenir du service aux frontières. Ce fut seulement en 1797 qu'il y put parvenir, après avoir fait partie de l'infructueuse expédition d'Irlande, sur laquelle il donne de très curieux détails (p. 58-71). Quelques années plus tard, il faisait partie de la Garde consulaire. Reçu dans l'intimité de la Malmaison, il raconte la vie qu'on y menait. Bonaparte, après les repas, s'amusait à courir dans le parc, avec les dames d'honneur de sa femme ; on jouait la comédie et même l'opéra. « Les actrices principales de cette brillante société furent « Mademoiselle Hortense de Beauharnais, mademoiselle Caroline Bonaparte, madame Savary, madame Duchatel, etc., etc. »

« Dans le nombre des acteurs les plus distingués, on remarquait le colonel Eugène de Beauharnais, Bourienne, qui jouait les bouffons dans la perfection et au besoin les financiers fripons ; Savary, les valets impertinents ; Lauriston les fourbes et les inconstants ; Lemaire, les braves ; Marmont, les traîtres, et Laplanche-Mortière, les étourdis » (p. 129).

Bigarré fut nommé major au 4^e de ligne, le régiment dont Joseph Bonaparte était colonel ; il en eut le commandement effectif et se distinguait à sa tête à maintes reprises, notamment à Austerlitz où il perdit une aigle arrachée par un officier ennemi aux mains défaillantes du troisième des portes-drapeau massacrés ; mais il y fit prisonnier un régiment russe tout entier, colonel en tête, et prit deux drapeaux.

« Le 25 décembre, veille du jour de la signature de la paix, l'empereur Napoléon, étant à son quartier général de Schoenbrunn, vint passer en revue la division Vandamme, sur un terrain peu éloigné du château. Arrivé au 4^e régiment de ligne, il m'ordonna de faire former le carré et se mit au milieu, avec tout son état-major, faisant face au centre du bataillon qui avait perdu son drapeau : « Soldats, dit-il à ceux de ce même bataillon, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée ? Vous aviez juré qu'elle vous servirait de point de ralliement et que vous la défendriez au péril de votre vie. Comment avez-vous tenu votre promesse ? » (p. 181). Le major prit chaleureusement la défense de son régiment et offrit à l'empereur les deux drapeaux ennemis qu'il avait pris. Bien que nommé, le lendemain, officier de la Légion d'Honneur,

Bigarré garda au cœur le froissement « de la publicité que l'empereur avait donné à la perte de l'aigle du premier bataillon » (p. 183). Il demanda et obtint d'être attaché comme aide-de-camp à la personne de Joseph, qui venait d'être créé roi de Naples. Dès lors les détails abondent sur la cour napolitaine, puis sur celle de Madrid, où l'auteur suivit son maître. En Italie, après avoir dispersé et détruit diverses bandes de brigands, Bigarré organisa, sur le pied de guerre, deux régiments indigènes; en Espagne, il prit une part active à cette lutte sans trêve ni merci qui ne devait finir qu'avec l'évacuation de la péninsule par les Français et l'abdication du roi. Très attaché à Joseph Bonaparte, il le défend contre les attaques dont il a été l'objet. « Le roi Joseph, dit-il, « doué d'un physique agréable et d'une capacité d'esprit qui ne le rendait étranger à aucune discussion législative ou scientifique, captivait l'estime et l'affection de toutes les personnes admises à l'honneur de l'approcher. Constamment occupé de faire le bien de ses sujets, rien n'affectait autant sa sensibilité que lorsque, par raison d'État, il ne pouvait se refuser à signer un décret dans l'intérêt du fisc... On a souvent reproché à ce souverain de trop aimer les femmes et de passer avec elles un temps qui eût été mieux employé à prévenir les besoins de son peuple. Il est vrai que le roi Joseph avait toute la galanterie d'Henri IV, mais il est faux qu'il perdait dans les délices de la société du beau sexe une seule heure qu'auraient pu réclamer son Conseil d'État ou son Conseil des ministres » (p. 214).

On l'a souvent aussi accusé de pusillanimité et d'indécision; à en croire Bigarré, on n'aurait pas assez rendu justice à l'élévation des sentiments de ce prince et il conclut : « Le roi Joseph, dégagé de l'obéissance à laquelle l'empereur Napoléon a toujours voulu qu'il fut soumis, eut été pour l'Espagne un souverain parfait, car il possédait toutes les qualités qui conviennent à un chef et il estimait les Espagnols. Il est fâcheux pour cette nation que ce roi lui ait été enlevé, car bien certainement il eût réparé en peu de temps tous les maux qu'il a eu à souffrir pendant la guerre de l'invasion, tant il avait à cœur de faire du bien à son peuple et de s'en faire aimer. »

Les Mémoires se terminent sur ces réflexions, au moment du retour en France de leur auteur, c'est-à-dire aux premiers mois de l'année 1813. Il faut regretter que malgré ses incorrections de style, le vieux soldat n'ait raconté ni la campagne de France où il se couvrit de gloire, ni les événements auxquels il fut activement mêlé depuis, notamment en 1815 et en 1830, où il joua un rôle important en Bretagne contre le gouvernement des Bourbons.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

564. — *Die Schreckenstage von Wörth im Kriege 1870-71*. Rückblicke eines Elsässers auf 22 Jahre. Erlebt und geschildert von Friedrich SCHILLER. Strasbourg, Bull. 1893. In-8, 89 p.

L'auteur de ce petit volume avait dix-huit ans et il habitait Wörth lorsqu'eut lieu la bataille du 6 août qui décida du sort de l'Alsace. Son récit est intéressant, parfois dramatique, sans être néanmoins aussi saisissant que celui de M. Klein, de Froeschwiller. Durant toute l'action, le jeune paysan s'est caché dans sa maison ; mais il a entendu le bruit de la canonnade, et il a vu les Allemands passer, passer en masses innombrables en poussant leurs hurrahs ; il a, après l'action, enterré les morts et soigné les blessés (cf. les affreux détails qu'il donne p. 61-63). Il nous raconte complaisamment ce qu'il est devenu depuis ; il a porté le casque à pointe, et il est aujourd'hui maréchal des logis de gendarmerie à Rottweil dans le Wurtemberg. Il a crié *vive la France* avant le 6 août, lorsqu'ont paru nos chasseurs à cheval ; et quand il a revêtu le sombre uniforme allemand, il s'est mélancoliquement souvenu du pantalon rouge, et du schako, et des guêtres françaises (p. 84) ; mais il a suivi le conseil de son père, que « chacun doit être soumis à l'autorité » (*der Obrigkeit unterthan*), et il termine sa simple et familière narration en rappelant les épouvantables malheurs de la guerre et en souhaitant que la paix dure longtemps encore.

A. C.

565. — *La retraite du XIII^e corps de Mézières à Laon exécutée les 2 et 3 septembre 1870 sous les ordres du général Vinoy*, par DE JACQUELOT DU BOISROUVRAY, chef de bataillon d'infanterie breveté, professeur d'histoire militaire et de tactique à l'École spéciale militaire. Paris, Dubois, 1893. In-8, 78 p. 2 fr.

M. de Jacquelot du Boisrouvray raconte d'après le livre de Vinoy, la publication de l'état-major allemand et des journaux de marche, comment le XIII^e corps ne fut pas enveloppé dans le désastre du 1^{er} septembre. Il montre que Vinoy ne perdit pas un instant pour faire sa retraite, qu'il comprit la nécessité absolue d'éviter tout combat (ses hommes n'avaient d'autres cartouches que celles qu'ils portaient dans leur sac), et que s'il eut tort de prendre d'abord la route de Rethel, — où il comptait témérairement trouver les troupes de la division d'Exéa — il eut le mérite de modifier son plan avec promptitude, de quitter la route de Rethel et de marcher sans retard et de nuit sur Chaumont-Porcien, puis de là sur Montcornet. Tout en rendant justice à Vinoy et en citant sa retraite comme un modèle, M. de J. du B. signale les fautes de l'adversaire : il y eut chez les Allemands un manque d'unité, leurs efforts ne convergeaient pas vers un même but, celui-ci voulait marcher sur Paris, celui-là sur Reims, cet autre, sur la dernière troupe française qui tint la campagne. Ce travail est très complet, très instructif, et accompagné d'une bonne carte. Détail curieux et que M. de Jac-

quelot du Boisrouvray met très bien en relief : Vinoy partit très tard de Mézières ; mais cette lenteur qui l'inquiétait, fut son salut ; les habitants de Rethel eurent le temps de lui apprendre que leur ville était occupée par l'ennemi.

Ch.

566. — Raoul DUPUY. **Historique des régiments de hussards (1689-1892)**, uniformes, armements, équipements. Paris, Dubois, 1893. In-8, 171 p.

M. Raoul Dupuy, chef d'escadron au 6^e hussards, montre dans ce petit livre les transformations qu'a subies son arme, et les modifications qui sont survenues depuis l'origine dans l'armement, l'habillement et le harnachement. Il a suivi simplement l'ordre chronologique et va ainsi de 1692, depuis l'essai malheureux du baron de Kroneberg, jusqu'à l'année 1891 qui a créé un 13^e régiment de hussards. L'ouvrage se termine par une liste des chefs de brigade et colonels qui ont commandé les régiments de hussards (p. 151-161). M. Dupuy a, nous dit-il, fait des lectures personnelles et pris des notes aux archives du ministère de la guerre et dans des ouvrages dont la valeur est au-dessus de toute critique. Il fera bien, dans une nouvelle édition, de renoncer à l'étymologie de *husar* et de corriger de petites erreurs, comme *Esther-hazy* (pour Esterhazy) et de Bouchotte.

C.

567. — D'ANCONA (Alessandro). E. BACCI (ORAZIO). **Manuale della letteratura italiana**. Troisième volume. (Milan, Barbèra, 1893. Petit in-8 de 664 p. 3 francs.)

Nous avons rendu compte du premier volume de ce Manuel, mais l'importance de ce recueil est trop grande pour qu'il suffise d'annoncer d'un mot que le deuxième et le troisième volumes ont paru depuis et que le quatrième et dernier paraîtra en octobre. Nous ne reviendrons pas sur les excellentes notices où les érudits trouvent pour chaque auteur un résumé de tous les travaux relatifs à l'homme et à l'œuvre ; c'est sur le choix des morceaux que nous ajouterons quelques remarques.

Disposant de quatre volumes, les éditeurs ont judicieusement pensé qu'il ne fallait pas se proposer comme unique objet de reproduire les pages les plus fameuses de la littérature italienne ; ils ont voulu d'une part, quand il s'agissait des écrivains de premier ordre faire connaître, au moyen d'analyses et de citations multiples, leur œuvre tout entière ; et d'autre part ils se sont proposé d'offrir un tableau complet de l'Italie, de ses grandeurs, de ses faiblesses. C'est ainsi que, d'un côté, ils ont réussi à faire passer dans ce troisième volume toute la substance de la *Jérusalem Délivrée*, et que, d'un autre côté, ils transcrivent de préférence les morceaux dans lesquels les contemporains jugent ou louent les Italiens

célèbres, déplorent ou expliquent les malheurs de la patrie, gémissent d'être éloignés d'elle ou se félicitent de la revoir. Justement persuadés que, même durant les époques où l'éclat des arts et des lettres dissimulait mal sa décadence morale, l'Italie comptait encore nombre de gens de cœur, ils citent les fières déclarations des proscrits florentins qui ne veulent pas rentrer par grâce dans la Florence des Médicis (p. 122), la relation d'un homonyme de Luca Della Robbia qui prouve avec quelle sincérité et quelle abnégation les plus pieux républicains professaient l'erreur du tyrannicide (p. 131-141), les appels énergiques de Tassoni et de Felice Testi à l'union avec Charles Emmanuel 1^{er} de Savoie contre l'Espagne¹, le touchant récit du dévouement d'une mère qui, atteinte de la peste et craignant de transmettre, vivante ou morte, la contagion aux siens, se traîne hors de chez elle et supplie qu'on l'enterre sans attendre son dernier soupir (p. 576). — Il va sans dire que les éditeurs nous édifient également sur le fâcheux effet de l'emploi des condottieri et sur le pli que la vie de cour donnait aux plus honnêtes gens. (V. p. 179 une très curieuse théorie des devoirs d'un bon serviteur de la cour pontificale : ne jamais blâmer une action du pape qui, au fond, a toujours raison ; ne voir que les cardinaux qu'il regarde d'un bon œil ; ne pas prétendre réformer le monde ; se présenter tous les jours à la messe quand le pape est à Rome ; en cas d'absence du Saint-Père il suffit d'y aller tous les deux ou trois jours.)

Le souci de rappeler à leurs compatriotes les malheurs de leurs ancêtres ne fait pas oublier à MM. d'Ancona et Bacci l'intérêt purement littéraire. Ils citent, et ils ont raison de le faire, les morceaux qui ont d'avance leur place marquée dans une anthologie ; mais ils y joignent une foule de pages remarquables qu'ils trouvent dans de vastes lectures et dans les plus récentes découvertes des érudits ; par exemple, après les extraits de Galilée, ils donnent quelques lettres touchantes de sa fille, sœur Maria Celeste. Les conteurs, les voyageurs (en particulier ceux qui ont visité la France, le Tasse, Marini, Guido Bentivoglio, Davila), les correspondances intimes leur fournissent des morceaux émouvants ou amusants.

Les notes historiques, grammaticales, critiques continuent à être trop rares, surtout si l'on songe que l'ouvrage s'adresse en partie aux écoliers ; mais c'est assurément le seul reproche qu'on puisse adresser à cette œuvre savante et utile.

Charles DEJOS.

568. — **Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild.** Tome III. Paris, Damascène Morgand, 1893. grand in-8 de 516 p.

M. Emile Picot, l'auteur de l'ouvrage dont nous avons déjà analysé

1. M. A. d'Ancona vient de lire à l'Académie des Lincei un discours plein d'intérêt et savamment annoté sur la *Letteratura civile dei tempi di Carlo Emanuele I*o.

ici les deux premiers volumes, avait espéré que le *Catalogue* n'excéderait pas trois volumes, en y comprenant les *Tables*, mais la bibliothèque ayant reçu, dans ces dernières années, d'assez nombreux accroissements, le travail a dépassé les limites prévues au début, et l'éminent bibliographe s'est vu forcé de réserver pour un quatrième volume les *Additions et Corrections*, ainsi que les *Tables*, très étendues, qui terminent l'ouvrage. Tous les érudits se réjouiront de la bonne nouvelle que nous annonce M. Picot : plus on a de trésors... bibliographiques, plus on est content.

Voici les principales divisions du volume : *Histoire* (suite, du n° 2142 au n° 2226) et *Supplément* (du n° 2527 au n° 2735).

L'*Histoire* (p. 1-322) se subdivise ainsi : histoire de France par époques (de Henri II jusqu'à nos jours), histoire des provinces de France, en commençant par Paris (*ab Jove principium*) ; mélanges historiques et histoire des institutions ; histoire militaire, histoire d'Angleterre et d'Écosse, des Pays-Bas, d'Allemagne, de Suède, de Pologne, de Russie et de Moldavie, d'Espagne et de Portugal, d'Italie, des Turcs, du Maroc, de Siam (c'est de l'actualité), paralipomènes historiques (histoire de la noblesse et de la chevalerie, blason, archéologie), biographie, bibliographie, histoire littéraire, enfin encyclopédies et journaux.

Le *Supplément* embrasse la théologie, la jurisprudence, les sciences et arts, les belles-lettres, l'histoire.

Les notices de M. P. sont toutes très intéressantes depuis la première consacrée à la rare plaquette : *le Sacre et couronnement du Roy Henry deuxieme de ce nom* (Robert Estienne, 1547), jusqu'à la dernière, *Les vies des hommes illustres Grecs et Romains*, etc. (Paris, Michel de Vascosan, 1559, édition originale de la traduction d'Amyot). Parmi les notices qui, à divers égards, méritent le plus l'attention des bibliophiles et des travailleurs, nous indiquerons les n°s suivants : 2144 (Articles... de Pierre du Chastel, évêque de Macon, sur la procession générale faite à Paris le 4 juillet 1549) ; 2145 le *Siège de Metz* par B. de Salignac, 1553, et non 1552, comme le marque le *Manuel du Libraire* ; 2147 le *Discours de la prinse de Calais*, 1558, édition qui manque à la Bibliothèque nationale ; 2149 *Histoire de l'estat de France*, 1576 (discussion en deux pages de la question de paternité que le judicieux critique laisse indécise et avec raison, car rien ne prouve que l'auteur soit Louis Régnier de La Planche) ; 2152 *La vraye et entiere histoire des troubles et choses memorables*, Basle, 1572 (excellente petite biographie de l'auteur, Lancelot de Voisin, s^r de La Popelinière, si audacieusement pillé par Jean Le Frere, de Laval, comme on le voit au n° 2154) ; 2156 *Recueil* de quatorze pièces relatives au prince de Condé, 1562-63, avec description minutieuse de chacune de ces pièces, dont la réunion fut la première ébauche de la compilation connue sous le titre de *Mémoires de Condé* ; 2172 *Coppie du testament de la Royne de Navarre*, 1572 (avec curieuse récapitulation des devises dans lesquelles

nombre d'hommes distingués du xvi^e siècle ont témoigné de leur foi en l'immortalité); 2173 à 2176, *pièces sur la Saint-Barthélemy*, dont deux en langue allemande (M. P. doute fort que le n^o 2176, *Discours simple et veritable des rages exercées*, etc., soit de Fr. Hotman et il aime bien mieux l'attribuer à Hubert Languet); 2177 *La vie de messire Gaspar de Colligny*, 1643, traduction d'un original latin qui a été donné à Jean de Serres. mais qui est incontestablement de Fr. Hotman; 2188 *Journal de Henri III* par Pierre de l'Estoile, 1744, édition de Lenglet-Dufresnoy (énumération de toutes les pièces contenues dans les cinq volumes et description des cartons par lesquels le libraire hollandais a remplacé certaines notes compromettantes de l'éditeur; 2194 premier volume du *Recueil contenant les choses memorables advenues sous la Ligue*, la Rochelle, 1587 (reproduction du frontispice et de l'avis de l'Imprimeur au lecteur ¹, liste des quarante-deux pièces de ce premier recueil, ainsi que des soixante-six pièces du *second recueil* (1529), avec discussion de l'opinion selon laquelle les *Mémoires de la Ligue* seraient de Simon Goulart, de Senlis, que M. P. regarde comme l'éditeur seulement de la dernière partie de ces mémoires, le tout embrasant une quinzaine de pages (31-46); 2219 *Recueil de pièces sur les événements de l'année 1586 à 1589* (description de quinze pièces imprimées par Hierosme Haultin à la Rochelle); 2221 *Recueil de pièces sur 1588* (description de dix-huit pièces imprimées à Paris); 2222 *Recueil de pièces de 1558 à 1589* (description de neuf pièces); 2233 *Le martyr de frère Jacques Clement*, Paris, 1589 (M. P. a retrouvé dans l'*Histoire de Saint-Germain des Prés* de Jean Bouillart le nom de l'auteur, Charles Pinselet, chescier de Saint-Germain l'Auxerrois et féroce ligueur); 2240 *Recueil de pièces relatives au règne de Henri IV*, de 1572 à 1602 (description de 11 pièces parmi lesquelles une fort rare et fort curieuse, *les neufs advertissements pour servir à l'utilité publique*, semble avoir été inconnue des divers biographes de l'auteur, le célèbre économiste Barthelemy de Laffemas); 2241 autre *Recueil de sept pièces sur Henri IV*; 2242 autre *Recueil de douze pièces sur le même prince*; 2243 autre

1. Ont été de même reproduits dans le texte les frontispices de : *L'Edict du Roy sur la defence des armes qu'il fait contre ceux qui se sont liguez en son Royaulme*, 1585; *Declaration du Roy de Navarre sur le traitté de la Tresve*, 1589; *Les rues et eglises de Paris*, vers 1520; *Extraict de Parlement. La confirmation des grands privilèges et ordonnances*, 1531; *Les cerimonies observées au coronemens de l'Empereur*, 1533; *L'entrée du Pape du Roy de la Roynie, etc., faite en la noble et antiqssime cite de Marseille*, 1537; *Copie d'une lettre mandee de Thuniç de la prinse de la Golette*, 1535; *Le Grant Kalendrier et compost des bergiers*, 1516; *Sommaire de la Lune*, 1540; *Le Temple de Mars*, 1502; *Le messagier d'amours*, vers 1490; *Le conseil des oiseaux*, 1500; *Le debat de l'âme mondain et du Religieux*, vers 1500; *Le debat des deux bons servileurs*, vers 1490; *Le debat du vieulx et du jeune*, vers 1500; *Le discord des troys chevaliers* vers 1495; *Euvre nouvellement translatée*, etc., 1509; *La Reformation des dames de Paris* (s. d.); *Le livre de Clamades*, 1502; *La conqueste du chasteau damours*, vers 1500, etc.

idem (vingt-deux pièces) ; 2244 *Le fleau de Henry soy disant Roy de Navarre*, 1589, le plus violent peut-être des factums qu'enfanta la rage des ligueurs, non indiqué dans la Bibliothèque du P. Lelong, dans le *Catalogue de la Bibliothèque nationale*, etc. ; 2251 *Satyre Menippée*, édition de Jacob Le Duchat, 1709 (description de toutes les pièces et notes des trois volumes) ; 2253 *Discours sur la mort de Monsieur le président Brisson*, Paris, 1592¹ ; *Supplications du sieur de Soubize*, 1625 curieuse pièce que les frères Haag n'ont pas citée dans l'article de la *France protestante* sur Benjamin de Soubize (VIII, 502-505) ; 2302 *Les rues et églises de Paris*, vers 1520 (avec relevé des variantes dans la liste des rues et des églises de l'édition de Pierre le Caron) ; 2304 *Les antiquitez croniques et singularitez de Paris* par Gilles Corrozet, 1586 (avec détails sur l'auteur et sur le livre) ; 2316 *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* par l'abbé Lebeuf, 1754-57 (avec mention analytique de chacun des onze volumes) ; 2319 *In Henrici III, Regis Galliae et Poloniae, faelicem reditum, versus*, 1574, avec distiques latins de Jean Dorat en l'honneur de l'édilité parisienne, non cités par M. Marty-Laveaux dans sa bibliographie de ce poète (*Œuvres poétiques de Jean Dorat et de Pontus de Tyard*, 1875) ; *Le livre commode contenant les adresses de la ville de Paris* par Abraham de Pradel, pseudonyme de Nicolas Blégny, 1692 (la réimpression d'Edouard Fournier dans la *Bibliothèque elzévirienne* présente, remarque M. Picot, un nombre considérable de fautes) ; 2327 *Relation des assemblées faictes à Versailles..* 1683 (l'auteur de cette relation est le célèbre médecin Pierre Michon, connu sous le nom d'abbé Bourdelot) ; 2346 *Histoire générale de Languedoc*, 1730-1745 (description des cinq volumes surtout au point de vue iconographique) ; 2349 *Discours prodigieux de ce qui est arrivé en la compté d'Avignon*, 1616 (M. P. constate que l'imprimeur de cette plaquette, Thomas Arnaud, n'est pas cité dans le travail publié par M^{lle} Pellechet, en 1887, sur *les imprimeurs du Comtat-Venaissin*) ; 2358 *l'État de la France*, 1749 (avec l'histoire détaillée de cette utile compilation) ; 2367 *L'histoire de la guerre d'Ecosse..* par Ian de Beaugué, 1556² ; 2370 *Histoire de Marie Royne d'Ecosse*, 1572

1. M. P. signale dans les feuillets qui suivent le titre une épître « A Messieurs les présidents et conseillers de la cour du Parlement » signée Denise de Vigny, mais il oublie de dire que cette Denise était la veuve du magistrat pendu à une poutre de la chambre du Conseil des Seize. Barnabé Brisson et Denise furent inhumés ensemble à Sainte-Croix de la Bretonnerie, et leur épitaphe, rapportée dans le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou* par MM. Beauchet-Filleau (nouvelle édition, t. II, 1892, p. 2), nous apprend que Denise survécut près d'un quart de siècle à son époux et « trépassa le mercredi 3 juin 1615 ».

2. M. Picot, qui rappelle que le livret de Jean de Beaugué a été réimprimé en 1830, à Edimbourg, par les soins de William Smith, oublie d'ajouter que ce même livret a été réimprimé de nouveau à Bordeaux, chez Gounouilhou, par le comte de Montalembert, dont un des ancêtres avait commandé l'expédition, André de Montalembert, sieur d'Essé.

(avec force détails sur George Buchanan, Fr. de Belleforest, etc.); 2405 *Recueil* de vingt-sept pièces relatives à l'Histoire des Pays-Bas, de 1619 à 1634; 2420 *Recueil* de cent six pièces relatives à l'histoire de l'Allemagne et de l'Empire, de 1616 à 1641; 2487 *Histoire généalogique et chronologique* de la maison Royale de France 1726-1733 (description des neuf vol. in-8°); 2493 *Cartes de Blazon* par Chevillard) analyse des quatre-vingt-quatre planches de ce rare et précieux recueil); 2495 *Armorial général de la France* (liste complète des notices contenues dans les dix volumes in 8°); 2498 *Hoc in volumine*, etc., 1525 (exemplaire de Jean Grolier non cité dans la monographie consacrée au célèbre bibliophile par Le Roux de Lincy); 2499 *l'Antiquité expliquée* (analyse des quinze vol. in-8° de l'immortel ouvrage de Dom B. de Montfaucon); 2517 *Les Bibliothèques françoises de La Croix du Maine et de Du Verdier 1772-73* (exemplaire du bibliophile Durand de Lançon qui a couvert les marges des six volumes d'additions où il a reproduit en grande partie les notes de l'abbé Mercier de Saint-Leger qui sont jointes à l'exemplaire de la Réserve de la Bibl. nat. où il a groupé grand nombre d'autres notes dues à ses recherches personnelles); 2518 *Collectio in unum corpus* (des catalogues des foires de Francfort depuis l'origine 1564 jusqu'en 1592); 2520 *Bibliotheca classica.* de Georgius Draudius, 1625 (le titre, un des plus longs qui soient connus, n'occupe pas moins de cinquante lignes); 2523 *Encyclopédie* (description des trente-cinq vol. in-8° et liste de plus de cent vingt des collaborateurs de Diderot et de d'Alembert); 2524 *Le Mercure galant* (description, année par année, de 1672 à 1792, en trente-quatre pages (283 à 317) des mille cent soixante volumes qui composent la collection).

Je m'arrêterai moins devant le *Supplément* et je me contenterai d'indiquer une douzaine de précieuses curiosités : 2528 *Missale romanum* (avec armes de René de Lucinge, seigneur des Alymes, et notice biographique sur le diplomate-bibliophile et sur l'enlumineur parisien Guillaume Richardière); n° 2530 et suiv. *Horæ secundum usum romanæ curiæ* (mss. avec miniatures); 2544 *Corps universel diplomatique du droit des gens* (description des vingt-neuf vol. in-fol°); 2546 *Ordonnances relatives au cours des monnaies* (description de seize pièces de 1563 à 1572); 2556 *Si ensuyt le livre des offices*, vers 1500 (édition inconnue de tous les bibliographes); 2562 *Le grant Kalendrier et compost des bergiers*, 1516 (avec notice descriptive et analytique qui s'étend de la page 356 à la page 363); 2564 *Summario de la Luna* par le Dr maître Bernard de Cramolachs, 1514 (petit volume dont les bibliographes ne font aucune mention); 2565 *Epistre dédiée à Charles IX* par Ant. Crespin, le faux Nostradamus, 1571 (exemplaire du roi Charles IX); 2594 *Recueil* de dix-neuf pièces sur la querelle de Marot et de Sagon, 1537 (avec reproduction de nombreuses gravures); 2632 *Recueil* de pièces curieuses et nouvelles. A La Haye, chez Adrian Moetjens, 1694-96 (avec liste des auteurs des pièces des cinq vol.); 2708 *Le Mercure*

français (description des cinquante vol. publiés de 1619 à 1643).

Il ne me reste qu'à énumérer les planches hors texte qui achèvent de décorer un volume non moins beau qu'excellent : Reliure des *Mémoires de la reine Marguerite*, 1628; Reliure exécutée pour Grolier sur un exemplaire de Valerius Probus (1525); Titre de *la Revelation de Sant Pablo*; Reliure à compartiments de mosaïque sur un *Missale Romanum*, 1583; Inscription de Guillaume Richardière, enlumineur du précédent missel; Bréviaire du roi Martin d'Aragon; *horæ* (au nombre de six); Portraits de Gilbert Cousin et d'Erasmus, 1553; Reliure aux armes du roi François I^{er}, exécutée sur un exemplaire de *Pontani Opera*, 1505.

T. DE L.

CHRONIQUE

FINLANDE. — Il s'est formé à Helsingfors une *Société néophilologique* qui vient de publier un premier volume de *Mémoires* (Helsingfors, Wasenius; Paris, Welter. in-8°, 412 p.). Le secrétaire actuel de la Société, M. LINDELÖF, présente au public ce volume qu'il déclare « sans prétentions », mais qui doit « donner des preuves de la vitalité de la société et de l'activité qui règne parmi les représentants de la philologie moderne à Helsingfors ». On y trouve les articles et travaux suivants : GUSTAFSSON, *Das Studium der neueren Sprachen in Finland*; SÖDERHJELM, *Le poème de Saint-Laurent dans le ms. Egerton 2710 du Musée britannique*; Saint-Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople; Notice et extraits d'un ms. latin-français du xv^e s.; Ueber einige Fælle sogen. formaler Ausgleichung; WALLENSKJELD, *Das Verhältniss zwischen den deutschen und den entsprechenden lateinischen Liedern in den Carmina Burana*; Anna KROOK, *The English language in Finland*; Edla FREUDENTHAL, *Gedanken über den neu sprachlichen Unterricht in Finland*; USCHAKOFF, *Zur Erklärung einiger französischen Verbalformen*; ÖHQVIST, *Ueber einige Schwankungen im deutschen Sprachgebrauch*; JUUTILAINEN, *Ueber die Lektüre beim modernsprachlichen Unterricht*; LINDELÖF, *Beiträge zur Kenntnis des Altnorthumbrischen*; Hanna ANDERSIN, *Lauttexte und ihre Verwertung im fremdsprachlichen Unterricht*; ANDIE EDELFELDT, *Liste de mots français employés dans la langue suédoise avec une signification détournée*; SEILING, *Sveticismen in der deutschen Umgangssprache in Finland*; MIKKOLA, *Etymologisches*.

ERRATUM

N° 43, page 261, dernier mot de l'article, lire sceptique et non « celtique ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46

— 13 novembre —

1893

Sommaire : 569. SACLEUX, Dictionnaire français-swahili. — 570. TROPEA, La Lucanie. — 571. SCERBO, Le grec et le latin. — 572. BAENTSCH, La loi de sainteté. — 573. SIEGFRIED, Job. — 574. CHARLES, Le livre d'Hénoch. — 575. THOMAS, Méliton de Sardes. — 576. KOESTLIN, La conviction morale et religieuse. — 577. BREMER, Phonétique allemande. — 578. WETZ, De l'histoire littéraire. — 579. RICHARD, Thierry d'Hireçon. — 580. HANOTAUX, Richelieu, I. — 581. VERGARA, La rose. — 582. DOUMIC, De Scribe à Ibsen. — 583. LARROUMET, Etudes de critique et d'art. — 584. PELLISSIER, Essais de littérature contemporaine. — 585-586. KERVILER, Répertoire général de bibliographie bretonne; Armorique et Bretagne. — 587. KOBERT, Études pharmacologiques, III. — Chronique.

569. — **Dictionnaire français-swahili**, par le R. P. Ch. SACLEUX, Missionnaire Apostolique. — Zanzibar, typ. de la Mission Catholique, et Paris, 30, rue Lhomond, 1891. Pet. in-8, xx-989-xxxvj pp., et 4 pp. d'additions cotées a-d.

Le swahili, idiome propre de l'île de Zanzibar, occupe tout le littoral africain qui s'étend du Mozambique à l'Équateur, mais sur une profondeur de sept lieues au plus, sauf les quelques îlots linguistiques épars entre la côte et les Grands Lacs. Fortement influencé par l'arabe, il n'en garde pas moins tous les caractères du type bantou, auquel il appartient, et il a figuré à ce titre dans le grand ouvrage d'ensemble du P. Torrend¹. La monographie que lui consacre le P. Sacleux est naturellement beaucoup plus détaillée et fournit en abondance aux Européens, surtout aux missionnaires, destinés à vivre parmi les indigènes, tout le vocabulaire indispensable pour communiquer avec eux et les évangéliser. L'auteur a exclu de parti pris, provisoirement au moins, les discussions et les rapprochements linguistiques, même l'analyse étymologique des mots²; mais on voit bien qu'il ne les ignore pas et qu'il est au courant des plus récents travaux, comme en feront foi au surplus ses ouvrages futurs, dont j'ai déjà quelques bonnes feuilles entre les mains. Son œuvre complète comprendra un dictionnaire swahili-français, qui est sous presse, et une grammaire swahilie, où trouveront place les

1. Cf. *Revue critique*, XXXIII (1892), p. 21.

2. Il présentera, par exemple, le substantif swahili comme un ensemble, sans faire la distinction du préfixe et du radical; toutefois l'indication, entre parenthèses, du préfixe plural atténue cet inconvénient; et, d'autre part, le lecteur qui trouve « homme, *mtu*, — noir, *weusi* — nègre, *mtu mweusi* » n'a pas de peine à reconnaître *m-* pour préfixe de cette classe. — A ce propos, quelle est donc la valeur exacte du symbole *eu*, que je ne vois pas relevé aux transcriptions de la p. xv? Les autres graphies sont claires et bien choisies.

documents comparatifs qu'il a accumulés en quatorze années de séjour. Sur le terrain exclusivement pratique où il se maintient jusqu'à présent, la critique, impuissante à relever ses négligences éventuelles, l'est partant aussi à le louer autant qu'il le mérite. Elle lui doit tout au moins l'expression de sa sympathie et de ses vœux pour l'achèvement d'une tâche aussi laborieuse que profitable aux progrès de l'ethnographie africaine¹.

V. H.

570. — G. TROPEA. *Storia del Lucani*. Geographia. Etnografia. Colonizzazione greca. Messina, tipografia d'Amico. 1894 (sic). In-8, xvi-216 p.

Les beaux livres de Fr. Lenormant, *La Grande Grèce* (1881) et *A travers l'Apulie et la Lucanie* (1883) sont malheureusement d'un usage difficile et même périlleux, parce que l'auteur, de parti pris, n'y a jamais indiqué ses sources. Comme il avait une imagination très vive et qu'il travaillait trop vite, beaucoup d'assertions erronées ont été mises en circulation par lui, sans qu'il soit toujours possible de les contrôler. M. Tropea n'a ni le talent littéraire ni la science presque universelle de Lenormant, mais il a sur son prédécesseur l'avantage d'avoir passé trois ans dans le pays, et il faut lui savoir gré d'avoir lu et cité avec précision un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fourni les éléments du sien. Il a même poussé trop loin ses scrupules de bibliographe, par exemple lorsqu'il donne (p. 105-110) des listes aussi longues qu'inutiles d'éditions d'Hérodote, d'Éphore, de Timée, de Strabon et de dissertations relatives à ces auteurs. En revanche, ses bibliographies relatives aux villes de Métaponte, Sybaris, Tarente, Paestum, etc. (p. 112 sq.), bien qu'incomplètes sur certains points et non exemptes d'erreurs, rendront service en l'absence de travaux similaires (cf. cependant le *Grundriss* de Hübner, 2^e éd., p. 252, que M. T. n'a pas connu). La première partie de l'ouvrage de M. T. comprend la géographie physique, l'ethnographie et l'histoire de la Lucanie jusqu'à l'invasion osque. Dans son exposé de la colonisation grecque du viii^e au v^e siècle, il a eu quelquefois l'occasion de combattre des opinions de Lenormant; mais on doit lui reprocher de ne s'être pas assez dégagé de son influence et de ne pas toujours remonter aux sources. Ainsi (p. 210), il dit que, suivant Diodore, les Thuriens avaient pour législateur Charondas et il ajoute : « *In questo errore cadde lo stesso Plutarco. Ma qui c'è un anacronismo*, etc. » Sur quoi l'on peut faire deux observations. La première, c'est que l'anachronisme dont il s'agit a été signalé par Lenormant (*La Grande Grèce*, t. I, p. 309), que M. T. aurait dû citer à ce sujet. En second lieu, si Lenormant écrit dans le même passage : « Il y a là un

1. Les xxxvi dernières pages du volume comprennent une flore zanzibarienne (latin-swahili) qui sera sans doute appréciée des botanistes, auxquels le nom du P. Sacleux n'est point inconnu.

gros anachronisme, que l'on s'étonne de rencontrer sous la plume de Plutarque », il se trompe complètement, Plutarque n'ayant rien écrit de pareil. M. Tropea a simplement traduit sans vérifier, alors qu'un index quelconque d'une édition de Plutarque, joint au ferme propos de ne pas travailler de seconde main, aurait dû le préserver de cette erreur¹.

Salomon REINACH.

571. — Francesco SCERBO. *Caratteristiche del Greco e del Latino*. Firenze, Loescher, 1893. In-8, xvj-139 pp.

L'essai de M. Scerbo, sans apporter à la science rien d'essentiellement nouveau, est néanmoins de ceux qui en favorisent le progrès, par la vulgarisation des données acquises et des saines méthodes de recherche. L'auteur, déjà connu comme hébraïsant et sanscritiste, semble parfaitement au courant des plus récents travaux de linguistique indo-européenne, et ses rares écarts hors des doctrines consacrées trahissent moins de véritables erreurs que d'inexpériences d'enseignement. C'en est une, par exemple, que de rapprocher par trois fois (p. 1, 3 et 31) le grec *δακρυμα* et le latin *lacrima*, qui sont de formation, de genre, d'âge et de sens différents. C'en est une autre que de restituer, sans dire en quelle langue, un **amaja-* (aimer), qui serait tout au plus sanscrit (s'il l'était), mais que l'indo-européen n'a pu posséder que sous la forme **amaye-* et **amayo-* (p. 6). Il est fâcheux d'englober les affaiblissements vocaliques latins dans la théorie de l'apophonie (p. 8) qui est de nature tout autre et bien moins nette. Ce n'est point la nasale (p. 12) qui amène l'o de *ἐρόμεν ἐρόντι*, puisqu'on a *ἐρώ = fero = baira*, etc. Le groupe latin *dt* est mal compris (p. 16) : il est trop clair que *cāsus* ne peut procéder de **cad-tu-s*, puisque précisément *cassus* existe ; l'a était long dans le premier de ces mots et bref dans le second ; et, par la même raison, il n'y a de restitution légitime que *misum = *mit-tu-m*, mais *mīsi = *mīt-sī* (p. 51)². La soi-disant « métathèse d'aspiration » (p. 18) n'est pas un instant défendable : comment la langue aurait-elle « perdu conscience de l'aspiration initiale » de *θρέψω* ? Sans doute, **θρέψω* et **bhōdhāmi* étaient devenus *τρέψω* et *bōdhāmi*, mais ni *θρέψω* ni *bhōtsyāmi* n'avaient jamais changé. La mutation d'*i* bref final latin en *e* ne se produit pas « spesso » (p. 26), mais constamment : M. Sc. connaît-il un seul *i* bref final latin ? Le suffixe grec *-ειο-* ne s'est sûrement pas modelé sur *ἡδεῖα* (p. 56) ; car alors le premier type créé eût été **ἡδεῖος*, dont il n'y a point d'exemple. Parfois la précision phonétique paraît en défaut : l'auteur croit retrouver

1. Les fautes d'impression sont fréquentes presque à chaque page ; un petit nombre seulement ont été signalées dans l'*erratum* (p. vii-viii).

2. On peut penser ce qu'on voudra de la restitution **quaes-s-ō*. Mais qu'elle mérite un *come mai...* ? (p. 52) la surprise de l'auteur a de quoi surprendre : c'est un type de subjonctif d'aoriste sigmatique aussi régulier que *faxō* et autres.

la finale du vocatif sanscrit *áçvê* dans *Λητοῖ* et dans *γύνα* (p. 78); il faudrait s'entendre, ce n'est peut-être bien ni l'un ni l'autre, mais ce ne saurait être l'un et l'autre à la fois, car *αι* et *οι* sont deux diphtongues bien distinctes; et, d'autre part, je ne comprends guère la répugnance invincible à admettre la contraction *plantô* = **planta-γô* (p. 116)¹, alors que j'ai lu plus haut l'équivalence *aureus* = **ause-γo-s* (p. 48). Il n'y a pas, que je sache, de duel védique en *a* bref (p. 85). Enfin le rôle de l'analogie linguistique n'est pas toujours clairement saisi : c'est une bien étrange assertion que celle-ci (p. 86), « en latin, les thèmes en consonne (*pês*) ont influé sur ceux en *-i-* (*ovis*), et non les seconds sur les premiers », alors pourtant qu'on a *ped-i-bus* tout comme *ovi-bus*, et que la 3^e déclinaison tout entière ne s'explique que par une constante et perpétuelle répercussion de chacune des deux classes sur l'autre; et écrire que « *vidistî* équivalant à *οἶδα*, on ne voit pas pourquoi *vidî* ne correspondrait point à *οἶδα* » (p. 128), c'est commettre de gaieté de cœur une grave pétition de principe, puisque l'*i* final de *vidistî* est assurément le même que celui de *vidî* et que c'est tout justement ce dernier que l'hypothèse d'une désinence moyenne permet seule d'apparier à la finale de *οἶδα*.

L'impression est correcte et de lecture aisée : p. 6, l. 1, lire *tibicen*; p. 37, l. 18, lire *pitrsm*, et l. 20, *δμόργ-νυ-μ*; p. 38, en bas, *á-bhar-am*; p. 49, l. 26, *ἀπλόος*; p. 81, l. 6, devant *τώς*, ajouter « dorico »; p. 91, en bas, lire *áçvêbhyas*. Le reste est insignifiant.

Les idées personnelles de l'auteur sont parfois discutables, quoique établies sur des bases solides. Je doute pourtant qu'il parvienne à ressusciter le gouna, en traitant de spécieux (p. v), mais ne réfutant pas l'argument péremptoire de M. de Saussure. Il ne m'a pas non plus convaincu (p. ix) de la supériorité de la graphie indo-européenne *ν* pour *»,* alors que l'indo-éranien, le grec, le latin et le germanique sont unanimes à dénoncer une articulation bilabiale. Mais, après tout, les symboles et les formules sont d'importance secondaire : l'essentiel est le sens qu'on y attache. Si j'ai multiplié les remarques de détail, c'est surtout dans la pensée d'apporter à M. Scerbo ma modeste part de collaboration, pour le cas où, comme je le souhaite, les écoles d'Italie lui réclameraient une nouvelle édition de son consciencieux travail, qu'il ferait bien dès lors de pourvoir d'un index alphabétique.

V. H.

572. — *Das Helligkeits-Gesetz*. (Lev. xvii-xxvi). Eine historischkritische Untersuchung, von Bruno BAENTSCH. Erfurt, H. Gùther, 1893. In-8, viii-154 p.

573. — *The Book of Job*, critical édition of the hebrew text, with notes by C. SIEGFRIED, Prof. in the University of Iena. English translation of the notes by

1. Comment M. Sc. n'a-t-il pas vu qu'aucun des exemples qu'il cite à titre d'objection (*mājor*, *āiô*, *mēiô*, *ējus*) ne vise un *j* primitivement intervocalique?

R. E. BRUNNOW, prof. in the University of Heidelberg. Leipzig, Hinrichs, 1893. In-4, 50 p.

574. — *The Book of Enoch* translated from Prof. Dillmanns ethiopic text, by R. H. CHARLES, M. A. Oxford, Clarendon Press, 1893. In-8, xv-392 p.

I. — La critique n'a pas encore dit son dernier mot sur le corps de lois qui est contenu dans la partie moyenne du Pentateuque, Exode-Lévitique-Nombres. Une analyse un peu attentive y découvre des recueils particuliers, maintenant réunis dans la compilation générale. M. B. Baentsch, déjà connu par une étude remarquable sur le Livre de l'alliance, examine dans le présent volume les chapitres du Lévitique désignés communément sous le nom de Loi de sainteté. L'unité actuelle de ces chapitres, en partie altérée par le dernier rédacteur du Pentateuque, n'empêche pas qu'ils ne contiennent des morceaux de provenance diverse, arrangés par un compilateur, de façon à former un petit recueil complet en lui-même. M. B. s'attache à discerner les interpolations et les modifications introduites dans la Loi de sainteté quand elle entra dans la compilation au Pentateuque, puis les éléments qui ont formé ce petit code et ce qui appartient à son rédacteur ; il étudie le rapport des différents morceaux avec le Livre de l'alliance, le Deutéronome, le Code sacerdotal, Ézéchiél, afin d'en fixer la date. La discussion des textes est très minutieuse, très méthodique ; les conclusions ont le degré de probabilité qu'il est possible d'atteindre en pareille matière. Le rapport de la Loi de sainteté avec Ézéchiél était particulièrement obscur, certains indices invitant à placer cette Loi avant, et d'autres après le prophète. M. Baentsch démontre qu'une partie de la collection, *Lév.* XVIII-XX, est antérieure à Ézéchiél, qui en dépend pour les chapitres XVIII, XX, XXII-XXIII de son livre. Les autres parties seraient postérieures à Ézéchiél.

II. — L'édition critique du texte hébreu de Job, par M. Siegfried, est polychrome. Les additions parallèles au texte primitif sont imprimées sur fond bleu ; les interpolations polémiques dirigées contre la tendance de l'ancien poème, sur fond vert ; les interpolations qui ont simplement pour but de corriger les discours de Job et de les ramener à la doctrine orthodoxe de la rétribution, sur fond rouge. On a le plaisir de lire sur fond bleu la description de l'hippopotame et du crocodile, sur vert les discours d'Élihu et la description de la sagesse, sur rouge quelques fragments plus ou moins étendus, dans les vingt-sept premiers chapitres. Dans cette critique générale, on s'est appuyé uniquement sur le contenu des textes, criterium peu sûr en beaucoup d'endroits où le sens n'est pas clair, et l'on a négligé un fait capital pour la critique de Job, à savoir les nombreuses différences qui existaient entre le Job des Septante et celui de la tradition massorétique. On aurait pu emprunter encore une couleur à l'arc en-ciel pour signaler tous les passages de l'hébreu actuel qui manquaient dans le grec avant Origène, et qui ont chance d'être des interpolations récentes. Le professeur G. Bickell, de Vienne,

en tenant un compte rigoureux de l'ancienne version grecque, pour sa critique du livre de Job (*Wiener Zeitschrift f. Kunde d. Morgenlandes*, 1892-1893), est arrivé à des résultats autrement importants que ceux de M. Siegfried. La critique des menus détails contient de bonnes remarques et un assez grand nombre de corrections utiles ; mais on a fait à peine attention au rythme poétique et même au parallélisme. C'est ainsi que l'on adopte sans sourciller une interpolation aussi lourde que celle de *Job* xiv, 4 : « Qui peut faire du pur avec de l'impur ? Personne. » Malgré la valeur de certaines parties, on doit reconnaître que cette édition de Job ne justifie pas suffisamment la promesse de son titre.

III. — La nouvelle traduction du livre d'Hénoch se recommande surtout à l'attention des exégètes par la valeur du texte éthiopien d'où elle procède. M. Charles, en effet, s'est servi du texte édité par Dillmann, mais il a eu à sa disposition un manuscrit meilleur que ceux dont l'éminent professeur de Berlin a pu se servir pour son édition. D'autres manuscrits du Musée britannique ont été collationnés. La traduction suit le texte de Dillmann, sauf dans les cas où les manuscrits collationnés par M. Ch. présentent une leçon meilleure : la leçon des manuscrits et celle de Dillmann sont alors reproduites dans les notes critiques. D'autres notes se rapportent au contenu du texte et signalent de nombreux rapprochements avec la littérature canonique et apocryphe des deux Testaments. Le livre d'Hénoch se trouve ainsi pourvu d'un commentaire très nourri et très instructif. On sait que ce livre est une collection d'écrits d'âges différents. Les chapitres i-xxxvi et lxxii-cv en forment le noyau principal et sont considérés par plusieurs critiques comme l'œuvre d'un seul auteur. On doit reconnaître pourtant que ces chapitres ne forment pas un tout homogène, et M. Charles, qui y distingue quatre parties provenant de quatre auteurs différents, pourrait bien avoir raison. Le nouveau traducteur d'Hénoch croit que toutes les parties du livre ont été composées avant l'ère chrétienne. Le fragment grec, récemment édité par M. Bouriant, est reproduit en appendice avec des corrections et des notes critiques ; de même un fragment latin, traduction du chapitre cvi, récemment découvert par M. James, dans un manuscrit du Musée britannique. Les passages cités par Georges le Syncelle et le fragment grec du Vatican publié par Mai, se trouvent aux endroits correspondants de la version anglaise. On trouve, soit dans l'introduction soit dans les notes, des observations utiles sur la doctrine du livre d'Hénoch. M. Charles promet de traiter plus amplement ce sujet dans un travail d'ensemble sur les doctrines eschatologiques dans la littérature apocalyptique antérieure au christianisme.

A. Loisy.

575. — **Melito von Sardes.** Eine kirchengeschichtliche Studie, von Carl THOMAS, Osnabrueck, 1893. In-8, 145 p.

Étude très soignée et très complète sur Mélicton de Sardes, d'après les fragments connus de ses œuvres et les indications fournies par les anciens auteurs ecclésiastiques, principalement par Eusèbe de Césarée. La provenance des fragments et écrits qui se réclament du nom de Mélicton est discutée avec beaucoup de méthode. M. Thomas conteste l'authenticité de la Clef et de l'apologie syriaque publiées par Pitra. La Clef est une espèce de dictionnaire biblique, divisé en chapitres suivant l'ordre des matières et pour lequel on a mis à contribution les Morales de saint Grégoire le Grand ; M. T. aurait pu ajouter, semble-t-il, les œuvres de saint Augustin (v. O. Rothmanner, *Bulletin critique*, VI, 47). L'inauthenticité de l'apologie syriaque est moins évidente. Du moins il s'agit ici d'un document de l'antiquité chrétienne, composé probablement en Syrie. L'empereur Antonin César, à qui l'apologie est adressée, serait Caracalla, d'après certains critiques ; Elagabale, d'après M. Thomas. La doctrine de Mélicton est analysée jusque dans les détails avec exactitude. L'ouvrage se termine par un intéressant parallèle entre Mélicton et deux écrivains ecclésiastiques un peu plus récents, saint Irénée et Tertullien.

A. L.

576. — **Die Begründung unserer sittlich-religiösen Ueberzeugung,** von. D. Julius Köstlin. Berlin, Reuther 1893. In-8, 124 p.

Livre de théologie ; intéressant pour la philosophie religieuse et l'histoire du dogme. Au fond, M. Köstlin développe la conception luthérienne de la foi. La certitude de la foi repose sur l'intuition, non sur le raisonnement, la divinité de la révélation chrétienne se manifestant directement à l'âme. A-t-on réussi à démontrer le caractère absolu de cette certitude ? Non, puisque, d'après M. Köstlin, la certitude est absolue pour ceux qui l'ont, et ne peut pas être démontrée telle à ceux qui ne l'ont pas. Peut-être conviendrait-il aujourd'hui, lorsqu'on traite un pareil sujet, d'en élargir la base philosophique, en insistant, par exemple, sur le rôle de la volonté dans l'acquisition des vérités morales, et de regarder le plus possible au delà des formules d'une théologie particulière.

A. B.

577. — **Deutsche Phonetik,** von Otto BREMER, Privatdocent der Germanischen Philologie an der Universität zu Halle. (Sammlung kurzer Grammatiken Deutscher Mundarten, I.)— Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1893. In-8, xxiv-208 pp. et 2 planches.

L'ouvrage de M. Bremer, qui témoigne de connaissances linguis-

1. La table (p. xxi) indique une p. 209 qui manque à mon exemplaire.

tiques très étendues et surtout d'une rare faculté d'observation phonétique, est destiné à assurer l'unité de plan et de transcription nécessaire à la série dialectologique qu'il inaugure, et (p. VIII) « à fournir au débutant les éléments indispensables pour se rendre un compte exact du jeu des organes vocaux dans son propre langage et celui d'autrui ». C'est donc un traité de phonétique générale conçu au point de vue allemand. On y trouvera un corps de doctrine très clair et très cohérent, et accessoirement nombre de remarques fines et délicates, dont la portée d'application s'étend souvent bien au-delà du domaine germanique : — une définition satisfaisante de la « voix de tête » (p. 22); — une minutieuse analyse des moments de l'explosion (p. 49) et des groupes qui déterminent l'occlusion et l'explosion purement latérales (p. 52 sq.), phénomène qui eût pu suggérer à l'auteur le curieux rapprochement de *clo* latin issu de *tlo* primitif, postérieurement reproduit dans l'italien *vecchio* = *vet(u)lum*, etc.; — une vue fort juste de la nature de l'*h* (p. 131), qui, on ne saurait trop le redire, est une « voyelle inaudible »; — enfin, à propos d'une simple rime de Goethe (*neige reiche*, p. 187), une dissection qui montre à quel point peuvent différer deux diphtongues historiquement identiques et restées telles en apparence. — L'explication du *t* adventice de *axt*, *obst* (p. 47), par le seul effet de la semi-explosion de la sifflante, se confirme, ce me semble, par ce fait que l'universelle interjection d'appel *psst* ne contient en réalité que *p* + *s*. Dans un autre ordre de phonèmes, l'explication vaut pour *mond* et *niemand*, et par conséquent pour gr. ἀνδρός et μέδωκα, fr. *gendre*, *foudre* et *nombre*, etc.

La méthode de M. B. est à la fois physiologique et acoustique, et le corps de son ouvrage, indépendamment des généralités et descriptions anatomiques (p. 1-38) et d'un appendice consacré à sa transcription (p. 198), comprend l'étude des phénomènes vocaux, qu'il classe simplement en bruits et sons. Dans les bruits, il distingue trois formes (occlusifs-explosifs, fricatifs, vibratoires) et deux facteurs d'intensité (énergie musculaire, énergie expiratoire). Suivant cette division, les sons accessoires qui accompagnent les bruits sont rejetés au chapitre suivant : départ théoriquement irréprochable, puisqu'en fait le *b*, par exemple, contient tout à la fois une consonne et une voyelle, qu'il ne sera pas

1. Trop exclusivement allemand par endroits : faute de tableaux schématiques en échelle musicale pour le timbre des voyelles, le lecteur est constamment obligé de traduire la notation allemande en notation française; quelques parenthèses lui eussent épargné ce travail. — On doit également regretter que M. B. ne paraisse pas connaître le grand ouvrage de M. l'abbé Rousselot, dont les graphiques lui eussent plus d'une fois apporté la confirmation ou le contrôle de ses propres observations.

2. Le cas me paraît différent pour *anderst*, par la raison décisive que les dialectes du Sud, qui disent *anterscht*, ont conservé *aks*, *ops* sans *t* final : les types de diverses époques, *einést* pour anglo-saxon *aenes* (angl. *once*), et *anderst* pour all. littéraire *anders*, sont dus à l'analogie des superlatifs.

nécessaire, toutefois, de noter de deux signes différents. Sauf cette modification, la description des voyelles comporte les mêmes éléments que dans les autres ouvrages de ce genre, — timbre, intensité, tonalité, — avec des détails pleins d'intérêt sur la tonalité allemande commune.

Tout physiologiste qu'il est, et tout en enseignant expressément que le langage est un simple réflexe, — ce qui, je l'ai déjà dit et j'y insiste, supprime ou résout à volonté le problème de l'origine du langage en tant que fait naturel (p. 183), — M. Bremer ne laisse pas de mettre vigoureusement en relief les caractères intellectuels de la parole humaine, et peut-être même aurait-il plutôt une légère tendance à se les exagérer. Je ne comprends pas, pour ma part, comment l'influence de la langue policée sur le patois (p. xi), qui n'est après tout qu'un cas particulier de mélange dialectal, peut faire échec au principe de la constance des lois phonétiques, postulat qui repose sur l'identité générale de conformation et d'innervation d'un seul et même individu adulte et sain ; mais je ne veux pas revenir sur une controverse épuisée, qui ne se soutient que par des querelles de mots ¹. L'important n'est pas de se mettre d'accord sur des formules peut-être vides de sens et en tout cas provisoires, mais de relever, chacun de son côté, tous les faits du langage avec cette sincérité et cette intensité d'attention dont l'auteur nous a donné un très heureux modèle.

V. H.

578. — Dr W. WETZ. *Ueber Litteraturgeschichte*. Eine Kritik von Ten Brink's Rede « Ueber die Aufgabe der Litteraturgeschichte ». Worms, P. Reiss, 1891, in-8, 82 p.

M. W. Wetz a traité la question dont on vient de lire le titre à l'occasion du discours que Ten Brink a prononcé sur le même sujet, lors de son installation comme recteur de l'Université de Strasbourg. Son étude s'ouvre par un examen critique des vues du regretté historien de la littérature anglaise ; puis il expose à son tour et de son point de vue ce qu'il regarde comme la tâche de l'histoire littéraire. Disciple à bien des égards et admirateur de Taine et de son école, formé par de fortes études et par la lecture des maîtres de la critique contemporaine, les aperçus de M. W. W. sont curieux à connaître et non sans une certaine originalité, encore qu'ils ne soient pas toujours nouveaux.

Pour lui l'histoire littéraire est avant tout une étude psychologique et

1. C'est, sauf erreur, jouer aussi sur les mots que d'assigner une origine psychique (p. 11) à tous les changements de prononciation comme en général à tous les phénomènes linguistiques. Psychique en quoi ? En ce que le langage est rudimentairement l'expression d'une émotion ? Oui, exactement comme le repliement des feuilles de la sensitive. En ce qu'il suppose une faculté en quelque sorte indéfinie d'imitation et d'adaptation graduelle ? Oui, au même titre que la marche sur les membres postérieurs, la préhension par les membres antérieurs, et généralement tout ce qui distingue l'homme des autres mammifères.

historique de l'époque et du milieu dans lequel s'est formé l'écrivain, de ses aspirations et de ses tendances particulières, qui sont influencées par son entourage et influent à leur tour sur son style et sur la nature de son talent. C'est seulement quand on a approfondi le caractère moral d'un auteur et son développement intellectuel qu'on peut comprendre ses œuvres dans toute leur originalité. C'est ainsi qu'ont procédé Herder, Schiller, dans son traité « de la poésie sentimentale et naïve » et Goëthe dans ses études de critique. Taine a élargi et exagéré cette méthode, et chez les Allemands contemporains, que M. W. W. juge sévèrement, deux écrivains, Ten Brink et Erich Schmidt, l'ont appliquée avec indépendance et talent. M. W. Wetz a cherché à montrer comment après eux on peut s'en servir pour juger quelques-unes des œuvres littéraires les plus célèbres, telles que l'Antigone de Sophocle, les meilleurs drames de Shakespeare. On le voit, si c'est un disciple, c'est un disciple original, des plus grands représentants de la critique littéraire, et qui est déjà de taille de marcher de pair avec eux.

Ch. J.

579. — **Thierry d'Hireçon**, agriculteur artésien (13...-1328), par J.-M. RICHARD. Extrait de la Bibliothèque de l'École des Chartes, année 1892, t. LIII. Paris, 1892. In-8, 69 p.

Thierry d'Hireçon, né dans une bourgade du Bourbonnais dont il portait le nom, clerc au service de Robert II et son serviteur dévoué, puis conseiller intime de la comtesse Mahaut, et, dans sa vieillesse, sacré évêque d'Arras, en 1328, ne fut pas seulement un politique retors, mais aussi un très riche et très intelligent agriculteur. Il possédait en Artois, à Bonnières, à Roquestor, à Sailly et ailleurs, des domaines importants dont il affermaient les uns et exploitait lui-même les autres. Il tenait ou faisait tenir par ses agents des comptes minutieux dont quelques débris échappés à la destruction ont servi à M. J. Richard à composer cet essai sur l'agriculture artésienne au moyen âge. Les intitulés des chapitres : modes d'exploitation, l'ensemencé, céréales, légumineuses, les prairies, les bois, les courtils et jardins, les animaux, les bâtiments, l'outillage, les ouvriers ruraux, leurs gages et leur salaire, indiquent tout l'intérêt de cet opuscule qui sera, pour une partie de l'Artois, ce qu'a été pour la Normandie l'*Étude sur la classe agricole* par M. Léopold Delisle. Les terres à blé étaient préparées par quatre labours qui se faisaient à l'aide de chevaux; les semences étaient soigneusement passées au crible et les grains ordinairement sarclés, comme aujourd'hui dans la Haute-Normandie, par des femmes dont le salaire était de 4 à 6 deniers par jour. On payait les moissonneurs à la journée, le plus souvent en nature : pour le blé et l'avoine, ils avaient la douzième gerbe; mais ce gain était variable, sans doute, selon que la récolte était plus ou moins abondante. Les ensemencés de mars sont représentés dans les

comptes sous les noms d'avoine, de paumelle, scourjon, vesce, pois, fèves, bisaille, navette. On engraisait de fumier et quelquefois de chaux les terres destinées au blé, ce qui explique que le rendement était de beaucoup supérieur à celui de l'avoine. Quant aux prairies, on les faisait flotter, comme de nos jours, en détournant au moyen de « relais » les ruisseaux et les rivières. L'exploitation des forêts se faisait par coupes vendues aux enchères, et le bois acheté dont le comptable inscrit très souvent la destination, servait à fabriquer des fuseaux, des bonjons, des louches et autres objets de boissellerie. Chaque domaine avait son courtil ou jardin, clos de murs ou de haies vives, planté de toutes sortes d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, pêcheurs, mêliers, cerisiers, cognassiers, et de légumes ainsi que d'herbes les plus variées, porions, porettes, choux, oignons, oignonnettes, épinards, sauge, laitue, bourrache, arroche, bette, ciboule, persil, etc. A Roquestor, un des principaux domaines de Thierry, à l'hôpital d'Hesdin et dans tout le domaine de la comtesse Mahaut, on cultivait la vigne dont le raisin servait surtout à la fabrication du verjus, recherché des gourmets quand il n'était ni trop récent ni trop vieux. Les comptes donnent des renseignements précis sur la nourriture des animaux de service et de boucherie, sur les prix d'achat et de vente des chevaux, des bœufs, des vaches, etc.; on remarquera que l'élevage du mouton était très répandu en Artois; il y en avait des troupeaux dans toutes les fermes de Thierry. Détail curieux : en 1332, on importe au domaine d'Avesnes des brebis d'Inde, probablement des moutons de Cachemire. Un fabliau du ^{xiii}^e siècle énumère les nombreux outils dont se doit pourvoir un *Vilain* qui se respecte : ceux d'un riche agriculteur sont plus coûteux et plus compliqués, ainsi qu'on peut le voir par les documents que cite M. J. Richard. Aussi tous les artisans qui les fabriquaient étaient-ils mieux payés que les ouvriers des champs ou les serviteurs attachés à la ferme. En revanche le vilain qui travaillait à la terre avait le droit d'usage dans la forêt seigneuriale, le droit de pâture, de glanage, et d'autres tolérances qui l'aidaient à combattre les misères de la vie. De plus les hôpitaux de Saint-Jean-en-l'Estree d'Arras, ceux de Gosnay et d'Hesdin étaient toujours ouverts aux plus nécessiteux.

A. DELBOULLE.

580. — **Histoire du Cardinal de Richelieu. La jeunesse de Richelieu (1588-1614). La France en 1614**, par Gabriel HANOTAUX. Paris, Firmin Didot et Cie, 1893. 1 vol. gr. in-8 de viii-556 p.

Voici un livre d'histoire excellent. Dans l'ensemble des travaux historiques récents, je n'en connais pas de meilleur; sur le commencement du ^{xvii}^e siècle en particulier, je n'en connais pas d'aussi bon. M. G. Hanotaux a une science profonde des sources de son sujet, la critique à laquelle il les soumet est pénétrante et les faits qu'il a ainsi dégagés, il ne se contente pas de les exposer dans une œuvre de belle ordonnance

et de style vif et précis, il fait mieux, il les ressuscite. Il a le don supérieur, sans lequel toute histoire, si consciencieuse soit-elle, ne fait que se traîner et languir, la vie.

C'est par le récit des premières années de Richelieu que s'ouvre le volume. On suit le futur cardinal depuis sa naissance jusqu'au moment où il va débiter aux États-Généraux de 1614. Mais il ne suffisait pas de nous faire voir comment s'était formé l'homme, il fallait aussi, pour bien le juger, nous montrer dans quelles conditions, sur quelle matière s'était exercé son génie. C'est ainsi que M. H. a été naturellement amené à tracer un admirable tableau de ce qu'était la France au moment où celui qui devait porter si haut sa grandeur faisait vers le pouvoir un pas décisif.

C'est à la fois l'ordre logique et esthétique; mais pour faire pénétrer plus à fond la pensée maîtresse du livre, pour la faire mieux saisir dans une simple analyse, je crois nécessaire de le renverser et j'en demande pardon d'avance à mes lecteurs.

J'ai dit que, si l'on veut apprécier avec justesse l'œuvre de Richelieu, il faut savoir comment cette œuvre se présentait à lui. Un tableau de notre pays en 1614 était donc aussi nécessaire qu'il est exact et coloré, tel que l'a tracé M. Hanotaux. Province par province, presque ville par ville, il nous montre la France d'alors avec sa frontière de l'Est ouverte par la Lorraine indépendante et par les Trois Évêchés, qu'un lien de plus en plus lâche rattachait encore à l'Empire, mais déjà riche, industrielle, ayant oublié sous l'administration ferme et éclairée d'Henri IV, le mauvais temps des guerres civiles. En outre, la capitale, Paris, attirait déjà non seulement la province, mais l'étranger, et, à Paris même, le Louvre, où se tenaient le Roi et la Cour, était encore une ville dans la grande ville; c'était là que se pressaient les quémandeurs de grâces et de faveurs aussi bien que ceux qui venaient apprendre les nouvelles et observer les modes du jour, là aussi que siégeait le gouvernement qui déjà faisait sentir aux « sujets » du royaume sa « puissance de fait » comme son « autorité de droit ».

Cela c'était l'œuvre d'Henri IV. Il avait de plus laissé à ses successeurs une armée qui n'était qu'une armée de cadres, mais de cadres excellents. Son défaut était d'être mercenaire. En cas de troubles civils, les soldats, Richelieu devait en faire l'expérience, allaient au parti qui les payait le plus.

C'était un premier danger; dans l'ordre judiciaire, les parlements provinciaux, la diversité des coutumes en étaient un autre auquel l'antique droit d'évocation, à la fois terrible et touchant, ne paraît qu'imparfaitement. Ces parlements provinciaux, ces coutumes locales n'étaient d'ailleurs qu'une des manifestations du vieil esprit féodal et décentralisateur contre lequel les rois luttèrent depuis des siècles. Il y en avait bien d'autres. États-Généraux, États-Provinciaux, chartes des villes, droits reconnus des princes, des nobles, du clergé, etc., tout cela était autant

de formes persistantes de ce qui avait constitué le fonds de la société médiévale, le privilège. C'avait été une des grandes préoccupations de la royauté de le supprimer, tantôt par la force, tantôt par des transactions. Elle n'y était parvenue qu'en partie, mais elle devait poursuivre sa tâche, poussée à la fois par un besoin politique et par un besoin financier.

La question financière a été, en effet, la grosse question que l'ancien régime a vainement essayé de résoudre, et il en a été ainsi parce qu'il n'a jamais osé aborder la difficulté de front et tenter le seul moyen qui permit de la surmonter, l'égalité devant l'impôt. Tout pesait sur les non-privilegiés; mais, en 1614, les souffrances qui résultaient de cet état de choses n'étaient pas encore arrivées à l'état aigu, grâce à la prospérité générale, grâce aussi à la modestie des classes pauvres, paysans sobres et économes, artisans groupés en corporations et confréries.

En même temps que cette armée guerrière, mais d'une fidélité douteuse, avec ces résistances judiciaires et locales et ces difficultés financières, il y avait pour l'unité et l'indépendance nationales d'autres éléments de trouble et d'autres sources de périls. L'ultramontanisme comme le protestantisme tendaient tous deux à constituer un État dans l'État; en fait, le dernier y était même parvenu grâce à l'organisation politique et militaire qu'il tenait des guerres civiles. Si l'on pouvait lutter contre le premier par le développement du gallicanisme, il fallait avoir recours à la force pour briser le second et ce devait être une des besognes les plus ardues et les plus importantes de l'œuvre de Richelieu.

A cette œuvre il fallait un ouvrier doué des qualités particulières qu'elle exigeait. Or, ces qualités, il arriva, par la conjoncture la plus heureuse, que Richelieu les possédait. Dans un pays où l'étranger avait failli régner en maître, il se trouvait de pure et vieille race, vrai Français de la vraie France. Dans une nation qui, pendant tout le cours de son histoire, avait souffert de rivalités persistantes entre Nord et Midi, province et capitale, nobles et robins, clercs et laïques, etc., et qui aspirait à la paix dans l'unité, il lui fut presque donné de résumer en lui cette conciliation aussi nécessaire que désirée. Il naquit en Poitou, dans un pays intermédiaire où la gravité sérieuse du Nord se tempère d'un peu de la gaieté vive du Midi; il connut jeune Paris, et son séjour à Luçon lui permit d'apprécier la calme et laborieuse province; noble, il se trouva avoir des attaches bourgeoises; prêtre dans un temps où l'Église menait à tout, il avait assez porté les armes pour en imposer à des hommes qui prisaient encore à leur valeur les qualités physiques et la bravoure.

En un mot, il arriva à son heure. Ses qualités s'adaptaient au temps où il vécut et ce temps en demandait de pareilles. Il fut l'homme de la situation, et c'est à cela qu'il dû sa prodigieuse fortune.

C'est une vérité historique que personne n'avait vu aussi nettement

que M. H., et qu'à plus forte raison personne n'avait exposé aussi supérieurement.

Ce n'est pas la seule vue profonde de ce livre, où abondent les aperçus nouveaux et ingénieux. En maint endroit un mot rapide, une comparaison originale montrent combien il est utile, je serais tenté de dire indispensable, à l'historien d'avoir observé de près les affaires publiques, même de les avoir maniées, d'avoir contribué à faire l'histoire avant de l'écrire. L'assimilation des premiers Capétiens à un Samory ou une reine de Madagascar (p. 310), est aussi juste que celle des donations aux églises avec les biens habous et vakoufs que l'Islam nous met encore sous les yeux (p. 312). Il faudrait signaler en outre les pages où l'auteur résume avec le plus grand bonheur d'expression le rôle joué par les trois races gauloise, romaine et germanique dans la formation de la nationalité française, encore qu'à notre avis la part de l'influence germanique soit fortement exagérée; mais j'ai hâte d'arriver aux deux points les plus capitaux et, avec le récit des premières années de Richelieu, les plus neufs du livre de M. Hanotaux, points sur lesquels d'ailleurs je ne suis pas complètement d'accord avec lui, son appréciation du rôle du protestantisme en France et sa théorie du privilège.

M. H. a été très frappé de deux faits, que l'esprit de parti a trop fait négliger, le premier c'est que les protestants n'ont rien à envier aux catholiques pour la prédominance donnée à l'idée religieuse sur l'idée de patrie; le second c'est que l'édit de Nantes, qui laissait au parti protestant la consistance et la force d'un véritable État dans l'État, ayant son organisation propre, ses finances, son armée, ses places de sûreté, a été au fond une faute de la part d'Henri IV. Il est très vrai que l'Édit de Nantes créait pour l'unité nationale une menace perpétuelle; mais il ne faut pas oublier non plus qu'en même temps qu'on détruisait, en le supprimant, une organisation politique dangereuse, ce qui était juste et nécessaire, on détruisait aussi la liberté de conscience pour plus d'un million de Français et on la détruisait brutalement. De même, tout en reconnaissant combien le protestantisme est en contradiction avec notre esprit national, il est nécessaire de marquer qu'il a développé chez nous des qualités de sérieux, de réflexion, de gravité, de ténacité qui sont un heureux contrepois à d'autres plus brillantes. Ceux mêmes de nos hommes d'État qui lui ont été le plus hostiles, ont pris un peu de ces qualités à le combattre et Richelieu tout le premier.

Le sentiment qui porte M. H. à être si sévère pour le protestantisme, n'est qu'une face de son opinion générale à l'égard du privilège. Il l'accuse de renoncer « aux vues larges et aux conceptions d'ensemble », de constituer « une atmosphère peu favorable au développement des libertés publiques et, en revanche, une condition favorable aux entreprises d'un pouvoir ambitieux qui met en pratique la formule diviser pour régner ». Je ne saurais, pour mon compte, partager absolument cette opinion, je serais plutôt porté à me demander si le privilège n'est pas

la condition essentielle de la liberté et à me ranger à l'avis de Montesquieu, que même le privilège ecclésiastique a pu être, à défaut d'autre, une barrière contre le despotisme. Je crains que nous n'ayons trop souvent confondu en France l'uniformité qui résulte de l'absence de privilèges avec l'unité qui est constituée par leur harmonie. A une bonne armée il faut des cadres, sinon elle n'est qu'une poussière d'hommes. De même, si les intérêts individuels se trouvent privés de la liberté ou du privilège de se grouper et de s'organiser, c'est en ce cas justement qu'ils sont sans force devant un pouvoir ambitieux qui n'a plus à diviser pour régner, car la division est déjà opérée, poussée même jusqu'à l'extrême émiettement.

Il n'y a dès lors en présence, d'un côté, qu'une masse d'individus, sans cohésion et sans lien; de l'autre, qu'un pouvoir ne rencontrant devant lui aucune de ces résistances qui sont trop faibles pour renverser, mais assez fortes pour avertir. Gouvernants et gouvernés n'ont dès lors entre eux aucune communication, aucun rapport, et tel gouvernement qui, la veille encore, exerçait un pouvoir absolu se voit le lendemain emporté par un de ces mouvements violents et inconscients qu'il n'a pu prévenir, parce que rien ne lui a permis de les prévoir. Despotisme et révolution, voilà la désolante alternative.

Les résultats en sont d'autant plus déplorables qu'ils se font sentir partout rapidement, l'absence absolue de privilèges étant corrélative de l'excès de centralisation. Si la centralisation est, en effet, pour nous Français, autant une nécessité qu'un bienfait, — M. H. l'a démontré d'une façon magistrale (p. 548), — ce n'est point pour cela une raison de la pousser à l'extrême. S'il faut que les membres obéissent à la tête, il faut aussi qu'ils aient leur vie propre et que parfois cette dernière suffise, dans une crise, à animer l'ensemble. Notre histoire offre plus d'un exemple de cette nécessité. Sans remonter à l'unité et à l'indépendance nationales sauvées au ^{xv}^e siècle par la France d'Outre-Loire contre Paris et la France du Nord, Bourguignons et Anglais, j'en trouve une preuve dans le livre même de M. Hanotaux. Si le Paris du ^{xvi}^e siècle avait été toute la France, comme il l'a été quelquefois depuis, nous aurions été ligueurs, c'est-à-dire espagnols. Il fut fort heureux à ce moment que la centralisation ne fût pas si extrême qu'elle ne laissât place à quelque indépendance et à quelques ressources dans le reste du pays.

Que M. H. me permette ces observations. Sans méconnaître la gravité ni la difficulté du problème, je suis de ceux qui partagent les « inquiétudes qu'éveille une centralisation pesante » (p. 539) et qui ne croient pas qu'elle se confonde à tel point avec l'unité que l'on ne puisse jouir des bienfaits de l'une sans subir les inconvénients de l'autre.

Ces divergences d'idées n'enlèvent rien d'ailleurs à l'admiration que m'inspire le livre de M. Hanotaux. Si les volumes suivants sont, comme il y a tout lieu de l'espérer, à la hauteur du premier, son œuvre

sera digne de prendre place parmi les plus belles de l'école historique française de notre temps ¹.

LOUIS FARGES.

581. — D. Mariano VERGARA. *Bibliografía de la Rosa*. Madrid, Man. Tello, 1892, in-8, 319 p.

C'est du pays du soleil, — qui n'est pas toujours celui des fleurs — que nous vient cette Bibliographie de la Rose; c'est l'œuvre d'un ami zélé des roses et des livres, œuvre faite avec autant de méthode que de soin et de recherches. Après une préface humoristique, où il fait l'apologie de son entreprise — cette apologie était inutile — et se plaint de l'indifférence et du dédain de ses compatriotes pour les fleurs, l'auteur passe successivement en revue les Périodiques consacrés à la rose (17-27), les ouvrages qui traitent (27-167) — il aurait peut-être fallu distinguer les ouvrages didactiques ou purement botaniques des ouvrages historiques — des roses (167-267), publiés dans les divers pays, enfin (267-287) les nombreuses sociétés de rosiéristes. Un appendice (287-393) donne quelques ouvrages anciens et les publications nouvelles omises dans cette longue énumération.

Que dans un travail de ce genre il y ait quelques oublis et quelques erreurs, est chose inévitable et qui ne saurait surprendre; M. Mariano Vergara a été obligé plus d'une fois d'avouer qu'il ne connaît pas ou n'a pu voir tous les ouvrages qu'il cite. Voici quelques corrections, que je lui soumetts. P. 40, il a eu raison de supposer que le prénom de Brigogne ne pouvait être Aunica. Pourquoi citer p. 66 le simple titre d'un ouvrage qui se retrouve, mais cette fois avec le nom de l'auteur, p. 156? J'ajouterai que le nom de cet auteur est Benemann et non Venemann. M. M. V. p. 132, dit que le titre de l'ouvrage de Cécilia Schmidt Branco, *A rosa na vida dos povos* le choque, il est cependant exact; on est surpris aussi qu'il n'ait pu se renseigner d'une manière certaine sur ce livre qui est bien portugais sans doute, mais a été publié à Madrid; c'est le huitième volume de la *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*. P. 300, M. V. aurait pu dire que la *Légende de la rose chez les nations romanes et germaniques* a paru dans les *Mélanges offerts à M. Gaston Paris*. Si mon livre *La rose dans l'antiquité et au moyen âge* a été imprimé à Chartres, il a été publié à Paris. Je termine en relevant un lapsus plus grave à la p. 308; on y lit: Schneider (M. J.), *Die Rose, Geschichte und Symbolik*, Leipzig 1873, avec cette remarque qu'il y a « deux ouvrages sur la rose d'un autre Schneider », il est bien vrai qu'il y a deux ouvrages de Fried. Schneider sur

1. Une critique de détail, la seule qui me vienne à l'esprit. Il faut dire *Collège Fortet*, du nom du chanoine qui le fonda, et non *Collège du Fortet* (p. 202).

a rose; mais ici il ne faut pas lire Schneider mais Schleiden, et il ne peut être question que du livre mentionné p. 132.

Ch. J.

582. — René DOUMIC. *De Scribe à Ibsen*. In-12, Delaplane, 352 pp.

583. — Gust. LARROUMET. *Études de critique et d'art*. In-12, Hachette, 1893, 377 pp.

584. — Georges PELLISSIER. *Essais de littérature contemporaine*. Lecène, In-12, 1893, 393 pp.

Il devient de plus en plus difficile de soutenir que l'Université s'endort dans la contemplation béate de ses éternels classiques. Voici trois livres, bien différents, écrits par trois universitaires (je crois que M. Doumic, professeur au Collège Stanislas, ne s'offensera pas de ce titre), et tous trois, par le sujet, par le ton, par la liberté de l'esprit, sont on ne peut plus modernes.

M. Doumic est un écrivain très vivant et très vibrant. Il vibre dans les conférences, dans les études critiques, dans les feuilletons même de journaux qui ont l'air de vivre, eux aussi, le jour où il y écrit. Professeur, il a donné au public scolaire une courte, mais vive et substantielle *Histoire de la littérature française*, dont j'ai rendu compte ici-même, en ajoutant, il est vrai, quelques réserves à mes éloges. Chroniqueur, il a publié, il y a peu d'années, des *Portraits d'écrivains*, tout à fait distingués. C'est le feuilletoniste encore, et même, ça et là, le polémiste, que nous reconnaissons dans les études intitulées *De Scribe à Ibsen*. On le sent à quelques négligences de la forme¹ et à quelques épigrammes d'une cruauté inutile. Je n'ai pas à défendre M. de Freycinet, ni surtout son discours à l'Académie; mais le court article qui lui est consacré me paraît violent à froid. A quoi bon aussi, dans l'étude sur le *Prince d'Aurec* de M. Lavedan, cette sortie contre le régime actuel, « gouvernement tracassier et mesquin, qui gouverne avec des rancunes et avec des haines »? En ce temps où les « ralliés » pullulent, cela sonne comme une fausse note. Il eût été facile de faire disparaître dans le livre ce qui rappelle trop le journal.

Il est vrai que, pour faire de ces articles un livre aussi solide qu'il est brillant, il eût fallu les fondre davantage dans un ensemble, en sacrifier quelques uns, en relier mieux quelques autres. J'avoue mon goût pédantesque pour l'unité, même en ces sortes d'ouvrages, — j'entends pour une certaine unité intérieure et voilée, qui se devine plus qu'elle ne se touche. C'est l'auteur lui-même qui fait naître en moi ce scrupule : sa préface me défend de ne voir ici qu'un recueil d'études détachées : il y expose des vues optimistes sur ce que doit être le

1. Il y a même quelques distractions : par exemple, ce n'est pas Camille, c'est Cécile qui est l'héroïne de *Il ne faut jurer de rien* (p. 16).

théâtre de l'avenir, sur ce qu'est déjà le théâtre du présent ; il y parle avec faveur d'Ibsen et du symbolisme dramatique ; il y prédit et d'avance y salue l'avènement d'un « théâtre d'idées », plus profond et plus humain que le théâtre d'action pure ; et, s'il étudie l'art dramatique moderne « de Scribe à Ibsen », c'est qu'il se propose de montrer comment la « forme vide » léguée par Scribe à ses successeurs s'est peu à peu remplie de substance. Encore qu'il soit bien dur pour ce pauvre Scribe, dont il reste peut-être autre chose que « quelques spécimens de coq-à-l'âne », j'accepterais volontiers le fond de sa thèse, et n'en voudrais ôter que certaines exagérations de forme, étant de ces êtres inintelligents qui ne peuvent se décider à voir en Ibsen un Shakspeare. Mais c'est par un lien bien lâche, ce me semble, que des études, très fines d'ailleurs, sur Musset et sur Labiche, se rattachent à la démonstration. J'en prendrais plus facilement mon parti s'il n'y avait pas de démonstration du tout ; mais on entrevoit ça et là les lignes générales d'un plan par exemple, quand M. D. raille les drames romantiques et constate combien la *Jalousie* de M. Vacquerie, resté fidèle à l'esprit du romantisme, a étonné le public d'aujourd'hui, curieux d'analyse, épris de vérité. Il y a donc dans ce livre tous les éléments d'une histoire morale du théâtre dans la seconde partie de notre siècle ; mais ces éléments, M. D. n'a pas voulu les coordonner : il aime mieux causer que prouver, et je ne l'en blâme pas, car il cause bien.

Pourquoi ne le dirais-je pas ? la personne du critique m'intéresse plus encore que le sujet. Un optimiste (malgré certaines apparences, c'est le vrai fond de sa nature), capable d'étudier avec sympathie le pessimisme des autres, un critique d'esprit assez large pour faire le départ du bien et du mal chez ceux qu'il censure, et d'âme assez chaleureuse pour ne pas sacrifier au plaisir de dénigrer la joie d'admirer, cela n'est point si commun. Ce qui domine pourtant, c'est bien l'esprit critique : même alors qu'il admire à plein cœur, il n'abdique pas son indépendance et ne veut pas être dupe. Et lorsqu'il n'admire pas, quels raffinements parfois dans la cruauté ! Dumas père est anéanti ; de Sardou il ne reste plus grand chose. Le drame historique en vers est bafoué ; la pièce « bien faite », chère à Sarcey, n'est estimée que dans la mesure où elle fait valoir une idée. Et je ne dis pas que M. D. ait raison contre Sarcey ; mais je voudrais des explications plus décisives sur ce qu'est à ses yeux le théâtre d'idées, sur l'engouement plus ou moins durable, plus ou moins sincère, de « l'élite » pour les pièces nouvelles, sur les chances qu'a ce théâtre en voie de transformation d'être imposé par l'autorité de l'élite à la masse du public français. M. Doumic nous dira tout cela un jour : en attendant, il est lui-même.

Avant M. Doumic, M. Larroumet s'était fortement établi sur ce terrain de la littérature dramatique, et il ne l'a jamais tout à fait abandonné. Les *Études de littérature et d'art* ne sont pourtant pas exclusivement

consacrées au théâtre. C'est que M. Larroumet est un être complexe, d'une variété et d'une souplesse d'aptitudes que ses ennemis mêmes (il en a) ne peuvent méconnaître, s'ils les peuvent railler. Il a été directeur des Beaux-Arts, et plusieurs des morceaux dont se compose ce volume ont été lus à l'Institut ; je n'en dirai rien ici, bien que je n'en croie pas toutes les vues indiscutables, et je me bornerai à signaler le très curieux éloge académique du prince Napoléon Bonaparte, qui, n'ayant « consacré aux arts que la moindre partie de son existence », fut pourtant à l'Académie des Beaux-Arts le prédécesseur de M. Larroumet. Le conférencier, le professeur et le critique m'appartiennent davantage ; on les connaît trop bien pour que j'aie à définir longuement le talent de l'orateur et de l'écrivain. Si on l'a beaucoup attaqué, un peu injurié, c'est sans doute qu'il est quelqu'un : tant d'autres laissent leurs auditeurs et leurs lecteurs indifférents ! Mais c'est parce qu'il est quelqu'un qu'il ne plaît pas à tous.

Il me semble qu'en matière de théâtre, son goût est fort différent du goût de M. Doumic. Que l'on compare à l'étude qui ouvre le livre de celui-ci l'étude, moins dédaigneuse, mise par M. L. en tête des *Annales du théâtre* de MM. Noël et Stoullig. Après J.-J. Weiss et Legouvé, après Brunetière et Sarcey, il y défend Scribe, « artiste et grand artiste » contre les « auteurs à systèmes, appuyés par autant de critiques à théories », qui réclament « tout simplement le droit à la pièce mal faite, c'est-à-dire à la maladresse et à l'obscurité ». Décidément, je crois que M. L. n'eût pas écrit *De Scribe à Ibsen*, et je soupçonne que le « théâtre d'idées » le laisse froid. Mais la plus considérable des *Études de littérature et d'art* (elle occupe plus d'un quart du volume) fait revivre à nos yeux l'une des plus admirables interprètes de la tragédie au xviii^e siècle : Adrienne Lecouvreur. M. L. a toujours été attiré par la question délicate des rapports du théâtre avec le monde. C'est dire que l'étude sur Adrienne Lecouvreur, d'après sa correspondance, publiée par M. Monval, a dû être enfantée par lui dans la joie : elle abonde en détails précis et piquants. Certains traits, complaisamment accumulés, peuvent paraître un peu libres, comme l'était le temps ; pourtant, l'impression qui nous reste est celle d'un caractère digne de sympathie peut-être, de pitié certainement. Voilà de bonne critique théâtrale, à côté du théâtre ; mais ce n'est pas toujours sur la scène que se jouent les drames les plus attachants : la vie et la correspondance d'Adrienne valent autant que tout le théâtre tragique du xviii^e siècle.

Le reste du volume est consacré à la critique, mais à une critique où la préoccupation de l'art dramatique tient encore une large place. Ainsi, l'étude sur Baudouin de Somaize est la plus développée après l'étude sur Adrienne Lecouvreur. Ce Somaize est-il donc intéressant par lui-même ? Non, ce fut « un vilain homme et un pauvre écrivain ». Mais il a écrit une contrefaçon des *Précieuses ridicules* ; il a même osé mettre en vers de sa façon la prose de Molière, et son *Grand dictionnaire historique*

des Précieuses est un document de premier ordre pour l'histoire de la préciosité. De même, Corneille et Molière reviennent souvent dans la conférence faite au cercle Saint-Simon sur le *Public et les écrivains au xvii^e siècle*. Ici, l'auteur me permettra de lui chercher chicane. J'aurais voulu que, traitant une question si générale et qui embrasse tout un siècle, il ne s'appliquât pas à montrer la « supériorité » de la seconde partie de ce siècle sur l'autre, car, en vérité, cette supériorité n'est pas si éclatante qu'il la voit, et il n'est pas juste de dire, à mon sens, que « la littérature de la première moitié du siècle s'inspire d'un goût mesquin ». Cousin avait soutenu la thèse contraire avec une éloquence quelquefois prudhommesque ; mais parce que son plaidoyer est trop absolu, ce n'est pas une raison pour qu'il soit radicalement faux, et le réquisitoire de M. Larroumet ne semble guère moins absolu. Il est trop commode d'isoler du public de leur temps les Corneille et autres grands écrivains qui appartiennent à l'âge de Richelieu et de la Régence, pour ne garder en face de soi que les Voiture et les Saint-Amant. C'est pour ce public là pourtant que Corneille écrivait le *Cid*, et je ne pense pas qu'on soutienne qu'*Andromaque* soit supérieure au *Cid* : elle en est seulement différente. L'esprit des contemporains de Racine est plus fin ; mais leur âme est moins haute. Il n'est pas moins contestable de supposer que Retz et la Rochefoucauld, « anciens précieux », doivent au public nouveau l'originalité de leurs ouvrages, car ces ouvrages sont des produits directs de la première époque. Qu'il y ait un abîme « entre une Scudéry et une Sévigné, entre une grande Mademoiselle et une Maintenon », cela se peut. Mais si l'on tient compte des origines et si l'on veut que la comparaison soit équitable, il faudrait opposer les *Caractères* de la Bruyère aux *Maximes* ou aux *Pensées*, les lettres de M^{me} de Maintenon aux lettres de M^{me} de Sévigné, les *Souvenirs* de M^{me} de Caylus aux *Mémoires* de Retz, car Saint-Simon reste à part de tout et appartient, d'ailleurs, à un âge mixte. La comparaison serait-elle alors si défavorable à l'époque héroïque et romanesque ? M. Larroumet publie dans ce même volume une leçon d'ouverture sur « les Origines françaises du roman-tisme ». Eh bien, pour les retrouver, ces origines, c'est à la première partie du xvii^e siècle qu'il faut remonter, et je ne sais si Corneille, ce romantique, vaut moins que le classique Racine, mais je crois bien que Rotrou est l'égal d'un Longepierre et d'un la Fosse.

En revanche, j'adhère pleinement aux conclusions d'une autre leçon d'ouverture, le xviii^e siècle et la critique contemporaine, où M. Larroumet réagit contre les exagérations de M. Faguet et un peu de M. Brunetière. Il y a d'autant plus de mérite que, pour me servir d'une de ses expressions (plus juste ici que lorsqu'elle s'applique à Molière et à Boileau), M. Brunetière et lui sont unis par « une étroite fraternité littéraire ». On le voit en lisant l'étude, qui termine le livre, sur les conférences de M. Brunetière à l'Odéon. Ce n'est pas le lieu de juger la méthode de M. Brunetière ni son œuvre déjà considérable, d'autant plus

que M. Larroumet nous avertit que les adversaires du critique de la *Revue des Deux-Mondes* écrivent mal, ou parlent mal, ou écrivent et parlent mal tout ensemble. Peut-être faudrait-il laisser quelque refuge aux hommes sans parti pris, qui, professant la plus sincère estime pour la personne et le talent de M. Brunetière, sont trop libres penseurs de nature pour accepter tous ses dogmes sans examen. Mais, si l'on veut constater quelle profonde influence M. Brunetière exerce, malgré tout, sur les esprits les plus divers, qu'on parcoure, après l'étude que lui consacre M. Larroumet, celle que M. Pellissier lui consacrait en même temps, par une curieuse coïncidence, dans ses *Essais de littérature contemporaine*. Il me semble que M. Pellissier, plus grave en général et moins souple que M. Larroumet, est bien fait pour comprendre M. Brunetière, car lui aussi, « il conçoit la critique comme une application de la raison ». Non qu'il l'admire en disciple aveugle : il serre au contraire de fort près son dogmatisme et parfois nous découvre les défauts de l'armure impénétrable en apparence ; mais dans toute œuvre il cherche et goûte, comme lui « le général », et il voit comme lui dans l'individualisme la « subversion de toute discipline et de toute hiérarchie » en littérature.

Je ne dirai pas qu'il est un « jugeur austère », comme il appelle M. Brunetière ; mais il croit cependant que la fonction du critique est proprement, ainsi que son nom l'indique, de juger. Et il juge, avec un sérieux d'exposition et une force de dialectiques rares. Il ne se joue pas autour des sujets : il y pénètre et y demeure, un peu longuement parfois, à mon gré ; mais, quand nous en sortons avec lui, nous en avons touché le fond. Ces qualités réfléchies, qui n'excluent nullement, d'ailleurs, la finesse souriante, supposent une éducation morale toute particulière. Il y a du Vinet en M. Pellissier. Aussi est-il attiré de préférence vers les choses morales et vers ceux des genres littéraires dont elles forment, pour ainsi dire, la substance, vers le roman, par exemple. On trouvera pourtant en ce volume de bonnes études de critique *historique* pure, sur le drame shakspearien en France et sur l'évolution du vers alexandrin. Mais il s'ouvre par une étude de 68 pages sur le pessimisme contemporain, serrée, solide, pénétrante, où cette maladie morale est étudiée dans ses causes, suivie dans ses manifestations, jugée dans ses conséquences.

Cette méthode, qui vise à convaincre sans éblouir, a ses inconvénients : l'allure de la pensée et du style en est parfois ralentie, et il arrive au critique, qui croit pouvoir et devoir condamner, après avoir expliqué, de prendre, sans trop s'en rendre compte, le ton de l'orateur : voyez la fin de l'étude sur Paul Bourget. Mais M. Pellissier, dont on connaît le remarquable livre sur le *Mouvement littéraire au XIX^e siècle*, est un lettré trop avisé pour faire dégénérer la critique en prêche. La partie la plus considérable des *Essais de littérature contemporaine* est une revue des romanciers modernes, depuis Octave Feuillet jusqu'à M. Paul Mar-

gueritte ¹. Elle est d'un critique très curieux, très informé, nullement rigoriste. Seulement, et c'est la caractéristique de ce talent, qui ne se paie jamais de mots, chaque étude est une discussion pied à pied avec l'écrivain jugé, dont les contradictions secrètes sont signalées et résolues (voyez les études sur Octave Feuillet et Zola) avec une précision impitoyable, mais aussi avec une réserve de bon goût, qui marque le point faible sans y trop appuyer. Et je ne cache pas que j'aimerais trouver ça et là cette forte ironie et cette nerveuse logique tempérées, égayées par un peu plus de fantaisie. Mais quoi? je suis peut-être un individualiste ou un impressionniste qui s'ignore, une victime inconsciente de mon éducation catholique et littéraire. Mon « moi » n'est pas cependant, Dieu merci, assez hypertrophié pour m'empêcher de reconnaître ce que M. Pellissier a mis là de talent ferme et viril.

Félix HÉMON.

585. — **Répertoire général de bibliographie bretonne**, par René KERVILER, bibliophile breton (avec le concours de divers autres bibliophiles). XV^e et XVI^e fascic. (*Bray-Brev* et *Brev-Brous*). Rennes, Pichon et Hervé, 1892-1893² in-8, de la p. 161 à la p. 320 et de la p. 321 à la p. 479.

586. — **Armorique et Bretagne. Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes, publiées de 1873 à 1892**, revues et complètement transformées par René KERVILER, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Paris, Honoré Champion, 1893, 3 vol. in-8 de VII-1-286, 360 et 368 p.

J'ai rendu compte ici successivement des quatorze premiers fascicules du *Répertoire de biobibliographie bretonne*, et j'en ai dit, chaque fois, tout le bien imaginable, ce qui me dispense d'insister sur le mérite des deux nouveaux fascicules, où tant d'articles sont dignes d'attention, surtout les articles *Bréhan* ou *Bréhan* (famille à laquelle appartenait le comte de Plélo) ³, *Breil* ⁴ (*Du*) — à cette famille se rattachent, d'une part, le marquis de Rays, qui avait entrepris de fonder avec l'argent... des autres la colonie libre de Port-Breton, d'autre part, le vicomte de Pontbriant, compagnon (en 1791) du conspirateur la Rouërie —, *Bremond d'Ars*, *Brenugat* (Jeanne Brenugat épousa, le 20 septembre 1665, à Redon, Claude Le Sage de Kerbistoul, notaire à Sarzeau et greffier de la juridiction de Rhuis ⁴, et fut la mère du romancier Alais-René Le Sage,

1. Un détail : M. Pellissier, qui étudie plus volontiers les idées que la biographie de ses auteurs, se demande si M. Margueritte était « en lointain pays » lors du manifeste des Cinq, dirigé contre M. Zola. Oui, M. Margueritte, attaché au ministère de l'Instruction publique, était alors en Algérie, souffrant, disait-on, mais plus capable que jamais d'écrire.

2. Voir les pages 187 à 190 où abondent les renseignements de tout genre sur le célèbre diplomate et sur ses enfants. L'article complète l'ouvrage spécial publié par feu Rathery en 1876 et analysé et loué ici en la même année par le critique soussigné.

3. L'article *Breil (Du)* n'a pas moins de 34 pages.

4. Voir page 257 l'acte de mariage.

né à Sarzeau le 8 mai 1668 ¹); *Bretagne* (comtes, rois, princes souverains, ducs, etc., de), « résumé de l'état général de la famille de nos princes bretons, liste généalogique contenant tous leurs noms »; *Breton* (Ernest), le fécond archéologue ²; *Briand* et *Briant*, *Briçonnet* (avec un bon paragraphe sur l'archevêque de Reims, Guillaume Briçonnet, lequel sacra le bon roi Louis XII), *Brieuc* (saint), le fondateur du monastère autour duquel se forma la ville du même nom, *Brizeux*, « le poète breton par excellence, justifiant ainsi son étymologie patronymique, car *Brizeux* est identique à *Breizad* et signifie *le Breton* » ³, *Broussais*, etc.

Il faut remercier les amis de M. Kerviler qui l'ont engagé (*préface*, p. v) « à réunir en volumes ses études sur la presqu'île armoricaine » par lui « jetées çà et là, depuis vingt ans, à tous les vents des revues spéciales de Paris et de la Bretagne ». Après avoir beaucoup hésité, ajoute-t-il, « j'ai consenti à reprendre un à un tous ces mémoires, jeunes et vieux, et à les remettre au point; mais chemin faisant, j'ai dû m'apercevoir que plusieurs ne méritaient pas de reparaitre et je les ai sacrifiés, les uns parce que leur importance ne justifiait pas cette résurrection, les autres parce que la dent de la critique les avait trop limés. Ce qui reste représente donc bien, après mûre discussion, l'état de mes convictions profondes au sujet des questions controversées. » Les vingt quatre mémoires ainsi conservés, après avoir été triés sur le volet, « sont échelonnés du haut en bas des périodes historiques de la presqu'île armoricaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. » C'est ce qui a décidé l'auteur à les diviser chronologiquement en trois volumes.

Le premier, sous le titre *Armorique*, comprend l'histoire ancienne de la province natale de M. K. depuis l'époque de l'occupation du bassin de Penhouët (environ dix siècles av. J.-C.), jusqu'à l'époque de l'invasion bretonne, après l'occupation romaine, c'est-à-dire jusqu'au ^ve siècle après notre ère, en huit morceaux intitulés : I. Le chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire ⁴; II. La grande ligne des mardelles gauloises de la Loire-inférieure ⁵; III. Des projectiles cylindro-coniques ou en

1. Voir (*ibid*) l'acte de naissance.

2. Une de ses filles — on a oublié de le dire — a épousé un fils d'un magistrat-homme de lettres, M. Barbier, ancien premier président de la Cour de cassation.

3. M. K. a inséré une généalogie complète de la famille Brizeux dans la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* (septembre 1888); il en a extrait pour cet article (p. 411-424) les lignes principales.

4. Cette étude est le résumé de plusieurs mémoires publiés de 1876 à 1881 dans divers recueils de Paris, de province et de l'étranger, notamment dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans la *Revue archéologique*, dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, dans la *Revue des Questions scientifiques* (de Bruxelles), etc. La discussion des théories du jeune ingénieur (il avait alors vingt-cinq ans) fit grand bruit en 1877 et années suivantes.

5. A paru d'abord dans les *Mémoires de l'Association bretonne*, session de 1882, Le tirage à part est de 1883.

olive depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ¹; IV. Les alignements de Carnac ²; V. Les Vénètes, César et *Brivates Portus* ³; VI. Statistique des monuments dits préhistoriques, celtiques, gaulois et gallo-romains de la presqu'île Guérandaise ⁴; VII. De quelques points controversés de l'ancienne géographie Armoricaire ⁵, VIII. Réseau des voies romaines en Armorique ⁶.

Le second volume (*Bretagne jusqu'à la Révolution*) contient les six chapitres que voici : I. Les chaires extérieures en Bretagne ⁷; II. Un épisode de l'histoire de Saint-Nazaire du xv^e au xviii^e siècle ⁸; III. L'art de l'ingénieur et le clergé en Bretagne au commencement du xviii^e siècle (à propos de la *Science des eaux* du P. Jean François, de la Compagnie de Jésus), Rennes, 1653, in-4^o, et de l'*Henry-Mètre* d'Henry de Suberville, Breton, chanoine en l'église cathédrale Saint-Pierre de Xaintes, et avocat en la Cour de parlement de Bordeaux; Paris, 1598, in-4^o) ⁹; IV. Deux parnassiens bretons au xviii^e siècle. Paul Hay du Chastelet, de l'Académie française, 1592-1636, et l'Abbé de Francheville, 1629-169⁰; V. L'abbé de Caumartin, commissaire des États de Bretagne, évêque de

1. A paru d'abord dans la *Revue archéologique* (novembre 1883).

2. Sonnet adressé à M. de la Villemarqué et publié pour la première fois dans le *Parnasse* du 25 novembre 1878. A la question posée dans ce vers :

Etes-vous les piliers du temple des Druides?

on peut répondre avec assurance : non, car où est le texte ancien où l'on trouve la moindre allusion au culte prétendu des Druides pour les pierres mystérieuses dressées non seulement sur le sol de la Gaule, mais sur le sol de toute l'Europe ?

3. M. K. rappelle (*préface*, p. vi) que sa thèse au sujet de l'emplacement de la bataille navale de César contre les Venètes lui a valu, de 1874 à 1886, de nombreux contradicteurs. Cette thèse avait paru en 1874 sous le titre d'*Étude critique sur la géographie de la presqu'île armoricaine*, etc., et avait reparu en 1881 et en 1882. C'est donc ici, pour la principale partie, la 4^{me} édition, complétée par une réponse à M. de La Monneraye extraite des *Dernières études critiques sur les travaux récents d'ancienne géographie armoricaine* (Saint-Brieux, 1885, in-8^o) et par quelques additions relatives aux récents travaux de M. Léon Maître sur les *Villes disparues de la Loire-inférieure*.

4. Étude publiée, en 1877 dans les *Mémoires de l'Assoc. bret.*, et complétée sur plusieurs points.

5. A paru d'abord dans les *Mémoires de l'Assoc. bret.*, congrès de septembre 1884. Tirage à part en 1885.

6. Étude publiée pour la première fois dans les mêmes *Mémoires*, congrès de Quimper en 1873. L'auteur a dû lui faire subir quelques remaniements.

7. Publié deux fois, en 1881, dans la *Bretagne artistique*, en 1882, plus complète (tirage à part des *Mémoires* de l'association bretonne), augmenté ici de quelques observations nouvelles.

8. D'après les documents des archives de la fabrique de la paroisse de Saint-Nazaire. Trois fois publié déjà en 1876, dans les *Mémoires de la Société arch. de Nantes*, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* et (avec plus de développement) dans le *Courrier de Saint-Nazaire*. L'auteur en a élagué cette fois quelques passages un peu trop touffus.

9. A vu le jour dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles bretons* (1878).

10. Insérée pour la première fois dans l'*Anthologie des poètes bretons du xviii^e siècle* (1884).

Vannes, et membre de l'Académie française¹; VI. La Société patriotique de Bretagne, — cette originale académie fondée par le comte de Serrant, laquelle a précédé l'Association bretonne, et le poète Olivier Morvan, 1754-1794².

Dans le troisième volume (*Bretagne pendant et depuis la Révolution*) nous trouvons sept chapitres dont voici la liste : I. Deux chansons politiques en Bretagne en 1788 et 1789³; II. Clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795⁴; III. Un conventionnel lorientais, Louis Urbain Bruë⁵; IV. La disette en 1795. Mission d'Honoré Fleury en Eure-et-Loir⁶; V. Histoire de la fondation du port de Saint-Nazaire⁷; VI. La Bretagne à l'Institut. Jules de la Gournerie considéré comme ingénieur, géomètre, économiste, et Armand du Châtellier⁸; VII. Deux Morbihanais, Louis Dufilhol et François Jégou.

Je n'ai pas la place, je n'ai pas surtout la compétence nécessaire pour examiner et discuter ces études si variées et si considérables. Ce que je puis dire, c'est qu'elles m'ont toutes vivement intéressé. Le clair et élégant style de l'auteur contribue fort à rendre facile la lecture de ses trois volumes, même du premier où la science est bien sévère. Ce qui donne encore un grand attrait à cette série de notices presque toutes perfectionnées et rajeunies, c'est la sympathie qu'inspire l'honnêteté parfaite de l'auteur. Il se montre plus jaloux des droits de la vérité que des intérêts de son amour-propre, et s'il s'est trompé, il le reconnaît noblement, bien différent de quelques-uns de ses compatriotes qui gardent toute la résistance du granit de leur région, même après qu'ils ont été complètement battus. Je cite avec plaisir, à ce propos, une déclaration qui fait honneur à M. Kerviler (t. I. p. 105) : « Je me permettrai de faire remar-

1. Étude d'abord publiée dans les *Mémoires de la Société polymathique du Morbihan* (1874). Comme l'abbé de Caumartin n'a pas l'honneur d'être Breton, cette étude n'a pas été reproduite dans la *Bretagne à l'Académie française au XVII^e siècle*, et c'est pourquoi elle a été ici recueillie.

2. Étude qui a paru en 1887 (*Mémoires de l'Assoc. bret.*) et qui a été complétée à l'aide de documents nouvellement découverts.

3. Publié dans la *Revue littéraire de Nantes*, en 1881.

4. A paru pour la première fois dans la *Revue de la Révolution* (1885) sous le pseudonyme de Philippe Muller, un des bisafeux maternels de l'auteur.

5. Publiée dans le *Courrier de Bretagne*, journal lorientais, en 1884, sous le pseudonyme de *Locpézan de Kerviver* (anagramme de René Pocard-Kerviler).

6. Publié en 1887 dans la *Revue de la Révolution* par le prétendu Ph. Muller.

7. A paru (1881) dans le tome V de l'*Atlas des ports maritimes de France* publié par les soins du Ministère des travaux publics.

8. Publication de la première notice dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (tirage à part de 1884) et de la seconde notice dans le même recueil (tirage à part de 1885). M. K. avait adopté, comme biographe d'Armand du Chatellier, un pseudonyme auquel on ne reprochera pas de manquer de couleur locale : *Larvorre de Kerpénic*. Je ne dois pas oublier de dire que le tome I^{er} est enrichi de quatre planches : hache en pierre partie emmanchée; projectiles cylindro-coniques; carte de la presqu'île armoricaine au moment de la conquête romaine; réseau des voies romaines de l'Armorique. En tête de ce même volume on remarque le portrait de l'auteur.

quer ici que je ne mets aucun entêtement dans toutes ces discussions, et que je ne partage pas l'opinion de M. Bizeul, quand il disait crûment qu'après une discussion chacun doit garder son avis, et qu'il ne le comprenait pas autrement. La preuve, c'est que je ne réédite pas, dans ce recueil les mémoires au sujet desquels j'ai accepté la défaite, en particulier au sujet des Diablintes; ce que je maintiens, c'est après mûre réflexion et après avoir épuisé l'examen des objections de tous mes contradicteurs. » Enfin, ce qui doit à jamais protéger l'auteur d'*Armorique et Bretagne* auprès de tous les lecteurs, c'est l'ardeur qui y éclate partout de son culte pour sa province natale, qui y éclate surtout en cette phrase de la *préface* p. vii) : « On ne cherchera point de transitions pour relier entre eux les différents mémoires du présent recueil. Ce sont des morceaux détachés. Les hasards de la fortune, habituellement favorable aux chercheurs intrépides, leur ont donné successivement naissance. Mais un lien commun les rassemble tous et leur impose une physionomie fraternelle : c'est l'amour de la patrie bretonne, un amour franc, loyal et désintéressé... ».

T. DE L.

587. — Dr Rudolf. KOBERT. *Historische Studien aus dem Pharmakologischen Institute der Kaiserlichen Universität Dorpat*. III, 1893, Halle a. S. Tausch, in-8, 431 pages, pr. 18 m.

Le troisième fascicule des *Études historiques de l'Institut pharmacologique de l'Université de Dorpat* ne se compose que de deux articles, mais ils ont une importance exceptionnelle; le premier est le catalogue des ouvrages, — dissertations ou thèses, mémoires couronnés, travaux ou leçons des privat-docents et des professeurs — publiés depuis sa fondation, par la faculté de médecine de Dorpat; ce catalogue, œuvre de M. Abraham Grünfeld, assistant de l'Institut pharmacologique, fait grandement honneur à cet établissement; il montre de quelle activité la faculté de médecine de l'université livonienne n'a cessé de faire preuve depuis quatre-vingt-dix ans; il est peu d'établissements similaires qui pourraient rivaliser avec elle. Il est à peine besoin d'ajouter quel intérêt scientifique présente un pareil catalogue. Aussi M. Kobert a-t-il été bien inspiré en publiant ce travail; il l'a peut-être été encore plus en suscitant et en faisant connaître la traduction due à un de ses élèves, le persan Abdul-Chalig Achundow, des *Principes pharmacologiques — Liber fundamentorum pharmacologiæ* — d'Abu Mansur Muwiaffak bin Ali Harawi, savant du x^e siècle.

Cet ouvrage non encore traduit était resté presque inconnu. En 1833, R. Seligman, il est vrai, en avait décrit le manuscrit, et vingt ans plus tard, dans son *Histoire de la Botanique*, Meyer en avait d'après lui analysé le contenu; mais c'est aujourd'hui seulement qu'on peut mesurer

toute l'importance de ce vénérable traité; il met hors de doute que les Persans avaient, dès le temps des Sassanides, étudié avec zèle la pharmacopée et que, dès cette époque, ils étaient au courant des travaux indiens sur la matière médicale; les citations qu'Abu Mansur a faites de plusieurs écrivains de la Péninsule hindoustannique, ainsi que les noms de plantes hindous ou sanscrits qu'on rencontre dans son traité, sont la meilleure preuve de la connaissance qu'il avait de la pharmacopée indienne. Son traducteur n'hésite pas à affirmer qu'il avait visité la Presqu'île gange-tique pour compléter ses études médicales.

Aldul-Chalig Achundow ne s'est pas borné à donner la traduction des Principes d'Abu Mansur, il les a fait suivre d'un long commentaire dans lequel il cherche à résoudre les difficultés que présente un texte souvent obscur et donne sur chacun des remèdes qui y sont mentionnés d'utiles éclaircissements. C'est ainsi qu'après avoir passé en revue les soixante quatorze remèdes minéraux et les quatre cent trente-quatre remèdes végétaux et énuméré rapidement les quarante-cinq médicaments tirés du règne animal, il a cru devoir donner quelques indications sur les poisons mentionnés par Abu Mansur, en particulier sur l'ergot du seigle. La publication de M. Abdul-Chalig est-elle irréprochable? Il a reconnu lui-même les défauts qu'elle peut présenter; rappelé d'ailleurs, avant qu'il y eut mis la dernière main, dans Bakou sa patrie désolée par le choléra, ses occupations professionnelles, comme son éloignement, l'ont empêché de la surveiller, ce qui était déjà une cause d'erreurs; il faut ajouter qu'il n'est point philologue et qu'ainsi plus d'une finesse du texte a dû lui échapper; le Dr Paul Horn a relevé dans un appendice un certain nombre d'inadvertances qu'il a rencontrées; il eut sans doute mieux valu qu'elles fussent corrigées dans la traduction même, elle n'en aurait été que meilleure; mais malgré les défauts qu'on y peut signaler, elle n'en est pas moins précieuse; c'est une contribution presque sans égale à la connaissance de l'ancienne pharmacopée orientale ¹.

Ch. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. PAGART D'HERMANSART, bien connu par ses travaux sur l'Artois réservé, nous adresse une brochure, intitulée : *Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer en 1625* (tirage à part du « Bulletin historique de la Société des Antiquaires de Morinie »). On y trouve d'intéressants détails sur les mesures prises

1. Dans son commentaire M. Abdul-Chalig dit que de temps immémorial la rose a été employée dans la pharmacopée égyptienne; c'est là une erreur qui n'est plus permise aujourd'hui et qui est en contradiction avec tous les documents.

en 1625, pour arrêter la peste, sur les diverses épidémies qui éclatèrent à Saint-Omer de 1625 à 1668, sur les saints invoqués dans la région contre le fléau.

ÉTATS-UNIS. — Nous avons à plusieurs reprises signalé à nos lecteurs la Revue américaine de Boston intitulée *Harvard Studies in classical Philology*; nous avons donné une brève analyse des mémoires contenus dans les trois premiers tomes. Il vient de paraître un quatrième volume dont nous résumons, en les groupant par matières, les huit articles : une étude sur la tragédie de *Rhésus* par M. J.-C. ROLFE (thèse de doctorat de 1885 d'abord écrite en latin, traduite ici et complétée); *Heron-dæa*, par M. J.-C. WRIGHT (examen de cinq passages); *πύραρ ἐλίσθαι* (Σ 501) et la *manus consertio* chez les Romains par M. FR. D. ALLEN; *ἰαυλός* ou *tibia* par M. A. HOWARD (très important mémoire de 60 p. avec deux planches); de l'emploi de *Hercle*, *edepol*, *ecastor* chez Plaute et Térence par FR. W. NICOLSON (bonne statistique avec le relevé des exceptions à la règle d'Aulu-Gelle, XI, 6); accord du rythme et de l'accent en latin par J.-B. GREENOUGH; étymologies latines par le même; de l'omission du sujet de la proposition infinitive dans Ovide par Rich. C. MANNING; enfin examen de cinq passages (hymnes homériques, Sophocle, Euripide, Horace et Pétrone).

ITALIE. — L'auteur d'un *de fontibus Terentii* dont nous avons rendu compte il y a deux ans, M. FI. NENCINI, vient de publier dans la *Rivista di filologia* une suite d'études sur le texte et sur l'interprétation de divers passages de Térence. On retrouvera dans ces *Quæstiones Terentianæ* les qualités que nous avons relevées dans le travail précédent : de la conscience, beaucoup de pénétration et de finesse avec un mélange de subtilité.

RUSSIE. — Dans l'un de nos derniers numéros (16 octobre, p. 224) nous avons rendu compte des *Curæ Tullianæ* d'un professeur de Moscou, M. ZIKLINSKI. Aujourd'hui nous tenons à appeler l'attention de nos lecteurs sur un travail très remarquable du même savant publié dans le *Philologus* (VI, 49 p.) avec le titre : *Verrina*, Chronologisches, Antiquarisches, Juristisches. M. Z. poursuivant ses études sur les difficultés de fonds qu'on rencontre dans les premiers discours, arrive, grâce à une méthode rigoureuse, à d'importants résultats. Chronologie précise du procès; héritage des *Minucii*, origine des *Quæstiones perpetuæ*, d'après Verr. II, 15 (ce serait une extension du *jus peregrinorum*); date des *edicta repentina* de Verrès; date de la lettre de L. Metellus aux provinciaux; essais de nivellement dans la condition politique des cités siciliennes; le *Crimen navale*; série des questeurs de Verrès; procès de C. Servilius : tels sont les points discutés successivement. Partout d'excellentes choses; on regrette seulement çà et là de voir proposer des conjectures risquées dont M. Zielinski, si rigoureux ailleurs, ne tente même pas la contre-épreuve; et aussi pourquoi tant de dureté envers Drumann?

SUISSE. — Le xxv^e fascicule (feuilles 39-48 du vol. III) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache* entrepris par MM. STAUB-TOBLER, SCHOCH et BACHMANN, vient de paraître (Frauenfeld, Huber p. 609-768). Il va de *Klabaster* à *Knüttel*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47

— 20 novembre —

1893

Sommaire : 588. WINTERNITZ, Les coutumes indo-européennes. — 589. WALTERS, Catalogue des vases grecs et étrusques du British Museum. — 590. Plutarque, Démosthène, p. HOLDEN. — 591. Marquardt, Vie privée des Romains, II, trad. V. HENRY. — 592. LUZIO et RENIER, Mantoue et Urbin. — 593. WLISLOCKI, La vie populaire des Hongrois. — 594. BECKER, Jean Lemaire. — 595-598. AULARD. Recueil des Actes du Comité, V; Les Jacobins, IV; Mémoires de Chaumette; Études et leçons sur la Révolution française. — 599. DE BEAUCOURT, Captivité de Louis XVI. — 600. PIERRE, Le dix-huit Fructidor. — 601. Souvenirs de la guerre d'Espagne. — 602. LENOTRE, La guillotine. — 603. WAGNER, Moltke et Mühlbach. — 604. HORNING, Le champ de bataille de Woerth. — 605. BOURDEAU, Conquête du monde végétal. — 606. DE GOSI, Savonarole. — 607. SIECK, Histoire amoureuse du ciel. — Chronique. — Académie des inscriptions.

588. — I. *On a Comparative Study of Indo-European customs*, with special reference to the marriage customs, by Dr M. WINTERNITZ. London, 1892.
— II. *Indogermanische Gebräuche beim Haarschneiden*, von J. Kirste. Gratz 1893.

M. Winternitz a développé devant le Congrès international de Folklore une méthode empruntée à la philologie comparée pour l'appliquer à la comparaison des coutumes chez les peuples indo-européens. Il admet comme postulat l'hypothèse qui conclut de la parenté linguistique à la parenté originelle, et pose une série de principes judicieux et sévères pour déterminer avec certitude les coutumes primitives de la race. Il faut, par exemple, démontrer l'existence de la coutume en question dans l'Europe et dans l'Asie et l'identité foncière des pratiques; au cas où la même coutume se retrouve hors de la famille indo-européenne, il faut discerner avec soin si le caractère en est naturellement universel ou particulier. M. Winternitz étudie à la lumière de ses principes les coutumes qui se rattachent au mariage, et pense distinguer avec certitude quelques usages primitifs indo-européens.

M. Kirste croit aussi de son côté retrouver une coutume indo-germanique dans une cérémonie bien connue des Grhya-sûtras et dans une pratique en usage chez les Serbes et les Monténégrins. Les analogies signalées sont, il faut l'avouer, assez superficielles, quelque ingénieuse qu'en soit l'explication, et il sera prudent d'attendre d'autres preuves avant d'imputer la coutume étudiée aux primitifs Indo-Européens.

Sylvain LÉVI.

589.— *Catalogue of greek and etruscan vases in the British Museum.*
Vol. II. London, Longmans, 1893. Gr. in-8, 313 pages et 7 pl., avec de nombreuses gravures dans le texte.

L'ancien catalogue des vases du Musée Britannique, publié en 1857 par MM. Hawkins et Newton, ne répondait plus depuis longtemps à l'état de cette riche collection. La rédaction d'un nouvel inventaire, entreprise sous la direction de M. Murray, est aujourd'hui presque entièrement terminée : la première section qui se soit trouvée prête, formant le second volume de l'ensemble, a paru récemment par les soins de M. H.-B. Walters. Elle contient la description très soignée d'environ huit cents vases à figures noires sur fond rouge ou blanc, accompagnée d'une cinquantaine de bonnes gravures d'après des vases inédits. L'introduction (p. I-XLVIII) est importante. Après quelques indications générales sur la chronologie de la céramique à fond rouge, M. W. décrit et figure les types principaux des vases de cette catégorie, énumère les artistes qui les ont signés, enfin donne une intéressante classification des sujets représentés, travail qui n'avait pas été fait, à ma connaissance, depuis l'*Ancient Pottery* de Birch. Ici, les exemples allégués sont tous empruntés au Musée Britannique et plusieurs sont reproduits par la gravure d'une manière très satisfaisante. Vient ensuite une étude détaillée des diverses fabriques, Cyrène, Corinthe, l'Ionie, Chalcis, Naucratis, Daphnae, l'Attique, etc., chaque paragraphe étant suivi d'une bibliographie qui témoigne d'une information exacte et étendue. Le catalogue proprement dit (p. 49-303) suit le même ordre ; les vases de la fabrique de Cyrène (ou plutôt attribués à cette fabrique) ouvrent la marche, parce qu'ils sont considérés comme intermédiaires entre les styles primitifs et la technique de la poterie à figures noires. Parmi les vases inédits que l'on trouvera gravés dans le texte, nous citerons (p. 75) un très curieux scyphos du sanctuaire des Cabires à Thèbes, représentant, dans le style caricatural propre à cette fabrique, Pélée qui amène le jeune Achille au centaure Chiron. M. W. est d'accord avec MM. Winnefeld et Kern pour voir dans ces vases les produits d'un atelier béotien, mais il ne les croit pas antérieurs au v^e siècle, ce qui me paraît erroné ; je pense aussi qu'il faut reconnaître dans cette curieuse série de peintures *cabiriques*, les plus anciennes caricatures que nous connaissions en Grèce, une influence égyptienne, qui peut être mise en relations avec le passage d'Hérodote où les usages des Orphiques sont assimilés à ceux des Égyptiens (II, 81), comme aussi avec le caractère égyptien d'une partie de la théogonie orphique (cf. Gruppe, *Griech. Culte und Mythen*, p. 659). Il faut du reste attendre, pour se prononcer nettement à cet égard, la publication de l'ensemble des trouvailles faites par les explorateurs allemands au Cabirion, qui est annoncée depuis trois ans comme prochaine. Je signalerai encore, parmi tant de monuments curieux, la représentation (B 60 et pl. I) d'une bataille navale sur une hydrie dite d'imitation étrusque ; ce vase, bien qu'ayant fait partie de la collection Durand

(n° 868), n'avait jamais été publié. Je ne sais s'il ne faudrait pas plutôt l'attribuer à une fabrique ionienne de la Grèce du nord.

A diverses reprises, M. Walters parle des poteries connues sous le nom de tuiles ou *imbrices*. Postérieurement à la publication de son catalogue, un travail de M. C. Robert (*Εφημ. ἀρχαιολ.*, 1893, p. 247) a débarrassé l'archéologie de cette expression. Les prétendues tuiles sont les instruments appelés par les Grecs ὄνοι ou ἐπίνητρα, que les femmes posaient sur leurs genoux pour filer; une fileuse tenant un ὄνος dans cette position a été signalée par M. Sophoulis sur une des prétendues tuiles peintes du Musée d'Athènes, ce qui tranche définitivement la question.

Salomon REINACH.

590. — **Plutarque. Vie de Démosthène**, par H.-A. HOLDEN, lxxx-183 p. Cambridge, 1893.

Dans cet élégant petit volume, sorti des presses de l'Université de Cambridge, le texte de Plutarque ne comprend que trente-six pages. Cette simple remarque suffit à montrer quelle abondance de renseignements M. Holden a réunis pour l'explication de son auteur et combien se trouve facilitée la tâche du lecteur. En effet, sans compter la substantielle introduction, consacrée en grande partie à l'étude des sources utilisées par Plutarque dans la vie de Démosthène et à l'analyse de cette biographie, le commentaire exégétique comprend à lui seul près de cent pages; il renferme d'abondantes remarques grammaticales ou littéraires et tous les éclaircissements désirables au point de vue historique. Il est vrai qu'il ne saurait y en avoir trop, quand il s'agit d'un ouvrage aussi important.

Pour ce qui est de la constitution du texte, l'édition de M. H. repose, comme autorité principale, sur le *Matritensis* (N) découvert par Ch. Graux. Toutefois, M. H. se range à l'avis des critiques qui, comme Gudeman, estiment que la valeur de ce manuscrit a été exagérée. Il accorde en revanche une certaine importance à un *codex Harleianus* 1692 du British Museum (H), manuscrit du *xiv^e* siècle, en minuscule, provenant de la bibliothèque du cardinal Niccolo da Cusa; ce manuscrit, qui n'a pas été encore collationné, dit M. Holden, contient dix-neuf biographies et dix traités de morale de Plutarque. Aussi arrive-t-il à plusieurs reprises que l'éditeur de la *Vie de Démosthène* donne la préférence à H sur N. Il conserve, par exemple, la leçon de la vulgate, qui est aussi celle de H, dans les passages suivants : chap II, 3 οὐκ εὐχερῆς γένοιτ' ἂν (ἀμαθής N, d'où Graux a conjecturé εὐμαρής); chap IV, 3 κατισχνος καὶ νοσωδής (ἀπαλός N; Amyot avait sans doute connaissance de cette double leçon, car il traduit : « foible, gresle et maladif »); chap. X, 2 δ' αὐτὸς φιλόσοφος (θεόφραστος N); chap. XXX, 3 περιδραχμόνιον, (περὶ τὸν βραχίονα N, d'où Graux a conjecturé περὶ τῷ βραχίονι, par comparaison avec l'auteur de la *Vie des dix orateurs*, XLVIII, p. 847).

La vulgate se trouve de même conservée, d'accord avec H, au chap. viii, 4 : γράψας, au lieu de γράψαι, correction de Wyttenbach, ainsi qu'au chap xxii, 2, où l'éditeur tente d'interpréter les mots τὰ ὀβεία πράγματα καὶ πάθη τοῖς δημοσίοις ἐπανεχόντα, τηρεῖν τὸ ἀξίωμα κτλ., tandis que Graux suppose l'existence d'une lacune entre ἐπανεχόντα et τηρεῖν. Sur ces derniers points en particulier, nous ne pouvons donner raison à M. Holden, dont le travail d'ailleurs est excellent.

Émile BAUDAT.

591. — J. MARQUADT. **La vie privée des Romains.** Traduction française par V. HENRY. Tome II, Paris, 1893. In-8, chez Thorin, 12 francs.

Avec ce nouveau volume se termine la traduction du manuel de Marquardt, commencée, il y a huit ans, sous la direction de M. Humbert. Ce serait une singulière injustice que de ne pas remercier vivement les traducteurs de la peine qu'ils ont prise à notre intention. Sans doute nous avons maintenant d'excellents manuels d'antiquités romaines écrits en français, parmi lesquels celui de M. Bouché-Leclercq tient la première place; mais aucun n'a une ampleur et ne contient une abondance de renseignements comparables au traité de Marquardt. Tous ceux qui s'occupent des antiquités romaines l'ont apprécié depuis longtemps et ne peuvent que saluer avec joie l'apparition du livre entier dans sa traduction française.

Ce dernier volume a été traduit par M. Henry; il couronne dignement l'œuvre. La traduction est faite avec une conscience du détail digne de tous les éloges : les références et le texte même des passages cités en note ont été vérifiés minutieusement; le traducteur y a ajouté quelques notes très sôbres et généralement très instructives, surtout quand il parle de faits philologiques, qui sont de son domaine propre. Un excellent index analytique termine le volume.

R. CAGNAT.

592. — A. LUZIO, R. RENIER. **Mantova e Urbino. Isabella d'Este ed Elisabetta Gonzaga nelle relazioni famigliari e nelle vicende politiche.** Turin, L. Roux et Cie, 1893. In-3 de xv-333 p. Prix : 5 fr.

Les murs de Paris, dont les affiches peintes ne servaient guère jusqu'à présent qu'à l'apothéose des demi-déeses de café-concert, ont rendu récemment un hommage inattendu à la mémoire d'une dame italienne de la Renaissance. Les grandes affiches de la vente Spitzer portaient, en effet, comme unique motif décoratif, la médaille de Gian Cristoforo Romano représentant Isabelle d'Este, marquise de Mantoue. Il semble, d'ailleurs, que le mot soit donné pour glorifier en tous pays celle qui fut la dévouée protectrice et l'intelligente amie des artistes et des lettrés,

et pour fixer en elle le type idéal de la femme et de la princesse de la grande époque¹.

Les historiens attirés de Madame Isabelle sont MM. Luzio et Renier, qui continuent à dépouiller et à mettre en œuvre, avec un zèle infatigable, l'admirable matériel historique accumulé dans les archives de Mantoue. Parmi les monographies d'étendue diverse publiées déjà en grand nombre par les deux auteurs, soit en collaboration, soit isolément, et dont ils ont opportunément réuni l'indication dans leur préface², aucune n'avait encore l'importance de celle qu'ils donnent aujourd'hui et qui forme un volume entier de la collection historique de la librairie Roux. Mais la méthode de rédaction est restée la même : récit précis et sobre, éclaircissements et sources multipliés au bas des pages, insertion in-extenso des documents principaux. Je noterai peut-être cette fois un peu plus d'agrément de rédaction et un soin particulier dans l'agencement des chapitres, auquel le grand public ne restera pas insensible.

MM. L. et R. traitent, dans ce volume, des rapports de tout genre entretenus par les cours parentes de Mantoue et d'Urbain, de 1471 à 1539, et spécialement des relations entre Isabelle d'Este et Élisabeth de Mantoue, duchesse d'Urbain, sa belle-sœur, morte avant elle en 1526. Ces deux princesses semblaient nées pour s'aimer et se comprendre. Élisabeth le cédait à peine à Isabelle pour la culture littéraire et l'amour de l'art (n'était-ce point à sa cour que s'échangeaient les dialogues du *Cortegiano* ?) et, au milieu des traverses terribles de sa vie, elle fut appelée à faire preuve d'une force d'âme qui n'aurait pas manqué, le cas échéant, à son amie mieux traitée de la fortune. À côté des princesses et de leur mari (le marquis Francesco Gonzaga et le duc Guidubaldo Montefeltro), apparaissent par leurs lettres, leurs vers et leurs souvenirs, Castiglione, le gentilhomme et l'honnête homme, Bibbiena, le galant et spirituel cardinal, Bembo, le plus heureux des lettrés du siècle, d'autres moins illustres, et même ces littérateurs à-demi charlatans qui ont tenu une large place dans les cours laïques et pontificales de l'époque, tels que Serafino Aquilano et Bernardo Accolti, l'*Unico Aretino*. Les fêtes, les spectacles, les voyages princiers sont narrés avec détail et on remarquera spécialement, à ce propos, les curieuses lettres sur Venise écrites

1. On la retrouve presque toujours au premier rang dans ces travaux relatifs à la vie littéraire et à la vie de cour en Italie, qui se multiplient sur une période particulièrement intéressante. Rappelons ceux de MM. Luzio, Renier, Pasolini, Cian, etc., et en France, ceux de MM. Müntz et Léon-G. Pélissier; celui-ci donne une belle place à Isabelle dans des recherches qui n'ont pas seulement d'importance pour l'histoire diplomatique, mais encore pour l'histoire des mœurs : *Les amies de Ludovic Sforza et leur rôle en 1498-1499* (*Revue historique*, 1891); *Les relations de François de Gonzague, marquis de Mantoue, avec Ludovic Sforza et Louis XII* (*Annales de la Faculté de Bordeaux*, 1893). Le premier travail est cité mainte fois dans *Mantova e Urbino*.

2. La plus considérable a été analysée ici même, 1890, II, p. 383-386.

par Isabelle à son mari, pendant un voyage de 1502. La politique est représentée par des événements considérables, notamment les deux usurpations du duché d'Urbin, la première fois par César Borgia, la seconde par Léon X. Les basses intrigues et les violences de la politique de la Renaissance s'étalent dans les documents recueillis par MM. Luzio et Renier et qui sont loin d'avoir seulement un intérêt anecdotique; là même où le champ semble le plus exploré, sur les Borgia par exemple, les historiens ont trouvé moyen de glaner de fructueuses gerbes. Pour la vie privée, artistique et littéraire, la contribution est de premier ordre; c'est en somme une « illustration », par les documents d'archives, de la société du *Cortegiano*, qui y apparaît presque tout entière. Les auteurs ont eu l'art d'en tirer un livre d'une composition habile et d'un véritable attrait. Le cas est trop rare chez les érudits, en Italie comme ailleurs, pour ne pas les en remercier.

P. DE NOLHAC.

593. — **Aus dem Volksleben der Magyaren.** Ethnologische Mittheilungen von Dr HEINRICH VON WISLOCKI. München, 1893. 183 p.

M. Wislocki, professeur de littérature allemande à l'Université de Kolosvár — Clausembourg — poursuit depuis de longues années ses recherches ethnographiques dans un pays qui, plus que tout autre, offre des problèmes intéressants à ces études. Le mélange des races en Hongrie est plus grand que partout ailleurs; chaque contrée a ses us et coutumes, ses croyances populaires, ses superstitions. Les souvenirs de l'ancienne religion païenne s'y sont conservés plus longtemps que dans le reste de l'Europe, car les Hongrois qui s'étaient établis il y a mille ans aux bords du Danube ne furent convertis au christianisme qu'au cours du XI^e et du XII^e siècles, et il a fallu user souvent de répressions sanglantes pendant le règne des Arpads pour faire triompher finalement le catholicisme. Les études ethnographiques et celles du folklore étaient pourtant peu cultivées dans le pays; ce n'est qu'en 1886 que fut fondée la première Revue de ce genre, les *Ethnologische Mittheilungen aus Ungarn*, rédigés par Herrmann et Katona. Quelques savants avaient cependant déjà cherché, il y a une quarantaine d'années, à reconstituer la religion primitive des Magyars et c'est un évêque, Ipolyi, qui, en 1854, a jeté les bases du folklore de son pays, dans sa *Mythologie magyar* (*Magyar mythologia*). L'histoire de ce livre est assez curieuse. L'auteur qui à cette époque n'était pas encore évêque, se vit forcé de retirer son ouvrage du commerce. Aujourd'hui, il est extrêmement rare; mais l'impulsion qu'il a donnée a porté ses fruits. Bálint, Barna, Kálmány et Wislocki continuent ces recherches avec succès.

Ce dernier a jusqu'ici étudié surtout les Szekler, cette ancienne tribu de la Transylvanie, et les Tziganes. Aujourd'hui il donne, en sept chapitres, un résumé des croyances populaires des Hongrois, contribution

très précieuse au folklore. Il étudie d'abord le culte des montagnes et arrive à peu près aux mêmes résultats qu'Andrian dans son livre : *Der Höhencultus asiatischer und europaeischer Völker* (1891); puis il décrit les coutumes des fêtes populaires, la sorcellerie avec les parties du corps humain, la manière de chercher les trésors, occupation encore très fréquente en Hongrie où presque dans tous les villages on indique les endroits qui cachent des trésors. Le chapitre intitulé : *Hexenspruch und Zauberbann* est surtout intéressant. C'est une énumération très longue de tous les remèdes et dictons contre les maladies, tandis que le dernier chapitre traite du culte de Notre-Dame. *Boldogasszony* était une ancienne divinité magyare, la patronne des femmes; avec le christianisme elle fut identifiée, surtout dans les contrées slaves, avec sainte Anne, puis avec la sainte Vierge. Le jour consacré à sainte Anne était le mardi, celui de la Vierge est le samedi.

Les sources de M. Wlilocki sont d'abord les anciennes chroniques qui nous ont conservé tant de traits de la vie et des croyances populaires, puis les ouvrages allemands qui parlent de ces matières en général, enfin les études des folkloristes magyars; mais lui-même, grâce à ses nombreuses pérégrinations à travers le pays, a pu ajouter maints détails intéressants. L'Index est d'une grande exactitude. Tout ce qu'on pourrait reprocher à l'auteur, c'est une composition un peu lâche et les renvois intercalés dans le texte, de sorte que le livre ressemble plutôt à un recueil de matériaux qu'à un ouvrage fini.

J. KONT.

594. — **Jean Lemaire.** Der erste humanistische Dichter Frankreichs, von Ph. Aug. BECKER. Strasbourg, Trübner, 1893, in-16 de xii-390 p. Prix : 12 m.

Il restait peu à faire, semble-t-il, sur Jean Lemaire de Belges, après les bons travaux qu'il a provoqués et surtout la toute récente édition de ses œuvres donnée par J. Stecher, avec toutes les appendices biographiques et bibliographiques nécessaires. Sans renouveler le sujet, M. Becker a trouvé le moyen d'en rajeunir utilement quelques parties, en se plaçant principalement au point de vue littéraire. Le titre est un peu inexact ou plutôt obscur, M. B. voulant établir que Jean Lemaire est le premier poète, non de France, mais écrivant en français, qui ait puisé la plus grande partie de ses inspirations à la source de l'humanisme. Les rapprochements qu'il institue sont intéressants et souvent nouveaux et achèvent de démontrer que le poète de Marguerite d'Autriche doit être considéré comme un précurseur de la Pléiade, dont il esquisse déjà le programme lyrique. L'auteur a fait usage de manuscrits et tiré parti de ces premiers recueils imprimés de notre humanisme encore si peu explorés. Dans sa typographie très élégante se sont malheureusement glissées bien des fautes d'impression, fâcheuses pour les noms français (Du Ballay, Jean d'Anton, etc).

P. N.

595. — F.-A. AULARD. *Recueil des actes du Comité de salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire*. Tome V. Paris, impr. nat. et Hachette, 1892. In-8, 599 p.
596. — *La Société des Jacobins*. Tome IV. Paris, Cerf, 1892. In-8, 709 p.
597. — *Mémoires de Chaumette sur la Révolution du 10 août 1792*, avec une introduction et des notes. Paris, Société de l'Histoire de la Révolution française, 3, rue de Furstenberg, 1893. In-8, xvi et 66 p.
598. — *Études et leçons sur la Révolution française*. Paris, Alcan, 1893. In-8, 306 p. 3 fr. 50.

Le cinquième volume du Recueil qui portera le nom de *Recueil Aulard*, contient les actes du Comité de salut public, la correspondance des représentants et le registre du Conseil exécutif depuis le 19 juin jusqu'au 15 août 1793. Il sera surtout utile à ceux qui veulent étudier et connaître de près le mouvement fédéraliste. Nous appelons notamment l'attention sur les lettres des représentants à l'armée des côtes de Cherbourg et à l'armée des côtes de la Rochelle, sur celles des représentants dans les départements du centre et de l'ouest, sur celles des représentants aux côtes de la Méditerranée, aux armées des Alpes et d'Italie. Les documents sont comme toujours édités avec le plus grand soin ¹.

Le tome IV d'un autre recueil également publié par M. Aulard — le recueil de documents pour l'histoire du club des jacobins de Paris — renferme des pièces relatives aux débuts de la société depuis le 17 juin 1792 jusqu'au 21 janvier 1793 pendant la période où l'on vit la chute de la monarchie, l'établissement de la République et le jugement de Louis XVI. M. A. a bien fait de signaler simplement l'existence des discours imprimés à part : il fallait gagner de la place, puisque la publication doit se borner à six volumes. On ne trouvera donc dans ce tome que le récit des débuts de la Société; encore M. A. n'a-t-il pas reproduit intégralement les comptes rendus du journal des Jacobins; il a, sous forme d'analyses placées entre crochets et imprimées en plus petits caractères, abrégé les parties les moins intéressantes de ces comptes-rendus. Les historiens approuveront ce procédé; l'analyse ne leur enlève aucun renseignement essentiel et résume des pétitions, des adresses, des nouvelles souvent inexactes, les discours imprimés. Ce qui importe avant tout, c'est de connaître dans ses traits caractéristiques l'activité du club. On remerciera surtout M. Aulard d'avoir donné les circulaires imprimées de la Société et quelques pièces officielles qui ont été négligées ou ignorées par la plupart des historiens ².

Les *Mémoires* de Chaumette se composent d'un manuscrit qui se trouve dans ses papiers aux Archives nationales, et de quelques feuillets qui manquaient au début du manuscrit, mais que M. Et. Charavay

1. P. 377 lire Kilmaine au lieu de Guillemin; p. 415 l'officier-général dénoncé au Comité doit être Baraguey d'Hilliers.

2. Lire p. 135 Brentano (*Printanno*), p. 153 Pusz (*Pusz*), p. 272 Remich (*Remighes*), p. 545 Doumer (*Doumère*).

possédait. Ces feuillets avaient été publiés en 1866 dans l'*Amateur d'autographes*. M. Aulard les a reproduits, ainsi que le reste du manuscrit. L'introduction qu'il a mise en tête de la publication, résume fort bien tout ce qu'on peut dire de Chaumette et de ses *Mémoires*. M. A. retrace la vie de Chaumette, précise les dates essentielles, indique les faits importants. Mais si le personnage fut un des hommes qui eurent, pendant la Révolution, le plus d'influence sur les idées et les mœurs de Paris, est-il aussi « remarquable » que l'assure son biographe? Quant aux *Mémoires*, M. A. juge avec raison que leur auteur accepte trop complaisamment certaines légendes populaires et qu'il commet des inexactitudes; mais on y trouvera des renseignements nouveaux sur l'arrivée du bataillon de Marseille, sur l'attitude du district des Cordeliers et le rôle de Danton à la veille du 10 août, sur l'assemblée des commissaires des sections qui rédigerent le vœu de déchéance. Chaumette a laissé dans cet écrit « un document sur l'état d'âme des Parisiens patriotes en 1792; il exprime fidèlement leurs impressions en face des intrigues et des trahisons de la cour; l'emphase qu'un goût délicat relèvera dans ces pages, n'est pas une mauvaise rhétorique, mais le reflet exact des sentiments exaltés de l'époque ».

Dans ses *Études et leçons sur la Révolution française*, M. Aulard a réuni quelques-uns des cours qu'il a faits à la Sorbonne et des articles qu'il a publiés dans la *Revue bleue*. Ces études sont toutes écrites d'après les sources originales et les historiens y trouveront leur profit. On nous permettra de les énumérer : I. Leçon d'ouverture. II. Le programme royal aux élections de 1789 (« la royauté manqua à sa mission héréditaire et ne sut ni retenir la France dans les voies anciennes ni l'engager dans les nouvelles »). III. Le serment du Jeu de Paume (l'auteur rappelle, d'après le procès-verbal officiel, Bailly, le journaliste Le Hodey et les documents de Vatel, comment les choses se sont passées). IV. Le club des jacobins sous la monarchie (M. A. montre quelle fut l'opinion de la société et comment elle s'organisa; il expose le programme politique du club de 1789 à 1792, indique quelques traits de sa première physionomie monarchiste, car le club « refléta les vicissitudes du sentiment public » et « ne fut qu'une tribune occupée tour à tour par les opinions et les partis qui dirigèrent la Révolution »). V. André Chenier homme politique (c'est un monarchiste de l'école de Mounier et de Malouet, avec plus de courage que Mounier et de candeur que Malouet). VI. La proclamation de la République en 1792 (montre que le 10 août maintenait la monarchie, qu'entre le 10 août et le 22 septembre on ne demanda pas formellement la République, que l'assemblée électorale de Paris s'était seule prononcée pour ce régime). VII. Les comptes de Danton (Danton a rendu ses comptes). VIII. La statue de Danton (Danton a été un grand homme d'État, et, à ce titre, il mérite une statue). IX. Les responsabilités de Carnot (Carnot a été, lui aussi, un révolutionnaire ardent; « il obéit aux passions de son cœur, aux

colères de sa raison; il frappa avec rudesse les obstacles vivants qui gênaient le gouvernement dont il faisait partie; il a du sang sur les mains... plus hautain et plus âpre que les autres, il se passionne comme eux, non point par ambition ou par vengeance, mais parce qu'il se trompe ». X. Une gazette militaire en l'an II (*La soirée du camp*, journal officieux à l'usage des armées, fondé par Carnot). XI. La presse officieuse sous la Terreur. XII. L'art de la politique en l'an II. XIII. Aux apologistes de Robespierre. XIV. Robespierre et le gendarme Méda.

A. CHUQUET.

599. — *Captivité et derniers moments de Louis XVI*, récits originaux et documents officiels recueillis et publiés pour la Société de l'histoire contemporaine par le marquis de BEAUCOURT. Tome II. Documents officiels. Paris, Picard, 1892. In-8, 415 p.

600. — *Le 18 fructidor*, documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par Victor PIERRE. Paris, Picard, 1893. In-8, xxxvi et 516 p.

Le deuxième tome de l'ouvrage publié par M. de Beaucourt sous le titre *Captivité et derniers moments de Louis XVI*, contient des documents officiels, au nombre de deux cent quarante-six : procès-verbaux de la Commune, décrets de la Législative et de la Convention, arrêtés du Conseil exécutif, etc. M. de Beaucourt reproduit dans un appendice le testament du roi et quelques passages de la brochure intitulée *Détails intéressants*; il prouve que Daujon, membre de la Commune — et non l'abbé Danjou — a, le 3 septembre, arrêté les massacreurs qui voulaient faire baiser à la reine la tête de M^{me} de Lamballe; il discute le fameux mot de l'abbé Edgeworth et en admet l'authenticité; il examine et apprécie les documents relatifs aux dépenses qui furent faites au Temple. Cet appendice est suivi d'une très bonne table alphabétique.

M. Pierre n'a pas, dit-il, à sa disposition les majestueux in-quarto que l'État octroie à ses éditeurs. Il a donc dû, dans le gros dossier du 18 fructidor, se borner et choisir. Aussi a-t-il laissé de côté : 1^o les documents que donne le *Moniteur*, papiers d'Antraigues, déclarations de Duverne de Presle, correspondances saisies dans les chariots de Klinglin, extraits du procès Brotier-La Villeurnoy; 2^o la délibération du 16 juillet 1797, la circulaire de Talleyrand aux agents de la République et sa lettre à Bonaparte, publiées par M. Pallain. Sauf de rares exceptions, il ne donne que des documents inédits qu'il divise en cinq séries. I. *Le général Hoche et les mouvements de troupes*. M. P. reproduit cette correspondance d'après les archives de la guerre, et il remarque à ce sujet qu'on y « reconnaît la confusion des ordres, les variations de volontés, les dissimulations nécessaires »; il discerne justement dans les lettres de Hoche « une ardeur malade qui explique la violence de ses résolutions, l'amertume de ses plaintes, son ambition de mener la lutte »;

il juge avec raison qu'il n'a manqué à Hoche que l'occasion pour devancer Augereau et exécuter lui-même le coup de main qui précéda brumaire. II. *Lettres de Mathieu Dumas à Moreau*. Elles sont au nombre de quatre; elles s'élèvent contre le Directoire, mais Dumas ne veut le combattre que par les moyens constitutionnels. III. *Le coup d'État*. Les pièces, tirées des Archives nationales, sont le procès-verbal de la séance que Revellière, Barras, Reubell, les ministres et Augereau tinrent le 17 fructidor, la loi du 19 fructidor an V (bien connue il est vrai, mais qu'on a bien fait de reproduire, puisqu'on s'y réfère à tout instant), des pièces diverses, ordres et lettres d'Augereau, correspondance du ministre de la police Sotin, etc. IV. *La déportation* : lettres de Dutertre qui conduit à Rochefort les déportés, des autorités de la Vienne qui exposent la scandaleuse conduite de Dutertre, des déportés Barbé Marbois, Tronson du Coudray, Laffon de Ladébat, Murinais, De La Rue, etc.) qui « reflètent naïvement et sans apprêt littéraire le trouble qu'apportent dans les relations de famille et dans les affaires les plus urgentes ces arrestations inattendues » (p. xxi). V. *Les commissions militaires*. C'est la partie la plus neuve, la plus considérable de l'ouvrage. M. P. n'a retrouvé que très peu de pièces; mais grâce à des recherches persévérantes dans les journaux et les archives des provinces, il arrive à établir qu'en dix-huit mois, d'octobre 1797 à mars 1799, les commissions militaires ont siégé dans trente-deux villes et prononcé environ cent soixante condamnations à mort; d'ailleurs il donne dans un des appendices le tableau chronologique de ces condamnations. Un triple index alphabétique (noms de personnes, noms de lieux, noms d'auteurs cités) termine la publication de M. Pierre qui s'est montré, une fois de plus, zélé consciencieux et scrupuleux chercheur.

A. C.

601. — *Souvenirs de la guerre d'Espagne, 1809-1812*, par un adjudant de chasseurs. (Se vend à la *Revue rétrospective*, 55 rue de Rivoli, 1893. In-8, 305 p.

Ces *Souvenirs* ne sont que des fragments, et on n'en a ni le commencement ni la fin. L'adjudant qui les a composés, ne s'est pas nommé; on sait seulement qu'il est né dans l'Orléanais, peut-être à Beaugency, vers 1780; mais il raconte ses faits et gestes avec entrain; il a curieusement observé l'Espagne, ses habitants, ses mœurs; il sait l'espagnol et le cite volontiers. Dans la première moitié du volume il raconte quelques anecdotes : les heureuses journées qu'il passa au couvent d'Olyte près d'une « adorable supérieure » (p. 29), des représailles exercées à Pampe-lune, le massacre d'une compagnie de Polonais, la brillante contre-guerilla commandée par le comte de H. . . , la destruction du village de San-Gregorio, la marche de la colonne qui mit Logrono à contribution et qui regagna Stellia après avoir battu les *voluntarios*, la surprise d'un

détachement de lanciers de Don Jullian, l'arrestation dramatique du bandit Carlos Trusillo, la révolte d'une division française qui exige et obtient de son général l'arriéré de la solde. Les scènes de barbarie ne font pas défaut ; une cantinière française, capturée par les Espagnols, est l'objet de cruautés raffinées ; des grenadiers prisonniers sont, tout vivants, enfouis en terre jusqu'au col et alignés comme dans un jeu de quilles, et en effet, leurs têtes servent de quilles ; on s'amuse à les toucher et l'on ne s'arrête qu'après les avoir brisées (p. 70). Mais l'envahisseur n'est pas détesté partout ; lorsque les troupes reviennent de l'expédition de Logrono, les gens de Stellia viennent à leur rencontre avec des rafraichissements, et les femmes, les filles essuient avec leurs mouchoirs la sueur qui coule du visage des soldats (p. 62) ; le détachement français qui s'est saisi du redouté Carlos, voit avec surprise un parti des dragons de Lomga lui rendre les honneurs militaires, au lieu de l'attaquer, et l'officier espagnol dit au maréchal des logis : « Vous le tenez, le brigand ; serrez-le bien, et que Dieu vous récompense d'en avoir purgé le pays. » Ces *Souvenirs* seront donc, à plus d'un égard, utiles aux historiens. On remarquera notamment les pages consacrées au roi Joseph et à la situation de l'armée. Notre adjudant affirme qu'il a vu Joseph jouant au volant et au ballon avec les dames du palais, dans la cour, à la vue de la population madrilène qui mourait de faim et lui demandait du pain à travers les grilles, et il l'a entendu donner l'ordre de dissiper cette *canaille* ; il a vu, par dessus les murs du parc, Joseph rouler les dames sur des brouettes et rire aux éclats lorsque le véhicule se renversait et qu'une femme faisait la culbute, et il a entendu le roi injurier l'officier de garde qui n'empêchait pas la populace de crier, de l'autre côté des murs, du pain et toujours du pain (p. 135). Pareillement, l'auteur insiste sur le mécontentement des troupes, et surtout de la garnison de Madrid : les simples soldats se voyaient réduits à la *ration de la Ramée*, à un pain que les chiens auraient refusé, tandis que les capitaines, lieutenants, sous-lieutenants avaient double ration, et un pain blanc fait exprès ; la désertion était donc considérable, surtout parmi les bataillons étrangers ; trente à quarante hommes passaient chaque jour à l'ennemi (p. 138). La seconde moitié du volume retrace les aventures de l'adjudant pendant sa captivité. Il avait été fait prisonnier le 24 mai 1812 et n'avait échappé que par miracle à la mort : le curé de l'endroit était un Français émigré et le fit passer pour son parent. Muni d'un excellent passeport que lui donne le curé de Leganes, l'adjudant est conduit de *partida* en *partida* jusqu'à Lisbonne, dépôt des prisonniers : il rencontre partout des déserteurs français qui commandent les guerillas et l'engagent à suivre leur exemple ; il est présenté à la marquise de La Romana « cette Vénus métamorphosée en guerrière » (p. 201) ; il passe d'heureux moments au quartier général d'Abrantès, près de l'anglaise Betsy ; les officiers de Wellington lui font bon accueil, et par malheur, les *Souvenirs* de l'adjudant ne vont pas plus loin.

A. CH.

602. — G. LENOTRE. **La guillotine pendant la Révolution**, d'après les documents tirés des archives de l'État. Paris, Perrin, 1893. In-8, 375 p. 7 fr. 50.

La matière, divisée en cinq chapitres ¹, n'est pas épuisée et l'auteur n'a pas suffisamment consulté les journaux et mémoires du temps. Mais il a su traiter son sujet d'une façon intéressante. C'est ainsi qu'en parlant de la haute justice sous l'ancien régime, il n'oublie pas de conter l'anecdote du bourreau de Landau. Les archives nationales lui ont fourni des détails curieux sur les bourreaux ou exécuteurs des jugements criminels : il a constaté qu'à la suite du décret du 13 juin 1793, aucun tribunal criminel (à l'exception de quelques centres) n'était légalement pourvu d'un exécuteur en titre ; il a découvert deux bourreaux amateurs, Hentz et Collet de Charmoy, qui par goût, par patriotisme ou plutôt par peur, exercèrent le métier de « vengeurs du peuple » ; il rappelle que l'exécuteur de Lyon fut lui-même exécuté ; il nous renseigne sur les emplacements de l'échafaud, sur la fameuse charrette, sur les cimetières des suppliciés. Ajoutez que M. L. nous apporte sur les Sanson des renseignements exacts, bien qu'en très petit nombre ; mais il aime mieux être incomplet qu'être inexact et il ne se fie qu'aux pièces officielles, aux documents indiscutables. Il signale au passage une singulière erreur de Thiers : selon Thiers, Fouquier avait fait élever l'échafaud dans la salle même du tribunal ; Thiers a pris *échafaud* au sens actuel et a fait d'un échafaudage la guillotine ².

A. C.

603. — R. WAGNER. **Moltke und Muehlbach zusammen unter dem Halbmonde 1837-1839**. Geschichte der Sendung preussischer Offiziere nach der Türkei 1837, des Kurdenfeldzuges 1838 und des Syrischen Krieges 1839. Berlin, Bath. 1893. In-8, xv et 321 p.

La *période turque* de Moltke avait depuis longtemps attiré l'attention des historiens. Mais on ne la connaissait que par ses *Lettres* parues pour la première fois en 1841, ignorées alors, et depuis arrivées à leur cinquième édition. On ne savait guère ce qu'il avait fait en Turquie, ainsi que ses trois camarades de l'armée Vincke, Fischer et Mühlbach, au point de vue purement militaire. M. R. Wagner a trouvé les papiers de Mühlbach et, grâce à ces précieux documents, il a pu faire l'histoire complète de la mission militaire prussienne. Il nous raconte donc dans un premier chapitre l'origine de cette mission, l'arrivée des officiers à Constantinople, leur séjour, leur présentation au sultan, leurs premiers travaux : voyage à travers la Bulgarie et aux

1. I. La haute justice sous l'ancien régime. II. Les exécutions en province pendant la Terreur. III. Les Sanson. IV. La guillotine. V. Le préjugé.

2. Klopstock a nommé la guillotine « ein Kunstgebäu mit schnellabmähender Sichel ».

Dardanelles. Un second chapitre nous transporte en Asie-Mineure où Moltke et Mühlbach, après avoir rejoint le quartier-général d'Hafiz Pacha à Diarbekir, explorent la chaîne du Taurus, naviguent sur le Tigre jusqu'à Mossoul et reviennent à travers le désert. Nous assistons dans le troisième chapitre à la campagne contre les Kurdes; Mühlbach est avec Hafiz Pacha, et Moltke avec Kurd Mehemed Pacha; les deux corps se réunissent, et le camp de Papour, puis celui de Goh est emporté; mais l'expédition a été manquée parce qu'on l'a commencée trop tôt; on la termine brusquement; on n'occupe pas d'une façon durable le territoire conquis; on n'empêche pas les tribus transportées dans la plaine de regagner leurs montagnes, et sous quelques années une campagne nouvelle sera nécessaire (p. 164). Le quatrième chapitre du volume annonce la guerre de Syrie (*Der syrische Krieg in Sicht*); le quartier-général est transféré à Malatia; Moltke visite les défilés de Cilicie et Fischer les fortifie; l'armée du Taurus s'organise. Le cinquième chapitre traite de la guerre de Syrie. Les Turcs passent le Taurus et se rassemblent à Biredschik, puis à Nisib. Mais Ibrahim Pacha s'avance à leur rencontre et pousse vers Kersoun-Köpri. Vainement Moltke et Mühlbach représentent à Hafiz Pacha qu'il fera mieux, pour échapper au danger, de regagner la position de Biredschik sans perdre de temps. Vainement Moltke lui crie qu'il ne faut pas se fier aux gens qui n'entendent rien aux choses militaires et que, s'il les écoute, demain, lorsque le soleil se couchera derrière les montagnes, il sera sans armée. Vainement Mühlbach lui prend la main et le supplie par sa barbe grise, de reculer sur Biredschik, lui remontre qu'il s'agit du bien de l'État et de sa propre tête. Le Pacha, d'abord indécis et pleurant, finit par écouter le mollah qui lui conseille de rester et lui promet la victoire au nom d'Allah. L'armée du Taurus se contente d'occuper Kersoun-Köpri. Le 24 juin 1839 a lieu la bataille dite de Nisib; en deux heures elle est perdue pour Hafiz-Pacha; Moltke et Mühlbach prennent la route d'Aintab, sans se laisser envelopper dans le tourbillon des fuyards. La mission prussienne prenait fin, et M. W. nous en retrace les derniers jours dans son sixième chapitre. Des appendices contiennent la biographie de Mühlbach, de Vincke et de Fischer. Trois cartes et neuf esquisses font mieux comprendre les marches des officiers prussiens et les opérations auxquelles ils prirent part. Le récit, bien que détaillé, est très animé, très vivant, semé de descriptions pittoresques et de piquantes anecdotes. M. R. Wagner s'est à merveille acquitté de sa tâche, et une traduction française de son livre aurait peut-être quelque succès.

A. C.

604. — **Das Schlachtfeld bei Wörth-Fröschweiler im Elsass mit Bildern**, hrsg. von Fr. HORNING, Pfarrer in Fröschweiler. Im Selbstverlag des Verfassers. 56 pages et 37 figures.

Le pasteur Horning a eu l'idée de publier, en les reliant par un récit, une suite d'images, les unes assez bonnes, les autres mauvaises, qui représentent le champ de bataille de Fröschwiller, tel qu'il était en 1870 et tel qu'il est aujourd'hui. La partie la plus intéressante est consacrée à l'église protestante qu'il décrit très longuement (p. 30-37), aux *Denkmale* ou monuments — dont les Allemands ont fait une véritable orgie — et aux tombes (M. Horning en a compté huit cent vingt-cinq). Les premières pages rapportent la reconnaissance audacieuse du capitaine Zeppelin et la bataille de Fröschwiller. M. Horning y exhale avec un fougueux enthousiasme son patriotisme allemand et y introduit une méchante pièce de vers publiée par la *Strassburger Post* en l'honneur de l'empereur Frédéric; mais il y commet quelques erreurs : il dit p. 16 que la division de cavalerie Bonnemains se composait du 4^e et du 9^e cuirassiers, et p. 39 il parle de quatre régiments de cuirassiers; il met dans la division Bonnemains le 9^e cuirassiers qui appartenait à la division Duhesme; il écrit *Colçon* pour « Colson » (p. 17), il appelle le colonel de Lafutsun de l'acarre « der Oberst den Lafutsun » (p. 39); et il a une prédilection malheureuse pour le verbe *rasen* (p. 16-17). Ce qu'il y a de mieux dans cette plaquette, c'est la description du champ de bataille après la victoire; M. Horning l'emprunte au capitaine Tanera.

C.

605. — Louis BOURDEAU. **Conquête du monde végétal**. Paris, Félix Alcan, 1893. In-8, 374 p. Prix : 5 fr.

L'histoire de la culture autrefois si négligée prend chaque jour une importance plus grande, et ce n'est que raison, n'est-elle pas une des faces, et non la moins curieuse, de l'histoire de l'humanité? M. Louis Bourdeau a le mérite de l'avoir compris et dans trois ouvrages que plusieurs autres doivent suivre encore, — *Les forces de l'industrie, la Conquête du monde animal* et *La conquête du monde végétal*, — il vient d'en retracer quelques-uns des côtés les plus dignes de fixer l'attention; c'est là une œuvre de vulgarisation, à laquelle on ne saurait trop le féliciter de s'être consacré.

La Conquête du monde végétal, le seul de ces ouvrages dont je me propose de parler ici, se compose — division claire, mais qui aurait pu être plus simple, — de onze livres, dont le titre suffit à faire comprendre l'importance et le contenu. Le premier est une « théorie générale de l'exploitation des végétaux »; les suivants traitent successivement des « plantes alimentaires » — « plantes à fruits comestibles, légumes, condiments, céréales », — puis des « plantes économiques », expression

un peu obscure sous laquelle M. L. B. comprend les plantes oléifères et saccharifères, ainsi que celles qui servent à préparer des boissons. Viennent ensuite les « plantes fourragères » et les « plantes officinales », auxquelles sont jointes un peu artificiellement les « plantes odoriférantes », puis les « plantes industrielles », — « plantes textiles et tinctoriales », avec les « plantes d'utilité diverse », — encore une division un peu vague, — enfin les « plantes ligneuses » et les « plantes ornementales » — « herbacées ou sous-ligneuses, arbustes ou arbres ». — Avec ces huit livres, l'histoire du monde végétal est terminée, les trois suivants et derniers renferment quelques remarques curieuses sur l'« avenir des conquêtes agricoles », les « procédés de culture » et la « création et la conservation de types améliorés ».

On voit par cette analyse quelle est l'économie et l'intérêt de l'ouvrage de M. Louis Bourdeau ; il n'est guère de sujet plus vaste, ni qui suppose des connaissances et des recherches plus étendues ; ce sujet, il est vrai, n'était point entièrement nouveau : A. de Candolle, que M. L. B. a si souvent suivi, l'avait déjà abordé presque en entier dans son *Origine des plantes cultivées* ; V. Hehn, qu'il ne paraît pas avoir connu, au contraire, en avait traité certains points, avec une rare sûreté d'informations, dans ses *Kulturpflanzen* ; bien d'autres écrivains encore avaient donné sur ces problèmes complexes de précieuses indications ; M. L. B. les a mis largement à contribution, et c'est ainsi qu'il a pu retracer de la « Conquête du monde végétal », condition et auxiliaire de la civilisation, un tableau instructif, attrayant et presque complet. Sans doute on peut lui reprocher de n'avoir pas toujours, — mais il était si difficile de le faire, — remonté aux sources ; il a parfois aussi, surtout en fait d'étymologies, accepté, sans les contrôler, des solutions toutes faites et souvent vieilles, par exemple, celles qu'on trouve dans les *Origines indo-européennes* de Pictet ; enfin il a pris plus d'une fois comme antiques des monuments d'une date relativement récente, telles que certaines parties de l'Ancien Testament, auxquelles personne n'attribue plus la date reculée qu'il leur reconnaît ; mais ces taches ou ces erreurs ne sauraient faire oublier le mérite de son livre.

Il était presque inévitable que dans une étude aussi vaste il ne se glissât pas quelques inexactitudes ou erreurs de détail ; ainsi, p. 73, au lieu de *Acer*, il faut lire *Cicer arietinum* ; p. 245, il est question d'un *Carduus* et non du *Dipsacus sylvestris* ; p. 271, on lit avec surprise que la rose est nommée par Homère, etc. Mais ce sont là des *lapsus* sans importance. Un reproche plus grave qu'on pourrait faire à M. Louis Bourdeau, ce sont des redites, conséquences d'une division parfois artificielle ; ce sont surtout des affirmations de seconde main qui n'ont pas été suffisamment contrôlées. Malgré ces défauts, nul ne contestera l'intérêt et l'utilité de son livre, et on l'accueillera avec reconnaissance comme une tentative généreuse pour rendre accessible au grand nombre tout

un côté resté presque ignoré, chez nous du moins, de l'histoire de la culture.

Ch. J.

606. — Roger de Gœij. **Savonarola**, drame en vers, en quatre journées. 1893. vol. de 286 pages. Bruxelles, Lebègue et Cie.

Écrit il y a seize ans, publié il y a un an tout au plus, ce drame est le premier livre d'une trilogie démesurée, qui aurait besoin, même dans son premier tiers, de plusieurs séances pour être représentée, tout comme les Mystères du moyen âge. Quatre journées et sept parties, dont la septième n'est, à vrai dire, qu'un tableau vivant ou une pantomime à peine coupée de quelques vers, voilà ce qu'il faut à M. Roger de Gœij pour nous montrer Savonarole non pas catéchisant et régétant Florence, — car de sa prédication, de son gouvernement, il n'est pas question, — mais amoureux dans sa famille, au couvent de Saint-Marc, à la cour de Bologne, et jusqu'au pied du bûcher, où ses lèvres se collent à celles de la femme sur le retour qui s'y vient poignarder pour lui. Et cependant, si j'ai compris, la lanterne n'étant pas toujours bien éclairée, nous apprenons qu'il a été traité par le frère de sa belle avec aussi peu de ménagements que jadis Abélard par le chanoine Fulbert.

Le tout avec une vigueur fruste où abondent les vers faux, les hiatus, les solécismes. L'auteur a du moins le mérite de ne pas verser dans l'ornière de MM. les Décadents et les Symbolistes; mais c'est peut-être que la composition de son drame est antérieure à leur esclandre. Quant à la publication par la presse, puisque la représentation au théâtre ne semblait pas possible, il l'a voulu faire par souscription, et il confesse crânement n'avoir trouvé qu'un souscripteur. Comme c'est déjà quelque chose, et qu'il craignait peut-être qu'on ne l'en crût pas sur parole, ce souscripteur, il le nomme en toutes lettres, avec provenance et qualité. A la place de cet homme de foi et de bonne volonté, je ne pardonnerais pas une telle indiscretion.

P.

607. — **Die Liebesgeschichte des Himmels**, Untersuchungen zur Indogermanischen Sagenkunde, von Ernst SIECKE. Strasburg, Truebner, 1892. 131 p.

M. Siecke est épris de la lune. Il a déjà composé ad majorem lunæ gloriam deux dissertations : *De Niso et Scylla in aves mutatis* (1884) et *Beiträge zur genaueren Erkenntniss der Mondgottheit bei den Griechen* (1885). C'est encore pour glorifier son astre de prédilection qu'il publie l'Histoire amoureuse du Ciel. Le nouveau Bussy-Rabutin ne s'occupe en réalité que de sa déesse. Disciple de Max Müller qu'il couvre de fleurs, il proteste avec autant de respect que d'énergie contre l'exclusivisme du maître qui s'est fait de l'Aurore « une spécialité ». « La vieille histoire

amoureuse des mythes, avec séparation, métamorphose et réunion, et aussi avec le combat à mort qui s'y associe souvent, n'est pas, comme la plupart des interprètes l'ont admis jusqu'ici, en rapport avec le changement des saisons, ou la révolution de l'année, ou les relations du soleil et de l'aurore ; elle se rapporte purement et simplement aux relations naturelles de la lune croissante et décroissante avec le soleil. » Pour illustrer sa thèse, l'auteur étudie tour à tour Orphée et Eurydice ; le conte des deux fiancées blanche et noire ; la légende du cygne ; Freyr Freyja et Gerdha ; Iduna, Skadi, la valeur lunaire du chiffre neuf dans les mythes ; le chant de Fiölsvid. Les soixante pages du texte sont suivies de notes et d'observations d'égale étendue qui comprennent des dissertations développées, p. exemple sur Purûravas et Urvaci, et même un chapitre entier distrait du mémoire sur la divinité de la Lune chez les Grecs : Les rapports de Zeus avec la lune. Il serait injuste de dénier à l'auteur l'abondance des informations, la précision des connaissances, l'ingéniosité des rapprochements et l'ardeur des convictions. Il ne convient pas d'en exiger davantage dans cet ordre d'études : l'interprétation des mythes n'est, au moins jusqu'ici, qu'un jeu d'esprit à faire briller les ressources de l'imagination. Les données s'y combinent en innombrables marqueteries au gré des opinions souvent contradictoires et des dogmatismes toujours exclusifs. Chacun ressuscite de toutes pièces, ou plutôt d'une seule pièce, l'homme primitif comme on découvrirait jadis dans les multiples croyances répandues sur la terre les traces manifestes de la révélation primitive. L'avenir dira si la fantaisie laborieuse des mythologues doit être aussi féconde que les pieuses hardiesses des anciens missionnaires.

Sylvain Lévi.

CHRONIQUE

ITALIE. — *La Società dantesca italiana* commence la publication d'une nouvelle série de son *Bulletino*, qui devient, comme l'indique le sous-titre, une « *Rassegna critica degli studi danteschi* », dirigée par M. BARBI (Florence, Loescher et Sieber). Le fascicule mensuel est du prix de 1 fr. La revue est servie aux membres de la Société dantesque, qui payent la cotisation annuelle de 10 fr. Les articles bibliographiques du premier numéro sont signés de MM. Vittorio Rossi, R. Fornaciari, F. X. Kraus (derniers travaux sur le *De monarchia*), M. Barbi.

— La librairie Zanichelli de Bologne, la maison classique des poètes d'Italie, vient de mettre en vente *Le poesie di Enrico Panzacchi*, édition définitive en deux volumes in-12, et l'édition complète en un volume, *Delle odi barbare di Giosuè Carducci libri II ordinati e corretti*. Est à signaler dans ce recueil la traduction en mètres lyriques latins de quatorze des odes du maître par ses élèves et ses amis.

— M. Albert de GERBAIX-SONNAZ, ministre d'Italie à Sofia, publie le second volume de ses *Studi storici sul contado di Savoia e marchesato in Italia* (Turin, Roux, 1893, in-8°), qui traite de Thomas 1^{er} et d'Amédée IV et s'arrête à l'année 1263. Le premier volume remonte déjà à 1884, les fonctions diplomatiques de l'auteur l'ayant obligé à interrompre son œuvre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juillet.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit à l'Académie pour signaler les fouilles nouvelles entreprises dans la région de Bologne et qui paraissent devoir fournir des informations décisives sur quelques-unes des étapes du peuple étrusque en Italie. Une stèle funèbre trouvée récemment dans la nécropole de Novilara, près de Pesaro, offre la représentation d'une chasse aux bêtes féroces, avec une inscription, de douze lignes, sabellienne ou illyriote; l'Académie des Lincei s'en est réservé la publication.

M. Barbier de Meynard communique une lettre de M. Max van Berchem, attaché à la mission archéologique du Caire, qui poursuit ses recherches d'archéologie musulmane; après avoir recueilli les inscriptions arabes du Caire, il a commencé en Syrie le relevé des inscriptions de Jérusalem, Ramleh, Damas et Baalbek. M. Barbier de Meynard insiste sur les avantages que les études d'érudition musulmane retireaient d'une série d'explorations archéologiques en Syrie; à côté des inscriptions historiques proprement dites, on y recueillera un grand nombre d'actes administratifs, de décrets judiciaires, noms de lieux, termes techniques, etc., qui formeraient le corollaire obligé du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

M. le sénateur Zocilescu, conservateur du Musée de Bucharest, entretient l'Académie de ses recherches récentes sur le monument triomphal élevé dans la Dobrudja, à la mémoire des campagnes de Trajan contre les Daces; il pense que le plan de ce monument est dû à Apollodore de Damas, l'architecte de la colonne Trajane.

M. Clermont-Ganneau lit une notice sur les bustes et inscriptions de Palmyre, récemment acquis par le Musée du Louvre.

Séance du 28 juillet.

M. Edmond Le Blant signale la découverte à Hadjeb-el-Aïoun, à 60 kil. S.-O. de Kairouan (Tunisie), dans les ruines d'une basilique, de tuiles sur lesquelles sont figurés des sujets chrétiens: Adam et Eve, la Multiplication des pains, Saint Pierre recevant une clé des mains du Christ, le sacrifice d'Abraham, le Christ et la Samaritaine. M. Le Blant estime que ces tuiles à dessins peuvent remonter au VI^e siècle.

M. Clermont-Ganneau continue sa lecture sur les bustes et inscriptions de Palmyre, récemment acquis par le Musée du Louvre.

M. Georges Lafaye, maître de conférences à la faculté des lettres de Paris, communique une notice sur le *Carmen sæculare* d'Horace, à propos de la découverte faite à Rome, en 1890, d'une inscription relative aux Jeux séculaires, célébrés sous Auguste, en 17 avant J.-C., et sous Septime-Sévère, en 204. Contrairement à l'avis de M. Mommsen, M. Lafaye estime que deux auditions du *Carmen sæculare* furent données sous Auguste.

M. Ph. Berger communique une inscription phénicienne de l'île de Chypre, trouvée dans le district de Kerynie, au N. de l'île, elle a trait à une offrande faite dans le temple de Melkart et est datée du règne d'un Ptolémée, probablement Ptolémée II.

Séance du 4 août.

M. Ravaissou soumet à l'Académie des photographies à l'appui des conclusions qu'il a développées dans une séance antérieure, et d'après lesquelles le portrait de Pisanello, acquis récemment par le Musée du Louvre, représente non, comme on l'a dit, une princesse de la maison d'Este, mais bien Cécilia de Gonzague, l'une des filles du premier marquis de Mantoue.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur *Héron d'Alexandrie et Poseidonios le Stoïcien*. Dans la version arabe du *Βαρύλοχος* de Héron d'Alexandrie, traité dont l'original grec est perdu, la définition du centre de gravité est attribuée à un personnage dont le nom peut se lire, en rétablissant les points diacritiques voulus: « Poseidonios le stoïcien. » La mention de Poseidonios, à côté d'Archimède, dans ce traité confirme l'opinion qui tend à prévaloir actuellement et fait considérer Héron comme postérieur à Vitruve et à Plin.

Séance du 11 août.

M. Deloche commence la lecture d'un mémoire sur *le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et durant les premiers siècles du moyen âge*. L'anneau est réservé d'abord à ceux qui avaient fait à la guerre une action d'éclat ou rendu un service signalé à l'État; il devient ensuite le privilège des patriciens, des chevaliers et des

magistrats. A l'origine il n'y avait que des anneaux de fer ; seuls les ambassadeurs de la République portaient en public des anneaux d'or. Plus tard le métal servit à distinguer les différents ordres de l'État : les sénateurs et les chevaliers eurent seuls le droit d'avoir des anneaux d'or, les affranchis portèrent des bagues en argent et la plèbe des anneaux de fer. Dès le III^e siècle les affranchis prétendirent aux anneaux d'or et des constitutions de Justinien leur conférèrent le droit d'en porter. Quant aux esclaves, pendant tout le temps de la domination romaine, ils restèrent réduits à l'anneau de fer.

M. Clermont-Ganneau fait une communication sur différents noms de lieux de Palestine.

Séance du 18 août.

M. Oppert continue sa lecture sur le monument le plus ancien d'un roi d'Assyrie, datant du XV^e siècle avant l'ère chrétienne, Adad-nirar. Il en donne la traduction complète et signale dans ce texte la plus antique mention que l'on ait d'un peuple germanique contre lequel Adad-nirar se protégeait par la construction de places fortes.

M. Senart lit une note de M. Sylvain Lévi sur une citation du Milinda panha dans l'Abhidharmakośavyākhyā de Vasubandhu, citation qui donne un point de repère chronologique précieux.

M. Heuzey entretient l'Académie de quelques monuments chaldéens provenant des récentes découvertes de M. de Sarzec, qu'il a pu étudier au Musée de Constantinople. Ce sont d'abord des statuettes magiques du très ancien roi Our-Nina, en forme de bustes de femme, terminés par une longue pointe. Ces statuettes, en cuivre pur, plantées directement dans le sol soutenaient sur leur tête des tablettes votives en pierre, et étaient évidemment destinées à tenir en respect les esprits du monde inférieur. M. de Sarzec a découvert aussi de nombreuses têtes de lion, en pierre, munies d'un trou pour une cheville et qui servaient probablement à terminer les deux montants du dossier dans de grands trônes. Une de ces têtes, au Musée du Louvre, porte le nom du roi Our-Nina ; sur une autre, à Constantinople, on lit la mention du pays de Magan, cette contrée indéterminée d'où les Chaldéens tiraient les pierres de leurs statues.

M. Clermont-Ganneau lit une note sur le *reniement de Saint-Pierre et la portière Ballia*. Ce nom énigmatique a pour origine une leçon grecque ΒΑΛΙΑ, mal reproduite et qui est l'exacte transcription d'un mot syriaque בלעיא, signifiant précisément celle qui demande. Il en résulte un indice important pour l'origine des sources auxquelles Barbarus, auteur du VII^e siècle, a puisé ses informations pour son récit de la Passion.

Séance du 25 août.

M. Oppert termine la lecture de son mémoire sur la plus ancienne inscription royale de l'Assyrie, datant du XV^e siècle avant l'ère chrétienne.

M. Héron de Villefosse donne lecture d'une note de M. le Dr G. Closmadeuc sur la découverte à Kerrero en Erdeven (Morbihan) d'un vase en métal contenant des médailles, au nombre de 1400 à 1500, qui se rapportent à la période des empereurs gaulois et au milieu du III^e siècle.

M. Héron de Villefosse, revenant sur une précédente communication par lui faite, au nom du R. P. Delattre, concernant la découverte d'amphores portant des inscriptions au pinceau, signale l'inscription où est mentionnée le VINVM MESOPOTAMIVM ; c'était du vin provenant d'une station maritime, située entre Agrigente et Syracuse, et indiquée dans l'itinéraire d'Antonin sous le nom de MESOPOTAMIO. On doit lire une mention semblable dans les inscriptions où se trouvent les initiales ME et MES.

M. de Barthélemy lit une note dans laquelle il propose de placer sur la carte de la Gaule le nom des Longostalètes dans la partie septentrionale de l'ancien diocèse de Narbonne. A défaut de textes classiques et de renseignements épigraphiques, il fonde sa thèse sur la présence de nombreuses monnaies antiques recueillies dans cette région et dont l'attribution est depuis longtemps cherchée.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48

— 27 novembre —

1893

Sommaire : 608. LEES, Le genre judiciaire chez Euripide. — 609. BOESWILLWALD et CAGNAT, Timgad. — 610. CAGNAT, Lambèse. — 611. CARTIER, Arrêts du Conseil de Genève. — 612-614. OMONT, Nointel à Antiparos; Catalogue de Bernard II; Journal de Jourdain. — 615. TRIGER, La maison de la reine Bérengère. — 616. MERLO, Artistes de Cologne. — 617. MEJBORG, Habitations du Nord. — 618. JOANNE, Dictionnaire de la France et de ses colonies. — 619. RETSSIÉ, La jeunesse de Lamartine. — 620. E. DESCHANEL, Lamartine. — 621. F. A. AULARD, Notes historiques du conventionnel Delbrel. — 622. L. TIFFONNET, Notice sur l'École centrale de la Haute-Vienne. — 623. A. DU CASSE, Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie. — Chronique.

608. J. LEES. *On the Ἀικανίδες λόγος in Euripides* (University Studies published by the University of Nebraska, n° IV). — Nebraska, Lincoln, 1892. In-8, 42 p.

Qui, s'il n'est Américain, connaît la jeune Université de Nebraska? Voilà plusieurs années cependant qu'elle vit et qu'elle travaille, à en juger par le fascicule que nous recevons et qui est le quatrième d'une publication commencée en 1888. Cette publication, où les sciences de la nature coudoient la philologie, présente un aspect des plus variés. Félicitons Nebraska de ce qu'à côté du calorimètre, du benzol-phénol, des fossiles gigantesques, une place ait été ménagée au sanscrit, aux langues romanes, voire au grec. M. C. Bennett avait étudié précédemment (2^e fascicule) les « sons et inflexions du dialecte de Chypre ». M. James Lees étudie aujourd'hui les discours du genre judiciaire dans le théâtre d'Euripide.

Ce sujet, à vrai dire, n'est pas aussi neuf que l'auteur paraît le croire. Les critiques modernes n'ont eu garde d'oublier qu'Aristophane, qui fait d'Euripide un rhéteur de la pire espèce, l'a qualifié de *ποιητὴς ῥημάτων δεικνυῶν* (*Paix*, 533 et Schol.). Rechercher les raisons de ce jugement était intéressant, et c'est ce qu'ont fait naguères M. Lechner, dans sa dissertation *de Euripide rhetorum discipulo* (Onaldi = Anspach, 1874), et M. Th. Miller, dans sa thèse de doctorat de Göttingen, *Euripides rhetoricus* (1887). Le travail de ce dernier surtout, qui entre dans tous les détails de la technique oratoire du poète, en l'éclairant par des rapprochements avec les préceptes des rhéteurs, est particulièrement approfondi. M. Lees ne le cite point; sans doute il l'ignore.

A revenir sur une matière déjà ainsi traitée, a-t-il cependant perdu son temps? Nous ne le pensons pas. Il procède, en effet, avec beaucoup d'ordre, étudiant successivement chez Euripide les discussions qui s'engagent entre deux plaideurs en présence d'un juge et celles où participent deux ou même trois personnages; passant ensuite aux discours

qui tiennent à la fois du genre judiciaire et du genre délibératif, pour classer seulement, sans les analyser, ceux qui ne rentrent pas dans ces catégories ¹. Il ne lui est pas difficile de retrouver dans la plupart de ces discours le *προοίμιον*, la *πρόθεσις*, les *πίστεις*, l'*ἐπιλογος*. M. L. a joint à ces constatations quelques observations utiles touchant la symétrie de certaines *ῥήσεις*, et une intéressante comparaison des arguments employés par Hélène dans les *Troyennes* (v. 924 et suiv.) avec ceux de l'*Ἐγκύμιον* de Gorgias. Le travail se termine par un tableau des divisions des principaux discours d'Euripide et par un index de sa rhétorique.

Moins complète que la dissertation de M. Th. Miller, l'étude de M. Lees, si elle n'offre rien de tout à fait nouveau, a du moins le mérite d'être nette et précise.

P. DECHARME

609. — **Timgad, une cité africaine sous l'empire Romain**, par E. BASWILL-WALD et R. CAGNAT, ouvrage publié par les soins de la commission de l'Afrique du Nord, d'après les documents, plans et dessins de la Commission des monuments historiques. In-8. Paris, E. Leroux, première et deuxième livraisons, 72 p. 1892.

610. — **Guides en Algérie** à l'usage des touristes et des archéologues. **Lambèse**, par R. CAGNAT. 1 vol. br. in-12, 72 p. Paris, E. Leroux, 1893.

J'ai eu récemment l'occasion de signaler aux lecteurs de la *Revue critique*, à propos des *Musées et Collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*, les efforts tentés depuis peu pour faire connaître les vieux monuments de notre domaine d'Afrique. Plus instructives peut-être que les musées sont les ruines subsistant sur le sol, surtout lorsqu'elles comprennent toute une série de constructions. C'est là que la vie et les habitudes des Anciens peuvent être prises sur le vif. En parcourant ces rues qu'ils foulaient, ces places où ils se réunissaient, ces basiliques où ils s'asseyaient, l'esprit de l'archéologue devient plus antique, pour ainsi dire, et il a chance de mieux pénétrer les usages et les occupations de cette société dont il fait son étude.

Parmi les ruines de l'Afrique romaine, aucune n'offre un ensemble aussi complet que Timgad. Lambèse, El.-Djem, Dougga, par exemple, possèdent des édifices plus curieux, mais nulle part ailleurs qu'à Timgad, on n'a retrouvé une ville entière avec ses maisons, ses temples, son marché, son forum, etc. Bien qu'un tiers seulement de la cité ait été déblayé, on l'a déjà surnommée la « Pompéi africaine ». Ce surnom n'est pas déplacé. A Timgad, comme à Pompéi, il ne manque guère que les habitants.

M. Cagnat a senti de quelle utilité serait à la science une étude sur Timgad. Grâce au bon vouloir de l'administration des Beaux-Arts, aidé

1. A savoir un *συμβουλευτικός* pur (*Hélène*, 865-1029), un *ἐπιδεικτικός* (*Troyennes*, 353-405) et deux *ἐπιτάριοι* (*Suppliantes*, 857-917; *Troyennes*, 1156-1206).

d'ailleurs par M. Boeswillwald, inspecteur général des monuments historiques, il a entrepris de faire revivre sous nos yeux la ville, plutôt endormie que morte. Et les deux premières livraisons de l'ouvrage qu'il y consacre permettent de s'en figurer dès à présent l'importance.

Quel a été son dessein, M. C. l'explique très clairement dès le début. Il s'est proposé « de tracer une esquisse de la vie municipale dans l'Afrique romaine, de saisir sur le vif cette existence de petites gens, dont les plus ambitieux, sauf de rares exceptions, pouvaient rêver de représenter leur cité dans l'assemblée provinciale, ou même seulement d'arriver aux fonctions de duumvirs et de décurions dans leur patrie ». Et de fait, il serait malaisé de connaître, à propos de Timgad et de la plupart de ses pareilles, autre chose que les manifestations de leur activité à l'intérieur. Les textes littéraires ou historiques mentionnent à peine ces municipes. On en est réduit, pour obtenir des renseignements, à interroger les pierres, à déchiffrer les inscriptions. Par bonheur, les pierres répondent et les inscriptions ne manquent pas. On en a déjà extrait de Timgad plus de cent cinquante. Presque toutes nous fournissent des données utiles, et leur réunion forme une mine précieuse de documents.

Le livre de MM. Boeswillwald et Cagnat s'ouvre par une ample introduction. On nous explique le système de défense organisé par les Romains, au nord de l'Aurès, contre les incursions des nomades du désert ou les révoltes des montagnards. Au milieu des villes militaires de Lambæsis, Mascula et Theveste, sur les derniers contreforts du massif montagneux, était assise Thamugadi, la cité pacifique. Construite pour ainsi dire d'une seule pièce, au commencement du II^e siècle, elle fut détruite de même en un seul moment, par les Maures, au VI^e siècle. Ce fait explique l'état de conservation dans lequel ses débris nous sont rendus.

Les parties hautes, qui émergeaient au-dessus du sol, ont depuis longtemps attiré l'attention des savants. Bruce, Léon Renier, Wilmanns, M. Masqueray y pratiquèrent de fructueuses, mais trop rapides explorations. C'est par le regretté Duthoit, délégué de la commission des monuments historiques, que fut entrepris le déblaiement complet. Ses collaborateurs, MM. Maintenay, Bernard, Milvoy et Sarazin ne sauraient non plus être oubliés. M. C. paye sa dette envers tous ses prédécesseurs et marque nettement le secours qu'il a puisé dans leurs travaux. Enfin il nous expose le plan qu'il adopte.

Il se propose d'aller droit devant lui, en partant du Forum, et de décrire les monuments au fur et à mesure qu'ils se présenteront. Quelques personnes estimeront peut-être ce dessein peu scientifique. Je pense que, dans l'espèce, on ne pouvait choisir une autre marche. Rappelons-nous que la moitié au moins de la ville est encore enfouie sous terre, et qu'à vouloir, dès aujourd'hui, classer les édifices de Timgad dans un ordre préconçu, on risquerait de voir bientôt ce bel arrangement bou-

leversé du fait des nouvelles trouvailles. Au reste, le plan suivi par M. C. est celui auquel se conforment les guides de voyages modernes pour la visite des villes. Il est donc le plus pratique et le lecteur se contentera volontiers de ce seul motif.

La description du Forum et de ses alentours immédiats occupe le reste des deux livraisons déjà parues. L'importance de cette place, le vrai cœur de la cité, justifie les développements que l'auteur y consacre. Je ne saurais analyser cette étude sans tomber dans la nomenclature aride. Il suffit de savoir que M. C., qui a de bons yeux, a tout vu et vérifié par lui-même. Les moindres détails sont consignés avec soin. Les boutiques du *decumanus maximus*, en bordure du Forum, avec leurs portes et leurs serrures, les fontaines, leurs conduites d'eau et leurs bassins, jusqu'aux figures tracées sur les dalles de la basilique (tabula lusoria, marelle, jeux de billes), tout est signalé, souvent même reproduit. Inscriptions, dédicaces, statues, piédestaux sont remis en leur endroit et servent à éclairer l'histoire de Thamugadi et de ses édifices. A l'aide de ces documents si variés, la basilique, la curie, le temple dit de la Victoire, la tribune, etc., reprennent vie devant nous. Enfin, des rapprochements heureux avec Pompéi, Rome et d'autres villes encore, permettent à l'auteur d'éclairer certaines parties demeurées dans l'ombre. Ce n'est pas que M. C. prétende tout savoir sur chaque chose. Il se borne, en quelques passages, à provoquer les réponses plutôt qu'il ne les fournit lui-même. Ainsi procède une science prudente. Mais il faut que la difficulté soit grande pour qu'il ne parvienne pas à la débrouiller.

Il semble que M. Boeswillwald ait surtout donné ses soins à l'illustration du volume. Cette partie du travail mérite de grands éloges et complète agréablement notre instruction. Une série de dessins intercalés au milieu du texte fait connaître les objets de petites dimensions ou de valeur moindre. Neuf belles planches, dont la moitié en héliogravure, représentent les parties plus étendues ou plus intéressantes dont traite M. Cagnat : ainsi la voie qui longe le Forum, le panorama de cette place, l'entrée de la curie, etc. Chacun en concevra de la sorte une idée très nette.

Pour résumer mon impression en un mot, le début de cette publication est fort heureux. Que la suite réponde au commencement, je ne forme pas d'autre vœu. Il sera réalisé; le nom des auteurs nous le garantit.

M. Cagnat, vraiment infatigable, faisait paraître en même temps que son *Timgad*, un autre volume, d'allure beaucoup plus modeste, il est vrai, mais d'un extérieur coquet et propre à séduire. Il ne s'agit pas cette fois d'un travail approfondi, avec pièces nombreuses à l'appui. C'est un simple guide à Lambèse, qui peut être manié par les touristes aussi bien que par les archéologues. Aux uns et autres, il rendra des services en leur apprenant ce qu'ils ignorent, ou en leur rappelant ce qu'ils seraient tentés d'oublier. Une histoire sommaire de l'Afrique septentrionale, des éléments d'archéologie africaine, des renseignements

pratiques pour se rendre à Lambèse et visiter les ruines, une histoire de Lambèse, une description du camp, de la cité, des musées, une bibliographie spéciale du sujet, voilà ce qu'on trouve dans ce petit livre. Le tout tient en 74 pages. Dire ce chiffre, c'est indiquer que l'auteur a voulu seulement effleurer les questions. Et peut-on exiger davantage d'un guide de ce genre? Encore faut-il y faire preuve d'habileté et n'admettre que le nécessaire, tout en marquant bien le détail typique. Cette qualité M. C. la possède. D'ailleurs un choix heureux de reproductions émaille le volume, et ajoute un nouvel attrait pour le lecteur.

Parmi ces gravures, plusieurs ne sont pas simplement un plaisir pour les yeux, mais nous rendent des documents devenus rares aujourd'hui, comme le temple d'Esculape en 1846, d'après Delamare. Ces états de lieux permettent de constater l'étendue des dégâts soufferts, depuis cinquante ans, par certains monuments. On apprécie mieux ensuite l'opportunité des mesures enfin prises en vue de leur sauvegarde.

M. Cagnat est de ceux qui auront le plus travaillé à la conservation de ces richesses. Depuis dix ans, son activité et sa science ont donné aux études d'archéologie africaine une forte impulsion. Qu'il s'agisse d'explorer la Tunisie, presque fermée jusqu'alors aux savants, ou d'écrire l'histoire des Romains en Afrique, on le trouve toujours prêt. Aussi la collection des guides dont son *Lambèse* est le premier fascicule ne pouvait-elle être inaugurée sous de meilleurs auspices. Un tel patronage lui portera bonheur.

Aug. AUDOLLENT.

611. — **Arrêts du Conseil de Genève** sur le fait de la librairie, de 1541 à 1550, recueillis et annotés par Alfred CARTIER. Avec trois planches et six fac-simile. Genève, Georg. et C^o, libraires-éditeurs, Bâle et Lyon, même maison, 1893. In-8 de 2 ffl., 206 pp., 3 pll. et 1 f. (Extrait des Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tiré à 125 exemplaires).

M. Alfred Cartier, à qui nous devons déjà diverses notices d'histoire littéraire, vient de conquérir une place des plus distinguées parmi les bibliographes. Le volume dont nous avons reproduit le titre peut être cité comme un modèle qu'il sera difficile de dépasser. M. C. continue les recherches si heureusement commencées par M. Théophile Dufour ; mais il en élargit le cadre. Non seulement il nous donne, pour une période de dix ans, le dépouillement des registres du conseil de Genève (registres dont la langue est à cette époque fort barbare et dont la lecture présente souvent de grandes difficultés) ; il joint en outre à chaque extrait des notes qui témoignent d'une érudition aussi sûre que précise.

Les requêtes adressées au conseil de Genève et les permissions accordées par lui visent, de 1541 à 1550, environ trente-quatre ouvrages dont

plusieurs étaient totalement inconnus. M. C. a pu retrouver et il nous fait connaître en détail les suivants :

- 1 (p. 9). *Les Actes de la journée imperiale tenue en la cité de Regespourg*, publiés par Calvin, 1541 (2 éditions).
- 2 (p. 31). *Les Dialogues* de Sébastien Castellion, 1542
- 3 (p. 53). *La seconde Epistre envoyée au docteur Pierre Caroly*, par Guillaume Farel, 1543.
- 4 (p. 58). *Disputations chrestiennes*, par Pierre Viret, 1544.
- 5 (p. 113). *Interim adultero-germanum*, de Calvin, 1548 (deux éditions latines et une française).
- 6 (p. 117). *Johannis Calvini Commentari in Epistolam ad Hebraeos*, 1549. — *Commentaire de M. Jean Calvin sur l'Epistre aux Ebrieux*, 1549.
- 7 (p. 143). *La Source d'erreur*, par Henry Bullingere (sic), 1549.
- 8 (p. 145). *Le Glaive de la parolle*, par Guillaume Farel.
- 9 (p. 151). *Le droict Chemin de musique*, par Loys Bourgeois, 1550.
- 10 (p. 166). *De Scandalis*, 1550. — *Des scandales*, J. Calvin, 1550.

Par contre les ouvrages suivants ont échappé aux recherches du savant bibliographe :

- 1 (p. 13). *Declaration de l'usage des deux sacrements, assavoir la sainte Cene et le Baptisme*, par Calvin, 1542. — Il nous paraît douteux que cette *Declaration* se confondît avec *La Forme des prieres*, etc. 1542.
- 2 (p. 15). *L'Exposition sur l'Epistre ad Romanos*, par Calvin, 1542.
- 3 (p. 15). *Les Arrests et Ordonnances royales de la supreme cour du royaume des cieulx*, 1542. — Cette pièce avait déjà été imprimée vers 1540, et M. Brunet en cite une édition de 1559.
- 4 (p. 17). *Paraphrase..... sur les Psalmes de David*, par Jehan Campensis [vanden Campen], 1442. — M. C. en décrit une édition s. l. de 1534 et deux éditions lyonnaises de 1542 et 1545.
- 5 (p. 17). « Ung [livre] en italien *De la justification des ovres* ». 1542.
- 6 (p. 19). *Remede contre la peste*, 1542.
- 7 (p. 30). *Les 52 Dymenches*, par le prédicant de Granson, c'est-à-dire par Jean Le Comte, 1542.
- 8 (p. 39). *Psalmes de David*, imprimés « avec la game et les prieres de l'Eglises », 1543.
- 9 (p. 43). *Nouveau Testament*, imprimé par Jehan Michel, 1543. — Il n'est pas certain que le précieux volume de M. Gaiffe soit l'édition cherchée.
- 10 (p. 50). *Les 14 Miroys pour consoler la creature en Dieu*, 1543.
- 11 (p. 50). *Trois Livres sur le regime du corps de la personne*, par François Chappuis, médecin, 1543.
- 12 (p. 50). *Le Remede de la peste*, par François Chappuis, 1543.
- 13 (p. 55). *L'Enfer* de Clément Marot, 1543. — L'existence d'édi-

tions genevoises (nous en mentionnons ci-après une seconde) n'a jamais été soupçonnée jusqu'ici.

14 (p. 56). *Balade à la louange de Geneve*, par François Bonivard. 1543.

15 (p. 67). *Pronostication contre les predicans de Geneve, dans laquelle est nommé M. Calvin*, 1544¹.

16 (p. 68). *La Consolation de frere Olivier Maillard*, publiée par Jean Chautemps, 1544.

17 (p. 68). *L'Enfer* de Clément Marot, publié par Jean Chautemps, 1544.

18 (p. 78). *Table pour congnoistre quel seaulme l'on doit chanter le dimanche et le mescredi*, par Loys Bourgeois, 1546.

19 p. 80). *Almanachs* faits par Gabriel Vijan, c'est-à-dire Gabriel Köln, fils de Wigand Koeln, 1547.

20 (p. 92). *Nouvelle de la victoire des protestans*, 1547.

21 (p. 117). *Responsio Nicolai Gallasii pro J. Calvino ad ineptias et convitia J. Cochlaei*, 1549. — Cet ouvrage est cité par les bibliographes; mais M. C. n'en a trouvé d'exemplaire ni à Paris ni en Suisse. D'après les registres du conseil, la *Responsio* était à la fois dirigée contre Cochlaeus (Johann Dobenek) et Catharin (Lanzilotto Polito, dit Ambrogio Catarino).

22 (p. 118). *Ung livre composé contre Catherin et Cocleus*, par « ung de Paris », 1549. — Ce livre, pour les raisons que M. C. indique, ne doit pas se confondre avec celui de N. Des Gallars.

23 (p. 121). *Confession crestienne*, par Benoist Textor, 1549.

24 (p. 161). *Livre en italiens* (sic) *à cause de certain evesque qui az laisser* (sic) *son eveschée*, 1550.

M. C. a inséré dans son livre d'excellentes notices biographiques et littéraires sur les personnages mentionnés dans les arrêts : l'imprimeur *Jean Girard* (pp. 19 et 173), l'imprimeur troyen *Nicole Paris* (p. 27)²,

1. A propos des attaques dirigées contre Calvin, M. C. parle de *Jehan Million*, Auvergnat, expulsé de Genève en 1548 pour avoir composé des ballades et des farces contre le réformateur. Ce poète se confond peut-être avec Jean Million, auteur d'un sonnet qui se lit en tête du *Traitté de Saint Cyprien* de Gilbert Dert (1561). Le sonnet est accompagné de la devise : *Azio Marina Christos* (Biblioth. protestante, R. 7988).

2. Il n'est pas impossible que l'imprimeur de Troyes doive être confondu avec le *Nicolas Paris*, « natif de Challons en Champagne, libraire portant marchandise sur les champs », qui fut poursuivi comme hérétique par les officiers de Bourg en Bresse et par le parlement de Chambéry en 1542, et qui fut reçu habitant de Genève le 15 octobre 1557 (*Bull. du Protestantisme*, XXXIX, 1890, p. 467). L'expression « libraire portant marchandise sur les champs » peut désigner un libraire suivant les foires, et l'on sait l'importance que les foires avaient prise en Champagne. Il est vrai que, en 1542, *Nicole Paris* imprime à Troyes même les *Satires* de Perse (Corrard de Bréban, *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes*, 1873, p. 159) et le traité d'Otho Brunfels : *De disciplina et institutione puerorum Paraenesis* (Biblioth. de Troyes et de Langres). Le 8 juin 1542, il est par-

l'imprimeur genevois *Jean Michel* (p. 31), le médecin *François Chappuis* (p. 52), *François Bonivard* (p. 57), *P. Viret* (p. 59), *Estienne Dolet* (p. 64), *Clément Marot* (pp. 55 et 69), *Jean Chautemps* (p. 72), *Louis Bourgeois* (pp. 78 et 151), l'imprimeur *Gabriel Kœln*, dit *Vigean* (p. 82), le libraire *Nicod Du Chesne* (p. 95), *René de Bienassis* (p. 108) le médecin *Benoist Textor* (p. 121), *Guillaume Farel* (p. 145), le libraire *Guillaume Simon Du Bosc* (p. 159) et *Conrad Badius* (p. 162) ².

Le volume se termine par la description de quatre pièces imprimées par *Wigand Kœln* de 1519 à 1526. Cette description complète la notice consacrée par M. Théophile Dufour au typographe genevois.

Le haut intérêt que présentent les documents recueillis par M. Cartier et les commentaires si substantiels qu'il y a joints nous font vivement désirer que notre savant ami nous donne bientôt de nouveaux extraits des registres du conseil de Genève.

Émile Picot.

612. — *Relation de la visite du marquis de Noistel à la grotte d'As-tiparos, 1673*, par H. OMONT, conservateur adjoint du Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Paris, Ernest Leroux, 1893, Gr. in-8 de 33 p. Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*.

613. — *Catalogue de la Bibliothèque de Bernard II, archevêque de Saint-Jacques de Compostelle, 1226*, par lui-même. Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur, 1893. Gr. in-8 de 7 p. Extrait du tome LIV de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

rain, en l'église Sainte-Madeleine de Troyes, d'un fils de *Pierre Hadrot* (notes recueillies dans les archives de Troyes par M. Natalis Rondot), et c'est au mois de septembre suivant que *Nicolas Paris* est emprisonné à Bourg. Mais, de ce que *Nicole Paris* fait baptiser son fils Claude en l'église Saint-Jean de Troyes, le 9 janvier 1543 (n. s.), de ce qu'il imprime des livres destinés au clergé catholique, comme le *Breviarum Trecense* (avril 1543), l'*Antiphonarium* (1545), les *Decreta provincialis concilii Senonensis* (1546), et de ce qu'il s'établit pendant quelque temps à l'abbaye de L'Arrivour (1547-1548 ?), il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il n'ait pas subi l'influence de la Réforme, car en 1544, nous lui voyons imprimer *Le second Enfer* de Dolet. Ce volume porta la rubrique de *Lyon*, qui est généralement considérée comme imaginaire ; cependant, si l'on admet que *Nicole Paris* suivait les foires, il put éditer un volume à Lyon, comme il en éditait d'autres à L'Arrivour.

Un libraire du nom de *Clément Paris*, marié à Catherine Gaudin, veuve d'Estienne Monnot, orfèvre, exerçait à Paris en 1562 (notes mss. de M. le baron Pichon). *Jean Paris* est cité comme libraire à Montauban en 1582 (Desmaze, *Curiosités*, p. 221). C'étaient peut-être des parents de l'imprimeur troyen.

1. René était peut-être fils de ce *Paul Bienassis*, natif de Poitiers, qui, en 1536, traduisit l'ouvrage de Rhodion : *Des divers travaux et enfitemens des femmes*. Voy. La Croix du Maine, II, 221 ; Du Verdier, III 176 ; *Bull. de la librairie Morgand*, n° 12383, etc.

2. Des documents publiés dans le *Bulletin du Protestantisme* (1888, p. 531) établissent que Conrad Badius quitta la France en fugitif au mois d'avril 1548 ; il faut lire 1549 (n. s.), Pâques tombant en 1549 le 21 avril. Conrad date, en effet, de Paris, « e regione gymnasii D. Barbarae », au mois de juillet 1548, son édition des *Poemata* de Théodore de Bèze.

614. — *La Bibliothèque du roi au début du règne de Louis XV, 1716-1736*, Journal de l'abbé Jourdain, secrétaire de la Bibliothèque, publié par le même. Paris, 1893. Gr. in-8 de 92 p. Extrait du tome XX des *Mémoires de la Société de Paris et de l'Île de France*.

Les trois textes publiés par M. Henri Omont sont, à divers titres, intéressants tous les trois et ils ont été entourés par le savant éditeur de tous les éclaircissements désirables. Cela dit, nous allons analyser rapidement chacune des brochures.

I. — M. O. rappelle qu'il existe deux descriptions différentes et contemporaines de la célèbre grotte naturelle de l'île d'Antiparos (anciennement Oliaros. Voir Pline, Strabon, Étienne de Byzance), visitée à la fin de l'année 1673, par le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople. L'une de ces descriptions fut envoyée à Rome au P. Ath. Kircher, par l'italien Cornelio Magni, qui faisait partie de la suite de l'ambassadeur; elle a été publiée presque aussitôt, en 1678, dans la troisième édition du *Mundus Subterraneus* du P. Kircher (Amsterdam, 1678, in-f°), et réimprimée en 1692 par Cornelio Magni dans le second volume de son voyage en Turquie (Parme, in-12). L'autre est la relation que Nointel envoya de Chypre à Paris peu après la visite à la Grotte, celle-ci est restée jusqu'à ce jour inédite¹. Elle méritait d'être publiée : la description très détaillée d'« une des plus grandes merveilles, qui peut-être soit dans le monde », comme s'exprime Nointel, se lit avec plaisir. L'auteur était un fin lettré (il cite Horace avec beaucoup d'à propos) et il se montre aussi bon écrivain qu'il se montra bon diplomate et bon archéologue. La brochure est ornée de deux gravures qui représentent, d'après les dessins de Nointel, lesquels accompagnent sa relation dans le ms. des nouv. acq. franç. 5391, l'entrée et l'intérieur de la grotte d'Antiparos.

II. — Le Catalogue de la bibliothèque de l'archevêque de Saint-Jacques de Compostelle nous a été conservé dans un ms. de la fin du xii^e siècle ou du début du xiii^e, de la bibliothèque de Marseille. Il est copié sur le dernier feuillet d'un volume de la glose ordinaire de la Bible, provenant de la Chartreuse de Marseille et peut-être auparavant de celle de Ville-neuve-lez-Avignon. Les mss. énumérés au nombre de quatre-vingt-douze, sont : les différents livres de la *Bible*, la plupart glosés, Ancien-Testament (nos 1-14) et Nouveau-Testament (nos 15-20), les livres de *Droit canon* (nos 21-26) et de *Droit civil* (nos 27-32), les *Libri doctorum* (nos 33-63), rubrique sous laquelle figurent tous les autres mss. des Saints Pères, théologiens, livres liturgiques, etc. A la suite ont été ajou-

1. M. O., qui n'omet rien, cite au sujet de la grotte, deux écrivains qui la visitèrent en compagnie de l'ambassadeur : Antoine des Barres (*Estat présent de l'Archipel*, Paris, 1678, in-12), et le *Journal d'Antoine Galland* publié par M. Charles Schefer (Paris, 1881, in-f°). Le très soigneux éditeur cite encore deux visiteurs postérieurs, Tournesfort (*Relation d'un voyage du Levant*, Paris, 1717, in-4°) et Choiseul-Gouffier (*Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman*, 2^e édition, Paris, 1842, in-f°).

tés, à une époque contemporaine, une série de mss. de tout genre, qui montrent l'intérêt que le prélat-bibliophile prenait à l'accroissement de sa bibliothèque ¹. De nombreuses mentions d'emprunts et de prêts, qu'on trouve reproduites en notes et qui surchargent en maints endroits le texte et les marges du catalogue, témoignent, comme le remarque M. Omont, de la libéralité avec laquelle étaient communiqués et prêtés les mss. de Bernard II et de l'activité des études théologiques et juridiques, au début du XIII^e siècle, dans un des plus grands centres ecclésiastiques de l'Espagne.

III. — L'abbé Jean-Paul Bignon, fils et petit-fils du bibliothécaire du roi, et qui succéda, en 1718, dans cette charge à l'abbé de Louvois, prit auprès de lui, en qualité de secrétaire, quelques années après son entrée en fonctions, l'abbé Jourdain, à qui l'on doit le *Mémoire historique sur la bibliothèque du Roy*, rédigé d'après les *Mémoires* de Jean Boivin, et publié en tête du premier volume du *Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque du Roy*, en 1739. Aussitôt installé, « l'abbé Jourdain tint un véritable Journal de l'administration de la Bibliothèque. Il consigna jour par jour, sur un cahier (in-f^o de 60 feuillets, ms. fr. nouv. acq. 6526), la mention de tous les événements, petits ou grands, relatifs à l'histoire de la bibliothèque : acquisitions ou dons de mss., de livres imprimés, d'estampes et de médailles, reconstruction des bâtiments, visites de grands personnages, etc. Ce registre, commencé en 1724, l'année même de l'établissement de la Bibliothèque dans l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, est précédé d'un résumé des premières années de l'administration de Bignon, depuis la fin de l'année 1718; il s'arrête à l'année 1736, cinq ans avant la retraite de Bignon... ² ». M. Omont a fait suivre ce curieux journal d'un index alphabétique des noms et des principales matières, dressé d'une admirable façon, et où sont commodément groupés les renseignements si divers, épars à leur ordre chronologique, que le *Registre* fournit pour l'histoire de la Bibliothèque pendant une douzaine d'années.

T. DE L.

615. — *La Maison dite de la Reine Bérengère, au Mans*, par Robert TAIGER. Notice illustrée de 27 planches. Le Mans, 1892, gr. in-8.

616. — *Koelnische Kuenstler in alter und neuer Zeit*, von J. J. MELO, herausg. v. Ed. Firmenich-Richartz und H. Keussen. Duesseldorf in-4 fig. livraisons 1-4 (1 mark 50 la livraison).

1. On remarque parmi ces nouvelles acquisitions un *Sénèque* (p. 65), deux traités de rhétorique (n^o 76), un recueil d'opuscules philosophiques et historiques (n^o 77), enfin un texte complet des œuvres d'Avicenne, qui termine le catalogue.

2. Signalons deux pièces rejetées à l'*Appendice* : 1. Relation de la découverte de 212 médailles d'or antiques, faite dans un faubourg de la ville de Troyes en Champagne, en l'année 1726, et de l'employ qui en a été fait pour le cabinet du Roy; 2. Nouvelles constructions et aménagements de la Bibliothèque du Roy en 1727. Mémoire de l'architecte Robert de Cotte.

617. — **Nordiske Boendergaarde; det XVI-XVIII. aarhundrede af R. MEJBORG.** I. Bind : Slesvig. — Kjøbenhavn. gr. in-4. fig.
618. — P. JOANNE. **Dictionnaire de la France et de ses colonies.** Lettres C-G (tome 2 et partie du tome 3). Grand in-4. Fig. et cartes. Hachette.

I. — Nous avons déjà eu l'occasion, il y quelques années, de rendre compte ici d'un travail intéressant et fort bien fait de M. R. Triger, un des meilleurs, sinon, le principal représentant pour nous de la *Société historique et archéologique du Maine*. L'étude que nous signalons aujourd'hui, bien que d'un intérêt plus restreint, fait preuve des mêmes qualités et se recommande spécialement aux archéologues comme une excellente monographie d'ancienne maison. Une série de parfaites héliogravures ou de plans et coupes nettement exécutés, ajoute d'ailleurs beaucoup de charme au récit.

La Grande-rue du Mans a conservé longtemps, aux nos 9-13, un groupe de trois maisons anciennes, qui de longue date ont passé pour un des bijoux de la vieille ville. L'une est aujourd'hui démolie : c'est « l'ancienne maison de la cour Pôté », mais notre musée de l'hôtel Cluny en possède les restes les plus remarquables, en deux cheminées bien connues, dont l'une surtout, dite *des Ages de la Vie*, a été l'objet de maintes reproductions. — Les deux autres maisons sont toujours debout et ont même été restaurées. La plus éloignée est dite simplement « maison de la Renaissance » et date des xvi^e et xvii^e siècles : elle se distingue par une façade à pans de bois chargés de sculptures et de statuettes, et contient quelques belles cheminées. Entre les deux est alors la maison dite « de la reine Bérengère » ou encore « maison Le Corvaisier de Courteilles », du nom d'un de ses principaux propriétaires.

C'est donc celle-ci que M. T. a eue surtout en vue, tout en traitant avec raison tout ce qui la touche de près. Il va sans dire que le souvenir qui s'y trouve attaché de la veuve de Richard Cœur de Lion est légendaire; l'édifice est de la fin du xv^e siècle et comprend deux étages de caves, un rez-de-chaussée avec cour et promenoir voûté, deux étages et un grenier. Tout cela est étroit mais bien décoré, et, grâce à une intelligente restauration, intact et d'un cachet tout à fait charmant. Un très joli pan de bois à statuettes orne la façade, et une cheminée à personnages décore la principale pièce intérieure. — Après beaucoup de vicissitudes que M. T. narre au détail, avec force documents à l'appui (un peu beaucoup, à vrai dire), cette jolie maison est devenue la propriété d'un M. Singher, qui l'a mise à la disposition de la *Société du Maine*. Nul mieux que M. Triger n'était en mesure de consacrer par une substantielle monographie cette nouvelle installation.

II. — Le dictionnaire des artistes de l'école de Cologne de J. J. Merlo, remanié et augmenté, promet de devenir un fort bel ouvrage. Il comportera cinquante planches et un certain nombre de figures dans le texte. Les planches, des héliogravures, sont d'un assez bon tirage et bien choisies, et le texte est parfaitement imprimé. La publication, du moins ce

qui nous a été envoyé, comprend pour le moment quatre livraisons, et s'arrête à la lettre H : le prospectus promettait plus de rapidité.

Les notices paraissent dressées avec grand soin, et sont toujours suivies d'une liste précise et détaillée des œuvres de l'artiste et de leurs principales reproductions. Il va sans dire que le nombre de gens parfaitement inconnus que renferment les premières livraisons est considérable, mais c'est la condition inévitable de tout répertoire un peu complet.

III. — M. R. Mejborg a terminé le premier volume de ses études sur les habitations rurales en Danemark aux ^{xvi}^e, ^{xvii}^e, ^{xviii}^e siècles, dont nous avons déjà signalé les premières livraisons à ceux de nos lecteurs qui entendent la langue danoise. Ce volume est consacré aux maisons, fermes, domaines ruraux, etc. du Slesvig, et, d'une façon générale, à tout ce qui concerne la vie des paysans à cette époque. C'est une belle publication, remplie de très jolies dessins et terminée par 70 pages en petit texte de copieuses références, de notes, de tables diverses, etc. Elle est très appréciée dans le pays ainsi qu'en Allemagne et en Suède.

IV. — Pour la très belle publication que continue toujours, lentement mais sûrement, la maison Hachette, du grand dictionnaire de la France, aujourd'hui dirigé par M. Paul Joanne, nous ne pouvons rien dire de plus que ce que nous avons déjà appris à nos lecteurs. Le texte est extrêmement copieux, l'illustration abondante et très réussie, surtout quand on ne reprend pas d'anciennes gravures et qu'on donne soit des reproductions photographiques, soit même des dessins originaux (ceux de M. Vuillier, par exemple), les cartes et plans enfin exacts et bien au courant.

Bornons-nous à donner quelques idées de l'ampleur de la partie consacrée aux lettres C-G, en comptant pour le C, 532 pages à 3 colonnes; le D, 140; l'E, 104; l'F, 148; le G, 250. — Et souhaitons aussi que les livraisons mensuelles grossissent un peu, que tout marche un peu plus vite, si possible : car les services que rendent les parties publiées font d'autant plus désirer l'achèvement de l'ensemble.

Henri de CURZON.

619. — **La jeunesse de Lamartine**, d'après des documents nouveaux et des lettres inédites, par Félix REYSSÉ. Hachette, 1892, in-18, x11-386 p.

620. — **Lamartine**, par Émile DESCHANEL, professeur au Collège de France, sénateur. Calmann-Lévy, 1893. 2 vol. in-18, x1-322 et 333 p.

On n'a pu commencer l'étude approfondie de Lamartine qu'une vingtaine d'années après sa mort. Jusque-là nous possédions sur son génie des appréciations littéraires de valeur plus ou moins grande; mais les documents manquaient pour fixer avec des précisions suffisantes les circonstances de sa vie d'où sont sortis ses ouvrages, et par conséquent pour expliquer ceux-ci avec exactitude. Ces précisions nécessaires, il était impossible de les atteindre au moyen des récits personnels livrés

par Lamartine de son vivant dans ses *Préfaces*, dans ses *Confidences*, dans les *Commentaires* de ses poésies, dans son *Cours familier de Littérature*, et dans ses *Mémoires politiques*. Les récits de Lamartine sur sa vie privée sont des romans, où les sentiments exprimés sont vrais, mais où les faits et les dates sont le plus souvent dénaturés ; et quant aux *Mémoires politiques*, écrits avec plus d'intention de vérité, ils portent la trace évidente des défaillances de l'âge avancé où l'auteur les composa. Depuis sa mort seulement, ont paru des publications précieuses qui sont venues corriger ce que les précédentes effusions, à côté de leur beauté émouvante, avaient d'inconsistant et de peu sûr pour un renseignement exact. Les *Mémoires inédits* (1870), qui embrassent les vingt-cinq premières années du poète, furent écrits, il est vrai, à peu près à la même époque que les *Mémoires politiques* ; mais ils ne visent pas à porter des jugements dont la faculté apparaît comme voilée chez le vieillard, et ils présentent dans le récit un caractère tout nouveau de réalité, un ton de vie quotidienne, par où l'on prend confiance dans les détails qui y sont retracés. La *Correspondance* (publiée de 1873 à 1875, la 2^e édition en 1882) commence à l'année 1807 pour s'arrêter en 1853 ; c'est un document de premier ordre ; il n'en est pas de plus riche, de plus précis et de plus instructif. On trouve, dans ces lettres si nombreuses, les infinies nuances des heures et des âges dans l'âme de Lamartine, accompagnées de ce qui faisait le plus défaut, c'est-à-dire portant l'indication du lieu, du mois et de l'année où il ressentit ces émotions successives et où il les exprima dans ses poésies ; la *Correspondance*, à cet égard, est le fil conducteur qui nous guide dans le labyrinthe confus, sans elle inextricable, des romans personnels et des commentaires du poète. Par la franchise du ton, par la spontanéité du propos, sans diminuer l'homme idéal des effusions ultérieures, elle nous montre avec lui l'homme réel. Elle nous fait connaître les premiers vers restés jusque-là ignorés, par lesquels il s'exerça secrètement dans son art ; elle nous donne les premières leçons de quelques poésies célèbres, avec les circonstances qui inspirèrent celles-là et les autres. A tous les points de vue, la *Correspondance* est un instrument indispensable pour une étude sérieuse de Lamartine.

Des contributions utiles à la connaissance du poète et de l'homme politique nous ont été apportées en outre par des personnes qui avaient été les témoins, sinon de sa jeunesse, du moins de son âge mûr et de ses dernières années : MM. Henri de Lacretelle (*Lamartine et ses amis* 1872), Charles Alexandre (*Souvenirs sur Lamartine* 1884), le baron de Chamborant de Périssat (*Lamartine inconnu* 1891).

C'est grâce à tous ces documents nouveaux, si différents par l'exactitude de ceux qu'on devait à Lamartine de son vivant, qu'on peut entreprendre désormais sur des bases solides l'étude de l'homme, du poète et du politique en lui. M. Félix Reyssié, compatriote de Lamartine, apporte dans son livre quelques informations inédites, qu'il a été en

mesure de recueillir dans son pays ; on doit les recevoir avec reconnaissance ; ce sont principalement des généalogies, des pièces officielles, des actes de naissance et de mariage. M. Émile Deschanel a utilisé les travaux antérieurs pour interpréter à sa manière les œuvres et la vie de Lamartine. En suivant page à page les ouvrages de ces deux auteurs, nous verrons s'ils ont tiré tout le parti possible des documents connus, et s'ils n'ont pas laissé s'introduire un trop grand nombre d'inadvertances dans leur exposé. C'est cela surtout que je rechercherai dans les deux ouvrages dont j'ai transcrit ci-dessus les titres, ne donnant que peu de place à l'examen des appréciations littéraires ou morales qu'ils contiennent.

Reyssié, P. VII. M. R. cite parmi ses sources les *Mémoires inédits* ; mais nous verrons qu'il ne fait réellement pas usage de ce document.

P. VIII. Il se sert à tort de la 1^{re} édition de la *Correspondance* ; la deuxième est plus complète, sauf retranchement de quelques billets sans importance, et elle présente en outre des corrections dans la date de certaines lettres.

P. 28. « Cette éducation des choses, prétend M. Reyssié, c'est un petit coin du Mâconnais où, jusqu'à l'âge de trente ans, le poète est resté presque sans interruption, c'est la terre natale qui la lui a donnée... Aussi sa poésie en a-t-elle conservé un accent tout particulier et comme un parfum de terroir. » L'habitation, dite presque continuelle, de Lamartine à Milly jusqu'à trente ans, fut en réalité très interrompue, d'abord pendant les années de collège, de 1800 à 1807, puis par de longs séjours à Mâcon, à Lyon, par son premier voyage en Italie du mois de juin 1811 au mois d'avril 1812, par sa garnison de garde du corps à Beauvais, par des voyages en Suisse, en Savoie, par des séjours répétés à Paris. D'après M. R. Lamartine aurait été un poète local, reflétant dans son style les aspects qui avaient entouré son enfance. Or Milly est un pays sec, absolument sans eau ; M. R. le dit lui même (p. 31). Et il se trouve que la caractéristique du génie de Lamartine, c'est la fluidité, l'abondance souple ; les grâces des eaux reviennent sans cesse dans son œuvre ; sa pensée se fond et s'allège en images liquides. Bien loin qu'il y ait accord, il y a contradiction entre les spectacles habituels à son enfance et les préférences de son goût d'artiste. Son poème de *Milly* dans les *Harmonies* dit tout à cet égard : le poète, habitant l'Italie, non loin de la mer, s'étonne, au milieu des spectacles qui l'enchantent, d'éprouver du regret pour un coin de pays aride, sans charme aux yeux ; c'est que son cœur, les souvenirs de ses tendresses, sont touchés d'un côté, tandis que son sens esthétique, ses analogies profondes, sont flattés de l'autre. Souvent il a appelé l'Italie la patrie de son imagination. Il avait recherché, il rechercha toujours la vue des lacs et des mers, et c'est de là qu'il avait reçu les images que demandait son instinct. Se reporter, par exemple, à ce mot de la *Correspondance*, 29 mars 1816 : « Reve-

nous dans ce beau pays où nous avons commencé à vivre. Qui de nous a vécu en France? » Voir aussi les *Confidences*, livre IV, § 3. Le paysage de Milly n'exerça aucune influence spéciale sur l'art de Lamartine.

P. 40. Le vers que M. R. rapporte au Craz, hauteur au-dessus de Milly, désigne, dans le texte, les montagnes qui entourent le lac du Bourget. Cette citation ne peut donc pas établir le caractère local des poésies de Lamartine.

P. 49. M. R. confirme des paroles de Lamartine par des paroles de Lamartine lui-même, les croyant d'un autre. La notice nécrologique dont il reproduit un extrait est l'œuvre propre du poète.

P. 60 ss. M. R. donne des détails sur l'enfance et l'éducation de Lamartine au foyer paternel. Par malheur ces détails n'ont rien d'authentique : aucune source sûre ne nous fait remonter jusqu'aux premières années du jeune Alphonse ; le *Manuscrit de ma mère* commence seulement le 11 juin 1801, époque où Lamartine est en pension à Lyon ; le programme d'études enfantines que reproduit M. R. est fait pour les sœurs du jeune homme et à une époque où lui-même avait seize ans.

P. 80. Pourquoi M. R. ne veut-il pas que Lamartine ait été pieux à Belley ? Sa mère l'affirme, elle l'a constaté, et une citation de M. R. lui-même enregistre la satisfaction qu'elle en éprouve. De plus une lettre de Lamartine écrite un an après sa sortie du collège, le 12 novembre 1808, contient ceci : « J'ai toujours le projet de retourner à Belley visiter notre petite salle, ... mon banc à l'église, ... et cette tribune où j'allais prier Dieu trois ou quatre fois par jour. J'aurais tant de plaisir à m'y remettre à genoux, tout pécheur que je suis. »

P. 86. Il n'y a pas de raison pour appeler Vignet l'ami de l'âge mûr. Lamartine écrit à Virieu le 10 septembre 1837, au plein de ses années viriles : « La perte de Vignet m'a vivement affligé, quoiqu'il ne fût plus pour nous que le souvenir de lui-même.. Dans ces dernières années, il prenait trop au sérieux les courtes et sottes opinions de telle ou telle coterie humaine. »

P. 93-103. Épisode de Lucy. Lamartine raconte dans ses *Confidences* que, tout adolescent, il aima une jeune fille du nom de Lucy L..., habitant un château voisin de Milly, et qu'ils s'enthousiasmaient ensemble pour la poésie des brumes et des neiges, en échangeant des vers imités d'Ossian. Le récit est délicieux ; mais la vérité m'en paraît, pour ma part, fort suspecte. M. Reyssié, après avoir hésité à y croire, l'admet au contraire pleinement. Il base son opinion nouvelle sur le témoignage du propriétaire du château de Byone, près de Milly, lequel a inscrit sur une porte de son habitation ces mots : « Porte basse, par laquelle sortait Lucy L..., en se rendant sur la terrasse au rendez-vous où l'attendait Lamartine — novembre 1808. » M. R. juge en outre que la correspondance du jeune homme à cette époque montre chez lui « un état d'âme tout à fait congruant à cette équipée » ; il cite enfin une lettre où Lamar-

tine donne le début d'un poème ossianesque qu'il composait dans ce temps. Il y a erreur de M. R. sur ces deux derniers points. On ne peut rien tirer, comme coïncidence, de la lettre qui contient les vers ossianesques ; cette lettre sans date, classée à la fin de 1808 dans la 1^{re} édition de la Correspondance, a été insérée au commencement de la même année dans la deuxième. Les lettres de cette année-là ne font allusion à aucun amour tant soit peu sérieux ; celles de la fin de l'année en particulier contredisent nettement toute hypothèse de rêverie tendre ; Lamartine y déclare expressément ses défiances de l'amour et de celles à qui on pourrait le demander : « Je te le dis dans la jubilation, je ne suis pas encore amoureux, ni un peu ni beaucoup. » Quant à la prétention de posséder le théâtre de l'amour ossianesque, le propriétaire de Byone n'est pas le seul à la mettre en avant ; d'autres Mâconnais localisent cette histoire ailleurs. Dans les documents qu'on peut admettre comme authentiques, il n'est pas question d'un amour de Lamartine pour une jeune fille du nom de Lucy L... La Correspondance, si ouverte, si confiante, n'en parle pas, ni les *Mémoires inédits*, ni les amis du poète. Au contraire, il est un amour auquel la Correspondance fait de fréquentes allusions, que les *Mémoires inédits* racontent en grand détail, avec des circonstances très vraisemblables, et sur lequel M. de Lacretelle rapporte le sincère récit que lui fit Lamartine. C'est le premier amour sérieux de Lamartine, celui qu'il conçut, à la fin de 1810 ou au commencement de 1811, pour une jeune fille de Mâcon, d'un monde étranger à celui de ses parents, M^{lle} Henriette P... D'après ces divers documents, ce fut cet amour qui inquiéta les parents de Lamartine et qui les décida à le faire voyager, afin qu'il oubliât. Un trait qui caractérisait M^{lle} Henriette P..., c'était sa grâce dans la danse. Ces deux traits se retrouvent dans l'histoire de Lucy, telle que la présentent les romanesques *Confidences* : Lucy déploie en dansant une touchante perfection d'attitudes, et c'est pour soustraire le jeune homme à l'émotion qu'elle lui inspire qu'on lui fait quitter le pays. D'autre part les *Mémoires inédits* rapportent (p. 131) que Lamartine, au sortir du collège, échangeait des vers avec la fille du médecin de sa famille, sans éprouver pour elle un véritable sentiment. Enfin, il est bien avéré que Lamartine, dans son adolescence, mais non pas précisément à la fin de 1808, était vivement touché de la poésie d'Ossian. Il résulte de tout cela que Lamartine, en composant le roman de *Lucy* pour les *Confidences*, a combiné ensemble plusieurs souvenirs différents. Mais ce qui dominait à coup sûr sa mémoire, c'était la figure charmante de M^{lle} Henriette P..., autour de laquelle il a groupé les symboles de son enthousiasme ossianesque. Le château de Byone, avec sa situation pittoresque, a pu lui paraître une scène appropriée. Outre la manière poétique et imaginative dont il concevait les *Confidences*, ce qui a pu le porter à changer le nom et l'habitation de M^{lle} P... et à l'entourer de circonstances de nature à altérer sa ressemblance, c'est qu'elle même vivait encore à l'époque où le poète composait son roman (V. Lacretelle 256-259).

P. 151-155. Le récit de l'épisode de Graziella par M. R. n'est pas juste. L'histoire fut moins poétique qu'elle n'apparaît dans les *Confidences* ; mais M. R. la vulgarise plus qu'il ne convient. Graziella n'était pas plieuse de cigarettes, elle aidait le directeur de la manufacture dans le gouvernement de sa maison ; le jeune homme ne l'attendait pas à la sortie, puisqu'elle logeait chez M. de La Chavanne et mangeait à sa table, comme Lamartine lui-même. M. R. ne suit pas exactement à ce sujet la version des *Mémoires inédits*, la seule authentique.

P. 155-156. M. R. dit que, lorsque Lamartine écrivit *Novissima verba*, il venait de perdre sa mère. Lamartine composa ce poème, sous le titre de *Job*, en octobre 1829 (Corresp. 19, 24 et 27 octobre). Sa mère ne mourut que le 19 novembre, d'un accident subit. Il n'est pas question de la mort de sa mère dans ce poème où il énumère toutes les douleurs et les tristesses de la vie. Ce poème de *Novissima verba* resta inachevé, il fut interrompu par l'élection de Lamartine à l'Académie et par son malheur de famille.

P. 195. M. R. place la composition de l'*Hymne au soleil* en mai 1817 et rattache cette poésie à l'amour de Lamartine pour M^{me} Charles. Cette attribution n'est pas certaine. L'*Hymne au soleil* célèbre une convalescence du poète, après danger de mort. Or les *Confidences* parlent d'une maladie qu'il eut à Naples, en 1812, et pendant laquelle il reçut des soins de Graziella, tandis que dans *Raphaël* il n'est question que de souffrances physiques sans péril sérieux. « Conduis-moi, chère Elvire, et soutiens ton amant », est-il dit dans les vers de l'*Hymne* ; il ne semble pas que Julie, d'une santé si frêle, ait pu être représentée comme un appui. Il faut se garder de rapporter à l'héroïne de *Raphaël*, M^{me} Charles, toutes les poésies où figure le nom d'Elvire. Ce nom ne la désigne pas exclusivement ; il fut inventé pour Graziella comme son appellation élégante à la façon du XVIII^e siècle ; la poésie *A Elvire*, des *Premières Méditations*, était adressée à Graziella, selon l'aveu du poète lui-même. Dans les premières versions de ses poésies religieuses adressées à M^{me} Charles, on trouve, à plusieurs reprises (*Poésies inédites*, p.p. 283, 285), le nom de Julie. Ce nom ne fut remplacé qu'après coup par celui d'Elvire, qui devint ainsi le pseudonyme commun de Graziella et de Julie.

P. 201. Comment M. Reyssié, qui a lu la Correspondance, peut-il placer la composition du *Lac* entre le 16 et le 23 septembre 1817 ? Lamartine écrit d'Aix, le 16 : « Je ne persiste pas dans ces eaux ; je m'en irai, je crois, demain. Je passerai cinq ou six jours à la campagne, près d'ici, et de là j'irai en Dauphiné. Mon adresse sera là dans huit jours : à M. Alphonse de Lamartine chez M. le comte de Virieu, au Grand-Lemps (Isère). » Il est probable qu'il a réalisé ce programme en quittant Aix le 17, puisqu'il y a à la suite une lettre datée du Grand-Lemps, le 23 septembre. La composition du *Lac* se place donc du 1^{er} au 16 septembre, et non du 16 au 23.

P. 239. M. R. place mal encore une poésie de Lamartine. Ce n'est pas par défaut d'attention comme à la p. 201, mais parce qu'il se sert de la 1^{re} édition de la Correspondance. Cette édition donne un fragment de *La Foi* dans une lettre du 24 janvier 1818. La lettre a été reportée dans la 2^e édition au 24 janvier 1819, et avec raison : il y est question, en effet, de la tragédie de *Saül* comme abandonnée, ce qui n'est pas le cas en janvier 1818. La composition de *La Foi* ne doit donc pas être placée entre le 22 janvier et le 26 mars 1818 ; la première lettre exactement datée qui en fasse mention est celle du 11 août. D'ailleurs, *La Foi* n'est pas en strophes, comme le dit M. R. (p. 254), mais en vers suivis.

P. 256 ss. Ici M. Reyssié, par un exemple développé, essaie de soutenir sa thèse, d'après laquelle la poésie de Lamartine se serait inspirée, avec une fidélité remarquable, des aspects de son pays. Ce qui ressort au contraire des détails de l'*Isolement*, c'est la liberté dont usait le poète dans la description de la terre natale ; il cédait, même en écrivant sur les lieux, à un goût évident d'orner, d'idéaliser. Il met, en vue de la montagne de Milly, un lac, des îles (dans la première version), des palais (dans la deuxième), une flèche gothique, tous les éléments d'un paysage poétique à sa façon, qui manquent très décidément au paysage réel. M. R. nous propose en vain de reconnaître dans ses îles des sommets de montagne émergeant du brouillard ; c'est vraiment trop forcé, et des tentatives si subtiles ne démontrent rien. Bien loin de copier des choses présentes, Lamartine, au haut de la montagne de Milly, suivait de lointains souvenirs, ou regardait dans son imagination et retraçait son rêve. C'était son tour d'esprit nécessaire, sa manière innée. Presque jamais ce poète, occupé de l'idée, inattentif au fait, n'a décrit un être, une chose, sans les transformer. Son art tendait vers une beauté générale, et son esprit négligeait toute étroite précision. M. Reyssié, ne pouvant, même par de pénibles efforts, ramener à la réalité tous les traits de l'*Isolement*, s'en étonne ; quand il échoue décidément sur un point, il dit (p. 263) : « C'est là une des rares inexactitudes des descriptions de Lamartine. » Il est trop paradoxal d'attribuer à Lamartine le souci de la réalité ; cette qualité n'est pas au nombre de celles qu'on admire habituellement chez lui ; il pouvait bien altérer un peu l'aspect des montagnes du Mâconnais, lui qui ne craignait pas de confondre nos connaissances classiques, au point de placer le Taygète près d'Athènes (*La Mort de Socrate*), et de mettre le Cithéron au Levant de la même ville (*Recueils, Pensées en Voyage*).

P. 327, D'après M. Reyssié, Lamartine aurait composé l'*Ode à Bonaparte* à Aix, en 1821. Une lettre de Saint-Point, datée du 22 juin, et classée dans la Correspondance à l'année 1824, dit : « Je viens de faire une ode sur Bonaparte, c'est celle de Turin (le *Cinq mai*, de Manzoni) qui m'y a fait penser. Je la trouve bien bonne, mais elle n'est qu'à peine finie. » D'autre part, cette lettre, datée du 22 juin sans indication d'année, et que les éditeurs de la Correspondance ont insérée à l'année

1824 doit être placée à l'année 1823. En effet, l'ode dont elle parle est contenue dans les *Nouvelles Méditations* publiées à la fin de 1823. Ce qui achève de situer la lettre du 22 juin à l'année 1823, c'est que la lettre du 21 mai 1823 dit : « J'attendrai à Saint-Point l'heure d'aller vous revoir à Arnas. » Or la lettre en question, datée du 22 juin (1824 suivant les éditeurs, 1823 selon moi) contient ces mots qui donnent la concordance pour 1823 : « Ta lettre m'arrive comme je faisais mon arrangement pour aller à Arnas. » L'Ode à Bonaparte a donc été écrite à Saint-Point en 1823, et non pas à Aix en 1821.

P. 375. Le profond sentiment de la nature, associé par Lamartine au sentiment religieux, a suscité chez les lecteurs inattentifs une accusation de panthéisme contre lui. M. R. ne manque pas de l'accueillir, mais il choisit mal l'occasion en signalant cette prétendue tendance dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* : « *Le Chant d'Harold*, dit-il, est du plus pur sentiment grec des anciens âges, sentiment tout naturaliste, tout panthéiste. » La pensée de Lamartine n'est nullement celle-là. Il expose la philosophie de son héros pour la blâmer nettement (*Harold*, X) :

Le dieu qu'adore Harold est cet agent suprême,
Ce Pan mystérieux, insoluble problème,...
Vrai Saturne, enfantant, dévorant tour à tour,
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour,...
Ne commandant ni foi, ni loi, ni sacrifice,
Livrant le faible au fort et le juste au trépas,
Et dont la raison dit : Est-il ou n'est-il pas ?

La vraie doctrine de Lamartine étant la doctrine platonicienne, il reproche à Byron, passant auprès du promontoire Sunium, de ne pas la comprendre (XXIII). Le poème se termine par le châtement que Dieu inflige à Harold pour ses doutes.

Deschanel. — Tome I, p. 4. Pour le passé de la famille de Lamartine, M. D. ne se sert pas des *Mémoires inédits*, ni des pièces fournies par M. Reyssié, mais seulement des romanesques *Confidences*, de sorte qu'il prend ses informations à la source la moins sûre possible. — Dans les notes des pp. 8 et 9, M. D. donne l'indication de ses sources. Il se sert de la 1^{re} édition de la Correspondance qu'une 2^e édition est venue cependant compléter et rectifier depuis longtemps. Il ne mentionne pas les *Mémoires inédits*, et, en effet, il ne les emploie pas au cours de son étude. Il ne s'aperçoit pas que la longue préface du *Manuscrit de ma mère* est en grande partie un extrait des *Confidences*. Il ne remarque pas qu'une autre partie de cette préface, celle qui décrit le lieu de composition d'une poésie, *Pensée des morts*, doit être purement imaginative, étant contredite par le Commentaire de ce même morceau dans les *Harmonies*. Le texte même du *Manuscrit de ma mère* ne saurait être utilisé qu'avec prudence; il porte la trace de certaines altérations que M. D. ne semble pas avoir vues. Les *Confidences*, quoi qu'en dise

M. Deschanel, ne reviennent pas en arrière sur l'épisode de Graziella, puisqu'elles le contiennent à son rang dans le récit.

P. 12. M. D. donne des détails peu exacts sur le père et la mère de Lamartine. La mère ne passa pas toute sa vie à Milly et n'y mourut pas; elle vivait beaucoup à Mâcon, et c'est là qu'elle est morte. On n'a pas de portrait de Madame de Lamartine jeune, mais seulement une miniature qui la représente à l'âge de soixante ans (Reyssié, p. 15 note). Rien ne prouve que le père fût « d'un caractère cassant, difficile ». M. D. confond sans doute avec l'oncle. Lamartine écrit le 6 février 1818 : « Je sens beaucoup le bonheur domestique d'une maison comme la nôtre, d'une mère et d'un père pareils; mais cela est souvent troublé par la gêne intérieure et les puissances du dehors. »

M. D. s'approprie plusieurs des vues erronées, émises par M. Reyssié; il croit (p. 14) à l'influence du paysage de Milly sur l'imagination de Lamartine et (p. 16) à l'exactitude de ses descriptions si bien qu'il le représente comme une sorte de poète du clocher : (p. 52) « Lamartine reçoit des voix, des chants, de tout ce qui l'entoure, de la femme et de Dieu, surtout du sol natal. » Cette définition s'appliquerait assez justement au poète d'une province, par exemple à Brizeux; convient-elle véritablement au génie de Lamartine? M. D. admet sans examen l'existence réelle de Lucy L.

P. 66. Les quatre petits livres d'*Élégies* que Lamartine annonce l'intention de publier (Corresp. 28 juin 1816), et qu'il appelle des bagatelles à côté de son poème de *Clovis*, ne sont pas, comme le croit M. Deschanel, les poésies « qui lui donneront la gloire ». Ce sont des morceaux d'écolier, auxquels Lamartine avait raison de ne pas attacher d'importance. En juin 1816, il n'avait encore composé aucune de ces *Méditations* qui devaient apporter des sentiments et des accents nouveaux. C'est seulement dans l'automne de cette année 1816 qu'il subit, par la rencontre de Julie, la crise féconde d'où allaient naître des inspirations inconnues. M. D. ne fait pas sentir ce que cet événement eut de décisif, la rénovation profonde qui aux banalités antérieures fit succéder les rêves jaillis de là.

P. 91. M. D. place la rencontre de Lamartine avec Julie dans l'été de 1816. Cet événement eut lieu pendant l'automne de cette année, au mois d'octobre. Cette indication d'époque, donnée dans le récit de *Raphaël*, est confirmée par la Correspondance (12 décembre 1816).

P. 98, note. M. D. reproduit sans contrôle l'erreur de M. Reyssié sur la date de la composition du *Lac*.

P. 116 : « Chez l'auteur du *Désespoir*, ce n'est que la plume qui maudit la vie; pures prouesses de style. » Ainsi juge M. Deschanel. Sur quoi base-t-il une appréciation aussi décidée? Dans le temps où Lamartine composait la poésie qu'on déclare toute artificielle et factice, il écrivait dans ses lettres intimes : « Je suis plus que jamais dans l'extrême de la souffrance, de la tristesse et du malheur, et je n'espère plus

de remède à mes maux que le remède universel... Tu veux des conseils, de la force, de l'espérance; à qui t'adresses-tu? Que veux-tu que te dise un homme qu'on écartèle? Il crie et voilà tout. » Ce cri, c'était l'ode au *Désespoir*. On voit que le poète ne fit jamais de vers plus sincères. M. D. laisse inaperçue la cause profonde qui portait Lamartine aux récriminations exprimées dans cette ode. Croyant fermement en Dieu, et frappé du spectacle de la douleur, il se demandait en vain pourquoi la puissance souveraine se montrait si avare du bonheur qu'il lui était facile de répandre; la bonté de Dieu était impliquée pour lui dans sa définition même, et pourtant il ne pouvait pas en découvrir les marques dans le monde. De là venait un choc d'idées troublantes et orageuses, et non-seulement Lamartine ressentait ces émotions avec sincérité, mais elles étaient une conséquence inévitable de sa foi rationaliste, jointe à sa sensibilité d'âme.

P. 125. D'après M. Deschanel, « la nouveauté des nouveautés, révélée par les *Méditations*, c'était cette forme souple que le jeune poète avait cherchée si longtemps ». La souplesse de la forme était la qualité commune des poètes du XVIII^e siècle, et Lamartine n'eut pas besoin de l'inventer; il la possédait, comme un héritage, dès ses premiers essais. Mais il s'en servit pour exprimer des choses de fond, d'un fond tout neuf, inexploré, le domaine du rêve et de l'aspiration.

P. 132. Les dissipations de Lamartine à Paris ne sont pas de 1815 ou 1816, comme le croit M. Deschanel, mais de 1813; cette année-là, il séjourna à Paris du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Il écrit le 8 juin : « Je viens de recevoir une fière scène de ma famille; me voilà brouillé avec eux, du moins avec mes oncles et tantes, car pour mon père et ma mère, jamais! » Sa mère alla le prendre à Paris; avant de partir, elle écrivit à son mari, absent de Mâcon, pour le prévenir qu'elle allait payer les dettes de leur fils. Donc elle n'agissait pas à l'insu du père, comme le prétend M. Deschanel. Je tire ces détails rectificatifs d'une note du *Manuscrit de ma mère*. Cette note, datée du 31 janvier 1813, doit être d'ailleurs reportée à une date ultérieure, dans la même année, et divisée, d'après le sens, en deux ou trois parties de dates différentes.

P. 159. M. D. ne remarque pas ce qu'a de singulier l'idée pythagoricienne, d'après laquelle les astres du ciel sont animés par des âmes; il ne montre pas combien cette étrange idée est vivante et fréquente chez Lamartine, ni comment elle se rattache à l'ensemble de son spiritualisme.

P. 170, note. Pour M. Deschanel, l'*Isolement* est la seule poésie des *Premières Méditations* qui montre Elvire morte. Mais, au contraire, un grand nombre de ces inspirations appartiennent à la poésie du tombeau. Que fait M. Deschanel, en particulier, de ces trois élégies rêveuses et profondes, *Le Vallon*, *Le Soir*, *Souvenir*, dont les deux dernières sont toutes funéraires? Il fallait d'autant plus les remarquer qu'elles contiennent, avec l'*Isolement*, la grande originalité et la beauté impérissable.

sable des *Premières Méditations*. La pièce *A El'**, des *Secondes Méditations*, est facile à dater; elle est de 1817 et des mois que Lamartine passa à Paris auprès de Julie en cette année; on reconnaît dans un passage de *Raphaël* la circonstance qui la fit naître. D'après M. Deschanel, si les *Secondes Méditations* furent moins admirées que les *Premières*, c'est que le second recueil contenait de vieux morceaux, par exemple un fragment de *Saül*. La différence entre les deux recueils n'est pas celle-là : le premier contenait aussi un fragment de *Saül* et des poésies d'inspiration ancienne, comme *Le golfe de Baïa*, *Hymne au soleil*, *Adieu*.

P. 176. « Il donne à sa fille les prénoms de son père, de sa mère et de M^{me} C... : Marie-Louise-Julia. » Le père et la mère de Lamartine ne portaient pas ces deux premiers prénoms. M. D. n'a pas bien lu le passage de M. Reyssié (p. 332), dont il s'inspire; M. Reyssié parle des prénoms du père et de la mère de l'enfant.

P. 193 (note). La mère de Lamartine, brûlée dans un bain, ne fut pas transportée à Milly et n'y mourut pas, comme le croit M. Deschanel; elle mourut à Mâcon, et son fils fit transporter son corps à Saint-Point.

P. 202-211. Le jugement de M. D. sur l'inspiration religieuse des *Harmonies* est de nature à beaucoup surprendre : « La vie directe, dit-il, manque trop souvent...; le poète semble recourir à un procédé de développement littéraire plutôt que céder à des inspirations personnelles... Sous l'exubérance de la forme on ne sent pas toujours assez le sérieux du fond; il semble, par moments, que Jéhovah ne soit pour l'auteur qu'un thème sur lequel il brode des fugues. Du sujet ou du jeu, à quoi tient-il le plus?... Son enthousiasme ne respire pas toujours la conviction. » La plus simple familiarité avec les œuvres de Lamartine fait ressentir une impression toute contraire à celle de M. D. Le sentiment religieux apparaît, non-seulement comme d'une absolue nécessité chez lui, mais comme radicalement essentiel à son être dont il constitue le plus vivace instinct. La pensée libre, qui est très active en lui, l'ayant amené au rationalisme, il a gardé néanmoins une adoration de Dieu, qui ne s'est jamais rencontrée aussi fervente avec une telle philosophie, et qui égale le saint enthousiasme des croyants mystiques. S'il avait, suivant l'étrange hypothèse de M. Deschanel, pris arbitrairement l'idée de Dieu comme un thème à variations musicales, il est probable que ce caprice aurait été court et que le poète n'aurait pas recommencé bien souvent ces exercices. Or, il n'est pas une seule de ses œuvres, il n'est pas une seule activité de sa vie, qui ne se montre imprégnée de religion. D'où vient le déisme ardent des *Premières Méditations*? D'où vient la couleur biblique des *Secondes*? Comment, dans ces poésies, le sentiment de l'amour s'est-il renouvelé, sinon en revêtant une forme religieuse et en s'unissant au sentiment du divin? Pourquoi, ensuite, Lamartine a-t-il composé, en l'honneur du monothéisme et de la vie

future, l'idéal poème de *La mort de Socrate*? D'où viennent les reproches qu'il adresse, dans *Child-Harold*, au scepticisme de Byron? Pourquoi, après les *Harmonies*, a-t-il écrit dans *Jocelyn* le poème du prêtre catholique? Quelle idée l'a conduit à choisir un ange comme héros du poème universel qui devait embrasser toute l'histoire? Est-elle factice encore, la piété qui, dans les intervalles de l'action politique, lui inspire les *Recueils*? Et cette action politique elle-même, ne cherche-t-elle pas son principe dans l'union avec les vues de Dieu sur la marche de l'humanité? Il faut s'en rapporter évidemment à tant de manifestations, de pensées et d'actes, à tant d'effusions analogues répandues dans les lettres intimes, et au témoignage de l'historien sur lui-même quand il dit (*Révolution de 1848*, t. I, p. 67) : « Lamartine avait été créé religieux, comme l'air a été créé transparent. »

P. 249-251 et t. II, p. 273-289, 303-305. M. D. reste insensible au charme de la prose lamartinienne. Son goût n'est pas touché de cette harmonie, de cette lumière, de cette fluidité pure, dons merveilleux et intarissables, qui faisaient dire à Sainte-Beuve parmi ses réserves : « Il a toujours cette flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin ! »

P. 263. C'est cinq ou six mois, et non quatorze mois après la mort de Julia que Lamartine écrit le poème de *Gethsémani* (Voir *Voyage en Orient*, 2, 116).

P. 305 : « Il rentre en France, à la fin de l'année 1833, brûlant, pour faire diversion à sa douleur paternelle, d'employer ses forces renouvelées. » La Correspondance ne confirme pas cette vue sur les sentiments de Lamartine; il y a tout autre chose que légèreté de cœur, répugnance à souffrir, besoin de s'agiter pour oublier, dans ses lettres du 25 juin, des 5 et 7 novembre : « Je reviens le plus malheureux des hommes. Je ne vois rien dans l'avenir que désenchantement, solitude et abandon. J'ai désiré une action politique, je ne la désire plus... Je souhaite vivement qu'une dissolution des Chambres me dispense, sans qu'il y ait de ma faute, d'aller pérorer à froid sur les vanités du siècle qui ne m'émeuvent plus. Je suis très souffrant, dans une impuissance de facultés totale, anéanti, perdu; j'ai vécu... Je pense le moins possible, je ne désire que silence et ténèbres. Je négocie pour me tirer, si je le puis avec convenances et honneur, de la mission du Nord. Je suis dans le dénûment complet de facultés, forces et volontés nécessaires. Si je n'obtiens rien, j'irai, mais à toute extrémité. » En décembre, la veille du jour où il part pour occuper son siège, il écrit : « Je n'en puis plus de tristesse, de fatigues et de maladie. »

Tome II, p. 15. A propos du sous-titre de *Jocelyn*, M. D. soulève une discussion dont l'objet n'a pas d'importance, et qui se trouve en même temps sans justesse. Puis, il aperçoit de la ruse dans la composition du poème : Lamartine rusé, voilà une idée neuve, mais peu facile à établir; elle rencontre trop de traits opposés dans l'image qu'on se forme de ce magnifique et insouciant poète. M. D. croit à l'habileté de

Lamartine, il croit également à son exactitude; il aurait pu cependant remarquer une irrégularité dans les dates du Journal de Jocelyn qui se donne du large, simplement en retardant d'un an la chute de Robespierre.

P. 57. Lamartine n'a pu imiter le poète irlandais Thomas Moore dont les *Amours des Anges* furent publiés en 1822 (ou 1823). Il est déjà question du poème de Lamartine dans ses lettres des 25 janvier et 1^{er} février 1821, et non pas seulement, comme dit M. Deschanel, dans celles de 1823 et 1824.

P. 67. Pour M. Deschanel, Lamartine, plaçant l'invention des aérostats avant le Déluge, a laissé Milton anticiper sur la découverte des canons. Il y a, non-seulement des aérostats, mais aussi des canons dans la *Chute d'un Ange* (7^e vision p. 205, éd. de 1870).

P. 69 (note). Il est dangereux de citer des textes qu'on n'a pas lus soi-même. Le singulier rapprochement hasardé par Julian Schmidt entre Lamartine et Robespierre, M. D. déclare qu'on pourrait, à la rigueur, le concevoir, si l'idée en était venue au critique allemand à propos des *Girondins*. En fait, c'est bien à ce propos que son étrange inspiration lui est venue (*Geschichte der Französischen Literatur seit Ludwig XVI*, t. II, p. 625), et cela ne la rend pas plus heureuse. Il est d'ailleurs assez naturel que M. D. ne soit pas très péniblement impressionné par de telles manifestations de goût, lui qui à son tour (p. 73) découvre quelque ressemblance entre Lamartine et Rubens.

P. 134 ss. En 1843, Lamartine quitta la droite de la Chambre pour se jeter dans l'opposition. A ce changement M. D. assigne des causes très naturelles, l'idéalisme du poète qui supportait mal le terre à terre du régime bourgeois, le sentiment, conçu par lui, des légitimes nouveautés qui s'imposaient. Il semble que ces explications doivent être admises comme justes et suffisantes. Mais M. D. ne s'en contente pas, il éprouve le besoin d'en ajouter une troisième; il craint sans doute de paraître placer trop haut le caractère moral de Lamartine, et afin de le ramener à une moyenne d'humanité plus vulgaire, il introduit, parmi les mobiles de son changement d'attitude, l'ambition égoïste, le dépit de s'être vu refuser un grand ministère, le désir de montrer sa valeur, utile ou nuisible, à ceux qui la méconnaissaient. L'âme de Lamartine présente en toutes choses une élévation exceptionnelle; ses sentiments, ses idées, sa poésie, sa politique, ses actes ont toujours une allure de générosité et de noblesse : il est donc assez probable que, dans ce cas particulier de l'évolution qui, à une date précise, le porta vers la gauche, il obéit aux impulsions de la nature qu'on lui connaît. Si pourtant il était établi que, cette fois-là, il accueillit des inspirations toutes différentes, il faudrait bien admettre cette déviation de sa ligne ordinaire, et il faudrait remercier la misanthropie sagace de M. D. qui nous aurait conduits à la découverte de la vérité : rien n'égale les droits et le prix de la vérité. Mais le pessimisme qui veut paraître avisé subit

aussi des entraînements et présente des illusions à rebours. L'explication supplémentaire, par laquelle M. D. cherche à corriger la bienveillance des autres, est alléguée simplement, sans s'étayer d'un commencement de preuve ; au contraire, loin qu'elle soit établie par lui, sa conjecture se trouve en désaccord avec les circonstances et les dates, si on met quelque soin à les observer. C'est au mois d'octobre 1840 que Lamartine refusa un ministère secondaire, tout en se déclarant prêt à en accepter un important. Voici comment, dans une lettre intime écrite sur l'heure même (4 novembre 1840), il expose le sentiment qui le guida pendant les négociations : « Je me suis dit : le moment est venu, la crise est suprême ; si j'ai une force et une vie politique à jouer, jouons-la pour Dieu et pour mon pays ! On m'a offert, j'ai dit oui sans hésiter ; mais seulement j'ai cru devoir, par conscience et non par vanité, me refuser à tout ministère secondaire où mon action subalternisée eût été une compromission sans résultat et un dévouement inutile. L'affaire en est restée là. J'ai eu le mérite de l'acceptation, et je n'ai pas la charge, Dieu soit loué ! » Pendant les années qui suivent l'avortement du projet où il aurait trouvé un mécompte d'amour propre, et qui aurait été une des causes, la cause mesquine et plate, de son passage à l'opposition, Lamartine reste encore dans les rangs des conservateurs, il continue à soutenir le ministère par ses discours, et ce n'est que deux ans après l'affaire en question, à la fin de 1842, qu'il se met à évoluer vers la gauche. Sous l'influence de quels mobiles ? dans quelle disposition d'esprit ? Obéit-il, comme il faudrait l'admettre d'après l'hypothèse de M. Deschanel, à une rancune personnelle, assoupie pendant deux ans, puis réveillée ? Pour trouver une explication plus admissible de ses actes, il faut se rappeler que, dès 1831, dans sa brochure *La Politique rationnelle*, Lamartine avait exposé une conception large, multiple, faisant face aux besoins très divers des sociétés, embrassant la liberté et le progrès démocratique en même temps que l'ordre et la force du pouvoir. Pendant les premières années de sa vie parlementaire, il avait soutenu principalement la partie conservatrice de son programme ; en 1842, le moment lui semblait venu de mettre en relief les autres éléments de sa conception. Il avait prévu dès longtemps et préparé ces attitudes successives, qui pour lui ne se démentaient pas, mais se complétaient. Au moment de son évolution, il s'interprète lui-même dans ses lettres à ses amis ; il écrit le 10 février 1843 : « J'estime immensément la place où s'assoit l'opposition ; je l'estime assez pour avoir voulu la prendre, et pour en avoir attendu l'heure patiemment pendant huit ans » ; et le 8 mai : « J'étais sûr de moi et je savais où tendaient mes pensées intimes depuis le jour où je suis entré dans la politique. Je ne devais pas faire plus tôt ce que j'ai fait. L'opportunité est nécessaire à toute action. » On voit que le dessein général de sa politique datait de loin et que l'incident de 1840, la rancune qu'il aurait produite, n'entrent pour rien dans l'exécution. Il ne s'inspirait pas de mobiles mesquins et ne s'enfermait

pas dans l'horizon d'une personnalité plus ou moins satisfaite; il se tenait sur les hauteurs accoutumées de la conscience morale, comme on peut en juger d'après une lettre écrite au début de son évolution (3 décembre 1842) : « Non, il n'est pas vrai que la politique soit de l'ambition toujours. C'est la petite qui est de l'ambition, la grande est du dévouement. Je ne conçois que la grande. Celle-là est patiente comme l'idée qui la fait agir. Elle est clairvoyante parce qu'elle n'a pas l'œil troublé par le vertige de l'intérêt personnel. » Voilà de limpides et larges raisons, qui satisfont le besoin de comprendre comme elles comblent le goût d'admirer. Il n'est pas nécessaire d'en demander d'autres, et on ne gagne rien à les chercher : les faits authentiques ne les contiennent pas.

P. 246 ss.. Dans une tentative du même ordre, lorsque M. D. veut attribuer de nouveau des mobiles égoïstes à Lamartine, il ne réussit pas mieux; il dit que le discours en faveur de l'élection du Président de la République par le peuple visait au fond un but d'ambition personnelle; mais il ne le prouve pas, et la lecture de la Correspondance (4, 10, 12 et 17 novembre 1848) ne permet pas cette interprétation. Dans cette circonstance comme dans la précédente, il faut avoir égard à la complexité et à l'étendue du programme de Lamartine, si l'on veut comprendre ses actes politiques; il aimait la liberté, mais il voulait laisser en même temps une force réelle au pouvoir, et il pensait que, s'appuyant sur l'ensemble de la nation, l'autorité du chef de l'État serait plus considérable. — M. Deschanel se complait encore (pp. 261, 263, 307) à quelques malices, dont on n'aperçoit ni la justesse ni la couvenance vis-à-vis de la noble figure de Lamartine. Ce sont des saillies légères, qui n'atteignent pas un but utile; l'auteur aurait pu réserver la force de son esprit pour nous donner, en d'autres parties de son ouvrage, des éclaircissements sur des points essentiels, particulièrement attachants, par exemple sur la philosophie si curieuse de Lamartine; on songe avec regret que l'origine principalement hellénique de cette philosophie aurait pu être élucidée, à notre profit, par le savoir étendu de M. Deschanel.

Il m'a paru nécessaire de signaler la plupart des inadvertances et quelques-unes des appréciations contestables, renfermées dans les ouvrages de MM. Reyssié et Deschanel. Depuis qu'on dispose des documents énumérés au début de cet article, on n'en est pas réduit au vague et à l'à peu près, auxquels ne pouvaient guère échapper auparavant les études entreprises sur Lamartine. Il est donc temps de traiter ce sujet avec précision et exactitude, et on ne peut louer entièrement les ouvrages qui ne remplissent pas tout à fait cette condition. Les auteurs des présents livres, malgré de méritoires efforts, ne s'y sont pas soumis autant qu'il eût été désirable. J'ai cru devoir relever çà et là l'insuffisance de leurs informations, pour obvier à la propagation d'erreurs de fait qui

auraient pu être évitées. Ces imperfections, contre lesquelles il a fallu mettre en garde les esprits soucieux de connaissances positives, n'empêchent pas les ouvrages qui les contiennent, d'offrir, sur d'autres points, une lecture agréable et instructive.

Charles DE POMAIROLS.

621. — **Notes historiques du conventionnel Delbrel**, avec avertissements et notes, par F.-A. AULARD. Paris, Leroux, 1893. In-8, 94 p.

Ce nouveau travail de l'infatigable érudit nous est arrivé trop tard pour que nous ayons pu le joindre à ses autres publications. (Cf. *Revue crit.* n° 47). Il est extrait du Bulletin de la section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques, et contient diverses notes du conventionnel Delbrel : 1° *Réfutation* d'un écrit publié par Chtaeaubriand au sujet du jugement de Louis XVI : Delbrel retrace les débats du procès et y joint de remarquables observations sur les régicides ; quiconque étudiera cette question, devra lire ces réflexions de Delbrel ; — 2° *Notes* sur les opérations de l'armée du Nord depuis la déroute de celle de la Belgique, en avril 1793, jusques au mois d'octobre de la même année : récit vif, animé, qui devra être consulté par les historiens et dont nous comptons faire notre profit ; Delbrel nous semble avoir écrit, non d'après ses notes personnelles, mais de mémoire et en s'aidant du *Moniteur* ; — 3° *Observations* adressées le 10 novembre 1819 à MM. les rédacteurs de l'histoire publiée par MM. Panckoucke sous le titre de Victoires, désastres, revers et guerres civiles des Français, concernant la Révolution du 19 brumaire : Delbrel raconte la journée du 19 brumaire, notamment la séance des Cinq-Cents, et démontre que les républicains des deux conseils ne manquaient ni de prévoyance ni de courage ; — 4° *Notes* complémentaires relatives à la Révolution de Saint-Cloud. — 5° *Ma proscription, ses causes*. — Ce livre contient beaucoup en peu de pages, et on remerciera M. Aulard de l'avoir édité et, — nous n'avons pas besoin de le dire — de l'avoir édité aussi bien que possible, avec soin et exactitude.

A. C.

622. — L. TIFFONET. **Notice sur l'École centrale de la Haute-Vienne** (5 mars 1797-31 août 1804). Limoges, Ducourtieux, 1893. In-8, 112 p.

Aidé des documents, presque tous manuscrits, que conservent les archives départementales et la Bibliothèque communale de Limoges, M. Tiffonet a composé une notice très intéressante et vraiment neuve sur l'École centrale de la Haute-Vienne. Il nous retrace la fondation et l'organisation de l'École, nous présente le personnel enseignant, nous

1. P. 45, lire Boros et non Borès.

expose le régime de l'établissement, prouve que le niveau des études s'éleva d'année en année et que, grâce à la sagesse des administrateurs de Limoges, les lettres ne furent pas sacrifiées aux sciences. Quelques pages curieuses sont consacrées à ces exercices publics qui précédaient les distributions de prix, au matériel d'enseignement, à la bibliothèque. L'ouvrage se termine par des notices sur les professeurs et les élèves (l'École centrale de Limoges revendique le mérite d'avoir formé des hommes tels que Bugeaud, Grégoire de Lostende, Félix Talandier et Cruveilhier) et par de nombreuses pièces justificatives : règlement de l'École, programmes des professeurs, liste des livres adressés par le ministre de l'Intérieur, palmarès, etc.

A. C.

623. — *Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie née princesse de Wurtemberg, avec sa famille et celle du roi Jérôme, les souverains étrangers et divers personnages, publiée par le baron A. du CASSE.* Paris, Bouillon, 1893. In-8, vi et 393 p.

La *Correspondance* de Catherine de Wurtemberg, parue en 1887 à Stuttgart, est incomplète. Du Casse, a dans le présent volume, donné ce qui manque : un court fragment des *Mémoires* de la reine, des lettres qu'elle a écrites à une de ses tantes, la princesse Emmy, pendant son voyage du nord en 1810, d'autres lettres inédites de 1807 à 1831. Il est inutile d'insister sur l'importance de cette publication ; outre les lettres qui témoignent de l'affection de « Trinette » pour Jérôme, certaines ont une valeur historique, par exemple, celle du 21 avril 1814 où la reine raconte à l'empereur Alexandre l'attentat de Maubreuil, celle du 28 mars 1815 où elle mande l'impression produite à Trieste par le départ de son mari qui rejoignait Napoléon échappé de l'île d'Elbe ¹.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Victor HENRY vient de publier à la librairie Hachette un *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques* (in-8°, 418 p.). Nous reviendrons prochainement sur cette œuvre remarquable qui rendra les plus grands services à nos professeurs et à nos étudiants. M. Henry la traduit présentement en anglais.

v. P. 93, lire Czernischev (Tschernischew) au lieu de Czernis.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49

— 4 décembre —

1898

Sommaire : 624. WIEDEMANN, Index de Lepsius. — 625. SPIEGELBERG, L'administration judiciaire des Pharaons. — 626. P. ROBERT, En Terre sainte. — 627. Histoire générale du Languedoc, XV. — 628. LEHMANN, Les lettres de Cicéron. — 629. Lettres de Cicéron, p. MENDELSSOHN. — 630. O. E. SCHMIDT, La correspondance de Cicéron. — 631. LECOY DE LA MARCHE, La fondation de la France du IV^e au VI^e siècle. — 632. BOISSONNADE, Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille. — 633. COMTE, Les stances libres dans Molière. — 634. Wieland, cours de littérature, p. HIRZEL. — 635. GRUCKER, La Dramaturgie de Lessing. — 636. HAMY, La fondation du Muséum. — 637. Correspondance des deux Muller, p. HAUG. — 638. GUENTHER, La campagne de 1800. — 639. PISANI, La Dalmatie de 1797 à 1815. — 640. VIGNOLS, Les Prussiens dans l'Ile-et Vilaine. — 641. WARSCHAUER, Saint-Simon et le saint-simonisme. — 642. DEJOB, L'instruction publique en France et en Italie. — 643. SERING, La colonisation intérieure dans l'est de l'Allemagne. — Chronique.

624. — A. WIEDEMANN. *Index der Götter-und Dämonennamen zu Lepsius, Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien, Dritte Abteilung.* (Band. V.-VIII.) Leipzig, K. F. Köhler's Antiquarium, 1892. In-8, 75 p.

Un titre et soixante-quinze pages de noms hiéroglyphiques autographiées, avec des renvois aux planches du grand ouvrage de Lepsius : il n'y a pas là matière à compte rendu, il faut seulement remercier M. Wiedemann d'avoir entrepris et mené à bonne fin l'œuvre la plus fastidieuse à laquelle un savant puisse se condamner. M. Wiedemann nous a habitué d'ailleurs à ce genre de travaux modestes et sérieux : il pourrait être brillant, il préfère être utile, il le sera une fois de plus grâce à cette brochure d'aspect peu engageant. Je ne lui garantis pas après cela qu'on lui en saura officiellement aucun gré et qu'on citera beaucoup son *Index* : ceux-mêmes qui se serviront le plus de lui ne pourront que le mentionner en passant. Il a plus fait qu'une bonne œuvre, un acte de dévouement et d'abnégation scientifique.

G. MASPERO.

625. — W. SPIEGELBERG. *Studien und Materialien zum Rechtswesen des Pharaonenreiches der Dynast. XVIII-XXI (C. 1800-1000 v. Chr.)* Inaugural-Dissertation zum Erlangen der philosophischen Doctorwürde an der Kaiser Wilhelms-Universität Strassburg. — Hannover, Commissions-Verlag der Hahn'schen Buchhandlung, 1892, in-4, 132 p.

M. Spiegelberg avait l'intention d'exposer dans son mémoire l'organisation entière des pouvoirs judiciaires en Égypte : la pénurie de docu-

Nouvelle série XXXVI.

49

ments l'a obligé de renoncer à son projet, et il s'est contenté de réunir les renseignements parfois incohérents que les monuments nous fournissent sur ce sujet. Il les a répartis en deux chapitres qui traitent, le premier de quelques rouages de l'administration judiciaire, le second de quelques actes de cette même administration : des notes fort abondantes contiennent la bibliographie et éclaircissent certains passages obscurs des textes cités.

Le principal rouage de l'administration judiciaire est, d'après lui, le *Zaïti*, qu'il appelle le vizir et que j'ai préféré nommer *comte*, au sens du latin *comes*. Le rôle de ce personnage, en ce qui concerne la justice est nettement caractérisé par le passage connu du *Papyrus Anastasi II* (p. 85-87), où le dieu Amonrâ est comparé au « *Zaïti* du misérable qui ne reçoit point les cadeaux des criminels » : c'est en même temps qu'un juge ordinaire un juge de paix qui essaie de concilier les parties avant d'entamer leurs procès. Il est aidé dans cet office par une assemblée de personnages, dont le nom, lu jusqu'à présent *taïti*, avait été traduit assez inexactement *jury*, faute d'un meilleur mot. M. Griffith proposa il y a quelque temps d'y reconnaître les *qonbîtiou*, les *gens de l'angle*, connus par d'autres textes¹, et M. S. démontre, de façon indubitable à mon avis, l'authenticité de cette identification. C'est un véritable conseil dont les membres portent le titre de *Sarou* (ou peut-être d'*ôïrou*) : chaque ville avait ainsi son conseil qui est mentionné assez souvent dans ce qui nous reste de ses archives. Les documents réunis et commentés par M. S. montrent quelle variété de causes l'on portait devant lui, partage d'une propriété funéraire (*Papyrus de Boulaq* n° 10, *Ostracon de la Bibliothèque Nationale de Paris*, Fragment d'un *Papyrus de Turin*), vol d'un âne (*Papyrus de Boulaq*, *Papyrus de Turin*), vol d'esclaves ouvrières (*Papyrus Anastasi VI*), etc. L'intégrité des personnages qui y siégeaient n'était pas à l'abri de tout soupçon, et les rois étaient obligés de décréter des peines sévères contre ceux d'entre eux qui se laissaient corrompre à prix d'or ou d'argent. Les séances se tenaient auprès d'une des portes de la ville ou d'un temple, selon l'usage oriental, de façon à ce qu'elles eussent la plus grande publicité possible. Les plus hauts personnages de la cité s'y rendaient pour décider des affaires courantes. Une pièce du temps de Ramsès IX compte parmi les fonctionnaires appelés à juger une bande de voleurs accusés d'avoir violé les sépultures royales à Thèbes, le prince de Thèbes Khâmoïsît, le premier prophète d'Amonrâsonthir Amenhotpou, le prophète d'Amon scribe de la chapelle funéraire de Ramsès IX Nsiousamon, des chanceliers des maisons du roi et de la reine, des officiers de cavalerie, des chefs de matelots. M. S. arrive de son côté à la conclusion à laquelle des études indépendantes m'avaient amené depuis longtemps : le Nouvel Empire thébain n'a pas plus connu que l'Ancien

1. Dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, 1891, p. 149.

Empire une judicature de profession. La justice n'y était qu'une part de l'administration courante ; la séparation des tribunaux et des bureaux de préfecture ne se produisit que plus tard, à une époque encore indéterminée.

Les peines auxquelles le comte et son conseil pouvaient condamner les accusés devaient être assez variées. C'était d'abord la prison, où l'on risquait fort de mourir de faim, si la famille n'apportait aux malheureux qu'on y enfermait de quoi boire et de quoi manger. Les peines capitales ne sont indiquées d'ordinaire que par une formule générale : « on exécuta sur lui la sentence », « on lui appliqua les grandes peines de mort que les dieux avaient ordonnées de lui appliquer ». Les criminels de haut rang obtenaient souvent la faveur de mettre fin eux-mêmes à leurs jours, par le procédé qui leur convenait le mieux : ils consumaient ce suicide judiciaire tantôt chez eux, tantôt dans une chambre publique, devant témoins. La mutilation, était une des peines les plus fréquentes, mutilation du nez et des oreilles, mutilation du poing. Pour les délits moindres, et souvent comme préliminaires à toute procédure, on avait recours à la bastonnade ; on administrait jusqu'à deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. Enfin le bannissement et la condamnation aux travaux publics étaient appliqués à des fautes de natures diverses ; les gens réputés dangereux à la sûreté de l'État y étaient exposés, comme les esclaves et comme les autres criminels de droit commun. Le Pharaon Harmhabi reléguait les coupables à Zalou (Selle), sur la frontière orientale du Delta ; d'autres souverains expédiaient les leurs *aux travaux de Koushou*, c'est-à-dire aux mines d'or. La description de ces mines à l'époque ptolémaïque nous a été conservée par Diodore de Sicile, d'après la relation de voyage d'Agatharchide : on y voit quelle était la condition misérable des individus, hommes, femmes ou enfants, que leurs fautes ou les fautes de leurs proches avaient conduits dans ces bagnes. Il est probable que l'Éthiopie n'avait pas le privilège de recevoir seule les bannis : les mines du Sinaï et les carrières en prenaient aussi leur part. Les suspects et les condamnés politiques étaient déportés dans la Grande Oasis : en reléguant au milieu des sables les criminels de ce genre, les Césars romains ou byzantins ne faisaient que suivre la tradition des Pharaons indigènes. Le serment se prêtait au nom du roi, par sa vie, par la vie du personnage à qui on l'imposait, ou par la faveur des dieux qu'il respectait le plus : la personne à qui on le déferait consentait à subir tel ou tel châtiment corporel, si ce qu'on lui reprochait se trouvait prouvé. Pour montrer ce qu'il était, et en même temps pour faire sentir par un exemple le jeu de la justice égyptienne, M. S. a résumé brièvement ce que nous savons de la seule cause célèbre dont les pièces sont parvenues en partie jusqu'à nous, l'action en violation de sépultures royales intentée, vers le *x^e* siècle av. J.-C., à des fonctionnaires de la nécropole thébaine. L'affaire traîna sous plusieurs règnes et dura une vingtaine d'années au moins ; les documents

qui la concernent sont dispersés entre les musées de Londres et de Liverpool, et le plus connu en est le *Papyrus Abbott*. On y voit la façon dont les enquêtes étaient produites, les procédés de la police égyptienne, les confrontations de témoins, la bastonnade, les visites domiciliaires, les arrêts rendus solennellement par le Conseil judiciaire de Thèbes, M. S. a tiré un fort bon parti des documents qu'il avait à sa disposition, et le tableau qu'il trace de toutes ces opérations, pour être sommaire, n'en est pas moins instructif.

Je me suis borné à analyser l'ouvrage : les critiques de détail n'y manqueraient pas, et cela est naturel, car on ne saurait attendre d'un débutant la pratique et la dextérité de main des savants déjà connus. Ce qui me plaît le plus dans M. S. c'est qu'il nous promet un égyptologue traducteur : il est déjà du petit nombre de ceux qui savent comprendre et interpréter un texte étendu et qui n'ait été étudié déjà par personne que lui. Il nous apprend du nouveau, il sait composer un mémoire et n'y mettre que ce qu'il veut. Si j'avais eu à traiter le même sujet, je crois bien que j'aurais essayé d'éclairer l'organisation judiciaire de l'Égypte antique par celle de l'Égypte moderne : comme presque toujours, certains faits, qui demeurent obscurs si l'on s'en tient aux documents anciens, s'éclaircissent dès qu'on les rapproche de ce qui se passait il y a quelques années à peine ou se passe aujourd'hui. La *qoubé*, le Conseil des Pharaons existait et existe encore dans les villages ou dans les villes de l'Égypte, dépouillé, il est vrai, de beaucoup de ses attributions. La façon dont les moudirs rendaient la justice avant l'occupation anglaise rappelait celle des *Zaiti*, des *comtes* d'autrefois. J'ai assisté aux audiences du moudir de Siout en 1881, surtout à celles du moudir de Qénèh, le célèbre Daoud-Pacha, et rien ne ressemblait plus à ce que les monuments nous apprennent. J'aurais examiné également les bas-reliefs et les peintures, et j'aurais essayé de compléter par leur témoignage celui des pièces écrites. Il y a à Beni-Hassan des scènes de bastonnade, de jugements rendus en matière administrative, qui ne diffèrent en rien de ceux qu'on rendait en matière civile ou criminelle. Ailleurs, on voit des exécutions par strangulation, le supplicié accroupi et deux hommes tirant sur la corde qui lui est passée au cou ; le conte du *Papyrus Westcar* condamne au bûcher la femme adultère. M. Spiegelberg a l'intention de reprendre son sujet en l'agrandissant beaucoup. Qu'il ne se contente pas de lire l'ancienne Égypte, mais qu'il la regarde : il apprendra et nous apprendra autant en voyant la vie égyptienne en action qu'il a fait en déchiffrant les papyrus. En attendant, je recommande son livre aux historiens et aux juristes tout autant qu'aux égyptologues : ils y trouveront de quoi se faire une idée précise de ce qu'était la justice dans l'empire des Pharaons, vers le temps de la puissance thébaine du *xviii^e* au *xi^e* siècle avant notre ère. Presque tout ce qu'on peut dire en ce moment sur le sujet y est dit et bien dit.

G. MARMON.

626. — Paul ROBERT. *En Terre sainte*, notes et croquis d'un peintre. Lausanne et Paris, Mignot et Grassart, 1893 x-196 pp. gr. in-8.

Beau volume, illustré de charmants dessins par l'auteur. Quelques-uns de ces dessins pourront être consultés utilement par l'archéologue; par exemple, celui qui est gravé en face de la p. 45 : « Fontaine arabe à Jérusalem »; on y remarquera une auge qui n'est autre chose qu'un sarcophage antique orné de trois disques sur sa face antérieure, et ressemblant tout à fait aux sarcophages du Kobour el-Molouk, d'où il sort peut-être. Ça et là quelques détails donnés en culs-de-lampe ou en vignette, et dont on aurait aimé connaître la provenance exacte. Je soupçonne, sans lui en faire un reproche, M. Robert d'avoir quelquefois complété ses croquis à l'aide de photographies. Ses descriptions chaudes et colorées montrent que l'artiste est doublé d'un écrivain de talent; il a souvent d'heureuses trouvailles d'expressions. J'aime moins ses considérations philosophiques et religieuses, qui l'entraînent souvent dans des digressions où pour le suivre avec autant d'attrait, il faudrait partager sa foi exaltée ou sa piété attendrie. Sa courte description du, ou plutôt de la Koubbet es Sakhra est tout à fait remarquable. Deux petites observations à ce sujet : l'effet magique des merveilleuses verrières du sanctuaire musulman est obtenu non pas à l'aide de petits tubes en terre cuite, mais bien d'épaisses plaques de plâtre perforées, chaque trou tubulaire étant obturé par un petit morceau de verre de couleur, d'où cette impression de relief coloré que ne donnent pas nos plus beaux vitraux occidentaux exécutés à plat. Quant aux revêtements de mosaïques qui produisent un effet non moins merveilleux, ils le doivent à un artifice très ingénieux que je n'ai constaté nulle part ailleurs : chaque cube, légèrement imbriqué sur l'autre, est incliné de façon à présenter sa surface réfléchissante normalement au regard du spectateur. Le parallèle établi à ce propos entre l'art musulman et l'art chrétien n'est peut-être pas tout à fait juste, car il faut certainement faire aux traditions et aux procédés de l'art byzantin une large part dans la décoration de la Koubbet es-Sakhra. Le tombeau juif représenté p. 53 est indiqué par erreur comme le « Tombeau des Prophètes »; c'est, en réalité, le « Tombeau des Juges »; les deux dénominations n'ont, du reste, pas plus de valeur historique l'une que l'autre, mais encore est-il bon de se conformer aux indications de la légende courante.

C.-C. G.

627. — Dom Cl. DEVIC et Dom J. VAISSETTE. *Histoire générale du Languedoc*, t. XV. Toulouse, 1893, in-4, 1251 p. Chez Ed. Privat.

J'ai rendu compte ici, il y a bientôt six ans, du *Corpus* des inscriptions de Narbonne publié par M. Lebègue; j'ai ajouté, à cette époque, si je ne me trompe, que ce *Corpus* n'était que la première partie d'un gros recueil des inscriptions du Languedoc que préparait l'éditeur Privat. Ce

recueil vient de paraître : il forme le tome XV de l'histoire générale du Languedoc entreprise par les Bénédictins. Ceux-ci avaient placé en tête des preuves de leur premier volume quatre-vingt-treize textes épigraphiques : c'était quelque chose pour l'époque. Leurs continuateurs en ont donné trois mille neuf cent soixante-dix. La distance qui sépare ces deux chiffres est une preuve singulièrement frappante des progrès accomplis par l'étude des inscriptions depuis cent cinquante ans.

Les inscriptions contenues dans ce recueil sont celles qui ont été trouvées à Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Béziers, Agde, Nîmes, dans le Vivarais, le Gévaudan et le Velay ; celles de Narbonne, Carcassonne, Toulouse, Béziers et Arles ont été publiées par M. Lebègue, successeur d'Edw. Barry, les autres par M. Germer-Durand, continuateur du travail de son frère, M. Allmer a apporté aux deux collaborateurs le concours de ses carnets de notes, de son expérience et de son érudition.

Si ce beau volume avait paru il y a dix ans, c'eût été une bonne fortune pour les épigraphistes, toujours embarrassés quand il leur fallait faire des recherches dans la collection non encore classée des inscriptions latines de Gaule. Aujourd'hui que le XII^e volume du *Corpus* de Berlin est dans le commerce, il ne rendra pas les mêmes services. Ce n'est pas que les textes y soient moins correctement publiés — en réalité ils y sont souvent donnés d'une façon identique, étant reproduits de part et d'autre, d'après les mêmes copies, notamment d'après celle de M. Allmer — mais il est évident que ceux qui ont à leur disposition le *Corpus* s'y reporteront de préférence par cela seul qu'il est plus compréhensif ; j'ajouterai que les éditeurs de l'*Histoire du Languedoc* ont cru utile, je ne vois pas bien pourquoi, de faire deux tables des matières, une au milieu du livre pour la moitié des inscriptions et l'autre à la fin pour le reste, ce qui double les recherches ; il n'y a pas là de quoi nous attirer à eux.

Par contre, ils ont eu l'excellente idée de faire suivre chaque texte de sa lecture complète, de sa traduction, et, toutes les fois qu'il était nécessaire, d'un commentaire sobre, clair et savant dans le genre de ceux auxquels M. Allmer a habitué ses lecteurs. Il est inutile d'insister sur les services que lecture et commentaire rendront aux érudits qui ne sont pas des spécialistes et, disons-le sans fausse honte, aux spécialistes mêmes.

Le livre est imprimé avec soin, en jolis caractères épigraphiques, fondus tout exprès.

R. CAGNAT.

628. — **De Ciceronis ad Atticum Epistulis recensendis et emendandis** scripsit C. A. LEHMANN. Berolini, apud Weidmannos, 1892. vii-208 pp. in-8. Prix : 6 m.

629. — **M. Tulli Ciceronis epistularum sedecim.** Edidit Ludovicus MEDELSSOHN. Accedunt tabulae chronologicae ab AEM. KOERNERO et O. E. SCHMIDTIO confectae. Lipsiae, Teubner, 1893, xxxii-460 pp. in-8. Prix : 12 m.

630. — *Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero* von seinem prokonsulat in Cilicien bis zu Cæsars Ermordung nebst einem Neudrucke des XII und XIII Buches des Briefe an Atticus, von Otto Eduard SCHMIDT, Leipzig, Teubner, 1893. x1-534 pp. in-8. Prix : 12 m.

A l'époque carolingienne, une des collections de lettres de Cicéron et de ses correspondants formait trois groupes distincts : 1° le neuvième livre des lettres de Brutus, les trois livres des lettres à Quintus, et la lettre (apocryphe) à Octavianus ; 2° les huit premiers livres des lettres à Atticus ; 3° les huit derniers livres des lettres à Atticus. Le troisième groupe était isolé dans un ms. de la bibliothèque Visconti de Pavie, n° 622 ; les deux premiers se trouvaient dans un ms. de l'évêque de Crémone, Capra ; ce ms. fut examiné par Bruni vers 1409 ¹. Ces deux mss. sont perdus. Il nous reste, pour établir le texte de cette partie des lettres : 1° les copies ou copies de copies du ms. découvert par Pétrarque à Vérone, vers 1345 ; 2° les leçons communiquées par Cratander dans son édition parue à Bâle en 1528 ; 3° les mss. français, aujourd'hui perdus, mais utilisés par Lambin (éditions de 1565-66 et de 1572-73), Pithou (*Adversariorum subseciuorum lib. II*, 1565), Turnèbe (*Adversaria*, 1580), Du Boys (édition de 1580). M. Lehmann s'est proposé de déterminer exactement la nature de ces différentes sources et de faire le classement de quelques-uns des mss. de la Renaissance. Les résultats de son étude sont les suivants. Toutes les sources se répartissent en deux familles : 1° la famille non italienne comprenant les mss. utilisés par Cratander (parmi lesquels se trouvait probablement un ms. de Lorsch), les feuillets de Würzburg (fragments d'un ms. du XI^e siècle) et le ms. français (Turnesianus) connu par les indications de Lambin et de Du Boys ; 2° la famille italienne qui comprend deux classes : Δ, le Mediceus 49, 18 et le Vatic. Urbinas 322, d'une part ; d'autre part, Σ, l'archétype du Landianus (Plaisance n. 8) et du ms. de l'abbaye de Florence n. 49, l'Ambrosianus E 14 inf., et enfin l'archétype du Taurinensis I, V, 34, des mss. de Paris 8536 et 8538, et du ms. de Faerno, utilisé par Malaspina dans l'édition de Venise de 1563. Il y a un préjugé contre ces conclusions. C'est que, pour y arriver, M. L. en général groupe pêle-mêle les bonnes leçons et les fautes ; comme d'ailleurs il raisonne d'après ses collations, non encore connues, il est à peu près impossible d'entreprendre une discussion sérieuse de son travail ². Il reste à le prendre à partie sur des points secondaires.

En ce qui concerne la famille italienne, le mémoire de M. O. E. Schmidt ³ avait fait la lumière sur l'histoire du Laurentianus 49, 18 et

1. MEHUS, III, 13.

2. Il y a peut-être ailleurs un signe d'inexpérience dans l'usage de la méthode critique. Pp. 181 sqq., M. L. semble vouloir démontrer ce qui résulte *ipso facto* du stemme de la p. 189.

3. *Die Ueberlieferung der Briefe Ciceros an Atticus, Q. Cicero, M. Brutus in Italien*, Leipzig, Hirzel, 1887 (*Abhandlungen* de l'Académie de Saxe, phil.-hist., X, n° 4).

de ses rapports avec d'autres mss. M. L. cite tout à fait incidemment ce travail; on dirait que les passages où il en parle ont été rajoutés après coup (une note, p. 5; les discussions des pp. 158 sqq.). Or le Laurentianus restera toujours une des bases du texte. Les corrections et les surcharges de toute sorte qu'il doit aux cinq possesseurs que nous lui connaissons avant son entrée dans la bibliothèque des Médicis, rendent son usage très difficile, et M. Schmidt est le premier qui nous ait donné le fil conducteur de ce labyrinthe. Il n'est plus permis, comme le fait encore M. Lehmann, d'appeler en bloc M^2 , les corrections diverses de ce ms. S'il faut dire la vérité, il y aurait plus à gagner à une collation de M , minutieusement exacte et faite sur les bases du mémoire de M. Schmidt, qu'au dépouillement d'anciennes éditions dont le texte ne peut être que fort mélangé. M. Schmidt a de plus retrouvé la recension de Pogge dans le ms. de Berlin Hamilton 166; M. L. prouve que ce ms. ne peut dériver du Mediceus, parce qu'il concorde avec Σ : il ne s'est pas demandé une seule fois si l'accord de Σ avec la recension de Pogge ne prouvait pas que Σ est un dérivé de cette recension, de sorte que l'on aurait la filiation $M^1 + M^2$ (et non M tout seul) $<H$ (recension de Pogge) $<\Sigma$. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, dans la mesure où M. Schmidt a parlé de Σ , il soutient au fond la même thèse que M. Lehmann: l'accord de H et de Σ ; cf. p. 361 et surtout pp. 366 et 367 de Schmidt; cf. aussi quelques-unes des variantes citées p. 371. Il y a enfin d'autres questions soulevées par M. Schmidt et non encore complètement résolues par lui, auxquelles M. L. ne donne pas de réponse, celles qui concernent les mss. de Dresde *Dc 112* et de Wolfenbüttel *Augusteus 11*. M. L. paraît avoir eu tort de partir exclusivement du livre d'Hoffmann¹ et de négliger celui de M. Schmidt, qui est le vrai continuateur des Voigt et des Viertel, pour lesquels M. L. ne saurait avoir trop d'éloges.

Une des découvertes de détail de M. L. est l'identification de l'Ambrosianus E 17 inf. (*E*) avec le ms. ou la copie du ms. écrit par Pétrarque. Le fait ne paraît pas encore bien prouvé. Des trois fautes communes à *E* et à Pétrarque, une seule (*triumpho* et *gaudeo*) est d'accord avec Σ contre M^1 ; des deux autres, l'une n'est pas dans *E* ni dans une partie de Σ , la seconde n'est que dans une partie de Σ (M. L. ne nous dit rien de *E*) et il s'agit de la coupe d'un mot (*ut isocrates* ou *uti socrates*). On le voit, même en admettant que Σ soit une entité réelle, la base de l'identification est vraiment trop étroite.

Il y a peu à dire de la famille germanique (dans l'édition de Cratander); tout ce que M. L. conjecture à ce sujet est intéressant et plausible. J'ai hâte d'en venir à la famille française. Jusqu'en 1855, elle était constituée par trois mss. perdus, le *Turnesianus*, le *Crusellinus* et le *Decurtatus* ou les *Scidae*; ces deux derniers n'avaient d'autre garant que Du Boys. Vers 1845, Mommsen examina les papiers laissés par

1. *Der kritische Apparat zu Ciceros Briefen an Atticus*, Berlin, 1863.

celui-ci (B. N., lat. 8538 a) et constata des divergences entre les notes manuscrites et l'imprimé. Il communiqua le résultat de ses observations à Maurice Haupt qui conclut, dans un programme de l'Université de Berlin (été 1855; *Opuscula*, II, 84) à la supercherie et à la mauvaise foi de Du Boys : *fraus et perfidia*. Dès lors, les épithètes de *fraudulentus* et de *perfidus* accompagnent le nom de Du Boys dans les publications allemandes.

Il s'est élevé deux protestations. L'une, de Detlefsen¹, a eu pour résultat de faire admettre le témoignage de Du Boys sur le Turnesianus, l'autre est demeurée inconnue de la plupart des savants allemands qui ont écrit ou écrivent sur la question². Elle s'est produite ici même et son auteur n'est pas autre que Charles Thurot³. Elle devrait me dispenser de revenir sur ce sujet. Mais Thurot n'avait pu lire à cette époque le mémoire de Haupt. Voici les cinq premiers faits allégués par le philologue berlinois. Le premier est une sigle d'abord mal lue (*fratris*) par Du Boys, puis imprimée correctement *filio*, quand il a pu comparer aux *Scidae* le texte du *Crusellinus*. Le deuxième est l'omission d'une variante que Du Boys rejette de son texte : il est important de remarquer que d'ordinaire il cite les manuscrits seulement pour justifier son texte. En troisième lieu, les notes de Du Boys attribuent au *Decurtatus* ΔΕΙ ΤΙΤΙΝΕ (X, xi, 1) et il imprime ΔΕΙ ΤΙΝΕ ΕΤΙ; de plus, il oublie à l'impression une variante du *Crusellinus*. Quatrièmement, l'imprimé (ib. xii, 2) donne ΠΑΡΑ ΟΤΑΒΙΤΕΟΝ pour le *Crusellinus* et ΠΑΡΟΡΑ ΟΤΑΕΙΤΕΟΝ pour le *Decurtatus*; le manuscrit : « ueteres codices παρα θλειτεον », ce qui revient à l'omission de la variante du *Decurtatus*. A la fin de la même lettre, l'imprimé présente ΑΚΙ ΑΛΛΟΑΟΝ (*Tornaesianus* et *Crusellinus*) et ΔΑΚΙΑΑΟΑΟΝ, au lieu de ΑΚΙΜΟΑΟΝ et ΑΚΗΑΑΟΑΟΝ, des notes inédites. On le voit par ces échantillons : on a là des divergences qui s'expliquent d'elles-mêmes; un magistrat du xvi^e siècle ne pouvait pas ne pas hésiter devant des textes que les philologues du xix^e siècle arrivent à grand-peine, non à lire, mais à deviner. Parmi les passages que M. Lehmann a cités comme probablement imaginés par Du Boys d'après les conjectures des savants de son temps, je signalerai l'addition de *hos* dans la phrase (XII, xxv, 2) : *drusianis uero hos hortis multo antepono*; Lambin avait noté en marge de sa deuxième éd. : « fort. multo hos antepono ». Cette petite supercherie supposerait de la part de Du Boys des connaissances paléographiques et une sûreté de méthode rares de son temps : il aurait eu, en effet, l'idée de placer l'addition de Lambin précisément là où l'omission était explicable par un

1. *Philol. Jahrbücher*, III Suppl. Bd., 1857-1860, p. 111.

2. M. F. Schmidt, dans une dissertation dont je n'ai pas une connaissance directe : *der codex Tornaesianus der Briefe Ciceros ad Atticum u. sein Verhältniss zum Mediceus*, Erlangen, 1882, a pris aussi la défense de Du Boys. Cette brochure a encore échappé à M. Lehmann.

3. *Rev. critique*, 1874, II, 7 sqq.

bourdon et une similitude de lettres : c'est bien invraisemblable, car en matière philologique Du Boys était « un pauvre homme ».

Aux considérations générales fort habilement présentées par Thurot, on peut en ajouter deux qui ne sont pas méprisables. On est d'abord étonné que Du Boys imagine deux mss. qui n'existent pas pour le plaisir de justifier les conjectures de ses confrères. Car il les cite encore plus souvent à propos des lectures de Lambin ou d'autres qu'à l'appui de ses propres trouvailles. En second lieu, on admet avec précaution, mais on admet le témoignage de Du Boys sur le Turnesianus, c'est-à-dire en une matière où nous pouvons jusqu'à un certain point le contrôler. En d'autres termes, quand on peut vérifier les assertions de Du Boys, on le trouve coupable de plus de négligence et d'impéritie que de mauvaise foi et de supercherie. La logique exigerait qu'on garde la même mesure là où le contrôle n'est plus possible. Il serait assez singulier de conclure qu'un homme a commis un crime dans le secret parce qu'on le trouve honnête dans toutes les occasions où on peut l'observer. Une telle absurdité semble naturelle, quand on parle des mss. étudiés par Du Boys. Cette question mériterait donc d'être reprise. Il faudrait comparer les notes de Du Boys avec son livre et en même temps étudier la méthode et déterminer le mérite personnel de l'auteur. Cette tâche, qui rappelle beaucoup celle qu'on a dû accomplir à propos de Cruquius et de ses Blandiniens, mériterait de tenter un candidat en peine de thèse latine; il vaudrait mieux s'y appliquer que d'effleurer inutilement des sujets trop vastes ¹.

Le livre de M. Lehmann m'a retenu trop longtemps pour que j'insiste beaucoup sur l'édition de M. Mendelssohn. Ce que je viens de dire de Du Boys peut me servir de transition : car M. M. signale un ms. de Cluny qui pourrait être le Tornaesianus, il rappelle la dissertation de Detlefsen et ajoute : « sed surdis cecinit ». La préface de M. Mendelssohn est un résumé très clair et très substantiel de ce que l'on sait aujourd'hui au sujet du recueil que l'on appelait autrefois *ad Familiares*. Le texte paraît être établi avec sagesse. Nous avons pu apprécier déjà la sûreté de main et la méthode de M. M. dans de nombreux articles préparatoires à son édition et notamment dans une étude publiée en France dans les *Mélanges Graux*. La table chronologique qui résume les longs travaux de M. O. E. Schmidt est fort commode.

Le livre que celui-ci fait paraître en est le commentaire, pour une partie du moins (de 51 à 44 av. J.-C.). C'est le deuxième volume d'une série qui en comprendra trois et embrassera l'ensemble de la corres-

1. Certaines dates de mss. me paraissent peu exactes; B N. 8536 est certainement postérieur à ce que M. L. appelle le commencement du xv^e siècle (p. 38); la date assignée au ms. de Ravenne par M. Mommsen, *cum adulescens Rauennae esset*, n'est pas soutenable (cf. Schmidt, p. 365); Heerdegen (éd. de l'*Orator*, Teubner, 1884, p. x) place E à la fin du xiv^e siècle; les feuillets de Würzburg, à en juger d'après une photographie, ne semblent pas postérieurs au xi^e siècle.

pondance. Ce n'est pas seulement aux éditeurs et aux lecteurs de Cicéron que M. Schmidt rend service ; son travail sera aussi d'un grand secours aux historiens. En plus d'un point, il redresse des erreurs ou il éclaire des obscurités. Ces discussions minutieuses permettent de mieux apprécier les personnages en présence. Je note pour le début de la guerre, les indécisions de Pompée, l'ardeur militante de ses partisans, les scrupules de César, l'attitude expectante et correcte de Cicéron. Il y a bien du nouveau à retrouver dans cette vieille histoire et on gagne toujours à presser les textes et à suivre les événements pas à pas, on pourrait dire, heure par heure, grâce à la correspondance de Cicéron. Le volume se termine à la mort de César et l'on peut dire qu'il n'est pas de mois, en ces années si pleines d'événements, sur lesquelles il ne jette une lumière inattendue. Grâce à tous ces travaux, on fera d'une des œuvres les plus difficiles que l'antiquité nous a laissées, une lecture aisée et fertile en enseignements. C'est le but de toute bonne philologie.

Paul LEJAY.

631. — A. LECOY DE LA MARCHE. *La fondation de la France du quatrième au sixième siècle*. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, Lille. 1 vol in-8 de 294 p. 1893.

Cette œuvre de M. Lecoy de la Marche n'est pas un simple manuel qui résume les travaux antérieurs et en fait connaître les conclusions au public, puisque l'auteur a consulté très souvent les sources et nous expose les résultats de ses études, de ses réflexions personnelles ; elle n'est pas non plus une œuvre d'érudition, puisqu'il passe très vite sur certains problèmes très difficiles, dont il se borne à indiquer la solution. Elle tient tout ensemble de l'un et de l'autre ; mais elle est avant tout un acte de foi. M. L. de la M. a voulu démontrer que la France n'existe que par l'Église. C'est elle, elle seule, qui, dans cette période féconde du IV^e au VI^e siècle, a créé de toutes pièces la patrie française et jeté les fondements de sa grandeur future. Et l'écrivain soutient cette thèse avec des accents émus, avec une véritable chaleur qui vient du cœur ; et le lecteur, gagné peu à peu, éprouve un profond respect pour des convictions aussi arrêtées et, en déposant l'ouvrage qui l'a attaché, il est obligé de faire effort sur lui-même, pour le critiquer et pour se dire : Non, ce tableau, peint sous des couleurs si brillantes, n'est pas conforme à la réalité. M. L. de la M. nous a décrit la société du IV^e au VI^e siècle telle que son imagination l'a forgée, et non pas telle que les auteurs contemporains nous la représentent. Il n'a pas su voir le mal à côté du bien, les ombres à côté de la lumière : souvent aussi, entraîné par son système,

1. A signaler tout particulièrement la discussion sur *Fam.* XVI, XI, 3 et *Att.*, VII, XI, 5 ; d'où la mémoire de Cicéron sort déchargée d'un des griefs que lui avait adressés la passion de Drumann ; en revanche je ne trouve pas dans les deux passages de Plutarque indiqués, p. 105, 1, la *contio ad milites* mentionnée par M. S.

il a adopté sans examen suffisant des théories aventureuses, et parfois il a commis de graves méprises.

Selon M. L. de la M., la France a été créée par une double lignée de fondateurs : la première se compose des évêques gallo-romains ou gallo-francs qui ont converti le peuple au christianisme et organisé l'Église franque. La seconde est formée par les chefs politiques et militaires qui se sont soumis loyalement à l'Église catholique et qui, grâce à elle, ont régné sur les diverses parties de la Gaule. Son livre se divise par suite en deux grandes parties : fondation de la France religieuse ; fondation de la France politique. Dans la première partie, M. L. de la M. expose d'abord comment le christianisme a pénétré en Gaule ; s'il montre très bien les exagérations de certains champions de l'École apostolique, il ne se détache pas assez, à notre avis, de cette École ; il ne nous dit nulle part d'une manière nette si, d'après lui, Martial est venu à Limoges, Denis à Paris, Valère à Trèves, Clément à Metz, au premier siècle, ou deux cents années plus tard, et si la mission d'évangéliser les cités gauloises leur a été directement confiée par saint Pierre : telle est pourtant la question qu'il semble, se perdant dans des généralités, éviter de traiter d'une façon précise. Une fois la Gaule convertie au christianisme, quelle fut l'organisation de l'Église ? M. L. de la M. nous fournit quelques détails intéressants sur le rôle des évêques, sur le mode de leur élection, et particulièrement sur la création des paroisses, sans pourtant que le sujet soit bien creusé et sans qu'il ait profité des travaux de Lœning et de Hauck. Au-dessus des évêques et des métropolitains, le pape aurait, d'après lui, exercé sur l'Église mérovingienne une suprématie véritable ; mais l'un au moins des textes qu'il cite est apocryphe. La lettre du pape Anastase à Clovis est l'une des *découvertes* de Jérôme Vignier. La thèse est sûrement bien exagérée. Après l'organisation ecclésiastique, M. L. de la M. nous expose quel fut le rôle social des évêques ; il énumère les services qu'ils ont rendus ; il montre quelle fut leur importance politique. Ici encore nous trouvons une série de détails intéressants ; mais ici aussi l'auteur reste à la surface. Il s'appuie souvent sur des documents sans aucune valeur historique. Lui qui, un peu plus loin, repousse le témoignage de Grégoire de Tours sur les meurtres commis par Clovis, cite en ce passage, sans soulever de critique, la vie de saint Germer, celle de Fridolin, de saint Rieule, de saint Eleuthère : ce sont sans doute des saints contemporains de Clovis ; mais leurs biographies sont bien postérieures. Un chapitre assez intéressant consacré à l'œuvre des premiers moines gaulois achève cette première partie.

Après quelques remarques préliminaires sur les anciennes races

1. Nous demandons à ce propos la liberté de faire une correction dans la vie de Fridolin. Il faut y lire que Fridolin fonda une Église sur les bords de la Rosselle, non sur les bords de la Moselle. On lui attribue, en effet, la fondation de *Eleriacum*, devenu plus tard Saint-Nabor (aujourd'hui Saint-Avoild), sur la Rosselle, affluent de la Sarre.

qui ont peuplé la Gaule, sur l'origine des Francs et sur les légendes qui ont eu cours à ce sujet, M. L. de la M. nous expose comment Clovis a fondé l'unité française. On peut se faire de Clovis, qui nous est parfaitement inconnu, deux idées. Ou bien on peut se le représenter comme un politique avisé, qui se convertit au catholicisme, quand son intérêt l'exige et qui se sert de l'Église comme d'un instrument, pour étendre ses conquêtes et arriver aux fins de son ambition. Ainsi il nous est dépeint d'ordinaire dans nos histoires de France. Ou bien on peut se le figurer comme un chrétien fanatique, qui, du jour où la grâce l'a touché, se met au service de l'Église et fait une double croisade contre les ariens de Bourgogne et du sud de la Loire, contre les païens du nord. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, Clovis reste un barbare retors et sans scrupules, ayant recours aux ruses les plus noires, ne reculant pas devant le crime. Mais M. L. de la M. n'accepte comme véridique ni l'un ni l'autre de ces portraits. Il rend Clovis innocent de tous les méfaits qu'on lui impute. Il en fait presque un saint, en tout soumis à l'Église et ne s'écartant jamais de la ligne droite. Il parle de lui avec une tendresse extrême; et son style devient lyrique, toutes les fois que son héros entre en scène : « Il est vraiment beau, s'écrie-t-il, ce barbare, apportant dans les plis de sa tunique courte la réconciliation du vieux monde gallo-romain avec les terribles adversaires que lui envoyaient depuis des siècles, par alluvions sans cesse renouvelées, les rivages de la Germanie. Il a la beauté de la Sulamite que l'Écriture compare précisément à un chœur de guerriers et, comme elle, il séduira le peuple au premier aspect. » Si l'image de Clovis, telle que M. L. de la M. l'a dépeinte, nous paraît fausse, en revanche les faits sont assez bien exposés; notamment, il indique avec justesse quel fut le vrai caractère de l'occupation de la Gaule par les Francs.

Le récit des événements s'arrête dans ce livre en 511, à la mort de Clovis. Néanmoins, M. Lecoy de la Marche, dans les chapitres suivants, nous expose le mécanisme de toute l'administration mérovingienne jusqu'au temps de Dagobert; dans un brillant hors d'œuvre, il raconte même longuement l'histoire de Bathilde, femme de Clovis II. Est-il nécessaire de signaler tous les points sur lesquels nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur? Lui demanderons-nous, par exemple, quelle différence il fait entre les vicaires et les centeniers? Où a-t-il vu que le *mal-lum legitimum* se tenait « sur les montagnes, dans les bois, souvent auprès de ces antiques pierres dites druidiques »? Où a-t-il trouvé trace, sous les premiers Mérovingiens, de réunions tenues le 1^{er} mars de chaque année? Nous préférons dire qu'en général les indications de l'auteur sont exactes. Nous devons pourtant encore reconnaître que le paragraphe sur la propriété est bien superficiel et protester avec énergie contre cette phrase : « Le *beneficium*, sur lequel on a tant discuté... la *recommandation* qui a été la véritable source du *beneficium*, les termes de *vassus* et de *senior* qui naissent avec eux, tous ces préludes directs du

régime féodal n'apparaissent formellement qu'avec la seconde race de nos rois. » De toute évidence, M. Lecoy de la Marche n'a pas lu avec une attention suffisante les travaux de Waitz, de Roth et de Fustel de Coulanges, non plus que le formulaire de Marculf.

En dernier lieu, nous trouvons dans le livre quelques renseignements sur la langue, les lettres et les arts aux temps mérovingiens. Ils sont exacts ; mais l'auteur exagère la valeur des productions de cette époque. Il a beau allonger la liste des Écoles qui existaient auprès des cathédrales et des couvents, il ne nous persuadera jamais que la Gaule du vi^e siècle l'emportait en civilisation et en culture intellectuelle sur la Gaule romaine du iv^e siècle.

Tel est cet ouvrage, faux dans son ensemble et ses conclusions générales, mais renfermant beaucoup de réflexions justes, d'observations minutieuses exactes, et d'une lecture très attachante. Nous n'en recommanderons que certains morceaux aux jeunes gens qui débudent dans l'étude de l'histoire ; mais à ceux qui connaissent déjà la période mérovingienne, nous dirons : Lisez ce livre ; si de vous-mêmes vous en supprimez les théories hasardées, il vous rendra service.

Ch. PFISTER.

632. — P. BOISSONNADE. *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*. Essai sur les relations des princes de Foix-Albret avec la France et l'Espagne (1479-1521). Paris, Picard, 1893. In-8 de xxiv-685 p.

M. Boissonnade vient d'écrire un livre qui était nécessaire. Rien ne saurait mieux éclairer l'histoire de la constitution des grands États monarchiques au xve siècle qu'une étude sur l'un de ces petits États dont l'effort vers l'unité et la centralisation n'a pas abouti. Il a consulté trois ou quatre mille pièces inédites dispersées à Pau, à Pampelune, à Simancas¹, à Paris (collections Doat, Languedoc et Dupuy ; K des Arch. Nat). Il a utilisé les *Calendars* de Bergenroth, les histoires de Zurita et d'Aleson. Il publie en appendice cinquante-un documents inédits, dont quelques-uns d'une haute valeur : les traités de Séville 1500, de Medina 1504, de Tudela 1506, etc., et surtout le texte authentique des trois bulles de 1512-1513, qui avaient tant intrigué les historiens de la Navarre. De ces sources diverses, M. B. a tiré un volume compact, nourri de faits, et sur quelques points absolument nouveau.

Les historiens goûteront surtout la savante discussion (p. 341-370) par laquelle M. B. établit, contrairement aux assertions des publicistes français, que Jules II a lancé une première bulle d'excommunication contre les rois de Navarre en 1512, et, contrairement aux assertions des Espagnols, que ce n'est pas la bulle *Exigit contumaciam*. Il y a eu en réalité trois bulles : 1^o la bulle *Pastor ille cœlestis*, du 21 juillet 1512,

1. M. B. avait déjà publié un rapport sur les archives de Pampelune et de Simancas (*Arch. des Miss.*, t. XVII).

dont l'authenticité n'est plus niable; 2° la bulle *Etsi ii qui christiani*, promulguée le même jour, et enfin 3° la bulle *Exigit* qui est du 18 février, non pas 1512, mais 1513. On appréciera également (p. 292) la démonstration de la fausseté du texte du traité de Blois publié par Ferdinand le 17 juillet 1512; M. B. donne le vrai texte. Signalons également les négociations de Madeleine de Viane avec Louis XI et Ferdinand en 1478-79 (p. 14-20), l'alliance austro-navarraise de 1506-1508 (p. 206-246), etc.

M. B. expose avec beaucoup de bonheur l'astuce des rois Juan II et Ferdinand d'Aragon, qui réussissent un instant à placer la Navarre sous leur protectorat et qui se la font adjuger par décision pontificale; les variations souvent perfides de la politique française, pour laquelle la Navarre n'est qu'un appoint. Louis XII, lorsqu'il est en bons termes avec les Rois Catholiques (déjà en 1497 Charles VIII avait proposé un partage de la Navarre), inquiète les souverains navarrais en protégeant leur puissant vassal, le comte de Lerin, en faisant traîner le procès de la succession de Foix. Enfin, il favorise imprudemment les ambitions de Ferdinand, en le mariant à Germaine de Foix, la sœur du compétiteur de Jean d'Albret et de Catherine. La France se rapproche ensuite de la Navarre, mais elle n'est jamais pour elle un allié sérieux; elle la pousse en avant lorsqu'elle veut faire la guerre à l'Espagne et la sacrifie à chaque traité, bien que les rois navarrais n'aient été excommuniés que comme fauteurs du schismatique Louis XII. La Navarre ne tirera pas plus de profit des singulières négociations entamées avec le gendre, puis avec le petit-fils de Ferdinand.

Ce qui ressort de ce livre, c'est que la Navarre était fatalement destinée à être écrasée entre ses deux grands voisins (la Savoie, placée dans une situation analogue, a survécu parce qu'il n'y avait pas de monarchie au sud des Alpes). Elle a perdu ses côtes dès le xii^e siècle. L'avènement d'une dynastie française, la maison de Foix, en 1479, implique la Navarre dans toutes les querelles entre la France, l'Aragon et la Castille. L'avènement des Albret (1484) aggrave la situation en donnant naissance à une guerre de succession.

M. B. n'a peut-être pas suffisamment rendu justice aux efforts tentés par les rois Jean et Catherine pour mettre un terme à l'anarchie navarraise. Dans son excellent tableau de leur administration (p. 160 et suiv.), il les dépeint un peu trop comme des souverains populaires, mais débonnaires. Lui-même, cependant (p. 163), les montre prenant, malgré les fueros, en dépit des réclamations des Cortes, des étrangers pour ministres et même pour vice-rois. D'après Yanguas (v^o *Fueros* et v^o *Cortes*) il nous apprend que « le principal rouage du gouvernement central devient désormais le Conseil royal (*el consejo real*) semblable au Conseil d'État ou du roi de nos Valois ». On pourrait le comparer également au conseil des rois castillans. Il juge les appels de la *Corte mayor* « qui, avant l'avènement de Jean et de Catherine, possédait la principale auto-

rité ». C'est donc bien une institution monarchique, surtout lorsqu'en 1508, un conseil privé est créé à côté de l'ordinaire. De même en 1511 les deux rois demandent aux Cortes une révision des fueros (Yanguas, p. 579), afin de supprimer les contradictions des lois entre elles. Mais deux choses surtout ont manqué aux Foix-Albret pour fondre ensemble leurs diverses possessions, pour réduire à la raison Beaumontais et Gramontais, pour pratiquer une politique indépendante : de l'argent et une armée permanente.

Signalons quelques incertitudes sur la chronologie de ces négociations embrouillées. P. 484, après avoir parlé de la clôture des conférences de Noyon, qui est du 14 août 1516, M. B. ajoute : « La reine Catherine... se décida à envoyer en Flandre, auprès de Charles lui-même, ses ambassadeurs Biaix et d'Asques. Leurs instructions leur enjoignaient, etc... ». Or il cite en note des instructions datées du 10 juillet ¹.

Je voudrais aussi indiquer à M. B. quelques documents qui lui permettraient de préciser ou de compléter ses découvertes. Il a eu communication du ms. Egerton 545. Mais ce manuscrit n'est pas le seul du Br. Mus. qui contienne des pièces relatives à son sujet. Le ms. Egerton 616 contient (f° 55) une lettre autographe de Jean d'Albret à Isabelle, datée de Pampelune, 27 juillet, sans millésime. Mais il y est question d'une récente grossesse de Catherine, et tout indique que la lettre est postérieure à celle par laquelle Isabelle félicitait Jean de la naissance de son fils Henri ; dans cette lettre (Boissonnade, p. 608) qui est du 2 juillet 1503, Isabelle écrivait qu'elle prenait part aux affaires des rois de Navarre « como si vosotros fuesedes nuestros propios hijos ». Jean répond du même style : « No dexare de cumplir lo que devo y como fijo », et plus loin : « Dessea servir a Vuestra Alteza como fijo : JOHAN ». C'est la belle époque de l'alliance navarro-castillane, qui devait se conclure définitivement à Medina, le 17 mars 1504. Jean parle de l'intervention des Rois Catholiques en faveur du comte de Lerin, et de l'arrivée à Pampelune d'un « don Johan », qui ne peut être que Coloma. Il semble donc que M. B. se trompait de quelques jours (p. 188, n. 1) en datant les instructions de Ferdinand à Coloma seulement de la fin de juillet, car cette lettre doit leur être postérieure. Jean se déclare prêt à accorder les demandes de Coloma et de Hontanon, c'est-à-dire à « surseoir à toute poursuite (p. 187) » contre le connétable. Dans le même ms. (f° 57) se trouve une lettre, également autographe, de Catherine à Ferdinand, lettre de condoléances au sujet de la mort de la reine de Portugal ; elle aussi lui promet service « como de verdadera fija. Vuestra fija CATALINA », et adresse sa lettre : « A muy poderoso my señor e (*sic*) padre, el señor rey de Castille ».

P. 207, M. B. signale, le 12 oct. 1505, l'envoi à Pampelune de Jean de Floyon, bailli d'Avesnes, chargé par Philippe le Beau de prier Jean

1. Pour en finir avec ces vécilles, pourquoi M. B. écrit-il partout : *Phaebus* ?

d'Albret « de bien traiter et entretenir son connétable de Lerin ». M. B. se demandait si cette requête était restée sans réponse. Il y a été répondu par un « Mémoire des plaintes que la Reyne de Navarre fait contre Louis de Beaumont, conte de Lerin, conestable de Navarre ». (Br. Mus. 21382, f^{os} 6 et 7, copie ancienne, datée 1505.) Ce Mémoire doit servir de lettres de créance « au sieur de Puyguion, allant auprès du Roy de Castille, archiduc comte de Flandre... Respondant par lad. créance au Roy susdit sur les lettres qu'il luy avoit pleu escrire en la faveur du conte de Lerin, qui luy avoit donné ou fait donner à entendre que les Roys de Navarre le vouloyent maltraiter... » Puyguyon, maître d'hôtel d'Alain d'Albret, avait été envoyé en Navarre le 15 mars 1505 (v. st.) ; il est probable qu'il alla de là vers Philippe, et que le document que nous venons d'analyser doit être daté du commencement de 1506.

M. B. nous donne, d'après un original de Pau, les curieuses lettres-patentes de Louis XII en faveur de ce Louis de Lerin qui avait réussi à gagner tout le monde à sa cause. Mais son argumentation aurait eu plus de force encore, s'il avait également publié la lettre de Louis XII à Jean d'Albret, dont le ton hautain, menaçant et outrageant en dit long sur l'hostilité du roi de France ¹. Ces quelques observations témoignent

1. Le Br. Mus. 21382 (f^{os} 4 et 5) contient deux copies du temps (de la même main) des lettres patentes du 12 oct. 1505. Au verso de chacune d'elles se trouve un « Double de la lettre du roy de France au roy de Navarre », dont voici le texte : « Mon cousin, j'ai esté adverty que, combien que mon cousin le conte de Lerin soit mon serviteur et en ma protection, ce neantmoins vous taschez et voulez le deffaire et endommaiger par voye de fait, que je trouve bien estrange ; toutesfoys que, sachant que je le tiengne et reppute pour tel et qu'il soit en ma protection comme dit est, vous ne voudriez aucune chose faire ne entreprendre alencontre de luy par voye de fait ne de force : et à ceste cause ay bien voulu vous en escrire, vous signifiant que je tiens ledit conte de Lerin mon bon serviteur et en ma protection et vous prie que vous ne vueillez par voye de fait faire ne entreprendre aucune chose alencontre de luy. Autrement je n'auroye cause de me devoir contenter de vous. Et à Dieu, mon cousin, qui vous doint ce que desirez. Escript au Plessis les Tours le xviii^e jour de juing. Votre cousin, Loys et eontresigné, Robertet. Et dessus : A mon cousin le roy de Navarre ». Cette lettre peut être de juin 1505, époque des négociations du mariage de Germaine, ou plutôt (le comme dit est semble se rapporter aux lettres patentes du 12 oct. 1505) de 1506, époque du procès du sire de Coarraze. — Citons aussi, à propos des négociations de 1516 avec Charles d'Espagne, cette lettre autographe de Catherine à Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie (Br. Mus., 21404, f^o 6) : « Madame, ma cousine, pour vous donner occasion de me avertir de vos nouvelles desqueles je desire souvant savoir, autant que de personne que je sache en ce monde, vous ay voulu par ce porteur escrire, et aussi pour vous remercier du bon vouloir que par effet tousjours avez montré en mes affaires. Je vous pryé tant que faire je puy que ne vous ennuyez, mais y vueillez continuer ainsi que de vous j'ay ma parfaite fiance, vous avisant, madame ma cousine, que cil est plaisir que je vous puisse faire, en men avertissant seray joyeuse de l'accomplir, et le feray du meilleur de mon cuer, aidant nre seigneur, auquel je pryé, madame ma cousine, vous donent (*sic*) l'accomplissement de tous vos bons désirs. A Pamplone ce xvii^e jour de aoust (en toute vore bone | cousine | CATALINA. A madame ma | cousine madame | de Savoye. » Cette lettre doit être postérieure à la mort de son mari (17 juin 1516) ; or Catherine mourut le 12 février 1517 : la pièce est donc sans doute d'août 1516, écrite quatre jours après la clôture des secondes conférences de Noyon.

de l'estime où nous tenons ce livre qui, avec quelques additions, deviendra une exposition définitive du sujet.

H. HAUSER.

633. — *Les stances libres dans Molière*, par Charles COMTE, professeur au lycée Hoche, 1893, in-8 de 188 p.

Par une minutieuse analyse de l'*Amphitryon* qui aurait peut-être pu être condensée en moins de 88 pages, in-8¹, M. Charles Comte est arrivé à constater que cette pièce de Molière, réputée écrite en vers libres, est entièrement composée de « stances » à quatre rimes — deux masculines et deux féminines se succédant ou alternant dans un ordre variable (a b a b — ou a b b a etc., quelquefois a b b a — a b a b b a etc.). « La rime, dit M. Comte, change dès que l'on passe à une autre idée, à une façon nouvelle d'envisager la même situation, à une émotion ou à un sentiment différent ; si bien que pour diviser *Amphitryon* en groupes logiques, ou pour en faire une analyse très complète et très exacte, analogue à un *scenario* qui s'échangerait entre un musicien et un librettiste, on n'aurait qu'à couper la pièce en tranches de rimes, en marquant une séparation après chaque groupe complet. L'abondance des rimes répétées signifierait à divers endroits l'importance d'un même thème longuement développé. » L'auteur oppose ce genre de composition métrique à celle des fables de la Fontaine où le plus souvent les rimes empiètent l'une sur l'autre et empêchent la division en stances aussi simples que celles de Molière. L'observation est ingénieuse et exacte. Nous ferons une objection au terme de *stances* appliqué au système employé par l'auteur d'*Amphitryon*. La stance, ou la strophe (que M. C. voudrait distinguer de la stance) nous paraît devoir désigner un *schema* métrique qui se répète périodiquement semblable à lui-même et non un simple groupe de vers de mesures diverses seulement unis par l'uniformité des rimes, qui ne se reproduit pas dans un ordre régulier, comme c'est le cas ici. Il vaudrait mieux conserver à un ensemble de ce genre le nom de système ou de groupe (que l'auteur emploie dans les lignes citées plus haut) ou lui attribuer la désignation de *laisse* que les philologues appliquent aux séries poétiques du moyen âge, marquées par une rime homophone. Molière s'est-il enfermé volontairement et de propos délibéré dans un système de ce genre en composant *Amphitryon*, ou l'instinct du théâtre et des nécessités de clarté et de portée dans le débit prosodique qui convenaient au sujet, l'y a-t-il conduit inconsciemment ? C'est ce qui ne paraît pas très clair, même après l'exposé si judicieux de M. Comte. Celui-ci fait bien observer que dans *Psyché* il ne s'est pas astreint à un système aussi simple et a parfois entremêlé les rimes, ou

1. L'étude de M. Comte porte surtout sur l'*Amphitryon* et ne s'occupe qu'incidemment de *Psyché*.

fait des vers à rimes plates, deux par deux. On sait combien la versification de *Psyché* a été précipitée. Il ne faudrait donc pas y chercher trop d'arguments. D'ailleurs dans les parties purement de dialogue qui sont de Molière, il a le plus souvent suivi le système à deux couples de rimes d'*Amphitryon*.

M. C. fait cependant la juste remarque qu'un des indices qui prouvent que Molière avait bien l'intention de diviser cette dernière pièce en groupes est que de l'un de ces groupes à l'autre il n'observe que très irrégulièrement la règle de l'alternance des rimes féminines et masculines, qui est en général suivie dans *Psyché*. Sur 417 groupes de rimes il y a 58 violations de la règle de l'alternance d'une strophe à l'autre (c'est M. C. qui les a comptées). M. Comte admet que « l'alternance obligatoire dans une suite de vers, cesse de l'être dans une suite de stances ou de strophes ». Il cite à l'appui Malherbe qui a fait plus de huit pièces où l'alternance n'est pas observée entre deux groupes, Corneille qui y a dérogé dans l'*Imitation*, Racine dans les chœurs d'*Esther*. Il aurait pu y joindre quelques strophes de Lamartine et de C. Delavigne. Ce sont cependant des exceptions dans les strophes classiques. Quant à l'école moderne elle n'a pas conservé cette liberté plus que d'autres, qu'elle a sacrifiées à un désir exagéré de rigorisme. Je ne crois pas que Hugo, Gautier, Leconte de Lisle, et l'école parnassienne tout entière aient jamais fait des strophes *mffm*, *mffm*, ce qui serait cependant bien logique. Quelques novateurs contemporains ont repris cette liberté : nous les en félicitons.

E.

634. — *Geschichte der Gelehrtheit* von C. M. Wieland seinen Schuelern dictiert, hrag. von. L. HIRZEL. Frauenfeld, Huber, 1891. In-8, x11 et 81 p.

Wieland dictait en 1754 un cours de littérature à quelques jeunes gens de Zurich. Une copie de ce cours a été retrouvée par M. Hirzel qui la publie aujourd'hui. Wieland avait protesté en 1795 contre cette publication; lorsqu'il sut que Konrad Ott, son ancien disciple, projetait de faire paraître ses leçons, il s'écria que la chose était absurde, qu'il n'entendait pas la plaisanterie sur ce chapitre, qu'il ferait une très vigoureuse protestation dans toutes les langues du monde. Et, de fait, c'était lui jouer un mauvais tour que de publier ces « cahiers » qu'il avait dictés à l'âge de vingt-trois ans. De nos jours, où l'on étudie de très près la jeunesse de Wieland, on accueillera volontiers cette *Geschichte der Gelehrtheit* qui renferme, à côté de notices sommaires et insignifiantes, quelques jugements curieux, notamment sur Juste Lipse (p. 75-77) et qui, d'ailleurs, est un document important pour l'histoire de l'enseignement.

A. C.

635. — Emile GRUCKER. *La Dramaturgie de Lessing, Corneille, Aristote et la tragédie française*. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893. In-8, 49 p.

M. Grucker nous montre d'abord pourquoi Lessing a porté sur *Polyeucte* et *Rodogune* l'effort de sa critique. C'est que Lessing regarde le personnage de Polyeucte comme un faux martyr et un « saltimbanque » ; c'est qu'il prend Corneille au mot, affecte de le croire sur parole, — aux yeux de Corneille lui-même *Rodogune* est son chef-d'œuvre — et s'attache à prouver que *Rodogune* est une mauvaise pièce pour condamner ainsi tout le théâtre cornélien et avec lui toute la tragédie française. Mais la véritable campagne est celle que Lessing dirige contre le système dramatique de Corneille exposé dans le *Discours sur le poème dramatique* et le *Discours de la tragédie*. Dans cette lutte, Aristote est son puissant auxiliaire ; Lessing s'appuie sur la définition aristotélique de la tragédie, prouve que Corneille l'a mal comprise, et que par suite la tragédie française ne peut être la vraie tragédie. Cette discussion du critique allemand est longue, laborieuse. M. G. la suit pas à pas et la résume, la commente avec autant de clarté que de finesse. Il examine surtout l'explication de la *catharsis* que Lessing oppose à celle de Corneille comme la traduction exacte d'Aristote et la seule définition de la tragédie ; il prouve que cette explication soulève de grandes objections et que, loin de clore le débat, elle l'embarrasse de nouvelles difficultés ; « cette quadruple purgation donne à la tragédie un but exclusivement moralisateur et pédagogique ; elle en exclut complètement l'élément esthétique... Voilà le théâtre transformé en une sorte de maison de santé où l'on traite tantôt l'anémie, tantôt la pléthore de crainte ou de pitié dont nous pouvons être affligés » (p. 30). M. G. avoue préférer aux arguments de Lessing ceux de Corneille ; le goût de notre siècle, disait le vieux tragique, n'est pas celui d'Aristote ; M. G. regarde justement cette déclaration de Corneille comme la meilleure réponse qu'on puisse faire aux subtilités de Lessing ; « nous osons dire, dût l'ombre de Lessing en frémir d'indignation, que de Corneille et de lui, c'est encore Corneille qui a le mieux compris dans quel esprit un poète moderne peut et doit se servir des théories d'Aristote. De tous les genres littéraires, le drame est le plus complexe et le plus compréhensif. Il agit sur notre être tout entier. Ses effets sont infiniment variés. Vouloir, comme le fait Lessing, les condenser tous en une formule inflexible et absolue, c'est tenter l'impossible. Il faut renoncer à donner une définition complète, je ne dis pas de la tragédie, mais de ses effets, car aucune ne les épuise ; ou bien il faut les accepter toutes, car chacune à son tour nous fait connaître un des côtés par où la tragédie agit sur notre âme. Celle d'Aristote contient une part de vérité ; elle peut trouver son application au théâtre moderne, à condition qu'on ne s'en tienne pas minutieusement à la lettre, qu'on la prenne dans son sens le plus large, le plus philosophique » (p. 35-38). Très justement M. G. reproche à Lessing de n'avoir pas apporté dans sa polémique dramatique l'indépendance de jugement et le haut esprit de tolérance que le critique mon-

trait dans sa polémique théologique ; il le blâme de n'avoir pas compris qu'il y a place pour plus d'un système dans le domaine de la poésie, qu'il y a plusieurs manières également belles de réaliser le même idéal, et qu'on peut être un vrai poète tragique sans adopter le *Credo* aristotélilien ; « Lessing, dit-il joliment, agit à l'égard de Corneille comme le fanatique pasteur luthérien devait, un peu plus tard, agir à son égard ; il est le Götze de la tragédie. » Citons encore cette remarque du savant et sagace professeur, que Lessing n'a pas compris notre théâtre classique ; qu'il a vu dans la tragédie française une imitation de la tragédie antique, et non une création originale, moderne, où la tradition classique s'unit avec l'esprit de la société du *xviii*^e siècle ; qu'il aurait dû constater qu'elle a un caractère spécifique, vraiment français et national, et, pour cette raison, en déconseiller l'imitation, la repousser, la « reconduire au-delà de la frontière en la couronnant de fleurs ». (p. 45) : Mais Lessing condamnait Corneille, parce que Corneille péchait contre les règles d'Aristote, aussi absolues, aussi immuables que celles d'Euclide ; il attaquait notre tragédie, et non notre comédie ; il combattait Voltaire surtout comme auteur tragique, et dans sa polémique contre la tragédie française, il empruntait ses meilleurs arguments à des Français, à Voltaire, à Diderot, à Saint-Évremond ; « c'est comme si Arminius avait, pour combattre les Romains, enrôlé dans son armée des généraux et des officiers romains » (p. 47). C'est encore là une délicate et neuve réflexion de M. Grucker : la passion patriotique n'a eu qu'une faible part dans la polémique de Lessing ; la *Dramaturgie* n'est pas un Rossbach, ni Lessing, un Arminius ; s'il eût voulu fermer la littérature allemande à l'invasion étrangère, il eût déclaré la guerre à la comédie par qui « la contagion de l'esprit étranger se communique plus sûrement » ; en somme, Lessing n'a pas su choisir le seul terrain où il était inattaquable et invincible, celui de la nationalité. Cet excellent travail de M. G. fait suite à une autre étude qu'il a tout récemment publiée sur le *Laocoon* ; ce sont deux chapitres tout faits qui appartiennent évidemment à un ouvrage sur Lessing ; nous comptons que cet ouvrage paraîtra bientôt et qu'il formera le second volume si impatiemment attendu par les amis et élèves de M. Grucker, de son *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*.

A. CH.

000. — E. T. HAMY. *Les derniers jours du Jardin du roi et la fondation du Muséum d'histoire naturelle*. Paris, Impr. nat. 10 juin 1893. Grand in-fol, 162 p.

Le Jardin du Roi, administré par Buffon, fut, après la mort de son illustre intendant (16 avril 1788), donné à Flahaut de La Billarderie, le premier mari de M^{me} de Souza. Ce La Billarderie n'entendait rien à ses fonctions, et ce fut Thouin, le jardinier en chef et l'infatigable

auxiliaire de Buffon, qui se chargea d'une partie des comptes du nouvel intendant. Vint la Révolution. Le comité des finances de l'assemblée nationale voulut faire des réformes, diminuer le traitement de l'intendant, supprimer ou créer certaines places. A leur tour, les *officiers* du jardin présentèrent un projet de règlement qu'ils avaient adopté unanimement : plus de jardin ni de cabinet, un Muséum d'histoire naturelle au but clairement défini, égalité des droits et des appointements, les professeurs (et non plus les *officiers*) choisissant et présentant un sujet pour chaque place vacante, plus d'intendant, le directeur, qui sera Daubenton, élu par les professeurs. Mais la Constituante et la Législative négligèrent de s'occuper du Muséum. La Billarderie ne donna sa démission qu'au milieu de 1791, et le ministre de l'intérieur, Terrier-Monciel, le remplaça non point par Daubenton, mais par Bernardin de Saint-Pierre. On ne le croirait guère, Bernardin fut un administrateur économe et prévoyant ; Thouin, que Roland consultait en secret, fit l'éloge de Bernardin et demanda qu'il fût conservé jusqu'à ce que la Convention eût statué sur l'organisation du Jardin des plantes. Le décret du 10 juin 1793 respecta cette organisation ; la veille, Lakanal avait vu Daubenton et rédigé son rapport en remaniant à la hâte et en abrégant le projet de règlement présenté par les *officiers* à la Constituante. Tels sont les faits que nous retrace M. H. au cours de l'intéressant travail qu'il a publié cette année dans le volume commémoratif du centenaire de la fondation du Muséum. Mais nous n'avons pu, en cette brève analyse, exposer une foule de détails curieux que le savant professeur a tirés des cartons des Archives nationales. Nous nous bornerons à citer les pages consacrées à d'Angiviller, le frère de la Billarderie, à Condorcet à qui le vieil intendant avait promis la survivance de son emploi, à Thouin dont M. H. loue avec tant de raison l'activité intelligente et féconde (p. 40), à Bernardin de Saint-Pierre qui envoie au ministre le 25 décembre 1792 un rapport très intéressant, très détaillé qui permet de reconstituer la physionomie de l'ancien Jardin (p. 54). Un des endroits les plus remarquables du volume et qui témoigne d'un véritable talent d'historien, c'est la description du Jardin du roi, tel que Buffon l'avait laissé ; à côté des agrandissements et des transformations des jardins, des accroissements des bâtiments, M. Hamy montre un enseignement fort restreint et fort incomplet.

A. Ch.

-
637. — *Der Briefwechsel der Brüder J.-P. Müller u. Joh. von Müller* 1789-1809, hrsg. von Ed. HAUG. Frauenfeld, Huber, 1891-1892. 2 vol. 440 et 134 p. 12 fr. 50.

M. Haug nous donne dans ces deux volumes les lettres adressées par Jean George Müller à son célèbre frère Jean de Müller pendant vingt ans, de 1789 à 1809. Le premier contient les lettres ; le second, les *notes*

où l'éditeur nous renvoie aux lettres de Jean de Müller déjà publiées, (tomes V-VII des œuvres complètes) ou bien nous communique de nombreux passages de ces lettres, voire des lettres entières qui n'avaient pas encore paru :

Les deux frères se montrent dans cette correspondance tels qu'ils étaient : Jean, grand historien et malheureux politique, esprit ardent, plein d'éclat et de feu, caractère indécis, voulant le bien, trop faible pour l'exécuter, arrêté à tout instant par l'amour-propre et l'orgueil, s'élevant très haut, dirigeant les grandes affaires, et cependant pauvre au milieu de sa richesse apparente, dégoûté et désabusé au milieu des satisfactions du pouvoir. George, au contraire, est un caractère : il paraît d'abord incertain, timide ; mais peu à peu, il se trempe, s'aguerrit ; le savant devient homme d'action ; il aide ses compatriotes de ses conseils et de sa plume ; il étend son influence de Schaffhouse sur toute la Suisse, jusqu'en Allemagne ; avec cela, modeste, plein d'admiration pour son frère qu'il suit de loin dans sa périlleuse carrière avec une sorte d'angoisse, non sans lui crier gare et sans lui donner de précieux avis.

Mais ouvrons le volume et citons en quelques passages pour mieux faire comprendre l'importance historique de la publication. George Müller applaudit au 14 juillet ; il acclame la Révolution française et déclare que la lutte pour la liberté est le plus beau spectacle qu'il connaisse ; il a tout d'abord une impression « avantageuse », assure que la Providence favorise singulièrement la cause des nouveaux principes et que l'assemblée, après l'événement de Varennes, s'est conduite résolument, parfaitement. Lorsqu'il apprend que les rois envahiront la France, il dit que personne n'a le droit de s'immiscer dans les affaires defamille, que la guerre ainsi entreprise est criante (*ein crierter Krieg*), et que la coalition mérite la défaite, qu'il y a en elle *confusio divinitus missa*. Rien n'égale son enthousiasme pour Lafayette « un des acteurs les plus intéressants de la tragédie », et qu'il nomme son idole, ou le Timoléon français, ou encore le célèbre enthousiaste. Il méprise et hait les émigrés qu'il voit à Bade, à Constance, à Frauenfeld, dénonce leur insolence, leur ingratitude, leurs débauches ; quelques-uns, dit-il, devraient être envoyés à la Nouvelle-Zélande ou à Batany-Bay. Bientôt son enthousiasme révolutionnaire se refroidit et tombe. Il abhorre l'anarchie ; il pousse un cri d'horreur en lisant le récit des massacres de septembre « que Dieu châtie ces tigres furieux et que le sang des martyrs qu'ils ont versé les poursuive à jamais » ! ; il est désormais de cœur avec les alliés, il leur souhaite la victoire, glorifie les succès de Cobourg et de Wurmser. Mais après quelques revers, les Français ont le dessus, et George Müller se lamente : le poison se répand partout et envahit l'Europe ; l'avenir s'assombrit ; de lourds orages s'approchent ; les « ennemis héréditaires de l'Allemagne, de l'humanité et de la religion » vont tout bouleverser ! Et les voici en Suisse ; « tous les gouvernements

sont renversés, écrit George le 3 février 1798 ; Bâle a commencé, et dans le cours de cette semaine, les autres ont suivi. Nos paysans réclament la liberté et l'égalité, ces mots enchanteurs. »

C'est ainsi que George Müller commente les événements, à mesure qu'ils se produisent, et ses lettres de l'année 1798 sont sûrement une des meilleures sources qu'on puisse consulter pour écrire l'histoire de la république helvétique. Mais il n'aime pas les Français : *Dominus liberet nos a Gallis*, écrit-il une fois, et il les nomme *Räuber*, *Gauner* ; il les voit de près, admire leur discipline, trouve dans le nombre des hommes de cœur, et ne peut s'empêcher de louer « *die Honnêteté des françoisischen Militaire* » ; il vante leur bravoure, leur orgueil qui leur fait mépriser l'adversaire, leur haine du sans-culottisme et du terrorisme ; de pareils hommes lui semblent invincibles et il dit à leurs officiers qu'il regrette de n'avoir pas d'ami à Constantinople, qu'ils iraient sûrement porter à cet ami les compliments de George Müller. Toutefois il aimerait mieux vivre sous la domination turque que sous la domination française ; le « système français » lui semble *infernal* et il finit par s'écrier que tout ce que font les Français, est « masque, avarice, orgueil, cruauté, grossière inhumanité ».

On nous dispensera d'insister davantage. Mentionnons encore les lettres de l'année 1799 où l'on trouve quelques détails piquants sur la campagne des Russes, nombre de témoignages intéressants sur Herder et Lavater, ainsi que sur l'archiduc Charles et les généraux autrichiens et dans les notes, une lettre poignante du domestique de Jean de Müller qui retrace la situation malheureuse de son maître. Une excellente table des matières termine le second volume. Tous les historiens s'associeront à nous pour remercier M. Haug des soins, de l'exactitude, de la conscience scrupuleuse qu'il a mis dans cette publication si utile et si instructive.

A. CH.

638. — *Geschichte des Feldzuges von 1800 in Ober-Deutschland, der Schweiz und Ober-Italien*, von Reinhold GÜNTHER. Frauenfeld. Huber. 1893. In-8, 210 p. 3 fr. 40.

L'auteur de ce livre est un officier de l'armée suisse qui vit à Ascona, dans le canton du Tessin, loin des archives et des bibliothèques. Mais, s'il n'a pu consulter les archives de notre dépôt de la guerre, il a consulté toutes les sources imprimées — qu'il apprécie avec bon sens dans sa préface, sans même nommer Thiers — et son travail, bien qu'il ne soit pas définitif, a mérité un des prix décernés par la Société des officiers suisses. M. Günther a divisé sa matière en six chapitres : introduction, le siège de Gênes, Marengo, les combats sur le Danube, Hohenlinden, la campagne d'hiver en Italie. Ces chapitres sont suivis de remarques, tirées des textes consultés et relatives surtout à ce que M. G. nomme le

« culturgeschichtliche Costüm » de la campagne ; d'un tableau chronologique ; d'une sorte de dictionnaire biographique des généraux cités (où il y a beaucoup d'erreurs) ; d'une carte d'ensemble et des deux plans de Marengo et d'Hohenlinden. Quoique chargée de détails, l'étude de M. G. se lit avec intérêt. On y discerne l'importance extrême de Marengo, et si les combats qui précèdent la bataille de la Bormida, sont d'importance secondaire, si le siège de Gênes, si la campagne dans le sud de l'Allemagne, si les opérations de Macdonald et de Brune forment en quelque sorte des guerres isolées et spéciales, les marches à travers les Apennins et le passage du Splügen montrent, de la façon la plus saisissante, la différence entre Français et *Kaiserliks*. L'armée impériale n'est qu'une « machine lourde et rouillée » : le commandement en chef manque d'indépendance ; les généraux n'ont pas d'initiative ; les troupes ne sont faites ni pour l'attaque ni pour la défense ; on veut tout observer, tout couvrir ; on éparpille les forces, on ne les concentre qu'avec lenteur et difficulté, on ne les emploie pas à propos ou en nombre suffisant. Chez les Français, au contraire, ne règne qu'une volonté, celle de Bonaparte ; ses lieutenants lui obéissent ; il use sans égard, sans ménagement, de toutes les ressources dont il dispose ; il n'agit pas selon la routine, sans pourtant manquer de prévoyance. Seul, Moreau est encore un peu pédantesque et tombe parfois dans les défauts de la vieille école qui regardait comme un crime la poursuite énergique de l'ennemi battu ; il doit ses succès, dit M. Günther, aux efforts et aux talents de Lacourbe et de Richepanse ainsi qu'à l'absolue incapacité de ses adversaires. Si l'on nous permet d'insister encore sur quelques points de ce remarquable travail, nous signalerons les pages consacrées au passage du Saint-Bernard, à l'épisode du fort de Bard et à la bataille de Marengo. M. Günther a très exactement décrit la physionomie des lieux (p. 87), retracé d'une façon vive et attachante les péripéties de l'action, assigné avec justesse et justice leur rôle aux principaux personnages ; c'est ainsi qu'il nomme Kellermann le véritable vainqueur de Marengo.

A. C.

639. — *La Dalmatie, de 1797 à 1813*, par l'abbé Paul PISANI, professeur à l'Institut catholique. Paris, Picard, 1893, in-8r xxxvi et 491 p.

M. Pisani nous raconte dans ce gros livre un des plus intéressants chapitres de l'épopée napoléonienne, l'histoire de la domination française en Dalmatie. Il n'a ménagé ni son temps ni sa peine pour bien traiter son sujet. Pendant tout un hiver il a parcouru les deux cent mille pièces qui sont renfermées aux archives de Zara et qui contiennent le plupart des matériaux utilisés dans son livre. Il a fait d'autres recherches à Paris aux Archives nationales et dans celles de nos ministères, à Vienne, à Laybach, à Trieste, à Raguse, etc. Il rend hommage à son devancier, M. Erber, qui a consacré un fort volume aux mêmes événe-

ments (*storia della Dalmazia dal 1797 al 1814*); mais son travail n'est pas une édition de celui de M. Erber en langue française; son point de vue et ses conclusions diffèrent des conclusions et du point de vue de son confrère de Zara; il a pu approfondir certains côtés que le fonctionnaire autrichien avait dû négliger.

M. P. donne d'abord la description géographique de la contrée. Puis il retrace l'état de la Dalmatie sous la domination vénitienne : bonnes institutions, les villes et communautés presque indépendantes, les privilèges locaux presque partout respectés, un personnel administratif peu nombreux et peu encombrant, bien que vivant sur le pays, les habitants laissant tomber dans l'oubli les lois mêmes qui leur sont avantageuses, une population rebelle à toute innovation, imbue de préjugés à demi sauvages, refusant d'être civilisée, si bien que les Vénitiens renoncent à introduire le progrès en Dalmatie.

En 1797, le pays devient autrichien, et les officiers et soldats qui naguère servaient Venise, prennent parti dans les régiments impériaux après avoir fait leurs adieux à l'étendard de Saint-Marc qu'ils baignent de leurs larmes (p. 35). M. P. expose les difficultés que rencontra la nouvelle administration, la méthode qu'elle appliqua pour organiser la province, le parti qu'elle tira des ressources mêmes de la Dalmatie, les remèdes qu'elle voulait apporter aux abus. Il divise l'histoire de cette administration en quatre phases de caractère bien déterminé et que nous nous contenterons, à notre tour, de désigner par des noms : d'abord le comte de Thurn; puis l'archiduc Charles; puis Carnea-Stefaneo et Goëss; enfin le général Brady. En somme, les Autrichiens n'ont pas trop innové; seul, Goëss, « homme pratique, doublé d'un homme de cœur », tenta des réformes, essaya de secouer la torpeur des magistrats, de saper les privilèges de la noblesse, de prendre leurs biens aux corporations et au clergé; il ne réussit qu'à se faire universellement détester, et son successeur, le général Brady, n'eut d'autre mission que de préparer la défense et de former des troupes, sans toucher à l'organisation.

De 1806 à 1809 la Dalmatie fut une dépendance du royaume d'Italie. Deux personnages l'administrèrent : Dandolo et Marmont, tous deux intelligents et actifs, tous deux remplissant leur tâche d'une façon remarquable, l'un dans l'ordre administratif, l'autre dans les affaires militaires. Qui ne sait que Marmont fit tracer et exécuter un réseau de routes qui faisait absolument défaut et qui rendit aussitôt au pays un incontestable service? Quant au provveditore, Dandolo, il eut, il est vrai, des faiblesses, des rancunes, des jalousies; quelques-unes de ses théories reposaient sur de faux principes; il s'abandonnait parfois à de chimériques illusions; mais il avait des vues larges et élevées; il était intègre, bienfaisant, fidèle; il dépensa une partie de son patrimoine au service de la cause qu'il avait embrassée; il fit plus que son devoir. Il organisa l'administration provinciale et les tribunaux, il mit en activité une partie du code Napoléon, il termina par des rescrits plusieurs affaires embarrass-

santes, il améliora le sort des détenus, il se montra financier de grand talent, etc. Dandolo, dit M. P. (p. 333), « voulut et chercha le bien sans pouvoir toujours le trouver; il y eut des côtés bien mesquins dans son caractère, comme il y en eut de très nobles; il y a toujours des petitessees dans l'homme, même dans le grand homme ».

Dandolo s'imagina, en effet, qu'il avait la préséance sur Marmont et il exigea de lui la subordination qu'un provéditeur exigeait des généraux vénitiens. Marmont, dont M. P. nous fait un curieux portrait assez peu conforme aux *Mémoires* (p. 193), n'était pas homme à laisser diminuer son autorité par un autre, surtout quand cet autre était un civil et un Italien. Un conflit s'éleva. Chacun revendiquait le droit d'imposer son opinion sur la direction générale des affaires, sur les relations avec les voisins, Autrichiens et Turcs, sur les questions mixtes, logement et nourriture des troupes, fonctions des *pandours* à la fois gendarmes et agents du pouvoir judiciaire, conscription. « Du choc de deux volontés énergiques, de deux vanités rivales, et aussi de deux amours propres chatouilleux, sortit une furieuse tempête qui dura jusqu'à ce que l'un des adversaires abandonna le champ de bataille. Dandolo et Marmont ont toujours cru agir pour le service de l'Empereur, la gloire de la France et le bien de la province; mais les bonnes intentions ne suffisent pas pour que le bien se fasse, et le conflit de ces deux hommes fut l'un des facteurs qui amenèrent la désaffection des Dalmates et la ruine de l'influence française » (p. 194).

En 1809, Dandolo partait. Marmont était créé maréchal et gouverneur des provinces illyriennes, vice-roi des Slaves de l'empire napoléonien qui formaient ainsi, entre l'Italie et les pays autrichiens, une sorte de principauté autonome, un confin militaire, une *marche*; « vous serez le margrave », avait dit l'empereur à Marmont. Et Marmont sut se faire aimer des Dalmates; Pellenc assure que le maréchal a conçu, préparé ou tenté tous les projets utiles au pays, et que s'il accordait un peu facilement sa confiance, tout instrument devenait bon entre ses mains. Mais les vues de Napoléon changèrent bientôt. Jusqu'alors la Dalmatie avait une grande importance stratégique et renfermait une véritable armée; on ne demandait aux habitants que de ne pas s'insurger et de payer les impôts; on leur laissait leurs anciennes lois. Après 1809, la Dalmatie n'est plus qu'un appendice des provinces Illyriennes, et l'attention du gouvernement se reporte sur Laybach, Trieste et Fiume. Un décret en 18 titres détruisit la brillante conception du margraviat. Plus d'État militaire qui gardait les frontières de l'empire; l'Illyrie devenait un groupe de départements; le gouverneur général était réduit au rôle de préfet et au métier d'employé, relevant des ministres, assisté de conseils, ne signant rien que sur la proposition de tel ou tel de ses subalternes (p. 339). Marmont donna sa démission; il fut remplacé par Bertrand, puis par Junot, puis par Fouché. Les intendants généraux des finances furent chargés d'introduire coûte que coûte les lois françaises; c'étaient

des auditeurs au Conseil d'État qui avaient du talent, un beau nom, de la fortune, des connaissances variées, une certaine audace qu'ils prenaient pour de l'expérience, l'ardeur de la jeunesse; mais l'Illyrie pouvait-elle recevoir des institutions calquées sur celles de la France? M. P. analyse longuement le décret du 15 avril 1811 qui portait organisation de l'Illyrie, et qui substituait le système de l'assimilation absolue au régime mitigé suivi pendant les quatre premières années, de 1806 à 1810. Il rappelle ce mot de l'intendant de Zara, que « les lois de l'Europe sont peut-être trop rigoureuses en ce pays »; il montre qu'il fallait à la Dalmatie, non pas la loi française, mais la loi nationale, modifiée, codifiée, toujours empreinte des traditions historiques et religieuses; « on crut devoir sacrifier à l'uniformité, idole des centralisateurs, et de même qu'un Dalmate et un Normand, habillés en soldats, se ressemblent en tout point, on crut qu'on pourrait faire endosser à toute cette province des mœurs nouvelles en la mettant sous le régime du Code Napoléon » (p. 398).

Chemin faisant, M. P. a raconté, non sans agrément et vivacité, les opérations militaires dont la Dalmatie est le théâtre, soit sur la frontière de Croatie, soit sur celle du Montenegro, soit de Trieste aux Bouches de Cattaro ¹. Il retrace les faits et gestes de Molitor, l'occupation de Raguse transformée en prise de possession définitive, la campagne de 1809 où Marmont traverse la Croatie, et, en quatorze jours, après sept combats, trouve ouverte devant lui la route qui lui permet de faire sa jonction avec l'armée d'Italie, les succès des Anglais sur les côtes, leur victoire navale de Lissa qu'ils durent à la supériorité de leurs officiers, de leurs marins et de leurs navires, leur établissement dans les îles. Le volume se termine par l'arrivée des Autrichiens en Dalmatie : ils pénètrent le 18 août 1813, au lendemain de la rupture des négociations de Prague, dans les provinces illyriennes; ils s'emparent de Zara le 5 décembre, et de Klissa le 30; ils prennent Raguse le 28 janvier 1814 ².

Ce très méritoire ouvrage a coûté six années de recherches et de voyages. C'est le meilleur, c'est le seul travail français que nous ayons sur l'histoire de nos armées et de notre administration en Dalmatie. Il montre avec les plus grands détails comment nous avons acquis, gouverné et perdu cette fraction de l'Empire napoléonien, qui, après tout, n'était pas une quantité négligeable. M. P. a fait remonter le début de cette histoire, non à 1806, mais à 1797, au moment où le pays échappe à la domination vénitienne. Il a eu raison : commencer au traité de Presbourg, c'était supprimer le premier acte ou l'exposition de la pièce. On voit ainsi pourquoi la contrée presque entière s'est soulevée à l'apparition de

1. Et non du Cattaro, comme dit toujours Thiers qui voit sans doute dans Cattaro un cours d'eau!

2. P. 343, Coffinhal, n'était pas « conventionnel » par cela même qu'il était « vice-président du tribunal révolutionnaire ».

quelques compagnies autrichiennes, pourquoi les Français ne possédaient dans l'automne de 1813 que le terrain dominé par leurs canons, pourquoi les troupes croates ont fait défection et amené la prompte capitulation des places fortes. Si François II a été salué comme un libérateur et son autorité acclamée partout sans la moindre résistance, c'est qu'il avait eu la Dalmatie pendant près de neuf années et que, durant ce temps si court, les Dalmates s'étaient profondément attachés à la dynastie de Habsbourg qui les avait laissés dans le *statu quo* ; car, s'il y eut parmi les fonctionnaires et administrateurs autrichiens des hommes éclairés, pleins des plus nobles intentions, animés du désir sincère d'initier les Dalmates aux principes du progrès, ils ne tardèrent pas à se décourager et à se raviser. Les Français au contraire — et c'est un des principaux mérites de M. P. d'éclairer ce point et de le mettre en pleine lumière — les Français ont voulu modifier les mœurs du pays, et ils ont mis leurs lois en vigueur ; ils ont, à partir de 1810, établi un régime assez semblable à celui qui fonctionnait dans les autres parties de l'Empire ; mais les résultats qu'ils obtinrent étaient plus apparents que réels ; « au lieu d'incorporer les populations, on en fit des révoltés ; en attendant l'appel aux armes, les Dalmates se mettent le plus qu'ils peuvent en dehors des rouages administratifs dont ils ne comprennent pas et ne veulent pas comprendre le mécanisme ; ils se tiennent à l'écart, considérant avec une terreur instinctive cette redoutable machine dont, avec leurs idées simples et courtes, ils ne voient que deux fonctions : conscription et impôt ».

A. CHUQUET.

640. — **Vignols, Les Prussiens dans l'Ille-et-Vilaine.** Rennes, Plichon et Hervé, 1893. In-8, 69 p.

C'est aux archives de Rennes que M. Vignols a recueilli les textes relatifs au séjour du 6^e corps prussien en 1815 dans tout le département d'Ille-et-Vilaine (moins la partie septentrionale de l'arrondissement de Saint-Malo). Le studieux chercheur retrace les nombreuses difficultés que souleva cette occupation de territoire, les exigences de l'envahisseur qui se plaignait de n'avoir pas du pain blanc de qualité supérieure (p. 29), les obstacles qu'apportaient au règlement des fournitures le désarroi général et la détresse des caisses publiques. Les Prussiens ne subirent aucune provocation, ne rencontrèrent aucune résistance ; il n'y eut contre eux, dans l'Ille-et-Vilaine, que deux ou trois tentatives ; mais ils ne s'abstinrent pas toujours de violences et de vols ; les officiers frappaient les maires ; les soldats battaient et pillaient l'habitant (p. 56-59), et lorsqu'ils partirent, les autorités les félicitèrent de leur excellente discipline ! Le travail de M. V. se termine par une note assez importante. Pourquoi le Morbihan ne fut-il pas envahi ? On a dit que les Prussiens avaient reculé devant une menace du général royaliste de Sol de

Grisolle; une lettre de Tauentzien, trouvée par M. Vignols, démontre que le général prussien consentit à laisser aux bandes qui se qualifiaient pompeusement d'armée royale, leurs cantonnements du Morbihan.

A. C.

641. — **Geschichte des Socialismus und neuen kommunismus** von Dr. Otto WARSCHAUER, professor der Staatswissenschaften an der Technischen Hochschule zu Darmstadt. Erste Abtheilung : Saint-Simon und der Saint-Simonismus I-X-1-106 In-8. Leipzig, 1892.

M. Otto Warschauer compte faire, dans un certain nombre de fascicules indépendants, l'histoire du socialisme et du communisme moderne, qu'il distingue avec raison l'un de l'autre. Le fascicule de début est consacré à Saint-Simon et au saint-simonisme. La biographie résumée et l'analyse des œuvres du « premier socialiste du siècle » sont puisées à bonnes sources et rédigées avec clarté. L'auteur a bien compris l'enchaînement historique général auquel Saint-Simon cherchait à relier ses idées d'avenir, et qui, malgré des erreurs, leur donne une assiette et comme des racines solides. Il a moins saisi le caractère fragmentaire et de circonstance de plusieurs de ses écrits. Ceux-ci, pour être au point, doivent être replacés dans les événements et les conditions de milieu où ils ont paru. Mieux que personne, Saint-Simon a reflété les variations d'une époque qui a beaucoup varié — (de 1780 à 1825), — tout en apercevant la philosophie et comme l'unité fondamentale de ces variations, que le réformateur voyait aboutir à une ère nouvelle en matière sociale, industrielle et religieuse. M. W. montre bien comment le socialisme de Saint-Simon, qui embrassait toutes les sphères de l'activité productive humaine en les encadrant dans une hiérarchie harmonique et en ne condamnant que l'oisiveté nobiliaire, diffère du socialisme qui a prévalu depuis et qui veut tout subordonner et sacrifier au travail manuel.

Les premiers disciples de Saint-Simon, entraînés par le mouvement démocratique de l'époque et le besoin de réaction contre la Restauration, ont versé dès l'abord dans ce courant de radicalisme qui devait les conduire à réclamer la suppression de l'héritage et d'autres réformes sociales ou économiques différentes des visées de Saint-Simon. M. W. indique clairement l'influence qu'a eue Bazard sur cette orientation de la doctrine. Toute la période d'exaltation religieuse qui a suivi et qui devait, en brisant l'école, si singulièrement couronner la destinée du groupe resté sous la direction d'Enfantin, suscite les railleries ou l'indignation du savant professeur allemand qui est impitoyable surtout pour ce dernier. Ses critiques ne sont pas nouvelles et elles sont justes en partie : mais M. Warschauer les prodigue sans mesure. Ce n'est pas là une histoire définitive du saint-simonisme.

Eugène d'EICHTHAL

642. — Ch. DEJOB. *L'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle*. Paris, A. Colin, 1 vol. in-8 de xi-455 p.

Les quinze chapitres qui composent ce volume sont pour la plupart des articles parus à différentes époques dans des revues, et les publications de ce genre ont toujours, quoi qu'on fasse, l'inconvénient de ne pas présenter au lecteur un tout bien homogène. M. Dejob s'est efforcé de les relier les uns aux autres par une idée maîtresse, et sa préface témoigne d'une grande habileté. Malgré tout, on se demande pourquoi ce livre débute par une histoire des collèges de jeunes filles en Italie, se continue par des études sur le Lycée, Laharpe, l'Athénée et Villemain et revient en finissant aux éditions classiques de l'Italie. Mais c'est la faute du genre, ce n'est pas celle de l'auteur, et en définitive il est bon que des articles excellents, disséminés dans les périodiques, se trouvent un jour réunis en volume. Chacun de ces articles a été fait avec un soin tout particulier, et M. D. les a revus avant de les réimprimer ; il s'est efforcé d'être complet, mais à la française, et avec la ferme résolution de ne pas épuiser la matière.

Ses premiers chapitres démontrent de la façon la plus évidente que tous les collèges de jeunes filles créés par l'administration française sous le premier empire ont été florissants en Italie. Ces établissements subsistaient encore bien des années après la disparition du régime impérial, et les Italiens qui auraient voulu se montrer sévères étaient bien obligés de reconnaître « la salubre influence » que les collèges de jeunes filles n'avaient pas cessé d'exercer. Quant au chapitre sur les livres classiques en Italie, il est fort judicieux et devra être médité par tous les maîtres qui songent à publier des éditions à l'usage des classes.

Mais la partie la plus importante et la plus neuve de l'ouvrage, c'est la seconde, celle qui est consacrée à l'enseignement supérieur libre en France. Son titre particulier n'est pas sans causer au lecteur un moment d'inquiétude, car on craint de marcher à la suite de M. D. sur un terrain brûlant ; mais on voit tout de suite qu'il s'agit uniquement du passé ; l'auteur de ces intéressants chapitres ne parle que du Lycée où figure Laharpe, de l'Athénée qui lui fit concurrence, et enfin de la Société des bonnes lettres, trois établissements dont l'histoire peut être contée sans exciter les passions politiques ou religieuses. M. D. montre fort bien ce que fut la dernière évolution de Laharpe, l'ancien séide de Voltaire devenu républicain et finissant par être hostile au Directoire dont l'intolérance religieuse l'exaspère. Mais on ne peut s'empêcher de regretter parfois la trop grande concision, l'excessive discrétion de l'auteur. Je crains que M. D. n'abuse un peu du droit que nous avons tous de renvoyer le lecteur à d'autres ouvrages pour de plus amples explications. Ainsi, p. 190 et 191, il est sur le point de donner quelques détails sur la présence de M^{me} Récamier aux cours du Lycée et sur la mort de Laharpe, mais il s'arrête tout à coup comme s'il était sur

le bord d'un précipice, et si nous voulons savoir ce que M. D. ne dit pas, nous devons aller chercher dans les bibliothèques des publications que nul n'a sous la main. Le lecteur est paresseux de sa nature, et il ne faut pas lui dire trop souvent : Voyez ceci ou cela, car il n'ira rien voir du tout, et il trouvera que le métier des auteurs est précisément de lui éviter des recherches de ce genre. Cette partie du livre est terminée par quelques considérations élevées sur les raisons qui semblent devoir condamner à priori des essais de cours libres tels que ceux du Lycée ou de l'Athénée. M. D. fait très bien voir que des leçons publiques sur des matières d'enseignement supérieur ne peuvent guère se passer, du moins en France, du concours de l'État.

L'étude sur Villemain professeur tient également ce qu'elle promet ; elle est fort instructive, et M. Dejob ayant annoncé au début qu'il ne voulait pas se hâter d'arriver à Villemain, parle en effet de beaucoup de choses et de beaucoup de gens, de Cousin, de Guizot, de Bavoux, etc. Il a fort bien étudié en somme les questions qu'il se proposait de traiter ; on voit qu'il connaît également bien l'enseignement secondaire, l'enseignement des jeunes filles et l'enseignement supérieur. La lecture de ces différents chapitres ne saurait être que très profitable à ceux qui s'intéressent aux choses de l'instruction publique.

A. GAZIER.

643. — Dr Max SERING. *Die innere Kolonisation im ostlichen Deutschland* (Schriften des Vereins für Socialpolitik. Fasc. LVI. Leipzig, Duncker et Humblot, 1893, 330 p.

La colonisation intérieure a, dans ces dernières années, repris faveur en Allemagne, en Prusse surtout, dans l'État qui l'a pratiquée autrefois avec un rare bonheur. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, une réaction contre les entreprises d'outre-mer, si fertiles en mécomptes. A vrai dire, le problème tire son importance moins de la conquête des territoires encore incultes, comme les landes ou les *moore*, que de sa connexité avec les questions sociales : il touche au vif la condition des classes agricoles, excite les passions contraires des réformateurs et des conservateurs agrariens. L'éclosion d'une littérature spéciale, que MM. Cavaignac et André Lebon ont dépouillée récemment au profit du public français, témoigne de cette agitation. Beaucoup de bons esprits jugent que le mal vient moins de l'inégale répartition des terres, que du demi-servage où se débat le paysan. M. Sering proclame que le paysan prussien aspire à la liberté, à la dignité humaine, que l'État doit le munir d'un statut nouveau qui satisfasse ce besoin d'indépendance et de bien-être, qu'il doit favoriser la création d'une moyenne classe rurale, entre le prolétariat et la caste des possesseurs de biens nobles, de fidei-commis, de domaines quasi féodaux.

M. S. s'est livré à une enquête approfondie, en compulsant les docu-

ments officiels, et, ce qui vaut mieux, en parcourant lui-même quelques centres de colonisation dans les provinces de l'Est. Ici la petite propriété a perdu singulièrement de sa superficie, mangée par les seigneuries, le fisc, les fondations et corporations, et aussi — c'est un signe des temps — par les établissements industriels, principalement les sucreries. Ce dernier cas est moins inquiétant, car le petit colon s'adonne à la culture betteravière et s'érige en actionnaire de l'usine. Mais ailleurs, il s'abaisse à l'office de journalier ; le lopin qu'il conserve ne suffit pas à sa subsistance et l'oblige à se louer, souvent au loin (c'est la *Sachsengängerei*), ou à exercer un métier accessoire. Toutefois, M. S. constate avec joie un regain de la petite propriété, depuis une trentaine d'années, sauf en Prusse occidentale et en Poméranie ; là, il s'apitoie moins sur la disparition du cultivateur libre, car le cultivateur libre est Polonais ; or, le Polonais se montre jusqu'à ce jour incapable de progrès ; pour lui, le perfectionnement technique est resté lettre close ; le *latifundium*, dans ces pays, est légitime, presque bienfaisant.

Après cet exposé d'ensemble, l'auteur formule ses conclusions. Le danger qui menace la petite propriété ne vient pas, prononce-il, de l'exploitation en grand, mais de la grande propriété comme telle (p. 89). Passons sur l'obscurité de la pensée. — On pare à ce danger par l'institution de la rente foncière qui fait le paysan maître d'un lot inaliénable ou aliénable seulement au prix d'épineuses formalités. A l'abri de cette législation, le paysan améliorera ses procédés de culture, s'outillera, et, de ce chef, le grand domaine voisin lui servira de modèle. Quant au capital, il lui sera avancé par la banque foncière que l'État patronne, et qui assure le jeu du crédit agricole. A vrai dire, ce sont là, pour l'instant, plutôt des vœux que des conclusions. Peut-être ne sera-t-on pas pénétré, autant que M. Sering, de la vertu de cette législation récente sur les *Rentengüter* qui attache le paysan à la glèbe non comme serf, mais comme propriétaire, distinction des plus subtiles.

L'optimisme de l'auteur ne se fonde pas sur les essais de colonisation intérieure qu'il a passés en revue. Il examine d'abord les colonies de travailleurs ruraux (*Arbeiterkolonien*) ; puis celles de paysans (*Bauernkolonien*). Les premières établies, soit dans les *Gutsbezirke*, soit dans les domaines privés, ne comptent que des valets de ferme ou des artisans, dont les services — ou les corvées — sont payés de l'octroi d'un morceau de terre. M. S. réproouve ce système et adjure le gouvernement de ne le point encourager. Les secondes, les colonies libres, qu'il oppose à celles des journaliers, ne l'enchantent pas absolument. Il en a visité plusieurs, notamment en Poméranie antérieure ; les unes ont réussi, les autres avorté, suivant la valeur pécuniaire et morale des colons. D'ailleurs, les types en sont variés. M. L. a étudié personnellement, et maison par maison, celle du cercle de Kolberg-Koslin qui marche sous la direction d'un entrepreneur, c'est-à-dire d'un marchand de biens juif, et qui est florissante grâce aux capitaux prêtés par la Caisse d'épargne

de Kolberg, combinaison ingénieuse et qui mériterait d'attirer l'attention en France.

L'expérience la plus intéressante est la colonisation officielle, introduite depuis 1886 dans les territoires polonais de la Prusse occidentale et de la Poméranie. Il est vrai que cette tentative est avant tout politique, puisque elle tend à refouler l'élément slave et à enfoncer comme un coin teutonique en plein sol polonais. Malgré les mesures habiles prises pour amener l'immigrant allemand, l'entreprise ne paraît pas avoir de chance de durée; car on sait la conversion que les Polonais viennent d'opérer du côté du gouvernement et l'adoucissement que celui-ci porte dans l'application des lois spéciales. Cela nous dispense d'insister. Nous noterons seulement, en l'honneur de M. Sering, que celui-ci proteste fort généreusement contre les haines de race et applaudit aux efforts des Polonais pour se défendre contre l'invasion germanique. L'auteur professerait-il, à l'endroit des Polonais, moins de mépris qu'il n'en affiche ?

Nous n'avons pu que résumer les idées générales de ce livre sans signaler ni les données statistiques, p. ex. sur les migrations à l'intérieur de la monarchie prussienne, ni les détails très bien observés sur la vie du paysan allemand. Quelle est la tendance de cette étude ? Publiée sous les auspices du *Verein für Socialpolitik*, elle préconise l'établissement d'une classe de petits propriétaires, sous la protection de l'État, qui a pour mission de les garantir contre les usurpations de l'aristocratie terrienne et contre la spéculation capitaliste. C'est avec les principes d'un socialisme à la fois gouvernemental, libéral et, si l'on peut dire, bourgeois, que la question agraire doit être liquidée, afin d'éviter qu'elle ne soit accaparée par le socialisme sans épithète. S'il ne nous appartient pas de prendre parti, rien ne nous interdit de comparer le sort du paysan français et du paysan allemand, et de concevoir quelque fierté de cette comparaison : il reste au moins quelque chose que l'Allemagne, et peut-être l'Europe, nous envie.

Bertrand AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. LAURENT, archiviste des Ardennes, à Mézières, avait créé, en 1890, sous le titre de *Variétés historiques ardennaises*, une publication qui comprend, actuellement, douze livraisons : I. *Les deux plus anciens documents en latin et en français conservés aux Archives des Ardennes*. II. *Avant et après la bataille de Rocroi*. III. *Souvenirs de l'abbaye de Signy*. IV. *Arrestation de Louis XVI à Varennes*. V. *L'histoire des Ardennes de l'abbé Boulliot*. VI. *Le Livre des statuts d'Ivois-Carignan*. VII. *Fragment d'un registre du comté de Rethel*. VIII. *Correspondance de Frédéric II avec Duhan de Jandun*. IX. *La Pomme de terre dans les Ardennes avant Parmentier*. X. *Les Préliminaires de Valmy*. XI. *Mézières pendant la défense de Bayard*. XII. *Le Droit d'asile à Charleville, au XVII^e siècle*. Cette

première série a été tirée à 75 exemplaires seulement, sur papier vergé, en caractères elzéviens. M. Laurent apporte à cette publication un léger changement. Il augmente le nombre, trop restreint, des exemplaires de son tirage et, dans une partie du recueil qu'il intitule *Mélanges* et qui contiendra des trouvailles et documents de tout genre, il accorde à ses lecteurs une part de collaboration. Le titre de *Variétés historiques ardennaises* est transformé en *Revue historique ardennaise*. Le prix de l'abonnement a été, jusqu'à ce jour, de 10 fr. par séries de quatre livraisons. Par suite de l'extension du tirage, il sera possible de donner, à l'avenir six livraisons au lieu de quatre, sans élévation de prix. Les adhésions devront être envoyées à M. Laurent.

— La *Revue hebdomadaire des cours et conférences* qui paraît chez les éditeurs Lecène et Oudin, est arrivée à sa deuxième année. Elle paraîtra désormais le jeudi de chaque semaine et publiera d'une façon régulière la conférence faite le jeudi précédent au théâtre de l'Odéon. Elle publiera en outre différents cours des facultés de province et les cours professés à la Sorbonne par MM. Brochard, Croiset, Dubois, Faguet, Lemonnier, Marion, Martha et Seignobos.

ALLEMAGNE. — M. Siegfried REITER, qui avait déjà publié, dans les *Dissertationes philologae Vindobonenses* (t. I, p. 127) un Mémoire étendu sur « l'emploi des longues à trois temps chez Eschyle et Sophocle », poursuit le même genre de recherches en ce qui concerne Euripide. Son nouveau travail, qui a pour titre : « *Les langues à trois et quatre temps chez Euripide* », est une contribution des plus utiles à l'étude de la métrique des chœurs du poète (comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, 1893, Tempsky, 80 pages).

— M. Édouard GRIEBACH a fait paraître dans la Bibliothèque Reclam (nos 3131-3135) le quatrième volume des papiers et manuscrits de Schopenhauer conservés à la Bibliothèque royale de Berlin. Il a intitulé *Neue Paralipomena. vereinzelte Gedanken ueber vielerlei Gegenstände* les vingt-deux chapitres qui forment le volume et qui portent des titres choisis par le philosophe. Le livre se termine par une bibliographie et par un index des noms d'hommes et de choses contenus dans les quatre volumes du *Nachlass*.

— L'éditeur de la collection de la *Deutsche National Literatur*, M. KÜRSCHNER, a eu l'ingénieuse idée de faire une place aux « lyriques et épiques de la période classique » (*Lyriker und Epiker der klassischen Periode*) qui ont écrit dans les Almanachs des Muses, et il a confié la tâche à M. Max WENDHEIM. Naturellement, on a cité à peine ou laissé entièrement de côté les poètes qui sont déjà représentés dans d'autres volumes de la collection. On a reproduit seulement quelques pièces de vers, et M. Wendheim a eu soin de donner, non seulement le dessus du panier — au point de vue de la valeur poétique, — mais les poésies qui offraient quelque détail caractéristique et qui avaient eu quelque influence sur l'époque. Il y a eu de quoi former trois volumes. Le premier est consacré aux poètes de l'Almanach des Muses de Göttingue, de l'Almanach des Muses dirigé par Voss, de l'Almanach des Muses de Souabe; le deuxième aux poètes de l'Almanach des Muses de Berlin, de l'Almanach des Muses de Vienne, de l'Almanach des Muses de Schiller, des *Heures*, à Matthiesson, à Tiedge, à Hölderlin; le troisième, à Kosegarten, à Amélie d'Helvig-Imhof, aux poètes des *Musen-almanache* de Schlegel et Tieck, de Vermehren, de Chamisso et Varnhagen, aux lyriques des guerres dites de la liberté. Ce sont là trois volumes intéressants, instructifs, où les lecteurs trouveront, avec des notices solides et bien informées, des morceaux de poésie qu'il leur serait difficile d'aller chercher dans les recueils du temps.

— A propos d'un livre de M. Meissner « l'influence de l'esprit allemand sur la littérature française du XIX^e siècle », M. MAHRENHOLTZ remarque dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (n° 9) que « les liens intellectuels entre la France et l'Allemagne ne sont pas déchirés », comme le croit l'auteur, et, après avoir cité les noms de plusieurs de nos collaborateurs, il ajoute : « l'existence d'une *Revue critique d'histoire et de littérature* où les œuvres allemandes sont d'ordinaire appréciées plus impartialement qu'en Allemagne même, prouve le contraire. »

GRÈCE. — Ouvrages parus dernièrement : *Βυζαντινὴ τέχνη καὶ Βυζαντινοὶ καλλιτέχνη* par G. E. MAUROGIANNIS (chez A. Constantinides). Athènes, 1893.

— *Μυῆναι καὶ Μυκηναῖος πολιτισμός* par Chr. TSOUNTAS (Perris). Athènes, 1893.

— *Ὁ Γάμος ἐν Κρήτῃ. Ἡθὴ καὶ ἔθιμα Κρητῶν* par P. G. VLASTOS (chez Sakellarios). Athènes, 1893,

— *Διαλέξεις καὶ ἀναμνήσεις* par D. BIKÉLAS (Hestia). Athènes, 1893.

— Outre ces ouvrages nous avons à signaler aux lecteurs de la *Revue* une publication très importante pour l'Histoire ecclésiastique par M. M. RENIÉRI : *Métrophane Kritopoulos et ses amis d'Angleterre et d'Allemagne (1617-1628)* chez Perris, Athènes, 1893. A l'histoire politique et ecclésiastique de la Grèce médiévale se rapporte un livre publié par Monseigneur NICKÉPHORE, évêque de Patras, sur *Marc Eugénicos et le cardinal Bessarion* (Athènes, Perris, 1893).

— M. A. MILIARAKIS a publié à part (Athènes, Perris, 1893) un extrait du *Δελτίον* de la Société historique et ethnologique de la Grèce (1V^e volume) sur le nom de localité *Μεσσαριά*. D'après M. Miliarakis, ce nom donné à plusieurs localités de la Grèce continentale et des îles n'est pas grec et ne signifie pas *Μεσα μεριά* = la partie moyenne, l'intérieur ; il est italien ou plutôt bas-latin : *masseria*. Ce mot, dans les documents du moyen âge, se lit sous les différentes formes : *massa*, *massara*, *massada*, *masseria*, *messaria*, *massaritia*, *massaraticum* (cf. *massarius*, *magister massariorum*, *servus massarius*). Il a donc une signification féodale. C'est le français *Mas*, étendue de terre labourable, maison de campagne. *Μεσσαριά* a donc, en Grèce, comme nom de localité, le même sens que le *Mas* en France.

RUSSIE. — M. BEAUDOIN DE COURTENAY, professeur à l'Université de Dorpat, publie à Voronéje (un vol. in-8° de 462 pp.) des *Leçons de phonétique latine*. Cet ouvrage écrit en langue russe résume des leçons professées à l'Université de Kazan. M. Beaudouin de Courtenay s'est surtout servi des travaux de Corssen. Mais il ne s'est pas contenté de les reproduire, et certaines parties de son travail lui appartiennent en propre. L'ouvrage a d'abord paru dans les *Mémoires philologiques* publiés par M. Khovansky à Voronéje.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 11 décembre —

1898

Sommaire : 644. Le manuel de Bharadvāja, p. SIEG. — 645-647. BELOCH, Histoire grecque, I; Etudes d'histoire antique. — 648-649. THUMB, Les dialectes d'Egine et d'Amorgos. — 650. HEIM, Incantations magiques. — 651. SCHNEIDER, Légion et phalange. — 652. DUNZELMANN, Les voies romaines de l'Allemagne. — 653-655. ZIEMER-GILLHAUSEN, WALDECK, Grammaire latine. — 656. Cornelius Nepos, p. FUEGNER. — 657. Virgile, Eneide, VII, p. COLLAR. — 658. RUSHFORTH, Inscriptions latines. — 659. STRAKOSCH-GRASSMANN, L'invasion des Mongols. — 660. Boos, Sources de l'histoire de Worms, III. — 661. PHILIPPE, Guillaume Fichet. — 662. HARRISSE, Autographes de Colomb. — 663. MADONA, Les Juifs et la découverte de l'Amérique. — 664. DUFAYARD, Lesdiguères. — 665. LETOURNEAU, Mémoires de Grandet. — 666. TAMIZEY DE LAROCHE, Deux livres de raison de l'Agenais. — 667. ALLAIN, L'œuvre scolaire de la Révolution. — 668. DUCÉRE, La marine militaire de Bayonne. — 669. BORGEAUD, Les constitutions en Amérique et en Europe. — 670. Sir Alfred LYALL, La religion naturelle dans l'Inde. — 671. MASSARANI, La femme. — Lettre de M. Psichari. — Chronique. — Académie des inscriptions.

644. — **Bhāradvāja-śikṣā**, cum versione latina, excerptis ex commentario, adnotationibus criticis et exegeticis, edidit Emil SIEG. Berlin, Speyer et Peters. 1891, 65 p.

Le traité de prononciation attribué par une vaine tradition au vieux saint Bhāradvāja, n'est qu'un manuel pratique en soixante-neuf stances à l'usage des brahmanes qui récitent le Taittirīya-Veda. Les règles, intelligibles sans le secours d'un commentaire, enseignent à distinguer les cas douteux où la ressemblance des sons, des formes, des mots risque d'induire le prêtre en erreur. La minutie puérile des indications n'atteste que trop clairement l'ignorance générale de la langue védique au temps de l'auteur et décèle la date tardive de l'ouvrage. Les références aux portions les plus modernes du Taittirīya-Veda, les emprunts aux *Prātiśākhya*s et à Pānini signalés par l'éditeur changent cette impression en certitude positive. La publication de ce texte difficile fait grand honneur à M. Sieg. Il a choisi avec tact les parties essentielles des commentaires, et joint aux règles une version précise et claire. Un index des passages cités (*Samhitā*, *Brāhmaṇa*, *Aranyaka*) et une liste des termes techniques complètent utilement ce travail. L'introduction, sagement réduite au strict nécessaire, réunit toutes les données disponibles pour l'histoire, l'établissement et l'éclaircissement du texte.

Sylvain LÉVI.

645. — BELOCH (Giulio). *Storia greca*, Parte I, La Grecia antichissima, Roma, Pasanisi, 1891, 146 p. in-8. Prix : 3 fr. 50.

Nouvelle série XXXVI.

50

646. — BELOCH (Giulio). *Studi di Storia antica*, fascicolo II, Roma, Loescher, 1893, 155 p. in-8.
647. — BELOCH (Julius). *Griechische Geschichte*, Erster Band, bis auf die sophistische Bewegung und den Peloponnesischen Krieg, Strassburg, Truebner, 1893, 637 p. in-8.

Le troisième des ouvrages que nous réunissons sous ce titre nous dispensera de parler longuement du premier. M. Beloch a-t-il renoncé à continuer un travail entrepris dans des conditions, ce semble, assez étranges, chez un éditeur qui n'avait pas fait paraître encore un seul volume? Abandonnée ou seulement interrompue, la *Storia greca* de M. B. sera désormais inutile, puisque le même auteur nous offre aujourd'hui une partie beaucoup plus étendue de l'histoire grecque, chez un éditeur qui, sans aucun doute, mènera l'entreprise à bonne fin.

Le second fascicule des *Études d'histoire ancienne* publiées, sous la direction de M. Beloch, par de jeunes savants de l'Université de Rome, a suivi de près le premier (*Revue critique*, 1892, t. II, p. 369-371) : cette activité fait le plus grand honneur au maître et aux élèves. Sur quatre mémoires, trois se rapportent à une époque peu connue de l'histoire grecque : *Contributions à l'histoire d'Athènes depuis la guerre lamiaque jusqu'à la guerre de Chrémonidès* (par M. G. de Sanctis); *Recherches historiques sur la ligue étolienne* (par M. C. Salvetti); *Le Péloponnèse au temps de la guerre sociale* (220-217 av. J.-C.) (par M. F. Arci). Chacun de ces auteurs a pris soin de faciliter la lecture de son travail par une table des matières assez développée, et par des résumés chronologiques, qui seront précieux à consulter. M. de Sanctis a joint de plus à son exposé historique plusieurs appendices, où il discute surtout des questions épigraphiques. Le quatrième mémoire, dû à M. R. Corsetti, a un intérêt plus général : *Sur le prix des grains dans l'antiquité classique*. M. C. passe en revue les documents relatifs à cette question dans l'ordre suivant : Athènes, Délos, Pergame, Olbia, l'Égypte des Ptolémées, l'Italie et la Sicile. Un tel sujet ne pouvait pas être épuisé en 25 pages ; mais les conclusions de l'auteur, limitées aux quatre derniers siècles avant notre ère, se recommandent à l'attention des savants.

C'est par des études de ce genre, précises et minutieuses, que l'histoire ancienne sera petit à petit mieux connue. Mais il est permis à un historien comme M. B. de ne pas attendre les résultats complets de cette enquête, pour résumer, dans une œuvre d'ensemble, les idées qui lui paraissent déjà se dégager de la critique nouvelle des textes ; il est bon que les découvertes de l'archéologie et de l'érudition prennent place dès maintenant dans des livres destinés au grand public. A vrai dire, ces résultats sont encore trop souvent négatifs, du moins suivant M. B. : ils permettent de contester, avec une certitude presque entière, les vieilles traditions et les vieilles légendes ; mais ils ne les remplacent pas. La période mythique ou héroïque de l'histoire grecque ne s'arrête plus, comme jadis, à l'invasion du Péloponnèse par les Doriens, au

xi^e siècle avant notre ère; il faut descendre beaucoup plus bas, jusqu'au viii^e et même jusqu'au vii^e siècle, pour rencontrer un terrain solide. Les chronologies anciennes ne reposent, en effet, que sur des combinaisons factices; les fameuses migrations des tribus grecques relèvent du domaine de la fable et de la poésie; la prétendue distinction des races doriennne, ionienne, éolienne, est abandonnée; la notion même qu'on avait des dialectes anciens se transforme; bien plus, en même temps que Lycurgue est rejeté dans l'ombre, toute l'histoire primitive des républiques grecques s'obscurcit et s'efface. Les documents désormais les plus sûrs sont les témoignages de la linguistique et les monuments de l'art : à l'aide de ces données nouvelles, on essaie de restituer la civilisation grecque de la période mycénienne; on devine, sous l'épopée populaire de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, un degré de culture déjà plus avancé, et on suit après Homère les transformattions de l'état social et intellectuel de la Grèce. C'est par plusieurs chapitres sur ces différentes phases de la vie grecque que s'ouvre l'ouvrage de M. Beloch : le récit traditionnel des faits n'y a presque aucune place. Cependant, à partir du vi^e siècle, la lumière commence à se faire sur la chute des vieux gouvernements aristocratiques, sur l'avènement des tyrans et le développement de la démocratie. Les guerres médiques occupent, à ce moment de l'histoire, une place importante, puisqu'elles assurent au génie grec son indépendance. Après elles, de nouveaux progrès politiques s'accomplissent, jusqu'à ce qu'un choc formidable, la guerre du Péloponnèse, mette aux prises les puissances rivales. Avec cette lutte décisive coïncide l'époque la plus brillante de la poésie et de l'art, mais aussi l'avènement de la science et de la philosophie, qui inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

On voit, par cette courte analyse, que M. B. joint à une sévère critique le goût des idées générales et des jugements absolus. Son livre présente partout un mélange de faits scientifiquement établis et d'affirmations contestables. Aussi ne faudra-t-il, ce me semble, en faire usage qu'avec discrétion et prudence. M. Beloch n'a pas voulu, comme M. Busolt, mettre entre les mains des savants un instrument de travail, une bibliographie complète des questions qu'il traite; c'est une conception personnelle de l'histoire grecque qu'il a exposée : de là l'intérêt très vif qui s'attache à la lecture de ce volume; de là aussi le défaut d'une méthode qui donne parfois l'apparence de la certitude à des résultats encore hypothétiques.

Am. HAUVETTE.

648. — Dr Albert THUMB. I. *Μελέτη περί τῆς σημερινῆς ἐν Αἰγίνῃ λαλουμένης διαλέκτου* dans l'*Αθηνά*, tome III, pp. 95-128).

649. — *Beiträge zur neugriechischen Dialektkunde*. I. Die inlautenden Vokale im heutigen Dialekt von Amorgos. Strasbourg, K. J. Trübner, 1892. 60 p. in-8. (Tirage à part des Indog. Forsch. II, 12).

I. — Le travail de M. Thumb n'a pas la prétention d'être une étude

Grisolle; une lettre de Tauentzien, trouvée par M. Vignols, démontre que le général prussien consentit à laisser aux bandes qui se qualifiaient pompeusement d'armée royale, leurs cantonnements du Morbihan.

A. C.

641. — **Geschichte des Socialismus und neuen kommunismus** von Dr. Otto WARSCHAUER, Professor der Staatswissenschaften an der Technischen Hochschule zu Darmstadt. Erste Abtheilung : Saint-Simon und der Saint-Simonismus I-X-1-106 11-8. Leipzig, 1892.

M. Otto Warschauer compte faire, dans un certain nombre de fascicules indépendants, l'histoire du socialisme et du communisme moderne, qu'il distingue avec raison l'un de l'autre. Le fascicule de début est consacré à Saint-Simon et au saint-simonisme. La biographie résumée et l'analyse des œuvres du « premier socialiste du siècle » sont puisées à bonnes sources et rédigées avec clarté. L'auteur a bien compris l'enchaînement historique général auquel Saint-Simon cherchait à relier ses idées d'avenir, et qui, malgré des erreurs, leur donne une assiette et comme des racines solides. Il a moins saisi le caractère fragmentaire et de circonstance de plusieurs de ses écrits. Ceux-ci, pour être au point, doivent être replacés dans les événements et les conditions de milieu où ils ont paru. Mieux que personne, Saint-Simon a reflété les variations d'une époque qui a beaucoup varié — (de 1780 à 1825), — tout en apercevant la philosophie et comme l'unité fondamentale de ces variations, que le réformateur voyait aboutir à une ère nouvelle en matière sociale, industrielle et religieuse. M. W. montre bien comment le socialisme de Saint-Simon, qui embrassait toutes les sphères de l'activité productive humaine en les encadrant dans une hiérarchie harmonique et en ne condamnant que l'oisiveté nobiliaire, diffère du socialisme qui a prévalu depuis et qui veut tout subordonner et sacrifier au travail manuel.

Les premiers disciples de Saint-Simon, entraînés par le mouvement démocratique de l'époque et le besoin de réaction contre la Restauration, ont versé dès l'abord dans ce courant de radicalisme qui devait les conduire à réclamer la suppression de l'héritage et d'autres réformes sociales ou économiques différentes des visées de Saint-Simon. M. W. indique clairement l'influence qu'a eue Bazard sur cette orientation de la doctrine. Toute la période d'exaltation religieuse qui a suivi et qui devait, en brisant l'école, si singulièrement couronner la destinée du groupe resté sous la direction d'Enfantin, suscite les railleries ou l'indignation du savant professeur allemand qui est impitoyable surtout pour ce dernier. Ses critiques ne sont pas nouvelles et elles sont justes en partie : mais M. Warschauer les prodigue sans mesure. Ce n'est pas là une histoire définitive du saint-simonisme.

Eugène d'EICHTHAL

642. — Ch. DEJOB. *L'Instruction publique en France et en Italie au XIX^e siècle*. Paris, A. Colin, 1 vol. in-8 de xi-455 p.

Les quinze chapitres qui composent ce volume sont pour la plupart des articles parus à différentes époques dans des revues, et les publications de ce genre ont toujours, quoi qu'on fasse, l'inconvénient de ne pas présenter au lecteur un tout bien homogène. M. Dejob s'est efforcé de les relier les uns aux autres par une idée maîtresse, et sa préface témoigne d'une grande habileté. Malgré tout, on se demande pourquoi ce livre débute par une histoire des collèges de jeunes filles en Italie, se continue par des études sur le Lycée, Laharpe, l'Athénée et Villemain et revient en finissant aux éditions classiques de l'Italie. Mais c'est la faute du genre, ce n'est pas celle de l'auteur, et en définitive il est bon que des articles excellents, disséminés dans les périodiques, se trouvent un jour réunis en volume. Chacun de ces articles a été fait avec un soin tout particulier, et M. D. les a revus avant de les réimprimer ; il s'est efforcé d'être complet, mais à la française, et avec la ferme résolution de ne pas épuiser la matière.

Ses premiers chapitres démontrent de la façon la plus évidente que tous les collèges de jeunes filles créés par l'administration française sous le premier empire ont été florissants en Italie. Ces établissements subsistaient encore bien des années après la disparition du régime impérial, et les Italiens qui auraient voulu se montrer sévères étaient bien obligés de reconnaître « la salutaire influence » que les collèges de jeunes filles n'avaient pas cessé d'exercer. Quant au chapitre sur les livres classiques en Italie, il est fort judicieux et devra être médité par tous les maîtres qui songent à publier des éditions à l'usage des classes.

Mais la partie la plus importante et la plus neuve de l'ouvrage, c'est la seconde, celle qui est consacrée à l'enseignement supérieur libre en France. Son titre particulier n'est pas sans causer au lecteur un moment d'inquiétude, car on craint de marcher à la suite de M. D. sur un terrain brûlant ; mais on voit tout de suite qu'il s'agit uniquement du passé ; l'auteur de ces intéressants chapitres ne parle que du Lycée où figure Laharpe, de l'Athénée qui lui fit concurrence, et enfin de la Société des bonnes lettres, trois établissements dont l'histoire peut être contée sans exciter les passions politiques ou religieuses. M. D. montre fort bien ce que fut la dernière évolution de Laharpe, l'ancien séide de Voltaire devenu républicain et finissant par être hostile au Directoire dont l'intolérance religieuse l'exaspère. Mais on ne peut s'empêcher de regretter parfois la trop grande concision, l'excessive discrétion de l'auteur. Je crains que M. D. n'abuse un peu du droit que nous avons tous de renvoyer le lecteur à d'autres ouvrages pour de plus amples explications. Ainsi, p. 190 et 191, il est sur le point de donner quelques détails sur la présence de M^{me} Récamier aux cours du Lycée et sur la mort de Laharpe, mais il s'arrête tout à coup comme s'il était sur

le bord d'un précipice, et si nous voulons savoir ce que M. D. ne dit pas, nous devons aller chercher dans les bibliothèques des publications que nul n'a sous la main. Le lecteur est paresseux de sa nature, et il ne faut pas lui dire trop souvent : Voyez ceci ou cela, car il n'ira rien voir du tout, et il trouvera que le métier des auteurs est précisément de lui éviter des recherches de ce genre. Cette partie du livre est terminée par quelques considérations élevées sur les raisons qui semblent devoir condamner à priori des essais de cours libres tels que ceux du Lycée ou de l'Athénée. M. D. fait très bien voir que des leçons publiques sur des matières d'enseignement supérieur ne peuvent guère se passer, du moins en France, du concours de l'État.

L'étude sur Villemain professeur tient également ce qu'elle promet ; elle est fort instructive, et M. Dejob ayant annoncé au début qu'il ne voulait pas se hâter d'arriver à Villemain, parle en effet de beaucoup de choses et de beaucoup de gens, de Cousin, de Guizot, de Bavoux, etc. Il a fort bien étudié en somme les questions qu'il se proposait de traiter ; on voit qu'il connaît également bien l'enseignement secondaire, l'enseignement des jeunes filles et l'enseignement supérieur. La lecture de ces différents chapitres ne saurait être que très profitable à ceux qui s'intéressent aux choses de l'instruction publique.

A. GAZIER.

643. — Dr Max SERING. *Die innere Kolonisation im östlichen Deutschland* (Schriften des Vereins für Socialpolitik. Fasc. LVI. Leipzig, Duncker et Humblot, 1893, 330 p.

La colonisation intérieure a, dans ces dernières années, repris faveur en Allemagne, en Prusse surtout, dans l'État qui l'a pratiquée autrefois avec un rare bonheur. Ce n'est pas, comme on pourrait le supposer, une réaction contre les entreprises d'outre-mer, si fertiles en mécomptes. A vrai dire, le problème tire son importance moins de la conquête des territoires encore incultes, comme les landes ou les *moore*, que de sa connexité avec les questions sociales : il touche au vif la condition des classes agricoles, excite les passions contraires des réformateurs et des conservateurs agrariens. L'éclosion d'une littérature spéciale, que MM. Cavaignac et André Lebon ont dépouillée récemment au profit du public français, témoigne de cette agitation. Beaucoup de bons esprits jugent que le mal vient moins de l'inégale répartition des terres, que du demi-servage où se débat le paysan. M. Sering proclame que le paysan prussien aspire à la liberté, à la dignité humaine, que l'État doit le munir d'un statut nouveau qui satisfasse ce besoin d'indépendance et de bien-être, qu'il doit favoriser la création d'une moyenne classe rurale, entre le prolétariat et la caste des possesseurs de biens nobles, de fideï-commis, de domaines quasi féodaux.

M. S. s'est livré à une enquête approfondie, en compulsant les docu-

ments officiels, et, ce qui vaut mieux, en parcourant lui-même quelques centres de colonisation dans les provinces de l'Est. Ici la petite propriété a perdu singulièrement de sa superficie, mangée par les seigneuries, le fisc, les fondations et corporations, et aussi — c'est un signe des temps — par les établissements industriels, principalement les sucreries. Ce dernier cas est moins inquiétant, car le petit colon s'adonne à la culture betteravière et s'érige en actionnaire de l'usine. Mais ailleurs, il s'abaisse à l'office de journalier; le lopin qu'il conserve ne suffit pas à sa subsistance et l'oblige à se louer, souvent au loin (c'est la *Sachsengängerei*), ou à exercer un métier accessoire. Toutefois, M. S. constate avec joie un regain de la petite propriété, depuis une trentaine d'années, sauf en Prusse occidentale et en Poméranie; là, il s'apitoie moins sur la disparition du cultivateur libre, car le cultivateur libre est Polonais; or, le Polonais se montre jusqu'à ce jour incapable de progrès; pour lui, le perfectionnement technique est resté lettre close; le *latifundium*, dans ces pays, est légitime, presque bienfaisant.

Après cet exposé d'ensemble, l'auteur formule ses conclusions. Le danger qui menace la petite propriété ne vient pas, prononce-il, de l'exploitation en grand, mais de la grande propriété comme telle (p. 89). Passons sur l'obscurité de la pensée. — On pare à ce danger par l'institution de la rente foncière qui fait le paysan maître d'un lot inaliénable ou aliénable seulement au prix d'épineuses formalités. A l'abri de cette législation, le paysan améliorera ses procédés de culture, s'outillera, et, de ce chef, le grand domaine voisin lui servira de modèle. Quant au capital, il lui sera avancé par la banque foncière que l'État patronne, et qui assure le jeu du crédit agricole. A vrai dire, ce sont là, pour l'instant, plutôt des vœux que des conclusions. Peut-être ne sera-t-on pas pénétré, autant que M. Sering, de la vertu de cette législation récente sur les *Rentengüter* qui attache le paysan à la glèbe non comme serf, mais comme propriétaire, distinction des plus subtiles.

L'optimisme de l'auteur ne se fonde pas sur les essais de colonisation intérieure qu'il a passés en revue. Il examine d'abord les colonies de travailleurs ruraux (*Arbeiterkolonien*); puis celles de paysans (*Bauernkolonien*). Les premières établies, soit dans les *Gutsbezirke*, soit dans les domaines privés, ne comptent que des valets de ferme ou des artisans, dont les services — ou les corvées — sont payés de l'octroi d'un morceau de terre. M. S. réprouve ce système et adjure le gouvernement de ne le point encourager. Les secondes, les colonies libres, qu'il oppose à celles des journaliers, ne l'enchantent pas absolument. Il en a visité plusieurs, notamment en Poméranie antérieure; les unes ont réussi, les autres avorté, suivant la valeur pécuniaire et morale des colons. D'ailleurs, les types en sont variés. M. L. a étudié personnellement, et maison par maison, celle du cercle de Kolberg-Koslin qui marche sous la direction d'un entrepreneur, c'est-à-dire d'un marchand de biens juif, et qui est florissante grâce aux capitaux prêtés par la Caisse d'épargne

de Kolberg, combinaison ingénieuse et qui mériterait d'attirer l'attention en France.

L'expérience la plus intéressante est la colonisation officielle, introduite depuis 1886 dans les territoires polonais de la Prusse occidentale et de la Poméranie. Il est vrai que cette tentative est avant tout politique, puisque elle tend à refouler l'élément slave et à enfoncer comme un coin teutonique en plein sol polonais. Malgré les mesures habiles prises pour amener l'immigrant allemand, l'entreprise ne paraît pas avoir de chance de durée; car on sait la conversion que les Polonais viennent d'opérer du côté du gouvernement et l'adoucissement que celui-ci porte dans l'application des lois spéciales. Cela nous dispense d'insister. Nous noterons seulement, en l'honneur de M. Sering, que celui-ci proteste fort généreusement contre les haines de race et applaudit aux efforts des Polonais pour se défendre contre l'invasion germanique. L'auteur professerait-il, à l'endroit des Polonais, moins de mépris qu'il n'en affiche ?

Nous n'avons pu que résumer les idées générales de ce livre sans signaler ni les données statistiques, p. ex. sur les migrations à l'intérieur de la monarchie prussienne, ni les détails très bien observés sur la vie du paysan allemand. Quelle est la tendance de cette étude ? Publiée sous les auspices du *Verein für Socialpolitik*, elle préconise l'établissement d'une classe de petits propriétaires, sous la protection de l'État, qui a pour mission de les garantir contre les usurpations de l'aristocratie terrienne et contre la spéculation capitaliste. C'est avec les principes d'un socialisme à la fois gouvernemental, libéral et, si l'on peut dire, bourgeois, que la question agraire doit être liquidée, afin d'éviter qu'elle ne soit accaparée par le socialisme sans épithète. S'il ne nous appartient pas de prendre parti, rien ne nous interdit de comparer le sort du paysan français et du paysan allemand, et de concevoir quelque fierté de cette comparaison : il reste au moins quelque chose que l'Allemagne, et peut-être l'Europe, nous envie.

Bertrand AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE, — M. LAURENT, archiviste des Ardennes, à Mézières, avait créé, en 1890, sous le titre de *Variétés historiques ardennaises*, une publication qui comprend, actuellement, douze livraisons : I. *Les deux plus anciens documents en latin et en français conservés aux Archives des Ardennes*. II. *Avant et après la bataille de Rocroi*. III. *Souvenirs de l'abbaye de Signy*. IV. *Arrestation de Louis XVI à Varennes*. V. *L'histoire des Ardennes de l'abbé Boulliot*. VI. *Le Livre des statuts d'Ivois-Carignan*. VII. *Fragment d'un registre du comté de Rethel*. VIII. *Correspondance de Frédéric II avec Duhan de Jandun*. IX. *La Pomme de terre dans les Ardennes avant Parmentier*. X. *Les Préliminaires de Valmy*. XI. *Mézières pendant la défense de Bayard*. XII. *Le Droit d'asile à Charleville, au XVIII^e siècle*. Cette

première série a été tirée à 75 exemplaires seulement, sur papier vergé, en caractères elzéviens. M. Laurent apporte à cette publication un léger changement. Il augmente le nombre, trop restreint, des exemplaires de son tirage et, dans une partie du recueil qu'il intitule *Mélanges* et qui contiendra des trouvailles et documents de tout genre, il accorde à ses lecteurs une part de collaboration. Le titre de *Variétés historiques ardennaises* est transformé en *Revue historique ardennaise*. Le prix de l'abonnement a été, jusqu'à ce jour, de 10 fr. par séries de quatre livraisons. Par suite de l'extension du tirage, il sera possible de donner, à l'avenir six livraisons au lieu de quatre, sans élévation de prix. Les adhésions devront être envoyées à M. Laurent.

— La *Revue hebdomadaire des cours et conférences* qui paraît chez les éditeurs Lecène et Oudin, est arrivée à sa deuxième année. Elle paraîtra désormais le jeudi de chaque semaine et publiera d'une façon régulière la conférence faite le jeudi précédent au théâtre de l'Odéon. Elle publiera en outre différents cours des facultés de province et les cours professés à la Sorbonne par MM. Brochard, Croiset, Dubois, Faguet, Lemonnier, Marion, Martha et Seignobos.

ALLEMAGNE. — M. Siegfried RITTER, qui avait déjà publié, dans les *Dissertationes philologae Vindobonenses* (t. I, p. 127) un Mémoire étendu sur « l'emploi des longues à trois temps chez Eschyle et Sophocle », poursuit le même genre de recherches en ce qui concerne Euripide. Son nouveau travail, qui a pour titre : « *Les langues à trois et quatre temps chez Euripide* », est une contribution des plus utiles à l'étude de la métrique des chœurs du poète (comptes rendus de l'Académie des sciences de Vienne, 1893, Tempsky, 80 pages).

— M. Édouard GRISEBACH a fait paraître dans la Bibliothèque Reclam (nos 3131-3135) le quatrième volume des papiers et manuscrits de Schopenhauer conservés à la Bibliothèque royale de Berlin. Il a intitulé *Neue Paralipomena. vereinzelte Gedanken ueber vielerlei Gegenstände* les vingt-deux chapitres qui forment le volume et qui portent des titres choisis par le philosophe. Le livre se termine par une bibliographie et par un index des noms d'hommes et de choses contenus dans les quatre volumes du *Nachlass*.

— L'éditeur de la collection de la *Deutsche National Literatur*, M. KÜRSCHNER, a eu l'ingénieuse idée de faire une place aux « lyriques et épiques de la période classique » (*Lyriker und Epiker der klassischen Periode*) qui ont écrit dans les Almanachs des Muses, et il a confié la tâche à M. Max WENDHEIM. Naturellement, on a cité à peine ou laissé entièrement de côté les poètes qui sont déjà représentés dans d'autres volumes de la collection. On a reproduit seulement quelques pièces de vers, et M. Wendheim a eu soin de donner, non seulement le dessus du panier — au point de vue de la valeur poétique, — mais les poésies qui offraient quelque détail caractéristique et qui avaient eu quelque influence sur l'époque. Il y a eu de quoi former trois volumes. Le premier est consacré aux poètes de l'Almanach des Muses de Göttingue, de l'Almanach des Muses dirigé par Voss, de l'Almanach des Muses de Souabe ; le deuxième aux poètes de l'Almanach des Muses de Berlin, de l'Almanach des Muses de Vienne, de l'Almanach des Muses de Schiller, des *Heures*, à Matthiesson, à Tiedge, à Hölderlin ; le troisième, à Kosegarten, à Amélie d'Helvig-Imhof, aux poètes des *Musen-almanache* de Schlegel et Tieck, de Vermehren, de Chamisso et Varnhagen, aux lyriques des guerres dites de la liberté. Ce sont là trois volumes intéressants, instructifs, où les lecteurs trouveront, avec des notices solides et bien informées, des morceaux de poésie qu'il leur serait difficile d'aller chercher dans les recueils du temps.

— A propos d'un livre de M. Meissner « l'influence de l'esprit allemand sur la littérature française du XIX^e siècle », M. MAHRENHOLTZ remarque dans le *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie* (n° 9) que « les liens intellectuels entre la France et l'Allemagne ne sont pas déchirés », comme le croit l'auteur, et, après avoir cité les noms de plusieurs de nos collaborateurs, il ajoute : « l'existence d'une *Revue critique d'histoire et de littérature* où les œuvres allemandes sont d'ordinaire appréciées plus impartialement qu'en Allemagne même, prouve le contraire. »

GRÈCE. — Ouvrages parus dernièrement : *Βυζαντινὴ τέχνη καὶ Βυζαντινοὶ καλλιτέχναι* par G. E. MAUROGIANNIS (chez A. Constantinides). Athènes, 1893.

— *Μυῖναι καὶ Μυκηναῖος πολιτισμός* par Chr. TSOUNTAS (Perris). Athènes, 1893.

— *Ὁ Γάμος ἐν Κρήτῃ. Ἡθὴ καὶ ἔθιμα Κρητῶν* par P. G. VLASTOS (chez Sakellarios). Athènes, 1893,

— *Διαλέξεις καὶ ἀναμνήσεις* par D. BIKÉLAS (Hestia). Athènes, 1893.

— Outre ces ouvrages nous avons à signaler aux lecteurs de la *Revue* une publication très importante pour l'Histoire ecclésiastique par M. M. RENIÉRI : *Métrophane Kritopoulos et ses amis d'Angleterre et d'Allemagne* (1617-1628) chez Perris, Athènes, 1893. A l'histoire politique et ecclésiastique de la Grèce médiévale se rapporte un livre publié par Monseigneur NICÉPHORE, évêque de Patras, sur *Marc Eugénios et le cardinal Bessarion* (Athènes, Perris, 1893).

— M. A. MILLIARAKIS a publié à part (Athènes, Perris, 1893) un extrait du *Δελτίον* de la Société historique et ethnologique de la Grèce (IV^e volume) sur le nom de localité *Μεσσαριά*. D'après M. Miliarakis, ce nom donné à plusieurs localités de la Grèce continentale et des îles n'est pas grec et ne signifie pas *Μέσα μεριά* = la partie moyenne, l'intérieur ; il est italien ou plutôt bas-latin : *masseria*. Ce mot, dans les documents du moyen âge, se lit sous les différentes formes : *massa*, *massara*, *massada*, *masseria*, *messaria*, *massaritia*, *massaraticum* (cf. *massarius*, *magister massariorum*, *servus massarius*). Il a donc une signification féodale. C'est le français *Mas*, étendue de terre labourable, maison de campagne. *Μεσσαριά* a donc, en Grèce, comme nom de localité, le même sens que le *Mas* en France.

RUSSIE. — M. BEAUDOIN DE COURTENAY, professeur à l'Université de Dorpat, publie à Voronéje (un vol. in-8° de 462 pp.) des *Leçons de phonétique latine*. Cet ouvrage écrit en langue russe résume des leçons professées à l'Université de Kazan. M. Beaudouin de Courtenay s'est surtout servi des travaux de Corssen. Mais il ne s'est pas contenté de les reproduire, et certaines parties de son travail lui appartiennent en propre. L'ouvrage a d'abord paru dans les *Mémoires philologiques* publiés par M. Khovansky à Voronéje.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50

— 11 décembre —

1893

Sommaire : 644. Le manuel de Bharadvaja, p. SIEG. — 645-647. BELOCH, Histoire grecque, I; Etudes d'histoire antique. — 648-649. THUMB, Les dialectes d'Egine et d'Amorgos. — 650. HEIM, Incantations magiques. — 651. SCHNEIDER, Légion et phalange. — 652. DUNZELMANN, Les voies romaines de l'Allemagne. — 653-655. ZIEMER-GILLHAUSEN, WALDECK, Grammaire latine. — 656. Cornelius Nepos, p. FUEGNER. — 657. Virgile, Eneide, VII, p. COLLAR. — 658. RUSHFORTH, Inscriptions latines. — 659. STRAKOSCH-GRASSMANN, L'invasion des Mongols. — 660. Boos, Sources de l'histoire de Worms, III. — 661. PHILIPPE, Guillaume Fichet. — 662. HARRISSE, Autographes de Colomb. — 663. MADONA, Les Juifs et la découverte de l'Amérique. — 664. DUFAYARD, Lesdiguières. — 665. LETOURNEAU, Mémoires de Grandet. — 666. TAMIZEY DE LAROQUE, Deux livres de raison de l'Agenais. — 667. ALLAIN, L'œuvre scolaire de la Révolution. — 668. DUCÉRE, La marine militaire de Bayonne. — 669. BORGEAUD, Les constitutions en Amérique et en Europe. — 670. Sir Alfred LYALL, La religion naturelle dans l'Inde. — 671. MASSARANI, La femme. — Lettre de M. Psichari. — Chronique. — Académie des inscriptions.

644. — **Bhāradvāja-śikṣā**, cum versione latina, excerptis ex commentario, adnotationibus criticis et exegeticis, edidit Emil SIEG. Berlin, Speyer et Peters. 1891, 65 p.

Le traité de prononciation attribué par une vaine tradition au vieux saint Bhāradvāja, n'est qu'un manuel pratique en soixante-neuf stances à l'usage des brahmanes qui récitent le Taittirīya-Veda. Les règles, intelligibles sans le secours d'un commentaire, enseignent à distinguer les cas douteux où la ressemblance des sons, des formes, des mots risque d'induire le prêtre en erreur. La minutie puérile des indications n'atteste que trop clairement l'ignorance générale de la langue védique au temps de l'auteur et décèle la date tardive de l'ouvrage. Les références aux portions les plus modernes du Taittirīya-Veda, les emprunts aux Prātiśākhya et à Pāṇini signalés par l'éditeur changent cette impression en certitude positive. La publication de ce texte difficile fait grand honneur à M. Sieg. Il a choisi avec tact les parties essentielles des commentaires, et joint aux règles une version précise et claire. Un index des passages cités (*Samhitā*, *Brāhmaṇa*, *Aranyaka*) et une liste des termes techniques complètent utilement ce travail. L'introduction, sagement réduite au strict nécessaire, réunit toutes les données disponibles pour l'histoire, l'établissement et l'éclaircissement du texte.

Sylvain Lévi.

645. — BELOCH (Giulio). *Storia greca*, Parte I, La Grecia antichissima, Roma, Pisanisi, 1891, 146 p. in-8. Prix : 3 fr. 50.

Nouvelle série XXXVI.

50

646. — BELOCH (Giulio). *Studi di Storia antica*, fascicolo II, Roma, Loescher, 1893, 155 p. in-8.
647. — BELOCH (Julius). *Griechische Geschichte*, Erster Band, bis auf die sophistische Bewegung und den Peloponnesischen Krieg, Strassburg, Truebner, 1893, 637 p. in-8.

Le troisième des ouvrages que nous réunissons sous ce titre nous dispensera de parler longuement du premier. M. Beloch a-t-il renoncé à continuer un travail entrepris dans des conditions, ce semble, assez étranges, chez un éditeur qui n'avait pas fait paraître encore un seul volume? Abandonnée ou seulement interrompue, la *Storia greca* de M. B. sera désormais inutile, puisque le même auteur nous offre aujourd'hui une partie beaucoup plus étendue de l'histoire grecque, chez un éditeur qui, sans aucun doute, mènera l'entreprise à bonne fin.

Le second fascicule des *Études d'histoire ancienne* publiées, sous la direction de M. Beloch, par de jeunes savants de l'Université de Rome, a suivi de près le premier (*Revue critique*, 1892, t. II, p. 369-371) : cette activité fait le plus grand honneur au maître et aux élèves. Sur quatre mémoires, trois se rapportent à une époque peu connue de l'histoire grecque : *Contributions à l'histoire d'Athènes depuis la guerre lamiaque jusqu'à la guerre de Chrémonidès* (par M. G. de Sanctis); *Recherches historiques sur la ligue étolienne* (par M. C. Salvetti); *Le Péloponnèse au temps de la guerre sociale* (220-217 av. J.-C.) (par M. F. Arci). Chacun de ces auteurs a pris soin de faciliter la lecture de son travail par une table des matières assez développée, et par des résumés chronologiques, qui seront précieux à consulter. M. de Sanctis a joint de plus à son exposé historique plusieurs appendices, où il discute surtout des questions épigraphiques. Le quatrième mémoire, dû à M. R. Corsetti, a un intérêt plus général : *Sur le prix des grains dans l'antiquité classique*. M. C. passe en revue les documents relatifs à cette question dans l'ordre suivant : Athènes, Délos, Pergame, Olbia, l'Égypte des Ptolémées, l'Italie et la Sicile. Un tel sujet ne pouvait pas être épuisé en 25 pages ; mais les conclusions de l'auteur, limitées aux quatre derniers siècles avant notre ère, se recommandent à l'attention des savants.

C'est par des études de ce genre, précises et minutieuses, que l'histoire ancienne sera petit à petit mieux connue. Mais il est permis à un historien comme M. B. de ne pas attendre les résultats complets de cette enquête, pour résumer, dans une œuvre d'ensemble, les idées qui lui paraissent déjà se dégager de la critique nouvelle des textes ; il est bon que les découvertes de l'archéologie et de l'érudition prennent place dès maintenant dans des livres destinés au grand public. A vrai dire, ces résultats sont encore trop souvent négatifs, du moins suivant M. B. : ils permettent de contester, avec une certitude presque entière, les vieilles traditions et les vieilles légendes ; mais ils ne les remplacent pas. La période mythique ou héroïque de l'histoire grecque ne s'arrête plus, comme jadis, à l'invasion du Péloponnèse par les Doriens, au

xi^e siècle avant notre ère; il faut descendre beaucoup plus bas, jusqu'au viii^e et même jusqu'au vii^e siècle, pour rencontrer un terrain solide. Les chronologies anciennes ne reposent, en effet, que sur des combinaisons factices; les fameuses migrations des tribus grecques relèvent du domaine de la fable et de la poésie; la prétendue distinction des races doriennne, ionienne, éolienne, est abandonnée; la notion même qu'on avait des dialectes anciens se transforme; bien plus, en même temps que Lycur-gue est rejeté dans l'ombre, toute l'histoire primitive des républiques grecques s'obscurcit et s'efface. Les documents désormais les plus sûrs sont les témoignages de la linguistique et les monuments de l'art : à l'aide de ces données nouvelles, on essaie de restituer la civilisation grecque de la période mycénienne; on devine, sous l'épopée populaire de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*, un degré de culture déjà plus avancé, et on suit après Homère les transformations de l'état social et intellectuel de la Grèce. C'est par plusieurs chapitres sur ces différentes phases de la vie grecque que s'ouvre l'ouvrage de M. Beloch : le récit traditionnel des faits n'y a presque aucune place. Cependant, à partir du vi^e siècle, la lumière commence à se faire sur la chute des vieux gouvernements aristocratiques, sur l'avènement des tyrans et le développement de la démocratie. Les guerres médiques occupent, à ce moment de l'histoire, une place importante, puisqu'elles assurent au génie grec son indépendance. Après elles, de nouveaux progrès politiques s'accomplissent, jusqu'à ce qu'un choc formidable, la guerre du Péloponnèse, mette aux prises les puissances rivales. Avec cette lutte décisive coïncide l'époque la plus brillante de la poésie et de l'art, mais aussi l'avènement de la science et de la philosophie, qui inaugure une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

On voit, par cette courte analyse, que M. B. joint à une sévère critique le goût des idées générales et des jugements absolus. Son livre présente partout un mélange de faits scientifiquement établis et d'affirmations contestables. Aussi ne faudra-t-il, ce me semble, en faire usage qu'avec discrétion et prudence. M. Beloch n'a pas voulu, comme M. Busolt, mettre entre les mains des savants un instrument de travail, une bibliographie complète des questions qu'il traite; c'est une conception personnelle de l'histoire grecque qu'il a exposée : de là l'intérêt très vif qui s'attache à la lecture de ce volume; de là aussi le défaut d'une méthode qui donne parfois l'apparence de la certitude à des résultats encore hypothétiques.

Am. HAUVETTE.

648. — Dr Albert THUMB. I. Μελέτη περί τῆς σημερινῆς ἐν Αἰγίνῃ λαλουμένης διαλέκτου dans l'*Αθηνά*, tome III, pp. 95-128).

649. — Beitræge zur neugriechischen Dialektkunde. I. Die inlautenden Vokale im heutigen Dialekt von Amorgos. Strasbourg, K. J. Trübner, 1892. 60 p. in-8. (Tirage à part des Indog. Forsch. II, 12).

I. — Le travail de M. Thumb n'a pas la prétention d'être une étude

complète du dialecte d'Égine. L'auteur s'est borné aux phénomènes qui lui ont semblé le plus dignes d'attention. Quelques-uns parmi ceux-là offrent un intérêt particulier. Tel est par exemple le changement de *υ* et de *ος* (l'un et l'autre se prononçant probablement *υ*) en *υ*. *Σκύλος* donne **σχύλος*, **σσύλος* et *στούλος*; *σχονία* devient **σύνία*, **σσύνία* et *σσούνία*. On a de même *τσούλος* = *χύλος*, *τσουλία* = *κυιλία*, *ἄχουρα* (*aschura*) = *ἄχουρα*. L'auteur aurait pu rapprocher de là les formes tsakoniennes *dzurakà* = *κυριακή* (Defn. Zak. 161) et *χjure* = *χῆρος* (*ibid.* 30). Le phénomène est un peu plus complexe en tsakonien que dans le dialecte d'Égine, mais tout porte à croire que l'explication est la même et que décidément il faut renoncer à voir dans cet *υ* l'ancienne prononciation de l'*υ* qui se serait conservée jusqu'à nos jours. Certaines formes méritent d'être signalées : p. 113, *γδυμώνω* formé de *γδύνω* et de *γυμώνω*; *βγαίνω* dans le sens de *ἐκβαίνω* et de *ἐκβάλλω*; p. 111, *κνεί* accusatif pari-syllabique de *κνείς*.

Le dialecte d'Égine a fortement subi l'influence de la langue commune. Il n'est pas toujours possible de distinguer les formes indigènes des formes importées. Étant donné cet état de choses et le mode de recherches employé par l'auteur (p. 95), on ne saurait demander à cette étude qu'une précision relative ¹.

II. — La phonétique des voyelles est une des parties délicates et obscures de la grammaire néo-grecque. Félicitons M. T. d'avoir commencé ses études sur le dialecte d'Amorgos par un travail sur le vocalisme. Si la méthode innovée par l'abbé Rousselot n'est pas accessible à tous les linguistes, on aimerait du moins à voir pénétrer dans les études néo-grecques l'esprit de son beau volume ². A ce point de vue le mémoire de M. T. laisse à désirer. M. Thumb ne signale pas de sous-dialectes dans l'île d'Amorgos. Dans le vocalisme le fait n'a rien d'in vraisemblable. Il est douteux qu'il en soit de même pour tout le système phonétique ³.

P. 20. L'i de *νεραίδες* a été développé par le *δ* suivant; cf. *κελαιῶ*, *γαῖδούρι*, *βοῖδι*, etc. ⁴.

P. 25. *Ἀϊτός* existe à Amorgos à côté de *ἀετός*. Ajouter *μάγεραι* aux

1. Des graphies barbares (*κενυμένος* p. 96, v. 10; *τῆς ἡμέραις*, *ibid.*, v. 38; *τ. p. 99*, l. 1) et contradictoires (*ἡμέραις*, mais *μοῖρες* p. 99, l. 1; *τ.*, mais *οἱ*, p. 96, v. 25), parfois côte à côte (*οἶσαι* *οἱ μοῖρες*, p. 96, v. 25), sont faites pour surprendre dans un ouvrage de linguistique.

2. Dans ce sens, J. Psichari, *Et. ng.* p. xxxii et suiv.

3. Je trouve par exemple dans des notes prises récemment en Grèce : *σσοπιτινδῆς* (= *σὸ στίτι της*), *τονομάνδο* (= *τόνομά των*), *τιγλόσανδο* (= *τῇ γλώσσῃ(ν) των*), chez une Amorgiotte illettrée, de quarante ans. D'autres notes prises sur une Amorgiotte illettrée de dix-huit ans, mais non du même village que la précédente, n'offrent rien de semblable. La différence tient-elle à l'âge ou au lieu d'origine?

4. Voy. Tsakonien *αθι αιβι*, dans Rapport de l'École des Hautes-Études, 1892-93. à paraître.

exemples cités (σκληρός, μετασσερίζομαι, etc.). On aimerait à voir un paragraphe spécial pour l'assimilation vocalique.

En somme, cette étude est substantielle et bien menée. Dans le domaine néo-grec les bonnes monographies dialectales sont assez rares pour qu'on les signale, à l'occasion.

Hubert PERNOT.

650. — Ricardus HEIM. *Incantamenta magica graeca latina* (Extrait des *Annales philologici* de Leipzig). Leipzig, 1893. in-8, 110 pages, chez Teubner.

Il y aurait un fort joli livre à écrire sur la magie gréco-romaine ; le sujet a été souvent effleuré ou touché, jamais traité dans son ensemble. Ce ne sont pourtant pas les documents qui manquent : depuis quelques années même, les inscriptions et les papyrus nous en fournissent de nouveaux à chaque instant. A qui voudra entreprendre cette œuvre, la brochure de M. Heim fournira une utile contribution : il y trouvera rassemblées avec soin, classées et discutées avec critique et érudition, toute une suite d'incantations magiques très curieuses. Le travail est loin, cependant, d'être complet ; l'auteur le déclare lui-même au début quand il nous prévient qu'il s'est restreint aux incantations qui passaient pour posséder « *potestatem salubrem et utilem* », c'est-à-dire celles qui avaient pour but de combattre les fléaux et les maladies. Encore a-t-il négligé à dessein toutes les formules que renferment les différents papyrus connus, évidemment parce qu'il est relativement aisé de les trouver dans les publications qui ont été faites de ces papyrus. Tel qu'il est ce recueil de textes, disséminés souvent chez les auteurs les plus obscurs, est précieux en ce qu'il épargnera dans la suite de longues recherches aux travailleurs. Et quelles recherches ! Rien n'est fastidieux et désoobligeant pour qui serait tenté de tirer quelque vanité de sa qualité d'homme comme cette suite de remèdes de bonne femme, toujours les mêmes ou, du moins, toujours également puérils.

Il reste maintenant à faire le même travail de rassemblement pour les formules magiques destinées non pas à écarter le mal, mais à le produire, à toutes celles qui resortissent en propre à la magie noire. Ce sera un autre chapitre non moins curieux du grand livre de l'ignorance et de la sottise humaines. Si je suis bien informé, un de nos jeunes professeurs de faculté s'en occupe en ce moment. Je souhaite qu'il ne se borne pas, comme M. Heim, à composer un *Corpus* des formules de cette espèce, et qu'il ait à cœur de tirer de leur analyse et de leur comparaison une dissertation intéressante.

R. CAGNAT.

651. — R. SCHNEIDER. *Legion und Phalanx, taktische Untersuchungen*. Berlin, Weidmann, 1893. In-8, 149 p.

652. — E. DUNZELMANN. *Das römische Strassennetz in Norddeutschland*. (Extrait des *Jahrbuecher fuer classische Philologie*), Leipzig, Teubner, 1893.

I. — Le sujet, ou plutôt les sujets traités par M. Schneider ne répondent guère au titre de sa brochure. Au lieu d'être, comme on pourrait s'y attendre, une étude historique sur la phalange macédonienne et sur la légion, l'ouvrage de M. Schneider n'est que la réunion, toute matérielle d'ailleurs, de cinq articles dont voici les titres : 1 l'État et l'armée ; 2 l'exercice ; 3 la marche au pas ; 4 les piqueniers et les phalangites ; les légionnaires ; 5 la disposition sur trois lignes. Aucun de ces articles n'a de valeur vraiment historique. Au point de vue tactique, on peut se demander s'il est vraiment intéressant de savoir comment on faisait l'*exercice* dans les armées de Sparte ou dans la légion romaine, et à quelle date exacte la *marche au pas* a été introduite dans les armées modernes. Ce sont là des minuties qui n'ont rien de commun avec la précision historique. La seule page de la brochure, qui réponde au titre et qui présente quelque intérêt, est celle où l'auteur a transcrit le passage de Polybe consacré à la comparaison de la phalange et de la légion.

II. — L'étude de M. Dünzelmann sur les voies romaines de l'Allemagne du Nord se divise en deux parties. L'auteur commence par démontrer que certaines chaussées, encore visibles dans la région qui s'étend entre l'Ems et le Weser (partie méridionale du duché d'Oldenbourg, Westphalie du nord), ne sont et ne peuvent être que des tronçons d'anciennes voies romaines. Il raisonne par éliminations successives, sans d'ailleurs apporter à l'appui de sa thèse aucun document contemporain, tel qu'une borne milliaire ou une inscription romaine. Cette démonstration faite, ou plutôt cette affirmation posée, M. D. étudie sur le terrain et suit pas à pas les campagnes de Germanicus des deux années 15 et 16 ap. J.-C. Il discute la position d'Aliso, refuse d'admettre l'identification du Luppias de Tacite avec la Lippe, et recherche l'emplacement du champ de bataille d'Idistaviso. Pour lui, Aliso n'est pas Elsen, mais Hunteburg, sur la Hunte affluent du Weser ; Luppias, malgré la ressemblance des noms, n'est point la Lippe, c'est la Hunte. Quant au champ de bataille d'Idistaviso, M. D. croit le retrouver sur la rive droite du moyen Weser, en face de Schlüsselburg.

L'opuscule de M. Dünzelmann est une contribution utile à l'étude topographique des campagnes romaines dans la Germanie septentrionale. Mais est-il bien nécessaire de consacrer à une si petite question plus de cinquante pages ? Est-ce dans ces identifications, dans ces discussions minutieuses et un peu ténues, que réside la vraie science de l'histoire ? Et faut-il croire que des recherches de cette nature soient proposées en exemple aux étudiants de nos facultés et aux érudits français ?

J. TOUTAIN.

653. — H. ZIEMER und W. GILLHAUSEN. *Lateinische Schulgrammatik*. I, Formenlehre, vi-158 pp.; II, Syntax, 238 pp. in-8, Berlin, Gaertner, 1893.
654. — AUG. WALDECK. *Lateinische Schulgrammatik*, nebst einem Anhang ueber Stilistik, für alle Lehranstalten. viii-144 pp. in-8. Halle, Waisenhaus, 1891.
655. — AUG. WALDECK. *Praktische Anleitung zum Unterricht in der lateinischen grammatik*. Halle, Waisenhaus, 1892. vi-225 pp. in-8.
656. — *Des Cornelius Nepos Lebenbeschreibungen in Auswahl*, bearbeitet und vermehrt durch eine Vita Alexandri Magni, von FR. FÜGNER. Text : 104 pp. et 3 cartes; Erklärungen, 183 pp., 24 gravures et une planche. Leipzig, Teubner, 1893, in-8.
657. — *The seventh book of Vergil's AEneld*, edited for the use of schools. Text (xvi-29 pp.), Notes (52 pp.), and Vocabulary (96 pp.) by Wm. C. COLLAR. Boston, Ginn, 1893. In-16. Avec deux cartes et 5 pp. de figures.

La rentrée apporte à la *Revue* son lot de livres classiques, anciens ou nouveaux. Un caractère commun à la plupart de ces ouvrages est un effort pour réduire le travail de l'élève et diminuer l'étendue de sa tâche. Ce n'est pas rendre un très bon service à l'enfant; mais une telle méthode est trop en harmonie avec l'ensemble du système d'éducation qui prévaut maintenant, pour qu'on y renonce prochainement. Quoi qu'il en soit et de sa valeur et des prétextes qui l'étaient, qu'on essaie de lui donner une couleur scientifique en la défendant par des statistiques grammaticales, ou qu'on la déclare brutalement la conséquence forcée de l'état social et des nécessités matérielles, il est certain que depuis qu'elle est en honneur, jamais on n'a plus mal su les langues anciennes. Quand on voit un homme de la valeur de M. Fügner composer une grande partie de ses notes à l'aide de traductions, on songe au manie-ment des lourds dictionnaires d'autrefois, à cette répétition de l'effort physique et moral qui secouait de la torpeur des salles trop chauffées, et surtout, puisqu'il s'agit peut-être enfin de savoir le latin, au calcul instinctif de tout écolier un peu éveillé, qui comptait qu'au lieu de répéter indéfiniment cette manœuvre sa paresse gagnerait à apprendre le mot une bonne fois. L'extrême simplification des grammaires n'est pas toujours favorable à leur exactitude. Dans sa *Praktische Anleitung*, M. Waldeck s'estime heureux d'avoir presque rendu superflu le chapitre du style indirect. « Grâce à ma méthode d'exposition, dit-il, ce chapitre se réduit à quelques remarques, et le reste découle naturellement des enseignements antérieurs... Que l'interrogation purement oratoire... se met à la proposition infinitive, ce fait se comprend de lui-même pour un élève qui est habitué à réfléchir. » La théorie exposée ici est fort contestable; il ne faut pas avoir beaucoup enseigné pour savoir que tout doit être dit aux élèves, petits et grands, et que rien ne va de soi. Mais de plus, l'exemple est malheureux : c'est une règle fautive; car, en matière d'interrogation oratoire, il y a lieu de distinguer entre la première et la troisième personne d'une part et la deuxième d'autre part ¹.

1. La règle fautive, qui se rencontre encore dans beaucoup de grammaires allemandes, avait été formulée par G. T. A. Krüger en 1820. Madvig, puis Riemann (*Rev. de phil.*, 1883, 114), ont établi quel était sur ce point le véritable usage de la langue.

Après ces observations générales, quelques mots suffiront au sujet de chaque livre. Des deux grammaires, celle de Ziemer-Gillhausen est seule recommandable. Elle est à la fois assez détaillée et assez bien disposée pour rendre des services. Les deux volumes de M. W. devront subir au contraire de sérieuses retouches. Ils gagneraient à être présentés au public avec moins d'assurance. Plusieurs des nouveautés qu'y découvre l'auteur sont déjà connues. Ainsi M. W. s'abstient souvent de formuler la règle : l'exemple suffit. Nous avons en France une grammaire où l'on a suivi cette pratique bien avant M. Waldeck ; c'est l'abrégé de M. L. Havet. Cette innovation a déplu cependant à plus d'un professeur, qui appliquait sans doute inconsciemment le même principe, quand, à propos d'un texte, il faisait répéter à l'élève, non pas l'énoncé abstrait de la règle, mais l'exemple qui en était devenu comme le symbole concret. Le Cornelius Nepos de M. Fügner comprend les vies arrangées de Miltiade, Thémistocle, Aristide, Pausanias, Cimon, Lysandre, Alcibiade, Thrasybule, Épaminondas, Pélopidas, Agésilas, Timoléon, Hamilcar, Hannibal, et une biographie d'Alexandre, d'après Quinte-Curce. Le volume de notes contient des conseils sur la traduction, un commentaire, un vocabulaire, des chapitres de synonymique, de phraséologie, de grammaire, etc. ; un professeur tirerait un bon parti de ce livre pour la pratique de son enseignement. Dans l'édition du VII^e livre de l'Énéide donnée par M. Collar, il y a une innovation qui pourrait devenir l'instrument d'une étude précise de la langue de Virgile. Sans préjudice des notes qui forment une partie distincte, au bas des pages du texte sont donnés les synonymes d'un grand nombre de mots. Il suffirait, pour réunir l'utilité et la rigueur scientifique, de se borner à la traduction des mots et des constructions poétiques par les mots et les constructions correspondantes de la langue strictement classique. Je ferai d'ailleurs remarquer que la tentative de M. Collar n'est qu'un retour incomplet à la vieille pratique de l'interprétation continue des éditions *ad usum Delphini*. En tête du vocabulaire, on trouve les mots groupés par famille. C'est un travail qu'il vaudrait mieux apprendre à l'élève à faire lui-même. De plus, une certaine discrétion est nécessaire en l'espèce, et ces listes ne devraient comprendre que des familles se rattachant à une racine incontestable et incontestée. En somme, de tous ces livres, aucun ne s'impose à l'attention, mais il y a quelque profit à les parcourir.

L.

658.— G. McN. RUSHFORTH. **Latin historical inscriptions illustrating the history of the early empire.** Oxford, 1893, in-8, xxvii-144 pp. chez H. Frowde à Londres. 10 schellings.

« Ce livre, dit l'auteur dans sa préface, a deux fins. En premier lieu, j'espère qu'il pourra tenir lieu de manuel d'épigraphie élémentaire ; en

second lieu, il fournira des informations historiques complémentaires sur la période de l'histoire romaine pour laquelle les étudiants d'Oxford ont encore le plus besoin d'aide. » C'est donc un livre d'enseignement que M. Rushforth s'est proposé d'écrire, et le livre il le destine à ses élèves, dont il connaît plus particulièrement les besoins. Sur ce terrain nous n'avons pas évidemment à le suivre. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est si le travail est tel qu'il dépasse les limites de l'université d'Oxford, si nos étudiants français en tireront, eux, quelque profit. A vrai dire je serais fort étonné que les onze pages (ix-xx) qui constituent l'introduction puissent jamais servir de manuel d'épigraphie. Il n'y a pas dans ce traité minuscule, quelque nourri qu'il soit, le dixième des renseignements nécessaires pour donner une idée à peu près exacte des documents épigraphiques et de ce qu'il faut savoir pour les déchiffrer. On n'y trouvera même pas tous ceux qui seraient indispensables pour comprendre les textes réunis dans le volume.

Ceux-ci sont assez habilement choisis pour donner une idée de ce que l'épigraphie peut ajouter à l'histoire. La période dont s'occupe l'auteur s'étend de la fondation de l'empire à l'avènement de Vespasien. Les inscriptions sont groupées en deux catégories : 1^o celles qui se rapportent à certains faits importants d'un règne (soumission de l'Égypte par Auguste, invasion de l'Italie par Vitellius) ou aux personnages qui y ont joué quelque rôle (Burrhus, Séjan); 2^o celles qui concernent l'administration de Rome et des provinces, le culte, l'armée, etc. Le total de ces textes *qui ne constituent qu'un choix d'inscriptions historiques*, s'élève à cent. Chacun d'eux est suivi d'un commentaire où sont cités les passages des auteurs qui les éclairent ou qui en reçoivent, au contraire, quelque éclaircissement, ainsi que les légendes monétaires qui méritent d'en être rapprochées. Ce commentaire est sobre, nourri, érudit, et témoigne d'une saine méthode. A cet égard ce livre est un bon livre d'enseignement.

R. CAGNAT.

659. — **Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241 und 1242**, mit fünf Karten, einem Sachregister und einem Quellen-register, von GUSTAV STRAKOSCH-GRASSMANN. Innsbruck, Wagner, 1893, in-8. vii-227 p.

Le sujet traité dans ce volume, — l'auteur lui-même le fait remarquer, — a déjà été abordé par plusieurs historiens, notamment d'Ohs-son et surtout Wolff, dont l'ouvrage a fait, il y a une vingtaine d'années, l'objet d'un compte rendu dans cette *Revue*¹. Mais les événements qui y sont relatés étaient comme perdus ou, du moins, mis au second plan, dans le cadre plus vaste de ces divers écrits. M. G. Strakosch-Grassmann s'est proposé de les soumettre de nouveau à une étude spé-

1. Voir la *Revue critique* du 19 juillet 1873.

ciale et approfondie, en un mot, d'en donner une « monographie ». Il a pu ainsi, tout en profitant des travaux de ses devanciers, les compléter sur plusieurs points, les rectifier sur d'autres, à l'aide des documents nouveaux mis depuis eux à la portée de l'historien.

M. S.-G. expose successivement : 1° la marche des Tatars à travers la Pologne (fév.-avr. 1241), marquée par la désastreuse bataille de Wahlstadt, communément appelée bataille de Liegnitz (19 avr.), la prise de Cracovie, de Breslau, etc.; — 2° leur invasion en Moravie (mai 1241), durant laquelle ils saccagèrent Freudenthal, Littau, maintes autres localités, mais échouèrent devant Olmütz, où ils perdirent même un de leurs chefs, probablement, Kaidu, mais non Peta, comme on l'a supposé à tort; — 3° leur première invasion en Hongrie, au cours de laquelle il remportèrent la victoire du Sajo ou des bruyères de Mohi (11 avr.), prirent Waizen, Pest et autres lieux, puis passèrent en Transylvanie, de là en Roumanie, exerçant partout d'affreux ravages; — 4° la deuxième invasion de Hongrie, pendant laquelle Grosswarden, Peregh, Egres et autres lieux furent saccagés, le roi Bela et sa famille obligés de se réfugier en Croatie, en Dalmatie, de chercher un asile dans la petite île d'Arbe (p. 162) et non Nola, comme le veut Wolff, à Spalato, à Trau, pourchassés par les ennemis, qui pénétrèrent en Bosnie, en Serbie, en Bulgarie. Le Danube fut franchi. Ofen et Grau furent pris, la dévastation s'étendant toujours, jusqu'au moment où, à la suite d'événements graves survenus en Asie, au cœur de l'empire, les Mongols évacuèrent le pays.

Ces quatre épisodes forment autant de chapitres du livre de M. Strakosch-Grassmann. Le récit est complété par une Introduction résumant les faits antérieurs et faisant connaître la situation des pays qui allaient devenir le théâtre de ces effroyables dévastations, — et par un chapitre sur « l'attitude de l'Allemagne » intercalé entre les deux récits de l'invasion de la Hongrie. Cet ensemble de six chapitres est suivi de sept appendices où l'auteur étudie, en général, le degré de confiance que méritent les différentes sources, comme la Chronique rimée tchèque, la lettre d'Ives de Narbonne, le récit de l'Arménien Hayton, ceux des écrivains orientaux. Ce qui lui permet de reprendre, en les discutant, certains points qui n'avaient pu être suffisamment examinés au cours de la narration. Indépendamment de ces études critiques, de nombreuses notes mises au bas des pages justifient, précisent ou expliquent les assertions de l'auteur.

C'est que, en effet, ce livre est très documenté. L'auteur n'avance rien qui ne soit appuyé sur des textes, et il tire de ceux-ci tout ce qu'ils peuvent lui fournir. C'est ainsi que les immunités, exemptions, concessions accordées par le roi Bela IV lui permettent de mesurer l'étendue et l'importance relative des dommages soufferts par les diverses régions de la Hongrie. Il a également soin de distinguer entre les dévastations commises dans chacune des deux invasions et de faire disparaître la confusion qui a été faite quelquefois des unes avec les autres.

M. S.-G. relève plusieurs des assertions de ses prédécesseurs, notamment chez Wolff qui a traité avec étendue le même sujet et à qui il fait le reproche de n'être pas heureux dans ses identifications des noms géographiques. Une de ses plus importantes rectifications est la date exacte de la bataille du Sajo, qu'il décrit d'ailleurs fort longuement (pp. 77-89). Wolff, après discussion, avait, par conjecture, fixé cette date au 27 avril, M. S.-G. nous apprend (pp. 72 note 2, et 77 note 2) qu'elle est du 11, s'appuyant sur un document que Wolff ne paraît pas avoir connu, bien que publié avant l'apparition de son livre. M. S.-G. n'insiste pas directement sur le calcul malheureux de son prédécesseur; mais il critique sa supposition relative à la date de l'arrivée du duc d'Autriche Frédéric à Pest : or, cette supposition dérive précisément de l'erreur de Wolff relative à la date de la bataille du Sajo.

Nous insisterons encore sur quelques points qui nous paraissent intéressants.

M. S.-G. reproche à Wolff sa sévérité à l'égard du roi de Bohême Wenceslas : « Wolff, dit-il, a fait une longue diatribe, pour enlever, dans les termes les plus mordants, au roi Wenceslas, tout mérite dans l'œuvre de la défense contre les Mongols; il le taxe positivement de lâcheté pour, au moment où les envahisseurs faisaient irruption en Moravie, s'être trouvé dans une tout autre région, à Kœnigstein, sur l'Elbe » (p. 51). — M. S.-G. oppose des documents nouveaux, ignorés de Wolff, qui expliquent le fait; il ajoute que l'on ne peut refuser à Wenceslas le mérite d'avoir préservé de l'invasion son royaume de Bohême, et que, raisonnablement, on n'est pas en droit d'exiger de lui davantage. — Je ferai observer que Wolff s'élève surtout contre ceux qui veulent faire honneur à Wenceslas de l'expulsion des Mongols; mais je pense aussi qu'il est trop rigoureux envers ce roi. Pourquoi exiger de lui un dévouement dont nul ne se montrait alors capable?

M. S.-G. prétend que si l'Allemagne avait été attaquée, la discorde aurait immédiatement pris fin et tous se seraient réunis contre l'ennemi commun : l'impuissance ou l'indifférence de l'Allemagne s'expliquerait par ce fait qu'elle ne fut pas sérieusement menacée. Je ne dis pas non : mais, enfin, ces bonnes dispositions latentes n'ont pas été mises à l'épreuve, et, il est, au moins, bien constaté qu'aucun effort véritable n'a été fait, en Allemagne, pour répondre au sentiment général, qui, au dire de M. S.-G. lui-même, « demandait l'anéantissement à tout prix de la puissance tatar » (p. 148).

La capitale de l'Autriche fut-elle assiégée par les Mongols et préludait-elle en 1241 (ou 1242 ?) au rôle qu'elle devait jouer en 1529 et 1683 ? Telle est la question que soulèvent plusieurs documents, parmi lesquels la lettre d'Ives de Narbonne. Tout d'abord un siège en règle et prolongé est inadmissible, d'autant plus qu'il est établi que les envahisseurs se retirèrent devant les forces réunies contre eux. Il s'agirait donc simplement (bien qu'Ives emploie l'expression *cum infinitis militibus*), de

bandes d'éclaireurs qui auraient tenté une surprise ou essayé d'attirer l'ennemi dans un piège. D'ailleurs le point sur lequel s'est porté l'attaque n'est pas bien déterminé; les uns disent Neustadt, les autres Neuburg. La date elle-même est discutée; Wolff veut que le fait ait eu lieu dans l'hiver de 1242, à la suite du passage du Danube par les Mongols sur la glace, le jour de Noël de 1241. M. S.-G. le place en juin 1241 se fondant sur la phrase d'Ives *ed demum æstate*; mais Wolff prétendait qu'il faut lire et entendre *ætate*. La conclusion de M. S.-G. est que, malgré ces difficultés, « le dire d'Ives, relatif à une apparition des Tatars dans les environs de Vienne, ne peut pas être considéré comme une assertion en l'air » (p. 190).

La retraite plus ou moins volontaire des Mongols dans cette circonstance fut célébrée comme une victoire, victoire imaginaire, plus réelle cependant que celle dont parle Matthieu Paris, et qui aurait été remportée par les fils de l'empereur, Conrad et Henri, sur les bords d'une rivière Delphis, affluent du Danube. Wolff avait cherché à donner une base à ce récit, au moyen de l'identification de Delphis avec Devin (= Theben) sur le March (qui serait le Delphis) et admis la « rencontre de Theben ». M. S.-G. déclare cette tentative malheureuse. Pour lui, l'assertion de Matthieu Paris prouve seulement que « ce temps où il n'y avait pas de journaux pouvait produire des *canards* encore plus forts que ceux d'aujourd'hui » (p. 142).

Wolff avait cru voir une confirmation du dire de Matthieu Paris dans celui de l'arménien Hayton représentant les Mongols comme vaincus dans une bataille qui aurait coûté la vie à leur chef Batou et déterminé leur retraite définitive. Wolff n'admettait certes pas la mort de Batou qu'on retrouve vivant les années suivantes, mais il se méprenait sur la nature et l'importance d'une mention relative à un incident mal compris et démesurément grossi de la bataille du Saïo; c'est ce que fait voir M. S.-G. par une savante et intéressante discussion du passage de Hayton.

Il s'agit du XIV^e chapitre du « Livre de la fleur des histoires de la terre d'Orient » dont Wolff avait reproduit en traduction la plus grande partie, mais dont M. Straskosch-Grassmann, dans son appendice VI (p. 206-7), donne le texte français *in extenso*, d'après les mss. 2620, 2623 de la Bibliothèque de la Cour à Vienne. Il pense que « l'original français doit se trouver à Paris ». S'il s'agit du manuscrit même écrit de la main de Nicolas Faucon sous la dictée de Hayton, je doute fort qu'il existe. Tout ce que je puis dire, c'est que la Bibliothèque nationale n'a de cet ouvrage que deux copies, fort belles (franç. 12, 201 et nouv. acq. franç. 1255), conformes l'une à l'autre et conformes aux manuscrits de Vienne, si ce n'est que le successeur de Batou est appelé « Chalcaday » et qualifié « tiers filz de Hœtota can » (dans le n^o 1255 seulement).

M. S.-G. signale des différences entre le texte français et la traduction latine, dont une copie, cotée 310, existe à l'Université de Gratz, et il

donne d'après ce manuscrit, dans sa note de la page 206, une phrase qui n'a pas d'équivalent dans le français. Il est très vrai que la traduction latine ne cadre pas exactement avec le texte français; mais elle semble n'être pas toujours d'accord avec elle-même. La Bibliothèque nationale a de cette traduction latine quatre copies, les nos 5514 et 6041^A identiques, 5515 et 14.692 semblables entre eux et s'écartant des deux autres. 5514 et 6041^A reproduisent seuls la phrase citée par M. Strakosch-Grassmann, mais en y ajoutant quatre mots très importants. On y lit en effet : « ...alii vero Cumani fugerunt qua (ou quia) tartari non potuerunt flumen transire. *Postea vero tartari iverunt* versus Alemaniā..... » La variante est digne d'attention.

M. S.-G. nous apprend qu'une miniature du n° 2623 de Vienne représente la mort de Batou et de ses compagnons. Cette scène, dans laquelle il ne voit avec raison que la fantaisie du miniaturiste, n'est figurée dans aucun de nos manuscrits. Quant au chef qui périt dans cette circonstance, il résulte des documents chinois allégués par M. S.-G. qu'il s'appelait Ba-ha-tou (c'est apparemment le mot mongol Baghatour) et se noya dans le Huo-ning qui serait le Sajo. J'avoue que cette dernière identification n'est pas d'une évidence frappante; il n'en est pas moins sensible que Ba-ha-tou a été confondu avec Batou, et que l'accident arrivé à ce chef et à quelques cavaliers mongols est devenu dans la bouche de Hayton la mort du général en chef et la retraite précipitée de toute une armée. M. S.-G. attache le plus grand prix aux documents d'origine chinoise communiqués par Bretschneider dans ses *Medieval rescarches from eastern Asiatic Sources* (Londres, 1888), et il en a fait grand usage.

Je ne pousse pas plus loin ces observations, quoique plusieurs points soient à noter, entre autres ce que dit l'auteur de « l'antisémitisme » du temps. Je veux dire seulement quelques mots sur les deux planches qui accompagnent le volume. La seconde est une carte de l'itinéraire des envahisseurs, de celui des Coumans fugitifs et de celui des rois et princes chrétiens. L'autre planche comprend quatre cartes de dimensions très restreintes, dont la principale est celle du champ de bataille de Mohi et de la disposition des deux armées. Il y a en outre une carte minuscule de l'Europe orientale et de l'Asie mongole, embrassant tout le domaine de l'activité des Tatars, une carte du pays de Coumans, enfin une carte toute locale de Trau et de l'île de Bua où Bela, traqué par les Mongols, se réfugia avec sa famille.

M. S.-G. n'encourra pas le reproche que nous n'avons pu épargner à Wolff et que nous sommes trop souvent obligés d'adresser aux auteurs peu soucieux d'ajouter des index à leurs travaux. Sa Table des chapitres ne donne que les intitulés; mais il a eu soin de mettre en vedette, dans la marge, au cours de la narration, l'indication des faits racontés ou des points examinés; Wolff avait fait l'équivalent en mettant un intitulé au haut de chacune des pages paires de son livre. Mais M. Strakosch-

Grassmann a eu l'heureuse pensée d'ajouter : 1° un Sachregister, ou liste des noms propres avec renvois aux pages où ces noms se trouvent et mentions sommaires des faits qui s'y rattachent ; 2° un Quellenregister ou liste des documents utilisés et des auteurs consultés avec mentions analogues ; 3° une liste des ouvrages imprimés dont l'auteur s'est servi avec indication du lieu et de la date de la publication. Il n'est guères possible d'être plus complet. Le lecteur diligent ne peut que remercier l'auteur de lui rendre ainsi la lecture plus fructueuse, de faciliter ses recherches sur tel ou tel point particulier, de lui permettre de remonter aux sources auxquelles l'auteur a puisé, en un mot de le mettre en état de mieux profiter d'une étude très fouillée et très minutieuse, qui ajoute certainement à l'étendue, à l'exactitude et à la sûreté de nos connaissances sur les événements accomplis au centre de l'Europe en 1241 et 1242.

L. FRER.

660. — **Quellen der Geschichte der Stadt Worms.** III Teil. Monumenta Wormatiensia. Annalen und chroniken. herausgegeben von Heinrich Boos, Berlin, Weidmann, 1893, XLVIII-726 p. in-4, avec une carte et sept héliogravures.

Nous avons parlé déjà, dans la *Revue*, de cette publication relative à l'histoire de la ville de Worms, confiée aux soins de M. le professeur Henri Boos, de Bâle, et exécutée aux frais de M. le baron Heyl de Herrnsheim, membre de la Chambre haute du grand duché de Hesse. C'est une contribution importante à l'histoire des villes libres de l'Empire au moyen âge, et la valeur des matériaux offerts est rehaussée par le soin apporté à leur publication. Ce troisième volume n'est pas, comme on s'y attendait, la continuation du *Cartulaire de Worms*, renfermé dans les deux tomes précédents qui contenaient les chartes et documents divers, réunis par M. Boos, de 627 à 1400. Non pas qu'ils lui aient fait défaut pour continuer son ouvrage, comme il en avait annoncé l'intention, jusqu'en 1526. Au contraire, c'est l'abondance même des matériaux qui a décidé M. B. à ne pas suivre jusqu'au bout la même méthode et à abandonner la publication *in extenso* des pièces postérieures à 1400 aux soins de quelque éditeur futur. Ne pouvant tout donner, il a tenu à mettre lui-même au jour les *textes historiques*, chroniques, annales, biographies, mémoires, etc., qui nous relatent l'histoire de Worms au moyen âge, et à compléter ainsi le tableau de son passé¹. Il a fait précéder ces textes d'une introduction détaillée sur l'historiographie de la vieille ville rhénane, qui nous renseigne sur les chroniqueurs eux-mêmes et sur la valeur scientifique de leur œuvre ; là aussi, comme en tant d'autres contrées, ce ne sont plus que des restes

1. M. B. a d'ailleurs joint à tous ces textes de nombreuses pièces, tirées des Archives, soit *in extenso*, soit en régestes, de sorte que le récit narratif du temps est partout appuyé, contrôlé, à l'occasion démenti par le texte diplomatique.

épars d'une littérature infiniment plus riche autrefois. Presque tous ces récits, la *Cronica civitatis Wormatiensis* d'un moine du couvent de Kirschgarten, la *Vita* de l'évêque Bourcard, et celle de saint Egbert, les *Annales de Worms* (1226-1278), une *Chronique de Worms* du ^{xiii}^e siècle, sont rédigés en latin. Contrairement à beaucoup d'autres villes importantes de son voisinage, Worms ne semble avoir eu que peu de chroniqueurs en langue vulgaire ; M. B. en a donné quelques spécimens à l'appendice A du *Chronicon Wormatiense* ; il y a joint une série d'autres pièces à l'appui qui remplissent la majeure partie du volume. Parmi ces documents nous signalerons surtout les extraits des procès-verbaux et des notes officielles du Conseil de la ville (*Aus Wormser Rathsbüchern*) qui vont de 1400 à 1492, et le *Journal* du bourguemestre Reinhart Noltz, qui se rapporte aux années 1493 à 1509 (p. 375-584). Ce journal est, à notre avis, le document le plus intéressant du volume, puisqu'il émane d'un personnage ayant joué un grand rôle dans les luttes continuelles entre l'évêque et la ville (lesquelles constituent en définitive la presque totalité de l'histoire de cette cité) ; Noltz y a noté, au fur et à mesure des événements, ses impressions personnelles, ses missions diplomatiques, des faits divers, et jusqu'à la chronique scandaleuse du temps ¹. Les dernières pièces concernent l'accord du 18 avril 1526 qui mit fin à ces querelles incessantes entre bourgeois et clergé. Signalons encore, p. 657, une liste chronologique rectifiée des évêques de Worms, suivie de celle des bourguemestres, et la table des noms de lieux et de personnes, dressée avec beaucoup de soin ².

R.

661. — Jules PHILIPPE, **Guillaume Fichet**, sa vie, ses œuvres. Introduction de l'imprimerie à Paris. Annecy, J. Dépollier et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1892. In-8 carré de 175 pp.

Ce livre est une publication posthume. M. Philippe est mort avant d'avoir pu achever son œuvre. Dans sa forme actuelle, le volume que nous devons aux soins pieux de la famille de l'auteur, n'ajoute que peu de chose à ce que nous savons déjà de Guillaume Fichet. M. Ph. a réussi cependant à retrouver quelques détails ignorés. Il nous apprend, par exemple, que, en 1455, Fichet étudiait à Avignon.

La plupart des renseignements que nous possédons sur la vie du savant docteur de Sorbonne sont empruntés à sa correspondance avec le cardinal Bessarion. Le précieux recueil de la Bibliothèque nationale qui nous a conservé cette correspondance n'est décrit nulle part d'une manière satisfaisante. Le lecteur fera bien de se reporter à la notice très

1. Voir, par exemple, ce qu'il raconte de la mort et de l'enterrement de l'évêque Jean de Dalberg, p. 481.

2. Quelques pages d'*Errata* se rapportent aux deux premiers volumes aussi bien qu'à celui-ci ; on fera bien de les parcourir avant d'utiliser l'ouvrage.

claire qu'en a donnée van Praet (*Catalogue de livres imprimés sur vélin qui se trouvent dans des bibliothèques tant publiques que particulières*, II, pp. 19-26).

M. Philippe n'a pu découvrir la date précise de la mort de Fichet, qu'il place approximativement vers 1480. Un heureux hasard pourra seul jeter quelque jour sur les derniers moments de sa vie.

Émile Picot.

662. — *Autographes de Christophe Colomb récemment découverts*, par Henry HARRISSE. Paris, 1893, in-8 23 p.

L'opuscule de M. Harriſſe eſt un tirage à part d'un article qu'il a fait paraître dans la *Revue historique*, au ſujet du beau livre publié par Madame la duchesse d'Albe, lors des fêtes du centenaire de la découverte de l'Amérique, ſous le titre : *Autógrafos de Cristobal Colon y Papeles de América*. Vingt-neuf de ces pièces ſont relatives à Colomb et à ſon fils Diego, mais elles paraiſſent plus curieufes dans le détail que véritablement importantes et M. H. n'y a rien trouvé qui faſſe la lumière ſur les points encore obscurs de la biographie du grand navigateur. Nous ne croyons pas inutile de ſignaler un aſſez long article publié cette année, à propos du même livre, par l'Académie d'Histoire de Madrid. Bien que venant à l'encontre de quelques-unes des opinions de M. Harriſſe, ce travail, ſigné de D. Antonio Maria Fabié, mérite examen.

H. LÉONARDON.

663. — Leonello MADONA. *Gli ebrei e la scoperta dell'America*. Casle, G. Pane, 1893, petit in-4.

L'auteur de cette brochure ſ'eſt propoſé de démontrer trois choſes : en premier lieu que les Juifs ne prirent pas une part active à la découverte de l'Amérique, c'eſt-à-dire qu'il n'y en eut point dans les équipages de Colomb. Cette queſtion nous ſemble d'un intérêt ſecondaire, mais la ſolution de M. Madona, outre qu'elle contredit certaines données historiques, ne nous paraît fondée que ſur des préſomptions ſentimentales et tout porte à croire au contraire que Colomb ne ſe montra pas ſi exigeant que le penſe M. M., ſur l'orthodoxie de ſes hommes, étant données les difficultés qu'il eut à les enrôler. En ſecond lieu, M. M. recherche ſi Beatriz Enriquez fut ou non la femme légitime de Colomb. Il incline, avec raiſon ſelon nous, pour la négative. Sur le point de ſavoir ſi elle étoit ou non de race iſraélite et convertie, il déclare que les documents font défaut. Enfin M. Madona explique, et cela eſt hors de conteſtation, comment les Juifs, par leurs études ſcientifiques, contribuèrent au progrès des connoiſſances aſtronomiques, ſi utiles aux navigateurs, et par ſuite rendirent exécutable le projet de Chriſtophe Colomb.

H. L.

664. — Ch. DUFAYARD. *Le connétable de Lesdiguières*. Paris, Hachette, 1892. In-8.

Comment ce petit gentilhomme dauphinois, ce *Monsieur l'Avocat*, est-il devenu successivement le chef des protestants et le lieutenant-général de sa province, puis maréchal de France, ensuite duc et pair, maréchal de camp, général et enfin connétable ? M. Dufayard nous l'apprend à l'aide d'une méthode excellente et d'une riche moisson de renseignements. La belle collection des *Actes et Correspondance du connétable*, due à MM. Douglas et Roman, et les archives de Grenoble et de Turin ont permis à l'auteur de rectifier la monographie de Videt, un complaisant biographe qui est à Lesdiguières ce que Carloix est à Vieilleville, et de présenter un tableau complet de la vie du « Du Guesclin dauphinois » et de l'histoire du Dauphiné au xvr^e siècle.

Il s'agit essentiellement d'une histoire provinciale, dans l'étude de ces événements qui se poursuivent de la naissance à la mort de Lesdiguières, de 1543 à 1626. Il est même curieux qu'un connétable de France, né sous François I^{er}, mort sous Louis XIII, ait si peu marqué dans la politique générale. C'est que le temps n'est plus guères aux grands seigneurs ministres. Depuis la Réforme jusqu'à Richelieu, les grands se cantonnent dans leurs provinces et y reconstituent comme une féodalité princière : le connétable de Lesdiguières est une sorte de roi-dauphin tout comme le connétable Henri de Montmorency a été le satrape de Languedoc. Grâce à cet éloignement des grands officiers de la couronne, les secrétaires d'État les remplacent comme ministres du roi.

Si M. D. a quelque peu négligé, dans la recherche des sources, les dépôts de Paris et d'autres capitales, c'est qu'il a compris que l'action de Lesdiguières s'est bornée aux Alpes françaises. Avec un luxe de détails parfois excessif, il le suit dans les plus petites péripéties des guerres religieuses du Dauphiné ; jusqu'en 1590, l'intérêt est tout local. Enfin Lesdiguières franchit les Alpes pour se mesurer avec Charles-Emmanuel de Savoie et même avec les Espagnols, au moment où Henri IV reprend les traditions d'une grande politique que Lesdiguières ne cesse de recommander à Louis XIII. Ici, l'histoire générale est abordée et, en même temps, l'étude des intrigues qui se jouent autour du fils de Marie de Médicis. La rivalité du jeune Luynes et du vieux Lesdiguières n'est pas la partie la moins captivante du récit. Déjà le parvenu dauphinois montre que sa fidélité au roi pendant les nouvelles guerres de religion ne tient pas seulement à sa sagesse de huguenot d'État ou politique ; cette fidélité s'accorde avec ses visées ambitieuses. Rapace et magnifique à la manière des vieux connétables, ainsi que le prouvent ses constructions de Vizille et de Grenoble, détaché de tout scrupule moral et religieux, il abjurera bientôt pour obtenir enfin cette illustre épée que son jeune rival lui a enlevée pour peu de temps. Il avait quatre-vingts ans quand il se prêta à cette abjuration, « qui n'était pas une conversion » et, il y

était poussé par une femme intrigante et impérieuse. L'âge et l'ambition n'affectaient en rien ses solides qualités d'administrateur équitable et rigide et de chef indomptable, mieux fait pour la guerre d'escarmouche et de montagne que pour les grandes conceptions stratégiques d'un général d'armée.

L'impression que M. Dufayard donne de son héros est vivante et l'on ferme le livre en gardant de lui un souvenir entier. En fait de lacune on se bornera à déplorer l'absence d'un tableau représentant le connétable dans sa famille. L'épisode de Marie Vignon, tout curieux qu'il est, ne suffit pas à en tenir lieu. On voudrait aussi, à la fin du volume, une table des noms qui permet de se retrouver dans la masse des personnages cités en une scrupuleuse étude d'érudition. L'ensemble de ces onomastiques, terminant les ouvrages sérieux, vaudrait mieux qu'un dictionnaire biographique. Ces remarques, hâtons-nous de le dire, ne sauraient diminuer la valeur de l'œuvre, ni le mérite de son auteur ¹.

F.-D. C.

665. — *Mémoires de Joseph Grandet : Histoire du séminaire d'Angers, depuis sa fondation en 1639, jusqu'à son union avec Saint-Sulpice, en 1698*, publiés pour la première fois d'après le manuscrit original, par l'abbé G. LETOURNEAU, avec quatre portraits de l'époque et huit dessins, par M. l'abbé Elie Cesbron. Angers, Germain et Grassin; Paris, Roger et Chernoviz. 2 forts vol. grand in-8.

C'est une banalité de reconnaître l'influence exercée par les querelles du jansénisme sur la seconde partie du XVII^e siècle et sur la première du XVIII^e. Les doctrines de l'évêque d'Ypres, professées et propagées par les illustres solitaires de Port-Royal, ont violemment agité les esprits pendant la plus grande partie du règne de Louis XIV. Mais ce n'est pas tout, et nous voyons se réclamer des mêmes idées les membres de l'Assemblée Constituante de 1789, les plus ardents aux réformes religieuses :

1. Ici et là, quelques fautes d'impression, négligences de style ou répétitions demanderaient à être relevées. P. 18, les *cheval-légers* sont confondus à tort avec les *archers* appartenant aux lances fournies de la gendarmerie ou grosse cavalerie; — p. 18, Stuart de *Vesin*, à tort pour *Vesine*; *Montrocher* pour *Montricher* : les barons d'Aubonne et de Montricher au pays de Vaud étaient des Français émigrés pour cause de religion; — p. 227, 259, 605, *échevins* ou *consuls* de Genève, à tort pour *syndics*; — p. 227, *syndic de Berne* pour *avoyer*; — p. 266, *Pianta* pour *Planta* (le reste de la phrase ne se comprend pas); — p. 285, l'explication sur la taille n'est pas claire; — p. 350, la succession des frères de Mantoue est incomplète; — p. 82, le traité de Nemours, et, p. 530, celui de Milan ne sont pas cités; — p. 399 et ss., le nom de Luynes (D'Albert) semble cité continuellement comme un prénom (*Albert*). Quand un nom à particule (noble ou non) n'est précédé ni du prénom ni du titre (ou de Monsieur), l'usage français veut qu'on laisse tomber la particule, sauf dans trois cas au moins : si le nom est d'une syllabe sonore (De Brosse, De Thou), s'il est précédé de l'article (Du Châtelet, Du Bellay), s'il commence par une voyelle (D'Alembert, D'Albert).

Fréteau, Treilhard, Martineau, Camus, l'abbé Grégoire et bien d'autres furent, Camus surtout, dit Louis Blanc, « la personnification la plus complète de la secte qu'avaient illustrée les Sacy, les Nicole, le grand Arnauld et enfin Blaise Pascal ». Il faut bien reconnaître que ces hommes aux intentions droites, aux incontestables talents n'eurent pas, malheureusement, une largeur de vues en rapport avec leurs grands mérites, et qu'ils furent les premiers fléaux de la Révolution, en déchainant, grâce à la Constitution civile du clergé, la guerre religieuse sur tout le territoire français. L'importance qu'on attache à cette partie de notre histoire est donc toute naturelle et c'est à bon droit qu'on prend intérêt à tout ce qui s'y rapporte.

Sous leur titre modeste d'*Histoire du séminaire d'Angers*, les *Mémoires* de Grandet forment une page fort importante et tout à fait inédite de cette histoire du jansénisme ; ils ont trait surtout à la période qui s'étend de 1650 à 1690 et au rôle joué dans cette affaire par Henry Arnauld, le grand évêque d'Angers, frère d'Antoine Arnauld et d'Arnauld d'Andilly. — Grandet est né à Angers, le 30 juillet 1646; devenu prêtre de Saint-Sulpice, toute son existence fut employée à procurer l'affiliation du séminaire d'Angers à cette célèbre congrégation. Son livre est le récit de tout ce qu'il entreprit dans ce but ; chemin faisant, il peint simplement et sans phrases le tableau des luttes toujours respectueuses et courtoises qu'il eut à soutenir contre son évêque et le parti janséniste. Ce tableau, avec tous ses incidents, forme presque les deux tiers des mémoires, au milieu desquels nous voyons passer et se mouvoir tous les personnages marquants mêlés à cette querelle célèbre.

L'évêque était le second des frères Arnauld ; le cardinal Bentivoglio, qui remplissait à Paris les fonctions de nonce du pape, « connut le mérite » du jeune Henry et l'honora de son estime et de son amitié ; voyant en « lui des inclinations douces et portées à la vertu, il le jugea propre à « l'Église » (I, p. 23) ; il l'emmena à Rome et le présenta au saint Père qui le prit en grande considération. « Sa prudence, la crainte de Dieu » et du péché le préservèrent des périls presque inévitables à des étrangers, dans un pays où le mérite soutenu d'une puissante protection « peut se flatter d'une grande fortune et des plaisirs du monde. Il s'ins- truisit à fond, dans un âge encore peu avancé, des différens interrests « qui donnent le mouvement à la cour de Rome ; il en pénétra tous les « ressorts, il en démêla les intrigues et discerna le vrai d'avec le faux « sans prendre jamais le change » (*Ibid.*). Il faut convenir que cet éloge n'est pas banal sous la plume d'un adversaire comme Grandet. Quant aux questions qui divisaient les esprits « Monseigneur l'évêque d'Angers « ayant toujours été employé dans de grandes négociations pour les « affaires de l'État à Rome et ailleurs, n'entendait point du tout les « matières de la Grâce ; il disait lui-même qu'il n'avait jamais voulu lire « le livre de Jansénius ; aussi ne print-il point party d'abord dans les « contestations du temps » (I, p. 90). A la bulle du pape Alexandre VI,

en 1656, il répondit même par un mandement du 14 mai 1659, ordonnant à tout son clergé de la recevoir avec soumission et de l'observer. Mais l'influence de ses frères et de ses amis l'amena bientôt à envoyer au pape « un traité en latin de la distinction du droit et du fait, contenant douze articles avec une grande lettre en date du 26 aoust 1661 » (I, 90).

En 1665, le pape Alexandre VI ayant envoyé un formulaire de foi « touchant la condamnation des cinq propositions » de Jansénius, Henri Arnauld, de concert avec les évêques d'Aleth, de Beauvais et de Pamiers, publia un mandement relatif à cette distinction du fait et du droit, « disant qu'il suffisait de croire que les cinq propositions étaient « hérétiques en elles-mêmes, ce qu'on appelle le droit ; et que, quant au « fait, savoir si elles sont dans Jansénius, il suffisait de garder seulement « un silence respectueux » (*Ibid.*). Ces mandements firent grand bruit en France ; « le Roy rendit un arrêt du Conseil d'État à Saint-Germain-en-Laye, le 20 juillet 1665, par lequel il défendit à tous les « ecclésiastiques de ces quatre diocèses de signer le formulaire en conséquence desdits mandements, lesquels Sa Majesté assure être conformes « à celui des Vicaires-Généraux de Paris, du 8 juillet 1661, qui avait été « condamné par le Bref de Sa Sainteté à eux adressé le 1^{er} aoust suivant » (I, 94-95). Si la querelle n'avait pas eu au fond un grand intérêt politique, on pourrait vraiment se demander ce que le roi venait faire en cette discussion dogmatique. Une analyse détaillée de cet ouvrage remplirait à elle seule plusieurs livraisons de la *Revue critique* ; pourtant je ne puis passer, sans tout au moins la signaler, la partie qui traite de la célèbre déclaration du clergé de France, en 1682, à laquelle Grandet et ses amis étaient opposés. « Toute l'année de 1682, dit-il, fut remplie « de si grands événements en France, qui regardent si particulièrement « chaque église du royaume, qu'il est bon de dire un mot de ce qui se « passa en Anjou à cet égard » (II, 192 et ss.), et après un exposé assez long, il rapporte le récit que lui fit Boucher, docteur de Sorbonne qui « fut exilé à Guingamp, pour avoir dit son sentiment avec trop de « liberté » (II, 209 et ss.).

L'anecdote suivante, racontée par Grandet, ne paraîtra peut-être pas non plus déplacée ici. Malgré ses mandements et ses lettres circulaires, l'évêque d'Angers, bien que dévoué aux idées de sa famille, ne montrait pas assez d'ardeur à les propager.

« On faisait souvent écrire à ce bon prélat des lettres très-fortes, par « Mgrs d'Aleth et de Pamiers, pour le réveiller de son indifférence ou « plutôt de son assoupissement sur cela, mais ces lettres ne faisaient que « l'ébranler et n'avaient pas tout l'effet que ces Messieurs auraient bien « souhaité. » Antoine Arnauld se décida à faire le voyage.

« Mr. Arnauld, qui avait demeuré près de vingt ans caché, en perruque « et en habit laïque, chez Madame Angran, veuve d'un maître des « requêtes, vint en Anjou avec elle, sa fille, Mr. Nicolle et leur fameux

« valet de chambre, Mr. Guelphe. Ils se mirent tous cinq en chemin, « dans le carrosse de Madame Angran, sur la fin de l'été de l'année 1672, « et passèrent par La Flèche, où ils furent voir les Jésuites *incognito*. . .

« Pendant le séjour que Mr. Arnauld fit à Angers, il n'y eut point de « communautés religieuses, où il ne fut dire la messe et faire des exhortations; mais chacun, après les avoir entendues, disait que Mr. Arnauld « avait plus de talent pour écrire que pour parler, car, comme il n'avait « pas l'habitude de prescher, il disait parfois de si pauvres choses et si mal « arrangées, que Mr. Nicolle fut un jour obligé de l'interrompre à une « grille, et de dire aux religieuses : Monsieur veut dire cela, Mesdames » (I, 127-131).

En somme, cette publication présente un très-réel intérêt; elle est une étude très approfondie de toute cette époque et de la vie d'Henry Arnauld qui tient à juste titre une grande place dans l'histoire de l'épiscopat français et dont le plus grand défaut fut d'être « un des prélats les plus politiques du royaume », comme Grandet aimait à le redire.

M. l'abbé G. Letourneau a mis en tête de cette publication une fort importante notice sur la vie et les travaux de Grandet; il a de plus accompagné les *Mémoires* de notes et d'appendices qui les complètent heureusement. Je serais injuste si je n'ajoutais que les huit dessins de M. Élie Cesbron sont vraiment remarquables. Le seul regret qu'on puisse exprimer c'est qu'on ait tant tardé à publier cette œuvre qui était réclamée depuis longues années.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

666. — Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. *Deux livres de raison de l'Agenais*, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits. Auch, Cocharaux; Paris, A. Picard, 1893.

M. Tamizey de Larroque constate lui-même que les détails consignés dans les registres familiaux qu'il publie sont, en eux-mêmes, de peu d'intérêt; mais, ajoute-t-il, « la grande histoire est faite de petites révélations, comme une grande flamme est formée de beaucoup d'étincelles ». Le livre de raison de la famille de Boisvert, au pays de Marmande, va de 1650 à 1816. A la suite de ce document sont imprimés : un journal domestique rédigé de 1650 à 1664 par un gentilhomme protestant, M. de Lidon, seigneur de Savignac, et des extraits de livres de raison de dame Boucharel de Tonneins (1682-1687) et de Bertrand Naguères, procureur du roi à Saint-Bazille (1649-1682). Vient ensuite une liste récapitulative de livres de raison publiés ou inédits, dressée par ordre alphabétique de noms d'auteurs, et qui rendra les plus grands services à ceux qu'intéressent ces savoureux documents où revit la vie familiale de l'ancienne France. Des analyses et extraits de divers livres de raison d'Auvergne, de Bretagne, du Dauphiné, du Languedoc et de la Provence, dont plusieurs sont dûs à M. Ch. de Ribbe, le créateur

des études relatives aux livres de raison, terminent le nouveau volume de l'infatigable érudit.

H. PIRENNE.

667. — E. ALLAIN. *L'œuvre scolaire de la Révolution (1789-1802)*. Études critiques et documents inédits. Paris, Firmin Didot, 1891. 1 vol. in-8 de vii-436 p.

Le livre de M. le chanoine Allain, paru depuis quelque temps déjà, car il date de 1891, est ce que l'on pouvait attendre du savant et laborieux archiviste du diocèse de Bordeaux ; c'est bien, comme le dit son auteur, « une contribution nouvelle à l'histoire de l'enseignement national pendant la Révolution. » M. A. ne se vante pas quand il dit qu'il a su recourir aux sources originales et mettre en œuvre une infinité de documents imprimés ou manuscrits. Aussi devons-nous commencer par le remercier de la peine qu'il a prise ; son livre est le complément nécessaire de ceux qui ont déjà paru sur cette importante question de l'instruction publique en France, de 1789 à 1802, livres qui ont pour auteurs MM. Albert Duruy, Liard, Victor Pierre, Albert Bacheux et quelques autres que M. A. aurait pu nommer aussi.

Est-ce à dire que je ne trouve rien à reprendre dans un travail si estimable, si digne d'attirer l'attention des érudits ? Loin de là, et s'il était possible de le faire, je croirais devoir discuter chapitre par chapitre les assertions de M. Allain ; je pense qu'il faudrait faire avec lui, — la comparaison n'est assurément pas pour lui déplaire, — ce qu'il aurait fallu faire au sujet de tous les volumes publiés successivement par M. Taine. M. A. ne se contente pas du rôle modeste de témoin qui rapporte ce qu'il a vu ou entendu ; il croit devoir, dès le début de son livre, s'ériger en juge et en juge particulièrement sévère. Les conclusions qu'il apporte p. 286 sont tout simplement un verdict. Est-ce bien le rôle qui convenait à un érudit, et M. A. a-t-il une indépendance assez grande pour pouvoir juger avec impartialité les faits et gestes de la Révolution française ? Si les conclusions auxquelles il est arrivé s'étaient trouvées par hasard le contraire de ce qu'elles sont, lui aurait-il été possible de les faire connaître ? Les passions sont encore bien vives quand il s'agit de l'œuvre scolaire de la Révolution, et ses historiens sont comme divisés en deux camps ennemis. Les uns prétendent que la France était couverte d'écoles en 1789 et que nos pères n'ont fait que du mal depuis cette date jusqu'au Consulat ; les autres diraient volontiers que notre patrie était plongée dans les ténèbres les plus profondes, et que le soleil de la Révolution française a tout inondé de sa lumière ; bien peu nombreux sont les hommes qui croient pouvoir trouver le vrai entre les deux affirmations contraires. M. A. appartient à la première catégorie de ces historiens ; il est de ceux qui éprouvent un véritable plaisir à exalter l'ancien régime au détriment du nouveau ; il avoue même avec une certaine candeur (p. vi) qu'il a emprunté à

plusieurs de ses devanciers, — on devine aisément lesquels, — non seulement des textes et des faits, mais encore des *jugements*.

Aussi que de points à discuter, depuis la première page jusqu'à la dernière, depuis les prémisses jusqu'à la conclusion ! M. A. montre très bien les fautes qui ont été commises, il parle à tout propos « d'état lamentable », de « situation déplorable » ; mais il ne lui vient jamais à l'idée de rechercher s'il peut y avoir des circonstances atténuantes. Disciple de M. Taine, il oublie que le maître a établi dans le premier de ses volumes que l'ancien régime a fini par un suicide ; il répète volontiers, avec M. Taine, que les hommes de 1789 ont assassiné ce même ancien régime. P. 32 et 33, il accuse la Révolution d'avoir été fidèle à son principe « démolir d'abord,... commencer par anéantir ; » et il enregistre avec une joie visible cet aveu de Fourcroy. Mais n'est-ce pas la destinée inévitable des révolutions, bonnes ou mauvaises ? Louis XVIII n'a-t-il pas commencé par anéantir, par démolir du moins ce qu'avait édifié Napoléon ? Et si l'on osait poser à M. A. une question fort indiscrète, que ferait-il lui même, que feraient ses amis politiques si une révolution nouvelle les portait au pouvoir ? Ils commenceraient sans doute par fermer nos écoles laïques, nos collèges de jeunes filles, nos lycées, nos facultés, et cela sans avoir de nouveaux maîtres à substituer à ceux qu'ils destitueraient par milliers. Soyons donc équitables quand nous écrivons l'histoire, et tâchons de ne pas transformer les travaux les meilleurs tantôt en réquisitoires, tantôt en plaidoyers.

M. A. reproche à l'un de ses contradicteurs (p. 62 et suivantes) d'avoir « plaidé les circonstances atténuantes », de s'être fait « l'avocat de la Convention » ; mais, grâce à Dieu, il y aura toujours des avocats particuliers quand il se trouvera des avocats généraux pour demander la condamnation sans appel d'un homme ou d'un régime réputés criminels. « Les préjugés sont tenaces, dit encore M. A. (p. 86), et on nous a redit de tant de manières que les assemblées de la Révolution ont fondé en France l'enseignement primaire ! Les faits et les chiffres que j'ai cités vont directement contre ces affirmations..... » Mais ces faits et ces chiffres, d'autres que M. A. les connaissent, et ces autres, on n'oserait pas les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi. N'est-il pas évident que les passions font ici leur office de la manière la plus fâcheuse ? M. A. dit lui-même (p. 68) : « Si je m'arrêtais ici, on pourrait à bon droit me taxer de partialité et d'injustice. » M. A. ne s'arrête pas, mais après s'être appesanti longuement sur les résultats lamentables de l'œuvre scolaire dont il fait l'histoire, il glisse avec une étonnante rapidité sur l'œuvre utile, et il croit pouvoir rejeter sur autrui le reproche de partialité et d'injustice.

Assurément l'œuvre scolaire de la Constituante, de la Législative, de la Convention et du Directoire n'est pas brillante ; mais, tout en le reconnaissant, on se doit à soi-même d'ajouter que la Révolution mit quatorze armées sur pied, que la patrie menacée dut appeler tous ses

enfants à la frontière, et que tel était soldat qui à coup sûr aurait fait un excellent maître d'école. D'ailleurs on a forcé les chiffres pour montrer que le régime scolaire de la monarchie ancienne était excellent; un auteur allégué avec complaisance par M. A. cite des pièces d'archives du *xvii^e* siècle pour prouver qu'il y avait des écoles partout en 1789; et enfin M. A. n'oserait pas dire qu'il y ait eu, avant 1789, un enseignement primaire assuré à tous d'une manière officielle et à toujours. C'était le zèle ou le bon plaisir d'un évêque ou de son clergé qui tiraient de l'ignorance un certain nombre d'enfants privilégiés, alors que l'incurie de l'évêque voisin laissait les autres croupir dans l'ignorance. Mais le droit à l'instruction, c'est la Révolution française qui l'a proclamé au milieu des circonstances les plus difficiles, et c'est elle qui, après bien des tâtonnements et bien des fautes, a fini par le faire triompher.

Les préventions de M. A. se montrent surtout quand il parle du clergé constitutionnel, qu'il paraît avoir en horreur. « Les assermentés, dit-il p. 9, sont des gens qui écoutent les conseils de l'ambition et de la peur »; c'est là une vilaine insinuation. M. A. devrait savoir par les archives du diocèse de Bordeaux, qu'il s'est trouvé parmi les assermentés beaucoup d'hommes fort estimables qui ne connaissaient ni l'ambition ni surtout la peur. Il a tort également quand il parle (p. 10) des oratoriens et des bénédictins assermentés, et qu'il les appelle des religieux avilis par une lâcheté. M. A. pourrait savoir que le pape Pie VII a simplement transféré douze évêques constitutionnels à des sièges concordataires. Ce pape avait déclaré hautement, alors qu'il était évêque d'Imola, que s'il avait appartenu au clergé français en 1790, il aurait prêté le serment exigé des ecclésiastiques.

M. A. se montre sévère, mais avec plus de justice, pour les premières écoles normales, et quand il parle des écoles centrales, c'est pour se faire le défenseur de feu M. Albert Duruy, leur grand adversaire, contre M. Edmond Dreyfus-Brissac. Je ne dirai rien de cette discussion, attendu qu'elle ne cesse pas d'être courtoise; M. A. raisonne au lieu d'invectiver, il expose tour à tour les arguments de la partie adverse et les siens; le lecteur est à même de se déterminer en connaissance de cause ou pour M. A. ou pour le publiciste distingué qui est son contradicteur.

Pour conclure, je n'hésite pas à déclarer que l'ouvrage très remarquable de M. A. me paraît appelé — comme celui de M. Taine, — à rendre de grands services aux historiens à venir. On empruntera au travailleur infatigable ses textes, ses faits, ses chiffres, mais on se réservera de les contrôler avec soin. On écouterait cette cloche qui sonne en manière de tocsin, mais ensuite on prêterait une oreille attentive au son des autres cloches. L'histoire impartiale se prononcera quand elle croira avoir en main tous les éléments de la question, et je crois qu'elle atténuera les jugements de M. Allain parce qu'ils lui sembleront trop suspects de partialité.

A. GASTIER.

668. — *Histoire de la marine militaire de Bayonne*, par E. DUCÉRE, sous-Bibliothécaire de la ville. Moyen âge. Bayonne, imprimerie Lamaignère, gr. in 8 de 323 p.

M. Ducéré, qui est un très actif travailleur et qui a déjà consacré à sa ville natale un grand nombre d'estimables publications ¹, a été frappé de l'insuffisance de nos livres en ce qui regarde notre histoire maritime. Il dit à ce sujet (*Avant-propos*, p. 3) : « Après d'assez longues études et après avoir rassemblé un nombre assez considérable d'ouvrages relatifs aux marines de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre, il nous a été facile de nous assurer que si ce dernier pays possédait le superbe et savant ouvrage de Nicolas Harris, l'histoire de la marine militaire française n'était guère représentée à un point de vue général que par le livre de L. Guérin, bien insuffisant, surtout pour la période du moyen âge ². » M. D. a voulu préparer sur un point important la tâche de l'érudit qui nous donnera, un jour, l'histoire exacte et complète de notre marine, et, ainsi qu'il s'exprime (p. 6), son ouvrage « sera comme un premier jalon qui encouragera peut-être nos successeurs à vouloir mieux faire ». Si l'on venait à publier bon nombre de monographies aussi consciencieuses, le grand ouvrage qui nous manque deviendrait d'une exécution facile et, pourrait-on dire, se ferait presque tout seul.

M. Ducéré, avant d'aborder l'histoire de la marine militaire de Bayonne, trace une légère et rapide esquisse des côtes du golfe cantabrique, ainsi que de tous les petits ports qui y sont situés. Il décrit successivement le golfe de Gascogne, le port de Bayonne, les côtes de Bayonne à Hendaye (Biarritz, Bidart, Guéthary, Saint-Jean de Luz), les côtes de Fontarabie à Saint-Sébastien, celles de Saint-Sébastien à Santander. Entrant ensuite au cœur du sujet, il étudie, d'une façon très sérieuse, la marine à Bayonne pendant toute la durée du moyen âge, s'occupant tour à tour du commerce et de la navigation, de Bayonne et la Rochelle, des nef et galées, du roi de Castille et des chantiers bayonnais, de la guerre maritime avec les Normands, de la marine militaire de Philippe le Bel, des corsaires et lettres de marque, de la guerre navale avec la Biscaye, des lois maritimes, des rôles d'Oléron et du livre noir de l'amirauté, des guerres maritimes (avec les Flamands et les Normands), des armements des vaisseaux, des commencements de l'amiral Pès de Puyane, qui est le héros du livre ³, de la bataille de l'Écluse,

1. Une des plus dignes d'attention est l'*Histoire topographique et anecdotique des rues de Bayonne*.

2. J'ai moi-même été fort mécontent de cette compilation quand j'y ai cherché des renseignements sur certains hommes de mer, notamment sur l'amiral d'Ornezan de Saint-Blancard. Je me souviens d'avoir lu, il y a bien longtemps, un terrible article de Jal, dans le *Journal des Débats*, sur cette œuvre de seconde main qui est au milieu de nos bons livres d'histoire d'aujourd'hui ce qu'est le vulgaire oison, dont parle Virgile, au milieu des cygnes harmonieux, *sicut anser olores*.

3. M. D. parle avec le plus vif enthousiasme de ce maire de Bayonne qui, en 1377, se distingua dans une bataille navale mentionnée par Walsingham. Qui donc

de Bayonne au moyen âge, des constructions navales, des armements et approvisionnements, des sceaux au type naval, du siège de Calais, de la bataille navale des Espagnols et des Anglais, des traités de paix avec la Biscaye, de la bataille navale devant la Rochelle, du projet de descente en Angleterre, de l'ornementation navale ¹.

On lira, toujours avec intérêt, souvent avec profit, tant de récits et de descriptions puisés aux bonnes sources, parfois aux sources non encore utilisées (Archives de Bayonne) ². Sans doute toutes les parties du travail ne sont pas également approfondies, et quelques chapitres sont incomplets. Mais ce n'est pas la faute de l'auteur dont le zèle ne saurait être assez loué : c'est la faute des circonstances, car, comme il le constate, les moyens d'action sont bien restreints en province et les limites d'une bibliothèque de chef-lieu d'arrondissement sont bien étroites. Ces lacunes et quelques autres imperfections ³ trouveront donc le lecteur indulgent. Quel critique, d'ailleurs, ne serait désarmé par cette modeste et spirituelle phrase finale de l'*Avant-propos* ? « Quant à nous, nous songeons, en écrivant ces lignes, à cette pensée de Montesquieu : *J'ai la manie de faire des livres et de n'être jamais content de ceux que j'ai faits.* »

T. DE L.

669. — Ch. BORGEAUD. *Etablissement et revision des Constitutions en Amérique et en Europe*. Paris, Thorin, 1893, in-8. vi-423 p.

M. Borgeaud, continuant la série de ses études sur l'exercice de la souveraineté du peuple ⁴, vient d'aborder la période contemporaine. Il

connaît le nom de ce vaillant que l'on peut rapprocher d'un autre magistrat municipal qui, au XVIII^e siècle, fut aussi un intrépide homme de mer, l'amiral Jean Guiton, maire de la Rochelle ?

1. M. D., qui se sert beaucoup des travaux de Jal, le complète plus d'une fois, surtout en ce qui touche au matériel naval. Il indique (notamment p. 110) des termes qui manquent à l'*Archéologie navale* et au *Glossaire nautique*, comme au *Glossaire* de Du Cange.

2. Les références ne sont pas toujours assez précises. Renvoyer tout simplement à Hoveden, à Mathieu Paris, à Bromton, c'est trop rester dans le vague. Citer « Rymer » tout court, c'est presque vouloir faire chercher une épingle dans l'océan.

3. Par exemple, certaines négligences de style. M. D. ne s'est pas assez méfié de l'écueil de l'amphibologie quand il a écrit (p. 204, note 1) : « Le gouf ou gouffre. » dit M. l'abbé Gabarra, qui n'a peut-être pas son équivalent dans le monde entier.. » On est tenté tout d'abord de se demander s'il s'agit là du docte curé de Capbreton ou de la vallée sous-marine profonde de 400 mètres. L'auteur, il est vrai, peut nous répondre, pour son excuse, que l'on n'évite pas plus à Paris qu'à Bayonne les petits malheurs de ce genre, et nous rappeler avec un victorieux à-propos cette phrase d'un récent article de la *Revue des Deux-Mondes* sur *Un homme d'État italien* où l'on nous montre, dans des perspectives trop aériennes (livraison du 15 octobre, p. 847), Ubaldino Peruzzi sur la « terrasse de sa villa, dont il aimait à faire les honneurs, *par dessus les oliviers..* »

4. *Histoire du plébiscite. Le plébiscite dans l'antiquité, 1887.*

recherche comment s'est établi et organisé au ^{xix}^e siècle le système des constitutions écrites.

L'ouvrage est divisé en trois parties de très inégale importance : 1^o origines du système ; 2^o constitutions monarchiques ; 3^o constitutions populaires.

Pour les origines (p. 1-54), M. B. rappelle rapidement le projet des soldats de Cromwell, les constitutions des colonies de la Nouvelle Angleterre au ^{xvii}^e siècle ¹ et des États après la rupture avec l'Angleterre. Ce sont, d'après lui, ces constitutions des États, surtout celle de Massachussetts, qui auraient sinon servi de modèle à la France, du moins inspiré les constituants de 1789. L'idée de constitution écrite, une fois admise par la France, a fini par s'imposer à tous les autres pays d'Europe. L'Angleterre est désormais le seul État civilisé sans constitution écrite. Quelle force irrésistible a donc implanté partout cette institution, d'abord si formellement condamnée par presque tous les théoriciens de l'Europe monarchique ? M. B. l'a nettement dégagée : c'est l'idée de la souveraineté du peuple (peut-être en fait-il remonter trop haut l'origine, en la cherchant dans la Réforme). La constitution écrite est destinée non à créer les formes du gouvernement, comme affectaient de le croire les adversaires de la Révolution, mais à les « consacrer ». Elle est une « loi des garanties » contre l'interprétation arbitraire de la coutume. Aussi se distinguait-elle des lois ordinaires en ce qu'elle se restreint à un petit nombre de dispositions garanties par une procédure solennelle qui rend plus difficile de les adopter et plus difficile aussi de les modifier. C'est l'histoire de ces formes de rectification et de revision qui occupe tout le reste de l'ouvrage.

La deuxième partie, *Chartes octroyées et pactes constitutionnels*, divisée en deux groupes, allemand (p. 57-100), latin et scandinave (p. 101-136), — les États des Balkans (p. 337-146) sont placés en annexes — est une revue historique, exacte et claire, de toutes les constitutions d'Europe ; on y voit comment les théoriciens monarchiques ont été amenés à présenter les constitutions comme des contrats entre le prince et le peuple, ce qui a rendu inextricable en théorie la question de la revision et a conduit en fait la Prusse et l'Italie à modifier l'acte constitutionnel par des mesures de simple législation, se privant ainsi des garanties établies par toutes les constitutions pleinement démocratiques.

L'intérêt de l'ouvrage est surtout dans l'étude des constitutions populaires qui occupe tout le reste du volume (p. 157-140). Ici M. B. est sur le terrain de ses études spéciales, en présence de phénomènes politiques nets fondés sur des idées précises, manifestés par un grand nombre d'évolutions parallèles, car, sans compter la France, chacun des cantons suisses, chacun des États de la Confédération américaine a été un champ

1. M. B. a déjà étudié ces plus anciens précédents des constitutions contemporaines dans ses recherches publiées par les *Annales de l'École des sciences politiques*.

d'expérience pour la procédure de ratification et de revision des constitutions.

Nous avons là pour la première fois en français une histoire comparée de la procédure constitutionnelle dans la république fédérale des États-Unis, dans les États particuliers, en France et en Suisse. (M. B. a dû renoncer, faute de documents, à l'histoire des constitutions de l'Amérique latine). Aux États-Unis, la constitution fédérale a été du premier coup posée comme la formule de la volonté du peuple, avec la clause de la majorité des deux tiers pour proposer et des trois quarts pour accepter tout amendement. L'évolution, ainsi arrêtée au centre, s'est continuée dans les États particuliers qui ont passé du régime semi-aristocratique de la souveraineté des législatures au système du plébiscite constituant (d'abord à New-York, 1821); aujourd'hui le peuple seul établit et seul révisé les constitutions; le travail de préparation est fait non par des législatures ordinaires mais par des conventions spéciales.

En France, contrairement à l'opinion générale exprimée par les plaisanteries courantes sur nos onze constitutions, il s'est formé, pendant ce siècle de destructions apparentes, un droit constitutionnel ferme et incontesté. Il repose sur le principe formulé dès 1789 que la souveraineté réside dans la nation. (Peut-être l'idée fondamentale a-t-elle été empruntée par le comité de l'Assemblée à la charte du Massachusetts et au projet girondin de 1793 inspiré par Payne, bien que M. B. ne donne la preuve précise d'aucune de ces deux filiations). Mais le plébiscite constituant qui est la conséquence logique du principe de la souveraineté n'est pas entré jusqu'ici dans la procédure française; M. B. montre — et c'est une des parties les plus neuves et les plus fortement pensées de son livre — que cette inconséquence a eu pour cause les conditions défavorables où la France a fait l'expérience du plébiscite, en 1795 la falsification du résultat par la Convention, puis les votes à registre ouvert du temps de Napoléon I^{er} et enfin les plébiscites de Napoléon III. Les monarchies de la Restauration et de Juillet ne pouvaient faire usage d'une procédure aussi démocratique; les hommes de 48 l'ont écartée par crainte d'un vote monarchique, et depuis 1870 le souvenir de Napoléon III a déconsidéré le nom même de plébiscite. Pourtant M. B. pense que la logique finira par triompher de ces répugnances et amènera la République définitivement assise à renouer, en faisant appel au verdict populaire, « une tradition fondamentale du droit public français, interrompue par des circonstances particulières ».

En Suisse, le principe de la souveraineté démocratique et la pratique de la constitution écrite et du plébiscite constituant sont d'origine française et révolutionnaire; la tradition germanique si vantée n'est plus représentée dans la Suisse contemporaine que par le « cantonalisme ». Le plébiscite employé d'abord pour la constitution centrale, mais déconsidéré par les manœuvres frauduleuses et la guerre civile, ne s'acclimata définitivement dans la constitution fédérale, en 1848, qu'après avoir été

établi dans les constitutions des cantons démocratiques. C'est là aussi qu'est né le régime de l'initiative constituante du peuple, adopté ensuite par la constitution fédérale. Les cantons suisses ont été ainsi en Europe le champ d'expériences du régime démocratique direct. « La démocratie suisse fraye la voie aux démocraties de l'avenir. Toutes les institutions qu'elle consacre... ont pour la science politique un intérêt qui dépasse de beaucoup les limites du territoire restreint où s'accomplit son évolution. »

Dès maintenant les expériences de l'Amérique et de la Suisse sont assez avancées pour montrer que « dès que le plébiscite est devenu réalisable dans des conditions normales, il n'agit point le pays, » et qu'il réalise les deux conditions si difficiles à concilier, de faciliter les amendements et de « maintenir l'assiette et le prestige de l'acte constitutionnel ».

M. Borgeaud a eu le courage de rompre avec la méthode soi-disant juridique qui nous a valu la déplorable série des manuels de droit constitutionnel de Marquardsen; il a eu le courage plus grand encore de rejeter avec modestie, mais avec fermeté, cette méthode qui consiste à « résoudre les problèmes du droit public, en écartant presque complètement les considérations historiques » (p. III). Nous devons à son courage l'étude d'histoire comparée des institutions contemporaines la plus exacte, la plus claire, la plus historique qui, à ma connaissance, existe en langue française.

CH. SEIGNOBOS.

670. — *Natural Religion in India*, by sir Alfred LYALL. Cambridge, University Press, 1891. 64 p.

L'auteur des admirables *Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, invité à donner une conférence dans la salle du sénat à Cambridge, a résumé en un petit nombre de pages les idées essentielles de ses recherches. Il a mis à profit ses hautes fonctions pour observer de près toutes les manifestations du sentiment religieux dans l'Inde, et la continuité logique qui se dissimule sous des états en apparence très éloignés l'a frappé. Le panthéisme, où la sagesse brahmanique s'est arrêtée, est le point culminant de la religion naturelle, à condition d'entendre sous cette désignation élastique la religion à l'état de nature, telle qu'elle se forme sous l'impression directe des phénomènes extérieurs, en dehors du dogme et du prêtre; il ne consacre point, n'abolit point, n'améliore point; mais il explique tout et trouve place pour tout. La doctrine de la transmigration traduit, par une interprétation savante, le besoin d'assigner à l'esprit du « revenant » un logis, et le culte du panthéon correspond au stage supérieur de la religion naturelle, où des coïncidences fortuites font attribuer à certains esprits des pouvoirs particuliers. Riche d'observations personnelles et de rapprochements savou-

reux, aussi vigoureuse de forme que de pensée, indépendante de l'école et du livre, la conférence de Sir Alfred Lyall continue avec éclat la série de ses beaux Essais sur l'Inde religieuse. Sylvain LÉVI.

671 — MASSARANI (Tullo). *L'odissea della donna. Testo e disegni di Tullo Massarani. trascrizioni in penna di Franc. Colombi-Borde. Ellotiple Calzolari e Ferrario. Rome, Forzani et Cie. 1893. In-folio.*

M. Massarani a eu l'heureuse idée d'offrir à l'Institut, dont il est correspondant, ce magnifique volume qu'il ne sera malheureusement pas donné à tous les bibliophiles d'acquérir; car l'ouvrage, imprimé par souscription au profit de plusieurs établissements de bienfaisance d'Italie, n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires au prix de 40 francs l'un. L'auteur, peintre et poète comme on sait, y a donc mis son double talent au service de la charité, générosité d'autant plus méritoire qu'il surveillait à ce moment la publication des œuvres de Cesare Correnti, et que, en sa qualité de sénateur, il doit la meilleure part de son temps aux affaires d'État.

Les pièces détachées dont se compose le texte roulent sur l'histoire de la femme à travers les âges, et l'on pourrait même dire sur l'histoire de la morale publique. L'inspiration générale est triste; l'auteur le reconnaît tout le premier; la permanence du mal dans le monde le frappe beaucoup plus que les progrès accomplis. Les deux mots dans lesquels il résume notre époque *gioire, morire*, marquent assez que notre civilisation ne l'éblouit pas. Mais il n'imité pas les prétendus moralistes qui étalent si complaisamment nos misères qu'on voit bien qu'ils tiennent plus à flatter la sensualité qu'à la combattre; il plaint l'humanité, mais il entend qu'elle se corrige, et, s'il s'élève sur la condition des femmes, il exige d'elles en retour une leçon vivante de patriotisme et de foi en Dieu. A cet égard, les notes abondantes dont il a fait suivre les deux séries entre lesquelles se répartissent ses compositions poétiques sont intéressantes. Sans parler de l'étendue, de la variété des connaissances dont elles témoignent (M. M. connaît les travaux des archéologues, les historiens de toutes les époques, les diverses littératures, comme un homme qui vivrait uniquement dans les livres), on y trouve des pages d'une éloquente philanthropie, comme l'apologie des femmes juives de la p. 205.

Parmi les pièces les plus touchantes, nous signalerons *Tedii di castellana* et celle où le poète regrette que Colomb n'ait pas découvert le Nouveau-Monde pour le compte de l'Italie parce que l'Amérique eût été plus doucement traitée; cette pièce se termine par une émouvante adjuration au ciel en faveur des pauvres émigrantes d'Italie. Parmi les gravures, nous avons surtout goûté le charmant sujet intitulé *Nolti Veneziiane*. On remarquera aussi l'ingénieuse composition de la gravure intitulée *Fra Glück e Robespierre*: la pièce qu'elle illustre nous montre deux sœurs dont l'une joue à l'autre un morceau d'*Eurydice*,

quand tout à coup une troupe de sans culottes passe dans la rue promenant une tête coupée : M. M. qui ne pouvait peindre à la fois les circonstances successives de cette scène, en a résumé l'impression d'une manière claire et saisissante en plaçant au-dessus du clavecin un tableau où Hérodiade porte dans un plat la tête de saint Jean-Baptiste, muet commentaire de l'angoisse qu'on lit dans les yeux de la jeune fille qui écoute la musique.

A l'heure présente, il importe de noter les sentiments d'un homme aussi considérable que M. M. à l'égard de la France : il faut reconnaître qu'il revient quelque part sur la question de la Tunisie et que sa remarque de la p. 386 sur l'abandon que la France fait de la Pologne pour se jeter *dans les bras du czar* donne envie de lui demander si une alliance plus surprenante encore ne nous a pas obligés à celle-là. Mais, après tout, constater que les opprimés n'ont plus de recours ici-bas quand la France est contrainte d'assurer son propre salut n'a rien qui puisse nous déplaire. On peut donc librement savoir gré à M. M. de nous juger en général d'après nos véritables penseurs, les Montesquieu, les Michelet, les Aug. Thierry, et non, comme le font trop souvent les étrangers, d'après des romanciers dont la vogue prouve bien qu'ils nous amusent, mais non pas que nous avouons l'exactitude de leurs peintures. Ce n'est pas une des moindres preuves de l'élévation d'esprit de M. Massarani que d'avoir su faire ce discernement.

Charles DEJOB.

LETTRE DE M. PSICHARI.

MON CHER DIRECTEUR,

Dans un libelle récent, M. Chatzidakis ¹ porte contre moi l'accusation suivante, fondée sur une déclaration que M. John Schmitt aurait faite en présence de Karl Brugmann, de Karl Buresch et de Chatzidakis lui-même. D'après ces Messieurs, le spécimen de Lexique des mots grecs en turc osmanli que j'ai donné dans mes *Études de philologie néo-grecque*, p. LXIX suiv., ne serait pas mon œuvre, mais celle d'un pauvre diable nommé Kallivoulis, auquel j'aurais acheté ce lexique.

C'est une infamie et un mensonge.

Je n'ai jamais donné un sou vaillant à Kallivoulis et le spécimen de lexique, ainsi que le lexique entier, actuellement en manuscrit, est mon œuvre.

Je fais en ce moment rechercher Kallivoulis en personne, afin qu'à son tour il fasse la même déclaration.

Comme je l'ai dit, *Ét. ng.*, p. LXIX, j'avais originairement confié ce lexique à un de mes élèves. Puis, je me suis vu dans la nécessité d'exécuter seul ce travail.

Cet élève est ce Kallivoulis. Je possède encore heureusement le manuscrit du so-disant travail qu'il m'a apporté. J'en publierai quelques fiches, aussitôt mon retour à Paris. Ce lexique se compose de deux colonnes : un mot turc en regard d'un mot grec ; rien de plus. Les correspondances, d'ailleurs, sont entièrement fantaisistes.

Comme toutefois je m'intéressais alors à ce garçon, et cela, sur la recommandation même de M. John Schmitt, qui m'a supplié de ne pas le congédier, je l'ai fait travailler sous mes yeux moins comme un élève que comme un manœuvre. En

1. Γεωργίου Ν. Χατζιδάκι περί της λέξεως Μωράς. Μέρος δεύτερον και Ἐπιστολή πρὸς Th. Reinach. Μετατύποισις ἐκ τῆς Ἀθηνᾶς τόμ. Ε. Athènes, 1893, in-8°, p. 48. Cf. p. 45.

d'autres termes, je lui faisais lire devant moi, et sous ma surveillance immédiate, le dictionnaire de M. Barbier de Meynard. Je l'arrêtais à chaque mot, examinai attentivement les uns après les autres tous les mots du dictionnaire, afin de dresser l'historique de chacun d'eux, faisais prendre à Kallivoulis dans ma bibliothèque les livres spéciaux un à un, lui apprenais à vérifier les passages, dirigeais les recherches jusque dans le moindre détail, et, les recherches terminées, je lui dictais la teneur de chaque fiche.

Ce travail terminé, je voulus le relire. Les fiches étaient remplies de fautes d'orthographe, en grec aussi bien qu'en français; les textes étaient mal cités, quoique copiés par lui dans les livres que je lui mettais moi-même sous les yeux; enfin les mots turcs eux-mêmes étaient transcrits inexactement! Heureusement encore, je possède ce manuscrit précieux.

J'ai donc été obligé de recommencer à nouveaux frais ces mêmes fiches que j'avais exécutées en entier, de refaire un travail qui, sauf le fait matériel de l'écriture et de l'orthographe personnelle de Kallivoulis, était mon œuvre d'un bout à l'autre.

C'est ce qui s'appelle, si je ne me trompe, *exécuter seul un travail*.

Dans ce même libelle, p. 45, il est dit également que je ne sais pas le turc. De cela, je me suis si peu caché qu'ayant à faire pour mon lexique quelques recherches complémentaires en syriaque, en arabe, en persan et en turc oriental, je me suis adressé à M. Barbier de Meynard, qui a eu l'obligeance de me désigner un de ses élèves.

Mon opinion est que pour l'exécution d'un lexique comme celui que j'avais entrepris et au point de vue spécial où je me suis placé, qui était de prendre les mots à la frontière et de les y reconduire, la connaissance du turc n'est pas nécessaire. Elle ne l'est même pas matériellement, puisque dans Barbier de Meynard les transcriptions sont constamment données et que c'est précisément ce système de transcription que j'ai suivi dans mon lexique. Ainsi donc, l'aide de Kallivoulis m'était inutile, même en cela. J'ajoute ici que toutes les fois que j'avais eu besoin, avec ce dernier, d'une vérification en arabe, etc., je m'étais vu obligé de lui indiquer les lexiques spéciaux, car il les ignorait pour la plupart, et je n'admettais le renseignement qu'il m'avait ainsi donné, que lorsque j'avais vu de mes yeux la transcription dans le texte.

Je le répète : pour donner l'étymologie de mots turcs tels que *abanos*, *pixēlia*, *visita*, *ikhlamour*, *āktapod*, etc., (*Ét. ng.*, LXXIV), ce n'est pas le turc qu'il faut savoir, c'est le grec. J'admets toutefois que des savants qualifiés me fassent le reproche, *purement scientifique*, de ne pas savoir le turc. Mais entre ce reproche et le propos de concierger tenu contre moi le rapport est absolument nul.

Le rôle de M. John Schmitt en tout ceci lui fait peu d'honneur. Il me paraît d'autant plus louche que M. J. S. sait fort bien à quoi s'en tenir sur les capacités de Kallivoulis, et que la simple émission des syllabes de ce nom jure étrangement, pour qui le connaît, avec toute idée de science.

Je crains que M. J. S. n'agisse ainsi vis-à-vis de moi pour s'être mis lui-même dans le cas de Kallivoulis. J'ai été obligé de refaire quelques fortes parties de son travail. Il se plaint dans le *Centralblatt*¹ que son étude sur la Théséide ait été complètement refondue par moi, et ne la reconnaît plus comme son œuvre. Il a raison de le dire. Encore une œuvre que je possède en manuscrit. Je la publierai, pour qu'on puisse faire la collation. On verra, entre autres, que M. J. S. n'était pas même en état de

1. *Litt. Centralbl.* 1^{er} juillet, 1893, p. 954-6. Cet article, signé K. B., est une œuvre de polémique et de parti, faible d'ailleurs et maladroite (voir ma réplique dans l'*Asty*, 1893, N. 1047). Cela n'est pas digne d'un journal sérieux. Pour renseigner le *Centralblatt* sur la qualité de ce rédacteur, je me contenterai de lui dire que M. K. B. s'est trouvé dans l'impossibilité de relever le démenti qui lui a été donné (*Asty*, I. c.; prière des'y reporter) au sujet d'une fausse allégation. D'ailleurs, un savant sérieux se croit dispensé de répondre à des bafouillis tels que ceux que publie la *Nix Epimēpis*, 1893, N. 311, p. 6 (prière instante de s'y reporter), et en général, à tout ce quise publie dans cette feuille.

copier exactement le texte imprimé des éditions originales qu'il avait sous les yeux.

Ces procédés de polémique m'étonnent moins de la part d'un savant comme Chatzidakis. Je ne suis même pas surpris de la désinvolture prodigieuse avec laquelle, dans sa lettre à Th. Reinach, il nous accuse, nous autres Français — je le suis avant tout par ma générosité envers mes élèves et par la franchise de mon attaque — d'user de ce proverbe : « Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose. » Rarement, l'inconscience a été poussée aussi loin. La récente brochure de M. Ch. est une défense déplorable contre les reproches précis et purement techniques qui lui sont adressés dans mes *Ét. ng.*, p. 249 suiv. Il tombe ainsi sous le coup de ma troisième hypothèse, p. 251. « Il se tait... sur tous les points ci-dessus et je considère son silence sur chacun d'eux comme un acte de contrition forcée. »

Ce savant ne se relèvera jamais de l'accusation grave que j'ai laissée tomber sur lui (*Ét. ng.*, cxiv-cxv), la plus grave à porter contre un savant : sa science n'est jamais impersonnelle. Les amis qui me trouvaient trop violent dans mes attaques voient maintenant à qui j'avais à faire. J'ai du moins le droit de me taire désormais. Ni moi ni personne nous ne saurions plus accorder la moindre attention aux attaques de Chatzidakis. Qu'il persévère ! Quand on n'a rien à dire, on se retourne et on mord. La calomnie n'a pas d'autre raison psychologique. Elle convient de tous points aux habitudes de ce triste savant et de ce pamphlétaire.

Jean PSICHARI.

Athènes, 20 Novembre 1893.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il vient de se constituer une *Société d'histoire littéraire de la France*. Elle fera paraître dès le mois de janvier 1894 une *Revue* qui sera consacrée aux travaux d'histoire sur notre langue et notre littérature. Cette *Revue* nous manquait jusqu'ici. On a en Allemagne les *Romanische Forschungen*, les *Franzoesische Studien*, la *Zeitschrift für franzoesische Sprache und Literatur*, la *Zeitschrift für franzoesische Philologie* de Græber, le *Jahresbericht* de Vollmøller, la *Franco Gallia*, l'*Archiv* de Herrig, d'autres encore, et nous cherchons vainement à Paris l'équivalent de ce qui existe à Berlin, à Leipzig, à Bonn, à Erlangen, à Oppeln. La *Romania* est consacrée au seul moyen âge, la *Revue de philologie* et la *Revue des patois* à la dialectologie ou à la philologie proprement dite, la *Revue d'art dramatique* au théâtre, etc. Il fallait fonder une revue générale de notre histoire littéraire. Cette *Revue* pourra grandir en proportion de l'activité et des ressources de la Société qui l'a créée. Nous engageons tous nos amis à lui donner leur adhésion ; ils trouveront dans le bureau et les commissions de la Société nombre de rédacteurs de la *Revue critique*. Le bureau est ainsi constitué : président, M. Boissier ; vice-présidents, MM. Petit de Julleville et Dezeimeris ; secrétaire, M. Brunot ; secrétaire-archiviste, M. Bonnefon ; trésorier, M. Armand Colin. Le conseil d'administration se compose de MM. Bengesco, Chuquet, J. Claretie, Clédât, Courbet, Crouslé, Doumic, d'Eichthal, Faguet, Larroumet, Lavis, Lemaître, Lenient, de Margerie, Monod, de Nolhac, Omont, G. Paris, Émile Picot, Rebelliau, Rousselot, Servois, Tamizey de Larroque, Tourneux. Une commission de quatre membres, MM. Courbet, Picot, d'Eichthal, Lenient, contrôle la gestion financière de la Société. Une autre commission de dix membres, MM. Bonnefon, Brunot, Chuquet, Doumic, de Nolhac, Omont, Petit de Julleville, Picot, Rebelliau, Tourneux, est chargée du soin des publications (publication de la *Revue* et, autant que possible, de mémoires et d'ouvrages intéressant l'histoire de la littérature française). Les membres titulaires de la Société versent une cotisation

annuelle de 20 fr., due au 1^{er} janvier pour l'année entière et payable en une fois. Adresser les adhésions à M. Brunot, secrétaire de la Société, rue Madame, 23, Paris.

— Deux volumes nouveaux ont paru dans la petite collection des auteurs français de Hachette : Le chapitre XIV des *Caractères* de La Bruyère, *De quelques usages*, p. SERVOIS et REBELLIU (1 vol. petit in-16, br. 0,75) et les *Sermons sur l'honneur du monde et sur l'ambition*, texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale et publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes, par REBELLIU (*id.*, 0,75).

— Vient de paraître à la librairie Cerf, *Hoche et la lutte pour l'Alsace*, par A. CHUQUET (un vol. in-8°, 244 p. avec cartes, 3 fr. 50). Le volume contient les chapitres suivants : *Saverne*; *Bitche et Fort-Louis*; *Saint-Just et Le Bas*; *Kaiserslautern*; *L'armée du Rhin*; *Froeschwiller*; *Le Geisberg*; *Landau*; *Le Palatinat*; *Conclusion*.

— M. Jean HEIMWEH nous adresse une brochure qui contient deux études : *L'Alsace-Lorraine et la paix*; *La dépêche d'Ems* (Paris, Colin, 1894, 117 p.). Avec un très grand courage et une véritable éloquence, il prouve que la question d'Alsace-Lorraine existe toujours, puisqu'elle impose à l'Europe de si formidables armements, et il indique, avec modération, comment, selon lui, elle doit être résolue. Du reste, les confidences faites, en novembre 1892, par M. de Bismarck, ont introduit dans ce débat un élément nouveau; il est prouvé aujourd'hui que l'Alsace-Lorraine est devenue allemande, par suite de l'audacieuse altération d'une dépêche. La question d'Alsace-Lorraine « se lie ainsi à une question de justice internationale et d'honneur européen. La dépêche d'Ems vicia le traité de Francfort et en motive la revision ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1^{er} septembre 1893.

M. Deloche continue la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge.

M. Heuzey rend compte à l'Académie des premières découvertes faites par M. de Sarzec au cours de nouvelles fouilles qu'il vient d'entreprendre à Tello (Chaldée). Il signale notamment une pointe de lance colossale en cuivre ou en bronze, à la base de laquelle se trouve une inscription royale non encore déchiffrée. M. Heuzey estime que cette lance devait être une de ces armes sacrées conservées parmi les objets du culte dans les sanctuaires, et qui figure au nombre des attributs de l'Hercule oriental, Isdoubar ou Gilgames.

M. Homolle expose les découvertes faites à Delphes pendant le mois de juillet dernier et présente les photographies de nouvelles métopes du trésor des Athéniens. Le déblaiement du temple d'Apollon est commencé et sera continué dès la reprise des travaux en octobre prochain.

Séance du 8 septembre.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie des découvertes de milliaires romains, faites par le commandant Demaeght dans la province d'Oran. Ces milliaires appartiennent à une voie stratégique qui formait au sud de la Maurétanie comme la limite militaire de cette province, en partant de Timziouine (*Lycu*) et se dirigeant vers l'ouest. Ils ont été posés au début du III^e siècle, sous le règne de Septime Sévère et Caracalla, par les soins du gouverneur de la province, P. Aelius Peregrinus.

M. Oppert communique la traduction de la plus ancienne inscription connue dans une langue sémitique; c'est le texte trouvé à Niffar, en Chaldée, l'ancienne ville de Nipur, par l'expédition américaine en Mésopotamie et publié par M. Hilprecht, professeur à l'Université de Philadelphie. Elle a conservé le nom d'un prince dont le règne est antérieur à l'an 4000 avant l'ère chrétienne, Bingani-sar-ali.

Séance du 15 septembre.

M. Deloche termine la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge.

Séance du 22 septembre.

M. Eug. Müntz communique des détails nouveaux, tirés des archives du Vatican, sur une série de monuments français du xiv^e siècle. Il montre que l'action des papes d'Avignon ne s'est pas bornée, comme on pourrait être tenté de le croire, au Comtat Venaissin, mais s'est étendue à tout le midi. C'est ainsi qu'Urbain V a élevé, reconstruit ou embelli, outre les édifices qui perpétuent son nom à Montpellier, l'abbaye de Saint-Victor à Marseille, la cathédrale de Mende, ainsi que les églises de Bédouès et de Grizac, également dans la Lozère. Il résulte des documents découverts par M. Müntz que la cour pontificale faisait d'ordinaire élaborer à Avignon même les plans des édifices dont elle se proposait d'enrichir d'autres cités et qu'elle imprimait ainsi une grande unité de goût à toutes les œuvres d'art nées sous ses auspices.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie de la découverte faite récemment dans le port de Bizerte (Tunisie) par M. Gallut, ingénieur civil, d'une tessère en bronze portant une inscription latine, qui appartient à la classe encore peu nombreuse (c'est la troisième connue) des *tesserae paganae*, et dont voici le texte :

TESSERA· PAGI·
MINERVI.
M· GRATIVS
M. F. PAP·
MAG· PAGI·
D. S. P. D.

Tessera(m) pagi Minervi M(arcus) Grattius, M(arci) f(ilius), Pap(iria) (tribu), mag(ister) pagi, d(e) s(ua) p(ecunia) d(edit).

La tessère de Bizerte n'est pas datée, mais elle paraît appartenir aux dernières années de la République ou aux premières années de l'Empire; la position du *pagus Minervius* africain mentionné dans ce document est encore inconnue.

M. Bréal montre par quelques exemples les secours que fournit l'épigraphie grecque pour comprendre certains passages des poètes. C'est ainsi qu'une inscription grecque, découverte il y a trois ans à Mantinée par M. Fougères, nous apprend le vrai sens du nom des *Erinyes*, qui veut dire « les Imprécations ». Un autre nom, resté obscur jusqu'à présent, est celui de la déesse *Ilythye* ou *Eleutho*, qui préside aux accouchements. La grande inscription de Gortyne, trouvée il y a quelques années, fournit l'explication de ce nom; le verbe *ἐλῦθω* y est employé au sens de « porter ». *Εἰλύθωια*, qui est un participe parfait très régulièrement formé, désigne la déesse de la gestation. Un troisième exemple est celui de *Até*, la fille de Zeus qui aveugle les hommes et même les dieux. Dans la même inscription de Gortyne ce mot désigne une « amende pécuniaire »; on peut soupçonner que c'est en ce sens qu'Hésiode l'a employé dans un vers devenu proverbe et jusqu'ici imparfaitement expliqué. Le poète voulant recommander l'exactitude, dit qu'il ne faut pas remettre les choses au lendemain, car toujours :

Celui qui vient trop tard est soumis à l'amende.

M. Salomon Reinach fait une communication sur l'origine et les caractères de l'art dit gallo-romain, dont il pense qu'il faut chercher l'origine dans l'Égypte des Ptolémées, à Alexandrie, qui était en relations commerciales avec Marseille, Narbonne et Nîmes. C'est de là que viennent sans doute les plus belles pièces d'orfèvrerie de Bernay et de Hildesheim; c'est une école d'artistes alexandrins qui a construit et décoré les monuments d'Orange, de Saint-Rémy et d'Igel.

Séance du 29 septembre.

M. Salomon Reinach achève sa communication sur l'origine et les caractères de l'art dit gallo-romain.

M. Oppert continue sa communication sur l'inscription découverte par M. Hilprecht à Niffar en Chaldée.

M. Senart commence la lecture d'un mémoire sur le régime des castes dans l'Inde.

Séance du 6 octobre.

M. Oppert achève sa communication sur l'inscription découverte par M. Hilprecht à Niffar en Chaldée.

M. Homolle entretient l'Académie des travaux de l'Ecole française d'Athènes pendant le printemps et l'été de 1893.

M. Héron de Villefosse présente deux médailles en plomb, trouvées probablement à Rome et qui lui ont été adressées par M. W. Helbig, correspondant de l'Académie. La première représente sans doute une scène d'adoption devant le collège des pontifes; la seconde offre deux bustes d'hommes affrontés qui sont probablement des princes de la famille d'Auguste.

M. le Dr Carton donne lecture d'un rapport sur les fouilles qu'il a exécutées, avec les subsides du Ministère de l'instruction publique et de l'Académie, sur les ruines de Thugga (Tunisie).

Séance du 13 octobre.

M. Moïse Schwab fait une communication sur le vocabulaire de l'angéologie et de la démonologie. Ces noms cabalistiques, devenus intelligibles, ont pu être expliqués grâce aux documents fournis par les manuscrits hébreux et différents textes épigraphiques conservés à la Bibliothèque nationale, au Musée du Louvre et au Musée de Cannes.

Séance du 20 octobre.

M. Müntz fait une communication sur la légende de la papesse Jeanne. Il s'est attaché à dresser le catalogue des illustrations de toute nature auxquelles le mythe de la papesse a donné naissance à partir du XIII^e siècle, et il résulte de ses recherches que l'Italie et l'Allemagne sont les deux contrées où cette fable étrange a rencontré le plus de faveur.

Le Président annonce que l'Académie a arrêté, ainsi qu'il suit, le programme du prix fondé par M. Joseph Saintour :

« 1^o Le prix d'une valeur de 3,000 fr. sera décerné alternativement aux ouvrages relatifs aux trois ordres d'études de l'Académie : Orient, Antiquité classique, Moyen âge et Renaissance ;

« 2^o Ne seront admis que les ouvrages d'auteurs français ;

« 3^o Le prix sera décerné, en 1894, au meilleur des ouvrages relatifs à l'Orient, publiés depuis le 1^{er} janvier 1891 ; — en 1895, au meilleur des ouvrages relatifs à l'Antiquité classique, publiés depuis le 1^{er} janvier 1892 ; — en 1896, au meilleur des ouvrages relatifs au Moyen âge et à la Renaissance, publiés depuis le 1^{er} janvier 1893. »

Le Président annonce, en outre, que l'Académie propose les sujets de prix suivants :
1^o Pour le prix ordinaire à décerner en 1896 : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé » ;

2^o Pour le prix Bordin à décerner en 1896 : « Étude sur les vies des saints traduites du grec en latin jusqu'au X^e siècle ».

L'Académie proroge, en outre, les trois questions suivantes proposées pour 1893 et sur lesquelles le prix n'a pas été décerné :

1^o A l'année 1895, pour le prix ordinaire : « Étude comparative du rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras » ;

2^o A l'année 1896, pour le prix Bordin : « I. Étude sur les traductions françaises d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V ; — II. Étude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. »

Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier de l'année du concours.

Séance du 27 octobre.

M. Foucart commence la lecture d'un mémoire sur l'origine et la nature des Mystères d'Éléusis.

M. Charles Joret, professeur à la faculté des lettres d'Aix, fait une communication sur les jardins et les parterres égyptiens. Par la comparaison des textes et des monuments, il montre qu'à l'origine, dès la XVIII^e dynastie, le jardin pharaonique fut un véritable verger, avec ses bassins destinés à l'arrosage et ses arbres fruitiers. Sous la dynastie grecque des Ptolémées ces jardins s'enrichirent d'un grand nombre de plantes et fleurs d'ornement, inconnus jusque là en Égypte et qui firent de l'ancien verger pharaonique, peu à peu transformé, un véritable parterre.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51

— 18 décembre —

1883

Sommaire : 672. ZACHARIAE. Le lexique de Hemacandra. — 673. BOUTROU, Mission en Portugal. — 674. NENCINI, Un proverbe grec. — 675. BAZIN, Vienne, Lyon, Nîmes. — 676. ROBINSON, Les Philocalia d'Origène. — 677. JOHNSTON, Le Saint-Esprit de saint-Basile. — 678. KRUMBACHER, Les légendes de Theodosios. — 679-680. VAN HOONACKER, Néhémie ; Zorobabel. — 681. RENAN, Histoire du peuple d'Israel, IV. — 682-683. DARMESTETER, Les prophéties d'Israel ; Les prophètes. — 684. TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais. — 685. GEIGER, Annuaire de Goethe, XIV. — 686. D'ARAGON, Nassau-Siegen. — 687. Pasquier, Mémoires, II. — 688. TISSEUR, Modestes observations sur l'art de versifier. — Chronique.

672. — **Sources of Sanskrit Lexicography.** Edited by order of the Imperial Academy of Sciences of Vienna. Vol. I. The Anekârthasamgraha of Hemacandra. With Extracts from the Commentary of Mahendra. Edited by Th. ZACHARIAE. Vienne, Alfred Hœlder ; Bombay, Education Society's Press, Byculla, 1893. xviii-132-206 p. in-4.

Ce volume imprimé à Bombay, avec les mêmes caractères et dans le même format que les éditions in-quarto de la *Bombay Sanskrit Series*, est le premier d'une série de lexiques sanscrits indigènes dont l'Académie de Vienne, sur la proposition de M. Bühler, a décidé de patronner et de subventionner la publication. Le titre général de la série est parfaitement justifié et, dans l'état présent des études, nulle entreprise ne pouvait être plus utile. On sait, en effet, que nos premiers dictionnaires sanscrits composés pour l'Europe reposaient entièrement sur ces lexiques, et que les plus récents, y compris les derniers suppléments de celui de Saint-Petersbourg, malgré l'immense travail de dépouillement de textes et de contrôle philologique qui s'y trouve condensé, n'ont encore pas d'autre autorité que ces mêmes compilations indigènes pour un grand nombre de mots et un plus grand nombre de significations. On a essayé parfois de faire à ces lexiques une mauvaise réputation. On y a relevé un grand nombre d'erreurs ; on leur a reproché leur manque de critique, leur peu de scrupule à se copier les uns les autres, la facilité avec laquelle ils multiplient le sens des mots, l'à peu près de la plupart de leurs interprétations, tous les défauts enfin qu'il est facile de trouver à des livres qui prétendent dresser l'inventaire des richesses de la langue (sauf les racines verbales), en rédigeant en vers deux listes de mots, les homonymes et les synonymes. Et, de fait, à voir la quantité de termes et de significations fournis par ces *koshas*, qui, après tant d'années

d'étude, n'ont pas encore été retrouvés dans les textes ¹, les plus confiants doivent être embarrassés de les innocenter de tout point. Mais ces lexiques seraient aussi suspects qu'on veut bien le dire, qu'ils n'en seraient pas moins, dans une infinité de cas, notre grande et parfois unique ressource. Leurs adversaires les plus décidés ne vont pas jusqu'à les accuser d'avoir inventé ou d'avoir gâché tout ce qu'ils contiennent de matériaux jusqu'ici non contrôlés, matériaux dont le nombre, d'ailleurs, diminue chaque jour, à mesure qu'on pénètre dans des recoins moins frayés de la littérature. Dans ces cas, on a beau être défiant, on s'estime heureux, à la rencontre d'un terme nouveau, de pouvoir s'appuyer sur une donnée d'un de ces livres ; car, même pour le sanscrit proprement dit, de structure pourtant si méthodiquement artificielle, la simple étymologie est un instrument peu sûr pour deviner les fantaisies de l'usage. Il y a plus : une fois admise dans un *kosha* de quelque renom (et il ne nous en a guère été conservé d'autres), une erreur même avait beaucoup de chances d'entrer réellement dans la langue et de s'imposer à l'usage. Aussi, malgré ce que nous savons des *sabhās*, les académies d'alors, de leurs rivalités et du soin jaloux qu'on y mettait à épilucher les œuvres du voisin, est-il fort possible et même probable que, dans ces « trésors », il est entré plus d'une pièce de mauvais aloi, que nous pouvons discuter, mais que nous n'avons plus le droit d'éliminer. Avec tous leurs défauts, les *koshas* sont donc non seulement utiles, mais indispensables et, dès lors, il devient nécessaire de savoir ce qu'ils contiennent réellement, ce que leurs auteurs ont prétendu y mettre, en le dégageant autant que possible des erreurs et des négligences accumulées des copistes. En d'autres termes, il est urgent d'établir des éditions critiques de ces lexiques et, j'ajoute aussitôt, de leurs commentaires.

Or c'est là une tâche qui, à peine commencée pour les lexiques, reste entièrement à faire pour les commentaires. Pourtant ceux-ci ne sont pas moins utiles que les textes qu'ils commentent, surtout quand ils émanent, comme c'est parfois le cas, soit de l'auteur lui-même, soit d'un disciple immédiat. Précieux pour l'établissement et pour l'histoire de ces textes, ils sont encore indispensables pour leur pleine intelligence. L'interprétation des termes enregistrés est, en effet, presque toujours vague et obscure dans les lexiques, où elle est donnée en un seul mot souvent lui-même susceptible de plusieurs sens. Au commentaire est réservé le soin de la reprendre, de la préciser, de l'appuyer par des exemples, et c'est principalement à l'impossibilité ou, du moins, à la difficulté de consulter ces dernières sources, qu'il faut attribuer la plupart des interprétations fausses qui se sont perpétuées dans nos dictionnaires. Dans celui de Wilson, rédigé d'abord entièrement d'après le

1. Il suffit pour cela de parcourir le Dictionnaire abrégé de Saint-Petersbourg et de compter le nombre de mots et de sens qui y sont marqués d'un astérisque.

dépouillement des principaux *koshas* fait par des *pandits* à l'aide de matériaux souvent insuffisants, ces fausses interprétations abondent. Depuis 1819, plusieurs générations d'indianistes ont eu le temps de leur faire la chasse ; un très grand nombre a été corrigé dans le Dictionnaire de Saint-Petersbourg ; mais il en reste encore beaucoup et, pour avoir raison aussi de ceux-ci, la première condition sera de pouvoir recourir aux commentaires.

C'est du reste là une thèse qui n'a plus besoin d'être défendue après qu'elle l'a été d'une façon si brillante par M. Zachariae lui-même, dans son édition du *Çāṇvatakośha* ¹, dans ses *Beiträge zur indischen Lexicographie* ², et dans ses contributions à diverses revues ³. Tous ces travaux, qui témoignent d'une compétence parfaite et convergent vers un même but, l'épuration du lexique sanscrit, sont comme une longue justification anticipée de l'entreprise maintenant patronnée par l'Académie de Vienne, et il suffit de parcourir le présent volume pour voir que celui-ci, tient, et au-delà, toutes les promesses faites alors. Je me bornerai à un petit nombre d'exemples. Hemacandra donne pour *kala* (II, 465), entre autres sens, celui d'*ajīrna*, que tous nos dictionnaires, depuis celui de Wilson jusqu'à celui de M. Böhtlingk, traduisent par « non digéré ». Grâce au commentaire de son disciple Mahendra publié par M. Zachariae, nous savons maintenant que le mot doit se prendre ici dans le sens de « jeune ». De même, si l'auteur du lexique explique *mandūka* (III, 73) par *ṣonaka*, le disciple nous apprend que son maître entendait en faire le nom d'une rivière et non celui d'une plante, comme le portent ces mêmes dictionnaires. A ces deux exemples que j'emprunte à un récent article de M. Jacobi ⁴ sur la publication de M. Zachariae, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. C'est ainsi que *kambala* (III, 626), défini dans le lexique par *krimi*, est resté « un ver » chez M. Böhtlingk ; le commentaire précise et donne « une certaine espèce de ver ». Un peu plus loin (III, 628), en glosant par *ṣekhara* le sens de *avatamsa* donné dans le lexique pour *kāmala*, Mahendra nous avertit que cette signification en tout cas n'est pas une simple faute de copiste, comme le suppose le Dictionnaire de Saint-Petersbourg, mais que, à tort ou à raison, elle est du fait de son maître et voulue par lui. Ailleurs encore (III, 606), les mots par lesquels Hemacandra exprime les divers sens de *ṣilindhrī*, peuvent se séparer de deux façons différentes : les dictionnaires en ont tiré les significations : « une espèce d'oiseau, une espèce de ver, argile ». Selon Mahendra, ces trois significations se réduiraient à deux : « une espèce d'oiseau » et « l'argile (provenant) d'un certain ver aquatique » ⁵,

1. Cf. *Rev. crit.* du 30 avril 1883.

2. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1883.

3. Notamment dans les *Götting, gel. Anzeigen*, 1885.

4. Dans l'*Academy* du 16 septembre.

5. S'agirait-il de la gaine terreuse dans laquelle s'abritent les larves d'éphémères, ou des sécrétions produites par certains annélides, et *ṣilindhrī*, dans ce sens, serait-il une adaptation de *κύλινδρος* ?

et une observation de M. Zachariae¹ sur ce passage où il y a un conflit apparent entre le lexique de Hemacandra interprété par son disciple et le *Viçvakosha*, nous renvoie, pour la solution de l'énigme, au temps où nous aurons aussi pour cet autre recueil un commentaire autorisé. Il ne servirait de rien de multiplier ces exemples pour ceux qui les estimeraient futiles : à ceux qui sont d'avis que, du moment qu'il s'agit de donner le sens des mots, il faut le donner juste, il suffira de ce petit nombre pour voir de quelle utilité sera la publication des principaux lexiques indigènes poursuivie avec le même soin et sur le même plan compréhensif.

Dans une courte préface, M. Z. rend compte des matériaux sur lesquels il a travaillé. Les éditions de Calcutta et de Benarès ne lui ont été d'aucun secours ; mais les manuscrits qu'il a eus à sa disposition étaient si parfaits, qu'il a pu donner un texte sans variantes. Pour le commentaire de Mahendra, les sources étaient plus troubles, mais encore exceptionnellement bonnes. De ce commentaire, trop volumineux pour pouvoir être publié in extenso, M. Z. n'a reproduit que les parties vraiment utiles, notamment un très grand nombre des citations dont Mahendra est prodigue. Le commentaire en renferme environ sept mille, presque toutes tirées de textes en vers et sans indication de provenance. M. Z. a reproduit à peu près toutes celles qu'il a pu identifier, plus un grand nombre d'autres assez caractéristiques pour pouvoir être identifiées plus tard, ou qui lui ont paru intéressantes à divers égards. L'identification de ces courts fragments, qui représente à elle seule une somme de travail énorme, a été poursuivie par l'éditeur dans les *Epilegomena* déjà visés ci-dessus en note. Dans ce mémoire, qui est un complément de l'édition, M. Z. a réuni divers éclaircissements critiques, plus une liste des poètes, au nombre de plus de cent, cités (mais non nommés) par Mahendra. La correction typographique est parfaite et fait le plus grand honneur à M. Zachariae ainsi qu'au prote de Bombay. Bref, le volume n'a qu'un défaut, mais celui-ci très sensible : l'absence d'un Index des mots traités dans le lexique. L'ordre adopté par Hemacandra est compliqué, et les renvois complets donnés dans le dictionnaire de Saint-Pétersbourg se rapportent à l'édition de Calcutta, qui ne concorde qu'approximativement avec celle de M. Zachariae. L'éditeur convient de la gravité de cette lacune, et il s'en excuse par le manque de place. Le motif doit avoir été péremptoire, mais il ne se comprend guère. Il y aurait là la matière d'un deuxième fascicule d'*Epilegomena*, qui serait certainement le bien venu. Je termine en exprimant le vœu que les volumes suivants de ces *Sources of Sanskrit Lexicography*, que se sont partagés, dit-on, MM. Kirste, A. Stein et Zachariae lui-même, soient dignes en tout point du premier.

A. BARTH.

1. Dans ses *Epilegomena zu der Ausgabe des Anekārthasamgraha*, publiés après l'achèvement du lexique, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. CXXIX.

673. — A BOUTROUE. *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique sur une mission archéologique en Portugal*. Paris, E. Leroux, 1893.

Le rapport de M. Alex. Boutroue se compose de deux parties différentes, dont l'intérêt est inégal : le rapport proprement dit, qui n'est qu'une relation de voyage, brève et sobre, et les Appendices, au nombre de cinq : les *bas-reliefs de M. le duc de Loulé*; le *tryptique en émail peint conservé à la bibliothèque d'Evora*; la *liste des principaux artistes étrangers qui ont travaillé en Portugal ou dont l'influence s'y est fait sentir*; les *lieux de sépulture des rois et reines de Portugal*; une *bibliographie d'archéologie portugaise*. Le texte est accompagné de deux héliogravures et d'une bibliographie, représentant les deux bas-reliefs du duc de Loulé et le triptyque d'Evora. Les appendices I et II sont d'ailleurs les deux chapitres les plus intéressants du rapport de M. Boutroue.

Les bas-reliefs du duc de Loulé ont été déjà plusieurs fois étudiés; on a discuté surtout leur authenticité, qui a été admise par les uns, contestée par les autres, et même formellement niée par M. Kékulé; on a cherché à déterminer leur âge, et tout récemment M. Homolle y reconnaissait des monuments hellénistiques du *ii^e* siècle avant l'ère chrétienne; enfin, l'on s'est demandé ce que signifiaient les scènes représentées. Il est à peine besoin de signaler l'invraisemblance des attributions données par le Catalogue du Musée du Trocadéro : *Quadriges dits de l'Hercule mélampyge*, et par le Catalogue du Musée des Gipsabgüsse de Berlin : *Course d'apobates (?)*. Il est d'autre part évident que les deux bas-reliefs se font pendant, et que les deux personnages debout sur les chars sont l'un, un homme, et l'autre, une femme. M. Homolle y voit d'un côté Hélios, de l'autre Eos (l'Aurore), précédés l'un et l'autre d'Orthios, ou de Phosphoros, ou d'Hermès. Sans contester en principe l'exactitude de l'opinion exprimée par le savant directeur de l'École française d'Athènes, nous soumettons aux archéologues une hypothèse nouvelle, que le cadre de cette *Revue* ne nous permet pas de développer à fond : les deux bas-reliefs représentent l'un Hélios, l'autre Séléné, qui souvent se font pendant dans les œuvres d'art; chacun des deux éphèbes qui courent devant les chars est un Dioscure, sans qu'il soit d'ailleurs possible de distinguer lequel des deux est Castor, et lequel des deux Pollux. En effet, les Dioscures ont été quelquefois associés à Hélios et à Séléné, quelquefois même employés seuls, dans des bas-reliefs de sarcophages, pour symboliser le matin et le soir, le commencement et la fin de toute chose, la naissance et la mort. Remarquons en outre que le coureur qui précède le char conduit par Séléné rappelle, par la pose générale du corps, la statue de l'un des Dioscures du Monte Cavallo. M. Homolle pense que les deux bas-reliefs sont, dans leur état actuel, l'œuvre d'un copiste : pourquoi le copiste n'aurait-il pas maladroitement réuni en un seul et même tableau deux motifs autrefois séparés, le quadriges d'une part et le Dioscure de l'autre, en prenant comme trait d'union la tête du cheval,

que le Dioscure tient par la bride ? Des raccords de cette nature ont été déjà observés dans les œuvres d'art hellénistiques et romaines.

Le tryptique d'Evora est « une œuvre certainement française », qui est sortie des ateliers de Limoges. Le sujet représenté, emprunté à la Vie de Jésus-Christ, a été copié d'après une estampe allemande ; les scènes latérales reproduisent des gravures d'Albert Dürer. L'émail paraît avoir été peint par un membre de la famille limousine des Pénicaud, probablement par Jean I^{er} Pénicaud. M. Boutroue, en terminant, exprime le désir de voir ce tryptique prendre place au Louvre ou au musée de Cluny ; mais « selon toute vraisemblance, dit-il, il faut renoncer à cet espoir, car la ville d'Evora n'est évidemment pas disposée à aliéner une œuvre qui est la pièce principale de son Musée ». M. Boutroue a ajouté à sa note une bibliographie générale des travaux relatifs à l'émaillerie.

J. TOUTAIN.

674. — FLAMINIO NENCINI. *Sul proverbio ἀπ' ὄνου (ἀπὸ χοῦς, ἀπὸ τύμβου) καταπεσεῖν*. Extrait des Studi italiani di Filologia classica, vol. II, p. 375-390. Florence-Rome, Bencini frères, 1893.

Ἀπ' ὄνου καταπεσεῖν est une locution proverbiale, dont le sens exact n'a été déterminé ni par les anciens ni par les commentateurs modernes. M. Fl. Nencini, connu par ses travaux sur Térence, en propose une explication ingénieuse : à côté du sens propre de ἀπ' ὄνου, ἀπὸ χοῦς πεσεῖν = « tomber d'un âne, d'un tas de terre », l'esprit, par une sorte de jeu, attribue à ces mots, dans la locution passée en proverbe, le sens de *vase à boire* que χοῦς et ὄνος ont également. Ἀπ' ὄνου καταπεσεῖν sera donc l'équivalent de *être ivre*. Reste à expliquer ἀπὸ τύμβου πεσεῖν ; mais ici M. N. me paraît trop subtil, et je ne sais s'il convaincra beaucoup de lecteurs. De même que le proverbe, sous ses autres formes, repose sur un double sens des mots ὄνος et χοῦς, de même il doit y avoir quelque chose d'analogue dans le mot τύμβος ; cela n'étant pas possible, M. N. y découvre ce que nous appelons un calembour par à peu près, ἀπὸ τύμβου devant faire entendre ἀπὸ κύμβου, κύμβον = κυμβίον, désignant le vase connu, et τύμβος, se rapportant à la décrépitude, ayant pris la place de l'autre mot, qui a rapport à l'ébriété. Convenons que ce dernier raisonnement est peu solide. — P. 386-390, M. Nencini, contrairement à certains critiques, maintient dans le texte des *Guêpes* les vers 615-618, et pense que l'ὄνος du v. 616 n'est pas un rhyton à proprement parler ; ce ne serait qu'une expression triviale et fort transparente.

My.

675. — VILLES ANTIQUES. — Vienne et Lyon gallo-romains, 1 vol. in-8, 407 p. — Nîmes gallo-romain, guide du touriste archéologue. 1 vol. in-8, 304 p. Par Hipp. BAZIN, agrégé de l'Université, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1891-1892.

M. Bazin déclare (N. p. 280) qu'on ignore ce qu'est devenu le vase

Pelet, qui est au Louvre; — attend son erratum (*V. L.* p. 408) pour s'apercevoir que la pyxis de Vaison, qu'il a décrite de visu au Musée de Lyon (p. 387), n'y est jamais entrée, ayant été achetée à Vaison même pour le Louvre, où chacun peut la voir; — trouve au Musée de Vienne, (p. 168) la mosaïque d'Éros et de Pan, qui est à Lyon, celle d'Orphée et qui est au Louvre; — y rencontre également, en 1891, la belle tête de bois (p. 170) qui, dérobée le 2 novembre 1890, vient seulement maintenant d'être récupérée; — décrit (p. 172-173), dans ce même Musée, une série de médaillons de terre cuite qui n'y ont jamais été, mais ne cite pour ainsi dire aucun de ceux qui s'y trouvent, et qui sont nombreux et fort beaux; — met au Musée de Lyon (p. 344) la statue de Salonius et une Chimère qui sont sur la place de Choulans; — nomme, sans prévenir, parmi les objets de Lyon, un masque apporté des Farjeons, (Vaucluse) (p. 332), un Jupiter venu de la Bâtie d'Urfé, en Forez (p. 345); — distingue Champier de Pierchan, son anagramme, dont il fait un pseudonyme de Th. du Mas, c'est-à-dire d'un autre pseudonyme de Symphorien Champier (p. 181); — donne (p. 181) à l'historien de Lyon, Clapasson, le nom du compositeur Clapisson; — mentionne à tout bout de champ l'archéologue bien connu Comarmond, mais l'écrit *Commarmond* avec persistance; — cite Chanot (p. 363), Trivier (p. 365) sans avertir que ce sont des pseudonymes courants de Lenormant; — nous parle d'un vase « creusé dans une tête de nègre » (p. 375); — étudie le médaillon de *l'Amour Incendiaire* (p. 384) sans connaître le mémoire de M. G. Lafaye (Ec. fr. de Rome, *Mélanges*, 1890); — transcrit « Statua di Jiove del Museo di Leone » le titre d'un article d'E. Wolf (p. 360); — attribue à Benndorf un opuscule intitulé « Museographisches » (p. 539 et autres); — écrit Serpiaize le nom de Villette-Serpaize (p. 361); — fait déterrer (p. 360) rue des Deux-Maisons, à Lyon, un fragment de colonne qui provient, d'après le dire de Comarmond à l'endroit même qu'il cite, du quai Saint-Benoît, aujourd'hui Saint-Vincent, à un kil. et demi de là; — place à la Croix-Rousse le Jardin des Plantes (p. 360), le Monastère des religieuses de Bleu-Céleste (p. 363), la Montée Saint-Sébastien (p. 309), et autres lieux qui n'y sont point; — prend (p. 238) Cordieu pour Condrieu, et met un des aqueducs de Lyon dans cette dernière localité, qui est à dix lieues *plus bas*, au-delà de Vienne; — etc., etc., etc.

Ce sont là quelques particularités, relevées en passant comme caractéristiques. L'auteur de ces deux volumes a été comblé par avance : subventions des villes, impression à l'Imprimerie Nationale, souscriptions du Ministère, aucun encouragement ne lui a été refusé. Aussi nous promet-il Arles, Orange, Avignon, Nice, Antibes, Cannes, Fréjus, Monaco. Voilà qui va très bien, s'il prend soin de reconnaître au moins les titres des livres qu'il citera, la présence des objets qu'il décrira, la place des localités desquelles il parlera. Au lieu de ces longues et inutiles monographies de seconde main, qui ne contiennent d'original que les

fautes du compilateur, qu'il nous offre d'honnêtes et pratiques « guides du touriste archéologue »; et, fidèle au programme tracé dans son très heureux titre, il rendra un réel service. W

-
676. — **The Philocalia of Origen.** The text revised with a critical introduction and indices by J. Armitage ROBINSON. Cambridge, at the University Press, 1893. LII-278 pp., petit in-8. Prix : 7 sh.
677. — **The Book of Saint-Basil the great, bishop of Caesarea in Cappadocia on the Holy Spirit,** written to Amphilochius, Bishop of Iconium against the Pneumatomachi. A revised text with notes and introduction, by C. F. H. JOHNSTON. Oxford, at the Clarendon Press, 1892, LXIV-180 pp., petit in-8 cartonné. Prix : 7 sh. 6 d.
678. — **Studien zu den Legenden des h. Theodosios,** von Karl KRUNACHER. Aus den Sitzungsberichten der philos.-philol. und histor. Classe der k. bayr. Akad. der Wiss. 1892, heft II. Muencken, Straub, 1892, pp. 220-379.

Les *Philocalia* d'Origène sont une compilation d'extraits due à saint Grégoire et à saint Basile. C'est une introduction naturelle et commode à l'étude des œuvres du grand théologien, et à ce point de vue, on ne saurait trouver de meilleurs guides. Mais surtout les *Philocalia* nous fournissent l'élément le plus important de la reconstruction de nombreux ouvrages perdus. Ils sont, même pour ceux que nous possédons, une base solide de l'établissement du texte. C'est ainsi que le traité dirigé contre Celse a passé presque entièrement dans cette anthologie. Or, il nous a été conservé dans un ms. du XIII^e siècle (Vat. gr. 386), tandis que M. Robinson a trouvé à Venise un ms. des *Philocalia* copié au XI^e siècle et dont une note relative au César Barda fait remonter l'original au milieu du IX^e siècle. Ce ms. fournit un texte indépendant de tous les autres mss., si l'on excepte ses dérivés directs, Vat. 389 et le ms. de Cheltenham daté de 1573, et il permet de rétablir l'ordre primitif des feuillets brouillé dans l'archétype des mss. de l'autre famille. Celle-ci est représentée par trois classes de mss. dont la plus importante comprend un seul ms., le n^o 270 du monastère de Saint-Jean de Patmos, du X^e siècle, M. Robinson l'a collationné sur place ainsi que le ms. 615 du supplément de Paris (XIII^e siècle). Il donne un choix de variantes des autres mss., de date récente et d'importance moindre. On doit grandement remercier M. R. de la peine qu'il s'est donnée. Son édition est vraiment la première édition critique des *Philocalia*, puisque celle de Jean Tarin, ordinairement reproduite, est fort imparfaite et que Lommatsch n'a pas trouvé mieux que de remplacer, quand il le pouvait, le texte des *Philocalia* par celui des passages correspondants des œuvres originales.

L'introduction de M. Robinson, outre les renseignements indispensables sur les manuscrits, présente d'importantes observations sur les *Catenae*, sur les traductions de Rufin, sur la citation d'Eusèbe dans *Philoc.* xxiv, sur la citation des *Recognitiones* clémentines dans le

chapitre xxiii, enfin sur les sources des *Philocalia*, c'est-à-dire sur les ouvrages d'Origène d'où sont tirés les extraits. M. R. prouve que la citation de *Philoc.* xxiv, n'est un extrait authentique ni d'Eusèbe, qui ne fait lui-même que citer, ni de l'inconnu Maxime, auquel il l'attribue; c'est un passage du traité de Methodios d'Olympe sur le libre arbitre. M. Bonwetsch, dans l'ouvrage dont j'ai rendu compte il y a deux ans, l'avait prouvé de manière à ne pas laisser de doute. On ne peut se plaindre du supplément de preuves qu'apporte M. Robinson. Mais je mentionne le fait, parce que M. R. ne paraît pas avoir tenu un compte suffisant du livre du professeur de Derpt. Malgré tout son mérite, l'édition Albert Jahn est annulée par l'édition Bonwetsch; le dernier venu a publié, non seulement la traduction allemande de la version slave de Methodios, mais encore le texte grec, revu soigneusement d'après les sources et surtout d'après une nouvelle collation du Laurentianus.

Le petit volume de M. Johnston est un ouvrage fort commode. Après une introduction historique et théologique un peu superficielle, on trouve un tableau chronologique, une notice des mss., un sommaire détaillé, le texte grec avec commentaire critique et explicatif, les lettres 233-236 de saint Basile, un index anglais et un index grec. Le texte est établi d'après quinze mss., les Bénédictins n'en avaient mis que six en ligne; on aurait voulu un exposé plus complet et plus précis des principes qui ont guidé M. J. dans le choix des leçons. Il ne suffit pas de multiplier les variantes de l'apparat; il faut les classer. Mais le gain le plus appréciable est dans la mise en œuvre de deux traductions syriaques, remontant au v^e siècle et à l'an 509. Ces traductions assurent l'intégrité du texte, dont la dernière partie avait été suspectée assez légèrement par Érasme et par d'autres.

M. Usener a publié en 1890 deux vies du cappadocien Theodosios dues à Théodore et à Cyrille. Malgré certaines faiblesses, cette publication avait excité à bon droit l'intérêt, car elle jetait sur une époque troublée une lumière inattendue. Ce que M. Usener ignorait et ce que pouvait savoir seulement un vrai spécialiste comme M. Krumbacher, c'est que le ms. du xi^e siècle de la Laurentienne d'où ces textes avaient été tirés n'était pas unique. M. K. en a trouvé sept autres; trois sont du x^e siècle. C'est là une base solide pour l'établissement du texte. Il est regrettable que M. K. ait manqué de décision et n'ait pas publié de nouveau les vies de Theodosios; il eût pu abrégé ainsi de beaucoup son travail et aurait assuré des lecteurs à son étude critique. A la fin de la brochure, on voit l'importance que la légende avait prise par les hymnes dans lesquelles on la fit passer. Les trois derniers chapitres sont consacrés à la publication d'un traité sur les trois fêtes des morts mentionnées dans l'opuscule de Théodore, à l'espèce de tam-tam en bois qui sert encore aujourd'hui à éveiller les moines grecs (le *σημαντήριο*), enfin à des questions grammaticales. Cette brochure est un complément indis-

pensable de celle de M. Usener. M. Krumbacher n'a pas besoin d'autre éloge : sa jeune gloire se passe de recommandation.

Paul LEJAY.

679. — **Néhémie en l'an 20 d'Artaxerxès I, Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II.** Réponse à un mémoire de A. Kuenen, par A. van Hoonacker, professeur à l'Université de Louvain. Gand et Leipzig, H. Engelke, 1892 ; in-8, 90 pages.
680. — **Zorobabel et le second temple.** Etude sur la chronologie des six premiers chapitres du livre d'Esdras, par le même. Gand et Leipzig, H. Engelke, 1892, in-8, 118 pages.
681. — **Histoire du peuple d'Israël**, par Ernest RENAN, tome IV. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8, 411 p.
682. — **Les prophètes d'Israël**, par James DARKESTETER. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8, xx et 386 p.
683. — **Les prophètes**, par le même. Paris, C. Lévy, 1892, in-8, II et 124 p.

I et II. — Nous sommes bien en retard avec les intéressants mémoires de M. van Hoonacker. Nous désirions mettre ses conclusions en regard avec les résultats présentés par M. Renan dans le tome IV de son *Histoire d'Israël*, dont la publication s'est trouvée quelque peu ajournée par la mort de l'illustre écrivain ; cet élément d'appréciation, d'un si grand poids pour notre examen, est aujourd'hui entre nos mains.

La première de ces dissertations reprend et développe avec un grand luxe d'arguments une thèse précédemment soutenue par l'auteur, et qui consiste à considérer l'œuvre et la personne de Néhémie comme antérieures à celles d'Esdras. « Conformément à la disposition actuelle des documents, dit M. van Hoonacker, on avait toujours cru, sans même songer, semble-t-il, à mettre ce point en question, que la caravane d'Esdras était revenue en Judée *avant* Néhémie, et que la double mission des deux personnages tombait sous un seul et même roi. On se divisait sur la question de savoir s'il s'agissait d'Artaxerxès I^{er} ou d'Artaxerxès II, quelques-uns même ont songé à Artaxerxès III. D'autres divergences encore étaient la suite des difficultés que présentaient les textes. Mais ce qui malheureusement demeurerait à l'abri de toute contestation, ce que l'ordre traditionnel des documents protégeait en quelque sorte contre les soupçons de la critique, c'était la place occupée par l'histoire d'Esdras avant celle de Néhémie. » *Disposition actuelle des documents, ordre traditionnel des documents*, ce sont là de charmants euphémismes, et quand M. van H. assure que rien n'est plus simple que d'imaginer l'interversion de quelques feuillets (chap. VII-X d'*Esdras* transportés à la fin de *Néhémie*) — ce qui permettra de substituer à la combinaison traditionnelle : Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès I^{er}, Néhémie en l'an 20 du même, l'arrangement indiqué au titre du mémoire : Néhémie en l'an 20 d'Artaxerxès I^{er}, Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II, — nous nous permettons de penser qu'il y a là un tour de passe-passe des plus ingénieux, en aucune façon une démonstration d'un caractère scientifique. Ce qui

gène M. van H. et rendra très certainement les lecteurs fort sceptiques à l'égard de cette petite combinaison, c'est qu'il est question de la présence d'Esdras aux côtés de Néhémie en plusieurs passages du livre du même nom. Donc, pour quiconque admet l'historicité des livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, ces deux personnages sont contemporains. Qu'à cela ne tienne! M. van H. n'hésite pas à nous déclarer que l'Esdras dont il est question à *Néhémie*, VIII, 1 suiv., cet Esdras auquel revient l'insigne honneur de donner lecture solennelle de la Loi au peuple assemblé, cet Esdras qui occupe la première place lors de la procession qui consacra la nouvelle muraille de Jérusalem (*Néhémie*, XII, 27 suiv.), que cet Esdras n'était alors qu'un petit jeune homme sans conséquence; mais que, *cinquante ans plus tard*, s'étant fixé dans l'intervalle à Babylone on ne sait pour quels motifs, il en revint à la tête d'une importante colonie, muni des pouvoirs impériaux et à l'état de gros personnage, devant lequel tout doit plier.

Eh bien! non, il nous est impossible d'entrer dans cette voie. Si M. van H. veut se résoudre à avouer que ce sont là des textes de la plus médiocre valeur, il pourra déclarer avec M. Renan que la présence d'Esdras auprès de Néhémie doit être mise au compte d'une combinaison libre de l'écrivain biblique; il lui sera loisible aussi de placer Néhémie avant Esdras ainsi que nous l'avions proposé nous même antérieurement à M. van Hoonacker, ce qui était une hypothèse fondée, non sur l'intervention accidentelle de quelques feuillets, mais sur le caractère légendaire des textes concernant Esdras. Ce que nous ne saurions admettre chez M. van Hoonacker, c'est sa prétention de sauvegarder le caractère historique des textes tout en les dépeçant et en les disloquant; l'ingéniosité dont il fait preuve, pas plus que sa très réelle érudition à laquelle nous rendons très volontiers hommage, ne nous illusionnent et ne feront illusion aux personnes familières avec les méthodes de la critique biblique, sur les inconvénients et les dangers de pareils procédés. C'est tout simplement, et avec les apparences d'une méthode exacte, la résurrection des détestables procédés de l'ancienne harmonistique, qui n'était jamais plus satisfaite de son œuvre que lorsqu'elle avait réussi à combiner — au prix de quelles entorses, de quelles violences faites aux textes, mais en respectant la lettre des livres sacrés! — la double légende de la naissance et de l'enfance de Jésus qui se lit aux Évangiles de *Mathieu* et de *Luc*. Voilà où nous en reviendrions si nous écoutions M. van H. et les écrivains de son école.

Dans le second de ces mémoires, M. van H. a tenté une détermination des dates concernant Zorobabel et la fondation du second temple à Jérusalem; c'est là encore, — je le déclare nettement sans méconnaître le travail considérable et minutieux dont M. van H. s'est consciencieusement acquitté, — une illusion. En ce terrain légendaire, il n'y a pas de dates, tout au plus quelques indications générales, qui ne permettent pas de dépasser le niveau des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

M. van H. devra d'autant moins s'étonner de me voir soulever ici une question de méthode, qu'il m'en a lui-même donné l'exemple. « Le lecteur, écrit-il sur un ton assez dégagé, ne peut s'attendre à nous voir entreprendre la discussion de théories où l'on met en question les faits les mieux établis, touchant lesquels les sources que nous avons à notre disposition fournissent des témoignages formels et unanimes. Pour contester ou nier que l'avènement de Cyrus à Babylone fut le signal de la restauration juive, que sous ce roi et par un effet de sa faveur, le peuple juif, délivré du joug de la captivité, commença à reprendre le chemin de la patrie... pour contester des faits de ce genre quant à leur substance même, il faut commencer par supprimer les documents et supposer qu'à Jérusalem l'illusion ou le rêve prenaient naturellement la place de la tradition et des souvenirs, la fable celle de l'histoire. Mais ainsi l'on s'expose à tomber soi-même dans la fantaisie. Nous ne pouvons tenir compte dans notre examen que de conclusions basées sur les textes. » Eh! mon Dieu! oui, la chose est suffisamment établie; les écrivains juifs auxquels nous sommes redevables des livres bibliques, n'ont que trop souvent remplacé le souvenir précis et l'histoire par le rêve et l'illusion. Aussi maintenons-nous sans aucune hésitation les déclarations qui ont provoqué chez M. van H. une si vive explosion d'indignation et que sa pudeur l'a empêché de soumettre à la discussion : « La restauration se fit-elle d'une façon en quelque sorte spontanée et par le seul développement des éléments restés en Judée? Fut-elle provoquée ou simplement aidée par des déportés revenant de Babylonie et envoyant des dons à Jérusalem? Nous l'ignorons. On peut admettre la collaboration des deux éléments. » M. van H. était d'autant moins en droit de se voiler la face devant des propositions rendues aussi légitimes par le peu de valeur et de consistance des sources relatives à cette époque, qu'il s'emparait de la thèse que nous avons été amené à soutenir sur l'antériorité de l'œuvre de Néhémie par rapport à Esdras, bien qu'il l'ait défendue, en partie, par d'autres arguments¹.

En résumé, les documents bibliques relatifs à la restauration du Judaïsme en Palestine (livres d'*Esdras* et de *Néhémie*) constituent des sources si médiocres et si insuffisantes, que ceux-là même qui ne veulent pas contester leur caractère sacré, sont en désaccord sur les points suivants : 1° *Seabassar* et *Zorobabel* sont-ils un seul et même personnage? 2° En cas de dédoublement, appartiennent-ils à la même époque ou faut-il mettre un siècle entre eux? 3° *Esdras* et *Néhémie* sont-ils contemporains? 4° Faut-il les placer tous deux sous le règne d'*Artaxerxès I^{er}*, ou cinquante ans plus tard sous *Artaxerxès II* ou *Mnémon*? 5° Faut-il placer *Néhémie* sous *Artaxerxès Longuemain* et *Esdras* sous *Artaxerxès Mnémon* en retournant l'ordre traditionnel, qui place *Esdras* avant *Néhé-*

1. Voyez dans notre *Précis d'histoire juive* (Paris, 1889) les p. 572-589. Sans avoir eu la prétention d'épuiser le sujet, nous avons assurément dit l'essentiel. — *Esdras et Néhémie*, nouvelle hypothèse, etc., de M. van Hoonacker est de 1890.

mie? — Voilà l'accord qui règne entre critiques professant un même point de vue conservateur, entre théologiens qui se piquent de respecter la lettre des écrits bibliques. Voilà, pour cette période, ce qu'il faut entendre, selon les expressions dont use M. van Hoonacker, par « *les faits les mieux établis*, touchant lesquels les sources que nous avons à notre disposition fournissent des *témoignages formels et unanimes*. » M. van Hoonacker nous trouvera-t-il dur? Nous pensons n'être que juste, d'autant que c'est à ses deux mémoires que nous empruntons les exemples relatés ci-dessus.

Si c'est là le lot des critiques conservateurs, que deviendra cette même histoire sous la plume des hommes tels que M. Renan ou le signataire de ce compte rendu qui n'hésitent pas à proclamer le caractère légendaire des sources bibliques?

III. — Je suis d'autant plus aise d'aborder l'étude du t. IV de l'*Histoire du peuple d'Israël*, que M. Renan, rompant avec ses errements antérieurs, a pris le parti de sacrifier nombre des assertions traditionnelles. Déjà, à la fin du t. III, il avait nettement rangé le fameux édit de Cyrus dans la catégorie « de ces édits apocryphes, dont l'historiographie juive des bas temps s'est montrée si prodigue », expliquant à ce propos qu'« on croyait se donner de l'importance en montrant les potentats du jour ayant pour premier souci de protéger Israël » et déclarant qu'« il est probable qu'en fait Cyrus ne pensa jamais aux Juifs et entendit à peine parler d'eux ». Dans le présent volume, qui mène l'histoire juive depuis les débuts de la restauration jusqu'à la mort de Jonathan, le véritable fondateur de la dynastie hasmonéenne (143 av. J.-C.), nous voyons la Judée soumise d'abord à la domination persane pour passer, par les conquêtes d'Alexandre, sous la domination grecque. Les sources sont fort inégales, dans l'ensemble très insuffisantes. Les seuls documents relatifs à la reconstitution du judaïsme sous les Persans, sont les livres hébreux d'*Esdras* et de *Néhémie*. Trois personnages s'y détachent : Zorobabel, Esdras, Néhémie. Du premier, nous ne savons à peu près rien ; quant au second, M. R. le suspecte assez pour avoir donné sa place à Néhémie, qu'il considère comme un personnage sérieusement historique. Son œuvre, d'ailleurs, n'excite point chez lui l'enthousiasme. En quelques lignes, pleines à la fois de grâce et de vigueur, il fait toucher du doigt la déchéance d'Israël : « Jamais la prétention de fonder une ville sur la religion, sans l'appui des guerriers, n'avait été plus franchement avouée. Les villes antiques ne survivaient pas à la défaite de la patrie. Si l'acropole d'Athènes avait été prise par les Perses, on n'eût pas vu les prêtres venir s'y réinstaller et recommencer, sans Athènes libre, les processions des Panathénées. Or Néhémie ne paraît pas avoir une seule fois songé que quelque chose d'essentiel manquait à sa cité et que cette ville de prêtres et de musiciens portait au front la tache de servitude. Ces prêtres, qui sonnent béatement de la trompette sur ces murs bâtis avec la permission d'un despote, ne se sentent pas

esclaves. Tant il est vrai que c'est une Église qui se fonde ce jour-là à Jérusalem, et non pas une cité. »

J'ai cru un instant que M. R. allait intervertir l'ordre traditionnel d'Esdras et de Néhémie du moment où il traitait la « légende » du premier après avoir épuisé ce qui concerne Néhémie. Je lisais aussi en tête du chapitre consacré à Esdras, que la figure du fameux prêtre-scribe n'était qu'une contre-partie artificielle de la personne de Néhémie. « On trouva dangereux, écrit M. Renan, qu'un fonctionnaire laïque eût joué un pareil rôle. On voulut qu'un scribe, appartenant à la famille sacerdotale, eût contribué pour une part au moins égale à cette grande œuvre de restauration, eût donné en quelque sorte le dernier coup de varlope à la Thora. De là, la création du rôle d'Esdras, parallèle à celui de Néhémie. Les Mémoires de Néhémie servirent de modèle. On composa au scribe des mémoires sur le type de ceux du gouverneur. Puis l'auteur des *Chroniques* fondit les deux pièces, de manière à faire croire que Néhémie et Esdras avaient agi avec le plus parfait accord, collaboré aux mêmes mesures, présidé aux mêmes cérémonies. » M. R. dit encore : « On voit combien l'historicité de ce qui concerne Esdras repose sur des bases faibles. » Cependant l'éminent écrivain, toutes ces réserves faites, pense que le point d'attache de cette légende, destinée à un si grand retentissement, a été pris dans un personnage antérieur à Néhémie et qui a dû mourir avant que celui-ci occupât la scène. En sorte que la personne d'Esdras a pu exister, mais qu'aucun des traits de la légende dont il est le héros—et c'est là le principal—ne peut être conservé à l'histoire. Sous ce rapport, je suis aise de faire remarquer à M. van Hoonacker que M. Renan, si hésitant d'ordinaire à sacrifier les personnalités de l'histoire juive, a été beaucoup plus loin que moi. Nier l'œuvre d'Esdras, c'est assurément plus grave que d'émettre des doutes sur le retour de Zorobabel. — On lira avec intérêt ce qui concerne la Confrérie des Pauvres (*anavim, hasidim*) ; ici ce sujet était véritablement à sa place et il est regrettable qu'en le traitant une première fois au t. III sous le règne d'Ezéchias, l'auteur en ait à l'avance affaibli l'intérêt. Je n'insisterai pas sur la thèse du « grand sommeil d'Israël ». M. R. s'exprime ainsi à cet égard : « De l'an 400 à 200 environ, Israël sembla dormir profondément. » On sait jusqu'à quel point cette assertion globale est contestable.

Dans la seconde partie de son livre, M. R. rencontrait un groupe de faits à la fois politiques, religieux et littéraires, qui permettent au récit de se relever. C'est la persécution organisée par Antiochus Épiphane, l'apparition du livre de *Daniel*, l'insurrection des Machabées et les phases de la lutte entreprise contre les Séleucides. Nous nous demandions si cette période vivement contrastée ne fournirait pas à l'écrivain l'occasion d'un de ces morceaux éclatants, où il excelle. Nous avons été un peu déçu. Assurément, nous ne pouvions pas lui demander de recommencer à propos d'Épiphane et du livre de *Daniel*, ce livre prodi-

gieux où l'auteur de l'*Histoire des origines du christianisme* a confronté l'empereur Néron avec l'*Apocalypse de saint-Jean*, livre que l'opinion n'a pas encore mis à son niveau et qui est sans contredit son chef d'œuvre littéraire et historique, l'*Antechrist*; mais nous aurions voulu tout au moins en trouver quelque écho, nous en rappeler le frisson, mélange de jouissance artistique et de secrète angoisse morale. Ce que nous trouvons ici, à défaut de ces superbes élans, c'est l'étude solide et consciencieuse, c'est l'analyse complète des différentes questions, c'est le souci du détail archéologique et topographique. Comme vues nouvelles et originales dans ce t. IV, rien à noter sinon la caractéristique vigoureuse du « bigotisme », et l'attitude prise à l'égard de la personne et de l'œuvre d'Esdras. Mais ce qui éclaire l'œuvre, c'est sa langue souple, limpide; c'est le ton *laïque*, humain, mondain, qui arrache cette histoire aux procédés des sacristains. Ça et là éclatent des déclarations lumineuses de bon sens : « Ce feu roulant de plaintes réciproques entre l'État et l'Église (cela est dit à propos de la persécution d'Épiphanie) ne cessera plus jusqu'à nos jours. Il y a contradiction, en effet, entre une société se prétendant fondée sur une révélation divine et la large société humaine ne connaissant que les liens du droit et de la raison. » Il faut aussi signaler, sans méconnaître les effets heureux qu'on en tire, l'invasion de plus en plus marquée de la langue du journalisme. Tout à l'heure, nous lisions : « un coup de *varlope* » au lieu d'un « coup de rabot »; voici maintenant que « Iahvé se fait un malin plaisir de jeter par terre le jeune premier qui caracole; » et que « Chypre, la Phénicie, la Lydie, l'Égypte même ont de ces Brummel, faisant la mode, hommes de plaisir, etc. » J'admettrais presque plutôt le « dandysme naissant ». — En somme le t. IV de l'*Histoire d'Israël* est une œuvre forte et utile, qui sera accueillie dans les cercles savants avec une respectueuse reconnaissance.

IV et V. — Pour apprécier avec équité les *Prophètes d'Israël* de M. J. Darmesteter, il faut se souvenir qu'il a voulu avant tout ici faire œuvre de littérateur et de philosophe. Or, comme on peut très sincèrement louer la hardiesse et la hauteur de vues du penseur, comme on a été frappé du talent de l'écrivain qui le place désormais au premier rang, on croit pouvoir déclarer non moins franchement ses très expresses réserves.

Le présent livre n'est pas, comme le titre semblerait l'indiquer, une étude d'ensemble sur le prophétisme hébreu; c'est un recueil de morceaux, dont les deux premiers sont consacrés aux prophètes et qui avaient vu le jour précédemment en différentes places, à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue des familles*, au *Journal des Débats*, au *Parlement*, à l'*Annuaire de la Société des études juives*. Joignez-y le morceau intitulé : « Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif », qui, après avoir paru en brochure en 1880, avait déjà été recueilli dans le volume « *Essais orientaux* » (Paris, 1883, p. 251-278), et une curieuse préface, où l'au-

teur proclame la nécessité d'un réveil religieux, signale dans le Prophétisme le levain qui doit transformer le monde et conjure la papauté de se mettre en tête du mouvement. Léon XIII, — qui est devenu visiblement l'« homme de la situation » depuis que le général Boulanger a disparu de l'horizon, — Léon XIII prêtera-t-il l'oreille à cet appel éloquent ; j'en doute. Si quelque bruit en est venu à ses oreilles, il a dû dire : mais l'église a non seulement réalisé le prophétisme juif, elle l'a dépassé, en s'assimilant tout ce qu'il contenait de bon ; elle en est à la fois l'exécutrice et la continuatrice, — exactement comme M. D. est convaincu qu'il est le légitime héritier des prophètes en proclamant comme les deux dogmes du monde moderne l'*Unité des forces* et la *Croyance au progrès*, termes par lesquels il se croit autorisé à traduire l'Unité divine et le Messianisme¹. C'est ainsi que Joseph Salvador, ce rationaliste juif du commencement de ce siècle, ce parfait homme de bien dont l'auteur a longuement analysé la vie et l'œuvre d'après un volume bio-bibliographique composé par son neveu, c'est ainsi que M. D. lui-même sont les derniers en date des « prophètes d'Israël ». Le livre que nous avons sous les yeux est un livre d'apologétique, j'allais presque dire de propagande ; c'est la « défense du prophétisme ».

Sous ce rapport, M. D. est singulièrement loin de M. Renan, auquel il a emprunté, sans hésitation aucune, ses conclusions sur l'authenticité des écrits prophétiques, mais nullement son appréciation sur une œuvre dont il a su louer les beaux-côtés et signaler franchement les petitesse. M. Renan jugeait le judaïsme ; M. D. le proclame, j'allais dire : il le prêche. Il y a dans cette attitude quelque chose qui inspire assurément le respect, mais qui gêne la critique ; on ne discute pas avec les croyants. S'il était possible à M. D. de dédoubler en lui l'homme de foi et le critique, j'insisterais auprès de lui sur l'attitude qu'a prise récemment dans la question de l'authenticité des livres prophétiques un critique tel que le professeur Cornill, dont j'appréciais naguère à cette même place l'*Introduction à l'Ancien Testament* ; ce savant distingué, disciple de Reuss et de Kuenen, est contraint d'accorder dans les prophètes une série d'interpolations et de remaniements considérables, qui nous mènent jusque vers l'an 250 av. J.-C. Cela n'empêche pas M. D. de déclarer, avec une extraordinaire assurance, que l'authenticité générale des écrits prophétiques est élevée au-dessus de toute espèce de doutes. Et ici encore, s'il s'exprime ainsi, c'est pour rassurer les croyants, c'est pour donner satisfaction à sa propre croyance : « Il est utile et nécessaire de dissiper les nuages qui pourraient s'amasser sur les rares certitudes que nous possédions dans un domaine qui touche de si près aux sources de notre vie morale. » Je me déclare incapable

1. « Supprimez tous ces miracles et ces pratiques (du Judaïsme) ; derrière toutes ces suppressions et toutes ces ruines subsistent les deux grands dogmes qui, depuis les prophètes, font le judaïsme tout entier : Unité divine et messianisme, c'est-à-dire unité de loi dans le monde et triomphe terrestre de la justice dans l'humanité », p. 194.

d'aborder l'examen de points d'exégèse et de critique avec un écrivain qui tranche par la foi les questions d'authenticité. J'ai ouvert le volume de M. Darmesteter avec inquiétude; je le ferme avec un sentiment d'embarras et de gêne ¹.

Le premier des morceaux contenus aux « Prophètes d'Israël » a été l'objet d'un tirage à part, sous le titre « les Prophètes », afin d'être mis entre les mains des instituteurs. Le Ministère, en souscrivant à ce tirage à part, a fait preuve d'une largeur d'idées dont il faut le féliciter; M. Darmesteter a compris de son côté que, devant cet auditoire nouveau, il n'y avait pas lieu de défendre les idées philosophiques et religieuses qui lui sont propres et, dans quelques lignes d'avant-propos, il signale seulement avec quelle éloquence les écrits prophétiques proclament les idées morales communes à tous les hommes.

Maurice VERNES.

684. — *Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais*, recueillies, publiées et annotées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Agen, Ferran, Paris, Picard. 1893. In-8, 168 p.

M. Tamizey de Larroque recherche depuis longtemps déjà avec un zèle heureux les lettres écrites par ses compatriotes célèbres de l'Agenais. Sa battue, commencée vers 1860, a été continuée presque sans interruption jusqu'à ces derniers jours, et grâce à des amis dévoués, l'infatigable chercheur a pu mettre la main sur des pièces de valeur notable. Il n'a pu découvrir de pages inédites de Florimond de Raymond, de Théophile de Viau, d'autres encore, et il ne s'y résigne que difficilement. Mais un grand nombre des documents qu'il nous offre dans son recueil — il y en a plus d'une cinquantaine — présentent quelque intérêt. Ce sont des lettres de Scaliger, de Jean-Jacques de Ségur, de Jean de Silhon, de Jacques de la Ferrière, de Pierre Dupuy, de Claude Sarrau, de Pierre de Rangouze, du maréchal de France comte d'Estrades, de François Combefis, de Jean Claude, de Léon Bacoue, d'André Cotherel, de Jean-Jacques Boileau, de Bernard Labénazie, etc. On remarquera p. 129 la lettre du comte de Montazet qui est une importante page

1. M. D. a mis comme épigraphe à son livre une très belle parole, empruntée à la prophétie d'Amos : « Voici venir des jours, dit le Seigneur, où j'enverrai dans ce pays la faim, non la faim après le pain, mais la faim d'entendre la parole divine », et il rapproche la crise religieuse actuelle de la « crise pareille qui, il y a vingt-six siècles, remuait la conscience d'une petite tribu à demi sauvage de la Judée ». C'est partout ailleurs que sous la signature de M. D. que nous aurions voulu rencontrer une interprétation aussi inexacte; l'écrivain biblique n'est l'ancêtre ni de Musset, ni d'Ibsen, ni de Tolstoï, ni de M. Darmesteter lui-même; il peint simplement, en termes très éloquents, la situation des Israélites jetés sur la terre étrangère et *privés des satisfactions du culte de Jérusalem*. — Par parenthèse, de telles déclarations n'ont pu être écrites qu'après la captivité de Babylone, bien qu'ici, selon l'usage constant de la littérature pseudépigraphie, l'auteur use non du *temps passé* mais du *temps futur*.

d'histoire ¹. Toutes ces lettres ont été annotées et commentées par M. Tamizey de Larroque avec le soin, l'érudition et l'esprit qu'on lui connaît.

A. C.

685. — *Goethe-Jahrbuch*, hrsg. von Ludwig GEIGER. XIV Band. Frankfurt, a. M. Rutten u. Loening. 1893. In-8, 379 p.

Le quatorzième volume du *Goethe-Jahrbuch* renferme, comme ses aînés, des documents, des articles de fond et des mélanges. Les documents ou « nouvelles communications » comprennent : 1° un discours que Goethe a prononcé ou voulait prononcer dans la *Freitags-Gesellschaft* « sur les différentes branches de l'activité » qui règne à Weimar; 2° des lettres adressées à Goethe par Marianne d'Eybenberg, Sara de Grotthuss et Varnhagen d'Ense, ainsi que deux lettres de Goethe à M^{me} d'Eybenberg; ces lettres, publiées par M. Ludwig Geiger, sont accompagnées de notes très instructives et complètes à tout point de vue; on remarquera surtout la lettre du 7 novembre 1823 où Varnhagen rend compte de la représentation du drame de Töpffer et pose à Goethe des questions curieuses, sinon indiscrettes, sur *Hermann et Dorothee* (p. 65-67); 3° des vers et légendes écrits par Goethe sur des dessins (communication de M. Ruland); 4° six lettres de Goethe et une note importante de M. Hüffer sur la correspondance du poète avec la princesse Galitzin. — Les articles de fond ou *Abhandlungen* sont au nombre de quatre : M. R. M. Meyer étudie « la façon de travailler » de Goethe et donne à ce sujet une foule de détails intéressants; M. Jacoby soumet de nouveau à une critique attentive le poème du *Deutscher Parnass*; M. Morsch prouve que Goethe a connu par la correspondance littéraire de Grimm les pièces françaises qui ont pour sujet le *Réveil d'Épiménide*; M. R. M. Werner analyse un drame inconnu dont Faust est le héros. Les mélanges contiennent plusieurs notes; nous signalerons surtout celle de M. Günther sur le séjour de Lotte à Weimar au mois de septembre 1816 ainsi qu'une série de témoignages peu connus sur la légende de Faust (recueillis par M. L. Fränkel). — Le volume se termine par une notice nécrologique d'Erich Schmidt sur Reinhold Köhler, par des nouvelles diverses, par une bibliographie et un index.

A. CH.

686. — *Un paladin au XVII^e siècle*, le prince Charles de Nassau-Siegen, par le marquis d'ARAGON. Paris, Plon, 1893. In-8, 396 p. 7 fr. 50.

Cet intéressant volume a été composé d'après la correspondance ori-

1. On dit plutôt l'affaire de Maxen que l'affaire de Pirna, et il faut écrire Finck et non F'ing, d'Armentière et non d'Armantière » (p. 129-135).

ginale de Nassau-Siegen (années 1784-1789). Grâce à ces documents inédits et précieux, M. d'Aragon a pu raconter avec de grands détails les brillantes années de son héros, nous le montrer successivement à Vienne où Nassau voit Joseph II et Kaunitz, en Pologne où il assiste dans la diétine de Podolie à une élection, en Tauride où il accompagne Potemkin et l'impératrice Catherine. Les lettres de Nassau n'ont ni l'esprit ni le charme de la correspondance du prince de Ligne et des Mémoires de Ségur; mais elles méritent d'être lues; nous citerons notamment celles des 2, 3 et 4 mai 1787 où il représente la tsarine en un deshabillé des plus galants (p. 144), celles où il fait le journal de son voyage en Crimée, décrit les fantasias des Cosaques du Don, les mœurs de ces Tartares que l'impératrice vient de vaincre et qui lui servent d'escorte, les fêtes données à l'empereur d'Allemagne, les jardins de Massoudre; « si jamais Iphigénie desservit le temple qui était au cap Parthenitza, elle allait sûrement souvent au Massoudre qui est le plus beau lieu des environs » (p. 169). Au sortir de ce voyage et après une course à Paris, Nassau devient amiral russe; le 26 mars 1788, il reçoit le commandement de tous les bâtiments à rames destinés pour le Liman. Il a pour second Paul Jones; mais il le trouve « tâtonneur » et juge que le fameux corsaire est déplacé à la tête d'une escadre; malgré Paul Jones, il bat quatre fois la flotte turque: « Je suis content, écrit-il à sa femme, j'ai fait dans ma vie une grande chose, je suis arrivé où je voulais arriver, mon nom passera à la postérité » (p. 243). Potemkin, il est vrai, ne profite pas des succès de Nassau; il est « le plus antimilitaire qu'il y ait au monde et a l'amour-propre de ne consulter personne »; il traîne en longueur le siège d'Oczakoff; il fait craindre à son entourage et même à son armée de manquer cette *bicoque* à force de retards; on lui trouve une « terrible manière de faire la guerre »; mais enfin Oczakoff est pris le 17 décembre. Nassau n'était plus là lorsqu'eut lieu le sac horrible de la ville; il avait reçu mission de courir à Versailles et à Madrid pour s'opposer aux desseins de la Prusse. Lorsqu'il revint, la tsarine lui donna la flotille à rames qui devait naviguer à travers la Finlande suédoise et combattre la flotte de Gustave III. Nassau eut, là encore, bien des obstacles à surmonter, et notamment le mauvais vouloir de Moussin-Pousskin. Toutefois, soutenu par l'impératrice, il triompha de toutes les difficultés, obtint le renvoi de l'amiral Krusé qui le contrecarrait, et, le 14 août 1789, il remportait une brillante victoire. L'impératrice, écrivait Ségur, l'a embrassé, comblé d'éloges, et elle paraît lui accorder la plus entière confiance. Ici s'arrête la correspondance presque quotidienne, à l'aide de laquelle M. d'A. a suivi Nassau pendant plus de cinq ans, et d'ailleurs ici se termine le bonheur du célèbre aventurier. Mais M. d'Aragon a continué le récit, et il a bien fait; en quelques pages il retrace la fin de cette existence naguère si remplie et si animée, la défaite de Nassau, sa mission auprès des princes émigrés, ses derniers voyages, sa retraite et sa mort à Tynna, en Ukraine. A. C.

687. — *Histoire de mon temps, Mémoires du chancelier Pasquier.*
Tome deuxième. Paris Plon, 1893. In-8, 458 p. 7 fr. 50.

Ce deuxième volume est consacré aux trois années 1813, 1814 et 1815. Le chapitre qui l'ouvre, est un des plus intéressants et des plus neufs. Pasquier nous raconte qu'il devinait la vérité sur la campagne de Russie : Lavallette lui répétait que les Cosaques, quoi qu'on pût dire, n'abandonnaient pas l'armée russe et — d'après une lettre de Baraguey d'Hilliers — que les communications des Français seraient bientôt interceptées ; Savary, que la situation était périlleuse ; Decrès, qu'il regardait Napoléon comme perdu. Éclate la conspiration Malet : Pasquier narre avec bonne grâce son arrestation et ajoute de curieux détails sur le complot ; il pense que si les membres du gouvernement provisoire nommés par Malet étaient des royalistes, le général et ses principaux agents appartenaient au parti révolutionnaire. Il note à cette occasion le sang-froid de Napoléon qui apprit, en pleine retraite de Moscou, à la fois la conspiration et le châtimement des conspirateurs, et qui « resta admirable par la force de son caractère, par les ressources de son esprit » (p. 43). Mais Pasquier déplore l'« aveuglement obstiné » de Napoléon qui persiste, malgré ses avis, à croire que la Prusse ne fera pas défection (p. 57), et il montre très bien pourquoi la campagne de 1813 doit être malheureuse et comment elle l'est : l'Empereur ne peut, après Lützen, profiter de la victoire parce qu'il manque de cavalerie, et, après Bautzen, enlever des prisonniers, de l'artillerie, des bagages ; il bat les ennemis, sans les mettre en déroute (p. 69) ; il devrait prendre une position en arrière et il reste à Dresde, pour qu'on ne dise pas qu'il est moins hardi que Frédéric (p. 82) ; il envoie Vandamme en Bohême et ne le suit point parce qu'il est pris de douleurs violentes d'estomac, — une indigestion causée par un ragoût dans lequel on avait mis de l'ail ! — (p. 86) ; à Hanau, il est « en un état d'abattement difficile à décrire, mais facile à comprendre » (p. 96). Pasquier l'entend, au retour, exposer la situation, insister sur les trahisons, crier qu'il faut que *Munich soit brûlé* ; au lieu de faire la paix, dit-il, Napoléon la regardait comme le « pire des malheurs ». Et pourtant, l'Empereur savait les ressources qui lui restaient ; « est-ce qu'on croit, disait-il à Pasquier le 3 janvier 1814, que j'ai encore une armée ? La presque totalité de ce que j'avais ramené d'Allemagne n'a-t-elle pas péri de cette affreuse maladie qui est venue mettre le comble à mes désastres ? Une armée ! Je serais bien heureux si, dans trois semaines d'ici, je parviens à réunir trente ou quarante mille hommes » (p. 131). Aussi finit-il par reconnaître la nécessité de la paix, surtout après la défection de Murat qui entraîne la retraite du prince Eugène et la perte de l'Italie. Aussi, au milieu des combats qu'il livre, il donne carte blanche au duc de Vicence. Mais, entraîné par Pozzo di Borgo, Alexandre songe à replacer les Bourbons sur le trône de France, et les conditions offertes à Napoléon sont telles qu'il ne peut les subir. Devait-il, écrit Pasquier,

« consentir à voir la France plus faible qu'elle n'était avant la Révolution ? Que répondre à ceux qui lui auraient demandé compte du sang de trois millions de Français inutilement versé sur les champs de bataille ? Quand on est monté si haut, il vaut mieux cent fois se laisser précipiter que de consentir à descendre aussi bas » (p. 174). L'auteur des *Mémoires* insiste particulièrement à cet endroit sur les chances de plus en plus croissantes des Bourbons, et décrit l'impression que produisit le facile retour de Bordeaux sous l'autorité de l'ancienne dynastie (p. 192). Lui-même est disposé pour eux et lorsqu'il se rend à Bondy, auprès du tsar, avec le corps municipal de Paris, il dit à M. de Lamignon que la restauration des Bourbons est encore le dénouement le plus désirable. Il retrace les manifestations royalistes qui se produisent à l'entrée des coalisés et remarque en passant quel'écharpe blanche que les étrangers portaient au bras, faisait croire au peuple que les alliés se prononçaient ouvertement pour les Bourbons (p. 255). Il raconte ce qui se passa dans le conseil tenu chez Talleyrand ; l'Angleterre n'était pas représentée ; Metternich se trouvait encore à Dijon ; « tout dépendait d'Alexandre ; seul il décidait ; à lui seul appartient la restauration de la maison de Bourbon ; elle est sortie de ce conseil » (p. 259). Pasquier s'entretient avec Nesselrode, apprend que le conseil a résolu de ne jamais traiter avec Napoléon ainsi qu'avec sa famille, et à son tour décide « d'user de tous les moyens qui sont en son pouvoir pour faciliter la Restauration ». Il reste donc, sous le gouvernement provisoire qui se forme, préfet de police, et lorsque Maret lui demande des détails de la part de l'Empereur, il répond qu'on ne doit plus s'adresser à lui pour quoi que ce soit. Mais son destin nous intéresse moins que la suite des dramatiques événements qui précèdent la chute de Napoléon. Nous voyons le duc de Dalberg « l'homme aux expédients » envoyer à Marmont M. de Montessuy qui revêt le costume de Cosaque et tient un knout à la main, Marmont se soumettre et « rendre un très grand service », les maréchaux abandonner Napoléon et le contraindre à l'abdication, tandis que les soldats, dont la fidélité grandit et s'exalte avec le péril, s'acheminent vers Essonnes, au travers de la forêt de Fontainebleau, sous les grandes futaies éclairées par la lune, et marchent, silencieux, recueillis, convaincus qu'ils vont livrer leur dernier combat. Nous voyons Alexandre recevoir les maréchaux au milieu de la nuit en présence des membres du gouvernement provisoire (avertis à temps par M. de Saint Simon) ; scène extraordinaire, dit Pasquier, et « l'une des scènes les plus extraordinaires dont l'histoire ait gardé le souvenir : un souverain, arrivant des confins de l'Asie, avait fait discuter froidement l'existence d'une dynastie fondée par le plus grand homme des temps modernes et le rappel de la plus ancienne dynastie européenne, enlevée de son trône vingt-deux ans auparavant par la plus terrible des révolutions » (p. 309). Nous voyons Talleyrand poursuivre, avec autant de persévérance que d'habileté, la restauration de la

maison de Bourbon, « marcher à son but sans hésitation, sans se laisser arrêter ni par les obstacles ni par les dangers », les adhésions arriver en grand nombre, la garde nationale adopter la cocarde blanche. Mais déjà l'armée et le peuple ne dissimulent pas leur mécontentement ; on se demande, en lisant la convention conclue entre Monsieur et les alliés, ce qu'on gagne à rappeler les Bourbons ; on murmure contre la création des compagnies de gardes du corps opérée dans un moment où tant d'officiers sont mis à la suite des régiments ou conservés sur le tableau général en demi-solde. Lorsque se termine le volume, Pasquier n'est plus préfet de police ; le roi l'a remplacé, mais en lui donnant la direction générale des ponts et chaussées. Il y a beaucoup d'anecdotes dans ce tome des *Mémoires*, de même que dans le précédent. « Eh bien, dit Louis XVIII à Talleyrand, c'est donc moi qui ai raison à la fin ? Si l'avantage vous fût demeuré, vous m'auriez dit : Asseyons-nous et causons ; puisque c'est à moi à vous faire le compliment, asseyez-vous et causons » (p. 403). Une page intéressante est celle qui retrace la marche du conseil municipal qui se rend à Bondy auprès du tsar ; un vieil officier à la moustache grisonnante s'écrie devant Pasquier : « Ainsi Paris est abandonné à l'ennemi ! Notre capitale est prise, et voilà le résultat de vingt années de combats, de tant de batailles, de victoires auxquelles j'ai assisté ; car je suis dans les rangs depuis 92 ! » et, en achevant ces paroles, il porte la main à son visage pour cacher les larmes qui s'échappent de ses yeux (p. 239). Citons encore l'appréciation du pamphlet de Châteaubriand *Bonaparte et les Bourbons*, de cette diatribe sanglante qui, selon Pasquier, a causé les plus grands embarras au gouvernement, révolté le parti militaire, laissé dans les âmes des sentiments d'indignation qui n'ont pas été étrangers à la catastrophe du 20 mars de l'année suivante (p. 273). Citons surtout ce scandaleux passage (p. 237) où il est question d'un portefeuille que Savary avait confié à Pasquier ; le préfet ouvre ce portefeuille, il lit des lettres de Napoléon, et quel n'est pas son étonnement de voir que l'empereur soupçonne son frère Joseph d'avoir « fait auprès de l'impératrice Marie-Louise les tentatives les plus odieuses ! Le soupçon, ajoute Pasquier, n'était que trop fondé, et j'ai su depuis que l'impératrice, à cette époque, avait été très importunée, et avait eu beaucoup à se plaindre des empressements de son beau-frère. » Mentionnons enfin tout ce que dit Pasquier de l'affaire Maubreuil (p. 365-375) et plusieurs portraits légèrement crayonnés, de Lebrun, le duc de Plaisance (p. 315), de Dupont dont Pasquier blâme très sévèrement les « fausses combinaisons » et les « complaisances » (p. 417), de Dambray dont les facultés avaient été amoindries par une oisiveté de vingt-cinq années, de Louis « tranchant sur toutes choses, sec, cassant jusqu'à la grossièreté, ne connaissant d'autre manière de faire adopter son opinion que de l'imposer », de Beugnot, de Vitrolles (p. 355-357), etc.

A. CHUQUET.

688. — Clair TISSEUR. *Modestes observations sur l'art de versifier*. Lyon, Bernoux et Cumin, 1893. In-8 de 355 p.

Il pourrait se faire qu'un lecteur chagrin fermât ce volume, cet aimable volume, à la dixième page, choqué par le parti-pris qu'y affiche l'auteur de ne point parler comme tout le monde. Pourquoi, se demandait-on tout d'abord, cette guerre déclarée à nos modernes conjonctions ou « locutions conjonctives » ? C'est une débauche de « pour ce que », « si est il que », « par ainsi », « pour le surplus », qui, certes, ne contribue point à alléger le style. Quelle saveur particulière M. Tisseur peut-il trouver à des archaïsmes, à des latinismes, à des singularités, telles que « idoine », « discord », « chercher » ou « dire de son estoc », etc. ¹ ? Ceux qui savent les liens étroits qui unissent M. T. au très spirituel auteur du *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais* ² ne seront point étonnés de la quantité de termes, du reste fort pittoresques, qu'il emprunte à ce patois : mais le lecteur que nous supposons peut n'être point de ce nombre, et c'est avec angoisse qu'il se demandera comment M. Tisseur, cherchant un mot « français » à terminaison masculine et un autre à terminaison féminine, va choisir précisément (« Parmi tant de héros... ») *mélachon* et *catolle* (p. 5). Parfois, il est vrai, M. T. traduit, en note, « pour les savants ». Mais si c'est pour les savants qu'il consent à écrire, que ne traduit-il dans le texte ? Et si c'est aux « gones » des quais du du Rhône et aux « canuts de la Croix-Rousse » qu'il destine son livre, pourquoi traduit-il ³ ?

Ces esprits moroses, « pointus » ou « rogneux », comme ne manquait pas de les appeler M. Tisseur, auraient le plus grand tort. Ce style,

1. Le même lecteur pourrait trouver que bon nombre de passages ne sont pas exempts de prétention : à la page 298 un chapitre est intitulé « Des pièces à formes fixes » ; à la page 299, le titre courant vous avertit que « les pièces à formes fixes n'ont pas de formes fixes ». Cela rappelle un peu trop le fameux chapitre de Th. de Banville (dont M. T. semble pourtant s'être ingénié à prendre en tout le contre-pied) sur les « licences poétiques ». Ailleurs (p. 45) il est dit à propos du talent de M. Verlaine : « c'est comme le cours des cuivres, il y a des hauts et des bas ». Ces plaisanteries, comme certaines couleurs, *datent* trop : nous espérons et nous sommes persuadés qu'on lira encore le livre de M. T. alors que personne ne se souviendra plus du krach des cuivres.

2. Cette parenté a été officiellement communiquée au public dans la *Revue critique* du 17 avril 1893 (p. 318) ; il y est également fait allusion en plusieurs passages du présent livre.

3. Le patriotisme est une belle chose ; mais le patriotisme lyonnais est peut-être ici un peu exubérant. Non seulement il est fait aux Lyonnais, depuis la belle Cordière jusqu'aux poètes du Caveau, une place d'honneur, mais il semble, à entendre M. Tisseur, qu'ils aient reçu du ciel des grâces spéciales et une sorte d'infailibilité : « Les Lyonnais, dit M. T. (p. 113) après avoir blâmé une détestable pratique de quelques contemporains, n'ont jamais donné là-dedans ! » La phrase serait-elle ironique ? Nous ne pouvons croire, de la part de M. Tisseur, à une aussi noire trahison. En revanche, il a cité quelques pièces lyonnaises bien remarquables, par exemple le superbe *Chant royal de la Mer* de M. George Doncieux (p. 312).

si une fois on l'accepte, est, en effet, dans son laisser aller, très surveillé, dans sa grâce savamment archaïque et un peu bizarrement composite, le plus savoureux du monde : c'est ainsi, ou peu s'en faut, que devaient, après boire, raisonner (M. T. eut dit « ratiociner ») des choses de l'art et de la poésie, ces aimables érudits du xvi^e siècle, les Pasquier, les Passerat, les Estienne, qui ne pensaient point qu'un honnête homme, parlant science, dût se borner exclusivement au vocabulaire de l'école; qui ne s'interdisaient point d'égayer l'argumentation d'une pointe, de renforcer la réfutation d'une gauserie¹. Certes, il n'est point à désirer que ces procédés d'exposition se répandent : maniés lourdement, ils seraient des plus fâcheux; il faut, pour les faire passer, une discrétion, une finesse d'esprit à laquelle tous ne peuvent prétendre; c'est dire que, quand on s'appelle Puitspelu ou Clair Tisseur, on a, d'avance, cause gagnée; il faudrait avoir l'esprit bien étroit et être bien ennemi de son plaisir pour en vouloir à ceux-ci de ce qui, précisément, fait le grand charme de leurs livres.

Le principal reproche que nous ferons à M. T. portera donc, non sur la forme, mais sur le fond, ou plutôt sur l'existence même de toute une partie de son livre : il nous paraît avoir péché par excès de zèle et n'avoir point été assez fidèle à son titre. Celui-ci semble être né avant l'ouvrage : M. T., comme il nous le dit lui-même, s'était proposé « il y a déjà mainte année, ... de faire quelques recherches sur les réformes nécessaires à l'art de versifier, si l'on ne voulait pas s'amuser à reconstruire éternellement les mêmes vers ». Puis il a « dormi là-dessus un peu de temps », et, tandis qu'il dormait, son sujet s'est agrandi de lui-même : enfin les « modestes observations » d'antan sont devenues un traité, non point en forme, car M. T. hait les traités en forme, — et aussi bien serait-on fort empêché de dire le plan qu'il a suivi —, mais complet et compréhensif, à côté des observations propres à l'auteur, une histoire de nos principaux vers et de quelques-unes de nos formes poétiques; M. T. y a

1. C'est, paraît-il, le programme même de certaine Académie lyonnaise (que M. T. mérite assurément de présider), comme nous l'apprend M. J. Texte dans un remarquable compte rendu des *Modestes observations* publié, depuis que cet article a été écrit, dans la *Revue de philologie française et provençale* (VII, 138). Mais encore faudrait-il ne point gausser trop souvent, et ne point le faire surtout à propos de certains noms commandant, non seulement le respect, mais la plus sérieuse discussion; il nous déplaît de voir répondre par une pirouette à une remarque de M. Tobler (p. 194). Sans doute la définition du vers français, qui est prise « toute brandie » (†) dans un livre du même savant (p. 2), ne brille point par la brièveté; mais celle que prétend lui substituer M. Tisseur, si elle est brève, outre qu'elle ne s'applique pas seulement au vers français, nécessite une définition du rythme, laquelle nécessite une définition de la cadence, laquelle n'est ni très précise, ni très concise. Ajoutons que M. T. avait une autre raison d'user de déférence envers M. Tobler : c'est qu'il doit à son livre sur le *Vers français* un grand nombre d'idées sur la versification du moyen âge, et la plupart des exemples qui lui servent à la faire connaître.

même ajouté une étude sommaire sur les origines de notre versification et quelques notions sur celles de divers peuples (italienne, espagnole, allemande, anglaise, grecque, slave). Nous avouons que nous eussions vu sacrifier sans regret, non point cette partie, mais tout ce qui, dans cette partie, ne sert point directement à appuyer les observations présentées sur la poésie moderne. Tout ce qu'écrit M. T. sur la versification du latin populaire ¹ et sur la nôtre au moyen-âge est un résumé, en général exact, de quelques travaux plus ou moins récents, mais n'apprendra rien à ceux qui savent et ne suffira pas à orienter les novices : ce qui est dit de certaines versifications modernes pourra intéresser et instruire bien des lecteurs; mais outre que ces pages sont en général encore plus étrangères au sujet ², elles sont trop manifestement le fruit d'études sommaires ou le résumé d'obligeantes communications que l'auteur ne s'est point assez préoccupé d'enrichir.

Mais c'est quand M. T. parle de notre versification moderne qu'il reprend tous ses avantages. Là tout est à approuver pleinement, soit que M. T. morigène ou raille agréablement les enfants perdus — autant qu'inconnus — de la Brigade contemporaine, soit qu'il encourage les timides et donne lui-même les plus heureux exemples de certaines licences qu'il faudrait enfin accepter si l'on ne veut voir se consommer le divorce, depuis si longtemps commencé, entre notre langue et notre versification. C'est avec un sens musical très délicat qu'il analyse les conditions d'harmonie du vers français et étudie la façon dont doivent y être ménagées les syllabes toniques et atones ³. C'est avec infiniment de sens et non moins de piquant dans la forme qu'il fait justice de quelques vieilles superstitions (rime pour les yeux, etc.) accréditées par l'exemple des romantiques et malencontreusement érigées en dogmes par Th. de Banville ⁴. Rien de plus instructif que les pages où il montre

1. M. T. la connaît surtout par M. W. Meyer, de Spire, qu'il confond (au Glossaire) avec M. W. Meyer-Lübke.

2. Particulièrement ce qui est dit des versifications allemande et anglaise; il nous suffisait là-dessus de quelques lignes servant à faire comprendre les curieux essais de M. L. Dumur. En parlant de la versification italienne, M. T. eut dû, ce semble, mentionner la tentative de M. Carducci, fort analogue à celle de nos auteurs de vers mesurés, et qui, malgré sa hardiesse, semble ne pas avoir trop dérouté le public. Peut-être eût-il été amené à conclure que les langues méridionales, à cause de leur accentuation plus marquée et plus chantante, ne sont point absolument rebelles à ces sortes d'essais, et à se demander si on ne pourrait point en tenter de semblables en provençal moderne. Puisqu'il s'intéresse aux vers balins, nous nous permettons de lui signaler un poème en vers mesurés, bien antérieur à tous ceux qu'il cite, et qui a pour auteur un Michel de Boteauville (1497) sur lequel M. A. Thomas a écrit un curieux article (*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1883, p. 325).

3. Ou les *lèves* et les *baisses*, comme il le dit, par des néologismes médiocrement heureux (*lève*, de *lever*, comme *Hebung*, comme *äpreu*; pouvant aussi bien, et mieux, désigner l'atone) et surtout peu nécessaires.

4. M. T. fait remonter les premiers exemples de rimes riches au xvi^e siècle; il y a bien plus anciennement en ce genre, dans G. de Coinci, par exemple, des tours de

combien sont insuffisantes certaines rimes des romantiques et des parnassiens, même les plus engoués de la consonne d'appui, combien sont justes au contraire les rimes de la plupart de nos anciens poètes qui n'avaient qu'un principe, mais s'y tenaient fermement, à savoir la rigoureuse homophonie des deux syllabes associées. M. T. a grandement raison — et cette réforme serait encore moins hardie que logique et nécessaire — quand il demande qu'un mot pourvu d'une consonne finale non prononcée puisse rimer avec un mot qui en est dépourvu, par conséquent que l's caractéristique du pluriel soit considérée comme nulle et non avenue, et que deux consonnes également muettes ne soient point censées empêcher la rime. Non moins piquant et encore plus nouveau est le chapitre où M. T., reprenant une thèse, en apparence ruinée par les romantiques, montre qu'il y aura toujours un style *noble* et un style *bas*, et que le poète qui a proclamé avec le plus d'éclat et d'amusante truculence l'égalité de tous les mots entre eux a lui-même hésité à appeler toujours les choses par leur nom. Toutes ces pages doivent être lues et méditées; elles sont vraiment pleines « d'une moelle de bonne et profitable doctrine », comme l'auteur a du reste eu le soin, un peu prématurément peut-être, de le dire lui-même ¹.

Mais la partie la plus vraiment originale et curieuse du livre de M. T. est celle où il propose soit une façon plus libre de manier quelques-unes de nos formes actuelles de versification, soit la création, ou plutôt la remise en usage de certaines autres tout à fait oubliées ². M. T. demande, par exemple, que la césure enjambante (ou atonique) soit tolérée dans toutes nos formes de vers ³, que celui de dix syllabes puisse être coupé, comme en italien et en ancien français, aussi bien à la sixième qu'à la quatrième ⁴, celui de 9 en 3 + 3 + 3, celui de 12 en

force qui eussent fait blémir d'envie Th. de Banville. Voy. là-dessus deux articles très riches en faits de M. E. Freymond dans le tome VI de la *Zeitschrift für rom. Philologie*.

1. On voit que l'auteur lui-même ne prend pas au sérieux plus qu'il ne convient l'épithète « modeste » qu'il a cru devoir accoler à ses « observations ».

2. Mais la condition absolue de toutes ces réformes est que l'on soit extrêmement sévère sur l'homophonie des voyelles associées, et c'est ce que nous paraît oublier M. T. quand il loue la rime *haut* : *écho* (p. 263) et qu'il fait lui-même rimer *pâles* : *cigales* (p. 134). Au même endroit, au contraire, nous le prenons en flagrant délit de timidité. En écrivant

..... Quand les vieillards contemplèrent la Reine,

Un sang plus vif, plus généreux circula dans leur veine,
est-il bien sûr de ne pas sacrifier aux idoles qu'il vient de renverser ?

3. Cette coupe à l'italienne (Paré de fleurs divi — nes à l'autel) adoucira, en effet, ce que la césure continuellement masculine a de rude et donnerait au vers beaucoup de fluidité et de moelleux.

4. Jusqu'à ce que la coupe en 6 + 4 ait été acceptée — ou reconnue — par l'oreille française, il nous semble qu'il sera périlleux de l'associer dans la même pièce, comme l'a fait M. T. à la coupe 4 + 6. M. T. nous dit lui-même (p. 65) que le rythme de la pièce où il a tenté cette hardiesse a été rarement compris des auditeurs auxquels il l'a soumise.

4 + 4 + 4 ou en 3 + 6. M. T. aurait pu trouver le mélange de ces deux coupes dans le *Drame pascal* d'Origni du XI^e siècle (Voy. De Coussemaker, *Drames liturgiques*, u^o xvi 11). De toutes ces formes, il a donné des exemples charmants, bien faits pour convaincre les plus rebelles, et qui révèlent en lui, à côté du plus avisé des versificateurs, le plus poètes. Il a de même multiplié les fines et ingénieuses remarques sur certaines formes de vers usitées au moyen âge, qu'il voudrait voir renaître; quelques-unes du reste ont déjà fait leur apparition dans les œuvres de quelques « jeunes » qui en ont, la plupart du temps, méconnu la véritable harmonie¹; tels les vers de 11 et 13 syllabes (coupées en 7 + 4 et 7 + 6). Quant aux vers de 14, 15 et 16 syllabes M. T. semble bien reconnaître qu'ils sont trop longs pour être sentis comme un tout et qu'ils n'ont pas de grandes chances de succès.

Une dernière remarque, où M. T., nous l'espérons, verra autre chose qu'une chicane. Un traité de versification aussi sérieux que celui-ci, est, par sa nature même, que l'auteur le veuille ou non, une œuvre d'érudition : on ne peut, en ces matières, dater de soi-même; M. T. n'y a point prétendu, et il cite maintes fois les théories qui l'ont précédé et dont il a pu faire son profit : mais pourquoi les cite-t-il presque toujours d'une façon insuffisante, et qui ne permet point au lecteur de se reporter à l'ouvrage où il les trouverait nettement, complètement exposées? Dans la seule page 46, à propos du vers de dix syllabes, il cite MM. G. Paris, Rochat, V. Henry, Rajna; mais il faut être assez « grand clerc », pour parler comme M. T. lui-même, pour savoir que l'article de Rochat sur ce sujet est au tome XI du *Jahrbuch für rom. und engl. Literatur*, que c'est dans son livre sur les *Origines de l'épopée* que l'a traité M. Rajna, que c'est précisément dans son compte rendu de ce livre que M. G. Paris l'a abordée après lui², que les idées de M. V. Henry sur ce sujet sont exposées dans une brochure publiée à Paris en 1886. Encore sont-ce là, pour la plupart, des noms bien connus : mais on peut être honnête homme, et même romaniste, et ne point connaître les *Origines de la poésie lyrique en France* de..... — mais prenons un autre exemple — sans savoir, dis-je, que M. P. Mon-

1. Peut-être M. T. eût-il pu expliquer plus nettement encore qu'il ne l'a fait la profonde indifférence du public à l'égard de quelques-uns de ces réformateurs, véritables anarchistes de la versification. Que tout soit bien dans notre édifice rythmique, non évidemment. Mais il est chimérique de vouloir, en un jour, le bouleverser de fond en comble, et c'est ce que font ceux qui foulent aux pieds à la fois les trois principes sans lesquels il ne peut y avoir, en français, comme dans une langue romane quelconque, aucune versification : l'accent, le nombre des syllabes et la rime. L'accent, de tous le plus impérieux quand on veut habituer l'oreille à une forme nouvelle, est de tous le plus négligé. Il est regrettable que certaines formes vers de 11 et 13 syllabes qui pourraient être fort belles, soient tombées en des mains si maladroites, et que M. T. n'ait pas essayé de les réhabiliter en les maniant mieux.

2. *Romania*, XIII, 619. Cf. XV, 137.

ceux a écrit sur *Apulée et son temps* un livre où il est incidemment question de l'origine de la rime. M. T. hait le pédantisme et il a raison¹; mais il avouera de bonne grâce, nous l'espérons, qu'il n'y a pas l'ombre de pédantisme à fournir au lecteur les moyens de s'éclairer, et qu'il eut été au moins aussi utile de renvoyer à des livres accessibles à tous qu'à des « carnets » de famille qui ne seront, vraisemblablement, jamais feuilletés que par lui seul, — à moins qu'il ne les livre un jour à l'impression, ce que nous font vivement souhaiter du reste les quelques passages qu'il nous en communique².

A. JEANROY.

CHRONIQUE

FRANCE. — Plusieurs des anciens maîtres et amis du regretté Julien Havet, décédé prématurément au mois d'août dernier, se proposent de publier un volume de *Mélanges d'histoire et de bibliographie*, dédié à sa mémoire. Ceux de ses amis qui désirent collaborer, ou seulement souscrire à ce volume, dont le prix, à fixer ultérieurement, ne dépassera pas 20 francs, sont priés d'envoyer dès maintenant leur adhésion à M. Omont, à la Bibliothèque nationale, 58, rue de Richelieu.

ALLEMAGNE. — La librairie Trübner vient de publier le troisième volume de la *Minerva* ou Annuaire du monde savant (1893-1894) avec le portrait de M. Pasteur; nous reviendrons prochainement sur ce volume que nous avons hâte d'annoncer.

La même librairie fait paraître en même temps le dernier fascicule (livraisons 8-9-10) de la cinquième édition du Dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*) de Fr. Kluge.

1. Comment a-t-il pu forger, lui si amoureux des vocables purement et authentiquement français, des mots comme *décatrisyllabe*, *décatétrasyllabe*, *decapentésyllabe*, *hékédécasyllabe*, (pourquoi pas *hexdécasyllabe* (ou *hexkédécasyllabe*!) comme *hexsyllabe*?), pour désigner les vers de 13, 14, 15, 16 syllabes? Ces mots barbares ne sont ni français (certes!) ni grecs, treize, quatorze, etc., se disant, si je ne me trompe, *τρεῖςκαὶδύναμις*, *τεσσαρεσκαὶδύναμις* et non *ἑκατρεῖς*, etc. Ajoutez à cela que M. Tisseur, pour abrégé (l'intention est louable), leur retranche souvent un certain nombre de syllabes finales : je ne sais, mais ces *décas*, *tétrás*, *hendécás*, *dodécás*, quand ils ne me plongent point dans la perplexité, me font songer aux « décas » de poivre et aux « hectos » de sucre que nous vendent nos épiciers.

2. Nous n'insisterons point sur quelques détails qui pourraient être critiqués dans l'exposition historique; nous relèverons seulement quelques erreurs de transcription ou fautes d'impression assez graves et fréquentes surtout lorsque l'auteur cite des noms ou des formes étrangères : P. 5 *Eppur* et non *e pur*; — p. 25 n. — *schaft* et non — *shaft*; — p. 26 *tronco* et non *trunco*; *sloka* (ou *çloka*) et non *stoka* (« le vers sanscrit, dit M. T. (p. 93), je ne le connais pas, mais ça ne fait rien ». Pardon : « ça fait » faire des fautes d'impression); — p. 61 Garin le (et non *de*) Loherain; — p. 62 *Le Dante*; — p. 146 *rüsten* et non *rüseteten*; — p. 314 *Zorli* et non *Zorli*; p. 349 la note de M. Chabaneau portait certainement Lanfranc (et non *Lefranc*) de Pistoie.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurbat, 27.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52

— 25 décembre —

1893

Sommaire : 689. WALLACE, *Ben-Hur*, traduit par AUTIER. — 690. SCHENKL, *Exercices grecs*. — 691. WRIGHT, *Herondas*. — 692-693. *Plaute*, p. GOETZ et SCHOELL. — 694. WITKOWSKI, *Les hybrides latins*. — 695. *Mémoires et travaux des professeurs de Cracovie*. — 696. JIRICZEK, *La légende de Bosi*. — 697. MOOREN. *Binterim et Mooren*. — 698. SUDRE, *Les sources du roman de Renart*. — 699. LAMBERT, *Le nom d'Amérique*. — 700. MORILLOT, *Le roman en France*. — 701. DALL, *La mère Angélique*. — 702. Molière, *Œuvres*, XI. — 703. BURGAUD et BAZERIES, *Le masque de fer*. — 704. RABANY, *Kotzebue — Chronique*. — *Académie des inscriptions*.

689. — Lewis WALLACE. *Ben-Hur*, traduit de l'anglais par Joseph Autier. Lausanne et Paris, Mignat et Grassart, 1893, 533 p.

Roman historique assez agréablement écrit et qui se lit non sans intérêt, malgré quelques longueurs. Le scénario très dramatique se déroule en plein milieu juif et évangélique. L'auteur n'a pas craint d'y faire figurer Jésus lui-même, mais en tenant prudemment au second plan ce *πρόσωπον* d'un maniement délicat et redoutable. Le décor est généralement bien peint, d'après nature à ce qu'il semble, mais avec des couleurs parfois trop modernes à force de vouloir être locales. C'est surtout par le prestige du style que valent ces sortes d'ouvrages, et il est difficile de juger celui-ci à ce point de vue à travers une traduction, toute fidèle qu'elle puisse être. Le traducteur paraît s'être acquitté de sa tâche *con amore*; il lui arrive parfois cependant de laisser échapper quelques expressions malheureuses, dont on ne saurait rendre l'auteur responsable; par exemple, celle-ci, qu'on ne peut vraiment lire sans sourire, p. 347 : « on dirait deux pommes crues sur le même arbre ».

C.-C. G.

690. — K. SCHENKL. *Uebungsbuch zum ueberzetzen aus dem Deutschen ins Griechische*, fuer die Classen des Obergymnasiums. 8^e édition remaniée. I^{re} partie : Exercices, p. 1-111; II^e partie : Remarques et Lexique, p. 113-197 en une plaquette indépendante. Vienne et Prague, Tempsky, 1893.

M. Schenkl a refondu son livre de thèmes, dont le succès a été très légitime dans les gymnases d'Autriche, en supprimant les exercices latins et en ajoutant un certain nombre de morceaux traduits, ou mieux rédigés

Nouvelle série XXXVI.

52

largement, d'après des passages des meilleurs écrivains grecs. Les remarques de la seconde partie ont été également remaniées et quelque peu réduites. Un livre de ce genre, avec des signes spéciaux qui indiquent la tournure à adopter en grec, ne serait pas inutile dans nos lycées; mais il serait à déterminer jusqu'à quel point il convient de choisir pour exercices de thème des traductions d'auteurs. Je sais que c'est une méthode recommandée par un certain nombre de professeurs; mais je suis d'un avis tout opposé, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de développer ici. Dans le livre même de M. Schenkl, où ce procédé est employé, je trouverai facilement beaucoup d'exemples à l'appui de mon opinion; mais ma critique ne porterait que sur l'ensemble de la méthode, et non sur la manière dont cette méthode est appliquée.

Mr.

691.—J.-H. WRIGHT. *Hieronides*. Extrait des Harvard Studies on classical Philology. Vol. IV, p. 169-200. Boston, Ginn and Company, 1893.

La *Revue* du 13 novembre 1893 a déjà signalé à ses lecteurs le 4^e tome de la Revue américaine de Boston; je veux dire quelques mots d'un mémoire contenu dans ce volume. M. J.-H. Wright s'occupe de plusieurs points relatifs à Héronidas. Les trois premières dissertations touchent à la paléographie du manuscrit. I. Les intervalles que l'on remarque entre certains mots, dit M. Wright, sont toujours le signe d'une forte ponctuation. Cinq cas douteux rentrent dans la règle, soit par l'admission d'une lecture déjà proposée, soit par la supposition autorisée d'une pause dans la récitation; un sixième cas est imputé à une négligence du scribe, ce qui est fort possible. M. W. va tout à l'heure s'appuyer sur cette règle, qui me semble exacte. Quant aux points, ils doivent être considérés comme n'ayant rien à faire avec un système quelconque de ponctuation ancienne.—II. Signification de l'*obel* (c'est le nom que donne provisoirement M. W. à la ligne oblique placée à gauche de certains vers) et du *παράγραφος*. M. W. commet une légère erreur en disant que ce dernier signe, *Mime* II, 78, est équivalent à nos guillemets et indique une citation des lois de Chæronidas; cette citation est au vers 46, et le *παράγραφος* en question indique des paroles mises par Battaros dans la bouche de Thalès. —III. M. W. explique d'une façon très intéressante comment le scribe copia le manuscrit original et comment il fit sa revision. — Les deux dernières dissertations sont des études sur le texte même. IV. *Mime* I, 55, ἄθικτος ἐς Κυθηρίην σφρηγίς (Crusius). Il y a dans le ms. un espace entre les deux derniers mots, et M. W. interprète σφρηγίς par « bouche scellée », c'est-à-dire « discret »; conformément à la règle posée dans la première dissertation, il le considère comme indépendant de ἄθικτος et le sépare du mot précédent par une virgule. — V. M. W. lit *Mime* III, 24, 25, Μόλωνα au lieu de

Μάργωα, d'après Théocrite, VII, 125. Ses raisons sont ingénieuses, mais me paraissent insuffisantes. La correction est mal justifiée paléographiquement, et la confusion possible entre λ et ρ dans la prononciation ne suffit pas pour autoriser la substitution. Le fait que le scribe a pu penser à Virgile ne prouve pas davantage. M. Wright a été séduit par Μόλων et cherche à le justifier; mais il faudrait démontrer que Héronidas a voulu associer Molon et Simon, et cela me semble bien savant dans la bouche d'une femme du peuple.

My.

692. — **T. Maecii Plauti Comoediae.** Recensuit, instrumento critico et prolegomenis auxit Fr. RITSCHLIUS, sociis operae adsumptis G. LOEWE, G. GOETZ, Fr. SCHOELL. Tome IV, fasc. IV. *Mostellariam* continens. Lipsiae, in aedibus Teubneri, 1893, XLVI-223 p. in-8.

693. — **T. Maecii Plauti comoediae, ex recensione G. GOETZ et Fr. SCHOELL.** Fasc. I. *Amphitruonem Asinariam Aululariam* complectens; praecedunt de Plauti uita ac poesi testimonia ueterum. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1893; xxxiii-158 p. in-18.

La nouvelle édition de la *Mostellaria* de Plaute est l'œuvre de M. Fr. Schoell. La Préface est une des plus importantes de la collection. Une des questions qui se posent à propos de cette pièce est celle de la distribution des feuillets dans l'archétype des mss. Palatins. Il se trouve, en effet, du vers 601 au vers 1065, une série de désordres qui ne peuvent s'expliquer que par des transpositions de feuillets dans l'original de nos mss. C'est ce que Ritschl avait déjà compris. Mais le problème a été repris et en partie résolu par une étude de M. O. Seyffert dans la *Berliner philologische Wochenschrift*. M. Sch. revient, à son tour, sur ce sujet et propose des solutions un peu différentes de celles de ses devanciers. Après cette étude, à laquelle M. Sch. consacre 28 pages, plus de la moitié de la préface, il passe en revue successivement les points suivants : l'étendue des feuillets perdus de l'*Ambrosianus*, les traces de remaniement, la distribution des actes, les noms des personnages, la date de la pièce, le modèle grec, les particularités des mss. (notamment la division des vers). L'appendice contient une bibliographie très complète et des indications qui rendront les plus grands services à qui voudra expliquer la pièce. Il y a là un commentaire latent qu'il est facile de dégager.

La petite édition se poursuit parallèlement à la grande. Le premier volume vient de paraître, quelques mois après le deuxième. Les trois pièces qu'il contient ont été publiées en 1881 et 1882 dans le grand format. Aussi dans la préface sont indiquées d'assez nombreuses corrections ou additions. Mais ce qui sera bien utile à tous les lecteurs et en particulier aux étudiants, c'est le recueil des jugements des anciens et des *testimonia* sur les noms de Plaute, sa biographie, l'histoire de ses

pièces, ses scoliastes. On ne peut que remercier MM. Goetz et Schoell d'avoir repris un des meilleurs usages des anciennes éditions.

P. LEJAY.

694. — *De uocibus hybridis apud antiquos poetas romanos scripsit* St. Witkowski. Cracouiae, 1892. 29 pp. in-8.

695. — *Analecta graeco-latina*. Philologis Vindobonae congregatis obtulerunt collegae Cracouienses et Leopolitani. Cracouiae, apud bibliopolam societatis librariae Polonicae, 1893. 68 pp. in-8.

La première de ces brochures est un tirage à part du t. XVIII des Mémoires de l'Académie de Cracovie, section de philologie. M. Witkowski y étudie les hybrides formés en latin par composition ou juxtaposition. Après huit pages d'introduction l'auteur groupe les mots d'après leurs composants, cite et au besoin discute les textes qui nous les ont conservés. Il mentionne aussi les mots qui ont été, à son avis, rangés à tort parmi les mots hybrides, par suite de fausses étymologies. Quelques observations sur la forme des mots, leur sens et leur emploi terminent cet utile recueil.

Nous retrouvons M. Witkowski en tête de la brochure que les professeurs de Cracovie ont publiée à l'occasion de la quarante-deuxième réunion des philologues allemands. Il a écrit des *Observationes metricae ad Herodam*, qui forment une étude complète du mètre choliambique dans Hérodas; c'est une addition nécessaire à tous les traités de métrique parus avant la découverte des fragments du mimographe. Les autres articles sont consacrés à Tite-Live, I, 21, 5 (B. Kruczkiewicz, qui propose de faire de *solis* le génitif de *solium*); à un morceau anonyme de *ortu et obitu Patrum*, tiré par M. Miodonski du ms. de Vérone LXV, 63 (x^e siècle); à une étude sur les imitations de Velleius Paterculus dans Valère-Maxime (C. Morawski); aux rapports métriques de Georges Pisidès et de Nonnos (L. Sternbach, avec édition critique); aux périochés d'Homère, d'après une inscription sur brique (P. Bienkowski); enfin, à l'édition de Platon due à Thrasyllé, que M. S. Pawlicki identifie avec l'astrologue de Tibère. Toutes ces notes, malgré leur brièveté, sont très intéressantes. Au sujet du *de ortu et obitu Patrum*, il y aurait lieu de faire des recherches non seulement sur ses rapports avec l'opuscule d'Isidore, mais aussi sur ceux qu'il a certainement avec les martyrologes d'une part et, d'autre part, avec les apocryphes. Comme il arrive pour toute cette science du moyen âge, les ouvrages étendus laissés par l'antiquité profane ou sacrée ont été condensés en courts traités de forme didactique, faciles à insérer dans d'élémentaires encyclopédies.

P. L.

696. — O. L. JIRIZEK. **Die Bosa-Saga** in zwei Fassungen nebst Proben aus den Bosa-Rimur. Strassburg, Truebner, 1893. In-8, LXXX et 164 p. 7 mark.

Dans ce volume, très joliment édité et dont l'exécution typographique fait grand honneur à la librairie Trübner, M. Jirizek nous donne pour la première fois une édition complète de la *Bosa-Saga*. La publication témoigne d'un grand soin et d'une exactitude scrupuleuse. L'introduction nous fournit tous les renseignements possibles sur le texte et sur l'histoire de la légende de Bosi, cet Ulysse du Nord qui sait, dans les situations les plus difficiles, même en présence de sortilèges et de démons, se tirer d'embarras par la ruse et sans recourir aux talismans (p. VI). Puis vient le texte primitif (p. 1-63), le texte postérieur qui nous a été conservé en entier dans un manuscrit de 1663 et qui offre de nombreuses additions ou transformations (p. LVI), un certain nombre d'extraits des *Bosarimur* composés à la fin du ^{xv}^e ou au commencement du ^{xvi}^e siècle. On saura le plus grand gré à M. Jirizek de cette édition qui lui a coûté beaucoup de peine et qui est sûrement un des meilleurs travaux de l'érudition allemande sur les *Sagas*.

A. C.

697. — **Binterim und Mooren**. Die Erzdiocese Köln bis zur Französischen Staatsumwälzung. Neu bearbeitet von Dr Albert MOOREN. 2^e vol. Duesseldorf. Voss et Cie.

Le second volume de cet ouvrage a suivi de près le premier (voy. *Revue critique* du 3 avril 1893). Les additions faites par M. Mooren à l'œuvre de Binterim et Mooren sont assez étendues. L'annexe renferme presque exclusivement des documents pour servir à la statistique ecclésiastique de l'archevêché de Cologne du milieu du ^{xvi}^e siècle à la fin du ^{xviii}^e. Il sera sans doute souvent utile, comme recueil de faits, aux érudits locaux des provinces rhénanes. Il faut ajouter que M. Mooren, n'ayant affaire qu'à des textes d'époque peu reculée, s'est acquitté, cette fois, de sa tâche d'éditeur d'une façon plus satisfaisante que dans le premier volume.

H. P.

698. — L. SUDRE. **Les sources du Roman de Renart**. Paris, Bouillon, 1893, in-8 de VIII-356 p.

Le livre de M. Sudre donne plus que ne promet son titre, puisqu'à l'étude des sources du *Roman* il ajoute d'importantes recherches sur ses formes les plus anciennes. Le *Roman de Renart*, en effet, comme tant d'autres œuvres du moyen âge, s'est formé par stratification, et les dernières couches ont fait disparaître les premières. M. S. est parvenu à

atteindre celles-ci sur quelques points en étudiant d'une part certaines versions étrangères antérieures aux textes français ou restées plus fidèles à l'antique tradition (l'*Ysengrimus*, le *Reinhart Fuchs* du Glichezære, les deux rédactions du *Rainardo* italien) et de l'autre les nombreuses allusions conservées par nos textes à des scènes ou à des épisodes altérés par les remanieurs.

Les récits dont on peut arriver ainsi à reconstituer les principaux traits étaient, comme la plupart des œuvres de la première moitié du xii^e siècle, plus simples de plan, plus sobres de détails, en somme très supérieures littérairement à ceux qui les ont remplacés ; quant à leurs sources, elles n'étaient point sensiblement différentes.

C'est à étudier celles-ci qu'est consacrée la plus grande partie du livre de M. S. La question, ici traitée pour la première fois avec l'ampleur et l'attention qu'elle mérite ¹, avait été, on le sait, prématurément tranchée en sens divers. La brillante et aventureuse théorie de Grimm, qui donnait comme prototype à notre Roman une « épopée animale » éclosée dans les forêts de la Germanie, avait été facilement ruinée par P. Paris et la critique s'en était tenue en général à l'opinion de celui-ci, qui voyait dans la compilation française une imitation des fables ésopiques transmises par les clercs aux trouveurs en langue vulgaire ; le *Roman de Renart* aurait été, comme on l'a dit dans une formule heureuse et concise, une fable d'Ésope en quatre volumes. Mais, en y regardant de plus près, on s'était aperçu qu'un certain nombre d'épisodes ne se trouvaient point dans les recueils de fables remontant authentiquement à l'antiquité : quelle était la source de ces épisodes, qui se trouvent aussi pour la plupart dans les recueils latins postérieurs (comme l'*Ésope* d'Adhémar et le *Romulus* de Marie de France) ? Il fallait la chercher, suivant Potvin, d'une part dans le *Physiologus* et les *Bestiaires*, de l'autre, dans les contes indiens parvenus en Europe par les nombreuses traductions du *Pantchatantra*. En somme, les sources du *Roman de Renart* auraient été presque exclusivement savantes et écrites.

Le livre de M. S. est venu, sinon détruire cette théorie, au moins y apporter d'importantes modifications. Le premier, M. G. Paris, dans quelques lignes suggestives ², avait appelé l'attention sur les « contes d'animaux » d'origine sûrement populaire qui avaient pu être mis à profit par les auteurs du *Roman*. Ce sont ces quelques lignes qui ont provoqué et orienté les précises et minutieuses recherches de M. S. En

1. Un certain nombre de points avaient été examinés dans les *Observations* de M. Martin, le savant et consciencieux éditeur du texte, et dans trois articles approfondis publiés par M. Voretzsch dans la *Zeitschrift für rom. Philologie* au moment même où M. S. imprimait son livre. A ces travaux, les seuls qui comptent, on peut ajouter une brochure de M. J. Lange (Neumark, 1887, programme) et les *Studien zu dem R. de R. und dem Reinhart Fuchs* de M. H. Büttner (Strasbourg, 1891 que M. S. n'a pu mettre à contribution.

2. *La poésie au moyen âge*, p. 245.

comparant attentivement les principaux épisodes du *Roman* avec les épisodes qui leur correspondent dans les divers recueils écrits que nous venons d'énumérer, M. S. a montré que ceux-là s'éloignaient de ceux-ci par un si grand nombre de détails importants qu'il était nécessaire de leur supposer d'autres sources. Ces sources ne peuvent être que ces contes populaires dès lors colportés par la tradition orale qui les a conservés, plus ou moins altérés, jusqu'à nos jours¹. C'est donc toute une portion du folk-lore, non seulement des XII^e et XIII^e siècles, mais du haut moyen âge, sur laquelle M. S. nous ouvre ainsi les plus curieux horizons. Ces contes eux-mêmes, d'où viennent-ils? Sont-ils originaires de l'Inde, comme le veut une théorie célèbre? Sont-ils dus au contraire à une sorte de génération spontanée qui les aurait fait germer à la fois sur tous les points du globe? C'est là une question que M. S. n'avait pas à se poser, mais que suggère au lecteur chacune de ses démonstrations. Par un singulier et heureux hasard, elle est traitée avec une profonde science et un rare talent dans une autre thèse, soutenue en Sorbonne quelques semaines après celles de M. Sudre, et dont une partie importante vient ainsi se rejoindre à la sienne et la compléter².

On sait tout ce que les recherches de ce genre demandent, non seulement d'érudition³, mais surtout de rigueur dans la méthode et d'ingé-

1. Les recherches de M. S. viennent ainsi confirmer le témoignage de quelques-uns de nos trouveurs qui affirment avoir suivi les récits « d'un bon conteur », « d'un vieillard sage et de grand art » etc. (voy. Sudre, p. 67). — De la théorie de P. Paris il reste en somme plus qu'il ne semblerait au premier abord, comme M. S. lui-même s'est appliqué à le faire ressortir; elle demande seulement à être interprétée. Parmi les fables que nos rimeurs ont trouvées dans la tradition populaire, il en est certaines, en effet, que celle-ci elle-même avait empruntées à la tradition classique en les modifiant plus ou moins. Comme le dit fort bien M. S. (p. 139), « en même temps que les apologues antiques étaient transcrits avec une scrupuleuse fidélité par de consciencieux copistes et se retrouvaient côte à côte dans une série indéfinie de compilations, ils étaient répétés, appris, commentés, délayés à satiété dans les écoles, et bientôt, franchissant le seuil des monastères, ils tombaient dans le domaine commun. En peu de temps, ils s'y déformaient, se desséchaient; mais leurs graines, jetées aux quatre vents, produisaient, en germant sur un terrain nouveau, des tiges et des fleurs nouvelles. C'est ainsi qu'a dû s'effectuer au moyen âge le passage d'un certain nombre de fables dans la tradition populaire, où elles sont devenues de simples contes et où elles subsistent encore, dépouillées de tout vêtement didactique. L'école a été l'intermédiaire entre le livre et la foule. Et de cette façon, les sujets de ces apologues qui s'étaient immobilisés et comme momifiés depuis des siècles, renaissent, pour y reprendre vie, dans le grand tout dont ils avaient été jadis tirés. » On peut regretter seulement que ces excellentes observations, présentées par M. S. à propos d'un cas particulier, n'aient pas trouvé place dans sa critique de la théorie de P. Paris ou même dans la conclusion générale de son livre.

2. Nous voulons parler du livre de M. J. Bédier sur les *Fabliaux*, qui sera examiné ici, nous l'espérons, avec l'attention et la compétence nécessaires.

3. Non seulement M. S. a compris dans ses recherches les recueils de contes romans et germaniques, mais il y a fait entrer, pour la première fois en France croyons-nous, le folk-lore slave, qui a donné lieu, en ces derniers temps, à de très importantes publications, comme le recueil d'Afanassiev et les belles études de Kolmatshevsky et de K. Krohn.

nieuse sagacité. Les analyses de M. S. sont, à tous ces points de vue, des modèles : sans doute, on peut concevoir autrement que lui la formation de tel conte, la filiation de telle série d'épisodes ; mais ses conclusions générales resteront, comme il a pu le dire lui-même, sans craindre d'être taxé d'outrecuidance. Ce n'est donc point seulement par de curieux et brillants aperçus que ce livre se recommande : il aboutit à une conclusion importante pour la connaissance et l'appréciation de notre ancienne littérature : nous savons maintenant grâce à lui que les trouveurs du *Roman de Renart* se sont réglés, et cela jusque dans des détails qu'on était tenté d'attribuer à l'invention personnelle, sur des récits antérieurs. M. S. paraît craindre que cette constatation n'ôte quelque chose à notre respect pour l'œuvre qu'il a étudiée : les quelques pages où il montre que celle-ci ne sort point diminuée de ses recherches ressemblent un peu à une apologie. Il nous paraît au contraire qu'elle ne peut que gagner à recouvrer un caractère qu'elle possède en commun avec la plupart des grandes œuvres que le moyen âge nous a laissées, qu'il s'agisse de poésie ou d'architecture. C'est précisément cette abnégation des auteurs, cet effacement volontaire de leur pensée devant une pensée traditionnelle et anonyme, qui en fait non seulement la haute portée historique, mais aussi le charme et la grandeur.

A. JEANROY.

699. — T. H. LAMBERT (de Saint-Bris). *America a name of native origin.* — Rectificaciones historicas. Viajes de Vespucio y Caboto, etc. New-York et Barcelona, 1893, in-12, xxii et 27 p.

Réunion de deux brochures de langue différente et d'une composition (?) un peu embrouillée. L'auteur veut faire venir le nom d'Amérique du mot indigène Itamaraca (île d'Itamarca actuelle). Il conteste la réalité des voyages de Vespuce et de Sébastien Cabot, en énumérant les preuves à l'appui. On peut y trouver quelques utiles rapprochements de textes, mais le travail est bien confus.

H. L.

700. — *Le roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours.* Par Paul MORILLOT. Masson, in-12, 611 p.

Le livre de M. Morillot n'est plus tout jeune ; mais il pouvait attendre, car il est de ceux qui resteront. Seulement, il faut s'entendre : œuvre de vulgarisation utile, sinon nécessaire, il restera parce que, le premier, il comble une lacune, aux yeux de ceux, du moins, qui regrettent avec lui « qu'on n'ait pas pu faire au roman, dans l'enseignement, une place plus large, un peu plus en rapport avec celle qu'il occupe vraiment dans nos lettres françaises ». Toute la question est de savoir dans quelle

mesure la jeunesse scolaire (car c'est elle que M. M. vise surtout) peut être admise « à une étude prudente et raisonnée du roman français ». A ne prendre le livre qu'en lui-même, il est excellent ; à le prendre à cet autre point de vue, tout relatif, il n'est pas inattaquable.

L'auteur n'est point naïf : il sait que « la valeur éducatrice des romans les mieux intentionnés est pour le moins fort contestable, car leur effet est toujours de captiver trop vivement l'imagination et d'alanguir du même coup la volonté » ; mais il se demande s'il n'est pas possible, sans exposer les jeunes lecteurs à ces dangers, de leur découvrir « quelques-unes des beautés de la littérature romanesque ». — « A ceux qui ne les ont pas encore lus, et qui font très bien de ne pas les lire encore, ces extraits apprendront du moins ce qu'il importe essentiellement de savoir : le sujet du roman, le mérite de l'écrivain, la page la plus brillante, en un mot tout ce qui peut évoquer dans un jeune esprit un sentiment, une idée, une comparaison — *et rien de plus*, car on a vérifié avec un soin minutieux la parfaite innocuité de toutes les citations. » *Rien de plus ?* est-ce aussi certain qu'on le croit ? Si les extraits de Zola, Daudet, Maupassant, Richopin, Bourget, etc., pour ne prendre que les contemporains, séduisent ce public jeune et facilement enthousiaste, ne sera-t-il pas tenté d'aller chercher le reste à la source même ? Et puis, si inoffensives que soient ces pages choisies (et je reconnais qu'elles sont choisies avec beaucoup de tact, groupées avec beaucoup d'art, encadrées et expliquées avec beaucoup d'intelligence), elles parlent presque toutes d'amour, et tous les parents, tous les maîtres ne croiront peut-être pas, avec le docte évêque d'Avranches, Huet, que les jeunes personnes elles-mêmes doivent connaître l'amour « pour se démêler de ses artifices ». C'est surtout à partir du XVIII^e siècle que la question devient délicate. On ne peut dissimuler le rôle ignominieux joué par le héros du *Paysan parvenu*, ni les ardeurs d'automne de la trop inflammable M^{lle} Habert. La seule analyse de *Manon Lescaut* est assez éloquente (moins pourtant encore que celle des *Mémoires de M. de Montcal*, du même auteur, cf. p. 237), et la mort de la pauvre Manon n'a pas besoin d'être commentée pour toucher profondément, trop profondément peut-être. J'en dirai de même pour l'analyse de la *Nouvelle Héloïse* (suivie de la scène troublante de Meillerie) ou des romans de Restif de la Bretonne (cf. les conseils cyniques du cordelier défroqué Gaudet d'Arras, p. 342), de *Delphine*, ou surtout du *Disciple*, car il faut bien essayer d'expliquer les expériences psychologiques de cet odieux Robert Greslou, désireux de procurer à son « moi » des sensations exceptionnelles, aux dépens de la pauvre Charlotte de Jussat.

Si je me suis placé à ce point de vue, qui n'est pas le point de vue ordinaire de la *Revue critique*, c'est que l'auteur s'y est placé lui-même ; si, au contraire, cessant de peser les chances de succès de la tentative, je ne considère plus que la valeur absolue d'une œuvre à la fois très érudite et très littéraire, je n'ai plus guère qu'à louer. Les études sur le

roman au xvii^e, au xviii^e, au xix^e siècles, sont très complètes et pourtant très sobres ; les notices particulières qui précèdent les extraits de chaque romancier ont le même caractère de brièveté forte et condensée. Le grand mérite de tous ces jugements, c'est que, sous une forme modeste, ils n'ont rien de banal. Quelques-uns seulement dans le nombre sont un peu plus superficiels, ceux, par exemple, qui concernent Duclos, dont la physionomie personnelle n'est pas mise assez fortement en relief ; la *Nouvelle Héloïse*, où l'on pourrait faire mieux ressortir ce qui est si curieusement personnel à Rousseau placé alors entre M^{me} d'Houdetot et Saint-Lambert¹ ; Bernardin de Saint-Pierre, que M. Morillot fait trop bonhomme et attendri ; V. Hugo, jugé un peu sévèrement. En général pourtant, il a du vrai critique la largeur d'esprit et l'indépendance : le même homme qui a écrit des études distinguées sur d'Aubigné et Boileau n'étudie pas avec une sympathie moins chaleureuse les œuvres de nos contemporains ; il n'est l'écho de personne, ne se croit nullement obligé d'admirer Stendhal en ses petitesesses, ni d'adhérer au réquisitoire de M. Faguet contre Voltaire.

Le plus souvent, d'ailleurs, il marche sans guides. Pour le xviii^e siècle, il avait M. Le Breton, mais l'histoire du roman au xviii^e et au xix^e siècles restait à faire. L'a-t-il faite ? pas entièrement, car son but était autre. Mais ce livre montre qu'il est capable de nous la donner : les idées générales n'y font pas plus défaut que les connaissances précises. Plus à l'aise quand il ne craindra plus de tout dire, il n'aura point de peine à débrouiller ce chaos apparent du roman moderne et à en dégager ce qui mérite de vivre. En attendant, ce livre déjà gros est plus qu'une promesse, et ce n'est pas aux seuls adolescents qu'il sera utile : les lettrés les plus délicats, les curieux les plus blasés y trouveront plaisir et profit.

Félix HÉMON.

701. — Guillaume DALL. *La mère Angélique, abbesse de Port-Royal*, d'après sa correspondance. Paris, Perrin, 1893. 1 vol. in-12 de viii-318 p.

Le titre de cet ouvrage semble annoncer aux lecteurs une étude particulièrement austère, car il s'agit de la grande réformatrice de Port-Royal, et quelques-uns n'ouvriront certainement pas le volume sans

1. Voyez l'analyse d'un opuscule de M. Brunel, *Revue* du 28 juillet 1890. Je sais bien que le livre est destiné au public scolaire et que l'auteur écarte de parti pris soit les détails qui pourraient blesser une délicatesse scrupuleuse, soit ceux qui lui semblent de pure érudition ; autrement je ne m'expliquerais pas comment il n'y effleure même pas la question de l'authenticité de la *Princesse de Clèves*, soulevée par M. Perrero ; la correspondance de M^{me} de la Fayette, découverte par ce savant italien, nous la montre sous des traits assez nouveaux. — Quelques phrases étonnent çà et là, par exemple, p. 188 : « Gil Blas est pris par des voleurs qui le gardent pendant plus de six mois. Il s'évade vertueusement..... » ; et p. 212 : « Il y a vraiment du Claude Bernard et du Pasteur dans cette frivole baronne de Marivaux. »

appréhension. Il est pourtant difficile d'en trouver qui soit écrit avec plus de vivacité, avec plus d'entrain et même avec plus de gaité. M. Dall s'est pris d'une belle passion pour la mère Angélique, et il a entrepris d'écrire sa vie, on pourrait dire son panégyrique. Mais ne jugeant pas à propos d'utiliser les relations et les mémoires du temps, et ne voulant pas refaire ce qu'il jugeait bien fait par Sainte-Beuve, il a mieux aimé donner la parole à la mère Angélique elle-même et se réduire pour ainsi dire au rôle de metteur en œuvre. C'est donc à l'aide de sa correspondance, publiée vers le milieu du XVIII^e siècle en trois gros volumes in-12, que M. D. a écrit cette biographie d'un nouveau genre. L'idée est originale, car les mille quarante et une lettres de cette correspondance sont une mine précieuse ; mais on peut regretter qu'avant de procéder ainsi M. D. ne se soit pas posé à lui-même un certain nombre de questions intéressantes telles que les suivantes : L'édition de 1742 est-elle complète, et ne pourrait-on pas trouver, à la Bibliothèque nationale, à l' Arsenal, à la Mazarine, à Troyes, ou ailleurs, un assez grand nombre de lettres demeurées inédites ? Le texte de 1742 est-il bon, et ne serait-il pas possible de l'améliorer à l'aide des autographes ou des copies qui existent encore ? N'y aurait-il pas lieu de contrôler les assertions de la mère Angélique en recourant aux innombrables publications dont Port-Royal a été l'objet au XVIII^e siècle ? etc. M. Dall, trop désireux d'écrire pour les gens du monde et en homme du monde, ne s'est pas arrêté à ce genre de considérations, et c'est grand dommage. En effet, la correspondance de la mère Angélique, telle qu'on l'a publiée en 1742, laisse beaucoup à désirer. Il lui manque plusieurs centaines de billets ou de lettres, et les éditeurs ont pris avec le texte qu'ils publiaient les libertés les plus grandes. Non contents de mutiler cette correspondance, ils se sont attaqués à ce que M. D. appelle dans son avant propos le « vieux français » de la mère Angélique. Ses longues phrases à la Descartes, avec des incidentes en si grand nombre, ont été coupées systématiquement, et souvent elles sont méconnaissables. Le style en a été rajeuni, on a modifié sans crier gare des expressions comme *ramentevoir* qu'on a remplacé par *faire ressouvenir*, et une infinité d'autres qui avaient une saveur particulière ; en un mot les lettres de la grande sœur du grand Arnaud ont été tronquées, mutilées, altérées de la manière la plus fâcheuse. Évidemment cela ne change rien ou presque rien à la donnée générale du livre et aux conclusions que M. D. a tirées de ses lectures ; mais il est bien permis de regretter qu'un biographe aussi plein de son sujet, aussi désireux de faire admirer le personnage dont il écrit la vie, n'ait pas cru devoir puiser aux meilleures sources. M. D. émet le vœu que ses lecteurs prennent goût « aux lettres de la grande Angélique ». J'é mets à mon tour le vœu que M. Dall cherche à lire ces lettres dans leur véritable texte, — la mémoire de son héroïne y gagnerait encore, — et qu'il ait un jour l'idée d'en faire une édition correcte et complète.

A. GAZIER.

702. — **Les grands écrivains de la France : Molière.** Complément du tome X, tome XI. Paris, Hachette, 1890-1893.

Le beau Molière de MM. Eug. Despois et Paul Mesnard se trouve heureusement terminé par la publication de cette plaquette et de ce volume ; les souscripteurs n'ont plus à attendre que le lexique et l'albun, et ils auront alors à leur disposition une des plus admirables éditions qui aient jamais été faites. La notice bibliographique de M. Arthur Desfeuilles m'a paru composée avec un soin extrême, et elle est certainement appelée à rendre non seulement aux travailleurs, mais même aux lecteurs sérieux les services les plus signalés. M. Desfeuilles a trouvé moyen d'y mentionner jusqu'aux moindres articles parus dans des Revues, et il faut le remercier de s'être donné tant de peine pour en épargner au lecteur. Les additions et corrections qui servent de complément au tome X ont également leur prix ; une table alphabétique des matières permet de se retrouver au milieu de la notice biographique dont le seul défaut était de n'être pas divisée en chapitres. En un mot, tout concourt à rendre le Molière digne du Racine, digne aussi des autres éditions qui font tant d'honneur à ceux qui les ont entreprises pour la gloire des lettres françaises.

A. G.

703. — E. BURGAUD et commandant BAZERIES. **Le Masque de fer. Révélation de la Correspondance chiffrée de Louis XIV,** Didot, 1893. 300 p. in-12.

Après MM. Lacroix, Loiseleur, Topin et Iung, voici MM. Burgaud et Bazeries qui proposent une nouvelle solution à la question du Masque de fer. Grâce au déchiffrement d'une dépêche de Louvois, ce célèbre inconnu serait, d'après eux, le lieutenant-général de Bulonde, condamné à porter un masque dans la prison de Pignerol à laquelle il fut condamné, pour avoir levé le siège de Coni en 1691.

J'avoue que je ne suis pas persuadé ! Le genre de *punition* semble étrange. Et puis en quoi ce *masque* aurait-il été « l'ancien prisonnier » de Saint-Mars, qui avait quitté le gouvernement de Pignerol bien avant 1691 ? J'ai peine aussi à reconnaître dans une rature l'abréviation du mot *général* que les auteurs croient discerner. Notez surtout, c'est là le point capital, que le nouveau système repose sur l'identification du chiffre 330 avec le mot *masque*. Or cette identification n'est qu'une hypothèse qui n'a pas encore trouvé la preuve.

Du reste, je m'empresse de rendre justice au travail de ces messieurs, et particulièrement à celui du commandant Bazeries qui s'est appliqué à reconstituer le chiffre de Louis XIV. Ce genre de recherches mérite d'être encouragé, et pour toutes les époques. Par exemple, il existe assez d'éléments à la Bibliothèque et aux Archives nationales pour reconstituer le chiffre français et le chiffre espagnol du xvi^e siècle. On y trouve

des dépêches chiffrées avec leur déchiffrement et même la clef du chiffre.

Aussi, malgré mes doutes relatifs à l'identification du Masque de fer, cité par Voltaire, je n'hésite pas à remercier les auteurs de ce petit volume pour leurs efforts et leurs conclusions indirectes. Je suis d'accord pour estimer que le *Masque de fer*, qui portait un masque de velours, était un personnage secondaire. Je crois que la *précaution*, bien plutôt que la punition, consistant à voiler la figure du prisonnier, a été imposée (comme du reste aujourd'hui à Étampes, dit-on) à plus d'un personnage. A supposer même que le chiffre 330 signifîât *masque*, j'admettrais, si vous voulez, que Bulonde fut un^q des prisonniers au masque, mais non le célèbre Masque de fer dont on place la mort en 1703.

F. D. C.

704. — *Kotzebue, sa vie et son temps, ses œuvres dramatiques*, par Ch. RABANY, docteur es lettres. Paris, Berger-Levrault, 1893. In-8, vii et 536 p.

On accueillera volontiers ce gros livre sur Kotzebue. Il se compose de deux parties. Dans la première, M. Rabany retrace longuement la vie de l'écrivain : cette biographie, composée d'après les meilleures sources, se lit avec intérêt, et l'on ne trouvera pas « exagérés » les développements que M. R. lui a donnés (p. 143). La seconde partie est consacrée à l'écrivain. M. R. néglige les écrits polémiques, les articles de journaux, les traductions, les compilations, les récits de voyages, les œuvres historiques, les romans, nouvelles et contes : toutes ces publications n'ont en somme qu'une valeur secondaire, et, en racontant la vie de l'auteur, M. R. a cité celles qui offrent un intérêt particulier soit par l'agrément du style, soit à titre de documents. Il n'étudie Kotzebue qu'au point de vue dramatique et il ne juge en lui que l'homme de théâtre. Il divise les œuvres scéniques de Kotzebue en plusieurs catégories : drames romanesques (comme *Adélaïde de Wulfingen*, *Les croisés*, *La prêtresse du soleil*, *la Mort de Rolla*) ; les drames bourgeois ; les tragédies historiques ; les comédies de tout genre. Il insiste sur les drames bourgeois et montre que Kotzebue, poussé par son instinct dramatique, traitait volontiers les sujets qui étaient alors « dans l'air » (*Misanthropie et Repentir*, *L'enfant de l'amour*, *Les aiguilles à tricoter*). Mais Kotzebue est avant tout un auteur comique ; il avait le sens du ridicule, l'esprit très vif et épigrammatique, une habileté de métier qui rappelle Scribe (p. 267) ; il sut faire rire ses contemporains, soit en raillant les exagérations du patriotisme, soit en attaquant avec verve toutes les conditions. M. R. examine successivement les divers genres de comédie que Kotzebue aborda : comédies à tendances philosophiques ou politiques qui jettent une lumière curieuse sur l'état des esprits (*Les Indiens en Angleterre*, *Frère Maurice l'original*, *Le club jacobin des femmes*, rôles d'émigrés et de gallophobes, *Les organes du cerveau* où Gall est si cruellement

pris à partie) ; — comédies de caractère et de mœurs (*L'amour est aveugle*, *La réputation*, *L'homme qui sait tout*, *La petite ville allemande*) ; il fait passer devant nous les personnages qui représentent dans le théâtre de Kotzebue les diverses classes de la société, les vieilles filles, la commère gaillarde, la savante, la coquette, les lats à la mode, les bohèmes, les libertins, les militaires ; il montre ce qu'on peut recueillir chez son auteur de renseignements intéressants sur l'état social de l'époque et de la nation, sur les cours d'Allemagne (le prince d'*Incognito*), sur la noblesse campagnarde, sur les paysans, sur les bourgeois, etc. ; — comédies d'intrigues où l'on trouve une imagination féconde en combinaisons, un dialogue rapide et adroitement conduit, des scènes parfaitement agencées ; Kotzebue se sert surtout du quiproquo (le *Chevreuil*, p. 408-414, la *Maison de poste de Treuenbrietzen*, les *Distracts*, etc.), et parfois il emploie la parodie. — M. R. n'a traité qu'une partie du sujet et n'a, dans l'œuvre de Kotzebue, considéré que la partie dramatique ; il se borne souvent à l'analyse, il divise et subdivise trop ; il n'accorde pas une importance assez grande aux pièces dirigées par Kotzebue contre des ennemis littéraires. Mais qu'on songe à la fécondité de l'écrivain, et on félicitera M. Rabany d'avoir lu et dépouillé tant de pièces, drames romanesques, drames bourgeois, drames historiques, comédies de tout genre depuis celle de caractère jusqu'à la parodie et aux « farces pour la digestion ». On le remerciera surtout d'avoir esquissé la silhouette des principaux personnages de Kotzebue et d'avoir montré en quoi ils diffèrent des types analogues de la comédie française. Il a tort de dire que Kotzebue touche parfois au génie ; mais il a raison de le mettre au dessus d'Iffland et il l'a justement apprécié dans sa conclusion (p. 452) : « Kotzebue, dit-il, manque de la noble aspiration vers l'idéal : il a trop escompté la joie du succès immédiat, la popularité viagère qui s'achète aux dépens de la gloire durable ; mais il a été rabaissé au-dessous de sa valeur, quand on n'a voulu voir en lui qu'un industriel de la littérature, un charpentier dramatique, habile mais grossier, un amuseur de la foule, facile à contenter lui-même et son public. On dirait qu'une sorte de fatalité s'est attachée à sa carrière littéraire, comme à sa vie elle-même, et qu'une fée capricieuse l'a doué à son berceau des qualités les plus enviables pour mieux le rabaïsser. Sa fécondité d'imagination l'a entraîné à une production superficielle et exagérée ; la diversité de ses aptitudes, à une mobilité d'esprit et d'impressions qui l'a fait accuser de versatilité ; son talent pour la raillerie, à des critiques personnelles qui ont fait le malheur de sa vie et sont à la longue devenues la cause de sa mort. Ce qui lui a manqué surtout, c'est la nécessité de l'effort qui rend la création pénible mais durable. » Ajoutons que le volume se termine par une table alphabétique des noms cités et par un très utile *Essai* d'une bibliographie chronologique des œuvres de Kotzebue et de leurs principales traductions ou imitations ; les œuvres sont si nombreuses.

elles ont été si souvent éditées ou réimprimées que cette bibliographie ne peut être complète ; mais ces soixante pages d'indications ne sont nullement à dédaigner ¹.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Prou a publié le *Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale* (Rollin et Feuardent). L'introduction qu'il a mise en tête de ce catalogue et qui est accompagnée d'une carte des ateliers monétaires est une contribution très importante à la question si obscure du monnayage mérovingien. Depuis les travaux de Sætebeer qui ont fait longtemps autorité sur la matière, la découverte de nombreuses monnaies d'argent mérovingiennes a modifié les idées reçues d'après lesquelles la frappe de l'argent avait été à peu près nulle au VI^e et au VII^e siècles. M. Prou montre qu'au contraire, si le denier a tendu à disparaître au VII^e siècle devant le sou dans les évaluations légales, on a néanmoins continué à se servir des deniers romains anciens et employé des monnaies d'argent nouvelles, dont le rapport à la monnaie d'or est difficile à établir. Il y a eu en tous cas un double étalon et ce sont les inconvénients économiques qui en résultaient qui amenèrent, sous les Carolingiens, la substitution de la monnaie d'argent à la monnaie d'or dans toutes les évaluations, puis à régler la frappe des deniers, de vingt-deux, puis de vingt à la livre d'argent. M. Prou étudie les monnaies royales, celles des églises, celles des monétaires, et il arrive à établir comme probable la conclusion que les monétaires ne frappaient de monnaies que pour le fisc et pour les églises. On pourrait se demander si de grands propriétaires, des potentats pourvus d'immunités analogues à celles des églises, n'auraient pas pu, eux aussi, avoir leurs monétaires. — En 1890, M. CHABOUILLET avait publié le *Catalogue raisonné de la collection de deniers mérovingiens des VII^e et VIII^e siècles, trouvés à Cimiez et donnés à la Bibl. Nat. par M. Morel Fatio*, et M. Prou l'*Inventaire sommaire des monnaies mérovingiennes de la collection d'Amécourt* (Rollin et Feuardent).

— M. BORIE MINZES, professeur à l'Université de Sofia, a consacré un travail très intéressant à la question des ventes de biens nationaux pendant la Révolution (*Die Nationalgüterveräußerung während der französischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Departement Seine-et-Oise*, léna. Fischer, 167, in-8°), et il en a donné un résumé dans la *Revue d'Économie politique*, t. III, p. 208 ss. Ce qui ressort de ce travail très consciencieux, c'est tout d'abord l'absence de données statistiques exactes sur le nombre des propriétaires avant 1789 et sur l'étendue de leurs propriétés, l'absence également de données précises sur les biens confisqués et

1. P. 21 note *Splitterrichter* n'est pas traduit ; p. 50 on dit Ferdinand Huber et non Louis Huber ; p. 163 le récit de Benjowsky avait été traduit en allemand par G. Forster (1791) ; p. 293 Thugut arrive au pouvoir avant 1797 ; p. 394 lire Proelss au lieu de *Proelz* ; p. 461 la traduction du « Club jacobin des femmes » est sans doute pleine de contre sens, mais M. Rabany en commet un, lorsqu'il reproche au traducteur de dire « chaque dame tombe au bras de son chapeau (*sic*) qui est à ses pieds » ; on nommait alors *chapeau* le cavalier d'une dame ; cf. dans *Werther* le mot de Lotte « mein Chapeau walzt schlecht ».

sur leur répartition. Il est certain qu'on espéra trouver dans la vente ou la distribution des biens nationaux un moyen d'accroître énormément le nombre des propriétaires, de venir en aide à la misère d'une partie des populations rurales; il n'est pas douteux aussi que le nombre des petites propriétés a beaucoup augmenté depuis la Révolution; mais il faut probablement l'attribuer à la loi des successions plus encore qu'aux ventes des biens nationaux. Dans le département de Seine-et-Oise, qui a été l'objet spécial de son étude, M. Minzes a constaté que sur 46,789 arpents vendus, 6,480 seulement ont été achetés par des habitants des localités où se trouvaient les biens; 15,317 l'ont été par des Parisiens. Les paysans n'ont donc fait la plupart du temps que changer de propriétaires. Il est vrai que c'est dans Seine-et-Oise que la spéculation parisienne a dû se faire le plus sentir; mais, d'une manière générale, les achats de biens nationaux ont été une affaire de spéculation et de placement pour des capitalistes effrayés de la dépréciation de la richesse mobilière.

— On a récemment retrouvé dans l'église paroissiale Sainte-Madeleine d'Aix (ancienne église des Dominicains), la chapelle funéraire de la famille des Fabri, et il résulte jusqu'à l'évidence que sous la pierre revêtue de cette inscription : « Fabritiorum tumulus », repose Peiresc qui, par son testament, voulut être enseveli dans l'église des Frères Prêcheurs, en la sépulture de ses ancêtres. M. TAMIZEY DE LARROQUE, dans une brochure intitulée : *Pour Peiresc, s. v. p.*, demande avec une chaleureuse émotion que la chapelle funéraire des Fabri soit restaurée et la sépulture des Peiresc honorée comme elle le mérite. Il fait appel aux amis de Peiresc et prie de donner leur obole à cette bonne œuvre, tous les érudits, dont Peiresc a été le précurseur, tous les dévots de la chapelle peirescienne, tous les collectionneurs.

— Presque en même temps, M. TAMIZEY DE LARROQUE fait paraître une plaquette intitulée : *Un notaire d'autrefois, M^e Baboulène de Beauville, peint par lui-même dans sa correspondance inédite avec le comte de Galard de Brassac-Béarn*. M. T. de L. commet la faute des érudits allemands qui donnent à Taine le prénom de *Henri* (au lieu d'Hippolyte). Mais sa publication nouvelle est fort intéressante. On n'y trouvera pas de détails curieux sur les brûleurs de châteaux, bien qu'il y ait de ci de là quelques allusions aux événements de l'époque; mais le notaire Baboulène est vraiment un homme d'une probité parfaite, et il dispute avec un courage admirable aux spéculateurs les débris de la fortune du comte de Galard; il ne demande, ne désire qu'une chose, que sa conscience soit satisfaite, et il est mort à la peine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 novembre 1893.

M. Le Blant communique une étude intitulée : *Les premiers chrétiens et les dieux*.

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis. Les Grecs ont cru que Déméter n'était autre qu'Isis, et, en effet, toutes deux président à l'agriculture et à la civilisation, toutes deux sont déesses du monde souterrain. Le culte de Déméter semble donc bien dériver de celui d'Isis.

M. Casati lit une étude extraite d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre de *Jus antiquum* et traite d'un texte de droit étrusque conservé, selon Servius, dans le temple d'Apollon, avec les livres sybillins : c'est un modèle de formule exécutoire avec sanction de droit divin.

Ouvrage présenté : DE SWARTE (Victor), *Un banquier du Trésor royal au xviii^e siècle : Samuel Bernard, sa vie, sa correspondance (1651-1739)*.

Séance du 10 novembre 1893

M. Foucart continue la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des

mystères d'Eleusis, L'origine égyptienne du culte de Déméter explique certaines parties de ces mystères que les Grecs ne comprenaient plus.

M. Boissier fait remarquer qu'il y avait d'autres cultes où le nom de la divinité était caché, par exemple le culte de la déesse Rome. Les anciens croyaient que la divinité ne devenait attentive que lorsqu'on prononçait son nom; on cachait donc celui-ci, afin que personne ne pût obliger la déesse à parler.

M. Foucart répond que, selon la doctrine égyptienne, le nom est l'être même de la personne : la Grèce et Rome auraient emprunté cette croyance à l'Égypte.

M. Sénart ajoute qu'on trouve des exemples de faits analogues dans les religions de l'Inde.

M. de la Blanchère présente à l'Académie des reproductions de douze grandes stèles du musée du Bardo; ce sont probablement des *ex-voto* d'un culte à mystères.

Ouvrage présenté : — DE BOILISLE (A.). *Mémoires de Saint-Simon (collection des Grands écrivains de la France)*, t. X.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 17 novembre 1893.

M. Foucart termine la lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis.

M. Philippe Berger communique à l'Académie une inscription phénicienne, trouvée à Lapithos (Chypre), près du sanctuaire de Poseidon Larnakios, et relative aux événements postérieurs à la conquête de l'île par Ptolémée Sôter; elle fournit l'indication d'une nouvelle ère locale, l'ère de Lapithos, dont on peut rapporter le commencement à l'année 308 où Ptolémée prit le titre de roi.

M. Héron de Villefosse, communique à l'Académie deux lettres du P. Delattre relatives à des découvertes faites à Carthage, dans une nécropole punique, voisine de l'emplacement du temple de Sérapis; l'objet le plus important de la trouvaille est un curieux masque funéraire en terre cuite.

Ouvrages présentés : — DUCHESNE (L.). *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, tome premier; — BEAUTEUPS-BEAUPRÉ (J.-C.), *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au xvi^e siècle*, tomes II et III; HENRY (Victor) et GIRARD (P.-F.), *Traduction du Manuel des antiquités romaines de MARQUARDT-MOMMSEN*, Vie privée, tome II, et *Droit public*, tome III; — DOUAIS (C.), *Un nouvell écrit de Bernard Gui*; — BIKELAS (D.), *La Grèce byzantine et moderne, essais historiques*; — MURRAY (J.-A.-H.), *New english dictionary on historical principles*, tome II; — CONSTANS (L.), *Étude sur la langue de Tacite*; — O' NEILL (John), *The night of the Gods, an inquiry into cosmic and cosmogonic mythology and symbolism*.

Séance publique annuelle du 24 novembre 1893.

ORDRE DES LECTURES.

1^o Discours de M. Émile Sénart, président, annonçant les prix décernés en 1893 et les sujets des prix proposés;

2^o *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Albert Dumont, membre de l'Académie*, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel;

3^o *Les premiers chrétiens et les dieux*, par M. Edmond Le Blant, membre de l'Académie.

ANNONCE DES CONCOURS.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1894 : « Faire l'histoire de la domination byzantine en Afrique, d'après les auteurs, les inscriptions et les monuments. L'Égypte est en dehors du programme. » — Pour 1895 : « Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition des actes. » — L'Académie rappelle ensuite qu'elle a prorogé à l'année 1895 : « Étude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. » — L'Académie propose en outre, pour 1895 : « Chercher dans les *Métamorphoses* d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé. »

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 francs seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés en 1892 et 1893 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire avant le 1^{er} janvier 1894. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix biennal Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1894, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge publié depuis 1892. — Le prix Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1895, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis janvier 1893.

Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Gobert. — Pour l'année 1894, l'Académie s'occupera, à dater du 1^{er} janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1^{er} janvier 1893 et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second prix à celui dont le mérite en approchera le plus. Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1^{er} janvier 1894, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1894 : « Etudier, d'après les récentes découvertes, la géographie et la paléographie égyptiennes et sémitiques de la péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe. » — Pour 1895 : « Etudier quels rapports existent entre l'*Ἀθηναίων πολιτεία* et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style. » — L'Académie proroge à 1896 les questions suivantes : « Etude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » — « Etude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. » Elle propose en outre pour 1896 : « Etude sur les vies de saints, traduites du grec en latin jusqu'au x^e siècle. »

Prix Louis Fould (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvi^e siècle. Ce prix sera décerné en 1894. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix La Fons-Mélécocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Île-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1896 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1893, 1894 et 1895, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1895.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera en 1894 le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1894. Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire.

Prix Delalande-Guéreineau (1,000 fr.). — L'Académie rappelle qu'elle décernera, en 1894, le prix au meilleur ouvrage d'archéologie ou de littérature ancienne classique. Sont admis au concours les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1^{er} janvier 1892. Les ouvrages imprimés devront être déposés en double exemplaire.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). — Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

Prix De la Grange (1,000 fr.) pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1894.

Fondation Garnier, pour subvenir chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. — L'Académie disposera, en 1894, des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

Prix Loubat. (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. Ce prix sera décerné en 1895. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française et italienne, depuis le 1^{er} janvier 1892. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, l'un pour le *Columbia college* à New-York, le deuxième pour la *New-York historical Society* de la même ville, le troisième pour l'Université Catholique de Washington.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés chaque année à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. — L'Académie a décidé qu'il sera réservé, chaque année sur les revenus de la fondation, une somme de 6,000 francs pour la publication

d'un recueil qui portera le titre suivant : « Fondation Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. » — L'Académie disposera, en 1894, du surplus des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

Fondation Joseph Saintour. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décidé que le prix sera décerné alternativement aux ouvrages relatifs aux trois ordres d'études de l'Académie : « Antiquité classique, Orient, moyen âge et Renaissance ». Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés d'auteurs français. Le prix sera décerné, en 1894, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1^{er} janvier 1891 ; en 1895, au meilleur ouvrage relatif à l'antiquité classique, publié depuis le 1^{er} janvier 1892 ; en 1896, au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, publié depuis le 1^{er} janvier 1893.

Les ouvrages imprimés devront être déposés en double exemplaire.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1^{er} janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés au concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin ; ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours ; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen ; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

Séance du 1^{er} décembre 1893.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique les lettres de candidature à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Rossignol. Les candidats sont au nombre de six : M. de Beaucourt, M. Beautemps-Beaupré, M. Cagnat, M. Collignon, M. Louis Havet, M. de Maulde. L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

Séance du 8 décembre 1893.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Cagnat qui retire sa candidature à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Rossignol.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit que cette Ecole va publier dans ses *Mélanges* la première partie d'une exploration archéologique du département de Constantine (Algérie), exécutée au printemps dernier par M. Graillot, membre de l'Ecole, assisté de M. Gsell, ancien membre de l'Ecole. Les explorateurs ont relevé au N. de Timgad, sur les hauts plateaux de l'Aurès, environ 175 ruines ; ils ont recueilli 140 inscriptions, dont l'une signale le concours de plusieurs groupes de population pour la construction à frais communs d'une basilique chrétienne. — M. Piacentini a découvert, dans son domaine de Prima Porta, près de Rome, une petite nécropole demi-païenne, demi-chrétienne. — M. Giacomo Lombroso a retrouvé, parmi les papyrus gréco-égyptiens de la Vaticane, un fragment qui comble une lacune d'un papyrus du Louvre, *Iliade*, XIII, 143-150.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Rossignol. Au premier tour de scrutin, M. Louis Havet obtient 15 voix ; M. Collignon, 10 ; M. de Beaucourt, 5 ; M. de Maulde, 5, et M. Beautemps-Beaupré, 2. Au second tour, M. Louis Havet est élu, par 24 voix, contre 12 données à M. Collignon et une à M. de Maulde.

M. Cailletet, membre de l'Académie des sciences, communique à l'Académie divers renseignements sur les fouilles exécutées par la Société académique de la Côte-d'Or près de Vertault. Dans les ruines d'une cité gallo-romaine, détruite par un incendie probablement vers la fin du III^e s. p. C., on a trouvé, outre une inscription, aujourd'hui conservée au musée de Dijon, qui donne le vrai nom de cette ville : « Vertilium », — divers objets de fer, de bronze, etc. dont les originaux ou les photographies sont mis sous les yeux de l'Académie. — On a signalé en outre, dans l'arrondissement de Châtillon-sur-Seine, environ 150 tombes préhistoriques.

M. Perrot annonce que M. Gauckler, directeur du service des antiquités et des fouilles dans la régence de Tunis, a dégagé à Oudena, l'antique Uthina, plusieurs salles d'un bâtiment spacieux, probablement des thermes, pavées de mosaïques représentant des scènes de chasse et de pêche ; les plus belles de ces mosaïques seront déposées au musée du Bardo. M. Gauckler annonce aussi la découverte à Sousse, d'un trésor de monnaies impériales romaines, et, à Bizerte, d'une très belle patère en argent damasquiné et plaqué d'or, de style grec.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Héron de Villefosse communique à l'Académie une note de M. le lieutenant Perrin sur une inscription de l'an 234 mentionnant un officier de l'*ala Sebastena*, et une lettre de M. Victor Waille, professeur à l'Ecole des lettres d'Alger, sur la découverte, à Cherrhell (Algérie), d'une table de jeu rectangulaire, en marbre, avec inscription.

Séance du 15 décembre.

L'Académie adopte le projet, déjà adopté par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie des Beaux-Arts, relatif à la célébration du centenaire de la fondation de l'Institut (1895).

M. Philippe Berger communique à l'Académie la suite de son étude sur l'inscription de Laphithos dédiée à Poseidon Larnakios ou plutôt, selon la forme primitive, Narnakios. Dans l'inscription phénicienne qu'il rapproche de cette inscription grecque, il faut, en rétablissant une lettre et en expliquant une abréviation déjà connue, lire « Megtâr sâr Narnax ». De plus, l'éponymie de l'inscription phénicienne est celle du grand-prêtre de Ptolémée Sôter; le grand-prêtre de l'inscription grecque doit être le même, car il semble difficile qu'il y ait eu simultanément deux grands-prêtres dans un endroit tel que Laphithos. De cette étude épigraphique et de divers rapprochements M. Berger conclut à la persistance de l'élément phénicien même dans la partie de l'île de Chypre considérée jusqu'ici comme plus particulièrement inféodée aux Grecs.

M. Clermont-Ganneau explique à l'Académie la signification d'un signe céleste qui figure sur un scarabée publié par M. Ed. Courbaud dans les *Mélanges* de l'Ecole française de Rome, 1892; ce croissant emboîté dans un disque et placé à gauche d'une étoile représente non pas le soleil, mais la lune à une certaine époque de son cours. Le scarabée, qui représente Hercule naviguant sur un radeau soutenu par des jarres ou des outres, indique ainsi que cette navigation avait lieu pendant la nuit.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de quatre membres pour examiner les titres des candidats aux trois places vacantes de correspondants étrangers. Sont nommés MM. Weil, Maspero, Heuzey et Schefer.

M. Salomon Reinach communique à l'Académie une étude sur les ex-voto d'Attale et le sculpteur Epigonos. D'ingénieuses comparaisons, appuyées sur un passage de Pline, amènent M. Reinach à conclure que, dans la grande composition de Pergame, Epigonos aurait représenté une Gauloise morte, avec un enfant qui cherche à lui prendre le sein, et que le prétendu gladiateur mourant du Capitole serait un Gaulois qui lui aurait fait pendant. On aurait ainsi la restitution de l'œuvre du premier sculpteur grec qui ait représenté des Gaulois.

M. Eugène Müntz fait quelques réserves sur des points de détail de cette communication.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés à la dernière séance : — SCHLUMBERGER (Gustave), *Un polycondilion byzantin*; — le duc de LA TRÉMOILLE, *Les La Trémoille pendant cinq siècles* (tome II, Louis I^{er}, Louis II, Jean et Jacques, 1431-1525); — du même, *Les fiefs de la vicomté de Thouars d'après l'inventaire inédit de J.-F. Poisson*, en 1753, en collaboration avec Clouzot (Henri); — KOKOVITZWEV, *Comparaison de la langue hébraïque avec la langue arabe*, ouvrage du grammairien juif Abu Ibrahim Ashak ibn Baroun (en russe); — ARMSTRONG (George), *Raised-Map of Palestina constructed from the surveys of the Palestine Exploration Fund and other sources*; — REINACH (Th.), *La Nécropole royale de Sidon*, 3^e livr.; — HAMDY (O.), *Musée impérial Ottoman, Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques*, et Joubin (André), *Monuments funéraires du même musée*; — PERROT (G.), *Bull. de corr. hellén.*, mai-juill. 1893; — GODEFROY (Fréd.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, 75^e et dernière livraison.

Léon DOREZ

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.



56330

Z1007

R4

Revue critique d'his-
toire et de littérature.

ser.2
v.36

ADM. BLDG.

56330

Z1007

R4

ser. 2

v. 36

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

